The Ferguson Report

ON THE

Alienation of the Public Domain in Western Canada

In which serious charges are made against Hon. Frank Oliver, J. G. Turriff, M. P., Robert Cruise, M. P., and numerous officials formerly employees of the Liberal Government

A SPEECH

Delivered by

Hon. Dr. W. J. ROCHE, M.P.,

(Minister of the Interior)

in the

HOUSE OF COMMONS

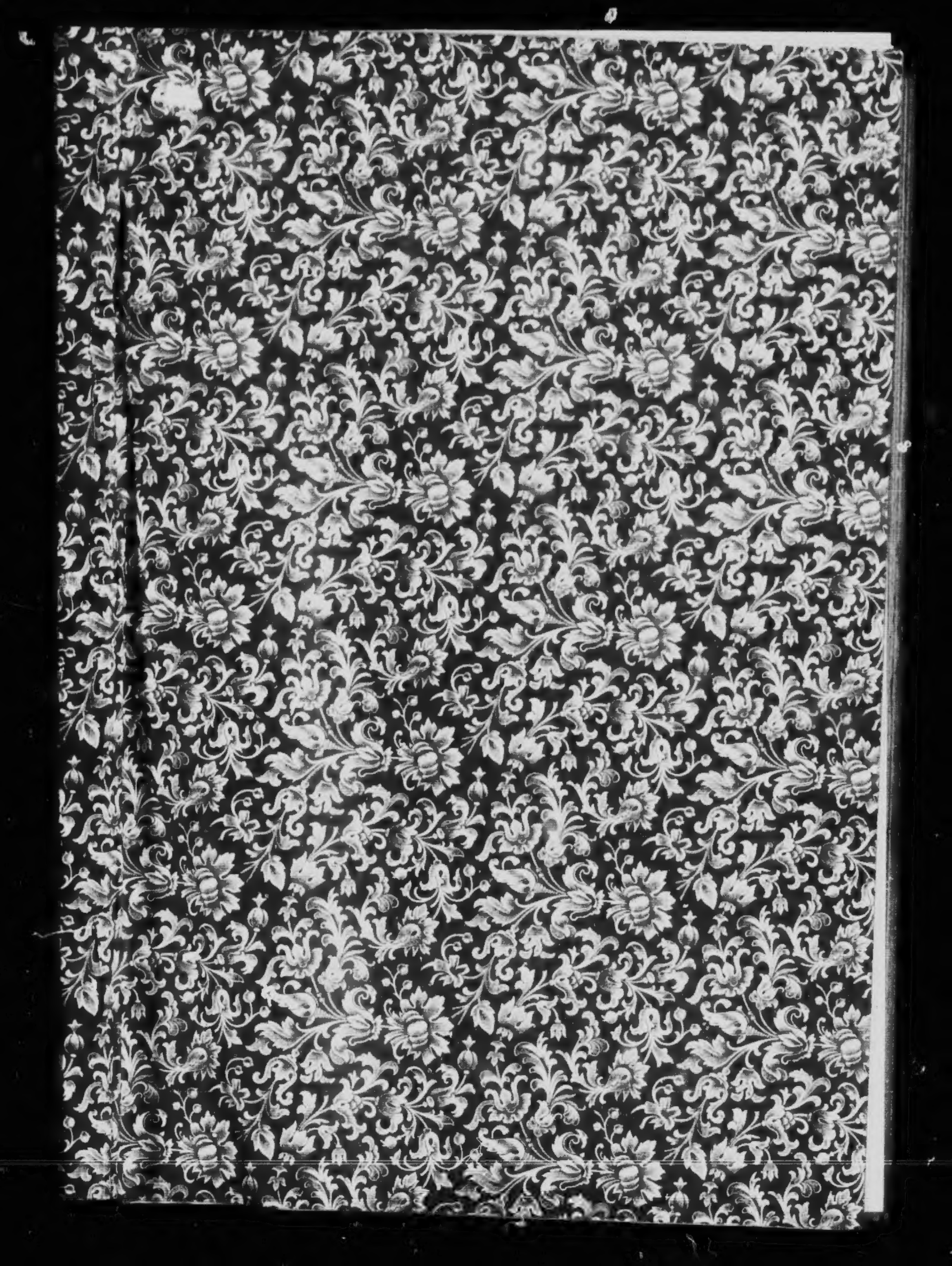
April 14th, 1915

Published by THE FEDERAL PRESS AGENCY

(Central Publication and Distribution Bureau for the Conservative Party)

47 Slater Street, Ottawa, Canada

1915



The Ferguson Report

Dr. Roche's speech was as follows:

The hon. member for Edmonton (Mr. Oliver) has shown a good deal of heat because the Government has seen fit to appoint Mr. Ferguson as commissioner to inquire into the matters relating to the Interior Department over which the hon. gentleman formerly presided. I do not think he should find so much fault with the Government in investigating certain matters which had more or less a relation to his own administration of the department. I do not think he has very much reason to find fault because of the late time when, as he says, this report has been submitted. The report only came into my possession late in the month of March. It is true, I desired to peruse it before laying it upon the table. The session was in progress at, and for the greater part of the time there have been three sittings a day. I had only time to peruse the report and it was submitted to the House at the earliest possible moment under the circumstances. I think he is tolerably familiar with most of the matters discussed here to-day by reason of the fact that he was at the head of the department at the time they occurred, although I agree with him that after a lapse of time one's memory cannot be expected to retain all the details of these various transactions.

The hon. gentleman has stated that very little has been disclosed in return for the thirty-odd thousand dollars that has been paid to Mr. Ferguson. He points to the voluminous report and says that that is about all the country has in return for this large expenditure. It is easily seen that he has not carefully read this report. Because the attention of the country has been directed to the fact that the report has disclosed reasons to believe that the money was well spent. Had he read the report carefully, or even hurriedly, he would have found that it has been proven to the hilt that it has been a good expenditure for these disclosures.

Mr. OLIVER: Will the hon. gentleman be good enough to give us these instances? The matters relate to his own department. Let him come through with some of these instances.

TACTICS OF THE LIBERAL PRESS.

Mr. ROCHE: I will try to give the instances. But, as I say, I have not got all the evidence and it is some time since I read it. The hon.

XXI[e] CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL



LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
79, RUE SAINT-JACQUES, 79
MONTRÉAL

1911

Nihil obstat.

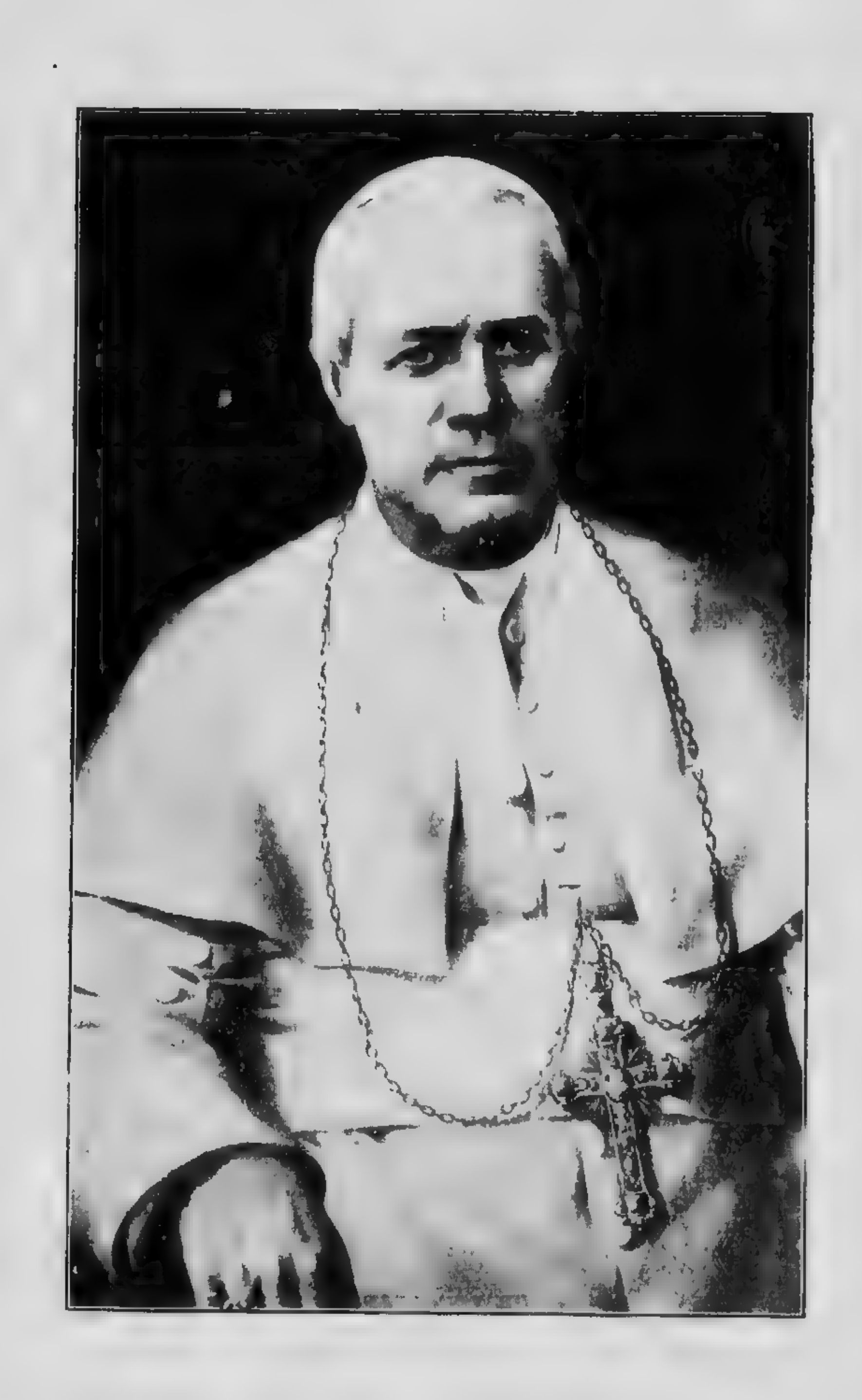
C. LECOQ

Censor librorum

IMPRIMATUR

Montréal, le 19 mars 1911

† PAUL, arch. de Montréal.



SANCTISSIMO . PATRI

PIO - DECIMO

AGAPÆ . EUCHARISTICÆ . DIVINO . IURE
PRÆSIDI . CUIUS . EXTRA . DOMUM . AGNUM
DEUM . OFFERRE . COMEDERE . NEFAS

QUI . AD . ESUM . AGNI . EIUSDEM
OMNES . UNDIQUE . PARVULOS . SICUT
NOVELLAS . OLIVARUM . IN
CIRCUITU . MENSÆ . DOMINI . MAGNIFICEN-
TISSIME . CONVOCAT

HAS . RELATIONES . IN . CONVENTU
RECITATAS . CŒPTO . INFRA . MENSEM
A . DECRETO . DE . COMMUNIONE
PUERORUM

SUMMÆ . REVERENTIÆ . FLAGRANTISSIMI
PIGNUS . AMORIS . DONAT . DEFERT
DEDICAT

QUICUMQUE SCRIPSIT . SCRIPTASQUE . COLLEGIT

AVANT-PROPOS

Nous offrons au lecteur, dans les pages qui vont suivre, le compte rendu officiel du XXIe Congrès Eucharistique International. Nous croyons inutile de faire observer que nous l'avons préparé avec le plus grand soin. Ceux qui ont assisté à notre congrès, qui en ont suivi de près les séances d'étude et les diverses démonstrations, nous rendront le témoignage que nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait en prolonger le très fidèle écho.

L'ordre dans lequel la matière du présent volume a été distribuée, s'imposait de lui-même. Il convenait d'indiquer sommairement les adhésions qui nous sont venues du Sacré Collège, de l'épiscopat tout entier, et qui ont été pour nous dès le début un si précieux encouragement. Nous voulions également donner la composition des quatre comités qui ont préparé le congrès et qui en ont assuré le succès. Les heureux témoins de nos fêtes se sont rapidement rendu compte, nous n'en doutons pas, de la somme énorme de travail que ces divers comités ont dû fournir, et ils sentiront le prix que nous attachons à l'expression de notre reconnaissance.

Afin de garder à l'ordre des matières toute sa clarté et permettre au lecteur de retrouver facilement dans les séances d'étude ce qui l'intéresse, nous avons rattaché, dans un premier chapitre, au court récit des

démonstrations religieuses et civiles les discours et les allocutions qui y ont été prononcés ; dans un deuxième chapitre nous publions les discours des deux séances générales du soir ; les trois chapitres suivants renferment les travaux présentés dans les diverses séances d'étude des sections française, anglaise et allemande.

Nous avions pensé faire précéder notre compte-rendu d'une introduction générale qui eut indiqué les caractères particuliers dont le congrès de Montréal a été marqué, et les résultats que nous espérons en recueillir. Nous avons dû reculer devant la crainte d'étendre au delà des justes limites un volume déjà considérable. Au reste l'on pourra lire dans un appendice quelques-unes des appréciations que le congrès de Montréal a provoquées et dont le choix traduira suffisamment notre pensée.

Que l'on nous permette cependant d'ajouter que nous croyons avoir quelques raisons d'être fiers du spectacle que Ville-Marie nous a offert pendant la semaine désormais historique du 6 septembre. Nos démonstrations extérieures ont été splendides. Nos séances d'étude, quoique un peu chargées, nous ont fait entendre des travaux du plus grand intérêt. Ce qui néanmoins nous a le plus profondément remués et ce que les étrangers ont admiré sans réserve, c'est la foi de notre peuple ; foi qui l'a fait collaborer avec une spontanéité et un enthousiasme admirables au travail parfois si ardu des organisateurs ; foi simple, lumineuse, cordiale qui a fait de ces fêtes eucharistiques un incomparable triomphe. Que Dieu soit béni ! Nous garderons de ces fêtes quelque chose de mieux qu'un souvenir, si sacré et si réconfortant soit-il. Nous en garderons, avec la fierté d'être catholiques, la grâce d'une foi plus vive et plus tendre à l'égard de l'Hôte Divin de nos Tabernacles.

ADHÉSIONS

ADHESIONS DES DIGNITAIRES ECCLESIASTIQUES

I. — LES EMINENTISSIMES CARDINAUX

Acoverde de Albuquerque Cavalcanti, archevêque de Rio-de-Janeiro, Brésil, Amérique du Sud.
Agliardi, évêque d'Albano, chancelier de la Sainte-Eglise, Rome, Italie.
Aguirre y Garcia, archevêque de Tolède, patriarche des Indes occidentales, Espagne.
Boschi, archevêque de Ferrare, Italie.
Cagiano de Azevedo, Rome, Italie.
Casetta, évêque de Sabine, Rome, Italie.
Cavicchioni, préfet de la S. Cong. des Etudes, Rome, Italie.
Coullié, archevêque de Lyon, primat des Gaules, France.
De Lai, secrétaire de la S. Cong. de la Consistoriale, Rome, Italie.
Di Pietro, Rome, Italie.
Ferrari, archevêque de Milan, Italie.
Ferrata, préfet de la Discipline des Sacrements, Rome, Italie.
Fisher, archevêque de Cologne, Allemagne.
Francica-Nava di Bontifé, archevêque de Catane, Sicile.
Gennari, préfet de la S. Cong. du Concile, Rome, Italie.
Gasparri, Rome, Italie.
Gibbons, archevêque de Baltimore, Etats-Unis.
Gotti, préfet de la S. Cong. de la Propagande, Rome, Italie.
Kopp, prince-évêque de Breslau, Prusse.
Lorenzelli, Rome, Italie.
Logue, archevêque d'Armagh, primat d'Irlande.
Lualdi, archevêque de Palerme, Italie.
Luçon, archevêque de Rheims, France.
Martinelli, préfet de la S. Cong. des Rites, Rome, Italie.
Mercier, archevêque de Malines, primat de Belgique.
Merry Del Val, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, Rome, Italie.
Puzyna de Kozielsko, évêque de Cracovie, Pologne autrichienne.
Rampolla, préfet de Saint-Pierre, Rome, Italie.
Respighi, vicaire de Sa Sainteté, Rome, Italie.
Rinaldini, Rome, Italie.
Sanminiatelli-Zabarella, Rome, Italie.
Segna, préfet de l'Index, Rome, Italie.
Vannutelli, V., évêque de Palestrina, légat de Sa Sainteté au Congrès, Rome, Italie.
Vannutelli, S., évêque de Porto et de Sainte-Rufine, Grand Pénitencier, sous-doyen du Sacré Collège.
Vaszary, prince-archevêque de Gran, primat de Hongrie.
Vivés y Tuto, préfet de la S. Cong. des Religieux, Rome, Italie.
Volpe (Della), préfet des archives, Rome, Italie.

II. — ILLUSTRISSIMES ET REVERENDISSIMES ARCHEVEQUES ET EVEQUES.

AFRIQUE

Algérie : Mgr le primat d'Afrique, archevêque de Carthage et d'Alger.
Mgr l'évêque d'Oran.

Cap de Bonne-Espérance : Mgr l'évêque titulaire de Justianopolis, vicaire apostolique du district oriental du Cap de Bonne-Espérance.

NOTE. — Sept évêques d'Afrique ont fait connaître leur adhésion en déléguant Mgr MacSherry.

AMERIQUES

AMÉRIQUE DU NORD.

Canada : Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique du Canada et Terre-Neuve.

Mgr l'archevêque d'Halifax.

NN. SS. les évêques d'Antigonish ; Charlottetown ; Chatham ; Saint-Jean ; Mgr l'Administrateur d'Antigonish.

Mgr l'archevêque de Kingston.

NN. SS. les évêques d'Alexandria ; Peterborough ; Sault Sainte-Marie.

Mgr l'archevêque de Montréal.

NN. SS. les évêques de Joliette ; Pogla (titulaire), auxiliaire de Montréal ; St-Hyacinthe ; Sherbrooke ; Valleyfield.

Mgr l'administrateur d'Ottawa.

NN. SS. les évêques de Catenna (titulaire), Vicaire Apostolique du Témiscamingue ; Pembroke.

Mgr l'archevêque de Québec.

NN. SS. les évêques de Chicoutimi ; Eleuthéropolis (titulaire), auxiliaire de Québec ; Nicolet ; Rimouski ; Sicca (titulaire), Vicaire Apostolique du Golfe Saint-Laurent ; Trois-Rivières.

Mgr l'archevêque de St-Boniface.

NN. SS. les évêques d'Adramyte (titulaire), Vicaire Apostolique du Mackenzie ; Arcadiopolis (titulaire), coadjuteur d'Athabaska ; Ibora (titulaire), Vivaire Apostolique d'Athabaska ; Prince-Albert ; Saint-Albert.

NN. SS. les archevêques de Toronto ; Laodicée (titulaire).

NN. SS. les évêques d'Hamilton ; London.

Mgr l'archevêque de Vancouver.

Mgr l'évêque de Victoria.

Le Révérendissime Père Préfet Apostolique du Yukon.

Terre-Neuve :

NN. SS. les archevêques de Saint-Jean; Gortyne (titulaire).
NN. SS. les évêques de Havre-de-Grâce; Saint-Georges.
Mgr le Préfet Apostolique des Iles St-Pierre et Miquelon.

Etats-Unis : Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique aux Etats-Unis.
NN. SS. les évêques de Saint-Augustin; Charleston; Messène (titulaire), auxiliaire de Baltimore; Richmond; Savannah; Wheeling; Wilmington.

Mgr l'archevêque de Boston.
NN. SS. les évêques de Burlington; Fall-River; Hartford; Manchester; Portland; Providence; Springfield.

Mgr l'archevêque de Chicago.
NN. SS. les évêques de Belleville; Rockford.

Mgr l'archevêque de Cincinnati.
NN. SS. les évêques de Columbus; Covington; Fort Wayne; Germanicopolis (titulaire), auxiliaire de Cleveland; Grand Rapids.

Mgr l'archevêque de Dubuque.
NN. SS. les évêques de Cheyenne; Lincoln; Omaha; Sioux City.

Mgr l'archevêque de Saint-Louis.
NN. SS. les évêques de Kansas City; Wichita.

Mgr l'archevêque de San-Francisco.
NN. SS. les évêques de Los Angeles; Sébaste (titulaire), auxiliaire de San-Francisco.

Mgr l'archevêque de Santa-Fé.
Mgr l'évêque de Denver.

Mgr l'archevêque de Milwaukee.
NN. SS. les évêques de Green Bay; Marquette.

Mgr l'archevêque de la Nouvelle-Orléans.
NN. SS. les évêques de Castabala (titulaire), coadjuteur et administrateur de Saint-Antoine; Dallas; Galveston; Little Rock; Mobile; Natchez; Natchitoches; Oklahoma.
Mgr l'administrateur de Dallas.

Mgr l'archevêque de New-York.
NN. SS. les évêques d'Albany; Brooklyn; Buffalo; Loryma (titulaire), auxiliaire de Brooklyn; Newark; Ogdensburg; Rochester; Syracuse; Themiscyre (titulaire), auxiliaire de New-York; Trenton.

Mgr l'archevêque d'Orégon.

NN. SS. les évêques de Baker City ; Great Falls ; Helena ; Seattle.

Le Révérendissime Père Préfet Apostolique d'Alaska.

Mgr l'archevêque de Philadelphie.

NN. SS. les évêques d'Altona; Daulia (titulaire), grec-ruthène, pour les catholiques grecs aux Etats-Unis; Scillium (titulaire), auxiliaire de Philadelphie; Scranton.

Mgr l'archevêque de Saint-Paul de Minnesota.

NN. SS. les évêques d'Hermopolis (titulaire), auxiliaire de Saint-Paul; Fargo; Saint-Cloud; Sioux Falls.

Mgr l'évêque de Bismark, N. Dakota, E.-U.

MEXIQUE:

Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique au Mexique.

Mgr l'archevêque d'Antequera.

NN. SS. les évêques de Chiapas; Tehuantepec.

Mgr l'archevêque de Guadalaxara.

Mgr l'archevêque de Linarès.

Mgr l'évêque de Saint-Louis de Potosi.

Mgr l'archevêque de Mexico.

NN. SS. les évêques de Cuernavaca; Tulancingo; Vera-Cruz.

AMÉRIQUE CENTRALE.

Honduras Britannique : Mgr l'évêque titulaire d'Atrib, vicaire apostolique du Honduras britannique.

San-Salvador : Mgr l'évêque de San-Salvador.

ANTILLES

Cuba et autres iles américaines: NN. SS. les évêques de Cienfuegos; La Havane.

Curaco et autres iles hollandaises : Très Rév. Père pro-vicaire apostolique de Curaçao.

Haïti : Mgr l'archevêque de Port-au-Prince.

NN. SS. les évêques de Cabasa (titulaire), coadjuteur de Port-au-Prince; de Cayes; du Cap Haïtien.

Jamaïque (Antilles britanniques) : Mgr l'évêque titulaire d'Antiphelle, vicaire apostolique de Jamaïque.

Martinique (Antilles françaises) : Mgr l'évêque de Saint-Pierre de la Martinique.

Porto-Rico et autres îles américaines : Mgr l'évêque de Porto-Rico.

Trinidad et autres îles britanniques : Mgr l'archevêque de Port d'Espagne.

AMÉRIQUE DU SUD.

Argentine (République) : Son Excellence Mgr l'Internonce apostolique de la République Argentine.
Mgr l'archevêque de Buenos-Ayres.

Brésil : NN. SS. les archevêques de Marianna ; Sao-Paolo ; San Carlos, archevêque-évêque.
NN. SS. titulaires de Bethsaïde ; Curitylva ; Diamantina ; Maranhao ; Olinda ; Pouso Alègre ; Saint-Pierre de Rio-Grande ; Taubaté ; Uberaba. Titulaire de Phocée, abbé nullius de Rio-de-Janeiro et archiabbé des Bénédictins du Brésil.

Chili : Son Excellence Mgr l'Interno[…]ce apostolique du Chili ;
Mgr l'archevêque de Santiago.

Colombie : Mgr l'archevêque de Medellin.
NN. SS. les évêques tit. d'Augustopolis, vicaire apostolique de San Martino et les Intendances Orientales ; Garzon ; Nueva-Pamplona ; Sainte-Marthe ; Tunja.
Le Révérendissime Vicaire Apostolique de Casanare.
Le Très Révérend Vicaire-Capitulaire de Zulia.

Equateur : NN. SS. les évêques de Cuenca ; Ibara.

Guyane anglaise : Mgr l'évêque titulaire de Pténisse, vicaire apostolique de Demerara.

Paraguay : Mgr l'évêque de Paraguay.

Pérou : Mgr l'archevêque de Lima.
Mgr l'évêque d'Ayacucho.

Uruguay : Mgr l'évêque titulaire d'Anemurium, administrateur de Montevideo.

ASIE

Ceylan, Ile de : NN. SS. les évêques de Galle; Jaffna.

Chine : Mgr l'évêque de Lagania (titulaire), vicaire apostolique de la Mongolie Orientale.

Corée : Mgr l'évêque de Milo (titulaire), vicaire apostolique de la Corée.

Indoustan : Mgr l'archevêque de Calcutta.
NN. SS. les évêques de Lahore; Trichinopoly.

Japon : Mgr l'évêque d'Hakodaté.

Turquie d'Asie : Mgr l'archevêque de Sidon, grec-melchite.

EUROPE

ALLEMAGNE :

Alsace-Lorraine : NN. SS. les évêques de Metz; Strasbourg.
Bade : Mgr l'archevêque de Fribourg-en-Brisgau.
Bavière : Mgr l'évêque de Spire.
Prusse : NN. SS. les évêques de Münster; Osnabrück.

ANGLETERRE : Mgr l'archevêque de Westminster.
NN. SS. les évêques de Birmingham; Leeds; Liverpool; Middlesborough; Salford; Southwark.

AUTRICHE : Mgr l'archevêque grec-[illegible] de Lemberg.
NN. SS. les évêques de Brünn; Lavant; Lesina; Luiz; Parenzo et Pola; Saint-Hippolyte; Trente.

BELGIQUE : NN. SS. les évêques de Liège; Namur; Parnasse (titulaire), auxiliaire de Malines.

DANEMARK : Mgr l'évêque d'Anastasiopolis (titulaire), vicaire apostolique de Danemark et Islande.

ECOSSE : Mgr l'archevêque de Glasgow.
NN. SS. les évêques d'Aberdeen; Dunkeld.

ESPAGNE : NN. SS. les archevêques de Saragosse; Séville; Tarragone.
NN. SS. les évêques d'Alméria; Barcelone; Cordoue; Jaen; Léon; Orence; Palencia; Santander; Tarazona; Téruel; Tortosa; Urgel; Vich; Vitoria.

FRANCE : NN. SS. les archevêques d'Albi; Auch; Besançon; Bourges; Chambery; Méthymne (titulaire), coadjuteur de Cambrai; Paris; Rennes; Toulouse.
NN. SS. les évêques d'Agen; Amiens; Angers; Angoulême; Arras; Autun; Bayeux; Belley, Cahors; Carcassone; Châlons; Chartres; Clermont; Evreux; Fréjus et Toulon; Grenoble; Hiéropolis (titulaire), auxiliaire de Lyon; Laval; Le Mans; Limoges; Luçon; Montauban; Moulins; Nantes; Nice; Nîmes; Orléans; Poitiers; Quimper et Léon; Rodez; Saint-Brieuc et Tréguier; Saint-Claude; Saint-Dié; Saint-Flour; Soissons; Tarbes; Troyes; Valence; Vannes; Verdun; Versailles.

HOLLANDE : Mgr l'archevêque d'Utrecht.

HONGRIE : NN. SS. les évêques de Csanàd; Pècs; Transylvanie.

IRLANDE : NN. SS. les évêques de Derry; Down et Connor; Meath.

ITALIE : NN. SS. les archevêques d'Amalfi; Ancone; Benevent; Camerino; Fermo; Oristano; Ravenne et évêque de Cervia; Sorrente; Trani et Barletta; Urbino.
NN. SS. les évêques d'Alatri; d'Aoste; Bellune et Feltre; Bergramme; Borgo San-Donnino; Bosa et administrateur d'Iglesias; Canope (titulaire), auxiliaire de Crémone; Casale-Monferrato; Chiavari; Concordia; Crémone; Famagouste (titulaire), auxiliaire de Milan; Guddio; Livourne; Lodi; Macerata et Tolentino; Mantoue; Massa di Carrara; Massa Maritima; Novare; Pavie; Sutri et Nepi; Vintimile.

LUXEMBOURG : Mgr l'évêque de Luxembourg.

MALTE : Mgr l'archevêque de Rhodes (titulaire), évêque de Malte.

NORVÈGE : Mgr l'évêque d'Eluse (titulaire), vicaire apostolique de la Norvège.

POLOGNE RUSSE : Mgr l'archevêque de Varsovie.
Mgr l'évêque de Sejny.

PORTUGAL : NN. SS. les évêques de Beja; Portalègre; Trajanopolis (titulaire).

RUSSIE : Mgr l'évêque de Lutsk et Zytomierz et Kamenietz.

TURQUIE D'EUROPE : Mgr l'archevêque de Scutari.

OCEANIE

Australie : Mgr l'évêque de Maitland.
Nouvelle-Zélande : Mgr l'archevêque de Wellington.

DIGNITAIRES ECCLESIASTIQUES PRESENTS AU CONGRES

1. Son Eminence le Cardinal Vincent Vannutelli, Légat du Pape.
2. Son Eminence le Cardinal Gibbons, Archevêque de Baltimore.
3. Son Eminence le Cardinal Logue, Archevêque d'Armagh, Primat d'Irlande.

EUROPE

ANGLETERRE :

Sa Grandeur Mgr François Bourne, archevêque de Westminster.

Sa Grandeur Mgr Edouard Ilsley, évêque de Birmingham.

ECOSSE :

Sa Grandeur Mgr Angus MacFarlane, évêque de Dunkeld.

IRLANDE :

Sa Grandeur Mgr Jean Tohill, évêque de Down et Connor

AUTRICHE :

Sa Grandeur Mgr le comte André Alexandre Szeptycki, archevêque de Lemberg.

BELGIQUE :

Sa Grandeur Mgr Thomas-Louis Heylen, évêque de Namur.

FRANCE :

Sa Grandeur Mgr Joseph Rumeau, évêque d'Angers.

Sa Grandeur Mgr Stanislas-Arthur-Xavier Touchet, évêque d'Orléans.

LUXEMBOURG :

Sa Grandeur Mgr Jean-Joseph Koppes, évêque de Luxembourg.

PORTUGAL :

Sa Grandeur Mgr Henri-Joseph Reed da Silva, évêque titulaire de Trajanopolis.

AFRIQUE

Sa Grandeur Mgr Hugues MacSherry, évêque tutulaire de Justinianopolis.

AMERIQUE

ANTILLES :

Sa Grandeur Mgr J. Collins, évêque titulaire d'Antiphelle, vicaire apostolique de la Jamaïque.

BRÉSIL :

Sa Grandeur Mgr Antoine-Xiste Albano, évêque titulaire de Bethsaïde.

CANADA :

Sa Grandeur Mgr Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec.
Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal.
Sa Grandeur Mgr Charles Hughes Gauthier, archevêque de Kingston.
Sa Grandeur Mgr Adélard Langevin, archevêque de Saint-Boniface.
Sa Grandeur Mgr Edouard Joseph McCarthy, archevêque d'Halifax.
Sa Grandeur Mgr Alfred Archambault, évêque de Joliette.
Sa Grandeur Mgr Thomas-François Barry, évêque de Chatham.
Sa Grandeur Mgr Xiste Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe.
Sa Grandeur Mgr André-Albert Blais, évêque de Rimouski.
Sa Grandeur Mgr Gustave Blanche, évêque titulaire de Sicca.
Sa Grandeur Mgr Breynat, O.M.I., évêque titulaire d'Adramyte.
Sa Grandeur Mgr Jos.-Simon-Hermann Brunault, évêque de Nicolet.
Sa Grandeur Mgr Timothée Casey, évêque de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick.
Sa Grandeur Mgr Joseph-Médard Emard, évêque de Valleyfield.
Sa Grandeur Mgr M. Fallon, évêque de London.
Sa Grandeur Mgr Célestin Joussard, évêque titulaire d'Arcadiopolis.
Sa Grandeur Mgr Michel-Thomas Labrecque, évêque de Chicoutimi.
Sa Grandeur Mgr Paul-Stanislas LaRocque, évêque de Sherbrooke.
Sa Grandeur Mgr Elie-Anicet Latulippe, évêque titulaire de Catenna.
Sa Grandeur Mgr Emile-Joseph Legal, évêque de Saint-Albert.
Sa Grandeur Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain, évêque de Pembroke.
Sa Grandeur Mgr Alexandre MacDonald, évêque de Victoria (Can.).
Sa Grandeur Mgr Guillaume-André MacDonnell, évêque d'Alexandria.
Sa Grandeur Mgr Richard-Alphonse O'Connor, évêque de Peterborough.
Sa Grandeur Mgr Albert Pascal, évêque de Prince-Albert.
Sa Grandeur Mgr Zotique Racicot, évêque titulaire de Pogla.
Sa Grandeur Mgr Paul-Eugène Roy, évêque titulaire d'Eleuthéropolis.
Sa Grandeur Mgr David-Joseph Scollard, évêque du Sault Sainte-Marie (Canada).

COLOMBIE :

Sa Grandeur Mgr Edouard Maldonad Calvo, évêque de Tunja.

Etats-Unis :

Sa Grandeur Mgr Jacques-Hubert Blenk, archevêque de la Nouvelle-Orléans (Louisiane).
Sa Grandeur Mgr Alexandre Christie, archevêque d'Orégon (Orégon).
Sa Grandeur Mgr Jean-Marie Farley, archevêque de New-York.
Sa Grandeur Mgr Jean-Joseph Glennon, archevêque de Saint-Louis (Missouri).
Sa Grandeur Mgr Jean Ireland, archevêque de St-Paul de Minnesota.
Sa Grandeur Mgr Henry Moeller, archevêque de Cincinnati (Ohio).
Sa Grandeur Mgr William O'Connell, archevêque de Boston, Mass.
Sa Grandeur Mgr James-Edouard Quigley, archevêque de Chicago (Illinois).
Sa Grandeur Mgr Hermann Joseph Alerding, évêque de Fort-Wayne (Indiana).
Sa Grandeur Mgr Thomas Daniel Beaven, évêque de Springfield (Mass.)
Sa Grandeur Mgr Thomas Bonacum, évêque de Lincoln (Nebraska).
Sa Grandeur Mgr Thomas-M.-A. Burke, évêque d'Albany.
Sa Grandeur Mgr Jean-Patrice Carroll, évêque d'Helena (Montana).
Sa Grandeur Mgr Charles-Henry Colton, évêque de Buffalo (N. Y).
Sa Grandeur Mgr Thomas-James Conaty, évêque de Monterey et Los Angeles (Californie).
Sa Grandeur Mgr Thomas Cusack, évêque titulaire de Themiscyre, auxiliaire de New-York.
Sa Grandeur Mgr Patrick-James Donahue, évêque de Wheeling (Virg.)
Sa Grandeur Mgr Frédéric Eis, évêque de Marquette (Michigan).
Sa Grandeur Mgr Daniel-François Feehan, évêque de Fall-River.
Sa Grandeur Mgr Joseph Fox, évêque de Green-Bay (Wisconsin).
Sa Grandeur Mgr Henry Gabriels, évêque d'Ogdensburg (N. Y.).
Sa Grandeur Mgr Nicolas-Louis Gallagher, évêque de Galveston (Texas).
Sa Grandeur Mgr Philippe-Joseph Garrigan, évêque de Sioux City (Iowa).
Sa Grandeur Mgr Eugène-Augustin Garvey, évêque d'Altona.
Sa Grandeur Mgr Georges-Albert Guertin, évêque de Manchester (N. H.).
Sa Grandeur Mgr Mathieu Harkins, évêque de Providence (R. I.).
Sa Grandeur Mgr Jacques-Joseph Hartley, évêque de Columbus (Ohio).
Sa Grandeur Mgr Jean-Joseph Hennessy, évêque de Wichita (Kansas).
Sa Grandeur Mgr Thomas-François Hickey, évêque de Rochester (N. Y.).
Sa Grandeur Mgr Jean-Michel Hoban, évêque de Scranton (Pensyl.).
Sa Grandeur Mgr Jean Janssen, évêque de Belleville (Illinois).
Sa Grandeur Mgr Jacques-Jean Keane, évêque de Cheyenne (Wyoming).
Sa Grandeur Mgr Benjamin-Joseph Kelly, évêque de Savannah (Georgie).
Sa Grandeur Mgr Guillaume-Jean Kenny, évêque de Saint-Augustin (Floride).

Sa Grandeur Mgr Joseph-Marie Koudelka, évêque titulaire de Germanicopolis (auxiliaire à Cleveland, Ohio).
Sa Grandeur Mgr Lawler, évêque titulaire d'Hermopolis, auxiliaire de Saint-Paul (Minnesota).
Sa Grandeur Mgr Mathias Lenihan, évêque de Great-Falls (Montana).
Sa Grandeur Mgr Patrice Ludden, évêque de Syracuse (N. Y.)
Sa Grandeur Mgr Jacques-Augustin MacFaul, évêque de Trenton (. J.).
Sa Grandeur Mgr Charles McDonnell, évêque de Brooklyn (N. Y.).
Sa Grandeur Mgr Camille-Paul Maes, évêque de Covington (Kentucky).
Sa Grandeur Mgr Jean-James Monaghan, évêque de Wilmington(Del.)
Sa Grandeur Mgr Jean-Bte Morris, évêque de Little-Rock (Arkansas).
Sa Grandeur Mgr Henry Northrop, évêque de Charleston (Caroline du Sud).
Sa Grandeur Mgr O'Connell, évêque titulaire de Sébaste, auxiliaire de San-Francisco (Californie).
Sa Grandeur Mgr Jean-Joseph O'Connor, évêque de Newark (N. J.).
Sa Grandeur Mgr Edouard-Jean O'Dea, évêque de Seattle (Wash.).
Sa Grandeur Mgr Thomas O'Gorman, évêque de Sioux Falls (Dakota).
Sa Grandeur Mgr O'Reilly, évêque de Fargo (N. Dakota).
Sa Grandeur Mgr Sotère-Etienne Ortynskyi de Labetz, évêque titulaire de Daulia.
Sa Grandeur Mgr J. Rice, évêque de Burlington (Vt.).
Sa Grandeur Mgr Henry-Joseph Richter, évêque de Grand-Rapids (Mich.).
Sa Grandeur Mgr Richard Scannell, évêque d'Omaha (Nebraska).
Sa Grandeur Mgr Louis-Sébastien Walsh, évêque de Portland(Maine).
Sa Grandeur Mgr Wherle, évêque de Bismark (N. Dakota).

GUYANE ANGLAISE :

Sa Grandeur Mgr C. Galton, évêque de Pethénisse, vicaire apostolique de la Guyane Anglaise.

HAÏTI :

Sa Grandeur Mgr Jean-Marie-Alexandre Morice, évêque de Les Caies.

MEXIQUE :

Sa Grandeur Mgr Euloge-Grégoire-Clément Gillow y Zavalza, archevêque d'Antequera.
Sa Grandeur Mgr Jose-Maria-Ignace Montes de Oca, évêque de Saint-Louis de Potosi.
Sa Grandeur Mgr Jean Herrera y Pina, évêque de Tulancingo.

TERRE-NEUVE :

Sa Grandeur Mgr Michel-François Howley, archevêque de St-Jean-de-Terre-Neuve.
Sa Grandeur Mgr Jean March, évêque de Hâvre-de-Grâce.

DIGNITAIRES ECCLESIASTIQUES ET DIOCESES QUI SE SONT FAIT REPRESENTER AU CONGRES

Son Eminence le Cardinal de Cologne, Allemagne, par le T. Rév. Dr Kreutzwald, V.-G.

Son Excellence Mgr Falconio, Délégué Apostolique aux Etats-Unis, par Mgr Ceretti, auditeur de la Délégation.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Philadelphie (E.-U.), par Sa Grandeur Mgr Hoban, évêque de Scranton (E.-U.).

Sa Grandeur Mgr l'archevêque d'Albi, France, par deux de ses prêtres.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Bourges, France, par Mgr Lorain, Prélat S. S.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque coadjuteur de Cambrai, France, par MM. les chanoines Descamps et Lamérande.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Glasgow, Ecosse, par MM. les chanoines McCarthy et Ritchie.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Guadalaxara, Mexique.

Sa Grandeur l'archevêque de Linarès, Mexique.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Paris, France, par ses Vicaires-Généraux M. l'abbé Thomas, archidiacre, et Mgr Odelin.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Mexico, Mexique, par M. le Chanoine Fulchéri, recteur de son Séminaire.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Rennes, France, par plusieurs de ses prêtres.

Sa Grandeur Mgr de Toronto, par Mgr McCann, son vicaire-général.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque-évêque de San-Carlos, Brésil, par le Rév. Père Angelo Le Marchand.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Sidon, par Mgr Delmas protonotaire apostolique, V. G. et Archimandrite, et par Mgr Melatios Aggiar, exarque de Sidon.

Sa Grandeur Mgr l'évêque d'Autun, par plusieurs de ses prêtres.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Bayeux, par M. l'abbé Charles Marie.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Belley, par plusieurs de ses prêtres.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Charlottetown (Ile du P.-E.), par le T. Rév. Dr Morrisson de Vernon River, V.-G.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Chartres, France par M. l'abbé Jules Alberque.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Clermont, France, par M. l'abbé Bruneau, son vicaire-général.

Sa Grandeur Mgr l'évêque d'Evreux, France, par M. le Chanoine Acard, supérieur hon. d'Econis.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Grenoble, France, par plusieurs de ses prêtres.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Gubbio, Italie, par l'un de ses prêtres.

Sa Grandeur Mgr l'évêque d'Hamilton, Ontario, par le T. Rév. Mahoney, son vicaire-général.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Hartford, Conn., par le T. Rév. T. S. Daggan, son vicaire-général, et par le Rév. J. C. Murray, son chancelier,

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Jaffna, Ceylan (Asie) par Rev. Father Mathews.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Leeds, Angleterre, par M. le chan. Simpson.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Liège, Belgique, par M. l'abbé Rener.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Luçon, France, par M. l'abbé Limerizier.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Lutsk, Pologne russe, par M. l'abbé Pierre Mankowski.

Sa Grandeur Mgr l'évêque du Mans, France, par M. l'abbé A. Saurel.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Massa di Carrara, Italie.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Meath, Irlande, par le T. Rév. Dr Dooley.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Metz, Allemagne, par M. le chanoine Erman.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Moulins, France, par son secrétaire M. l'abbé Henri Vergneau.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Nantes, France, par M. l'abbé L. P. Dubois.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Natchez, Missis-ipi, E.-U., par M. le chanoine P. Scotti, chancelier de la Nouvelle-Orléans.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Natchitoches, E.-U., par le Rév. J. Roulleaux.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Nice, France, par M. l'abbé Jules Emard.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Nîmes, France, par un prêtre de Montréal, originaire de Nîmes.

Sa Grandeur Mgr l'évêque d'Oklahoma, E.-U., par le T. R. Gustave Depreitere, son vicaire-général.

Sa Grandeur Mgr l'évêque d'Olinda, Brésil, par Mgr Amaval et Mgr Machado.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Pècs (*Quinque Ecclesiarum*), Hongrie, par l'un de ses prêtres.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Portalègre, Portugal, par un prêtre du diocèse.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Rodez, France, par l'un de ses archiprêtres.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de St-Claude, France, par M. le Chanoine Guichard, curé de Dole.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de St-Cloud, Min., par le T. Rév. Père Abbé Peter Engel, de St. John's Abbey, Min.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de St-Flour, par M. l'abbé Simon.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de San-Salvador, Amérique Centrale, par un prêtre du diocèse de Montréal.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de Soissons, France, par un de ses dignitaires ecclésiastiques.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de Tarbes, France, par le Dr St-Pierre, représentant le Dr Boissarie.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de Taubaté, Brésil, Amérique du Sud, par le Rme Abbé d'Oka.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de Trente, Autriche, par le Rév. Michel Dooly.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de Troyes, France, par un prêtre de son diocèse.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de Vannes, France, par M. l'abbé Buléon.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de Verdun, France, par M. le chan. Houzelot.
Sa Grandeur Mgr l'évêque de Versailles, France, par M. l'abbé Jacquemond, chanoine honoraire.
Sa Grandeur Mgr MacSherry, représentait sept évêques du Sud-Africain.
Le Révérendissime P. M. Bunoz, O.M.I., préfet apostolique du Yukon, par le Rév. P. A. Lebert.

DIOCESES REPRESENTES

Diocèse d'Halifax, Canada, par les Révs. W. B. Hamilton, Gerald Murphy, W. S. Young.
Diocèse d'Ottawa, Canada, par Mgr Routhier.
Diocèse de Philadelphie, par Mgr Loughlin, Mgr Kiernan et le Rév. Chas. Vandegrift.
Diocèse de St-Paul du Brésil, par M. Pierre Boucher de Boucherville.
Diocèse de Dallas, Texas, E.-U., par le Rév. J. R. Allard.
Diocèse de Salford, Angleterre, par Mgr W. Hill, P. M., et le T. Rév. Walsh.



ORGANISATION GENERALE DU CONGRES DE MONTREAL

COMITE GENERAL

PRÉSIDENT D'HONNEUR........Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique.
PRÉSIDENT....................Mgr l'Archevêque de Montréal.
VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR..Nos Seigneurs les archevêques et évêques du Canada.
VICE-PRÉSIDENT..............M. le chanoine Gauthier, curé de la Cathédrale de Montréal.
SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL.........Le Rév. Père Pelletier, supérieur des Pères du Saint-Sacrement à Montréal.

COMITE DES TRAVAUX

PRÉSIDENT....................M. le chanoine Gauthier, curé de la Cathédrale de Montréal.
VICE-PRÉSIDENTS.............M. l'abbé Lecoq, supérieur du Séminaire de St-Sulpice.
M. l'abbé Perrier, visiteur des Ecoles Catholiques de Montréal.
M. l'abbé McShane, curé de St-Patrice.
M. l'abbé Elie-J. Auclair, archevêché.
SECRÉTAIRE.................. R. P. Galtier, S. S. S.

MEMBRES : — Baril, le Dr. G. — Beaupré, M. — Brophy, l'abbé John. — Bourassa, Henri, député au Parlement Provincial. — Brisset, le Dr. — Condon, Rév. Fr., C. S. C. — Côté, Rév. P., O. P. — Cox, Rév. P., S. J. — Desjardins, l'abbé L., secrétaire de l'Université Laval. — Desroches, le Dr. — Desrosiers, l'abbé, assistant principal de l'Ecole Normale. — Doyle, Rév. P., S.J. — Dupuis, l'abbé Jos.—Ethelbert, Rév. Fr. — Fournet, A., P. S. S. — Gagnieur, Rév. P., S. J. — Gonthier, Rév. P., S. J. — Guerin, Hon. Juge. — Héroux, Omer, rédacteur au " Devoir ". — Henratty, éditeur du " True Witness ". — Jasmin, le chanoine, supérieur du Séminaire de Ste-Thérèse. — Jodoin, Rév. P.,

O. M. I. — Joly, Rév. P., C. S. V. — Lalande, Rév. P. Louis, S. J. — Lalande, Rév. P. Joseph, S. J. — Lamarche, l'abbé C. — Lamothe, Gustave, avocat. — Leclerc, Rév. P. C. SS. R. — Loranger, Hon. Juge. — MacPhail, Rév., C. SS. R. — McLaughlin, Jos. — Nantel, le chanoine, Séminaire de Ste-Thérèse. — Pauzé, l'abbé M., directeur du Collège de l'Assomption. — Perreault, M., directeur des Ecoles Catholiques. — Perrin, L., P. S. S. — Phelan, M. A. — Piché, Rév. P., curé de St-Georges. — Purcell, Hon. Juge. — Quirk, M. E. — Raymond, Rév. P., O. F. M. — Riopel, l'abbé. — Savaria, le chanoine. — Walsh, M. J. C., éditeur du "Herald". — Wickham, M. P. M.

COMITE DE RECEPT.ON

PRÉSIDENTS CONJOINTS........ M. le chanoine Dauth, archevêché.
M. l'abbé Donnelly, curé de St-Antoine.

VICE-PRÉSIDENTS............ M. le chanoine Roy, archevêché.
M l'abbé Troie, curé de Notre-Dame.

SECRÉTAIRES................ M. l'abbé L. Callaghan, archevêché.
M. l'abbé Elie-J. Auclair, archevêché.

MEMBRES : — Auclair, l'abbé M., curé de St-Jean-Baptiste. — Beauchamp, M., président de la St-Jean-Baptiste. — Beaudin, S., avocat. — Bibaud, Rév. P., O. P. — Brady, l'aobé, curé de Ste-Marie. — Carrières, l'abbé A., curé, Pointe Saint-Charles. — Casey, l'abbé W. J., curé de Ste-Agnès. Charbonneau, Rév. P., C. S. V. — Charrier, C., P. S. S. — Cloran, Hon. Sénateur. — Corbeil, l'abbé A., curé de St-Joseph. — Clancy, W., City Pass. Agt G. T. Ry. — Dandurand, Hon. R. — Derome, M. J. A. président de l'Adoration Nocturne. — Directeurs, RR. PP. des Messagers du Sacré-Cœur. — Directeurs, RR. PP. des Revues Franciscaines. — Dubée, W. Pat., Sec. M. S. Ry. — Dubois, l'abbé N., principal de l'Ecole Normale. — Dupuis, J. N. — Ecrément, l'abbé, curé de Sainte-Cunégonde. — Elliott, E. C., Gen. Offices, G. T. Ry. — Forget, Hon. Rod. — Foucher, l'abbé A. — Gaboury, A., surintendant M. S. Ry. — Gauthier, l'abbé, curé de St-Léon de Westmount. — Gervais, Honoré, avocat. — Hébert, Em., agent général, C. P. R. — Heffernan, l'abbé T., curé de Saint-Thomas D'Aquin. — Kiernan, l'abbé, curé de Saint-Michel. — Kearney, W.-J. — Lacoste, Sir Alex. — Lagacé, J.-B. — Lalande, M. Langevin, l'abbé H., curé d'Hochelaga. — Loranger, M. Louis, avocat. — Masson, le Dr D. — Migneault, M. P. B., avocat. — Morin, l'abbé A. N., curé

de St-Edouard. — Murphy, David R., avocat. — Payette, Louis. — Perreault, Antonio, avocat. — Prendergast, M., gerant général de la Banque d'Hochelaga. — Quinlan, M. Michael, agent, Dép. Pass. G. T. Ry. — Ritchot, M. Rioux, P., C. SS. R., curé de Ste-Anne. — Rivet, L. J. Shea, l'abbé L. M., curé de Saint-Louis de Gonzague. — Smith, Percy. — Walsh, le capitaine, Marine Dept. Can. Pac. Ry. — Langevin, C. A. — Léger, S., Marceau, Ernest. — Perdrieau, Henri.

COMITE DES FINANCES

Président.......................M. le chanoine W. C. Martin, archevêché.
Vice-Présidents...............Hon. L. J. Forget.
Sir Thomas Shaughnessy.
Secrétaire....................M. l'abbé Adol. Sylvestre, archevêché.
Membres : Adam, F. L. T., chan., curé du Sacré-Cœur. — Barsalou, Erasme. — Barsalou, Hector. — Bastien, Trefflé. — Beaubien, Hon. C. P. — Beauchamp, J. C. — Beique, L. J., sénateur. — Beznet, M. C. — Bienvenue, P. — Boyer, Alphonse, sénateur. — Brady, l'abbé P. J., curé. — Bruchési, Charles, avocat. — Brown, P. E. — Brunet, Alfred. — Burge, Michael. — Casey, Félix. — Catelli, C. H. — Cavanagh, Edward. — Chaput, Charles. — Cléroux, Dr L. J. V. — Connolly, Michael. — Conroy, Thomas. — Comtois, l'abbé S., curé. — Cousineau, l'abbé H., curé. — Dandurand, U. H. — David, L. O., sénateur. Décarie, I. A., avocat. — Décarie, l'abbé R., curé. — Deguise, J. B. — De la Durantaye, F.-X. — De Martigny, Camille. — Demers, l'abbé Jos., curé. — Desaulniers, J. V. — De Serres, Gaspard. — Doherty, C. J., député au Parlement Fédéral. — Ducharme, G. N. — Dupuis, L. N. — Eagan, Martin. — Ecrément, l'abbé F.-X., curé. — Emard, J. U., avocat. — Fitzgibbons, Michael. — Forbes, l'abbé G., curé. — Gallery, D. — Genin, J. R. Germain, le Dr. — Gravel, J. O. — Guay, Eug. Hackett, Hon. J. A. — Hanley, Thos. — Harris, J. W. Hart, Charles. — Hébert, W., P. S. S. — Hébert, A. — Hétu, l'abbé R., curé. — Hudon, I. H., S. J. — Huberdeau, Magloire. — Hurtubise, Ed. — Hingston, le Dr. Kain, Patrick. — Kavanagh, H. J. — Kavanagh, J. P. Kennedy, John, Dr. — Kennedy, Wm. — Lamarche, l'abbé A. R., curé. — Lamoureux, Jos. — Lapointe, L. A. — Laporte, H. — Larocque, A. A. — Lavallée, L. A. — Lavallée, P. O. — Laviolette, J. G., Dr. — Lebel, Félix. — Lemay, E. H. — Létourneau, J., avocat. — Limoges, O. — Lespérance, A. P. — Masson, Damase. — Masson,

Dam., Dr. — McLaughlin, Jos. — McLaughlin, Henry. McDonald, Duncan. — McDonald, — McCaffrey, P. F. — McCarthy, J. G., D. — J. A., Dr. — McDonnell, C. A. — McCarthy, J. G., D. — McEniry, H. McDonnell, C. A. — McCarthy, J. O., Dr. — McEniry, H. F. — McKenna, Jas. — McNally, Bernard. — Martin, J. B. — Monaghan, Patrick. — Monnel, G. N. — Monoghan. — Morin, Hubert. — Mullin, Patrick, sr. — McVey, Wm. — McCrory, P. — Nolan, John. — O'Brien, Patrick. — O'Connell, T. — O'Meara, l'abbé, curé. — O'Neill, T. J. — O'Shaughnessy, Dan. — Ouimet, Ald., Hon. Juge. — Pauzé, J. B. — Payette, l'abbé Geo., curé. — Phelan, Thos. — Prévost, Hector. — Procureur, Rév. P., C. S. V. — Purcell, Andrew. — Quinlan, John. — Quirke, E. — Ricard, J. O. — Robertson, Duncan. — Rolland, Hon. J. D. — Rogers, James, sr. — Saint-Charles, F.-X. — Scullion, Patrick. — Smith, C. F. — Surveyer, L. J. A. Surveyer, Edouard-Fabre. — Tansey, Bernard. — Turcotte, J. A. — Tremblay, P. O. — Trudeau, Fr. — Valiquette, Alph. — Vaillancourt, J. O. — Vanier, Emile. — Villeneuve, G. E., O. M. I. — Vallières, S. D. — Villeneuve, Léonidas. — Villeneuve, Joseph. — Viau, Th. — Wilson, J. M. — Wright, Patrick. — Wright, Edward.

SOUS-COMITE DES SOCIETES DE SECOURS MUTUELS

Saint-Jean-Baptiste	Beauchamp, J. C.
Forestiers-Catholiques	De Martigny, C.
Artisans Canadiens-Français . . .	Desaulniers, J. V.
Union Française	Genin, J. R.
C. M. B. A. Canadienne	Hackett, Hon.
Alliance Nationale	Lavallée, L. A.
Union Saint-Pierre	Lavallée, P. O.
K. of S. (Saint-Henri)	Létourneau, I.
K. of C. (Lafontaine)	Masson, Damien.
K. of C. (Dominion)	McEniry, H. F.
K. of C. (Canada)	Quirk, E.
St. Ann's Y. M. C. A.	Nolan, John.
St. Patrick's	Kavanagh, H. J.

COMITE DES CEREMONIES — DECORATIONS PROCESSION

Président.....................M. le curé Lepailleur, chanoine honoraire.

CEREMONIES

Vice-Présidents Conjoints....M. l'abbé Ch. Laforce, curé de Saint-Vincent-de-Paul.
M. l'abbé J. U. Demers.
M. l'abbé Henri Gauthier, P. S. S.

DECORATIONS

Vice-Présidents Conjoints....M. l'abbé J. A. Bélanger, curé de Saint-Louis de France.
M. l'abbé J. H. S. Bosconi.

PROCESSION

Vice-Présidents Conjoints....M. l'abbé A. V. J. Piette, curé de Villeray.
M. l'abbé T. Heffernan, curé de Saint-Thomas d'Aquin.
M. l'abbé Alph. Deschamps, aumônier des Sourdes-Muettes.
M. l'abbé Anatole Martin, aumônier de la Providence.
Secrétaire....................M. l'abbé T. W. O'Reilly.

Membres : — Bélard, H., P. S. S. — Bouhier, L. J., P. S. S. — Colclough, E., S. J. — Desjardins, l'abbé L. — Gauthier, l'abbé Oscar, curé de St-Léon de Westmount. — Hudon, V., S. J. — Luche, A., P. S. S. — Piché, E., C. S. V. — Pitre, Père, S. S. S. — Raymond, M., O. S. F., Gardien. — Troie, M. N. A., P. S. S., curé de Notre-Dame. — Villeneuve, l'abbé C. G.

I
éta
Lor
le v
A I
de
des
et c
n'a
pêc
gna
tén
bor
con
les
déjà
che
fleu
tric
L
leil
pleu
pou
tées
Lad
pass
tion
vais
on n
La
ses

CHAPITRE I

LES DEMONSTRATIONS RELIGIEUSES ET CIVILES

Depuis quelques jours déjà Son Eminence le cardinal-légat était au Canada. De Rome jusqu'à Ostende, d'Ostende à Londres, de Londres à Liverpool, de Liverpool à Rimouski, le voyage n'avait été qu'un long et continuel enchantement. A Rimouski, c'était le Canada, et dans le Canada, la province de Québec qui l'accueillait. Cet accueil était à la fois celui des autorités publiques, des deux gouvernements d'Ottawa et de Québec et celui des autorités religieuses. Le paquebot n'avait pas côtoyé encore les rives canadiennes que les dépêches de bienvenue portaient jusqu'au cardinal les témoignages de respect et de dévouement. Ici, maintenant, ces témoignages vont se faire plus chaleureux encore.. Voici, à bord, Mgr Bruchési qui vient de sa ville archiépiscopale, accompagné de dignitaires ecclésiastiques; voici les ministres, les représentants de la nation. C'est tout un peuple qui déjà acclame et qui, de près comme de loin, salue l'arrivée chez lui de l'hôte impatiemment attendu. Tout le long du fleuve, il en sera ainsi. A Québec, ce sera une réception triomphale, à Trois-Rivières, à Sorel de même.

Le temps passe ainsi. Samedi est venu, mais sans le soleil joyeux des jours précédents. Le ciel s'est couvert. Il pleut. La pluie, une pluie torrentielle que le vent soulève et pousse en tourbillons, a empêché les démonstrations projetées depuis Sorel jusqu'à Montréal. Pourtant, autour du Lady Grey, vaisseau du gouvernement, à bord duquel ont pris passage le légat et sa suite, voici des yachts, des embarcations pavoisées. Sur les rivages, voici des foules que le mauvais temps n'a pu disperser. On crie, on agite des drapeaux, on multiplie les détonations joyeuses. Voici enfin Montréal. La ville est enveloppée de brume, mais les carillons de tous ses clochers sonnent gaiement et la voix grave du bourdon de

Notre-Dame domine à peine le bruit des sifflets et des sirènes de tous les vaisseaux du port.

Il est quatre heures. Une multitude compacte se tient debout sous la pluie, acclame le cardinal que le maire de la ville est allé chercher à bord du bateau qui accoste. On ne s'arrêtera pas au kiosque que la commission du havre avait fait construire et élégamment orné. Les voitures conduiront immédiatement les visiteurs illustres et les invités jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. C'est là dans la salle du Conseil, transformée en serre par l'abondance et le choix exquis des plantes de toute sorte que se lira l'adresse de bienvenue. Voici cette adresse :

Eminence,

Il est certains jours dans la vie où le soleil se lève avec plus de majesté et brille d'un éclat plus vif et plus radieux, où ses rayons répandent sur toutes choses, ici-bas, comme une lumière d'en haut pleine de beauté et de bénédiction.

Tel est ce jour bienheureux où Votre Eminence, investie de pouvoirs sacrés, aborde sur nos rives pour y ouvrir, en sa qualité auguste de représentant de Notre Saint-Père le Pape Pie X, *le premier Congrès Eucharistique de l'Amérique.*

Aussi, avec quelle joie respectueuse nous vous saluons! De quels accents remplis de filiale gratitude nous vous disons: Bienvenue! Bienvenue mille fois!

Et, veuillez le croire, pendant que j'ai l'insigne honneur de prononcer ici ces paroles, elles sont portées, de lèvres en lèvres, d'une extrémité à l'autre de notre chère terre canadienne. Bien plus, elles sont recueillies avec piété et répétées au loin, d'échos en échos, à travers les vastes espaces de cet immense continent, partout où bat un cœur catholique, partout où un catholique ploie le genou devant l'Adorable Sacrement.

De la Rome du Vieux Monde, Eminence, vous venez dans la Rome du Nouveau Monde, car c'est ainsi que notre ville de Montréal, la ville des églises, a été si heureusement surnommée.

Ici, le même bras invisible, qui tient sur les hauteurs de la colline du Vatican le flambeau de la foi, dirige toujours nos pas fidèles, et nous entraîne de l'avant dans les sentiers lumineux de l'Eglise infaillible. Et ce même esprit d'en haut, qui gratifia tous les arts de leur suprême couronnement, en inspirant au génie chrétien de lancer dans les airs ce dôme majestueux de Saint-Pierre, enflammait déjà les âmes des pionniers qui roulèrent de leurs mains ensanglantées les pierres rugueuses du premier temple élevé à la gloire du Très-Haut sur les plages encore sauvages de Ville-Marie. Oui, ce nous est un orgueil de le rappeler: la première idée des fondateurs de Montréal a été d'élever un autel. C'est à l'endroit où Votre Eminence daigne nous entendre que Monsieur de Maisonneuve aborda, il y a deux cent cinquante-huit ans, et que, pendant le Saint-Sacrifice de la Messe, en présence du Saint des Saints, la

ville de Montréal s'élança dans la vie. La prophétie que prononça alors le Jésuite Vimont s'est réalisée: Nous sommes un grain de sénevé, il va croître et se multiplier.

A l'ombre de la ravissante montagne se pressent des hommes et des femmes de nationalités différentes, de langues différentes, de croyances différentes, et, cependant, comme au matin des dimanches, du haut de centaines de clochers, les carillons s'ébranlent dans une délicieuse harmonie, ainsi dans l'union et la concorde s'écoule la vie de ces milliers de citoyens.

La bonne entente, le bon vouloir et le respect sincère des droits de chacun, sont les caractéristiques de toute la population. Le fait seul que j'ai, aujourd'hui, l'honneur de me présenter devant Votre Eminence comme Maire de Montréal, constitue, par exemple, une preuve évidente de la très grande générosité des Canadiens-Français. Ils sont l'immense majorité et tiennent par conséquent dans leurs mains tout pouvoir. Néanmoins, bien que profondément attachés à leur foi et fiers de réclamer pour ancêtres les saints et les martyrs qui, les premiers, plantèrent la croix sur nos rives, par un chevaleresque esprit de justice et par une délicatesse d'âme qui forment un des traits de leur caractère national, ils ont bien voulu choisir un concitoyen d'origine irlandaise pour les représenter en ce grand jour.

En leur nom et au nom de tous les citoyens de Montréal, je vous prie, Eminence, d'entrer dans notre ville avec l'assurance d'y recevoir respect profond et cordiale hospitalité, avec la certitude d'y être environné par les nôtres pendant tout le temps de votre séjour, des témoignages les plus sincères de fidélité et d'affection filiale.

Encore une fois, soyez le bienvenu! Que tous les échos répètent notre allégresse! Laissez tous ceux qui, pendant ces jours bénis, vont s'agenouiller avec vous autour de l'autel, chanter dans leur reconnaissance débordante:

Hosanna au plus haut des Cieux! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur!

Le cardinal, qui avait pris place, à son arrivée, sur un trône magnifique, répondit en ces termes :

Monsieur le Maire,

Je ne sais comment vous remercier de la douce et profonde satisfaction que je viens d'éprouver en entendant de si nobles sentiments, exprimés avec tant de foi et d'éloquence par le premier magistrat de cette grande cité.

A ces paroles de bienvenue que je sens venir avec une si touchante sincérité de tous les horizons de cette terre chrétienne, laissez-moi répondre d'abord en saluant en vous, Monsieur le Maire, le catholique, digne à tant de titres, d'être à la tête de Montréal. Le Légat de Sa Sainteté sera pour quelques jours l'hôte et le citoyen de votre ville. A la cordialité de votre accueil: en voyant l'unanime empressement du

Conseil municipal qui vous entoure; devant cette foule immense où ceux qui ne partagent pas nos croyances sont unis aux enfants de l'Eglise dans un sentiment de commun respect et de commune sympathie, je m'abandonne avec sécurité à la garde de votre cœur et de votre foi.

Cette population dont vous venez de vous faire, Monsieur le Maire, l'interprète si fidèle et si autorisé, offre en ce moment à mes yeux un spectacle qui me remplit d'une émotion inexprimable. Montréal ne m'apparaît pas seulement comme le rendez-vous prédestiné de divers peuples; comme le foyer d'une vie intellectuelle toujours grandissante; comme une ruche merveilleusement active qui fait d'elle dans ce nouveau monde un centre d'affaires et d'industries de plus en plus important; mais, ville exceptionnelle par l'ardeur de sa foi, par les prodigalités de son dévouement et de sa générosité, par la fécondité de ses œuvres d'éducation et de charité, par la magnificence de ses démonstrations religieuses, elle est bien encore ce que vous l'appeliez justement tout à l'heure: la Rome du Nouveau Monde.

Et que je suis heureux du témoignage que vous venez de lui rendre! Elle abrite dans ses murs des hommes et des femmes de nationalité, de langue et d'aspirations différentes, mais vivant dans le respect sincère des droits de chacun; et vous ajoutiez, avec une délicatesse qui vous fait honneur, que vous en êtes vous-même la preuve. Je suis heureux de vous féliciter, et en votre personne toute la population catholique de cette ville, de cette unité de sentiments, si nécessaire au progrès des œuvres vives de l'Eglise.

Fécondée par le sang des héros qui l'ont conquise et des apôtres qui l'ont évangélisée, toute pénétrée par ses grands évêques des traditions d'attachement ardent au Saint-Siège, Montréal fixe aujourd'hui l'attention et attire l'admiration du monde entier. Elle continue d'assurer à la population catholique qui y demeure le fruit des souffrances et des travaux de ses glorieux fondateurs. Elle en garde la foi et les traditions eucharistiques avec une constance invincible. Aussi le triomphe qu'elle a si magnifiquement préparé au Très Saint-Sacrement, l'accueil enthousiaste qu'elle fait au représentant du Souverain Pontife, font honneur à sa fidélité religieuse, non moins qu'à la sagesse et à la loyauté de ceux qui lui en facilitent la pleine liberté.

En vous disant ma reconnaissance, Monsieur le Maire, je tiens à remercier et à féliciter toutes les autorités qui, sous vos ordres et à divers titres, se dévouent à l'heureux succès de ces fêtes incomparables, tous ceux qui de près ou de loin ont contribué à en rehausser l'éclat, en répondant à l'appel de l'éminent Archevêque de Montréal, tous ceux enfin qui me font cet accueil sans pareil, dont je serais confus si je ne pensais qu'il s'adresse à plus haut que moi.

Je ne doute pas des consolations immenses que cette inoubliable ovation apportera à Sa Sainteté quand je lui redirai, comme un devoir bien doux à mon cœur, et vos nobles paroles, et l'accueil triomphal fait à son Légat, et les enthousiasmes aussi libres que spontanés d'une population qui ajoute aujourd'hui une des plus belles pages à l'histoire déjà si glorieuse du cher, libre et vaillant Canada.



SON EMINENCE LE CARDINAL LEGAT

I
q
N
d'
il
jo
to
ét
si
pa
la
on
tei
pa
I
nau
St-I
deu
puis
dev
don
imp
soir,
le cl
aura
les p
leurs
mass
asme
nisse
avan
press
Ap
bient
charis
drale.
2

Immédiatement après, le départ en voiture eut lieu pour l'archevêché où le cardinal aura ses appartements pendant son séjour à Montréal. La foule a attendu, elle acclame le cardinal au sommet du grand escalier de pierre et, en dépit du mauvais temps, suit quelque temps sa voiture. Les plus vaillants lui feront même escorte, en courant, jusqu'au palais archiépiscopal.

Le lendemain, dimanche, ne fut pas une journée du congrès. Il est impossible de passer cette journée sous silence, marquée qu'elle a été par deux démonstrations ouvrières dans l'église Notre-Dame, l'une de femmes, dans l'après-midi, l'autre d'hommes, le soir. Combien étaient-elles et combien étaient ils ? Il est difficile de le dire, les supputations étant toujours, en ces circonstances, aisément exagérées. Rappelons toutefois l'immense capacité de l'église, ajoutons qu'on n'y était pas assis, mais debout et cela dans les allées, sur le siège des bancs, les dossiers, dans les chapelles latérales, partout. Est-ce dépasser le vraisemblable que de croire à la présence d'au moins quinze mille personnes ? Du chœur on avait l'idée qu'un objet tombé au sein de cette foule n'atteindrait pas le plancher tant la masse était pressée et compacte.

Le cardinal vint aux deux réunions auxquelles Mgr Brunault, de Nicolet, pour les ouvrières, et Mgr Langevin, de St-Boniface, pour les ouvriers, avaient adressé la parole. Aux deux cérémonies il parla d'une voix d'abord un peu faible, puis plus forte et, à la fin, victorieuse de l'espace qu'il avait devant lui, allant aussi jusqu'aux extrémités de l'église. Il donna les conseils d'un père, d'un père dans la foi, conseils imprégnés de sagesse et d'esprit chrétien. Les hommes, le soir, reprirent pour lui, sur l'invitation de Mgr l'archevêque, le chant de leur cantique: *En avant! marchons!*... Et certes, ils auraient marché, sans peur et sans défaillance, aux combats les plus périlleux, la cause du Christ et du pape réclamant leurs bras et leur cœur. A la sortie du cardinal, ils s'étaient massés sur la place, innombrables et délirants d'enthousiasme. Ils entourent la voiture, cherchent les mains qui bénissent pour les baiser. Lentement la voiture se déplace, avance. Pour échapper à la foule qui suit et court, il faut presser les chevaux et s'éloigner à toute vitesse.

Après toutes les fêtes préliminaires qui se succèdent depuis bientôt une semaine voici que va s'ouvrir enfin le congrès eucharistique. Cette ouverture, c'est justice, se fera à la cathédrale. L'église est ornée de fleurs, pavoisée d'oriflammes et

de banderolles, étincelante de mille feux. Aux abords du palais archiépiscopal, la foule est immense. C'est à travers cette multitude, d'où jaillissent ininterrompues les enthousiastes acclamations, que la voiture du Légat, se fraie lentement un chemin. Il est huit heures et demie quand le cardinal, accompagné du cardinal Logue et de sa suite, se présente aux portes de la cathédrale. Déjà les archevêques, les évêques, les dignitaires ecclésiastiques, le clergé y ont pénétré. Mgr l'archevêque de Montréal, revêtu de ses . .bits pontificaux, précédé de la croix et accompagné de son chapitre vient recevoir le Légat. A l'entrée de l'église, celui-ci dépose la mosette et prend la cappa magna. Il fléchit ensuite le genou, embrasse la croix et avec le goupillon qui lui est présenté jette de l'eau bénite sur les fidèles.

La procession se forme alors. En tête viennent d'abord le porte-clefs, un thuriféraire, le porte-croix entre deux acolytes, les chanoines. Mgr l'Archevêque suit, sans mitre et sans crosse. Voici maintenant le cardinal sous un dais que portent quatre zouaves pontificaux et dont quatre autres zouaves portent les cordons, puis les archevêques, les évêques, les abbés mitrés, les prêtres.

Mgr l'archevêque monte à l'autel du côté de l'épître et pendant que le Légat s'agenouille devant l'autel, il entonne le chant du " "*Protector Noster.*" Les cérémonies du rituel s'accomplissent ensuite puis le cardinal s'assied sur un fauteuil vers les fidèles et le prince de Croy, l'un de ses cameriers, monte en chaire et donne lecture de la lettre du Pape qui nomme le cardinal Vannutelli, son Légat au XXIe congrès Eucharistique. En voici le texte :

A Notre Cher Fils,
Vincent, Cardinal Vannutelli,
Evêque de Préneste,
PIE X, Pape.

Notre Cher Fils, Salut et Béndiction Apostolique.

Le désir que nous avons d'encourager la dévotion à la Très Sainte Eucharistie d'où, comme de leur source, découlent, abondantes sur tous les fidèles et sur la société chrétienne tout entière, les eaux vives de la divine grâce, nous rend très agréable l'usage presque établi de tenir, à époques déterminées et dans les différents pays du monde, des congrès solennels sur un si grand Mystère.

C'est pourquoi, ayant appris qu'un congrès eucharistique se prépare à Montréal, chez les Canadiens, Nous, désirant lui donner de l'éclat et plaire à nos chers fils, l'archevêque de Montréal, qui a veillé avec un soin

particulier à la solennité et à la splendeur de cette réunion tenue dans sa ville, et à l'évêque de Namur qui, depuis longtemps, s'occupe de ces sortes de congrès, Nous avons résolu, cher Fils, de Vous charger de représenter Notre Personne à cette assemblée.

Ainsi, par ces Lettres, Nous Vous proclamons Notre Légat pour présider en Notre Nom et à Notre Place, au Congrès de Montréal. La mission qui vous est confiée est conforme à votre piété et à votre rang. Elle est aussi très utile à l'accroissement de la vie chrétienne. Car par cette solennité, le Pain Eucharistique affranchi de l'espace et de toute division, réunira les terres séparées par l'océan; il excitera les nations éloignées à revendiquer et à publier la gloire du Dieu Sauveur, ainsi qu'à honorer son Vicaire sur la terre par la fidélité et l'obéissance qui lui sont dues.

C'est pourquoi dans le Congrès lui-même on aura à discuter tout ce qui peut contribuer à mettre dans une plus grande lumière et à glorifier davantage la dévotion à cet Auguste Sacrement; pour que de la sorte les injures qu'on lui fait soient réparées; pour que l'usage fréquent de l'Eucharistie revive; pour que chacun se persuade qu'il n'est rien de plus efficace qu'une pareille dévotion pour réunir les âmes par le lien de la paix et de la mutuelle bienveillance, dont la société chrétienne et civile ont surtout besoin; enfin, pour que par des écrits et une action variée, dirigée vers cette fin, les hommes soient conduits au bien.

Ce Congrès aura un heureux succès, nous en sommes assurés, et par le mérite reconnu des saints prélats et des illustres personnages qui y assisteront, et aussi par l'ardeur de cette très noble nation à les recevoir et à accomplir tout ce qui aura été décidé dans vos délibérations.

Mais Notre confiance s'appuie plus haut, elle s'appuie sur le secours de Celui dont la cause est en jeu, de Notre Sauveur qui a dit: "Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, Je suis au milieu d'eux."

Comme heureux augure de la grâce divine que vous puiserez avec joie aux fontaines du Sauveur et en témoignage de notre particulière bienveillance, à Vous, cher Fils et à tous ceux qui prendront part avec Vous au Congrès de Montréal, nous accordons très affectueusement la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 26e jour de mai de l'an 1910, de notre Pontificat le septième, en la solennité du Très Saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ

(Signé) PIE X, Pape.

Dans le chœur, pendant cette lecture, le cardinal Logue occupait un fauteuil élevé du côté de l'épître. Mgr l'archevêque qui avait déposé ses ornements et revêtu la cappa magna violette, était assis à côté de Mgr l'évêque de Namur et les autres prélats faisaient couronne autour de l'autel.

Aussitôt finie la lecture de la lettre qui l'accréditait, le cardinal se lève et précédé de la croix, escorté de dignitaires ec-

clésiastiques, il se dirige vers la chaire. Il y prononce le discours suivant, dont chaque parole dite et entendue distinctement excite au plus haut point l'intérêt de l'auguste assemblée.

ÉMINENCE,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

C'est en vain que je demanderais à la parole de pouvoir vous dire l'ardeur inexprimable des sentiments qui, en ce moment, se pressent en foule dans mon cœur, tant je me sens ému par le magnifique accueil dont je suis l'objet depuis le premier instant où il m'a été donné de poser le pied sur ce sol béni du Canada. Les termes me manquent, si vive est l'admiration, si douce la joie, si profonde la reconnaissance dont mon âme se sent pénétrée jusqu'au plus intime d'elle-même!

Je savais bien déjà avec quelle sollicitude pleine d'amour se préparait, en cette illustre cité, si digne d'être appelée **VILLE-MARIE**, la célébration du XXIe Congrès Eucharistique International. Je savais le zèle incomparable déployé par son très digne Archevêque, que seconde si bien son clergé, et par tous les évêques si méritants du Dominion. Je savais l'intelligente coopération du Comité permanent dont le très prévoyant et très vigilant président n'hésita pas à braver, l'hiver dernier, les furies de l'océan, uniquement pour venir faciliter et régler la préparation du Congrès. Je savais l'activité et le dévouement de votre Comité local, la générosité de votre cité, la bienveillance de vos autorités municipales, provinciales fédérales, l'empressement de vos populations, enfin la sainte émulation de toutes les classes de la société canadienne pour donner ces fêtes un éclat sans pareil.

J'étais donc convaincu que le Congrès Eucharistique de Montréal ne le céderait en rien à tous ceux qui l'ont précédé, et confirmerait, une fois de plus, la renommée de foi et de piété si bien méritée dans le monde entier par les catholiques canadiens. Mais, je le confesse bien haut : devant le spectacle qui se déroule sous mes yeux, mon attente et mes prévisions sont surabondamment dépassées.

Je me couvrirais de confusion si j'osais, un seul instant, penser que les ovations enthousiastes dont je suis l'objet s'adressent à mon humble personne. Bien au contraire, ce qui fait l'étendue et la plénitude de ma joie, c'est de voir que ces démonstrations visent bien plus haut, s'adressent à l'Auguste Personne de Celui qui m'envoie au milieu de vous pour présider encore une fois au nom de Son Autorité Pontificale et Souveraine, ces solennelles assises eucharistiques.

Oh! qu'il est beau le spectacle que donne, en ce jour, à l'univers tout entier l'Eglise Catholique, en cette terre fortunée d'Amérique! L'Europe tend la main à l'Amérique et l'Amérique, dans un élan sublime, s'unit à elle pour exalter ensemble le plus grand des Sacrements sous la conduite et avec les encouragements du Pasteur Suprême!

Permettez-moi de faire de cette consolante pensée le sujet principal des quelques paroles que je vais adresser à l'ouverture de ce Congrès.

Il semblait au premier abord que les difficultés d'un si long voyage dussent priver l'Amérique de l'honneur et de la satisfaction d'avoir en son sein un Congrès Eucharistique International. Mais la foi transporte les montagnes, et quand elle est enracinée dans les cœurs comme elle l'est dans les âmes canadiennes, elle ne regarde pas les difficultés; elle envisage seulement le besoin qu'elle a de s'affirmer et de se manifester. Ainsi l'a entendu le Prélat plein de mérites, qui a le bonheur de gouverner cet illustre archidiocèse, et il a suffi qu'il dise une parole au Congrès mémorable de Londres, pour que la main fut mise sans retard à une entreprise si ardue, et que l'heureux succès en fut assuré.

A Montréal appartient l'honneur de recevoir dans ses murs le premier Congrès Eucharistique International tenu sur le continent américain; mais tout annonce que, grâce à ce premier exemple, les Congrès Eucharistiques Internationaux se succèderont les uns aux autres en Amérique même, en alternant avec ceux d'Europe et des autres parties du monde.

N'est-ce pas là l'effet de cette universalité dans l'unité, qui est le propre de l'Eglise de Jésus-Christ?

Ai-je besoin d'insister pour faire ressortir ce double caractère de catholicité et d'unité, qui jaillit du spectacle qu'il nous est donné de contempler?

Un grand événement a révélé, à la fin du quinzième siècle, les desseins que la Providence se réservait d'accomplir dans les temps modernes. Le jour où il permit la découverte de l'Amérique, Dieu dit à son Eglise, comme il l'avait dit à son divin Fils: "JE TE DONNERAI EN HERITAGE TOUTES LES NATIONS DE LA TERRE." Je te donnerai les populations innombrables de ces immenses régions; elles s'ajouteront à celles que tu comptais déjà dans ton sein. Je susciterai des apôtres, qui, du Nord au Midi, répandront dans ces terres nouvelles mon Evangile. Ils parleront les diverses langues; ils répandront partout la vérité. Ici, tout particulièrement, dans cette belle vallée du Saint-Laurent, viendront de France, dans la première moitié du dix-septième siècle, des champions de la foi et de la civilisation, qui transformeront en peu de temps cette île déserte, couverte de forêts, y fonderont une colonie, avec le but d'y établir la religion catholique et de travailler à la conversion des peuples sauvages.

Le Canada sera le berceau d'une grande chrétienté, dont les diocèses se multiplieront au point de constituer, peu à peu, un vaste réseau d'églises, qui, à leur tour, deviendront les berceaux de nouveaux centres et de nouveaux développements.

Deux siècles et demi seront à peine écoulés que l'Amérique catholique du Nord verra tous ces diocèses florissants et attachés à l'antique hiérarchie des églises de l'ancien monde; l'Universel Pasteur, prenant directement sous sa houlette ces nouveaux et immenses pâturages, montrera à l'univers étonné l'ancien et le nouveau monde réalisant à la face du genre humain l'universalité de l'Eglise prédite par le Sauveur à ses Apôtres: "VOUS SEREZ MES TÉMOINS JUSQU'AUX EXTRÉMITÉS DE LA TERRE: L'ESPRIT QUE JE VOUS ENVERRAI VOUS PERMETTRA DE RENOUVELER LA FACE DE LA TERRE."

Et cette universalité, providentiellement préparée, où éclate-t-elle mieux qu'en un Congrès International comme celui-ci, où j'ai la satis-

faction de saluer, au nom du Saint-Père, des représentants de toutes les races et de toutes les nationalités, réunis comme les membres d'une seule et même famille ; des évêques venus de tous les points de l'Orient et de l'Occident, des prêtres de divers rites accourus de tous les pays ; des fidèles de toutes les langues, comme le jour de la Pentecôte ? Oui, ce rassemblement merveilleux s'est accompli malgré les abîmes des océans, franchis d'un côté et de l'autre, avec la rapidité de la vapeur, à l'aide des progrès de la science mis au service de ce rapprochement admirable des continents et des peuples, pour reproduire ici, comme en un résumé manifeste et éclatant, l'universalité, ou la catholicité de l'Eglise.

D'autre part, elle n'est pas moins admirable, la belle, la forte unité, dont nous sommes ici les témoins : unité des esprits dans la vérité ; union des cœurs dans l'amour : *Una fides, cor unum.* D'un côté et de l'autre de l'océan, nous chantons le même *Credo.* Ni les distances, ni les mers, ni le temps, ni l'espace ne peuvent affaiblir les liens qui nous unissent dans un même amour. L'accueil même fait au Cardinal-Légat atteste au monde votre amour et votre obéissance pour Celui, qu'avec tous les catholiques, vous reconnaissez à Rome, comme l'unique Chef, l'unique Pasteur, l'unique Père de vos âmes. Où rencontrer ailleurs pareille unité de foi, pareille unité de Chef, pareille union des âmes dans la charité, dans la doctrine, dans la conduite ? Disons seulement que si cette unité est apparue magnifique à Bruxelles, à Cologne et en tant d'autres de nos villes d'Europe, voisines de Rome, elle éclate encore bien davantage en cette Rome du Nouveau-Monde, où en dépit de la distance de cette cathédrale qui s'efforce de reproduire la Basilique Vaticane, vous vous montrez, par l'esprit et le cœur, aussi près de la vraie Rome, que si l'océan ne nous séparait pas plus du Vatican, que le Tibre coulant à ses pieds.

Cependant, le secret de cette unité, le lien de cette union où est-il ?

Il est dans le sacrement qui a provoqué le Congrès, qui en est l'âme et la raison d'être, il est dans l'Eucharistie.

Groupés autour du même autel, unis dans l'offrande de la même victime, assis à la même table, invités au même banquet, nous buvons tous au même Calice, nous mangeons tous le même pain, et ce pain est le même Corps ; le Corps de Celui qui en s'unissant à nous nous unit tous à Lui. "*Omnes unum corpus sumus qui de uno pane manducamus.*" Et ce mystère est le même sous tous les cieux et sur toutes les plages ; sous les formes variées des divers rites, c'est le même culte rendu à la même Hostie, au Cénacle et aux Catacombes des premiers siècles, comme à nos Congrès du vingtième siècle, à Jérusalem comme à Rome, à Paris comme à Cologne, à Londres comme à Montréal !

Et maintenant, pourquoi convient-il de célébrer tout spécialement ici, à Montréal, ces premières Assises du Congrès Eucharistique qu'on peut appeler intermondial, puisqu'il réunit pour la première fois l'ancien et le nouveau monde, dans la solennelle louange de l'Eucharistie ?

L'histoire nous raconte "qu'un jeudi de février 1642, quelques âmes "d'élite, trente-cinq prêtres ou laïques, s'étant assemblés en la grande "église Notre-Dame de Paris, ceux qui portaient le saint caractère du "sacerdoce dirent la messe et les autres communièrent à l'autel de "Marie, Reine des Miracles. Là, ayant le Sauveur du monde avec eux,

" ils dédièrent à la Sainte-Famille l'Ile de Montréal, qu'ils allaient évan-
" géliser et voulurent qu'elle se nommât Notre-Dame de Montréal."

C'est donc au Saint Sacrifice de la Messe et dans la communion que les héroïques fondateurs de Montréal prirent la résolution de réaliser leur noble entreprise.

Le 18 mai de la même année, arrivés à Montréal, ils dressèrent aussitôt un autel; leur premier acte fut la célébration de la messe, [illegible] aussi la première en ce lieu. Le Saint Sacrement resta exposé pendant tout le premier jour, sur cet autel improvisé, comme pour permettre à Notre-Seigneur de prendre possession, [illegible] son trône, du nouveau royaume qui allait lui être offert. N'était-ce pas un premier Congrès Eucharistique du Canada et de l'Amérique? C'était en tout cas, dans les desseins de Dieu, la préparation du Congrès de 1910. [illegible] naire qui prêcha à cette messe mémorable, prophétisa, devant [illegible] quarante Congressistes d'alors, le grand Congrès d'aujourd'hui en disant
" Ce que vous voyez n'est qu'un grain de sénevé, je ne fais aucun doute
" que ce petit grain ne produise un grand arbre, ne fasse un jour des
" merveilles, ne soit multiplié et ne s'étende de toutes parts."

Ces merveilles, ce grand arbre, nous [illegible] avons sous les yeux, comme le rappelait, l'autre jour, le premier magistrat de cette ville. Il avait bien raison, [illegible] les plus méritants [illegible] est difficile de trouver dans les annales de l'histoire de l'Église une fondation plus éminemment eucharistique que celle de Montréal! [illegible] pourquoi, dans cette terre si eucharistique tant d'œuvres [illegible] germé en si peu de temps, tant d'écoles chrétiennes ouvertes, tant de magnifiques églises [illegible], tant d'établissements [illegible], l'Université dont on est légitimement fier, tant de congrégations [illegible] sociétés saintes, à la tête desquelles la famille de M. Olier, l'un côté, celle de Marguerite Bourgeoys de l'autre, [illegible] toutes deux à la fondation, ont toujours tenu le premier rang.

Un jour d'hiver, un incendie éclata à l'Hôtel-Dieu de Montréal [illegible] le vent soufflait avec violence; la ville était manifestement menacée. Un prêtre se précipite à la chapelle, prend le saint Ciboire, va le déposer sur la neige, où des religieuses passent la nuit en prière, autour [illegible] transporte, ensuite, processionnellement le Saint Sacrement [illegible] où on l'adore et on implore miséricorde. L'Hôtel-Dieu fut brûlé, [illegible] la ville entière était sauvée. Laissez-moi voir en cette histoire une image des résultats de nos Congrès.

Que sont, en effet, nos manifestations eucharistiques si populaires, [illegible] action solennelle de ferveur et d'amour, une préservation [illegible] des froideurs glaciales et de la nuit épaisse qui envahissent tant d'âmes de nos villes et de nos campagnes?

Et qu'est-ce que cette propagande effrénée du vice et ces entraînements des passions mauvaises, qui font tant de victimes, sinon un incendie moral, qui menace nos sociétés modernes de je ne sais quelles ruines? Qu'opposer à cet incendie dévastateur, sinon le préservatif par excel-

---

(1) Mgr J. M. Emard, évêque de Valleyfield.

lence, sinon le Saint Sacrement avec sa puissance divine pour éteindre les flammes de la haine et de la passion?

C'est ce que nous faisons à Montréal, comme nous l'avons fait ailleurs, guidés et dirigés toujours par la parole apostolique du Souverain Pontife. Ici comme ailleurs, nous en attendons de grandes victoires eucharistiques. Puisse notre Congrès être la source d'une nouvelle fécondité catholique pour l'Amérique! Puisse-t-il arrêter l'incendie menaçant d'idées subversives, allumé dans l'ancien et dans le nouveau monde! Que Jésus-Christ soit de plus en plus honoré et glorifié! Que l'union avec son Vicaire sur la terre, qui est le centre de l'unité, se resserre toujours davantage!

Cette confiance, je la conçois parce que la Vierge qui présidait au Cénacle à la naissance de l'Eglise, la Vierge à qui les prêtres doivent le corps et le sang de Celui qu'ils offrent sur l'autel et qu'elle a donné au monde à Bethléem et au Calvaire, où ont eu lieu les premières adorations et la première messe; cette même Vierge, cette Princesse des Miracles, comme l'ont appelée les premiers fondateurs, a présidé à la naissance de cette ville, qui porte son nom, qui lui a confié tout son avenir et lui garde un culte constant et filial. Elle ne peut ne pas vous couvrir de son ombre protectrice.

Cette confiance, je la conçois encore, parce que c'est le Pape qui, d'une manière spéciale, bénit cette réunion et la préside par l'intermédiaire de son Légat. C'est lui qui nous dit dans sa lettre: "*Cœtum vero ipsum, felicem exitum habiturum persuasionem injiciunt tum Sacrorum Antistitum atque illustrium virorum qui aderunt spectata virtus, tum nobilissimae istius gentis alacritas in excipiendis efficiendisque omnibus, quaecumque vestris in consiliis erunt constituta.*" Paroles bien encourageantes pour nous tous, et tout particulièrement pour les catholiques canadiens, et pour Vous, illustres Prélats, qui représentez ici une élite de la Sainte Hiérarchie. Et vous aussi, chers Congressistes, vous n'êtes point des séparés, ou des indépendants de la hiérarchie sacrée. Unis à l'Episcopat et, par lui, au Souverain Pontife, votre présence ici est le gage de la joie que nous réserve l'union avec l'Hostie Divine; elle est le présage de nouveaux triomphes!

Enfin, pourquoi n'exprimerai-je pas cette espérance? De même que sainte Geneviève rendait la vue à sa mère; de même que Jeanne, la Bienheureuse, rendait la vie à sa patrie, ne serait-il pas permis d'évoquer le vœu que cette nation, fille de la France, qui s'appela jadis la Nouvelle-France, la nation canadienne, dis-je, qui procure à Jésus dans l'Eucharistie un triomphe incomparable, obtienne de la divine clémence au pays, qui lui donna le souffle de vie, de voir comme auparavant, de recouvrer avec la liberté religieuse, la vie de foi de ses ancêtres?

Je salue encore sur l'étendard populaire canadien un emblême sacré, qui est un nouveau motif de confiance. C'est le Cœur Sacré de Jésus, source eucharistique par excellence, fontaine intarissable, d'où jaillit le fleuve de sang, dont saint Jean-Chrysostôme a dit qu'il purifie, embellit et embrase l'univers tout entier; "*Christi sanguine lavatur, ornatur et incenditur orbis.*"

Qu'il en soit donc ainsi; et que d'une hémisphère à l'autre l'Eucharistie étende ses effets merveilleux; que de ce pays, dont les côtes sont

baignées par trois océans, elle rayonne sur tous les continents, sur les peuples anciens et les nouveaux, qu'elle en écarte toute souillure et toute impureté, qu'elle y fasse germer toutes les vertus et tous les héroïsmes, qu'elle allume enfin, dans tout l'univers le feu sacré du saint amour et le zèle invincible des plus féconds apostolats.

Ainsi soit-il.

Après ce discours Mgr l'archevêque monte à son tour en chaire et s'exprime ainsi:

EMINENTISSIME SEIGNEUR,

Par quelles paroles exprimerai-je la joie et la reconnaissance dont tous les cœurs débordent en ce moment? Nous vivons, nous, citoyens de Ville-Marie, une heure unique dans notre histoire nationale. Nos pères n'auraient jamais espéré la voir; mais ce sont eux peut-être qui nous l'ont méritée par leurs généreux sacrifices et leurs héroïques vertus. Ceux qui viendront après nous n'en verront probablement jamais de semblable.

C'est l'heure du triomphe pour le Christ et son Eucharistie, l'heure de la consolation pour l'Eglise et son Chef suprême, l'heure des affirmations solennelles pour la foi de notre peuple, l'heure des bénédictions et des grâces.

Sur nos fêtes qui commencent, je vois, il me semble, le ciel grand ouvert pour accueillir les acclamations qui vont monter de notre terre et laisser tomber sur elle l'abondance de ses faveurs.

Eminentissime Seigneur, il vous en souvient, au milieu des inoubliables solennités eucharistiques de Londres, en présence des représentants de tout l'univers catholique, répondant à de vénérables et sympathiques prévenances, je sollicitais timidement pour le Canada l'honneur d'un prochain Congrès et j'osais prédire une ovation éclatante à notre divin Sauveur sur les rives du Saint-Laurent. Un acquiescement enthousiaste qui m'émut jusqu'aux larmes répondit à ma prière. C'était, je l'avoue, un rêve dont la réalisation ne semblait pas facile, mais vous l'avez approuvé, Eminentissime Seigneur, le pape l'a béni, et voici, maintenant, la douce réalité sous nos yeux; ce soir s'inaugure à Montréal, le XXIe Congrès Eucharistique International, et votre pourpre sacrée vient jeter sur lui l'éclat dont elle a fait briller les derniers Congrès de Cologne et de la Métropole de l'Empire Britannique. Pie X vous envoie le présider en son nom, et par conséquent, c'est sa personne vénérée que nous pouvons saluer et acclamer en vous.

Pour vous accueillir, notre Cathédrale s'est illuminée de mille feux nouveaux, et vous y êtes entré, escorté de ces vaillants zouaves qui, il y a quarante ans, volaient à Rome pour la défense de la papauté. Son dôme et le baldaquin de son autel vous font penser un peu à la Basilique de Saint-Pierre. C'est une œuvre de foi et d'amour. Nous avons fait comme des fils qui, loin de leur mère, tiennent à mettre sous leur regard son image vénérée

A cette chaire vont désormais s'attacher pour nous d'émouvants souvenirs, puisque, par la voix de son légat, le pape lui-même nous y fait entendre ses accents les plus paternels et les plus touchants. En vérité, l'honneur qui nous est fait est grand, et notre pays l'a apprécié comme il devait le faire.

Qu'il me soit permis de vous le dire, Eminentissime Seigneur, l'Œuvre du Congrès Eucharistique qui semblait présenter tant d'obstacles, s'est accomplie, avec l'aide de Dieu, dans l'harmonie la plus complète des esprits et des volontés.

Les diocèses du Canada et des Etats-Unis nous ont prêté un admirable concours. L'Eglise d'Amérique tout entière a compris que c'était bien sa fête, une fête sans égale qui se préparait pour elle et a fait converger vers Montréal ses précieux encouragements et ses générosités.

Voyez-la, Eminentissime Seigneur, représentée autour de vous par ses illustres évêques et ses milliers de fidèles. Mais voici que toutes les parties du monde se joignent à elle dans un bel élan de foi et de charité fraternelle. Leurs délégués sont accourus: princes de l'Eglise, prélats, prêtres, fidèles franchissent de longues distances, sans souci pour la fatigue et les dépenses du voyage; l'Orient et l'Occident sont ici réunis: Ville-Marie est devenue soudain un point glorieux dans le monde, et plus que jamais mérite, semble-t-il, le beau titre de Rome de l'Amérique qui lui a jadis été décerné.

Je me fais un devoir en cette circonstance solennelle, Eminentissime Seigneur, de proclamer la bienveillance extraordinaire avec laquelle nos frères séparés ont accueilli la nouvelle de notre congrès. Ils en ont parlé dans leurs journaux comme de l'événement le plus grandiose et le plus heureux: plusieurs nous ont offert leur or et même leur demeure, pour y loger les hôtes distingués que nous attendions. Ils respectent nos tabernacles. C'est dans l'attitude la plus digne qu'ils verront passer l'Hostie sainte au milieu de notre cité. Ils comprennent que nous sommes logiques avec une foi et des convictions pour lesquelles nous serions prêts à mourir, et ils rendent par là un tacite hommage au beau geste par lequel le parlement d'Angleterre se rendant au vœu des millions de sujets catholiques de l'Empire, enlevait naguère de la déclaration royale des paroles injurieuses pour nos croyances. Est-ce le réveil comme on l'a dit? Est-ce un pas vers l'unité doctrinale? Les anciens jours reviennent-ils? C'est le secret de Dieu; mais dans tous les cas qu'ils soient remerciés ceux qui n'ayant pas encore la foi ont agi envers nous avec une telle magnanimité.

Eminentissime Seigneur, vous ne vous attendez pas à rencontrer dans cette contrée encore jeune les superbes églises, les monuments de l'art, l'opulence du vieux monde, mais laissez-moi vous en donner l'assurance, vous verrez un peuple sincèrement croyant, comme celui que vous bénissiez l'autre jour à Notre-Dame; des temples modestes, mais, qui, chaque dimanche, se remplissent plusieurs fois et, dans ces temples, des tables de communion chaque jour pieusement fréquentées; de nombreux instituts religieux, voués à toutes les œuvres d'enseignement et de charité; de fidèles enfants de l'Eglise sincèrement soumis à ses lois et à ses directions. Vous verrez de quelle liberté nous jouissons sous le drapeau britannique et comment nous savons en profiter.

Eminentissime Seigneur, grâce à des attentions dont vous avez apprécié toute la délicatesse, le superbe navire qui vous portait vers nos rivages a ressemblé pendant quelques jours à une vaste cathédrale flottante. Le Christ eucharistique avait à bord sa place d'honneur, son autel et son trône. Il y a reçu les plus beaux hommages, et y a entendu les plus ardentes prières, et ainsi déjà au sein des flots, vous préludiez aux solennités du Congrès Eucharistique.

Sur le parcours de notre fleuve, Rimouski, Québec, Trois-Rivières, Nicolet, Sorel, toutes nos catholiques paroisses, vous ont tour à tour acclamé. Les cloches de leurs temples, les feux de joie, les drapeaux à profusion, vous ont dit l'enthousiasme universel. Montréal, la ville de votre noble mission, vous possède enfin; laissez-moi vous saluer comme l'auguste prince de son Eglise et le premier de ses citoyens.

Les autorités municipales, vous l'avez vu, Eminentissime Seigneur, n'ont rien épargné pour faire au représentant du Saint-Siège une réception digne de lui; vous ne recevrez pas moins de témoignages de vénération sincère de nos gouvernants: plus d'une preuve vous en a déjà été donnée.

A partir de ce moment jusqu'à la fin de nos pieuses assises, l'Eucharistie sera l'objet de toutes nos pensées, de toutes nos études et de tous nos discours. Nous aurons les yeux tournés vers le siège infaillible de Pierre et à chacune de ses décisions, à chacune de ses directions, à chacun de ses désirs, nous dirons " Amen " du plus profond de notre cœur.

Bientôt dans nos rues, ornées d'arcs de triomphe et jonchées de fleurs, cheminera librement, comme dans les allées d'un temple, la plus imposante procession eucharistique qui se soit vue sur ce continent. Alors, avec les évêques et les prêtres, prendront place dans le cortège, gouverneurs et ministres, membres des parlements, magistrats, hommes de toutes les professions libérales, professeurs d'universités, soldats, ouvriers, fidèles de nos paroisses, tous unis dans un même sentiment de piété et de foi envers l'adorable Sacrement de nos autels.

Ah! que Jésus-Christ, le divin roi de nos âmes, garde toujours notre pays comme il est aujourd'hui; voilà, Eminentissime Seigneur, ce que je vous prie de lui demander pendant que de l'autel érigé au flanc de notre montagne, vous élèverez l'Hostie au-dessus de centaines de mille hommes prosternés dans l'adoration et l'amour.

C'est bien la sainte semaine qui s'ouvre pour nous ce soir; daignez, Eminentissime Seigneur, répandre sur chacun de ses instants les bénédictions dont le Souverain Pontife vous a fait le dépositaire.

Au moment de quitter l'Europe vous m'adressiez, à travers l'océan, ces paroles qui ont ému tous les cœurs:

" Nous partons heureux pour le triomphe de l'Eucharistie ! "

Puisse ce vœu de votre Eminence se réaliser; qu'une joie céleste vous récompense de votre zèle et de vos fatigues, et qu'à jamais notre Mont-Royal reste dans votre souvenir tout illuminé des divines clartés de l'Hostie.

La bénédiction du Saint-Sacrement suivit ces discours, on y exécuta le programme musical suivant:

CHRISTUS VINCIT.. .. ..ALEX. GUILMANT.
COR JESU (Choral).. .. ..J. S. BACH.
AVE VERUM (Chœur alla Capella).. .. ..THÉODORE DUBOIS.
AVE MARIA (Chœur alla Capella).. .. ..AMÉDÉE TREMBLAY.
TANTUM ERGO (Chœur).. .. ..F. MENDELSSOHN.
LAUDATE DOMINUM.. .. ..CHS BORDES.

La foule impatiente attendait toujours au dehors. Pour la dernière partie de la cérémonie, elle put pénétrer à l'intérieur de la cathédrale et envahir les espaces laissés libres.

Ce soir-là même, de Montréal le cardinal envoyait au Pape et au roi d'Angleterre les câblegrammes qui suivent :

A SA SAINTETÉ PIE X,

Rome.

Congressistes accourus à Montréal de tous pays, ancien et nouveau monde, unis par amour à Jésus dans l'Eucharistie, même piété filiale à Jésus dans son Vicaire, profondément reconnaissants à Sa Sainteté avoir daigné envoyer Cardinal Légat les présider en son nom, fiers des cent vingt évêques faisant couronne au Légat, enthousiasmé par les manifestations splendides de foi du Canada, par accueil admirable archevêque, par attentions délicates gouvernement et cité, mettent humblement aux pieds de Votre Sainteté personnes, travaux, intentions ; professent amour, obéissance, dévouement illimité au Pape restaurateur de tout dans le Christ, implorent Bénédiction Apostolique sur premier Congrès Eucharistique International tenu sur le continent américain, constituant événement considérable et affirmant pour première fois union ancien et nouveau monde sur terrain religieux autour Eucharistie et Papauté.

VINCENZO, CARDINAL VANNUTELLI.

En réponse, le Saint-Père expédiait ce message:

ROME, 6 sept. 1910.

Au cardinal VINCENT VANNUTELLI,

Légat Pontifical, Montréal.

Saint-Père profondément touché si nobles sentiments exprimés par Congressistes accourus en foule à Montréal des pays ancien et nouveau monde avec 120 évêques, nombreux clergé autour Votre Eminence, pour rendre sublime universel hommage de foi, d'amour à Jésus-Hostie en

ce premier Congrès Eucharistique International tenu sur continent américain, apprend avec vive joie, émotion, splendides manifestations piété admirable, union, dévouement, gouvernement, cité, peuple canadien avec autorités religieuses s'unir de tout cœur aux Congressistes en ces solennités touchantes et priant Jésus Eucharistie de répandre l'abondance de ses faveurs sur les personnes et les travaux. Il envoie avec effusion la bénédiction apostolique.

Cardinal MERRY DEL VAL.

A SA MAJESTÉ LE ROI GEORGES V, Londres.

Les catholiques de l'empire, évêques, prêtres et laïques réunis en Congrès Eucharistique International à Montréal, prient Votre Majesté d'agréer l'hommage respectueux de leur inaltérable loyauté et l'expression de leur profonde reconnaissance pour les modifications apportées à la déclaration royale. Avec eux, les autres Congressistes venus de toutes les parties du monde offrent leurs vœux de bonheur et de prospérité à Votre Majesté et à la famille royale.

CARDINAL VANNUTELLI.

Balmoral, 6 septembre 1910.

A SON EMINENCE LE CARDINAL VANNUTELLI.

Je remercie sincèrement Votre Eminence et tous ceux qui sont présents au Congrès Eucharistique International, réunis à Montréal, de l'expression de loyauté et des bons souhaits contenus dans le télégramme que j'ai reçu aujourd'hui avec beaucoup de plaisir et de satisfaction.

GEORGES V.

C'était donc fait enfin. Le Congrès était ouvert. Les évêques venus de partout, les prêtres, les fidèles allaient maintenant assister aux cérémonies que la température redevenue clémente et sereine annonçait grandioses.

Le lendemain, mercredi, un dîner est offert par Sir Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec, au cardinal légat, aux évêques et aux principaux invités du Congrès Eucharistique. Il y a là plus de quatre cents convives, tant ecclésiastiques que laïques. Parmi ces derniers, Monsieur le juge Girouard, administrateur du Canada, en l'absence de lord Grey, Sir Louis Amable Jetté, représentant le lieutenant-gouverneur de la province; les ministres fédéraux, actuellement à Montréal, les députés et les sénateurs de la ville, les

ministres provinciaux, les membres de la législature provinciale, les juges en fonction, les juges en retraite, le maire et les échevins de Montréal.

Le dîner a lieu dans la grande salle du Windsor, décorée pour la circonstance aux couleurs pontificales et canadiennes. Il n'y a que deux discours, l'un de Son Eminence qui porte la santé du roi, l'autre de Sir Lomer Gouin, en réponse à celui du cardinal et qui, à son tour, propose le toast au pape.

Voici le texte de ces deux discours:

Monsieur le Premier Ministre,

Permettez-moi de vous remercier chaleureusement de l'acte de haute courtoisie que le gouvernement de la province de Québec accomplit aujourd'hui à l'égard du légat de Sa Sainteté.

Vous avez voulu, vous et votre gouvernement, prendre votre part des fêtes inoubliables de ce congrès. Vous l'avez fait avec une cordialité et un éclat qui me touchent profondément. Laissez-moi vous assurer que j'en garderai le souvenir le plus ému, et parmi les protestations de loyauté, les hommages de piété filiale que je recueille partout autour de moi et que je reporte à l'auguste pontife que je représente, il n'en est pas, croyez-le bien, qui apporteront à son cœur une plus douce consolation.

Je suis depuis quelques jours à peine dans cette province, Monsieur le ministre, et j'admire avec une joie particulière l'esprit de bienveillante tolérance qui marque ses institutions publiques, et les libertés religieuses dont y jouit l'Eglise catholique. Quel bonheur que l'influence de cette Eglise continue de s'exercer sur ce peuple dont elle a béni la naissance, qu'elle a porté dans ses bras, dont elle a guidé les premiers pas, et dont elle suit la croissance magnifique du regard le plus maternel. En face des problèmes économiques qui se posent aujourd'hui à l'attention de tous les gouvernants, elle vous offre une sécurité de principes, une garantie de paix sociale dont il faut remercier vivement la divine Providence.

Je n'ai garde d'oublier en ce moment que cette somme de libertés qui permet ici à l'Eglise de rendre de si précieux services vous a été assurée par la couronne britannique, qui vient de montrer une fois encore comment elle entend respecter les légitimes susceptibilités de ses sujets catholiques, et le touchant télégramme que Sa Majesté le roi daignait m'adresser hier nous dit les nobles et sympathiques sentiments qui l'animent à leur égard.

Aussi, Monsieur le ministre, après avoir exprimé de nouveau toute ma gratitude à vous et au gouvernement que vous présidez, je veux donner le plus libre cours aux sentiments de reconnaissante admiration dont mon cœur est rempli en proposant la traditionnelle santé du roi et de la famille royale.

EMINENCE,

EXCELLENCES,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Avant de nous séparer, j'ai un devoir bien doux à remplir; celui de dire à Son Eminence le Cardinal Vannutelli, au nom de mes concitoyens catholiques de la province de Québec, la vénération que nous avons tous pour le chef de la plus grande communauté de chrétiens qui existe sur la terre, pour ce pontife qui possède dans les respects du monde une royauté inviolable qu'aucune puissance ne pourra jamais lui ravir, pour ce pilote que Jésus-Christ lui-même a mis sur une barque qui a connu toutes les tempêtes, mais jamais le naufrage, pour cet auguste vieillard qui porte le poids de son noble travail avec la vigueur et toute la vaillance de la jeunesse.

Pour nous prouver sa paternelle affection, Sa Sainteté Pie X a voulu se faire représenter par un des princes les plus distingués de la cour pontificale à cette fête qui fera le sujet d'une des plus belles pages de l'histoire religieuse, non seulement du Canada, mais de toute l'Amérique. Eminence, nous vous prions, à votre retour dans la Ville éternelle, d'exprimer à Sa Sainteté toute notre sincère et filiale reconnaissance.

Vous lui direz aussi que vous avez trouvé dans cette province de Québec des milliers et des milliers de croyants dociles à son enseignement, respectueux pour son ministère, dévots à son autorité.

Ces croyants — et j'en suis — savent qu'il est sur la terre une colline auguste qui, comme le Sinaï, lance des éclairs, et que ces éclairs illuminent la marche de la civilisation depuis dix-neuf cents ans.

Ils savent que sur cette colline, qu'on appelle le Vatican, règne un roi qu'on a pu dépouiller de ses Etats, mais non de ses vertus et de sa majesté, que tous les chemins qui mènent à la demeure de ce souverain ne désemplissent jamais, et que les peuples accourent de tous les pays pour lui apporter leurs présents avec leur respect.

Ils savent que ce roi est le représentant de Jésus-Christ sur la terre, qu'il est de la grande dynastie des papes; de cette dynastie chez qui semble se réaliser cette merveille dont parle quelque part le poète latin: quand il en tombe un rameau d'or, il en fleurit toujours un autre et qui est d'or aussi; de cette dynastie que l'on pourrait comparer aux phares qui éclairent notre grand fleuve, lesquels résistent à toutes les tempêtes et dont la lumière ne s'éteint pas; de cette dynastie qui, depuis dix-neuf siècles, force tout homme sincère à l'admirer, parce qu'elle n'a qu'un objectif: les âmes, qu'un but: l'enseignement, la purification, l'ennoblissement et la transfiguration de la race humaine.

Ils savent, avec l'historien protestant Macaulay, que la papauté est pleine de vie et de jeunesse vigoureuse; qu'elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements qui existent aujourd'hui; qu'elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque était florissante encore

à Antioche, quand les idoles étaient adorées dans le temple de la Mecque; et qu'elle pourra donc être grande encore et respectée alors que quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu d'une vaste solitude, contre une arche du pont de Londres, pour dessiner les ruines de Saint-Paul.

Ces vérités, nous les croyons avec les docteurs et les conciles, avec l'histoire et la tradition, avec la science et la vertu, avec les martyrs et les saints, avec les Sully, les Pitt, les Guizot, les trois hommes d'Etat les plus remarquables peut-être que le protestantisme ait produits; ces vérités, nous les croyons avec la foule des pauvres, des simples, des humbles femmes, des pieux pèlerins qui, depuis plus de dix-neuf cents ans, vont baiser la sandale du divin Pêcheur et qui se relèvent en disant: Très saint Père.

Ce titre de "Père," nous aimons à le donner au chef de la catholicité; en le prononçant, nous sentons ce que l'affection a de plus tendre s'unir en nous à ce que le respect a de plus profond.

On nous accuse parfois d'obéir, en la personne du Pape, à un chef étranger. Etranger! peut-il l'être pour quelqu'un, celui qui est bienfaiteur universel, celui qui a relevé la dignité humaine, celui qui a donné au monde, après les avoir recueillies au Calvaire, la vraie liberté, la vraie égalité et la vraie fraternité. Nous reconnaissons l'état libre et indépendant dans les choses temporelles: mais dans les choses spirituelles nous admettons que le Pape a le monde pour royaume, qu'il est le père de la catholicité toute entière; et comme nous sommes ses enfants, c'est notre droit autant que notre devoir de tresser autour de sa tête une couronne faite de confiance, d'amour et de prière.

Eminence, voilà nos croyances et elles sont vives, voilà nos sentiments et ils sont profonds. Vous voudrez bien les exprimer au Saint-Père, et vous lui ajouterez que ses enfants de la province de Québec demandent à Dieu tous les jours de le conserver longtemps encore à leur affection, à leur respect, à leur vénération.

Que la vieillesse soit pour lui l'épanouissement suprême de ses nobles facultés; que les ressources de sa belle âme grandissent et se déploient à mesure qu'il se rapprochera du ciel qui l'attend.

Tels sont les vœux qui sortent de nos cœurs; et s'il suffit à des vœux d'être sincères pour être exaucés, Pie X vivra longtemps, il sera heureux ce grand Pape qui dans l'histoire portera le nom de Pape de l'Eucharistie.

Eminence, Excellences, Messeigneurs, Messieurs, je vous demande de lever vos verres à Sa Sainteté Pie X.

Le soir de ce même jour le gouvernement fédéral donnait une réception à l'hôtel Windsor en l'honneur du légat et des personnages distingués venus à Montréal à l'occasion des fêtes eucharistiques. Dès avant neuf heures les salons et les corridors de l'immense édifice sont envahis par une foule considérable de quatre à cinq mille personnes. On y voit des soutanes et des redingotes; des militaires et des civils, des dames en grande toilette et des consuls en brillants uniformes se coudoient, s'arrêtent, causent en attendant qu'arrive le cardinal. Celui-ci fait son entrée vers dix heures et est reçu par les honorables Murphy, Cartwright, Borden, Brodeur et Fisher, ministres du cabinet. A cause des fatigues de la journée il ne s'arrête que quelques instants et repart sans que la foule compacte et qui pouvait à peine bouger, s'en soit aperçue. Au dehors toutefois la multitude qui n'a pas pu pénétrer, le salue de ses vivats et se porte ensuite vers Notre-Dame où doit avoir lieu la messe de minuit.

Cette messe de minuit reste l'une des inoubliables fêtes du congrès. Préparée par une heure solennelle d'adoration, elle déroula ses pompes incomparables devant un auditoire immense et pourtant recueilli et pieux. Vingt évêques présents au sanctuaire, un nombre considérable de prêtres, les enfants de chœur tout blancs, les pages costumés de satin et de dentelles, la musique exécutée par trois cents voix et quarante instruments, les nefs ruisselantes de lumières, le chœur tapissé de la base au faîte de guirlandes de fleurs à travers lesquelles brillaient les milliers d'ampoules électriques, tout contribuait à faire de cette cérémonie un spectacle unique en grandeur et en beauté. Cinq mille hommes, à la communion, s'approchèrent de la Sainte Table et ce long défilé de chrétiens convaincus était pour nous le gage des victoires désirées et nécessaires.

A l'évangile, Mgr Roy, évêque auxiliaire de Québec, prononça l'allocution qui suit:

Messeigneurs,

Mes Frères,

Béni soit Jésus au Très Saint Sacrement de l'autel! C'est l'acclamation qui monte, en ces jours, de la terre canadienne, et où s'affirme la foi de tout un peuple au Dieu de l'Eucharistie. C'est le cantique de joie que chantent nos âmes, à cette heure inoubliable, parmi le splendide décor de ce temple et la pompe auguste de cette messe de minuit. O mon pays, sois fier de l'honneur qui t'arrive en cette grande semaine! Mont-Royal, tressaille d'allégresse sous le souffle divin qui passe, et garde longtemps à ton front le rayonnement de la gloire du Thabor qui t'enveloppe en cette veillée eucharistique! Et vous, digne archevêque d'une si heureuse cité, soyez remercié d'avoir préparé à nos cœurs cette grande joie et à Jésus-Hostie cet incomparable triomphe.

De cette nuit on peut bien dire ce que la liturgie chante d'une autre nuit qui fût témoin d'un grand triomphe: *O beata nox! O vere beata nox!* O nuit vraiment bienheureuse, qui vois resplendir dans tes ténèbres le divin Soleil de justice, et qui nous montres dans l'Hostie adorée, offerte et mangée le triple triomphe de la foi, de l'expiation et de l'amour!

Triomphe de la foi. — Nul mystère ne soumet notre foi à une plus rude épreuve que le mystère d'un Dieu caché et comme anéanti dans l'Hostie. L'humiliation où il fait descendre Dieu déconcerte notre orgueil. La raison humaine se heurte aux miracles qu'il suppose.

Et cependant, le monde a accepté ce mystère, et en présence de ces étonnants miracles, il a cru. Et le fondement inébranlable de sa foi, c'est la parole de Jésus-Christ: *Ipse dixit.* Oui, Il l'a dit. Et, telle est la confiance du peuple chrétien que la parole du Maître a résisté à tous les assauts de l'incrédulité, triomphé de tous les efforts de l'enfer, qui, depuis vingt siècles, cherchent à prévaloir contre elle.

Non seulement on croit à cette parole qui ne passe pas, mais c'est autour de la profession de foi qu'elle soutient, que se groupent les actes les plus importants de la vie catholique; c'est sur elle que s'appuie toute la dévotion eucharistique; et cette dévotion est la clef de voûte de l'édifice spirituel.

Quelle superbe démonstration de cette foi en la parole du Christ nous est offerte par ce congrès! Quel beau triomphe elle remporte en cette nuit bénie!

C'est elle qui groupe en cette nef imposante les quinze mille prêtres et fidèles qui s'y pressent. Venus de partout, sortis de tous les rangs de la société, appartenant à toutes les races et parlant toutes les langues, ils sont les témoins de la vivante Hostie, à laquelle ils apportent l'hommage vibrant de leurs adorations.

C'est toujours elle, la même foi au mystère eucharistique, que proclament avec une exceptionnelle grandeur les nombreux prélats et évêques rassemblés autour de l'autel. Successeurs des apôtres, ils sont

les gardiens par excellence de Jésus-Hostie, les prédicateurs du mystère de la foi, les augustes témoins qui portent en leurs mains la puissance, dans leurs cœurs l'amour et sur leurs lèvres la parole du Christ leur Maître adoré. Ils viennent ici chanter le *Credo* des cent églises dont ils sont les chefs, et tresser, de leurs vénérables personnes, au Roi de nos **autels, une vivante et triomphale couronne.**

En vérité, elle est bienheureuse la nuit ou triomphe ainsi la foi: *O vere* ***beata nox!***

Triomphe de l'expiation. — Avec la foi c'est l'expiation qui triomphe sur cet autel, où un prince de l'Eglise, venu des antipodes, va lever vers le ciel la sainte Victime, pendant que quinze mille âmes se tremperont au sang du calice pour se purifier et pour expier.

L'Eucharistie, en effet, c'est le sacrifice rédempteur perpétué à travers le temps et l'espace; c'est l'Agneau de Dieu fixé en pern.anence sur la table de l'immolation pour y porter les péchés du monde.

Et voilà pourquoi, mes Frères, un Congrès Eucharistique n'est pas seulement un grand acte de foi. Il est aussi une solennelle et efficace expiation. C'est l'Eglise tout entière groupée au pied d'un autel, réunissant dans son cœur et sur ses lèvres tous les cris de repentir de la terre pour les mêler à la prière de Jésus qui implore le pardon de son **Père en faveur du monde coupable.**

Cette heure, mes Frères, ne vous en rappelle-t-elle pas une autre, dont l'Evangile nous raconte les tragiques angoisses? C'était après l'institution de l'Eucharistie, vers minuit. Seul, au fond du jardin des Olives, Jésus agonisait sous l'étreinte affreuse du péché. La grande douleur de l'expiation le faisait pâlir et l'attristait jusqu'à la mort. Soudain, il se lève et fait quelques pas. Où va-t-il? Recule-t-il devant le sacrifice? Veut-il échapper au baiser du traître qui vient le livrer? Non; il cherche des âmes vaillantes qui le consolent en s'associant à son expiation. Hélas! les trois apôtres qu'il a choisis pour cette tâche sublime, dorment lâchement; et, dans les ténèbres de cette nuit désolée, retentit la douloureuse plainte du Cœur abandonné: "Vous n'avez pu veiller avec moi pendant une heure!"

L'agonie du Cœur de Jésus se prolonge au tabernacle. Toujours le flot amer du péché vient battre l'autel ou la sainte Victime expie. Ne sentez-vous pas qu'en ce moment le divin Agonisant sort de sa retraite, et qu'il cherche encore des âmes qui le consolent en expiant avec lui? Et voici que, des ténèbres de cette nuit glorieuse, quinze mille disciples se dressent, vigilants et courageux, pour dire au Maître: présents! Vous souffrez, O Jésus-Hostie, des blasphèmes qui vous insultent, des sacrilèges qui vous profanent, de l'indifférence qui vous désole, et vous cherchez des amis qui partagent vos souffrances et trempent avec vous leurs lèvres au calice amer de l'expiation. Nous voici! Notre amour, que nous voudrions plus ardent, nos sacrifices, que nous voudrions plus généreux, vous appartiennent. Nous voulons compléter votre passion rédemptrice, mettre nos faibles épaules sous la croix qui porte les péchés du monde. Avec vous, O Maître adoré, nous veillons pendant cette heure d'expiation: avec vous nous faisons monter vers votre Père et le nôtre la voix suppliante du repentir, le confiant appel du pardon.

Oui, vraiment, mes Frères, cette nuit est bonne et bienheureuse puis-

qu'elle voit triompher une telle générosité dans l'expiation: *O vere beata nox!*

Triomphe de l'amour. — Mais de tous les triomphes qui illuminent cette nuit eucharistique, le plus merveilleux et le plus doux au Cœur de Jésus, c'est le triomphe de l'amour. Et il convient qu'il en soit ainsi. L'autel est surtout le trône de l'amour, puisque, dans l'Hostie qu'il porte, vit, s'immole et se donne Jésus qui est Dieu, et donc Charité, Amour.

Et si vous voulez savoir l'extrême limite de cet amour, l'excès incompréhensible où il consomme ici-bas son triomphe, écoutez ces paroles: “ Prenez et mangez; ceci est mon corps livré pour vous... Prenez et buvez, ceci est mon sang... ”

On chercherait en vain, dans l'histoire de l'humanité, un discours et un acte qui rappellent, même de loin, celui-là. Jamais l'amour humain n'a pu pousser aussi loin sa conquête. Pareil langage ne peut se trouver que sur des lèvres divines; pareil cri d'amour ne peut jaillir que d'un cœur divin. Il fallait, pour que l'homme l'entendît, que le Verbe de Dieu se fît chair et habitât parmi nous.

Et cette parole, pas plus que les autres qu'a prononcées le Verbe incarné, n'est faillible et transitoire. Elle demeure, réalisée dans le grand sacrement de l'amour. La table du divin banquet, où elle fût prononcée et mise à exécution, est restée dressée. Les convives n'y ont jamais manqué. Et toujours, près de cette table, ils ont trouvé le sacerdoce debout, dans l'attitude du Maître, investi de son pouvoir, répétant sur le pain et le vin consacrés la mystérieuse parole de l'amour: “ Prenez et mangez; ceci est mon corps. Prenez et buvez; ceci est mon sang.” Et depuis vingt siècles, dans cette admirable étreinte de la communion, l'amour triomphant établit son règne ici-bas et fait la conquête des âmes.

En cette nuit bienheureuse, nous allons être les témoins émus de ce triomphe. La table est ici dressée avec une solennité qui rappelle la nuit du Cénacle. Le Pontife, en qui revit la puissance du Christ, va redire les paroles de l'amour divin: “ Prenez et mangez.... prenez et buvez... ” Et des rangs de cette foule immense, cinq mille catholiques vont se lever. Convives de tout âge et de toute condition, ne formant qu'un cœur où vibre le même amour, répondant à l'amour qui les invite, ils vont se presser à la Table Sainte, ouvrir leurs lèvres à l'Hostie, et donner à Jésus triomphant l'hospitalité de leurs cœurs.

Chers communiants, disciples que Jésus aime, quand vous reposerez doucement sur la poitrine du Maître, souvenez-vous que pour achever ce beau triomphe eucharistique, il faut que Jésus, après avoir régné sur vous, règne sur les autres par vous. L'Amour que vous allez recevoir, est un amour conquérant, un amour qui triomphe en se donnant. L'Hostie qui va franchir vos lèvres, allumera dans vos cœurs un foyer, dont la flamme est dévorante. Après vous avoir consumés, elle voudra consumer les autres. C'est la flamme sacrée de l'apostolat. Celui qui l'a apportée sur la terre, et qui la met en vous, n'a qu'un désir: la voir brûler et rayonner toujours davantage.

Ce désir, chers amis de Jésus, vous voudrez qu'il se réalise en vous et par vous. Pour cela, vous vous efforcerez d'être des hosties vivantes. Vous ne laisserez pas Jésus disparaître en vous avec les saintes espèces.

Et vous ne serez pas seulement les tabernacles qui le renferment : vous serez aussi, vous serez surtout les ostensoirs qui le montrent. Vos pensées, vos paroles, vos actes, votre conduite tout entière, feront rayonner autour de vous les bienfaits, la vertu conquérante de l'Eucharistie. De la sorte s'achèvera l'œuvre de cette nuit triomphale: *O beata nox!*

D'avoir pu assister à tous ces glorieux triomphes, et d'y avoir participé dans la mesure de nos forces, sera le meilleur souvenir que nous garderons de ce Congrès. Avec ce souvenir dans le cœur, nous bénirons sur terre le Dieu caché de l'Hostie, en attendant que nous allions dans le ciel le Dieu révélé de la gloire. Béni soit Jésus dans le Très Saint-Sacrement de l'autel!

Jeudi était le jour des communautés religieuses. Elles se rendirent à la cathédrale où devait avoir lieu la grand'messe. Elle vinrent de partout, des couvents et des cloîtres, des hôpitaux, des hospices, des pensionnats; dans leurs costumes noirs, blancs, gris; désireuses, toutes, d'apporter à Notre Seigneur Jésus-Christ, l'hommage public de leur noble dévouement.

Elles écoutèrent attentives les discours que tour à tour leur adressèrent Mgr Heylen, Mgr Bruchesi et le cardinal-légat.

Voici ces discours:

> Memor sit omnis sacrificii tui et holocaustum tuum pingue fiat
> Que le Seigneur se souvienne de tous vos sacrifices, et que votre holocauste produise d'abondants fruits.

Il m'est doux de vous dire, tout d'abord, combien j'apprécie la faveur qui m'est faite d'adresser à l'occasion du Congrès Eucharistique, la parole aux communautés religieuses de la Ville de Montréal. Mgr l'Archevêque m'a fait le plaisir le plus sensible à me réserver cet entretien avec les auxiliaires nombreux et si appréciés que lui fournissent les ordres religieux de sa ville épiscopale et de son diocèse. Religieux moi-même, j'aime à me retrouver au milieu de mes Frères et Sœurs en Jésus-Christ et à me rappeler — comme il m'est donné de le faire en ce moment — les années si douces et si regrettées que j'ai passées dans la vie monastique.

Vous attendez de moi que je vous entretienne de la Très Sainte Eucharistie. Le faire, en cette circonstance solennelle du Congrès, est en quelque sorte un devoir de justice. Où apprécie-t-on mieux que dans les cloîtres la grandeur du don divin? Où s'applique-t-on davantage à le connaître, à l'aimer, à le glorifier? Où répare-t-on plus assidûment les outrages et les oublis du monde? Le tabernacle n'est-il pas le centre et le foyer de toute maison religieuse?

Je vous parlerai donc de la Sainte Eucharistie. Rattachant ce sujet, dont les horizons sont si vastes et si variés, à la nature spéciale de cet auditoire, je me propose *d'étudier en la Sainte Eucharistie le modèle de la vie religieuse.* Vous montrant du doigt le tabernacle, je voudrais vous

dire: Voilà l'exemplaire vers lequel chacun de vous doit constamment diriger ses regards! Voilà le modèle des devoirs spéciaux que vous impose la vie religieuse!

Qu'est-ce, en effet, essentiellement, que la vie religieuse? C'est la poursuite de la perfection de la charité chrétienne par l'observance des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, dans la vie commune que procure un Institut approuvé par l'Eglise.

Telle est l'essence de la vie religieuse. Vocation sainte, sublime, dont jamais nous n'apprécierons assez la beauté! Nous ne devrions pas cesser de bénir le Seigneur de nous avoir ainsi choisis, dès notre enfance, d'avoir fait germer en nous l'inclination à nous consacrer à lui, d'avoir préservé nos cœurs des passions qui en ont perdu tant d'autres, et de nous avoir ainsi unis à lui par des liens plus étroits que la mort.

Le mérite de la vie religieuse réside donc, avant tout, je le répète, dans la pratique de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance, mérite qu'accroît la ferme et stable adhésion de la volonté dans le bien, qui est procurée par les vœux de religion.

Or, Jésus résidant dans l'Eucharistie est pour nous le modèle, l'exemplaire de la pratique des trois vertus de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Tel sera le sujet de cet entretien. Puissent les développements qui vont suivre, en vous rappelant la grandeur de votre sacrifice, vous stimuler à en accroître la fécondité et vous en donner les moyens! *Memor sit omnis sacrificii tui et holocaustum tuum pingue fiat.*

I

L'Eucharistie est d'abord *le modèle de la chasteté.* Il est doux, dans les heures d'adoration devant la Très Sainte Eucharistie, de méditer quel est Celui qui est contenu réellement et en vérité dans la Sainte Hostie: C'est Jésus, Vierge et Roi des Vierges, qui a choisi parmi les Vierges, sa mère et son père nourricier, qui a témoigné une prédilection toute spéciale à S. Jean, l'apôtre vierge. "Jésus l'aima, dit la liturgie, plus que les autres, par un privilège que lui avait mérité sa chasteté:" car, choisi par Jésus étant Vierge, "il l'est resté à jamais." Il est doux de se rappeler encore comment c'est Jésus qui a introduit dans le monde le culte de la chasteté. C'était dans la troisième année de son ministère, à l'occasion de son dernier voyage à Jérusalem. Il avait plaidé devant les pharisiens la question de l'unité et de l'indissolubilité du mariage. Entendant cet exposé, les disciples avaient trouvé sévère cette doctrine à laquelle ne les avaient pas habitués les mœurs dégénérées du temps; il leur semblait dur le joug d'une union aussi sévèrement réglementée. C'est alors que le Maître, allant de l'avant, leur déclara que ce n'était là que le premier degré de la chasteté chrétienne et que la grâce devait élever bien plus haut les âmes d'élite. Et comme cet enseignement ne trouvait guère d'écho, pour le moment, dans l'âme des Apôtres, il ajouta: "tous ne comprennent pas cette parole, mais ceux à qui il a été donné." C'est donc ce Jésus, à qui le monde doit d'avoir connu la fleur de la chasteté chrétienne, qui repose sous les voiles de la sainte Hostie.

Voyez, d'ailleurs, comment Jésus a pris soin de marquer, par les apparences mêmes de ce grand Sacrement, son amour de la pureté.

L'Eucharistie a été instituée sous les espèces d'un pain et d'un vin très purs. De tout temps, on a compris l'importance de ce symbolisme et on en a gardé fidèlement la tradition. Un cartulaire du temps de Charlemagne recommandait déjà que l'on veille minutieusement à ce que le pain, le vin et l'eau indispensables à la Sainte Messe, soient traités avec extrêmement de netteté et de soin, et que jamais on n'y trouve rien qui soit vil ou impur. De son côté l'Eglise s'est toujours souciée de la sincérité de la matière première du sacrifice, encourageant notamment les mesures de précaution suggérées par la piété des fidèles et préconisées par les Congrès Eucharistiques.

L'Eucharistie doit aussi être conservée dans des vases très purs et dans des linges immaculés, dont la manipulation est réservée aux seules mains sacerdotales. Saint Jérôme a consacré à son disciple Népotien un touchant éloge pour la sollicitude qu'il mettait à tout ce qui touche la sainte Réserve. Saint Charles-Borromée n'a pas craint de faire un traité complet des soins que requiert cette pureté. Et même, dans les premiers siècles, la blancheur du lin employé aux linges d'autel, blancheur qui n'est obtenue que grâce à un travail long et laborieux, était considéré comme l'image de la sainteté lévitique, fruit d'un long et violent travail sur soi-même.

L'Eucharistie est, de plus, traitée exclusivement par les prêtres, qui, au moins dans l'Eglise latine, ont fait le vœu de chasteté. L'Eglise considère cette vertu austère comme l'une des obligations principales du sacerdoce. Celui-ci y puise, d'ailleurs, sa force, sa fécondité, sa beauté. Il en rejaillit sur lui un éclat qui lui a fait appliquer les paroles de la Sagesse: "*Qu'elle est belle, dans sa gloire, la génération chaste! Sa mémoire est immortelle. Elle est en honneur auprès de Dieu et des hommes. Perpétuellement couronnée, elle triomphe et remporte le prix des plus purs combats.*" Le peuple, quelque relâchées que soient devenues ses mœurs, a conservé pour cette chasteté du prêtre ou du religieux, les mêmes exigences. Il ne comprend pas que les mains qui ont touché la sainte Hostie puissent ne pas être chastes. Songez à la sévérité avec laquelle il juge et traite le prêtre oublieux de ses vœux: manifestement, les fidèles appliquent au prêtre les paroles de l'Imitation: "Quand tu aurais la pureté des anges et la sainteté de S. Jean-Baptiste, tu ne serais pas digne de manier ce grand Sacrement. Le prêtre doit être orné de toutes les vertus et servir aux autres d'exemple de bonne vie: sa conversation ne doit rien avoir de vulgaire ni de commun avec le train ordinaire des hommes; mais être dans le ciel avec les anges, ou bien en terre avec ceux qui tiennent le chemin de la perfection." (Livre IV, ch. V.)

Ce n'est pas tout: L'Eucharistie donne et entretient la chasteté. Elle est "le vin qui fait germer les vierges." L'Imitation le montre par ces belles paroles: "Il est nécessaire que je m'approche fréquemment de vous et que je vous reçoive pour le remède de mon salut, de peur que je ne défaille par le chemin, si la provision céleste me manque. Car les sens de l'homme sont inclinés au mal dès le bas âge, et s'il n'est secouru du remède divin, il tombe de mal en pis; mais la communion le retire du mal et le fortifie dans le bien. Le Sacrement est le salut de l'âme et du corps, le médecin de toutes sortes de maladies spiri-

" tuelles : par qui les fautes sont guéries, les passions tenues en bride, " les tentations surmontées ou au moins affaiblies,"

Enfin, il faut encore ajouter que, si l'Eucharistie fait les âmes chastes, elle n'est en revanche goûtée dans toute sa suavité que par les âmes chastes. Et à Jésus l'invitant à manger sa chair et à boire son sang, l'âme impure ne saura jamais que répondre avec les Pharisiens : *Cette parole est dure et qui peut l'entendre !*

Telles sont les leçons de chasteté que nous donne Jésus dans son Sacrement d'Amour. En vérité, pourrait-il accumuler plus de détails propres à attirer notre attention sur la vertu de chasteté ? Pouvait-il nous stimuler plus efficacement à la pratiquer ? C'est pourquoi, méditez fréquemment les divines leçons, afin d'y puiser le moyen de tenir toujours plus fidèlement ce vœu solennel que vous avez fait à Dieu au jour de votre profession, et de vous abstenir non seulement de toute faute proprement dite, soit intérieure, soit extérieure, mais de toute imperfection contraire à la pureté. L'union de vos âmes à Jésus vivant dans l'Eucharistie vous méritera ainsi d'accomplir fidèlement toutes les obligations qui découlent du vœu de chasteté, comme de respecter la clôture, de vous tenir à l'écart des relations trop mondaines, de pratiquer la modestie, la prudence et la réserve qui sont l'ornement et la sauvegarde de la vie religieuse.

II

L'Eucharistie est, en second lieu, *notre modèle pour la pratique de la pauvreté.*

Car, l'Eucharistie contient ce même Jésus qui a été pauvre et dénué durant toute sa vie mortelle ; ce Jésus de la bouche de qui est tombée un jour cette parole qui renversait tous les préjugés de l'ancien temps : " Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux leur appartient," c'est-à-dire, heureux ceux qui, étant dans l'opulence, ont le cœur détaché des richesses ! Heureux aussi ceux qui, réellement dépouillés, se résignent sans murmure ! Heureux ceux qui renoncent à toutes les richesses, pour embrasser le dénûment de la pauvreté ! C'est cette parole de Jésus qui a amené les premiers chrétiens à observer la communauté des biens que devait emprunter plus tard la vie religieuse.

Considérez ensuite que l'Eucharistie a été instituée sous des apparences étonnantes de pauvreté. Elle a pour matière les substances les plus communes, le pain et le vin, qui sont l'aliment des plus pauvres.

Enfin, si Jésus ne refuse pas les richesses dont on l'entoure, il ne les réclame pas non plus comme indispensables. Et s'Il accepte de reposer dans les tabernacles et les vases sacrés précieux, sur les linges les plus fins, au milieu des produits les plus brillants des arts, il ne dédaigne cependant pas la tente en feuillage du missionnaire et le mobilier pauvre qui compose sa chapelle.

Bien souvent, d'ailleurs, pour soulager les pauvres, on a vendu les dentelles et les broderies, les pierreries et les métaux précieux, qui donnent l'éclat à la dévotion eucharistique. On a vu souvent se reproduire dans l'Eglise le trait fameux que retrace la vie de saint Laurent. Le saint diacre jeta dans le sein des pauvres le prix des ornements et des vases fort riches qui étaient, de son temps, l'ornement de l'Eglise Ro-

maine et dont on retrouve la description dans Eusèbe et dans saint Ambroise. Et au préfet de Rome qui voulait contempler et ravir ces trésors, il amena les vieillards, les aveugles, les muets, les lépreux, les orphelins et les veuves qui formaient le trésor spirituel de l'Eglise.

Tels sont les exemples de pauvreté que nous donne Jésus dans l'Eucharistie.

Puissent-ils nous amener à la pratique irréprochable de ce vœu de pauvreté qui réglemente si sagement chez nous l'usage des biens temporels, en nous en enlevant la propriété ou bien l'administration! Ne cessons pas de bénir et d'apprécier les moindres prescriptions de notre règle, prescriptions qui nous délivrent des tentations, des désirs inutiles et des filets du démon dont parle l'Apôtre à Timothée. Ces multiples et si précieux avantages doivent nous décider à observer la pauvreté non seulement dans sa teneur matérielle, mais même dans son esprit. Bienheureux les pauvres! Jésus l'a dit: *Où est votre tresor, là est votre cœur.* Cette parole est grande, ajoute Bossuet. *Où est votre trésor,* c'est-à-dire, où se tournent naturellement vos pensées, *là est votre cœur.* Si c'est Dieu, vous êtes heureux. Si c'est quelque chose de mortel, que la rouille, que la corruption et que la mortalité consument sans cesse, votre trésor vous échappe et votre cœur demeure pauvre et épuisé.

III

Il me reste enfin, à vous montrer — et je le ferai brièvement — que Jésus dans l'Eucharistie est le modèle de l'obéissance: de cette obéissance que le religieux a solennellement promise, non seulement à Dieu, mais à son supérieur, et par laquelle il renonce à sa propre volonté, et se remet au gouvernement de celui qui a la mission de lui commander. C'est cette obéissance qui comporte, notamment, l'observance de la Règle de l'Ordre ou de l'Institut; pour atteindre son plein mérite, elle doit être non seulement matérielle, mais formelle, et comporter une entière conformité de volonté et de jugement, étant inspirée par le mobile surnaturel dont parle S. Paul: "Servez le Christ, dit-il, mais non pas à l'œil, comme pour plaire aux hommes." (Ephes. VI, 6.)

Pour vous convaincre que l'Eucharistie est le modèle de l'obéissance religieuse, il suffit de rappeler qu'elle contient Celui dont l'enfance s'est résumée en un seul mot: *Il leur était soumis;* Celui qui, par obéissance et pour donner l'exemple, a voulu accomplir toutes les cérémonies de la loi judaïque, prescrites à ses concitoyens: Celui qui a déclaré n'avoir d'autre mission que d'accomplir la volonté de son Père et trouver dans cette soumission sa nourriture, sa consolation, son unique joie: Celui enfin, qui pour nous s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix.

Il faut considérer souvent, la soumission entière, étonnante, avec laquelle, dans l'Eucharistie même, Jésus obéit à la voix du prêtre. Celui-ci peut, à son gré, le faire descendre des cieux, l'exposer ou le soustraire à la vénération des fidèles, le laisser à la solitude du lieu saint, ou le transporter dans les rues et les places publiques. Ni le démérite du prêtre, ni l'indignité du sujet ne seront jamais un obstacle à aucune

cérémonie pour laquelle Jésus s'est fait dépendant du ministère sacerdotal. Ainsi l'a voulu notre Sauveur, pour notre enseignement.

Aussi, c'est dans la méditation de Jésus Eucharistie que l'âme religieuse doit trouver le secret de l'obéissance prompte, joyeuse, spontanée, qu'ont louée les Saints et qui conduit aux victoires promises par la Sagesse inspirée....

Je termine.

Dans quelques instants apparaîtra à nos regards, dans l'hostie sainte, ce Jésus, modèle de notre vie religieuse, que nous savons présent et que nous adorons dans la Sainte Eucharistie. En ce moment, vous vous prosternerez à ses pieds et vous lui renouvellerez, dans l'intime de vos cœurs, les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance par lesquels vous avez fait, sur son autel, le sacrifice si complet de vous-même, *Memor sit omnis sacrificii tui.*

Vous lui demanderez, ensuite, que cet holocauste ne reste pas stérile, mais qu'il produise des fruits abondants. *Holocaustum tuum pingue fiat.*

Que la méditation de l'Eucharistie, en vous mettant sous les yeux un si parfait exemplaire, vous amène à mieux remplir tous les devoirs de la vie religieuse; qu'elle vous conduise ainsi à la perfection de la charité chrétienne, à laquelle vous devez tendre.

Bien plus, que chacun de vous persuadé de l'influence de la dévotion eucharistique pour l'acquisition des vertus, se fasse, de plus en plus, dans son entourage, l'Apôtre de l'Eucharistie. Il ne suffirait pas de garder pour vous seuls les trésors de sanctification qu'offre cette admirable dévotion: il faut rêver de la répandre autour de vous, d'en imprégner toutes vos œuvres et de ne laisser en repos les fidèles dont vous avez la charge qu'après en avoir fait des fervents de l'Eucharistie.

Qu'il s'agisse donc du ministère de la chaire ou du confessionnal, de l'œuvre de l'instruction et de la formation des jeunes gens, de la direction des patronages, des cercles ouvriers ou d'autres œuvres de préservation religieuse et sociale; qu'il s'agisse pour vous, mes Sœurs, de l'éducation des enfants ou des orphelins, du soin des malades et des vieillards, ou des œuvres quelconques entre lesquelles se partage votre dévouement: partout portez cette intention bien arrêtée de développer la croyance et la dévotion à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent sur nos autels.

Tel est, j'ose le dire, le fruit qu'attend de vous le divin Maître, comme résultat de ces solennités eucharistiques. Tel est le fruit que je vous souhaite à tous au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE MGR L'ARCHEVEQUE

Laissez-moi vous saluer et vous offrir dans notre cathédrale la plus cordiale bienvenue, religieux et religieuses de Montréal et de tout mon diocèse, accourus pour prendre part à l'allégresse générale de ces jours sans pareils que nous donne le Congrès Eucharistique.

Vous êtes bien la portion privilégiée de mon troupeau; sur vous je me repose pour accomplir des œuvres nombreuses et importantes. Le zèle que vous déployez sans cesse fait ma consolation. Je tiens à proclamer ici votre esprit d'obéissance, votre fidélité aux enseignements de vos fondateurs et de vos fondatrices, votre indéfectible attachement à la sainte Eglise. Au nom des enfants que vous instruisez, des pauvres que vous secourez, des malheureux que vous consolez, des malades que vous soignez; au nom de la religion et de la patrie, soyez tous remerciés et bénis.

Vous m'apparaissez comme les images de Jésus-Christ lui-même. Vous travaillez à copier sa vie, à pratiquer ses préceptes et ses conseils. Vous savez la récompense qu'il vous a promise. Pour son amour vous avez quitté père et mère, tout ce que vous aviez de plus cher au monde; vous recevrez le centuple ici-bas et une éternité de bonheur vous attend.

Vous venez d'entendre la parole d'un pieux évêque. Mgr de Namur religieux comme vous, vous a parlé avec son âme d'apôtre. Il vous a donné comme modèle de votre vie religieuse Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même dans le sacrement de l'Eucharistie. Vous garderez dans votre mémoire le souvenir de ses paroles émues; vous en ferez la règle de vos actions afin de vous perfectionner de plus en plus dans la voie que vous suivez déjà avec une si grande ferveur.

Oh! mes ches frères et mes chères sœurs, je me sens impuissant à exprimer le bonheur de l'heure présente. Ne sommes-nous pas sur un nouveau Thabor? tous vous voudriez y demeurer: mais comme les apôtres il vous faut bientôt descendre la montagne. Tous les jours cependant vous serez avec Jésus. Vous le recevrez dans la communion; la sainte Hostie sera votre pain quotidien. Laissez-moi emprunter la parole de l'Evangile et vous l'adresser en vous demandant de ne voir partout et toujours que Jésus: *Neminem viderunt nisi solum Jesum*. Vous le verrez dans la personne vénérée du Pape, dans l'autorité diocésaine, dans vos supérieurs; vous le verrez dans les enfants qui vous sont confiés, dans vos pauvres et vos malades, dans vos frères et vos sœurs, dans tous les événements joyeux ou tristes de votre vie. Oui, Lui, Jésus partout et toujours. Vous goûterez ainsi un bonheur que le monde ne connaît pas, une paix qui surpasse tout sentiment et vous préluderez à l'allégresse éternelle du paradis.

DISCOURS DE SON EMINENCE LE CARDINAL-LEGAT

Je suis heureux de vous voir réunis en si grand nombre dans cette vaste cathédrale, et je répéterai ce que vient de vous dire Mgr l'archevêque. Aimez Jésus; aimez-le sans mesure; ne cherchez que Lui dans toutes vos actions. Inspirez-vous de l'esprit chrétien, de l'esprit des apôtres, pour répandre le culte de l'Eucharistie. Répondez au désir du Souverain Pontife en faisant de l'Eucharistie et de la communion fréquente un véritable apostolat. Vos évêques doivent se réjouir du grand nombre de vocations religieuses qu'il y a dans ce cher Canada. C'est aussi une grande consolation pour le Souverain Pontife.

Je dirai au Saint-Père votre zèle, votre profond attachement à l'Eglise; votre amour et votre dévouement à tous ses intérêts qui sont les vôtres, puisqu'il est le père de tous les fidèles, mais plus particulièrement des personnes consacrées à Dieu.

Vous êtes l'élite de la grande famille catholique, laquelle vous confie ses œuvres les plus chères. Vous faites le bien dans le saint ministère, dans les œuvres de charité. Afin de remplir dignement ces sublimes fonctions, vous puisez la lumière et la force dans l'Evangile que vous méditez tous les jours, et dans la sainte Eucharistie qui est le pain des forts et le vin des vierges. Soyez la bonne odeur de Jésus-Christ. Soyez des modèles de vie chrétienne. Tout le monde vous regarde pour vous imiter, comme vous-mêmes vous regardez Jésus-Christ pour marcher sur ses traces.

Je me recommande à vos bonnes prières, et je prierai moi-même Notre-Seigneur de vous assister, de vous protéger, vous qui vous dévouez à étendre son règne dans le monde.

Et maintenant au nom du Souverain Pontife je vous donne la bénédiction apostolique que j'étends à vos familles et à toutes vos belles œuvres d'enseignement et de charité.

Le même jour, le soir, eut lieu, à l'Hôtel de Ville, la réception par la ville de Montréal au légat du Saint Siège et aux hôtes illustres qui nous honoraient de leur présence. Tous s'accordent à louer la parfaite organisation de cette fête. La foule toujours compacte, toujours énorme fut conduite à travers les corridors et les salles de façon à éviter partout l'encombrement. Devant Son Eminence assise sur un trône et entourée de prélats et de sa suite, défilèrent près de vingt mille personnes. Protestants au milieu des catholiques, militaires à côté de civils, ministres et députés auprès de fonctionnaires, confusion de classes et de races admirable et consolante. Pendant deux heures le cardinal accueille souriant et bon. Ce n'est qu'à 11 heures qu'il se retire. La foule est encore considérable. Elle le salue et l'acclame.

Nous voici au vendredi. C'est aujourd'hui que doit avoir lieu la messe en plein air. Mais le ciel est lourd et bas. Il a plu cette nuit. Vraiment ce serait imprudent de convoquer la population ce matin pour l'imposante cérémonie qu'on a préparée avec tant de soin. Ce sera pour demain matin.

Mais la procession des enfants ne sera pas retardée. De toutes parts, dès midi, commencent à affluer les petits garçons et les petites filles, les premiers au Champ de Mars, les autres à l'église Notre-Dame. A deux heures il y en a des milliers. Les petites filles sont en robe blanche et portent des drapeaux ou des fleurs; les petits garçons se groupent autour d'étendards et de bannières. Au milieu d'eux un groupe de pages habillés de satin bleu ou rouge, portant ou accompagnant une immense corbeille de chrysanthèmes, élevée sur un brancard doré. La procession dure deux heures. Près de trente mille enfants y prennent part. Tous ils gravissent la pente du Beaver Hall et par la rue Dorchester arrivent jusqu'à la cathédrale. En avant de la colonnade de l'église métropolitaine, sur un trône tendu de rouge se tient le cardinal. Tout autour de lui, sur des fauteuils, les prélats et la suite du cardinal. En face, aussi loin que porte le regard une multitude innombrable que les agents de police ne parviennent qu'à grand peine à maintenir dans les limites prescrites.

Devant Son Eminence, à tour de rôle, par groupes de cent, passent les enfants. Ils s'agenouillent, ils crient: Vive le pape ! vive le cardinal ! vive Mgr l'Archevêque ! Ils déposent leurs fleurs, humbles bouquets, emblèmes eucharistiques, lettres, puis ils disparaissent.

Et ce défilé se prolonge ainsi jusqu'à cinq heures sous un soleil joyeux, sous la brise qui fait claquer les oriflammes et froisse la soie des bannières, dans une atmosphère incomparable de sérénité, de foi, d'amour.

Samedi! Il fait beau, un gai soleil de septembre est déjà haut dans le ciel, un vent frais déroule dans l'air les drapeaux que l'on aperçoit partout. Ils font comme une voûte sans cesse bruissante aux piétons qui gravissent les pentes de la montagne. A huit heures, la foule se masse, immense, au Parc Mance, en face du reposoir, superbe sur ses colonnes élancées, enveloppées de rouge et d'or. Tout autour de l'autel une décoration florale magnifique, soixante évêques, deux mille prêtres, une maîtrise puissante de trois cents voix. Tout près un carillon de cinq cloches, installé la veille, annonce le commencement de la cérémonie. Mgr Farley, archevêque de

New York officie. Le cardinal arrive à temps pour donner la bénédiction papale à la foule immense agenouillée et dont le recueillement est admirable. A l'évangile, Mgr O'Connell, archevêque de Boston, fit le sermon en anglais. Le P. Hage, Provincial des Dominicains, fit, après la messe, le sermon en français.

SERMON PREACHED BY ARCHBISHOP O'CONNELL

> " Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus ; escam dedit timentibus se." —*Psalm* 110

When, ages ago, this fair portion of the earth rose above the subsiding waters, the eternal God from the glory of His heavens smiled upon it. For he knew even then that on this day and in this place the great ones of the world would gather here around the altar of His love to offer Him, hidden beneath the Eucharistic veil, all the homage of their hearts.

Ages before the sons of men built their habitations on the banks of this mighty river the all-seeing eye of God beheld reflected from this majestic stream the gleam of Jehovah's banners and to-day's long train of triumphal procession bearing amid hymns and anthems the great Sacrament of His presence.

Centuries and centuries before the city of Mary had erected her glorious cathedrals the peans of praise which we raise here under the blue dome of God's great temple of nature had sounded their echoes aloft to the very throne of God; so that before the inhabitants of this beautiful city had framed the laws by which it is governed, or planned the spacious streets through which we have now passed, God's favor had rested upon this place and His blessings had descended over it.

When, on the sad night before Christ's passion, in the dim supper-chamber of the Pasch, the Son of God instituted the Blessed Sacrament of His love, He knew full well that we here present to-day should bear in our loving arms in triumphal procession the mystery which then was concealed amid retirement and poverty.

And thus to-day we take our place in this majestic scene with the consciousness that we are fulfilling the plans of God and realizing the eternal designs of Jesus-Christ present to His mind on the eve of His great passion. Truly, if heaven and earth are filled with God's glory, thrice sacred is this spot sanctified by His sacramental presence. And privileged indeed is this people to whom the King of kings himself has come to-day as a friendly visitor.

During these historic days, when the Son of God is a nation's guest, heaven itself surely is very near to this people. And this fair city which has become a sacred shrine of God's presence is teeming with His graces and benedictions. Look around you and consider well the full beauty

and the fuller significance of this wonderful scene. Nature and grace, earth and heaven, are blending here all their varied splendors. For the moment this Royal Mount is become a second Tabor and the very heavens have opened above this hallowed place where the angels of God descend in silent adoration around the throne of the Holy Eucharist.

We forget for the time all the miseries of earth and all its heavy load of sin. We think not for the moment of those who have neither faith nor love for God's holy Church. We forget in the sublimity of the moment everything else as our eyes and our hearts are lifted up to behold only the triumph of God's victory and our own unspeakable privilege of participation in it. Ah! moments like these are rare in a long life-time and few of us will ever again behold so sublime a spectacle.

Yet, splendid as it is, thrilling as is the concourse of those who witness it, its real intensity is concealed in the momentous emotion which though unseen sways the minds and the hearts of this great assembly.

What tongue of man can voice the sentiment of faith which at this moment fills to overflowing each Catholic soul here present, revealing the presence of the Son of God under the veil of the Eucharist? As truly as on that first Christmas night the tender Child of Mary lay within her loving arms, as truly as when in Judea, He sat upon the hillsides and taught the people the wonderful truths of God, as truly as when He healed the leper and fed the multitude and gave sight to the blind, as truly as when at last He was raised a blessed Holocaust twixt earth and heaven; just so truly is Jesus-Christ our King here with us and before us, there in the Sacrament of His love.

Oh! sublime and divine gift of faith which pierces the mystic veil and reveals the glory of Christ's divinity under the Sacramental species! This day is a feast of faith and love, a day when our hearts leap up in joyous professions of the truth of God's great mysteries.

The time is too precious and too sacred to pass in fruitless questionings. There is plenty of time for scientific inquiry and merely mental investigation of the how and the why of God's wonderful dealings with men. To-day we only hear the omnipotent words of the Son of God transforming bread and wine into His own Body and Blood. His word is truth and His power is omnipotence. And we hear only His words and our hearts bow down before the miracle of His power. "This is my Body; this is my Blood." Either God is not God at all and the whole universe is mere fiction or those words are true. He who doubts must take his choice. We stand with God's eternal promises, sublimely confident and perfectly sure that what He says is true. And like the Apostles who twenty centuries ago first heard these wondrous words we kneel before His divine Presence and adore.

The whole story of God's dealings with man is summed up in this tremendous mystery of the altar. We may say, in a manner the Blessed Sacrament is the epitome of them all, for herein is all the omnipotence of that power which created the universe and all the intensity of that love which redeemed it. Out of nothing the power of God created all things and the same power changes bread and wine into the Body and Blood of the Son of God. The Almighty Ruler of all things in heaven

and on earth governs the universe by those laws which He Himself established. They are in fact after all absolutely responsive to His will. They do not and cannot regulate or diminish His control, for they, like everything else in the universe, are but His creatures. He has but to speak and they obey. Just as by His fiat all things came into being, so at His command must they follow out His decree.

The power to change substance pertains to the same power which created all substance outside Himself.

The Son of God with all the power of His Eternal Father, with all the truth of His divinity, is equal master of the whole universe and by Him were made all things that were made. Transubstantiation in its essence has nothing but that which is perfectly consonant with our knowledge of God's unlimited power over all things.

The Incarnation is only God's infinite love yearning for a closer union with mankind, and the wonderful plan of God's insatiable affection to bring man back to the arms of his Creator. In the sacred mystery of the Incarnation the Son of God came down upon our earth that He might be one of us, that by giving to the human race the title of brotherhood with Himself, He might thus bring us back to our Eternal Father.

Love craves for union of hearts and our Blessed Lord assumed our flesh that we might feel His closer union. For thirty years He lived among men; He toiled for men; He suffered and died for men. Surely all this is proof that there is absolutely no limit which the infinite love of God is not willing to reach for simple love of His own weak creature.

If the Incarnation proves anything it certainly proves this — that the infinite love of God will assume any form, no matter how lowly, how humble, nay, no matter how seemingly bereft of all external dignity, if only by so doing He can prove His love for humanity and win back man's love to Himself. Creation and the Incarnation both, therefore, have only prepared the way for that acme of God's power and God's love — the presence of Jesus-Christ, body, soul and divinity, under the species of bread and wine.

Our blessed Lord became man, lived His mortal life upon this earth and finally offered Himself upon the cross of Calvary, not for a single race of men alone, not for a single nation, nor for those only who inhabited the earth during His lifetime. Redemption had come for all men and all races and all times, through the precious Blood of a God-man, shed upon Calvary's tree. Our God was to be in very truth Emmanuel — God with us.

During His mortal life in Judea His very presence radiated salvation and when after His Passion and death the earth should see Him no longer in visible human form, what would the countless generations born after His time do without Him? Were they to sink back into the mere sadness of the memories of Bethlehem and Golgotha? Were they only to sigh vainly at the thought of what they might have been and what they might have done had they been privileged like Magdalen to kiss His sacred feet or like Martha to minister to His human wants, or like John to lean upon His loving breast or merely as one of the crowd to



MGR BRUCHESI, archevêque de Montréal.

look
Was
sence
child
us, t
men

H
ible
unsp
upon
regio
migh
ship
famil
God
He g
His d
sence

The
justic
action
soul i
has b
wicke
ens ou

The
Christ
from
the de
penite
ness o

And
the p
power
able, n
where
tence
and H
wine.
twenty
our mi
possibl

And
their o
this et
more e
visibly
And
million

look upon His wondrous face and hear the sweet accents of His voice? Was all our Christian inheritance to be only the memories of God's presence among a people who loved Him not, while the myriads of His own children in every land should feel forever the void of His absence? Ah! no, the Son of God once descended upon earth had come down among men to remain with them till the end of time.

His visible human presence was but the beginning of that inexhaustible never-ending union with each single human soul in a manner unspeakably more intimate than was ever possible during His mortal life upon earth. And each humblest Christian in the farthest and remote regions of the world, whithersoever the power of Christ's priesthood might penetrate, was, if he only wished, to enjoy the living companionship of the God-man in a relationship a million times more close and familiar than that experienced by any of those who [illegible] while God walked among men. In the great Sacrament of the Holy Eucharist He gave to His beloved Spouse, the Church, the power to perpetuate His divine Presence and to bring the omnipotent influence of His Presence into every soul until time should be no more.

The mere thought of God is in itself an awful force for holiness and justice of life. The very consciousness that God sees us, beholds our actions, and here and now judges our thoughts and our deeds, keeps the soul in the holy equilibrium of good order. How many a temptation has been routed, how many an evil thought dispelled, how many a wicked deed averted by the mere thought of God's presence. It strengthens our sense of responsibility and weakens the grip of passion.

The might of this wonderful influence was doubly felt when Jesus-Christ stood in the midst of sinners. We know how even one glance from His eye melted the hardest hearts and how one sweet word stirred the depths of hitherto impenitent souls. Magdalen and Peter and the penitent thief became saints under the irresistible influence of the nearness of God's love to them in the person and presence of Jesus-Christ.

And so the greatest testament He could ever leave to His Church was the perpetuation of this same divine Presence, equally real, equally powerful, equally irresistible and even more communicable and partakable, under the form of food in the tremendous Sacrament of His love; where He Himself and all that He is, His divinity with all its omnipotence of power and its infinitude of love, His Body, pure and beautiful, and His precious Blood, all hidden under the appearances of bread and wine. And so the Blessed Sacrament brings God really nearer to us twenty centuries after His death, nearer our hearts to love Him, nearer our minds to behold Him, nearer our souls to feel Him than was ever possible before its institution.

And so when our Blessed Lord said to His Apostles at the moment of their ordination: "Do this in commemoration of Me," He intended by this eternal continuation of His real presence in His Church, to live more closely united to humanity during all the ages to come than when visibly present He walked among men.

And this eternal memorial, a God's presence, was to be forever in a million places over all the earth, so many centers from which should



radiate the awful power of sanctification, consolation and holy strength which came to all those who were privileged to behold Him during His mortal life on earth.

No need then for any of us to envy the simple shepherds who knelt in adoration around the holy crib; Jesus-Christ Himself is here upon the altar as truly and as really as when He lay in the manger of Bethlehem.

What need have we to envy the leper and the blind and the halt, who, touched by His sacred Hand, felt the divine power of God thrilling the blood in their hearts and restoring them to health and happiness? Here in the tabernacle is the same Jesus-Christ and the same infinite power to renovate and restore us.

What need have we to envy those who by touching the hem of His garment were cured of their ills, since in Holy Communion He enters into the core of our very existence itself, with all the power of His divinity about Him, ready, if we are worthy, to perform even greater miracles than those He performed in Judea.

How transcendant, above all understanding, is this sublime mystery by which our blessed Lord thus perpetuates the influence of His sacred Presence!

In the Blessed Sacrament, the Passion and the Death of Christ, the great sacrificial atonement is multiplied ten million times. What has poor fallen man left to offer in recognition of God's sovereignty over him? Nothing, nothing that is not tainted, nothing that is not mere smoke and ashes, nothing that is not the spoiled remnants of God's own gifts to man. The hands of all humanity outstretched forever with the best that men could offer would still be but the poor bits of men's poverty offered up by guilty servants. Our Blessed Lord knowing the pathos of our wretchedness became in the Eucharist both priest and oblation, offering daily upon a thousand altars the perfect sacrifice of His own Body and Blood. Oh! thrice holy Mass of Christ's Holy Church, what wealth of worship, what riches of expiation, what treasures of grace are thine! In Thee while there remains a priest on earth God will be fitly honored and the infinite fruits of redemption fitly applied.

Oh! Catholics, let us begin to-day fully to realize the enormous treasury of grace contained in the central act of the Church's worship. Even one Holy Mass offered in one place in all the world would have in itself such value that, compared to it, all the wealth and gold of the earth would be but meanness and destitution.

Oh! Catholics, stop for a moment and think what would our lives be to-day if the priesthood of Christ were extinguished upon earth and never again till the end of time the Eucharistic Sacrifice should be offered upon our altars! How destitute would all the world seem then! What could the inventions of man ever produce to fill the aching void thus created in our hearts! The very thought makes us shudder. Thanks to God's infinite goodness this awful anathema will never come upon us.

As there is no limit to God's power, neither is there any limit to His goodness, and so the Almighty God must give, and give, and give until He floods the universe. To nature He gives life and being, but to man

He must give His very self forever. And thus the limit of God's own generosity is reached in the Sacrifice of Holy Mass and the Sacrament of Holy Communion. "This is My Body; eat of it that you may live." "This is My Blood; drink of it that you may be saved."

And thus all the doctrines of the Church converge in this greatest gift of God to man. Thus all the glorious ritual of the Church centers in the Sacrament of the Altar. All the long, long story of the Church's progress through the centuries is but the story of the triumphal progress of the Holy Eucharist down the ages of Christian worship. The whole hierarchy of the Church receives its whole dignity, its significance and its reality from the institution and the perpetuation of the Most Blessed Sacrament of the altar. Without it the very title of our priesthood would be in vain.

The sculptured altars erected from end to end of the broad earth are but the sacrificial stones upon which this pure oblation is daily offered. The magnificent basilicas, stupendous monuments of Christian art, are but the loving shelter offered to Christ's precious Body and Blood resting within the tabernacle. In a word, the Blessed Sacrament is the Church's all-in-all. Possessed of it all the riches of heaven are hers.

The true religion of Christ is His own Church, not merely because she holds His truth and His law, but because He Himself dwells under her roof. So that, while she feeds the minds of her children with His doctrines and guides their actions by His precepts, she nourishes their very souls with Himself. Truly the words of the Psalmist have become verified in the life of Christ's Church: "*Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miseratus Dominus; escam dedit timentibus se.*"

Come, Christians, heirs of Christ's great bounty to His Church, let us kneel and adore Him in the great Sacrament of His love. From out our grateful hearts let us acknowledge the endless bounty of this climax of all His generosity. In His power is our strength; in His love is our salvation, and His power, and His love we humbly adore, beholding His real Presence under the sacred Species.

And Thou, O Food of our souls, mystic manna of eternal life, be with us all the day long and every day of our pilgrimage here on earth, consoling us by Thy divine Presence, strengthening us by Thy nourishment, healing us by Thy perpetual atonement, and when our eyes are closing at last in death, come to our souls in that supreme moment as our Viaticum, so that in Thy company, who made us and redeemed us, we may enter into Thy eternal kingdom where no longer under the veil of sacramental mystery, but face to face forever, we shall see our God

SERMON DU R. P. HAGE, O. P.

Mes Frères,

" Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des choses merveilleuses!.... Le Seigneur a manifesté son salut: aux yeux des nations il a fait éclater sa justice. Il s'est souvenu de sa miséricorde et de sa fidélité pour la maison d'Israël.... Acclamez votre Dieu, chantez et tressaillez de bonheur, et jouez des instruments.... et poussez des cris de joie en présence du Seigneur votre roi. Que la mer se soulève avec ce qu'elle contient, le monde et ceux qui l'habitent. Les fleuves battront des mains, en même temps que les montagnes bondiront d'allégresse à la présence du Seigneur."

Mes frères, à qui s'adressent ces paroles du prophète? N'assistons-nous pas aujourd'hui à leur magnifique réalisation? Oui, nous chantons à notre Dieu un cantique nouveau, le Cantique du Congrès Eucharistique; oui, notre Dieu s'est souvenu de sa fidélité pour la maison bénie du Canada: oui, nos fleuves, notre fleuve, bat des mains en ce jour, tandis que nos montagnes, notre montagne, tressaille et bondit d'allégresse à la présence du Seigneur qui vient la visiter.

Flumina plaudent manu. — O fleuve majestueux, réjouis-toi d'avoir apporté, aux bruits applaudissants de tes eaux, des milliers d'adorateurs eucharistiques, conduits et précédés, sur la nef privilégiée dont le vrai pilote fut Jésus-Hostie, par le premier et le plus pieux des adorateurs, l'Éminentissime Légat du Saint-Siège. Que de fois déjà, le Seigneur t'a choisi pour être le véhicule de la foi chrétienne et des missionnaires qu'elle a inspirés; ta mission fut belle entre toutes les missions, et, pour l'avoir si bien remplie, tu reçois aujourd'hui bénédiction et glorification.

Simul montes exultabunt. — O montagne de Montréal, tressaille de bonheur. Tu reçois en cet instant, après tes sœurs aînées du Sinaï, du Thabor, du Golgotha, la visite de Dieu qui se plait à opérer des merveilles! Ne crains rien, il ne descend pas vers toi dans la foudre et dans les éclairs: c'est la voix du Bien-Aimé: le voici qui vient, bondissant sur les montagnes, franchissant les collines. (1) Il vient, non pas chargé d'opprobres, comme sur la montagne du calvaire, mais vêtu de splendeur et quasi glorifié comme sur la montagne du Thabor!

O fleuve, o montagne, o terre, o mer, chantez au Seigneur un cantique nouveau! et que ce cantique de tout un peuple, parvenu à la gloire de la virilité, soit bien l'écho retentissant et reconnaissant du premier cantique qu'à l'heure de sa naissance, ce même peuple chanta au Dieu de l'Eucharistie.

Il fut modeste, le chant du berceau! Un prêtre, un seul, était là pour lui donner une voix de sacrifice, une âme d'immolation. Le premier autel fut dressé par quatre mains de femmes pieuses et pures, et bientôt Jésus-Hostie entrait dans Montréal. Il y entrait pour n'en plus sortir jamais : il y entrait en conquérant, en fondateur, en Roi : il y entrait

(1) Cant. II, 8.

avec ses promesses et avec l'accomplissement de sa parole. Regardez-le le grain de sénevé, planté en terre canadienne à l'aurore du 18 mai 1642. Remarquez-vous qu'il s'est accru, qu'il s'est multiplié, qu'il s'est répandu dans tout le pays? Voici qu'à deux cent soixante-huit ans de distance, une autre messe se célèbre à ciel ouvert, un autre reposoir se dresse pour abriter la sainte Hostie, un autre autel s'élève pour recevoir l'adorable Victime, et à cette messe assiste une *grande foule que personne ne peut compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue,* (1) et autour de ce reposoir les vieillards du sacerdoce, nos Pontifes, *sont assis,* revêtus de *vêtements étincelants et portant sur leurs têtes des couronnes d'or* (2); et en face de cet autel, l'univers catholique tout entier a tenu à honneur de se faire représenter pour chanter l'hymne triomphal au Christ Roi qui gouverne les peuples "*Christum regem adoremus dominantem gentibus.* (3)

Au Christ Roi notre adoration!

Dans la pleine lumière de notre conscience, dans l'ardeur et la sincérité de notre âme, par les prières et les sacrifices, par la dépendance de tout notre être et s'il le fallait, par son immolation, nous reconnaissons ici publiquement que le Christ est notre Maître, notre Seigneur, notre Rédempteur, notre Dieu. Nous professons qu'il est notre Roi par droit de nature, par droit de conquête, par droit d'élection. Nous croyons qu'il est le principe et la fin de toutes choses, la source d'où dérive toute grâce; qu'il n'y a point de salut en aucun autre, car il n'y a sous le soleil aucun autre nom, donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés (4) et devant lequel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre, et dans les enfers, tandis que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, dans la gloire de Dieu le Père. (5) Il est également Seigneur dans la gloire voilée de son Eucharistie: c'est là qu'il donne l'abondance de la vie à ceux qui se nourrissent de lui: c'est là qu'il reçoit les hommages de vénération et du respect universels: c'est là qu'il prend possession de toutes les intelligences et de toutes les volontés: c'est là que l'humanité tout émue vient se prosterner, le front dans la poussière, le cœur dans l'extase, et chanter son adoration: "Je vous adore dévotement, ô Divinité cachée, qui couvrez sous les symboles votre réelle présence. Tout entier mon cœur se soumet à vous, car à vous contempler il défaille tout entier." (6)

---

(1) Apoc. VII 9

(2) Apoc. IV 4

(3) Off. du T. S. Sacrement

(4) Act. IV. 12.

(5) Philippe II. 10

(6) Hymne *Adoro te*

Au Christ Roi notre obéissance!

Il faut qu'il règne (1) et nous venons aujourd'hui nous incliner *avec respect sous le sceptre de son autorité et de sa puissance.* Nous nous courbons avec bonheur sous son joug qui est doux, et nous portons allègrement son fardeau qui est léger. Loin de réclamer l'indépendance de l'esprit qui n'est qu'orgueil, ou l'indépendance de la volonté qui n'est que blasphème, ou l'indépendance de la morale qui n'est que folie, nous déclarons que sous le joug royal de la vérité, nous soumettons nos esprits, que sous le fardeau royal de la loi évangélique nous réduisons nos volontés, que sous la morale royale de l'Eglise, nous sommes fiers d'abaisser tous les actes de notre vie, toutes les institutions de notre société. N'avons-nous pas un Roi qui est le modèle des obéissants, obéissant lui-même jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, et jusqu'à la mort du sacrifice eucharistique? Jurons de lui rester fidèles, fidèles dans la reconnaissance, fidèles dans l'attachement, fidèles dans l'imitation, fidèles aujourd'hui, demain, toujours.

Au Christ Roi notre amour!

Le premier, il nous a aimés, et comme il aimait les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu'à la fin, et de cet amour jusqu'à la fin le signe le plus manifeste, la preuve la plus vivante, l'effet le plus divin, c'est notre Eucharistie. Par elle il complète les merveilles d'amour qui sont sorties de son Cœur: par elle il nous attire et nous provoque à son amour, et n'est-ce pas en s'appliquant à l'Eucharistie que la parole du Père Lacordaire devient profondément vraie et admirablement belle: Un homme a rendu tous les siècles tributaires envers lui d'un amour qui ne s'éteint pas; roi des intelligences, Jésus-Christ est encore le roi des cœurs. Qu'il règne donc à jamais sur nos cœurs! Nous voulons les lui donner sans esprit de retour, nous voulons les unir à son cœur sacré, et clamant vers le ciel notre plus ardente supplication, nous lui demandons que les flammes de l'amour divin aillent se communiquer de proche en proche à toutes les âmes pour les consumer dans le Christ, Fils béni de Dieu, qui vit et règne dans les siècles des siècles.

O Jésus, descendez, comme vous le fîtes autrefois (2) [illegible] où nous sommes venus vous adorer, vous glorifier [illegible] arrêtez-vous avec toute votre tendresse d'enseignement et toute la pitié de votre cœur sur cette plaine immense, où se trouvent sans doute [illegible] des âmes débiles et malades, mais où se trouvent surtout des [illegible] de cœurs ardents et généreux. Nous sommes là, tous, [illegible]

(1) I Cor. XV, 25.

(2) Descendens Jesus de monte, stetit in loco campestri ... et ipse dicebat Beati, etc. (Luc VI 17-20)

toucher, car nous savons qu'une vertu s'échappe de votre Eucharistie, vertu de guérison, et de pacification, vertu de lumière et de pureté, vertu de perfection et de salut. Levez sur nous vos yeux de bonté et de miséricorde, livrez-nous la science de la vraie doctrine et le secret de la vraie béatitude; nous voulons communier à votre pensée, à vos désirs, à votre volonté: nous voulons affirmer à la face du ciel et de la terre notre foi aux vérités que vous nous avez révélées, notre espérance dans les promesses que vous nous avez laissées, notre amour sincère, indéfectible, durable autant que les siècles, autant que l'éternité.

La messe en plein air n'a pas nui, ce semble, à la cérémonie qui avait lieu à la même heure, dans l'église Saint-Patrice. Là s'étaient réunis les catholiques de langue anglaise, sous le haut patronage des cardinaux Gibbons et Logue et rien n'avait été épargné pour en faire une cérémonie d'unique splendeur; procession au dehors, chant, illumination, tout était d'une ordonnance superbe et d'un goût exquis.

Mgr Glennon, archevêque de Saint-Louis, E.-U., fit, à l'évangile, le sermon dont voici le texte :

OUR EUCHARISTIC KING

> "Who is this King of glory? the Lord of hosts, He is the King of Glory." (*Psalm* 23 v. 10)

I would fain not stand between you and your adoration, but if we must delay, delay as it were on the threshold, our only excuse is that we may, for a few moments, recount the glories of our Eucharistic King, so that when we bow in adoration later our hearts may be inflamed with a warmer love and our minds (in so far as may be) expanded to the wonderful truths that lie behind the sacramental veils.

And as it is only with profoundest humility we may dare to enter where angels fear to tread, so also must humility mark our discussion of the great mystery of the Eucharist. As Fulbertus says, "This great Sacrament is rather to be feared than discussed. Better to be silent in the mysterious presence than in rash disputation to define; for how can the corruptible compass the perfect One, or human language treat the glory of the divinity." How true are these words. The more we think, the more we are abashed at the great mystery; for the Blessed Sacrament is the last expression of the divinity. All that the creation represents to us of power in God, or purpose in the beings he created; all that the history of his people represents of an Emmanuel to guide or to preserve; all that the Incarnation represents of a love that surpasseth all understanding: all that the passion stands for of suffering or the cross for

sacrifice; all these are contained, expressed, applied and perpetuated in the holy Eucharistic Sacrament. Turn to the word's history; or, if you will, to the history of the worlds; of the stars; consider in them, or beyond all possible existence there may be, and see in the dawn and glow of these creations the power of the Infinite. Come closer and see in plant and flower and changing sky His beauty. Read in your own hearts His mercy and love; a mercy and love that has been brought in the deeds of the Saviour who was obedient even unto death; and then turn with all you may gather from these varied fields of Providence, power, beauty, or divine compassion, and lo, you find the Blessed Sacrament in the synthesis of them all.

Little was there in the institution of the Blessed Sacrement to indicate the Kingship of the Saviour, for though the foreground of the last Supper is lighted up with the love and devotion of His disciples, yet the background was all one purple pall woven of sorrow, insult, betrayal and death. The Saviour stood in the shadows of an impending tragedy, the purple background of Holy Thursday was soon to deepen into the blackness of night and the complete abandonment of Calvary.

Yet as we survey the ages since then, and follow the gleam of the Grail, we realize that though defeat was everywhere apparent, and though the crown He wore was a crown of thorns, yet even than a King the Saviour was, and a King, our King, the Eucharistic Saviour remains.

The early years of the Church scarcely bear witness to this, yet we must remember that as Christ in Nazareth lead a hidden life, so is there paralleled His hidden Eucharistic life in the early Church. It may be according to His own blessed will, just as of old when they would make Him King, He fled to the mountains, so in these early days while His faith and love found a home in the hearts of His followers, yet He, the Eucharistic Saviour, would not be found where pagan splendor reigned. Not on a throne adorned, but on some rough hewn altar in the distant groves, or on some niche in the winding ways of the catacombs, around which the hunted Christian gathered in mute adoration, fearful of speaking even their message of love to their King, lest the expression of it overheard by the soldiers of Rome would bring them also to their love's and their life's expiation on the arena of the Coliseum.

The early Christians preserved their King not alone because there was persecution for them in acknowledging their Saviour, but there was insult to their Saviour also from among the degraded pagans that surrounded them. Hence the Christians worshipped in secret places and put around His worship and their meeting the protection of silence. As you are aware the "disciplina arcani" obtained in the early Church. The early Catholic might discuss with his pagan neighbor the emptiness and falsity of the philosophies then current; he might show that the idols of paganism were only wood and stone, and that what they stood for was not divinity, but the shames and crimes of humanity. He might, on the other hand, declare the necessity for humanity of a Redeemer; that a Messiah was promised in prophecy, and that the prophecies were fulfilled in Christ, who was the light bringer to a world of darkness; that in Him was light and life, and hope. But no pagan may enter the holy



MGR HEYLEN Président du Comité permanent

of ho
Chris
that s
altar,
least u
whose
promp
Hence
childre
Christ
apolog
embodi

No
Euchar
and mi
when w
every n
to their
convicti
the very
met dai
raged, t
numbere
patient
witnessi
Commun
among I
chains o
sweetnes
shadow.
present o

It is h
an outwa
crypt an
ories wh
ages. N
emerges
the cente
Holies, n
words to
relation t
strance its
Here lies i
of wheat a
extending
as it were
Now note
death, hen
tality, hen

of holies. Of the sacrament and the great Christian mysteries the Christian must be silent in the presence of paganism; and let me say that specifically he must be silent concerning the great sacrament of the altar, the Church's greatest treasure. This is what the pagan would least understand; for how could he, who belonged to a loveless world, and whose heart was like his idols, cold and dead, understand the love that prompted and gave only adequate reason for this Blessed Sacrament. Hence though he may revile the Christian worship, declaring that little children were massacred and their bodies devoured in the name of the Christian's God, the Church answers him not, but preserves, without apology or explanation, the divine presence and the sacrament that embodies it.

No wonder then that pagan literature has no testimony for the Eucharistic Saviour. Its testimony at best could be only that of calumny and misrepresentation. But when we turn to the early Church itself; when we enter her inner life, then we find that every line of her history, every meeting place of her saints, furnish glorious testimony not only to their belief in the Real Presence, and their devotion thereto, but their conviction that to them and to the Church the Blessed Sacrament was the very life of their life, the basis of their union and their hope. They met daily for the celebration of the holy mass; and though persecution raged, though tracked like wild beasts by their fierce persecutors, who numbered a whole city full; though the prisons and the lions were impatient of their prey; they braved all for the great privilege of witnessing again the sacrifice of Calvary, and partaking of the Holy Communion. It was their "Agape" or love feast. Christ was again among His children. What mattered then, with Christ as their support, chains or exile, what mattered torture or death. They had tasted of the sweetness of the Lord, all else must thenceforth be but as a passing shadow. Oh, these ancient days; what blessed memories do not they present of the Eucharist King.

It is however to the Christian ages of faith that we must turn to find an outward expression of what was already in the Church's heart. From crypt and catacomb the Blessed Saviour ascended to the glorious repositories which marked the beginning of the great temples of the middle ages. No longer subject to the discipline of the secret, the Blessed Host emerges in the light to receive the salutations of Christendom. Already the center of the Church's liturgy, the soul of the Church, its Holy of Holies, now in this day of His sacramental triumph, He was in His own words to draw all things to Himself. Of these ages of faith in their relation to the Blessed Eucharist, I find no apter symbol than the monstrance itself. Take the monstrance and reverently study its construction. Here lies in the center the golden cup; around it are woven the emblems of wheat and grapes. Notice all around it is the aureola of golden rays, extending like spears of light to earth and heaven, air and sky, sweeping as it were the entire creation, but all converging to the Sacred Host. Now note the symbol. Christ is the center of all. He has conquered death, hence He draws from the earth; He is the promise of immortality, hence heaven is brought down. He demands our love, our hom-

age, our hearts: hence we who are between the material below and the hope beyond should be tributary to Him. He remains with us: therefore must we make earth honor Him: therefore must we make tributary all that earth holds precious or beautiful.

And all this the middle ages have tried to do for their divine Visitant. First, they constructed for Him the shrine set in marble and gold, over it the dome, then they have the tower, and lo, the great cathedral arises. Thus the glory of architecture and genius of the builders are made tributary to the Blessed Saviour. You may say the great church building stands for other things; that for instance; not one but all the sacraments may be there administered; that the faithful may be there instructed; but let me say primarily the inspiration unto all church building comes from the Eucharistic presence. Running brooks or lakesides may suffice for baptism, and the humble cottage or even the prison cell for confession, but for the holy Eucharist (earthly sequel of the transfiguration), a temple must we build, worthy in so far as we can make it, of its heavenly tenant. Hence we witness in those ages the building of churches and cathedrals; we watch them rise in the splendor of a new architecture that weds the forest to the sky. We see them panelled in the beauty of the artist's coloring and chiselled out in lines of exquisite sculpture. We see their altars high lighted in reflection of polished onyx and Tyrian marble, and all that art and genius can do, exhausted in the equipment. And all for the holy purpose that the Saviour may have a home on earth in some way worthy of Him.

But the middle ages not only gave to their Eucharistic Saviour the consecration of their genius and their labor; they also gave their minds and souls. Their theology exhausts His love in exposition; their poetry expresses the sentiments of exalted devotion, and their ceremonials give an embodiment to the outward world of how they wish to honor their king. They would exalt Him above the kings of the earth.

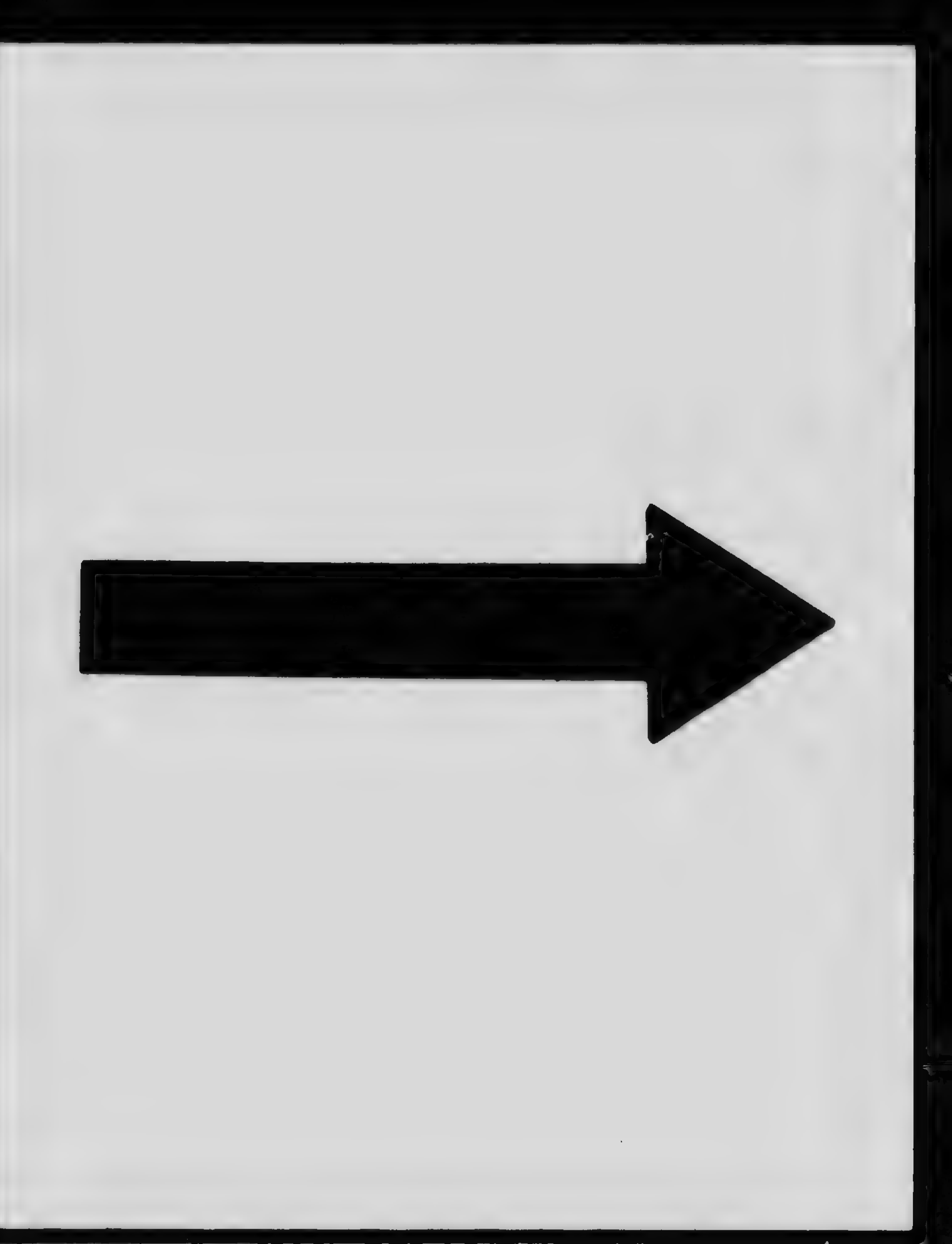
The twelfth century brings the great feast of Corpus Christi and the day of the Blessed Lord's Eucharistic procession is inaugurated. Watch the doors of the great middle age cathedral swing open. See come forth in long array crossbearer and acolyte, youth and maiden. They carry banners and bear torches and strew flowers on the way. Here came the old and the rulers with bared heads. Now they give no command; they bow to one greater than they. Here come in long array priests and prelates, all united in the democracy of common devotion. And now we hear from the dim aisles the voices of song "*Tantum ergo Sacramentum*," it is taken up by those without; it is answered by the chiming bells; it reverberates from the hillsides, where the cannon boom. Everywhere is exaltation and reverence. Well, indeed, may the people exalt, well may they claim, "There is no other nation so great which hath its gods nigh unto it as God is present with us." For lo, from the portals of the temple is now seen the golden canopy beneath which is carried the Holy Eucharistic: the Saviour comes to His own, and from His moving throne He blesses the city and the world. Around the city the Blessed Sacrament is borne in triumph, amid prayers and hymns and flowers. He is verily the King. This is His feast day. The *Fête-Dieu*, the feast of Corpus Christi.

It was thus Middle Age Catholics honored their King. Nor was their devotion limited to one feast or to one day. It was the labor of their constant love to exalt with all the consecration of their thoughts and their lives, the Blessed Sacrament. It was the inspiration of their literature and art; the central truth of their theology. St. Thomas was its poet and theologian. Leonardo de Vinci was its painter, and Christendom bowed in its triumph.

Even the legends of the times were wrought around the mystic King. You have heard of the legend of the holy Grail. It was believed that the cup which our Blessed Lord used at the first consecration, the cup that He gave to His apostles, saying: "Drink ye, all of this," — was preserved in some remote cloister, far away from the passions and homes of men. Now, in those days of chivalry, knights might assert their prowess in joust and tournament, but when a knight sought some work greater than all others, then his highest ambition was to go in quest of the holy Grail. Yet no knight dare presume such a mission unless he was of blameless life. No stain may rest on his escutcheon; no sin on his soul. He must be pure of heart, and a special benediction, as with Percival, must mark his mission. So ran the legend, which for some may be regarded as only a subject for a poem, but for us represents the great soul of the Middle Ages yearning towards the Eucharistic Saviour, praying to be with Him and to be found worthy even of once beholding the gleam of the mystic cup.

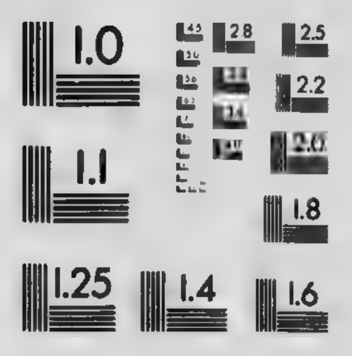
Scarcely, however, had the Middle Ages blossomed forth in the great devotion to the Blessed Sacrament than there has to be chronicled the great denial of the real presence, for that is what Protestantism really is. I will agree with you that Protestantism has many forms and many definitions; that it was ostensibly an insurrection against the authority of the living Church and a rending of its unity. I know also, that in its logical evolution it has come to-day to be a practical denial of nearly all revealed truth, and of all organized Christianity; but its essential protest was directed against the Eucharistic Presence. There lay the very head and front of its offending; an attitude it had persistenly maintained from the denial of transubstantiation by Martin Luther down to yesterday, when the head of a Protestant nation should swear blasphemy against the Eucharistic Saviour if he would wear a crown. From that denial necessarily followed the denial of a priesthood, for the priest is such because he consecrates; and with no priest and no sacrifice, liturgy, law and a visible church become meaningless and impossible. True it may be also that Protestantism for a while clung to the garments of the Saviour, while they denied himself, but soon even the garments suffered the fate they met at the crucifixion. The factions tore them asunder, until now scarcely a shred is left for their consolation. Hence we have to-day the spectacle outside the Catholic Church of various forms of creed and attempts at worship, but all lacking the grand reality, for they have not the living Saviour of the Eucharist. Their churches are cold and lifeless; there is no altar there, nor light. Their people are as sheep wandering without a shepherd; as blind men leading the blind.

During these years of denial and betrayal when almost all the North-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
ochester New York 4609 SA
482 0300 Phone
8 5989 Fax

land forsook the standard of the King, upturned His altars, and persecuted the few that remained faithful the Blessed Master had again, as in the Church of the earlier centuries, to meet His scattered followers in the lonely ways, where Caesar's armies could not reach Him, or distinguish in His lowly disguise the banished King.

It was in these days when open fealty to the King meant death, that courage and love obedient unto death were shown in the lives of His faithful few. It was shown in Germany, in those parts that remained faithful to the Church, and in England by a few who, however, as the years of persecution rolled along became fewer still; but in Ireland by a whole nation; even though against that nation were hurled the armies of King and Protector their swords whetted by religious bitterness, their fury fired by the lust of conquest. It is not inopportune that in this great Eucharistic Congress, this litany of the nations in the praise of their King, that I should speak a word, that I should strike a chord, though it be in a minor key, for the nation whose Apostle is patron of this sacred edifice, and whose exiled sons have made possible its building. I would pass by the days of the schoolmen, and come to those later days, namely the penal times in Ireland: the long weary years when the Catholic faith was persecuted, when a price was set on the head of every "mass priest"; when the churches were alienated, desecrated, burned: an entire country pillaged, and its people driven to the mountains, or into the sea. And this dread visitation, unlike the storm that passes, unlike the plague that eats its lethal way, not for a season but for over two hundred years brooded over the land, its darkness lightened only by the ascending fires of burning homes, or the gleaming swords of the brutal soldiers.

It is easy to serve in fair weather: the test of devotion comes when the human life is the forfeit. The Irish people stood the test, their land to-day is hallowed by the ashes of a hundred thousand martyrs of the Blessed Sacrament, while the survivors praying their "De Profundis" for the dead, cling still to the "mass priest," and their fealty tried by fire is all the truer to their King.

It was during these penal days that the "mass priest" sad visaged and hunted, gathered his flock out in the mountain fastness, or in the shaded valleys. Knowing that the enemy was near, outposts were set so as to guard the approach, and give the signal of approaching danger. The altar linens are spread on the crude altar stone, the ledge of rock, the candles are lighted and the priest puts on the sacred vestments. It is not a scene to attract the eye of the wordling; there are no marble columns, no tabernacle of gold, no fretted roof, no dim-visted aisle, no organ pealing, no glorious chant, no censer swinging. But for people such as these around love crowns all, love transforms all. For them the censer swings for is there not perfume of the wild flowers that bloom there, of purple heather, of fragrant hawthorn: vistas there are too, just as nature made them in this nature's temple, for down the valley are the dim aisles of forest trees. For chant they have the song of the bird, and the murmur of their own hearts' love, that love of Irish hearts for their faith and their Lord: of all others on this earth that we know of the tenderest, the truest and the best.

Yet little time have they now to think of these things. The mass is commenced, the priest has invoked the mercy of God, "Lord have mercy on us." He prays for the living and the dead. He reached the solemn act that brings the Saviour down to His people. With bowed heads and reverent the people murmur words of welcome, satisfied that though by all the world forgotten yet will He not forget them.

But why the alarm? Alas, these moments absorbed in worship are taken advantage of: the enemy, the soldiers of the king are around them. The cry repeated in the long ago is heard again "We have no King but Caesar." Down with the mass, death to the "mass priest." It is the tragedy of Calvary again, only to the tragedy is added the desecration. The blood of the Saviour and his priest flow together, and the dying lips of the priest whisper their last words on earth, "Go, the sacrifice is over."

Quite true is it that the penal days in Ireland have ended long ago, and if the memories of them remain, it is not in bitterness nor revenge. No, they are thinking now not of their persecutors, but how best they may honor and serve in the days of their religious freedom the King they followed during the long night of persecution. Now will they restore Him to the churches they build, churches to take the place of their older temples from which He has been driven, and they have been driven, and they have been despoiled. They will cross the seas bearing the standard of their King, and willingly, generously for His sake seek "new races with their living and mark them with their dead."

It were invidious to recount for you the long list of victories won, of monuments erected in honor of their Eucharistic King by the Irish people both in their own land and beyond the seas. But they are not alone. In every nation of Christendom the devoted followers of the King are growing in numbers and devotion. Indeed, it looks as if, with the succeeding years, the Church of the living God turns with intenser devotion to the great reality that lies concealed in its keeping. Never before was the great soul of the Church more closely wedded to the Eucharistic Emmanuel. It is there we seek our inspiration. He is our strength and consolation. We realize as never before that the truest test of Catholicity is the Blessed Saviour in the Eucharist, that those who are not with Him are against Him, and those who gather not with Him scatter. Never as now do we realize that His adorable presence is the line of cleavage between faith and unfaith, between life and death.

And even if it be true, as undoubtedly it is, that from many a crowded city where erstwhile Christ reigned as King, a cry of hatred is heard; to-day the angry out-burst of passion against the Church, and specifically against the Eucharistic Saviour, the cry of secularism and infidelity saying again: "We want no king but Caesar," if the march of material progress seeks to crowd aside the procession of our Eucharistic King, we who march can answer them in the words of our King who said that he had "pity on the multitude," and would meet their hatred with His love and their mockery with His sacrifice, thus winning them as He did the penitent thief on the cross.

All through the world to-day the Eucharistic Sun envelopes in light

all it touches, and fills every soul with energy. Those who were in darkness now see that great light. Those then that forsook Him has He not forsaken; while those that yearned are receiving from His bounty. Every where this great Sacrament is a sacrament of piety, a sign of unity, the bond of peace. Come with me to see the triumphal march of our King. I will bring you first to the lowly places, to the far out isles of western Europe; mingle there with a peasantry kneeling in their mud wall chapels. You hear their silent prayers, and see the Sacred Host lifted up above them while they in the simplicity of generous hearts murmur to their Saviour: "caed mille failthe." Their Saviour is to them a thousand times welcome. You leave the aisle of Arran and go to the centre of a mighty nation, and there amid London's mighty roar not far where there is still left for our devotion a shrine where the Catholic forefathers prayed, and beneath which their ashes still repose. You watch the great procession of purple prelates, of devoted priests pass by, you see again the Sacred Host lifted up as the voice of Christ blessing the city and the world. You see the thousands bow reverently while the divine blessing descends, and you begin to hope that Christ is coming to His own again.

e cross the seas, and down by the castellated Rhine we see the proud old city whose beginnings antedate even the institution of the great Sacrament. We see the twin spires of its famous cathedral which stand out in the valley of the river pointing to the thousands that dwell there, the way of faith to the kingdom of God. And here we find the Saviour surrounded by a devout people, where ruler and servant, the mighty and lowly blend together in one grand chorus chanting the praise of their Master, "*Tantum Ergo Sacramentum veneremur cernui.*"

We go on our Southern way, it is still the triumphant march of our Eucharistic King, on right and left thrones of the Saviour stand in splendor by the waters' edge, or far out in valley and woodland. We reach, beyond the Alps, the city of the soul. It is the day when the great high priest of Christendom will celebrate the golden jubilee of his priesthood. Already the great church of St. Peter is crowded with the faithful from every nation, and all watch expectantly for the coming of the high priest. The long procession formed in Vatican halls of priests and bishops slowly wends its way into the great edifice, and next the Most Eminent Cardinals composing the Sacred College are seen in long procession; the eager multitude press forward anxiously waiting, expecting the Venerable Jubilarian. They may not see his entrance, and now the silver trumpets announce to the thousands there assembled that the Holy Father is with them; borne in the "Sedia gestatoria." He reaches the great altar beneath which rests the ashes of St. Peter, to whom first is given the command, "Do this in commemoration of Me." The Pontiff is vested. He commences the mass for himself and for those standing around, and for all that kingdom known as the Church of God, and for the nations, many of whose representatives are there in the tribunes. They will sing the epistle in Latin, and again it will be sung in Greek. For east and west shall bow to the Gospel of Christ, and east and west shall recognize His kingship.

And so while the great audience is hushed, and while angels adore, the high priest the Pontiff of the Blessed Sacrament speaks the words that bring to the altar the Saviour of men. The Pontiff bows and with him the great multitude. Hosanna to the King. Thus it is the Christ that reigns; God alone is great, and howsoever kings may rage and peoples fret and fume, the Saviour there enshrined surrounded by loving hearts has the world's adoration and the nations' service. From the centre to the sea there is one great spiritual Kingdom, and Christ in the Holy Eucharist is King.

Is further illustration needed? If it were necessary is it not furnished by these days, in this royal city? The city royal and loyal first of all to its Eucharistic Saviour. Have you not your Mount Royal here, and has not that Mount become in these later days a Mount of Transfiguration? Out in the far distant Rocky Mountains, there is set upon one of the highest slopes by nature a great white cross. They call that mountain the Mountain of the Holy Cross, and for miles and miles all around that symbol stands an emblem of light for those that believe, a source of wonder for all the passers by. But this is after all only an accident of nature, while on this Mount Royal has been set the gift of God, the Eucharistic Saviour himself. And with eyes of faith, that white light streaming from the mountain may be seen to radiate all around; northward even until it blends with the mystic light of the aurora borealis, while southward its way is set until it passes beneath the Southern Cross. And all of us children of the western world turning to that light, may say again with St. Peter, "To whom Lord shall we go but to Thee." "Thou hast the words of eternal life." So coming to Him our Saviour and our King we place at His feet our fealty, devotion and love, and speak again in the terms of triumphant hope. "*Vincat Christus, vivat Rex.*"

Voici le dernier jour, radieux et serein, vrai jour du ciel, jour de joie, jour de fête, jour longtemps attendu, jour salué enfin dans un inexprimable sentiment de bonheur. Toute la ville est en mouvement. Hier, pendant toute la journée, ce matin surtout les trains venus de tous les points ont amené une foule innombrable d'étrangers. Les rues sont envahies et d'une circulation difficile.

C'est à la cathédrale qu'a lieu l'office de clôture. Le cardinal-légat y célèbre la messe; le cardinal Gibbons prêche, en anglais, à l'évangile; Mgr Touchet prêche en français après la cérémonie. L'église est pleine à déborder: les évêques, les représentants des gouvernements et de la ville y sont présents en grand nombre; la décoration et le chant sont magnifiques.

Voici les deux discours :

SERMON PREACHED BY HIS EMINENCE CARDINAL GIBBONS.

" The World was made flesh and dwelt among us." — John I.

It is related in the life of the Patriarch St. Anthony that on a certain occasion he received a letter full of filial homage and affection from Constantine the Great. And the letter was signed not only by the Emperor, but also by his two sons Constantius and Constans.

The disciples of Anthony, learning that their father was honored by a special epistle from the Emperor, were naturally elated and filled with complacency, and the venerable Patriarch observing the exultation depicted on their faces, remarked to them: " You rejoice, my sons, because the Emperor has written to me. But should it not be a cause of greater astonishment and delight to you that our Eternal Father, the King of kings and Emperor of emperors, has written to us by His beloved Son, and has made us partakers of the divine nature? "

And now, dearly beloved, assembled as we are in this cathedral church, and at the close of a most consoling and successful Eucharistic Congress and after partaking of the banquet of the Lord, should not we rejoice with Anthony in the dignity and the inestimable blessings we possess as members of the Christian family?

It is customary for a king on the occasion of his coronation to bestow some titles and distinctions on a number of his most conspicuous and devoted subjects. During these past days you have crowned Christ the Lord as your King, as well as your High Priest. You have always acknowledged and proclaimed His spiritual sovereignty over you. He reigns now over your intellect and reasoning powers, over your heart and affections, over your imagination and memory, and over the whole empire of your soul. And I need not tell you, enlightened Christians, that the homage you pay to your heavenly King, far from lessening, rather strengthens and purifies, ennobles and consecrates, your allegiance to your temporal rulers.

And what does Christ give you in return for your loyalty to Him? Ah, my Brethren, no earthly monarch can reward his subjects as bountifully as the King of heaven rewards His servants. We know from history how uncertain and capricious are the smiles and promises of temporal rulers. No man ever served his sovereign with more unswerving fealty than Cardinal Wolsey served Henry VIII. But when he lost the King's favor, well could he exclaim in the anguish of his soul: " Had I served my God with half the zeal I have served my king, He would not in mine old age have left me naked to mine enemies."

What title then does Christ confer on you for your allegiance to Him? He creates you the adopted children and heirs of His Eternal Father. He becomes the Son of Mary that you might become the sons of God.

"When the fullness of time was come," says the Apostle, "God sent His Son, made of a woman, made under the law, that He might redeem us, that we might receive the adoption of sons." Thus by one act of divine clemency, a threefold blessing is conferred on us; the stains of guilt are washed away, the chains of spiritual bondage are stricken from our feet, and we are adopted into the family of God to enjoy the glorious liberty of children of God.

"Behold," cries out St. John "what manner of charity the Father hath bestowed on us, that we should be called and should be the sons of God." "Dearly beloved," he continues, "we are now the sons of God, and when He shall appear, we shall be like to Him because we shall see Him as He is."

St. Augustin in his immortal work, "The City of God," says that many rulers and generals of Pagan antiquity desired to impress upon their subjects, as well as on themselves, the conviction that they were descended from the gods, so that the consciousness and recognition of their divine origin might stimulate them to heroic deeds and command the admiration of their followers. Thus Alexander the Great, Æneas, Scipio, Romulus, and Cæsar were regarded as the offspring of the gods.

But where their titles were imaginary, you, as St. Augustin remarks, can with truth lay claim to the title of children not indeed of heathen divinities, but of the one, true and living God. Children of the Most High, when temptations assail you, when the Demon attempts to ensnare you in his toils, say to him: Begone, Satan. I am a son of God: I was born for greater things. I am destined for heaven. I have dined with the King. I have come from the banquet of the Lord. The blood of Christ flows through my veins. Those lips which are purpled with the blood of the Lamb must not be polluted. I have been nourished with the bread of angels, and with God's grace, I shall never degrade myself by feeding on the husks of swine.

"And when He shall appear, we shall be like to Him, for we shall see Him as He is." We shall be like Him in justice and sanctity; like Him in immortality; like Him in eternal glory and beatitude. As the atom, sparkling in the sunbeam, partakes of the splendor of the sun, so shall we, basking in the eternal sunshine of God's presence, participate in His glory everlasting.

How much more familiar and affectionate is God's treatment of us than was His conduct towards the children of Israel, though they were His chosen people! The Jews lived under the law of fear. They were governed by fear; they were restrained from vice more by the fear of punishment than by the hope of reward. You may search the Old Testament, from Genesis to Machabees, and you will very rarely find the Hebrew people presuming to call God their Father. They addressed Him as their Lord and Master, their King, their Ruler, their Judge and Avenger.

"Not so you," says St. Paul, addressing the Christians of his time. "You have not received the spirit of bondage again in fear, but you have received the spirit of adoption of sons whereby we cry, Abba, Father. For the Spirit Himself giveth testimony to our spirit, that we are the children of God: and if children, heirs also, heirs indeed of God,

and joint heirs with Christ — yet so if we suffer with Him, that we may be also glorified with Him."

In addressing our prayers to God, what name is so frequently on our lips as the name of Father? The name of Father is applied to God two hundred and sixty times in the New Testament, though the New Testament occupies less than one fourth of the space of the Old Testament. And what prayer is more familiar to us than that best and most comprehensive of all prayers, the "Our Father," given to us by our Lord Himself. Like little children, who instinctively run to their earthly parents, we can rush in spirit into the arms of our Father, and say to Him with all the confidence of a child: Our father, who art in heaven.

In being made the children of God by adoption, we also become the brothers and sisters of Jesus Christ. "Jesus is not ashamed to call us His brothers," says the Apostle. Would you not hesitate to recognize a fallen brother who has dishonored his name and his family by a life of dissipation? How often have we grieved our elder Brother Jesus Christ by our unchristian lives! How often have we defiled that sacred image of our Father which is stamped on our immortal souls! And yet Jesus is not ashamed to call us His brothers. Nay, He leads us to the waters of life where those stains may be washed away, so that the image of His Father and of our Father may appear once more resplendent on our souls.

Shortly before his death, the disciples of Jesus Christ had abandoned Him in a supreme moment, when their loyalty was put to the test. One of them had betrayed Him. Another, and he was the leader of the Apostolic band, had denied Him. Now what is the first message that Christ sends His disciples after His Resurrection? Does He reproach them for their treachery and cowardice? Does He rebuke them for having forsaken Him in His hour of trial? He makes no allusion whatever to their ignoble conduct, but He sends them this message of love: "Go," He says to Magdalen, "and tell My brothers that I ascend to their Father and to my Father, to their God and to My God."

I cannot find, even in the pages of the New Testament, a more striking lesson of large-hearted toleration and benevolence than is contained in this passage. Let us imitate our Master, and tear from our heart every fibre that does not pulsate with sentiments of genuine forgiveness. Do not tell me that it is unmanly, slavish, and cowardly not to resent an injury. That is the conventional language of a depraved popular opinion. It is the highest type of moral courage to condone an injury. It is the part of the animal man to avenge an insult. It is only God and the sons of God that have the magnanimity to forgive.

Jesus came down from heaven to earth, that He might lift us up from earth to heaven. He assumed our frail human nature that He might make us partakers of the divine nature. Though He is God of God, Light of light, true God of true God, begotten not made, consubstantial to His Father by whom all things were made, yet He becomes bone of our bone, and flesh of our flesh that He might infuse into us the spirit of life and immortality.

Angels fell as well as man. Lucifer sinned as well as Adam. Yet Jesus did not take on Him angelic nature that He might redeem fallen angels; but He assumed human nature, that He might redeem fallen man. This though did not escape the penetrating mind of St. Paul, who says: "Christ did not take on Himself the nature of angels, but He took on Himself the nature of Abraham."

He made Himself a slave, that we might enjoy the glorious liberty of children of God. He became poor, that we might possess the inestimable riches of divine grace. "You know," says St. Paul, "the grace of our Lord Jesus Christ, that being rich, He became poor for our sakes, that through His poverty we might be rich."

There is a story told that Edward I., King of England, while fighting in Palestine to rescue the Holy Land from the hands of the Saracen, was stabbed in his tent, by an assassin, with a poisoned dagger. His devoted wife Eleanor sucked the poisoned wound, and at the risk of her own life, saved the life of her husband. While I cannot vouch for the accuracy of the narrative, it will serve to point a moral. Has not Christ done more than this for us? He has extracted from our souls the poison of sin, not merely at the risk, but at the sacrifice of His life. He died that we might live. "He was wounded for our inquities, He was bruised for our sins."

And coming among us, He does not present Himself to us empty-handed, like a poor relation, but laden with gifts. He has left us His Gospel to be a lamp to our feet, a light to guide us in our pilgrimage of life.

He has prepared for us the great banquet of the Eucharist, — *great* in all respects, — *great* in the Host who is no other than our heavenly Father Himself; *great* in the food set before us, which is the body and blood of His Son; *great* in those who minister at the Holy Table, who are the invisible angels of heaven: — *great* in the number and variety of the guests who belong to every nation and tribe and people and tongue of those dwelling under the canopy of heaven, and who are so well represented by the immense audience now assembled before me. Above all, *great* is the Feast by reason of the eternal recompense promised to those who shall worthily partake of it by presenting themselves in a nuptial garment: "I am," says Christ, "the living Bread that came down from heaven. If any man eat of this bread, he shall live for ever, and the Bread which I shall give, is My flesh for the life of the world. He that eateth My flesh and drinketh My blood, hath everlasting life, and I will raise him up at the last day."

And to control our wayward, wandering spirit, the Lord plants in the midst of our soul the Spirit of Truth to steer our course amid the storms of life, as the compass guides the bark through a dark and tempestuous ocean: "I will not leave you orphans," He says, "but will send you the Paraclete, the Comforter, and when He, the Spirit of Truth, is come, He will teach you all truth." "Know ye not," says the Apostle, "that ye are the temples of God, and that the Spirit of God abideth in you?"

This is not all. Ascending to heaven, Jesus is there our Advocate before the Father pleading continually for us: "My little children," says St. John, "these things I write to you that ye sin not. But if any

Jesus Christ the just."
one sin, we have an Advocate with the Father, God was often pleased to spare His
We know that in the Old Law, God was often pleased to spare His
chosen people for the sake of His servants Abraham, Isaac and Jacob.
If the Lord was so gracious to the prayers of His servants, what will He
refuse to the pleadings of His Son, "in whom He is well pleased?" The
blood of Abel cried to heaven for vengeance against his brother Cain.
The blood of Jesus cries for mercy towards His brethren. He exhibit-
His wounds as so many open mouths crying out day and night: "Spare,
O Lord, spare Thy people, and give not Thine inheritance to reproach."
Dearly beloved, what dignity can be compared to this? You will hear
men boasting of their genealogy, and glorifying in being the descendants
of kings and emperors and illustrious personages. But how much more
honorable is it for you to claim as your ancestors in the Faith, the Pa-
triarchs and Prophets, the Apostles and Martyrs, the Confessors and
Virgins of the Church! How much more glorious for you to have with
the Saints one common Father who is God, one Mother, the Church,
the same brother, Jesus Christ, and to possess with them "one Lord,
one faith, one baptism, one God and Father of all."
St. Paul did not fail to remind his new converts of these great privi-
leges which they enjoyed; "Now therefore," he says, "ye are no longer
strangers and foreigners; but ye are the fellow-citizens of the Saints,
and of the household of God, built upon the foundation of the Prophets
and the Apostles, Jesus Christ Himself being the chief corner-stone."
May I not then say to : ou in the language of blessed Peter: "Lord,
it is good for us to be here." Yes, it is good for us to be in Thy Chu. h.
for, in coming to the Church, says St. Paul, "we have come to Mount
Sion, and to the city of the living God, the heavenly Jerusalem, and to
the company of many thousands of angels, and to the Church of the
first-born who are written in the heavens, and to God, the Judge of all,
and to the spirits of the just made perfect, and to Jesus the Mediator
of the New Testament."
May I not say to you, not in the language of exaggeration, but in the
inspired words of the Prince of the Apostles: "Ye are a chosen gene-
ration, a holy nation, a purchased people, a royal priesthood." You are
a *chosen generation*, — chosen from thousands and millions of others
who know not God, but who are wandering in the darkness of idolatry:
a holy nation: "He hath not done alike to other nations, and hath not
manifested His mercies to them as He hath to you." "For what nation
or people is like to ours who have their God so nigh unto them as our
God is nigh unto us," yea, within the very tabernacle before us. *A pur-
chased people*: purchased not with corruptible gold and silver, but with
the precious blood of Jesus-Christ. Th. pen with which Abraham
Lincoln signed the decree emancipating several millions of Negroes from
civil slavery, is preserved as an heirloom. Has not Christ emancipated
us from a bondage far more galling than that of African slaves, — the
servitude of sin and Satan? And the Covenant of our spiritual freedom
was signed not with ink, but with His own immaculate blood.
You are *a royal priesthood*. The Apostle calls you a royal race, or
kings, because you are the sons of God, the King of kings and Lord of
lords: and though you are outside the sanctuary, and are not clothed in

sacerdotal robes, and are not ordained to offer up the Holy Sacrifice, yet he calls you priests, because you are consecrated in your baptism, that you might offer on the altar of your hearts, and in the sanctuary of your homes, the spiritual and acceptable victims of praise and supplication and thanksgiving to your God.

Well may you say to-day, beloved Christians, with St. John: "Thou, O Lord, hast redeemed us to God by Thy blood, out of every tribe and tongue and people and nation, and Thou hast made us a kingdom and priests to our God, and we shall reign on the earth." Yes, with Thy grace, we shall reign over our passions, and greater is he who ruleth himself than a king who rules the destinies of nations.

I have spoken, my Brethren, of the dignity you enjoy as members of the Christian family. But where there is so much honor, and so grand a prospective inheritance, there must be a corresponding obligation. Children of God, be careful not to forfeit your celestial inheritance by provoking the resentment of the Lord. Royal sons of a royal Father, let your brow be encircled by the halo of every royal virtue. "If I am your Father," says the Almighty, "where is My honor; if I am your Master, where is My fear?"

It is customary for students who have been attending colleges and academies to return to their respective homes during the vacation season, when they will be eager to recount to their parents their trials and triumphs in the field of literature; when they will express their gratitude by action, if not by words, for the education they receive; and when they will delight in sitting once more at the family table.

You all are, or you ought to be, pupils in the school of Christ, preparing yourselves during this life of probation to receive the diploma of sanctity which will admit you to the kingdom of heaven. Your heavenly Father invites you to repair to His house of prayer, at stated times, particularly on the Christian Sabbath and on festival days that you might lay before Him your trials, temptations and afflictions, that you might express to Him your gratitude for the signal favors He has bestowed upon you, that you might receive His counsel and blessing, and that you might partake of the heavenly banquet He has prepared for you.

I said, you were brothers and sisters of Jesus Christ. Never dishonor your elder Brother. Never consent to any thought or deed which would bring the blush of shame to His cheek. Our Lord Himself gives you the test of true brotherhood: "Whoever doeth the will of My Father who is in heaven, is My brother and sister."

Be conscious then of your dignity, O Christian souls, and having become partakers of the divine nature, never return to your former vileness by degenerate conversation. "Remember to whose Head you are united as members. Remember that you were rescued from the power of darkness to the admirable light of God. You were once darkness, but now light in the Lord. Walk as the children of light."

Grant, O Lord, that when types and figures shall have passed away, and when faith shall be absorbed in the beatific vision, we may see Thee face to face in Thy everlasting glory. And may Thy banquet of love which we have assembled to celebrate and in which we daily participate,

be the earnest and pledge of the heavenly banquet at which we shall re-
cline with the true children of Abraham, Isaac and Jacob in the king-
dom of heaven, when "we shall be inebriated with the plenteousness of
Thy House and shall drink of the torrent of delights."

My dear Lord Cardinal Legate, two years ago, almost to the very day, it was my good fortune to take a part with your Eminence in the celebration of the Eucharistic Congress in London.

And now it is also my distinguished privilege to participate with you in this great Congress of Montreal. Your Eminence will agree with me that this city well deserves the name of *Montreal*, the King's Mount; for has it not been dedicated this week, with all possible splendor, to the King of ages who dwelleth on high!

I know well how your heart has dilated with joy and exultation in contemplating the scenes of the past few days.

Your Eminence will be able to recount to the Holy Father the success which has crowned this Congress from beginning to end; under the admirable foresight and guidance of its zealous and beloved Archbishop. You will tell His Holiness of the manifestations of faith, and the outpouring of Catholic devotion which have marked its progress. You will speak of the solemn and public processions through the streets of Montreal, not only without let or hindrance, but with the cordial approval and cooperation of the civic authorities, and the piety and enthusiasm of its devoted people. You will speak of the Love Feast we enjoyed as a family of devoted children assembled around the spiritual Father of the faithful whom we recognized and revered in the person of Your Eminence, his worthy representative. Above all, you will make known the uncompromising loyalty of the faithful to Christ our Lord, to His Church and to His Vicar on earth; and I am sure that the august Pontiff, as an expression of his benevolence and gratitude, will not fail to bestow with a loving heart his Apostolic Benediction on the beloved Archbishop of this diocese, his clergy and people, on the hierarchy and laity of these Canadian Provinces so conspicuous for their sturdy faith, and particularly on all who have devoutly participated in these glorious Festivities.

SERMON DE MGR TOUCHET

"Bene omnia fecit."
"Il a bien fait toutes choses!"
(Ev. St Marc, chap. VII, v. 37.)

EMINENTISSIME CARDINAL-LÉGAT, (1)

EMINENTISSIME SEIGNEUR, (2)

MESSEIGNEURS, (3)

MESSIEURS,

Jésus en était à la seconde année · a vie publique. Les foules, prises à fond par son visage, ses discours et ce je ne sais quoi de mystérieux, très humain, très divin, tout à fait indéfinissable, qui constituait son atmosphère propre, ne savaient plus se détacher de lui.

De cette fois elles l'avaient suivi dans le désert herbu et boisé, sans village, ni ressources d'aucune sorte, dont la Décapole était la frange vivante.

Nul n'avait songé, tant était grand le charme de Cel qu'ils appelaient le "nouveau prophète," que si l'homme ne vit pas seulement de pain, il lui en faut un peu cependant : tous donc se trouvaient dépourvus à l'extrême.

Jésus prit en pitié cette imprévoyance touchante. Il fit asseoir les quatre ou cinq mille personnes qui se pressaient autour de lui, bénit quelques pains et quelques poissons, qu'il mit en morceaux pour être distribués. Or chacun en mangea jusqu'à n'avoir plus faim, et il en resta assez pour remplir des corbeilles, que les apôtres présentèrent, de peur que les restes fussent perdus.

L'enthousiasme des Galiléens ne connut plus de bornes. Ils résolurent de faire roi leur doux et puissant compatriote.

Songez donc! un roi qui les enchanterait de ses paraboles et les nourrirait oisifs à une table de miracle! Qui sait même s'il ne rétablirait pas le royaume d'Israël?.... Quel rêve!

Jésus décida d'échapper à ce mouvement populaire. La nuit venue, il monta sur une barque et atterrit à Capharnaüm.

Cependant ses obstinés admirateurs le rejoignirent le lendemain : et l'on put comprendre alors que le Maître n'avait pas opéré la prodigieuse multiplication de la veille sans un profond dessein.

---

(1) S. Em. le cardinal Vincent de Vanutelli, légat du Pape Pie X.

(2) S. Em. le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore.

(3) NN. SS. les évêques assistant au congrès au nombre de 110, d'après les listes officielles.

A peine, en effet, les Capharnaites l'avaient-ils salué, qu'il prit la parole: et faisant allusion à tout ce que le monde avait présent à l'esprit: " Je suis, dit-il, le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Ici est le pain descendu du ciel. Si quelqu'un mange de lui il ne mourra pas. Oui! Oui! Je suis le pain de vie descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement."

" Le pain que je vous donnerai (ne ressemble pas à celui que vous reçûtes hier): ce sera ma chair, vie du monde!"

Du coup, le Juif se retrouva avec son fond disputeur et têtu.

" Qu'est-ce donc qu'il dit? interrompait la foule. Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger?

Oh! que voilà bien l'homme! que nous voilà bien nous-mêmes! Des comment à Jésus! Des comment à Dieu!

Mais hier, ô foule, quand il t'asseyait au merveilleux festin, tu ne lui demandais pas de comment? Quand il guérissait tes paralytiques et ressuscitait tes morts, tu ne lui demandais pas de comment: tu disais " une lumière sublime a traversé notre ciel; un grand prophète s'est levé parmi nous!" Pourquoi celui qui peut opérer tant de prodiges n'en pouvait-il pas opérer un de plus?

Jésus ne dit pas le comment.

On disputait sur son affirmation. Il prêta le serment de la vérité éternelle, qui jure par soi, ne trouvant rien au-dessus de soi.

" En vérité, prononça-t-il, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Je vous le dis et le redis: ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang vraiment un breuvage!"

Il ne restait même plus à interroger. Cela devenait clair comme la lumière du jour. Il faudrait manger sa chair, il faudrait boire son sang. Pareil discours était cependant trop rude à croire! C'était trop fort! On en avait trop entendu! Que restait-il, qu'à fuir cet homme aux propos bizarres? Et plusieurs s'éloignèrent de Jésus pour ne plus le revoir jamais.

Le Maître ne tenta pas de les retenir. Il n'expliqua rien; il ne retira rien. Rien ne devait être expliqué en effet: encore moins quelque chose devait-il être retiré. Mais, comme s'il eût voulu bien plutôt enfoncer le fer dans la plaie qu'il avait ouverte:

" Cela vous scandalise, conclut-il. Que sera-ce donc lorsque vous m'aurez vu remonter au ciel? (Car c'est alors que vous mangerez ma chair et boirez mon sang.) Homme de lourde et charnelle raison, demandez donc à l'Esprit ses lumières: *Caro non prodest quidquam; spiritus est qui vivificat.*"

Il est, pour moi, Messieurs, un mystère presqu'aussi incompréhensible que celui de l'Eucharistie: c'est qu'un homme croyant à la divinité de Jésus puisse lire ce chapitre de la promesse, et ne pas faire un acte de foi en la présence réelle.

L'affirmation de Jésus, hautaine, dirait-on, à force d'intransigeance:

son serment d'une majesté si dominatrice; son insouciance des infidèles qui l'abandonnent; sa manière tranchante d'intervenir dans le débat soulevé de Juif à Juif; tout cela doit fixer dans la foi un esprit réfléchi et non prévenu.

Ah! Si Jésus est un homme comme vous et moi, rien ne dit, rien ne fait! Mais s'il est le Verbe incarné, n'hésitons plus. L'hésitation revêtirait la malice du blasphème.

Jésus dégagea sa parole quelques mois plus tard.

C'était la tendre et terrible nuit de la tradition.

Demain, il mourra; il le sait.

Ce soir, il a célébré la Pâque suprême avec ses disciples. Il a mangé avec eux, debout, bâton en main, les reins ceints, l'Agneau pascal, mémorial, pour les fils, de la sublime migration des pères, quand, sur l'ordre de Moïse, ils abandonnèrent les bords du Nil pour aller conquérir une patrie et la liberté.

Jésus pria divinement, rendant grâce à Jéhovah. Puis il s'agenouilla: lava, malgré leur émoi, les pieds aux douze; enfin il se rassit, et, raconte le Livre: " Il prit du pain, le bénit, le rompit, le donna à ses disciples et dit: " Prenez et mangez, ceci est mon corps."

" Prenant ensuite une coupe, il remercia, la leur passant à la ronde. Buvez-en tous, dit-il encore. Ceci est mon sang; le sang du testament nouveau, qui sera répandu pour la rémission des péchés de tous les hommes."

Les douze burent donc comme ils avaient mangé. Enfin, Jésus les regardant avec une tendresse et une toute-puissance ineffables, commanda d'un commandement bref: " Faites ceci en mémoire de moi."

C'était fini!

Jésus se sentit le cœur en feu. " Vous n'êtes plus mes serviteurs, vous êtes mes amis," s'écria-t-il. Les barrières sont abattues. Le verbe de Dieu qui disait durement à Moïse: " Je suis celui qui suis;" toi, tu n'es pas; rien n'est: moi seul suis:" Celui-là, le même appelle maintenant ces pauvres, ces ignorants, ces gens de néant, du nom qui efface les distances, du nom qui noue les mains, qui incline les fronts vers les fronts, qui presse les poitrines contre les poitrines, du nom d'amis! " *Delirabat pro amore,*" ose écrire ce Père. " Il était devenu comme perdu d'amour!"

Eh oui! n'est-ce pas un peu fou, ce que vous venez d'exécuter, ô Christ! Inventer chose pareille, n'est-ce pas courir vers tous les déboires?

Quoi donc! Se passera-t-il un siècle et demi avant que les Gnostiques écrivent: Le Christ n'avait pas de corps? Il n avait qu'une apparence de corps. Il était un fantôme de corps.... L'Eucharistie!... Rêve!

Quoi donc! Se passera-t-il douze siècles avant que Bérenger prêche: " L'Eucharistie ne contient rien de réel, rien de substantiel; ce n'est qu'une ombre, une figure, qui rappelle le corps et le sang du Christ."

Quoi donc! Wiclef, Carlostad, Zwingle, Socin, Arminius, Calvin, retournant à l'hérésie de Bérenger, dénués d'originalité, pitoyables copistes jusque dans l'erreur, ne protesteront-ils pas que l'Eucharistie est le mémorial du suprême banquet et de la mort de Jésus, mais pas autre chose?

Quoi donc! Luther, impuissant à nier la présence réelle, tout aigre qu'il en soit, mais pris à la gorge comme il s'exprime en sa langue tri-

viale et forte, par le texte évangélique, (*textus hic me jugulat*), n'
voudra-t-il pas associer la substance du pain à celle du corps et du sang
de Jésus ?

Quoi donc ! mille sectaires que tous nomment, ne profaneront-ils pas
l'hostie au fond de leurs antres, et d'exécrables saturnales ? Montgomery
et ses hideux semblables ne la donneront-ils pas à manger à leurs che-
vaux, sur les pierres d'autel épouvantées ? Voltaire, au retour des tables
saintes, n'écrira-t-il pas, sinistre scélérat : " Je viens de faire mon dé-
jeuner à la Turque ! " De lourds impies ne nous accuseront-ils pas, entre
deux gros rires bêtes, de manger et d'adorer " du pain à cacheter."

Quoi donc ! est-ce que des multitudes d'hommes, de femmes, d'enfants,
de vieillards éprouveront autre chose, pour ce pain, que du dégoût ?

O Christ Jésus ! n'avez-vous pas entendu, n'avez-vous pas prévu ?
Etes-vous indifférent à ces clameurs et à ces pratiques de haine ? Etes-
vous insensible à ces outrageux dédains ?

Il a tout entendu ! Il a tout prévu. Il n'est indifférent ni sensible
à quoi que ce soi. Mais vous-même, qui vous répandez en ces étonne-
ments, n'avez-vous pas vu, et entendu, et goûté ? Ignorez-vous que les
délais apparents de l'Homme-Dieu ne peuvent être que sagesse pro-
fonde ? Ne savez-vous plus qu'il a bien fait toutes choses ? *Bene omnia
fecit.*

Assurément ce quelque chose de très petit, de tout frêle ; ce quelque
chose qui est à peu près rien, en apparence, ce quelque chose (rappro-
chement divin et si expressif) de blanc à l'égal du Pape, une autre
faiblesse puissante, comme si le Pape avait voulu se cacher en lui ou le
cacher en soi ; ce quelque chose qu'ils bafouent dans leur mépris stupide
et, disons le mot, antiscientifique ; ce quelque chose que nous adorons
nous, nous, dis-je, qui savons, est le centre, le cœur, la cellule évolutive
de la religion chrétienne. Elle a détruit tout ce qui s'opposait au règne
de Jésus. Elle a créé tout ce qui l'honore.

Par elle le mosaïsme a virtuellement fini. Elle a réalisé les vieilles pro-
phéties qui annonçaient le substitution du sacerdoce de Melchi-édech à
celui d'Aaron. Elle a inutilisé le temple de Salomon et le tabernacle
de Moïse. Elle a abrogé les sacrifices sanglants de taureaux, de génisses,
de boucs. Elle a destitué les fils de Lévi du privilège d'entrer dans le
Saint des Saints, d'y offrir la coupe sanglante et sacrée. Elle a rem-
placé l'immense et rude figurisme de la Loi ancienne par les réalités
mystiques et immaculées de la nouvelle loi. *Bene omnia fecit !*

Elle a détruit le paganisme, amas inexprimablement colossal de luxure
et de cruauté. Il eut beau se défendre sauvagement, par l'hostie il fut
détruit. Pendant trois siècles, il nous tua, il nous brûla, nous dévora.
Parfois il interrompait sa besogne, stupéfait de ne pas nous avoir noyés
dans notre sang. Alors il essayait de jeter un regard dans nos cata-
combes. Il soulevait furtivement les portières qui lui en dérobaient le
secret. Et il s'en retournait à sa hache, à ses bûchers, à ses bêtes, mau-
dissant, criant : on ne sait ce qui se passe dans ces ténèbres ; ils y célèbrent
de monstrueux festins, y dévorent la chair d'un enfant et y boivent son
sang.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Ce n'était pas tout à fait faux. I -

mangeaient, nos aïeux des catacombes, la chair, ils buvaient le sang du Christ; et leur faiblesse se muait en force.

Si du reste les bourreaux avaient daigné écouter nos docteurs, ils eussent été renseignés avec précision. " Notre chair s'approche du corps et du sang du Christ et notre âme se fortifie de la force de Dieu," leur aurait dit Tertullien. (1) " Nous qui participons à la sainte chair et au saint sang, nous débordons de la vie divine," leur aurait dit Cyrille d'Alexandrie.

" Le Christ ne nous l'a-t-il pas répété, leur aurait dit saint Irénée, le vin du calice qui n'est qu'une créature devient son sang, le pain qui est une créature devient son corps." (2)

L'Eucharistie créa l'énergie des martyrs, et l'énergie des martyrs eut raison du paganisme. *Bene omnia fecit!*

Le sang des martyrs n'a pas séché qu'une formidable ruée accourt des plateaux de l'Asie, et se précipitant contre le monde romain, l'éventre, l'écrase, lui arrache des hurlements de douleur et d'effroi. C'est le talion, le talion terrible: Qu'il périsse celui qui a tué! Qu'il flambe celui qui a brûlé! Sang pour sang! Feu pour feu!

Cependant, voici que la chevauchée folle se calme, Visigoths, Francs, Alamay, Burgondes, Normands, ont rencontré des yeux et des verbes de douceur, par lesquels ils se sont laissés séduire. Les moines, les célestes fils de Benoit et de Colomban, leur ont présenté la croix et l'hostie! Ils les ont baignés dans l'eau du baptême et le vin des calices, ils les ont convertis. *Bene omnia fecit!*

Une seule fois, l'Hostie échoua. Entre les mains de Claire d'Assise, la pauvre abbesse, sur la plateforme du monastère de Saint-Damien, caché parmi les roses et les jasmins blancs comme un nid de passereau dans les mousses, elle fit reculer le Sarrazin, le sectateur de Mahomet: elle ne le convertit point. Est-ce donc que ce farouche serait inconvertissable, mon Dieu!

Mais le Moyen-Age a commencé: il avance; il bat son plein: il se clôt! Toujours il croît; et il adore, et aime l'Eucharistie. Il lui élève des cathédrales...

Regrettez-vous le temps où

> Strasbourg et Cologne, Notre-Dame et Saint-Pierre,
> Agenouillés au loin dans leur robe de pierre,
> Sur l'orgue universel des peuples prosternés
> Entonnaient l'Hosannah des siècles nouveau-nés...

Les maîtres de la théologie précisent aux peuples la nature et la grandeur du " Sacrement " comme on dit avec une emphase sainte. Ils se souviennent qu'Ambroise de Milan a écrit: " Ce que nous fabriquons, *hoc quod conficimus*, c'est le corps né de la Vierge, *corpus ex virgine est*: la vraie chair du Christ, *vera utique caro Christi*; crucifiée, ensevelie,

---

(1) Tertullien, De resurrectione.

(2) St Irénée, Adversum haereses, lib. v. chap. II.

quae crucifixa est, quae sepulta est (1)" : que Cyrille de Jérusalem a écrit : " Ce qui affecte les yeux et le goût comme du pain, *qui videtur panis, tametsi gustu sensibilis,* n'est pas du pain, *panis non est :* c'est le corps du Christ, *sed corpus Christi :* ce qui affecte les yeux, le goût comme du vin, *quod videtur vinum etiam sit a gustu videatur,* n'est pas du vin, *vinum non est,* mais le sang du Christ, *sed sanguis Christi est* (2)" : que Chrysostôme de Constantinople a écrit : " pas de résistances à Dieu, *Deo obsequamur.* Son Verbe ne peut tromper, *Verbum ejus fallere nequit.* Or il a dit : ceci est mon corps. *Ille dixit, hoc est etiam corpus meum* " ; — qu'Augustin d'Hippone a écrit : " Dieu, pour infiniment sage qu'il soit, n'aurait pu concevoir plus ; pour infiniment puissant qu'il soit, n'aurait pu exécuter plus ; pour infiniment riche qu'il soit, n'aurait pu donner plus : *Cum esset sapientissimus, plus facere nescivit ; cum esset potentissimus, plus facere non potuit : cum esset ditissimus, plus dare non potuit.*"

Et alors l'austère réfléchi, l'homme que ses condisciples respectueux et tenus à distance par la gravité dont il s'entourait, appelaient le grand bœuf muet de Sicile, Thomas d'Aquin, vivante synthèse des docteurs qui l'ont précédé, ange illuminateur des docteurs qui le suivront, écrivit la somme de ses connaissances et des nôtres sur l'Hostie.

On vit comment elle est le centre et le terme de la hiérarchie, puisque le prêtre est fait pour la consacrer, l'évêque pour consacrer le prêtre, le Pape pour envoyer l'Evêque.

On vit comment, sans elle, Dieu ne serait ni glorifié, ni aimé, ni espéré, ni cru, comme il sied à sa majesté, à sa bonté, à sa véracité.

On vit comment elle est le lien de charité entre les hommes, rendant les esclaves frères de leurs maîtres, et ne laissant entre eux que la différence de leur degré de charité.

On vit que, sans elle, il n'y aurait pas de religion chrétienne, mais une ombre de religion, et que donc Jésus avait bien fait en l'instituant. *Bene omnia fecit!*

Les peintres étudièrent, traduisirent cette haute dogmatique : de l'Angelico à Raphaël, de Raphaël à Léonard de Vinci, de Vinci à Van Eyck, de Van Eyck au Poussin, du Poussin à Hyppolite Flandrin. *Bene omnia fecit!*

Les poètes firent comme les peintres : de Dante au Tasse, de Tasse au Camoens, de Camoens à Corneille, de Corneille à Châteaubriand. *Bene omnia fecit!*

Les orateurs sacrés ont bu eux aussi à la source pure. Ecoutons au moins celui qui est leur voix de tonnerre et leur harpe angélique : il ne montra jamais plus son grand cœur, humble, croyant, passionné, que quand il traita de l'Eucharistie. Ce n'est, vous l'entendez bien, ni de Bourdaloue, ni de Massillon, ni de Lacordaire, que je parle, si magnifiques soient-ils, c'est de Bossuet. Oui, Messieurs, est-ce que nous ne nous résoudrons pas de relire ses Méditations sur l'Evangile, depuis le vingt-deuxième jour jusqu'au soixante-cinquième ? Certes, Bossuet est

(1) Ambroise, Mysteriis, chap. IX.

(2) Cyr., Catech., 22.

beau dans ses Oraisons funèbres, ses Sermons, son Discours, son Histoire des variations, mais ce recueil des quarante-trois Méditations évangéliques, mais ce cri de passion, de foi, d'humilité qui sait se renouveler à chaque page, à chaque ligne, alors qu'on se demande s'il ne va pas expirer, épuisé par sa violence même ; mais ces aperçus de psychologie, ces exposés de raison qui apparaissent subitement, solennels et larges comme vos vastes fleuves : mais ces appels à la miséricorde de Dieu, à la reconnaissance des hommes, à la vigilance des prêtres et des Pontifes ; mais cet hymne où le ciel et la terre confondent leur voix, où l'on trouve toute la substance des évangélistes, des docteurs et des mystiques, non, Messieurs, non rien de pareil ne s'est écrit, rien de pareil ne s'est pensé, rien de pareil ne s'est senti ailleurs. Même le Traité du Sacerdoce de Chrysostôme pâlit près de ces pages de feu. Ici Bossuet n'est plus uniquement le dernier des Pères ; il en est le plus complet et le plus sublime. Et c'est la France, la France, dis-je, qui, par la main de son grand fils, posa cette couronne d'étoiles au-dessus de l'ostensoir !

A ce moment presque, je veux dire presqu'au moment où le génie gravissait cette cime, chez vous, près de vous, pour vous, fils du même sang que Bossuet, un missionnaire perdu sur les rives du Saint-Laurent se demandait, l'huile manquant, quelle flamme il allumerait devant la porte de son tabernacle. Il avisa des mouches à feu, les enferma dans un tube de verre, se créa ainsi une lampe toute gracieuse pour le Sacrement abrité dans une hutte de branchages.

Pauvres que nous sommes ! souvent séduits par ce qui touche faiblement l'Eternel, saurions-nous décider ce qu'il agréa le plus, ou l'œuvre grandiose conçue et réalisée par Bossuet devant sa table de Germigny-l'Evêque, ou l'invention candide du P. Vimont, je crois, perdu dans la forêt du Nouveau-Monde.

Tout de même ceci et cela fut de l'amour. O Christ, vous avez donc bien fait toutes choses ! *Bene omnia fecit !*

De l'amour, dis-je ! Ah ! quel horizon nouveau ! De l'amour ! n'en obtient pas qui veut ! Mais, ciel ! qu'il y en eut près de l'Hostie. Saints et Saintes, qu'avez-vous fait que l'aimer ? Est-ce que d'elle vous n'avez pas été passionnés, passionnés à mort ? Qu'est-ce que vous trouviez sur vos corporaux, que de l'amour ? Qu'est-ce que vous buviez dans vos calices, que de l'amour ? Qu'est-ce que ces raisons d'humilité, de pénitence, de pureté, de pauvreté, qu'une ivresse d'amour ? O François d'Assise, ô Dominique de Gusman, ô Thomas d'Aquin, ô Ignace de Loyola, François de Sales, Jean-Baptiste Vianney, et vous Brigitte, Gertrude, Catherine de Sienne, Marguerite-Marie, Julienne de Liège, Jeanne d'Arc, Rose de Lima, Thérèse de Jésus, que vous avez aimé le Sacrement ! L'univers de tous les âges serait de glace pour lui que vos seules ardeurs compenseraient l'atroce ingratitude. *Bene omnia fecit !*

Or l'univers de tous les âges n'est pas de glace. Nous-mêmes nous ne sommes pas de glace, si misérables devions-nous nous estimer.

A l'aube de notre existence, quand Jésus-Hostie vint à nous, nous l'accueillîmes bien. Nous ouvrîmes nos lèvres qui tremblaient un peu, et comme la goutte de rosée qui tombe de la corolle d'un lys le rafraîchit, le parfume, le baigne de blancheur et de grâce, Lui il bénit nos âmes.

Lorsque ce soir de la vie, que nous voyons accourir rapide et grave, nous enveloppera de ses ombres, tandis que nous lutterons contre la mort voisine, il reviendra. Ami des bonnes et des mauvaises heures, toujours fidèle; confident de nos désastres et de nos triomphes moraux, de nos douleurs et de nos joies, il ne nous abandonnera pas, et nous l'entendrons nous murmurer au cœur: que craindrais-tu, ne suis-je pas ton hostie, moi qui dois être ton Juge.

Les grâces eucharistiques sont tellement pénétrantes que nos frères séparés en ont la nostalgie. La vue du tabernacle les trouble, l'Hostie les attire. Ils voudraient communier... Ah! frères, frères, laissez-vous aller à cette attirance. Très chers, venez et enivrez-vous au même torrent que nous: *inebriamini, carissimi! Bene omnia fecit!*

Serait-ce bien ici, d'ailleurs, qu'il pourrait devenir nécessaire de prouver plus longuement la divine opportunité de l'Eucharistie? Ici, quand depuis trois jours, magistrats et clergé, artisans et hommes de loisir, lui font cette fête prodigieuse; ici, quand trente mille enfants l'ont saluée dans leur joyeuse candeur sur le parvis de l'église Notre-Dame; ici, quand vingt mille jeunes hommes lui ont fait serment de fidélité, à l'Arena; ici, quand un demi-milion de croyants se prépare à la chanter, cette après-midi dans une exultation dont rien ne nous donne l'idée; ici, quand ces prélats venus de tous les coins du monde lui rendent l'ineffable témoignage de la même foi, de la même adoration, de la même charité; ici, quand vous, Eminentissime Cardinal-Légat, lui apportez l'hommage de l'Eglise mère et maîtresse et celui de son suprême Pontife.

Eh bien, non: mille fois non: O Jésus, Sagesse incréée et incarnée en qui réside toute mesure, nombre et rythme des choses, vous ne perdîtes pas l'équilibre, ce divin soir où vous dites sur le pain: ceci est mon corps, et sur le vin: ceci est mon sang.

Gloire à vous pour tout ce que vous avez rêvé et réalisé: dix fois, cent fois, mille fois gloire à vous pour l'invention et la réalisation de l'Eucharistie. Ni la terre, ni les cieux, n'ont les voix qui suffiraient à louer le Sacrement. Que le silence soit sa Louange. *Silentium tibi Laus.*

Je me tairai, pas toutefois. sans avoir adressé une prière, Dieu de l'Hostie. Avant que le soleil ait terminé sa course, vous nous bénirez, Seigneur. Faites cette bénédiction large comme votre bonté.

Jetez d'abord un œil favorable sur cette Eglise canadienne, notre amie et notre sœur. Elle a concerté pour vous cette fête: bénissez-la! Prolongez ensuite votre regard vers le Sud. Il rencontrera ces jeunes et vivantes Eglises des deux Amériques: bénissez leurs activités fécondes. Daigne l'une de vos mains sacrées s'étendre vers le Nord, et, par delà le Pôle atteindre cette Asie, redoutable réservoir de races idolâtres, dures aux efforts de la croix et aux attaques de l'épée: bénissez-la. Que l'autre de vos mains aille vers l'Ouest: elle y trouvera dans le Pacifique immense des îles innombrables, et plus loin, la mer des Indes étant franchie, l'Afrique brûlante et noire: bénissez, Seigneur, bénissez, Seigneur, les îles innombrables; bénissez l'Afrique brûlante et noire. Enfin, Seigneur, qu'un rayon de votre cœur Divin coure chaud et tendre vers notre Europe, afin d'y dissiper les horribles ténèbres de scepticisme et le froid d'indifférence qui l'enveloppe. Bénissez-la! Si j'osais, ô

notre Maître, dans ce vieux monde, je vous désignerais deux points pour lesquels je vous implore avec une particulière ardeur: Notre Rome et ma France. Oh oui! à Rome, le chef visible de la Catholicité, son Père, son Pasteur, son Prêtre Souverain, le Pape. Oh oui, toujours! en France, bénissez nos peuples, bénissez leurs Pasteurs. Ceux-ci avec leurs fidèles, — leurs fidèles loyaux, s'entend. — Vous les apercevrez à travers un nuage de poussière et de fumée, le nuage des batailles. Ce spectacle n'est pas fait pour vous contrister, ô mon Roi ! Les rois aiment les régiments qui triomphent, qui ont de bons casernements. Ici j'ai vu des chefs de régiments triomphants et bien casernés. Tant mieux. Soyez-en béni, Dieu des victoires, et en soient félicités nos frères très chers, de quelque nom qu'ils s'appellent; et quelque langue qu'ils parlent! Toutefois, les rois aiment plus encore les régiments qui se battent. Ils leur doivent un regard de plus tendre bienveillance; ce regard nous le réclamons, Seigneur, aujourd'hui, nous sommes le régiment qui se bat.

Hostie salutaire, en ce Congrès intermondial, nous vous avons prié pour le monde. Sauvez! Sauvez le monde! Ainsi soit-il!

La messe solennelle chantée à la cathédrale n'est pas encore terminée que déjà, aux abords de l'église Notre-Dame, les rues sont envahies. A l'ouest de l'église jusqu'à la rue McGill inclusivement, les différents groupes ont été convoqués aux endroits qu'ils doivent occuper avant le départ de la procession. De tous côtés, depuis onze heures, sociétés chorales, délégations paroissiales, associations pieuses, fanfares affluent, gagnant chacune la rue où elle doit stationner. On ne compte plus les bannières, les drapeaux de toute couleur et de toute forme. C'est, sous le ciel bleu et sous le gai soleil, un froissement continu de soie, un perpétuel rutilement d'or. Jusqu'au reposoir, sous les arcs, le long des rues où doit se faire le défilé, le peuple attend. Les gares, le matin, ont compté cent quinze trains et plus de quatre cent mille personnes sont entrées dans la ville. Avec ce que les jours précédents avaient amené de monde, avec la population ordinaire on peut évaluer le nombre probable de spectateurs. Ils sont massés sur des estrades élevées partout, parfois à trente et quarante degrés superposés; dans les fenêtres, sur les balcons, sur le toit des maisons, dans les arbres, et sur les trottoirs à dix rangs de profondeur. Cette multitude immense se tiendra calme, respectueuse, recueillie pendant cinq heures consécutives, fière de l'honneur qui lui est fait, heureuse de donner un témoignage public et non équivoque de sa foi profonde.

Midi et demi. Le bourdon de Notre-Dame s'ébranle. Il jette dans l'air calme ses notes puissantes et graves que la brise emporte au loin sur le fleuve. C'est le signal attendu. Immédiatement la procession se forme. A une heure elle est en mouvement. A travers deux haies de spectateurs, sous la coupole des arcs de triomphe, le long des rues dont toutes les maisons ont été littéralement tapissés, de la base au faîte, de draperies et de banderolles, elle s'avance lentement déroulant d'incomparables splendeurs sous les yeux émus et souvent remplis de larmes des assistants.

Voici dans quel ordre se fait le défilé :

Un groupe d'agents de police, sous le commandement de l'inspecteur Leggett, à cheval.
Un détachement de pompiers.
Le bataillon des Zouaves.
Chœur No 1.
La jeunesse Catholique.
Fanfare.
Un membre du Comité de procession avec ses messagers.
Les sociétés catholiques.
Les "Hibernians", précédés de la Garde du même nom.
La C. M. B. A.
Chœur No 7.
La Garde Indépendante Champlain d'Ottawa
Les Forestiers Catholiques.
La Garde Indépendante Pie X.
L'Alliance Nationale.
Fanfare.
La Garde Indépendante Duvernay.
Chœur No 3.
Union Saint-Pierre.
L'Union Saint-Joseph de Saint-Henri et l'Union Saint-Joseph du Canada.
La Musique de Montréal et les Artisans Canadiens-français.
Chœur No 2.
La Garde Indépendante des Chasseurs de Salaberry de Québec.
Chœur No 4.
Les Chevaliers de Colomb.
La Garde Indépendante de Lowell, Mass.
Chœur No 5.
Les Sociétés de Tempérance.
Les "Holy Name" et la société Saint-Vincent de Paul de Brooklyn
La Garde Indépendante Champlain de Québec.
La St. Patrick's Society.
La Garde Indépendante Ville-Marie.
Chœur No 6.
L'Association Saint-Jean-Baptiste.
Fanfare et cadets des Zouaves.



Le cardinal Gibbons. Le cardinal Légat. Le cardinal Logue
Les trois cardinaux du Congrès.
The three cardinals of the Congress.

Un r
La (
Chœu
Les f
Fanf
Chœu
Les (
Les (
Un n
Chœu
Les p
freries (
suivant

Notre
Clotilde,
chelaga,
Longue-
dun, Sai
es Sour
Jean de
Saint M
Sainte-C
Carmel,
Colonie
liques,
Sault-au-
Saint-Co
te-Doroth
François
Mineur, S
Longueui
Chambly,

Les dé

Diocèse
cèse de N
cèse de L

Diocèse
Fanfar
Chœur
Chœur
Les Dé
Les Dé
Les Dé
Fanfare
Les Fra
Un men
Commu
4

Un membre du Comité de Procession avec ses messagers.
La Garde Indépendante Jacques-Cartier de Québec.
Chœur No 8.
Les Ligues du Sacré-Cœur.
Fanfare.
Chœur No 9.
Les Congrégations de la Sainte-Vierge.
Les Conférences de Saint-Vincent de Paul.
Un membre du Comité de Procession avec ses messagers.
Chœur No 10.
Les paroisses du diocèse de Montréal avec leurs sociétés, archiconfréries et associations, bannières et oriflammes déployées dans l'ordre suivant :

Notre-Dame, Saint-Paul, Notre-Dame du Perpétuel-Secours, Sainte-Clotilde, Saint-Vincent, Saint-Clément de Viauville, Saint-Eusèbe, Hochelaga, Sainte-Cl. . Sacré-Cœur, Saint-Pierre, Saint-Jean-Baptiste, Longue-Pointe, V. ray, Saint-François d'Assise, Notre-Dame de Verdun, Saint-Arsène, Maisonneuve, Saint-Stanislas, Saint-Vincent de Paul, es Sourds-Muets, L'Enfant-Jésus, Saint-Anselme, Saint-Zotique, Saint-Jean de la Croix, la Colonie Syrienne, Saint Anthony's, Saint Mary's, Saint Michael's, Saint Agnès, Saint Thomas d'Aquinas', Saint Patrick's, Sainte-Cunégonde, Saint-Jacques, Saint-Charles, Notre-Dame du Mont-Carmel, la Colonie Italienne, Sainte-Elisabeth, Saint-Henri, Lachine, la Colonie Polonaise et Lithuanienne, Caughnawaga, les Chinois Catholiques, Montréal-Sud, Saint-Laurent, Saint-Sacrement, Saint-Sulpice, Sault-au-Récollet, Terrebonne, Saint-Rémi, Saint-Vincent de l'Ile Jésus, Saint-Constant, Sainte-Anne-des-Plaines, Saint-Martin, Vaucluse, Sainte-Dorothée, Saint-Léonard, Sherrington, Pointe-aux-Trembles, Saint-François de Sales, Sainte-Anne de Bellevue, Saint-Luc, Saint-Jacques le Mineur, Saint-Hermas, Sainte-Scholastique, Sainte-Rose, Sainte-Thérèse, Longueuil, Boucherville, Saint-Isidore, Saint-Hubert, Saint-Jérôme, Chambly, Verchères, Contrecœur, Lachute, Varennes.

Les délégations canadiennes :

Diocèse de Joliette, diocèse de Sherbrooke, diocèse d'Alexandria, diocèse de Nicolet, diocèse de Saint-Hyacinthe, diocèse de Valleyfield, diocèse de London, diocèse de Trois-Rivières, diocèse d'Ottawa.

Diocèse de Saint-Boniface.
Fanfare Italienne.
Chœur No 11.
Chœur No 12.
Les Délégations Acadiennes.
Les Délégations Américaines.
Les Délégations Européennes.
Fanfare.
Les Fraternités du Tiers-Ordre.
Un membre du Comité de Procession et ses messagers
Communautés religieuses comme suit :

Frères du Sacré-Cœur, Frères de Saint-Gabriel, Frères de Lamennais, Frères Maristes, Frères de la Charité, Frères des Ecoles Chrétiennes.

Les Révérends Pères de la Société de Marie, Sainte-Croix, Rédemptoristes, Saint-Viateur, Saint-Sacrement, Oblats de Marie-Immaculée, Dominicains, de la Compagnie de Jésus, Franciscains, Trappistes.

Un membre du Comité de Procession et ses messagers.

Cérémoniaires.

Les Enfants de Chœur.

Les Séminaristes.

Les prêtres.

La fanfare du "Mont Saint-Louis."

Les Chanoines des diocèses étrangers.

Les Vicaires-Généraux des diocèses étrangers.

Le sous-diacre porte-croix entre deux acolytes.

Les prêtres en ornements.

La fanfare du 65e.

Les représentants d'évêques.

Les Chanoines de Montréal.

Les Abbés Mitrés.

Les Evêques et leurs chapelains.

Les Archevêques et leurs chapelains.

Les anciens zouaves pontificaux.

Le Chapelain porte-crosse.

Les thuriféraires.

Les petits pages et thuriféraires.

Son Eminence le Cardinal Légat portant le Saint-Sacrement, avec ses ministres sous le dais, entouré de la Garde d'honneur formée par un détachement du 65e.

Un Chapelain de Mitre.

Les Associés de la Mission Pontificale.

Les Familliers du Révérendissime Cardinal Célébrant.

Deux porte-clefs.

Deux cérémoniaires.

Les Eminentissimes Cardinaux.

Un cérémoniaire.

Le Révérendissime Archevêque de Montréal en "cappa magna" et ses Chapelains.

Un cérémoniaire.

Les protonotaires Apostoliques.

Les Prélats domestiques.

Les Camériers secrets sans mission.

Les Ordres Pontificaux.

Le Comité permanent des Congrès Eucharistiques.

Les Cadets du Mont Saint-Louis et le 65e bataillon formant la Garde d'honneur des dignitaires ecclésiastiques.

Les corps officiels.

L'administrateur du Canada et son état-major.

Le gouverneur du Rhode-Island et son état-major.

Le lieutenant-gouverneur et son état-major.

Le représentant du Gouverneur Général et ses aides de camp.

Le Gouverneur de l'Etat du Rhode Island, E. U., et ses aides de camp
Le représentant du Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec et ses aides de camp.
Le premier Ministre du Canada et les Membres du Cabinet.
L'orateur de la Chambre des Communes
La Magistrature.
Les Députés à la Chambre des Communes.
Le premier Ministre de la Province de Québec
Les membres du Conseil Exécutif de la Province de Québec
L'orateur du Conseil Législatif.
Les membres du Conseil Législatif.
L'orateur de l'Assemblée Législative.
Les membres de l'Assemblée Législative.
Le Maire de Montréal.
Messieurs les Commissaires et Echevins de la Cité de Montréal
Le Bâtonnier de l'ordre des avocats.
Le Barreau.
Le Président de la Chambre des Notaires
Les Notaires.
Les Professeurs de l'Université Laval.
L'Université Laval.
Les corps professionnels: les médecins, les pharmaciens, et l'école technique, représentée par une délégation.
L'Adoration Nocturne.
Les Confréries du Très Saint-Sacrement.
Extrême arrière-garde: les Zouaves Pontificaux du Cercle Paroissial de l'Enfant-Jésus.

A quatre heures et demie seulement le Saint-Sacrement quittait Notre-Dame, porté par le Cardinal-Légat. Jusqu'au reposoir il s'avancera sur un vrai chemin de fleurs, les pages-fleuristes vidant devant lui leurs corbeilles aussitôt remplies. A sept heures, par la rue Rachel, on atteignait le reposoir. La nuit était venue, une nuit lumineuse et douce où dans le ciel serein la lune s'élevait paisible. Au loin les clochers, pleins de la rumeur de leurs cloches en branle, s'illuminaient. La coupole du reposoir elle-même s'enveloppait de mille feux tandis que la foule quittant les rues où le Saint-Sacrement venait de passer, s'entassait, toujours plus pressée, plus compacte. On la devinait plutôt qu'on ne la voyait, sur les pentes de la montagne et très loin sur les pelouses du parc.

"C'est notre Dieu": trente chœurs de chant reprennent ensemble ce refrain, les fanfares jouent, les clairons sonnent, les bombes éclatent dans l'air sonore, puis une acclamation immense, unique. Voici le cortège d'honneur, du Christ-Roi, voici le Roi lui-même.

Mgr l'archevêque de Montréal élève en ce moment la voix. Toute son âme passe dans ces appels, dans ces vivats, dans ces prières, que la foule répète après lui :

" Vive Jésus-Christ ! "	" Vive l'Ecosse ! "
" Vive l'Eucharistie ! "	" Vive l'Irlande ! "
" Vive Marie Immaculée ! "	" Vive l'Acadie ! "
" Vive l'Eglise ! "	" Vive le Manitoba ! "
" Vive Saint-Jean-Baptiste ! "	" Vive la Belgique ! "
" Vive Saint-Patrice ! "	" Vive l'Italie ! "
" Vivent tous les Saints ! "	" Vive la Terre Sainte ! "
" Vive le Canada ! "	" Vive l'Australie ! "
" Vivent les Etats-Unis ! "	" Vive l'Océanie ! "
" Vive la France ! "	" Vive l'Europe ! "
" Vive l'Angleterre ! "	" Vive le Saint-Sacrement ! "

" Jésus-Hostie, à vous nos cœurs !"

" A vous le clergé ! "	" A vous nos diocèses ! "
" A vous nos jeunes gens ! "	" A vous l'épiscopat ! "
" A vous nos enfants ! "	" A vous les orphelins ! "
" A vous les pauvres ! "	" A vous les malades ! "
" A vous nos familles ! "	" Amen ! Amen ! Amen ! "

Puis le silence, le silence émouvant des grandes églises, la foule prosternée et au-dessus, dans les mains du Cardinal, l'ostensoir qui s'élève et qui bénit. Instant inoubliable, que ceux-là seuls comprendront qui l'ont vécu ! Instant béni, où des siècles de foi recevaient leur récompense, où les morts, les morts humbles ou glorieux, les artisans modestes ou célèbres de notre vie nationale ou religieuse, semblaient surgir de leur tombe, se mêler aux vivants et adorer avec eux le Dieu de nos autels.

Le cortège arrêté au reposoir, redescend maintenant un peu. La sainte Hostie, déposée dans la chapelle des religieuses de l'Hôtel-Dieu sera adorée jusqu'au matin par les âmes pieuses qui se succéderont devant elle. Et pour lui faire honneur encore, à cette heure la ville entière s'illumine et s'embrase, le ciel est empourpré de toutes les splendeurs de la terre. C'est l'apothéose finale !



CHAPITRE II

LES SEANCES GENERALES DU SOIR DANS L'EGLISE NOTRE-DAME

Ces deux séances du vendredi soir et du samedi soir furent, au dire de tous, d'une beauté souveraine. Ce fut une manifestation de foi chrétienne, en même temps que d'ardent amour au Souverain Pontife dans la personne de son représentant. L'église est pleine, pleine à déborder quand celui-ci, vers huit heures et demie, y fait son entrée solennelle, escorté d'une longue théorie d'évêques, de prélats, de dignitaires ecclésiastiques. L'orgue joue à ce moment et de vingt mille poitrines s'élancent les acclamations vibrantes, éloquente manifestation d'un enthousiasme et d'une émotion qui semblent ne pouvoir se calmer.

Le silence étant enfin établi, le Cardinal se lève, il s'étonne devant cette foule, il dit sa joie, il remercie, il félicite, puis il confie à Mgr Heylen, président du Comité permanent des Congrès Eucharistiques, le soin de diriger ces réunions du soir.

Mgr Heylen prend immédiatement la parole.

Au nom du Comité permanent des Congrès Eucharistiques, dont j'ai l'honneur d'être le président, j'aime à exprimer, tout d'abord, la joie profonde, l'émotion vive que nous avons éprouvées lorsque Monseigneur l'Archevêque de Montréal accepta de tenir le XXIe Congrès dans sa ville épiscopale.

Il allait donc se réaliser le vœu qui maintes fois s'était trouvé — quoique timidement — sur les lèvres des fondateurs de notre œuvre. Il allait s'accomplir le rêve que leur pensée aimait à caresser. Ce n'était pas à quelques nations de la vieille Europe que resterait limitée l'action des Congrès ; elle allait s'étendre à l'univers tout entier et amener toutes les nations à témoigner, dans ces grandioses manifestations internationales, leur foi et leur amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans la Très Sainte Eucharistie.

En vérité, quelle n'eût pas été l'allégresse des de Ségur, des de la

Bouillerie et des premiers apôtres de cette admirable et audacieuse idée, s'ils avaient pu prévoir qu'après si peu d'années, leur œuvre serait favorisée d'un tel accroissement, qu'elle franchirait les mers et ferait ce pas gigantesque vers la conquête du monde!

La joie qu'ils auraient éprouvée, nous la ressentons nous-mêmes au fond du cœur. Je dis plus: cette joie est partagée, j'en ai la conviction, par tous les chrétiens des deux hémisphères. Quel est le fidèle — s'il a vraiment à cœur le triomphe de la vérité — qui ne s'est réjoui du développement providentiel d'une œuvre qui tend à restaurer et à étendre le règne social de Jésus-Christ, à une époque où les nations se montrent si infidèles?

Car, ils sont hélas! loin de nous les temps où le culte eucharistique occupait dans la société la place d'honneur à laquelle il a droit. Durant ces siècles de foi qu'a connus le Moyen-Age, les peuples gardaient religieusement dans leurs institutions et dans leurs coutumes les hommages dus au Roi des Nations; on voyait les Souverains et leurs gouvernements tenir à honneur d'être les vassaux de l'Eucharistie: les soldats et leurs chefs allaient, avant de combattre, se prosterner aux pieds des autels, s'asseoir à la Table sainte.

A présent, c'est l'apostasie. J'en appelle surtout à ceux qui, ici, représentent nos pays d'Europe. N'a-t-on pas vu souffler, du Nord au Midi, du Levant au Couchant, un vent apparemment de neutralité et d'indifférence, mais qui, en réalité, ne fait que pallier l'hostilité et la persécution? Ne voyons-nous pas les Etats faillir à leur mission et marcher délibérément dans la voie de l'Athéisme?

Contre cette attitude des nations, les Congrès Eucharistiques ont élevé une protestation vigoureuse. A ce flot montant d'opposition à Dieu ils ont opposé une digue résistante. Nous pensons qu'avec l'aide d'en haut, leur action n'a pas été dans le passé stérile. Et quant au premier Congrès tenu sur le sol américain, nous en attendons des fruits plus consolants encore. Qui ne nourrirait cette espérance en contemplant le spectacle qui, plus encore qu'aux précédents Congrès, s'offre aujourd'hui à nos regards? Un Congrès Eucharistique, c'est l'image, la physionomie de l'Eglise Universelle qui unit tous les efforts de ses enfants pour affirmer ses droits et ceux de son auguste fondateur, et pour rétablir le règne social de Jésus-Christ. Qu'elles doivent être puissantes la prière et l'action de cette immense famille, répandue par toute la terre, qui s'est fait représenter ici à tous ses degrés. Notre Père bien-aimé, Sa Sainteté Pie X, est présent parmi nous: nous le saluons avec respect et amour dans la personne de son Légat. A ses côtés, nous vénérons les premiers Pasteurs des diocèses, cardinaux, archevêques et évêques, représentant ici les Eglises des deux continents. Ensuite, il n'y a presque aucune nation, si lointaine soit-elle, qui ne retrouve ici ses délégués, prêtres, religieux ou laïques. Et par delà ce petit nombre d'hommes appelés à participer directement au Congrès, c'est une multitude de fidèles qui absents de corps, sont ici avec nous de cœur. Serait-il exagéré de dire que l'Univers chrétien dirige aujourd'hui sur nous ses regards? Il me semble qu'en cette circonstance,

l'union dans la prière et dans l'effort a formé un vaste réseau encerclant la terre entière.

Oui, — et c'est une pensée bien touchante — il s'élève aujourd'hui vers le ciel une voix puissante, dans laquelle on reconnaît la prière réunie de toutes les nations. Elle appelle sur ces assises solennelles la bénédiction et la fécondite.

De partout aussi, on suit les cérémonies et les études du Congrès; et l'on attend le résultat de ses travaux pour promouvoir avec une nouvelle ardeur la diffusion du culte eucharistique.

De partout enfin, on s'associe à cette manifestation publique et sociale de la procession de clôture qui promet d'atteindre, en cette catholique cité, un développement et une splendeur jusqu'ici insoupçonnés.

Ces pensées si consolantes, ces belles espérances font s'échapper de notre cœur un cri de reconnaissance à l'adresse de tous ceux qui ont coopéré à l'organisation et au succès du Congrès de Montréal.

Reconnaissance à notre bien-aimé et admirable Pontife, Sa Sainteté Pie X, le Pape de l'Eucharistie et des Congrès. Reconnaissance à Son Eminence le Cardinal Vannutelli, Légat de Sa Sainteté, notre illustre bienfaiteur, qui prodigue si largement à l'Œuvre le bienfait de sa protection, l'éclat de ses talents et de son nom.

Reconnaissance l'illustre Archevêque de Montréal pour l'hospitalité grandiose qu'il a donnée au Congrès dans le cadre incomparable de a ville épiscopale, et pour la piété et le zèle qu'il a mis à en assurer le succès. Qu'il soit loué et béni de nous avoir mis en contact avec cette population si sympathique et si chrétienne, dans laquelle nous sommes ravis de reconnaître les mérites tout à la fois de la nation française dont elle tire ses origines, du peuple américain qui lui a donné son sol et de la race britannique dont elle est la colonie. Il y a deux ans, au Congrès de Londres, vous nous parliez, Monseigneur, de la foi et de la dévotion qui caractérisent la vieille Province de Québec et de l'accueil que votre ville réservait à un Congrès Eucharistique sur les rives du Saint-Laurent. Que votre Grandeur me permette de le dire: la réalité a dépassé ces promesses et notre attente. Ici aussi, pour croire il faut avoir vu!

Reconnaissance ensuite aux Eminentissimes Cardinaux, à nos bien-aimés frères, les Evêques du monde chrétien qui ont dû cette fois, pour répondre à notre appel, accumuler, multiplier les sacrifices. Leur présence est pour nous la plus enviable des récompenses.

Reconnaissance aux autorités civiles qui par un exemple aussi grand que rare, ont tenu à proclamer publiquement leur fidélité à ce Dieu de qui toute autorité tire son origine et sa force.

Reconnaissance enfin à tous les Congressiste[illegible]i, soit de l'Ancien, soit du Nouveau-Monde sont venus personnellen[illegible] affirmer leur amour envers l'Eucharistie.

Et maintenant, je termine par ce mot que j'ai entendu chanter dans votre réunion inoubliable d'ouvriers chrétiens: En avant marchons.

Que l'on dise bientôt du Congrès de Montréal qu'il a surpassé tous les Congrès précédents, non seulement par la magnificence, mais aussi par l'abondance des fruits!

Puisse-t-il nous retremper tous dans la foi et dans la dévotion à l'Eucharistie et nous pénétrer d'une ferme volonté de nous dépenser sans trêve et sans mesure à la glorification du Dieu de nos autels.

Puisse-t-il nous suggérer les vrais moyens pratiques d'avoir raison de la funeste indifférence du monde; d'opérer le retour des hommes à la pratique des devoirs chrétiens!

Puisse-t-il provoquer partout un nouvel essor des œuvres religieuses et sociales, qui assureront à Jésus-Eucharistie les hommages privés et publics auxquels Il a droit!

Mgr l'Archevêque de Montréal répond:

EMINENCE,

J'accepte avec bonheur l'honneur qui m'est fait. La tâche ne me sera pas difficile et je dirigerai les travaux de cette séance sous la présidence de Monseigneur l'évêque de Namur, le président du Comité permanent des Congrès Eucharistiques.

Qu'il me soit permis d'ajouter un nom aux noms illustres des princes de l'Eglise que vous avez entendus tout à l'heure. Je recevais d'Edimbourg, il y a quelques jours, le télégramme suivant:

" ARCHBISHOP OF MONTREAL, CANADA."

" Please accept and convey to all the assurance of my deep regret and disappointment that I am prevented by special and important business from attending the Congress. I deeply lament I am deprived of this great privilege and of showing my affectionate respect to Your Grace and Catholics of Canada."

" DUKE OF NORFOLK."

(Applaudissements.)

La nouvelle s'est répandue hier, je ne sais comment, ici et à l'étranger, que le cardinal-légat était indisposé ou malade, et cette nouvelle, peut-être, a déjà traversé les mers. Cette nouvelle, mesdames et messieurs, est absolument fausse, vous n'avez qu'à regarder Son Eminence (applaudissements) pour voir comme elle se porte bien.

Nous avons un cardinal-légat incomparable (applaudissements), rien ne le fatigue. Je le vois à l'œuvre du matin au soir, et je puis lui rendre ce témoignage en toute vérité: le Cardinal Vannutelli est un de ces hommes que le labeur fait vivre et qui est d'autant plus heureux qu'il répand plus de bonheur autour de lui. (Applaudissements.)

Nous allons maintenant entendre le Prince de l'Eglise assis à côté de Son Eminence: le Cardinal Logue (Appl.); c'est lui qui ouvrira les discours très éloquents que nous entendrons ce soir.



LE [illegible] ET SA SUITE

Cardin
bishop B

" Your
so much s
you the cu
This is
I am ve
which are
tunity of
In the f
of Namur,
wields the
congratula
this Inter
abroad ove
the childr
Congress h
people of
I, theref
my congra
great work
also join w
his princel
and people
This Co
wise, becau
in this pre
and the Cl
the Church
in the auth
fact that h
already pre
-- so man
" The Car
All these
a great dea
pends upon
Eminence,
readiness
through th
You kno
and moral,
ruler, and
than when
Cardinal o
This pre
not be othe

Cardinal Logue, who was introduced by His Grace Archbishop Bruchesi spoke as follows :

" Your good Archbishop has played an important role this evening, so much so, in fact, that I simply have to touch the button to turn upon you the currents of eloquence which are to come after me.

This is my business, and this can be done in a very few words.

I am very glad, indeed, that it has become my lot to open the adresses which are to be made to you this evening, because it gives me an opportunity of expressing thoughts which are struggling to be expressed.

In the first place, I desire to join myself with my friend, the Bishop of Namur, in congratulating the worthy and energetic Archbishop who wields the destiny of this Diocese. I join with the Bishop of Namur in congratulating you and your illustrious Archbishop on the success of this International Eucharistic Congress. It is only necessary to look abroad over this vast multitude, or to have been present to-day when the children marched past, in order to be convinced of the fact that this Congress has been taken up with the greatest enthusiasm by the Catholic people of Canada.

I, therefore, join with His Lordship the Bishop of Namur and convey my congratulations to your illustrious Archbishop for the success of the great work which he has undertaken and carried through so well. I also join with His Lordship in returning thanks to your Archbishop for his princely hospitality. We return the same thanks to all the Clergy and people who are well worthy of their Archbishop.

This Congress is a magnificent success, and it could not be otherwise, because all the elements which go to achieve success are to be found in this present Congress. We have here the Church of the Old World, and the Church of the New World. We have the most venerable of all the Churches, the mother and mistress of all the churches represented in the authority and blessing of our Holy Father, the Pope, and in the fact that he has delegated His Eminence Cardinal Vannutelli, who has already presided over a number of International Eucharistic Congresses, — so many indeed, that I believe his name will go down in history as "The Cardinal of the Eucharistic Congresses."

All these Congresses have been successful up to the present time, and a great deal — perhaps the chief part — of that success (as far as depends upon human hands), was due to the zeal and kindness of His Eminence, the kindness with which he has received everyone, and his readiness to undergo any amount of inconvenience in order to carry through the great work which the Sovereign Pontiff has given him to do.

You know, my dear friends, the Pope is infaillible in matters of faith and moral, but, apart from his infaillibility he is a wise man, and a wise ruler, and I don't believe he ever showed a greater proof of his wisdom than when he selected His Eminence Cardinal Vannutelli to be the Cardinal of the Eucharistic Congress.

This present Congress is, as I say, a great success, and, indeed it could not be otherwise. You have united in celebrating this great profession

of faith and love and devotion to our Blessed Lord in the Holy Eucharist.

The Church of the Old World, and the Church of the New World are very well represented here. I might draw your attention, in the first place, to the fact that you have here a representative of the Church of France, which has a special claim upon the Catholics of Canada, and between which there exists a tie not merely of religion but of love. That glorious Church! The oldest daughter of the Church! has been suffering persecution for some time past, but sh has been great. As she has been great in her prosperity, she has also been great in her persecution. I do not believe that in all French history you would find a grander fact than that which has been verified in France during the last five or six years. We have seen the venerable Bishops and the zealous Clergy walking out of their palaces and their presbyteries, and giving up what little means of support they had (for the priests at least it was very small), and throwing themselves upon the Charity of the world, in orde to yield willingly to the advice and direction of the Vicar of Jesus-Christ.

This is a great fact, my dear friends. It is a sublime object lesson to the rest of the Church. It is a lesson of zeal and self-sacrifice and disinterestedness which is worthy of the early days of the Church, and is something which we ought to consider very carefully in this latter day.

Then, you have from every part of Catholic Europe delegates at this Congress. They are here from England, which has had a glorious past and which I hope shall have a bright future. There are delegates here from Belgium and from Germany — in fact from the principal Catholic Countries of the Old World. Not only that, but you have here delegates from countries which are not catholic.

There are delegates here from every part of the New World, and, we have amongst us a large number of the Hierarchy of the magnificent young Church of America — Archbishops and Bishops and Priests who are never behind when there is any good work to be done for the glory of God or the welfare of the people. Almost the whole of the Hierarchy of the Church of the United States of America is here, so that everything which could contribute to the success of this Congress seems to have conspired, under the Providence of God to make it what it is, and to make it a memorable Congress.

I believe this is the greatest Congress which has been held in honor of our Lord in the Holy Eucharist, and I believe there will be no brighter page in the history of the Catholic Church in Canada than that page which we are engaged in emblazoning at the present time. I am convinced that Canada deserves this distinction. She has always been faithful to her noble traditions, and her glorious memories. The original founders of this Dominion of Canada were Christians and holy men and holy women. Some of them were warriors, but they went to war with the Cross emblazoned on their banners. They were true, no doubt in their allegiance to the King of France, but they were also true to a higher allegiance — they were true in their allegiance to Almighty God

These heroes and saints have founded a great country here in Canada — they have founded a Christian country. They were heroes; but they were Christian heroes, so that Canada deserves the distinction and success which we witness here these days.

In passing, I might be permitted to say a word in regard to my own poor country — she is a small little place, no doubt, but she has large pretensions.

We have not much in the way of worldly things and we are remarkable for little beyond the perennial green of our Ireland and our perennial confidence and fidelity in the faith of Jesus-Christ, which was planted by Saint Patrick.

We could do very little to contribute to the success of this Congress, directly by ourselves. One of my colleagues in the Episcopacy and myself, and a number of our priests (not very many) came here to assist in this Congress, so it may be vanity on my part to make a claim to the effect that we have contributed very largely to the success of the Congress.

However, you know, my dear friends, that we were always missionaries in that little Ireland of ours. In the early days of our Christianity we were missionaries by choice, in later times we were missionaries by compulsion. In the early ages our learned men and women came even to the very coasts of America. America was not born then, neither were the Americans. Our learned men and women went through continental Europe, even to Italy itself to evangelize the people. In these days the motto was "Peregrinatus pro Christo."

In later days, through the designs of Providence our people were driven abroad to Canada and America, and they were not idle there. They helped to build up the magnificent Church of the New World, and they helped you here in Canada pretty well too.

Yes, you have a great many Irish people here in Canada who are good Catholics, side by side with the French Canadians, both remarkable for the fact that they have kept the faith, and kept it not only by clinging to the skirts of the Church like many other people, but they have practiced their religion and have given edification. This was one of the secondary ideas I had in coming here — to show my love and respect for this grand Catholic Canadian country.

I remember the great occasion when the Bishops of the whole world were assembled together in Rome under the presidency of the great pope Pius IX for the Vatican Council. Cardinal Manning asserted publicly that there was no patron saint of a nation, or no apostle of a nation who had so many children amongst the Prelates who were present at that Council as Saint Patrick. I believe Cardinal Manning had good grounds for asserting that fact.

Although we are only a small island — a mere speck in the Ocean — we pride ourselves on having supplied to the American Church a greater number of illustrious Bishops than any other country. We pride ourselves on the fact that they are either born children of Ireland, or are the descendants of Irish parents — in either case children of Saint Patrick.

So that, although my colleague and myself can do very little in coming here, and can aid very little in the success of this magnificent manifestation, still we take a pride in the work which has been done by our brothers in the United States, and we think we can lay some claim to a part of it.

We, poor Irish, have a large claim on humanity. We even have a claim on the Primate of the Church of England, the illustrious Archbishop of Westminster. If the judgment of Solomon were carried out literally and he was divided up, we could claim one half of him. However, we do not want to divide the Bishop of Westminster, but, like the real mother in the time of Solomon we will give him altogether to the English.

Love of our Divine Lord in the Holy Eucharist is the main idea behind this Congress. Our Lord himself stated that when he should be raised on high he would draw all things to Him. He drew all to Himself on the Cross and He draws all to Himself in the Holy Eucharist.

The Eucharist is the very foundation stone of our Church. It is the very centre of our desires and all our love. Hence, we would be very cold indeed, and very indifferent if we did not endeavour to make an effort, even were the effort that of crossing the Atlantic, and perhaps suffering seasickness (as some of our fellow-travellers did), for the purpose of showing our love for our blessed Lord in the Holy Eucharist.

I believe that, under the designs of Providence, these wonderful manifestations of great faith and great devotion are intended to have practical results, and what practical results I hope for and foresee in these great gatherings are, at least, a complete union among the Catholics of every nation.

You know, my dear friends, that the blessed Eucharist is the symbol of union, and our Lord in the blessed Eucharist is the Creator of Union, He is the God of Charity, and Charity is the very principle of Union, and I think one of the most beautiful, and one of the most glorious effects which we can see as following from this Eucharistic Congress is the establishment of complete union among the Catholics of every country.

You know that at the present day there is union among the enemies of the Church. They are united in abusing all her designs for man's salvation. They are united in endeavouring to defeat the work of the Church. They are united in an effort to corrupt our children in their schools, and you must know that it is only by union among Catholics the designs of the enemies of the Church can be thwarted. One result then, which I hope for, and which I am sure will follow from these gatherings or Eucharistic Congresses, is that we can be like the early Christians, one in thought, one in word, and one in action. If we can be that, and if we are prepared to unite, we will be prepared to defend the Church and the head of the Church and our holy faith against gainsayers. Our motto should be the motto of Saint Paul, "Give offence to no one that our ministry may not be brought into disrepute." But at the same time, we ought to be prepared to defend our Church.

While we are prepared to live in peace with our neighbors, we need make no offensive war on any one.

At the same time, as I say, we ought to be prepared to defend ourselves and to defend our Church whenever it is attacked. We should be shoulder to shoulder to meet these attacks, and I believe that these Eucharistic Congresses furnish a splendid opportunity of drawing Catholics together, or massing them as a general masses his troops, so that whenever the Church is attacked or assailed they may be prepared to repel the attacker.

This is one result we all hope for, but, there is another proof, perhaps a higher and nobler one, and that is we may hope for the blessings of God on ourselves, our families, and all of those who are near and dear to us, if we join in rendering this homage to our dear Lord, for Love of him in the Blessed Eucharist.

I am perfectly sure that this Congress will bring a blessing upon Catholic Canada, and a blessing upon its Bishops, priests and people generally. I am also perfectly sure that it will contribute largely to carry out the great work which our Holy Father the Pope proposed to carry out when he was raised to the Pontificate — the great work of renewing all the languages and all things in Christ. This should be our chief aim in all our devotions, and everything which is done in connection with the Eucharistic Congresses. I am perfectly sure that the work has been well done at these Congresses up to the present, and that it will continue to be so done, so that when it is over the Catholic people of Canada — nay, the Catholic people of the world will have reason to bless God for this manifestation of his Providence — for this evidence of his love and care for those who are devoted to our Divine Lord in the Blessed Sacrament.

Mgr Bruchési annonce l'orateur suivant :
" A la demande de son Eminence, le Révérend Père Bailly, Supérieur-Général des Pères de l'Assomption, va nous faire une communication importante, et ensuite vous aurez le plaisir d'entendre Sir Wilfrid Laurier."

DISCOURS DU R. P. BAILY

Éminentissimes Seigneurs,
Messeigneurs,
Mesdames et Messieurs,

Laissez venir à moi les petits enfants.

C'est la gloire de nos Congrès Eucharistiques d'être restés vierges de toute erreur et d'avoir toujours fait écho à la parole du Souverain Pontife, l'écho le plus fidèle, le plus sincère, le plus immédiat, le plus [illegible]yeux. Or, cette parole v[illegible]nt de se faire entendre ces jours derniers dans le Décret : "*Quam singulari Christus amore,*" Décret par lequel

S. S. Pie X, admettant les petits enfants à la communion fait écho aux paroles de Jésus: "*Laissez les petits enfants venir à moi,*" comme si vingt siècles n'avaient point affaibli le retentissement de ces accents si doux et si touchants.

Il a paru bon à l'auguste autorité qui préside ce Congrès, à celui que Pie X a chargé d'une sorte de tournée pastorale à travers les peuples et les continents, et qu'on peut appeler le Légat de l'Eucharistie, il lui a paru bon qu'en cette première assemblée générale d'un Congrès où, grâce à la foi irréductible du Canada et à l'intelligence et au zèle incomparable du grand archevêque de Montréal, l'univers entier est représenté, ce décret, qui s'adresse à l'univers, fut mis en lumière, salué et acclamé!

Voilà pourquoi le moins digne d'en parler se lève: il n'a pour excuse que l'obéissance qui lui en fait un devoir à la fois très délicat, très grave et très doux.

Le Vicaire de Jésus-Christ faisant revivre l'ancienne tradition de l'Eglise, décide que ce n'est ni 14, ni 12, ni 10 ans qui doit être fixé pour l'âge de la communion première; il désigne l'âge de raison ou de discrétion, où l'enfant discerne le bien du mal, où il peut déjà commettre le péché, où il peut discerner le pain matériel et ordinaire du pain Eucharistique; tel est l'âge où il peut et doit recevoir l'absolution qui le purifie du péché, l'âge où il peut et doit recevoir l'Eucharistie qui est le remède et le préservatif du péché et le moyen de maintenir et de développer en lui la vie de la grâce.

S. S. Pie X résume, avec une logique irréfutable, toutes les raisons doctrinales de cette décision: il montre la tradition; — l'histoire, — la liturgie ancienne, — la discipline sacramentelle encore usitée en Orient, — les Conciles, — la notion théologique du sacrement et de ses effets, celle de la grâce, — les conditions requises chez le communiant, — les docteurs, spécialement saint Thomas, — concourant à établir les principes indiscutables sur lesquels le Décret est fondé.

Ne suffit-il pas du reste que le Pape ait parlé? Au Canada on n'est ni moderniste, ni modernisant: nos congressistes ne le sont pas non plus: nous sommes tous ici de vrais catholiques, de ceux qui n'adhèrent pas seulement à une décision de Rome à cause de son évidence objective mais simplement et avant tout à cause de l'autorité du chef infaillible qui la formule et la promulgue.

Un jour mon père, qui avait été l'ami de Lamennais avant sa chute lui demandait vingt ans plus tard: "Quel jour, M. de Lamennais, avez-vous cessé de dire la messe?" Le prêtre tombé répondit: "Un soir, je discutais avec moi-même si, oui ou non, je me soumettrais à la décision du Pape. Je pris le parti de lui résister. Le lendemain matin, quand j'arrivai au pied de l'autel pour dire ma messe, je ne pouvais plus croire à la présence réelle. Cette messe fut un martyre pour moi. A partir de ce jour je cessai de la dire."

Canadiens! chez vous, peuple et gouvernement ont toujours reconnu le Pape et lui ont fidèlement obéi: c'est pourquoi votre foi à l'Eucharistie n'a jamais vacillé et se révèle à nous avec des splendeurs inouïes.

Le Décret comprend deux parties: l'une doctrinale, l'autre pratique

C'est une caractéristique des Actes de S. S. Pie X de joindre toujours à la doctrine la résolution pratique, nette, ferme et précise qui en jaillit : chacun de ses enseignements est, en même temps qu'une lumière, *un feu ardent ;* c'est un éclair qui surprend, illumine l'horizon et devient bientôt le signal d'actes et de sacrifices déterminant un renouveau de vie dans l'Eglise.

Nous en avons su quelque chose dans notre pays où, par ses intrépides et catégoriques décisions, il a été notre libérateur. Pie X, en osant nous demander des sacrifices héroïques, a sauvé, avec notre vie catholique, l'avenir de la France.

S. S. Pie X demande donc dans le Décret "*Quam singulari*" le sacrifice de coutumes enracinées ; il heurte de front une organisation apparemment difficile à modifier : c'est la question de la durée du catéchisme compliquée, en certains pays, par l'indifférence, les oppositions des familles et des écoles ; la question des regrets motivés par la disparition de la solennité impressionnante du grand jour ; la question d'une instruction bornée qui risque d'être la seule. A ces questions et à d'autres, la sagesse de Rome et de l'Episcopat saura pourvoir : c'est à elle de prendre telles mesures que nous n'avons ici ni à discuter, ni à dicter. Nous ne savons que deux choses et elles nous suffisent : 1° leurs mesures transitoires ou définitives seront très sages ; 2° elles seront très obéies.

D'ailleurs, les communications des augustes personnages qui ont contribué à la rédaction du Décret, nous indiquent quels inconvénients graves le Pontife Suprême a voulu écarter, quels avantages inappréciables il a voulu procurer.

Le Législateur a voulu éviter que beaucoup d'enfants restassent, de 7 à 12 ans, livrés au péché sans absolution et sans le remède souverain du pain des Anges.

Que d'habitudes vicieuses contractées en ces jeunes années, pénibles à avouer à l'âge d'une première communion tardive et risquant de la rendre sacrilège !

Que de premières communions rendues impossibles en des temps et des pays où l'enfant est condamné, dès 10 ou 11 ans, à des travaux qui l'éloignent de tout secours religieux !

En 1870, j'eus à confesser, comme aumônier volontaire du corps de Mac-Mahon, des centaines de soldats à la veille des batailles. Sur dix jeunes gens de 20 à 23 ans, trois ou quatre en moyenne me déclaraient n'avoir pas fait leur première communion, pour avoir été engagés chez des patrons antichrétiens avant l'âge inexorablement fixé dans la paroisse pour la première communion.

Que d'enfants morts avant cet âge et privés, contre tout droit, de la communion, de la confirmation et de l'Extrême-Onction !

Que de paroisses où, le catéchisme n'étant établi ou possible en vertu de la coutume ou d'un autre motif, que peu de temps avant la première communion, les enfants restent jusqu'à 1[illegible] ans dans l'ignorance prolongée des principales vérités !

On me présenta une fois, pour être admis dans un de nos collèges, un enfant de 13 ans en me priant de lui annoncer, avec de grands ména-

gements, une nouvelle terrible qu'on lui avait cachée, de peur de trop l'impressionner. Quelle était-elle? L'existence de l'enfer! Pendant des années ce pauvre enfant pouvait donc commettre des péchés graves sans en savoir les conséquences!

Que d'exagérations mondaines, erronées, dangereuses, concomitantes à la cérémonie imposante du grand jour, dont on fait trop souvent un point "*terminus*," de sorte que la première communion sera peut-être la dernière, et émancipera à jamais l'enfant de toute piété et de toute action du prêtre!

Que d'idées fausses inspirées à l'enfant et à ses parents sur la nature du sacrement . présenté comme une faveur, une récompense, ou un prix d'instruction religieuse, requérant comme une nécessité tel développement physique, tel nombre mathématique d'années, telle science, alors que l'état de grâce, l'intention droite, une instruction ordinaire et la notion de la différence entre le pain matériel et le pain eucharistique suffisent pour que "*ex opere operato*," et non "*ex opere operantis*" le sacrement produise tous ses effets.

Objectera-t-on que ces petits ne sauront que dire à Notre-Seigneur? Leur dévotion sera proportionnée à leur âge. Ils aimeront et adoreront le petit Jésus avec leur conception naïve et simple. Le baiser d'un enfant à sa mère plait-il moins à celle-ci parce qu'il est moins intellectuel?

La plupart des inconvénients, le Législateur les attribue aux exagérations jansénistes exigeant des préparations extraordinaires, rigoristes et prolongées. — Mgr de Ségur, de sainte mémoire, me racontait, il y a plus de 40 ans, que prêchant des missions en Normandie, il avait rencontré des jeunes gens et des jeunes filles, de 20 et 22 ans, vraiment vertueux, qui ne pouvaient se marier, parce que certains prêtres âgés et imbus de jansénisme, ne les avaient pas encore trouvés dignes de l'absolution et de la communion!

Saint Vincent de Paul disait du Jansénisme: "Doctrine d'enfer! à force de faire croire que Dieu est un Dieu terrible, elle amènera à le faire haïr, puis à le nier." Cette prophétie s'est hélas! trop réalisée!

Une femme élevée à l'école du philosophisme allemand, portant son enfant sur son bras, lui montrait le ciel et lui disait: Dieu méchant! Le bras de la mère est le premier banc d'école de l'enfant. Pie X dit à l'Eglise notre mère, de prendre dans ses bras ses petits enfants et, en leur donnant l'hostie, de leur dire: Dieu bon! Dieu très bon! Dieu infiniment bon!

Si le Saint-Siège se réjouit de tant d'inconvénients écartés, il attend aussi, de l'application de ce Décret, des avantages indéniables.

C'est d'abord la satisfaction donnée à Notre-Seigneur de savourer selon son droit divin et son divin plaisir, les délicieux embrassements auxquels nul ne peut arracher les âmes innocentes de ces petits qu'il réclame comme leur Dieu, leur Sauveur et leur frère. Cette communion qu'il veut, il en fait un précepte divin, supérieur à un précepte purement ecclésiastique.

C'est ensuite le droit et la très douce consolation pour ces chers petits

de n'être pas privés, dès que leur âme s'éveille et prend conscience d'elle-même, du sang que l'Eglise leur mère doit leur donner pour leur communiquer la vie surnaturelle avec les mérites et les grâces que ce sang divin leur apporte. En vertu des affinités divines reçues au Baptême, ils ont droit au sacrement qui développe en eux des aptitudes divines de pureté, de vie et de résurrection.

Priver longtemps un enfant du Baptême, c'est être coupable. Priver longtemps un enfant qui devient raisonnable, de Celui qui est la lumière de sa raison; priver longtemps un cœur d'enfant qui prend conscience de sa faculté d'aimer, de Celui qui est l'aliment, la vie et le soleil de cet amour, n'est-ce pas cruel?

Ah! parents et prêtres, semez, semez, *à temps* les hosties dans ces âmes d'enfants; ce seront des [illegible] semées au printemps voulu, pour qu'elles germent et mûrissent au soleil d'une adolescence pure et préparent au Maître de la moisson d'abondantes moissons d'apôtres qui seront l'honneur de vos foyers, la gloire de vos paroisses, le salut de vos patries et la consolation de l'Eglise.

Et si prêtres, parents, instituteurs sont obligés de s'occuper davantage de la sanctification des petits enfants dès l'âge de raison, s'ils ont à s'y dévouer 2 ou 4 ans de plus, quelle heureuse nécessité, dirait S. Augustin: "*O Felix necessitas quae ad meliora impellit.*"

Enfin, que de bénédictions attirées, sur la terre tout entière, par ces communions de plus en plus nombreuses des enfants innocents! Quels actes innombrables d'amour assurés désormais à Jésus par des millions d'enfants (car le Décret s'adresse au monde entier) en face des millions d'ingrats ou d'indifférents qui dans tant de pays s'approchent si rarement du banquet sacré!

N'entendez-vous pas la plainte de Notre-Seigneur à cette Visitandine à laquelle il est apparu dernièrement et qui faisait dire à cette religieuse: "Non, il n'y a plus de mendiant sur la terre; depuis que j'ai vu Notre-Seigneur me supplier de l'aimer et me montrer sa soif d'amour, je déclare qu'il n'y a pas de suppliant et de mendiant pareil à celui-là!" Faisons donc l'aumône, à ce divin mendiant, des âmes des petits enfants en compensation des âmes des adultes qui le méconnaissent.

Vous souvient-il de cette sœur de charité surprise, dans une église de Paris pendant la Commune, par la menace d'une invasion de pillards et d'incendiaires? Elle était debout devant le tabernacle, sans prêtre pour consommer la sainte réserve qui allait être profanée. Que fait-elle? Renouvelant, sans s'en douter, ce que le Décret nous rappelle que faisait l'Eglise au temps des persécutions, quand elle donnait aux enfants à la mamelle les restes des Saintes Espèces, elle saisit dans la foule un petit enfant au bras de sa mère, ouvre le ciboire d'or et verse dans le ciboire vivant de cette créature innocente et angélique le pain des anges!

En ces jours inoubliables, Montréal nous a fait voir l'Eglise dans un de ses plus beaux triomphes. Mais n'oublions pas qu'il faut s'attendre à ce qui est la condition de l'Eglise en ce monde: la lutte et les épreuves. Or, Pie X nous donne un moyen merveilleux de nous assurer la victoire et le salut.

Un jour, un des hardis navigateurs qui découvrirent le Nouveau-Monde, Albuquerque, voyant entre un ciel noir et les abîmes entr'ouverts son vaisseau en péril : il prend son petit enfant de 2 ans dans ses bras ; il l'élève vers le ciel, il le présente à Dieu : c'était sa prière. Dieu l'agrée et la tempête s'apaise.

Il me semble voir le Pilote de l'Eglise dire à ses prêtres : prenez les petits enfants, donnez-leur la sainte hostie, présentez ces ostensoirs au Ciel et les tempêtes seront apaisées.

O Saint Père, le Congrès de Montréal adhère à votre décret de foi et d'amour ! Sur votre ordre, nous offrirons à Dieu les enfants avec l'hostie et l'hostie avec les enfants. Vous avez été déjà salué le vainqueur de l'hérésie et du schisme. Ce Congrès salue encore en vous le Pape de l'Eucharistie et des petits enfants, le vrai libérateur de l'humanité.

Mgr Bruchési présenta Sir Wilfrid Laurier à l'auditoire :

Nous sommes au vingt et unième congrès eucharistique international. Un archevêque dirigeant un congrès a l'honneur et le plaisir de présenter à son peuple le premier ministre du gouvernement de son pays." (Applaudissements)

DISCOURS DE SIR WILFRID LAURIER

Eminence,

Messeigneurs,

Mesdames et Messieurs,

Je suis heureux qu'un long voyage à travers les provinces de l'ouest de cette vaste confédération ait pu être terminé à temps pour qu'il me soit permis, même à cette heure tardive, en ma qualité de premier ministre de la Couronne du Canada, d'offrir à Votre Eminence, aux Prélats, aux dignitaires, à tous les membres enfin du Congrès Eucharistique, la plus cordiale bienvenue dans ce pays de liberté, de la plus complète liberté civile, politique et religieuse.

Oui, si en choisissant Montréal, la métropole commerciale du Canada pour être en l'année mil neuf cent dix le siège du Congrès Eucharistique, la pensée du Congrès, outre sa mission officielle, était d'affirmer et affirmer avec éclat le principe de liberté religieuse, aucun pays n'aurait su être choisi de préférence au nôtre. On me pardonnera sans doute cette fierté si je déclare que cette chose que les hommes ont cherchée pendant tant de siècles avec tant de patience et qu'ils ont si rarement réalisée, que cette chose qui s'appelle la LIBERTÉ, n'a trouvé nulle part une conception plus noble, plus noblement exécutée que sur cette terre du Canada, où nous sommes maintenant réunis. Ce langage pourra peut-être paraître extravagant et par trop exagéré à ceux qui ne con-

naissent du Canada que la surface des choses, mais pour nous, Canadiens, c'est la condition de chaque jour et de chaque heure ancrée dans notre mentalité.

Le Canada est essentiellement la terre des contrastes : contrastes dans la nature et contrastes dans les institutions.

Contrastes dans la nature : Les membres du Congrès qui pour la première fois visitent le Canada, qui pour la première fois voient le fleuve et la plaine s'étendant à perte de vue, ce fleuve et cette plaine sous le rayon d'un soleil généreux, ni se douteraient pas que dans quelques mois la plaine sera couverte de neige et que le fleuve géant sera capté sous une prison de glace que rien ne saurait entamer jusqu'à ce que le soleil lui-même se charge de briser, de broyer, de faire disparaître cette entrave.

Contrastes dans les institutions : Nous sommes en monarchie. Nous proclamons hautement notre allégeance au Souverain, au roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande. Je dis : allégeance. Je me sers de cette vieille locution française qui sonne d'une manière bien insolite aujourd'hui aux oreilles françaises, qui avait autrefois cours dans le langage de la vieille France, qui a cours maintenant dans le langage de la nouvelle.

Nous sommes une monarchie et en même temps une démocratie. Démocratie dans le sens le plus large du mot. Nous n'avons aucune classe privilégiée dans ce pays, nous sommes tous sur un pied d'égalité devant la loi, à commencer par le Souverain lui-même, le premier serviteur de la loi.

Nous pouvons offrir au monde l'exemple que ces termes : monarchie et démocratie ne sont pas incompatibles, et que sur cette terre du Canada la monarchie et la démocratie peuvent se faire l'une à l'autre.

Nous sommes sujets de Sa Majesté le roi d'Angleterre. Notre Souverain ne professe pas le même culte que nous, mais dans ses vastes États le culte que nous professons a plus de latitude que dans maints pays catholiques. C'est donc à bon droit et à juste titre que je revendique pour mon pays cet honneur d'être par-dessus tout et entre tous, le pays de la liberté, et cette revendication n'admet aucune exception, pas même la grande République qui partage avec nous ce continent, qui a été la première dans le monde à affirmer la liberté moderne, mais qui n'a pas la même étendue de tolérance que chez nous. Il me semble même que c'est cet heureux état de choses qui nous a valu l'honneur d'être cette année le siège du Congrès Eucharistique, et qu'on a voulu par là affirmer la largeur de nos institutions, montrer qu'ici tous les privilèges du culte peuvent être exercés, et exercés librement, sous l'égide de la loi, sans que la conscience de personne ne puisse en être offensée, car les membres du Congrès Eucharistique qui sont venus de l'étranger ont pu constater que dans ce pays, où tous les cultes sont sur un pied d'égalité, que ceux-là qui ne professent pas notre culte savent le respecter.

Quant à nous, d'origine française, nous avons conservé, simplement mais précieusement, la foi de nos ancêtres. Nous avons conservé

sans ostentation, mais sans faiblesse, la foi apportée ici par Jacques Cartier, par Champlain, par Maisonneuve, par les prêtres séculiers et réguliers qui furent les premiers missionnaires, par les marchands, par les navigateurs qui découvrirent le pays, par tous ceux enfin qui en furent les fondateurs.

La foi qui les guidait, qui les animait dans tous les actes de leur vie, c'est notre foi.

Nous sommes restés de l'opinion de Châteaubriand qui, dans un livre semblant aujourd'hui trop négligé, et qui pourtant fait honneur à son courage autant qu'à son talent, écrivait, et nous répétons avec lui cette pensée, qu'il n'y a pas de honte à croire avec Newton et Bossuet, avec Pascal et Racine.

Aujourd'hui l'Europe est tourmentée par le doute. Je devrais dire "l'Europe Continentale," car les Iles Britanniques sont restées chrétiennes. L'Europe Continentale, et surtout notre Mère-Patrie, est tourmentée par le doute. Quant à nous, nous avons conservé la foi qui fut apportée par nos ancêtres, et dans cette foi nous avons trouvé la sécurité la plus complète pour la solution de tous ces problèmes nouveaux qui se présentent dans le monde moderne. Nouveaux, dis-je? Ils ont existé de tout temps, ils continueront à exister aussi longtemps que les hommes vivront en société.

L'Europe est tourmentée par le doute: que dis-je? Il s'y trouverait même une école pour enseigner que là-haut il n'y a rien, que pour l'homme sur terre tout se borne à la terre. Cette pensée ne peut faire de cet enseignement une conception politique et une politique de Gouvernement. Cette pensée qu'il n'y a rien n'est peut-être pas nouvelle; à différentes époques elle a trouvé quelques adhérents, mais ce qui est nouveau c'est que l'on tente d'en faire une conception politique et une doctrine de gouvernement. Or, si la chose peut se produire en Europe, nous, hommes de l'Amérique, une telle doctrine nous comble d'étonnement et nous confond.

Si cette doctrine pouvait prévaloir, qu'il n'y a rien là-haut, que le pouvoir suprême que nous avons reconnu n'a plus de pouvoir sur nous, qu'est-ce que deviendrait l'humanité, qu'est-ce que deviendrait la société et quel serait le bonheur de l'individu? car c'est la conception la plus élémentaire, comme la plus politique que le premier devoir d'un Gouvernement est d'assurer au peuple — et par le peuple je n'entends pas seulement une classe, mais toutes les classes de la population — la sécurité de l'Etat et le bonheur de la nation. Or, si cette nation devait prévoir que l'homme n'a plus de responsabilité envers son Créateur; si ceux qui peinent, qui luttent, qui souffrent — et le nombre de ceux qui peinent, luttent et souffrent est encore le plus grand nombre — si à ceux-là on enlevait la croyance qu'il y a là-haut une Providence qui voit, qui juge, qui condamne et qui console, que resterait-il à ceux-là sinon la soif inassouvie de tous les appétits, de tous les intérêts matériels? Si la jeune mère qui a perdu son enfant et le dépose dans la tombe n'avait cette pensée qu'elle le retrouvera là-haut, que lui resterait-il

au cœur sinon une plaie toujours ouverte, toujours saignante? Si l'homme, quelle que soit sa condition — si élevée même qu'elle soit — qui a eu à souffrir de l'injustice des hommes, qui a vu ses pensées dénaturées, ses motifs soupçonnés, ses actes calomniés, si à celui-là on enlevait la pensée, l'espoir, la certitude qu'il y a là-haut une justice suprême, une justice incorruptible, une justice qu'il ne peut trouver sur cette terre, à celui-là que lui resterait-il, sinon le morne désespoir et le regret d'avoir vécu?

Non, cette pensée qu'il n'y a rien là-haut n'est pas noble, et combien nous sommes loin, non par les années, car ce n'est que d'hier, mais combien nous sommes loin de l'époque de Proudhon qui, en 1848, écrivait un livre auquel il donnait le titre de "Confessions d'un Révolutionnaire," et dans lequel il raconte tout ce que le désespoir avait laissé d'amertume dans son cœur, et en tête de son volume ces paroles du Psalmiste: "*Levavi oculos meos in montes,*" j'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Ah! combien cette parole du Psalmiste, répétée après quarante siècles par Proudhon, est infiniment plus vraie que cette autre "qu'il n'y a rien là-haut" et que l'homme sur la terre se borne à la terre.

Non, messieurs, cette conception ne peut pas avoir cours parmi nous, au Canada.

Combien est vraie encore cette autre pensée corollaire de la première, que pour l'homme sur terre il n'y a pas simplement l'espoir de là-haut, mais qu'il y a là, vie également, et que l'homme retrouvera plus tard ceux qui l'ont aimé et qu'il a aimés, et que la mort, loin d'être une éternelle séparation sera une éternelle réunion.

Là encore combien est vraie cette pensée du Comte Tolstoï, "que là-haut il y a la vie," qu'il écrivait dans le dernier de ses livres.

Combien vraie encore, plus noble, plus vive, cette pensée de Louis Veuillot, qu'il exprimait d'une manière différente, lorsqu'il demandait à ses amis d'écrire sur sa tombe ces simples paroles: "J'ai cru, je vois."

Eh bien! c'est là la pensée qui nous inspire, nous, hommes du Canada. Nous ne pouvons pas peut-être l'exprimer autant que nous le voudrions, mais notre but est d'assurer la sécurité de l'Etat et le bonheur de l'individu dans cette responsabilité divine, sur la religion même du Christ. C'est là ce qui différencie, je crois, ce continent du continent européen.

Lorsque le Général Washington était à la présidence des Etats-Unis, dans un discours qu'il adressait à ses concitoyens, il leur rappelait avec force et insistance: "qu'il n'y a pas de prospérité pour un peuple si la base de l'édifice social n'est pas fondée sur la religion," et lorsque la République fondée par Washington était tenue en échec pendant quatre années par la plus formidable guerre civile peut-être que le monde ait jamais vue, par le pouvoir des esclavagistes qui voulaient rompre l'union afin de perpétuer l'esclavage, Abraham Lincoln ne faisait aucun mystère d'avouer comme le Psalmiste, comme Proudhon, alors que le salut de la nation était confié à sa garde, que lui aussi était tombé à genoux sous une impression violente, croyant que si le salut devait venir de quelque part, il ne devait venir que de là-haut.

Lorsque, élu une seconde fois à la présidence, il prête de nouveau le serment d'office, le discours que du haut du Capitole il adressait au peuple américain était consacré à cette idée qu'il y a au-dessus de nous une Providence éternelle; que dans cette crise une Providence s'y manifestait, que cette Providence châtiait aussi bien qu'elle récompensait et consolait.

Cette pensée de Lincoln avait été prononcée longtemps avant par Bossuet dans le langage incomparable qui n'appartient qu'à lui, lorsqu'il avait dit: "L'homme s'agite, Dieu le mène."

Or, si nous, Canadiens, nous consultons notre histoire, il me semble qu'à chaque page nous trouvons la trace de cette vérité prononcée par Bossuet, le penseur, prononcée par Lincoln, l'homme d'Etat: "L'homme s'agite, Dieu le mène."

Que de fois, au cours de notre histoire, des événements ont déjoué tous les calculs! que de fois les projets les plus sinistres ont eu les résultats les plus heureux! que de fois nos pères ont cru qu'ils étaient en face d'une catastrophe inévitable et que, par un revirement soudain, leurs craintes se sont changées en hymnes d'allégresse! que de fois ils se sont dit avec amertume: "C'est la fin." Ce n'était pas la fin, c'était l'obscurité qui précède l'aurore d'un jour plus brillant que celui qui l'a précédé.

Messieurs, en consultant notre histoire, comme l'histoire de tous les peuples, nous trouvons que c'est par les plus hautes pensées que les hommes sont les mieux gouvernés. Or, la plus haute de toutes les pensées est celle qui, au-dessus de nous, est énergique, juste, sage, parfaite, éternelle, qui veille, qui voit, qui prévoit, qui conserve et qui restaure et qui, lorsque tout paraissait perdu, a cependant tout sauvé.

Quand les applaudissements qui ont salué la fin du discours de Sir Wilfrid Laurier s'arrêtent, Mgr Bruchesi invite Mgr Ireland à prendre la parole. Il le fait en ces termes :

We have with us this evening a Venerable Prelate who has been instrumental in achieving the great success which our Holy Mother the Church has achieved on this continent, and who has worked very hard in the preparation of this Eucharistic Congress. I wish to introduce to you His Grace Archbishop Ireland.

Voici le discours de Mgr Ireland :

The Catholic Church of the distant valley of the Mississipi salutes to-night the Catholic Church of Canada, and pays to it a tribute of gratitude for deeds done long ago.

The first white man to stand where the noble cities of St. Paul and Minneapolis rise to-day towards the skies, was a priest who, starting

from Montreal, crossing the Great Lakes, and ascending the Mississipi stood, in the year 1680, where the falls rise in the Northern Mississipi, and said: "Lo! The Falls of St. Anthony."

That priest was Father Hennepin, and his voice heard in that Northern valley was the first voice of a white man heard there — the voice of a Catholic priest — the voice of a priest who had come from Canada.

Some forty years later (in the year 1728), the great discoverer, l'Abbé Landry, came again from Canada, crossed our Northern Plains, and with him he had a priest, Father Hénault, who, with several of the followers of l'Abbé Landry, was put to death by the Sioux Indians on Massacre Island, some twenty miles from Fort St. Charles — the first martyrs in our Western country.

The grave of Father Hénault, much to the regret of St. Boniface, is found to be in Minnesota.

And, so on, for many years discoverers and missionaries going down the Saint Lawrence and up the Ottawa crossed the Georgian Bay and preached Christ, and celebrated the Sacrifice of the Mass on these distant hills amid the virgin forest, and to-night I thank Canada for its gifts of religion to us.

Two days ago, as I crossed the River St. Mary, I realized that I was in another country, beyond the border the United States of America. Since then, up to the present evening, I have been feeling somewhat as a stranger. To-night, however, when we assembled together, under the Standard of Jesus of the Eucharist, I say frontiers vanish, and the United States and Canada are all one family, and all over this fair continent from the Arctic Ocean to the Gulf of Mexico, may Jesus be honored, worshipped and loved.

To-night, then, Canada and the United States offer their supreme act of worship to the crucified of Calvary. They proclaim him their king, and they vow to him allegiance.

"O Jesus of the Holy Eucharist, to Thee our worship, to Thee our love."

Never in the history of the Church was there so much need of solemn recognition of the Holy Eucharist as there is to-day, for the Eucharist is the final act of the Incarnation. The Eucharist is the Incarnation continued through all ages over all nations.

What we need to-day is to proclaim to all people the Incarnation of Jesus-Christ, the Son of God.

Before the Incarnation, God, the infinite was removed from man. Men had not seen him — they had not touched him — they had not heard him speak. He was The Invisible — The Eternal, and it was difficult for them to feel in their hearts the love, ardent and warm which they would have for some one present to them, and so, out of love for humanity, The Eternal Word became Man, and God walked on the earth. God spoke on earth. God loved mankind with a human heart and spoke to mankind with a human voice, and it was easy for men to draw near to The Eternal now moving among them in human form.

But, the Incarnation itself was not sufficient. Thousands of years

were to go by, and the Incarnation might vanish, as it were, into the memories of the past, so at the Last Supper Jesus-Christ instituted the Sacrament of the Holy Eucharist, in virtue of which He would be among men in all ages and through all nations.

Hence, to worship the Holy Eucharist to-day is to draw to ourselves the whole mystery of the Incarnation, and draw down even to our own level The Infinite and The Eternal.

To-day, the chilling wind of unbelief passes over the nation. A false philosophy would have us believe that the Divinity of Christ is something of a metaphor. Efforts are constantly being made to eliminate from the history of ages The Living God, The Second Person of the Blessed Trinity, made man; and to supplant in His place all the evils following upon unbelief.

Without Christ where is our civilization, of which we boast so much? It is a chaos of thought, and what is worse still a chaos of morals. Forgetfulness of the Incarnation and the elimination of Christ is bringing us back to these dreadful ages before the days of Bethlehem, when men knew only humanity, and sought only to satisfy the passions of humanity.

It was Jesus who revealed the truths of heaven to men. It was Jesus who strengthened the hearts of men against temptation. It was Jesus who lifted up the individual to the very level of the skies. It was Jesus who built up the family. It was Jesus who built up the society, and who gave us that defined civilization which we have called Christendom.

Take Christ away from that civilization and back we go to the days of paganism, back we go to social, moral and intellectual chaos. But, fortunately for us, Christ lives. Jesus-Christ, the same yesterday, to-day, to-morrow, and evermore.

Fortunately, there is in the world the Catholic Church ever faithful to the commission given to Her by Jesus when He said: "Go, teach all nations." This Church has ever held to her bosom the Holy Eucharist, and through her mysteries The Jesus of Bethlehem and The Jesus of Calvary becomes present daily on our Altar, and gives himself as food to our immortal souls.

Jesus lives in the world and moves in it through the Holy Eucharist, and there in the Holy Eucharist is the salvation of society — the salvation of our morals and the salvation of our intellects. So, Catholics, let us worship Christ in the Eucharist with all the strength of our being. Let us proclaim His Majesty with all the power of our hearts, and let us with all our energy of soul and body work that Jesus of the Eucharist be known and loved and served by all our fellow-beings.

Knowing the solemn spectacle of men from all nations of the world coming together and proclaiming Jesus as their Sovereign — knowing the faith which is yours, I fear not for humanity. I fear not for Jesus, because Jesus lives, and Jesus reigns. And so, am I sure that through the representatives present in this church, all nations of the earth offer to Him their homage and their love, and while each one undertakes to do so for his own land "O Jesus, from my heart I ask that a blessing

be given thrice to the land which I love and which I serve, and which it is my mission to chain to the chords of Thine Own Heart. There is a land, O Jesus, worthy I may say of its natural gifts which have come from Thy Hand, as Creator. This Land is worthy of being crowned with the graces of a supernatural order. A land, it is of fairest clime of majestic river and lake, of fertile soil — a land of wealth and of promise, and thither have come the children of all nations to build up within its borders a new order social and political to be in many ways the crowning act of the long evolution of ages for the natural embellishment of humanity, and the natural elevation of the senses of man. We have there a land worthy of a miracle of thy grace, for unconsciously, instinctively, they seek Thee, O Jesus. They seek earnestly The True, The Good and The Beautiful; and where are The True, The Good and The Beautiful to be found, except in Thy Heart, O Eucharistic Jesus.

Even in the wanderings of their thoughts they are as the Athenians of old, seeking the true God, and when Jesus shall be put before them and made known to them, they will say: "Here is the Saviour I have been seeking."

O Jesus, bless America! O Jesus, spread Thy Love over it! O Jesus, be its King. No king have they, let them have Thee, O Jesus, as their King, Monarch and Ruler.

The many problems of these late days of Humanity are in a particular way to be solved in America, but without Jesus they cannot be solved, and they will not be solved. America has a mission recognized to it — a mission material to the welfare of the nations of the earth. Her flag floats over many oceans and many seas. She has spread out her name, O Jesus of the Holy Eucharist, let it be said that wherever her flag floats there shall Thy Name be praised, and there shall Thy Name be worshipped. That is the one thing needed by America if she is to be the greatest of nations, the first flower of humanity.

So, from our hearts in the presence of the Catholic Church represented here by the immediate delegate of our Holy Father the Pope, and represented here by Bishops, Priests and laymen, I pledge to the Eucharistic God the Heart of America, and I pray that He may look down upon her with special love, and spread over her abundant graces.

Yes, Catholics, let us pray, each one for his own land, and all of us for humanity at large. Let us invoke Jesus to-night — He who said to His Apostles, "Go, teach all nations, . . behold I am with you all days even unto the consummation of the world."

But, another duty is incumbent upon us, and that is to work for Jesus and work with Him. Of his own hand He could bring nations to their knees before His altar, but He has willed to work through and with His soldiers, and if we fail, Jesus may withdraw from us the Hand of His Omnipotence.

What is needed, and what is called for by this Congress is soldiers — men who will not simply say they are Catholics, but who will say they are soldiers of Christ. Men, who will not simply practice their religion

in their own individual lives, but, who will preach it both by example and by act in all places and at all times.

What is the use of these great Congresses, when hundreds of thousands of Catholics come together unless they be as so many crusaders men who will say "God wills it. Onward we go into the fray and by wisely preaching Jesus, make Jesus known and draw people to him."

This is our resolution, and if each one of us now feels our hearts beating with warmer love, and our souls all inflamed with deeper courage, then this Congress has been a great success, and its record in America, will be the opening of a new era for the Eucharist Saviour.

La parole est maintenant à Sir Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec. Annoncé, comme les autres orateurs, par Mgr l'Archevêque de Montréal, il s'exprime ainsi :

ÉMINENCE,

EXCELLENCE,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Je remercie Mgr l'Archevêque de Montréal, l'infatigable organisateur de ces grandioses démonstrations, d'avoir bien voulu m'appeler à dire ici quelques mots. Outre qu'elle est un précieux témoignage de la cordiale entente q[illegible] dans notre province, [illegible]iste entre l'Eglise Catholique et l'Etat, l'i[illegible] de Sa Grandeur me fournit une occasion heureuse d'affirmer mon humble foi en cette Eglise, et c'est pourquoi je l'accepte avec bonheur et reconnaissance.

Un poète a dit que

"Tout homme a deux pays, le sien et puis la France."

Comme il serait plus juste de dire que tout croyant a deux maisons la sienne et celle de Dieu!

Pour ma part, jamais je ne l'ai mieux compris que ce soir, dans ce temple majestueux, si vaste et tout débordant de fidèles, où bien des fois je suis venu m'agenouiller aux pieds de notre Père commun, et où, aujourd'hui, j'ai l'honneur de parler debout à des catholiques, à des frères accourus de pays divers et même très lointains.

Quel magnifique privilège que celui d'être enfant de l'Eglise du Christ, d'appartenir à la grande famille des rachetés! Dans cette famille, si les bouches ne parlent pas toutes la même langue, une fraternité étroite réunit cependant toutes les âmes; les esprits se rencontrent, les volontés s'entendent, les efforts se coalisent; l'accord est complet et l'union parfaite; quand l'Eglise enseigne, nous croyons, quand elle commande, nous obéissons, lorsqu'elle est attaquée, nous la défendons.

Les rois et les peuples, les riches et les pauvres, le génie et la vertu, la piété et le dévouement, les sciences, les lettres, les arts, les lois, en un

mot tout ce qu'il y a de grand, de beau et de saint dans l'humanité a salué le Christ, comme la nature reconnaissante, au sortir des ombres et des engourdissements de la nuit, salue le soleil qui l'abreuve de sa lumière et le pénètre de sa généreuse chaleur.

Grâce à Dieu, personne en ce pays ne songe que croire à Jésus et à son Evangile soit une déchéance, qu'avoir pour premier Maître Celui devant qui les savants et les génies inclinent leur front glorieux soit un abaissement, que servir Celui que toute civilisation admire et bénit puisse faire de nous des êtres inférieurs, puisse nous rendre moins utiles à nos semblables et à notre patrie.

Bien loin de là. Nulle part ailleurs peut-être le Christ qui a promis à sa croix la conquête du monde, n'a exercé un attrait plus puissant qu'en ce pays. A quelque page que nous ouvrions notre histoire nationale, cette page épelle l'Evangile; de quelque côté que nous tournions nos regards, en quelque lieu que nous portions nos pas, l'œuvre de l'Eglise apparaît immense autant que merveilleuse.

Un jour de fête nationale, un de mes prédécesseurs, après avoir parlé du caractère affable et bon des Canadiens-Français, après avoir décrit leurs mœurs douces et simples et fait le tableau du bonheur dont jouissent nos patriarcales familles d'agriculteurs, concluait en s'écriant: "La France a passé là."

A qui s'étonne de notre vitalité, à qui cherche le secret de notre bonheur comme peuple, ne pouvons-nous pas dire à notre tour: l'Eglise a passé, ou mieux encore, l'Eglise est restée chez nous? Elle a passé avec ses missionnaires, avec ses martyrs dont le sang a fécondé le sol de notre patrie; elle est restée avec ses apôtres et ses saints, avec ses évêques et ses prêtres, ses religieux et ses religieuses, ses éducateurs et ses éducatrices, qui ne cessent de semer le bienfait de leurs enseignements et de leurs vertus sur tous nos rivages et le long de tous nos chemins.

Aussi l'Etat ne songe-t-il aucunement à renier sa bienfaitrice et à lui signifier son congé. Au contraire, il est heureux de retrouver dans un passé dont l'Eglise a grandement contribué à faire la grandeur, en même temps que l'objet de son admiration le ferme appui de ses espérances.

L'Etat reconnaît sans arrière-pensée les droits de l'Eglise et il la laisse se mouvoir librement dans sa sphère. Loin de la regarder comme une ennemie à combattre ou une rivale à contenir, il la traite en alliée, il la tient pour son meilleur appui dans la poursuite des intérêts supérieurs; car il sait qu'elle est à jamais la gardienne vigilante et indépendante de tous les droits, des droits des gouvernants comme de ceux des gouvernés, et que, suivant le mot d'un publiciste, "il n'est pas d'instrument plus puissant que la religion pour obtenir des hommes en société tous les genres de sacrifices que l'intérêt public puisse réclamer."

Puissent l'Eglise et l'Etat vivre toujours, chez nous, dans l'harmonie la plus parfaite et dans le respect sympathique l'un de l'autre! Puisse l'Eglise illuminer sans relâche la route des destinées de notre chère patrie, et les fils du Saint-Laurent, incessamment fidèles aux traditions ancestrales, maintenir toujours au sommet de leurs croyances, de leurs affections et de leurs espérances, la Croix de Celui qui est la vie du monde et la source de tous biens.

Mgr l'Archevêque de Montréal présente maintenant à l'auditoire l'orateur impatiemment attendu, l'évêque de Jeanne d'Arc, Mgr Touchet.

DISCOURS DE MGR TOUCHET

Eminentissime Cardinal Légat, (1)
Eminence, (2)
Messeigneurs, (3)
Mesdames,
Messieurs,

Ce m'est un insigne honneur, Eminentissime Cardinal-Légat, de prendre en ce moment, devant vous, la parole.

La première fois que je rencontrai Votre Eminence, elle revenait de sa mission en Russie, et faisait route vers le Portugal où elle aplanit s heureusement et si rapidement de fort graves difficultés.

Depuis lors elle a continué sa carrière glorieuse et utile, parmi les plus hauts ministères de la sainte Eglise romaine.

Les années sont venues; elles ont passé sans briser ni même courb le grand chêne; elles n'ont fait que le vêtir d'une majesté plus vénérab et plus sacrée.

Et aujourd'hui, au milieu de nous, vous n'êtes pas seulement l'illustre Cardinal Vincent Vannutelli, vous êtes Pie X! Pie X, suprême prêtre. Pie X, suprême docteur; Pie X, suprême pasteur; Pie X, pour l'Egli de France, le sauveur de la hiérarchie, c'est-à-dire de l'institution mêm de Jésus-Christ, par sa clairvoyance et son intrépidité; Pie X, pour l'Eglise Universelle, le père très auguste, très vigilant, très bon, le ven geur de la doctrine et de la discipline catholique; Pie X, auquel s pourraient appliquer les paroles adressées par Jéhovah à l'antique p phète: "Je t'ai posé comme un bastion inexpugnable, *posui te in c tatem munitam*. Je t'ai dressé comme une colonne d'airain, *in col nam ferream et in murum æreum*. Les temps sont mauvais, beauc combattront contre toi, *bellabunt adversum te :* sectaires d'ici, faux d teurs de là, étranges diplomates d'ailleurs. Mais ce sera en vain. sectaires seront déçus, les faux docteurs démasqués, les étranges d mates se prendront à leurs propres pièges, parce que je suis ave *quia ego tecum sum*, dit le Seigneur, *ait Dominus.*"

Oui, Eminentissime Cardinal Légat, à travers votre robe rouge n discernons la robe blanche de Pie X. Quand vous bénissez, nous n inclinons sous sa main; quand vous parlez, nous entendons sa voix son cœur; quand vous exhortez, nous obéissons à ses conseils: *Legat non tantum missus a papa, personam papae gerit*, porte le Droit.

(1) Son Em. le cardinal Vincent Vannutelli, légat du Pape Pie X.

(2) Son Em. le cardinal Logue, évêque d'Armagh.

(3) NN. SS. les évêques présents au congrès.

Ces services et cette mission, Éminentissime Cardinal Légat, vous entourent d'une incomparable splendeur : ils expliquent et imposent [illegible] sentiments que nous déposons à vos pieds.

Éminentissime Primat, une mer nous sépare habituellement. Si large soit-elle, votre renommée l'a franchie non moins que celle des prélats canadiens, américains, belges, anglais, hollandais, allemands, océaniens, qui vous entourent.

Nous connaissons en France, Messeigneurs, vos écrits, votre éloquence, votre science, bien mieux encore, vos œuvres. N[illegible] respect [illegible] vos personnes égale vos mérites. C'est assez pour exprimer combien il est profond. Mon très aimable et très éloquent collègue d'Angers vous aurait dit ces choses mieux que moi. Du moins, suis-je certain qu'il ratifie mes paroles, ainsi que tous les membres de l'épiscopat français. Ceux-ci nous envient le bonheur d'être ici. Ils n'ont man[illegible] vous précieux que pour accomplir les devoirs de leur charge ; la plupart pour présider leurs retraites pastorales. Vous souffrirez, Messeigneurs, que de Montréal, la cité de Marie et du Saint-Sacrement, je leur envoie l'expression de mes fraternelles fidélités.

Monseigneur l'Archevêque de Montréal, je ne serais qu'un impitoyable ingrat, si je ne vous remerciais et de ces solennités dont les éblouissantes merveilles vont étonner le monde, et de la part que votre bonne grâce a voulu m'y assigner.

C'est au Séminaire canadien de Rome que vous prîtes l'initiative de m'inviter, en termes dont ma gratitude (peut-être encore mon amour-propre, hélas !) ne me permettent pas d'oublier l'obligeance.

Il vous plut, pour me décider, d'invoquer deux communautés qui existent entre nous, la communauté de la foi et la communauté du sang. Notre communauté de foi, est évidente. Quant à la communauté du sang entre les Canadiens, desquels vous êtes, et les Normands, [illegible] je suis, elle est indéniable. Vous vous promettiez, il m'en souvient, [illegible] spectacles de religion incomparables. Vous en preniez pour garant la piété de ce magnifique peuple et la [illegible] jeunesse [illegible] vous écoutait, sentant passer sur son front et son âme [illegible] accourue des plages de la patrie, — leur patrie aux grands [illegible] grands prés, au grand cœur, aux grands blés, au grand fleuve, au grand présent, au grand passé, au grand avenir, — vous applaudissait avec passion.

A vrai dire, il eût été inutile d'all[illegible] ces [illegible] considé[illegible] Vous désiriez, il suffisa[illegible] tant nous professons pour votre vigilance pastorale et le charme de votre personne de déférente sympathie.

[illegible] tout plein de la bienheureuse Jeanne d'Arc, dont la cause [illegible] à Rome, j'acceptai sous l'unique réserve de vous parler [illegible] ses relations avec l'Eucharistie.

Je suis venu de loin dégager ma parole.

Vous, Messeigneurs, vous, Messieurs, vous prendrez en considération ma bonne volonté plus encore que le discours que je vais prononcer : ceci me fera pardonner cela.

Jeanne d'Arc, la bienheureuse Jeanne d'Arc! A son culte j'ai voué ma vie. Depuis seize ans, je l'étudie. Plus je l'ai connue, plus je me suis enfoncé dans la passion qu'elle m'inspira. Elle m'a pris la moitié de mes jours et une part de mes nuits; elle m'a causé des sollicitudes de tout genre, plus d'une alarme, plus d'une lutte: ce n'est pas trop, ce n'est pas assez, tant elle est belle!

Ce goût ne m'est pas exclusivement personnel. Godefroy Kurth, l'illustre historien belge, avait déposé devant moi, lors du procès de béatification de Jeanne. Nous donnant de sa science qui est vaste et de son cœur qui est chaud, il nous avait tracé de Jeanne un beau portrait vivant, vrai, net. Quant il eut fini, je dus lui demander ce qu'il pensait de notre tentative de faire béatifier l'héroïne. Il se leva, et gravement: "Monseigneur, me dit-il, je ne connais pas l'histoire. Personne ne la connait. Il y a cependant quarante années que je l'étudie. Eh bien, me souvenant que j'ai prêté serment tout à l'heure entre vos mains, je puis vous dire ceci: Depuis le Christ et la Vierge Marie, personne ne m'apparaît, sur ce théâtre que j'ai tant fréquenté, qui soit plus digne des autels que Jeanne d'Arc."

Et cela est la vérité.

Jeanne étonne et séduit. Devant elle on tombe à genoux pour lui baiser les pieds, et on ne peut se retenir de lui donner des noms très tendres de "sœur," de petite sœur." Elle est très haut au-dessus de nous, et néanmoins nous la sentons comme très voisine de nous. Elle est la Jeanne miraculeuse de l'épopée et du Paradis: elle est la Jeannette de Domrémy. "C'est un agneau et un lion," a écrit Pie X, traduisant admirablement la nature contrastée de cette enfant.

Elle fut pure comme un lys, humble comme une marguerite de ses vallées meusiennes. Elle priait Dieu, la Vierge, Notre-Seigneur avec une candeur de foi que rien ne troubla. Elle aimait ses compagnons, les malheureux, ses frères, ses sœurs, son rude et honnête père, sa mère, sa "pauvre mère," ainsi qu'elle s'exprimait, à plein cœur.

Elle se meut dans le surnaturel comme nous dans l'air où nous respirons. Sept années durant, elle fut en contact quotidien, perpétuel avec saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite.

Prodigieuse mystique, la plus prodigieuse des mystiques par quelque côté, par exemple la fréquence de ses visions, il lui suffisait d'appeler son ange, ses saintes, pour qu'ils fussent là. Elle les nomma d'un mot admirablement trouvé, elle les nomma "ses voix." Une voix, quelque chose d'immatériel et de sensible; quelque chose qui caresse et qui épouvante quelque chose de si discret que l'oreille le perçoit à peine, et de si sonore, que l'espace en résonne; une voix, quelque chose qui éveille le courage, berce le chagrin, ébranle la volonté, chante, pleure, commande: le *Dies irae* du sublime inconnu; le *Requiem* de Mozart, la Marseillaise de Rouget de l'Isle: une voix: presque rien, tout cela va sans laisser trace et tellement tout que l'Eglise a épuisé son effort de louange à l'égard du Saint-Esprit quand elle a dit: "il a la science de la voix." Sans ses Voix, des voix personnelles, des voix réelles, Jeanne est une énigme inexplicable. Avec ses Voix, elle est seulement mystérieuse, comme tout ce

que le divin enveloppe d'un nuage que nos yeux ne sont pas habitués à regarder, encore moins percer.

Elle fut brave comme une épée de chevalier, et si douce dans la bataille, si généreuse, si apôtre! Jamais elle n'a frappé personne. Elle se poussait au plus fort de la mêlée, souriante, son étendard à la main, et elle disait: " Suivez-moi." Glacidas, le commandant des Tourelles, l'avait insultée abominablement. Le 7 mai 1429 au soir, elle l'aperçut, se défendant, dit un chroniqueur, comme s'il eut été " immortel." L'enfant vit que le formidable soldat était perdu. " Glacidas, lui cria-t-elle, tu m'as insultée, tu m'as appelée.... Mais j'ai pitié de ton âme. Rends-toi! Rends-toi au Roi du ciel!" Connaissez-vous, Messieurs, bien des cris de saints, pathétiques à l'égal de celui-là?

Dans sa mort, elle imita de très près la passion du Christ.

Trahie comme lui, vendue comme lui, jugée comme lui, exécutée comme lui, au milieu des cris de la haine et des larmes de pitié, après avoir été la foi, la charité, la justice, la vérité, l'honneur même, avec au front le rayon des prophètes et sur ses épaules la pourpre de son sang; après avoir représenté la France en ce que la France a de plus exquis, et l'humanité en ce que l'humanité a de plus haut: après avoir été Jeanne d'Arc!

Toutefois, dans cet ensemble de vertus dont se souvient l'histoire et qu'a couronnées l'Eglise, il en est une qui marque d'un trait plus profond sa physionomie morale, précisément parce qu'elle porte toutes les autres: c'est la vertu de force.

Enfant, elle a la force d'enfermer en soi, entre soi et Dieu, le secret qui doit l'étouffer, de sa mission et de ses apparitions; la force de vaincre les impatiences de son âge, les instincts pervers dont le péché d'origine a déposé le germe vivace chez les meilleurs, ses terreurs de la vie des camps, sa tendresse filiale passionnée, laquelle l'eût détournée de répondre à l'appel de Dieu. " J'aurais eu cent pères et cent mères, disait-elle, je serais partie!"

Inspirée, elle eut la force de lutter contre les suspicions des clercs, les répugnances des hommes d'armes, la pusillanimité, sinon pire, des conseillers de la couronne.

Guerrière, elle eut la force de grouper et d'entraîner à sa suite Armagnacs, Bretons, Manceaux, Beaucerons, Richemond et Gille de Rais, les Laval, d'Alençon et Dunois. Elle les pacifia, les évangélisa, en convertit plus d'un.

Chevauchant à travers la France morte, elle eut la force de la ressusciter.

Oui, certes! Pour ressusciter la France, il faut d'abord ressusciter son roi. Isabeau l'avait tué sur ses genoux, dans ses bras d'adultère, lui versant un doute empoisonneur, mais trop naturel, sur la légitimité de sa naissance et de ses droits.

A ce dauphin inquiet et apeuré qui ne rêvait que fuite vers Toulouse; plus loin, vers l'Espagne; plus loin, vers le Portugal, elle refit une âme, un cœur, un sang.

Pourquoi se désespérait-il? Pourquoi songeait-il à l'exil? " Ayez

confiance, ayez confiance, gentil dauphin. Je vous conduirai à Reims afin que vous y receviez votre digne sacre."

Pourquoi ce tourment qui le tuait? "Je te le dis de la part de Dieu. Tu es vrai fils de roi et celui à qui le royaume doit appartenir!"

Petit à petit, le fils des Capétiens se laissait prendre par l'enthousiasme de la sublime paysanne. Il finit par croire à soi, à la France, à Orléans, où battait alors le cœur de la patrie, à Dieu. Elle enfanta son roi: *Mulier circumdabit virum*, porte le texte dans son énergique érudité.

Elle ressuscita les chevaliers. Depuis Azincourt, ils montaient encore à cheval, mais sans entrain et comme s'ils eussent été voués d'avance à la défaite irrémédiable. Ils s'ensevelissaient dans le pressentiment que la fin du royaume approchait; or un tel rayonnement de surnaturelle vigueur, une telle "vertu" sortait de Jeanne qu'ils revinrent à la confiance. "Avant Jeanne, dit Dunois, dix Anglais auraient battu deux cents Français, avec Jeanne, dix Français auraient battu deux cents Anglais."

Enfin elle ressuscita ce qui est plus que les chevaliers et plus que le roi; elle ressuscita l'antique opprimé, l'antique écrasé, celui que son oppression même, son écrasement même rendaient indifférent aux destins du pays: le peuple. Que lui faisait à lui d'être Armagnac, Bourguignon, Anglais, Français? En serait-il moins battu et moins volé? Mais quand il eut vu cette petite fille sortie de lui, quand il eut ouï ses appels, quand il eut discerné, dans le ciel qu'elle ouvrait au-dessus de sa tête, les figures sacrées de Charlemagne et de saint Louis en prière, comme elle disait, il se retrouva, notre peuple! Il se passionna d'autonomie. Les vieux glaives, les vieilles masses d'armes qu'avaient maniés les Jacques sortirent de leur rouille. Un souffle de nationalisme l'agita, le purifiant des terreurs et des lâchetés de la guerre de Cent Ans, comme les vents frais et doux purifient l'océan de ses miasmes et de ses brouillards. Et il advint ce que Jeanne semble avoir prévu quand elle osa dire à Beaudricourt: "Il faut que je parte, il faut que ce soit aujourd'hui plutôt que demain; les jours me pèsent comme à une femme enceinte." Bref, elle devint la mère de la patrie, a dit Rome, "*Jure dicta Mater Patriae.*"

Et maintenant, regardons-la! regardons-la donc s'avancer dans un tourbillon de victoires, d'Orléans à Jargeau, de Beaugency à Patay, de Patay à Troyes, de Troyes à Reims. Or, sa courte vie compte exactement dix-neuf ans, cinq mois et vingt-quatre jours. Quand elle opérait les prodiges que je viens de rappeler, elle avait deux ans de moins, elle avait dix-sept et demi!

France, jette-lui à pleines mains des lauriers et des roses. Angleterre, ne lui refuse ni les roses ni les lauriers. Il fallait qu'il subsistât une France et une Angleterre dans l'univers. Grâce à Jeanne, ni celle-ci, ni celle-là ne disparurent: la France ne périt pas; l'Angleterr demeura l'Angleterre. Toutes les deux avec leur destin, toutes les deux avec leur mission spéciale à travers les siècles, toutes les deux attendent, nous en avons la confiance, l'heure que prophétisa de Maistre, disant: "Quand la France sera redevenue chrétienne et l'Angleterre catholique, le monde verra de grandes choses." Cette heure, Messeigneurs d'Angleterre, Mes-



M. Jackman, P. Gélase, M. Cagiatti, Chan. Tharsicius, Cte Vannutelli, Ch. Brintet.
M. Vautrin, P. Lemius, M. Kelly, Ch. Lamérand, Mgr de Croy, M. de Martigny, Mgr Sekarzinski, M. Kenyon, Cte d'Yanville.
P. Bailly, Mgr Odelin, Mgr Bruchesi, le card. Légat, Mgr Heylen, Mgr Kreuzwald, M. Bouquerel, M. Delsourt Haillot.

Membres du Comité permanent présents au Congrès.

seigne
l'Angl
Prenez
Init
Je r
inutile
D'où
hardin
qui to
quoi, c
candi.
Mes
forces
dante;
subord
Les
Elles p
sont de
Leur
de leu
Plus u
plus sa
La f
notre a
tentati
nos lu
Or,
absolue
réglé.
La p
nier à
infini.
Mais
et le v
l'union
qui ma
une no
Man
Vie
tout or
et notr
Les
son sa
âmes;
L'Ég
nous le
les Lal
nous r
5

seigneurs de la catholicité, on la paierait cher. Mon Dieu, faites que l'Angleterre redevienne catholique, que la France redevienne chrétienne! Prenez nos vies... Mais faites vite!...

Initialement cela est dû à la force de Jeanne.

Je ne vous montrerai pas comment, martyre, elle fut forte. C'est inutile.

D'où provient cette force à cette enfant? De l'hostie surtout, répond hardiment l'Eglise dans la liturgie qu'elle lui a consacrée; *Pane cœlesti qui toties beatam Johannam aluit ad victoriam.* De l'hostie... Eh quoi, de l'hostie? L'Eglise le dit. Croyons. *Norma credendi, forma precandi.* Comprenons aussi.

Messieurs, dans tout l'ordre des choses, nous ne connaissons que deux forces autonomes libres : la première est absolue, éternelle, surabondante: nous l'appelons Dieu. Les secondes sont relatives, immortelles, subordonnées: ce sont les consciences libres, anges et hommes.

Les consciences libres sont des forces vraiment: nous le sentons. Elles peuvent dire non, et résister; elles peuvent dire oui, et agir, elles sont donc des forces.

Leur dignité est proportionnelle à la valeur de leur activité: la valeur de leur activité est déterminée par la conformité de celle-ci à la loi. Plus une conscience libre opère, plus son opération est conforme à la loi, plus sa dignité morale est excellente.

La fidélité des consciences libres à la loi est souvent gênée, soit par notre aptitude intérieure à défaillir, soit par notre aptitude à subir les tentations du dehors. Nous connaissons tous ce phénomène; il produit nos luttes morales et trop souvent nos chutes.

Or, dans ces luttes, nous pouvons appeler à notre secours la force absolue, éternelle, surabondante; Dieu lui-même l'a ainsi voulu, ainsi réglé.

La prière et les sacrements ont cette puissance de nous faire communier à lui et de doubler notre infirmité d'êtres finis des énergies de l'Etre infini.

Mais parmi tous les sacrements, l'Eucharistie, nourriture par le pain et le vin mystiques, signifie et réalise plus excellemment que nulle autre l'union de la suprême Puissance avec notre suprême faiblesse. "Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang vivra. Ma chair est vraiment une nourriture: mon sang est vraiment un breuvage, dit Jésus."

Mangez! Buvez! Vivez!

Vie et force sont ici posées en équation. Et par le fait notre vie en tout ordre physique, intellectuel, moral, est proportionnelle à notre force, et notre force est proportionnelle à notre vie.

Les âmes très fortes mangent saintement le corps du Christ et boivent son sang. Là où n'est pas le corps du Christ, il y a encore de belles âmes; on cherche les âmes héroïques, sans en trouver....

L'Eglise catholique fait et donne le corps du Christ: c'est pourquoi, nous le disons sans orgueil, mais avec fermeté, elle produit les Saints, les Lallemand, les Brébeuf, les Jogues dont la fin, belle comme l'antique, nous reporte aux supplices de Polycarpe de Smyrne et d'Ignace d'An-

tioche; les Jeanne Mance, les Marguerite Bourgeoys, douces créatures dont la charité s'éleva jusqu'à l'oubli total et à l'immolation parfaite du cher et égoïste moi humain.

Fils et filles de l'Eucharistie, je vous salue humblement, car je ne l'ignore pas, si, logiques comme vous le fûtes, nous correspondions comme vous correspondîtes au Dieu caché qui s'approche de nous, la grâce qui s'épanouit chez vous en sainteté, s'épanouirait chez nous en la même floraison sacrée. Aidez-nous! frères et sœurs aînés, aidez-nous!

Jeanne fut une âme eucharistique comme ceux que je viens de nommer, comme sainte Julienne, comme sainte Catherine de Sienne, comme saint Stanislas Kostka, et elle fut forte.

Sa petite maison de Domrémy jouxtait l'Eglise. Seul, un étroit pourpris l'en séparait. Elle se composait, dans la partie consacrée à l'habitation de deux pièces, d'inégale grandeur, au rez-de-chaussée, et d'un fenil au-dessus. La grande pièce était tout ensemble la cuisine et la chambre à coucher de Jacques d'Arc et de sa femme Isabelle Romée. Jeanne y naquit. Les trois garçons se retiraient au fenil pour y dormir. Les deux filles occupaient un cabinet de 3 mètres de large sur 5 mètres de long, éclairée par une très étroite fenêtre.

Je me suis agenouillé devant cette fenêtre: j'y ai prié plus d'une fois, longuement. Je me trouvais bien à cette place. J'ai cherché la trace des larmes de Jeanne et celle de ses mains sur la planche de chêne qui forme appui, car elle a prié là, elle a pleuré là, j'en suis sûr. De là, quand le jour avait baissé, elle apercevait la lueur de la lampe sacrée, à travers les baies ogivales de la vieille petite église. Là elle est venue s'abîmer durant les nuits qui ont précédé son départ pour la glorieuse et formidable aventure. Qu'a-t-elle dit de là, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, tandis que Jacques d'Arc et Isabelle Romée, Catherine, Jacques, Jacquemin, Pierre, dormaient, tout près, leur confiant sommeil? Qu'a-t-elle dit et que lui a répondu Jésus: O tristesses! O encouragements! O timidités! O ordres! "Va, Fille de Dieu, va: va!" Car si Michel, l'ange, parlait ainsi, Jésus le maître ne parlait pas différemment. Quels drames se jouent dans l'âme des saints!

Une plaque avertit le voyageur qui passe de la maison à l'église, que la table où Jeanne fit sa première communion était posée sous le porche actuel. On lui montre un anneau de fer qui la scellait au mur. Supposé qu'il ait la foi (et même ne l'eût-il pas), il essaie de se représenter l'enfant à deux genoux, sur l'une de ces dalles: l'enfant, qui a déjà connu l'extase, qui a vu l'archange, qui a été baisée au front par sainte Catherine et sainte Marguerite, qui a su la grande pitié du royaume de France. Il essaie de discerner les battements de ce cœur candide qui n'en a pas moins d'inscrutables profondeurs. Il voit le curé, Messire Fronte, déposer l'hostie sur les lèvres de Jeanne, lentement, comme le matin dépose une goutte de rosée sur la corolle d'un lys. Il regarde... puis il ne voit plus rien, rien; car la pensée lui défaille, quand il s'agit d'imaginer le premier contact de Jeanne et de Jésus.

A dater de ce jour, Jeanne communia souvent, si souvent qu'au village on la trouvait un peu trop dévote.

Au cours de ses campagnes, elle entendait la messe quotidiennement plutôt deux ou trois fois qu'une, et s'approchait du Sacrement autant qu'elle pouvait.

Ses purifications de conscience préparatoires étaient vigilantes; ses actions de grâce émues. Le chanoine Compaing atteste qu'elle n'assistait pas à un salut sans fondre en larmes.

Vous savez tous sa fin. Un jour de décembre 1430, elle fut conduite à Rouen, au donjon bâti par Philippe-Auguste. On l'y enferma sous trois clefs. On la remit à cinq soldats infâmes appelés "houspailleurs" qui ne la quittaient ni jour ni nuit. On la ferra par les pieds, les mains, la ceinture, et on riva sa chaîne à une lourde pièce de bois jetée dans un coin du cachot. Dans un autre coin on apporta une cage de fer. Je ne crois pas qu'elle y ait été enfermée. Des juges sauvages la harcelèrent d'interrogatoires féroces. Elle semble avoir été en butte à plus d'un attentat duquel son ange seul la défendit. Cela dura sans interruption entre cent cinquante et cent soixante jours.

La fière enfant ne demanda rien à ses bourreaux, rien! Ni plus de lumière, ni plus d'air, ni moins de chaînes, ni l'éloignement des promiscuités abominables. Ils n'eurent pas la joie déshonorante de lui tirer une plainte. Elle ne leur fit qu'une prière. Elle eût voulu assister à la messe, y communier. Pas de messe! Pas de communion! Cela c'était trop!

Ils essayèrent de "jouer" de la messe et de la communion pour la décider à renier ses voix. Si elle disait ne pas les avoir entendues, elle irait à la messe! Elle communierait! L'homme a des ressources et des réserves d'infamie qui font trembler.

Le 31 au matin, deux heures avant le supplice, Pierre Cauchon dit: "Donnez-lui tout ce qu'elle demandera." On lui apporta l'Hostie: elle la reçut, et elle pleura.

Elle remercia jusqu'à neuf heures et demie dans sa prison. Elle remercia sur la charrette du bourreau Thierrache, pendant sa voie douloureuse, de l'enceinte castrale à la place du Vieux-Marché. Elle remercia tandis que Nicolas Midy la prêchait interminablement, que l'évêque de Beauvais l'abandonnait au bras séculier, et que le bailli la livrait au feu. Elle remercia en gravissant le bûcher que les juges avaient fait très haut, à la taille de leur haine. Elle remercia quand, la torche funèbre s'étant approchée des fascines sèches, s'éleva la colonne terrible de fumée suffocante et de sombre flamme. Elle remercia encore quand Jésus, probablement venant au-devant de sa martyre, elle cria, comme si elle avait aperçu quelque chose, quelqu'un, de longtemps attendu, d'une voix qui remplit la ville de Rouen: "Jésus! Jésus!" Elle remerciait quand, inclinant la tête, elle remit son âme à son auteur. Elle ne finit son remerciement qu'au Paradis!

L'Eucharistie et Jeanne ne se divisent pas. Celle-là créa celle-ci. C'est par l'Eucharistie que Jeanne fut. Le Pain sacré mit aux veines de la vierge un sang de vigueur, que ne purent pâlir aucun danger, aucune torture. Elle ne prononça pas le mot de Sonis: "Quand on porte Dieu dans sa poitrine, on ne capitule pas," elle le vécut: *pane qui fortius Beatam Johannam aluit ad victoriam.*

Chrétiens, consciences libres, mais consciences tentées, nous pouvons nous restaurer du même pain que Jeanne, et comme Jeanne triompher de tous nos ennemis.

Consciences libres, mais consciences défaillantes, nous tombons parce que nous sommes seuls. Appelons à notre secours la force infinie, surabondante, nous marcherons d'un pas ferme par les plus rudes chemins.

Entendons la voix de Pie X qui nous convie à la communion fréquente, loyalement faite. Celui qui communie ainsi n'est plus un, il est deux. Deux, et s'il est faiblesse, l'Autre est force; car l'autre, c'est celui dont le nom domine l'histoire, dont la figure domine l'humanité, dont la croix domine le monde, dont l'autel désarme le bras de Dieu, met un peu de sainteté sur la terre, réjouit le ciel, adoucit le purgatoire. C'est le Maître adorable, Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, à qui soit louange, honneur, amour et gloire dans les siècles des siècles!

Est-ce que je terminerai sans jeter un regard vers vous, ô mon pays? Est-ce que je ne demanderai pas une prière pour lui devant l'Hostie sainte à tous ceux qui m'écoutent?

C'est un noble pays, Messieurs, missionnaire généreux, chevaleresque, trop généreux même, car il oublie facilement ce qu'il devrait ou ne pas oublier, ou bien oublier difficilement. Méchante tête parfois, mais si brave cœur! Il serait presque parfait, s'il avait une conception plus exacte, plus pleine de la vie civique. Nous catholiques, nous prêtres, nous, évêques, nous travaillerons à lui donner cette conception.

En attendant, son Eglise, notre Eglise y traverse une période décisive de sa destinée; elle a subi un choc redoutable, et elle y livre une bataille magnifique.

A Québec j'ai expliqué en détail le comment et le pourquoi de ces deux affirmations.

Le choc a consisté en ceci, qu'on a essayé de nous diviser: fidèles, curés, évêques, suprême Pontife. Mais la chaîne d'airain qui nous unissait était trempée dans notre commune foi et dans un commun amour. Elle a résisté, rien ne l'a mordue; rien ne la mordra.

Tout a été sacrifié plutôt que de briser une hiérarchie établie par le Christ et de violer un ordre du Pape.

On pourrait compter sur les doigts d'une seule main, et encore y aurait-il trop de doigts, les prêtres qui en cette circonstance ont oublié leur serment d'obédience. Les cinquante ou soixante mille autres n'ont jamais perdu de vue ce Vatican d'où vient la lumière, le commandement et le courage.

En quatre ans, nous avons reconstitué notre outillage, bâti ou acheté des séminaires, bâti ou acheté des évêchés, bâti ou acheté des collèges. Nous avons nourri nos prêtres, pas richement, il est vrai, mais suffisamment. Quand donc, d'ailleurs, avec notre maigre budget des cultes, avions-nous été riches? Ni prêtres, ni évêques, n'ont geint de cela. Nous nous sommes trouvés bien avec notre plat de lentilles et la liberté reconquise. Un plat de lentilles et la liberté, Messieurs, quoique je ne

souhaite ce régime à personne — je le répète, puisque je l'ai dit ailleurs, — c'est exquis ! Nous avons soutenu nos écoles libres. Il n'y en a pas un demi-cent qui aient été fermées en France. Et toutes ces formations, nous les avons réussies en pleine crise, pour ainsi dire, sous le feu de l'ennemi.

Nos catholiques ont été admirables. Nos clergés ne l'ont pas été moins. Souffrez que j'envoie mon admiration, oui, mon admiration à ces curés de campagne, notamment, que rien n'a pu décourager, que rien n'a pu fléchir, que rien n'entamera, que leurs épreuves, au contraire, exaltent présentement dans une évangélisation, qu'il faut bien l'avouer, les ligotages du Concordat rendaient difficile, et que les libertés de la rupture rendent opportune et presque aisée.

Tous les clergés catholiques du monde posés dans les mêmes conjonctures que nous eussent agi comme nous ; comme nous, en face de la porte du tabernacle, ils se seraient dit que le plus grand honneur que Dieu puisse faire à un prêtre, c'est de l'appeler à partager un instant la croix de Jésus. Encore, cependant, est-ce nous qui sommes actuellement à cette fête austère. Priez donc tous pour nous.

Priez pour nos fidèles, nos prêtres, nos clercs. Priez pour nos evêques. Priez Jésus-Christ, source de force. Que, force de Jeanne la Française, ils deviennent la force de l'Eglise de France : *De inimicis nostris victores efficiat!*

Une telle prière sera la poignée de main par-dessus l'Océan des héritiers de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain, de d'Iberville, de Montcalm, de Lévis, de Salaberry à leurs frères de France. Et cette poignée de main vaillante et chaude comme vos cœurs, Messieurs, je n'ai pas à vous dire que nous l'estimerons un encouragement, une cause de joie et un honneur.

Quand l'orateur s'assied, la foule enthousiasmée lui fait une ovation. Il est tard maintenant, très tard, près de minuit. Les autres orateurs inscrits au programme ne parleront que demain. Tout le monde debout termine cette inoubliable manifestation au chant de : *O Canada, terre de nos aïeux.*

Samedi soir

S. G. Mgr Bruchési ouvre la séance.

MESDAMES ET MESSIEURS: —

La séance va s'ouvrir ce soir par deux vœux concernant le Sacré-Cœur de Jésus, que le révérend père Lemius, de la compagnie des Oblats et résidant à Rome, va vous exposer sur l'invitation de Son Eminence le Cardinal-Légat.

DISCOURS DU R. P. LEMIUS

EMINENCES,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Sous la haute approbation et protection de Son Eminence le Cardinal Vannutelli, Légat de Sa Sainteté Pie X :

Et, je puis le dire, au nom et avec la rédaction des deux Evêques de France, ici présents, de Mgr l'Evêque d'Orléans et de Mgr l'Evêque d'Angers.

I.

De la Fête du Sacré-Cœur de Jésus

Considérant que Jésus-Christ lui-même a demandé la célébration solennelle d'une fête en l'honneur de son Sacré-Cœur et qu'il a daigné fixer lui-même le jour précis de cette fête, c'est-à-dire: le vendredi qui suit immédiatement l'Octave du Très Saint-Sacrement, et le but de cet hommage qui est de réparer les outrages qui lui sont adressés dans ce divin Sacrement de son amour;

Considérant que l'Eglise, après avoir approuvé cette fête l'a élevée rite de première classe;

Considérant, d'autre part, que, après deux siècles écoulés, cette fête n'est célébrée avec l'éclat désiré et avec le concours des fidèles que dans un petit nombre d'églises;

Considérant enfin, qu'au milieu des grandes luttes actuelles, cet honneur rendu à Notre-Seigneur accroîtra l'espérance d'un prompt et puissant secours;

Le Congrès Eucharistique International de Montréal émet le vœu suivant:

1. *Que tous les Evêques de la Catholicité soient humblement suppliés de célébrer dans leur cathédrale, la Messe Pontificale et les Vêpres, suivies de la procession du Saint-Sacrement et de l'acte d'amende honorable au Sacré-Cœur, le vendredi, jour de la fête de ce divin Cœur.*

2. Que tous les curés, recteurs et chapelains soient exhortés à imiter cet exemple.

3. Que tous les fidèles soient invités à communier, en ce jour, selon les désirs et aux intentions du Seigneur, et à participer aux grandes cérémonies.

4. Enfin, que le Souverain Pontife soit prié, afin de donner à l'acte le caractère d'universalité, d'autoriser, si Sa haute Sagesse le juge opportun, l'exposition du Très Saint-Sacrement durant la journée entière partout où l'on pourra organiser une sérieuse adoration.

Voilà, Messieurs, le vœu qui vous est proposé, et si vous l'acceptez, saluez-le de vos applaudissements enthousiastes. (Applaudissements.)

Du Mois du Sacré-Cœur de Jésus

Considérant que le mois du Sacré-Cœur de Jésus a été vivement recommandé et enrichi des plus précieuses indulgences par les Souverains Pontifes Léon XIII et Pie X ;

Considérant que la célébration du mois du Sacré-Cœur de Jésus procure une excellente occasion de convertir les âmes à l'amour du divin Maître et d'attirer les âmes à la communion fréquente ;

Considérant enfin, que, selon la parole de l'Encyclique sur la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, nous devons placer dans ce Sacré-Cœur toutes nos espérances, que de lui seul aujourd'hui il faut solliciter et attendre le salut ;

Le Congrès Eucharistique International de Montréal émet le vœu :

Que dans toutes les églises et chapelles de la Catholicité, on célèbre le mois du Sacré-Cœur selon les indications de Pie X, c'est-à-dire, avec prédication chaque jour, ou bien avec lecture quotidienne et, durant une semaine, prédication d'une vraie retraite spirituelle.

Tel est le vœu qui est proposé à l'Assemblée Générale.

Au nom du Sacré-Cœur, je remercie Son Eminence, nos Seigneurs les évêques, et je vous remercie. Le Sacré-Cœur répandra sur vous ses abondantes bénédictions.

Mgr Bruchési : — L'an dernier, presque à pareille date, au pied de la statue de Jeanne Mance, Mgr l'évêque d'Angers parlait très éloquemment, mais par procuration; cette année, pour assister au Congrès Eucharistique de Montréal, il a quitté son Anjou, il a traversé les mers, et c'est lui-même que nous allons maintenant entendre après avoir entendu et applaudi hier soir son illustre frère, l'évêque d'Orléans.

S. G. MGR RUMEAU, évêque d'Angers :

Vous ne vous lassez pas d'applaudir l'Eglise de France, je vous en remercie. Peut-être avez-vous aussi voulu saluer, en la personne de son humble évêque, cette Eglise d'Angers qui a eu le très grand honneur d'envoyer à Montréal un ange gardien : Jeanne Mance, afin de veiller

sur son berceau. Je vous remercie doublement, et ce remerciement va tout d'abord à vous, Monseigneur, à vous, l'incomparable archevêque de Montréal, qui avez daigné, avec de très aimables instances, me convier à ce Congrès, préparé et organisé par vos soins avec une telle splendeur qu'il a été jusqu'ici, et que probablement il sera dans l'avenir un Congrès Eucharistique sans rival.

EMINENTISSIME CARDINAL-LÉGAT.

EMINENTISSIMES SEIGNEURS,

MESSEIGNEURS,

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je suis donc venu du pays de la grande tribulation, comme parle le Voyant de l'Apocalypse. Je suis venu sur cette terre de foi et de liberté consoler mes tristesses, sécher mes larmes, et en m'associant à des joies qui furent nos joies, ouvrir mon âme à l'espérance.

Or, Messieurs, quel spectacle s'offre à mes regards éblouis! Est-ce une vision de la terre? Est-ce une vision du ciel?

J'ai vu, s'écrie l'Aigle de Pathmos, j'ai entendu une multitude immense que personne ne pouvait dénombrer, de toute tribu, de toute nation, de toute langue; et à leur tête, étaient vingt-quatre vieillards habillés de blanc. Et une voix se fit entendre: "Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes." Et aussitôt les vingt-quatre vieillards et l'innombrable assemblée de se prosterner et d'entonner un cantique, qu'accompagnaient des harpes et des cithares: "A l'Agneau qui a été immolé, gloire, honneur, puissance, action de grâces, salut et bénédiction dans les siècles des sicles."

Dans cette description lyrique, est-ce le ravissement de l'éternel concert — j'allais dire de l'éternel congrès eucharistique — du paradis? Est-ce la splendeur des congrès eucharistiques de la terre? Ici, à Montréal, en vérité, l'illusion est permise, tant la ressemblance est frappante et le tableau fidèle!

J'ai vu des assemblées incomparables: j'ai vu, sous ces voûtes étonnées des milliers d'hommes qui priaient, chantaient et communiaient; j'ai vu, le long de vos avenues, et jusque dans les palais de ceux qui vous gouvernent, les foules succéder aux foules; j'ai vu, ce matin, se prosterner devant l'autel du divin sacrifice, 300,000 croyants abrités sous la seule voûte qui pût les contenir, la voûte du ciel; j'ai vu, ce soir, plus de 20,000 jeunes gens, que je salue d'un amour singulier, eux qui portent au front cette beauté ineffable qui s'appelle l'âme sans tache et la vie dans sa fleur; j'ai vu hier l'interminable procession de 40,000 enfants, qui rappelait la procession éternelle des anges dans les cieux; et demain quelle sera la magnificence du cortège eucharistique, à travers votre cité, ornée avec tant de magnificence! Elle est donc là, sous mes yeux, la multitude qu'on ne peut nombrer! Elle aussi, elle est de toute langue, de toute tribu, de toute nation, et en elle ne puis-je pas célébrer



LA CATHEDRALE

THE CATHEDRAL

de ma
saintet
les viei
quatre,
la terre
bole de
qui est
salue, d
celui qu
robe bl
près du

Et c
les ai e
devant
comme
comme
devant
honneu
des sièc

J'ai d
célèbre
l'espéra
France,
et si ch

Ah! j
ne veux
lègue, le
dans sa
ration d
divine c
libertés
son orga

Les pa
ne peut
océans c

Encore
moribon
lations s
fécond, é
les siècle
trompe, i
secouer l
le suscit

Oui, m
qui va ju
sacrifice.
ardentes.
les caract

de ma voix, après l'avoir chantée dans mon cœur, l'unité de l'Eglise, la sainteté de l'Eglise, la catholicité de l'Eglise? Et à sa tête, ils sont là, les vieillards, conducteurs des peuples! Ils sont là, non pas vingt-quatre, comme dans les cieux, mais cent vingt, venus des quatre coins de la terre! Ils sont là, non point vêtus de la robe blanche, qui est le symbole des vainqueurs, mais de la robe sombre et de la robe de pourpre, qui est le symbole des lutteurs! Et pourtant, à leur tête, mon cœur salue, dans une vénération que je pourrais appeler un culte, je salue celui qui est le plus auguste de tous, qui tient la place du *Vieillard à la robe blanche,* et qui le représente d'autant mieux que son cœur vit plus près du cœur de Celui dont il est le Légat.

Et cette foule immense, et ces cent vingt conducteurs de peuples, je les ai entendus, d'un même cœur et d'une même voix, chanter, eux aussi, devant l'Hostie Sainte le cantique des cieux. En des accents qui vibrent comme l'enthousiasme, qui travaillent comme l'espérance, qui s'exaltent comme l'amour, ils n'ont cessé, pendant cette grande semaine, de redire devant le trône eucharistique: "A l'Agneau qui a été immolé, gloire, honneur, puissance, action de grâces, salut et bénédiction dans les siècles des siècles!"

J'ai dit, Messieurs, que j'étais venu ici, sur cette terre dont la foi est célèbre dans le monde entier, afin d'y ouvrir mon âme toute grande à l'espérance. Et comment ne pas espérer pour ma chère Eglise de France, quand je songe que c'est elle qui a donné un sang si généreux et si chrétien à cette Eglise du Canada qui est sa fille?

Ah! je le sais, nos cœurs sont broyés par d'inénarrables douleurs. Je ne veux pas m'arrêter à vous les raconter. Hier soir, mon éminent collègue, le plus éloquent des évêques de France, vous en a fait le tableau dans sa langue magique. D'ailleurs, elle serait interminable, l'énumération des sacrilèges attentats dont nous sommes les victimes. Et la divine constitution de l'Eglise, et ses droits les plus essentiels, et ses libertés les plus saintes, et son patrimoine sacré, et les forces vives de son organisme, tout a été méconnu, contesté, violemment supprimé!...

Les passions religieuses déchaînées provoquent des secousses, dont on ne peut sonder la profondeur, pas plus qu'on ne sonde les abîmes des océans courroucés.

Encore quelques assauts, disent nos ennemis triomphants, et la pauvre moribonde aura succombé! Ils ne savent pas, les insensés, que les tribulations sont pour l'Eglise la loi de son existence, la condition de sa fécondité, le piédestal de sa gloire, et que la persécution fut dans tous les siècles sa plus belle auréole. Ils ne savent pas — ou plutôt, je me trompe, ils commencent à savoir que les épreuves ont pour privilège de secouer les timides, de réveiller les endormis, de ranimer les indifférents, de susciter et d'armer les vaillants pour la lutte!

Oui, messieurs, la lutte provoque la lutte; à l'exaltation de la haine qui va jusqu'aux pires excès, répond d'ordinaire celle de l'amour et du sacrifice. Et c'est alors, Messieurs, c'est quand les luttes deviennent ardentes, que les camps se tranchent, que les convictions s'affirment, que les caractères se trempent, que les courages s'aiguisent, que les héroïsmes

se révèlent, et si je ne me trompe, ceci est un bien, un très grand bien pour l'Eglise, c'est le triomphe de sa vitalité.

Ah! Messieurs, quand, aux jours d'orage, les vents déchaînés secouent les vieux chênes de vos forêts vierges, croyez-vous que ce soit un mal pour eux? Non, non: parce que l'ouragan les débarrasse de leurs branches desséchées et nuisibles, il rajeunit leur vigueur, et parce qu'il ébranle leur tête, il donn plus de sève à leurs racines.

O sainte Eglise de France, ma meie, sainte Eglise que j'aime de l'amour le plus passionné, arbre tant de fois séculaire, livre ton front aux coups de la tempête! Ce n'est pas elle qui déracinera ta majestueuse stature; elle t'émondera et tu n'en seras que plus belle, plus vivante et plus forte!

Mais, Messieurs, peut-être ne sera-t-il pas sans à propos de vous dire qu'ayant été évangélisés par des apôtres venus de la France, il vous est bon de recueillir de ses erreurs et de ses faute des leçons préventives.

Ce qui nous a perdus, je le dirai loyalement et humblement, c'est d'abord l'*ignorance religieuse*. Eh bien, que les générations qui s'élèvent au milieu de vous, soient des générations de chrétiens instruits, afin qu'ils demeurent des chrétiens convaincus. En second lieu, ce qui a opéré parmi nous des ravages incalculables, oh! ne le croyez pas, ce n'est pas cette poignée de mécréants que l'impiété a élevés au faite du pouvoir, non, non, c'est la *pusillanimité* des bons: ce sont ces multitude- innombrables qui n'*osent* pas, et que je serais tenté d'appeler une race de trembleurs, une race d'asservis, qui vont parfois jusqu'à devenir, sous l'empire de la peur, des consciences vénales. Vous, Messieurs, étant des chrétiens convaincus, il faudra que vous demeuriez des hommes de caractère, ayant toujours et jusqu'au bout le noble courage de vos opinions religieuses.

Ce qui nous a perdus encore, ce qui fait que la France étonne et déconcerte l'univers parce qu'une poignée de mécréants sont devenus les maîtres, et que plus de 30,000,000 de catholiques se débattent sous leur joug comme de pauvres vaincus, ces trente millions de catholiques n'étaient jusqu'ici ni organisés, ni disciplinés; qu'ils étaient des isolé- et des émiettés.

Ah! Dieu merci, depuis que le régime de la séparation nous a rendu, sous certains rapports, quelque liberté d'action, nous avons fait plus de travail d'organisation qu'on n'en avait réalisé dans un siècle de régime concordataire.

Messieurs, je vous en conjure, au nom de vos intérêts les plus chers, sachez prévoir que vous le vouliez ou non, l'ennemi est à vos portes. Il se cache, mais il ne désarme pas. Restez toujours un peuple chrétien organisé et discipliné.

Enfin, ce qui a été pour nous une cause de grandes douleurs, et ce peut-être nous a valu les châtiments exemplaires de Dieu, c'est que beaucoup et beaucoup de chrétiens en France ont humilié et déshonoré l'Eglise en prouvant très mal les convictions de leur cœur par les actes de leur vie;—chrétiens incomplets, qui mettaient en opposition flagrante la foi qu'ils professaient et les tristes exemples qu'ils donnaient. Ah!

Messieurs, vous, soyez dans l'avenir comme vous l'êtes aujourd'hui, des chrétiens irréprochables, des chrétiens qui honorent et confirment leurs croyances par l'intégrité de leur conduite et la pratique des vertus; des chrétiens qui, pour réaliser cet idéal sachent se confesser souvent, communier souvent; car c'est là et pas ailleurs, c'est dans la réception des sacrements qu'on puise la grâce de se montrer partout et toujours un chrétien convaincu, un chrétien courageux, un chrétien exemplaire.

Ayez donc, Messieurs, selon l'invitation si pressante de notre bien-aimé Pie X, ayez une dévotion croissante à la sainte Eucharistie! Celui qui a voulu être parmi nous le Dieu caché serait peu satisfait, s'il ne recevait de nous que les hommages d'une pompe éblouissante. Ce qu'ils gagnent en éclat, en étendue, en universalité, depuis la magnificence de nos congrès, il ne faut pas qu'ils le perdent en profondeur, en intensité. Oui, après l'avoir acclamé avec le concours des multitudes immenses et dans l'appareil grandiose d'un cortège triomphal, il est nécessaire de le retrouver dans le silence de son tabernacle solitaire, de le dédommager de l'indifférence des foules qui ne vont plus à lui, de transfigurer nos cœurs au contact du sien, d'unir nos actions à ses actions divines, nos souffrances à ses souffrances rédemptrices, de vivre avec lui, en lui, de lui et pour lui. Ayant ainsi puisé la force de Dieu à sa vraie source, là où elle se trouve et là où elle se donne, nourris du pain supersubstantiel, devenus supérieurs à nous-mêmes, nous pourrons alors défier tous les assauts du mal, et, promenant, comme le grand Apôtre, sur l'univers entier un regard de dédain, jeter à toutes créatures ce sublime défi: "Qui donc me séparera désormais de l'amour de Jésus-Christ?"

L'Eucharistie ! Ce n'est pas la seule vision qui a passé devant mes yeux; il y en a deux autres qui me semblent la compléter et sur lesquelles je demande la permission de dire encore un mot.

Après avoir adoré Jésus dans son tabernacle, voici que je me suis prosterné devant l'image de la Vierge qui trône à cet autel, devant Marie, reine de ces lieux, puisqu'elle a donné à cette cité le baptême du nom. Je me suis également incliné devant la Papauté, représentée dans ce sanctuaire.

Ah! Messieurs, entre l'Eucharistie et la Vierge Marie, entre l'Eucharistie et la Papauté, quelles affinités inénarrables! La Vierge Marie et l'Eucharistie! Mais, quand je me prosterne devant l'autel et que je me demande: A qui donc suis-je redevable d'un si grand bienfait? A qui? A Dieu le Père, sans doute, qui m'a donné son Fils unique selon sa divinité; à la Vierge Marie également, qui m'a donné ce même Fils unique selon son humanité. Je n'ai pas à me demander lequel des deux m'a donné davantage; je sais bien que le don de Dieu le Père est infiniment supérieur à celui de la Vierge Mère; et pourtant, Messieurs, le don de Marie a le privilège de m'émouvoir davantage. Sans elle, nous n'aurions eu, ni un Dieu dans les langes, ni un Dieu sur la croix; nous n'aurions pas eu son sourire, nous n'aurions pas entendu sa parole, nous n'aurions pas été attendris par ses larmes d'amour; nous n'aurions pas mangé sa chair, nous n'aurions pas bu son sang. Donc, après Dieu le Père, je salue la Vierge Marie comme la coopératrice de l'Eucharistie,

et saint Augustin a bien raison de dire: "*Caro Christi, caro Mariae.*" "La chair du Christ, c'est la chair de la Vierge Marie."

Le grand Docteur n'entend point signifier par là qu'il y ait dans l'Eucharistie la présence réelle de la Vierge Marie, ce serait une hérésie: mais Jésus ayant reçu de Marie sa sainte humanité, quand il a grandi il n'a pas perdu, il ne pouvait pas perdre la substance qu'elle lui avait donnée; il n'a pas cessé, il ne pouvait pas cesser d'être son fils, et de son corps voilé dans l'hostie, comme de son corps mortel, l'Eglise pourra toujours chanter: *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine;* et nous pourrons répéter avec un pieux auteur: "L'Eucharistie est le relique de Marie la plus authentique et la plus précieuse que la terre possède."

La Papauté et l'Eucharistie! mais, Messieurs, il me semble que la Papauté est une sorte d'Eucharistie, car — pardonnez, ô mon Sauveur, a la hardiesse de ma parole — vous êtes réellement present dans l'Eucharistie; vous y êtes tout entier; et cependant votre présence ne m'y paraît pas complète. Vous êtes le Docteur incomparable, et dans l'Eucharistie vous gardez un silence absolu; vous êtes le Pasteur, le divin Pasteur qu gouverne, et dans l'Eucharistie vous ne faites qu'obéir. Où donc, Seigneur, sera présent sur cette terre votre verbe puissant? C'est au Vatican. Où donc sera présente votre autorité divine? Encore au Vatican. Et voilà pourquoi, aux heures des grandes luttes, où l'esprit d'erreur et de révolte semble prévaloir — nous en avons connu en ces temps derniers — c'est une si grande joie, une si grande force pour nous de redire, en toute loyauté et en toute humilité, la belle parole que prononçait un évêque de France, au moment où Lamennais contristait l'Église par l'orgueil de son apostasie: "Mes lumières peuvent me faire défaut, mais mon cœur ne se trompe jamais, quand il se tourne vers Rome."

Eh bien! Messieurs, — et je termine par là, — voici que Jésus dans l'Eucharistie, voici que Jésus dans la Vierge Marie, voici que Jésus dans la Papauté s'adresse à vous et vous dit comme il disait aux apôtres en les quittant pour remonter aux cieux: "Vous serez mes témoins," et puisque le monde entier est ici en résumé, en raccourci, "vous le serez jusqu'aux extrémités de la terre."

Oui, Messieurs, vous irez, après ce grand Congrès, vous serez les témoins de Jésus-Hostie et vous raconterez comment il est la charité sans mesure. Vous irez, vous serez les témoins de Notre-Dame du Très Saint Sacrement, et vous aimerez à raconter comment elle est le ministre de Dieu au département de la miséricorde, ainsi que parle Bossuet, avec ses deux mains étendues, l'une du côté du ciel, c'est la puissance; l'autre du côté de la terre, c'est la bonté: car, pour emprunter encore la langue de l'Aigle de Meaux, "la puissance, c'est la main qui puise et la bonté c'est la main qui répand." Vous irez, vous serez les témoins de la Papauté, et ayant contemplé ici quelque chose de la majesté, quelque chose de la sérénité auguste de Pie X, vous apprendrez aux enfants de Dieu et de l'Eglise à courber leurs intelligences devant Celui qui enseigne au nom du Christ vérité, leurs volontés et leurs cœurs devant Celui qui commande au nom du Christ autorité.

Oui, ô mon Jésus! ô Jésus vivant en Marie, ô Jésus vivant dans la Papauté, ô Jésus vivant dans l'Eucharistie, nous serons vos témoins! En nous vous aurez toujours des disciples fidèles pour vous aimer, des apôtres pour vous faire aimer, des soldats pour vous défendre; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il le fallait un jour, des martyrs pour vous glorifier!

Mgr Bruchési : — "Monseigneur l'évêque d'Angers, vos éloquentes paroles nous ont profondément émus, et au nom de tout ce peuple qui vous a écouté si religieusement, je vous en remercie du fond du cœur.

Nous savons ici les grandes douleurs dont souffre votre patrie; nous y sympathisons tous, mais laissez-nous vous assurer que nous ne désespérons pas d'elle. Il n'y a personne dans l'Eglise à qui il soit permis de désespérer de la France, mais nous, nous avons des raisons que d'autres n'ont pas de ne pas désespérer. Un enfant ne désespère jamais de sa mère. Et dans votre France, Monseigneur, c'est la mère du Canada que nous aimons. Il y a en France des sources de vie, des sources de salut que nous connaissons bien: la générosité, le zèle, le courage, l'admirable abnégation de ses évêques, et surtout leur union parfaite avec le Souverain-Pontife.

Il y a comme autre source de salut le réveil de la jeunesse catholique française. Vous entendrez tout à l'heure, Messieurs, son illustre président, M. Pierre Gerlier, et, en l'écoutant, dites-vous qu'ils sont des milliers et des milliers là-bas qui pensent comme lui, qui travaillent comme lui à donner leur vie, s'il le faut, pour défendre la foi et la sainte Eglise.

Et vous avez encore, Monseigneur, d'autres sources, surnaturelles, celles-là; vous avez Paray-le-Monial et Notre-Dame de Lourdes, le Sacré-Cœur et la Sainte-Vierge. Comment voulez-vous que la France puisse mourir avec de tels protecteurs.

Monseigneur, lorsque vous nous aurez quittés, quand, après avoir franchi l'océan vous retournerez dans votre belle terre d'Anjou, lorsque vous irez chez vos chères religieuses du Bon-Pasteur, dont les maisons aujourd'hui sont établies par le monde entier, et qui ont à leur tête comme supérieure générale une Canadienne, enfant de Montréal; quand à Beauge, à Beauport, à Beaupréau vous verrez les religieuses de l'Hôtel-Dieu, sœurs de nos religieuses de Montréal, vous vous retrouverez, alors, un peu en Canada, et vous verrez que ces filles de France connaissent bien notre ville et notre pays tout entier, qu'elles s'y intéressent et qu'elles l'aiment. Alors, Monseigneur, vous leur direz ce que vous avez vu et ce que

vous avez entendu ici. Et ce que vous allez entendre mainte nant c'est tout ce peuple qui va se lever pour acclamer la France.

Salves d'applaudissements. Tout l'auditoire, debout, acclame la France.

C'est au tour du juge Doherty à adresser la parole.

YOUR EMINENCE, YOUR GRACE,

MY LORDS, RT. REV. AND REV. FATHERS,

LADIES AND GENTLEMEN,

In the spiritual as in the temporal domain there are invitations that command. I speak, because I am asked to. This is the much needed, but all sufficient apology for my presence on this platform this evening.

Neither worth of my own, nor any representative capacity to speak for others more worthy, justify my venturing to raise my voice in this sacred edifice. My words are but the words of one catholic layman, my warrant for speaking them, but the request of our beloved Archbishop.

As a catholic layman I come simply as one of tens of thousands to lay the tribute of a grateful and an humble Faith at the feet of the Lord who for love of us, not only deigned to be born of woman and thus become one of us, surrendered in suffering and ignominy the life he had so assumed, that he might pay the price of our redemption, but has chosen to remain with us, that the Sacrifice for our Redemption might be daily repeated on thousands of Altars and that He Himself might be the food that would strengthen us, lest in our weakness, we forfeit the fruits of that redemption, and who, at the last, shall be the reward of those who, so aided, shall have avoided that forfeiture.

It is not without effort that I bring myself to speak thus. Thoug the faith be strong, the consciousness of much unworthiness, makes n hesitate to speak of things so holy that they are almost unutterable b lips upon which, standing I am in this Temple of the Lord, no wo would be appropriate save those of the prayer of the Publican, " Lo be merciful to me a sinner."

And indeed, the words in which I have endeavoured to express t Faith that is the only tribute I have to bring are hardly mine. T are but a feeble attempt to paraphrase in English, that beautiful v from the Church's beautiful hymn of adoration of the Christ in Sacrament, which has been during these days blazoned forth over portals of the Cathedral of St. James, at once expressing for us all Faith that is uppermost in our thoughts, and reminding us that he guides us from the archiepiscopal throne of that cathedral, find on

occasions the most apt form of expression wherein to speak for us and to us.

Se nascens dedit socium,
Convescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in praemium.

Of my own I have nothing to bring. The Faith that these lines express is mine, to offer as tribute merely, because God in His mercy has given it to me. May I be permitted to lay it in all humility at the foot of this Altar, and so far to associate myself with this great demonstration of devotion to the God of the Tabernacle, which has gathered together within our City so many of the Church's best and greatest, so many from beyond our borders and from our own midst, those of us who, like myself, must stand afar off, are thankful to know, have been able to offer to the Lord not the tribute of a bare faith, but that of a faith crowned and made glorious by all the virtues that it should produce.

Having thus offered all I have, is it not fitting that I quietly withdraw? And yet, there are a few words it may perhaps not be out of place for me to add in connection with that tribute of faith we all of us can join in.

I have said it is so far as the individual is concerned an humble faith. That is true. And yet can we quite free ourselves from a feeling of pride in its possession and in the manner of its coming to us.

For those who form the great majority of Catholics in this country, whose zeal and devotion have made this great demonstration possible, would it be natural, would it be possible even, that they should dissociate from their faith a feeling of pride in those, their fathers and mothers, who brought it from *la vieille terre de France*, sowed its seed on the hill-sides and in the valleys of this new and beloved land of Canada, and from generation to generation watched its growth with tender solicitude and anxious care, until they have been able to hand it down as the glorious tree we see and admire, which shelters their children in their millions, and please God, shall shelter their children's children to the third and fourth generation and beyond in ever increasing numbers in the centuries that are to come. Those hardy pioneers who opened for us all, this country of our love, who were the first Canadians, and first among us all, proud to call themselves so, laid the foundations of their new colony with prayer and sacrifice, — the most Holy Sacrifice of the Mass, — and their children have ever since in the days of trial and tribulation, as in the days of prosperity and gladness made it their first care wherever a few of them were gathered together to erect that Altar of the Most High, whereon is offered to the Most High, the divine Sacrifice of the Most High?

May not then the children of the original Canadian race associate with their faith a legitimate pride, in what their fathers have done for its preservation and its dissemination? And shall any of us frown upon

that pride and its legitimate expression? No, a thousand times no. To all of us it has been a source of pleasure to see the distinctive flags and emblems of our French-Canadian brothers mingled with those of our Holy Faith throughout this celebration. Of all of us it has been and is the prayer that they, our brothers and their children after them, may continue to perpetuate, with our Common Faith, the distinctive virtues of their race, for the glory of God, and of Canada our common country; that as they and their fathers have kept the faith, the faith may keep them and their children after them, preserving all their national traditions, and pursuing in full liberty all their national customs while Canada shall be.

And we who are not so many, whose fathers came from the land that has sent us its Primate, the successor of its great Apostle, to join with us in the celebration that we are honored by having held in our midst, may we not be forgiven if we cannot separate from our faith, the loving remembrance of the fathers and mothers that handed it down to us in all its purity and all its integrity? Shall it be imputed to us as blame, if in the midst of all the pomp and splendor of magnificent religious ceremonial that surrounds us, our memories carry our hearts back to days, when our fathers and mothers gathered by stealth around the faithful priest the "soggarth aroon" to assist at the Holy Sacrifice, to adore and to receive the God of the Altar; when the Altar was possibly but the stump of a fallen tree, the chapel but a valley between two sloping hill-sides with the blue canopy of Heaven for its roof? May we not be permitted to take pride in the steadfastness of the Irish fathers and mothers who, in the face of the difficulties and dangers those circumstances indicate, as well as others clung to the faith that it might be theirs, not only to bring them to God, but to hand it down to us their children? Surely no one will deny us this. And that pride is the only feeling the recalling of that past engenders in us. We remember it not to cherish feelings of anger or distrust against men of the past or men of to-day. We know that the system which made our fathers and mothers martyrs for and confessors of the faith, was but the outcome of the misconceptions of a day that is gone carrying its misconceptions with it. And we feel as we take part in this free — not merely tolerated — catholic celebration in this great nation within the British Empire, that if reparation there were to be made, it has been generously made by the children for the fathers. And so we but remember the heroism, and are almost thankful for the persecution that gave occasion to it. Without the latter we could not have had the former and our pride in it.

May I add a word for those who come of races where the faith [illegible] not been so generally kept? Have not they perhaps a right to claim greater credit for their fathers and themselves, than we of the races which, as races, adhered to it? To stand with the faith, they [illegible] to that extent, to stand aloof from their people? Is not that [illegible] the greatest sacrifice that could be asked of man? Surely no [illegible]-Canadian, no Irish-Canadian will say nay to that.

And so all of us what I may call the races of the faith, let us not forget, in our pride of them who went before us, the tribute of admiration we owe to those who hold to the faith, though to do so they must part from " their own."

In conclusion, while we cannot and would not seek to dissociate from this demonstration the feelings of national pride in the faith that it may evoke, may we not also find in it the occasion of realizing how absolutely one we all are, in that faith, how perfectly the Church in her catholicity make us one? May we not, do we not all without distinction or difference join in this celebration keeping first in our minds the thought that we are all Catholics, all believers in and adorers of the Christ who for us lives in our Tabernacles? And should not that thought serve to write us in brotherly love, excluding all possibility of dissension? May it not too, just because it makes us realize more perfectly the true spirit of catholicism, lead us to extend our feeling of brotherliness to those who do not share our faith? For my part I do not doubt it will and does, and I am sure that I but voice what we all feel, when I say that among the beautiful, the consoling, the encouraging features of this great Congress, we count the spirit — I will not say of toleration — but of generous good will with which it and those who are taking part in it have been treated by our brothers of Montreal and of Canada, who are not of our faith. I trust that they will feel that Catholics freely recognize it and that gathered as we are to-night to make profession of our own faith we do not forget their conduct, and are all of one accord in the wish that they may be blessed with every happiness, and that between us all there may ever prevail that peace which was promised from on High as the heritage on this earth of men of good-will.

And now some words to the holy and distinguished men who have honored our city by their presence, and to those of our own to whom we owe the Congress that has brought them here, and I have done.

To His Eminence the Cardinal Legate I have but to echo the words of gratitude, of affection and of admiration for himself, which have greeted him from all sides during his passage among us. We trust and pray that he may long be spared to give the services of his unfeigned piety and great abilities to God and to Holy Mother Church. May I ask Your Eminence, when you return to the Great Pontiff, the Holy Father, whose worthy representative you are, and present to him the homage and the assurance of the filial devotion of all his catholic children in Canada, you will say to him that among the many voices that spoke those sentiments there were not wanting tongues with an Irish accent, that the children of St. Patrick in this new land, are as loyal to his spiritual Sovereignty as were their fathers and are their brothers in the old.

To Your Eminence the Primate of all Ireland, I need say nothing? Your Eminence knows so well the Irish heart, that when I have assured you that the canadian climate does not change it, I have told you that you occupy a very warm corner in the hearts of all who are of your own

race in this country. That their affection and respect for you is shared by those of other races who have had the good fortune to meet you, others more authorized than I have already told you. To you we do not say good-bye. You have been here before and come back again, and so we count that when you leave us now, it will be but to return at the first favorable opportunity. As you have been welcome now you will be welcome then.

" To Your Eminence the Cardinal Archbishop of Baltimore, and to all the distinguished Prelates who have visited us, I join most heartily in the general expression of thanks for your presence which has done so much to enhance the dignity of the Congress. During your short stay among us, each and all of you have won our admiration, and endeared yourselves to our hearts. You carry away our thanks and our respectful affection, And last of all, may I join my voice to the chorus of thanks and congratulations which all are vying with each other in expressing to our own beloved and venerated — not the less venerated because more beloved than venerated — Archbishop to whom we owe this meeting of the Congress in our midst, and all it means.

" His attitude to us is one of constant service, ours towards him one of constant gratitude. This is but one more added to the innumerable blessings for which we are indebted to him, and for which we trust he knows that when we say "thank you," we convey all the gratitude the human heart can feel. We know that in the Church dignities come as the gift alone of those whom the Holy Ghost inspires, and that to it does not belong even to suggest. May I not, however, be pardoned if, as a last word, I venture to say, in presence of the Cardinal Legate that the Holy Father could be inspired to grant no favor more grateful to the hearts of all Canadian Catholics, than to enable them to be represented at the next Eucharistic Congress by the Cardinal Archbishop of Montreal.

Mgr Bruchési : — Eminence, vous avez remarqué que nous avons invité pour parler à ces séances des membres de nos parlements, les chefs des partis politiques. Je l'ai fait à dessein. Dans nos parlements, les députés et les ministres ne s'entendent pas toujours, ils ont même parfois des discussions bien vives, mais, vous l'avez vu, et vous le verrez encore, ils s'entendent toujours quand il s'agit de l'Eglise du Christ et de l'Eucharistie.

Vous avez entendu hier des ministres, ce soir je vous présente M. Tellier député au Parlement Provincial.

M. Tellier parle ainsi qu'il suit :

Eminence,

Messeigneurs,

Mesdames et Messieurs,

Si jamais le Canadien, enfant de l'Eglise, a éprouvé du bonheur à posséder le don précieux de la foi, c'est bien en ces jours bénis qui ont amené chez lui tout ce que l'univers catholique peut compter de plus illustre et de plus saint, pour rendre solennellement hommage au Dieu de ses autels.

C'est ce sentiment qui met sur pied notre population, d'un bout du pays à l'autre, qui porte jusqu'aux simples laïques à élever la voix dans nos temples, et qui, demain, fera se répéter dans cette cité les saintes émotions de l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem.

Ah ! nous ne saurions trop redire notre reconnaissance au Saint-Siège, qui nous a fait la grâce de ce congrès, et à Mgr l'Archevêque de Montréal dont la voix éloquente l'avait sollicité pour nous.

Il nous est doux de penser qu'une modeste colonie comme la nôtre a pu être jugée digne d'une si grande faveur, et que dans l'Eglise du Christ, aujourd'hui comme au temps de Notre-Seigneur, les petits et les humbles sont souvent les préférés.

On ne peut oublier, il est vrai, que le Canada fut le berceau de la foi en Amérique, et que le Christ y doit avoir des droits primordiaux, puisque c'est pour lui et en son nom que ce pays fut conquis à la civilisation.

Le premier acte du découvreur Jacques Cartier, en mettant le pied sur ce sol, ce fut d'y élever une grande croix, surmontée des armes de la France ; et, dans son rapport au roi François Ier, il disait : "Tout ce beau et riche pays donne une espérance de l'augmentation de notre sainte foi."

Tous ceux qui sont venus après Cartier, et qui ont jeté les bases de la colonie, n'avaient, comme lui, qu'un souci principal : étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre. Ils l'ont prouvé en n'amenant à leur suite que des personnes d'une foi reconnue ; ils l'ont prouvé en faisant évangéliser les sauvages, au lieu de chercher à les subjuguer par la force.

C'est donc à l'ombre de la Croix que le Canada est né, et c'est sous cette égide bienfaisante qu'il s'est développé, qu'il a grandi et qu'il continue de vivre.

Aussi, le Canadien tient-il à sa foi, comme il tient à la vie.

Au moment de la conquête, quand, après la plus héroïque des luttes, il tomba vaincu, écrasé par le nombre, il sut trouver encore assez d'énergie dans son âme, pour réclamer du vainqueur et se faire concéder le libre exercice de son culte.

Plus tard, lorsque les insurgés de la Nouvelle-Angleterre lui proposèrent de faire cause commune avec eux, pour secouer le joug de la Métropole, il refusa toutes les offres, parce qu'il estimait que ses intérêts religieux ne seraient peut-être pas en sûreté avec ceux qui voulaient être ses alliés. Il préféra rester fidèle à la Couronne Britannique, à cause des garanties qu'elle lui avaient données à ce sujet.

L'événement a prouvé que le Canada avait eu raison de se fier à la bonne foi et à la loyauté de l'Angleterre; car elle a fini par nous accorder la liberté religieuse, la plus étendue qu'il soit possible de désirer et enfin elle nous a donné notre autonomie complète.

Cette liberté précieuse et chère dépend donc désormais de notre propre gouvernement; Dieu veuille qu'il n'y porte jamais atteinte.

Le plus grand de nos vœux, c'est que le Christ ait toujours sa place sur cette terre canadienne, conquise en son nom, conservée pour lui et marquée à son empreinte.

Nous voulons que son Eglise puisse, sans entrave, continuer à exercer parmi nous, son influence bienfaisante et salutaire, et nous espérons qu'on ne réussira jamais à l'exclure de notre vie publique, de nos lois, de l'éducation de la jeunesse, de la société domestique.

Nous formulons ces vœux, et nous exprimons cette volonté, parce que nous croyons, avec le Souverain Pontife, avec nos évêques et avec nos prêtres, que "l'Eglise a été instituée, par Dieu, pour instruire et guider le genre humain, et qu'elle peut s'employer, plus efficacement que personne, à promouvoir le règne du droit et de la justice, fondements les plus fermes des sociétés."

Qu'on me permette de citer ici un illustre et saint docteur qui rend ma pensée infiniment mieux que je ne saurais le faire: "Ceux qui disent que la doctrine du Christ est contraire au bien de l'Etat, qu'ils nous donnent une armée de soldats, tels que les fait la doctrine du Christ; qu'ils nous donnent de tels gouverneurs de provinces, de tels maris, de telles épouses, de tels parents, de tels enfants, de tels serviteurs, de tels rois, de tels tributaires enfin, et des percepteurs du fisc, tels que les veut la doctrine chrétienne. Et qu'ils osent encore dire qu'elle est contraire à l'Etat. Mais que, bien plutôt, ils n'hésitent pas d'avouer qu'elle est une grande sauvegarde pour l'Etat, quand on la suit."

C'est donc vouloir le bien de son pays que de souhaiter ardemment qu'il conserve sa foi, et qu'il reste et soit, de plus en plus, soumis à la doctrine et aux enseignements de l'Eglise.

Daigne le Dieu de l'Eucharistie, à qui nous rendons hommage, en ces jours de bénédiction et de salut, accorder à notre cher Canada, cette faveur incomparable.

Je termine, Eminence, en vous priant, à mon tour, de vouloir bien déposer, aux pieds de notre Très Saint-Père, que vous représentez parmi nous avec tant d'éclat, de sagesse et de gloire, l'expression de notre filial amour et de notre inaltérable attachement.

Mgr Bruchési : — Mesdames et Messieurs, il y a aujourd'hui deux ans nous étions en plein congrès de Londres, et vraiment, c'était bon, là, sur les bords de la Tamise, tout près du tombeau de S. Thomas Morus, que je pourrais appeler le martyr de l'Eucharistie, c'était bon de pouvoir acclamer la Sainte Hostie et d'en parler librement en présence du drapeau britannique et du drapeau pontifical. Il nous semblait que c'était comme une ère nouvelle qui commençait pour l'Angleterre. Et nous étions dans l'Albert Hall, et

nous nous disions: C'est demain que le Christ, banni de l'Angleterre depuis trois siecles, va sortir triomphant. Et nous attendions la brillante aurore du jour tant desire. Mais soudain nous apprenons que la procession n'aura pas lieu. Un ordre était venu de haut lieu. La prudence demandait que cette procession n'eut pas lieu.

Je vois encore d'ici, dans cette immense Albert Hall, douze mille hommes apprenant avec indignation et frémissement cette nouvelle qui désappointait tout le monde. C'étaient des cris et une indignation que je ne saurais rendre. Un homme apparut alors et commanda le silence, et il fut écouté. C'était l'archevêque de Westminster, le président local du congrès eucharistique. Il nous fit connaître alors la correspondance échangée entre lui et le premier ministre M. Asquith, et tout le monde alors fut unanime à dire qu'il avait déployé en cette circonstance les admirables qualités non seulement d'un évêque, mais d'un homme d'Etat.

La procession n'aurait pas lieu, mais en réalité c'était l'archevêque et les catholiques qui avaient le dessus et qui triomphaient; et la procession, au lieu d'etre simplement pieuse, fut transformée en une ovation triomphale. Fidèles, prêtres, religieux, évêques et cardinaux cheminèrent dans les rues de Londres autour de Westminster transformé en cathedrale. Et quand nous revînmes à l'église, alors, vous-meme, éminentissime seigneur, vous avez pris l'Hostie dans le tabernacle. Et là nous étions chez nous; il n'y avait ni gouvernement, ni roi pour nous empêcher de manifester nos croyances et notre piété; et, accompagné du duc de Norfolk, d'autres lords catholiques d'Angleterre et des évêques, nous allâmes sur la tour de la cathédrale de Westminster et deux cent mille hommes étaient là qui attendaient la bénédiction de Jésus-Hostie.

Depuis lors les choses ont bien changé. Un roi nous est venu qui comprend ce que c'est que la liberté de conscience. Il a visité Québec il y a deux ans, il a vu là, sur les Plaines d'Abraham, ce qu'a fait ce peuple canadien, et il a compris que la croyance à la transsubstantiation, à la sainte messe et à l'Eucharistie n'empêche pas d'être parfaitement loyal à la couronne britannique, et dans le fond de son cœur il désirait voir modifier la déclaration royale qui contenait des expressions blessantes et injurieuses pour la foi catholique. La modification est faite, le roi en est heureux, grâce en soit rendue à Dieu; et bientôt, j'en suis sûr, il sera permis à nos frères d'Angleterre de sortir librement par les rues de Londres avec la Sainte Hostie, comme nous savons le faire à Montréal.

Si j'ai sollicité, messieurs, le congrès eucharistique de Montréal, en cette circonstance célèbre du congrès de Londres, c'est que Monseigneur de Westminster y a pensé le premier. C'est lui en réalité, je le dis ici publiquement, qui a été le premier inspirateur du congrès eucharistique que nous célébrons; c'est lui qui a pensé à Montréal comme la ville où devait se célébrer le congrès de 1910, et le congrès permanent a acquiescé à cette pensée; et lorsque je sollicitai publiquement le congrès que nous avons aujourd'hui, la chose était déjà décidée, grâce a l'intervention et à l'inspiration de Monseigneur de Westminster.

Il a voulu maintenant venir à notre congrès, je vous le présente avec bonheur, vous allez l'entendre et l'applaudir.

MONSIGNOR BRUCHESI : — It is now my pleasure to introduce to you His Grace the Archbishop of Westminster.

MONSIGNOR BOURNE: — Allow me in the first place to offer your Grace my heartiest thanks for the kind words which you have spoken in the French language in regard to my participation in the first idea of holding a Eucharistic Congress in Montreal. I felt and I knew that there was no place, certainly, in the British Empire, and probably no place in the whole world where a Congress could be held with such assured success as here in Montreal.

The result of these few days has proved, I think, that my prevision was correct, and has, perhaps, surpassed even your hopes.

The British Empire, of which we both alike are loyal and devoted subjects, is made up of many races and of many languages, and the one link which binds them all together is our allegiance to a common Sovereign. But, there is a higher and greater link which unites us all because we are Catholics, and which unites us not only with the Catholics of the Empire, but with the Catholics of the whole world, our allegiance to our Divine Master in the Most Blessed Sacrament.

When we think of the Blessed Sacrament in connection with the British Empire there comes across our minds that saddest of thoughts how our Divine Master has been forgotten, has been outraged and has even been blasphemed both in the Mother Country and in so many parts of the Empire.

It is hardly an exaggeration to say that at the present time the eyes of the whole world are turned towards Canada. At least it is certainly true that at home in England men of every position, are thinking of Canada as they never did before. To some it is the land wherein they trust to realise hopes of a prosperity which their own country is unable to afford them. Others are preoccupied with questions of Imperial Federation or relations of commerce. The thoughtful cannot forget the possibility that some day the long Pacific coast enclosing the fertile regions of British Columbia may call for defence against invasion from

the Asiatic East. It is indeed by a special disposition of Divine Providence that His Grace the Archbishop of Montreal has invited the Eucharistic Congress to meet in this city, thereby concentrating upon Canada the attention of the whole Catholic world at such a moment, when the Dominion is beginning to play a part in the world's history so great that it is impossible either to forecast its extent or unduly to magnify its future.

As members of this Congress, longing with our whole hearts to establish the kingdom of God upon earth, His Holy Catholic Church, we may well ask ourselves what part is the Church to have in this rapid growth of a great people. There is in the answer to this question a problem and an opportunity so tremendous that the Church has rarely, if ever, in her long history had to face the like. The solution of that problem and the grasping of this opportunity will affect not only the people of Canada but the Church throughout the world.

The early history of Canada is part of the history of the Catholic Church. The first settlers came speaking one language and having but one voice in matters of religious belief, and the growth of the commonwealth was concurrent with that of the Christian Faith enshrined in the Catholic Church. Canada owes a debt to the Catholic Church which even those who are most opposed to her teachings will hardly venture to contest. And on the other hand the power and influence of the Catholic Church throughout all the earlier history of the colony were due largely to the fact that the whole influence of the language and literature of the country was on the side of the Catholic Church. The French tongue, with which all progress in every department of life was identified, gave forth but one note when it expounded to the people the mysteries of religion, whether they were preached to those who had come from their ancestral home in France, or had in turn to be translated to the various races to whom the lan . once belonged.

Now the circumstances have vastly altered. With slow increase at first, and now with an incalculable rapidity, another language is gaining for itself a paramount importance in the ordinary things of life. It would indeed be a matter of extreme regret were the French language so long the one exponent of religion, culture and progress in this land, ever to lose any portion of the consideration and cultivation which it now enjoys in Canada. But no one can close his eyes to the facts that in the many cities now steadily growing into importance throughout the Western Provinces of the Dominion, the inhabitants for the most part speak English as their mother tongue, and that the children of the colonists who come from countries where English is not spoken will none the less speak English in their turn.

And this reflexion takes us to the very root of the problem and shows forth all its complexity. For, alas, whereas the French tongue was in the old days synonymous with unity in religious belief, for more than three hundred years the English language has been the organ of contention, disunion, and dissension wherever the truths of Christianity are concerned. And all the while, if the mighty nation that Canada is destined to become in the future is to be won for and held to the Catholic Church, this can only be done for making known to a great part

of the Canadian people in succeeding generations, the mysteries of our faith through the medium of our English speech. In other words, the future of the Church in this country, and its consequent re-action upon the older countries in Europe, will depend to an enormous degree upon the extent to which the power, influence, and prestige of the English language and literature can be definitely placed upon the side of the Catholic Church.

The various non-Catholic religious organisations are fully alive to these new conditions. Not a new settler comes to this country from England but he is met at his place of landing, and every effort is made to keep him in touch with the religious influences that he has known at home. In every growing township places of worship are set up at once, as I have recently seen with my own eyes, to perpetuate the divided teaching which is being uttered all over the world wherever the English language is spoken. Large sums of money are being contributed and strenuous personal efforts are being made, all with the same object. Years to come will show if once again, to our shame and sorrow, our English speech is to be the organ of religious division; or if, by a great mercy of God in this nation of Canada, with its long and glorious Catholic traditions, the Church is able to give to the Canadian people, set forth in the English tongue, that unity of religious belief which she alone has power to impart.

My venerated brethren, the Archbishops and Bishops of Canada, will forgive me for touching upon topics which they know better far than I can do, and for alluding to problems to which they are keenly alive. I do so only that those who, like himself, are privileged to be the guests of this great Dominion, may realise something of the importance of these issues which, I firmly believe, will affect for weal or woe not only the Catholic dwellers in British North America but the whole Church of God throughout the world: and that they may be the object of our sympathy and of our thoughts and prayers.

And, if I may, I should like to make a suggestion whereby all may be united in prayer that the influence of the English language may at last, in spite of all the harm that it has wrought in religious matters in days gone by, be brought by God to be a mighty force for the support and spread of religious unity and truth. In 1897 the late Holy Father Leo XIII of happy memory, instituted the Archconfraternity of Our Lady of Compassion to promote prayers for the return of England and Wales to the fold of the one true Church of Jesus Christ. He committed the direction of this Archconfraternity to the Company of St. Sulpice, and I am glad now to bear public testimony of my gratitude to the Fathers of that venerable Company for the self-sacrificing zeal with which they have carried on this work. Later the scope of the Archconfraternity was enlarged to include Scotland. But the United Kingdom, important though it be, is only a part of the English-speaking world, and I would like to profit by this, the second great International Catholic Congress held beneath the British Flag, to propose that the Holy See be petitioned to make the Archconfraternity of Our Lady of Compassion still more universal in its scope, so that from the whole world prayer may go up before the Throne of God that all the English-speaking nations with-

exception may be brought to the unity of the Catholic Faith and restored to allegiance to the Apostolic See. It is only by bringing the English tongue to render service to the cause of truth that Canada can be made in the full sense a Catholic nation; and the spectacle of a united Canada, enunciating in French and English alike the same religious truths, would be for the whole Church of God a power of irresistible force. I trust that my proposal will not appear to you too bold, and that it will meet with your generous and whole-hearted acceptance. I make it with the full concurrence of their Eminences the Cardinals of Baltimore and Armagh, and of the Superior General of St. Sulpice.

Let me sum up what I mean. God has allowed the English tongue to be widely spread over the civilized world, and it has acquired an influence which is ever growing. Until the English language, English habits of thought, English literature — in a word the entire English mentality is brought into the service of the Catholic Church, the saving work of the Church is impeded and hampered. Each English-speaking nation can help in this great work: England, Ireland, Scotland, the mighty United States of America, Australia, New Zealand, South Africa, and the British Possessions in India. But the Dominion of Canada can at the present moment, owing to her long and deeply rooted Catholic traditions and to the magnificent opportunities now presented to her, render the greatest service of them all. And in accomplishing her part of the work the Catholic Church in Canada will not only advance her own sacred cause, but at the same time she will bring renewed courage to English-speaking Catholics all the world over, and become a source of ever increasing and unfailing strength to the Universal Church. It is an opportunity now given which may never come again. Humanly speaking, if it be lost, the loss will be immeasurable and irretrievable.

I may seem to have wandered from the purpose of a Eucharistic Congress which is to glorify and to promote devotion to the Most Holy Eucharist. Let me recall to you how on the opening day of the Eucharistic Congress His Eminence the Cardinal Legate reminded us that from the beginning the Blessed Sacrament took possession of this land of Canada. That empire of our Divine Master spread from place to place as He deigned to take possession of the humble tabernacles set up in every village that clustered upon its soil. But it will not be complete until close to every group of homesteads in the great West a tabernacle has been set up in which fervent worshippers can come to adore in perfect unity of faith their Lord and King. And that day, to which we all look forward with so much earnestness, cannot dawn until the doctrines of the Catholic Church have been made known to every child of the Canadian nation in his own mother tongue, and are accepted and expressed by him in the language that he learnt from his mother's lips.

Mgr Bruchési ajoute les paroles suivantes au discours qui précède : L'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Compassion est déjà établie à Montréal. Mgr l'archevêque de Westminster peut être assuré que partout nous serons heureux de prier à ses intentions et aux intentions de nos frères catholiques d'Angleterre.

L'honorable Thomas Chapais est ensuite présenté à l'auditoire comme les orateurs précédents par Mgr Bruchési. Il prononce le discours suivant :

ÉMINENCE,

MESSEIGNEURS,

MESDAMES, MESSIEURS,

Au déclin de l'avant-dernier siècle, un écrivain qui remplissait d bruit de son nom l'Europe et le monde, après avoir mené une longue haineuse campagne contre Jésus-Christ et son Église, proférait cet o gueilleux blasphème: " Dans vingt ans Dieu verra beau jeu." A qu ques années de distance, le même fameux personnage, insultant l'héroïque agonie d'un enfant de la France, perdu au-delà des mer plaignait " ce pauvre genre humain qui s'égorgeait pour quelques arpen de neige au Canada." Un siècle et demi s'est écoulé depuis que fure prononcées ces odieuses paroles. Et voici que ces quelques arpen de neige sont devenus un prospère et florissant pays, plein de vitalité d'activité progressive. Et voici que, dans la cité-reine de ce pays, q compte parmi les métropoles du monde, cet Homme-Dieu, bafoué outragé par Voltaire, vainqueur du voltairianisme et de toutes les erre subtiles ou violentes qui ont tenté de le remettre au tombeau, recoit solennels hommages de milliers de disciples accourus de tous les point de l'univers pour l'acclamer, pour l'adorer, pour lui décerner le p magnifique et le plus émouvant triomphe. Ce n'est pas Dieu, ce n' pas le Christ qui a vu beau jeu, c'est la société brillante et perverse applaudissait et couronnait Voltaire. Quinze ans à peine après la mo misérable du patriarche de l'incrédulité moderne, elle s'effondrait dan un gouffre de sang, pendant que le petit peuple abandonné sur se arpents de neige, se groupant autour de la croix de ses clochers, s vivait aux plus redoutables épreuves, croissait en expansion et en gueur, et préparait l'avenir dont nous voyons aujourd'hui les étonnante réalisations. Encore une fois, Messieurs, l'histoire avait fait éclater une de ces hautes et éloquentes leçons dont sont parsemées ses page Et l'on pouvait y lire cette vérité, qui a pour elle le témoignage siècles, que le Christ est un éternel vainqueur, et que les nations ba dans le sang du Christ sont immortelles.

C'est pour les catholiques canadiens une joie profonde et un honneur, que d'avoir l'occasion d'apporter, à leur tour, à cette une attestation éclatante. Ils sont fiers de pouvoir donner leur dans le concert harmonieux qui, de tous les points les plus fame monde, de Rome et de Paris, de Londres et de Jérusalem, et de d'autres cités illustres, a fait monter vers le ciel, depuis trente ans enthousiastes hosannas. Ils sont heureux que cette rotation glor des congrès eucharistiques ait fixé sur leur jeune patrie un des poin sa course, et ils saluent avec une respectueuse et fraternelle allég

ces nobles fils de l'Italie, de la France et de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Australasie, de l'Afrique et de l'Amérique, venus pour proclamer une fois de plus que l'Orient et l'Occident, que toutes les races et toutes les familles nationales, quelles que soient leurs mentalités diverses, sont unies indissolublement par le lien d'une foi commune, et n'ont qu'un cœur, qu'une langue, qu'un drapeau, quand il s'agit de ces questions d'ordre supérieur qui remuent jusque dans ses profondeurs l'âme de l'humanité.

Autrefois, Messieurs, il y avait dans le monde une institution admirable dont la physionomie imposante et la bienfaisante influence ont empli tout un âge de l'histoire. Les nations baptisées reconnaissaient un même droit public, possédaient en commun un ensemble de principes et de coutumes, suivaient en certaines circonstances la même ligne politique et participaient à la même action militaire. Il y avait une France, une Angleterre, une Ecosse, une Pologne, une Allemagne, une Espagne, une Italie, chacune avec son génie, ses intérêts, ses ambitions. Mais se dégageant de tout cela, ralliant tout cela, et réunissant tout cela en un puissant faisceau, à certaines heures décisives, il y avait la chrétienté. Ce seul mot n'évoque-t-il pas dans votre esprit tout un monde de hautes pensées, de faits glorieux et d'émouvants souvenirs? Oui, il y eut un moment dans l'histoire où les peuples chrétiens eurent un même idéal, une même règle de vie publique, un même critérium de justice et de moralité, une même aspiration primordiale et souveraine, et où, faisant abstraction de leurs préoccupations particulières, ils donnèrent souvent au monde le spectacle magnifique d'une vaste fédération, diverse en ses parties, mais une dans sa direction et son effort. Hélas! la chrétienté, cette chrétienté est devenue l'une de ces ruines majestueuses que l'humanité a semées sur son chemin à travers les âges. Elle s'est écroulée avec l'unité doctrinale de l'Europe sous les coups de la formidable révolution religieuse qui fut l'œuvre du XVIe siècle. Les guerres, les traités, les combinaisons diplomatiques ont intronisé un nouveau droit public, et creusé un abîme entre la tradition des siècles antérieurs et l'esprit des temps modernes. La chrétienté politique est morte, et ni les concerts européens, ni les conférences internationales, ni même les congrès de la paix ne lui rendront la vie.

Mais, Messieurs, n'entrevoyez-vous pas avec moi une autre chrétienté, une chrétienté morale qui se refait à travers les frontières, à travers les diversités de races, qui s'étend au delà des limites de l'ancienne, qui franchit les mers, et qui reconstitue de nation à nation, de continent à continent, la grande et auguste fraternité chrétienne? N'est-ce pas à une des manifestations de cette chrétienté nouvelle que nous assistons ce soir, dans ce temple qui rassemble tant d'hommes n'ayant ni la même langue, ni la même nationalité, mais unis dans la même foi et les mêmes espérances? Nous sommes Italiens, Français, Anglais, Belges, Irlandais, Allemands, Américains, Canadiens; nous avons chacun nos prédilections, nos tendances, nos idées, nos préjugés peut-être; mais nous sommes tous chrétiens, avant tout et par-dessus tout chrétiens catholiques, fils de l'Eglise-Mère dont l'autorité ne connaît point de

frontières, et sujets du Roi des rois, de Jésus-Christ, le Monarque universel dont l'empire excède la terre et le temps, et dont le sceptre régit tous les mondes. Nous sommes chrétiens, et à cause de cela nous sommes frères, et à cause de cela nous avons des sollicitudes et des intérêts identiques, et à cause de cela, sans rien sacrifier de nos préférences nationales, nous aimons, nous souffrons, nous espérons, nous luttons en commun; et à cause de cela enfin, tout en ayant au cœ l'amour passionné de nos patries respectives, que nous voudrions vo toujours plus grandes, plus prospères et plus fortes, toujours plus ho norées et plus dignes de l'être, nous nous glorifions d'être citoyens d'un patrie qui embrasse toutes les autres sans les effacer ni les amoindrir, l patrie des âmes et des croyances, l'Eglise catholique, apostolique romaine.

Ce sera la gloire de l'œuvre des congrès eucharistiques d'avoir don une physionomie et une accentuation nouvelles à cette indéfectible u morale qui doit rapprocher les uns des autres les chrétiens de toutes races, nonobstant les barrières physiques, économiques ou politiques. C sera son éternel honneur d'avoir dressé au milieu de notre âge de d cordes et de conflits redoutables, en face de l'internationale haineus violente qui voudrait démolir les patries et détruire les sociétés, l'int nationale pacifique et illuminatrice qui aspire à rendre les patries m leures et les sociétés plus heureuses, en les faisant communier to dans l'amour et le culte du Maître dont la doctrine est une loi de jus et de paix.

Nous avons donc bien raison de nous réjouir en présence des specta qui se déroulent ici depuis trois jours. Le Canada, l'Amérique assist à un grand événement, à un événement d'importance et d'amplit mondiales. Les sceptiques peuvent s'en étonner, mais les homme savent penser, même ceux qui ne partagent pas nos croyances, doi sentir, sous la splendeur de nos démonstrations publiques, l'action plus grande force religieuse et sociale qui soit au monde. Oui, à de cette première décade du vingtième siècle, à une heure où ta complots sont tramés, où tant de passions sont déchaînées cont Christ et son Eglise, où les ondoyantes négations et la critique tort du rationalisme moderniste essayent de défigurer nos dogmes, tand des pouvoirs publics, possédés de la haine antireligieuse, travaillen une inlassable ardeur à déchristianiser les nations, il est beau et r fortant d'entendre la voix puissante du peuple catholique, jeter co un défi son acclamation immense à l'universelle conjuration des sop et des proscripteurs.

Pour nous, catholiques canadiens, nous éprouvons un sentimen gratitude et de fierté patriotiques pendant ces mémorables jours. N remercions Dieu de ce que les conditions de notre vie politique, so et religieuse nous permettent de donner à ces fêtes eucharistique caractère d'apothéose nationale difficile à réaliser ailleurs. Et dan triomphe de Jésus-Hostie, nous voulons lire pour notre bien-a patrie une promesse d'inviolable fidélité et de religieux avenir.

O Christ! rédempteur, libérateur, restaurateur divin de l'hum

régnez à jamais sur nous. Régnez sur nous par votre doctrine, régnez sur nous par vos préceptes, régnez sur nous par votre Eglise dont nous vénérons l'auguste magistère, qui sauvegarde à travers les siècles la vérité, le droit et la fraternité. Régnez sur nous enfin par le sacrement ineffable où vous vous donnez à l'homme dans une oblation mystérieuse et sacrée, qui l'élève au-dessus de lui-même et l'unit à vous dans la communion à la fois la plus sublime et la plus incompréhensible. En ces assises solennelles où se retrempent notre foi et notre amour, nous vous renouvelons le serment de notre allégeance nationale, et nous jurons de faire en sorte que tous les actes de notre vie sociale soient la démonstration éclatante de cette parole: "Christus vivit, Christus imperat, Christus regnat." Oui, que le Christ vive toujours au sein du peuple canadien; qu'Il commande aux volontés, qu'Il soit le Roi des cœurs. Voilà le cri qui s'échappe irrésistiblement de nos lèvres en ces inoubliables jours. Voilà le vœu ardent qui jaillit de nos âmes à tous les instants de ces manifestations grandioses auxquelles nous avons la joie d'assister. Puisse le Dieu de nos pères, le Dieu de Champlain, de Maisonneuve et de Laval avoir pour agréable cette acclamation et cet élan de tout un peuple, et continuer de répandre sur nous les bénédictions qu'Il nous a tant de fois prodiguées au cours de notre histoire. Et qu'aux pages futures de cette histoire puisse s'inscrire en lettres glorieuses cette variante à la parole magnifique par où débutait la loi nationale de notre ancienne et bien-aimée mère-patrie: "*Vivat Christus qui diligit Canadenses!*"

ARCHBISHOP BRUCHESI. — I have now the honor of introducing to you the Honorable Mr. O'Sullivan, Judge of the Criminal Court of New-York.

YOUR EMINENCE,

VERY REVEREND FATHERS,

REVEREND FATHERS,

LADIES AND GENTLEMEN,

In this august and inspiring presence I crave the personal privilege of expressing my profound gratitude to His Grace the Archbishop of Montreal for this, the honor of a lifetime — the honor afforded by his gracious invitation to speak here in the presence of this gathering of brothers in the faith, come together from the ends of the earth, and here within the sacred precincts of Notre-Dame, this monument of Canadian love for the Tabernacles of the Living God.

But, more than any merit of the speaker in the selection, is the fact of his birth and citizenship in that great republic which touches your land on the South, and that which stretches across this continent from

sea to sea. There are millions of my countrymen who have with you one faith, one Lord, one baptism, one God, and Father of all, and who are united here in soul with you to do devotion to the God of our Altar and forever loyal to the flag of their Republic as you are to the Standard which claims your allegiance. They are one with you in their unyielding and everlasting fidelity to the Vicar of Christ.

I heard to-night history which startled me. I do not doubt that His Grace the Archbishop of Westminster did very much for this Eucharistic Congress, but the history of the memorable Eucharistic Congress which was held in England two years ago ascribes the bringing of this Eucharistic Congress to one whom we all know and whom we all love and venerate on the other side of the line as you do here in Montreal — I refer to His Grace the Archbishop of Montreal.

In that Congress he gave expression to these now historic words: "Si la terre canadienne est encore une terre chrétienne et catholique dans toute la force du mot, c'est qu'elle est une terre eucharistique." And continuing, the eloquent Archbishop said, speaking of this continent as a eucharistic land, "Ce fait, il me semble, me donne le droit de solliciter l'honneur insigne de notre prochain Congrès. Et je prédis un immense triomphe à notre bien-aimé Souverain sur les bords du Saint Laurent."

How that glorious prediction has been verified; let the sublime eventuality of these deathless days speak, and this living hour testify.

That Father of Christendom, the successor of Peter, present in the person of His Illustrious Legate has called from many a distant flock the guardians of these flocks about him here. Mighty sons of the Church — wise in her Councils, strong in her defense, have answered that call! Prelates and priests and laymen have travelled from every clime and over every sea to bear a tribute of faith, of love and Christian unity to this Canadian outpost of civilization, to this stronghold of Canadian faith.

But, their meeting here is of more than human significance. It is more than a union of man with man, or brother with brother. It is union of earth with Heaven — of man with God.

To-day, on the mountainside, in the sunlight of September; under the open Canadian sky, the Sacrifice of Calvary was repeated in all the grandeur and solemnity with which the Church has surrounded it. There, children of the Universal Church — men who speak strange tongues, and whose homes are far apart across the world united in fervent adoration of the Eucharistic King enthroned on the Altar.

For such scenes of splendor memory may well wander back to other days, when other men knelt before the altars of our faith under the open Canadian sky. They were the pioneers of your civilization which we hear vaunted now. They were the men, who, in the service of God and man, brought the light of civilization and the Christian faith into the depths of the savage wilderness. Priest and layman — soldier of the faith and hero of the flag — together planted the cross, and under its

redeeming arms together they laid the foundations of this Christian nation.

There is no brighter page in this world's history than that which bears testimony to their heroism for God and man. They might not keep their fathers' flag, but how they have kept the faith of their fathers, let the civilization of the land for which they labored, lived and died testify to-night.

They never caught a glimpse of the glory which has fallen upon the country for which they labored, but we know that to-night, from their places near to the throne of God, they look down with pleasure upon this triumph of religion by the banks of their beloved river, and we feel that it can be truly said of them

"Ils moissonnent dans l'allégresse
"Ce qu'ils ont semé dans les pleurs."

The early history of that territory which is now covered by the United States can never be written without writing the story of the French missionaries. From the St. Lawrence River to the Great Coast of the Gulf of Mexico, from the Atlantic to the Pacific, by lake and by river, and through pathless forests they preached Christ and Him crucified, and many, like Him whom they preached, died at the hands of the men to whom they brought The Bread of Life.

In after generations, when the United States, the early Republic of America, sprang into existence, and while the Stars of her Banner were few, the Catholic Church in the United States under Archbishop Carrol, of Baltimore, signalized the beginning of its existence by the opening of Georgetown College and the founding of a Theological Seminary at Baltimore — Jesuits and Sulpicians at Georgetown, and Sulpicians at Baltimore.

Baltimore, city of blessed memory in the history of the Church in the United States — Baltimore the Site of the See of His Eminence Cardinal Gibbons, finest exponent of the faith and loyal citizen of the Republic.

As the Church grew, and the necessity arose, the Society of Jesus and the Sulpicians sent forth from this city of learning, many a valiant and gifted worker into the American vineyard.

Speaking of Montreal as a City of Learning, we are reminded that you, in this province and city, have one great advantage which [illegible] thousands — aye millions of my countrymen covet and admire. I refer to your just and equitable solution of the Education Problem, whereby rendering justice to all you have defended the right of the Catholic child to a Catholic education. We Catholic Americans do not, cannot, and will not approve of that education whose curriculum excludes these principles.

The sword of Washington carved the way to freedom for a nation which is to-day prosperous and powerful, but the farewell words of Washington to his people are an admonition to them and to all nations

of the earth. Listen to them — the words of Washington, the immortal father of the American Republic.

"Let us with caution indulge the supposition that morality can be maintained without religion. Whatever may be conceded to the influence of refined education upon minds of peculiar structure, reason and experience forbid us to hope that national morality can prevail in the exclusion of religious principles."

In the pursuit for illegitimate power, in the dishonest grasping for national wealth and splendor, nations repudiate these principles, and then in armed peace, which is often equivalent to disastrous war, they hold conferences for the preservation of that peace. But, there is promise of peace amongst the nations, when men from all nations of Christendom gather, as you do here, to unite in fervent adoration before the altar of the Prince of Peace.

Instigators of social unrest and disorder are ever grumbling at restraint of law and rebelling at authority, and the first object of their attack in their policy of destruction and chaos is the Catholic Church. This is the case to-day as it has been all through the centuries.

Only the other day that noble and gifted American citizen at the head of our Republic, President Taft, declared that ere long his American countrymen must prepare themselves for a struggle with Socialism. Hardly had he spoken the word when, from another section of our country came the declaration from the Leader of Socialism, saying: "Yes, and the strife is on. Socialism will win, but first it must encounter and conquer the Catholic Church."

So others have thought. So others have tried, but they have fallen and disappeared, and still the Church lives, and while she lives justice and law and order in our Republic shall have an inviolable and invincible dom[illegible]

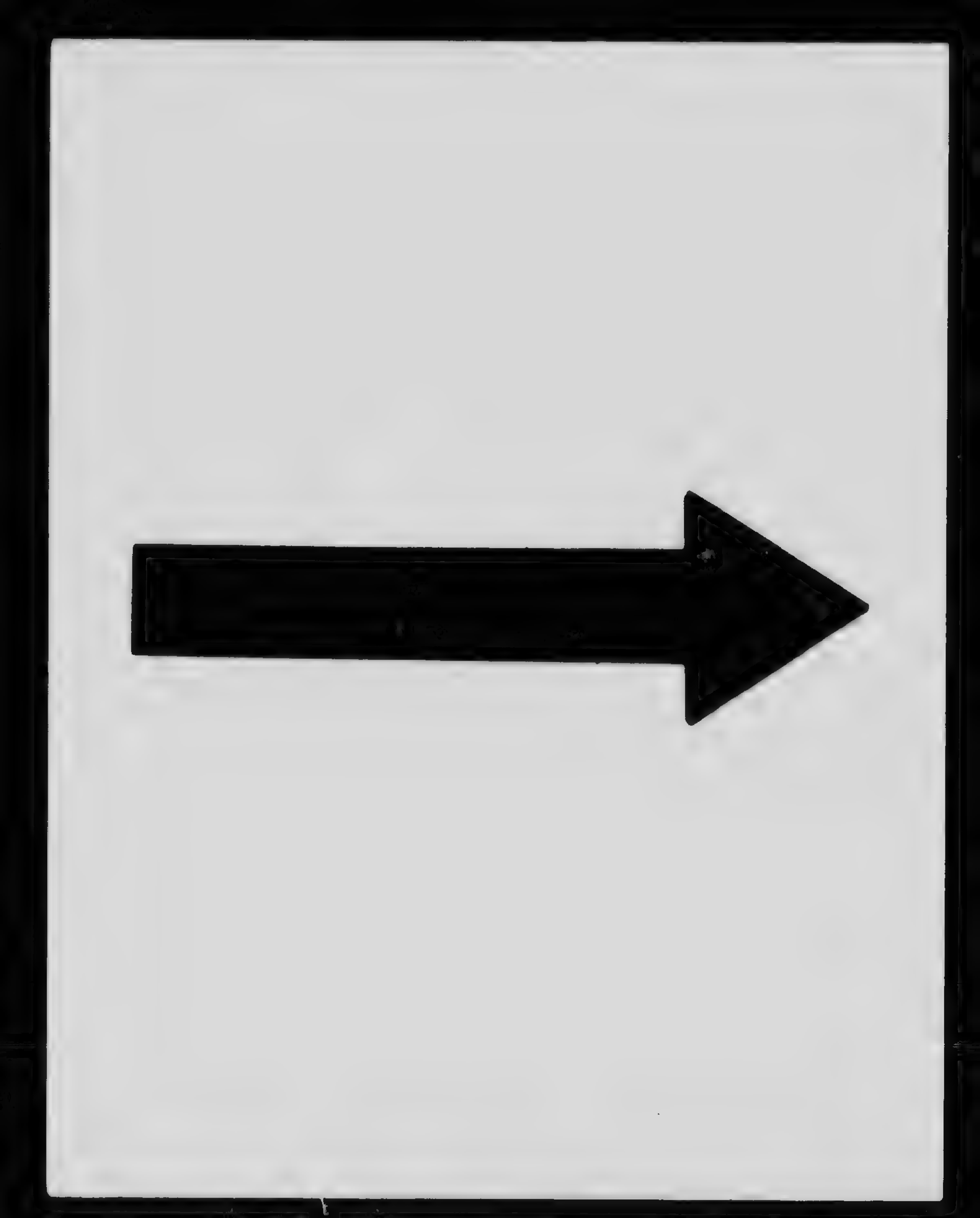
Mgr Bruchési : L'Hon. M. O'Sullivan a bien voulu nous dire que l'invitation qui lui a été faite de prendre la parole à ces séances du congrès lui paraît le grand honneur de sa vie. Je le félicite de son éloquent discours et je le remercie de sa grande délicatesse à notre endroit. Il a pu voir que si tout le monde ici comprend l'anglais, combien la langue française tient au cœur de notre peuple.

Nous avons encore avant de clore la séance deux orateurs à entendre, M. Henri Bourassa et M. Gerlier.



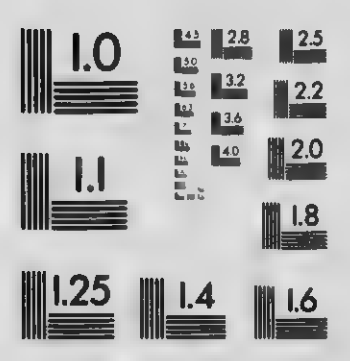
EGLISE NOTRE DAME

NOTRE DAME CHURCH



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





EMINENCE

MESS

Depuis
les apôtre
le culte d
dienne re
avez enten
de Montré
chef de l'
prême de
mais non
foule, à u
pape, de t
que, aprè
et de vital
et plus fo
solutions
jourd'hui,
hommes

Que la
qui fait b
seulement
comme p
chacun d
peut-être
sa foi, je
vent des
oublient
la vie pul
vrent la v
de sa phr
honneurs,
dévoueme

L'illust
appelée à
est vrai,
quelques
soit perm
génératio
un souffle
ce culte

6

DISCOURS DE M. HENRI BOURASSA

EMINENCES,

MESSEIGNEURS,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Depuis deux jours, dans ces séances mémorables, vous avez entendu les apôtres de l'Eglise vous énoncer les vérités de la foi et vous prêcher le culte de l'Eucharistie; vous avez entendu les chefs de l'église canadienne rendre témoignage à la religion vivante de leur peuple; vous avez entendu des prélats étrangers glorifier les magnificences du congrès de Montréal; vous avez entendu les hommes d'état canadiens assurer au chef de l'Eglise catholique que l'Etat s'incline devant le magister suprême de l'Eglise; permettez-moi de prendre ce soir la tâche humble, mais non moins nécessaire, à moi qui ne suis rien, à moi qui sors de cette foule, à moi qui n'ai qu'une parcelle du cœur des miens à présenter au pape, de formuler au nom de tous ce que chacun d'entre nous fait lorsque, après être venu à la Table sainte chercher des éléments de force et de vitalité, il retourne formulant des résolutions pour devenir meilleur et plus fort. Qu'on me pardonne donc d'énoncer quelques-unes des résolutions qu'il me semble que comme peuple nous devons prendre aujourd'hui, après avoir communié tous ensemble à la face de Dieu et des hommes dans le culte eucharistique.

Que la première de ces résolutions soit que notre religion, que celle qui fait battre nos cœurs, que celle qui éclaire nos consciences, soit non-seulement une religion individuelle, mais qu'elle soit notre religion comme peuple. Prenons la résolution de combattre chez nous, dans chacun d'entre nous et parmi nous tous, le danger qui nous menace peut-être plus ici que dans la vieille Europe, attaquée autrement dans sa foi, je veux dire le danger de la double conscience, qui fait que souvent des hommes qui adorent Dieu avec sincérité au foyer, à l'église, oublient qu'ils sont les fils de Dieu lorsqu'il faut proclamer sa foi dans la vie publique, dans les lois et dans les... (des applaudissements couvrent la voix de l'orateur et font perdre au sténographe le dernier mot de sa phrase). Au culte de l'argent, au culte du confort, au culte des honneurs, opposons le culte du devoir, le culte du sacrifice, le culte du dévouement.

L'illustre archevêque de St-Paul nous disait hier que l'Amérique était appelée à résoudre plusieurs des problèmes des sociétés futures. Cela est vrai, mais je crois également que l'Amérique peut encore apprendre quelques leçons des vieilles sociétés chrétiennes de l'Europe; et qu'il me soit permis, comme Canadien, dans les veines de qui coule le sang de six générations de Canadiens, de demander à l'Europe de nous donner encore un souffle de son apostolat et de son intellectualité. Dans la recherche de ce culte de l'honneur, du dévouement et du sacrifice, je crois que même

nous, les français de la Nouvelle-France, pouvons encore appren quelque chose à l'autel de la vieille patrie, dont l'évêque d'Orléans l'évêque d'Angers nous ont parlé ce soir comme des hommes qui ne so pas les chefs spirituels d'une nation morte. Au culte de l'égoïsme, culte du riche qui s'engraisse et qui dort, au culte du pauvre qui gron et qui frémit, opposons le culte des œuvres sociales, car la foi sans œuvres est morte, et Pie X, le pape de l'Eucharistie, a été préc lé les vues de la Providence divine par Léon XIII, le pape des ouvriers.

Eminence, vous avez admiré le spectacle de 15,000 ouvriers canadie adorant Dieu dans cette église et attendant de vos lèvres la parol commandements suprêmes qui vous a été déléguée par le père que no vénérons tous. Nos ouvriers sont encore catholiques individuellemen mais nos unions ouvrières ne le sont pas, et je croirais faillir à m devoir et au rôle que j'ai cru me tracer ce soir, si je ne disais pas à n compatriotes, dans cette grande cité de Montréal et dans toute les vill de la province de Québec, qu'il faut dire à l'ouvrier: Sois chrétien, so bon père de famille, sois fidèle à ton patron, redoute le sociétés san religion; mais qu'il faut aussi, fidèles à la parole du pape des ouvrie lui donner des œuvres pratiques qui lui prouvent que la foi catholiq n'est pas arriérée, que la foi catholique peut sauvegarder les droits la conscience; non-seulement sauvegarder les droits de la conscienc mais qu'elle peut aussi s'allier fructueusement à toutes les organisati modernes qui lui permettent de s'armer dans la lutte contre le capit et que la foi, greffée sur les organisations ouvrières, ne les affaiblit pa mais leur donne une âme qui les fera vivre, vivre plus longtemps les unions ouvrières qui n'ont d'autre but que de tenir les ouvriers e semble pour la revendication de leurs appétits et la recherche d'un s laire meilleur.

Ici encore l'Amérique, l'Amérique de l'éminent évêque de St-Pa comme l'Amérique de l'éminent archevêque de Montréal, peuvent enco aller demander quelques leçons à ce petit pays où la mutualité chrétien n'est pas morte, à ce vaillant petit pays de Belgique qui, comprimé pe dant cinq siècles par les nations étrangères, a su conserver le trésor d sa foi et le trésor de son unité nationale, et prouver aujourd'hui monde entier que la profession des principes catholiques dans le g vernement, dans les lois, dans l'administration n'empêche pas un peup d'être à la tête de la civilisation et d'offrir au monde la solution la plu pratique et la plus efficace des problèmes ouvriers et des questions s ciales.

Et s'il est un point sur lequel notre pensée doit s'arrêter particuli ment, s'il est un point sur lequel, Canadiens de langue anglaise et langue française, nous devons, ce soir, et demain, en promenant da les rues de Montréal le Dieu de toute vérité, de toute justice et de t amour, nous unir dans une commune résolution et une résolution p tique, c'est celui d'être chrétiens dans l'éducation de nos enfants. laissons pas pénétrer chez nous — l'ouverture est déjà faite — cette tion fausse que la religion est bonne à l'école primaire, que la relig est bonne au collège classique qui forme les prêtres, mais qu'elle n'a r à voir dans l'école scientifique ou dans l'école des métiers. La relig

fondée par le Fils du charpentier est plus nécessaire encore à l'ouvrier qui peine et qui sue qu'à l'aristocrate de la pensée. Oui, conservons intact, dans cette vieille province de Québec, le seul état de l'Amérique du Nord qui possède ce trésor, comme l'a si bien dit l'éloquent juge O'Sullivan, conservons intact ce trésor de l'éducation chrétienne, qui ne consiste pas seulement dans l'enseignement pendant quelques minutes des dogmes, j'oserais dire, théoriques de la religion, mais qui consiste surtout, si me permettent de m'exprimer ainsi les éminents théologiens qui m'écoutent, qui consiste surtout, au point de vue de la foi pratique et vécue, dans la pénétration de toutes les sciences et de toutes les notions humaines par l'idée religieuse, par l'adoration du Christ.

Nous nous glorifions à bon droit d'avoir conservé ce trésor dans la province de Québec, et de même qu'il y a un instant je vous prêchais l'évangile de la charité sociale contre le dur égoïsme de l'individu, je vous prêche maintenant l'évangile de la charité nationale contre l'égoïsme des provinces. Et la province de Québec ne mériterait pas son titre de fille aînée de l'Eglise catholique au Canada et en Amérique si elle se désintéressait de toutes les causes catholiques des autres provinces de la confédération.

Nous avons bien fait — et permettez-moi, Eminence, qu'au nom de mes compatriotes je revendique pour eux l'honneur d'avoir les premiers accordé à ceux qui ne partagent pas leurs croyances religieuses la plénitude de leur liberté en matières scolaires — nous avons bien fait, mais nous avons acquis par là le droit et le devoir de réclamer la plénitude des droits des minorités catholiques dans toutes les provinces de la confédération. Et à ceux qui vous diront que là où on est faible, là où on n'est pas nombreux, là où on n'est pas riche, on n'a pas le droit de réclamer, mais l'on n'a que le droit de s'agenouiller et de quémander, je réponds: Catholiques du Canada, traversez les mers, abordez le sol de la protestante Angleterre, faites revivre l'ombre majestueuse d'un Wiseman, d'un Manning et d'un Vaughan, si dignement représentés par un Bourne, et allez voir si là les minorités quémandent la charité du riche et du fort. Les minorités, fières de leur titre de catholiques, et non moins fières de leurs droits de citoyens britanniques, réclament, au nom du droit, de la justice et de la constitution, la liberté d'enseigner à leurs enfants ce qu'ils ont appris eux-mêmes. Et l'Angleterre a commencé à se convertir au catholicisme le jour où la minorité catholique anglaise, réveillée par le mouvement d'Oxford, a cessé d'être une minorité cachée pour devenir une minorité combattive.

Nous aussi nous sommes citoyens britanniques, nous aussi nous avons versé notre sang pour conserver à l'empire son unité et sa puissance, et nous avons acquis, je ne dirai pas par les traités, — je n'en veux pas — mais je dirai que nous avons acquis par l'éternel traité de la justice qui fut scellé sur la montagne du calvaire, par le sang du Christ, le droit de demander à tous les chrétiens, fussent-ils méthodistes, presbytériens ou anglicans, le droit d'élever des enfants catholiques sur cette terre du Canada, qui n'est anglaise aujourd'hui que parce que les catholiques l'ont défendue contre les protestants en révolte des Etats-Unis.

Ayant formulé quelques-unes des résolutions que, j'espère, nous avons déjà prises comme nation, que nous fortifierons demain en faisant cor-

tège au Christ Jésus, je vous demande maintenant d'adopter avec moi d'autres résolutions, qui n'ont plus pour objet la revendication de nos droits et nos relations avec ceux qui ne partagent pas nos croyances, mais qui ont pour objet principal l'union de tous les catholiques dans la pensée d'une commune dévotion à l'Eucharistie, à la vierge Marie et au pape, que l'on a si bien définie ce soir comme les trois principaux chaînons de la foi des catholiques. Et je remercie du fond du cœur l'éminent archevêque de Londres, qui a bien voulu ce soir toucher du doigt l'un des problèmes les plus inquiétants.... non, non, mais un des problèmes qui offrent quelques difficultés de solution pour l'église catholique au Canada.

L'éminent archevêque a parlé de la question de langue. Il nous a peint l'Amérique tout entière comme vouée dans l'avenir à l'usage de la langue anglaise, et au nom des intérêts catholiques il nous a demandé de faire de cette langue l'idiome habituel dans lequel l'Evangile serait prêchée au peuple.

Ce problème épineux, ces relations un peu difficiles qui existent sur certains points du territoire canadien entre catholiques de langue anglaise et catholiques de langue française, pourquoi ne pas l'aborder franchement, au pied du Christ où nous devons être capables de marcher sur des préjugés pour chercher la solution de ce problème dans les hauteurs sublimes de la foi, de l'espérance et de la charité. Et à ceux d'entre vous, mes frères par la langue, qui parlez parfois durement de vos compatriotes irlandais, permettez-moi de vous dire que, quels que puissent être les conflits locaux, l'Eglise catholique tout entière doit à l'Irlande et à la race irlandaise une dette que tout catholique a le devoir d'acquitter. L'Irlande a donné pendant trois siècles, sous la persécution violente et sous l'attentat plus insidieux des époques de paix, un exemple de persévérance dans la foi et d'esprit de corps dans la revendication de ses droits que tout peuple catholique doit lui envier au lieu de lui en faire reproche. A ceux d'entre vous qui disent: L'Irlandais a perdu sa langue, c'est un renégat national, et il veut nous enlever la nôtre, je dis: Non. Si nous avions passé par les mêmes épreuves que l'Irlandais a subies, il y aurait peut-être longtemps déjà que nous aurions perdu notre langue. Donc, laissons à l'Irlandais comme à l'Ecossais, à l'Allemand comme au Ruthène, aux catholiques de toutes les nations qui abordent sur cette terre hospitalière du Canada, le droit de prier Dieu dans la langue qui est en même temps celle de la race, celle du pays, celle du père, celle de la mère. N'arrachez à personne, O prêtres du Christ! ce qui est le plus cher à l'homme après le Dieu qu'il adore. Soyez sans crainte, vénérable archevêque de Westminster, sur cette terre canadienne, et particulièrement sur cette terre française de Québec, nos pasteurs, comme toujours, prodigueront aux fils exilés de votre patrie comme à ceux de la verte Irlande, tous les secours de la religion dans la langue de leurs pères, soyez-en certain. Mais en même temps, permettez-moi, — permettez-moi, Eminence — de revendiquer le même droit pour mes compatriotes, pour ceux qui parlent ma langue, non-seulement dans cette province, mais partout où il y a des groupes français qui vivent à l'ombre du drapeau britannique, du glorieux étendard étoilé, et surtout à l'ombre de la houlette maternelle de l'Eglise Catholique, de l'Eglise du Christ

qui est mort pour tous les hommes et qui n'a imposé à personne l'obligation de renier sa race pour lui rester fidèle.

Je ne veux pas par un nationalisme étroit dire ce qui serait le contraire de ma pensée, et ne dites pas, mes frères, ne dites pas, mes compatriotes, que l'église catholique doit être française au Canada : non ; mais dites avec moi que la meilleure sauvegarde de la conservation de la foi chez trois millions de catholiques d'Amérique, qui furent les premiers apôtres de la chrétienté en Amérique, que la meilleure garantie de cette foi c'est la conservation de l'idiome dans lequel, pendant trois cents ans, ils ont adoré le Christ. Quand le Christ était attaqué par les Iroquois, quand le Christ était renié par les Anglais, quand le Christ était combattu par tout le monde excepté par eux, ils l'ont confessé dans leur langue.

Mais il y a plus. Le sort de trois millions de catholiques, j'en suis certain, ne peut pas être indifférent, pas plus au cœur de Pie X qu'à celui de l'éminent cardinal qui le représente ici.

Mais il y a plus encore. Non pas parce que nous sommes supérieurs à personne, mais parce que, dans ses décrets insondables qu'il n'appartient à personne de juger, la Providence a voulu que le tronc principal de cette transplantation française en Amérique constituât un coin de terre où l'état social, religieux et politique, se rapproche le plus de ce que l'église catholique, apostolique et romaine nous enseigne comme étant l'état le plus désirable des sociétés. Nous n'avons pas, — qu'on me pardonne de rompre avec les formules de la diplomatie usitées même dans des occasions comme celle-ci — nous n'avons pas au Canada l'union de l'église et de l'état : ne nous payons pas de mots, nous avons au Canada, et surtout dans la province de Québec, — je pourrais dire presque exclusivement dans la province de Québec — la concorde, la bonne entente entre les autorités civiles et religieuses. Il est résulté de cette concorde que nous avons dans cette province des lois qui nous permettent de donner à l'église catholique un organisme social et civil qu'elle ne trouve nulle part ailleurs dans l'Empire Britannique tout entier. Grâce à nos lois, les diocèses s'organisent, les paroisses se fondent. Les paroisses ! Oh ! la petite paroisse de Québec, cette petite paroisse échelonnée depuis le golfe de Gaspé jusqu'au lac Témiscamingue, cette petite paroisse dont l'église est le centre, et qui faisait dire à l'apôtre qui s'appelait l'évêque de Nancy, monseigneur de Forbin-Janson, " O Canadiens-français ! aux cœurs d'or et aux clochers d'argent ", c'étaient les deux traits qui l'avaient frappé chez nous, petite paroisse canadienne, où se concentre l'effort du plus humble comme du plus riche des citoyens catholiques, dont l'organisation, le mode d'impôts et le fonctionnement sont garantis par la loi de notre province, c'est l'assise sociale la plus forte de l'église catholique en Amérique.

Nos lois reconnaissent encore, dans la province de Québec seulement, la constitution des communautés religieuses tel que l'Eglise peut les désirer.

Quel a été le résultat ? C'est que, débarrassée des soucis matériels, n'étant pas obligée, comme les prêtres de la plupart des autres pays, et comme les évêques aussi, de rechercher toutes sortes de moyens artificiels et incertains pour constituer l'église civilement et socialement, l'église

catholique dans la province de Québec, en repos du côté des lois, a pu donner la plénitude de son effort d'apostolat, et cet effort est allé plus loin encore que le diocèse de l'illustre archevêque de St-Paul. De cette petite province de Québec, de cette poignée de Français, dont la langue, dit-on, est appelée à disparaître, sont sortis les trois quarts du clergé de l'Amérique du Nord, qui est venu puiser au séminaire de Québec ou à St-Sulpice la science et la vertu qui ornent aujourd'hui le clergé de la grande république américaine, comme le clergé de langue anglaise aussi bien que le clergé de langue française du Canada.

Vous avez visité nos communautés religieuses, vous êtes allé chercher dans les couvents, dans les hôpitaux et dans les collèges de Montréal la preuve de la foi du peuple canadien-français; mais il vous faudrait rester deux ans en Amérique, il vous faudrait parcourir quatre mille cinq cent kilomètres de chemin, depuis le Cap-Breton jusqu'à la Colombie Anglaise, et la moitié de la glorieuse république américaine, pour trouver les fondations de toutes sortes, collèges, couvents, hôpitaux, asiles, partout où la foi doit se faire entendre, partout où la charité catholique doit s'exercer, vous trouverez là des filles de ces institutions mères que vous avez visitées ici. Non pas, encore une fois, que les Canadiens-français aient été meilleurs que les autres, mais parce que la Providence leur a permis d'êtres les apôtres de l'Amérique du Nord.

C'est pourquoi je dis: Que l'on se garde, que l'on se garde bien d'éteindre ce foyer intense de lumière qui luit et qui éclaire tout un continent depuis trois siècles; que l'on se garde de tarir cette source de charité qui va consoler les pauvres, qui va soigner les malades, qui va soulager les infirmes, qui va recueillir les malheureux partout et qui fait aimer l'église de Dieu, le pape et les évêques de toutes langues et de toutes races.

Mais, dira-t-on, vous n'êtes qu'une poignée. C'est vrai; mais ce n'est pas à l'école du Christ que j'ai appris à compter les forces morales d'après le nombre et par les richesses. Nous ne sommes qu'une poignée, c'est vrai, mais nous comptons pour ce que nous sommes, et quant à moi, je n'ai qu'une parole à ajouter:

Douze apôtres, méprisés de leur temps par tout ce qu'il y avait de riche, d'influent et d'instruit, ont conquis le monde. Je ne dis pas: laissez aux Canadiens-français conquérir l'Amérique. Ils ne le demandent pas. Nous vous disons simplement: Laissez-nous faire notre part. Rappelez-vous qu'au lendemain de la mort du Christ, lorsque saint Pierre voulut séparer les Hébreux des Gentils, saint Paul, l'apôtre des nations, lui fit comprendre qu'il devait être le père de toutes les races, de toutes les langues. Le pape le comprit, et depuis dix-neuf cents ans il n'y a pas eu de pape hébreux, de pape romain, de pape italien, de pape français, ils ont tous été des papes catholiques, pères de toute la grande famille catholique.

Montons plus haut, montons jusqu'au calvaire, et là, sur cette petite montagne de Judée, qui n'était pas bien haute dans le monde, prenons la leçon de la tolérance et de la charité chrétienne; et de même que les peuples de l'antiquité, dans l'attente du salut, montèrent jusqu'au Christ pour en recevoir le mot de la rédemption éternelle, de même depuis le Christ toutes races et toutes nations, lavant dans son sang leurs pré-

jugés, se sont entendues pour constituer l'église du Christ. C'est ce que nous voulons faire, ni plus ni moins. Et c'est pourquoi, dans le Christ et dans l'amour commun de l'Eucharistie, je suis convaincu que toutes les races en Canada sauront s'unir pour respecter le domaine particulier de chacun, pour conserver les forces d'expansion nationales de chacun, pour conserver à chacun le domaine qui lui est propre, afin de les unir tous ensemble pour la gloire de l'église universelle, pour le triomphe du Christ et de la papauté, et j'ajouterai en terminant, pour la sécurité de l'Empire Britannique, car c'est dans l'unité de foi des catholiques canadiens, canadiens-français comme les autres, que l'Empire Britannique trouvera, dans l'avenir comme dans le passé, la plus grande sécurité de sa domination au Canada.

DISCOURS DE M. GERLIER

Éminences,

Messeigneurs,

Mesdames,

Messieurs,

En prenant la parole dans cette assemblée incomparable, après tant d'éminents orateurs, j'éprouve comme une véritable angoisse, l'angoisse de ne pas trouver d'expression capable de dignement traduire ma reconnaissance profonde envers l'éminent archevêque de Montréal, envers les organisateurs de ce congrès pour l'immense honneur qu'ils ont fait à la jeunesse catholique de France en lui permettant, ne fusse que d'un mot, de joindre sa voix à toutes les voix qui depuis plusieurs jours s'élèvent pour célébrer la Très Sainte Eucharistie.

Mais si ma reconnaissance est immense c'est parce que dans cette pensée, j'ai senti le désir de vous faire entendre, à vous, Canadiens, par la voix, d'abord, de ses prélats les plus illustres et par la voix aussi d'un de ses plus modestes enfants, l'écho de cette vraie France, de la France qui croit, de la France qui prie, de la France qui lutte, de la France qui souffre, mais aussi de la France qui espère indéfectiblement.

Et ils sont nombreux, je vous l'assure, ces jeunes gens au nom desquels ici je voudrais faire retentir le cri de notre amour et de notre vénération; ils sont nombreux ceux qui se sont levés par toute la France, ardents et fiers, pour défendre ou pour reconquérir l'âme de leur patrie, ceux qui, malgré les difficultés et malgré les obstacles, luttent, travaillent et prient Dieu, non pas de leur faire connaître les joies ineffables de la victoire, mais de leur donner seulement la joie profonde que lorsqu'ils iront à leur tour se coucher près des ancêtres dans la terre de France, ils aient la certitude invincible qu'après eux et par eux d'autres viendront qui salueront le triomphe radieux de la cause à laquelle ils ont donné leur vie.

Et cette France-là, ah! je puis bien le dire ici, cette France-là, le pape l'a bénie.

C'etait il y a quinze mois à peine: Rome célébrait avec magnificen-
la béatification de cette héroïne dont son évêque vous parlait hier a
tout son cœur, et dans St-Pierre une foule immense se pressait. Il y av
là quarante mille hommes, et il y avait là aussi le drapeau de la jeunes
catholique d'Orléans. Et voici qu'à l'heure où le pape se frayait d
la foule un chemin difficile, voici que par la permission divine l'hum
petit drapeau vient effleurer son siège auguste. Et alors se passa
fait inouï. Le pape, apercevant ce drapeau, le saisit d'un geste d'am
et il le porta à ses lèvres augustes.

Oh! ce baiser du pape dans les plis de notre drapeau, n'était-ce pas,
vous le demande, le sublime pardon de la Sainte Eglise à la nation
demeure sa fille aînée.

Voilà pourquoi il convenait que les jeunes de France s'unissent a
dans cette exclamation d'amour; voilà pourquoi ils ont voulu par l
des leurs venir sur ce sol acclamer le Dieu que leurs ancêtres y
apporté; et voilà pourquoi, au terme de ces inoubliables journées, da
une pensée, dans une prière où je voudrais mettre toute mon âme,
voudrais m'écrier avec vous: O Jésus! qui avez tant aimé les homm
et que les hommes ont tant méconnu, voici qu'une foule immense
assemblée, composée de toutes les nations du monde, qui tour à to
sont venues ici renouveler le serment de leur fidélité: oh! que dans cet
acclamation glorieuse votre bonté daigne écouter l'humble mais arde
clameur des jeunes, de cette France des jeunes qui aiment le Christ
toute leur âme et qui croient que le Christ n'a pas cessé d'aimer
Franes.

La séance qui se termine tard, comme celle de la veille, est close comme la précédente par le chant national : O Canada, terre de nos aïeux.





Chapelle des RR. PP. du T. S. S. Séance de la section sacerdotale

Chapel of the Fathers of the Blessed Sacrament, where the Sacerdotal Section held meetings

Pour re
l'ordre du
faction à
une unaqu
rant les tr
tiendraien
midi, en de

Deux ma
à la dispos
de Promot
nument Na

Ces deux
ou concerts
en forme d
des Séance
ville.

Dans cha
à 2000 pers
voir et pou

Un Com
l'avance, fa
le compte-r
journée. No
bilement ac
grès.

Ce fut au
chevêque de
des Travau
vince civile
Congrès

CHAPITRE III

LA SECTIC.. FRANCAISE

Pour réaliser le vaste programme des travaux inscrits à l'ordre du jour du Congrès, de même que pour donner satisfaction à un public trop nombreux pour être contenu dans une unique salle de conférences, il a ait été decidé que, durant les trois jours du Congrès, deux Séances Générales se tiendraient simultanément chaque atin, de 10 heures à midi, en deux locaux différents.

Deux magnifiques salles avaient é mises gracieusement à la disposition du Comité des Travaux : - l'une était le Salle de Promotion de l'*Université Laval* ; l'autre le théâtre du *Monument National*, offert par la Société St-Jean-Baptiste.

Ces deux locaux spécialement aménagés pour co férences ou concerts, avec leurs galeries circulaires, et leur icycle en forme de scène, se prêtaient d'autant mieux aux avaux des Séances du Congrès, qu'ils sont situés au centre de la ville.

Dans chacune des deux salles pouvaient prendre place 1800 à 2000 personnes placées dans les meilleures conditions pour voir et pour entendre les rapporteurs.

Un Comité de publicité, composé de prêtres désignés à l'avance, faisait recueillir et livrait chaque jour à la presse le compte-rendu de toutes les séances d'études tenues dans la journée. Nous devons lui rendre le témoignage qu'il s'est habilement acquitté de son rôle et qu'il a bien mérité du Congrès.

Ce fut aussi une délicate pensée de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal d'inviter, par l'intermédiaire du Comité des Travaux, les Evêques des principaux sièges de la Province civile de Québec à présider chacune des séances du Congrès

Du reste à toutes ces Séances de travail se pressa tous les jours une foule avide et choisie. Cette soif constante de vérité religieuse fait grand honneur à notre population, et montre qu'au Canada, comme dans la vieille Europe, les choses de l'intelligence attirent et captivent le peuple.

C'est donc avec raison que Mgr Bruchési conviait à Montréal tant d'orateurs et d'écrivains distingués, sûr qu'il était, qu'ils seraient goûtés et appréciés à leur juste valeur, par le public canadien.

ARTICLE I

LES SEANCES DU JEUDI — 8 septembre.

1° A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Au fauteuil de la présidence est assis Mgr Rumeau, évêque d'Angers (France) ayant à ses côtés, Mgr Emard, évêque de Valleyfield et M. l'abbé Lecoq, Supérieur de St-Sulpice faisant office de Secrétaire. Autour du président, sur l'estrade on remarquait quelques évêques, M. le Chanoine Gauthier, Président du Comité des Travaux, et les divers rapporteurs.

Cette première séance doit être consacrée uniquement à des travaux historiques concernant le Ste-Eucharistie et son culte. C'est comme une préface des Etudes du Congrès.

Après la prière d'usage et l'invocation au St-Esprit, Mgr le Président remercie les organisateurs du Congrès de leur délicatesse qui leur a fait choisir pour présider cette première séance un évêque français. C'est que, dit-il, " au Canada l'on " est resté français par l'esprit, par le cœur, par le souvenir : " l'on n'a pas oublié la France qui fut la mère-patrie, et cela " console des douleurs de la France présente. " Sa Grandeur rappelle les deux pures gloires angevines qui ont brillé sur le berceau de Ville-Marie : La Dauversière et Jeanne Mance.

M. le chanoine Gauthier, curé de la Cathédrale, Président du Comité des Travaux, donne ensuite lecture du premier rapport : " *L'Eucharistie et le Canon primitif de la Messe* ", qui lui a été confié personnellement par l'auteur même, *Dom Souben*, Bénédictin de Solesme. Ce travail, du plus haut intérêt, recherche de quelle façon nos pères s'y prenaient, avant le

IVe et Ve siècles pour entourer de nos prières liturgiques la consécration du pain et du vin. Au fond, ce travail fait l'historique de la formation du Canon primitif de la messe, et c'est à l'aide de documents inédits, récemment découverts par Dom Cagin, érudit bénédictin, qu'il a été fait. C'est un honneur pour le Congrès de Montréal d'avoir eu la primeur d'un tel mémoire qui, du reste, a été fort applaudi.

Le Canon primitif de la Messe

Nos congrès eucharistiques ont pour but de glorifier en toutes manières le plus vénérable des sacrements. Nous imitons ainsi les constantes préoccupations de l'Eglise qui s'est toujours efforcée d'entourer de gloire et d'honneur la célébration du divin sacrifice. Les érudits, cantonnés aujourd'hui dans l'étude des anciens monuments liturgiques, rendent justice à ses efforts. Combien il serait intéressant pour nous de remonter au delà des IVe et Ve siècles, de savoir comment nos premiers pères dans la foi s'y prenaient, comment ils s'entendaient déjà à enchâsser le saint sacrifice dans une formule d'actions de grâces! Mais est-il possible de mettre la main sur des textes réputés introuvables ? Essayons.

I.

Nous lisons, dans les fragments des palimpsestes de Vérone publiés par Hauler, une assez courte formule d'anaphore ou de Canon, dont voici la traduction :

" Que les diacres présentent à l'évêque l'oblation, et qu'imposant les mains sur elle avec tout le presbytérium, il dise, rendant grâces : Le Seigneur soit avec nous! Et que tous disent: Et avec votre esprit. — En haut les cœurs! — Nous les dirigeons vers le Seigneur. — Rendons grâces au Seigneur. — Cela est digne et juste.

" Et qu'il poursuive ainsi: Nous vous rendons grâces, ô Dieu, par votre Fils bien-aimé Jésus-Christ, que dans les derniers temps vous nous avez envoyé Sauveur et Rédempteur et messager (ange) de votre volonté; qui est votre verbe inséparable, par qui vous avez fait toutes choses et (en qui) vous vous êtes complu; (que) vous avez envoyé du ciel dans le sein de la Vierge, et qui dans ses entrailles s'est incarné et a manifesté votre Fils, étant né du Saint-Esprit et de la Vierge; qui, accomplissant votre volonté et conquérant pour vous un peuple saint, a étendu ses mains, lorsqu'il souffrit, pour délivrer par sa passion ceux qui ont cru en vous; qui, lorsqu'il était livré à sa passion librement acceptée pour détruire la mort et rompre les liens du diable et fouler aux pieds l'enfer et illuminer les justes et fixer un terme (au monde?) et manifester la résurrection, a dit, prenant du pain (et) rendant grâces: *Pre-*

nez, mangez: ceci est mon corps qui sera rompu pour vous. Semblablement (il prit) le calice, disant: *Ceci est mon sang qui est répandu pour vous; lorsque vous faites ceci, vous faites commémoration de moi.* Nous souvenant donc de sa mort et de sa résurrection, nous vous offrons le pain et le calice, vous rendant grâces, parce que vous nous avez faits dignes de nous tenir devant vous et de vous servir. Et nous demandons que vous envoyiez votre Esprit Saint sur l'oblation de la sainte Eglise, que (les) associant en un seul (tout), vous donniez à tous les saints qui (la) reçoivent la plénitude de l'Esprit-Saint pour la confirmation de la foi dans la vérité, afin que nous vous louions et glorifiions par votre Fils Jésus-Christ, par qui (soit) à vous gloire et honneur, au Père et au Fils avec l'Esprit-Saint, dans votre sainte Eglise, maintenant et pour les siècles. Ainsi soit-il." (1)

Le morceau qu'on vient de lire est évidemment une préface. Mais cette préface contient les éléments principaux du Canon de la Messe dans toutes les liturgies: récit de la Cène, paroles de la consécration anamnèse, oblation du sacrifice, épiclèse rudimentaire en vue de la communion des fidèles, doxologie trinitaire.

Cette prière est donc à la fois une préface et une messe. C'est une messe embryonnaire, où le mouvement de l'action de grâces se poursuit du commencement à la fin et dont les phrases, jusqu'aux paroles de la consécration, sont reliées entre elles par des pronoms relatifs qui les rattachent toutes à la personne du Sauveur. Cette messe est donc une *eucharistie* dans toute la force du terme, une action de grâces proprement dite jusque dans ses formes extérieures.

II.

Toutefois, au premier coup d'œil, on s'aperçoit qu'il lui manque deux éléments qui ont pris une grande importance dans les canons actuels les *Diptyques* et le *Sanctus.*

Les diptyques, ce sont les prières d'intercession en faveur des vivants et des morts, dont les noms étaient insérés par l'évêque dans la récitation des formules, ce que nous appelons aujourd'hui, par rapport au canon romain, le *Memento* des vivants et celui des défunts. Mais les liturgistes s'accordent à penser que la place des diptyques a été changée (2), qu'ils ont été versés au Canon à une époque relativement tardive, lorsque la continuité de cette préface eucharistique, qui constituait la messe primitive, avait déjà été troublée. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner si on ne les retrouve pas ici, dans un document qui a précisément les allures d'une préface.

(1) Hauler, *Didascaliæ Apostolorum fragmenta veronensia*, p. 106 et sq.

(2) Les répugnances, autrefois formulées sur ce point, ne sauraient tenir contre les nouvelles observations par lesquelles Dom Cagin renforce aujourd'hui les conclusions déjà proposées dans la *Paléographie musicale*, et désormais entrées dans la circulation.

Mais le *Sanctus?* Eh bien, le *Sanctus* non plus n'est pas primitif, et l'on aurait pu s'en douter plus tôt, si l'on avait prêté attention à une notice du *Liber Pontificalis* qui en attribue l'introduction, dans les prières du sacrifice au pape Sixte. (1)

Non seulement le *Sanctus* manque totalement dans le document que nous analysons, mais il fait défaut également dans l'Anaphore des *Statuts éthiopiens*, tout a fait parallèle au Canon de Vérone, dans le texte du *Testamentum Domini*, qui est une édition largement interpolée des deux Anaphores précitées, et même dans la *Liturgie éthiopienne du Sauveur*. Seule la *Liturgie éthiopienne des Apôtres*, sur ces cinq documents, intercale le *Sanctus* sans aucune préparation ni transition. Le *Sanctus* y rompt évidemment le cours des idées, et l'auteur de l'addition ne s'est nullement donné la peine de dissimuler cette cassure. Qu'on en juge:

" O vous qui avez envoyé votre Fils dans le sein de la Vierge, il a été porté dans ses entrailles et s'est fait chair, et il a été manifesté votre Fils par l'Esprit-Saint.

Sanctus

et il est né de la Vierge pour accomplir votre volonté, etc."

Ainsi donc il est avéré que les liturgies de Vérone, les Statuts éthiopiens, du *Testamentum Domini*, du Sauveur et des Apôtres, toutes calquées sur un original grec aujourd'hui perdu, n'avaient point de place pour le *Sanctus* et qu'il a été inséré violemment.

III.

Serait-il possible de faire pour les canons occidentaux cette même constatation qui s'est imposée à nous pour les liturgies momifiées d'une église orientale? Ou bien l'évolution du type original y a-t-elle été si radicale qu'on ne puisse plus remonter à un état préhistorique où le *Sanctus* manquait à la préface? Laissons aux documents le soin de répondre.

Si l'on veut bien se reporter au *Liber Sacramentorum*, publié par Dom Cagin d'après un manuscrit de Bergame, on remarquera (p. 62) que la messe du Jeudi-Saint n'a pas de *Sanctus;* la préface est immédiatement suivie de la prière *Communicantes*, puis des oraisons *Hanc igitur oblationem et Quam oblationem*. La préface s'est achevée sur ces mots : *Ut hominem, quem ipse fecerat, de morte liberaret* (pour délivrer de la mort l'homme que lui-même avait fait) avec simple mention du protocole final: *Et ideo cum angelis.*

---

(1) *Lib. Pontif.* édition Duchesne, t. I, p. 128.

Au contraire, la messe du Samedi-Saint admet le *Sanctus;* mais aussitôt après ce chant, le Canon reprend le mouvement de la préface au moyen d'une transition très simple:

Vere Sanctus, vere benedictus Dominus noster Jesus Christus Filius tuus qui, cum Dominus esset majestatis, descendit de coelo, formam servi qui prius perierat suscepit, et sponte pati dignatus est, ut eum quem ipse fecerat de morte liberaret. (p. 69).

" Vraiment saint, vraiment béni (est) Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui, étant le Seigneur de majesté, descendit du ciel, se revêtit de la forme de l'esclave qui, le premier avait péri, et daigna spontanément souffrir pour délivrer de la mort celui qu'il avait fait.

Nous sommes justement ici au point même où nous avions laissé la messe du Jeudi-Saint. Pour peu que nous négligeons une courte formule d'intercession pour les nouveaux baptisés et l'empereur, — et cette formule doit être réellement négligée, puisque c'est un *Memento* des vivants — nous arrivons aussitôt au *Qui pridie quam pateretur,* qui se relie naturellement aux incidentes à pronoms relatifs de la préface. Ceci est précisément le dessein de l'Anaphore de Vérone.

La surprise augmente lorsqu'on constate le parallélisme des traits qui précèdent la consécration dans l'une et l'autre messe. Il faut lire cela dans le texte original:

JEUDI SAINT	SAMEDI SAINT
Qui, cum Deus esset in coelis,	Qui, cum Deus esset
ad delenda hominum peccata	majestatis
descendit in terras :	descendit de cœlo,
Et qui humanum genus venerat	formam servi, qui primus
liberare,	perierat, suscepit
tanquam obnoxius debitor	et sponte pati dignatus
inlicito pretio Dominus a	est.
servo distrahitur	
. . . .	
ut hominem, quem ipse fecerat,	ut eum, quem ipse fecerat,
de morte liberaret.	de morte liberaret.

Ces deux rédactions sont deux formes d'un même thème, en dépit de quelques différences accidentelles. Mais la rédaction du Samedi Saint, qui admet le *Sanctus,* prépare le chant du Trisagion et ménage ensuite un raccord. La liturgie ambrosienne ne dédaigne pas ces artifices dont la présence se justifie d'elle-même, tandis que les liturgies éthiopiennes du Sauveur et des Apôtres les négligent complètement.

Mis sur la voie par ce rapprochement des deux messes ambrosiennes, nous constatons que la liturgie mozarabe a connu et pratiqué le raccord, sous une forme souvent analogue à celle de la liturgie milanaise.

Vere Sanctus, vere benedictus Dominus noster Jesus Christus Filius tuus, qui, cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit, formam accipiens servi; cum incarnatus in utero Virginis abscondens divinitatem suam suscepit infirmitatem nostram; ipse Dominus ac Redemptor æternus. Qui pridie... (Post Sanctus du second dimanche de l'Avent).

"Vraiment saint, vraiment béni (est) Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, étant dans la forme de Dieu, s'est anéanti, prenant la forme l'esclave; (qui) incarné lui-même au sein de la Vierge (et) voilant sa divinité, s'est revêtu de notre faiblesse: (étant) lui-même le Seigneur et le Rédempteur éternel, qui, la veille de la Passion, etc."

La ressemblance est frappante, et la rencontre n'est pas fortuite, car les cas analogues sont trop nombreux. En réalité, le raccord est chose courante dans la liturgie mozarabe, et il serait facile d'en fournir de nombreux exemples.

Pouvons-nous étendre ces conclusions à la liturgie romaine? Non seulement le raccord après le *Sanctus* s'est conservé au Missel de Stowe et à la bénédiction des Palmes d'un Sacramentaire tout romain des Abruzzes, mais encore l'énumération, au moyen de phrases articulées, a subsisté dans des préfaces propres. Ce n'est certainement point par hasard qu'en groupant toutes ces épaves et toutes ces imitations, on arrive à reconstituer des séries comme celle-ci.

Vere dignum et justum est, æquum et salutare nos tibi
semper et ubique gratias agere, Domine sancte Pater omnipotens,
æterne Deus, per Christum Dominum nostrum,
per quem salus mundi
per quem vita hominum
per quem resurrectio mortuorum ;
qui venit de cælis ut conversaretur in terris,
homo factus ut delicta carnis deleret,
hostia factus est ut per passionem suam vitam
æternam credentibus daret,
ipse enim verus est agnus qui abstulit peccata mundi,
qui mortem nostram moriendo destruxit
et vitam resurgendo reparavit ;
qui post resurrectionem suam omnibus discipulis suis
manifestus apparuit
et ipsis cernentibus est elevatus in cælum
ut nos divinitatis suæ tribueret esse participes,
qui ascendens super omnes cælos sedensque ad dexteram tuam
promissum Spiritum Sanctum in filios adoptionis effudit
qui pridie quam pateretur, etc.

Tous ces versets, qui par leur réunion présentaient autrefois l'ensemble des faits du salut, ont été attribués ensuite aux préfaces propres des fêtes. Il suffit de les rapprocher pour rendre au moins très probable l'hypothèse émise ici et qui se trouve si bien d'accord avec le mouvement général des liturgiques.

IV.

Au début de cette étude, nous avons remarqué que l'Anaphore de Vérone contenait une épiclèse rudimentaire, une invocation à l'Esprit-Saint. L'évêque priait le Père Céleste de faire descendre l'Esprit sur les oblations de l'Eglise, afin que tous les saints qui y participeraient fussent ramenés à l'unité. Cette particularité mérite d'attirer tout notre attention. A une époque où la question de l'épiclèse préoccupe théologiens et liturgistes, nous avons intérêt à savoir ce que l'épiclèse a été d'abord; nous nous rendrons compte plus facilement de l'évolution qu'elle a subie.

Or, la formule très ancienne que nous étudions ne suppose pas que l'Esprit-Saint soit prié d'opérer la transsubstantiation; les paroles du Seigneur y ont suffi. Ce que l'évêque demande, c'est que l'Esprit descende sur les dons, afin de réunir par le lien de l'unité tous les fidèles qui les recevront. Il y a là une prière préparatoire à la communion, analogue au *Supplices te rogamus* du Canon romain dans sa seconde partie.

Telle paraît bien avoir été la formule initiale de l'épiclèse. Mais ce germe s'est développé, et dès une époque certainement ancienne, on priait le Père d'envoyer le Saint-Esprit pour transformer le pain et le vin au Corps et au Sang du Seigneur. C'est ce que nous rencontrons déjà dans la liturgie éthiopienne du Sauveur et celle des Apôtres.

Ainsi complétée, la formule enveloppait-elle nécessairement une erreur théologique? Pas le moins du monde. Comme toutes les œuvres de sanctification, la transsubstantiation, qui est la première de toutes, était considérée comme l'effet d'une opération du Saint-Esprit, et il était naturel que cette croyance se traduisît explicitement. Il me semble tout à fait probable que la date de la transformation de l'épiclèse doit être fixée vers 363, après le concile de Constantinople qui condamna l'hérésie de Macédonius et enrichit la théologie de précisions nouvelles sur la personne et le rôle du Saint-Esprit. Et comme l'Esprit-Saint était déjà nommé dans l'anaphore, c'est à cet endroit qu'on inséra les additions. Ensuite, historiquement, la mission du Saint-Esprit était postérieure à tous les mystères du Christ, et, par conséquent, c'est seulement après l'anamnèse ou mémoire de la mort et de la résurrection du Sauveur (*Unde et memores*) que la mention de la descente du Saint-Esprit devait trouver place. Elle était conçue sous forme d'invocation parce que l'Anaphore était un véritable symbole de foi, exprimé d'une manière toute lyrique et eucharistique, surtout parce que la mission de grâce du Saint-Esprit est l'objet des désirs et, par conséquent, des prières des justes.

Mais cela n'impliquerait en aucune façon la croyance erronée qu'avant l'épiclèse les dons n'étaient pas encore transformés. Ceci est si vrai que ni Photius, ni Michel Cérulaire ne pensèrent à reprocher aux Latins l'absence d'une épiclèse développée au Canon romain. Il faut descendre jusque vers 1350 pour rencontrer sous la plume de Nicolas Cabasilas l'expression d'une erreur formelle au sujet de l'épiclèse. Les ancie

écrivains ecclésiastiques, grecs et orientaux, connaissaient trop bien l'Ecriture sainte pour ignorer que l'épiclèse n'était pas d'institution dominicale.

Une épiclèse très développée est un signe de moindre antiquité pour un document liturgique. La liturgie éthiopienne du Sauveur et celle des Apôtres ont grand soin d'insérer une formule complète à la suite de l'épiclèse très simple qu'elles avaient trouvée dans l'Anaphore de Vérone et des Statuts éthiopiens. La liturgie du Sauveur fait même davantage: elle accepte une prière que la liturgie du *Testamentum Domini* introduisait à la place de la demande de l'Esprit-Saint et qui avait un pur caractère d'oblation du sacrifice sans aucun caractère d'épiclèse: *Offerimus tibi hanc gratiarum actionem*, etc. Mais, en adoptant cette prière, elle reprend l'épiclèse rudimentaire de l'Anaphore de Vérone et la complète à sa manière.

" Nous vous prions, Seigneur, et vous supplions d'envoyer votre Esprit-Saint *et sa puissance sur ce pain et sur ce calice pour qu'il en fasse le Corps et le Sang de Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur dans les siècles des siècles.* Nous vous offrons donc cette action de grâces, etc.

Ainsi, c'est au moyen d'une seconde interpolation, plus récente, insinuée entre le texte de la liturgie de Vérone et l'interpolation ancienne de la liturgie du *Testamentum Domini*, que le rédacteur a développé l'épiclèse initiale et l'a complétée dans le sens des Grecs.

V.

Qu'est-ce donc que cette Anaphore de Vérone et des Statuts éthiopiens, qui présente de si frappants caractères d'antiquité? Est-il possible de préciser la date à laquelle elle remonte? Peut-etre.

Dans la grande interpolation de la liturgie du *Testamentum Domini*, nous relevons les prières qui suivent:

" Soutenez jusqu'à la fin ceux qui sont doués des charismes des révélations; confirmez ceux qui sont doués du charisme de guérison; fortifiez ceux qui possèdent le don des langues; dirigez ceux qui travaillent dans la parole de doctrine (les didascales)."

Voilà une prière d'intercession qui n'a pu être écrite que pendant la période charismatique de la primitive Eglise, alors que les dons du Saint-Esprit, répandus abondamment sur les fidèles, se traduisaient, dans l'assemblée chrétienne et au dehors, par des manifestations extraordinaires. Or, la période charismatique ne s'est pas prolongée au delà du IIIe siècle. On pense généralement que le mouvement montaniste rendit suspect aux chefs de l'Eglise l'exercice de ces dons dans les réunions des fidèles, et d'ailleurs, ces miracles très utiles sinon nécessaires pour aider au développement du christianisme, devaient diminuer à mesure que le besoin s'en faisait moins sentir. L'interpolation de la

liturgie du *Testamentum Domini* ne peut donc être postérieure au III siècle; mais il faut bien retenir que c'est une interpolation. Par conséquent, la liturgie des palimpsestes de Vérone et des Statuts éthiopi doit être considérée comme antérieure au IIIe siècle.

De plus la liturgie du *Testamentum Domini* ne contient pas *Sanctus*. Or, nous avons vu que le *Liber Pontificalis* en fait remo l'institution au pape Saint-Sixte I, vers l'an 120. Il est vrai que notices liturgiques ou autres, du *Liber Pontificalis* ne sont pas du infaillibles; cependant, pour le cas qui nous occupe, Mgr Duche estime que l'auteur ne l'a pas antidatée, au contraire. Sans du fait que la liturgie du *Testamentum Domini* ne possède pas le *Sanct* ne prouve pas qu'elle soit antérieure à l'an 120. On aurait tort de représenter l'institution du chant sacré comme un décret *Urbi et Or* de la Sacrée Congrégation des Rites, dont le texte est, dans le mon entier mis à exécution à la même date. Il faut se la représenter com une institution locale qui a gagné de proche en proche et s'est éten aux autres Eglises. Même réduite à ces proportions, l'absen *Sanctus* montre que nous sommes en présence d'un document II siècle (1). Il est invraisemblable, en effet, qu'au IIIe siècle le ch du *Sanctus* ne fût pas devenu universel. Or, l'Anaphore de Vér des Statuts éthiopiens est antérieure, puisque celle du *Testamentum Domini* est déjà interpolée.

Mais alors qu'est-ce que cette Anaphore d'une antiquité si haute, l'on se croyait, il est vrai, le droit d'interpoler, mais dont on cons religieusement le mouvement général et même le texte?

Il semble bien que nous soyons en présence du thème apostoli l'Anaphore.

On sait qu'aux premiers temps l'évêque n'était point, comm d'hui, lié par une formule hiératique à laquelle il ne pu L'évêque improvisait sur un thème donné; celui-ci devait être re à titre de canevas, mais dans certaines limites le célébrant pouvait ment se mouvoir, et cela a duré certainement jusqu'au IVe et mên Ve siècle (2).

Or, il paraît que la liturgie de Vérone est le plus ancien des th d'Anaphore que nous connaissions, puisque l'original grec n'a pas été retrouvé. Les éléments principaux de ce texte semblent avoir empruntés à l'Epître aux Ephésiens. Non seulement il y a des rap chements de pensées et d'expressions à faire valoir, mais encore un semble de phrases articulées au moyen de pronoms relatifs et de jonctions. Tout cela ne permet pas de se soustraire à une impre d'analogie.

A la seconde ligne de l'Anaphore nous lisons: *per dilectum pu tuum*, et dans l'Epître (1.6): *in dilecto Filio tuo*. A la troisième nous trouvons: *quem in ultimis temporibus misisti nobis Salvator*

---

(1) Qu'on veuille bien ne pas s'y tromper, il s'agit exclusivement ici du texte de l'Anaphore, non de la collection du *Testamentum Domini*, question qu meure entière et indépendante.

(2) Dom Cagin, *Te Deum an Illatio ?* p. 352 et SS.

ns l'Epître (1.10): *in dispensatione plenitudinis temporum instaure omnia in Christo:* à la quatrième ligne: *Angelum voluntatis tuæ*, dans l'Epître (1.9): *ut notum faceret nobis sacramentum voluntatis æ;* à la sixième ligne: *per quem... beneplacitum tibi fuit* et dans Epître (1.9): *secundum beneplacitum ejus.* Je ne puis poursuivre ce parallèle qui demanderait à être poussé dans tous ses détails, et qui, pour imposer définitivement, exigerait la comparaison des deux textes originaux: condition malheureusement impossible à remplir. Qu'on me permette cependant de rapprocher encore deux textes particulièrement significatifs. L'Anaphore se termine par cette doxologie: *Per quem tibi gloria et honor, Patri et Filio cum Spiritu Sancto, in sancta Ecclesia tua et nunc et in saecula saeculorum. Amen.* Le troisième chapitre de l'Epître aux Ephésiens se conclut par la doxologie suivante: *Ipsi gloria in Ecclesia et in Christo Jesu in omnes generationes saeculi saeculorum. Amen.* (21).

Il est très difficile de voir dans cette rencontre l'effet du hasard. D'une manière très générale, les doxologies, même fort anciennes, ne font aucune mention de l'Eglise, et pourtant l'Anaphore de l'Epître aux Ephésiens, qui présentent déjà tant de points de contact, se rejoignent encore ici.

Cela ne veut pas dire que l'Anaphore soit sortie de la plume inspirée de saint Paul: mais la rédaction de ce thème doit remonter aux temps apostoliques. Le rédacteur a fort bien pu s'inspirer d'une exposition doctrinale de l'Apôtre qui s'accordait avec son dessein. Ce serait déjà un beau résultat d'avoir rendu probable et vraisemblable le fait que les palimpsestes de Vérone et les Statuts éthiopiens nous ont conservé, la plus vieille des liturgies chrétiennes, le thème apostolique de l'Anaphore.

En terminant ce travail, je sens le besoin d'avouer que cette analyse d'un document vénérable m'a été suggérée dans son entier par la lecture d'un *Mémoire* inédit de Dom Cagin sur le Canon primitif de la Messe. Ce rapport au Congrès Eucharistique de Montréal soutient, avec le texte des recherches de Dom Cagin, les mêmes relations que l'Anaphore de Vérone avec l'Epître aux Ephésiens. Il y a pourtant une différence importante: l'étendue des matières et la solidité des arguments. On aurait tort de juger de l'une et de l'autre par les quelques pages qui précèdent, et les amis de la science liturgique iront chercher dans le beau Mémoire de Dom Cagin, sa connaissance approfondie des origines euchologiques et l'entier développement de ses preuves.

Le deuxième rapport est celui de M. l'abbé *Gosselin*, recteur de l'Université Laval, à Québec.

Aperçu sur l'Histoire de l'Eucharistie au Canada, ou Rôle de l'Eucharistie dans l'Histoire et le Développement religieux de notre Nation.

Les Directeurs de la Compagnie des Cent-Associés écrivaient au P. Le Jeune en 1637 : " Nous avons appris et tenons pour règle certaine que pour former le corps d'une bonne colonie, il faut commencer par la Religion ; elle est en l'Etat comme le cœur en la composition de l'homme, la première et vivifiante partie : c'est sur elle que les fondateurs des grandes républiques ont jeté le plan de leurs édifices qui ne dureraient pas s'ils avaient eu un autre fondement : ainsi, nous protestons qu'elle sera toujours précieusement traitée et, qu'en toute rencontre, nous la ferons présider en la Nouvelle-France." (1)

Ces beaux sentiments, ce désir si franchement manifesté de voir la religion catholique fleurir en ce pays sauvage qu'était le Canada, n'étaient pas particuliers aux membres de la Compagnie. C'étaient les sentiments et le désir de François I[er], de Henri IV, de Louis XIII comme aussi des découvreurs et des fondateurs, des missionnaires et des premiers colons. Tous ou presque tous, avaient en vue l'extension du royaume de Dieu.

C'est au nom de Jésus-Christ en effet que Jacques-Cartier, le grand navigateur malouin, débarquant à Gaspé en 1534, y prit possession du pays en plantant une croix. C'est au nom de Dieu et pour l'extension de son règne que les missionnaires, Récollets, Jésuites ou prêtres séculiers, allant à la conquête des âmes, s'enfonçaient dans les bois, vivant de la vie sauvage, s'exposant à toutes les humiliations comme à toutes les souffrances, prêts à donner leur vie pour la foi qu'ils avaient mission de prêcher.

De leur côté, fondateurs et gouverneurs, qu'ils se nomment Champlain ou Maisonneuve, Montmagny ou d'Ailleboust, n'ont pas seulement cherché les intérêts matériels de la colonie ou de la ville qu'ils avaient été chargés de fonder ou de gouverner, ils ont encore pris à cœur son avancement spirituel ; ils ont voulu que, sous ce rapport, la Nouvelle-France ne le cédât en rien à l'ancienne.

C'est pourquoi, non contents de servir eux-mêmes d'exemples et de modèles aux premiers colons, ils se firent, pour la plupart du moins, les auxiliaires du clergé.

Moins de trente ans après la restitution du Canada à la France, plusieurs groupes de colons possédaient déjà leur église ou chapelle qu'un prêtre résident ou un missionnaire était chargé de desservir.

Et quand, avec le temps et l'accroissement de la population, ...

---

(1) *Relations des Jésuites*, Ed. de Québec. Relation de 1637, p. 3.

ossible de créer, de maintenir et de développer ces centres religieux, autrement dit, de compléter et de perfectionner ce système paroissial. premier évêque de Québec et ses dignes successeurs y mirent tout ur âme, toute leur énergie et souvent même une partie de leurs odestes revenus. Ils avaient compris que là était le salut. En effet, à l'époque de la domination française, la foi vive et éclairée qu'apportaient nos ancêtres s'est transmise dans toute son intégrité de génération en génération; si, après la conquête, les Canadiens ont pu résister, durant de longues années, aux tentatives d'assimilation mises en œuvre par le vainqueur, c'est au système paroissial qu'ils en furent redevables, et l'on peut dire qu'au point de vue religieux comme au point de vue national, c'est la paroisse qui nous a sauvés.

Qu'est-ce que la paroisse catholique sinon une grande famille, ... sous l'œil vigilant d'un même pasteur, se réunissant une ou plusieurs fois la semaine dans la même église, au pied du même autel, devant le même tabernacle, pour présenter au Dieu vivant qui y réside, ses hommages et ses adorations, ses offrandes et ses prières? La paroisse, c'est donc l'église, c'est le foyer béni où Jésus-Hostie est présent pour son peuple.

L'Eucharistie étant le fondement de la vie catholique, il n'est pas étonnant que dès le commencement de la colonie, les pasteurs aient cherché à en inspirer le respect et l'amour aux fidèles confiés à leurs soins. Leurs efforts furent couronnés de succès, car autrement, comment pourrait-on expliquer cette régularité, ce genre de vie exemplaire, en un mot, cette ferveur que les voix les plus autorisées du temps n'ont pas craint de comparer à celle de la primitive Eglise? Pour se convaincre de l'exactitude de cette assertion, il suffira de relire ces *Relations* que les Pères Jésuites écrivaient chaque année et où ils ne cessent d'exalter la foi, la piété et les vertus des premiers colons de la Nouvelle-France. (1)

En 1685, Mgr de Saint-Vallier visitant son futur diocèse, n'hésitait pas à dire, après avoir parcouru toute la colonie: "Le peuple communément parlant, est aussi dévot que le clergé m'a paru saint. On y remarque je ne sais quoi des dispositions qu'on admirait autrefois dans les chrétiens des premiers siècles." (2)

De son côté, le P. Charlevoix après avoir fait remarquer avec quel soin on avait choisi les premières familles envoyées au Canada, ajoutait: "Je crains d'autant moins d'être contredit sur cet article que j'ai vécu avec quelques-uns de ces premiers colons, presque centenaires, de leurs enfants et d'un assez bon nombre de leurs petits-fils, tous gens plus respectables encore par leur probité, leur candeur, la piété solide dont ils faisaient profession, que par leurs cheveux blancs et le souvenir des services qu'ils avaient rendus à la colonie." (3)

Parlant de la population de Montréal en 1667, le même auteur disait: "Toute l'île de Montreal ressemblait à une communauté reli-

---

(1) Cf. *Relations* de 1634, p. 3 ; 1636, p. 43 ; 1637, p. 6 ; 1640, p. 5, etc.
(2) *Etat présent de l'Eglise*. Ed. de Québec, 1857, p. 84.
(3) *Histoire de la Nouvelle-France*, Paris 1744. Ed. in-12. Vol. I, p. 319

gieuse. On avait eu dès les commencements une attention particuli à n'y recevoir que des habitants d'une régularité exemplaire." (1)

Dans son *Journal* ou *Lettres* adressées à la duchesse de Lesdiguièr en 1721, il revient sur le même sujet : "Ce qui doit sur tout ... faire estimer nos créoles, dit-il, c'est qu'ils ont un grand fonds de piét de religion et que rien ne manque à leur éducation sur ce point." (2

Ces bons témoignages rendus à la conduite morale et religieuse de ... ancêtres et que nous avons multipliés à dessein, ne nous éloignent p autant qu'on le pourrait croire du sujet que nous avons à traiter. Ca si vraiment les Canadiens des premiers temps ont mené la vie exe plaire que l'on dit, et nous n'avons pas de raison d'en douter, c'est dar les sacrements, et en particulier dans la Pénitence et l'Eucharistie qu'i ont dû puiser ces grâces de préservation et de persévérance qui faisaie l'étonnement et l'admiration de leurs propres pasteurs. En ce temps là comme aujourd'hui, la Sainte Eucharistie était la source féconde o toute vie chrétienne doit s'alimenter. Et c'est ce que nos ancêtr avaient compris. Aussi croyons-nous pouvoir affirmer que, proportio gardée, la dévotion envers la divine Eucharistie fut aussi vivace, aus profonde, aussi répandue au Canada durant le XVIIe siècle et presqu tout le XVIIIe siècle qu'elle l'a été sous le nouveau régime et jusqu' ce. derniers temps.

Mais avant de faire la preuve de cette affirmation qui paraîtra peut être hasardée, nous ferons observer que, sous le rapport religieux, le colons d'autrefois étaient dans des conditions beaucoup plus désavanta geuses que celles dans lesquelles se trouvent aujourd'hui les habitant de nos paroisses même les plus reculées. Nos ancêtres avaient tou contre eux : l'éloignement, la pauvreté, la mauvaise condition de chemins, un état de guerre presque continuel et surtout la rareté des prêtres. Qu'ils aient pu, malgré ces désavantages, et ces difficultés conserver leur foi, élever chrétiennement leurs nombreuses familles rester, pour le plus grand nombre bons, pieux, fervents même, voilà qui est merveilleux et qui ne peut s'expliquer que par un zèle et un cou... qui n'ont connu ni les faiblesses ni les ménagements.

La dévotion envers la Sainte Eucharistie se manifeste de ... manières. Sans doute, comme toutes les dévotions, elle doit se ...ser surtout dans le cœur, mais le culte extérieur est intimement lié aux timents de respect, d'adoration et d'amour qui en sont le fonds mê... Ériger les églises ou des chapelles où résidera le Dieu vivant, assiste régulièrement et pieusement au sacrifice de la messe et à la bénédiction du Saint-Sacrement, prendre part aux exercices des Quarante-Heures et à la procession du Saint-Sacrement, mais surtout recevoir la communion souvent et avec les dispositions convenables, telles sont les manifestations les plus ordinaires de la foi et de la piété envers la divine Eucharistie.

Essayons de dire, le plus brièvement possible, comment les Canadiens d'autrefois s'acquittaient de leurs devoirs envers le Très Saint-Sacrement de l'autel.

---

(1) *Histoire du Canada*, Vol. II, pp. 163 164.

(2) Ibid. — *Journal*. Vol. V., p. 257.

Tristes furent les progrès de la colonie durant les premières années. Le groupe des habitants de Québec comptait à peine 200 âmes en 1640, et cependant la petite ville renfermait déjà cinq églises ou chapelles. On sait à quelle manifestation religieuse donna lieu la fondation de Montréal et comment avant même qu'on eût pu élever une chapelle, au jour du débarquement, des mains pieuses avaient érigé et orné l'autel où l'on célébra la première messe qui ait jamais été dite en cette île. "Toute cette journée, continue M. Dollier de Casson, à qui nous empruntons ce détail, s'écoula en dévotions, actions de grâce et hymnes de louanges au Créateur."(1)

Grâce à l'accroissement de la population, des églises ou chapelles s'ouvrirent peu à peu dans les campagnes et les colons eurent bientôt, de ce côté du moins, assez de facilités pour remplir leurs devoirs religieux.

Les dimanches et fêtes, et celles-ci étaient nombreuses alors, (2) les églises se remplissaient.

Dès 1636, le Père Le Jeune écrivait dans la Relation: "Véritablement, nous avons sujet de bénir Dieu en voyant que l'accroissement de nos paroissiens est l'augmentation de ses louanges. Les premiers sacrifices de la messe que nous presentâmes en ces contrées furent offerts dans un méchant petit taudis qui maintenant nous ferait honte; nous nous servîmes peu après d'une chambre, puis on fit bâtir une chapelle, on a taché de la changer en église, l'augmentant de moitié ou environ, et avec cela, les jours de fêtes, les deux premières messes qui se disent à Québec sont si fréquentées que cette grande chapelle ou cette petite eglise se voit remplie *usque ad cornu altaris*, d'un bout à l'autre." (3)

Le même auteur rapporte qu'en 1637: "le jour de la fête de Saint-Joseph, l'église fut remplie de monde et de dévotion quasi comme un jour de Pasques..." (4)

D'après le Père Vimont, auteur de la Relation de 1640, les principaux habitants de la colonie s'étaient rangés sous les drapeaux de la Sainte Vierge "en l'honneur de laquelle, ajoute-t-il, ils entendent tous les samedis la sainte messe." (5)

Il serait assez facile de multiplier les citations de ce genre, mais il nous semble inutile d'insister sur ce point, l'assistance à la messe, les jours de dimanche et fêtes, étant de précepte.

La coutume établie de nos jours de donner la bénédiction du Saint-Sacrement chaque dimanche et fête d'obligation, à l'issue des vêpres, est de date relativement récente. Sous le régime français, les évêques permettaient ou ordonnaient ces bénédictions du Saint-Sacrement suivant les temps, les circonstances ou les solennités; et elles étaient nombreuses.

---

(1) *Histoire du Montréal*, publiée par la Soc. Hist. de Montréal, 1869, pp. 37 et suiv.

(2) En 1703, on comptait encore 33 fêtes d'obligation au Canada. Voir *Rituel* de Mgr de Saint Vallier.

(3) *Relation* de 1637, p. 9

(4) *Relation* de 1636, p. 43

(5) *Relation* de 1640, p. 5.

Le *Journal* des Jésuites, les Mandements et les Ordonnances des Evêques nous fournissent des preuves abondantes de ce que nous avançons.

En 1646 par exemple, les Pères Jésuites, décident, pour entretenir la dévotion à Québec durant l'hiver, que la bénédiction du Saint-Sacrement sera donnée tous les jeudis, soit à la paroisse, soit à l'Hôtel-Dieu, soit chez les Ursulines.

Il y eut encore la même année et dans les mêmes églises salut du Saint-Sacrement les trois jours gras, le 11 et le 19 mars, le jour de Pâques et les deux jours suivants, le jour de la Pentecôte et les deux jours suivants, tous les jeudis depuis Pâques jusqu'à la Fête-Dieu et chaque jour de l'octave de cette fête. Une neuvaine de saluts fut commencée le 19 juillet. Enfin, en octobre, on arrête que l'on donnera la bénédiction du Saint-Sacrement chaque jeudi de l'année. (1)

Dans la suite, les évêques accordaient facilement cette permission. Seulement, à cause du petit nombre des habitants, ils durent faire des règlements spéciaux. Nous n'avons pas les Ordonnances de Mgr de Laval à ce sujet, mais celles de Mgr de Saint-Vallier nous ont été conservées et dans l'une d'elles, datée de Québec le 8 octobre 1700, le vertueux prélat s'exprime ainsi: " Nous désirons autant qu'il sera possible qu'on ne donne dans les villes qu'en une église des Paroisses ou des Communautés Religieuses qui y sont, la bénédiction du Saint-Sacrement, chaque Dimanche et Fête de l'année. Que si, pour des raisons que nous avons approuvées, Nous permettons que l'on donne la bénédiction du Saint-Sacrement en deux églises, en un même jour, Nous ne voulons pas qu'on la donne en une même heure, mais en des heures différentes, à cause du petit nombre d'habitants qui se trouvent dans chaque ville.

" Nous permettons, ajoute le prélat, que l'on donne trois fois chaque mois la bénédiction du Saint-Sacrement. Dans les églises paroissiales des villes, les premiers Dimanches du mois; dans l'église des Jésuites, le Dimanche qu'ils auront choisi pour l'indulgence des âmes du purgatoire, et, dans l'église des Récollets le Dimanche qu'ils ont choisi pour leur confrérie. Outre ce dimanche et les deux fêtes de leur Ordre, ils pourront encore donner la bénédiction du S. Sacrement les jours de la semaine que nous leur aurons permis ou pouvons permettre de la donner, excepté les jours qu'elle se donnera à la paroisse." (2)

Dans la même ordonnance, Mgr de Saint-Vallier, arrête ce qui suit au sujet de l'exposition du Très Saint Sacrement: " Nous désirons, dit il, que le Saint-Sacrement ne soit pas exposé dans un même jour en plusieurs endroits différents, et pour cela, Nous marquons volontiers les jours que chaque communauté le pourra exposer. Quoique notre prédécesseur n'ait pas jugé à propos, pour de bonnes raisons, de permettre d'exposer souvent le Saint-Sacrement, néanmoins pour accorder quelque chose aux instantes prières qu'on nous a faites, nous permettons aux Communautés Religieuses d'exposer, chaque année le Saint-Sacrement

---

(1) Cf. *Journal des Jesuites*, aux dates indiquées.

(2) *Statuts et Ordonnances*, imprimés à la fin du Rituel, p. 103.

aux deux plus grandes fêtes de leur Ordre. Nous leur permettons aussi de l'exposer dans leur église, pendant toute l'octave du Saint-Sacrement, pourvu qu'elles le fassent honorer avec la décence requise, et qu'il y ait toujours quelque personne qui y soit en station. Nous permettons en particulier aux Religieux de la Compagnie de Jésus de l'exposer dans leurs églises les trois jours qui précèdent le mercredi des Cendres." (1)

Le respect et l'amour des Canadiens d'autrefois envers la divine Eucharistie ne sont-ils pas encore démontrés dans ces processions du Très Saint-Sacrement dont le *Journal des Jésuites* nous parle, à plusieurs reprises, (2) et auxquelles les autorités civiles ne manquaient jamais de prendre part? Et où trouver un plus beau témoignage de foi et de confiance envers Jésus-Hostie que dans ces prières publiques faites devant le Saint-Sacrement exposé durant les temps de calamités, comme la guerre, la famine, les épidémies, etc.!

Nous pourrions citer de nombreux exemples de ces appels touchants à la bonté et à la miséricorde du Dieu Eucharistique; nous nous contenterons de quelques-uns.

Le 13 février 1661, le feu s'étant déclaré dans une maison de la basse-ville, à Québec, Mgr de Laval se rendit sur le lieu, portant le Saint-Sacrement "à la présence duquel, écrit le Père Lalemant, quelques-uns remarquèrent que le feu s'abaissa." (3)

Au printemps de 1737, la saison froide et tardive empêchant la semence des grains, M. de Miniac, V. G., commande des prières publiques avec exposition consécutive du Très Saint-Sacrement dans les cinq églises de la ville. (4)

Les insectes menacent-ils la récolte des blés comme en 1743, l'évêque fait donner pendant quinze jours la bénédiction du Saint-Sacrement dans sa cathédrale. (5)

Deux ans plus tard, en 1745, le bruit s'étant répandu que l'ennemi se préparait à envahir le Canada, Mgr de Pontbriand ordonne aussitôt: "que dans toutes les églises de ce diocèse le Saint-Sacrement soit exposé le premier dimanche de chaque mois: à Québec, tous les dimanches dans quelques-unes des églises de la ville." (6) Et des prières semblables furent encore ordonnées en 1756, après la dispersion des Acadiens, (7) en 1757, 1759 et 1760.

Mais la vraie dévotion envers la Sainte Eucharistie ne consiste pas seulement dans le culte extérieur, dans les manifestations plus ou moins solennelles qui accompagnent les processions, l'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement, elle s'affirme encore et surtout dans la ré-

---

(1) Statuts et Ordonnances, p. 103.

(2) Voir années 1646, 1647, 1648, 1650, 1651, etc

(3) *Journal des Jésuites*, p. 291.

(4) *Mandements des Evêques de Québec*, Vol. I, p. 550

(5) *Ibid.* Vol. II, p. 32.

(6) *Mandements des Evêques*, Vol. II, p. 45.

(7) *Ibid.*, p. 109.

ception du pain de vie, dans la communion fréquente faite avec les dispositions convenables.

Quelle a été sur ce point la pratique de l'Eglise canadienne, sous le régime français, par exemple? Le jansénisme ne s'est-il pas infiltré au Canada au XVIIe ou au XVIIIe siècle et n'y a-t-il pas fait de ravages? Quelques historiens l'ont affirmé, (1) et plusieurs peut-être, en lisant ces pages où l'on accuse quelques prêtres de jansénisme, en sont venus à la conclusion que les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie devaient être à cette époque peu fréquentés.

Pour notre part, nous pensons qu'on a exagéré la diffusion de cette erreur au Canada. Si l'on appelle Jansénisme la conduite blâmable de certains prêtres, curés ou autres qui, se montrant très sévères au confessionnal et à la Sainte Table, se contentaient pour leurs paroissiens, de la communion pascale, nous avouons qu'il a existé en certains endroits, même dans des temps assez rapprochés. Mais si l'on entend par Jansénisme la doctrine proclamée par Jansénius, pratiquée et défendue par Port-Royal et condamnée par l'Eglise, nous croyons qu'elle fit peu de prosélytes au Canada.

Dans ses *Memoires sur la vie de Mgr de Laval*, (2) Latour affirme que cette erreur s'était glissée au Canada par le moyen des livres sur les rites chinois envoyés au Séminaire de Québec et surtout grâce à la propagande faite par M. Varlet, évêque de Babylone. Et parmi les partisans de ce dernier, l'auteur nomme, M. Villermaula de Saint-Sulpice, MM. Thiboult, curé de Québec, et Glandelet du Séminaire, au sujet duquel il ajoute aussitôt: "Je crois cependant qu'on le soupçonnait mal à propos." Et Latour avait raison. Nous avons été à même de connaître par les écrits de M. Glandelet les sentiments religieux de ce digne prêtre et nous pouvons dire que s'il fut janséniste, rien n'y paraît. On peut en dire autant de M. Thiboult qui desservait la paroisse de Québec dans ce temps même où au dire de l'auteur, "Mgr de Saint-Vallier montrait beaucoup de vigilance et de zèle pour empêcher la propagation de ces idées." (3) L'accusation portée contre M. de Villermaula par Latour ne paraît pas plus fondée que les autres. (4)

Quant à M. Varlet, l'influence qu'il put avoir au Canada au point de vue janséniste, est fort problématique, le futur évêque de Babylone n'y ayant jamais exercé le ministère. Au reste, il n'y séjournera que quelques mois. (5)

---

(1) *Latour, Mémoires sur la Vie de Mgr de Laval*, Cologne, 1761, Vol. I, p. 49 *Garneau, Histoire du Canada*, Québec, 1882, Vol. I, p. 197.

(2) Opere citato.

(3) *Mémoires*, etc, p. 50.

(4) Cf. Bibliothèque sulpicienne, vol. III, p. 15.

(5) On a dit et répété (*Liste Chronologique du Clergé*) et Répertoire du clergé que M. Varlet était venu au Canada en 1707, d'où il passa au Mississipi en 1712. C'est une erreur. M. Varlet vint directement de Paris au Mississipi en 1712. En 1717, il fit un voyage au Canada pour y recruter des missionnaires. Il en repartit en mai 1718. Retourné en France en 1718 il arriva à Paris le 30 novembre ; le 19 février 1717, il était sacré évêque coadjuteur de Babylone Nous n'avons pu trouver aucune trace de son passage à Québec si ce n'est une note où il est dit qu'il y vient chercher des missionnaires.

Quoi qu'il en soit de ces accusations, il est certain que sous le régime français du moins, la communion était beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit généralement.

Examinons d'abord quel était l'enseignement des évêques et des curés au sujet de la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

En 1663, sous l'inspiration de Madame d'Ailleboust et la conduite du Père Chaumonot, S.J., s'était formée une pieuse association destinée à honorer **la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph.** (1)

Deux ans plus tard, le 14 mars 1665, Mgr de Laval approuvait la nouvelle association et l'érigeait en confrérie pour tout le Canada. (2) Au chapitre des pratiques recommandées aux Dames de la Sainte-Famille, on lit ce qui suit : " Elles se confesseront tous les quinze jours et bonnes fêtes de l'année.... et communieront aux mêmes jours ou plus souvent, sur l'avis de leur confesseur." (3)

Quelques années plus tard, en 1678, Mgr de Laval érigeait une nouvelle confrérie dite de Sainte-Anne, " composée tant de maîtres menuisiers que d'autres personnes d'honneur," et parmi les obligations qu'il impose aux associés se trouve celle de se confesser et de communier " le jour de leur réception et une fois chaque mois." (4)

Comme son vénéré prédécesseur, Mgr de Saint-Vallier recommande la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Dans son *Rituel*, par exemple, après avoir parlé des effets de la sainte communion, il continue : " Des effets si admirables doivent engager les curés à exhorter les fidèles de s'approcher le plus souvent qu'ils pourront de cet adorable sacrement...." (5) Et plus loin il ajoute : " Les curés ne peuvent mieux faire paraître leur zèle envers le Très Saint-Sacrement, qu'en exhortant et excitant la dévotion de leurs paroissiens envers cet auguste mystère. Ils les engageront à l'honneur en plusieurs manières : ou en établissant une confrérie en son honneur, ou en les disposant à communier souvent et dignement afin qu'ils ne soient pas privés d'une nourriture si nécessaire et si avantageuse." (6)

On voit encore que, parmi les pratiques de piété que le prélat recommande à ses curés d'inspirer à leurs paroissiens, se trouve celle " de fréquenter dignement les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, au moins tous les mois une fois." (7)

---

(1) ***Autobiographie*** du P. Chaumonot — Copie ancienne — Archives du Séminaire de Québec.

(2) Cf. ***La solide dévotion à la [illegible]te Famille***, Paris 1675, p. 9. Ce petit [illegible]lume attribué à M. de Maizerets ([illegible]r Gosselin, Vie de Mgr de Laval I, p. 601) n'est pas commun. Il renferme, outre le mandement de Mgr de Laval, les brefs d'indulgences, les Règlements de l'Association, etc.

(3) ***La solide dévotion***, etc., p. 28.

(4) ***Mandements des Evêques***, Vol. I, pp. 101-102.

(5) ***Rituel***. Ed. de Paris 1703, p. 163.

(6) ***Ibid***, p. 169.

(7) ***Ibid, Statuts et Ordonnances***, p. 62.

Les prêtres, curés ou missionnaires, dociles à la voix de leur évêque, prêchèrent, pour la plupart du moins, la dévotion à la Sainte Eucharistie.

Dans un sermon pour la Fête-Dieu, en 1730, M. Plante recommande fortement à ses auditeurs, les paroissiens de Québec, l'assistance à la messe, la visite au Saint Sacrement et la communion. (1)

En 1742, M. Jacreau, prêtre du Séminaire, prêchant probablement à la cathédrale et énumérant les moyens de salut que les chrétiens négligent trop, indique "la réception digne et fréquente des sacrements." (2)

Dans une belle amende honorable faite en 1747, alors qu'il était desservant de la cure de Québec, le même M. Jacreau disait: "Quoi donc, n'aurions-nous pas pu trouver une heure par mois pour pouvoir vous recevoir!.... Nous protestons, Seigneur, que nous serons fidèles à vous recevoir fréquemment et avec toute la préparation et l'amour dont nous serons capables." (3)

Dans une autre occasion, en 1752, il prêche la dévotion au Saint-Scapulaire et il engage les fidèles à profiter de toutes les indulgences qu'offre cette confrérie: le jour de la réception, le 3e dimanche de chaque mois, aux principales fêtes de la Sainte Vierge, etc. (4)

En 1756, M. Récher, dernier curé de Québec sous la domination française, recommandait aux parents de veiller à ce que les enfants fréquentassent souvent les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. (5)

Nous avons sous les yeux une *Exhortation* du même curé pour la communion générale des enfants, le 14 janvier 1748. Nous n'en citerons qu'un passage: "Cet enfant, dit-on, fréquente les sacrements; il communie tous les mois, même plus souvent, et cependant il ne change point il est toujours le même, toujours désobéissant, orgueilleux, toujours médisant, paresseux, indévot, comment cela se fait-il? La raison n'en est pas difficile à trouver: c'est que pour vivre chrétiennement il ne suffit pas de recevoir souvent les sacrements, mais il faut les recevoir avec les dispositions convenables..." (6)

Et pour terminer cette preuve un peu longue peut-être, mais que nous avons considérée comme importante, qu'on nous permette de citer un article du règlement du Petit Séminaire de Québec, règlement qui date de 1683 ou environ. "Les enfants, y est-il dit, se confesseront tous les " samedis ou veilles de fêtes qu'ils communieront.

" Ils communieront ordinairement tous les quinze jours et toutes les " grandes fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge et des Apôtres. " Le Directeur pourra néanmoins l'accorder plus souvent à ceux qu'il en " jugera dignes; ils feront au moins un quart d'heure d'action de grâce

(1) Archives du Séminaire de Québec.

(2) *Ibid.*

(3) Archives du Séminaire.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) Archives du Séminaire.

après la communion et se tiendront tout le jour plus modestes qu'à l'ordinaire." (1)

Tous ces documents ne laissent aucun doute sur l'importance que le clergé attachait à la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et prouvent que la communion mensuelle et même plus fréquente était fortement recommandée aux fidèles; voyons maintenant comment dans la pratique, ceux-ci ont écouté la voix de leurs pasteurs.

Dans la *Relation* de 1634, le P. Le Jeune écrivait a propos de la Chapelle de Notre-Dame de Recouvrance: "qu'elle a donné une belle commodité aux Français de fréquenter les sacrements de l'Eglise, ce qu'ils ont fait aux bonnes fêtes de l'année et plusieurs tous les mois." (2)

Il disait encore dans la Relation de 1637: "Il s'est passé peu de Dimanches et Fêtes, pendant l'hiver que nous n'ayons vu et reçu des personnes à la table de Notre-Seigneur. Et tels qui de trois, de quatre et cinq ans ne s'étaient pas confessés en l'Ancienne-France, s'approchent maintenant en la Nouvelle plus souvent que tous les mois de ce sacrement si salutaire." (3)

On lit encore dans la Relation de 1640: "Les habitants de ce nouveau monde.... fréquentent souvent les sacrements de vie." (4)

Le Père Ragueneau rapporte dans la *Relation* de 1651 qu'à Québec, chaque maison avait pris un saint pour Patron et fait un vœu public, que chacun se confesserait et communierait au moins une fois le mois." (5)

M. Dollier de Casson rapporte que les soldats en garnison au fort Sainte-Anne, (Ile Lamothe), durant l'année 1666, communiaient très souvent." (6)

Vingt ans plus tard, Mgr de Saint-Vallier, tout surpris de trouver tant de ferveur dans les missions, même les plus éloignées, écrivait: "Les Français s'y sont conservés dans la pratique du bien, et lorsque le missionnaire qui a soin d'eux fait sa ronde pour aller administrer les sacrements d'habitation en habitation, ils le reçoivent avec une joie qui ne se peut exprimer; ils font tous leurs dévotions, et on serait surpris si quelqu'un ne les faisait pas..." (7)

C'est encore le même prélat qui en 1690, après s'être plaint de la profanation que l'on faisait des choses les plus saintes ajoutait: "Ce reproche n'est que trop bien fondé dans un pays où on approche si souvent des sacrements..." (8)

---

(1) Archives du Séminaire.

(2) Ed. de Québec, p. 2.

(3) *Ibid*, p. 7.

(4) *Ibid*, p. 5.

(5) *Ibid* p. 2.

(6) *Histoire du Montréal*, p. 190.

(7) *Etat présent de l'Eglise*, p. 84

(8) Circulaire pour engager les habitants du pays à se bien défendre contre les Anglais. Mand. des Ev., p. 266.

" Rien de plus fréquent que la communion dans cette colonie," s'écriai un jour M. de la Colombière dans un sermon sur l'Eucharistie. (1) E ce vertueux prêtre, qui fut chanoine, grand vicaire de Québec, conseill clerc, etc., était à même de savoir ce qui se passait au pays où il vécut e travailla durant de longues années. (2)

A ces notes d' rop longues, nous aurions voulu en ajouter quelques unes touchant la dévotion à l'Eucharistie dans les communautés re gieuses, particulièrement celles de femmes. Il nous aurait été agréal de dire comment une Marie de l Incarnation, une Marguerite Bourgeoy une Jeanne Mance ou une Catherine de Saint-Augustin pour ne c't que celles-là, pratiquaient la dévotion au Très Saint-Sacrement, et co ment aussi elles savaient l'inspirer à celles qui vivaient sous leur dépe dance ou à leurs côtés. Mais puisqu'il faut abréger ce travail, nous no abstiendrons d'entrer dans les détails, nous contentant de rappeler l'admiration de leurs compatriotes, le nom de deux Canadiennes qu. signalèrent par leur dévotion au Saint-Sacrement: la Mère Duples de Sainte-Hélène, de l'Hôtel-Dieu de Québec, qui de 1717 à 1758, di tribua dans les paroisses et missions du pays 222 pales faites par el même dans ses moments de loisir et ses récréations, (3) et Jeanne Le qui, recluse volontaire dans une petite cellule du couvent de la Cong gation de Montréal, resta pendant vingt ans prisonnière du Sai Sacrement.

Dans ces pages très sommaires nous avons essayé d'esquisser l'histo de la dévotion à l'Eucharistie au Canada sous le régime français.

Si l'on en excepte quelques actes de sévérité outrée de la part de c tains prêtres, surtout au commencement du dernier siècle, la dévotion l'Eucharistie demeura jusqu'à la fin du XIXe siècle, en pratique moins, à peu près ce qu'elle avait été sous le régime français. L'établi sement des Quarante-Heures et l'épanouissement de la dévotion a Sacré Cœur de Jésus, dévotion qui remonte, au Canada, à plus de deu siècles, sont venus à temps pour raviver et étendre cette dévotion à l quelle les décrets récents de Sa Sainteté Pie X devaient donner nouvel éla . (4)

---

(1) Sermon manuscrit conservé aux Archives de l'Hôtel Dieu de Québec. C document ainsi que plusieurs autres que nous n'avons pu utiliser faute d'espa nous a été communiqué par Mgr C. O. Gagnon, P. A., à qui nous offrons l'ex pression de notre sincère reconnaissance.

(2) M. Joseph de la Colombière était frère du célèbre Jésuite de ce nom l demeura près de trente ans au Canada et mourut à l'Hôtel-Dieu de Québec l 18 juillet 1723, avec la réputation d'un saint.

(3) Archives de l'Hôtel-Dieu. — Nous devons à l'obligeance de Mgr C. Gagnon, la "*Liste des pales faites et distribuées à différentes églises par la Ré vérende Mère Marie-Andrée Duplessis de Saint-Hélène et toutes accompagnées prières composées par elle.*"

(4) La fête au Sacré-Cœur de Jésus, fut établie aux Ursulines de Québec p Mandement de Mgr de Saint-Vallier, le 30 mars 1700. Voir "*Les origines d dévotion au Sacré-Cœur de Jésus au Canada*"; par M. l'abbé L. Lindsay, Mon réal, 1900.

Le Père Le Jeune disait dans la Relation de 1637 : " Il est extrêmement important d'introduire de bonnes lois et de saintes coutumes en ces commencements, car ceux qui viendront apres nous marcheront sur nos brisées et suivront aisément la pente que nous leur aurons donnée soit à la vertu, soit au vice."

Ces paroles écrites, il y aura bientôt trois siècles, sont encore d'actualité. Nous les faisons nôtres en les appliquant au culte de la divine Eucharistie. Que chacun de nous, selon ses moyens, s'efforce de pratiquer et de promouvoir la dévotion au Très Saint-Sacrement, la première et la plus importante de toutes les dévotions. Ceux qui viendront après nous marcheront sur nos traces et suivront nos exemples, et ainsi d'âge en âge le peuple canadien français, fidèle à son passé, continuera à rendre au Christ-Roi les hommages de foi, de respect et d'amour qui lui sont dus toujours et partout, mais particulièrement dans la Sainte Eucharistie. C'est là notre vœu le plus ardent.

Christus vivat, Christus regnat, Christus imperat.

***Mgr Gagnon*, de Québec, nous parle ensuite de "*la pratique de la dévotion eucharistique dans le diocèse de Québec.*"**

Le travail de Mgr Gagnon est tout entier le résultat d'une vaste et minutieuse enquête, faite à travers un vaste diocèse, et qui donne à cette étude une grande valeur documentaire.

RAPPORT

SUR LA DEVOTION AU SAINT-SACREMENT

DANS LE DIOCESE DE QUEBEC

La majeure partie de ce travail concerne la pratique de la Sainte Communion dans le diocèse de Québec.

Nous montrerons :

1° L'état de choses en 1909 : — statistiques et répartitions ;
2° Le progrès accompli dans les dix années 1900-1909 ;
3° Les obstacles rencontrés et les moyens pris pour les écarter.

Sous forme d'appendice, nous ajouterons un mot sur l'assistance à la Sainte Messe, la visite au Saint-Sacrement, l'éducation eucharistique des tout petits enfants et la communion fréquente chez les enfants qui viennent de faire leur Première Communion.

Ce rapport a été fait à l'aide des réponses données par Messieurs les

Curés du diocèse (1), auxquels a été transmis, par l'Ordinaire de Québec, en février dernier, un questionnaire destiné à recueillir des renseignements sur la piété et le culte eucharistique dans le diocèse de Québec.

Ces réponses sont une documentation de premier choix, dont nous allons vous communiquer un résumé.

Ah! les statisticiens passeraient quelques belles heures à parcourir ces chiffres, à les comparer, à les coordonner par coefficients et proportions. Mais ici il faut nous borner.

PRATIQUE DE LA SAINTE COMMUNION

A — État actuel

Voici, pour l'an de grâce 1909, le nombre des communions dans le diocèse de Québec :

Dans les 212 églises paroissiales......	4,352,000
Dans les chapelles et couvents.........	1,469,000
Ce qui nous vaut un total de	5,821,000

Vous entendez : **cinq millions huit cent vingt et un mille** communions !

Mais ce chiffre en soi a peu de valeur, c'est la proportion qui fait tout. Donnons donc ces chiffres proportionnels.

Le diocèse a une population catholique de 369.616 âmes, dont 244.018 communiants.

Nous avons donc une moyenne de **24** communions par communiant, *in globo*, paroisses et communautés. — Cette moyenne ne vous satisfait pas, et vous avez raison. Vous voulez savoir combien l'on fréquente la Sainte Table, abstraction faite des couvents, communautés, maisons religieuses et pensionnats. Eh bien, pour les 212 églises paroissiales, la moyenne de communions dans l'année par communiant est de **19** !

Voilà, Messieurs, une belle moyenne, que peuvent nous envier nombre de pasteurs des deux continents, même des régions encore foncièrement catholiques.

(1) Douze paroisses n'ont pu donner de renseignements ; nous y avons suppléé assez bien par les derniers rapports annuels, — par les témoignages des curés voisins, — et (pour le nombre des communions) par les factures des fournisseurs de pains d'autel.

La Médaille du Congrès.
The Congress Medal

R. P. Pelletier, S. S. S.
Secrétaire Général du Congrès
General Secretary of the Congress

Commen

Chaque j
· donne da
ommunion
n certaines

Trois enfi
Qu'il me soi
paroisse rura

Voilà pour
Seigneur, le S
Chaque *dir*
buées dans n
des couvents
19,637 com
communiants.

Quand il s'a
il y a un quar
ordinaire est in
Rien que pou
45,000 commu
Soit une moy
39 paroisses
39 autres ave
0 montent à
et cinq se dispu
7

* * *

Comment se répartissent ces 5 millions 821,000 communions ?

a) D'après les jours

Chaque jour " ouvrier " (nous en avons environ 300 dans l'année), il · donne dans nos paroisses **6644** communions, soit une moyenne de 3 ommunions par 100 communiants. Cette moyenne se trouve dépassée n certaines paroisses :

Dans 11	paroisses	elle est de	4 %
" 9	"	" " "	5 %
" 6	"	" " "	6 %
" 4	"	" " "	7 %

Trois enfin tiennent les premiers rangs avec 9, 12 et même **20 %** ! Qu'il me soit permis de nommer ici ce lauréat de l'Eucharistie : c'est la paroisse rurale de Saint-Alban (comté de Portneuf).

* * *

Voilà pour les jours *sur semaine*. Voici maintenant pour le jour du Seigneur, le Saint Jour du dimanche.

Chaque *dimanche* et jour de fête, **19,637** communions sont distribuées dans nos 212 paroisses. (Encore une fois, il n'est pas question des couvents et de leurs œuvres.)

19,637 communions, donc une moyenne de 8 communions par 100 communiants.

5 paroisses comptent de 10 à 20 %
5 autres " de 20 à 30 %
1 arrive avec **36 %** !

* * *

Quand il s'agit des communions *mensuelles*, ce qui était du " luxe ", l y a un quart de siècle, est devenu un bon ordinaire, et encore ! cet rdinaire est insuffisant à beaucoup. *Deo gratias!*

Rien que pour le premier vendredi de chaque mois, nous comptons **5,000** communions.

Soit une moyenne de 18 pour 100 communiants.

39 paroisses vont plus haut avec une moyenne de 25 %.

39 autres avec 35%.

0 montent à 50%

cinq se disputent la palme avec **66** ou **70%** ! Heureuses paroisses !

* * *

Viennent dans l'année les circonstances "eucharistiques": Mi... et Retraites, Jubilés et Triduums, Quarante-Heures et "grand... cours":... Tous les fidèles seront là, à la Table Sainte: dans beau... de paroisses, non pas seulement une fois, mais deux, trois, quatre fois autant qu'il sera possible.

* * *

Telle est la répartition de nos communions d'après les jours. S... la faisons maintenant.

b) D'après les lieux

nous constaterons une noble émulation entre la ville et la campa... Nous avons dit que la moyenne de communions par communiant ... été, en 1909, pour *les paroisses* (retenez le mot) du diocèse, de **19.**

Les paroisses de la cité de Québec s'adjugent 1,036,763 commun... lesquelles réparties entre les 49,435 communiants, fournissent ... moyenne **20.9**, en chiffres ronds **21** !

Le reste du diocèse, petites villes, villages et paroisses rurales, a... alors une moyenne de **17.** C'est moins, mais les grandes distan... parcourir pour se rendre à l'église, les difficultés du ministère là ... n'y a qu'un seul prêtre, les travaux de chantiers vous diront assez p... quoi.

Il y a plus encore: certaines paroisses de campagne nous donne... moyenne vraiment exemplaire:

Nous en comptons 37 qui ont de 20 à 25 communions par co... niant, et 20 qui ont de 25 à 30 communions par communiant, au... desquelles émergent Plessisville (comté de Megantic), avec **33** et S... Denis (comté de Kamouraska) qui surpasse tout avec **35** (1).

* *

Bien entendu que, dans ces chiffres, la grosse moitié apparti... sexe, qu'on a nommé le sexe dévot. Toutefois, ce qu'il faut co... avec plaisir, c'est que, dans 127 paroisses, les jeunes gens se prés... plus nombreux qu'autrefois à la Sainte Table, grâce aux association... les unissent et en font de bons chrétiens.

(1) Les rapports fournis directement par le curé, donnent un total d... communions pour le premier semestre de 1910, ce qui portera, pour cett... la moyenne des communions à 39.

En bon nombre de paroisses, une quarantaine, on voit les garçons communier plus souvent que les gens mariés. Dieu soit béni ! Dans une forte paroisse de Québec, depuis deux ans, un progrès " immense " s'est opéré.

En règle générale il y a augmentation notable de communions chez les hommes, spécialement dans la jeunesse.

B — Progrès accompli

Nous parlons d'augmentation. Ici il nous faudrait une nouvelle statistique. Celle que nous venons de donner ne concerne que *l'état actuel* de la pratique de la Sainte Communion. Mais ce n'est que la moitié de la question. Un bon statisticien cherche surtout à connaître le *mouvement, le progrès.*

A ce point de vue, nous avons moins de documents à fournir, mais ce que nous pouvons offrir suffira à vous donner une idée du mouvement général.

Grâce aux renseignements donnés par les communautés religieuses qui font les pains d'autel, nous constatons dans le plus grand nombre des paroisses une progression inespérée. Voyons la comparaison dans ces dix années (1900-1909) :

Une paroisse passe durant ce temps de	6,000	à	22,6[illegible]0
Une autre " " "	17,000	à	62,000
" " " " "	4,960	à	15,400
" " " " "	4,500	à	12,600
" " " " "	3,700	à	9,200
" " " " "	4,800	à	12,300
" " " " "	2,800	à	7,000
" " " " "	6,100	à	17,000
" " " " "	5,000	à	12,000
" " " " "	3,400	à	7,200
" " " " "	58,000	à	113,000
" " " " "	7,000	à	14,500
" " " " "	12,500	à	26,500
" " " " "	6,675	à	12,918
" " " " "	92,000	à	173,700
	150,000	à	266,000

Dans les communautés et maisons d'éducation, la progression est à peu près la même :

l'une passe (1900-1909) de	1,000	à	10,000
une autre passe (1900-1909) de	17,600	à	54,800
" " "	11,500	à	81,500
" " "	25,700	à	50,000
	101,000	à	156,000 (1)

(1) Dans un collège classique, le nombre des communions est monté, dans les dernières années scolaires, de 35,000 à 55,000

Mais je commence à abuser de votre bonne volonté avec cette a lanche de chiffres. Passons vite au résumé de ce progrès opéré en 10 ans:

En 1900: sur une population de 325,000 nous avions 211,000 communiants.

En 1909: sur une population de 369,000 nous avions 244,000 communiants.

	En 1900	En 1909
Communions	2 millions 868,000	5 millions 821,0
Moyenne *in globo*	**13.6**	**24**
Dans les maisons religieuses et d'éducation)	588,000.	1,169,0
(Dans les paroisses	2,210,000.	4,352 [illegible]
Moyenne de communions par communiant dans les paroisses seulement	**10**[illegible]	**19**

* * *

Cette progression dans la fréquence de la Sainte Communion a pour résultat, vous le devinez, la progression dans la vertu et la dim[inu]tion du règne du péché.

"Le bien augmente en proportion des communions".

Bien des désordres ont cessé ou à peu près, depuis les décrets de 1905 Ici c'est l'ivrognerie qui diminue beaucoup, là c'est le blasphème, ce sont les danses mauvaises qui disparaissent.

Mais surtout le vice est battu en brèche: "Pour notre jeunesse, le seul grand moyen de lutter contre le vice, c'est la communion fréquente Combien ne sont pas guéris et corrigés par l'Eucharistie?

Et puis, l'éducation des enfants! Comment résister au courant du libéralisme qui corrompt l'éducation? Grâce à l'Eucharistie, les enfants sont plus soumis, les parents plus exemplaires et plus vigilants.

Enfin le peuple fidèle est plus chrétien, moins routinier et plus convaincu. Il aime mieux son église et son curé, il parle plus souvent plus fidèlement à son Dieu.

La parole du Sauveur ne peut faillir: "*Qui manducat meam carn[em] in me manet et ego in illo*".

* * *

Mais je devine facilement que vous avez une question à me poser "Vous nous mettez sous les yeux l'aspect consolant — semblez-vous dire, — montrez-nous un peu la contre partie... Parlez-nous de [ceux] qui ne communient pas même à Pâques. Combien sont-ils?"

Voici les réponses de Messieurs les Curés:

Dans 81 paroisses, tous les fidèles communiants sans exception font leurs pâques.

" 29	"	on compte 1 abstention.	
" 34	"	" " 2	"
" 22	"	" " 3	"
" 13	"	" " 4	"

Sur le total de 244,000 communiants du diocèse, il y en aurait 1418 qui n'accomplissent pas leur devoir pascal. Et sur ce nombre les *deux tiers* reviennent, comme bien vous pensez, aux sept grandes paroisses de la ville de Québec.

La grande moyenne reste donc de 6 pour 1000. C'est encore bien trop, sans doute, mais [illegible] de pasteurs et d'âmes zélées sur l'un et l'autre continent voudraient n'en pas déplorer de plus triste!

Fermons la parenthèse, et constatons que soit comme état, soit comme mouvement, Québec peut offrir au Saint-Père une gerbe bien consolante par sa richesse et sa beauté.

C — Obstacles

N'allez pas croire que ces résultats se soient opérés sans effort.

Nos campagnes offrent une moyenne annuelle (1909) de 17.3 communions par communiant.

Pour qui connaît nos paroisses rurales, vastes comme des diocèses italiens, — la longueur des distances qui séparent les fidèles de leurs églises (1, 2, 3 lieues!) — le mauvais état des chemins (19 fois sur 20), — les intempéries des saisons, les rigueurs et la longue durée de l'hiver, — le groupement des hommes dans les chantiers, durant le tiers ou la moitié de l'année, à vingt ou trente lieues de toute église, — le nombre considérable des enfants qui retient la mère de famille à la maison: — on ne pourra s'empêcher d'admirer la bonne volonté de notre peuple pour se rendre à la Sainte Table.

Plût au ciel qu'il n'y eût d'autres obstacles que ceux-là! La routine et l'insouciance, — la mollesse et la lâcheté, — un reste de préjugés jansénistes, — l'amour des plaisirs mondains, l'inconduite, les divertissements dangereux (théâtres, vues animées.....) — parfois aussi une sourde opposition de la part de la famille et des voisins — et chez certains parents une crainte ridicule pour la santé de leurs enfants qui devront se lever de bonne heure... : tout cela paralyse l'âme et la retient dans son apathie et son terre-à-terre.

D — Moyens

Mais nos pasteurs ont attaqué l'ennemi de front. Tous les moyens ont été employés: prédication, exhortations au confessionnal, — triduums eucharistiques, — facilités pour l'heure de la confession et de la communion, aux ouvriers, "habitants" et mères de famille, — distributions de revues, brochures, images, tracts "*ad hoc*" — célébration plus solennelle des Premiers Vendredis, — apostolat auprès des enfants, — établissement ou réorganisation des confréries du Saint-Sacrement, etc., — tiers-ordre, etc., — zèle des instituteurs et institutrices (par

malheur, le zèle des institutrices laïques n'est pas toujours ce qu'il devrait être).

Aucun de ces moyens n'a été employé en vain. Parmi ceux qui donnent les plus beaux fruits, mentionnons (d'après les rapports de MM. les curés) :

Dans un grand nombre de paroisses: assiduité au confessionnal.

Dans 25 paroisses: confréries et réunions de jeunesse.

Dans 20 paroisses: travail sur l'âme des enfants.

Dans 13 paroisses: prédication eucharistique (persistante).

Ailleurs: la dévotion au Sacré-Cœur et la Communion des premiers vendredis... (avec une seconde communion pour les âmes du purgatoire).

Ailleurs les " concours ", — les " chaînes de communions ".

Dans une paroisse rurale: l'exemple du personnel du presbytère, auquel le curé donne toutes facilités pour entendre la Sainte Messe, se confesser et communier (1).

RENSEIGNEMENTS SUPPLEMENTAIRES

On peut affirmer d'une manière générale que l'assistance au Saint Sacrifice a profité de l'élan des âmes vers la Sainte Table. Dans quelle proportion?

En cette matière, on ne peut exiger une rigoureuse exactitude de chiffres. Voici pourtant des moyennes fournies par des prêtres sérieux.

Parlons d'abord de la ville de Québec. Quatre paroisses donnent les nombres suivants:

telle paroisse	de	5,546	âmes	compte	500	personnes	
"	"	"	15,073	"	"	1,000	"
"	"	"	12,014	"	"	750	"
"	"	"	12,224	"	"	700	"

qui assistent aux diverses messes chaque jour de semaine.

Pour la campagne, nous avons comparé le chiffre de l'assistance à la messe en semaine avec celui des familles du village:

Dans 47 paroisses, le nombre des assistants égale le nombre des familles dans le village.

Dans 30 paroisses, le nombre des assistants dépasse le nombre des familles dans le village.

(1) " Je donne, dit le curé, le temps d'entendre la messe tous les matins et de faire leur visite au Saint-Sacrement tous les jours aux personnes de mon presbytère. De même, ma voiture est à leur disposition, lorsqu'elles désirent aller se confesser; et, par ce moyen-là, elles communient tous les jours ou presque tous les jours ".

Dans 7 paroisses, le nombre des assistants double le nombre des familles dans le village.

Dans 3 paroisses, le nombre des assistants triple le nombre des familles dans le village.

Dans 1 paroisse, le nombre des assistants quadruple le nombre des familles dans le village.

Cela nous donne donc 88 paroisses sur 212, où l'assistance à la messe est en honneur.

Ajoutons ceci, c'est qu'à la question suivante: "chaque famille du *village* est-elle représentée à la messe quotidienne au moins par quelqu'un de ses membres?" — 51 curés ont répondu affirmativement (soit quart des paroisses).

L'assistance à la messe, en semaine, dans bon nombre de paroisses même dans la ville), n'est pas encore ce qu'elle pourrait et devrait être. Dans un grand nombre de familles, on se couche trop tard et, le matin, on reste au lit.

* * *

Quant à la visite au Saint-Sacrement, moins faciles encore à recueillir sont les statistiques. Voici pourtant quelque chose de précis:

Dans 37 paroisses, outre les Quarante-Heures, il y a des jours (de 3
Dans 37 paroisses, outre les Quarante-Heures, il y a des jours (de 3
à 60 par an) où le Saint-Sacrement reste exposé toute la journée. Et alors, presque toujours, il y a des heures spéciales d'adoration en commun pour les diverses catégories de fidèles: enfants, garçons, filles, gens mariés.

118 curés nous ont répondu que la visite au Saint-Sacrement est en honneur dans leurs paroisses

Dans les paroisses de la ville, cette dévotion tend à se répandre de plus en plus.

Dans la grande majorité des paroisses du diocèse, la prière du soir (souvent suivie du chapelet) se fait en commun à l'église.

* * *

Les moyens employés pour favoriser le culte de la Sainte Eucharistie sous toutes les formes, (spécialement l'assistance à la Sainte Messe et la visite à l'Hôte de nos tabernacles), sont, entre autres:

Les confréries eucharistiques (celle du Saint-Sacrement dans 62 paroisses),.... et du Sacré-Cœur.

Les solennités eucharistiques (exposition du Saint-Sacrement).

La prédication des "*motifs*" de cette dévotion.

L'action du prêtre sur l'enfance et la jeunesse.

La diffusion des publications eucharistiques, (revues, brochures, etc.)

* * *

Nous avions demandé à nos correspondants quelle serait d'après eux "la méthode pratique pour inspirer aux enfants, dès le premier âge, une grande dévotion au Très Saint-Sacrement."

Ils sont presque unanimes à recommander au curé l'éducation eucharistique des parents (de la mère surtout) et des institutrices, qui à leur tour exerceront un véritable apostolat sur les enfants, même les tout petits.

Les prêtres ont de plus un apostolat tout particulier à exercer directement sur les enfants, au catéchisme et dans les réunions spéciales; et cet apostolat n'est jamais aussi efficace que quand il s'exerce par l'exemple en même temps que par la parole. Ils doivent exiger que le sacristain et les enfants de chœur soient à l'église un sujet d'édification pour les fidèles, surtout pour les petits.

* * *

Pour terminer, ajoutons un mot sur la communion fréquente chez les enfants qui viennent de faire leur Première Communion.

Tout en conservant la deuxième communion solennelle (un mois ou trois semaines après la première), il y a près d'un tiers des paroisses où les enfants, en partie, communient dès le lendemain, continuent pendant quelques jours, quelques semaines au plus, puis prennent l'ancienne coutume de tous les mois.

Il y a cependant une tendance générale et prononcée à faire communier ces enfants au moins toutes les semaines.

Quand il y a dans la paroisse un pensionnat de garçons ou de filles, les enfants y communient dès le lendemain, et continuent de le faire à peu près tous les jours.

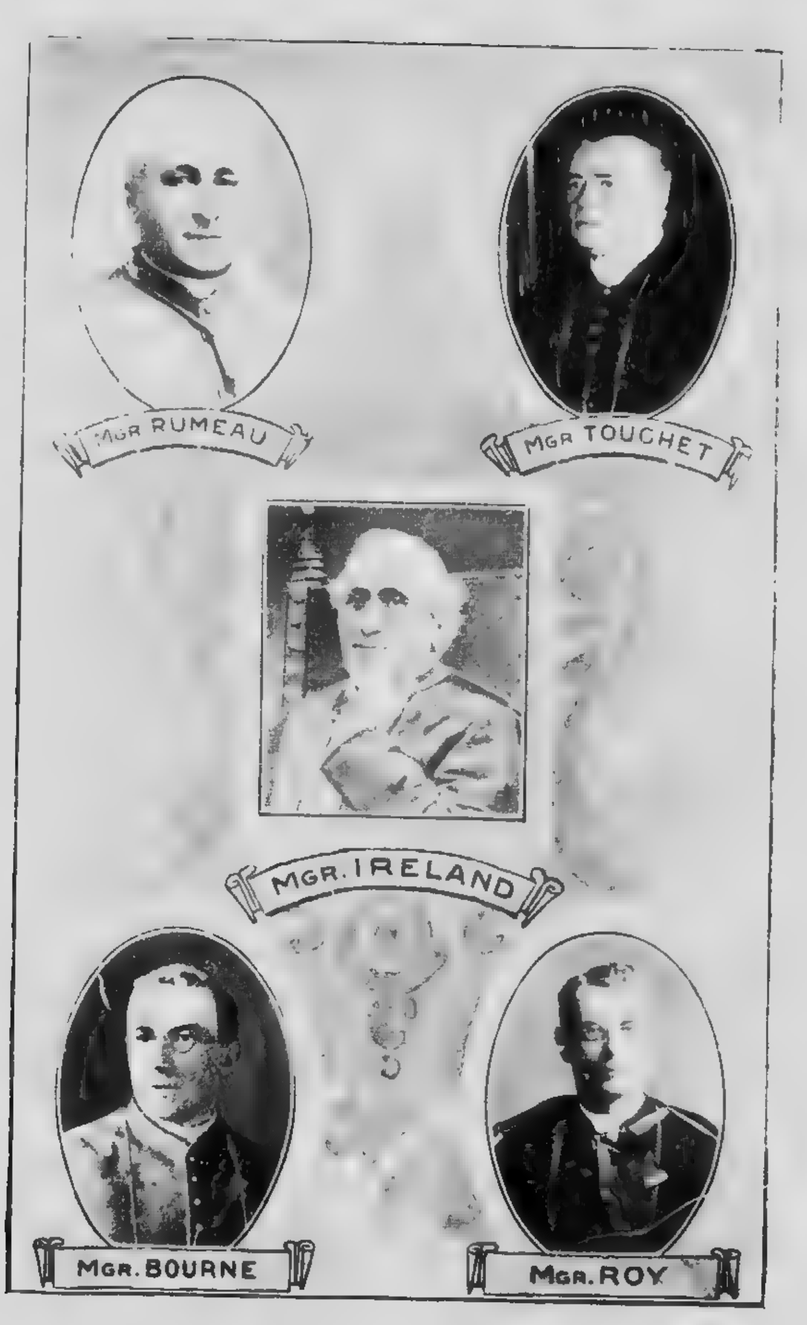
Dans les paroisses où les enfants font la communion fréquente, "il y a, disent les curés, augmentation de piété, — les enfants sont plus vertueux, — ils conservent plus facilement leur innocence".

Voilà, en résumé, le résultat de notre enquête. Vous en conclurez que le diocèse de Québec ne fait pas mauvaise figure dans le monde catholique. Et pourtant "*nunquam satis*"; il faut encore terminer, comme les ambitieux: toujours plus haut! toujours davantage et toujours mieux!

Et pour préciser nous aurons deux vœux, l'un général, l'autre spécial:

Notre vœu général, c'est de voir le clergé, par la prédication eucharistique "persistante" et l'assiduité au confessionnal, presser le peuple davantage encore vers la Sainte Table, — et populariser le plus possible l'assistance quotidienne à la Sainte Messe.

***Notre vœu spécial est en faveur d'une classe d'hommes périodiquement privée de secours religieux; je nomme les ouvriers des chantiers de forêts.** Trois, quatre, six mois de l'année, ils vivent enfouis au fond des*



Les Orateurs du Congrès
Speakers of the Congress

bois, à 1
deux foi
crements
âmes!
viennent
droit au
guerre a
ces longs
son de p
pourrons
quemmen

En mê
directeurs
étaient in

1° La
progrès da
dentina S

2° Que
des comm
l'année?

3° Parm

4° Cett
fruits app

5° Ces f

6° Com
communion

Vingt-tr

N. B. —
jugera util

Tous les
tique de la
depuis la p

Six rapp
communian

Six autre
jour;

Onze affi
que jour.

(1) Emprun

bois, à 1, 10, 15 lieues de toute église. Généralement une fois par hiver, deux fois au plus, ils auront la visite du prêtre, la Sainte Messe, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Aussi quel detriment pour les âmes! Il faut lire les plaintes des curés sur l'état dans lequel leur reviennent ces pauvres bûcherons! Notre voeu c'est que ces plaintes aillent droit au coeur des prêtres zélés, des missionnaires eucharistiques : la guerre au péché et le règne de Jésus-Hostie feront aimer à plus d'un ces longs et pénibles voyages d'hiver, cet apostolat populaire, cette saison de privations et de fatigues. Quand viendra le beau jour, où nous pourrons dire : Même au sein de nos immenses forêts l'on communie fréquemment ?

En même temps que notre enquête se faisait dans les paroisses, les directeurs et aumôniers des principales maisons d'éducation du diocèse étaient invités à répondre au questionnaire suivant : (1)

1° La pratique de la communion fréquente et quotidienne est-elle en progrès dans votre collège depuis la promulgation du décret *Sacra Tridentina Synodus?*

2° Quel est, chez vous, le chiffre des élèves, et quelle est la moyenne des communions de chaque jour? Combien d'hosties consommées dans l'année?

3° Parmi les communiants, les grands élèves sont-ils en majorité?

4° Cette fréquence de la communion a-t-elle produit chez vous des fruits appréciables?

5° Ces fruits quels sont-ils?

6° Comment est organisée et fonctionne chez vous la pratique de la communion sur semaine?

Vingt-trois rapports ont été reçus et analysés.

N. B. — On pourra compléter ces renseignements par tous ceux qu'on jugera utile d'ajouter.

Tous les directeurs et aumôniers proclament unanimement que la pratique de la communion fréquente est en progrès dans leur pensionnat, depuis la promulgation du décret *Sacra Tridentina Synodus.*

Six rapports donnent une moyenne de près des *deux tiers* des élèves communiant chaque dimanche :

Six autres disent que près de *la moitié* des élèves communient chaque jour;

Onze affirment que près des *trois-quarts* des élèves communient chaque jour.

---

(1) Emprunté à l'intéressante revue *Le Prêtre éducateur, juillet* 1909.

Ces onze derniers rapports se répartissent ainsi :

6 présentés par des pensionnats de filles.
2 " " " collèges commerciaux.
2 " " " juvénats.
1 " " un collège classique.

Quant aux fruits produits chez eux par la communion fréquente, voici ce que les directeurs et aumôniers s'accordent à dire :

Pensionnats de filles. — "Un excellent esprit règne parmi les élèves. Elles sont plus dociles, plus confiantes à l'égard des maîtresses, plus charitables entre elles — surtout la piété y a gagné."

Pensionnats de garçons. — "Le niveau de la morale a monté de beaucoup. La règle est mieux observée. La tâche du directeur est devenue plus facile." — "Il y a plus de piété et d'application au travail, plus de délicatesse de conscience. Moins de respect humain, pour toutes les pratiques de la religion." — "Dans les collèges classiques on constate chez les élèves plus de déférence à l'égard des supérieurs. Le nombre des vocations sacerdotales a augmenté."

Pour établir la pratique de la communion sur semaine :

1° On a rendu la confession facile, le plus possible, en laissant aux élèves la liberté de se présenter au confessionnal aussi souvent que cela peut être utile.

2° Le directeur ou l'aumônier prêche très souvent sur la Sainte Eucharistie, a recours aux solennités eucharistiques, surtout au triduum eucharistique demandé par S. S. Pie X.

Les nombreux et intéressants renseignements que contiennent nos vingt-trois rapports seront utilisés par un des membres de notre comité diocésain, qui a été prié de traiter devant le Congrès cette question spéciale *de la communion dans les maisons d'éducation.*

Il y a dans le diocèse une portion chérie du troupeau, objet de la prédilection du Dieu de l'Eucharistie : ce sont les communautés religieuses.

La voix de Pie X, ces saintes filles l'ont entendue, et avec joie. Mais déjà, elles étaient des convives assidues de la Table sainte. Elles n'ont fait que redoubler de ferveur, en venant s'asseoir au banquet tous les jours.

Les religieuses se font aussi un devoir de développer l'amour de la Sainte Eucharistie chez les orphelins, les malades et les invalides dont elles prennent soin, et de les amener à la communion fréquente par leurs douces invitations et leur exemple.

C'est une partie du diocèse, où, sur ce point, tout va pour le mieux

Loué et aimé soit Jésus au T. S. Sacrement de l'Autel !

Le rapport suivant est présenté par *Mgr Emard*, évêque de Valleyfield.

DE L'INFLUENCE EUCHARISTIQUE

SUR L'APOSTOLAT

DES

PREMIERS MISSIONNAIRES

AU CANADA

— —

L'unique ambition des premiers missionnaires au Canada était de conquérir un royaume immense à Notre-Seigneur, et de lui gagner par la foi et par l'amour le plus grand nombre d'âmes possible.

L'évangélisation d'un peuple infidèle est par elle-même une œuvre qui dépasse, et de beaucoup, les seules forces humaines. Dans les circonstances même les plus favorables, elle demande et de façon plus qu'ordinaire l'action surnaturelle de la grâce qui inspire, dirige, soutient les apôtres, rend leur ministère efficace et par lui pénètre les âmes sur lesquelles il s'exerce. Toute l'histoire de l'Eglise en est là.

Au Canada, le dévouement religieux devait se heurter de prime abord, et faire face ensuite constamment, à des obstacles nombreux et qui constituaient par eux-mêmes des difficultés apparemment insurmontables.

Le pays très vaste, entièrement inconnu, offrait des différences topographiques et des variations climatériques presque indéfinies; ce qui rendait les déplacements et les voyages extrêmement pénibles. La population se partageait en un grand nombre de tribus, de mœurs et de langues différentes. Ce qu'elles avaient de commun rendait encore plus forte leur opposition naturelle à la lumière de l'Evangile.

Ces peuples étaient, pour la plupart, nomades, polygames, materiels, superstitieux, d'instinct cruel, grossiers dans leurs croyances, dépourvus à peu près complètement de toutes traditions religieuses ou simplement spiritualistes. S'ils croient en la vie future, s'ils espèrent aller au ciel c'est pour y manger du champignon, c'est-à-dire plus généralement pour y jouir de tous les plaisirs des sens. Toujours en guerre les uns contre les autres, ils ne savent que savourer la vengeance dans les abominables tortures qu'ils infligent à leurs prisonniers.

En somme, tout bon sentiment qui pourrait devenir vertu leur est étranger, tous les vices, même les plus honteux leur sont familiers. En fait de religion ils ont bien le culte du *Manitou*, la fête des morts, les sacrifices offerts par intervalle à certaines divinités, les festins, les danses, ils ont leurs jongleurs et leurs sorciers; mais impossible de voir en tout cela un point d'appui quelconque à l'action d'un prêtre qui se présente soudainement pour prêcher la religion chrétienne, ses mystères, ses pré-

ceptes, ses grandeurs, ses beautés et ses promesses de bonheur et de [illegible]
éternelle.

Ajoutons que le trafic de l'eau-de-vie allait bientôt ag[illegible] encore [illegible] situation, et que des fléaux de toutes sortes, venant décimer [illegible] au début même de leur apostolat, menaçaient de [illegible]urner contre [illegible] missionnaire une haine mortelle de la part des sauvages.

Avant d'aller plus loin, il faut insister sur ce qu'offrait de particu[illegible] rement difficile la langue sauvage dans ses différents dialectes. [illegible] raison même de leur mentalité commune, les sauvages qui avaient [illegible] mots pour designer tous les objets matériels tombant sous leurs sens, [illegible] pouvaient offrir aux questions du missionnaire aucune expression capable de rendre une idée tant soit peu abstraite. Comment donc arriv[illegible] même après de longues études et de grands efforts, à leur expliquer que c'est qu'un mystère, la grace, un sacrement, l'Eglise, etc. . . . B[illegible] plus, l'Evangile lui-même, spécialement dans les paraboles ou dans discours de Notre-Seigneur, parle de beaucoup de choses absolument inconnues parmi ces peuplades, le sel, le levain, le château, les mo[illegible] naies, etc., etc . . .

Le lexique indien, d'ailleurs très varié et d'acquisition difficile, se[illegible] donc pendant longtemps sur les lèvres du missionnaire un moyen bien imparfait de catéchisme et de prédication.

Les missionnaires eux-mêmes sont très pauvres, ils n'ont point [illegible] présents à offrir à leurs néophytes, loin de là, ils leur sont à charge, leu[illegible] [illegible] mandant un abri dans leurs cabanes ou sous leurs tentes, et une par[illegible] de leur pêche ou de leur chasse. Ils se plaignent d[illegible]cement de n'ave[illegible] pas reçu le don des miracles qui leur serait d'un secours si puissant Leurs personnes n'offrent rien de prestigieux, leurs vêtements sont bie[illegible] tôt usés jusqu'à la corde, et tout au plus possedent-ils un petit coffret q[illegible] renferme tout ce qu'il faut pour dire la sainte messe. Là est toute le[illegible] richesse, mais elle leur suffit.

C'est qu'en effet ces apôtres, poussés par une vocation sublime, o[illegible] apporté avec eux la pensée, le sentiment qui dominera toujours dans le[illegible] âme et qui dès le principe vivifie tous leurs travaux, c'est la pensée et sentiment eucharistique, c'est-à-dire que Notre-Seigneur est leur v[illegible] unique, et cette vie, ils veulent la communiquer abondante et surabon dante à ceux vers qui ils sont envoyés. Le brasier s'allume ave[illegible] sur nos plages, il ne s'éteindra plus, c'est le brasier de l'amour divi[illegible] Au foyer eucharistique les âmes viendront innombrables renaître à [illegible] vie surnaturelle, et s'enflammer au point qu'après deux ou trois siè[illegible] écoulés, en relisant l'histoire de ces temps héroiques, on reste confond[illegible] d'admiration devant ce miracle de la grâce.

* * *

C'est en la fête du Très Saint-Sacrement que l'un d'entre eux, fa[illegible] vœu de se consacrer aux missions, prononce ces paroles : " Moi, étant [illegible] la présence du Très Saint-Sacrement de votre corps et de votre sa[illegible] précieux qui est le tabernacle de Dieu avec les hommes, etc., etc." . .

Ces simples mots condensent toute la pensée, résument tous les senti-
ments des Missionnaires.

Ce tabernacle ils voudront l'avoir partout où ils se trouvent. Leur
plus terrible perspective est de demeurer des semaines et des mois entiers
sans pouvoir dire la sainte messe, ni communier. Pour s'épargner ce
chagrin, ils feront des courses à travers bois, en raquettes, de dix ou
douze lieues parfois, pour atteindre leurs pauvres cabanes et y offrir le
saint sacrifice. C'est du reste au Sang du Sauveur ainsi versé, auquel
ils sont prêts à mêler le leur, qu'ils attribuent l'extension merveilleuse,
dès le principe, de la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ. Je
crois, disent-ils, que c'est de cet adorable sacrifice que ces bonnes âmes
tirent des lumières pour reconnaître les beautés de nos croyances, des
forces pour résister aux attaques de leurs compatriotes, et de la charité
pour leur porter compassion et les attirer à la participation de leur
bonheur.

Aussi avant toute chose, quand ils arrivent au milieu d'une tribu, leur
première préoccupation est-elle d'ériger un sanctuaire. Oh! ces pre-
mières chapelles plantées sur le sol canadien, que leur histoire est tou-
chante !

C'est d'abord une simple cabane, celle même du missionnaire et dont
il fait deux pièces, séparées simplement par des couvertures. Le prêtre
habite avec son Dieu. Il n'y a rien de riche qu'un autel où les anges
adorent tous les jours ce qu'ils voient de plus auguste dans le ciel. Puis
ce sont des écorces jetées sur cinq ou six perches, on y dresse un petit
autel, sur le terrain humide et fangeux on étend une robe de caribou
pour servir de marche-pied. Une petite nappe de communion sépare
les fidèles d'avec les infidèles. C'est si pauvre et si chétif que si le Sau-
veur du monde n'eût autrefois accepté lui-même le logement de Beth-
léem, nous aurions de la peine de lui donner une espèce de nouvelle
naissance en ce lieu, qui n'est couvert que de méchantes écorces, par où
le vent entre de tous côtés.

Les premiers fidèles ont été bien vite épris du bonheur de posséder le
sanctuaire où réside Celui qui a tout fait. « Viens, disent-ils, nous te
ferons une petite église ou une maison de prières pour y célébrer la
messe et pour nous y administrer les sacrements." Elle sera bâtie en deux
heures. Dix ou douze perches et quatre ou cinq rouleaux d'écorces com-
poseront tout l'édifice.

Le missionnaire arrive, le capitaine fait mettre tout le monde en cam-
pagne. Les jeunes hommes vont abattre des poutres et des chevrons,
c'est-à-dire de longues perches, les femmes apportent des planches, c'est-
à-dire des écorces, les filles vont chercher des tapisseries, c'est-à-dire des
feuilles de sapin. Tant d'ouvriers si lestes et si experts ont bientôt bâti
à Notre-Seigneur un palais qui avait plus de rapport à celui de Bethléem
qu'au tabernacle dont saint Pierre donna l'idée sur le Thabor. Une
femme a fait un bénitier avec un cornet de bouleau. Les Pères ornent
autour de l'autel quelques images apportées de France et plus ou moins
artistiques, elles excitent naturellement la curiosité inquisitive des In-
diens. Le Saint-Esprit est représenté sous le symbole d'une colombe.
Ils demandent si ce n'est pas là le tonnerre qu'ils se représentent sous la

forme d'un oiseau. S'il y a deux images de la Sainte Vierge, le bon Dieu a-t-il plusieurs mères? Et ce n'est pas sans effort que l'on parvient à éclaircir leurs idées trop naïves.

Mais du sein de ce palais, Jésus Eucharistique règne et étend graduellement son empire. Les âmes viennent à lui comme par un attrait irrésistible, et dans toutes les bourgades s'élève la maison de prières. Une chrétienne se dépouille de sa robe de castor : "j'en fais, dit-elle, une offrande à Notre-Seigneur, ce sera pour tapisser notre chapelle quand on l'aura accommodée. Si j'avais quelque chose de plus, je le donnerais de bon cœur afin que Dieu ait pitié de moi." C'est bien Notre-Seigneur et lui seul qui appelle et captive les cœurs puisqu'il n'y a point cet appareil extérieur qui réveille et entretient la dévotion. La foi n'est aidée d'aucune marque sensible de sa grandeur, non plus que les mages jadis dans l'étable, mais Dieu supplée par une action plus directe de sa grâce. Il récompense une ferveur plus méritoire et comble de ses bénédictions un ministère si entièrement privé de ressources et de consolations extérieures.

Oh! notre petite chapelle champêtre, je m'imagine que les anges du ciel avaient les yeux collés sur ce spectacle, et qu'ils prenaient plus de plaisir à voir ces saintes cérémonies pratiquées tout simplement dans une église de feuilles et dans un sanctuaire d'écorces, que celles qui se font avec tant de pompes sous le marbre et sous le porphyre des grandes basiliques.

Une femme indienne qui a contribué quelque chose à l'embellissement de la chapelle en est si heureuse qu'elle passe la nuit sans dormir, remerciant Dieu de lui avoir inspiré d'imiter la veuve de l'Evangile.

Ces sanctuaires rustiques sont comme autant de forteresses élevées à la gloire du Christ en plein pays satanique. Elles sont jetées ici et là sur les rives de tous nos fleuves, le Saguenay, le Saint-Laurent, le Richelieu, l'Outaouais; en pénétrant dans l'intérieur du pays on donne à l'une des principales missions le nom du Très Saint-Sacrement.

Autant de fois que nous présentons au Dieu du ciel l'adorable sacrifice de l'autel en quelque nouvel endroit, il nous semble que nous en bannissons les démons et que nous prenons possession de ces terres au nom de Jésus-Christ, notre Souverain Seigneur et Maître, que nous désirons de voir régner pleinement dans les cœurs de nos Français, et dans la croyance de nos sauvages.

* * *

La messe est pour les missionnaires leur force et leur consolation. C'est la communion eucharistique qui les anime dans leurs travaux, les soutient dans leurs souffrances, qui les réjouit même au milieu des tortures, et s'ils vont jusqu'au martyre, c'est le souvenir des messes offertes qui leur fait accepter les plus affreux supplices. Une femme vient de couper, par ordre, avec une cruauté inouïe le pouce de la main droite du Père Jogues. "Je vous le présente, ô mon Dieu! dit-il, me souvenant des sacrifices que je vous présentai sur vos autels depuis sept ans. J'a

cepte ce supplice comme une amoureuse vengeance du manquement d'amour et de respect que j'avais en touchant votre saint corps ".

Les chapelles sont bien aussi chères aux nouveaux convertis qu'aux missionnaires eux-mêmes. Ils savent que Celui qui a tout fait s'y tient enfermé dans le tabernacle. Ce dogme, si étranger par lui-même à toute conception humaine, a été par eux accepté plus facilement que tout autre, il allait droit à leur cœur. Aussi la chapelle est-elle leur maison par excellence où ils aiment à entrer fréquemment pour faire leur prière. S'ils sont au travail dans les champs, leur propre dévotion leur a enseigné à se tourner le corps et l'esprit vers le tabernacle où repose [illegible] Très Saint-Sacrement parce que, disent-ils, je me sens attiré de ce côté-là.

La chapelle a son tabernacle et dans le tabernacle il y a Jésus-Christ Celui qui a tout fait, comme disent les sauvages, et qui est là renfermé, prisonnier divin qui les invite, les attend, sera toujours prêt à les accueillir, à écouter et à exaucer leurs prières, aussi bien qu'à recevoir leurs hommages. Comme ils ont vite saisi cette vérité cependant si incompréhensible. D'eux mêmes, à la suite des explications rudimentaires qu'ils ont reçues, ils trouvent par comparaison des façons naïves si l'on veut, mais assez justes tout de même, d'exprimer ce dogme de la présence réelle, voir même de répondre aux objections trop faciles [illegible] infidèles

Les mystères divins dépassent l'intelligence humaine, ils l'ont tout de suite compris. " Dieu n'est pas un homme comme moi, dit un chef. Si un chien, disais-je en moi-même, voulait songer quelles sont les pensées des hommes, que devrait-il dire autre chose, si non que l'homme n'est pas du tout de même qu'un chien. Eh bien, Dieu ne serait pas tout puissant et ce qu'il est, si l'homme pouvait comprendre tout ce qu'il est "

" Oui, mes frères, croyons sans aucun doute parce qu'il l'a dit et qu'il est Dieu tout-puissant, croyons que Jésus-Christ est dans l'hostie, qu'il est proche de nous et dedans nous lorsque nous communions. Il s'est voulu cacher comme le petit enfant dans le sein de sa mère. Si la mère ne croyait pas à la vie de son enfant et qu'elle voulût l[illegible] temps jamais elle ne le pourrait voir que mort et elle se ferait mourir elle-même. Ainsi quiconque refusera de croire que Jésus-Christ est en l'Hostie s'il ne le voit pas, jamais ne méritera de le voir. Attendons que lui-même veuille se découvrir, et alors nous l'envisagerons avec autant de joie qu'une mère voit son enfant dont elle a patiemment attendu la naissance."

Cette pensée me surprit beaucoup, dit le missionnaire, l'entendant de la bouche de ce chrétien. Ce qui est le plus étonnant, c'est que de telles pensées viennent d'elles-mêmes à ces bonnes gens. Ce qui me fait avouer que vraiment leur foi est un ouvrage de Dieu seul.

Il est bien admirable, et il semble qu'il faille voir en cela une manifestation spéciale de la miséricorde divine envers les pauvres sauvages, que le mystère du Saint-Sacrement ait si facilement et comme de lui-même, trouvé le chemin de leurs cœurs. On dirait qu'ils sont fiers d'avoir le bon Dieu avec eux. Ils aiment à lui rendre visite. Ils se

tiennent longtemps devant lui, et ils lui rendent grâce en termes to chants de ce qu'il a daigné les amener ainsi dans sa maison.

Ils lui apportent leurs enfants, les lui présentent avec les sentiment d'une tendresse vraiment amoureuse. Ils parlent tout haut, on enter cette prière: "Toi qui as tout fait, tu sais tout, tu vois au-delà, bien loin tout ce qui arrivera, voici mon enfant, si tu connais qu'il ne veuille poin avoir d'esprit quand il sera grand, s'il ne veut point croire en te prends-le devant qu'il t'offense: tu me l'as prêté, je te le rends, ma comme tu es tout-puissant, si tu veux lui donner de l'esprit et me conserver, tu me feras bien plaisir."

Des orphelins vont d'eux-mêmes aux pieds de Notre-Seigneur che cher leur consolation: "c'est vous qui serez mon père, qui serez ma mère, puisque je n'en ai plus sur la terre."

Les sauvages ne partent jamais en voyage sans se rendre à l'église demander la bénédiction du Maître.

Le missionnaire est-il absent, la chapelle fermée, ils se mettent à genoux devant la porte ou aux fenêtres, et prient quand même avec une égale ferveur.

Les catéchumènes eux-mêmes éprouvent en présence du Saint-Sacre ment quelque chose d'indéfinissable, dont ils se rendront mieux compte plus tard, après le baptême et à leur première communion. "C'est donc cela, diront-ils, que j'avais tant de plaisir à m'approcher du tabernacle je n'y pouvais rien comprendre." Mais c'est bien la réflexion attendrie des disciples d'Emmaüs.

A certaines heures on les appelle à l'aide d'un vieux chaudron sus pendu à un arbre et qui sert de cloche. Ils accourent de partout.

C'est le dimanche, non seulement les fidèles de la bourgade se rendent fidèlement pour la messe. On accourt de très loin, de cinq lieues, lo qu'on est au plus fort de la pêche ou de la chasse, que la neige et le fro rendent le voyage pénible, en dépit des orages, souvent même en s'expo sant à tomber aux mains d'une peuplade ennemie. "Eh, quoi donc! Dieu n'est-il pas avec moi, si je suis tué en chemin pourrais-je mieux mourir, n'irai-je pas droit dans le ciel, puis-je craindre la mort quoique je marche au milieu des périls, m'entretenant dans ces pensées!"

Pour guider leur piété le missionnaire a donné aux chefs un calendrier de sa façon qui leur fait connaître le dimanche et les prinicpales fêtes. Le chef avertit ses gens, personne ne voudrait manquer au précepte dès qu'il est seulement possible de l'accomplir. Il en est qui durant s ans n'auront manqué la messe qu'une seule fois, et encore par pur acc dent. Les catéchumènes eux-mêmes se rendent fidèlement, bien qu'o ne leur permette pas de pénétrer dans l'église pendant le saint sacri Ce qui d'ailleurs active leur désir. Une mère infidèle apporte dans u berceau son bébé baptisé. Obligée de rester à la porte, elle tient son enfant au bout des bras de manière à se trouver par lui présente à messe.

De même ceux qui ont commis quelque faute tant soit peu public doivent se soumettre à la pénitence que leur impose le missionnaire. I l'acceptent volontiers, pourvu qu'avec le pardon on leur accorde l'adm sion à la messe. "Mon Dieu, disent-ils alors à genoux devant l'aute

faites-moi miséricorde je vous ai offensé, je vous en demande pardon. Ayez pitié de moi, j'ai commis un grand péché, mais vous êtes bon, faites-moi miséricorde, je ne commettrai plus jamais cette offense, je me confesserai. Ayez pitié de moi et vous autres qui êtes ici assemblés, priez pour moi afin que Dieu me fasse miséricorde, je suis bien marri de l'avoir fâché." Puis ils baisent la terre. Un des chefs s'écrie: "prions pour lui, afin que Dieu lui fasse miséricorde." Et tout le monde à genoux priait tout haut Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce pauvre pénitent. Ceci ne nous reporte-t-il pas aux premiers temps du christianisme? Les missionnaires confessent que de pareils spectacles leur perçaient le cœur. "Mon Père, dit un capitaine, j'entendrai la messe hors de l'église, je ne mérite pas d'y entrer. — Pourquoi, lui dit le Père? — J'ai bu avec des gens qui ont commis des excès. — As-tu excédé toi-même? – Non, j'ai bu avec ceux qui l'avaient fait. — Cela ne doit point t'empêcher que tu n'entres dans l'église. — Je te prie, mon Père, répond-il, que je sois puni, afin que les autres haïssent la boisson qui nous perd."

Ces pénitences publiques, inspirées par le respect dû à la présence de Dieu, vont quelquefois jusqu'à la discipline et au fouet. — "Je vous supplie, Seigneur, que ce que je sens maintenant sur ma chair, ce que je sens par les coups de fouet efface les péchés que j'ai écrits mal à propos sur votre livre. Seigneur! ayez pitié de moi qui ai mérité l'enfer et qui vous demande pardon. Je vous abandonne mon corps et mon âme et vous promets de vous être plus fidèle à l'avenir, moyennant votre grâce." Ces châtiments étaient adoucis par le sentiment du profond respect que ces nouveaux chrétiens comprenaient devoir porter à la maison du Seigneur. Ce lieu est saint et terrible, c'est la vérité dont ils étaient avant tout pénétrés.

* * *

Du reste, cette crainte toute filiale n'empêche pas leur amour d'être ardent et leur confiance d'être très vive. C'est ce qui inspire surtout leur regret amer d'avoir été si longtemps privés des lumières de la foi.

Sachant que Jésus-Christ s'était premièrement donné aux hommes sous les espèces du pain et du vin le jour qui précédait sa mort, ils témoignent de grands sentiments de reconnaissance. Ils lui demandent très humblement pardon tous ensemble de ce qu'ils n'avaient pas rendu auparavant tous les devoirs de vénération et d'honneur à cette adorable victime et à ce divin sacrifice.

Ils entendent la messe avec une modestie et une piété qui ravissent les missionnaires. Les enfants eux-mêmes y mettent une telle joie et une telle attention qu'on les compare à leur avantage aux petits Européens. Ceux qui servent à l'autel le font avec autant de grâce et de modestie que s'ils avaient été élevés dans une *académie bien réglée*.

Si par suite de l'absence des missionnaires il n'y a point de messe célébrée le dimanche, on se rend quand même en grand nombre à la chapelle. Un des anciens ou des chefs dirige la prière et même, avec toute l'assistance, fait les cérémonies habituelles de la messe. La même chose se pratique dans les maisons, où la famille réunie se figure être à l'église

auprès du Saint-Sacrement et procède, mais avec une dévotion réelle, un grand sérieux, comme font nos enfants de chœur quand ils s'amusent entre eux à dire la messe.

C'est qu'ils ont, ces sauvages, très sincèrement acquis le sentiment de la réalité du sacrifice divin et de la présence réelle, et que la sainte messe concentre effectivement pour eux toute la doctrine qui leur a été enseignée.

Aussi ne se contentent-ils pas de l'office dominical. Ils veulent entendre la messe sur semaine et même, dans toutes les chrétientés aussi organisées, ils vont autant qu'ils le peuvent à la messe quotidienne. On leur a bien expliqué qu'ils n'y sont point tenus, que c'est affaire de pure dévotion. "Père, ne nous dis point que Dieu n'est pas fâché si nous n'assistons pas à la sainte messe, dis-nous seulement qu'il agrée que nous nous y trouvions, cela suffit pour nous y faire venir. Les paresseux pourraient prévaloir de la moitié de ton discours." Plusieurs en font la promesse : j'irai tous les jours à la sainte messe, j'aimerai Dieu de tout mon cœur, je le prierai souvent. Au son de la cloche ou à son défaut au lever du soleil, avec une diligence qui est ensemble une des causes et un fruit de leur ferveur, souvent en s'imposant de véritables privations, malgré les intempéries, hommes, femmes et enfants accourent comme invités à un festin.

La chapelle est trop petite, bon nombre entendent la messe dehors, au milieu des neiges et du froid, avec autant de dévotion que si chaque jour était un jour de fête. On en a vu entendre ainsi jusqu'à cinq messes à genoux, ce qui était un véritable martyre pour des gens à qui pareille posture était auparavant inconnue.

Un Français avait été tout émerveillé de voir tous les habitants d'une bourgade, debout en un tour de main, enveloppés de leurs couvertes qui servaient de robe et de lit, rendus à la chapelle en cet équipage. "Les voir entendre la messe, dit un missionnaire, ce me fut le plus doux rafraîchissement que j'aie eu pendant ce voyage et qui a entièrement essuyé mes fatigues passées.

* * *

Si tel est pour les sauvages l'attrait de l'église et du sacrifice eucharistique, que dire de leur désir de la communion et de la ferveur qu'ils apportaient à la recevoir.

Pour les enfants, la première communion est l'objet d'une attente anxieuse et d'une espérance très vive. Tout jeunes encore, à huit ans, on les voit supplier le Père de les instruire au plus tôt. S'il les retarde ou fait mine de les remettre à plus tard, ils se jettent à ses pieds, le cajolent et le supplient jusqu'à ce qu'enfin on leur accorde les leçons de catéchisme qu'ils implorent. Notre-Seigneur s'empare vite de leur cœur. Ils se préparent au grand jour avec une ferveur incroyable. Ils s'imposent même des jeûnes et diverses mortifications qui causent au Père autant d'étonnement que d'édification. Si on leur demande pourquoi ils ont un si grand désir de communier, ils répondent que Jésus leur viendra baiser au cœur, et qu'il embellira leur âme.

Chez les adultes nouvellement baptisés, le désir est le même. " Je n'ai point encore communié, Mon Père, je t'en prie, accorde-moi le bonheur de la communion, je vais partir au loin. je ne sais si je reviendrai jamais." Un autre: " Mon Père, serait-ce donc à ce coup que je communierai?" Et celui-ci, un capitaine s'il vous plait: " Tu m'as toujours refusé ce bonheur, tu m'as remis du printemps à l'automne, j'ai eu peur pendant tout l'été de mourir devant que l'on m'ait porté à la bouche cette nourriture de mon âme. Dieu m'a conservé la vie, me voici de retour, que diras-tu maintenant? Ne m'afflige pas plus longtemps. Tu ne sais pas, mon Père, combien mon âme est triste. si tu le savais, tu lui donnerais la communion qu'elle demande."

Les parents eux aussi veulent voir communier leurs enfants et s'emploient à les préparer. Ainsi cette mère qui vient demander pour elle et ses deux filles le pain de vie, voulant qu'on les instruise au plus tôt. C'est le dimanche matin, elles espéraient communier ce jour même, le seul Père qui est là n'entend pas leur langue, son confrère ne viendra que dans la soirée, elles sont à jeun depuis la veille à midi, et cependant elles attendent qu'il arrive. " Mais pourquoi êtes-vous restées si longtemps ? " Cette question les étonne. " Mais nous resterions volontiers tout le jour, nous reviendrons souvent, nous ne pouvons pas nous ennuyer..."

Leur humilité n'est pas moins admirable et ils ont des manières à eux d'exprimer leur pénitence et leur néant en présence d'un Dieu qui se donne comme aliment au moment de communier: " Il me semblait que j'étais comme une pauvre petite puce, et je m'étonnais qu'un si grand capitaine voulût entrer dans le corps d'un si petit animal." Ils ne craignent pas de se proclamer publiquement indignes de communier, exagérant même les fautes légères qu'ils peuvent avoir commises, et se confessant plusieurs fois avant de s'approcher de la sainte Table. Avant de recevoir ainsi Notre-Seigneur, " ils étaient, disent-ils, comme de pauvres chiens qui ne mangent que ce que mangent les chiens et ne connaissent d'autre nourriture."

Ils comprennent, comme le Père l'a dit, que le Fils de Dieu se cache sous la blancheur du pain pour éprouver notre foi. " Oui c'est vrai, disent-ils tout haut dans l'église, nous avons beau nous déguiser, il vient exprès dans notre cœur pour voir tout ce qui se passe. Il connaît bien si nous croyons par feintise ou non. C'est pour cela qu'il se cache afin de découvrir si nous avons de la malice dans l'âme."

Leur foi est si vive et leur ferveur si grande que le missionnaire ne peut s'empêcher d'écrire: " Toutes les peines qu'on a prises, toutes les dépenses qu'on a faites pour le salut des sauvages sont plus que suffisamment payées par la conversion des âmes amenées à de pareils sentiments. Si les sauvages pouvaient tirer ces phrases et ces pensées d'un autre livre que celui de Jésus-Christ. je douterais s'ils disent vrai. mais non, la source en est absolument divine, c'est à elle que remonte leur amour pour le sacrement de l'Eucharistie."

Ils comprennent ce que c'est que la grâce sanctifiante, qui rend l'âme belle aux yeux de Dieu et qu'il faut posséder pour communier dignement. Eux-mêmes cherchent et trouvent autour d'eux des termes de

comparaison naturellement typiques. La grâce sanctifiante, c'est com une peau de castor très belle, très soyeuse, très riche, sans déchir qu'un père aimant son fils et satisfait de sa conduite lui donne en compense. Celui-ci est tout fier d'être ainsi vêtu et tout le m l'admire. Et son père lui-même l'en aime davantage. Il la con tant qu'il se comporte bien, mais s'il lui arrive de se montrer ingrat d'offenser son père, celui-ci pour le châtier enlève au fils coupab belle robe dont il l'avait enveloppé, mais il ne la déchire ni ne la b Oh non, il la serre précieusement, la tient en réserve et attend dans tristesse que son fils revienne à de meilleurs sentiments et lui deman pardon. Au fils repentant et absous le père rendra la peau de cas N'est-ce pas la parabole de la robe nuptiale?

Ils goûtent sensiblement la communion. "Nous sommes venus exprès p nous confesser et pour recevoir Celui qui nous a faits enfants par le baptême. C'est l'unique commerce et le seul trafic nous amène." Et ces gens, qui sont venus de très loin avec grande tigue, reçoivent la communion avec mille bénédictions et actions de grâces, et repartent pour leur chasse.

"Mon cœur est tout autre qu'il n'était, je sens je ne sais quelle dou quelle joie inexprimable, avant j'étais comme un petit animal, renf dans son trou et qui n'ose sortir. Il se présente, il sort à demi, mais la peur le fait relancer dans sa tanière. Voilà comme j'étais avant d'av reçu ce mets divin. Mon Sauveur a visité mon cœur, vous diriez qu' n'est plus dedans moi, qu'il vole dedans l'air, prêt à faire en quoi qu soit la volonté de Dieu." L'amour divin les transporte. "Il me sem que rien au monde ne me saurait séparer de vous, dit une mère, je crains ni la pauvreté, ni la douleur, ni la mort, je sens néanmoins j'aime ma petite fille, mais je vous aime bien davantage, si vous voulez, prenez-la, mon Seigneur, je ne vous quitterai pas pour pour chose aucune qui soit au monde."

Ne croirait-on pas relire saint Paul?

Ils disent tout haut, au sortir de la sainte Table, que Jésus-Christ est le maître de leur cœur, possède leur esprit et les rendra robustes.

"A l'heure même que je communiai, je sentis Jésus-Christ dans cœur et j'aperçus en même temps, que c'était lui qui m'élevait à son m'enseignait ce que jamais je n'aurais su comprendre. J'avais été jusqu'alors comme un homme qui s'égare ou qui craint de s'égarer au milieu de la nuit, mais maintenant je marche en assurance comme faisons en plein jour. Croyez, dit-il, tout ce qu'on nous enseigne, surtout, croyez fermement que Jésus-Christ entre dans notre cœur lorsque nous mangeons le pain sacré."

"Après avoir reçu Notre-Seigneur, mon cœur est plein de joie, je ne sais ce qu'il dit, je sais bien qu'il parle mais je ne l'entends pas. plus vite que ma pensée. Il me semble que ce que Dieu me fait admirable. Je tremble tant j'ai peur de salir ce qui est en moi m'est avis qu'on me dit dans l'âme qu'il faut que je sois bon, puisque je crois en lui, et que je ne commette aucun mal."

"C'est la communion qui donne le courage, ce n'est point un mensonge que Jésus-Christ soit dans l'hostie, je l'y sentis après avoir commu mais je ne sais si depuis ce temps-là il demeure toujours dans mon

car bien souvent, faisant tout autre chose, je me sens tout changé, comme s'il y avait en moi-même quelqu'un qui me parlât, et souvent je lui parle sans dire mot, il me répond et je vois bien pour lors qu'il entend mes désirs."

Ils s'entretiennent avec Dieu et s'animent mutuellement à l'action de grâces. Quand vous avez communié, il faut regarder Jésus-Christ dans votre cœur sans parler, il le faut adorer en silence et lui dire au fond de votre âme: "Oh Seigneur, je me donne à vous, prenez mon cœur, possédez votre pauvre créature, et quand vous lui aurez parlé quelque temps du cœur, alors vous pourrez remuer vos lèvres." C'est une mère sauvagesse qui parle ainsi à ses enfants.

Avant la communion, on répétait à satiété l'invocation: Jésus, ayez pitié de moi! Au sortir de la sainte Table, on entendait: Jésus, je te remercie! Jésus, je te remercie!

On comprend que les sauvages s'éloignaient avec peine du sanctuaire où ils avaient éprouvé de si douces jouissances: "Oh! que j'ai eu de peine à me résoudre à ce voyage. Il me semblait, quand je quittai la chapelle pour m'embarquer, qu'on m'arrachait le cœur, et jamais je n'eusse pu me résoudre à partir, n'était que j'espérais te trouver à Tadoussac et que j'aurais le moyen de me confesser et de communier." Ils reviennent aussitôt qu'ils le peuvent pour retremper leurs âmes dans la communion: "Je viens, Père, te dire qu'il me semble que je ne sens plus rien dans mon cœur, il y a trop longtemps que j'ai reçu Celui qui a tout fait, je t'en prie, fais-moi communier de nouveau pour renouveler mon courage."

* * *

Ils aiment à communier souvent, bon nombre même en viennent à la communion fréquente, apportant chaque fois le même soin à s'y préparer. Les missionnaires se voient même contraints de modérer leurs désirs et leurs transports. Ils leur enseignent, et ils apprennent facilement la méthode de la communion spirituelle, qu'ils pratiquent avec une piété étonnante quand ils sont privés du bonheur de s'approcher effectivement de la sainte Table.

Ce sont les malades surtout qui sentent le besoin de recevoir un aliment qui leur tiendra lieu parfois de nourriture corporelle, dans lequel ils puiseront la force de supporter leurs souffrances, et trouveront le remède à leur faiblesse.

Aussi longtemps qu'ils le peuvent, ils se font transporter de leur lit et de leur cabane à la chapelle pour y recevoir Celui qui a tout fait, qui est le maître de la vie, de la santé, de la mort et qui maintes fois récompensera par une guérison soudaine leur foi, leur amour et leur confiance.

Une jeune fille impotente est couchée par terre sur une peau d'orignal, sa mère l'en enveloppe et, aidée d'une autre femme, la transporte à l'église où elle peut entendre encore une fois la sainte messe et recevoir la communion. Si on porte le bon Dieu dans une cabane pour le donner en viatique à un mourant, on l'accompagne tout le long de la route avec une grande piété, récitant tout haut et en commun des prières et des invocations appropriées. A l'entrée de Notre-Seigneur

dans la maison, la foi du malade est si vive qu'elle lui donne des forces étonnantes. Il se lève de son lit, se jette à deux genoux en terre et d'une voix mourante: " Ici, mon Seigneur, je crois fermement que c'est vous qui venez pour me visiter, je me meurs dans cette foi, et dans le repentir d'avoir été ainsi longtemps sans vous connaître, ayez pitié de moi." Sur son visage resplendit la joie qui remplit son cœur. Il respire le contentement d'une âme qui s'en allait sereinement au ciel. Et jusque dans son agonie, il semblera qu'elle prend plaisir à adorer Celui dont elle va bientôt jouir.

" Jésus, ma vie, et mon capitaine, je crois en votre parole, vous êtes dans mon cœur quoique vous ne paraissiez pas, je le crois, oui, en vérité je le crois; déterminez de moi comme il vous plaira. Je vous verrai, oui, je vous verrai."

Un autre peut difficilement parler tant il est faible, mais le sentiment est plus fort que la maladie, il s'écrie: " Oh! que vous êtes bon de m'être venu visiter, ô mon Sauveur, je ne vous vois pas maintenant, vous vous cachez, mais je vous verrai bientôt. Vous m'avez promis le paradis, j'attends la mort joyeusement quand il vous plaira de l'envoyer. Je vous aime, j'irai avec vous et là je vous prierai, notamment pour ceux qui m'ont instruit et m'ont fait vous connaître."

Tels sont les sentiments dont nous retrouvons fréquemment l'expression chez les malades en présence de la Sainte Eucharistie.

Si le missionnaire est absent, si le bon Dieu se fait attendre, c'est une véritable angoisse qui étreint le cœur du malade. L'ardeur de son désir égale l'inquiétude qui le tourmente de mourir sans avoir communié. " N'aurai-je point cette consolation devant mon trépas, de recevoir Celui que je verrai bientôt au ciel!"

Le bonheur du moribond d'avoir reçu son Dieu est partagé par ses parents et par toute la famille, qui expriment tout haut leur admiration et leur reconnaissance pour l'excès des bontés de Celui qui n'avait pas dédaigné la bassesse de leur hutte et de leur cabane, et ils gardaient pieusement la mémoire du jour béni où Jésus était entré dans leur pauvre demeure.

* * *

Une foi si vive, et qui s'était emparée dès l'abord des premiers chrétiens que la grâce s'était choisis parmi les sauvages, leurs sentiments de respect et d'amour envers l'Auguste Sacrement devaient comme naturellement recevoir leur expression solennelle au jour de la fête consacrée par la liturgie à Jésus Eucharistique, et spécialement aux processions que les missionnaires n'eurent garde d'omettre partout où elles pouvaient s'organiser. D'autant moins qu'elles entraient mieux dans les goûts des sauvages, très friands de ces démonstrations éclatantes et bruyantes. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de voir l'empressement et la joie avec lesquels s'y portaient les nouveaux fidèles. Ils mettaient ce jour-là leurs plus beaux costumes, se rangeaient docilement deux à deux pour le défilé. L'honneur de porter le dais était très envié par les

capitaines: c'était un spectacle très agréable au ciel et à la terre de voir ce sauvage qui a fait le jour même sa première communion, couvert d'une modestie vraiment chrétienne, sous une belle robe de fourrure, porter le dais à la procession avec la première personne du pays, le gouverneur.

Une escouade d'arquebusiers fait entendre des salves d'escopetteries, on chante des motets et des cantiques en l'honneur du Très Saint-Sacrement. Les païens eux-mêmes se mettront de la partie, entraînés par l'exemple et par le bonheur manifeste des chrétiens. C'est la fête de toute la tribu. Il est bien difficile, dit un Père, au soir même d'une de ces manifestations triomphales, de voir Jésus-Christ ainsi honoré par des barbares, sans en ressentir de la joie jusqu'au profond de son cœur.

* * *

Après avoir lu ce qui précède, on pourrait être tenté de croire que nous avons simplement voulu établir une thèse, formulée au préalable, que nous avons trop facilement généralisé quelques cas particuliers, donnant crédit aux sauvages répandus par l'immensité de notre pays, de ce qui aurait pu n'être que l'éclosion de sentiments isolés, partagés tout au plus par une élite d'âmes plus ferventes, en rapports plus intimes et plus habituels avec les missionnaires, bref, que nous aurions fait ressortir des exceptions pour en faire la règle; il n'en est rien, c'est le contraire qui est vrai.

Les quelques traits que nous avons cités se retrouvent à chaque page de nos premières annales. Ils sont rapportés par chacun des apôtres de la Nouvelle-France. Ils nous sont donnés comme traduisant en termes trop concis, ce qui était pour eux-mêmes et à leur grand étonnement la caractéristique des âmes qu'ils amenaient à la foi, et des chrétientés que leur infatigable zèle avait en peu d'années groupées autour des chapelles et multipliées un peu partout. Nous-mêmes, nous n'avons pu que glaner dans leurs récits déjà trop brefs. Ce que nous avons, comme une sorte d'essence, exprimé de leurs *Relations*, suffit cependant à convaincre le lecteur que la dévotion eucharistique sous tous ses aspects a imprégné l'atmosphère et pénétré le sol du Canada dès les débuts de son évangélisation.

Les missionnaires qui avaient apporté avec eux l'amour intense de Jésus-Christ, le désir de travailler pour sa gloire, la volonté même de verser pour lui leur sang, ne pouvaient puiser ailleurs que dans le sacrifice de l'autel et dans la communion eucharistique le courage, la force, la constance qu'ils devaient porter jusqu'à la confession de la foi, jusqu'au martyre dans les plus affreux supplices.

La flamme divine qui les consumait, devait se communiquer comme d'elle-même aux nouveaux convertis et, dans l'ensemble de la doctrine qui leur est enseignée, ce qui les touche et les attire plus que tout le reste, c'est l'amour immense d'un Dieu qui se donne jusqu'à se faire l'ami habituel et même la nourriture des âmes. C'est par là que la grâce les a surtout captivées. Elles ont été ravies, au point de produire

cette élévation de pensées et de sentiments que les missionnaires se plaisent à nous traduire. C'était partout la même chose, les faits relatés se répètent avec la même généralité à Tadoussac, à Québec, à Sillery, à Trois-Rivières, à Montréal, à Laprairie, sur les bords du Richelieu ou du Lac Champlain aussi bien que sur les rives de l'Outaouais, dans toutes les contrées d'alentour et jusque sur les chemins de l'Ouest et de la Baie d'Hudson.

Et traînés en captivité avec leurs missionnaires, torturés et mis à mort comme eux au milieu des plus atroces souffrances et jusqu'au dernier soupir, c'est le souvenir Eucharistique qui garde ces nouveaux chrétiens contre toute faiblesse, les défend contre toute apostasie et leur fait conquérir la palme de la victoire finale.

Il y aurait d'ailleurs tout un autre travail à faire pour redire l'histoire des martyrs Eucharistiques de la Nouvelle-France.

Hâtons-nous de conclure à la vérité de cette parole que prononçait au Congrès de Londres Mgr l'archevêque de Montréal : "*Le Canada est une terre Eucharistique*".

L'Eglise en a fait la conquête par le sang du Christ et par celui de ses apôtres. Puisse-t-elle le garder toujours avec ce titre qui a été et qui est encore sa plus grande gloire ! Ce vœu se réalisera avec le secours de la grâce.

Tel sera l'espoir de tous après les éclatantes manifestations de foi, d'amour et de piété, offertes par tout un peuple à Notre-Seigneur au cours et à l'occasion du Congrès Eucharistique de Montréal.

Comme complément au travail de Monseigneur Emard, le R. P. *Pacifique* envoie au Congrès, du sein de ses missions, les notes ci-jointes sur "*l'éducation eucharistique des sauvages Micmacs.*"

LES PSAUMES EUCHARISTIQUES CHEZ LES MICMACS

La première forme sous laquelle les Souriquois ou Micmacs du sud-ouest (anciennement surouet) encore païens, ont entendu parler de l'Eucharistie. a amené une confusion dans leur esprit peu exercé. On leur disait que nous nous prosternions devant le Soleil, qui est Jésus. Et ils pensaient qu'il s'agissait du soleil du firmament, et non point du *soleil* ou ostensoir du Saint-Sacrement. Mais dès qu'ils furent chrétiens, ils se rendirent compte du dogme eucharistique et ils comprirent l'excès d'amour, par lequel le Fils de Dieu devenu homme, s'est fait notre nourriture — *mit jipt jeoalsit.* — Ils en furent vivement touchés et appelèrent ce sacrement *Petjili apt jitimgeoei* ou le Bienfait par excellence. Quant à la merveilleuse application de ce bienfait par la ...

et la communion, il a fallu introduire dans leur langue ces deux mots français, dont on a fait — Alames — et — Cemnicoti.

Leur foi bien éclairée et leur dévotion bien affermie se sont maintenues avec une admirable constance, jusqu'à nos jours. Pendant près de 150 ans, ils n'avaient, qu'à de rares intervalles, la visite du missionnaire, mais ils conservaient toujours, copies de leur main (en hiéroglyphes ou en caractères de leur petit alphabet de douze lettres) les prières, les instructions et surtout les hymnes et les psaumes, composés ou introduits dans les offices publics par l'abbé Maillard (1735-1762). C'est en effet, par le moyen des psaumes et autres chants doctrinaux sur les grandes vérités, les sacrements et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que cet apôtre de génie a réussi à imprégner de foi et de religion, cette petite tribu privilégiée, restée toujours fidèle. Ils se réunissaient seuls, dans les bois, les dimanches et les jours de fêtes, pour réciter le chapelet et chanter leurs offices. Les vérités de la foi, répétées harmonieusement par toutes les voix, entretenaient ainsi dans leur esprit et dans leur cœur, la vie surnaturelle; elles avivaient le désir de revoir le ministre de ces grandes choses, de jouir de la présence du Sauveur, et de recevoir en aliment son Corps très saint.

Les psaumes eucharistiques tenaient une grande place dans ces offices. Il y en avait quatre, outre les hymnes, antiennes, motets, etc. Le premier — *Oestaolg, ogtinin* — chante les merveilles de la présence réelle et les motifs de les croire. Le deuxième — *Orleu, mignatot* — chante la communion, ses effets, les dispositions requises, le malheur de la mauvaise communion. Le troisième — *Sesogoli, mignatot* — rappelle l'institution de l'Eucharistie et de la sainte messe, prodige d'amour, ciment d'union, etc. Le quatrième — *Gil, Sesos, ola nigetj* — est une pieuse aspiration de l'âme à Jésus-Hostie.

" O Jésus, qui vous mettez sous les apparences du pain *pipmaganemogoalsin* (huit mots en un seul) * nous vous saluons avec humilité.

" Quoique nous ne vous voyions pas clairement, * nous vous croyons présent dans l'hostie (*osgitjipenegoigtog*, dans l'extérieur, l'enveloppe du pain).

" Qu'ils vous louent ceux qui jouissent déjà dans le ciel, * les anges et les bienheureux.

" Que nous vous bénissions et vous aimions, * nous qui continuons d'être vivants.

" Qu'ils tremblent tous devant vous, * les suppliciés de l'enfer (*mentougi*, royaume du Manitou).

" Nous saluons également, ô Jésus, votre sang * élevé maintenant dans le calice.

" C'est le même que vous avez répandu, * étant attaché à la croix,

" Afin de nous préserver * des tourments éternels.

" Vous le répandez de nouveau sur l'autel * pour nous faire miséricorde.

" C'est ainsi que pour nous vous daignez vous tenir * devant votre Père, que nous ne cessons d'affirmer.

" Nous ne voulons pas manquer de vous en remercier, ô Jésus; * ayez pitié de nous pauvres pécheurs.

" Ne cessez point de nous écouter, ô Jésus: * ne vous fatiguez pas de nous purifier de nos iniquités.

" Et nous, puissions-nous ne pas cesser de vous obéir, ô Jésus,* à vous qui ne cessez pas de tant nous aimer.

" Gloire soit au Père, etc."

Nous n'avons trouvé en usage à Ristigouche que ce dernier psaume avec un grand nombre d'hymnes et autres chants en l'honneur du Saint Sacrement. Les autres, à la longue, avaient été oubliés. Echappés au contrôle efficace du missionnaire, ces chants sacrés avaient maintes fois recopiés par les sauvages avec des inexactitudes considérables; bien des versets ne signifiaient plus grand'chose, et on les laissait de côté. Mais on les retrouve dans leur intégrité et leur beauté littéraire dans les manuscrits de l'Abbé Maillard; et il n'est pas très difficile de les remettre en honneur, au grand profit de la piété. Un prêtre docte et pieux, à qui je donnais un jour le mot-à-mot d'un passage de cette littérature, s'émerveilla de la profondeur théologique, de l'exactitude et de la popularité de ces chants. On entend les Micmacs les répéter dans les wigwams, dans les champs, sur les rivières, dans les bois, mais jamais par moquerie ni plaisanterie, même quand ils ont pris beaucoup de trop. Il y en a, comme chez les blancs, qui ne fréquentent pas l'église, à cause de certains obstacles, qu'ils ne savent pas vaincre; mais chez eux ils chanteront la messe, les vêpres, le salut.

Aussi, le souvenir du grand Bienfait, le respect de la présence réelle, l'estime de la communion sont-ils profonds chez les Micmacs. Les étrangers ont souvent remarqué avec quel respect ils saluent l'Eglise en passant; et celui qui se permettrait quelque irrévérence dans le saint lieu, ou aux environs, ne pourrait, sans scandale, être admis aux sacrements avant de faire une réparation publique. Un jour, un ivrogne ayant réussi à s'introduire dans l'église de Restigouche, sans être remarqué, prononça quelques mots à haute voix pendant l'instruction; il dut, on le comprend, faire cette réparation. Mais une personne de piété très ordinaire, qui avait été témoin du scandale, me dit ensuite qu'elle n'avait pu s'empêcher de pleurer en voyant ainsi outrager Notre-Seigneur, dans sa maison. Elle aurait, dit-elle, préféré se sentir percer le cœur, que de voir ainsi blesser le cœur du bon Sauveur. Je me souviendrai aussi toujours de la désolation, j'allais dire du désespoir, d'un Micmac de Terreneuve, qui très éloigné de l'église, n'avait pu communier depuis longtemps, et eut encore, malgré une marche rapide, le malheur d'arriver à ma messe, après la communion.

On peut juger par là, de la vivacité des sentiments religieux, et en particulier de la dévotion au Saint-Sacrement chez cette petite nation indigène. On doit, sans aucun doute, l'attribuer, en grande partie à l'usage des chants eucharistiques, si bien appropriés à leur caractère et à leurs besoins spirituels.

Mgr *Lapointe*, vicaire-général de Chicoutimi, présente à son our le résultat de son enquête sur le culte et les œuvres eucharistiques dans le diocèse de Chicoutimi. Ce diocèse, situé l'extrême Nord-Est canadien, s'est beaucoup développé en es dernières années, grâce à la colonisation de ses terres ertiles et à un accroissement de la population presque exclusivement canadienne-française.

LES ŒUVRES EUCHARISTIQUES
DU
DIOCESE DE CHICOUTIMI

I. — Historique du Culte Eucharistique au Saguenay

Le diocèse de Chicoutimi compte 64 paroisses ou missions, un sémiure diocésain et un nombre considérable d'établissements religieux 'enseignement ou de charité.

La population catholique du diocèse est tout entière canadienne-rançaise. Les non-catholiques, au nombre d'une trentaine au plus, ont ou protestants ou juifs.

Depuis le premier voyage de Cartier à Québec, en 1535, jusqu'au miieu du XVIIe siècle, tous les vaisseaux d'outre-mer qui remontaient le Saint-Laurent, faisaient escale à Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay, où les aborigènes venaient par milliers chaque année échanger eurs riches pelleteries pour divers produits de l'industrie européenne. Tadoussac devint célèbre dans le monde entier, et les cartes géographiues du temps nous montrent la partie connue de l'Amérique du Nord divisée en trois grands territoires: La Nouvelle-France, le Canada et le Royaume de Saguenay, dont Tadoussac était la capitale. En fait, Tadoussac ne fut toujours qu'un poste de traite: il n'est aujourd'hui ncore qu'un modeste bourg de quelques centaines d'habitants. La capitale actuelle du "Royaume de Saguenay" est Chicoutimi, siège du diocèse du même nom, situé à 75 milles de Tadoussac, sur la rivière Saguenay.

D'aucuns prétendent que le saint sacrifice de la messe fut célébré pour la première fois sur le continent américain du nord, à Tadoussac, à l'époque du second voyage de Cartier, en 1535. Cette date marquerait donc, en quelque sorte, la prise de possession par Jésus-Hostie des nouvelles terres que le hardi navigateur malouin venait de découvrir et dont il faisait hommage à son Dieu et à son roi.

L'heure n'était pourtant pas venue où Jésus allait enfin fixer sa demeure au Saguenay, et une multitude de peuples assis à l'ombre de la mort depuis de nombreux siècles devaient être privés longtemps encore du pain de vie, jusqu'à ce que le Père Dolbeau, Récollet, vint en 1615, évangéliser les sauvages réunis à Tadoussac et y offrir de nouveau le Saint Sacrifice.

De 1615 à 1628, les courageux fils de saint François furent venir tous les étés instruire les pauvres enfants des bois et leur dist la sainte Eucharistie.

En 1633, la mission de Tadoussac échut aux Pères de la Compag Jésus, qui la desservirent sans interruption jusqu'en 1782. Du siècle et demi, 25 missionnaires jésuites, bravant comme l'apôtr Paul les dangers de terre et de mer, sillonnèrent en tous sens immense région qui s'étend, sur la rive nord du Saint-Laurent, brador à La Malbaie, sur la rive sud, de la Baie-des-Chaleurs Verte, et, dans l'intérieur, des Sept-Iles à la Hauteur-des-Terres, Tadoussac aux sources du Saint-Maurice et à la Baie d'Hudson peuplades indiennes, vivant dans un rayon de plusieurs centa milles autour de Tadoussac, furent évangélisées simultanément cette période par les Pères de la Compagnie de Jésus: ce sont les M tagnais, les Algonquins, les Papinachois, les Esquimaux, les Mista- les Outabitibies, les Naskoupis, les Etchemins et les Gaspésiens principales missions ou lieux de réunions furent Tadoussac, Ch Métabetchouan, Nékoubeau, le Lac Mistassini, l'Ile-Verte, Cacou Trois-Pistoles, Rimouski, Ristigouche, les Sept-Iles, les Ilets-Jé Betsiamis, les Escoumains et les Bergeronnes.

On frémit en lisant le compte-rendu d'une si éloquente simplic chacun de ces missionnaires fait à son supérieur des travaux acc dans ce vaste champ où s'exerce leur activité d'apôtres; des rout courues, tantôt en canot, tantôt à la raquette, à travers bois, pa chaleur torride ou un froid à pierre fendre, des fatigues imposé- privations généreusement acceptées, des souffrances physiques et m glorieusement supportées pour la gloire de Jésus crucifié. Quell lignée d'hommes! Quels vaillants soldats du Christ! Quels hér- ces Religieux souvent issus de familles nobles et de mœurs patri tous habitués en tout cas, sinon au luxe, du moins au confort jouissances intellectuelles de la société la plus policée de l'Europ apparemment sans regret, sans une minute d'hésitation, le cru la poitrine, le bréviaire sous le bras, s'enfoncent pour des mois, fois pour des années, seuls, dans la forêt, en compagnie d'homm- grossièreté repoussante, pour vivre avec eux dans une affreuse p cuité et une misère qui n'a pas de nom.

Seul le Dieu de l'Eucharistie pouvait les consoler et les soute milieu de tant d'épreuves. Aussi célébraient-ils aussi souvent pouvaient les saints mystères pour se nourrir et nourrir leurs néo du pain des forts. Les premiers autels des missionnaires furen un arbre renversé, tantôt les flancs d'un canot d'écorce de boulea premier temples de Tadoussac, du Saguenay et du Lac Saint-J furent d'abord que de longues cabanes d'écorce et de feuilla- ainsi que la première mission à Tadoussac, en 1615, fut dit de ces chapelles rustiques. Le Père DeQuen, en 1652, dit ainsi la sur les bords du Saguenay et du Lac St-Jean qu'il avait décou 1647. En juillet 1661, les Pères Dablon et Dreuillettes sont beau, à plusieurs cents milles du Lac St-Jean. En 1671, le Pèr atteint la Baie d'Hudson. En cette même année 1671, le Pèr

il dit la messe sur les bords de la Baie des Ha! Ha!, le 12, le 13 et 14 novembre. Il passe l'hiver au Lac-à-la-Croix, aujourd'hui dans la paroisse d'Hebertville, et y dit la messe tout l'hiver.

A la période des chapelles très primitives dont nous venons de parler, succéda celle des temples un peu plus stables. C'est ainsi que Tadoussac eut sa première chapelle en 1648. Elle fut construite par le Père De-Quen. Onze ans après, elle était remplacée par une chapelle en pierre. Celle-ci ayant été incendiée en 1665, le Père de Crespieul en fit une troisième sur les mêmes fondations en 1671. Enfin une quatrième, la plus ancienne chapelle en bois de l'Amérique, que les touristes de nos jours vont en si grand nombre contempler et vénérer, fut érigée par le Père Coquart en 1747. En 1668, le Père de Beaulieu fait élever une chapelle à l'Anse-St-Jean et y dit la messe une partie de l'hiver. En 1676, le Père de Crespieul fait bâtir à Chicoutimi une chapelle de 30 pieds de longueur, dédiée à saint François-Xavier. Cette chapelle fut incendiée en 1692. Le Père Laure la remplaça en 1726 par une autre de 25 pieds de longueur sur 15 pieds de largeur. Celle-ci fut démolie en 1856. Dans l'année 1676, en même temps qu'à Chicoutimi, le Père de Crespieul fit bâtir à l'embouchure de la rivière Métabetchouan la première chapelle qu'on ait vue sur les bords du Lac St-Jean. Elle était dédiée à saint Charles. L'infatigable Père de Crespieul, qui, durant trente ans desservit presque toujours seul le " Royaume de Saguenay ", fit ériger encore deux autres chapelles : l'une à Nékoubeau, en 1686, qu'il dédia à saint Antoine, l'autre au lac Mistassini, sous le vocable de Saint-Nicolas, en 1678. Après la mort du Père Jean-Baptiste de la Brosse, dernier des missionnaires jésuites au Saguenay, arrivée en 1782, la mission de Tadoussac fut desservie assez irrégulièrement jusqu'en 1815.

Nous osons espérer qu'on nous pardonnera d'avoir par ces notes brèves au moins fait entrevoir, au commencement de ce rapport, à quel prix ces hommes aussi illustres par leurs vertus que par l'étendue de leurs travaux apostoliques que furent les missionnaires du Saguenay, établirent le règne de Jésus-Christ dans ce " Royaume " qui est devenu, pour la plus grande partie, le diocèse de Chicoutimi. Il y a, nous semble-t-il, entre le Saguenay d'aujourd'hui et celui d'autrefois un admirable lien de filiation surnaturelle. *Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet.* La race qui habite ce pays n'est plus la même; mais la terre paraît avoir reçu une bénédiction spéciale, et Jésus qui y fut si bien accueilli aux temps anciens, s'y est établi en permanence et y règne sans conteste. Il y règne sur tout le peuple par sa loi fidèlement observée. Il y règne dans les familles où fleurissent les vertus des ancêtres. Il y règne dans ses temples, nombreux et beaux, où se réunissent en rangs pressés le dimanche, aux jours de fêtes, à la messe quotidienne et à la prière du soir, d'innombrables fidèles au visage franc et ouvert, à l'âme vaillante, et à qui l'éducation catholique a donné un cachet d'une rare distinction. Il y règne enfin par son Saint-Sacrement pieusement adoré et fréquemment reçu.

Il est digne de remarque, en effet, que les tribus sauvages du Saguenay et des environs, d'un caractère doux et de mœurs paisibles, reçurent avec empressement et docilité les enseignements des missionnaires.

D'autre part il est à noter que toute la côte nord du Saint-Laurent depuis La Malbaie jusqu'à Portneuf ainsi que les deux comtés de Chicoutimi et du Lac St-Jean, furent presque entièrement colonisés, surtout au début, par le surplus de la population de Charlevoix. Or, on sait que nulle part ailleurs plus que dans ce coin des Laurentides isolé du reste du pays ne se sont conservées dans toute leur pureté les mœurs simples, honnêtes et profondément religieuses de nos ancêtres. Aussi, à peine les premiers pionniers étaient-ils venus se fixer à la Baie des Ha! Ha! qu'ils y construisirent une modeste chapelle en 1845, et le curé de La Malbaie, le Révérend M. Bourret, vint y célébrer la sainte messe l'année suivante.

En cette même année, 1845, le Père J.-B. Honorat, O.M.I., qui, avec trois confrères, venait d'être chargé de la desserte de ce qui restait de sauvages au Saguenay et de quelques blancs qui s'y étaient fixés, érigea une autre chapelle à Saint-Alphonse et y dit une première messe le jour de Noël. La même année surgissait une nouvelle chapelle à Chicoutimi à l'usage des colons. Après un demi-siècle d'abandon, l'héritage des Jésuites, cultivé par eux avec tant de soins et au prix de si grandes misères, et dont les fruits duraient encore malgré tout, ne pouvait tomber en de meilleures mains que dans celles des Pères Oblats. Ceux-ci, aidés de deux prêtres séculiers, MM. Lazare Marceau et J.-B. Gagnon, fondèrent les premières paroisses et desservirent toutes les missions sauvages du Saguenay de 1844 à 1853. Les anciens de Chicoutimi et du Lac St-Jean gardent un souvenir attendri des Pères Honorat, Durocher, Bourassa, Fiset, Arnaud et Babel, pour ne mentionner que les principaux d'entre eux.

II — État actuel du Culte Eucharistique

Aujourd'hui, grâce au dévouement apostolique inlassable du clergé séculier et régulier et au rude labeur de ces intrépides colons qui eurent le courage de s'arracher à leurs foyers et à la fascination du grand fleuve sur les bords duquel s'était écoulée leur vie si tranquille et de franchir à travers bois 100 milles de montagnes pour venir s'ensevelir dans les profondes solitudes du Saguenay et du Lac St-Jean, le vieux Royaume de Saguenay, devenu les riches comtés de Chicoutimi et du Lac St-Jean, forme avec Charlevoix, qui leur a été annexé, l'un des diocèses les plus fortement organisés au point de vue religieux et éducationnel.

Le clergé du diocèse de Chicoutimi, se composait à l'origine presque exclusivement de prêtres qui reçurent leur éducation au Séminaire de Québec et au Collège de Ste-Anne de la Pocatière. Ce sont encore des prêtres sortis de ces deux institutions qui furent mis à sa tête comme évêques ou préposés à la formation des clercs dans le séminaire diocésain. Les uns et les autres continuèrent à Chicoutimi les traditions de piété et de zèle apostolique qui ont rendu chère au peuple canadien la mémoire des hommes illustres qui furent leurs maîtres, et ceux qu'ils ont formés à leur tour ne s'écartent point de la voie qu'ils leur ont tracée. Nous en trouvons la preuve notamment dans leur amour de la sainte Eucharistie et dans les pieuses industries par lesquelles ils en propagent activement le culte parmi les fidèles.

C'est ainsi que tous, à de rares exceptions près, sont membres de l'Association des Prêtres-Adorateurs, et que la plupart des curés font chaque semaine l'heure d'adoration en public et groupent régulièrement autour d'eux aux pieds du Très Saint-Sacrement un grand nombre de leurs paroissiens. Cette piété et ce zèle des pasteurs obtinrent de tout temps les résultats les plus consolants. Aussi, en 1890, l'évêque de Chicoutimi, qui était alors Mgr Bégin, aujourd'hui archevêque de Québec, pouvait-il rendre au Saint-Père, lors de sa visite *ad limina*, cet élogieux témoignage que dans tout son diocèse cinq personnes seulement n'avaient pas fait leurs pâques cette année-là. "*Dio sia benedetto!*" s'écria Léon XIII en levant les mains au ciel. Et le saint Pontife ajouta: "plût à Dieu qu'il y eût beaucoup de diocèses comme celui-là dans le monde entier ".

L'année dernière, une vingtaine de fidèles tout au plus n'ont pas accompli le devoir pascal. La presque totalité communient régulièrement aux Quarante-Heures et aux quatre ou cinq principales fêtes de l'année, telle que la Sainte-Anne, la Toussaint, Noël, etc. La communion du premier vendredi du mois est en honneur chez la plupart. On peut dire que la masse des fidèles communient chaque mois. La communion hebdomadaire et même quotidienne entre de plus en plus dans les habitudes. Partout où l'on s'occupe de faire communier fréquemment les enfants, le zèle des curés récolte des fruits abondants. Les triduums eucharistiques sont suivis et appréciés. La Confrérie du Très Saint-Sacrement existe en un certain nombre d'endroits, quoiqu'elle ne soit généralement pas affiliée. Dans beaucoup de paroisses on expose le Très Saint-Sacrement le premier vendredi du mois. Presque partout le curé fait la prière du soir à l'église et tous ceux qui le peuvent en profitent pour faire leur visite au Saint-Sacrement.

Au reste, le tableau suivant nous donnera peut-être une idée plus juste encore de la condition présente des œuvres eucharistiques dans le diocèse. Nous avons pris au hasard 34 paroisses dont la population totale est de 45,358 âmes. Le nombre de communiants dans les 34 paroisses est de 28,810.

Le nombre de familles dans les villages est de..	3,563
Le nombre approximatif des assistances à la messe chaque jour de la semaine est de..	1,934
La moyenne des communions quotidiennes est de.	921
La moyenne des communions hebdomadaires est de	1,891
Le nombre d'hosties consacrées dans l'année est de..	227,481

Voici donc une population de 28,810 communiants qui accuse un total de 227,481 communions dans le cours d'une année.

Ce résultat offre un intérêt tout particulier si l'on tient compte du fait que toutes ces paroisses, moins deux, sont des paroisses rurales, dont la très grande majorité des habitants demeurent à une distance de 1 à 6 milles de l'église, qu'ils ne peuvent atteindre qu'en voiture.

La paroisse de Chicoutimi (cathédrale) a une population de 3,285 communiants, dont la moitié environ sont des cultivateurs résidant à

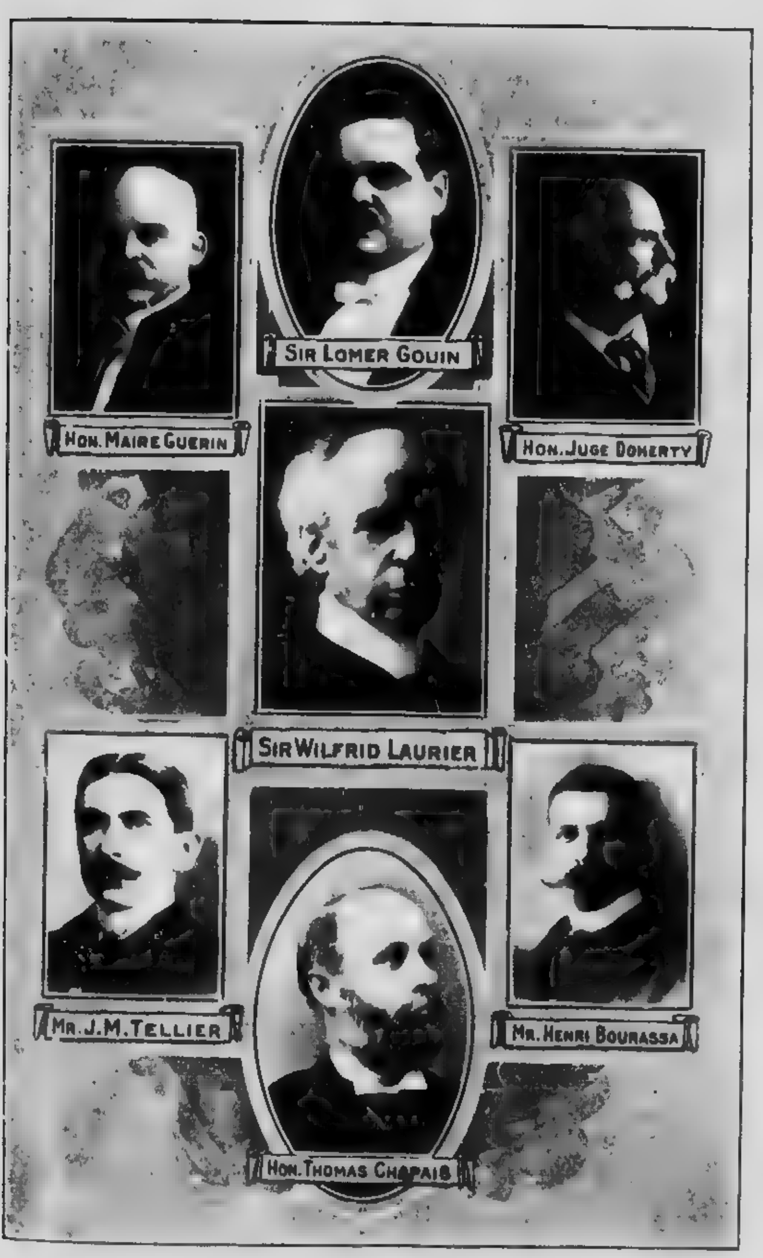
une grande distance de la ville. La moyenne des assistances q
diennes à la messe est de.. .. ..
La moyenne des communions quotidiennes est de.. .. .. ..
La moyenne des communions hebdomadaires est de.. .. .. ..
Le nombre des hosties consommées en une année est de.. ..
a moyenne des communions annuelles par communiant est de

Paroisse du Sacré-Cœur du Bassin (Chicoutimi):

Communiants.. .. ..
Moyenne des assistances quotidiennes à la messe sur semaine.
Communions quotidiennes.. .. ..
Communions hebdomadaires.. .. ..
Hosties consommées en une année .. ..
Moyenne des communions annuelles par communiant.. ..

La paroisse du Sacré-Cœur du Bassin se compose presqu'entièrem d'ouvriers employés dans les grandes usines de la Compagnie de P de Chicoutimi ou dans diverses industries qui se rattachent à la fab tion de la pâte de bois. Un certain nombre d'entre eux font le trav de nuit à l'usine. Le personnel de l'industrie de la pulpe à Chicou si l'on tient compte de ceux qui sont employés la plus grande partie de l'année dans la forêt à la coupe et au flottage du bois, comprend env 800 hommes. Tous n'appartiennent pas à la paroisse du Bassin; mai tous, depuis les Directeurs de la compagnie jusqu'au plus humble des manœuvriers, sont catholiques et canadiens-français. Le succès prodigieux de l'entreprise, qui est peut-être la plus florissante de ce genre en Amérique, il nous plaît de le constater en passant, est l'illustration la plus éclatante de ce que peut produire le génie canadien-français aidé du travail consciencieux d'ouvriers formés à cette grande école de respect, d'honnêteté et de courage viril qu'est l'Eglise catholique. Nous ne croyons pas qu'on puisse trouver ailleurs dans le monde entier un groupe d'ouvriers mieux éduqués, plus sobres, plus moraux, à l'esprit plus d aux allures plus bourgeoises, et disons le mot, plus heureux aussi, que ceux de la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi. Ces belles et puissantes usines qui ne datent que d'hier ont groupé autour d'elles des centaines de familles de huit à douze enfants, dont le chef est généralement propriétaire d'une maison qui ressemble souvent bien plus à un joli "cottage" suburbain qu'à une habitation ouvrière. Au centre, s'élève une vaste et imposante église en pierre, qui n'a pas coûté moins de $60,000, dont le paiement s'effectue graduellement sans imposition forcée, [illegible] les contributions volontaires des ouvriers.

Ceux-ci n'ont jamais permis aux Unions internationales de pén dans leurs rangs. Au contraire, ils ont compris qu'ils pouvaient s fire à eux-mêmes sur le terrain de l'association comme sur tous autres, et ils ont fondé, il y a trois ans, une union locale: la Fédéra ouvrière de Chicoutimi, qui est l'âme de tout leur organisme so économique. C'est en même temps une société éminemment éduc où se discutent une foule de questions et où s'élaborent quantité de projets dont la réalisation apporte toujours aux ouvriers soit une



LES ORATEURS DU CONGRÈS.
SPEAKERS OF THE CONGRESS

mentation de l
récréer honnêt
constitution co
ment de ceux
condition des

Mais le foye
fique esprit ch
les bonnes vol
effluves de la
jusque dans l'
de charité fra
heureux fruits
compris, aimé
chose de neuf.
simplicité, qua
trons, contre-m
sainte, entendre
même, dans l'ap
assister tous en
font tous les fr

Quand l'étra
Compagnie de
flotte sur la pr
suite attirée pa
une auréole de l

On ne s'étonn
partout. Quan
l'ouvrier qu'au-
foi et hommage
et charité, s'ils
qualité d'homm
chose que des t
à Chicoutimi p
pas comme celle
d'argent. C'est
que répandre le
parole et par l'
ployés ; ils leur
et accumulent a
autrement produ

Vous aurions
mais ce rapport
abréger.

Le Séminaire
de cette maison.
cesseurs sur le t
très pieux, servit
d'y faire fleurir
8

mentation de bien-être, soit de nouveaux moyens de s'instruire ou de se récréer honnêtement. Inutile de dire que cette Union s'inspire, dans sa onstitution comme dans sa direction, des principes catholiques, notamment de ceux que renferme l'immortelle encyclique de Léon XIII sur la ondition des ouvriers.

Mais le foyer où s'alimente continuellement et où se purifie ce magni-ique esprit chrétien; le centre véritable où viennent se fondre toutes es bonnes volontés, où germent et se développent sous les chaudes effluves de la grâce divine, pour de là rayonner dans les familles et usque dans l'usine, les saines idées sociales et les sentiments de foi et le charité fraternelle dont nous venons d'énumérer sommairement les ieureux fruits, c'est l'église paroissiale, c'est le Très Saint Sacrement, ompris, aimé et reçu fréquemment. On a l'impression de quelque hose de neuf, en ce pays du moins, mais de grand dans son admirable implicité, quand on voit, le jour de la fête du travail, par exemple, pa-rons, contre-maîtres et ouvriers, s'approcher ensemble de la Table ainte, entendre pieusement la messe solennelle, assister ou prendre part nême, dans l'après-midi, aux jeux organisés par la jeunesse, puis le soir, ssister tous ensemble à une représentation récréative dont les ouvriers ont tous les frais.

Quand l'étranger visite l'important établissement industriel de la ompagnie de Pulpe, il aperçoit de loin le drapeau du Sacré-Cœur qui otte sur la principale usine, et en y entrant, son attention est tout de uite attirée par les statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph dont ne auréole de lumières électriques signale la présence à l'ouvrier de nuit. On ne s'étonne plus alors de voir l'ordre et la bonne entente régner rtout. Quand les patrons ont un tel souci de rappeler sans cesse à ouvrier qu'au-dessus d'eux il y a un Maître commun à qui tous doivent i et hommage, si avec cela ils traitent leurs subordonnés avec justice charité, s'ils leur témoignent en toute occasion les égards dus à leur alité d'hommes et de chrétiens, ceux-ci ne peuvent guère être autre ose que des travailleurs consciencieux et fidèles. L'œuvre accomplie Chicoutimi par les Directeurs de la Compagnie de Pulpe n'est donc s comme celle de tant d'autres industries, exclusivement une œuvre argent. C'est aussi une œuvre catholique et nationale. Ils font plus e répandre le bien-être matériel autour d'eux! par l'autorité de leur role et par l'entraînement de leur exemple, ils éduquent leurs em-oyés; ils leur donnent conscience de leur dignité d'ouvriers catholiques accumulent ainsi à Chicoutimi un capital moral autrement stable et trement productif que le capital argent.

Nous aurions beaucoup à dire des institutions religieuses diocésaines, is ce rapport est déjà trop long, et bon gré mal gré, nous devons réger.

Le Séminaire de la Sainte-Famille compte 260 élèves. Le fondateur cette maison, Mgr D. Racine, premier évêque de Chicoutimi, ses suc-seurs sur le trône épiscopal, NN. SS. Bégin et Labrecque, hommes pieux, serviteurs très fidèles et assidus de Jésus-Hostie, ont eu à cœur faire fleurir avant tout la piété. On peut dire que la communion

fréquente y fut toujours en très grand honneur. Pour être exact, toutefois, nous devons ajouter qu'elle ne devint générale que petit à petit, sous la poussée des Directeurs qui se succédèrent depuis 1880. L'un d'eux, au cours de ses vacances d'étudiant en Europe, avait l'honneur d'être durant quelques jours l'hôte des Salésiens, au Valdocco, près Turin. A l'air discipliné des enfants que recueille et élève cette œuvre institution, à leur assiduité au travail, à leur évidente piété, à la familiarité respectueuse et toute la confiance qui réglait leurs rapports avec leurs maîtres, il comprit la profonde sagesse et l'actualité de la parole si souvent citée de cet incomparable éducateur que fut Don Bosco: "Il n'y a que deux moyens de gouverner les enfants, le bâton et la communion. J'ai choisi le dernier." Le spectacle édifiant de ces centaines d'enfants de la rue se rendant dans la chapelle aussitôt après le lever, se confessant librement, simplement, sans l'ombre de respect humain en grand nombre, durant la messe, et communiant presque tous chaque matin, valut au jeune visiteur plus que la lecture du meilleur traité d'éducation, et l'impression qu'il en rapporta eut sur sa vocation d'éducateur une influence décisive. Aussi, déjà avant le décret de Pie X, la communion fréquente, la communion quotidienne existait au Séminaire de Chicoutimi. Aujourd'hui tous les élèves communient au moins le dimanche et le jeudi de chaque semaine; les 4/5 communient quatre ou cinq fois la semaine; les 2/3 tous les jours. Inutile d'énumérer les résultats obtenus.

Parmi les institutions de filles, l'Ecole Normale et le couvent de Chicoutimi, dirigées par les Révérendes Sœurs du Bon-Pasteur de Québec, avec leurs 90 communions quotidiennes sur 97 communiantes; le couvent des Ursulines de Roberval, dont les 216 communiantes consomment 36,000 hosties en 10 mois; l'Orphelinat de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier, Chicoutimi, dont 30 élèves sur 50 communient chaque jour, méritent évidemment une mention spéciale; car les chiffres ci-dessus témoignent éloquemment de la ferveur qui règne dans ces maisons.

On pourrait en dire à peu près autant des autres institutions scolaires dirigées soit par les Sœurs soit par les Frères, notamment de l'Orphelinat des Frères de saint François Régis, à Péribonca, qui n'est qu'à ses débuts, mais dont les 30 élèves montrent une remarquable piété envers la sainte Eucharistie.

Le culte de la sainte Eucharistie, on le voit par ces quelques notes, a de profondes racines au Saguenay. Ce fut sans doute pour le bon Maître une invitation d'y asseoir son trône et d'ouvrir plus largement aux âmes pieuses de Chicoutimi les trésors de son cœur, par l'institution de l'adoration perpétuelle. L'établissement de cette œuvre, sainte entre toutes, fut départi aux dignes filles du Vénérable Père Eymard, les ***Servantes du Très Saint-Sacrement.***

Arrivées à Chicoutimi en 1903, au nombre d'une quinzaine, ces pieuses filles reçurent d'abord l'hospitalité des Révérendes Sœurs du Bon-Conseil, puis s'installèrent provisoirement l'année suivante dans une maison de la rue Racine. La pauvreté et l'exiguité du local attiraient la ...

passion de tous les visiteurs. La chapelle n'avait pas plus de 8 pieds de haut; mais Jésus était là dans son ostensoir, qu'importait le reste. Le 9 juillet 1904, dans ce modeste local, eut lieu la première cérémonie de vêture et de profession perpétuelle de sujets canadiens et américains. Le 25 mars 1906, la petite communauté prenait possession du couvent actuel, bâti sur une des collines de Chicoutimi. Mais il n'y avait point encore de chapelle. Le Seigneur, toujours bon pour ceux qui mettent en Lui toute leur confiance, avait choisi une famille dont la générosité inspirée par une foi ardente pourvut au temple du Roi de l'Eucharistie. Le 18 juin 1909, Mgr Larocque consacrait la nouvelle chapelle ainsi que l'autel de marbre blanc, et plaçait Notre-Seigneur dans un ostensoir d'or pur. Lui faisant prendre possession d'un trône duquel Il ne descendra plus. Le grain de sénevé a grandi; il n'est pas encore devenu un grand arbre, mais 32 Sœurs professes, novices et postulantes, entourent Jésus de leur amour et le jour et la nuit. Aussitôt qu'elles le purent, les Servantes du T. S. Sacrement établirent l'œuvre de l'Agrégation des laïques, faisant ainsi de leur sanctuaire un centre de dévotion eucharistique pour les personnes du monde.

L'Agrégation compte actuellement 645 membres actifs, dont 425 dames et demoiselles et 220 hommes. Le compte-rendu des adorations pour les quatre dernières années accuse les chiffres suivants:

1907..	2,986 adorations.
1908..	6 677 adorations.
1909..	6 903 adorations.
1910.. .. probablement..	8,000 adorations.

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes.

Comme on le voit, le culte de l'Eucharistie, implanté au milieu des tribus indiennes du Saguenay au prix de tant de souffrances par les missionnaires Récollets, puis étendu et généralisé par les Jésuites et les Oblats, soigneusement entretenu jusqu'à nos jours par nos pieux évêques et notre fervent clergé séculier et régulier dans nos 64 paroisses et nos nombreuses maisons d'éducation et de charité, a produit de précieux fruits. Notamment, il a contribué à garder la foi vive dans le peuple, à protéger les colons ainsi que les ouvriers des villes et des villages contre l'envahissement des fausses doctrines, à sauvegarder la pureté des mœurs, à tremper les caractères et à infuser dans les âmes des vertus domestiques et sociales qui nous justifient de concevoir les plus belles espérances.

L'antique Royaume de Saguenay, en effet, avec son sol d'une étonnante fertilité; avec son domaine forestier le plus étendu et le plus riche de la Province de Québec; avec ses nombreuses chûtes d'eau, source inépuisable de force motrice; avec sa population homogène et entièrement catholique; protégé qu'il est, du reste, contre le flot de l'immigration étrangère par son éloignement des grands centres et par sa chaîne des Laurentides, qui, comme une muraille de Chine, le sépare du reste du monde; possédant tout de même, des moyens de communications faciles dans son chemin de fer et dans son profond fleuve Saguenay qui relie

directement Chicoutimi à l'Europe; ce royaume, dis-je, constitue, à notre avis, une des plus belles réserves nationales canadiennes-françaises et catholiques. Puisse le règne de Notre-Seigneur s'y affermir de plus en plus!

Le rapport qui suit sur « *la dévotion séculaire des Espagnols à l'Eucharistie* » dû à la plume de M. le Chan. *Munaz Reyna*, directeur des œuvres eucharistiques de Malaga, a été envoyé au Congrès de Montréal, comme une préparation au Congrès eucharistique qui se tiendra en Espagne, l'an prochain. La lecture en est faite par le R. P. Pitre de la Communauté des Pères du T. S. Sacrement, de Montréal.

Avant de reprendre son siège, le Rév. Père Pitre transmet à l'assistance le *vœu* formulé par l'auteur, à savoir : « que les Canadiens réunis en Congrès eucharistique à Montréal, sympathisent avec l'Espagne dans la crise religieuse qu'elle traverse, et il demande des prières pour que l'Espagne catholique fasse du prochain Congrès eucharistique, un triomphe nouveau au Christ eucharistique. » Ce vœu est unanimement applaudi.

« LA DEVOTION DU PEUPLE ESPAGNOL A LA TRES SAINTE EUCHARISTIE »

MESSEIGNEURS,

MESDAMES, MESSIEURS,

La théorie scientifique du centre de notre système planétaire fut controversée pendant de longues années, jusqu'à ce qu'enfin prévalut dans les écoles l'opinion du savant chanoine Nicolas Copernic. Cette opinion se résume dans les termes suivants: le soleil est le centre de notre système planétaire, et c'est autour de ce centre que se meuvent la terre et les autres planètes avec leurs satellites.

Selon cette théorie, quand la terre dans son mouvement de rotation, ramène sur nos têtes les irradiations des rayons solaires, les ténèbres s'illuminent, les ombres disparaissent, les horizons resplendissent: c'est le jour radieux; c'est le règne de la lumière, de la clarté, de la splendeur; mais quand le roi des astres a fourni sa course, qu'il est disparu, les ombres reviennent, l'obscurité nous envahit de nouveau, les ténèbres nous enveloppent: c'est la nuit.

Ainsi, la Très Sainte Eucharistie (est), comme l'a dit l'insigne Père Faber, le cœur et le centre de la vie chrétienne et du culte catholique, autour duquel tournent les sacrements comme leurs satellites, les sacramentaux, nous pourrions dire que quand les âmes qui habitent la terre se posent devant le Soleil divin, la Très Sainte Eucharistie, pour recevoir les clartés qu'elle répand autour d'elle, ces âmes vivent dans le plein jour, au zénith du jour eucharistique. C'est ce qui arrive maintenant

aux habitants de la ville si cultivée et si religieuse de Montréal qui prennent part au Vingt-et-unième Congrès Eucharistique International. Voici le jour que le Dieu des tabernacles a fait pour les catholiques de l'Amérique du Nord et pour ceux qui sont venus y recevoir les irradiations et la chaleur qu'envoie le Soleil de l'Eucharistie. *Haec dies quam fecit Dominus.*

Mais tandis que brille ici le beau jour du Vingt-et-unième Congrès Eucharistique International, l'aurore d'un autre jour eucharistique s'approche de l'Espagne. Maintenant, sur ce point de la terre, il y fait nuit. Mais la nation catholique par excellence, n'est-elle pas digne de recevoir dans son sein les clartés de ces jours splendides qui s'appellent les Assemblées eucharistiques internationales? Est-ce que par hasard la foi fervente du peuple espagnol en Jésus au Très Saint-Sacrement, ne mérite pas que brille sur son territoire, le Vingt-deuxième Congrès Eucharistique ?

Il me semble ouïr, à cette proposition, des lèvres de cette auguste assemblée, la phrase biblique du prophète Isaïe : *"Custos quid de nocte?"* Toi, qui viens à nous au nom de l'Espagne eucharistique, comme le représentant des prêtres adorateurs et de la Ligue Sacerdotale Eucharistique, toi qui veilles sur ce mouvement des lignes avancées des fils d'Aaron, que nous dis-tu de la foi du peuple espagnol en la Très Sainte Eucharistie comme élément préparatoire du futur Congrès? *Custos quid de nocte?* (Isaïe, XXIII).

Permettez qu'avant de répondre à votre demande, je vous salue respectueusement et affectueusement au nom de ma Patrie bien-aimée, la nation espagnole, la terre natale de notre illustre patron saint Pascal Baylon, au nom de l'Espagne qui avec le grand Christophe Colomb, envoya les premiers prêtres qui, sur ces nouvelles terres, offrirent le Saint Sacrifice de nos autels, et eurent le bonheur de déposer Jésus-Eucharistie dans la poitrine des fils de l'Amérique. Recevez, auguste Assemblée, la salutation chaleureuse que par l'entremise de ce prêtre, le dernier de ceux qui lui appartiennent, vous envoie affectueusement la catholique Espagne.

Pour rendre plus brève l'exposition de notre sujet, nous diviserons l'histoire eucharistique, en trois époques : la première depuis la prédication apostolique jusqu'au troisième Concile de Tolède ; la seconde jusqu'à la découverte des Amériques, et la troisième depuis la découverte des Amériques jusqu'à nos jours.

I

La foi des enfants de l'Espagne en la divine Eucharistie est aussi ancienne que le christianisme, et nous pouvons l'esquisser en nous servant de ces symboles par lesquels le Seigneur Dieu d'Israël voulut maintenir et conserver la foi de son peuple, durant les quarante années qu'il voyagea dans le désert, cheminant vers la Terre Promise. Jéhovah lui

envoya le pain du ciel, comme dit le Livre sacré de l'Exode, et une [illegible] en forme de colonne qui éclairait ses pas pendant les obscurités [illegible] nuit, tandis que lui faisant ombre elle le préservait pendant le jour [illegible] ardeurs du soleil. Le Seigneur a fait une chose semblable pour [illegible] enfants de l'Espagne en leur accordant la grâce de la foi par le m[illegible] de la prédication de l'Apôtre saint Jacques.

Depuis l'invention du corps du bienheureux apôtre, vérifiée a[illegible] du siècle dernier, fait authentiquement confirmé par l'Archevê[illegible] Chapitre et les autorités de la cité de Santiago de Compostelle [illegible] lice); la venue de cet apôtre (saint Jacques) en Espagne [illegible] travaux apostoliques dans la région aragonaise, particulièrement [illegible] la ville de César-Auguste, aujourd'hui Saragosse, sont une vérité [illegible] riquement certaine. Là, le célèbre fils de Zébédée, Jacobus, célébr[illegible] divins mystères; là, il illumina des splendeurs de la foi les inte[illegible] de ses premiers auditeurs, sur qui il fit pleuvoir, dans le Saint Sa[illegible] la manne du ciel, le corps sacré du Christ.

Ce fut alors, le 2 janvier de l'an 40 de l'ère chrétienne, que l'i[illegible] gable apôtre, se reposant des labeurs du jour et se trouvant pr[illegible] rivage de l'Ebre, entendit ces harmonies célestes, précurseurs de [illegible] visite extraordinaire dont il plut à la Très Sainte Vierge de fa[illegible] son envoyé en terre d'Espagne. Après que les chœurs angélique[illegible] chanté l'*Ave Maria*, ils remirent à saint Jacques la colonne de ma[illegible] la petite image qu'elle devait porter. Notre-Dame promit à son [illegible] aimé que le pilier béni, emblème et signe de son amour, soutiend[illegible] conserverait à travers les siècles la foi des fils croyants de l'Espa[illegible]

Conformément aux indications de la Vierge Immaculée, [illegible] éleva autour de la sainte colonne une modeste chapelle, le premier t[illegible] dédié en ce monde à la Mère de Dieu, dans lequel se célébrai[illegible] divins mystères et où les premiers chrétiens recevaient tous les jo[illegible] la Sainte Communion. L'office liturgique de Notre-Dame du P[illegible] approuvé et ordonné dans toutes les églises d'Espagne le 12 octobre par Sa Sainteté Pie IX, est un témoignage remarquable en faveur de la [illegible]dition aragonaise, qui nous montre la foi du peuple espagnol alimentée non plus par la manne du désert, mais par la Très Sainte Euchari[illegible], et éclairée non par une colonne aérienne et lumineuse, mais par le [illegible] béni apporté miraculeusement à cette terre.

Cette divine semence cultivée par les sept hommes apostoli[illegible] envoyés plus tard par l'apôtre Saint Pierre afin de continuer l'o[illegible] du protomartyr du Collège Apostolique, commença à produire [illegible] fruits multiples et variés dans tous les alentours de cette P[illegible] Romaine, qui en même temps qu'elle embrassait la doctrine du [illegible] prenait l'habitude de fréquenter la Sainte Table. Mais quand [illegible] puissant des empereurs romains se leva pour détruire, s'il était p[illegible] cette Table Sacrée et pour en arracher ses fervents convives, les m[illegible] faits qui se produisaient dans les catacombes de Rome, se renouv[illegible] dans ces régions. Les catacombes de Sainte Engrace à Saragosse [illegible] cavernes saintes du Sacré-Mont de Grenade, furent témoins de la pré[illegible]sence réelle de Jésus au Très Saint-Sacrement. Dans ces lieux v[illegible]rables, il se donnait en communion aux fidèles, les nourrissant [illegible]

ortifiait pour résister à la cruauté inouïe des Dece, des Maxime et des Dioclétien dont les violences firent d'innombrables victimes, très particulièrement à Saragosse, où s'élève un temple grandiose aux nombreux martyrs immolés dans cette cité près du Pilier Marial.

Le Sang Précieux du Christ qui, par la communion produisit ces glorieux martyrs appelés Laurent et Vincent, Fructueux et Narcisse, Léocadie et Eulalie, Justine et Rufine, Cyriaque et Paula avec d'autres sans nombre, féconda le sol de l'Espagne et le peupla de chrétiens éprouvés et fervents, comme l'atteste saint Jérôme dans sa lettre à Lucinien, séculier de la Bétique marié à Théodora. Saint Augustin l'atteste de même dans sa cinquante-quatrième épître à l'évêque Jénarol, où il lui recommande la conservation de cette belle pratique de la communion quotidienne. Une preuve très éloquente de la foi du peuple espagnol en l'Eucharistie est le Décret du fameux Concile appelé: *de Aquis Coenis*, (Compostelle) réuni par ordre du Pape saint Léon pour écarter les périls des priscillianistes et de l'irruption des barbares. Les Pères ordonnèrent que le Très Saint-Sacrement serait exposé dans le tabernacle, afin d'animer la foi professée par les chrétiens et la conserver au moyen de l'adoration du Très Saint-Sacrement. A partir de l'année 418 dans laquelle se tint le Concile précité, commença à Lugo l'exposition de sa Divine Majesté, coutume qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans l'Eglise Cathédrale.

En outre du Concile de *Aquis Coelenis*, celui de *Illiberis*, le premier de Saragosse, le premier et le second de Tolède, témoignent du culte et de la discipline eucharistique à cette époque, qui atteignirent leur apogée dans la célèbre Assemblée de Tolède convoquée sur les instances du fils de Léovigilde, le célèbre Récarède. Celui-ci était parvenu à étendre sa domination sur toute la Péninsule Ibérique, en unissant le royaume des Suèves à l'empire Visigoth; mais l'unité de la foi catholique manquait pour fondre les diverses tribus que comprenait le nouveau royaume.

Le troisième Concile de Tolède fut la reconnaissance solennelle de la souveraineté sociale du Christ dans notre Espagne. Divisée d'abord en tribus ou nations différenciées par leurs religions, soumise plus tard à l'empire romain, et assujettie depuis au joug puissant et terrible de la barbarie des Suèves, des Goths, des Visigoths, elle vit arriver avec une allégresse indicible le jour du 8 mai de l'année 589. Ce jour-là, firent serment au pied du trône de Jésus-Christ au Très Saint-Sacrement, les Galiciens, les Visigoths et les Hispano-Romains, les vainqueurs et les vaincus, les ariens d'hier et les catholiques d'aujourd'hui chantent d'un commun accord le Symbole de Nicée: "Nous croyons en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu engendré et non fait, consubstantiel au Père." Alors, dit un historien de cette assemblée, retentit la voix puissante du Christ Jésus, qui fait toujours ce qu'elle dit, et qui répond au Credo des Espagnols en disant: "Espagne, dès aujourd'hui tu es une Nation. N'oublie pas que tu nais en confessant ma divinité." Et c'est bien là, Messieurs, le caractère propre et providentiel de notre nation. Celui-là n'entend pas l'histoire, qui ne voit pas que l'Espagne

n'existe au milieu des peuples que pour défendre et propager la raineté sociale de Jésus au Très Saint-Sacrement, comme cela s depuis le troisième Concile de Tolède jusqu'aux Rois Catholiques

II

Vous me direz que toutes les gloires du trône de Recarède, so étendard de l'unité catholique placé sur les hauteurs de Tolède, disparurent bien vite, le trône et la bannière s'enfonçant les eaux ensanglantées du Guadalete, pour laisser passage au Coran. L'Espagne eucharistique mourut-elle? Non, Messieurs.

Regardez les rochers de la Auseba et vous verrez le vaillant P implorant le secours divin dans la grotte de Covadonga où il as les troupes chrétiennes pour ressusciter l'empire et la souverainet Jésus-Eucharistie.

"Si on lit impartialement notre histoire, a dit l'éminent car Sancha, on ne pourra se dissimuler que la lutte séculaire de la quête fut soutenue et couronnée de succès par la vertu et l'attraction Sacrement Eucharistique, d'où Jésus-Christ, irradiant d'abondant mières sur les chrétiens, et échelonnant les miracles des Hosties sacrées en diverses régions, leur traçait les grandes lignes de dé qu'ils devaient suivre et leur communiquait l'unité d'action et l'ene héroïque pour guerroyer contre les Maures et vaincre les ennemis d chrétien."

Depuis le troisième Concile de Tolède, il n'y a dans notre histoire pactes, ni serments, ni codes, ni batailles, ni victoires, ni conquêt monuments notables qui n'aient été conçus et exécutés si ce n'est prenant pour base la souveraineté sociale de Jésus-Christ et sa prés réelle dans le Sacrement de l'Autel.

"La Ligue de Galice et d'Asturie, ou encore le pacte de Pélage, fon en 716 dans la grotte de Cavadonga, prescrit le respect et la vénérat du Très Saint-Sacrement, et exige des guerriers l'assistance à la M et la sainte communion avant d'entreprendre la bataille contre es Maures. De cette foi ardente, de cette confiance absolue dans le Sacre ment eucharistique naquit la coutume des coffrets et des chariots bataille dans lesquels la Sainte Eucharistie était conduite à la tête armées chrétiennes, ce dont témoignent les coffrets précieux qui se co servent encore: celui de Jaime le batailleur à Daroca, celui du C Burgos, celui des rois d'Aragon à Barcelona, celui de saint Ferdinan et d'Isabelle à Grenade. On exposait, planté sur ces chariots, le pennon royal, tout couvert de symboles et d'emblèmes se rapportant à l'Hos consacrée".

Ce fut après avoir assisté au Saint-Sacrifice et avoir reçu la sa communion des mains des ermites Voto et Félix, que se réunirent dan l'ermitage de Notre-Dame de la Cave, près de Jaca, les trois cents gen tilshommes qui proclamèrent l'indépendance chrétienne des royaum de Sobrarbe, de Navarre et d'Aragon et les délivrèrent de la dominatio sarrasine; et en vertu de ce même pacte, la ligue de Sobrarbe exigea p tard des garanties de justice et de liberté des Rois de Léon, et les obli-



Quelques évêques entourant le cardinal Légat chez les Sœurs Grises

Some of the visiting Bishops and Cardinal Legate at the Grey Nunnery

à consigner da
qui règne et q
" De même
célébration de
députés étaien
pouvoir prend
Le même e
posé au début
de rectitude a
entendu la M
ent devant
recevait au m
royaume, à ce
Etats, et que.
Sous sa puiss
valeur et la l
sa dignité, re
ment secret,
mienne, règne
jusqu'aux por
Les quatre
es eucharisti
ensuite l'indé
législation, le
Les Maures
d'Aragon, et
Christ au Sa
égue au San
dans les bata
en gantees
se élégan
dédiée à l'Ag
par Ferdinan
Sacrement da
Mais si gr
lant cette gl
souveraineté
temps étaien
lisés par le C
la Cath
historique de
fut apr
monta sur 30

Avant la
est grandes
Ch Quin

à consigner dans leurs chartes que Notre-Seigneur Jésus-Christ est celui qui règne et qui gouverne le royaume ".

" De même, les Vasques ne prêtaient serment qu'au moment de la célébration de la Messe, à l'autel placé sous l'arbre de Gueraica, et les députés étaient obligés d'y assister comme condition nécessaire pour pouvoir prendre part aux sessions et aux résolutions des délégations ".

Le même esprit informe la loi d'Aragon, dans laquelle selon le pacte posé au début, les rois sont obligés à donner des garanties de liberté et de rectitude avant d'être consacrés et d'exercer leur pouvoir. Après avoir entendu la Messe et reçu la sainte communion, ils devaient prêter serment devant la Divine Majesté des autels, et le grand Justicier qui le recevait au nom des Etats, déclarait qu'ils avaient été élus chefs du royaume, à condition de conserver les droits et les libertés des mêmes Etats, et que, s'ils ne le faisaient pas, l'élection serait tenue pour nulle. Sous la puissante influence eucharistique, le peuple Aragonais, dont la valeur et la bravoure n'ont pas leurs pareilles dans le monde, conserve sa dignité, repousse la tyrannie, bannit de ses lois la torture et le jugement secret, délivre les Baléares et Valence de la domination agarénienne, règne sur la Méditerranée et porte le nom glorieux de la Patrie jusqu'aux portes de l'Asie.

Les quatre pactes ici mentionnés sont les quatre grands piliers de la foi eucharistique sur lesquels s'élève l'indépendance régionale d'abord, ensuite l'indépendance nationale, et sur lesquels se fondent l'autorité, la législation, les libertés (fueros) et la puissance militaire de notre pays.

Les Maures, dit un historien, furent vaincus par la croisade de Jaime I d'Aragon, et pour témoigner que cette victoire est due au pouvoir du Christ au Saint-Sacrement, le roi don Jaime lui dédie mille églises, et érige au Sanctuaire de Daroca le coffret eucharistique qu'il avait porté dans les batailles, pour que s'y gardent les corporaux et les Hosties ensanglantées et cachées à Luchante. Saint-Jean-des-rois de Tolède, église élégante et d'un mérite artistique incomparable, est de même dédiée à l'Agneau-Immaculé en actions de grâces des triomphes obtenus par Ferdinand le Saint, qui consacre toute l'Espagne au Très Saint-Sacrement dans la Cathédrale de Tolède.

Mais si grands que soient les triomphes obtenus par nos rois, pendant cette glorieuse épopée de sept siècles, pour étendre l'empire de la souveraineté au Christ Eucharistique sur les territoires qui en même temps étaient reconquis à l'Espagne, la découverte de l'Amérique, réalisée par le Génois Christophe Colomb avec l'aide et la protection d'Isabelle la Catholique, porte à son apogée et ferme dignement la période historique de la foi eucharistique du peuple espagnol.

Ce fut après avoir communié avec ses équipages que l'intrépide Colomb monta sur ses caravelles, pour affronter les sombres mystères des océans.

III

Avant la découverte des Amériques et l'accroissement des possessions espagnoles pendant les règnes de l'empereur Charles I d'Espagne ou Charles-Quint d'Allemagne, et surtout du grand Philippe II, on pût

affirmer que le Soleil Divin de l'Eucharistie dominait tout le royaume à tel point qu'il n'y en avait pas un coin qui manquât de recevoir la lumière du Dieu du Sacrement: *Non est qui se abscondat a calore ejus.*

Nous sommes arrivés à la troisième période indiquée pour examiner la foi du peuple espagnol dans l'Eucharistie, c'est-à-dire au XVIe siècle, marqué dans l'histoire générale de l'Eglise par le célèbre Concile de Trente.

L'influence importante que les prélats et les théologiens espagnols exercèrent au Concile de Trente, est connue de tous; je vous rappellerai à ce propos cet avis des Pères: "*hodie sessio non celebratur, quoniam Lainez infirmatur.*" Les théologiens espagnols avec Salmeron, Lainez et Pierre de Soto, portèrent le "*pondus diei et aestus*" à la tête de ces mémorables sessions, et ce furent eux qui proposèrent au Concile de restaurer la pratique de la communion fréquente et quotidienne, ce qu'acceptèrent avec grande joie les Pères dans la vingt-et-unième session.

C'est pourquoi il n'y a pas lien de s'étonner, si, à partir de cette grandiose Assemblée, et à peine la doctrine de la communion fréquente et quotidienne enseignée par les Pères de Trente connue du peuple espagnol, la fréquentation de la Table Sainte et l'adoration publique et solennelle de l'auguste Sacrement se développèrent si magnifiquement en Espagne. Saint Ignace de Loyola avec sa Compagnie illustre et aguerrie; sainte Thérèse de Jésus avec saint Jean de la Croix et les nobles enfants du Carmel; saint Pierre d'Alcantara avec ses frères, les fils et les imitateurs fidèles de leur saint Patriarche saint François, l'apôtre de la charité envers les malades, saint Jean-de-Dieu, avec ses frères hospitaliers, et beaucoup d'autres hommes insignes dans la piété et dans la science, promurent et propagèrent la pratique de la communion fréquente en harmonie avec les enseignements du Concile de Trente; ce furent eux qui formèrent cette belle constellation eucharistique autour de Jésus au Saint-Sacrement dans le ciel de l'Eglise d'Espagne durant les XVIe et XVIIe siècles

Il faut avouer cependant, que malgré tous les efforts de nos rois pour empêcher l'entrée des doctrines protestantes et jansénistes dans le sein de l'Eglise espagnole, les pays étrangers imprégnés de ces doctrines anti-eucharistiques qui devaient nécessairement produire des résultats mortels à la communion fréquente finirent par s'y faire jour; ce qui fit qu'on ne communia plus qu'une ou deux fois par semaine dans les maisons religieuses et que furent rares les personnes qui fréquentèrent le Banquet Eucharistique dans les siècles postérieurs. Depuis la seconde moitié ou plutôt depuis le dernier tiers du XIXe siècle jusqu'à nous, très particulièrement depuis le Décret *Sacra Tridentina Synodus*, une puissante réaction eucharistique s'est opérée dans le peuple espagnol, puisque l'on compte aujourd'hui par milliers les communions des dimanches et des jours de fête dans beaucoup d'églises des principales villes du royaume.

Il est impossible d'insérer dans les étroites limites de ce mémoire, tous les témoignages éloquents de la foi eucharistique du peuple espagnol pour l'adoration de l'auguste Sacrement pendant l'époque moderne de notre histoire. Depuis le beau temple du *Corpus Christi* érigé au commencement du XVIIe siècle par l'archevêque de Valence, si dévot

l'Eucharistie, jusqu'à la modeste chapelle dédiée à Tolosa, il y a trois ans, à l'adoration du Très Saint-Sacrement que pratiquent les religieux de la Congrégation fondée par le Vénérable Père P. Julien Eymard, la péninsule Ibérique est parsemée de monuments, d'associations et de confréries du Saint-Sacrement, l... unes antérieures, les autres postérieures à celle de Sainte-Marie de la Minerve, fondée par Paul III, publiant toutes, la foi du peuple espagnol à l'Eucharistie. Ainsi s'explique la splendeur et la magnificence des processions du *Corpus*, pour lesquelles on conserve comme autant d'insignes reliques, les riches et artistiques custodes d'or et d'argent qui, imitant la litière des anciens rois, servent au Roi Suprême, au Christ-Eucharistie pour circuler à travers les rues et les places des cités espagnoles.

Il est certain qu'aujourd'hui il ne reste plus que des vestiges de ces associations, parce que les vents arides et brûlants de l'impiété moderne ont desséché notre terre, flétrissant tant d'institutions eucharistiques pour la restauration desquelles nous attendons avec anxiété le prochain Congrès Eucharistique International. Cependant le nombre des Adorateurs du Très Saint-Sacrement va croissant dans notre Espagne, se développe tous les jours et couvre le pays tout entier d'une splendide moisson eucharistique. C'est ce que proclament l'adoration perpétuelle toujours vivace dans l'antique Basilique de Lugo, la multitude des villes espagnoles où se pratique l'exposition des Quarante-Heures. C'est ce que proclament ces chœurs de vierges, magnifique efflorescence de notre terre eucharistique: les Esclaves du Très Saint-Sacrement, l'Institut de espagnoles où se pratique l'exposition des Quarante-Heures. C'est ce que proclament cette armée innombrable d'adorateurs nocturnes dans tous les diocèses de la péninsule, et surtout cette illustre pléiade de milliers de prêtres-adorateurs qui, avec les Religieux du Tres Saint-Sacrement, forment autour des tabernacles de toutes nos églises la cour du Divin Roi.

Pour terminer le résumé que nous venons de faire, des dernières manifestations de la foi eucharistique du peuple espagnol, je vous dirai un mot de l'action sociale eucharistique réalisée en Espagne jusqu'aujourd'hui.

Deux Congrès Eucharistiques nationaux, de grande importance, y ont été tenus, celui de Valence convoqué en 1893 par le Cardinal Sancha, et qui fut célébré par un grand concours de Prélats et d'Associés inscrits au nombre de cinq mille et celui qui eut lieu trois ans plus tard à Lugo sur l'invitation du Prélat de ce siège épiscopal, l'excellentissime seigneur Don Benito Murua. Il ne fut pas inférieur au précédent, et saint Pascal Baylon y fut proclamé Patron des Œuvres Eucharistiques espagnoles, un an avant que Sa Sainteté Léon XIII proclamât et désignât l'humble convers franciscain avocat et protecteur des Œuvres Eucharistiques du monde entier.

Trois Assemblées eucharistiques se sont tenues aussi à Saragosse, à Lugo et à Séville; elles eurent pour objet principal l'organisation des centres eucharistiques pour le meilleur gouvernement et le service de l'action eucharistique en Espagne.

Il est certain, comme il a déjà été dit précédemment que le Décret

sur la communion fréquente, a été merveilleusement mis en pratique pa
les catholiques espagnols, avec la coopération puissante de l'archico
frérie de la Ligue Sacerdotale Eucharistique qui compte déja
Espagne, quinze mille huit cent douze prêtres. Il est indéniable q
manque pour illustrer la foi fervente du peuple espagnol un Cong
International qui soit comme un phare lumineux répandant ses clart
sur tout le territoire espagnol, et mettant à profit les précieux élém
que renferme aujourd'hui l'Espagne Eucharistique, ranime la foi, r
suscite les anciennes associations et indique enfin les routes que
suivre l'action eucharistique pour arriver à la restauration du cult
l'Eucharistie.

Vous me direz peut-être, que les circonstances actuelles que trav
la nation espagnole dans l'ordre politico-religieux, ne sont pas les p
favorables à la réalisation de l'arrêté pris par le Comité directeur
Congrès Eucharistiques Internationaux et accepté par Son Eminenc
Cardinal Archevêque Primat de Tolède, de célébrer en Espagne
prochain, 1911, le vingt-deuxième Congrès Eucharistique Internatio
Pour répondre à cette objection, il me suffira de vous rappeler le ha
et grandiose exemple que vient de donner aux catholiques du mon
entier la foi catholique du peuple espagnol, lorsque l'immense major
de la nation espagnole s'est levée comme un seul homme à la voix
leurs vaillants Prélats pour adhérer à la belle et énergique protesta
qu'ils faisaient respectueusement devant les hauts pouvoirs, afin d
tenir la suspension des projets de loi et de dispositions ayant pour
la diminution des Ordres Religieux et l'affaiblissement de la foi ca
lique. Il y a encore de la foi en Espagne! Sa Sainteté Pie X a
très consolée par de si belles manifestations.

Pour moi, j'estime qu'au milieu de ces aridités qui règnent dan
désert de l'incrédulité et de l'impiété, et qui, pour notre malheur
pris en Espagne leurs lettres de naturalisation, et malgré ces ar
j'estime que le Dieu de l'Eucharistie veut donner à la nation espagn
la Manne Divine et les torrents de grâces qui jaillissent du Cœu
Jésus-Eucharistie, par le moyen du prochain Congrès Eucharistique I
ternational, auquel vous invite par le dernier de ses enfants, l'Esp
Eucharistique qu'ont formée les fils de saint Jacques et de la Vierg
Pilier

M. l'abbé *Prud'homme*, secrétaire de l'archevêché de Saint-Boniface, traite ensuite de l'état de la piété eucharistique au Manitoba et dans le Nord-Ouest du Canada.

ETAT DE LA PIETE EUCHARISTIQUE AU MANITOBA

En parcourant les annales des premiers temps apostoliques du Nord-Ouest, on se sent invinciblement saisi d'un sentiment d'admiration à la pensée des souffrances et des privations de tous genres endurées avec un courage héroïque par ces chevaliers du Christ. Ne nous demandez pas à quelle source ces athlètes de la foi allaient fortifier leur âme, car ils ont pris soin eux-mêmes de nous confier le secret de leur touchante confiance. Ils se retrempaient dans le sang de leur Rédempteur. Sur la plage déserte, au sein de la forêt vierge ou sous la loge de [illegible] sauvages ne respirant que la guerre sanglante, rapines et satisfaction des sens, le missionnaire offrait le saint Sacrifice de la messe pour la conversion de ces barbares, et demandait à Jésus-Hostie de féconder la semence jetée en terre par son serviteur. Aussi bien, le triomphe de la foi dans ces vastes contrées, plongées naguère dans les honteuses servitudes du paganisme et des vices qu'il engendre, montre sous un jour lumineux la vie débordante qui s'échappe du Sacrement d'Amour. C'est bien au sein de ces peuples primitifs, que l'on touche du doigt pour ainsi dire, la transformation qui s'opère dans ces âmes neuves par la manducation eucharistique. Mais il semble qu'il fallait pour triompher des préjugés séculaires des tribus nomades de l'Ouest, et élever leur intelligence à la hauteur des vérités évangéliques, non seulement le martyr quotidien de toute une vie de fatigue et d'abandon, mais le sacrifice sanglant sous la hache meurtrière de ces barbares. Le Père Aulnault, S.J., sera la victime pure dont le sang coulera sur les rives désolées de l'Ile-au-Massacre.

On rapporte que trois jeunes Sioux, fils d'une veuve, s'acharnèrent sur le Père Aulnault, et lui enfoncèrent le crâne au moment où il élevait la main pour absoudre ses compagnons de voyage. Ils s'emparèrent de son calice. Dieu les punit d'une manière épouvantable de ce sacrilège. Le premier soir du campement, au moment où ils s'apprêtaient à prendre leur repas, l'un des trois se levant tout à coup, poussa un cri affreux et tomba foudroyé. Le lendemain soir, le second mourait dans les mêmes circonstances. La mère, en essuyant ses larmes, dit alors : "Je sais la cause de mes malheurs. C'est le Manitou de la robe noire qui a foudroyé mes deux enfants." Et au même instant, elle prit le [illegible], le jeta au fond d'une rivière, et le dernier de ses fils fut épargné.

Il semblerait que le sang versé sur le Lac-des-Bois criait vengeanc
comme celui d'Abel. Tandis que les sauvages des Prairies courba
leur front sous l'eau régénératrice, les aborigènes du Lac-des-Bois
meuraient réfractaires à la grâce.

Un jour, Mgr Langevin assistait à leur traite à l'île Wabiscong. J
qu'à ce jour, ils avaient refusé d'écouter le missionnaire. Monseign
demanda la permission de leur parler. Ils se montrèrent peu dispo
à se rendre à cet appel; toutefois ils promirent de rendre réponse le
demain. Le jour suivant Monseigneur et ses prêtres qui l'accom
gnaient offrirent le saint Sacrifice de la Messe pour la conversion de
infidèles. A peine les messes étaient-elles terminées, que les chef
naient annoncer à Monseigneur qu'ils permettaient à ses missionna
de leur parler *d'Ecoles Industrielles*. On sait que depuis, grâce
écoles, bon nombre de conversions ont eu lieu. Le Dieu Eucharist
avait dompté le cœur endurci de la tribu la plus païenne de l'Ouest
On l'a répété bien souvent, c'est par le sacrement de son amour q
Christ a pris possession de nos immenses prairies. Jésus-Hostie, m
encore que la colonne lumineuse qui couvrait l'Arche sainte, et dirig
le peuple de Dieu vers la terre promise, a illuminé les intelligences,
chauffé les cœurs, et fortifié les volontés de ces pauvres enfants
nature.

Les missionnaires ont constaté souvent que là où le saint Sac
avait été offert, les invocations démonologiques des forts en méd
étaient frappées d'impuissance. C'est que le Christ sur nos au
comme sur l'étendard de la croix, terrasse les puissances infernales,
laisser s'épancher de son côté ouvert les immenses trésors de ses g
et s'emparer des âmes par l'excès de son amour pour elles. Il
prenait bien les effets merveilleux de l'Eucharistie pour l'établiss
du règne de Dieu dans l'Ouest, le premier évêque de la Rivière-R
Mgr Provencher. A cette époque, on ne connaissait presque jam
pain au repas, et il arriva à Mgr Provencher de souffrir de la faim
le manque absolu de toute nourriture. Et pourtant, ce saint évêqu
à sa disposition les argents nécessaires pour avoir une table conv
C'est qu'il donnait tout à ses missionnaires, afin qu'ils pussent
quelque chétive cabane, où l'Hostie sainte pût être exposée, et bé
ce trône élevé au prix de bien des larmes et des souffrances, la
tion de ce pays.

Mgr Provencher travailla de ses propres mains à la constr
sa cathédrale et de son évêché. Et depuis, que de missionnaires o
cet exemple. Elles ne sont pas rares les *maisons-chapelles* qu
construites en grande partie par le missionnaire. Dans un gran
bre de paroisses, des églises substantielles, dont quelques-unes po
rivaliser avec celles des paroisses du Saint-Laurent, ont été con
mais nous comptons encore un nombre considérable de mais
pelles. Quelques-unes sont tellement pauvres que le prêtre peut
empêcher le vin de geler durant l'hiver. Nous comptons 104 ég
prêtres résidents, 100 chapelles de mission, 60 églises ou cha
Ruthènes du rite ruthène, 1 collège, 1 petit-séminaire, 30 co

hôpitaux, 1 hospice, 1 maternité, 1 crèche, 3 orphelinats, 1 école industrielle et 9 écoles-pensionnats, autant d'endroits où le Dieu de l'Eucharistie reçoit les adorations de 123,073 catholiques, dont 78,073 du rite latin, et 45,000 du rite ruthène.

Nous sommes heureux de le dire ici, les catholiques de l'archidiocèse de Saint-Boniface ont hérité de leurs pères dans la foi, du respect et de la dévotion envers le Saint-Sacrement. Dans nos paroisses, la Fête-Dieu se célèbre avec éclat et piété. Sur le parcours de la procession, se dressent des arcs de triomphe, couverts de banderolles et de draperies. Les chemins sont ornés de verdure, tandis que les reposoirs chargés de fleurs, se dressent sous les portiques de catholiques honorés de recevoir la visite du Christ. La communion du premier vendredi du mois est solidement établie partout, tandis que la cathédrale et plusieurs autres églises des différentes paroisses, voit chaque semaine une foule nombreuse assister à l'Heure-Sainte. Partout, un nombre de plus en plus nombreux de fidèles, répondant aux vœux de Pie X, s'approchent chaque semaine et même pour une élite, chaque jour, de la Table Sainte.

Nous assistons en ce moment dans l'Ouest au spectacle réconfortant d'une intensité merveilleuse dans la vie catholique. Le drapeau du catholicisme se déploie sous la brise de l'Ouest, dans tous les coins du pays. Nous sommes en bonne voie de placer sur tous les coins stratégiques, des autels d'où rayonne l'influence de la foi catholique. Les prêtres se prodiguent avec un dévouement admirable pour soutenir le zèle de ces groupes nouveaux qui surgissent avec une fécondité étonnante. Les catholiques se comptent et se forment en cette phalange invincible qu'on appelle la Paroisse. Ces paroisses naissantes ne se laissent jamais entamer. Elles essaiment plutôt et la vie catholique coule à pleins bords. Cette floraison extraordinaire promet une abondante moisson pour l'avenir. Fondées dans le dévouement et le sacrifice, ces chrétientés nous permettent d'espérer un avenir consolant pour la jeune Eglise de l'Ouest. "*Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.*" — Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouira ma jeunesse," peuvent répéter ces noyaux de paroisse qui s'imposent des sacrifices énormes pour faire briller dans la prairie la croix du salut.

Cette marche triomphale de l'Eglise nous donne droit de [illegible] nos cœurs aux plus consolantes espérances pour l'avenir, parce que les œuvres fondées dans le sacrifice ne peuvent manquer d'attirer les bénédictions de Dieu. Ce n'est point cependant sans des difficultés de toutes sortes que se poursuit encore à l'heure actuelle cette marche conquérante et triomphante du Christ-Hostie à travers nos plaines sans fin. A un moment même on aurait cru l'œuvre catholique paralysée. En effet, l'arrivée dans nos contrées de peuples, venus de tous les points de la vieille Europe avec leur langue et même leur rite divers, semblait une difficulté insurmontable. Où, en effet, trouver des prêtres, parlant toutes ces langues, et pouvant desservir ces populations? Allemands, Hongrois, Polonais, Italiens et Flamands purent cependant bientôt trouver dans le clergé séculier et régulier des prêtres parlant leur langue.

La difficulté semblait plus grande et insoluble pour ce qui concerne

les populations du rite ruthène. Les schismatiques et certaines se protestantes escomptant l'embarras dans lequel se trouvait l'épiscopat l'Ouest, s'efforcèrent de semer le trouble et la division parmi ces gens. Mais ils avaient compté sans le dévouement des prêtres belges, canadiens-français et français. Bravement et sans crier héroïsme sur tous les toits, humblement mais héroïquement, ces prê s'imposèrent l'étude de la langue ruthène, afin de pouvoir se dévo plus complètement à l'œuvre du Christ Eucharistique, au milieu d bonnes populations, où les RR. PP. Basiliens exercent déjà un apost si fécond.

Grâce à ce dévouement qui fait de jour en jour des recrues tou plus nombreuses, parmi nos jeunes prêtres de langue française, le blème des langues et des rites est en voie sûre de se régler.

C'aurait été, en effet, une erreur grave et une faute lamentable chercher à amener ces divers peuples à une uniformité de langue, parer aux inconvénients de l'heure présente. L'expérience est là prouver, quoi qu'on en dise en certains milieux, que l'abdication de langue entraîne hélas et comme fatalement l'apostasie de la foi. Il n'y a pas de raisonnement qui tienne devant le fait brutal, dont la cons tion est quotidienne. Il y a mille fibres intimes de l'âme, que la lang maternelle seule fait vibrer avec une émotion intense, créant une men lité particulière, et qui cessent de répondre aux échos d'une lan étrangère. Quand ces liens se brisent, on obtient une transformat dangereuse. Un catholique qui se dépouille de sa langue pour embras celle de la majorité, risque fort d'épouser également la manière de pe et de croire de cette majorité. Et certes, nous pouvons le dire sans crainte, nul plus que l'archevêque de Saint-Boniface n'a compris, et ne comprend encore cette vérité. Il s'est donné beaucoup de mal pour ner à chaque nationalité et à chaque rite des prêtres de même langue et de même rite, et à cet effet, il s'est rendu à Vienne même, voir l'Em pereur d'Autriche. Aussi, nul plus que lui ne s'est fait le défense ce droit naturel et imprescriptible que les fidèles ont d'apprendre naître et à prier Dieu en la langue que Dieu leur a donnée.

Et c'est ainsi qu'en travaillant à donner à chaque race des prê parlant sa langue, il a travaillé à conserver à l'Eglise des mill fidèles, et à Jésus-Hostie des cœurs heureux de le recevoir dans son guste sacrement.

Nous avons donc bien raison d'espérer que Jésus-Hostie qui nous a protégés dans le passé, et qui a suscité tant de dévouement jusqu' jour, continuera de protéger l'Eglise de l'Ouest, afin qu'elle reste à son passé de gloire.

Après ce dernier rapport, le secrétaire annonce que le temps manque pour la lecture des deux derniers travaux programme : " L'Association de l'œuvre des Eglises pauvres à Rome ", par Mgr Laurenti ; rapport qui devait être lu M. l'abbé Clapin, supérieur du Collège Canadien à Rome ; et l' " Eucharistie dans les premiers siècles d'après les fon

archéologiques d'Afrique", par le Rév. Père Delatre, des Pères Blancs d'Afrique, travail qui devait être lu par le Supérieur de leur Postulat de Québec.

Nous donnons ci-dessous le texte de ces deux travaux :

L'ARCHIASSOCIATION DE L'ADORATION PERPETUELLE ET DE L'ŒUVRE DES EGLISES PAUVRES A ROME

I - Origine.

Au treizième siècle, Dieu abaissa ses regards sur une humble fille de la Belgique — Julienne de Retinne — pour entourer de nouvelles splendeurs le culte du Très Saint-Sacrement. La Fête du *Corpus Domini* célébrée pour la première fois, en 1246, dans la Collégiale de St-Martin à Liège, fut quelques années après, par un de ses archidiacres devenu Pape Urbain IV — qui l'un des premiers avait reconnu en Julienne l'inspiration divine — étendue à toute l'Eglise par une bulle à jamais célèbre.

Lorsqu'en 1846, avec un magnifique élan de foi, la Belgique se préparait au Jubilé six fois séculaire de cette fête triomphale, apparut le ...ale rayon d'une œuvre bien plus humble et plus intime, mais également inspirée par le Seigneur à une autre vierge belge, pour l'honneur et la gloire de la Sainte Eucharistie.

Depuis trois ans, cette œuvre germait dans l'ombre, sous les yeux de Monseigneur Joachim Pecci, qui, nommé au commencement de 1843, Nonce Apostolique en Belgique, ne tarda pas à se trouver en rapport avec le comte Ferdinand de Meeûs, et à assister par là même, au château d'Argenteuils aux premiers essais d'une entreprise destinée à recevoir un jour de son autorité suprême, bénédiction et couronnement. Ce fut à la fin de cette même année 1843, que Mlle de Meeus, alors âgée de vingt ans, fit la découverte, pour elle très inattendue, de la pauvreté des églises de paroisses de campagne, bien proches cependant de la capitale. Sa ...te en fut alarmée, et en même temps, une grâce puissante agissant sur son âme, concentra toutes ses aspirations vers le Très Saint-Sacrement et le profond respect dû à son culte.

Reconnaissant bientôt la valeur éphémère des efforts individuels pour pourvoir à des besoins qui chaque jour se dévoilaient plus nombreux, ... conçut la pensée d'une Association à laquelle le R. Père Boone de la Compagnie de Jésus accorda tout son zèle d'apôtre et dont, pour la première fois, il fit entrevoir la pensée, en parlant à Bruxelles de la pauvreté du Divin Maître, au moment où le grand Jubilé de 1846 était solennellement annoncé. Par une de ces coïncidences dont la Providence a le secret, l'Association de l'Adoration perpétuelle et de l'Œuvre des églises pauvres abritait ses premiers pas sous le triomphe de l'Eucharistie, sous l'auréole de sainte Julienne; de l'origine de l'une et de l'autre institution un futur pape avait été le témoin.

II — But.

Comme l'indique le titre porté par l'Association, cette œuvre a un double but : l'adoration du Très Saint-Sacrement, et le secours aux églises pauvres. Sous ce double aspect, elle ne fut pas toujours comprise. La splendeur des chiffres représentant ses offrandes, éblouit parfois ceux qui, dans des congrès ou ailleurs, entreprirent de la louer : l'éclat et la charité matérielle absorba l'attention, provoqua des applaudissements ; beaucoup firent de nouveaux appels à sa générosité, croyant en cela répondre à son unique désir.

Mais l'œuvre est plus que cela et doit être considérée sous un jour plus noble et plus digne. Son esprit, son âme, le point de mire de tous ses efforts consistent à faire connaître, aimer et adorer Jésus dans la Sainte Eucharistie : là est sa vie, sa force, le secret de cette vertu qui lui donne un poste éminent parmi les œuvres eucharistiques, qui la rend digne d'une prédilection spéciale du Souverain Pontife, qui la fait croître et fleurir plus et mieux chaque jour.

Elle veut donc et elle obtient que du décor requis par le culte divin découlent les eaux abondantes de la foi, le feu de la charité, l'expansion de la piété, l'enthousiasme des peuples pour Jésus. A l'œuvre de Marie elle joint celle de Marthe ; elle cherche à attirer les âmes par le bienfait ce à quoi les cœurs ne résistent pas.

De ses rangs elle n'exclut personne ; à tous elle s'adresse. A l'homme elle demande son esprit, son cœur, son courage et sa vaillance contre le respect humain. La femme, elle la fait, selon la belle expression de Léon XIII, entrer en quelque manière dans le *Sancta Sanctorum* par le travail de ses mains. Elle la fait concourir indirectement au saint sacrifice par les ornements qu'elle prépare. Elle l'appelle au sublime apostolat de chercher, non seulement des associés, mais des zélatrices qui gagnent des âmes au plus grand des mystères, au plus saint des amours.

Jamais elle ne dévia de ses principes.

Afin d'en assurer la stabilité et l'inamovibilité, elle les appuya, dès 1856 sur l'Institut des Sœurs de l'Adoration perpétuelle auquel elle donna naissance, pour qu'il devînt son centre et son soutien, ce que le Saint-Siège daigna sanctionner en 1872 par sa haute et définitive approbation

III — Histoire

Pendant le cours de ces années d'organisation et d'affermissement, l'Association avait pris une extension considérable. En Belgique, elle était érigée dans tous les diocèses, et les églises secourues se comptaient par milliers. La Hollande, l'Autriche, la Bavière et le nord de l'Italie avaient adopté ses règlements et travaillaient dans le même but et le même esprit. Depuis douze ans, elle avait étendu son champ d'action aux missions étrangères, et, connue par ses bienfaits en Orient et en Occident, recevant de partout les témoignages de la plus vive reconnaissance, elle en bénissait d'autant plus le Seigneur, que ses dons étaient

toujours accompagnés de la prière, généralement prise en considération, de répandre dans le peuple la dévotion au Très Saint-Sacrement par l'établissement de l'heure publique et mensuelle d'adoration.

Telle était l'Œuvre à la mort de S. S. Pie IX. Soit pour l'encourager, l'approuver ou la bénir, le saint et vénéré Pontife avait daigné, à dix-neuf reprises différentes, lui donner des preuves touchantes de sa bonté paternelle. Le moment était venu pour l'Institut de s'établir à Rome; en 1878, il y fonda une maison.

Léon XIII n'avait pas perdu de vue aucun de ses souvenirs de Belgique. Mis au courant par Son Eminence le Cardinal Dechamps, archevêque de Malines, de l'emploi qu'avait fait l'Association de son temps et de ses ressources, Sa Sainteté la trouva digne d'être appelée au pied de son trône Pontifical et par un décret de 1879, confirmé par un bref de 1881, il en transféra le siège de Bruxelles à Rome, lui conférant en même temps le droit de s'agréger licitement et validement les associations de même nom et de même but de l'univers entier, lui accordant ainsi l'insigne honneur d'être à jamais "Œuvre Catholique Romaine", honneur encore accentué par le titre de *Prima Primaria* reçu en 1895.

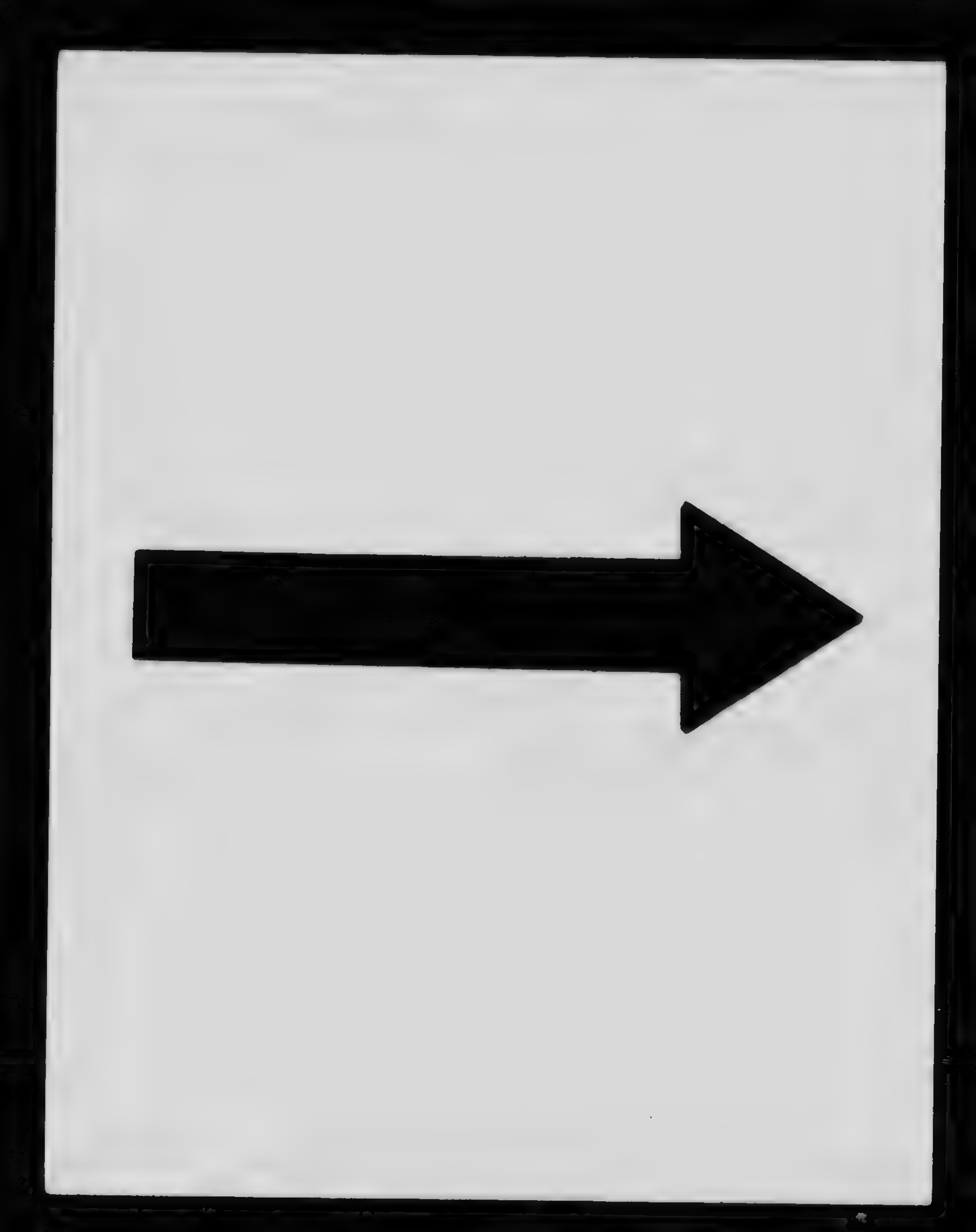
A ces hautes et paternelles bienveillances, l'Archiassociation répond par un profond amour, par le respect le plus filial, le plus soumis, le plus dévoué envers la Sainte Eglise et son Auguste Chef, faisant de ces sentiments le lien qui l'unit intimement et inséparablement à toutes ses affiliations, d'autant plus encore actuellement que, par son précieux autographe du 21 décembre 1908, Sa Sainteté Pie X exprime le vif désir qu'ils soient ravivés sans cesse à la source de tout amour et de toute unité, le Très Saint-Sacrement.

IV — Avenir.

Dès le transfert de l'Archiassociation à Rome, les demandes d'affiliation affluèrent vers son centre. Par 397 branches, dont plusieurs ont de nombreux rameaux, elle s'étend aujourd'hui en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique.

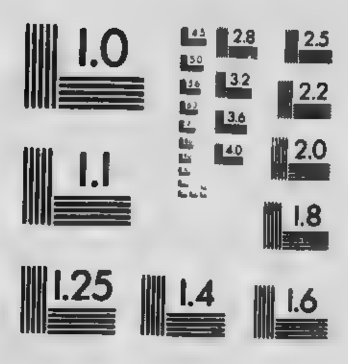
Beaucoup de ces Associations, non contentes de secourir les églises pauvres de leur propre pays, ont grandement à cœur les missions étrangères. Toutes sont généreuses, toutes sont ardentes et pieuses, et chaque année les Anges du Seigneur ont à enregistrer des multitudes d'actes de dévouement, marqués au coin du sacrifice et de l'abnégation. Que dire des actes pieux, des heures d'adoration, des chants, des hymnes et des cantiques en l'honneur du Très Saint-Sacrement? Le concevoir se peut à peine; le langage humain se refuse à les nombrer.

Dans ce vaste et beau pays du Canada, le Centre de Rome ne compte que trois affiliations: l'une à Montréal, l'autre à Québec, la troisième à St-Albert, d'où Mgr Legal écrit: "Qu'il veut répandre de plus en plus cette Association qui encourage et spiritualise les travaux des *Altar Societies*".... Puisse l'écho de ces paroles d'or résonner au cœur de chacun des membres de ce Congrès, afin que, d'une voix unanime ils agréent et émettent le *vœu* que, selon l'expression du Saint-Père, "*par l'appui*



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





des Evêques, le nombre des Associations eucharistiques s'augmente", et que l'un des fruits des immortelles assises sur lesquelles sont fixés en ce moment les yeux des deux mondes, soit l'érection de l'Association de l'Adoration perpétuelle et de l'Œuvre des églises pauvres dans tous les diocèses du Canada.

LES SYMBOLES EUCHARISTIQUES

D'APRÈS LES MONUMENTS DE CARTHAGE.

En 1886, le Cardinal Lavigerie, archevêque de Carthage, à l'occasion de l'établissement de l'Adoration perpétuelle, publiait une magnifique lettre pastorale sur l'histoire du dogme et du culte de la Sainte Eucharistie dans l'ancienne Eglise d'Afrique.

Parmi les précieux documents dont cette savante étude était abondamment nourrie, l'éminent Prélat faisait connaître les principaux symboles eucharistiques fournis par l'archéologie chrétienne de Carthage dont il était le fondateur.

Un quart de siècle après la publication du beau travail de l'illustre Cardinal, son successeur Mgr Combes, héritier de son zèle, a désiré voir cette œuvre complétée d'après nos dernières découvertes. Cette fois, c'est à l'occasion du Congrès Eucharistique de Montréal, que Sa Grandeur m'a demandé d'entreprendre ce travail, mais pour le conduire à bonne fin, il m'eût fallu passer en revue des centaines de monuments, je pourrais dire des milliers, et pour cela des loisirs me faisaient défaut.

Il m'en eût cependant coûté beaucoup de ne pouvoir répondre au désir dont m'honorait Mgr l'Archevêque. Une autre raison encore me pressait de tenter l'impossible pour satisfaire Sa Grandeur, c'est que le Congrès Eucharistique auquel ce travail est destiné va se tenir au Canada, dans cette ville de Montréal où, missionnaire d'Afrique, conservant mon costume arabe de Père Blanc, je reçus, il y a 35 ans, pendant tout un hiver, la plus sympathique et généreuse hospitalité. Jamais je n'oublierai l'accueil que nous firent le saint Evêque Mgr Bourget, l'aimable Mgr Fabre, les congrégations religieuses, le clergé et les fidèles du diocèse de Montréal, lorsque nous leur tendions la main pour les œuvres apostoliques du Cardinal Lavigerie.

Le souvenir de mon séjour au Canada m'est demeuré trop cher pour que je ne saisisse avec un vif empressement cette occasion providentielle de dire aux Canadiens toute ma reconnaissance et ma fidèle affection.

Je me suis donc mis à l'œuvre et j'ai été heureux de consacrer à ce travail le peu de temps dont je pouvais disposer durant le beau mois du Sacré-Cœur.

Ce travail, n'est encore qu'une ébauche. Notre enquête faite trop précipitamment est nécessairement incomplète. Elle suffira cependant à montrer " quelle place le Saint-Sacrement tenait dans l'esprit et dans le cœur " des chrétiens d'Afrique.

Nos collections du Musée Lavigerie renferment quantité de monuments offrant des symboles eucharistiques. Nous en relevons sur le marbre, sur la pierre, sur les mosaïques et sur les terres cuites de toute sorte: carreaux, plats, lampes.

Certains sujets, je dois le faire remarquer, offrent plusieurs sens emblématiques. Ainsi telle représentation qui symbolise la grâce ou le baptême, peut aussi s'appliquer à l'Eucharistie, source de miséricorde et de salut où selon l'expression de la Bienheureuse Marguerite-Marie, l'âme se lave dans le précieux sang de Jésus-Christ. (1) Pour y reconnaître le sens eucharistique, il faudra tenir compte des motifs dont ces sujets sont accompagnés.

LES MARBRES.

La découverte de plusieurs basiliques chrétiennes à Carthage a considérablement augmenté dans les collections du Musée Lavigerie la série des symboles eucharistiques.

Des ruines de la *Basilica Majorum* qui renferme les corps de sainte Perpétue et de sainte Félicité, et dans laquelle saint Augustin precha plusieurs fois, nos fouilles ont exhumé des milliers de marbres funéraires. Malgré la rage des destructeurs qui s'est acharnée sur ces monuments, j'ai pu y reconnaître bon nombre de symboles eucharistiques.

Voici les principaux:

La grappe de raisin avec épi de blé.

Des épis disposés en couronne.

Le calice d'où émerge une croix accostée de deux petits cercles et surmontée d'une colombe.

D'autres marbres portent aussi des récipients accompagnés de la palme ou de la colombe.

Dans ces diverses représentations il est facile de reconnaître l'emblème de la divine Eucharistie sous l'une ou l'autre des espèces sacramentelles — le pain et le vin. Il en est de même dans une scène où, au premier plan d'un paysage, emblème sans doute du paradis, se voit une fontaine au milieu de laquelle s'élève une vasque en forme de grand calice accompagnée d'arbres, de colombes et de brebis.

Non loin de la *Basilica Majorum*, on a trouvé, au mois d'août 1909, une petite plaque de marbre blanc portant un nom cher à Carthage:

PERPETVA

IN PACE

et sur la droite de cette inscription, a été gravée, avec une branche de grenadier, une jolie grappe de raisin, symbole eucharistique qui se rencontre d'ailleurs fréquemment sur les dalles funéraires de Carthage. Il serait trop long de citer tous les exemples.

---

(1) Le Règne du Cœur de Jésus, Paris, Montmartre 1900. T. II, p. 127.

On peut voir dans le Musée Lavigerie un curieux fragment de chancel ou *fenestella*, marbre travaillé à jour et ayant servi de clôture soit à une chapelle, soit à un *ciborium* ou à un tabernacle. Sur le bandeau horizontal séparant deux rangées de baies étroites et arrondies au sommet (1) se lit le premier mot d'une inscription : IKTHUS avec cette particularité que l'iota, initial du mot est barré de façon à former la croix.

IKTHUS

Ici nous avons en toutes lettres avec la croix, le mot grec qui signifie Poisson et avait pour les chrétiens le sens de *Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur*. Cette *fenestella* convenait bien au lieu où Notre-Seigneur demeurait réellement présent dans la Sainte-Eucharistie ; Lui le divin Poisson adoré par les Fidèles que Tertullien appelle les *pisciculi*, petits poissons.

Lorsque fut construite, il y a quinze ans, par les Franciscaines Missionnaires de Marie, la chapelle de sainte Monique, on découvrit une dalle de pierre sur laquelle était gravé un calice entre deux colombes, symbole eucharistique bien évident. C'est en ce lieu qu'avait été établie dès 1886, par Son Eminence le Cardinal Lavigerie, l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement.

Dans sa lettre sur l'histoire du dogme et du culte de la Sainte Eucharistie, écrite à cette occasion, le Cardinal Lavigerie mentionne d'abord comme symbole eucharistique le Bon Pasteur que Tertullien signale sur les calices, *pastor quem in calice depingis* (Lib. de Pudicit. C. X). A Carthage, dans les monuments que nous avons découverts, nous le voyons souvent figurer soit gravé au trait, soit plus fréquemment sculpté en relief sur les dalles funéraires et sur les sarcophages. Nous y remarquons aussi le vase pectoral ou vase à lait *Mulitra* qui rappelle la bouchée de caillé dont parle sainte Perpétue dans sa vision et qu'elle reçut les mains jointes, ce qui était une manière de faire comprendre qu'elle avait communié. De là vient qu'on a voulu voir dans la *Mulitra* un symbole eucharistique.

Nos marbres de Carthage nous ont aussi fourni le Poisson, symbole dont il sera parlé plus loin.

En dehors de Carthage je ne citerai que quelques exemples de symboles eucharistiques gravés ou sculptés sur la pierre. A Sidi-Abich, près d'Enfidaville, on a découvert une basilique dont les chapitaux étaient ornés d'un calice en relief.

Dans la même région, à Herglah, l'ancienne ville épiscopale *Horrea Coelia*, je me souviens d'avoir vu, il y a une trentaine d'années, une pierre sculptée portant un calice accosté de deux paons. Du calice sort une double tige dont les feuilles et les fruits sont becquetés par des co-

---

(1) Ces baies ont 0 m. 08 de large et 0 m. 28 de hauteur. Les lettres de l'inscription ont 0 m. 03.

tombes. La pierre était encastrée, la tête en bas, dans le mur d'une maison arabe.

La même représentation symbolique apparaît à Henchir-Kouki (1) sur une pierre offrant deux paons qui boivent dans un calice d'où sortent des pampres.

On pourrait multiplier les exemples.

LES MOSAIQUES.

Parmi les mosaïques de Carthage offrant des symboles eucharistiques, une des plus curieuses se voit dans la salle romaine du Musée Lavigerie. Elle provient des ruines de la grande basilique *Damous-el-Karita*, où elle recouvrait une tombe. Des deux côtés de l'épitaphe inscrite dans une couronne, apparaissent divers symboles eucharistiques. C'est d'abord un grand calice à anses, puis un petit calice sans anses, à pied étroit accompagné d'une grappe de raisin qui ne laisse aucun doute sur le sens des emblèmes et, détail plus particulièrement intéressant, se voit à côté le chalumeau qui servait à absorber le précieux sang. Ces symboles eucharistiques sont complétés par deux colombes.

M. Rohaut de Fleury, dans son grand ouvrage: *La Messe*, en parlant de l'usage des deux calices pour la célébration du saint sacrifice, signale notre mosaïque comme un monument archéologique d'une importance capitale.

Les calices sont souvent représentés sur les mosaïques chrétiennes de Carthage, même en dehors des dalles funéraires. En 1887, je vis près de Bordj-Djédid une mosaïque offrant un calice à anses dont la coupe était marquée d'une croix *gammée*, c'est-à-dire de quatre *gamma* (Γ) et dont l'orifice semblait montrer des pains

Sur le terrain appelé Bir-Ftouha, emplacement probable du martyre de saint Cyprien, les ruines d'une basilique et d'un baptistère nous ont fourni d'abord une mosaïque ornée de poissons disposés par quatre en forme de croix, la tête appliquée à un petit cercle.

Le même sujet se retrouve au Musée Lavigerie sur le fond intérieur d'une poterie d'argile. On y voit un disque formé de cercles concentriques très serrés, au nombre de 13 ou 14, le plus grand ayant 43 millimètres de diamètre. Autour de ce disque de la forme et de la grandeur d'une hostie, aboutissent les têtes de cinq poissons, symboles des fidèles puisant la vie et la force dans la Sainte Eucharistie.

Une autre grande mosaïque de la même basilique était décorée de nombreux médaillons renfermant soit un oiseau, soit un calice à deux anses, soit encore un calice sans anses, dont l'intérieur de couleur rouge figurait le sang du divin Agneau immolé par amour pour nous. Le calice rempli de sang est placé sur un monticule duquel s'échappent les quatre sources symboliques. Un cerf et une biche, emblèmes des fidèles avides de puiser la grâce dans le Sacrement de l'Eucharistie, viennent s'y désaltérer. Le sujet se termine à droite et à gauche, par une palme.

(1) Cagnat Explorations. 3e fasc. p. 28.

J'ai reconnu trois variantes de cette scène symbolique et elle devait s
répéter un plus grand nombre de fois dans l'ensemble de la mosaïq
dont la disposition m'a paru convenir à une très vaste basilique ci
culaire. (1).

Elle renfermait des sépultures et la tombe d'un prêtre y était orn
d'une croix dans un cercle entre deux colombes.

LES LAMPES.

Les lampes chrétiennes sorties des ruines de Carthage se comptent pa
milliers, et malgré tout ce qui a été recueilli jusqu'à ce jour, le sol su
tout dans certains endroits, en est encore rempli.

Souvent ce ne sont que des débris, mais les débris quand ils sont nom
breux donnent une idée plus complète de l'abondance incalculable de c
lampes.

Des lampes intactes, comme des lampes réduites en morceaux, il n
serait aussi difficile d'apprécier le nombre que d'essayer de compt
les feuilles, les fleurs ou les fruits d'un grand arbre en plein rappo
Parmi ces milliers de lampes chrétiennes, il y a des centaines de suje
et de variétés de sujets.

Les *Missions Catholiques*, en 1880, ont donné mon premier travail su
les lampes chrétiennes. (2)

Plus tard, la *Revue de l'Art Chrétien* a publié la liste des diverses re
présentations figurées sur nos lampes (3). Cette série compte près d'un
millier de numéros. D'autres listes ont été données dans des rapports
sur nos fouilles. Enfin, il me reste à publier un choix comprenant une
centaine de lampes inédites. Plusieurs trouveront place dans la pré
sente notice.

Parmi ces milliers de lampes chrétiennes, il y a quantité de sujets
divers, et si certains reviennent souvent absolument identiques pa
qu'ils proviennent du même moule, il y en a qui se présentent avec un
grand nombre de variantes.

Dans ces séries, au point de vue eucharistique, nous n'aurons que l'em
barras du choix. Disons d'abord que pour les premiers chrétiens, la
lampe elle-même qui produit et répand la lumière était le symbole de
Notre-Seigneur Jésus-Christ, *la vraie lumière qui est venue éclairer l*
monde: " Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem i
hunc mundum." (Joan. 1, 9). Elle était aussi un symbole eucharistiqu
car Notre-Seigneur est le Verbe de Dieu, et saint Augustin l'appell
Panis Cœlestis (Ps. cx.41, I).

Nous possédons à Carthage des lampes qui n'ont d'autre sujet qu
plusieurs poissons, lions ou lièvres emblèmes des âmes qui puisent
lumière avec la vie et la force dans la réception de l'adorable sacrement

---

(1) Cf. Inscriptions chrétiennes, Paris, 1895, p. 7

(2) Lampes Chrétiennes de Carthage. Explications des symboles. 64 p. et 60 gr.

(3) Les lampes chrétiennes de Carthage. Lille 1890.



Débarcadère préparé par la ville au cardinal Légat
Wharf with Pavilion erected by the City for the landing of the Cardinal Legate

Un su
convient
entre les
miracule
au milieu

Un des
est le Po
Les Ca
Punici ch
prédilecti
Beaucoup
par nos
Justin, n
ce nom à
Salona d
XVIII-3.
Aussi v
punique,
récipient,
amulette.
Quoi qu
par les ch
voyons se
Seigneur
connu de
Christum,
Jésus-Chri
offre le Po
Le sens
vaincre de
douce nou
reçu sur v
C'était
les premie
se commun
usage lorsq
Je crois
formé des
TEP, *Jésu*
de cette si
reconnaissa
des païens
qui expliqu

DANIEL ENTRE LES LIONS.

Un sujet qui revient fréquemment sur nos lampes et dans lequel il convient de reconnaître un symbole eucharistique, est la scène de Daniel entre les lions au moment où le prophète Habacuc lui présente le pain miraculeux qui doit le soutenir dans son épreuve et lui conserver la vie au milieu des animaux féroces.

LE POISSON.

Un des principaux et des plus anciens emblèmes de Jésus-Eucharistie est le Poisson.

Les Carthaginois, surtout ceux qui étaient d'origine phénicienne, les *Punici christiani*, comme les appelle saint Augustin, devaient avoir une prédilection pour le Poisson employé comme symbole de Notre-Seigneur. Beaucoup descendaient des Sidoniens, comme on peut s'en convaincre par nos stèles votives. Or, le mot Sidon, au rapport de l'historien Justin, n'était autre que le mot Poisson. La ville phénicienne portait ce nom à cause de l'abondance de poissons dans les eaux qui la baignaient. *Sidona appellaverunt, nam piscem Phoenices Sidon vocant.* (Liv. XVIII-3.)

Aussi voyons-nous le poisson figurer à Carthage, durant la période punique, non seulement sur les stèles votives, mais encore sous forme de récipient, ou de marque de potier sur les terres cuites ou encore comme amulette.

Quoi qu'il en soit, le symbole du Poisson fut adopté de bonne heure par les chrétiens de Carthage pour figurer Notre-Seigneur, et nous le voyons se multiplier à foison sur nos lampes comme symbole de Notre-Seigneur et des Fidèles. Cet usage est d'ailleurs conforme au mot bien connu de Tertullien : *Nos pisciculi secundum IKTHUV nostrum Jesum Christum*, nous sommes de petits poissons à l'imitation de notre IKTHUS Jésus-Christ. Un grand nombre de lampes chrétiennes de Carthage offre le Poisson entouré de *pisciculi* ou petits poissons.

Le sens eucharistique n'est pas douteux. Il suffit pour s'en convaincre de s'en rapporter à la fameuse inscription d'Autun : " *Prenez la douce nourriture du Sauveur des Saints — Mangez avidement IKTHUV reçu sur vos mains.*

C'était de cette façon, la main droite croisée sur la gauche, que dans les premiers siècles de l'Eglise, les fidèles recevaient le pain consacré. Ils se communiaient ensuite eux-mêmes. Sainte Perpétue mentionne cet usage lorsqu'elle écrit de la Sainte Eucharistie : *Accepi junctis manibus.*

Je crois à peine nécessaire de rappeler ici que le mot IKTHUS est formé des initiales des mots : **IESOUS XRISTOS THEOU UIOS SOTER**, *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.* C'est précisément à cause de cette signification que les chrétiens firent du Poisson leur signe de reconnaissance, leur arcane par excellence, et cette loi du secret, vis-à-vis des païens fut fidèlement observée dans l'Eglise d'Afrique. C'est ce qui explique l'usage si général qu'elle fit des symboles.



Sur nos lampes, l'IKTHUS ayant la forme de dauphin ou de t autre espèce de poisson, quand il est entouré de petits poissons (*pisciculi*) signifie que le fidèle se nourrissant de la Sainte Eucharistie, doit produire en lui les vertus de Jésus-Christ selon cette parole qui est, je crois, de saint Grégoire de Nysse, *Christianus alter Christus*.

Les motifs qui entourent le Poisson représentent les fidèles, c'est ainsi que nous voyons l'IKTHUS entouré, non seulement de pisciculi, mais de colombes, de lièvres, symbolisant les âmes qui ont horreur du péché et en fuient l'occasion, puis entouré de croix, de cœurs, de palmes, de fleurons, de feuilles de vigne, d'ornements en forme de grappes, de forme géométrique, tels que disques, carrés, triangles, losanges. Autant d'éléments dont la disposition et le nombre peuvent offrir, dans les œuvres des Pères d'Afrique et en particulier de saint Augustin, ample matière, à de minutieuses et savantes interprétations. Si jamais on fait une édition illustrée des œuvres du saint évêque d'Hippone que tous les sujets de nos lampes y trouveront place.

Nulle part cependant le sens eucharistique du Poisson n'apparaît plus d'évidence que sur nos lampes où il figure sur l'orifice d'un c

Le Musée Lavigerie possède plusieurs exemplaires de lampes au sujet tout à fait caractéristique.

Voici la description des deux dernières lampes au Poisson trouvées à Carthage et entrées au Musée Lavigerie.

Dans la première, le Poisson est représenté nageant, c'est-à-dire de vie, entre deux petites croix, une au-dessus et l'autre au-dessous. Autour du Poisson ainsi accompagné de deux croix, figurent six pisciculi ou petits poissons.

Dans la seconde, le Poisson est entouré de six fleurons, un fleuron cruciforme entre deux fleurons en forme d'S à gauche; et au côté opposé, un fleuron en S entre deux fleurons cruciformes.

LE CALICE.

Nous avons vu plus haut l'usage cité par Tertullien de peindre le Bon Pasteur sur les calices qui servaient au divin sacrifice, nous avons [...] calice portant Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la forme du Poisson.

Comment maintenant ne pas reconnaître sur nos lampes de Carthage un sens eucharistique dans le calice dont l'orifice est rempli de [...] ronds figurant des pains; dans le calice au-dessus duquel se trouvent deux colombes becquetant une grappe de raisin: dans le calice [...] d'une croix latine (1) ou d'une rosace en forme de croix: dans le [...] accosté de deux *pisciculi* et entouré d'autres motifs parmi lesquels [...] encore deux *pisciculi*, avec deux cœurs, deux disques, etc.... enfin le calice où se désaltère un cerf, application du premier verset du psaume XLI: *Quemadmodum desiderat cervus*....

Voici la description des dernières lampes au calice entrées au Musée Lavigerie.

(1) *Notes archéologiques*. Lille, 1894, p. 29 avec fig.

1. Le calice surmonté d'une colombe est accosté de deux brebis. Autour: deux oiseaux, deux poissons, quatre cœurs et deux carrés.

Au revers, cercles concentriques.

2. Le Calice.

Autour quatre poissons, quatre cœurs, quatre carrés; au bout deux motifs disposés symétriquement.

Au revers sept petits fonds disposés en forme de grappes.

Le calice orné extérieurement d'une croix.

Autour: disques, carrés et motifs en forme de V.

Le calice surmonté d'une croix latine entre deux palmes; croix et palmes semblent sortir de l'orifice.

Autour: fleurons cruciformes, cœurs et triangles

L'AGNEAU

Un autre symbole eucharistique, c'est l'Agneau. Jésus-Christ est notre agneau pascal, immolé pour nous (Tert. Contr., Marc, Liv. V, ch.

Sur plusieurs lampes chrétiennes il apparaît avec buste humain portant la croix. Nous le voyons aussi placé au-dessous de deux croix et encore, ce qui est plus significatif, surmonté du monogramme du Christ X et R (X RIST OS) dans une couronne et entouré de feuilles de vigne pour indiquer, comme dit le Cardinal Lavigerie, "non l'agneau du sacrifice ancien ou celui du Calvaire, mais l'agneau du sacrifice de l'autel dont la vigne donne la matière et dont le glaive de la parole fait seul ... le sang." (*Lettre pastorale*, p. 15.)

... une autre lampe l'agneau est accosté d'une croix et entouré de ...

Mais le plus souvent il se présente accompagné d'une feuille de vigne, et pour confirmer le symbole eucharistique, on le voit entouré, soit de médaillons renfermant chacun un agneau la tête retournée vers une croix ... se dresse sur sa croupe (il y a de ces petits médaillons d'une finesse presque microscopique (1); soit de cœurs renfermant une feuille de vigne, soit encore de colombes, de croix, de palmes, etc....

LE LION.

On sera peut-être étonné qu'après l'agneau, symbole eucharistique, nous placions ici le Lion. Mais saint Augustin nous dit que ces deux animaux si différents représentent Notre-Seigneur. *Multa diversa sunt Leo et Agnus et tamen utroque significatur Christus,* et il ajoute: "Si l'Agneau est l'emblème de l'innocence de la victime divine, le Lion est l'emblème de sa force. *Christus autem et innocens est ut* Agnus et fortis ut Leo (In ...s, CVIII. 20). Lorsque sur nos lampes, le Lion est entouré de poissons, de colombes, de croix, de cœurs, etc., je pense qu'il

(1) Désormais nous désignerons ces petits médaillons sous la simple dénomination de *médaillons à l'Agneau.*

faut reconnaître l'intention de figurer Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

Une de nos lampes inédites offre le Lion entouré de deux ... de quatre petits lions courant chacun vers une feuille de vigne.

Ici le symbole ne peut être plus clair. Les fidèles ne doivent-... selon le langage de saint Jean-Chrysostôme, sortir du banquet ... blables à des lions respirant la flamme et devenus terribles au démon.

LA COLOMBE.

La Colombe doit être aussi classée parmi les symboles eucharist... ***Christum Columba demonstrare solita est***, dit Tertullien (adv. V... c. III). Détail curieux, le mot grec PER ISTERA qui signifie colo... a la même valeur numérique (801) que les lettres *Alpha* et *Omeg*... lesquelles est désignée la divinité de Jésus-Christ.

La colombe est donc la figure de Notre-Seigneur, et on ne peut d... ce me semble, de sa signification eucharistique, lorsqu'on la voit sur ... lampes, portant au bec une feuille de vigne ou une grappe de ra... remplacée parfois par la croix ou un fleuron cruciforme.

Il en est de même quand elle se montre entourée de *piscicul*... petites colombes, de lièvres, de médaillons à l'Agneau ou disq... croix, de cœurs, de palmes, etc....

Voici la description d'une lampe à la colombe, trouvée récemmen...

La colombe est accompagnée d'un fleuron circulaire renfermant ... croix. Autour se voient dix motifs en forme de boucliers du genre *p*... alternés avec dix fleurons.

Plusieurs de nos lampes offrent un oiseau sous un portique ou tab... nacle, dans l'attitude de la souffrance et accompagné d'une palme. O... ne saurait mieux figurer la divine victime de nos autels. Nous cro... y reconnaître le *Pélican* et le triomphe des humiliations et des ... frances de Jésus-Christ. Parmi les motifs qui entourent ce sujet, ... trouvons les colombes, les médaillons à l'Agneau, les cœurs, les fle... cruciformes.

Une de nos lampes porte aussi le *Phénix* accompagné de *pisci*...

L'ARBRE DE VIE.

L'Eucharistie est aussi figurée par l'Arbre que j'appellerai av... Origène, l'Arbre de Vie. "Le Christ qui est la vertu de Dieu, la sag... de Dieu, est aussi l'Arbre de Vie sur lequel nous avons été entés." (Martigny, *Dict. des Ant. chr., art. Arbre.*) Quant au sens eucharistiq... l'arbre, quelle que soit son espèce ou sa forme, nous le reconnaîtrons ... motifs dont les chrétiens de Carthage l'accompagnaient.

Voici la description d'une lampe inédite qui ne laisse pas de d... ce sujet.

Elle porte le Palmier. D'un tronc droit sortent deux groupes de palmes sur lesquels se tiennent deux colombes affrontées, ayant ...

elles un petit cercle imprimé en creux. A droite et à gauche une palme. Au revers de cette lampe, le potier a tracé le monogramme du Christ (X et R).

Ici l'intention de figurer Notre-Seigneur par l'Arbre de Vie en même temps que l'Eucharistie paraît manifeste. En tout cas, on ne peut douter que l'auteur de cette lampe n'ait, en la façonnant, pensé à Jésus-Christ, puisqu'il l'a marquée du monogramme sacré.

C'est le même sens qu'il convient de donner à l'arbre accosté d'un lièvre et d'une colombe.

Nous avons dans ce sujet, à côté de l'arbre de vie, le symbole du fidèle prompt à fuir le péché et l'emblème de l'innocence, conservée ou recouvrée, nécessaire pour se présenter au banquet eucharistique.

Mais parmi les arbres et les arbustes, parmi tous les végétaux, le symbole le plus caractéristique de l'Eucharistie, est la Vigne. Notre-Seigneur est appelé *vigne,* dit saint Augustin, tout comme il est appelé brebis, agneau, lion, pierre angulaire, etc... *Dicitur Dominus vitis per similitudinem quemadmodum dicitur ovis, agnus, leo, petra, lapis angularis, et cetera.* (*Tract.* LXXX, *in Joan*-1).

Un sujet qui revient assez souvent sur nos lampes de Carthage est celui de deux Hébreux rapportant de la Terre Promise l'énorme grappe de raisin. Nous le rencontrons même entouré de pampres pour en accentuer le sens eucharistique. Bien des textes de saint Augustin pourraient être cités: En voici deux: *Dictus est enim Dominus Botrus uvae."* (In. ps. VIII, 2). *Primus botrus in torculari pressus Christus est* (In ps. LV, 4).

Deux lampes de notre collection portent comme sujet principal la feuille de vigne et sur l'une la feuille de vigne est accompagnée d'un lièvre. Autour se voient d'une part dix fleurons et d'autre part quatre feuilles de vigne alternées avec six disques.

LE MONOGRAMME DU CHRIST.

Les différentes sortes de monogrammes du Christ doivent aussi parfois représenter Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Le monogramme du Christ, soit qu'il se présente sous la forme de six rayons équidistants, c'est-à-dire formé des lettres *iôta et Khi-I* et X, initiales des deux mots IESOUS XRISTOS, ou bien sous la même forme avec I transformé en *rhô* (R), ou encore sous la forme de croix conservant la boucle du *rhô,* a souvent un sens eucharistique qui se reconnaît surtout lorsqu'il est entouré de colombes, de *pisciculi,* de médaillons à l'Agneau, de lièvres, de calices, de fleurons cruciformes, de cœurs, de feuilles de vigne, de croix, de palmes, etc.

Sur une de nos lampes, le monogramme constantinien (X et P) est accompagné d'une grappe de raisin, sur plusieurs autres, la croix monogrammatique est ornée intérieurement des médaillons à l'Agneau et dans ce cas, c'est la divine victime immolée pour nous qui est figurée.

LA CROIX.

Nous pouvons en dire autant de la croix.

Nos lampes de Carthage offrent une variété sans nombre de représentations de l'instrument sacré de notre salut. Il y aurait un magnifique album à faire avec les diverses sortes de croix — les unes fort simples, les autres paltées et gammées que différents moules ont imprimés sur nos lampes.

Fréquemment la croix figure en honneur sous une sorte d'arc de triomphe ou de tabernacle. On la voit portant une colomoe, symbole de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On la trouve aussi accostée des deux lettres *Alpha et Oméga* dont la valeur numérique, comme je l'ai dit plus haut, est égale à celle du mot PERISTERA qui signifie Colombe. Le plus souvent la croix a des bras larges et paltés, dont le champ se remplit d'une grande variété de motifs ou de symboles.

Parmi les croix de cette forme, il convient de signaler tout spécialement la croix ornée de médaillons à l'Agneau et la croix toute remplie de grappes de raisin. Lorsque je vois la croix ainsi décorée d'agneaux ou du fruit de la vigne, je ne puis la désigner sous un autre nom que celui de Croix Eucharistique. L'Eglise n'invoque-t-elle pas Notre-Seigneur, avant la communion sous ce titre d'Agneau de Dieu qui, victime d'amour, s'est immolé pour notre salut? D'autre part, Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de lui-même: *Ego sum vitis vera,* je suis la vraie vigne?

On peut appliquer à la vigne des croix de nos lampes ce mot très ancien puisqu'on l'avait attribué à saint Cyprien: *Ista beata vitis a Christ stipite surgens, cette bienheureuse vigne surgissant de la croix.* (Martigny, art. vigne).

La croix eucharistique se montre entourée de poissons, de colombes, de calices, de croix, de monogrammes et de cœurs.

Une des plus belles lampes du Musée Lavigerie, longue de dix-huit centimètres et large de douze, porte une belle croix paltée dont le centre est orné d'une petite croix de la forme de celle de Malte, et tout le reste du champ est rempli de grappes de raisin. Cette croix eucharistique est accostée de deux colombes et entourée de six cœurs. Au revers le potier a imprimé six doubles cercles qu'il a eu soin de disposer en forme de grappe triangulaire et il y a là encore un symbole qui confirme les autres.

EPILOGUE.

Nous aurions encore à passer en revue les carreaux d'argile et les fonds de plats. La description de ces derniers nous fournirait l'occasion de dire un mot de la représentation du cœur dans l'iconographie chrétienne. On aura sans doute été frappé du nombre de fois que le cœur apparaît parmi les motifs symboliques entourant sur nos lampes le sujet principal, emblème de Notre-Seigneur. Nous l'avons vu renfermant la feuille de vigne. Nous le verrions sur les plats de terre rouge, tantôt renfermant sous diverses formes le monogramme du Christ, tantôt renfermant la croix elle-même.

Il y a là un problème nouveau à étudier. La représentation du cœur de Jésus dont on connaît déjà un exemple indubitable pour le XIVe siècle (1) ne pourrait-elle pas être plus ancienne?

En tous cas, j'aurais plaisir à grouper les monuments que j'ai trouvés et qui peuvent jeter quelque rayon de lumière sur cette question. Des descriptions exactes confirmées par des desseins fidèles permettraient de voir quelle conclusion en tirer.

Mais il a fallu nous borner. Toutefois, le présent travail sur les symboles eucharistiques de Carthage, rédigé à la hâte et tout incomplet qu'il est, suffit à donner une idée de la quantité et de la grande variété de ces symboles, et à prouver une fois de plus quelle place occupait la divine victime de nos autels dans l'esprit et le cœur des chrétiens d'Afrique (2).

* * *

Au coup de midi, le président lève la séance, en se faisant l'interprète des sentiments de l'auditoire pour remercier les distingués rapporteurs qui ont dit des choses si remplies d'intérêt.

---

§ 2° AU MONUMENT NATIONAL

Cette séance devait être consacrée à des études générales de la plus haute importance sur le Mystère Eucharistique.

C'est S. G. Monseigneur Heylen, Evêque de Namur, qui préside la séance.

Aux côtés de Mgr le Président sont assis Mgr Odelin, vicaire général de Paris, et le R. P. Galtier, des Pères du T. S. Sacrement, Secrétaire du Comité des Travaux.

---

(1) Le règne du Cœur de Jésus. 2e éd. T. IV, p. 464.

(2) Lettre pastorale du Cardinal Lavigerie sur l'Eucharistie, p. 13.

Le *R. P. Galtier*, Père du T. S. Sacrement, et secrétaire de la séance, se lève le premier et lit le travail suivant.

APERÇU DU MOUVEMENT EUCHARISTIQUE DANS LE MONDE ET AU CANADA

Dès le début de ce XXIe Congrès Eucharistique, le premier qui se tienne dans ces pays d'Amérique si éloignés des régions où ils sont nés et où, jusqu'à ce jour, ils ont tenu leurs assises, il a paru utile, sinon nécessaire, de consacrer la première étude de nos réunions de travail à préparer un champ propice aux délibérations qui vont suivre, en éclairant les esprits sur le véritable état de la dévotion eucharistique dans le monde et en particulier au Canada, à l'heure actuelle. C'est le travail que l'on a bien voulu me confier. Puis-je, en le traitant, ne pas tromper votre attente et réussir à vous intéresser.

I — Le Mouvement Eucharistique dans le Monde.

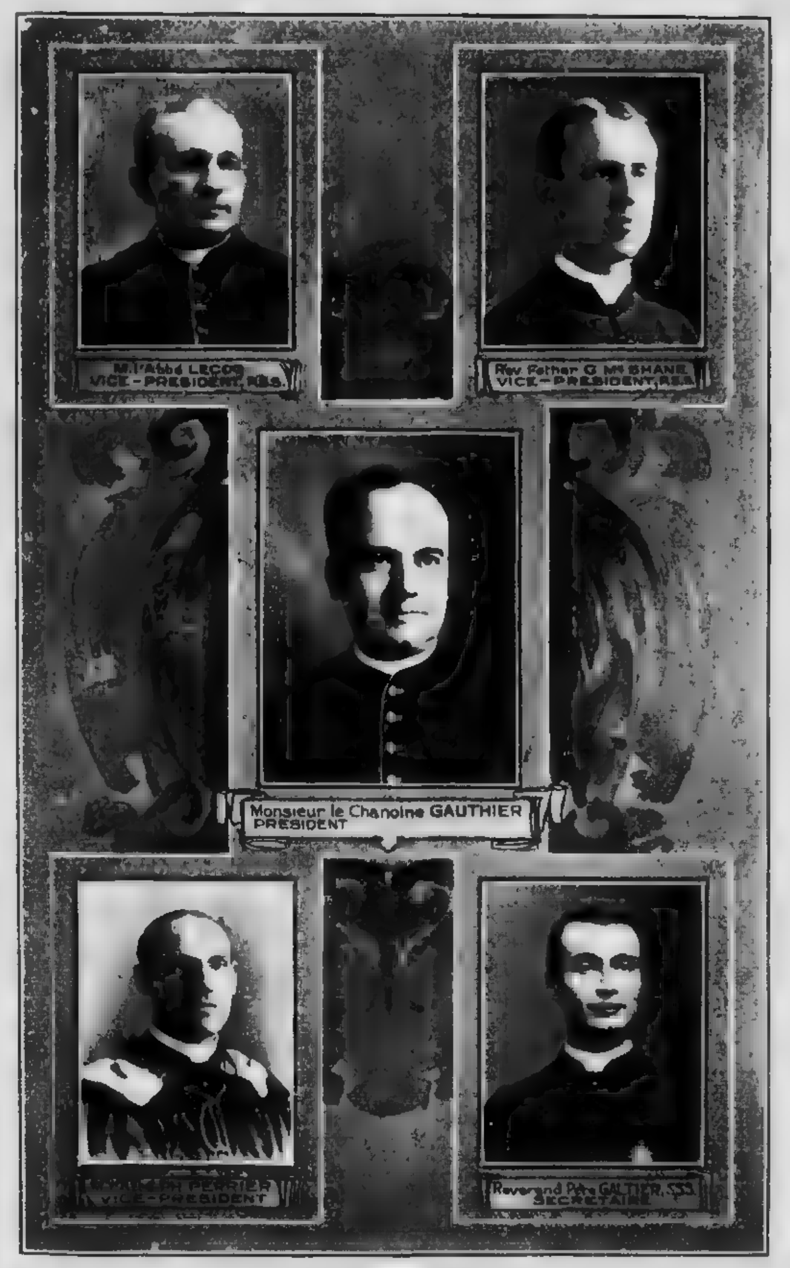
Si l'on étudie attentivement l'histoire religieuse des temps modernes (et par là, j'entends surtout la dernière moitié du XIXe siècle passé, et une partie de notre XXe siècle actuel), l'on est frappé d'une chose, c'est que cette époque, qui s'est signalée, dans toutes les branches de l'activité humaine et du domaine religieux, par une magnifique effloraison d'œuvres de toute sorte, s'est aussi distinguée par un si puissant mouvement des âmes vers l'Eucharistie, que l'on a pu, en toute vérité, appeler notre siècle, une *époque eucharistique.*

Et quand j'appelle ainsi notre temps un siècle eucharistique je ne prétends nullement faire entendre que l'Eglise ait attendu le XIXe siècle pour honorer l'Eucharistie et en exploiter les immenses richesses.

Non certes !— A toutes les époques de son histoire, et dès les premières années de son existence, l'Eglise a compris que l'Eucharistie était le centre de sa vie, le Mystère fondamental de son culte le grand foyer de sa force, le grand Don qui lui était confié par son divin Fondateur, et elle lui a toujours payé le tribut de son adoration, de sa reconnaissance et de son amour.

Et pourtant si je compare notre siècle à ceux qui l'ont précédé, je ne puis m'empêcher d'y constater, d'une part, une telle glorification de l'Eucharistie par l'Église, par des moyens si nouveaux et si nombreux, et, d'autre part, un tel mouvement des âmes vers ce Sacrement de vie, que notre époque m'apparaît comme une *Epoque éminemment eucharistique.*

Et par là, entendons une époque éclairée par une affirmation plus éclatante, plus solennelle et plus universelle de la présence de Jésus au Saint-Sacrement ; — une époque où l'Eucharistie a été plus manifestée, plus adorée, plus reçue et a pris dans la vie chrétienne une place prépondé-



LE COMITÉ DES TRAVAUX.
THE COMMITTEE ON ESSAYS

rant
lopp
A
tères,
à en
vous

Et
tique
per e

Le
seveli
le to
autou
encor
de l'h
l'imp

Le
l'Egli
ralité
rence
culte
aband
Œuvr

Et
rence.
rant
la vie
raison
âges p
ciation
sujet
besoin
courue

Or,
chréti
dons
accent
le Sac
l'Euch

C'es
Saint-
trempe
Ains
de la
vie chi
Et c
ristiqu

rante ; — une époque où les Œuvres eucharistiques se sont le plus développées et épanouies.

A vrai dire, ce renouvellement de la Dévotion au plus grand des Mystères, qui a marqué notre siècle, a son point de départ plus haut : j'aime à en saluer l'aurore dans la *Révélation du Sacré-Cœur de Jésus* à Paray : vous savez dans quelles circonstances.

Et pourtant, mes Frères, il était dit que cette manifestation eucharistique, commencée à Paray, devait attendre notre siècle pour se développer et atteindre son épanouissement.

Le XVIIIe siècle devait passer sur le Révélation du Sacré-Cœur, l'ensevelissant, pour ainsi dire, sous la pierre du silence le plus glacial, dans le tombeau de l'oubli le plus profond ; l'éclat qui avait brillé un instant autour du tabernacle allait s'éteindre dans une obscurité plus profonde encore ; et le siècle du Philosophisme incrédule allait succéder au siècle de l'hérésie Protestante et Janséniste, pour aboutir enfin au règne de l'impiété triomphante et de la Révolution.

Le XIXe siècle s'était ouvert sous un double souffle : au dehors de l'Eglise, dans la société, un souffle d'incrédulité, d'irréligion et d'immoralité, fruit de la Révolution ; au dedans de l'Eglise, un souffle d'indifférence et de froideur, reste vivace du Jansénisme, se traduisant par un culte triste et froid, des Sacrements peu fréquentés, une Table Sainte abandonnée, des autels désertés et un tarissement presque complet des Œuvres de la piété et de l'apostolat.

Et voici, que, à l'inverse de ce mouvement d'irréligion ou d'indifférence, se dessine peu à peu dans l'Eglise un puissant et magnifique courant de foi, de charité, et d'apostolat ; il se produit une renaissance de la vie chrétienne dans les âmes, se manifestant par une admirable effloraison d'Œuvres de toute sorte, telle que n'en avait peut-être point vu les âges précédents : Congrégations religieuses, Apostolat des missions, Associations charitables et sociales, et toutes ces œuvres innombrables au sujet desquelles on a pu dire, qu'il n'est pas resté, dans notre siècle, un besoin des âmes qui n'ait été satisfait, ni une misère qui n'ait été secourue.

Or, si nous cherchons à savoir où ce puissant renouveau de la vie chrétienne a pris son origine, de quelle source il est sorti, nous ne tardons pas à nous apercevoir qu'il est contemporain d'un retour très accentué de la piété chrétienne vers le grand Sacrement de la Piété, vers le Sacrement d'où dérive toute vie pour l'Eglise et pour les âmes : vers l'Eucharistie.

C'est dans ce culte du Cœur de Jésus cherché, adoré, honoré au Très Saint-Sacrement, que les âmes fidèles sont venues de plus en plus retremper leur foi, embraser leurs ardeurs et puiser une vie abondante.

Ainsi, la dévotion au Saint-Sacrement semble bien avoir été, aux mains de la Providence, l'instrument dont Dieu s'est servi pour renouveler la vie chrétienne et raviver la piété dans l'Eglise.

Et c'est pour ce motif que je salue dans le siècle actuel, l'Ere eucharistique par excellence, annoncée et promise par le divin Cœur à Paray.

L'Ere eucharistique!... ah! voyez donc, mes Frères, si elle ne l'e-
pas notre époque, plus encore, j'ose le dire, qu'aucun des siècles qui l'on
précédée!

Je ne puis rentrer présentement dans tout le détail des Œuvres innom
brables que le siècle dernier a vu surgir en l'honneur du Très Saint-S
crement, mais un regard d'ensemble vous convaincra de la vérité de m
assertion.

Ce siècle a vu l'Exposition du Très Saint-Sacrement, si rare jadis
venir de plus en plus fréquente, et se répandre partout. L'institu
des *Quarante-Heures,* cette sorte de Fête-Dieu perpétuelle, dont le sig
est parti de Rome au seizième siècle, a attendu pour ainsi dire un
siècle, pour prendre des développements inespérés et se répandre da
presque tous les diocèses de l'univers. — La salutaire pratique de l'*H*
Sainte, inspirée il y a deux siècles et demi, par le Sacré-Cœur à la Bi
heureuse Marguerite-Marie, est entrée décidément dans les habitudes
la vie chrétienne. — L'*Adoration, diurne et nocturne,* s'est établie
peu partout, groupant autour de l'Hostie des Gardes d'Honneur, ...
Confréries, des phalanges vaillantes et dévouées, surtout au sein de
grandes cites. *L'Adoration Réparatrice* s'est établie en divers lie
pour répondre à un des grands besoins de l'époque actuelle, tantôt ...
voquant toutes les nations aux pieds de l'Hostie outragée, comme da
le sanctuaire érigé par Léon XIII à Rome, et tantôt se donnant pour
de réparer les crimes d'un peuple en particulier, comme à Montmar
en France. — Des *Instituts Religieux* sont fondés, plus nombreux qu
aucun autre siècle, avec la fin unique ou du moins principale, de glori
d'honorer le Mystère Eucharistique par l'adoration ou par l'apostolat
Du côté des femmes, ces congrégations religieuses ne se comptent ...
plus.

Parallèlement aux Œuvres d'adoration et de glorification de l'Euch
ristie, nous avons assisté, en nos temps, à un puissant retour des âm
vers la Sainte Communion.

Ce mouvement a commencé à se dessiner vers le milieu du siècle d
nier où l'on vit des hommes comme Montalembert, Ozanam, Co
Daniel O'Connell, Veuillot, Marceau, Sonis, et bien d'autres, s'ap
cher de la Table Sainte, jusque-là presque déserte et y entraîner de no
breux imitateurs. Le mouvement ne s'est plus arrêté depuis, et co
une vague de fond venue du large, il s'est fortifié, accru et grossi ...
cesse, pour aboutir enfin au geste magistral de Pie X, montrant la T
Sainte à tous les chrétiens et leur disant: " Allez-y tous, et souvent."

Aussi, avons-nous vu, à notre époque, des Œuvres comme la *Com*
nion Reparatrice, la *Communion des Premiers Vendredis du Mo*
Communion Hebdomadaire s'établir partout. Nous avons vu des ...
titudes de fidèles, des bataillons d'hommes, de véritables armées, se ...
cipiter à la Table Sainte aux jours des Communions pascales, à certai
solennités, et dans les sanctuaires célèbres où elles venaient en pè
nage. Nous avons vu les Œuvres de la Jeunesse, les Conférenc
Saint-Vincent de Paul, les Cercles Catholiques, en un mot toute
Associations chrétiennes, donner un contingent de plus en plus nom
breux de convives au Banquet sacré.

Que dis-je? Notre siècle a vu et voit encore (et cela est symptomatique au plus haut point), le plus grand pèlerinage des temps modernes, le plus fréquenté, le plus célèbre, LOURDES, devenir un pèlerinage eucharistique, et une glorification sans pareille du Très Saint-Sacrement. La terre de Lourdes n'est-elle pas désormais la terre du Saint-Sacrement, celle où le Christ Eucharistique est plus manifesté, plus adoré, plus reçu, plus glorifié que jamais il ne l'a été au cours des âges ?

Mais parmi toutes les Œuvres qu'a fait surgir le puissant mouvement eucharistique de l'heure présente, il en est une qui brille entre toutes les autres d'un plus vif éclat et qui démontre bien, aux yeux les moins perspicaces, le caractère eucharistique de l'heure actuelle; c'est l'Œuvre des Congrès Eucharistiques.

Qui ne connaît cette magnifique institution, l'une des plus belles, des plus florissantes et des plus fécondes qu'ait fait surgir dans l'Eglise l'activité religieuse des temps modernes?

Dans les trente années de leur courte existence, ces Congrès ont parcouru une partie de l'univers et tenu leurs assises solennelles dans les villes les plus illustres. On les a vus, comme dans une course triomphale, promener le Roi de l'Hostie à travers le monde, lui dresser des trônes dans les plus grandes capitales, et convoquer tous les peuples à la glorification du Christ Eucharistie. Hier c'était la France, la Belgique, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne; aujourd'hui, c'est l'Amérique; demain ce sera l'Espagne, l'Autriche, l'Afrique et d'autres pays encore; car le mouvement ne s'arrêtera pas en si belle voie.

Oh! n'est-ce pas, Messieurs, que le XIXe siècle a bien été un siècle eucharistique?

Et pourtant il me semble que le XXe siècle le sera plus encore et que selon toute apparence, il assistera à une glorification incomparable de l'Eucharistie.

Car, ce n'est qu'au cours du nouveau siècle que nous verrons l'épanouissement complet de la dévotion au Saint-Sacrement, en même temps que se tireront les dernières et les plus terribles conséquences des principes funestes de la Révolution anti-chrétienne.

C'est alors qu'en face de l'excès du mal apparaîtra, comme l'a promis le Sacré-Cœur, le Grand Remède, le Grand Moyen de Salut!

Ce siècle a commencé par un hommage solennel au Saint-Sacrement. A l'heure où sonnait son premier minuit, des milliers de prêtres, sur tous les points du monde, montaient à l'autel pour consacrer à Dieu, avec la Victime eucharistique, l'aurore des temps nouveaux; et le XXe siècle naissant, baptisé pour ainsi dire dans le sang précieux de Jésus-Christ, est apparu dès la première heure, spectacle unique dans l'histoire des siècles passés, comme un *siècle eucharistique*.

Depuis ce premier jour, que d'événements religieux de la plus haute importance sont venus confirmer ce caractère particulier de notre époque! En aucun temps, l'Eglise semble n'avoir multiplié les Actes en l'honneur du Très Saint-Sacrement, et favorisé la dévotion eucharistique, autant qu'en ces temps derniers.

Plus que jamais, l'Eucharistie devient le foyer où s'alimente la vie

chrétienne, le centre vers lequel convergent toutes les âmes et autour quel gravitent toutes les dévotions.

Aussi, est-ce avec conviction que je salue le XXe siècle comme siècle de l'Eucharistie!

II — Au Canada.

Dans ce mouvement eucharistique contemporain qui, grâce aux C gres Eucharistiques, grâce surtout à l'action persévérante des Pa s'étend de plus en plus dans le monde entier, quelle a été la part du nada? Il est légitime de nous le demander. Un regard attentif, rapide, sur ces dernières années nous le dira.

Je n'ai pas à vous démontrer ici que le Canada catholique (son toire en fait foi), est une terre eucharistique.

Baptisé dès sa naissance par ses premiers pionniers, qui furent missionnaires du Christ; grandi à l'ombre des autels de l'Eucharist qu'il sut, au besoin, défendre vaillamment; groupant toujours, au de son évolution trois fois séculaire, ses villes et ses villages autour clocher et d'un tabernacle: le peuple canadien est demeuré non seul croyant mais aussi dévot à l'Eucharistie.

On peut dire que la foi de notre peuple au Sacrement de l'Au demeurée vive et profonde, et que ce Mystère a toujours été objectif de sa vie religieuse; témoin cette *Fête-Dieu* qui est vra restée la fête populaire des Canadiens et ces Pâques annuelles qu toujours été jusqu'ici, grâce à Dieu, une fête de vie pour la grande de notre peuple croyant.

Je ne m'attarderai pas à vous faire l'histoire eucharistique du Ca Un érudit de la plus haute compétence le fait, aujourd'hui même, une des réunions de ce Congrès.

Je ne veux, pour m'en tenir aux limites de mon travail, que donner un aperçu du mouvement eucharistique au Canada, à actuelle.

Il est certain que depuis quelques années (20 ans, peut-être, en un mouvement eucharistique assez puissant s'est dessiné chez nous et imperceptible d'abord, mais augmentant graduellement de puissan et d'étendue, pour devenir de plus en plus général et pour ainsi dire irrésistible. Le changement est si grand, que les anciens l'avou comparant leur temps avec le nôtre, ils nous disent parfois naïve que c'est à ne plus s'y reconnaître, tant l'évolution des âmes vers votion eucharistique a été profonde et générale.

C'est surtout depuis qu'a paru le décret de Pie X sur la Comm suivi d'année en année par d'autres actes pontificaux qui en préc encore le sens et la portée, que le mouvement des âmes vers l'Eucharis tie s'est accentué et a marché chez nous à pas de géant.

Si nous considérons d'abord, les œuvres d'adoration, nous verrons qu'elles se sont beaucoup développées au Canada. L'Exposition per pétuelle des Quarante-Heures a été organisée dans la plupart des dio

tèses, et il est certains d'entre eux où elle fonctionne admirablement d'un bout de l'année à l'autre. Partout où elles ont lieu, les Quarante-Heures sont devenues une solennité paroissiale de la plus grande importance, une date de rénovation pour les âmes, et comme une seconde Pâque où tout le monde a peu près, surtout dans les campagnes, tient a s'approcher de la Sainte Table.

L'Exposition et l'Adoration mensuelle du Très Saint-Sacrement, ont lieu aussi dans la plupart des paroisses, des communautés et des maisons d'éducation; ici toute la journée, là durant une ou plusieurs heures seulement, au jour fixé d'avance, le plus souvent le premier vendredi.

Cet exercice n'est pas toujours laissé à l'initiative et à la piété privée. En beaucoup de lieux, il devient un office public et solennel où tout le monde est convoqué. Cette heure d'adoration se fait alors par les quatre Fins du Sacrifice, avec des prédications ou des lectures, des prières et des chants.

Il est telle paroisse populeuse de ville où l'assistance à ces exercices se compte par 1500 à 2000 personnes.

Dans une autre paroisse, que je pourrais nommer, on a établi une Heure d'Adoration spéciale pour les hommes, une pour les femmes, une pour les enfants des écoles, et à chacune de ces Heures, l'église est toujours pleine à regorger.

En beaucoup de lieux on a été plus loin et, sous la zélée impulsion du Prêtre, l'Adoration est devenue hebdomadaire. Au jour et à l'heure jugée la plus convenable, le jeudi soir, par exemple, ou le dimanche, les âmes de bonne volonté de la paroisse se réunissent à l'église; le prêtre ouvre le Tabernacle ou même expose le Très Saint-Sacrement et l'Adoration se poursuit pendant une heure de la manière indiquée plus haut. Il est de petites paroisses rurales, où l'on voit de 50 à 100 personnes assister à cet exercice hebdomadaire; et des paroisses de ville où l'assistance va jusqu'à 200 ou 300 personnes.

Dans beaucoup de pensionnats et de collèges, l'Heure Sainte, c'est-à-dire l'Adoration mensuelle, parfois même hebdomadaire, s'est établie avec un succès étonnant et elle est devenue, en quelque sorte, par la seule force des choses, un point du règlement très aimé et très goûté.

Ailleurs, le zèle du prêtre est parvenu à introduire dans la paroisse la Visite quotidienne du Très Saint-Sacrement, et l'on voit aux moments les plus favorables de la journée, de bonnes âmes, de rudes ouvriers, des enfants au sortir de l'école, aller saluer l'Hôte divin du Tabernacle. Ailleurs encore, le prêtre profite de la prière du soir pour attirer les fidèles à l'église et leur faire ainsi visiter le Très Saint-Sacrement.

2° Mais il est un point de la dévotion eucharistique sur lequel le mouvement, depuis quelques années, a été plus accentué et plus consolant encore, si l'on tient compte des anciens préjugés et de l'abstention générale de jadis: Je veux dire la fréquentation de la Sainte Table. C'est bien ici que se trouve le vrai étiage auquel on peut juger le mouvement eucharistique dans un pays.

Le Canada est, à ce qu'il me semble, je le disais à Cologne l'an dernier, l'un des pays du monde où, depuis l'apparition du décret de Pie X, le retour des âmes vers la Sainte Table s'est dessiné avec le plus de rapi-

dité et de puissance et le nombre des communions a le plus considé-
blement augmenté.

Dans la plupart des paroisses, surtout rurales, où il était déjà de t
dition que presque tout le monde s'approchât de la Communion une
deux fois par an, beaucoup ont été amenées à la communion de tous le
trois mois.

Aux premiers vendredis du mois le nombre des communions est tr
considérable, et cette habitude de la communion mensuelle va toujou
s'affermissant et se généralisant partout, pour peu que le prêtre
montre dévoué et zélé. Ce matin-là, la Table Sainte voit accourir d
convives par centaines; et je pourrais citer telles paroisses de ville
l'on distribue deux ou trois mille communions tous les premiers ve
dredis du mois. En certains lieux, l'exposition du Très Saint-Sacreme
a lieu de bon matin, durant les messes, et les ouvriers et les ouvrie
sont conviés à venir adorer et communier à la fois, avant d'aller à l
travail.

Pour beaucoup d'hommes et de femmes peu libres en semaine, no
voyons fleurer la communion hebdomadaire; et je pourrais vous parler d
nombreuses congrégations d'hommes où l'on voit un grand nombr
membres communier tous les dimanches.

Dans les paroisses urbaines et même rurales, la Table Sainte réuni
tous les jours, un groupe assez nombreux de convives. Il est telle égli
de Montréal où se distribuent, chaque année, environ 200,000 commu
nions.

Mais c'est surtout dans les Collèges, les Pensionnats, les Communaut
religieuses, que la communion fréquente et quotidienne a été mise e
honneur. Sous les efforts répétés des confesseurs, des directeurs et au
môniers, les préjugés sont tombés, et l'on a vu le banquet sacré réuni
groupe toujours croissant de convives.

Dans tel collège de 300 jeunes gens, dans tel pensionnat de jeune
filles, il y a une moyenne de cent à 150 communions quotidiennes, e
presque tous les élèves communient deux ou trois fois la semaine. Dan
les communautés, la communion qui n'est pas quotidienne est devenu
l'exception.

* * *

Tous ces résultats eucharistiques ont été obtenus par le zèle du clergé
secondé par l'esprit de foi de nos populations.

Dès que parut le décret de Pie X, dès que fut connue la vraie doctrin
de l'Eglise et le désir du Pape, les prêtres, un peu partout, se mirent
l'œuvre.

Les Prêtres-Adorateurs, au nombre de 2,000, pour la plupart mem
bres aussi de la Ligue Sacerdotale de la Communion, donnèrent l'ex-
emple.

Par la parole publique, par la direction privée, et surtout, par une
assiduité plus grande au confessionnal, ils se sont efforcés d'attirer d
plus en plus les âmes à l'Adoration, à la communion, à la dévotion au
Très Saint-Sacrement.

Deux moyens leur ont particulièrement réussi pour attirer les âmes à l'Eucharistie: la Prédication eucharistique, surtout celle des Triduums eucharistiques tant recommandés par Pie X; et l'établissement de l'*Archiconfrérie du Très Saint-Sacrement.* Ils sont de plus en plus nombreux les centres de Confréries érigés dans les paroisses, communautés, maisons d'éducation qui se sont fait affilier à l'Archiconfrérie ou l'Agrégation eucharistique dont le siège est dans l'église des Religieux du Très Saint-Sacrement à Rome. Une paroisse où l'Archiconfrérie est vivante devient vite une paroisse eucharistique.

* * *

Pour être complet je devrais dire un mot, en terminant ce rapide aperçu des Institutions Eucharistiques qui ont germé sur la terre du Canada, depuis quelques années.

Je sais bien que toute famille religieuse honore l'Eucharistie de toutes ses forces, et à ce point de vue, le Canada compte une magnifique efflo-raison de communautés où le Saint-Sacrement est entouré d'hommages assidus.

Cependant il est certains Instituts religieux dont la fin plus spéciale et plus directe est de glorifier le Saint-Sacrement de nos autels. Notre siècle, je vous le disais, en a vu éclore un certain nombre en divers pays.

Le Canada n'en est pas dépourvu, et c'est ainsi que l'on a vu il y a vingt ans, les Fils du Père Eymard, venir ériger à Montréal leur premier sanctuaire d'adoration et d'apostolat, qui est devenu le berceau et le centre de plusieurs œuvres eucharistiques.

Après eux, on a vu les Franciscaines fonder à Québec, un sanctuaire d'Adoration.

Puis un peu plus tard, en 1902, était fondé à Hull, diocèse d'Ottawa, la Communauté des Servantes de Jésus-Marie, avec le but de réparer les péchés du monde et de prier pour les prêtres aux pieds de l'Hostie exposée. Enfin, c'était la ville de Chicoutimi qui ouvrait ses murs, en 1903, aux filles du Vén. Père Eymard, les Servantes du Très Saint-Sacrement dont le but est l'Exposition solennelle et l'Adoration du Très Saint-Sacrement, et dont les sanctuaires deviennent vite un foyer ardent de dévotion eucharistique.

Je m'arrête, forcément obligé d'être incomplet dans cette étude rapide, car que d'autres choses il y aurait encore à ajouter.

La vérité m'oblige pourtant à dire que tout n'est pas parfait au Canada, pas plus qu'ailleurs, sous le rapport de la piété eucharistique. Bien des préjugés restent à vaincre, des indifférences à secouer, en certains milieux, soit parmi les fidèles, soit même parmi les prêtres. Il est des collectivités et des individus qui sont restés en dehors du mouvement eucharistique et réfractaires aux directions pontificales et à la grâce eucharistique des temps actuels.

Tel qu'il est pourtant, cet aperçu rapide du développement actuel de la dévotion eucharistique en notre pays est très consolant, dans son ensemble; et j'ose même dire, en terminant, que c'est à sa foi et à son amour envers l'Eucharistie que le peuple canadien doit d'être resté jusqu'à ce jour un des peuples les plus religieux de l'univers.

III — La Mission du P. Eymard.

Mais notre étude demeurerait incomplète si nous n indiquions, a moins en passant, les instruments providentiels dont Dieu s'est se pour provoquer dans son Eglise ce mouvement des âmes vers l'Euchari qui a marqué notre époque contemporaine.

Vous le savez, en effet, Dieu ne fait rien directement par lui-mêm ici-bas, et toutes ses œuvres, toutes ses interventions providentielles da le domaine de notre histoire, il les réalise par des instruments provid tiels qu'il choisit librement.

Quels furent les instruments et les ouvriers de Dieu pour pousse âmes vers la dévotion eucharistique? Je ne parle pas des Précurs éloignés de ce mouvement parmi lesquels je pourrais citer la Bienh reuse Marguerite-Marie, saint Vincent de Paul, saint Alphonse de L guori et beaucoup d'autres saints du XVIIe et XVIIIe siècle; je v uniquement parler des ouvriers effectifs de la dévotion eucharistique q marque l'heure actuelle.

Or, si l'on examine attentivement l'histoire religieuse du siècle derni l'on constate sans peine que le mouvement des âmes vers l'Euchari ne s'est puissamment dessiné que vers le milieu du XIXe siècle.

A cette époque, on voit apparaître une pléiade de saints personna que la Providence semble susciter tout exprès pour cette œuvre de rén vation eucharistique.

Toute une légion d'apôtres de l'Eucharistie se mettent en cam pagn A leur tête marche Pie IX, puis plus tard Léon XIII, qui, à plusieur reprises, recommandent instamment la communion fréquente et enco ragent les Œuvres Eucharistiques. Puis viennent Mgr Gerbet avec ouvrage si célèbre sur " le dogme régénérateur de l'Eucharistie." M de la Bouillerie avec ses méditations inspirées, Mgr de avec se précieux opuscules, le P. Hermann avec ses hymnes enfl , M. D genettes qui pousse les hommes à la communion hebdom e, le R. P Ramière avec ses collaborateurs de l'Apostolat de la prière, Ozanam le Cuers, Marceau, de Benque et leur œuvre de l'Adoration octurn Mgr Doutreloux, Mgr Mermillod qui donnèrent une si forte mpulsion aux Congrès Eucharistiques.

Or, parmi ces hommes surnaturels dont la Providence se servit po susciter ou pour aider le mouvement des âmes vers l'Eucharistie, de ont eu une action plus puissante, une part prépondérante, et ont brill d'un éclat plus grand.

Le premier de ces grands apôtres de l'Eucharistie fut le B. Cu d'Ars. Il n'épargna aucun effort pour donner à ses paroissiens l'esti et l'amour de ce Sacrement. A tous ceux qui venaient à lui, à tou innombrables pénitents qu'il réconcilia avec Dieu, il prêchait avec charme délicieux et un pittoresque imprévu de langage, les divines eff cacités de l'Eucharistie; et à tous les chrétiens il proposait la prati vitale de la communion fréquente.

Mais à côté de Jean-Marie Vianney, la Providence avait suscité da le même temps, un autre prêtre dont elle voulait faire, plus spécialem



Le Comité des Finances
The Committee on Finances.

encore, l
tion au
C'et h
ami : c'e
Voilà
tolat fé
temps e
Je ne
Père Ey
l'Euchar
Pour
brassa la
verses f
eucharis
autels :
sur un
quente :
mystéri
Sacreme
Mais
euchari
Religieu
C'est
l'Eglise.
des âme
tion pa
beau liv
eût pou
dans le
gregatio
" L'Egl

Conc
souvenir
Père E
que par
dérante
dentiel.
Même
doute p
tenté,
tions d
ré. P
RISTIQU
C'est
de and
Il y a
fé on
S. me

encore, l'instrument de ses desseins pour propager dans l'Eglise la dévotion au Très Saint-Sacrement.

Cet homme est celui que le Vénérable Curé d'Ars appelait son saint ami: c'est le Vénérable PIERRE-JULIEN EYMARD.

Voilà l'homme providentiel, qui, par sa dévotion ardente, son apostolat fécond et les œuvres qu'il a établies a vraiment été: l'Ouvrier des temps eucharistiques.

Je ne vous dirai pas comment, prêtre, vicaire de campagne, curé, le Père Eymard apparut partout l'adorateur assidu et l'apôtre zélé de l'Eucharistie.

Pour être plus encore au Très Saint-Sacrement, le Père Eymard embrassa la vie religieuse et fut dix-sept ans Mariste. Au milieu des diverses fonctions qu'il exerça et des charges qu'il occupa, sa dévotion eucharistique ne fit que s'accroître. Son assiduité au pied des saints autels; sa prédication qui revenait sans cesse sur l'Eucharistie, comme sur un thème favori; son zèle ardent à favoriser la communion fréquente: tout cela lui avait fait décerner, avant l'heure, comme par un mystérieux pressentiment, le surnom populaire de Père du Très Saint-Sacrement.

Mais ce qui fit surtout du Père Eymard, l'ouvrier de la dévotion eucharistique en nos temps modernes, ce fut la double fondation des Religieux et des Servantes du Très Saint-Sacrement.

C'est un fait d'observation, qu'à toutes les époques de l'Histoire de l'Eglise, on a vu tout grand mouvement religieux, tout nouveau besoin des âmes provoquer la fondation d'un Institut religieux. Or, la dévotion particulière de l'Eglise, en ce siècle, dit Mgr Beaunard, dans son beau livre "Un siècle de l'Eglise de France," appelait un Institut qui eût pour dévotion spéciale d'honorer Jésus-Christ et de le faire honorer dans le plus grand de tous ses Mystères: l'Eucharistie. Ce fut la Congrégation du Très Saint-Sacrement, " Pie IX avait déjà dit de son côté: " L'Eglise a besoin de cette œuvre: qu'on se hâte de l'établir."

Conclusion : Il m'est donc permis de conclure ce rapide aperçu du mouvement eucharistique, à l'heure actuelle, en affirmant que le Vén. Père Eymard, tant par ses vertus et son action personnelle si féconde, que par sa double Congrégation religieuse a exercé une influence prépondérante sur ce mouvement eucharistique, dont il a été l'ouvrier providentiel, à l'heure actuelle.

Même, à ne considérer que le Canada, l'on doit constater (c'est sans doute pure coïncidence?) que le mouvement eucharistique actuel si prononcé, est contemporain de l'établissement en notre pays des Congrégations du Vén. Père Eymard. De sorte qu'ici, comme ailleurs, le Vénérable Père a été même après sa mort, L'APOTRE DE LA DÉVOTION EUCHARISTIQUE.

C'est à ce titre que j'ose, en terminant, exprimer un vœu que je vous demande de partager.

Il y a deux ans, l'Eglise a accepté l'introduction de la cause de béatification de ce grand Serviteur de Dieu, de cet apôtre zélé du Très Saint-Sacrement, de cet Initiateur de la dévotion eucharistique que fut le Père

Eymard. A cette occasion, un concert unanime de louanges et de v[œux] s'est élevé de tous les points du monde et de tous les rangs de la hi[érar]chie catholique. La cause a été reprise activement avec un second p[rocès] informatif et déjà elle est en excellente voie de succès. Mais, l'Eg[lise], prudente et sage, attend toujours pour glorifier et couronner ses ent[reprises] l'heure choisie par Dieu.

Je forme donc le désir et je dépose le vœu, déjà formulé en plus[ieurs] Congrès et ratifié unanimement au Congrès Eucharistique de Lour[des]

"QUE LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE MONTRÉAL VEUILLE
" ACCORDER SES SUFFRAGES A LA CAUSE DE BÉATIFCATION DU VÉN. P.
" P. J. EYMARD, ET DÉPOSER HUMBLEMENT AUX PIEDS DU VICAIR[E]
" CHRIST LE DÉSIR DE LA VOIR LE PLUS TOT POSSIBLE COURONNÉE
" PLEIN SUCCÈS."

La mise du Vénérable Père Eymard sur les autels, contribuerait [puis]samment à faire du XXe siècle, un siècle eucharistique et donnera[it à] l'Œuvre des Congrès un nouveau et glorieux Patron.

Puisse ce jour être hâté par nos vœux!

* * *

La parole est ensuite donnée au second rapporteur, M. l'abbé Curotte, professeur de dogme à l'Apollinaire à Rome et Consulteur de la Congrégation des Sacrements, qui doit traiter de "*l'Eucharistie envisagée comme Centre du dogme et de la vie de l'Eglise.*"

Nous ne pouvons malheureusement donner le texte complet de ce remarquable travail.

Le rapporteur commence par se demander: *Qu'est-ce que le do[gme] chrétien?* Puis, après avoir répondu à cette question, il se demand[e si] ce dogme chrétien admet une vérité qui en soit comme le point cen[tral] et si l'Eucharistie peut être considérée comme cette vérité. Enfin, c'e[st] admis que le Christ-Eucharistie soit le dogme central de l'Eglise, ... aussi le fait central de son histoire et le principe de sa vie?

Le dogme catholique, expose le distingué rapporteur, comporte deux aspects... il se compose de vérités et de faits, quoi qu'en ait dit le modernisme. Or dans cet ensemble du dogme, il est un point, à la fois vérité et fait dogmatique, aut[our] duquel tournent toutes les autres vérités : c'est le dogme de la personnalit[é du] Verbe résumant en lui à la fois la nature humaine et la nature divine du V[erbe]; c'est le fait de l'Incarnation où l'on voit ce même Verbe accomplissant le [troi]sième et dernier acte (Réparation) d'un drame commencé avec l'aide de Dieu seul (Création) et continué par l'œuvre de l'homme seul (Péché originel).

Le Verbe incarné, Jésus-Christ, réunit en lui les deux grandes réalités... deux termes de la religion : Dieu et l'homme. Aussi l'Incarnation du V[erbe] constitue-t-elle le fait central de l'histoire religieuse de l'humanité.

Si donc le Verbe Incarné renferme en lui toutes les réalités dogmatiques, si l'Incarnation constitue le fait central de l'histoire de l'Eglise, il s'en suit que l'Eucharistie, simple prolongement de l'Incarnation, constitue à la fois la vérité centrale et le fait central du dogme chrétien. Et il s'en suit enfin que, le Dieu eucharistique étant le chef de la société catholique et les membres de celle-ci ne vivant que de la vie du chef, la vie de l'Eglise repose tout entière sur l'Eucharistie. Aucune source de grâces n'est plus abondante, puisque nous recevons l'auteur même de la grâce.

Il convient donc que le prêtre, dans la prédication comme au catéchisme insiste sur cette valeur de l'Eucharistie qui apparaît comme un centre dans l'unité et la variété du plan divin. C'est le *voeu* du rapporteur.

Le résumé que nous venons d'exposer ne saurait donner qu'une faible idée du travail développé, avec force argumentations, par le savant professeur qu'est M. l'abbé Curotte.

* * *

C'est encore une autre belle et profonde étude que l'auditoire eut le plaisir d'entendre avec le rapport du R. P. Lépicier sur "*les Relations de Marie et de l'Eucharistie.*"

RELATIONS DE LA TRES SAINTE VIERGE AVEC LE TRES SAINT-SACREMENT

Nous lisons dans le troisième livre des Rois, qu'un jour Bethsabée, mère de Salomon, se rendit auprès de son fils, pour lui présenter une requête. Aussitôt le grand roi se leva, alla à la rencontre de sa mère et se prosterna devant elle. Puis il s'assit sur son trône, fit placer un trône pour Bethsabée, sa mère, et l'invita à s'asseoir à sa droite. (1)

Je félicite Messieurs les Membres du Congrès Eucharistique de Montréal, qui ont préparé un si beau trône pour le nouveau Salomon le Roi Hostie, de n'avoir pas oublié Marie, sa Mère. Je constate avec joie qu'ils ont voulu qu'elle aussi ait son trône dans ces splendides manifestations, et je leur suis tout reconnaissant de m'avoir choisi pour ériger, ou du moins pour orner de mon mieux, en ce Congrès solennel le trône de Notre-Dame du Très Saint-Sacrement.

Vous n'auriez pas pu, Messieurs, faire une chose en elle-même plus utile, et à moi plus agréable. Jésus est bien, comme il le dit lui-même, "la voie, la vérité, la vie;" (2) et cependant, l'Eglise l'enseigne expressément, en Marie se trouve "toute la grâce de la voie et de la vérité, toute l'espérance de la vie et de la vertu." (3)

---

(1) 3 Rois, II, 19.

(2) S. Joan, XIV, 6.

(3) Ecclé., XXIV, 17.

Aussi, parler de Jésus au Sacrement de son amour, montrer comme l'Hostie Sainte rayonne ainsi qu'un soleil brillant sur l'Église et sur société, eût été chose incomplète, si l'on n'avait rappelé le souvenir de cette Vierge incomparable, que saint Jean vit dans l'île de Patmos, vêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et autour de sa tête une couronne de douze étoiles (1). D'ailleurs le Dante, dans son admirable cantique, ne met-il pas dans la bouche de Béatrice ces remarquables paroles: " Elève maintenant tes regards vers la figure qui plus que tout autre ressemble au Christ (c'est-à-dire vers Marie), car sa clarté est la seule qui puisse disposer à voir le Christ." (2)

En effet, pour voir un objet haut placé, il faut fortifier notre vue: et la vision de Marie, l'étoile du matin, est en réalité la meilleure disposition pour connaitre Jésus-Christ le soleil de gloire.

Et je vous remercie d'avoir choisi, pour préparer le trône de notre Mère, un servite de Marie. L'Ordre des Servites ou Serviteurs de Marie, fondé au treizième siècle par sept nobles patriciens de Florence, a pour but d'honorer tout spécialement notre Mère des Cieux. Et son souci principal, comme aussi la gloire de leurs fils, a toujours été de s'occuper de la Mère de Jésus, de promouvoir son culte, de compatir à ses douleurs, d'exalter ses louanges, en même temps qu'ils se sont distingués en tout temps par une dévotion toute spéciale à l'auguste Sacrement de l'autel.

Je ne puis cependant oublier que c'est à la reconnaissance bienveillante de mes anciens élèves du Collège Canadien de Rome, que je dois d'assister à ce magnifique Congrès. Leur invitation a été si pressant l'élan de leur générosité si spontané, l'accueil à mon arrivée si cordial, que je resterais confus, si je ne savais qu'ils ont voulu, en honorant mon humble personne, témoigner leur attachement à la doctrine qu'ils ont puisée dans la ville éternelle. A eux aussi mes vifs remerciements.

Mais surtout merci pour le plaisir que vous me donnez aujourd'hui de parler, devant cette auguste assemblée, de la glorieuse Mère de Dieu. Il y a longtemps que mes goûts personnels et mes études de prédilections m'ont attiré vers Celle que l'on considère à juste titre comme le plus riche joyau dans la couronne de l'Eternel, Celle que l'on a nommé en toute vérité un luminaire de splendeurs, le complément de la Très Sainte Trinité. Il y a dans Marie tant de trésors cachés, de beautés spirituelles, tant de richesses, de perfections et de grâces, que la considération des privilèges de cette divine Mère, l'étude de sa vie, de ses grandeurs, forment l'occupation la plus agréable qu'on puisse imaginer pour l'esprit et pour le cœur. Chose merveilleuse, plus on étudie Marie, plus on trouve en elle des beautés jusqu'alors inconnues. Comme les premiers explorateurs qui posèrent le pied sur le sol du Canada à mesure qu'ils s'avançaient dans ce pays féerique, ajoutaient aux découvertes déjà faites des découvertes toujours plus merveilleuses, ainsi, en é

(1) Apoc., XII, 1.

(2) Parad., cant. XXXII, 84, 88.

diant Marie, on passe de surprise en surprise. Ses privilèges ne se comptent pas, et l'œil humain ne trouvera jamais en elle un horizon pour s'arrêter.

J'avoue qu'en lisant le titre du thème que Messieurs les organisateurs du Congrès m'avaient destiné (Relations de Marie avec le Très Saint Sacrement), je n'étais pas de prime abord pleinement convaincu qu'il y eût là l'énoncé d'une vérité strictement théologique; je croyais qu'il y avait là un champ ouvert à l'imagination fertile des âmes pieuses, plutôt qu'aux solides raisonnements de la saine théologie. Je craignais que le sujet ne vint à me manquer: et voilà que maintenant, au contraire, j'ai grand peur de manquer à mon sujet.

Car, en réfléchissant sérieusement, j'ai découvert tant de liens intimes entre Marie et la sainte Eucharistie, que j'ai dû me convaincre que le thème qui m'a été proposé constitue une de ces vérités déposées en germe par Notre-Seigneur soit dans les Ecritures, soit dans la Tradition, avec l'intention qu'elle se développe dans le cours des siècles, c'est-à-dire au moment opportun où, de la profession explicite de ces vérités, résulterait un bien notable pour la foi et la morale chrétiennes.

Or le moment, nous semble-t-il, est venu de proclamer bien haut que Marie est intimement unie à la très sainte Eucharistie; de reconnaître que c'est à elle surtout que nous devons l'institution de ce saint Sacrement; que la foi en Marie nous conduit directement à la foi au Sacrement de l'autel; et qu'une dévotion filiale à la Reine des Cieux est le moyen le plus efficace pour porter les fidèles à une plus grande dévotion à Jésus-Hostie.

Voilà, ô Reine, le tribut d'hommage que, en ma qualité de votre serviteur attitré, je tiens à déposer à vos pieds; voilà la couronne que je voudrais voir suspendue au-dessus de votre trône. Permettez que dès maintenant, tous tant que nous sommes ici présents, nous vous saluions, nous vous proclamions avec tout l'enthousiasme de notre dévotion filiale, avec toute la solennité que nous inspire cette auguste assemblée: " Notre-Dame du Très Saint-Sacrement."

Dieu éprouve un désir immense de distribuer à ses créatures d'innombrables faveurs, mais il veut d'ordinaire, comme condition de sa libéralité, qu'on les lui demande avec instance ou même qu'on ait recours à l'intercession de certaines âmes privilégiées. Nous en avons une preuve dans les nombreux passages de la Sainte-Ecriture, qui nous montrent tantôt Moïse s'interposant pour les juifs, tantôt Job intercédant pour ses faux amis, tantôt Esther suppliant Assuérus d'épargner son peuple.

Parmi toutes les créatures humaines ou angéliques, la préférée de Dieu est celle qu'il a lui-même choisie pour la Mère de son Fils unique. Aussi Marie est-elle notre médiatrice auprès de Dieu, la trésorière du Ciel, la toute-puissance suppliante. Toutes les grâces doivent passer par ses mains, ou se donner à sa prière. Or, l'Eucharistie est une grâce de choix, la grâce par excellence. Elle nous sera donc donnée par l'intermédiaire de Marie, à cause de ses mérites surabondants et à sa prière toujours efficace.

D'abord le Dieu de l'Eucharistie n'a pas voulu s'incarner sans le consentement de Marie. Dans les desseins divins, pour que le Fils de Dieu

s'incarnât et pour racheter le monde, il fallait qu'une jeune fille, éprise de l'amour de la sainte virginité, consentît néanmoins à devenir la mère du Dieu Rédempteur et par là même la Co-Rédemptrice du genre humain. Cette femme fut Marie.

Les soixante-dix semaines annoncées par Daniel touchaient à leur fin. On parlait dans les familles juives de l'attente du Roi Sauveur; on lisait les prophéties. Marie compte à peine trois printemps, que déjà, éclairée par les lumières de l'Esprit-Saint, elle comprend les grandeurs, les exquises beautés de la sainte virginité. Elle ne sait pas avec certitude si la mère de l'Emmanuel serait vierge; Dieu ne lui a pas révélé le sens précis des paroles: "*Ecce Virgo concipiet;*" ce qu'elle sait, c'est que les vierges seules seront admises à la cour du grand Roi et de sa Mère "*Adducentur Regi virgines post eam.*" Marie veut être de cette Cour virginale, pour mériter d'approcher le Messie et de servir sa Mère. Elle devient par là même l'initiatrice de cet élan, de cette passion de la pureté, qui, plus tard, portera tant d'âmes vers l'état glorieux de la sainte virginité. C'est ainsi qu'elle remplit, sans le savoir, la première condition pour être la Mère de Dieu.

Voici bientôt le messager divin, qui, de la part de la Trinité sainte vient lui offrir ce titre glorieux. O mystère ineffable! Elle-même, la mère de l'Emmanuel! Ce qui la frappe maintenant, c'est moins la gloire qui lui est offerte, que la proximité du salut d'Israël. Toutefois le souvenir des prophéties rappelle à l'humble Vierge que la mission du Rédempteur doit s'accomplir dans la souffrance et les larmes. "Nous l'avons vu, il était sans beauté.... homme de douleur et connaissant la souffrance." (1) Elle comprend qu'il s'agit pour elle d'être associée à la passion de son Fils et de devenir la co-Rédemptrice du genre humain. Elle sera généreuse; elle ne refusera rien à son Dieu; elle nous donnera le Sauveur, quoi qu'il puisse lui en coûter. C'est ce "Fiat" qui a rendu possible l'Incarnation et l'Eucharistie qui en est l'application prolongée dans la suite des siècles.

Dès lors, entre la Vierge mère et l'Eucharistie se forme un lien essentiel, un lien indissoluble. Le corps de Jésus dans l'Eucharistie c'est le corps né de la Vierge Marie, formé de son sang, nourri de son lait; c'est le corps de l'homme Dieu qui est à jamais le fils de Marie. (2) Oui c'est bien au "Fiat" de l'Annonciation qu'on doit la vérification, complétée plus tard dans l'Eucharistie, de cette parole de Jésus: "Voici qu

---

(1) Isaie., LIII, 2, 3.

(2) Comme toute génération suppose un changement **substantiel,** il serait faux de supposer que l'Eucharistie contient, ne fût-ce que dans une porportion minime, la chair même de la Très Sainte Vierge. Toutefois, si l'on considère la source d'où le Verbe s'est fait chair, on peut affirmer que sa chair est la chair de Marie, en tant que c'est d'elle qu'il a pris son corps. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les paroles souvent citées et qu'on attribue à tort à Saint-Augustin: "*Caro Christi caro est Mariae.*" Le passage du grand Docteur d'Hippone, qui, semble-t-il, a donné origine à cette formule, est le suivant, dont cependant la signification est toute différente: "*Sicut vera caro Mariae, vera caro Christi, quae inde suscepta est*" Sermo CCCLXII de Resurr. mortuorum Alias de diversis, 221.

je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles;" (1) aussi jusqu'à la consommation des siècles, l'Eglise chantera, dans l'ardeur de son enthousiasme:

"Ave verum corpus natum de Maria Virgine."
"Pange lingua gloriosi
" Corporis mysterium,
"Sanguinisque pretiosi
"Quem in mundi pretium,
"Fructus ventris generosi
"Rex effudit gentium."

Soyez bénie, ô mère incomparable, pour ce généreux "Fiat" tout-puissant mot d'ordre qui a determiné la venue du Dieu Emmanuel, c'est-à-dire du Dieu Eucharistique. A ce titre donc, vous méritez déjà ô Marie, qu'on vous invoque: "Notre-Dame du Très Saint-Sacrement."

Les relations de Marie avec l'Eucharistie ne se bornent pas au fait de nous avoir donné l'Emmanuel, le Dieu avec nous jusqu'à la fin des siècles; Marie a eu dans l'institution même de ce Divin Sacrement une part plus spéciale. Rappelons-nous en effet cette règle générale que Dieu s'est imposée dans la collation de ses bienfaits. Il veut nous accorder ses grâces, mais il établit comme condition préalable le bon plaisir et la prière de Marie. Ainsi que de même c'est aux ferventes supplications de Marie que Dieu a accéléré l'accomplissement de l'Incarnation, de même pour se mettre sous les apparences eucharistiques, le Verbe fait homme a eu égard aux prières et aux ardents désirs de sa Mère bien aimée.

Nous aimons à penser, et la plus stricte théologie nous autorise à croire que Marie, si privilégiée de Dieu, n'a pas été sans connaître longtemps à l'avance, plus ou moins ouvertement, le mystère de l'Eucharistie. Elle comprenait mieux que personne le besoin qu'ont les hommes de la société de Dieu pour vivre dans la sainteté. Elle a dû souvent demander à Dieu, soit avant, soit après la naissance de Jésus, qu'il daignât accomplir son ardent désir exprimé par ces paroles: "Mes délices sont d'être avec les fils des hommes." (2) En souhaitant le venue du Messie, Marie réclamait également sa permanence sur notre terre qui a tant besoin de lui. Du reste, elle n'était pas sans connaître, par les lumières de l'Esprit-Saint, que, dans le royaume messianique, le peuple de Dieu, plus favorisé que sous la conduite de Moïse, serait nourri d'un pain céleste dont la manne n'était que le symbole; que le festin de l'Agneau Pascal n'était qu'une figure imparfaite, l'ombre éloignée d'un festin bien plus merveilleux préparé pour les générations futures; que le Messie venant remplacer les victimes anciennes, serait la victime nouvelle, offerte en sacrifice et donnée en nourriture sur toute la terre, selon cette parole de Malachie: "Du levant au couchant.... en tout lieu on

---

(1) S. Mathieu, XXVIII, 20.

(2) Prov., VIII. 31.

offre en mon nom une oblation pure." (1) Elle connaissait assez les desseins de Dieu pour le supplier de les accomplir sans délai. Elle posait ainsi la condition préliminaire, nécessaire à la réalisation de ce grand bienfait, c'est-à-dire son intercession maternelle.

* * *

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi le premier miracle accom. par Jésus dans le but de manifester son caractère messianique, se f. l'occasion d'une noce, et consista à convertir l'eau en vin? Ne voula pas, l'époux de nos âmes, nous présenter ce fait significatif comme le p. lude et le symbole de cet autre banquet où il nous aurait donné nourriture son corps et son sang, scellant ainsi l'union mystique des fidèles avec lui-même? Or, de même que Jésus n'opéra qu'à la prière de Marie le changement de l'eau en vin, de même c'est seulement à la prière de cette divine Mère qu'il opérera plus tard le miracle de la transsubstantiation, c'est-à-dire le changement du pain et du vin en son corps et en son sang. D'ailleurs, comment douter que Marie n'eut déjà présente à l'esprit l'institution de l'Eucharistie, quand elle prononçait à Cana Galilée les charitables paroles: " Ils n'ont pas de vin." (2) Ne connaissait-elle pas les Ecritures annonçant le moment où Dieu donnerait a. hommes un pain possédant toute douceur et un vin qui fait germ. vierges ?

Mais nous avons une preuve plus éclatante encore que c'est à l'intercession de Marie que Jésus-Christ a daigné instituer le sacrement de son amour.

Notre-Seigneur, à mesure qu'il voyait s'avancer le terme fixé pour sa vie publique, manifestait à ses disciples, l'un après l'autre, les myst. du Royaume des cieux. Et voilà qu'un an à peine de prédication éco. il choisit ses apôtres et leur enseigne la prière par excellence, l'ora. dominicale, la prière qui doit être le résumé de toutes les autres pr. Il y est dit: " *Panem nostrum quotidianum supersubstantialem da no. hodie.*" (3) " Supersubstantialem ", c'est-à-dire non seulement le p. qui fortifie le corps, mais le pain qui nourrit l'âme, qui la fait vivre la vie surnaturelle de la grâce. (4) Quelques mois plus tard, Jésus

---

(1) Mal., II, 11.

(2) S. Jean, II, 4. — Par rapport aux paroles de Notre Seigneur, "*Quid et tibi, mulier*", les commentateurs les plus autorisés font observer qu'elles s. t l'équivalent de *laissez faire*, c'est-à-dire, *soyez tranquille*, la chose se fera. Quant au mot *femme*, il était, chez les orientaux, l'expression du respect joint à la tendresse.

(3) S. Mathieu, VI.
S. Luc, XI.

(4) Les paroles de S. Thomas sont ici à remarquer: "*Sive hoc intelligatur de pane sacramentali, quotidianus usus proficit homini, in quo etiam intelliguntur omnia alia sacramenta, sive etiam intelligatur de pane corporali.*" 2. 2ae LXXXIII, art 9.

plique à ses disciples la nature de ce pain céleste. Ce pain, c'est lui-même: "Je suis le pain de vie." "Voici le pain descendu du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meurt pas." (1) Mais il faut relire en entier ce magnifique chapitre de saint Jean, pour comprendre qu'il s'agit ici d'un pain tout spécial, qui n'est autre que le corps même du Sauveur.

Cette promesse de l'Eucharistie nous rappelle la promesse faite à la Samaritaine, d'un fleuve d'eau vive qui doit apaiser notre soif spirituelle: "Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif". (2) C'est par excellence le don de Dieu à l'humanité. "Si tu connaissais le don de Dieu," (3) Or, si la Samaritaine, entendant les paroles de Jésus, s'est écriée dans l'enthousiasme de sa foi ardente: "Donnez-moi cette eau, afin que je n'aie pas soif," (4) *a fortiori* notre divine Mère, qui, plus que tout autre comprenait et goûtait les paroles du Maître a-t-elle dû penser souvent à ce pain surnaturel et répéter au moins chaque jour dans l'élan de son cœur: "*Panem nostrum supersubstantialem da nobis.*" Marie a donc prié longtemps, au moins pendant plus d'une année, en se servant des paroles mêmes enseignées par Jésus-Christ, pour obtenir l'institution de l'Eucharistie. Or, comme la prière de la Mère de Dieu est toujours exaucée, on peut dire en toute vérité que c'est à sa prière et à ses ferventes supplications que nous devons l'immense bienfait de l'institution de la Très Sainte Eucharistie.

* * *

On nous objectera peut-être que l'Eucharistie est un miracle; que dans le miracle c'est Dieu qui opère lui-même directement, en produisant des effets dont la nature n'est pas capable; que pour cette raison on ne saurait admettre la coopération de Marie dans l'institution de la Sainte Eucharistie.

Il est vrai que dans la production du miracle, Dieu opère directement mais il ne s'ensuit pas qu'il exclut toute coopération de la part des créatures. Selon l'enseignement de la théologie, la créature joue toujours, dans la production du miracle, un rôle actif: quelquefois elle dispose la matière à recevoir la forme à laquelle Dieu la destine, ou tout au moins elle intercède auprès du Très-Haut afin que le miracle ait lieu en réalité. C'est ainsi que, généralement parlant, Dieu n'accomplit de miracle qu'à la prière de ses Saints: c'est par eux qu'il se laisse émouvoir pour accorder aux sourds l'ouïe, aux aveugles la vue, et en général aux malades la santé du corps. Ainsi donc Dieu avait décrété que dans l'accomplissement du grand miracle de l'institution du Très Saint-Sacrement, Marie aurait une part active, en procurant au monde par ses prières si ferventes et si agréables à la divine Majesté, ce témoignage

(1) S. Jean, VI, 49. 50.

(2) S. Jean, VI. 13.

(3) Ibid., 10.

(4) Ibid., 15.

sensible et durable de l'amour d'un Dieu Sauveur envers l'humanité déchue. D'ailleurs, Marie n'avait-elle pas déjà hâté par ses vœux, ses soupirs et ses ardentes supplications, le moment de la venue du Messie?

Merci, ô Reine, d'avoir ainsi intercédé pour nous. C'est à vos prières que Jésus-Christ nous a été donné dans l'Incarnation; c'est à vos prières et à vos supplications qu'il a daigné faire en sorte de rester avec nous présent sur nos autels jusqu'à la consommation des siècles.

* * *

Marie a encore un autre titre à notre reconnaissance pour ce qui regarde l'institution de la sainte Eucharistie, car nous pouvons dire en toute vérité, sans exagération aucune, que c'est principalement pour sa divine Mère que Jésus a voulu opérer ce miracle de son amour: c'était pour lui rendre par la communion, son Corps et son Sang qu'il avait reçus d'elle par l'Incarnation, c'était aussi en vue de la ferveur de dévotion avec laquelle elle devait, elle, la mère du bel amour, recevoir son fils caché sous les voiles sacramentels.

C'est un sentiment pieux que Marie a communié à la dernière Cène, probablement dans une salle adjacente au Cénacle. Plus tard, après l'Ascension, une pieuse tradition nous représente la Vierge-Mère recevant journellement, des mains de saint Jean, le corps de son Fils (1). Oh! avec quelle ferveur Marie s'unissait à Jésus caché sous les voiles sacramentels! C'était alors dans son cœur la réitération des sentiments de foi, d'amour, de dévotion sans bornes, qu'elle avait éprouvés au moment où elle avait conçu dans son chaste sein le Verbe de Dieu. Jamais aucune âme, quelque privilégiée qu'elle ait été, n'a apporté dans ses communions autant d'ardente charité qu'en apportait Marie dans les siennes. La dévotion qu'ont éprouvée les plus grands Saints dans les moments de plus intense ferveur n'a été qu'un faible reflet de celle de Marie au moment où elle reçut le pain consacré des mains de son propre Fils.

Ainsi donc, nous disons que c'est à Marie que nous sommes redevables de l'institution du Sacrement de l'autel puisque c'est surtout en vue des dispositions saintes avec lesquelles elle devait le recevoir, que Jésus a voulu se donner à nous sous les espèces du pain et du vin.

* * *

Ah! il est bien certain qu'avant d'instituer le sacrement de son amour, Jésus prévoyait déjà toutes les profanations auxquelles il serait exposé dans le courant des siècles, de la part d'hommes impies, blasphémateurs des choses saintes, d'hommes à l'âme noircie d'ingratitude; il connaissait les indifférences dont il serait l'objet même de la part de ses amis: la

---

(1) On peut lire sur ce sujet le pieux et édifiant ouvrage "La communion de Marie, Mère de Dieu", par le P. Bernardin, Capucin, édité par le P. Félix Simounet, Paris, Lecoffre, 1860.

tiédeur et presque la froideur avec lesquelles bien des âmes le recevraient; et, ce qui est plus, pour beaucoup, l'inutilité de ce sacrement qui deviendrait même pour plusieurs une cause de ruine spirituelle. Oui, toutes ces considérations auraient bien pu détourner le divin Maître du projet de donner aux hommes son Corps et son Sang en nourriture dans l'Eucharistie, s'il n'avait eu, pour le consoler, la vision des saintes ferveurs et des parfaites adorations dont son Sacrement d'amour serait l'objet de la part de sa Mère bénie. Marie, par une seule communion, suppléa à la tiédeur, aux indifférences, aux apostasies des siècles à venir. Aussi, malgré ces abus, l'Eucharistie est instituée, et c'est surtout à la ferveur de Marie que nous devrons cet immense bienfait de l'amour d'un Dieu, comme d'ailleurs c'est à cette divine Mère que nous sommes redevables pour la création de l'univers tout entier, puisque, au dire de docteurs catholiques, c'est surtout pour l'amour de Marie que Dieu a créé le monde. Honneur donc et reconnaissance à Notre-Dame du Très Saint-Sacrement !

* * *

Nous avons dit que l'un des motifs de Notre Divin Sauveur, en instituant l'Eucharistie, était de rendre à sa Mère bien-aimée, autant qu'il était en lui, ce même corps et ce même sang, qu'il avait reçus d'elle par l'Incarnation, en les lui communiquant, dans les espèces du pain et du vin, pour être sa nourriture à la Table Sainte.

Notre-Seigneur ne se laisse vaincre par personne en généreuse reconnaissance, lui qui a promis qu'un verre d'eau donné en son nom, ne serait pas sans récompense. Or, il savait que c'était au consentement de Marie qu'il devait d'avoir pris un corps semblable au nôtre, et il brûlait de lui en témoigner toute sa reconnaissance. Mais que pourra-t-il offrir de mieux à sa Mère que ce même Corps et ce même Sang qu'il a reçus d'elle. Ainsi donc, ô Marie, cette chair que vous avez donnée au Verbe pour qu'il se fît homme, il vous la rendra dans l'Eucharistie comme déifiée, pour vous déifier vous-même; ce sang que vous lui avez donné mortel et passible, il vous le rendra immortel et glorieux, d'abord dans l'Eucharistie, afin que vous vous en abreuviez, puis sur le Calvaire, sortant de ses plaies douloureuses. Comme les fleuves retournent à la source d'où ils découlent, ainsi le Sang précieux de Jésus qui est sorti de vous, retourne à vous; et c'est ainsi que votre Fils vous récompense: tout ce qu'il a reçu de vous, il vous le rend, après l'avoir déifié en lui-même. C'est donc là pour vous un nouveau titre pour mériter d'être saluée Notre-Dame du Très Saint-Sacrement: car s'il est vrai que Jésus s'est donné spontanément pour chacun de nous, "*tradidit semetipsum pro me*", il est également vrai que pour Marie seulement ce don ineffable a été provoqué par un sentiment de reconnaissance du plus doux des fils envers la plus aimable des mères.

* * *

Si nous sommes redevables à Marie pour l'institution de la Sainte Eucharistie, nous ne lui sommes pas moins redevables pour la permanence de l'Eucharistie au milieu de nous, en ce sens que le recrutement et la formation des premiers prêtres furent surtout l'œuvre de la bienheureuse Mère de Jésus.

Dès l'origine de la prédication évangélique, le rôle de la femme chrétienne nous apparaît entouré d'une auréole glorieuse, brillant reflet d'une noble mission que le paganisme n'avait pas soupçonnée, et que le judaïsme n'avait pas pleinement compris. Ce rôle consiste à aider le prêtre dans sa mission sanctificatrice. Les saintes femmes servent les apôtres, et leur sont de précieuses auxiliaires pour instruire les personnes de leur sexe, pour s'occuper surtout des enfants et des pauvres.

Mais au-dessus de ces saintes femmes, Marie domine toute l'Eglise. Sa sollicitude maternelle embrasse tous les hommes : elle veut les attirer tous à son Fils survivant sur la terre, à la divine Eucharistie. Elle leur parle des bontés de Jésus, de la loi d'amour qu'il est venu apporter au monde : " Aimez-vous les uns les autres, comme moi-même je vous ai aimés." Ils ne doivent avoir qu'un cœur et qu'une âme, car ils sont tous frères, enfants du même père et de la même mère, nourris du même pain de vie. Et ce pain de vie n'est autre que son bien-aimé, caché sous les espèces sacramentelles, et son souvenir la rend " malade d'amour." (1)
" Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres, lui demandaient les premiers chrétiens, qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres, pour que tu nous conjures de la sorte ?"

" Mon bien-aimé," répondait Marie, " est blanc et vermeil ; il se distingue entre dix mille... Son aspect est celui du Liban, élégant comme le cèdre... et toute sa personne est pleine de charme. Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, filles de Jérusalem."(2)

Et comment ce bien-aimé, qui est si beau, se rend-il présent dans l'Eucharistie ? Par le ministère des prêtres. Marie prend donc soin surtout de ceux, parmi les premiers chrétiens, qui sont appelés, par leur vocation, à être les ministres de l'autel, la source permanente de l'Eucharistie. Elle aime à les rassembler autour d'elle dans sa modeste demeure ; elle est zélée pour la sanctification de chacun d'eux ; elle prie pour eux, afin que leur foi ne chancelle pas, que leur vertu demeure intacte : elle comprend plus que personne l'éminence de leur dignité, l'influence de leurs actes, la responsabilité qui pèse sur leurs épaules : elle sait quels fruits de salut seront produits par leur sainteté et leur zèle, et combien seraient funestes à l'Eglise leur négligence et leur infidélité. Elle aime à raviver en eux les souvenirs de la vie du Sauveur, et à les enflammer par la chaleur communicative de ses pieux entretiens : en un mot, sa modeste demeure, là, sur le mont Sion, à côté du Cénacle, est le premier séminaire catholique.

---

(1) Cant., VI. 8.

(2) Cant., VI. 10. s. s

Marie entoure les premiers prêtres et évêques du respect qui leur est dû, et quoiqu'étant leur reine et leur mère, elle vénère en eux les représentants de l'autorité de son divin Fils. Elle enseigne ce respect aux fidèles; elle leur fait comprendre que sans les apôtres ou les prêtres, on ne saurait avoir ni la doctrine de Jésus ni l'Eucharistie, source de toute grâce, et qu'ainsi pour s'unir à Dieu, il faut se tenir uni au prêtre qui le représente et qui est son ministre. "*Qui adhaeret sacerdoti, adhaeret Deo.*"

Ainsi donc, après l'Ascension du Sauveur, Marie est uniquement occupée à honorer l'Eucharistie, à attirer les fidèles à l'Eucharistie, à sanctifier et à former les prêtres, consacrés surtout pour produire et donner l'Eucharistie. Elle s'est donnée tout entière au service de l'Eucharistie; et de même que c'est à elle que l'on doit la formation des premiers ministres de l'Evangile, de même aussi veillera-t-elle jusqu'à la fin des siècles, pour que le front du prêtre soit toujours entouré de l'auréole de la vertu et de la sainteté, et le titre de "Regina Coeli", avec lequel on aimera à honorer Marie, ne sera que la traduction du titre "Notre-Dame du Très Saint-Sacrement," que nous revendiquons pour notre Mère et notre Reine.

DEUXIEME PARTIE

Une foi vive et sincère en Marie dispose l'âme à la foi en la Très Sainte Eucharistie

Il est difficile d'exalter autant qu'elle le mérite l'excellence de la foi. C'est cette vertu divine qui soulève l'homme au-dessus de ce bas-monde, et qui le transporte dans une région supérieure où il peut contempler de loin les biens inestimables qui nous attendent dans la patrie. Avec la grâce, la foi est notre plus précieux trésor. C'est la foi qui a suscité cette glorieuse phalange de martyrs, qui forme la plus belle couronne de l'Eglise catholique; c'est elle qui a soutenu, au milieu des plus grands sacrifices et des plus cruelles privationss, les vaillants explorateurs de ce riche et immense territoire. Cette foi, ô mes frères du Canada, ces premiers apôtres vous l'ont léguée comme la portion la plus précieuse de leur héritage, et vous-mêmes vous l'avez conservée jusqu'ici avec un soin jaloux. Dieu en soit loué!

Or, l'Eucharistie est le centre de la foi catholique. Elle nous rappelle le dogme de la Très Sainte Trinité, la chute d'Adam, son relèvement par la promesse d'un Rédempteur, l'Incarnation avec toutes ses circonstances de travaux, de souffrances, d'humiliation, le divin bienfait de la grâce qui nous rapproche de Dieu, nous transforme dans les splendeurs mêmes de la divinité. Chose merveilleuse, un simple acte de foi en la présence

réelle de Jésus au Sacrement de son amour équivaut virtuellement a actes réitérés autant de fois qu'il y a d'articles distincts dans le symb e 'holique. Oh! quelle consolation, pour une âme vraiment chrétienn e p uvoir, par un acte de foi et d'amour en la présence de Jésus de le tabernacle, affirmer sa croyance dans ces sublimes vérités que D lui-même nous a révélées !

* * *

Mais quel est le moyen le plus efficace pour conserver intacte la en la divine Eucharistie? Nous n'hésitons pas à le dire: c'est la foi en Marie, une foi vraie et sincère en sa maternité divine et en ses étonna privilèges.

Remarquez bien que je dis "une foi vraie et sincère" en la matern divine; une telle foi en effet ne fait qu'un avec la foi au mystère l'Incarnation; aussi, la vraie foi en la maternité de Marie est-elle compatible avec une erreur quelle qu'elle soit, touchant l'Incarna Ce n'est pas croire en l'Incarnation que d'admettre deux personnes en Jésus-Christ, comme a fait Nestorius, ou de confondre en une seule, nature divine et la nature humaine, comme a fait Eutychès; dans et l'autre cas, on en vient à jeter la maternité divine, car Marie pas Mère de Dieu, si elle n'a engendré qu'une personne humaine, et n'est pas Mère de Jésus-Christ si elle a engendré un Dieu en qui la ture humaine est comme absorbée par la divinité.

Le protestantisme, pour avoir rejeté l'autorité de l'Eglise et av voulu se reposer sur ses propres forces, en est arrivé à renier Jé Christ, Dieu et Homme. Si nous examinons bien les écrits de docteurs modernes, nous verrons qu'ils sont tous ou presque tous tombé soit dans le Nestorianisme, soit dans l'Eutychianisme, c'est-à-dire qu divisent la personne du Sauveur, ou bien ils confondent ses deux natu L'erreur moderniste, empruntée des théologiens protestants, allemands et anglais, et vulgarisée en France par le malheureux abbé Loisy, n' autre chose, au fond, que la reproduction, avec quelques variantes, de anciennes hérésies. Ces gens-là n'ont pas la vraie foi en la divine ternité, parce qu'ils n'ont pas la vraie foi en l'Incarnation du Verbe.

Tout autre est la foi des catholiques aux grandeurs de Marie, et conséquent au mystère de l'Incarnation. Oui, ô Mère bien-aimée, croyons à vous et à vos privilèges. D'abord vous êtes la Mère de D vous avez non seulement consenti, mais concouru à l'accomplissement du mystère de l'Incarnation. Vous êtes en outre pleine de grâce. qui fait votre bonheur et votre gloire, c'est moins votre titre, pourt si éminent de Mère de Dieu selon la chair, que votre privilège d'av reçu en plénitude dans votre cœur la vie divine, d'avoir été toute tra formée par l'union de votre âme avec la divinité. La vie divine illumine l'âme de Jésus vous a été communiquée avec abondance. dispositions intérieures sont les mêmes que celles de votre Fils, com dans un cercle plus grand, un cercle plus petit contient en lui tous rayons du premier, bien que dans une plus petite mesure. Vous

une photographie micrographique de Jésus, contenant en abrégé tous les traits de sa beauté parfaite. Vous êtes le canal de toutes les grâces, la Co-Rédemptrice du genre humain, le bouclier de notre foi, l'exterminatrice des hérésies, la porte du ciel et la Reine de l'univers.

Qu'on ne s'étonne donc plus si je dis que la foi aux privilèges de Marie nous dispose à croire à l'Eucharistie et aux bienfaits qu'elle produit dans nos âmes. La foi en Marie c'est d'abord la foi en l'Incarnation qui a son prolongement dans l'Eucharistie; c'est ensuite la foi au chef-d'œuvre de Dieu parmi ses créatures; c'est la foi à l'immense charité de Dieu; croire aux ineffables prérogatives de Marie nous dispose donc à croire au grand miracle de l'Eucharistie et aux faveurs de notre union avec Dieu dans ce Sacrement.

* * *

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que l'on a refusé de croire aux merveilles eucharistiques. Déjà, à la promesse de ce don divin, les habitants de Capharnaüm s'écriaient dans un moment d'infidélité perfide mêlée d'ingratitude: "Cette parole est dure, et qui peut l'écouter? (1)

Mais d'où vient donc la difficulté de croire en l'Eucharistie? De ce qu'il y a dans ce divin sacrement deux sortes de miracles: le miracle de la présence réelle de Jésus-Christ sous les saintes espèces et le miracle des effets de cette présence. Par la transsubstantiation, il arrive que sur tous les autels de l'univers, se trouvent, sous les apparences du pain et du vin et sans occuper d'étendue extrinsèque, le vrai corps et le vrai sang du Fils de Marie; ensuite la réception du sacrement de l'autel donne la vie à nos âmes en nous unissant intimement à Dieu.

Or, si en vénérant la divine maternité de Marie, nous croyons et admettons que la chair née de cette vierge est une chair divine, une chair unie hypostatiquement au Verbe de Dieu, trouverons-nous impossible qu'elle reçoive un honneur moindre, celui de pouvoir être comme Dieu en dehors de l'espace et présente simultanément en mille lieux divers? L'Incarnation, en effet, est le plus grand des miracles. Qu'un homme soit vraiment Dieu et qu'une femme soit vraiment la Mère de Dieu, voilà, enseigne le Docteur angélique, le point culminant de toutes les œuvres les plus merveilleuses du Très-Haut. La présence réelle de Jésus au Saint-Sacrement, bien qu'étant une œuvre extraordinaire, est cependant, comme miracle, inférieure à l'Incarnation: il faut une puissance plus grande pour faire qu'un homme soit vraiment Dieu, que pour mettre sur nos autels le corps de Jésus-Christ caché sous les saintes espèces.

En outre, si le Verbe de Dieu peut devenir le vrai fils d'une femme, pourquoi ne pourrait-il pas contracter avec chacun de nous une union admirable, mais cependant moins intime? Et si en devenant le fils de Marie, il a voulu enrichir sa Mère des plus glorieux privilèges de nature

(1) S. Jean, VI, 60.

et de grâce, pourquoi, en s'unissant à nos âmes, ne pourrait-il pas y r
pandre à profusion ses grâces de choix? **Marie** recevant de Jésus, e
tant que sa vraie **Mère**, tous les trésors de perfection et de grâce do
une pure créature peut être ornée, voilà bien la figure d'une âme qui, p
le fait de recevoir le Saint-Sacrement, est inondée des bienfaits du Tr
Haut.

Donc, en croyant à la maternité divine et aux grâces qui en ont déco
pour Marie, nous sommes tout portés à croire à la réelle présence
Jésus dans le Sacrement de l'autel, et à ses effets merveilleux dans
âmes; au contraire, en rejetant les privilèges de Marie on en vient
duire l'Eucharistie aux proportions d'un symbole: c'est ce qu'ont fait
protestants.

* * *

Peut-être nos frères séparés, ou du moins plusieurs d'entre eux, recon
naissent-ils que Marie a réellement formé le corps de l'Homme-Dieu et
que par conséquent on peut vraiment l'appeler Mère de Dieu: néanmoins
ils ne veulent pas comprendre que Jésus se devait à lui-même de com
sa Mère des plus sublimes prérogatives. Aussi n'ayant pas le moi
soupçon des merveilles opérées en Marie, de sa vie surnaturelle, d
toute-puissance agréée par son Fils, ils ne peuvent admettre que D
s'abaisse jusqu'à s'unir réellement à nous, vivre en nous et avec nous. L
vie divine en nous, ils l'ignorent, parce qu'ils ne veulent pas reconnaît
cette même vie dans Celle qui mit au monde l'auteur de notre vie.

Pour nous, catholiques, à la vue de tant de bienfaits accordés par
cœur si aimant de Jésus à une pure créature, sa Mère, nous compren
tout de suite et croyons sans aucune hésitation, qu'il peut, en nourr
nos âmes dans le banquet eucharistique, nous communiquer à nous
sa vie divine. Si nous reconnaissons qu'il a traité si généreusement
Mère, nous qui sommes ses frères, nous lui faisons l'honneur d'avoir c
fiance en Lui, quand il nous offre son Corps et son Sang comme un gag
de participation à la vie divine et immortelle, quand il nous dit: " C
est mon Corps, recevez-le et vous vivrez."

Ah! la foi vive, ardente en l'Eucharistie, que de consolation elle ca
à Notre divin Sauveur! Comme elle le dédommage des infidélités
beaucoup; comme elle satisfait son Cœur assoiffé d'amour! Oh oui, J
sus, nous faisons nôtre, cette si noble et spontanée protestation de l'apôt
bien-aimé: " Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour no
et nous y avons cru." (1) Oui, nous croyons que vous êtes réellem
présent au sacrement de votre amour, et que, en vous donnant à n
vous nous comblez de tous les bienfaits, vous qui, venant dans le sein
votre Mère bénie, l'avez ornée de tous les plus excellents privilèges de
grâce et de perfection.

---

(1) I Ep. IV, 16.

* * *

Mais nous aimons à aller plus loin encore: nous n'hésitons pas à dire que l'Eucharistie, qui nous donne la vie à tous individuellement, doit aussi donner la vie, le salut et le bonheur à nos sociétés: et c'est la foi en Marie qui est destinée à préparer cette transformation merveilleuse.

A nos sociétés qui languissent dans la souffrance, Jésus, du tabernacle, fait entendre cette aimable invitation: " Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai." (1) C'est la multiplication des pains au désert qui a ranimé les foules défaillantes. La multiplication du pain eucharistique nous est offerte comme un remède salutaire aux défaillances sociales. Or, en croyant à Marie, on est tout porté à reconnaître l'action salutaire de l'Eucharistie sur la société. Quand on croit que Dieu sur le Calvaire nous a confiés à une Mère si bonne, qui est notre Mère à tous, on croit plus aisément à son amour dans l'Eucharistie, à ce sacrement d'unité et de paix, à ce " Pain Eucharistique qui, affranchi de l'espace et de toute division, est destiné à réunir les terres séparées par l'océan." (2) Oui, en croyant à Marie, on croit à la possibilité de s'aimer les uns les autres et à l'efficacité de cet amour mutuel pour le bonheur de tous; on comprend qu'à cette grande famille, née du Cœur de Jésus en Croix et spirituellement engendrée par Marie, selon cette parole: " Voici votre mère ", Dieu ne voulait pas seulement acorder cette vie par laquelle chacun de nous est devenu à la fois enfant de Dieu, frère de Jésus et fils de Marie, mais encore une vie de famille, où nous vivions réellement en frères, sous l'égide maternelle de notre commune Mère, Marie. La maternité universelle de Marie par rapport au genre humain, vérité proclamée par Jésus sur la croix, est la clef pour comprendre la fraternité universelle que le Sauveur veut lui-même sceller de son Corps et de son Sang, au Sacrement de son amour.

D'autre part, voyons de quelle manière le monde souffre par l'absence de foi en Marie, et comme le refus de croire aux prérogatives de cette Vierge bénie mène à l'incrédulité envers le Très Saint-Sacrement.

D'abord, n'est-ce pas un fait bien frappant que là où la foi en Marie est languissante ou morte, la foi en l'Eucharistie est également tiède ou entièrement absente? N'est-ce pas un fait que les protestants ont rejeté " in globo " le culte de l'Eucharistie avec le culte de Marie, tandis que les Eglises grecques, chez lesquelles le culte de Maire est en honneur, ont conservé la foi et le culte en la présence réelle de Jésus au Sacrement de l'autel? Et n'y a-t-il pas un indice encore plus frappant de cette union intime entre la foi en Marie et la foi en l'Eucharistie, dans ce fait, que les Ritualistes, qui reviennent à la foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, au point de soutenir envers et contre

(1) S. Mathieu, XI, 28.

(2) Lettre de S. Sainteté Pie X au Card. Vincent Vannutelli, Evêque de Preneste, le déléguant comme son représentant au Congrès Eucharistique de Montreal, 26 mai 1910.

tous la validité des ordinations anglicanes, pour ne pas s'avouer pr... dans leurs églises du Sacrement de l'autel, sont en même temps ré... ciliés à notre belle et consolante doctrine touchant la maternité e... privilèges de Marie? Ces faits ne semblent-ils pas indiquer claireme... que nier les privilèges extraordinaires de cette divine Mère, c'est se d... poser à nier l'Eucharistie?

Nous n'en sommes pas étonnés. Comment admettre en effet l... union spirituelle de l'homme avec la divinité au Sacrement de l'aut... union destinée à sanctifier nos âmes, si nous n'admettons pas en Cel... qui a engendré le Verbe et qui par conséquent lui est unie par les lie... les plus forts qui puissent exister, une semblable communication d... grâces et de vertus, produite en son âme par Celui même qu'elle av... engendré? Si le Verbe de Dieu, l'auteur de la grâce n'a pas communi... cette même grâce, et dans une mesure exceptionnelle, à sa Mère, qui so... mes-nous, pour que nous prétendions nous unir à ce même Verbe de D... dans l'Eucharistie?

Du reste, puisque l'Eglise nous enseigne que Marie est le dispensatr... des dons de Dieu, il est évident que rejeter volontairement la foi ... Marie, refuser de croire en ses privilèges, c'est offenser Dieu, en n'hon... rant pas comme il le désire Celle qu'il a tant honorée lui-même et qu... veut tant voir honorée de tous les hommes; c'est le blesser au cœur ... doutant de sa sagesse, de sa bonté ou de sa puissance dans le choix q... dût faire de sa Mère et dans l'amour qu'il lui a témoigné. C'est aus... offenser Marie, qui désire que les bienfaits du Très-Haut envers e... soient connus et loués par tout l'univers; elle veut que toutes les cr... tures unissent leurs voix à la sienne pour remercier Dieu des faveu... qu'elle en a reçues; c'est l'offenser parce que son cœur maternel, désire... de nous faire du bien, est réduit à l'impuissance par le fait de notre i... crédulité; n'allant pas à elle, nous ne pourrons pas être conduits à Jé...

Cette double offense de Dieu et de Marie a de douloureuses cons... quences. La première condition pour obtenir, c'est de demander: "*p... tite et accipietis*", et c'est de demander comme il convient, "en mo... nom", a dit Notre-Seigneur, et "par Marie", ajoute la tradition. Cel... qui prie Dieu avec l'intention de donner à sa prière toutes les conditio... requises, même celles auxquelles il ne pense pas, peut espérer d'ê... exaucé. Celui qui exclut la condition de l'intervention de Marie, n'a p... le droit d'être exaucé. Dieu, dans sa miséricorde, peut avoir égard à u... telle prière individuelle faite de bonne foi, mais en règle général... semblables demandes ne lui sont pas agréables. Il n'est donc pas éto... nant que ceux qui ne reconnaissent point les grandeurs de Marie, er... de plus en plus dans la foi, et surtout n'aient pas le bonheur de cr... en l'Eucharistie, centre de notre foi. La foi qui est la racine et le f... dement de notre justification, nous vient par Marie, la dispensatri... toutes les faveurs divines.

O mes frères séparés, pourquoi faut-il que vous nous donniez co... nuellement ce spectacle de méconnaître, de mép...er Jésus au taberna... de son amour? Pourquoi faut-il que vous passi... dans nos églises de... l'autel du Très Saint-Sacrement, sans même soupçonner que là s... tr... le plus grand trésor que nous possédions, le Corps sacré de notre d...

Sauveur? Pourquoi faut-il que nous vous voyions, dans l'amertume de nos âmes, vous raidir en présence du Dieu d'amour caché sous les apparences du pain, rejeter ses libéralités, lui reprocher, presque comme une folie, ses excès de charité? Pourquoi ne tombez-vous pas à genoux devant l'Hostie consacrée? Pourquoi n'adorez-vous pas le Sauveur présent sur nos autels? Pourquoi ne vous approchez-vous pas de la Table Sainte, où un pain vous serait servi qui possède toutes les douceurs, un mets des plus exquis, qui fortifie l'âme et l'empêche de mourir? Ah! c'est parce que vous vous obstinez à méconnaître Marie, Marie qui nous a donné ce pain, Marie qui, par sa médiation, nous en fait goûter les délices, nous en fait percevoir tous les fruits.

Oh! puissiez-vous revenir à Marie, pour que, par elle, vous reveniez à Jésus! Puissiez-vous entendre l'invitation maternelle que vous fait cette Reine de miséricorde: " Venez à moi, vous dit-elle, et rassasiez-vous de mes fruits, vous tous qui me désirez. Car mon souvenir est plus doux que le miel, ma mémoire passera dans toute la suite des siècles. Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent au ont encore soif. Celui qui m'écoute n'aura jamais de confusion, et ceux qui agissent par moi ne pécheront point." (Eccli. XXIV, 18, seqq.)

TROISIEME PARTIE.

La dévotion à Marie nous conduit à la dévotion à l'Eucharistie

Si une foi vive et profonde en Marie, dans sa maternité, dans ses privilèges, est un chemin sûr qui nous conduit à Jésus-Hostie, un moyen pour augmenter en nous la croyance en la présence réelle et dans les merveilleux effets que produit en nous l'Eucharistie, une dévotion filiale envers cette divine Mère est également le meilleur moyen pour augmenter dans nos âmes la dévotion envers la très sainte Eucharistie.

Et d'abord, n'est-ce pas un fait remarquable, que partout où la dévotion envers la sainte Eucharistie a pris un plus grand essor, ce mouvement a été précédé, par une dévotion spéciale envers la Mère de Dieu? Voyez Lourdes où l'on peut dire que s'est développé plus que dans n'importe quel autre endroit du monde, le culte envers l'Eucharistie, par les communions quotidiennes, par ces adorations fréquentes qui frappent quiconque visite ce sanctuaire béni, par ces admirables processions où Jésus distribue, comme autrefois, aux pauvres malades la santé et la vie. Est-ce que tout cet élan de foi et d'amour envers Jésus-Hostie n'est pas l'œuvre de Marie? Ne semble-t-il pas que la Reine du ciel ne soit apparue à Bernadette, n'ait voulu l'érection de cette grandiose Basilique qui couronne les rochers de Massabielle, la consécration, par des pèlerinages

sans précédent, de ces endroits privilégiés, qu'afin d'y faire honor . adorer par le monde entier, son Fils caché sous les voiles eucharistiques A Lourdes, qui doit sa célébrité à Marie, Marie se dérobe, pour mett en relief Jésus-Hostie. Voyez aussi cette admirable Congrégation . Pères du Très Saint-Sacrement, qui passent leur vie en adoration a pieds des autels, n'est-ce pas à l'inspiration de Marie qu'elle doit sa pr mière inspiration, à Marie qui demandait au vénérable P. Eymard d'i tituer une société de prêtres, dont le but exclusif serait d'adorer Jésus Sacrement de l'autel, et de s'offrir ainsi en holocauste avec la divine V time pour les péchés du monde?

Et pourquoi cette liaison intime du culte de l'Eucharistie avec le de Marie? C'est parce que Marie est à la fois la mère de Jésus nôtre. Comme notre mère, elle veut notre bien, et dès là que nous jetons dans ses bras par une dévotion sincère, elle nous conduit a Fils bien-aimé, qui est plein de puissance et de bonté, elle incline cœurs suavement mais fortement vers la très sainte Eucharistie.

Or, de quelle manière, par quels ressorts cachés, la Vierge b accomplit-elle ce rapprochement de l'âme qui lui est fidèlement dévo avec la sainte Eucharistie?

C'est d'abord parce que Marie est la Vierge très pure, et Jésus da l'Eucharistie se manifeste de préférence aux âmes pures, exemptes souillures de la terre. Il est impossible d'aimer Marie, de lui être dévou de vivre avec elle de la vie de l'Esprit, sans se sentir porté à la pur A une époque de péril national, Dieu suscite, des marches de Lorrai une vierge pure, pour sauver la France. Au milieu des camps, Jean était comme une fleur suave, dont le parfum inspirait aux âmes d guerriers le saint amour de la pureté. Si l'influence d'une jeune fill été si puissante sur le cœur des hommes d'armes, que ne fera pas le pur lys de virginité de la mère de Dieu sur l'âme de ses enfants, n'ont qu'un désir, qu'une préoccupation, celle de lui plaire et de lui r sembler autant que possible? Oui, il est impossible d'approcher Ma et de l'aimer, sans se sentir grandir en sainteté, et surtout sans être ép d'horreur pour tout ce qui pourrait quelque peu ternir la pureté de l'â ou du corps.

Or, la pureté est une lumière douce et suave, qui nous fait reconnai Dieu dans toutes ses manifestations, et surtout dans la plus grande d toutes, l'Eucharistie. Notre-Seigneur l'a dit: "Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!" (1) Autrefois, quand sur les b du lac de Génésareth, Jésus ressuscité se montra à ses disciples, seul Jean, l'heureux fils de la Vierge, le reconnut. C'est que la virginité d il était orné, était pour lui comme un flambeau qui lui découvrait, sous la figure de ce mystérieux personnage, celui que les autres ne pouvaient pas voir: Jésus, le Fils de la Vierge Marie.

Ah! qu'elles sont vaines, les protestations pharisaïques soulevées guère contre cette remarque de la dernière Encyclique de Notre S Père le Pape, où il est dit que les Réformateurs "occupés non pas à

(1) S. Mathieu, IV, 8.

riger les mœurs, mais à nier les dogmes, multipliaient les désordres, relâchaient pour eux et pour les autres les freins apportés à la licence,... et mettant à profit les passions des princes ou des peuples plus corrompus, ruinaient avec une sorte de violence tyrannique, la doctrine, la constitution, la discipline de l'Eglise." Ah! qu'il est déplacé tout le bruit qu'on a voulu susciter autour de cette phrase!

Il y a longtemps que le verdict impartial de l'histoire avait prononcé le même jugement; et les actes, aussi bien que les paroles des patriarches de la Réforme protestante sont là, pour prouver que l'une des causes principales de l'abandon de la foi en la divine Eucharistie a été la corruption des mœurs. La débauche et l'impureté s'accommodent mal de la présence de Jésus au sein de la société chrétienne. Ah! si du moins ces pseudo-réformateurs avaient conservé une dévotion filiale envers Marie! Cette divine Mère aurait pu reconduire ces enfants prodigues à la sainteté et à Jésus. Mais ils s'éloignèrent de la Reine des Vierges, pour n'avoir pas à être conduits par elle au Roi de la pureté. Allons, nous, à Marie la plus pure des Mères: elle nous conduira à l'Eucharistie, la nourriture des âmes pures.

* * *

Voulez-vous connaître encore une autre raison qui doit nous faire recourir à Marie pour accroître notre dévotion envers l'Eucharistie, une autre raison qui nous pousse à aller à Jésus par sa Mère Immaculée? C'est que Marie est "la Mère du bel Amour" (1). Et quel est, après Dieu, l'objet privilégié de cet amour, sinon Jésus, son bien-aimé: "Mon bien-aimé, dit-elle, est à moi, et je suis à lui." Or l'amour aime à se communiquer: plus nous aimons une personne, plus nous souhaitons de la voir aimée par d'autres. Oh! combien Marie ne souhaitait-elle pas, durant sa vie mortelle, de voir Jésus aimé des foules! Comme elle souffrait de le voir méconnu, persécuté, haï! Et maintenant que votre Jésus, bien que dans la gloire, est encore parmi nous au tabernacle de l'autel, qui pourra dire, ô Marie! de quelle affection vous entourez ce divin Sacrement? Les circonstances dans lesquelles ce banquet d'amour a été institué, les espèces accidentelles sous lesquelles se cache votre Fils, l'usage auquel ce pain céleste lui est exclusivement réservé, tout cela contribue à faire de la sainte Eucharistie le centre de votre affection toute spéciale. Du haut des cieux, vous contemplez, avec un intérêt jaloux, l'Eucharistie conservée dans nos tabernacles; les espèces sacramentelles sont pour vous une figure des langes dans lesquels vous enveloppiez, avec quel amour! les membres si délicats de votre Jésus que vous veniez mettre au monde à Bethléem, et l'état d'annihilation dans lequel vous voyez votre Bien-aimé réduit, vous rappelle l'amour infini qui l'a porté à se faire homme comme nous.

Or, entre Marie et ses dévots serviteurs, il s'établit une intime com-

---

(1) Eccli., XXIV, 17.

munauté de sentiments et d'affection. Cette divine Mère, en effet,
communique et fait grandir en nos cœurs ce qu'on pourrait appeler
passion unique, son amour immense pour son Fils et son Dieu, son be-
de jouir de sa divine présence, besoin qui se traduit par une soif in-
tiable de l'Eucharistie, et par un désir véhément de l'honorer et de
faire honorer par tous les moyens possibles. Et comme ce sacrem
d'amour est l'application faite à chaque âme des fruits de la Passion
Sauveur, et que cette application ne peut manquer d'intéresser so
rainement la Co-Rédemptrice du genre humain, Marie nous commun
cet attrait personnel qu'elle conserve au ciel pour la sainte Eucharist
ce point que plus une âme croît en dévotion envers Marie, plus aussi
se sent attirée vers le Sacrement de l'autel.

* * *

Permettez, mes Frères, que je vous rappelle ici un fait authentiq
soigneusement conservé dans les annales de l'Eglise. Il s'agit de san
Julienne de Falconieri, fondatrice des Tertiaires Servites de Mari
nièce de saint Alexis Falconieri, l'un des sept fondateurs du n
Ordre. Arrivée au terme de sa vie, cette glorieuse sainte dont l'amo
avait été partagé entre la dévotion à Marie et la dévotion à l'Euchari-
après avoir reçu les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction
vit refuser le Saint-Viatique, faute de pouvoir conserver les sain
espèces dans son estomac délabré par la maladie. C'était pour une
comme celle de Julienne, assoiffée de Jésus, une bien grande douleur
de quitter cette vie mortelle sans être munie du Saint-Viatique et de
voir en quelque sorte séparée de son Epoux bien-aimé à ce moment su-
prême. Ne pourrait-elle pas du moins satisfaire sa dévotion, en con-
templant, une dernière fois, l'Hostie-Sainte? Elle prie donc son confes-
seur de vouloir bien lui apporter le saint Ciboire, pour qu'au moins
vue de l'auguste Sacrement soit pour la douleur de son âme une supr
consolation. Le prêtre se rend à ses désirs. A la vue du pain eu-
ristique, Julienne, quoique extrêmement affaiblie, mais soutenue par
force de sa charité, se prosterne à terre, les bras en croix, pour ado
son Dieu. Sa figure méconnaissable auparavant par sa maigreur et
faite par la maladie, brille maintenant d'une beauté angélique.

Mais la présence du très saint Corps de Jésus, loin d'éteindre l'ar
de sa charité immense, ne fait qu'augmenter. Julienne demande la p
mission de baiser le Divin Sacrement; le prêtre refuse; elle le sup
avec instance de poser la sainte hostie sur sa poitrine; on se rend à s
vœux, et pour cela on la couvre d'un blanc corporal. Mais à peine
pain céleste a-t-il touché la poitrine de la vierge qu'aussitôt il y pén
miraculeusement et disparaît aux yeux des assistants. En même tem
Julienne pousse vers son bien-aimé ce cri d'amour: "O mon
Jésus!" et rend son âme à Dieu dans les chastes embrassements de
divin époux. Plus tard, on procède comme d'ordinaire à la toilett
nèbre du saint corps. — Oh merveille! Que trouve-t-on? la poitrine
Julienne au côté gauche, porte l'empreinte d'une hostie représen

l'image de Jésus crucifié. Ainsi par la toute-puissance de Dieu, l'image n Christ que pendant sa vie elle avait toujours porté dans sa pensée t dans son cœur, se montrait après sa mort aux yeux de tous, sur son orps, comme le sceau du Divin Amour, rappelant ces exhortations aites par l'époux à sa bien-aimée : " Placez-moi, ô ma bien-aimée, comme n cachet sur votre cœur!" Julienne était une des plus fidèles servantes le Marie, et Marie lui avait inspiré l'amour du Saint-Sacrement.

Cette étude sur les relations qui relient Marie à la sainte Eucharistie serait incomplète, si nous ne rappelions un autre trait de ressemblance entre la divine Mère et Jésus-Hostie, ressemblance qui fait qu'une dévotion sincère et forte envers Marie porte l'âme à s'approcher fréquemment de l'Eucharistie, et à recevoir les fruits de salut qu'elle nous apporte.

* * *

L'Eucharistie, mes bien chers frères, n'est pas seulement le plus grand don que Dieu nous a fait, c'est encore une école de souffrance et de sacrifices. Par le temps où ce divin Sacrement a été institué, c'est-à-dire avant la Passion du Sauveur, et par la manière dont il s'accomplit tous les jours sur nos autels, c'est-à-dire par l'état d'anéantissement et de sujétion où Jésus se réduit dans l'Eucharistie, il nous rappelle les souffrances et la mort de Jésus-Christ. "*O sacrum convivium,*" s'écriait saint Thomas, "*in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus!*" Oui, ce fut immédiatement avant que commençât la passion de Jésus que l'Eucharistie fut instituée ; et ce sacrement ne s'accomplit pas à l'autel, sans que le prêtre forme sur les saintes espèces de nombreux signes de croix, qui rappellent la mort ignominieuse soufferte par Jésus sur le calvaire. L'Eucharistie est donc une école de sacrifice, dans laquelle, en nous rappelant sa passion, Jésus nous donne l'exemple souverainement éloquent des plus sublimes et des plus héroïques vertus. L'Eucharistie, c'est l'école de l'humilité la plus profonde, du renoncement à ses propres désirs, de l'immolation parfaite.

Il y a quelques années, une dame anglaise, riche et généreuse, mais protestante, désirant doter son pays d'un hôpital bien aménagé, où les malades pussent trouver la santé, ou du moins un soulagement dans leurs misères, s'en vint à Paris pour visiter un de ces magnifiques établissements érigés par la charité catholique, où les plus affreuses maladies étaient naguère soignées par des religieuses avec un dévouement sans limites. Elle allait se retirer, remplie d'admiration surtout à cause de la joie qu'elle voyait peinte sur tous ces visages ravagés par la maladie, et en se proposant de reproduire ce qu'elle avait vu, quand la supérieure lui fit remarquer qu'il y avait encore un local qu'elle n'avait pas visité, mais dont la reproduction ne serait pas possible dans l'établissement projeté. Et pourtant, ajouta la Supérieure, sans cela, vous n'obtiendrez certainement pas le but que vous poursuivez. — Et quel est ce local, demanda anxieusement la dame ? — Voici, répondit la Supérieure, en ouvrant toutes grandes les portes de la chapelle. C'est ici que se conserve le Très Saint-Sacrement, où les malades puisent la force pour supporter leurs misères.

L'Eucharistie est donc une école de sacrifice. Or c'est precisem
une telle école que nous conduit une dévotion sincère à Marie q
appelée la Mère des Douleurs, la Reine des Martyrs, car tout c
Jésus a souffert, Marie l'a également souffert, et sa compassion n
que le contrecoup de la passion de Jésus. Or Marie ne veut pas q
dégénérions: elle veut que nous soyons des héros marchant sur le
de notre frère ainé. Elle nous mène donc à l'école de l'Eucharist
que nourris du Corps de son Fils, nous fassions revivre en nous son
rage, son esprit de sacrifice, l'héroïsme de sa sainteté.

Tout récemment, en descendant le Saguenay, j'ai voulu m'arr
Tadoussac, cet endroit trois fois sacré où la premiere messe a été c
dans le Nouveau-Monde. Tandis que je visitais, l'âme rempli
tion, ces souvenirs vénérables, mes regards tombèrent sur une ima
Marie tenant sur ses genoux le corps inanimé de Jésus. Ah! c'est
.a ce que nous voyons à peu près partout dans nos églises: l'ima
Marie, Mère de Douleurs, à côté de l'autel où se conserve le Co
Jésus, montrant aux affligés le chemin pour arriver à Celui qu
pain des forts!

* * *

D'autre part, nous voyons que la dévotion envers Jésus-Hostie co
l'âme spontanément et d'une manière irrésistible à une plus gran
plus filiale dévotion envers Marie. Jésus ne veut pas être inférieur
Mère en bonté, en générosité: Marie amène les hommes au ban
eucharistique: Jésus, par un secret de sa grâce, incline leurs cœ
l'amour envers cette divine Mère, et les attire doucement mais fortem
à elle. Il y a entre Jésus et Marie, comme une sainte émulation
se faire connaître et aimer mutuellement. Aussi partout où se tr
une hostie consacrée, là nous pouvons être sûrs de trouver égalemen
image de Marie: et c'est ce qui justifie, de ce côté aussi le tit
"Notre-Dame du Très Saint-Sacrement." Titre glorieux qu'ex
si bien le désir de Notre-Seigneur, son soin jaloux de procurer tou
la plus grande gloire de sa Mère!

Et comment pourrait-il en être autrement? Est-ce qu'un fils p
désintéresser de l'honneur de sa mère? Est-ce qu'il ne cherche pa
faire honorer, surtout quand cette mère se dépense pour la gloire d
fils? Est-ce que la dévotion à Marie ne produit pas précisémen
l'âme, bien que d'une autre manière, les mêmes effets que la dévot
Très Saint-Sacrement de l'autel? L'une et l'autre, en effet, comm
quent à l'âme cette force de vie qui la rend capable des plus géné
entreprises, des plus nobles héroïsmes; l'une et l'autre inondent l
de paix et de joie spirituelle, première condition pour avancer
ment dans le service de Dieu. Oui, on peut appliquer à la dév
envers la très sainte Vierge aussi bien qu'à la dévotion envers l'E
ristie ce que les Livres Saints disent de la Sagesse (1): "Elle

(1) Prov., III, 18.



Le Comité de Réception.
The Committee on Reception.

arbre de
ieux ".

On ne
Montréal
pagnons
leur rec
avant de
Saint-Sa
fut toute
personne
prenait a
istique

Mais
solennité
auparava
à M. Oli
religieuse
sion, à l
épanouis
de Dieu
afin d'y

Mais,
La ville
tout spé
excellenc
surgir d
lera la l
l'ombre
èque s'
is un
e du s
à Notre-

1) Hi

2) Da
VIII (16
... Asso
Mère de
t voulan
Montréal.

arbre de vie pour ceux qui la possèdent, et celui qui s'y attache est heureux ".

* * *

On ne peut pas lire, sans émotion, les origines de cette grande ville de Montréal. Le 18 mai 1642, M. de Maisonneuve et ses intrépides compagnons mettaient pied à terre sur cette île, en chantant, dans l'excès de leur reconnaissance, des psaumes et des hymnes. Leur premier soin avant de rien entreprendre, fut d'y faire célébrer solennellement le Saint-Sacrifice, et l'Hostie Sainte demeura exposée toute la journée, qui fut toute consacrée aux exercices de piété et d'actions de grâces envers la personne adorable du Sauveur présent dans les saintes espèces, et qui prenait ainsi possession de votre île. Ce fut le premier Congrès Eucharistique de Montréal.

Mais qui donc avait préparé cette démonstration, digne prélude des solennités que nous célébrons aujourd'hui? N'est-ce pas Marie, six ans auparavant, qui, le jour de la Purification, avait inspiré simultanément à M. Olier et à M. de la Dauversière, l'idée d'envoyer des prêtres et des religieuses pour évangéliser le Canada? (1) Oui, c'est bien à l'intercession, à la protection à l'inspiration de Marie que l'on doit ce splendide épanouissement de vie religieuse que nous admirons ici. C'était la Mère de Dieu qui poussait les premiers explorateurs à voguer vers Montréal, afin d'y faire ériger par eux un trône pour son Fr-

Mais, comme toujours, Jésus ne se laissera pas vaincre en générosité. La ville qui bientôt s'érigera sur les rives du grand Saint-Laurent sera tout spécialement consacrée à la Reine des cieux, elle s'appellera, par excellence, ***Ville-Marie, Marianapolis*** (2). Elle sera grande et verra surgir dans son sein, de nombreux centres de vie religieuse, on l'appellera la Rome de l'Amérique. Les institutions qui se développeront à l'ombre de sa montagne royale, seront si grandes et si prospères, que son êque s'appellera à juste titre le vicaire de Marie. Marie avait érigé is un trône à Montréal; Jésus veut que sa Mère y ait son trône à e du sien. Oh! qu'ils se multiplient dans le monde entier les trônes Notre-Dame du Très Saint-Sacrement!

(1) Histoire de la Colonie française en Canada, 1865, t. I, pp. 386, 441

(2) Dans la lettre que les Associés de Montréal écrivirent au Pape Urbain VIII (1643) il est dit expressément: "L'île de Montréal, que (la Compagnie des Associés) possédait légitimement, elle l'a donnée en propre à l'Immaculée Mère de Dieu, qu'elle a choisie pour la patronne de la conversion des infidèles; et voulant qu'elle fût la Mère et la Reine de tous les habitants de l'île de Montréal, elle lui a dédié une chapelle." etc

CONCLUSION.

Combien est justifié ce beau titre que les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII, et Notre Saint Père le Pape Pie X consacraient solennellement, en l'enrichissant de nombreuses indulgences: "*Notre-Dame du Saint-Sacrement*"! Ce titre n'est-il pas le complément obligé de cet autre titre si cher au cœur chrétien: "Notre-Dame de la Compassion"? Saluer Marie Reine des Martyrs, c'est la prier de nous faire participer aux mérites de la passion de Jésus: l'invoquer "Notre-Dame du Saint-Sacrement", c'est reconnaître la part qui lui revient dans l'institution de la sainte Eucharistie; c'est affirmer solennellement notre foi dans ce mystère d'amour; c'est chanter d'un cœur pur et joyeux le glorieux Credo de la foi catholique; c'est prier Marie de nous aider à recevoir souvent et dignement le pain des élus, le vin qui fait germer les vierges.

*
* *

Ah! mes bien-aimés frères du Canada, que vous êtes heureux, que votre sort est enviable! En entrant dans vos églises, nous voyons, même aux jours de semaine, des foules recueillies se prosterner au pied des autels et s'approcher en masse de la table eucharistique; nous voyons vos œuvres catholiques prospérer et grandir, étendant au loin leur action bienfaisante; l'enfance, vous l'élevez dans de purs sentiments d'honnêteté et de droiture; vos prêtres vous les entourez de ce respect et de cette vénération que mérite leur caractère sacré, et avec cela vous voyez grandir votre prospérité temporelle à tel point qu'elles vous semblent réservées, les bénédictions d'Isaac à Jacob. "Oui, l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ qu'a béni Jéhovah: Que Dieu te donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre et abondance de froment et de vin"!

Et tout ceci, pourquoi? Parce que vous avez soigneusement conservé le précieux germe de la foi catholique déposé dans vos cœurs par le baptême; parce que vous avez repoussé généreusement toute compromission avec l'esprit d'erreur et de mensonge; parce que vous avez jalousement conservé le dépôt des vérités révélées. Oui, c'est à vous que s'appliquent les paroles du psalmiste: "On a appelé heureux le peuple qui jouit de ces biens, oui heureux le peuple dont Jéhovah est le Dieu". Vous êtes, ô mes frères du Canada, la preuve la plus évidente que la grâce parfait la nature, que la foi catholique est une source de bénédictions même en ce monde, que plus on est soumis à l'Eglise, plus on la vénère et plus on en suit les directions, plus aussi on participe aux bienfaits de la prospérité temporelle. Et cette prospérité, où a-t-elle sa raison d'être, sinon dans votre foi, dans votre dévotion ardente à Jésus-Eucharistie, le centre d'où rayonne la vie chrétienne, et dans votre amour à Marie, à qui nous sommes redevables pour ce grand Sacrement, et qui en est comme la gardienne attitrée. Amour donc et louange à Jésus-Hostie et à Notre-Dame du Très Saint-Sacrement!

* * *

Il ne faudrait cependant pas, mes frères, vous bercer d'illusion et vous imaginer que l'ennemi du genre humain demeure spectateur impassible en présence du bien qui se fait au Canada, en présence de la foi qui anime vos populations heureuses et tranquilles. Déjà des bruits de guerre se font entendre. Il y a dans l'air comme des senteurs de poudre. Des conventicules se forment dans des endroits écartés, à la faveur des ténèbres, dans le but d'attaquer le Christ et son Eglise. Il fallait toute l'intuition, toute la persévérance de quelques jeunes héros, pour déjouer les ruses des ennemis et pour briser leur trame criminelle. Honneur à ces chevaliers sans peur et sans reproche, qui ont employé leur temps, leurs forces et leurs énergies à dévoiler ces traîtres de la patrie et de la foi !

Mais l'expérience du passé doit être un avertissement pour l'avenir. La prospérité de ce pays ne peut pas ne pas exciter les âpres convoitises de l'esprit d'infidélité et d'erreur. Aux plans déjoués et aux désirs déçus succède d'ordinaire une passion que rien n'assouvit ; un appétit mal satisfait fait place quelquefois à une faim vorace. D'autre part des dénonciations, bien que justes et inspirées par le devoir, provoquent souvent, comme dans le cas de Joseph, des vengeances mortelles.

Ainsi donc, il vous faut envisager la perspective d'attaques ultérieures, plus sérieuses, plus terribles que les précédentes. Il vous faut vous préparer à la lutte. Et pour cela vous avez besoin, plus que jamais, de vous fortifier par la nourriture de l'Eucharistie. Ce pain des élus vous rendra capables, comme autrefois Elie, d'accomplir l'ascension de la sainte montagne, e foulant aux pieds les ennemis du Christ. Et afin de vous mieux disposer à recevoir souvent et avec fruit Jésus-Hostie, à savourer les délices de sa présence, à vous sanctifier au contact de ses chairs sacrées, adressez-vous d'abord à Marie. La glorieuse Reine du Ciel qui a contribué, par sa maternité divine et ses ferventes supplications, à l'accomplissement du mystère de l'Eucharistie, vous enseignera à recevoir fréquemment, et avec d'heureux résultats pour vos âmes, ce sacrement de force, de pureté et de salut. (1)

---

(1) Nous avons parlé de la célébration de la sainte Messe en union avec Marie dans notre ouvrage " L'Immaculée Mère de Dieu, Corédemptrice du genre humain." Turnhout, 1906, c. XXVI. Nous aimerions à recommander aux prêtres, toutes les fois qu'ils doivent célébrer la Sainte Messe, la récitation attentive des deux prières indulgenciées, " O Mater pietatis ", et " O felicem virum ". Saint-Joseph est par excellence le patron de la vie intérieure ; ainsi est-ce à lui qu'il faut aussi s'adresser, pour obtenir de recevoir les fruits de grâces que la communion est appelée à produire dans nos âmes. Le pouvoir d'intercession du Saint Patriarche donnera au prêtre la consolation de voir se vérifier en lui la belle parole de Saint-Ambroise (L. v Comm. Luc., c. 5) : "*Qui domicilio Christum recepit in terius, maximis delectationibus exuberantium pascitur voluptatum* ".

* * *

Il n'y a pas à en douter: en associant, dans nos prières et nos méditations la Sainte Vierge avec le Très Saint-Sacrement, non seulement nous honorons Marie par le fait que nous reconnaissons la part qui lui revient dans l'institution de ce mystère d'amour, mais aussi nous honorons Jésus-Christ lui-même, qui aime à s'entendre appeler et qui se glorifie d'être le vrai Fils d'une Vierge si sainte et si pure. Oui, rien n'est plus doux aux oreilles de Jésus-Eucharistie que cette pieuse salutation que redisent si souvent les échos de nos temples:

" Ave Verum
" Corpus natum
" De Maria Virgine...."
" O Jesu clemens,
" O Jesu pie,
" O Jesu fili Mariae "!

C'est encore pour cette raison que l'Eglise approuve et encourage la pieuse coutume de chanter les litanies de la Sainte Vierge ou quelque autre motet en son honneur, à l'exposition du Très Saint-Sacrement. D'ailleurs, la bénédiction du Très Saint-Sacrement, ne fut-elle pas, dans l'origine, une prière populaire en l'honneur de la Sainte Vierge? Au moyen-âge, à la clôture de l'office divin, on avait coutume de réciter surtout le samedi, jour dédié à Notre-Dame, des antiennes, des versets et des oraisons, en l'honneur de la Très Sainte Vierge, en présence du Saint-Sacrement exposé. On considérait alors avec raison qu'on ne peut mieux honorer Marie, qu'en invitant Jésus, à prendre part, pour ainsi dire, aux louanges que nous adressons à cette divine Mère. Il supplée, par son amour filial, à ce que nos hommages ont de froid et d'imparfait. Maintenant, que le rite de la bénédiction du Saint-Sacrement a été modifié dans une autre direction, et que c'est Jésus surtout que l'on veut honorer dans le sacrement de son amour, nous invitons Marie à venir prendre place dans nos concerts de louange et de remerciement envers le Dieu-Eucharistie. Oui, il est juste, le titre que nous revendiquons pour notre Mère du Ciel: " Notre-Dame du Très Saint-Sacrement "!

* * *

Mais je me reprocherais de n'avoir pas ici fait mention du glorieux saint Joseph, qui a arraché aux fureurs d'Hérode, la vie de Jésus, futur pain de vie et que vos ancêtres ont eu à cœur de vénérer tout spécialement dès les premières années de la colonie. Déjà en 1624 le glorieux patriarche avait été choisi comme premier patron de la Nouvelle-France; quelques années plus tard, 1637, les pieux colons le proclamaient patron du Canada tout entier, et le premier algonquin reçu dans la religion catholique, recevait au baptême le nom du chef de la Sainte-

Famille. Et aujourd'hui ne voyons-nous pas se développer rapidement, sur les flancs du Mont-Royal, en l'honneur du saint Patriarche, un sanctuaire qui, par les grâces et les faveurs que le ciel y dispense, promet de devenir le Lourdes du Canada? Ah! ils comprenaient, les premiers colons de ce vaste pays, ils comprennent les pieux fidèles de Montréal, que par saint Joseph nous arriverons sûrement à Marie, sa sainte épouse, et qu'une dévotion vraie et sincère à ce très chaste époux de l'auguste Vierge, nous rapprochera de la Sainte-Eucharistie et nous en fera percevoir tous les fruits. Unissons donc, dans notre amour à l'Eucharistie, une tendre dévotion envers Marie et saint Joseph. Demandons-leur de nous bien disposer à recevoir Jésus au Sacrement de l'autel, et une fois que nous l'avons reçu, de recueillir toutes les grâces de salut que Dieu nous destine par ce moyen.

Je terminerai, Messieurs, en vous demandant de ratifier solennellement la résolution prise jadis, par vos glorieux ancêtres, sous l'inspiration de saint Joseph. Cette résolution est aussi fidèlement rapportée par le Père Le Jeune, jésuite: " Par la faveur et par les mérites (de saint Joseph), les habitants de la Nouvelle-France, demeurant sur les rives du grand fleuve Saint-Laurent, ont résolu de recevoir toutes les bonnes coutumes de l'ancienne, et de refuser l'entrée aux mauvaises." (1)

* * *

Oui, continuez à ouvrir vos ports à l'élan de générosité qui a de tous temps distingué la France, à sa dévotion envers Marie, dont elle est le royaume choisi, — "*regnum Galliae, regnum Mariae,*" à son ardeur à combattre les ennemis de la foi, à son entreprenante activité pour tout ce qui touche à la gloire de Dieu et au salut des âmes; mais fermez ces mêmes ports impitoyablement aux invasions sournoises de l'esprit sectaire, à l'orgueil intolérable d'une science trompeuse et mensongère, aux insinuations perfides d'une fausse critique, mais surtout à ce mépris qu'affectent certains esprits, aussi légers que hautains, par rapport à la vraie méthode d'études théologiques que la tradition nous a léguée et que l'Eglise nous ordonne de suivre.

Puisse le Père nourricier de Jésus, en écartant les dangers qui menacent notre foi, nous inspirer une tendre dévotion envers Marie, l'ancre de notre espérance; puisse cette Mère bénie, à son tour, nous conduire à l'Eucharistie, le sacrement de l'amour de Jésus!

Saint Joseph, époux fidèle de Marie, priez pour nous!
Notre-Dame du Très Saint-Sacrement, priez pour nous!
Jésus présent dans la Sainte Eucharistie, soyez jusqu'à la mort notre nourriture!

---

(1) Relation de 1637, Edition de Québec, p. 7.

* * *

En terminant son Etude, le R. Père exprime le *Vœu :* " que " la dévotion à *Notre-Dame du T. S. Sacrement*, qui résume et " honore tous les rapports si étroits entre Marie et l'Eucharistie, se répande de plus en plus dans la piété chrétienne. " C'est bien au Congrès de Montréal " Ville de Marie " et à " Monseigneur son archevêque, vicaire pour ainsi dire de Marie en tant que pasteur de " Ville-Marie ", à promouvoir " cette dévotion dans le Nouveau-Monde. "

Ce vœu est à peine formulé que *Mgr Labrecque*, Evêque de Chicoutimi, se lève pour l'appuyer en ces termes :

" Me serait-il permis d'ajouter un vœu à l'étude si intéressante et à la motion présentée par le R. P. Lépicier? Attendu : les fondements théologiques si profonds et les raisons d'opportunité sur lesquelles se base la dévotion à N.-D. du T. S. Sacrement, qui unit Marie à l'Eucharistie, il serait à désirer que pour favoriser cette dévotion qui répond aux besoins des âmes à l'heure actuelle, l'Eglise institue une fête et un office de Notre-Dame sous ce vocable, permettant ainsi aux Evêques d'ériger des paroisses sous le titulaire de Notre-Dame du T. S. Sacrement. Ce désir je l'ai, et comme évêque, je le formule ici, demandant au Congrès de le partager et de l'appuyer en vue de démarches à faire à Rome."

Mgr Archambault, Evêque de Joliette, se rallie pleinement à l'Evêque de Chicoutimi et fait remarquer que déjà dans son diocèse, comme en plusieurs autres, il a ordonné d'ajouter aux invocations à réciter après la bénédiction du T. S. Sacrement : " Bénie soit Notre-Dame du T. S Sacrement ! "

Ce vœu de Mgr Labrecque et cette remarque de Mgr Archambault reçoivent l'approbation enthousiaste de toute l'assistance.

Ici Mgr le Président fait remarquer qu'il n'appartient pas à un Congrès de provoquer lui-même directement des démarches en Cour de Rome : il doit se contenter d'exprimer le vœu qu'elles soient faites. Et pour ce qui est du vœu présent, concernant la dévotion à Notre-Dame de T. S. Sacrement, il se dit heureux de s'y rallier avec l'assistance, autant que Rome jugera opportune sa réalisation.

Alors Mgr Archambault propose la modification suivante :

" Le vœu pourrait donc être exprimé en ce sens : que la section d'études du Congrès verrait avec bonheur Rome accorder l'office de Notre-Dame du Très Saint-Sacrement ; — sans qu'il y ait de demande directe au Saint-Siège, faite au nom du Congrès — ".

Toute l'assemblée se rallie à ce vœu à l'unanimité.

Les rapports déjà nombreux, mais si brillants présentés jusque-là n'avaient pas fatigué l'auditoire. Aussi accueillit-il avec empressement le travail si impatiemment attendu de M. le Docteur *J. I. Desroches*, l'un des médecins les plus distingués de Montréal, sur un sujet palpitant d'intérêt :

LA MORT APPARENTE ET REELLE

en rapport avec l'administration des sacrements

De tout temps les médecins ont apporté beaucoup de soins dans l'étude des signes de la mort. A toutes les époques des doutes ont existé sur la certitude de ces signes, et ces soupçons ont amené à faire sans cesse de nouvelles recherches. De nos jours, les praticiens n'accordent pas assez d'attention à ce grave sujet ; dans tous les cas, on se contente du témoignage d'un proche qui vient vous dire que le malade n'est plus. Pourtant, on reconnaît qu'il y a une vie latente avant la mort véritable. N'est-ce pas un grand danger pour de regrettables et terribles méprises ? Il importe donc de s'en occuper, et c'est la raison de ce travail.

Il intéresse à la fois, les médecins et les prêtres : les médecins, pour les mettre en garde contre les verdicts trop précipités de mort ; les prêtres, pour leur donner des facilités plus grandes à venir en aide aux âmes à l'heure suprême de la vie.

* * *

Vie et Mort.

Comment vous entretiendrais-je de la mort sans vous parler de la vie, car la mort se définit par la vie, et mon sujet ne serait pas complet si je ne traitais de l'une et de l'autre.

La vie est une énigme que le savant et le penseur n'ont encore bien pénétrer ni bien définir. Pourtant cette mystérieuse inconnue pl… et agit sur la nature entière: la vie est où la plante végète; la vie est l'animal sent et agit; mais c'est dans l'homme, que la vie s'épan… dans tout son éclat et apparaît sous la forme la plus belle et la plus achevée. Qu'y a-t-il, en effet, de plus beau que la machine humaine … se répare et se renouvelle sans cesse elle-même? Qu'y a-t-il de plus m… veilleux que l'aliment, corps inanimé, qui entretient la vie et qui … transforme en la substance humaine?

Pour mieux comprendre comment la mort accomplit son œuvre … destruction, pénétrons dans cette étonnante machine qu'est notre co… et voyons comment la vie y apparaît et s'y maintient.

Notre organisme représente une fédération d'éléments cellulaires étroitement associés et animés sous l'action d'un principe format… L'activité humaine peut être envisagée dans chaque cellule comme … autant de vies partielles. Il y a environ trente trillions de cellules dans l'homme, qui sont comme autant d'ouvriers qui respirent, qui se nour-rissent et qui travaillent, accomplissant ainsi les fonctions multiples d… la vie en nous. La cellule vivante n'a aucun repos, son activité ininter-rompue concourt aux grands phénomènes d'assimilation, de défense ou de destruction. C'est un mouvement continuel du dehors au dedans, … dedans au dehors, qui est appelé le tourbillon vital.

L'appareil digestif élabore les aliments destinés à nourrir et à ent… tenir l'organisme. Douées d'un pouvoir réparateur, ces substances pén… trent dans le sang, dans la lymphe, et finalement dans leur milieu vra… ment physiologique qui est cette atmosphère liquide dans laquell… baignent les myriades de nos cellules organiques. Les deux facteurs d… la nutrition sont d'une part, une cellule vivante, d'autre part, un mili… extérieur où elle baigne et avec lequel elle opère un échange contin… de matériaux.

N'essayons pas d'expliquer cet incompréhensible, cet insondable mys-tère qui fait que la cellule vivante attirant à elle les matériaux du dehors, les change en sa propre substance.

Ainsi tout notre être physique est dominé par la nécessité de la vie cellulaire. On a conscience que la vie se réalise dans une immense multitude de cellules associées par groupes, mais ayant entre elles un lien de solidarité vitale. On conçoit du même coup que la mort, pour s'étendre à toutes ces cellules, demande un temps plus ou moins long. Y a-t-il une atteinte grave dans les mécanismes compliqués qui président au ravitaillement ou à la décharge de l'organisme, la vie alors est com-promise, périclite et s'éteint. Divers groupes de cellules peuvent sur-vivre plus ou moins longtemps, mais privées progressivement de s'ali-menter ou de s'exonérer, elles sont enfin entraînées dans la mort.

Que le cœur cesse de battre, c'est la famine universelle. Que le pou-mon soit gravement lésé, c'est l'asphyxie partout. Que le rein cesse de fonctionner, c'est l'empoisonnement par les matériaux usés retenus dans le sang. Mais comme la vie active et anime environ trente tril-lions de cellules associées par groupes dans notre organisme, et que chaque élément cellulaire est plus ou moins nécessaire à tous les autres



Le Comité des Cérémonies et Décorations.
The Committee on Ceremonies and Decorations.

suivan
suit qu
des rou
poumo
Quan
un pro
fait.
qu'elle
la mort
Cons
apparen
mènes
nomène

La m
nomène
encore
de la *f*
la sépa
l'éternit
Dans
plus ou
lulaires.
Nous
vité et
gairemen
l'état de
sont sup
l'objet d

Depuis
certains
légale :

1° — L
2 — L
3 — L
4 — L
5 — L
6 — L
7° — L
8° — L
9° — L
10° — L
11 — L
12 — E

suivant que le lien de solidarité vitale est plus ou moins étroit, il s'ensuit que la mort est tout simplement un état produit par l'arrêt de l'un des rouages les plus essentiels à la vie, tels que le cerveau, le cœur, les poumons, les reins, le foie.

Quand on dit d'une personne qui vient d'expirer qu'elle est morte, c'est *un pronostic* d'une mort réelle que l'on fait plutôt qu'un jugement de fait. On exprime que la personne est en train de mourir, et non pas qu'elle est morte d'ores et déjà. De là l'importance de bien distinguer la mort élémentaire de la mort générale.

Considérons la mort dans ses degrés, et nous reconnaîtrons une *mort apparente* qui est la suspension incomplète et temporaire des phénomènes vitaux, et la *mort réelle* ou l'arrêt définitif et total de ces phénomènes.

La mort se définit par la vie: elle est la cessation des actes et des phénomènes qui caractérisent la vie. La vie et la mort apparente sont encore conciliables et peuvent coexister. Mais la mort réelle est l'arrêt de la fonction cellulaire, c'est la dissolution du composé humain, c'est la séparation de l'âme d'avec le corps, c'est l'entrée de l'âme dans l'éternité.

Dans tous les cas de mort, il s'écoule après le dernier soupir, un temps plus ou moins long avant que la mort ait envahi tous les éléments cellulaires, qu'elle devienne générale.

Nous voilà en face d'un problème dont la solution est pleine de gravité et entraîne de troublantes responsabilités. Entre le moment vulgairement dit de la mort et la mort réelle, il existe une *vie latente* ou à l'état de force radicale. En conséquence, nos semblables, lorsqu'ils sont supposés défunts, doivent encore, pendant un certain temps, être l'objet de l'assistance spirituelle et de l'assistance corporelle.

Signes de la Mort.

Depuis longtemps la médecine pratique est à la recherche des signes certains de la mort réelle. En voici douze que nous fournit la médecine légale:

1° — L'arrêt de la respiration;
2° — L'arrêt de la circulation;
3° — La rigidité cadavérique;
4° — L'absence de la contractibilité musculaire;
5° — Le défaut de redressement de la mâchoire inférieure;
6° — La perte de transparence de la main;
7° — La formation d'une tache sur la cornée;
8° — L'obscurcissement des yeux;
9° — La vacuité des carotides;
10° — Le défaut de crépitation vitale;
11° — Le manque de vésicules après les brûlures;
12° — Enfin la putréfaction.

On a recours à la bougie et au miroir pour constater si la respirat existe encore. Ces moyens ne peuvent autoriser une conclusion de n certaine.

Le vase d'eau placé sur l'abdomen n'est pas un signe sûr, vu que oscillations peuvent se produire par le déploiement des gaz intestina

L'auscultation du cœur ne permet pas toujours de percevoir les ba tements de cet organe, qui sont souvent imperceptibles même à l'ore la plus exercée.

La saignée est un moyen sans valeur, vu que l'incision des vein peut être suivie d'un écoulement sanguin chez des sujets morts et in pables de retour à la vie. L'on sait que les vrais cadavres ne saign pas ordinairement à l'ouverture des vaisseaux sanguins. Mais le mê fait peut avoir lieu chez des malades comme les cholériques. On peut donc pas se servir de ce procédé en toute confiance.

Le seul signe qui permet d'affirmer que la vie est éteinte et ne nimera point, est celui de la **putréfaction.**

S'en rapporter aux autres signes, en dehors de la décomposition ca vérique, pour se soustraire à toute inquiétude avant l'inhumation, exposer, plus souvent qu'on ne se l'imagine, les prétendus morts à enterrés vivants.

Quand un père, une mère, un frère, une sœur, un proche, un ami, tourés de personnes qui leur sont chères, rendent le dernier soupir, nous empressons pas de les juger comme réellement morts.

Encore moins, dans les cas de *mort violente*, comme un effet d'a dent, surtout si les victimes ne sont pas sérieusement meurtries, br et écrasées, on ne peut dire que la vie cellulaire soit éteinte, que la paration de l'âme et du corps ait eu lieu immédiatement.

De même, dans les cas de mort subite, par suite de syncope, de con vulsions, d'apoplexie, de submersion, de pendaison, d'inhibition sous l'influence d'un choc nerveux, comme les personnes concernées n'ont plus de manifestations vitales, nous ne devons pas les considérer, à l'heure même, comme absolument mortes.

Aussi les individus trouvés dans les chambres d'hôtel ne sont-ils bablement, en bien des cas, que des morts apparents, lorsqu'on cons qu'ils ont cessé de vivre.

Il est admis aujourd'hui que le moment de la mort absolue ne suit immédiatement la suspension des fonctions visibles et perceptibles *s'écoule un temps plus ou moins long, entre ce qu'on appelle le dern soupir et la réalisation de la mort véritable.*

La mort absolue ou irrémédiable est le commencement de la dés gation des éléments cellulaires et est suivie de leur retour à l'éta organique.

Disons donc qu'avant la mort réelle, sous les apparences d'une mort qu'on peut désigner sous le nom de mort intermédiaire ou relative a toujours une période de vie latente, ou à l'état de puissance.

Le docteur Bergie, rapporteur au Congrès international de Bruxelles en 1896, exprimait ainsi l'opinion des savants de l'Europe:

" Les inhumations précipitées ont répandu dans le public une te

légitime que les récits populaires ont parfois exagérée. Mais à côté de faits mal établis, combien l'histoire n'enregistre-t-elle pas d'horribles méprises? Les craintes sont donc justifiées et il ne faut pas que de nouvelles victimes soient enterrées vivantes. L'humanité impose le devoir d'employer tous les moyens de constater la mort d'une manière indubitable.

Des Sessartz, doyen de la Faculté de médecine de Paris, écrivait:

"Dès l'antiquité la plus reculée, les hommes voués à l'étude ont reconnu que les signes de la mort étaient incertains. Leurs successeurs, plus éclairés et plus attentifs, ont démontré qu'il existe un intervalle entre l'apparence et la réalité de la mort, que la longueur de cet intervalle, allant parfois à plusieurs jours, est en raison inverse de la durée de la maladie, et enfin qu'il n'est qu'une seule preuve sûre et infaillible que l'homme n'est plus vivant, c'est la putréfaction."

Le docteur Josat, inspecteur des décès à Paris, après de sérieuses recherches, arrive à la conclusion suivante:

"De ce qui précède, il résulte que la science n'a point trouvé et ne trouvera probablement jamais le moyen de distinguer la mort réelle de la mort apparente; que la putréfaction est, au contraire, le signe certain de la mort, et que toutes les institutions propres à empêcher les inhumations précipitées doivent avoir pour but de constater ce signe de la mort réelle."

Les signes pris de l'arrêt du cœur, de l'absence de la respiration ne peuvent être regardés comme des preuves de la réalité de la mort. Combien, en effet, sont nombreux les cas de rappel à la vie ou de reviviscence après une période plus ou moins prolongée de mort intermédiaire où la circulation et la respiration avaient complètement cessé! La science établit que certains animaux après congélation complète ont pu être rappelés à la vie. Qui peut croire que dans ces faits naturels ou artificiels, le cœur n'avait cessé de battre et les poumons de respirer.

Brouardel, doyen de la Faculté de médecine de Paris, disait:

"On doit considérer l'absence des battements du cœur comme un signe de la mort apparente, mais on ne saurait l'envisager comme un signe de la mort réelle."

"Les grandes fonctions de la respiration et de la circulation peuvent persister sous une forme imperceptible et échapper aux observations les plus minutieuses. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'on ne perçoit plus d'opérations vitales des pulsations cardiaques et de la fonction respiratoire; mais on ne peut jamais prétendre avec certitude qu'il n'en existe pas."

Pour affirmer le passage suprême, on a coutume de relever d'autres signes, comme la pâleur des membres, l'aspect cadavérique de la face, les taches livides, le refroidissement ou la disparition de la chaleur vitale et l'œil flasque, affaité et terne. Comme le soutient le Rév. P. Ferrères, ces signes ne constituent guère que des signes de mort probable, même très probable, mais non absolument certains. On en peut donc en déduire des preuves pour préciser le moment de la mort véritable.

L'apparition des taches livides dites cadavériques, 8 à 15 heures après

la mort, n'est pas admise comme une preuve que la vie est éteinte inmédiablement. Elles apparaissent quelquefois chez les cholériques av la mort réelle: elles se sont manifestées plus d'une fois chez asphyxiés qui sont revenus à une santé parfaite.

Les signes tirés de l'œil cadavérique ne démontrent pas qu'il est possible de ranimer le corps.

D'après Nieh..korn, la raideur cadavérique commence de 2 à 6 h après le moment dit communément la mort. Après 24 heures est généralement complète, et elle disparaît après 36 à 48 heures.

Pour Capellman, la rigidité cadavérique s'observe certainem ane à vingt-quatre heures après le dernier soupir. Elle a une gr valeur, mais elle expose à de graves erreurs, vu qu'elle se man durant la vie chez des malades, comme chez ceux qui sont attein tétanos, d'asphyxie, de syncope, de convulsions, etc.

Le refroidissement du prétendu mort est-il propre à établir la titude absolue de l'état cadavérique?

Selon Icard, ce signe est quelque chose de très troublant au poin vue de sa valeur. Il prétend qu'il ne vaut pas pour tous les clima ne peut être constatée par une température atmosphérique qui n'est inférieure à 20° C.

La science varie sur la détermination du degré de températur dessous duquel la vie est impossible. Pour être à peu près compl refroidissement prend une durée moyenne de quinze à trente heures

Il reste donc que *le seul signe de la mort réelle est la putréfa quelque peu avancée.*

La putréfaction est précédée de la coloration verdâtre de l'abd et commence après le troisième jour. Mais un grand nombre d constances font varier cette époque entre quelques heures et dix-h vingt jours.

FRÉQUENCE DE LA VIE LATENTE.

Après la mort au sens vulgaire, il existe toujours une vie lat C'est une vérité proclamée par l'expérience et reçue aujourd'hui p science. Dans ces dernières années surtout, des faits fréquents et breux l'ont démontrée à l'évidence. Il importe de faire pénétrer toutes les couches sociales la connaissance sur cette grave réal nous avons à cœur de ne pas laisser embaumer un prétendu mort encore la vie, et d'éviter tout enterrement précipité. On ne saurai y réfléchir, et qu'on se représente tout ce qu'il y a d'épouvantabl le fait d'être mis vivant dans une bière et de s'y trouver condu faire face à une mort irrémédiable.

Pour éviter l'inhumation précipitée, la constatation d'un décès être fondée sur la plus rigoureuse inspection. Il y a des cas non où la vie latente, sous les apparences de la mort, ne se révèle pas yeux des gens étrangers à la médecine, mais se montre à l'œil et a ment du savant observateur.

Dans le premier degré de la vie latente, certains mouvements sont

difficilement perceptibles; dans le second degré, il n'y a plus possibilité de distinguer la plus minime vibration vitale, c'est la mort intermédiaire ou relative de certains auteurs. Cet état intermédiaire ne serait plus la vie à proprement parler, mais elle s'y trouve portant encore à l'état de puissance; il ne serait non plus la mort absolue, puisque le retour à la vie a pu être réalisé pour un certain temps, qui a permis d'exprimer certains désirs et de recevoir en pleine connaissance les derniers Sacrements.

Cette vie latente peut s'expliquer par la vie nutritive qui se continue dans les cellules ou qui peut être suspendue sans le départ de l'âme, pendant une période difficile à déterminer, mais qui dure généralement une à trois heures, d'autres fois dix-huit à vingt heures, parfois même plusieurs jours.

La vie latente est certainement possible à l'état de force radicale dans les éléments cellulaires. Tout le mécanisme extérieur de la vie organique peut être aboli, et peuvent faire défaut toutes les oscillations vitales dans les différents groupes de cellules qui constituent l'être humain, et, cependant, il y a encore possibilité de la vie tant que les centres reflexes du système nerveux sont en puissance fonctionnelle.

Aucun ne peut déterminer exactement la durée du temps qui s'écoule entre le dernier soupir et la cessation de la vie cellulaire, d'où résulte la séparation de l'âme d'avec le corps. L'on sait que l'âme rationnelle est le principe formel de l'être humain. Après la cessation de tout mouvement dans la vie organique, l'âme peut persister comme principe formel. Or, la présence de l'âme suffit à maintenir l'excitabilité à l'état de puissance, et l'expérience en a établi le fait incontestable par la ranimation.

D'après le docteur Blanc, la vie latente serait très fréquente, surtout chez ceux qui succombent à la suite d'accident, soit de blessure, de contusion, de chute, de submersion, d'asphyxie, d'hémorrhagie, d'inhibition, d'anesthésie, de narcotisme, de décharges électriques, de la foudre, d'ivresse, etc.

Voici une autre série de faits en faveur de la vie latente:

Le docteur Barnardès raconte des cas de noyés qui, restés submergés pendant un quart d'heure, deux heures, seize heures et qui, retirés dans un état de mort apparente, recouvraient toutes les fonctions vitales et la santé parfaite.

D'après le docteur Surbled, des noyés ont pu être ranimés après plusieurs heures d'insensibilité absolue, de même que des individus étouffés par les moyens de carbone ou la fumée d'incendie.

Une digression ici pour dire qu'il y a deux catégories de noyés: les noyés bleus et les noyés blancs. Le docteur Geniesse affirme que chez les seconds la syncope peut être prolongée quelquefois un temps considérable.

L'accident subit peut venir de causes extrinsèques, comme chez les noyés, les pendus, les individus frappés par la foudre ou de décharges électriques, etc.; de causes intrinsèques, comme l'apoplexie, l'épilepsie,

les convulsions, l'hémorrhagie, l'empoisonnement, le choléra, la p·
etc.

Selon Zacchias, parfois ceux qui paraissaient morts par effet d
accidents furent ranimés, deux ou trois jours après être demeuré
état de vie latente.

Pour M. Witz, quelques hommes, tués apparemment par déch
électrique, furent ranimés après une et trois heures d'efforts incess
Le "Cosmos," en 1903, relatait qu'un soldat, qui s'était pendu, re
à la vie après l'emploi, durant plusieurs heures, de tractions rythm
de la langue.

Ils sont nombreux, dit le docteur Blanc, les cas de soldats bless
le champ de bataille, morts d'hémorrhagie, qu'on rappela à la vie
deux, quatre et même douze heures de mort apparente.

A ce propos, qu'on me permette de citer ici un fait bien sugg
une triste aventure dont un prêtre distingué de cette ville faillit êt
héros malheureux.

Un jour qu'il voyageait sur mer, venant d'Europe en Amérique,
que la traversée l'éprouvait durement, le R. Père X... se sent tou
coup plus gravement indisposé. Puis survient une sync pe, accomp
gnée de toutes les apparences de la mort. — Il n'y a plus de doute.
bon Père est bien passé de vie à trépas. Or, mourir en mer c'est avoir
l'abîme pour tombeau. — Au bout des 24 heures réglementaires, le dé
étant dûment constaté, on s'apprête à immerger le pauvre défunt.
tous les préparatifs sont terminés, quand tout à coup le mort se rév
s'agite et revient à lui peu à peu. Mine des assistants!....

Et le pauvre malheureux, qui vit encore aujourd'hui, nous racontait
que, durant sa prétendue mort, sans pouvoir faire un signe, il ent
dait néanmoins tout ce qui se disait autour de lui. — Encore un peu,
il se réveillait au froid contact de son tombeau liquide!

N'est-ce pas à la fois horrible et suggestif ?

Le docteur Laborde, dans une communication adressée à l'Acadé
de Médecine de Paris en 1900, établit que le terme moyen de la vi
tente dans tous les cas est de trois heures.

Le docteur Coutenot soutient que la durée moyenne de la vie la
est de une à trois heures, le maximum correspondant aux morts su
et le minimum aux morts occasionnées par les maladies longues.

A cette partie de ce travail, qu'il me soit permis de vous dire, av
Rév. P. Ferreres que les fœtus, les nouveaux-nés se présentent souv
dans un état de mort apparente et peuvent demeurer ainsi des heu
et parfois des jours, sans que l'on puisse saisir en eux aucun sign
vie, et qu'un grand nombre ont été rappelés à la vie ou trouvés viv
après un temps plus ou moins long.

Les docteurs Laborde, Icard, Mossart, Soirre, Delmeau et autres
moignent avec de nombreuses observations en faveur de la grande t
cité de la vie chez l'enfant qui naît en état d'asphyxie ou de mort
apparente. Le Rév. P. Ferreres en conclut que l'on ne doit pas p
du Baptême le nouveau-né apparemment mort, à moins qu'il ne pré
sente le signe de la putréfaction.

* * *

Conclusions pratiques.

Je pourrais continuer à raconter des faits à l'appui de la vie latente, mais je crois en avoir assez dit pour porter la conviction dans tous les esprits et me permettre d'en déduire les conclusions suivantes :

1° La vie humaine est servie par une immense multitude d'éléments cellulaires. Ces cellules sont autant d'organes indispensables à l'entretien de la vie, mais elles sont insuffisantes pour expliquer ce qu'est la vie. On sent bien qu'elles sont au service d'une puissance supérieure que le savant et le penseur n'ont encore pu définir scientifiquement. La vie demeure toujours pour nous un profond mystère. Ces trente trillions de cellules animées par le souffle de Dieu-Créateur sont autant de vies partielles. Que la mort arrive, soit par la maladie ou par un accident, elle n'envahit pas d'emblée tous les éléments cellulaires, mais progressivement; elle est d'abord élémentaire, puis elle devient générale. Ce qui permet de dire qu'il y a dans tous les cas, d'abord une mort apparente et intermédiaire puis une mort réelle.

2° Attendu les difficultés du diagnostic de la mort réelle et les dangers de la mort apparente, surtout dans les décès subits, il est désirable que le corps soit examiné d'une manière attentive et complète par un médecin, et qu'un certificat de décès ne soit délivré avant qu'il ait constaté la rigidité cadavérique et le signe de la putréfaction.

3° Que le médecin soit tenu d'attendre plusieurs heures après le moment supposé de la mort pour pouvoir constater certains signes importants et certifier le décès.

4° Avant la déclaration du décès par le médecin, qu'il soit défendu de procéder à l'autopsie, à l'embaumement, à l'ensevelissement et à la mise en bière.

Voilà des précautions que, me semble-t-il, nous devrions mettre en pratique et qui seraient à l'avantage de nos chers défunts.

5° Il ne m'appartient pas de déterminer les cas où la *licéité et la validité de l'absolution et de l'Extrême-Onction* sont parfaitement claires. Seulement si l'on considère sérieusement toute chose, on comprend que, les Sacrements étant pour les vivants, ils peuvent être administrés, quand même on aurait devant soi tous les signes de la mort, à part celui de la putréfaction, surtout dans les cas de mort accidentelle et subite.

Laissez-moi vous dire que je n'ai pas la prétention, par ce travail, de jeter des clartés nouvelles sur la question si troublante de la vie latente avant la mort véritable. Seulement, je veux attirer l'attention publique, et surtout celle des Messieurs du Clergé sur cette question. Car il serait désirable que ces Messieurs fissent là-dessus l'éducation des fidèles confiés à leurs soins, et les avertissent de ceci :

Qu'après qu'une personne a rendu le dernier soupir, il y a toujours pendant un temps plus ou moins long, une vie latente ou une mort apparente qui n'est pas la mort réelle.

Après une longue maladie, la vie latente ou la mort apparente dure au moins une heure.

A la suite d'accident ou de mort subite, la vie latente ou la mort apparente dure de trois à dix-huit heures, parfois même plusieurs jours.

C'est dire qu'une personne qui vient d'expirer a droit à l'assistance du prêtre, et qu'il est du devoir de toute personne présente de l'aller quérir.

Encore un mot et je termine.

J'ai lu quelque part ces belles paroles: " Un homme qui va mourir doit agir comme un homme qui va mourir et non pas comme un homme assuré du temps."

Comme il n'y a que le médecin qui puisse faire le pronostic des cas de maladie, à lui incombe le devoir d'avertir à temps le malade de la gravité de son état.

La tâche est parfois difficile, souvent pénible, mais la pensée de l'âme, de la vie future et de Dieu l'engagera toujours à l'accomplir.

La pensée de la mort, quand on la voit de près, ne donne-t-elle pas à notre vie un sens particulier? N'est-elle pas propre, si le malade a gardé son intelligence intacte, à lui fournir une heureuse occasion de prendre plus au sérieux le salut de son âme, et parfois de réparer toute une mauvaise vie?

Que chacun de nous, médecins, fasse siennes ces paroles de Sir John Fayrer, membre de la Société Royale de Londres:

" Je n'admets pas que la mort surprenne un malade sans qu'il en ait été informé."

Soyons donc, nous médecins, vigilants et prudents, et *ne laissons jamais mourir un malade sans l'assistance du prêtre.*

Vœu.

Un vœu est déposé pour que les Messieurs du Clergé se convainquent mieux de la fréquence des morts plus apparentes que réelles; qu'ils instruisent sur ce grave sujet, les fidèles confiés à leurs soins et combattent leurs préjugés; enfin, pour qu'ils se montrent très larges à administrer l'absolution et l'Extrême-Onction à ceux qui, apparemment morts, ne le sont probablement pas encore.

Une grande latitude est laissée sur ce point par la théologie, le jugement et le zèle du prêtre lui dicteront, dans ces cas, sa conduite pratique. Mais qu'il se rappelle qu'il vaut mieux, pour le salut des âmes, pécher par excès de largeur que par trop de sévérité dans l'administration des derniers Sacrements.

" Sacramenta propter homines!"

* * *

Après ce travail magistral, très écouté et souvent applaudi, Mgr le Président félicite le bon et chrétien Docteur qui l'a fait. Il insiste pour que, dans la pratique, on s'inspire de ses conclusions pour le plus grand bien des âmes.

* * *

Il reste à peine le temps au dernier rapporteur, le *R. P. Guillot*, Rédemptoriste, de donner connaissance de son travail ; mais comme il a eu soin de le faire distribuer imprimé à l'assistance, il se contente d'en faire ressortir les idées maîtresses et d'en accentuer les conclusions auxquelles se rallie l'auditoire, car elles n'appellent aucune discussion.

RAPPORT

SUR LA

DEVOTION AU CŒUR EUCHARISTIQUE DE JESUS

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous présenter un rapport sur la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus et sur l'Archiconfrérie du même nom. Comme cette dévotion est encore peu connue au Canada, il est bien naturel qu'on nous demande: "Qu'entendez-vous par "Cœur Eucharistique?" Qu'est-ce que cette dévotion peut ajouter à celles du Sacré-Cœur et du Saint-Sacrement? Pourquoi cette nouvelle terminologie?"

Je tacherai de répondre à ces questions en comparant brièvement ces diverses dévotions, et j'espère par là vous faire connaître suffisamment l'origine, la nature et l'utilité de la dévotion au Cœur Eucharistique, et engager efficacement le clergé et le peuple canadiens à l'adopter avec un pieux empressement.

ORIGINE. — A mesure que la charité se refroidit dans le monde, Notre-Seigneur se plaît, pour reconquérir les âmes, à leur manifester, sous de nouvelles formes, l'incroyable amour qu'il leur porte.

C'est ainsi, pour nous borner aux dévotions mentionnées, qu'en 12.. il se révèle à la Bienheureuse Julienne de Liège et lui demande d'établir la fête du Saint-Sacrement. En 1264, le Pape Urbain IV donne la célébration de cette belle fête dans l'Eglise Catholique entière, et la Fête-Dieu donne tout à coup une splendeur inouie au culte eucharistique.

En 1675, Notre-Seigneur dévoile à la Bienheureuse Marguerite-M... les secrets de son Cœur "qui a tant aimé les hommes, et qui, pour reconnaissance, ne reçoit de la plupart que des ingratitudes." et ... malgré d'inévitables contradictions, le culte du Sacré-Cœur est app... par les papes et allume dans le monde des incendies d'amour pour notre divin Sauveur.

Oserai-je comparer à ces grands événements l'origine de la dév... au Cœur Eucharistique? Il le faut bien, puisqu'elle porte les m... caractères: il y a de part et d'autre la révélation des desseins de D... une humble femme, l'approbation solennelle de l'Eglise, et une mer... leuse et salutaire diffusion dans le peuple chrétien. Jugez-en.

Le 22 janvier 1851, dans une chapelle de Communauté, le Saint-Sacrement était exposé à l'adoration des fidèles; au milieu de la ... recueillie se trouvait de passage une sainte religieuse profond... vouée à l'amour de la divine Eucharistie. Ce fut l'heure où le Sau... faisant d'abord vivement sentir à cette âme fervente l'oubli dans ... on le laisse, ainsi que les outrages dont on l'abreuve dans son Sac... d'amour, daigna lui adresser ces touchantes paroles: "Que d'âmes ... tourent et ne me consolent pas! Mon Cœur demande l'amour co... un pauvre demande du pain!... C'est mon Cœur Eucharistique, fa... connaître, fais-le aimer! Répands cette dévotion!"

La servante de Dieu aurait voulu entendre: "Mon Sacré-Cœur." ... non, le terme de "*Cœur Eucharistique*" inconnu jusqu'alors, ... nettement et se formula distinctement et à plusieurs reprises dans ... âme, et c'est uniquement sous ce titre que Notre-Seigneur ne cessa ... lors de la favoriser des grâces les plus admirables et de lui con... mission de répandre ce culte béni.

Depuis lors, la dévotion au Cœur Eucharistique a été étudiée ... minée, discutée, combattue même, et elle a triomphé de toutes ... entraves que l'enfer lui a suscitées. Elle a su conquérir l'amour ... Princes de l'Eglise et de son Chef Suprême. Deux cent quatre ... dinaux, Archevêques et Evêques de diverses nations l'ont recomm... avec instance ou louée avec enthousiasme. Les trois derniers S... rains Pontifes, les seuls qui l'ont connue, Pie IX, Léon XIII et P... en vingt-quatre Brefs ou Rescrits, l'ont approuvée solennellement ... enrichie de très précieuses indulgences.

Aussi, elle s'est répandue rapidement, et au dernier Congrès E... ristique international, le R. P. Kécheur pouvait dire sans crainte ... démenti: "Elle est maintenant connue et pratiquée dans tout l'... catholique."

Telles sont les raisons qui nous font penser que notre divin R... teur veut la diffusion de cette belle dévotion.

NATURE. — Mais que signifient les mots: " Cœur Eucharistique?" Ces mots désignent tout simplement l'amour que Jésus nous témoigne par le don de la divine Eucharistie.

Tel est le sens qu'a fixé la suprême autorité de la Sainte Eglise. Dans un Bref du 16 février 1903, par lequel il érige cette dévotion en Archiconfrérie, Léon XIII ne s'est pas contenté d'en consacrer le nom et d'en approuver les pratiques, mais il a voulu encore en déterminer l'objet précis. Vous trouverez dans la *Raccolta* la note suivante qu'il a rédigée lui-même et répétée dans le Bref d'érection, et qui donne la notion exacte de la dévotion. " Nous n'avons rien plus à cœur et rien ne nous est plus doux que de donner dans cette Auguste Ville.... un siège digne d'elle à cette association de fidèles, qui, tout en ayant envers le Sacré-Cœur une dévotion ne différant en aucune manière de la dévotion de l'Eglise, s'appliquent à rendre un culte spécial d'amour, de reconnaissance et de vénération à cet acte de dilection suprême, en vertu duquel notre divin Rédempteur, prodiguant toutes les richesses de son Cœur institua l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, pour demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles ! "

Le Révérendissime Père Lepidi, O.P., Maître du Sacré Palais, a fort bien formulé la même idée dans la page suivante : " Il n'y a pas de dévotion plus excellente que la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus. Cette excellence provient de son objet qui n'est autre que l'amour suprême de Jésus voulant instituer l'Eucharistie, pour demeurer présent au milieu de nous, renouveler sur la terre, jusqu'à la consommation des siècles le sacrifice de la croix et nous donner sa chair en nourriture et son sang en breuvage. Il veut par là nous communiquer son esprit de mort et de vie, nous unir à Lui et nous transformer en Lui et ainsi nous pénétrer de son esprit divin, réunir tous les croyants en un seul tout et composer un seul corps animé d'un même esprit sous l'unique Chef, le Christ-Jésus. De la sorte l'Eglise est une, soumise et consacrée à Dieu, servante, amie et fille de Dieu.

" Telle est l'idée qu'il faut se former de la dévotion au Cœur Eucharistique, si l'on veut en mesurer toute l'excellence, et qu'il faut faire passer dans la pratique, si l'on veut en recevoir tous les bienfaits. Quelle est la dévotion comparable à la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus, puisqu'elle réalise le but final de la prière de Jésus: *ut sint unum!* Qu'ils soient un ! "

La dévotion au Cœur Eucharistique est distincte de la dévotion au Sacré-Cœur comme le spécial est distinct du général. Elles ont quelque chose de commun l'une et l'autre ont pour objet principal l'amour de Jésus-Christ symbolisé par l'objet matériel qui est son Cœur de chair uni personnellement au corps, à l'âme et à la divinité du Verbe incarné. Mais elles ont aussi, dans leur réalité comme dans leur nom, quelque chose de distinct. Le voici : tandis que la dévotion au Sacré-Cœur honore d'une manière générale l'amour de Jésus donnant à l'homme tous les bienfaits de la rédemption, la dévotion au Cœur Eucharistique honore d'une manière spéciale l'amour qui a déterminé l'institution du Saint-Sacrement et du sacerdoce chrétien. La première regarde le Cœur du Sauveur comme le symbole universel de vie morale, ou du moins de

sa charité pour nous, et sa charité comme la source d'où sont sort-
ses bienfaits : l'Incarnation et la Passion, l'évangile et la grâce, la
Vierge et l'Eglise, l'Eucharistie et le ciel. Dans le Cœur de Jé-
seconde ne considère que l'amour qui a été le motif principal de
sacramentelle. Cet acte d'amour est si merveilleux, si touchant
bienfaisant pour nous, et en même temps si méconnu et si outrag
mérite bien un culte spécial d'amour et de reconnaissance, ainsi
disait en. re l'illustre Pontife Léon XIII.

Le Cœur Eucharistique se distingue du Saint-Sacrement com
cause de l'effet et le donateur du don qu'il fait. Le culte du S
Sacrement a pour objet d'honorer la présence réelle du Sauveur d
notre hôte, notre nourriture et notre victime ; le culte du Cœur E
ristique s'élève jusqu'à l'amour qui a été la cause de ce don ineffa
s'efforce de le payer de retour et de lui faire réparation des ingra
dont il est l'objet, en lui rendant ses hommages au lieu mêm
réside ici-bas par amour pour nous, comme l'indiquent les stat
l'Archiconfrérie.

* * *

UTILITE. — Bien que distincte de l'une et de l'autre, la
au Cœur Eucharistique contient le secret d'unir admirablement
la foi, le culte et la charité, les belles dévotions au Sacré-Cœur
Saint-Sacrement. Par elle, en effet, l'attention des fidèles est at
retenue sur les relations du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie, et c
objets préférés du culte catholique, leur apparaissant dans l'intim
port de cause à effet, se rendent témoignage l'un à l'autre, se fon
connaître et mieux aimer l'un l'autre. Le Sacré-Cœur proclame
charistie l'œuvre de son amour pour nous, et celle-ci nous
grandeur de cet amour.

Or, contempler l'Eucharistie, non pas seulement en elle-mêm
dans le Cœur de Jésus, dans les desseins de son amour qui a c
réalisé cette merveille des merveilles, n'est-ce pas le moyen
simple et le plus efficace de la mieux comprendre et d'en goût
la suavité? "Eclairée par le rayonnement du Cœur de Jésu
charistie, dit le P. Tesnière, voit les profonds mystères dont elle
pose, dissipés par la lumière la plus douce et la plus bienfaisan
l'amour ne l'explique pas, elle est un scandale et une folie pour
humain. Mais si l'amour intervient, tous ces excès sont sag
chef-d'œuvre, attrait et charme, séduction et conquête de nos
Or l'amour dans son symbole, c'est le Cœur. Que le Cœur E
tique soit donc mis en lumière aussi directe et aussi intense qu
et le culte de l'Eucharistie atteindra à son apogée."

Mais, direz-vous, n'a-t-on pas toujours vu l'amour dans
Sacrement? Oui, sans doute, et pourtant saint Alphonse se plai
ce que l'amour de Jésus n'était pas assez prêché. Sainte Ma
leine de Pazzi gémissait de ce qu'il n'était pas connu. L'âme

giee, dont je vous parlais il n'y a qu'un instant, éclairée de Dieu dans l'oraison, traçait ces mots qui font partie de la belle prière au Cœur Eucharistique: " Cœur Eucharistique de Jésus, Cœur humilié, délaissé, oublié, méprisé, outragé, méconnu des hommes." Sera-t-il jamais assez connu, assez aimé et assez honoré, le Saint-Sacrement? Et si une dévotion peut aider à obtenir ce résultat infiniment désirable, faut-il la repousser sous prétexte qu'on peut l'atteindre sans elle? Or, la dévotion au Cœur Eucharistique nous oriente vers l'Eucharistie, pour la mettre en évidence et la faire resplendir aux rayons du foyer d'amour d'où elle a jailli jusqu'à nous.

Donner, et encore plus, se donner, c'est le besoin de l'amour; c'est sa vie, sa joie, sa gloire, et son dernier acte. Or, le Fils de Dieu s'est donné lui-même, comme personne, excepté lui, n'est capable de se donner : il s'est donné dans sa vie mortelle; il se donnera un jour à nous dans sa vie glorieuse ; il se donne dans sa vie eucharistique. Cette donation peut nous jouissons actuellement nous dévoile toute la tendresse de son Cœur, toutes les richesses de son amour, " l'acte suprême de sa dilection." "*In finem dilexit.*" Ce qu'il donne, c'est lui-même, le Fils de Dieu et le Fils de Marie; lui-même avec tous ses dons précédents et la semence de tous ses dons futurs. Il a comme ramassé tous ses bienfaits dans ce bienfait plus grand que tous les autres; il y a réuni sa vie, sa mort et sa résurrection; ses prières, ses actions, ses souffrances, ses vertus et ses mérites; la grâce et la gloire, le Calvaire et le ciel, fondus en un pour être offerts à Dieu en sacrifice et aux hommes en aliment. Si vous aimez à juger d'un cœur à la valeur de ses dons, comme on juge d'un arbres à ses fruits, que dites-vous d'un cœur capable de faire un pareil présent?

Jésus ne se contente pas de nous donner tout son être d'une manière purement extérieure comme un objet de contemplation ou de culte. Non, c'est dans notre intérieur qu'il prétend se jeter: c'est au cœur qu'il nous vise. Il lui plaît de venir en nous, d'y demeurer, d'y vivre, que dire de plus?

Il se donne à nous en nourriture. C'est la forme la plus complète et la mesure suprême de la donation. Y a-t-il rien qui soit plus à nous que le pain que nous mangeons, et qui, passé en nous, devient notre substance ? Jésus sans doute ne se transforme pas en nous, mais il nous assimile plutôt à lui; il alimente en nous la vie la plus précieuse que nous possédions, la vie chrétienne, éternelle et divine. Et comment douter, quand ce Sauveur réside dans notre poitrine, qu'il nous aime individuellement, particulièrement, intimement et tendrement?

Enfin, Jésus se donne au prix des plus sensibles douleurs et des plus grands sacrifices. Il lui faut être victime au Calvaire et victime à l'autel. Il le sait mieux que tout autre: il connaît d'avance, il ressent vivement les douleurs de sa passion et les anéantissements plus profonds et plus prolongés de l'autel, qui le livre plus faible encore aux injures des pécheurs. Son amour n'en est pas découragé: d'un seul bond il franchit ces montagnes d'ingratitudes, de haine, d'impiété: il s'élance au travers des siècles d'outrages vers l'âme pure et chérie pour lui porter sa substance en nourriture et lui dire: " Ame bien-aimée, si

jamais tu doutes de mon amour, regarde ce Sacrement dans lequ donne totalement à toi : avec un tel gage, tu ne peux plus douter ne t'aime et que je ne t'aime beaucoup."

Evidemment, c'est par les aspects les plus touchants et les plus tifiants que le Cœur Eucharistique unit dans la doctrine le Sacré-(et le Saint-Sacrement. Il est comme le trait d'union qui donn deux mots d'affection un sens encore plus frappant et une éloqu persuasive ; le cristal qui, pour les enflammer, fait converger âmes ces deux rayons ardents ; l'harmonie dans laquelle se fonde deux chants d'amour ; enfin la synthèse naturelle qui ravit les dès qu'ils l'approfondissent, et reste accessible à un enfant, d comprend le sens des mots : *aimer* et *donner*.

* * *

Mais c'est surtout dans la pratique du *culte*, que, selon la pa Cardinal Guibert, "la dévotion au Cœur Eucharistique réunit ce que les dévotions au Très-Saint-Sacrement et au Sacré-Cœur o plus excellent."

Pour atteindre à la perfection de l'une et de l'autre, il faut l le plus étroitement possible. Le Sacré-Cœur réclame des homm eucharistiques. Il disait à la Bienheureuse Marguerite-Mari une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Saint-Sacrement ne trouve presque personne qui s'efforce de me désaltérer." D'u côté, le culte de l'Eucharistie se porte volontiers de nos jours l'amour du Sacré-Cœur qui en est la source, et vers la réparati ingratitudes qu'il y reçoit.

Mais si telle est heureusement la tendance des âmes les plus et les plus pieuses, combien d'autres, hélas ! par ignorance, irréfl défaut de foi ou d'entraînement d'une dévotion tout extérieure, sé dans leur piété ces deux cultes qui s'appellent et se complètent l'autre ! Ne s'est-on pas lamenté justement de voir bien des per dévotes s'attarder devant une image du Sacré-Cœur, en laissant l'abandon le Dieu d'amour réellement présent dans la même ég avide de se communiquer à elles ? N'a-t-on pas toujours à déplo froide indifférence des multitudes croyantes elles-mêmes, qui n prochent que rarement de ce grand ami de l'homme, et encore, par amour que par crainte, d ou coutume.

Le secret le plus simple et l direct, le plus populaire et efficace pour combattre ces égarements de la piété, rapprocher pratique les deux cultes et en cueillir les meilleurs fruits de c'est la dévotion au Cœur Eucharistique. Après avoir justifié rapprochement devant l'esprit, et l'avoir fait goûter au cœur, elle cite et aiguillonne la continuelle pratique. Son nom seul est invitation à participer aux mystères de l'autel. Mais l'idée, l

idée, bien comprise et prêchée avec zèle, d'un Dieu qui nous aime et nous convoite jusqu'à l'union eucharistique, voilà la provocation qui triomphe des âmes, voilà le levier le plus capable de soulever les masses appesanties par les dissipations et les attaches terrestres, et de les entraîner par l'amour vers le Jésus de nos tabernacles.

Eclairé sur cette dévotion, on ne peut plus penser au Sacré-Cœur sans voir aussitôt sa grande préoccupation de s'unir à nous dans le mystère eucharistique, et ce qui nous presse de répondre à ses desseins, ce n'est pas seulement la magnificence du don qui nous est fait, c'est mille fois plus l'amour gratuit, désintéressé, immense, qui a choisi et nous présente ce don inappréciable; ce sont les vertus, les douleurs, les intentions que cet amour a produites dans le Cœur le plus dévoué qui fut jamais à notre bonheur. Le Cœur Eucharistique pousse par lui-même, directement et immédiatement, ceux qui le contemplent, à des actes de religion envers l'Eucharistie, et il les fait réaliser par des motifs et pour des fins de charité. Ces hommages eucharistiques, rendus en esprit d'amour et de réparation, sont la conclusion logique, la résultante naturelle de la notion même de cette dévotion.

Sans doute, la dévotion au Saint-Sacrement est essentiellement catholique; tous les chrétiens ont le strict devoir d'adorer la présence réelle de l'Homme-Dieu, d'assister à la messe les dimanches et les fêtes, et de communier à Pâques, ou plus souvent, si leur faiblesse le requiert. Mais voulez-vous un moyen puissant de faire bien remplir ces devoirs, et de susciter en outre une dévotion spéciale, ardente et fructueuse à ces divins mystères? Invitez les âmes à se demander souvent: " D'où vient cet incomparable don?" Prêchez-leur qu'évidemment ni la contrainte, ni la justice, ni l'intérêt n'ont pu déterminer l'infinie Sagesse et la Toute-Puissance à nous le départir. L'amour seul a pu réaliser une telle merveille.

Lui seul y manifeste toutes ses tendances. L'amour en effet recherche la présence assidue, l'union intime, le bonheur suprême de la personne aimée. Celui de Jésus trouve toutes ces satisfactions dans la Sainte Hostie, où il vit au milieu de ceux qu'il aime, s'immole pour leur salut, et s'unit au corps et à l'âme de ses fidèles.

De son côté, comment l'âme, éprise du Cœur Eucharistique, pourrait-elle négliger de chercher le Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement, et de se conduire en tout avec lui comme avec un ami présent, vivant et aimant, qui la charme et la comble de ses bienfaits?

Dans l'adoration privée ou publique, l'hostie sainte la ravit, parce qu'elle contemple l'auteur de cette merveille: le Cœur de Jésus " qui palpite sous le voile des saintes espèces " et ne se présente à ses adorations nulle part ailleurs sur la terre; la sainte messe l'attire puissamment, parce que le Rédempteur s'y offre lui-même par une volonté toujours actuellement aimante et toute dévouée à la gloire de son Père et au bonheur de ses frères; la communion la transporte, parce qu'elle la livre à Jésus qui, en étant épris, l'envahit, la purifie et l'illumine, l'embrase et l'emporte dans le sein de Dieu, pour lui communiquer la vie surnaturelle de la divine charité.

* * *

Et voilà un autre lien entre les dévotions qui nous occupent : la cl rité, qui est leur fin commune et leur effet suprême.

C'est pour entretenir et développer la vie de la charité reçue au B têmе que Jésus a institué son "Sacrement d'amour." L'union au co du Sauveur n'est qu'un moyen de réaliser l'union des âmes ave divinité par la grâce et l'amour.

En nous manifestant son Cœur ou son amour, le Seigneur ne cher qu'à attiser en nous le même feu de la charité qui nous transform lui, "Pontife innocent et saint," et nous unit à Dieu et à tous enfants de Dieu.

Lisez son discours de la Cène. C'est l'Evangile du Cœur Euchar tique : tout y tend à l'amour et à l'union : "Je vous fais un comma dement nouveau, a-t-il dit à ses apôtres, c'est que vous vous aime ans les autres... Comme mon Père m'a aimé, moi aussi, je vo aimés : demeurez dans mon amour."

Dieu, en effet, n'aime que pour être aimé. Sachant l'homme sensi à l'amour qu'on lui témoigne, Il compte gagner plus sûrement se affection en aimant le premier qu'en faisant valoir ses droits absolus, qu'en vantant ses infinies perfections. Sans doute, le motif propre de la charité, c'est Dieu lui-même, et dans le ciel, c'est la vision de ses i finies perfections qui fait la joie suprême des bienheureux ; mais si notre terre d'épreuve, où la beauté divine nous est cachée, rien ne pro voque notre cœur à l'amour de Dieu comme l'intime persuasion que grand Dieu nous aime véritablement. Du moment que cette convictio est vivement sentie, une complète révolution s'opère dans l'âme : si c'es une âme pécheresse, elle se convertit avec la générosité d'une saint Marie-Madeleine ; si elle est déjà pieuse et régulière, elle conçoit de pl hautes vues de bien, elle forme des projets de plus grande perfectio elle prend de nouvelles voies et elles les suit au prix des plus héroïque sacrifices. Elle s'écrie avec saint Paul : "La charité de Jésus-Chri me presse de l'aimer en retour ;" et avec saint Jean : "Aimons don Dieu, puisque Dieu nous a aimés le premier." "C'est un grand jour écrit le P. Faber, un jour de crise que celui où la connaissance d l'amour de Dieu pour nous passe à l'état de conviction sensible."

La dévotion au Cœur Eucharistique a la noble ambition de provo quer cette bienheureuse "crise," en persuadant à tous que Dieu aim chacun de nous, qu'il désire ardemment son amour, qu'il ne s'immole e ne se donne tout entier à chacun de nous, que pour alimenter en nous la vie de la grâce et de la charité, nous unir intimement à lui-même et à nos frères, nous communiquer ses divines affections et nous prépare à l'union triomphante du ciel.

Cette idée que Dieu nous aime, il faut s'en convaincre par la conten plation du Cœur Eucharistique ; il faut la prêcher aux foules, et nous aurons pris le meilleur moyen de les faire participer avec fruit aux mystères eucharistiques et de sanctifier par la divine charité leur vi tout entière.

Ces considérations sont résumées en excellents termes dans la prière suivante de l'Archiconfrérie du Cœur Eucharistique.

"Seigneur Jésus, nous croyons fermement à cet amour suprême qui institua la Très Sainte Eucharistie, et ici, devant cette Hostie, il est juste que nous adorions cet amour, que nous le confessions et l'exaltions comme le grand foyer de la vie de votre Eglise. Cet amour est pour nous une pressante invitation; vous semblez nous dire: "Voyez combien je vous aime! En vous donnant ma chair en nourriture et mon sang en breuvage, je veux, par ce contact, exciter votre charité, vous unir à moi: je veux réaliser la transformation de vos âmes, en moi le Crucifié, en moi qui suis le Pain de la vie éternelle: donnez-moi donc vos cœurs, vivez de ma vie et vous vivrez de Dieu." Nous le reconnaissons, ô Seigneur, tel est l'appel de votre Cœur Eucharistique, et nous vous en remercions, et nous voulons, oui, nous voulons y répondre..."

Confrérie. — La dévotion au Cœur Eucharistique se cultive et se propage par le moyen d'une *Archiconfrérie* de même nom, dont le Souverain Pontife Léon XIII a fixé le siège dans l'Eglise Pontificale de St-Joachim, à Rome, et confié la direction aux Pères Rédemptoristes.

"Cette association se répand rapidement, disait le R. P. Masséus au congrès eucharistique de Tournai (1905), et là où elle est érigée, on voit se produire un courant de piété singulièrement consolant vers le Sacrement de nos autels."

Parfois, c'est le Cœur Eucharistique qui attire à la Confrérie les âmes ravies, qui espèrent y trouver des prédications régulières ou des exercices de piété fréquents et tous eucharistiques, propres à raviver en elles cet aspect admirable de nos plus touchants mystères. D'autres fois, on s'y enrôle, parce qu'on convoite les riches et nombreuses indulgences qu'elle prodigue libéralement. Permettez-moi d'en signaler une: l'indulgence plénière accordée aux associés une fois le jour, quand ils font une demi-heure de prière en présence du Très Saint-Sacrement, dans n'importe quelle église ou chapelle, même si durant ce temps ils entendaient la messe d'obligation, récitaient l'office divin ou faisaient l'oraison mentale. Vous pensez bien qu'à elle seule, cette précieuse indulgence multipliera les adorateurs de la sainte hostie, et favorisera l'assistance à la messe et la communion fréquente.

Les conditions d'admission sont des plus faciles. Faire inscrire ses nom et prénom dans les registres d'une confrérie affiliée à l'Archiconfrérie romaine, et réciter la consécration au Cœur Eucharistique le jour choisi pour l'admission, voilà tout ce qui est de rigueur.

Les autres pratiques et prières mentionnées dans les "Statuts de l'Archiconfrérie," la réunion mensuelle que demande le diplôme d'aggrégation, l'adoration diurne ou hebdomadaire qu'on y a rattachée parfois, sont des exercices facultatifs, purement conseillés, mais nullement requis pour participer aux indulgences et bénéfices de l'Association. Grâce à cette latitude, les Curés de paroisses, les Directeurs de communautés ou d'autres établissements peuvent trouver dans cette confrérie un excellent moyen d'établir, de régulariser, de consacrer et d'enrichir

d'indulgences les divers exercices pieux qu'ils ont l'habitude ou l'intention de faire pratiquer en l'honneur du Saint-Sacrement.

D'après le Cardinal Parocchi "on ne saurait trouver rien de pl opportun en notre temps pour alimenter la piété chrétienne, ainsi q pour favoriser et accroître la dévotion envers l'adorable Sacrement nos autels."

Je conclus en empruntant les éloquentes paroles du regretté P. Tesniere, S.S.S., au Congrès de Lourdes, 1899: "C'est parce que nom de Cœur Eucharistique exprime nettement l'union si nécessaire et si féconde du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie, que je le salue avec n foi et ma reconnaissance, que je vous demande de l'acclamer ici, de v habituer à le dire et à le redire souvent, de le faire connaître par car c'est un nom de vie et d'espérance, un nom d'avenir et de triomp pour toutes les saintes causes qui l'auront invoqué, un nom qui m la chaude acclamation de tous ceux qui font profession de piete, so envers l'Eucharistie, soit envers le Sacré-Cœur."

Messieurs, ce vœu du savant et pieux religieux, je le propose à votre vénérable assemblée, dans la forme suivante, accueillie deja par plusieurs congrès eucharistiques internationaux:

Vœu :

"Considérant que la dévotion au Cœur Eucharistique est un des moyens les plus efficaces pour faire mieux connaître, aimer et fréquenter la Sainte Eucharistie, le Congrès international de Montréal emet le vœu qu'elle se propage de plus en plus et soit expliquée aux fideles. Il desire egalement que l'on etablisse dans les paroisses, dans les communautes religieuses, dans les maisons d'éducation, et partout où il sera possible, des confréries du Cœur Eucharistique et qu'elles soient agrégées à l'Archiconfrerie érigée à Rome dans l'Eglise Pontificale de Saint-Joachim.

La parole est ensuite donnée à M. le Docteur *St-Pierre*, de Montréal, qui doit donner connaissance d'un rapport de M. le Docteur *Boissarie*, chef du Bureau médical des Constatations à Lourdes, sur les :

"LES MIRACLES EUCHARISTIQUES DE LOURDES"

C'est le 22 août 1888 que commencèrent à Lourdes les grandes manifestations eucharistiques: les processions avec les acclamations des foules, la bénédiction des malades, les guérisons sur le passage du Saint-Sacrement. Depuis cette époque, nous avons vu d'année en année grandir ces pieuses démonstrations. Tous les pèlerinages les ont adop-

tées, elles se renouvellent tous les jours durant les six mois d'été, et ce sont elles qui impriment au pèlerinage de Lourdes, sa note dominante, son caractère spécial.

Dans les congrès eucharistiques précédents, cinq fois déjà, l'on vous a fidèlement rapporté les guérisons qui s'opèrent à Lourdes sur le passage du Très Saint-Sacrement. Et je ne serais pas venu continuer devant vous le récit de ces merveilles, si elles ne se présentaient chaque fois sous des aspects nouveaux. Ce n'est pas seulement à la procession qu'elles se produisent, mais c'est aussi à la messe, à la communion, partout où les malades se trouvent au contact ou sous le regard de Jésus-Hostie.

J'ai vu naître et grandir ce mouvement, je l'ai suivi depuis 1888 ; c'est donc un témoin qui vous apporte une histoire vécue. J'ai recueilli les premières impressions des miraculés, j'ai noté tous les changements survenus dans leur état. Et, il y a deux ans, dans les grands anniversaires de 1908, en voyant défiler les 100 miraculés que précédaient le Saint-Sacrement, je pouvais retrouver leur nom, reconstituer leur histoire, car ma vie avait été mêlée [illegible]

MIRACLES [illegible]

Mais cette histoire est écrite par Dieu plutôt que par les hommes ; et pour ce qui nous regarde, nous avons été heureux de pouvoir en recueillir avec un soin pieux tous les détails ; jamais dans aucun temps, dans aucun pays, Dieu ne s'est manifesté par des prodiges plus éclatants, plus nombreux ; et c'est autour du Saint-Sacrement que toutes ces merveilles viennent converger.

Dans les premières années, j'ai vu les malades se relever à la procession, mus par une impression violente qui les soulevait sur leur brancard. C'était la première fois que ces résurrections se produisaient sous les yeux de la foule. J'ai vu se lever ainsi nos plus grands miraculés. Dans les piscines, un certain mystère entoure les malades ; mais à la procession, c'est à ciel ouvert, à une heure donnée, dans un rendez-vous déterminé ; c'est presque le miracle demandé par les incrédules.

Et voyez vous-même. Depuis cinq ans, Jeanne Gasteau est atteinte d'un mal de Pott, d'une tuberculose généralisée. Sa vie n'est plus qu'une question de jours. On la porte sur le passage de la procession ; elle est sans mouvement, sans parole. Le Saint-Sacrement approche. Jeanne soulève un peu la tête, elle entr'ouvre les yeux : " Mais bientôt dit-elle, des fourmillements parcourent tous mes membres et puis, je sens un calme absolu. Je me redresse sur mon matelas, je me lève et traverse aisément tous les rangs des brancards qui étaient au-devant de moi. Il y avait près d'un an que je ne m'étais levée ; je me dirige vers la grotte, je me mets à genoux les bras en croix et je reste une demi-heure en prière. Je ne ressens aucune fatigue et, cependant, après ce voyage de trois jours je n'ai encore pris aucun repas et à peine quelques gouttes de bouillon."

Au récit de ces merveilles, le monde entier s'émeut et les incrédules

même se mêlent à nos pèlerins. Un romancier célèbre vient d'étud… sur place le secret de ces guérisons. On attendait de sa plume un … diet officiel et le Révérend Père Picard ne craint pas de le placer à ses côtés derrière le dais. Il suit, pâle, étonné de ce spectacle nouveau pour lui, et lorsqu'il arrive dans la basilique, tandis que les malades l'œil fixé sur leur Dieu, concentrent, dans une ardente prière, toutes les puissances de leur âme, le romancier cherche une porte pour s'enfuir. Zola est mort depuis longtemps, mais ses miraculées encore vivantes rendent toujours témoignage de la tendresse et de la puissance de la Vierge Immaculée.

Mais j'ai hâte d'arriver aux guérisons de ces dernières années. Au Congrès de Londres, le Dr Duret, professeur à la Faculté catholique de Lille, analysait 148 cas de guérisons constatées sur le passage du Saint Sacrement. Le cadre de ces guérisons ne cesse de s'agrandir, surtout depuis que le Saint-Père, par un décret du mois de décembre 1905 a … commandé la communion quotidienne. C'est par centaines que nous pourrions noter les grâces obtenues au moment de la communion Lourdes et dans le monde entier, partout où les malades tournent leur pensée vers la grotte, partout où l'on fait des neuvaines en invoquant Notre-Dame de Lourdes.

Une des plus remarquables guérisons est certainement celle de Ma… Bernigau, du diocèse d'Autun, guérie le 20 juillet 1908 en recevant … Sainte Communion à la …otte. Elle était atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas, d'une … se en plaques, d'une altération très étendue de la moelle épinière. Il y avait douze ans qu'elle était malade. Elle … chait ou plutôt se traînait péniblement avec des béquilles. Elle … pouvait détacher ses pieds du sol : ses yeux étaient agités d'oscillations continuelles, sa vue très affaiblie, sa parole embarrassée, son intelligence diminuée.

Au milieu de tous ces signes de déchéance physique, elle conservait une piété très vive qui l'avait peu à peu conduite à la communion quotidienne. A l'hôpital, nous disait-elle, je communiais chaque jour, et c'est sans doute la Sainte Vierge qui m'avait inspiré cette pensée, car personne ne m'avait conseillé cette dévotion. C'est devant l'autel de la Visitation de Paray-le-Monial, acheté par la paroisse de Saint-A… en Charolais, pendant la Révolution, que Mlle Bernigau fit sa pre… communion et prit l'habitude de ces communions quotidiennes qui l'… soutenue durant sa longue maladie.

Elle semble avoir été préparée par le Sacré-Cœur pour ces grâces … choix et elle devait encore guérir à Lourdes en recevant la Sainte C… munion à la grotte.

Marie Bernigau continue la série de ces grandes guérisons euch… tiques qui depuis quelques années ne cessent de se multiplier autour … nous.

Les guérisons se produisent partout où les malades sont pour … dire sous le regard de Jésus-Hostie. Le vendredi matin, 28 août, M… Marganti, archevêque de Ravenne, rapportait le Saint-Ciboire d…

grotte au Rosaire. Ernestine Guilloteau était couchée sur un brancard à côté de la grotte. Au moment où le Saint-Sacrement passe à côté d'elle, voilà qu'elle se lève tout à coup et suit la Sainte-Hostie jusqu'au Rosaire. A la vue de ce squelette ambulant, la foule ne peut retenir un cri de saisissement. Sept médecins avaient constaté chez elle une tuberculose arrivée aux dernières limites de la résistance organique. Elle avait perdu 70 livres de son poids, son regard éteint, sa maigreur cadavérique inspiraient à tous ceux qui la voyaient un sentiment d'effroi et de compassion. Ernestine Guilloteau est une de nos deux ressuscitées de 1908.

Henriette Hauton, la seconde ressuscitée de la même année, fut guérie le 9 septembre à la procession du Saint-Sacrement. Elle avait 20 ans et ne pesait que 35 livres. Sa mère la portait dans son tablier. Au passage du Saint-Sacrement Mlle Hauton se lève et fait quelques pas. Elle n'avait pas quitté le lit depuis cinq ans. Cette guérison s'est maintenue. Aujourd'hui Henriette Hauton pèse 120 livres. C'est donc bien une résurrection complète qui s'est opérée chez cette malade.

Madame Biré, du pèlerinage de la Vendée, fut guérie dans les mêmes conditions. Elle était absolument aveugle, incurable. D'après le rapport de trois oculistes, il y avait chez elle une destruction complète des fibres nerveuses, dernier terme de l'atrophie du nerf optique. Madame Biré se trouvait à la Grotte lorsque le prêtre qui rapportait le Saint-Ciboire au Rosaire passe à côté d'elle. Elle ne le voit pas, mais lorsque le Saint-Sacrement se trouve près d'elle, ses yeux s'ouvrent et elle aperçoit la Vierge de la Grotte. C'était le 6 août 1908. Encore une guérison de l'année du cinquantenaire.

Nous avons vu Madame Biré souvent depuis cette époque, et non seulement sa vue est parfaite, mais sa santé générale, très affaiblie alors, a retrouvé son équilibre; elle a engraissé de 52 livres. Il ne reste plus trace de ce choc violent qui avait ébranlé tout son organisme.

* * *

Je vous ai dit que des guérisons s'opéraient à distance. Permettez-moi d'en citer une toute récente arrivée en Angleterre le 22 mai dernier. Joseph, fils de Duncan Boothman, M.A., Membre du Sénat de l'Université de Cambridge, souffrait depuis dix ans d'otorrhée avec douleurs intermittentes, et d'une surdité absolue, même par transmission directe des sons à travers les os du crâne.

Le certificat d'un chirurgien auriste de Londres, en date du 17 mai, cinq jours avant la guérison, établit que la vie du jeune Joseph est en danger imminent, qu'une opération s'impose, que le tympan est détruit et que l'inflammation menace de gagner le cerveau et de causer la mort. Le certificat du médecin produit au bureau des constatations, ajoute que, même en cas de succès opératoire, la surdité pour toute la vie reste absolument certaine.

Après avoir consulté la science, M. le Sénateur voulut s'adress- plus haut. Une neuvaine fut commencée le 14 mai. Toute la famill du jeune malade reçut la Sainte Communion chaque jour et fit le vœ d'un pèlerinage à Lourdes si on obtenait la guérison de Joseph. Et dimanche, 22 mai, alors que l'enfant servait la messe, il fut radicalemen guéri juste au moment de l'élévation de la Sainte Hostie.

C'est aussi à l'élévation qu'une religieuse de Saint-Joseph de Clu complètement aveugle, fut guérie. En mission dans les environs Pondichéry, elle se fit conduire à la messe le 5ème jour d'une neuvain à Notre-Dame de Lourdes, et sans transition, subitement, à l'élévati elle voit le prêtre à l'autel. Depuis ce jour, elle lit son office, fait même sa correspondance et jouit du grand soleil du Bon Dieu.

Pendant le pèlerinage national de 1909, la procession du 22 a nous réservait des manifestations inattendues. La procession al finir; le dernier chant devait appartenir à Jeanne d'Arc, car on c brait un triduum en son honneur. Le maître de chapelle d'Orléa monte sur les degrés du Rosaire, fait un signe à la foule qui couvre l'E planade, et trente mille voix entonnent le cantique à la vierge de Do rémy:

"Sonnez, fanfares triomphales"

A peine avait-on chanté une strophe que des acclamations retent sent: un malade se lève, puis un autre, puis encore un autre. U poussée formidable se produit, le chant du *Magnificat* domine tous chants et la foule, escortant les malades guéris se précipite vers le burea des constatations.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guérisons, mais nous di qu'à côté de ces merveilles, nous apercevons Jeanne d'Arc qui semb tendre la main à Bernadette.

La France du Moyen-Age et la France Moderne se rencontrent dan les grandes manifestations de Lourdes. La France du Moyen-Age, c' Jeanne, une enfant qui pose sa quenouille pour se mettre à la tête nos armées et rappeler la victoire sous nos drapeaux. C'est le triomp de la force, c'est le duel gigantesque de deux peuples que Dieu va terminer par la main d'une enfant.

La mission de Bernadette paraît plus difficile, car il s'agit de c vertir un peuple qui a fait litière de toute croyance, un peuple qui, re gissant de sa foi, retourne à la superstition et adore sa raison divin C'est une entreprise d'une portée plus haute.

Cependant, ce n'est plus une jeune et robuste guerrière, c'est enfant de 14 ans à peine, sans aucune instruction, une enfant qu parle pas même le français. Avec cet intermédiaire, aussi hum qu'effacé, Dieu va forcer la science à discuter, à reconnaître le sur turel.

Au Moyen-âge, on ne connaissait que les lois de la force. En 185 l'année des apparitions, le religion de la matière régnait en souvera

la science devait résoudre tous les problèmes. Le surnaturel, l'au delà, chimères, chansons avec lesquelles on avait, nous disait-on, bercé la pauvre humanité.... C'est à ce peuple enorgueilli de ses savants et de ses découvertes que la voix d'une enfant est venue rappeler avec une force nouvelle la chute de l'homme et le mystère de sa Rédemption. Jeanne nous apportait sur sa bannière les deux noms: "Jesus Maria." et ces deux noms donnent tout le pèlerinage de Lourdes."

Les savants, fascinés par ces problèmes nouveaux viennent en foule dans le bureau des constatations. Nous les voyons suivre pieux et recueillis nos processions du Saint-Sacrement. Depuis vingt ans, cinq ou six mille médecins sont venus à Lourdes assister à nos enquêtes, un certain nombre ont pris part à nos travaux.

Tous les peuples ont les yeux fixés sur Lourdes. L'Allemagne protestante discute avec passion les problèmes qui s'agitent autour de nous; la presse des deux mondes reproduit nos guérisons. Les évêques font étudier par des commissions canoniques les faits les plus importants, et déjà trente et quelques guérisons ont été proclamées miraculeuses.

L'Immaculée-Conception et le Sacré-Cœur sont étroitement unis, et cette union se lit à toutes les pages de notre histoire. Sur les rampes du Rosaire se dresse la statue de saint Hyacinthe donnée par les Polonais. Le Saint tient dans sa main droite un ciboire qu'il vient de soustraire aux profanations des barbares, et sur son bras gauche repose une Vierge qui n'a pas voulu demeurer plus longtemps dans un temple où n'habitait plus son Divin Fils.

Les Polonais, comme tous les peuples qui ont souffert pour leur foi, perçoivent avec une acuité particulière tous les besoins de cette foi persécutée. Ils ont compris les liens indissolubles qui doivent unir l'Immaculée-Conception et l'Eucharistie, et ils ont voulu faire revivre ces pieuses traditions empruntées aux grands siècles de foi, traditions que Dieu vient consacrer par des prodiges chaque jour renouvelés.

Nous entrevoyons le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ces manifestations populaires, grandioses, inconnues jusqu'ici, qui font retentir nos esplanades de chants de triomphe. Nous entrevoyons aussi son règne plus intime dans les cœurs depuis le décret sur la communion quotidienne.

A Lourdes, la prière est incessante, c'est la respiration des âmes. L'adoration se continue et la nuit et le jour. Le jour, les invocations remplissent l'air, et la nuit deux ou trois mille âmes, et souvent davantage, sont absorbées dans la contemplation de leur Dieu. Leurs pensées comme des flèches vivantes sont dirigées toutes ensemble vers le Tabernacle.

Il y a des convertis de la journée, il n'y a plus d'indifférents; tous adorent.

A Lourdes, tout se concentre autour du Saint-Sacrement, et les adorations se poursuivent aussi bien au dehors sous la voûte du ciel que dans nos églises. Ce ne sont pas seulement les âmes d'élite, c'est la foule qui acclame le Dieu de nos autels; c'est le règne du Sacré-Cœur gravé dans nos poitrines tout comme sur nos étendards.

Ce n'est plus Jeanne d'Arc qui bataille pour nous, c'est la Vierge q.. prend en mains le soin de nos destinées. Et sur cette terre du Cana[illegible] seconde France, qui tient en réserve nos meilleures traditions, n[illegible] avenir se colore d'espoirs plus certains, et nous entrevoyons pour no[illegible] pays une nouvelle renaissance chrétienne.

Avec le développement du culte eucharistique, notre pèlerinage [illegible] grandi dans des proportions inattendues. Nous avons reçu dans u[illegible] seule année plus d'un million de visiteurs. Dans le même temps, on [illegible] compté cent mille messes et un million de communions.

Depuis deux ans, onze cents médecins sont venus dans notre bur[illegible] étudier le miracle. Tout cela n'est pas œuvre humaine. Lourd[illegible] petrie de surnaturel restera comme le témoignage de ce magnifiq[illegible] réveil catholique qui a marqué le cours de ces cinquante dernièr[illegible] années.

Quand vos rues et vos places vont retentir des chants de triomph[illegible] sur le passage du Saint-Sacrement, vous entendrez les échos des grand[illegible] manifestations de Lourdes, et vous ferez revivre les meilleurs jours [illegible] la France chrétienne dont vous avez gardé intactes les plus pures tra ditions.

Si notre commune patrie a créé entre nous des liens indissolubl[illegible] notre foi que Dieu ravive par des prodiges éclatants entretient dans no[illegible] âmes la même flamme, et nous sommes heureux de célébrer avec vou[illegible] les merveilles eucharistiques qui doivent imprimer à notre siècle sa not[illegible] dominante.

La séance, suivie avec attention et intérêt, est levée à midi



Les Organisateurs de la Procession

The Organizers of the Procession

La **Séa**
riques ; c
eucharist
nom de "

A 10 h
coutumé
styles et
sévères
galeries,
l'enseign
Sur l'e
préside,
abriels,
P. Galtie

M. l'ab
Thérèse,

"**L'AD**

L'adorati
chrétiens, c
la puissance
la bénédicti

ARTICLE II

SEANCES DE VENDREDI, 9 sept.

---

§ 1° A L'UNIVERSITE LAVAL

Séance Pédagogique.

La Séance d'hier matin avait été une séance d'*études historiques* ; celle de ce matin devait être consacrée à l'*Education eucharistique* de la Jeunesse et elle portait, au programme, le nom de "*Séance pédagogique.*"

A 10 heures, la vaste salle présentait un coup d'œil inaccoutumé : au premier plan, des cornettes blanches de tous les styles et de toutes les dimensions ; tout autour, les costumes sévères des prêtres et des religieux enseignants ; dans les galeries, encore des prêtres joints aux laïques qu'intéressent l'enseignement et l'éducation.

Sur l'estrade, Monseigneur Brunault, Evêque de Nicolet, préside, ayant à ses côtés Nos Seigneurs Heylen, Emard, Roy, Gabriels, plusieurs prélats et les divers rapporteurs. Le R. P. Galtier, S. S. S., remplit l'office de secrétaire de la séance.

* * *

M. l'abbé *Papineau*, Préfet des études du Séminaire de Ste-Thérèse, ouvre la séance par un travail sur :

"L'ADORATION DU TRES SAINT-SACREMENT DANS LES MAISONS D'EDUCATION SECONDAIRE"

L'adoration du Très Saint-Sacrement est un devoir pour tous les chrétiens, car "Il est digne l'Agneau qui a été mis à mort, de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction." (Apocal. V, 12.)

Elle devient une source de grâces pour le fidèle adorateur : "Heureux l'homme, qui chaque jour, est de garde à la porte de mon tabernacle, il aura de moi la vie et le salut." (Prov. VIII,34.) Ainsi l'ont toujours compris les vrais disciples de Jésus-Christ. Les premiers chrétiens voulaient avoir avec eux le Très Saint-Sacrement. On a vu des saints

vivre presque continuellement au pied des autels. Sainte Gertr[illegible] passait des nuits entières. Saint Louis de Gonzague, saint Stan[illegible] Kostka étaient en relations constantes avec le Christ-Hostie. [illegible] connaissent la dévotion tendre, la passion Eucharistique de S. Bon[illegible]ture, de S. Alphonse de Liguori, de S. Pascal Baylon, de S. [illegible] Labre, de la B. Marguerite-Marie, du B. Jean Vianney, curé d'A[illegible]

L'adoration du Très Saint-Sacrement est-elle pratiquée com[illegible] convient dans nos maisons d'enseignement secondaire? Je suis [illegible] de pouvoir dire publiquement qu'elle y est très en honneur. [illegible] commune se fait quotidiennement, des saluts sont donnés fréquem[illegible] le premier Vendredi du mois, et les Quarante-Heures sont l'occa[illegible]belles et touchantes cérémonies.

La visite commune se fait-elle partout de la même manièr[illegible] même heure? Une réponse affirmative vous surprendrait. Ici, [illegible] la chapelle avant le dîner pour l'examen particulier; là, on y va [illegible] les repas; ailleurs, la visite se fait pendant une récréation; dans [illegible]tres collèges enfin, elle se fait à la prière du soir. Nous pou[illegible] peut-être viser à plus d'uniformité. La visite commune sera[illegible] sa place, il me semble, après la prière du soir: une page des "V[illegible] de saint Alphonse par exemple, serait lue devant le tabernacle ouve[illegible] viendrait ensuite le chant du *Tantum ergo*, et la visite se termi[illegible] par la bénédiction avec le ciboire. Je laisse ce nouveau plan [illegible] à votre appréciation.

Les réponses que j'ai reçues concernant les visites individuelles et facultatives sont moins consolantes. Dans quelques maisons, où la com[illegible]munion fréquente est pourtant nombreuse, elles se pratiquent [illegible] et dans la plupart de nos collèges, les élèves ne vont à la chape[illegible] pour y faire une courte prière. Sans doute, il faut féliciter [illegible] même de cette visite de trois ou quatre minutes: ils rendent grâces à Dieu pour le grand don qu'Il nous fait de l'adorable Eucharistie [illegible] parent, dans une certaine mesure, les irrévérences et les mépr[illegible] reçoit dans ce Sacrement d'amour de la part des pécheurs. Ma[illegible] sont encore loin de la vraie pratique de l'adoration, de la pratique des saints! Je ne m'étonne pas que nos élèves, après leur sortie du collège, abandonnent si vite ce salutaire exercice de la visite individuelle. Ils n'en ont jamais compris l'importance, ils n'en ont jamais goûté les fruits. On croit trop généralement que tout est fait lorsqu'on est resté à genoux durant quelques instants devant le Saint-Sacrement, les mains jointes et le corps incliné. Si nous n'avions que de jeunes enfa[illegible] pourrions difficilement exiger davantage. Pour eux, un regard simple et confiant vers le tabernacle, une ardente prière qui monte vers Dieu comme une flamme, c'est beaucoup: ils ne peuvent faire plus. Mais nous avons dans nos collèges de grands jeunes gens, capables [illegible] réfléchir, de méditer, de converser avec Dieu, capables, autant qu[illegible] du curé d'Ars, "d'aviser Notre-Seigneur et de se faire avis[illegible] Ceux-là ne devraient pas se contenter d'une simple prière. Q[illegible] trouvons sous la plume de saint Alphonse de Liguori: "Ce q[illegible] certain, c'est que, après la sainte communion, il n'y a point [illegible]

plus agréable à Dieu, plus avantageuse pour nous que la visite au Saint-Sacrement," nous savons bien que ce grand saint n'entendait pas parler d'une visite de trois ou quatre minutes, mais d'une visite où l'on réfléchit, où l'on médite, où l'on dit à Dieu ses besoins et ses misères, où l'on prend le temps de goûter les charmes de cette parole divine qui se fait entendre à l'âme humaine au pied du tabernacle.

Nous devons à nos élèves de leur donner cette formation ; nous devons les initier peu à peu à la pratique si importante de la méditation devant le Saint-Sacrement. A la chapelle, ils sont dans un lieu de propitiation — *locus propitiationis,* — dans un lieu de lumière et de force *locus illuminationis et virtutis* — .

Locus propitiationis. — Au pied de l'autel, en présence du Dieu trois fois Saint, de Celui qui s'est anéanti jusqu'à se faire l'esclave de tous, de Celui qui souffrit, sans se plaindre, toutes les douleurs humaines pour les péchés du monde, nos élèves apprendront à s'humilier de leurs fautes journalières, à rougir d'eux-mêmes, à se relever de leur abjection, à se guérir et à se transformer au contact de l'Hôte divin de nos tabernacles.

Locus illuminationis et virtutis. — Nous avons maintes fois constaté combien nos élèves aiment à s'instruire auprès d'une âme cultivée qui sait ouvrir les trésors de ses connaissances et fixer l'attention sur des choses sérieuses. Pourquoi oublient-ils Celui qui a dit : "Je suis la Voie, la Vérité et la Vie," "C'est moi qui donne aux hommes, et j'accorde aux petits une intelligence plus claire que celle que les hommes peuvent donner." Un quart d'heure d'attention à la voix discrète du Docteur des docteurs qui se cache sous les voiles eucharistiques, leur en apprendrait plus que la lecture des savants ouvrages et que la conversation des hommes les plus instruits. Auprès de Lui, ils pénétreront davantage les profondeurs des vérités éternelles, ils apprendront quelle direction ils doivent donner à leur vie. Combien de jeunes gens ont une fausse conception de la vie. Ils ne songent aucunement à se mettre en complète valeur. Ils estiment que vivre c'est s'épargner toute espèce d'ennuis ou se procurer le plus de jouissances possible, se tenir à l'écart de la bataille, fuir les responsabilités, éluder les difficultés. Ce sont ces élèves-là surtout qu'il faut conduire à la chapelle. L'Homme des douleurs présent à l'autel leur inspirera l'amour des souffrances, il leur montrera ses épines, il leur présentera sa croix ; il leur apprendra à ne pas chercher en eux leur propre fin, il les enflammera d'un zèle ardent pour le salut des âmes, il en fera des apôtres. Des apôtres, vous le savez, Messieurs, on nous en demande de toutes parts pour faire face à l'irréligion qui monte et à la corruption qui grandit. Faisons de nos élèves de vrais adorateurs, des adorateurs convaincus, et nous aurons formé de véritables apôtres. Soumis, pendant toutes leurs études, à un régime de suralimentation spirituelle, ayant respiré quotidiennement l'air pur de nos chapelles, ils sortiront de nos collèges avec un tempérament robuste et une santé inaltérable, ils auront en eux cette force qui règne sous l'écorce des chênes. Eclairés à la lumière du sanctuaire, "ils ne chercheront pas uniquement à luire sur le chandelier," ils échaufferont la maison de Dieu et guideront les foules à travers les obscurités de ce monde. "*Ille erat lucerna ardens et lucens.*" (J. V, 35.)

A quel moment de la journée convient-il de permettre à nos élèves cette méditation quotidienne, ou de plusieurs fois la semaine, devant le Saint-Sacrement? Le temps des récréations offre bien des difficultés et serait peu propice à la méditation. L'heure toute désignée pour cet exercice, me paraît être l'étude du soir. Le grand silence qui règne alors dans la maison porte bien au recueillement. C'est aussi le moment de faire l'examen de la journée. Ceux qui ont failli dans la journée éprouveront le besoin de se confesser, tous prépareront la communion du lendemain. Quelques-uns de nos élèves, même parmi les fervents de la communion fréquente, font encore et pendant longtemps des chutes lamentables. Ils s'en plaignent et se découragent. N'y a-t-il pas raison de croire que ce quart d'heure d'adoration joint à la communion déterminera beaucoup plus vite une victoire décisive?

Messieurs, c'est un fait d'expérience que, dans la vie chrétienne, l'homme finit bientôt par n'être plus touché de ce qu'il fait, s'il n'est ranimé de temps en temps par quelque chose d'extraordinaire. Il nous faudra donc profiter des Quarante-Heures et des Premiers Vendredis pour donner à nos cérémonies religieuses tout l'éclat possible, tout l'intérêt de la nouveauté. Nous sommes peut-être un peu prévenus contre les manifestations extérieures: ce qui fait croire à quelques étrangers que nous sommes froids envers l'Eucharistie. Ne craignons pas trop ces manifestations. Ceux qui ont assisté, au moins une fois à la grandiose réunion mensuelle des hommes de France dans l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, ceux qui ont vu ces milliers d'hommes envahir les grandes nefs de la basilique et faire escorte à Notre-Seigneur dans une procession triomphale, ceux qui ont entendu ces milliers de voix chanter "Adoremus in æternum, Hosanna au Fils de David," qui les ont entendu crier "Seigneur, nous croyons, nous espérons en vous." "Nous avons blasphémé votre nom, Seigneur, pardonnez-nous. Nous avons profané le saint jour du dimanche, Seigneur, pardonnez-nous." ceux-là savent bien tout ce que les cérémonies extérieures ont de pouvoir pour émouvoir les âmes et réchauffer la piété envers Jésus-Hostie.

L'érection de l'Archiconfrérie du Très Saint-Sacrement dans les collèges, serait encore un grand moyen d'entretenir la vie eucharistique de nos élèves. Nous l'avons établie au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse en 1907. Les résultats obtenus sont des plus consolants. Presque tous les élèves en font maintenant partie. Le prêtre directeur de cette association, a non seulement la mission de réunir souvent les élèves pour leur parler de l'Eucharistie, mais il préside aux grandes cérémonies faites en l'honneur de Jésus-Hostie; il voit par lui-même si les communions et les visites se maintiennent toujours nombreuses et fréquentes. Un groupe d'élèves, choisis dans les différentes classes et appelés zélateurs, le secondent dans son œuvre. Ils ont comme premier et principal devoir de prêcher d'exemple. La solennité du Premier Vendredi est l'objet d'une attention particulière de la part des membres de l'Archiconfrérie. Dès le mercredi soir, les confessions sont préparées par une visite d'un quart d'heure, devant le tabernacle ouvert. Une revue générale est faite d'abord sur le mois écoulé. Puis tous ensemble à

haute voix, nous demandons pardon des péchés commis pendant le mois. Vient ensuite un second examen: Ai-je été fidèle à mes communions et à mes visites? Si j'ai failli à mes résolutions, quelle en est la cause? Ce second "cinq minutes" se termine par une prière à Notre-Seigneur, le suppliant de conserver toujours vive et puissante dans la maison, la dévotion à l'Eucharistie. Le troisième "cinq minutes" est consacré au "mot d'ordre" donné par le directeur, pour le mois qui commence.

Ainsi préparée, la communion du Premier Vendredi est devenue une revue générale.

L'heure d'adoration qui clôt cette journée est toujours très solennelle. Les zélateurs recueillent des aumônes pour l'illumination et voient eux-mêmes à l'ornementation de l'autel et à l'exécution du chant.

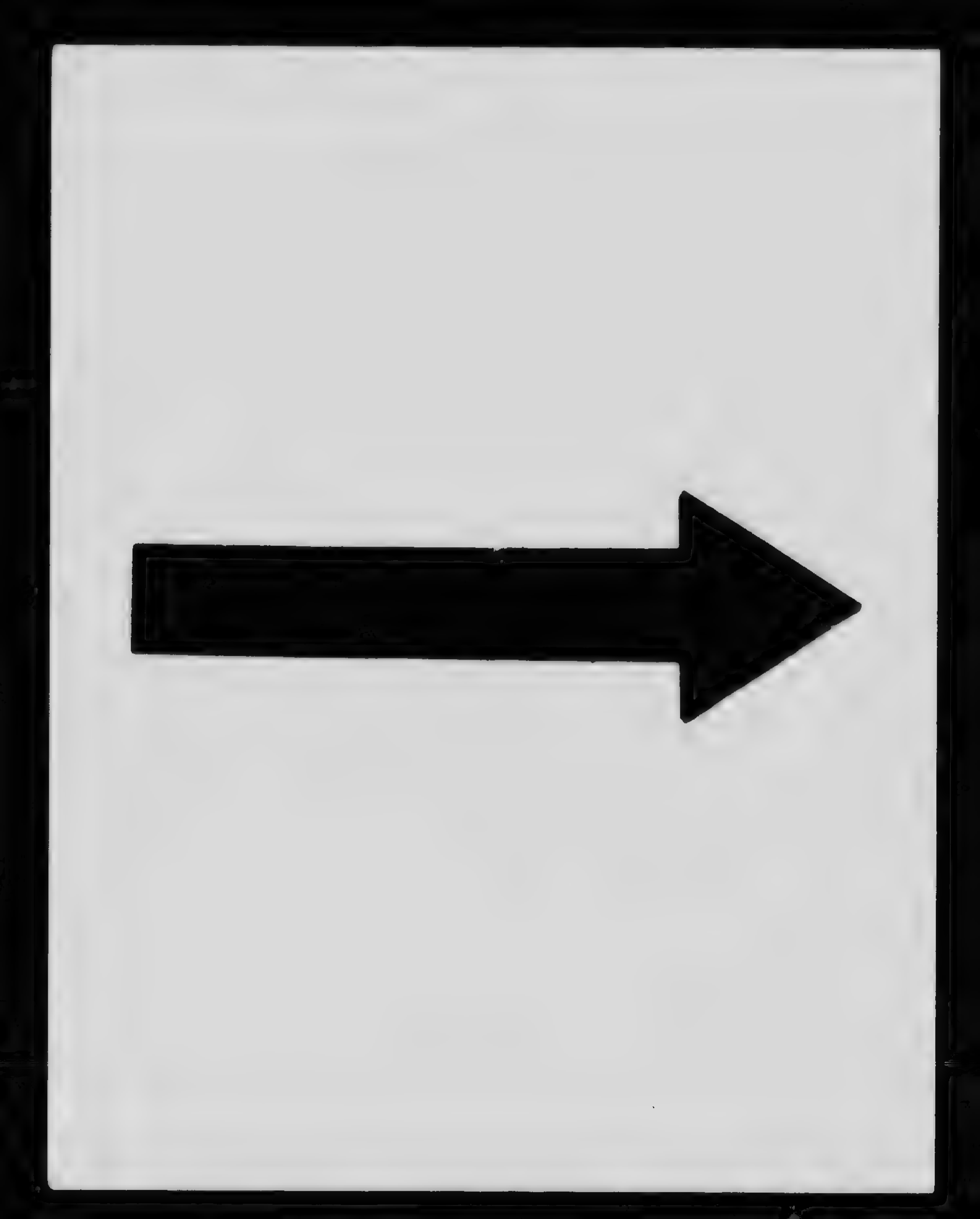
Je suis parfaitement convaincu que la solennité du Premier Vendredi est toujours la source d'un regain de vie spirituelle chez nos élèves. Plaise à Dieu qu'ils retrouvent pendant leurs études universitaires cette belle journée du Premier Vendredi du mois!

Au mois de juin dernier, nous avons voulu profiter de la dernière heure d'adoration, pour donner à cette cérémonie un éclat inaccoutumé. Nous avons proposé à nos finissants, tous membres de l'Archiconfrérie, de faire, au pied de l'autel, en présence de toute la communauté, la promesse solennelle — promesse d'honneur sans doute — de se dévouer tout entiers au salut des âmes par l'Eucharistie, s'ils devenaient prêtres, et de ne jamais manquer la messe le dimanche, de communier au moins une fois par mois, le premier vendredi autant que possible, et de visiter, de temps en temps Notre-Seigneur présent au tabernacle, s'ils restaient dans le monde. Il me semble que c'est par de telles promesses, faites de plein gré, par tous nos finissants, à la veille de leur départ, et remplies courageusement pendant leur cours universitaire, que nous préparerons des conducteurs d'âmes vraiment dignes de ce nom. Nous aurons plus que des hommes d'honneur, nous aurons des chrétiens.

Je vous ai dit comment fonctionne à Sainte-Thérèse l'Archiconfrérie du Saint-Sacrement, je vous ai fait connaître les résultats heureux de cette association; qu'il reste bien entendu que je n'ai d'autre pensée que celle de soumettre à vos sages considérations ce nouveau moyen d'action.

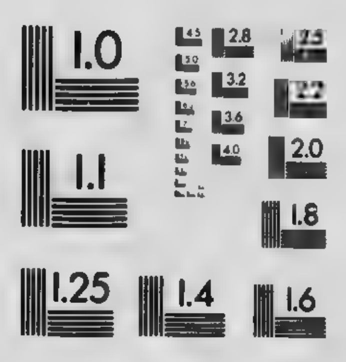
Enfin, Messieurs, pour répandre autour de nous la vie eucharistique, la vie d'adoration, il faut en remplir d'abord nos propres veines. "Ne soyons pas du nombre de ceux qui disent et ne font pas." (Matth. XXIII.5.) Notre parole ne sera efficace que si elle est accompagnée de l'exemple. "*In omnibus teipsum praebe exemplum bonorum operum.*" (Tit. II, 7). Le Christ lui-même a d'abord enseigné par l'exemple et ensuite par la parole "*Cœpit facere et docere.*" (Act. I. I.) Il est important que les élèves sachent que les prêtres sont fidèles à la visite. A Sainte-Anne de la Pocatière, ils sont invités à s'unir aux professeurs pour l'heure d'adoration hebdomadaire. C'est un exemple à imiter.

Je ne veux pas insister sur ce dernier point, je vous demande même pardon d'avoir touché à un sujet aussi délicat je me reconnais si peu d'autorité pour prêcher mes confrères.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Vœu :

Je termine donc ce rapport, en exprimant le vœu que tous les prêt · éducateurs s'appliquent avec zèle à développer l'esprit d'adoration chez les élèves de nos collèges.

Pour réussir dans cette œuvre de première importance, je soumets votre approbation les moyens suivants

1° Faire une visite commune quotidienne et la terminer par le chant du Tantum Ergo, et la bénédiction du Saint Ciboire.

2° Favoriser de toute manière les visites individuelles et facultatives, initier peu à peu les élèves à la méthode des saints : courte méditation devant le Saint-Sacrement.

3° Donner spécialement aux cérémonies des Quarante-Heures et Premiers Vendredis, tout l'éclat possible, tout l'intérêt de la nouveauté.

4° Ériger dans tous les collèges, l'Archiconfrérie du Très Saint Sacrement et faire, une fois le mois, l'adoration solennelle en commun.

5° Prêcher d'exemple.

* * *

Après lecture de ce rapport, la parole est donnée à M l'abbé *J. Hallé*, directeur de l'important collège de Lévis.

"LA COMMUNION DANS LES COLLEGES CLASSIQUES DE LA PROVINCE DE QUEBEC"

Un questionnaire assez complet avait été envoyé, à l'occasion du Congrès de Montréal, aux séminaires et aux collèges de langue française de la Province de Québec. Tous, je crois, ont répondu et plusieurs avec des détails très intéressants. Le rapport que j'ai l'honneur de vous présenter est, en grande partie, le résumé, quelquefois le texte même des réponses reçues.

Leurs auteurs ont sans doute travaillé pour Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, mais ils me permettront bien tout de même de les remercier très sincèrement de leur grande bienveillance.

Divisions de ce travail

Les quinze questions posées peuvent être ramenées à quatre points principaux.

1° — L'état de la communion dans les séminaires et collèges avant et après le Décret *Sacra Tridentina*, ainsi que le degré d'augmentation.

2° — Les résultats de cette communion fréquente pour la moralité, la piété, l'obéissance et les études.

3° — L'adaptation des règlements à la pratique de la communion fréquente, de telle sorte que ni la discipline, ni les études n'aient à en souffrir.

4° — Enfin, les moyens employés dans le passé ou à prendre à l'avenir, pour développer encore ce beau mouvement vers la Sainte-Table.

1° — Etat de la communion

Avant le Décret

La communion fréquente et quotidienne, telle que nous l'entendons aujourd'hui, ne se faisait *probablement* que dans un seul collège, il y a trente ans. Dans la plupart des autres il était question, au plus, de la communion hebdomadaire, et de celle du premier Vendredi de chaque mois. Dans quelques-uns même, on ne faisait que la communion de la quinzaine ou du mois, demandée par le règlement.

Vers 1890 ou 1892, dans huit ou dix séminaires et collèges, des directeurs et confesseurs zélés commencèrent, non sans difficultés, à faire communier sur semaine. On y amena quelques élèves choisis parmi les meilleurs. Cet exemple en entraîna d'autres petit à petit; mais le nombre ne dépassa jamais trente, quarante ou cinquante par jour. Encore ces chiffres ne furent-ils atteints que dans quelques institutions.

Après le Décret.

Depuis 1905-06 il y a eu progrès partout. Dans quelques maisons il a été extraordinaire, surtout là où le mouvement était lancé depuis quelques années. Chez d'autres il y a eu retard et la marche a été plus lente. On peut affirmer cependant, que depuis deux ans il n'y a pas une seule maison d'enseignement secondaire — je n'ai pas à m'occuper des autres ici — qui ne soit pas complètement dans le mouvement de la communion fréquente et quotidienne.

Après cet aperçu général venons-en au nombre des communions hebdomadaires, fréquentes et quotidiennes, ainsi qu'à la quantité des hosties distribuées pendant l'année scolaire.—Vous toucherez du doigt le progrès immense réalisé depuis le Décret.

Nous parlerons des internes d'abord. Il est bon de noter, pour les étrangers qui liront ce rapport, que le nombre moyen des élèves pensionnaires est d'à peu près 300 dans plusieurs de nos maisons. Deux ou trois dépassent ce nombre. Quelques-unes sont plutôt près de 260; enfin d'autres, plus rares encore, ont moins de 200.

Voici les différentes réponses. La *communion hebdomadaire* est pratiquée par les quatre-cinquièmes ou quatre-vingt pour cent, disent deux rapports, deux cent vingt-cinq sur deux cent quatre-vingt quinze communient chaque semaine, dit un autre. Dans un séminaire moins considérable, à peu près tous communient deux fois par semaine. Plusieurs répètent ceci: Tous communient chaque semaine, il n'y a que quelques exceptions.

La *communion quotidienne* varie depuis 20 par jour dans deux collèges, 25 ou 30 dans deux autres, 75 par jour dans un cinquième, 100 dans un sixième, la moitié dans un septième, et dans les autres maisons jusqu'à 120, 130, 140, 170, 192 et 200 par jour. Il est ici question d'une moyenne prise sur toutes les communions de la semaine.

Le nombre des hosties distribuées pendant l'année scolaire 25,000, 27,000, 32,000, 37,000, 41,800, 45,000, 53,000 et même Remarquons bien que ces chiffres sont pour les internes seu Plusieurs maisons ont même la bonne fortune de n'avoir qu'un petit nombre d'externes. Cette catégorie d'élèves t mentionné quelques rapports seulement. On y remarque qu'il est difficile faire communier sur semaine et de contrôler ces communions.

Un collège cependant, qui a 250 externes arrive à une moyenne communions par jour. Mais il faut dire, qu'il ne souffre pas des vénients ou des habitudes des grandes villes.

Quels sont les plus fidèles? Les grands ou les petits?

A cette question secondaire, les trois quarts ont répondu en des petits. D'autres, distinguant entre le petits, les moyens grands, disent que les moyens — sans doute à cause des passion sont les plus retardataires. En général, les grands donnent l'ex et s'approchent très souvent de la Sainte Table. Trois collèges faire cette distinction, ont répondu que les grands sont en majorité, plusieurs se font zélateurs et réussissent bien dans cet apostola cru voir que dans ces institutions, par les Congrégations ou autres on s'occupait spécialement des grands.

2 — Les résultats

Cette augmentation de communions depuis le Décret a-t-il des résultats appréciables? En d'autres termes, y a-t-il mainte dans nos séminaires et nos collèges plus de *piété*, de *moralité*, de *tr* et d'*obéissance* que par le passé? Y a-t-il plus de vocations et se pare-t-on mieux pour l'avenir?

Tous répondent avec un ensemble vraiment remarquable: Oui grand progrès en tout.

La *piété* est devenue plus solide, plus tendre et plus générale; plus recueillie à la chapelle; messe mieux entendue. On devient respectueux pour tout ce qui regarde l'Eucharistie; partout, pr mieux faites. Les élèves aiment l'heure d'adoration. La prépara à la confession est plus soignée.

La *moralité* est beaucoup meilleure: progrès très sensible part Dans plusieurs collèges, peu d'élèves se présentent à confesse se maine, le mercredi par exemple, et cependant le nombre des com nions est considérable, surtout le jeudi matin. Certains élèves se les défenseurs de la morale, en arrêtant les mauvaises conversation y a modestie beaucoup plus grande dans les paroles, ajoutent plus rapports. Conversations mauvaises à peu près disparues, dit un autre Enfin, un dernier affirme que la communion fréquente a été la des amitiés particulières.

Le *travail* est de beaucoup supérieur à celui des années précéden amélioration très sensible sur ce point: les élèves sont plus stud Voilà ce que l'on répète presque partout. Un rapport fait rema que sur ce point, le progrès n'a pas été aussi grand que pour la mo



Le cardinal Légat, au noviciat des Frères des écoles chrétiennes
The Cardinal Legate, at the Novitiate of the Brothers of the Christian Schools

'obéi
ttré
Po
tout,
particu
steri
condi
remar
est ex
La
jeune
conte
ame l
els
La
en rév
en et
cla s
'ames
groupé
sons c
Semin
é qu
e pr

Dan
Com
union
Incid
sans m
Ici, l
tent de
Cette r
ce tu

Pour
les
En g
une
les ur
sa
art
sem
est
o
nsc

l'obéissance et la piété. Il attribue ce défaut au fait qu'on n'a pas assez attiré l'attention des élèves sur ce côté de la question.

Pour la *discipline* et l'obéissance il y a eu progrès remarquable partout, quelques-uns disent: dans toutes les salles, d'autres mentionnent particulièrement les grands. En somme, l'esprit est changé: plus de coteries, de mutineries, de mauvais esprit. On est plus charitable entre condisciples. Les caractères difficiles se transforment. Quelques-uns remarquent plus de confiance et de respect envers les maîtres. L'esprit est excellent, les cas d'insubordination sont très rares maintenant.

La *culture des vocations* est devenue plus facile. On se décide plus jeune. Le nombre des vocations à l'état sacerdotal ou religieux augmente presque partout, même beaucoup, dans certaines maisons. On aime l'apostolat: la raison en est dans la piété et la pureté qui sont les fruits de l'Eucharistie.

La *formation pour l'avenir* donne de grandes espérances. C'est tout un réveil. Les caractères sont plus fermes. On est compromis dans le bien et on se prépare à être des hommes de foi et des chrétiens fervents, cela se dit en conversation et se répète dans les discours. Toutes ces bonnes volontés et ces énergies sont dirigées et promettent de se tenir groupées dans le monde, grâce à l'A. C. J. C. D'ailleurs, si nous suivons ceux qui sont sortis depuis deux ou trois ans, et qui sont au Grand-Séminaire ou à l'Université, ou dans le commerce, nous voyons déjà "le blé qui lève." Et comme ils seront les classes dirigeantes, ce blé qui nous promet d'abondantes moissons pour l'avenir.

3° — Organisation

Dans le questionnaire mentionné plus haut, j'avais demandé ceci:

Comment est organisée et fonctionne chez vous la pratique de la communion sur semaine?

Indiquez, s'il vous plaît, quels sont les moyens pris pour la faciliter sans nuire à la discipline et aux études?

Ici, les réponses deviennent plus importantes parce qu'elles comportent de sérieuses leçons pour le progrès de la communion dans l'avenir. Cette remarque a encore plus sa raison d'être pour la dernière partie de ce travail.

Pour ce qui regarde *le moment de la confession* et de la communion, voici les réponses:

En général, on entend les confessions des internes plusieurs fois par semaine, le soir: dans quelques institutions le mercredi et le samedi. Dans un plus grand nombre, quatre fois, et dans quelques-uns, tous les soirs sans exception. C'est un maximum qui demande des sacrifices de la part des confesseurs; mais il semble que la confession de deux fois par semaine est un *minimum* que l'on devrait atteindre partout.

Il est vrai que, là où il y a confession régulière moins fréquente, les élèves ont la permission d'aller le soir à la chambre de leur directeur de conscience, mais les inconvénients, au point de vue de la discipline,

seraient certainement moins grands, si les confesseurs se rendaient e- mêmes à la chapelle, chaque jour.

Dans plusieurs collèges, il y a confession régulière le matin à la cha- pelle, avant la communion. Ah! voilà l'idéal: la confession du ma- Si elle était de règle, bien des communions seraient favorisées et pa- fois peut-être des sacrilèges seraient évités. Les raisons en sont év- dentes. Dans d'autres maisons, quelques prêtres reçoivent quelque- pénitents à leur chambre, à la descente du dortoir. Il me sem- — sans qu'il soit besoin d'y insister — que c'est encore un minimu- très désirable, sinon nécessaire.

Quant aux *externes*, s'ils font, le soir, l'étude dans le séminaire, pourraient profiter de ce temps pour leur confession. S'ils s'en vo- dans leur famille au sortir de la classe, il est bien inutile de leur de- mander de se confesser avant leur départ. Résister au courant sera sacrifice que très peu pourront s'imposer. Voilà pour la confession.

L'organisation pour *l'heure* de la messe et *le moment de la commu- nion* n'est pas moins importante. Plusieurs collèges et séminaires l'ont vu dans la pratique.

La solution est facile dans les pensionnats où il n'y a que très pe- d'externes. On peut alors mettre la messe de communauté avant o- après l'étude du matin, mais toujours avant le déjeuner.

Dans les institutions où il y a un grand nombre d'externes, on a com- mencé par envoyer les communiants internes seuls, à une messe de hrs par exemple, et on laissait les autres à l'étude. A cela il y a trois inconvénients: celui de déranger l'étude au départ et au retour, cel- d'avoir une étude supplémentaire pour les communiants avec la dif- culté de contrôler ceux qui essaieront d'y aller pour gagner du temps enfin, celui de laisser entendre que les communiants sont ou doive- être une minorité. Cette dernière raison est plus forte qu'elle ne paraît à première vue, parce que les enfants suivent toujours un peu courant, qui, dans ce cas, serait contre la communion. Sans doute un élève ne doit pas communier parce que les autres y vont, mais il faut au moins qu'il ne soit pas retenu par l'exemple du grand nombre qui n'y va pas. Ce qu'il y aura d'un peu défectueux dans le bon exemple des condisciples pourra être corrigé d'un mot dans les instructions du soi- ou par une bonne préparation, lue par le maître, avant le communion et l'enfant ira recevoir Notre-Seigneur, ce qu'il n'aurait peut-être pas fait autrement par négligence ou par légèreté.

Qu'on essaie donc d'avoir *deux messes* de communauté, une pour les internes, avant le déjeuner, l'autre pour les externes, et on verra l'aug- mentation de la communion suivre rapidement. Pendant cette deuxi- messe les pensionnaires iront à l'étude ou resteront en récréation.

La messe de communauté pour les internes, a lieu dans presque toutes les maisons qui ont fait le changement, à la descente du dortoir. Des avantages évidents militent en faveur de cette heure matinale. Cepen- dant, diverses circonstances tout à fait indépendantes de la volonté des directeurs, peuvent empêcher, en quelques endroits, d'adopter cette ma- nière de faire.

Voilà pour l'heure de la messe et pour l'assistance; que reste-t-il à dire pour ce qui *concerne la communion elle-même*, c'est-à-dire *ses circonstances.*

Quelques-uns continuent de la donner comme autrefois à la communion du prêtre. D'autres, en plus grand nombre, la distribuent au commencement de la messe ou à l'Evangile. Si on garde la première méthode, les non-communiants ont en prime un quart d'heure de récréation ou d'étude, et on se trouve à mettre contre la pratique de la communion l'attrait de l'élève pour le jeu ou pour l'étude; or, si on tient compte de la légèreté de cet âge, c'est encore un obstacle de plus à surmonter.

Il est donc mieux de les faire communier au commencement de la messe. Qu'on fasse une *préparation*, c'est très bien. Il n'est pas nécessaire qu'elle dure dix minutes, même si elle n'a pas été immédiatement précédée de la prière du matin. Quatre ou cinq minutes d'une lecture faite lentement et distinctement, par le maître qui préside, devrait suffire. Dans quelques collèges, il y a une courte méditation au dortoir le soir ou le matin, même le soir et le matin; ailleurs cet exercice se fait à l'étude ou à la chapelle. Ce sont autant de raisons pour abréger la préparation, de manière que les non-communiants n'en soient pas fatigués; ainsi, il ne serait pas nécessaire de faire venir les communiants à la chapelle avant les autres. Ceux qui ne communient pas n'auront que ces quelques minutes de préparation, auxquelles ils ne seraient pas obligés d'ailleurs, mais avec le bon esprit qui règne partout, on ne voit pas comment ils y trouveront à gloser. Le fait est, que quand l'habitude est prise personne n'y pense plus, si tant est qu'ils y aient jamais pensé.

Il faudrait aussi aider, de temps en temps, les enfants à faire *l'action de grâces*, au moins leur en rappeler souvent les quelques points principaux. Ils sont si légers, ces jeunes. Ce serait le temps de leur faire prendre des résolutions pratiques pour la journée, et ces résolutions feront éviter la routine. Le soir, la prière ou la lecture au dortoir, leur rappellera l'idée de faire un petit examen particulier: ils verront alors s'ils ont tenu parole à Notre-Seigneur. Cet examen est d'ailleurs de règle dans plusieurs maisons. Ainsi l'Eucharistie deviendra comme le centre aimé de leur vie.

La *tenue* doit être parfaite: tous en conviennent. Ici, on s'approche de la Sainte Table les yeux baissés, les bras croisés, c'est très bien — et y venir les bras croisés est une manière plus virile que les mains jointes. — Mais, de grâce, ne règlementons pas les sorties des bancs; que jamais, le maître ne se tienne là debout pour présider le défilé: c'est la porte ouverte à la fausse honte et au sacrilège, surtout chez les jeunes. Pas de contrôle apparent, mais l'atmosphère de la liberté!

Comme dernier détail, voyons *par qui* la communion doit être *distribuée;* par le célébrant ou par un autre prêtre.

Quand il y a affluence, le célébrant doit au moins se faire aider: autrement la messe durerait trois quarts d'heure. C'est la pratique de plusieurs maisons. Ailleurs, on la fait distribuer complètement par un autre et au commencement de la messe.

4 — Moyens pour promouvoir la communion fréquente

Pour avoir une communauté dont les élèves s'approchent en gra nombre de la Sainte Table, il y a de nombreux *obstacles*, mais qui sont certainement pas insurmontables. D'abord les difficultés venai de la perte de temps doivent être écartées par une meilleure adaptatio du règlement. Ce qui s'est fait dans plusieurs maisons peut év ment se faire partout. Il serait vraiment malheureux qu'un règle qu'on dit être l'expression de la volonté de Dieu pût être et restat obstacle à la communion fréquente qui est certainement conform cette même volonté.

Les obstacles concernant les écoliers sont intrinsèques ou ext sèques. Les obstacles intrinsèques naissent des préjugés, du manq de formation eucharistique, de la légèreté ou des passions indompt ou enfin de l'apathie. Les difficultés extrinsèques viendront des p rents, du respect humain et des occasions de péché.

En face de ces soldats de l'armée du mal, quels sont les officier l'armée de Dieu?

D'abord, le *prédicateur*, et le prédicateur de retraite ou de Tridu On comprend que dans ces moments décisifs de la grâce où les âm sont éclairées et entraînées, c'est le temps convenable pour lancer accroître le mouvement de la communion fréquente. La vie div dans les âmes est un fruit, une résultante de plusieurs élém nt Or, c'est principalement dans ces instants où tout conspire pour le bo que les éléments de salut se rencontrent. Celui qui n'en profiterait pour semer, faire germer ou enraciner profondément l'idée de la co munion serait le cultivateur qui laisserait passer les beaux jours printemps sans confier le grain à la terre. Plus tard il manquera to jours quelque chose. Quand, après une retraite, l'âme sera retourn à ses mauvaises habitudes, le cœur sera comme une terre desséchée da laquelle la divine parole ne fera presque pas de fruit.

Or, prêche-t-on suffisamment la communion dans les retraites commencement d'année. Pour ma part, je ne le crois pas. B nombre de ces prédicateurs ne sont pas encore suffisamment entrés da le mouvement inauguré par Pie X. Il faut des Triduums Euchar tiques ou des retraites qui ressemblent à ces Triduums demandés le Pape: c'est-à-dire un jour pour les fins dernières, un autre pour confession et ses éléments, un troisième pour la communion. S XXIe Congrès Eucharistique donne une poussée vigoureuse dans sens, il aura fait beaucoup pour la communion fréquente dans nos minaires.

Le deuxième officier du Christ dans cette croisade c'est le *prédic de collège*, surtout s'il est en même temps le directeur des élèves, et leur parle souvent dans les conférences spirituelles. Le devoir des dicateurs est tout tracé dans le fameux Décret: "Les prédicateur les confesseurs exhorteront fréquemment et avec beaucoup de zèle, e

Or, qui peut exhorter plus fréquemment et avec plus de zèle que le directeur des élèves? Voyant ce qui se passe, il en constate la nécessité plusieurs fois par jour, parce qu'il *sent* le manque de surnaturel dans la vie de l'écolier. De son côté, l'élève ne résiste pas très longtemps à la prédication persévérante et convaincue d'une même vérité. Cette répétition de la parole divine est une force naturelle et une puissance surnaturelle. Mais pour arriver au but, il ne faut pas dire seulement : communiez! communiez donc! "L'ennui naquit un jour de l'uniformité." Au lieu de répéter la thèse, redisons plutôt les arguments de cette thèse; montrons de toute manière, et en profitant de toutes les circonstances favorables, le désir de Notre-Seigneur, le désir de l'Eglise, le besoin des âmes, et cela par des comparaisons familières, souvent par leur expérience personnelle. Demandez à l'écolier si la communion lui a fait du bien? Il vous répondra presque toujours par un grand oui! Le R. P. Lintelo, dans un "Triduum Eucharistique" donne tous les arguments.

L'expérience prouve que de tous les obstacles énumérés les passions, et les passions presque seules, peuvent résister à la prédication fréquente. Repassons un à un les principaux obstacles. D'abord, les anciens *préjugés?* On les réfute; et, même sans qu'on réfute ces objections, elles tombent peu à peu devant l'exposition claire des raisons données dans le Décret. — Le *manque de formation?* On la donne cette formation, et, à force d'entendre répéter les arguments avec conviction, il faut bien que ces esprits encore neufs en gardent une empreinte un peu durable. — La *légèreté des jeunes?* Une exposition impressionnante du dogme de la présence réelle, de bonnes préparations et de ferventes actions de grâces lues avant et après la communion réussiront à fixer leur attention. — Enfin l'*apathie,* l'inertie sera secouée par une prédication forte des grandes vérités. La crainte sera pour les paresseux le commencement de la sagesse. C'est le moment de mettre au service de la plus sainte des causes, toute l'éloquence dont on peut disposer. C'est une question de vie ou de mort surnaturelle. A moins de supposer vaguement que Notre-Seigneur n'a pas donné à son Eglise les moyens surnaturels suffisants pour sauver les âmes, notre foi doit nous faire admettre que, avec ces moyens, nous pourrons arracher à l'enfer, au moins celles qui ont bonne volonté. Or les jeunes gens de mauvaise volonté sont assez rares. La cause la plus fréquente de cet engourdissement spirituel, c'est la passion, et surtout l'impureté. Cette concupiscence effrénée reste le grand obstacle intrinsèque à la communion fréquente. Le zèle du prédicateur et du directeur dirigera donc tous les efforts contre ces habitudes. Ce sera directement parfois et souvent, par des attaques détournées, le grand ennemi à réduire. La mort, le jugement, l'enfer, le calvaire seront ces moyens indirects qui feront réfléchir. Si le directeur connaît ces passionnés — comme nous verrons plus loin — sa prédication des vérités générales sera mieux dirigée vers le but, plus claire et d'application plus facile. La prière et les sacrifices des autres élèves offerts pour ceux qui en ont plus besoin, achèveront peut-être l'œuvre commencée, ou obtiendront grâce, tout en formant ces bons à l'apostolat.

Le directeur peut avoir encore une autre influence sur ses élèves

Plusieurs parmi les plus difficiles et qui résisteront même à la prédication, amèneront pavillon devant une parole dite à propos, avec bonté et avec une grande foi. Les circonstances ne manqueront pas d'ailleurs. Le directeur devra presque toujours attendre l'instant favorable. Par exemple, un élève difficile est en faute, en difficulté avec un maître pour paresse ou dissipation — ce qui n'est pas inouï pour cette catégorie d'écoliers — alors, ce sera le moment propice, très souvent le moment de la grâce. Sans faire aucune interrogation, le directeur, qui connaît son homme, qui sait de quel tempérament, de quel caractère il est, en profitera pour lui dire ce qu'il pense de son cas, lui montrant où sont les causes probables du mal et où seraient les remèdes naturels et surnaturels les mieux appropriés. C'est là que viendra la question de la communion. Il est évident que le confesseur ne peut remplir ce rôle aussi bien auprès de certains élèves, parce qu'il n'a pas sur eux les renseignements que possède le directeur. Celui-ci peut donc faire beaucoup pour la communion chez les élèves difficiles et aider le confesseur

Le *directeur* peut avoir encore une influence considérable pour éclairer les consciences, d'abord en chaire. Si le prédicateur de retraite n'en a pas suffisamment parlé, la chose est nécessaire et capitale. "Que l'homme s'éprouve lui-même," a dit saint Paul; et l'enfant ne fera presque jamais ce travail, un peu répugnant, si on ne vient pas à son secours. Il faudra donc dire à tous qu'il y a beaucoup de consciences embrouillées, et beaucoup de confessions à reprendre; on peut le prouver en prenant des textes à la douzaine dans "La Confession d'après les grands maîtres," du R. P. Zelle, S.J. Au préalable, si on n'a pas soi-même de conviction arrêtée en cette matière, on fera bien de lire tout ce beau livre. Si après cette lecture, même rapide, quelqu'un n'était pas convaincu, je ne saurais vraiment pas quoi ajouter. Il est difficile, en effet, de supposer qu'un homme puisse ne pas se ranger du côté d'autorités comme saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Alphonse de Liguori, le Curé d'Ars, saint Léonard de Port-Maurice, saint Philippe de Néri et une dizaine d'autres. D'ailleurs, quand on n'en a pas trouvé beaucoup de ces confessions mal faites, c'est qu'on n'en a pas cherché.

Après avoir donné ces preuves en chaire — qu'on répète bien ceci aux écoliers —: La fausse honte existe même chez ceux qui paraissent les meilleurs: peut-être surtout chez ceux-là; et pour se débarrasser de tout ce fardeau, il suffira de voir dans le confesseur le représentant du Christ, un prêtre qui, comme une mère et comme Dieu aussi, aime l'âme malade plus encore que celle qui se porte bien. C'est la brebis égarée de la parabole; c'est le petit enfant maladif qui donne tant d'insomnies à la mère.

Après cette prédication générale, il restera toujours l'action individuelle du directeur sur quelques âmes que le démon tiendra enchaînées malgré le prédicateur et même malgré le confesseur. Si le directeur est un peu avisé et en éveil, il pourra juger d'une manière très probable où est le faible de chacun. Pourquoi? Parce qu'il est au meilleur

poste d'observation. C'est lui qui connaît la conduite générale de l'élève, son caractère, son tempérament, les défauts qui percent ou apparaissent au grand jour en classe, à la chapelle et surtout en récréation.

Connaissant donc la manière d'agir de ses écoliers, le directeur, d'après le principe qu'on juge de l'arbre à ses fruits, remontera aux causes. Par exemple, voici un élève qui a un tempérament où domine l'affection; il ne prie pas à la chapelle; il est dissipé ou paresseux aux études et en classe; il ne communie qu'une ou deux fois tous les quinze jours, et c'est fini; ses lèvres proféreront même de mauvaises paroles; et cela dure, sans changement aucun, depuis des semaines. Evidemment le directeur ne peut pas laisser continuer indéfiniment cet état de choses. D'ailleurs, le mal empirera encore, et il faudra peut-être renvoyer cet écolier plus tard. Alors, saisissant une occasion favorable, par exemple, quand l'élève est puni ou renvoyé de la classe pour dissipation, le directeur, à mon avis, devra en profiter pour lui dire franchement son opinion sur sa conduite et surtout sur les causes probables de ses manquements extérieurs; et s'il juge que la conscience est en mauvais état, il pourra faire à cet élève, mais d'une façon personnelle et directe, l'application des remarques déjà faites en chaire sur le fait que souvent la mauvaise conduite dépend du mauvais état de l'âme: un arbre bon porte ordinairement de bons fruits. Ces paroles répétées pour un seul, feront plus d'impression. L'écolier réfléchira et verra si, franchement, ces remarques de son meilleur ami ne s'appliquent pas à sa conscience. Il est alors facile de créer des circonstances qui aident la réflexion: il est important aussi de paraître excuser l'élève et de lui dire, par exemple, pour l'encourager: que le mal commence par les paroles des compagnons; que bien des fois le mal s'enracine sans qu'on y ait mis de malice personnelle; qu'ensuite on a pu être dans le doute, ne sachant pas clairement si c'était bien ou mal; que probablement la conscience disait d'en parler à confesse, et qu'on ne savait pas comment s'exprimer: c'était si facile pourtant, lui suggérera-t-on, de dire un mot qui eut provoqué l'éveil du confesseur et de se faire interroger. En un mot, l'écolier verra que le cas en question n'est pas inouï et qu'on en sort facilement. On laissera l'élève en disant: faites-vous interroger depuis quelques années, depuis que vous avez rencontré de mauvais amis, ou depuis que vous avez des doutes, et votre cœur sentira ensuite un grand bonheur; vous ne serez plus sombre comme ces jours derniers. En classe, à la salle tout ira mieux. Le diable n'aura pas autant de facilités pour vous tenter. — Ou encore, suivant les circonstances, si on le juge plus à propos, on pourra avertir tout simplement le confesseur et lui dire: M. un tel se conduit de telle manière; (ce dernier moyen est évidemment le seul que peut employer le directeur qui n'est pas prêtre). Que de confesseurs pensent leur pénitent très bon, lorsqu'il va mal ou très mal: ils ne s'accusent de presque rien au Saint Tribunal; on interroge peu ou point. L'attention du confesseur une fois attirée, il devra chercher la cause quelque part dans la vie présente ou dans les confessions passées. Tous ces détails énumérés plus haut pour enlever la fausse honte — dont parlent tant les Docteurs et les saints — pourront varier beaucoup suivant les circonstances et les individus. L'important est de sup-

poser que le mal existe et de vouloir prendre les moyens pour éclairer la conscience et pour faciliter l'aveu en s'adressant soit au pénitent, soit au confesseur.

Je demande pardon d'insister autant sur cette question et sur ces détails. Qu'on me permette de dire que ce n'est pas pour le plaisir d'aligner des mots. S'il m'est permis d'apporter ici ma faible expérience de cinq années de direction dans une maison de 550 élèves — externes et pensionnaires — je ne crains pas d'affirmer devant Dieu que ces deux manières d'agir ont produit, à ma connaissance, des résultats merveilleux. Que d'enfants après ces confessions générales ont complètement changé de conduite, ont gagné jusqu'à dix, quinze et vingt places dans leurs classes, et sont venus me remercier, quelquefois en pleurant de joie, du service signalé que j'avais rendu à leur âme.

Encore une fois, il ne s'agit pas d'interroger, ni de forcer les consciences — pas de crainte chimérique — mais seulement d'éclairer les âmes et de faciliter l'aveu. C'est la substance de la doctrine précitée sur ce sujet qu'on applique aux circonstances et à la conduite de tel ou tel élève.

Après le prédicateur de retraite, le prédicateur ordinaire et le directeur, celui qui peut le plus pour la communion fréquente, c'est bien le *confesseur*. Son action a moins d'extension mais beaucoup plus d'intensité que celle des autres. Presque tous les rapports mentionnent l'influence exercée par tant de prêtres zélés, qui se dépensent sans compter pour diriger les âmes de nos élèves. Le texte du Décret cité plus haut, et la nature même de cette fonction sacrée font entrevoir le bien que peuvent faire pour la communion fréquente des confesseurs zélés et convaincus de la vraie doctrine.

Le *professeur* lui-même pourra beaucoup dans ce sens, en expliquant le catéchisme dans sa classe. Bien plus, il devrait se faire un devoir de profiter des occasions — au besoin, les faire naître — pour répéter les arguments de la communion fréquente. Si le maître a l'autorité de l'âge et de la science, s'il a l'avantage de préparer des élèves aux examens du baccalauréat, ou à des fonctions dans le commerce, qui ne voit l'immense appoint, qu'un mot de sa part, apportera à la bonne cause. Dans ce cas, le maître se trouvant à travailler plus immédiatement et plus visiblement dans l'intérêt de l'élève et de son avenir, tout ce qui tombe de ses lèvres est recueilli et utilisé avec un grand soin.

Ajoutons encore l'attrait du *culte extérieur*, l'importance et la solennité données aux fêtes eucharistiques et aux premiers Vendredis de chaque mois, aux fêtes de Notre-Seigneur. Les heures d'adoration avec chant bien préparé et prédication eucharistique, auront une bonne part d'influence pour éclairer la foi et réchauffer l'amour envers l'Eucharistie.

Les obstacles *extrinsèques* venant du respect humain tendent à disparaître par le courant même vers la Sainte Table, et aussi par l'accroissement de la foi.

Il r ste, en certains milieux, l'empêchement de la part des parents, non pas tant de leur mauvaise disposition, que de l'habitude de veiller très tard le soir et de l'opposition ou de la négligence qu'ils mettent à faire ever leurs e fants, le matin, pour la communion. Comme on le voit, il s'agit ici des externes. Ces inconvénients sont plus fréquents dans les grandes villes, là où on se promène sur la rue, quand on ne va pas au club ou aux spectacles. Un directeur disait dans son rapport : si le Congrès peut me donner les moyens de faire pratiquer la communion fréquente à mes externes, je lui en serai bien reconnaissant. Quelques-unes des conclusions du rapport de M. l'Abbé Camirand, qui sera présenté tout à l'heure, sur la communion en vacances, auraient sans doute leur application pour les externes pendant l'année. Si on a d'autres suggestions à faire, je les enregistrerai ici parce que cette question est d'une grande importance.

Vœu :

Le XXIe Congrès Eucharistique emet le vœu :

1° Qu'on fasse quelques modifications dans les règlements des collèges, s'il y a lieu, afin de faciliter la confession et la communion. Que pour communier, le élèves ne soient pas obligés de sacrifier une part d'étude ou de récréation. Que, pour atteindre toutes ces fins, la messe de communion soit la messe de communauté, au moins pour tous les internes, et que la communion soit donnée au meilleur moment.

2° Que les prédicateurs, confesseurs et surtout les directeurs, convaincus des motifs de la communion fréquente, tels qu'exposés dans le Décret, et s'inspirant des instructions données à la Ligue Sacerdotale "exhortent fréquemment et avec beaucoup de zèle à un usage si salutaire." Que les professeurs eux-mêmes disent un bon mot, de temps en temps, sur la communion, l'Eucharistie, la piété, etc., soit dans leurs catéchismes, soit en d'autres occasions, soit même en classe.

3° Que le directeur, étant le mieux placé pour connaître ses élèves, tâche d'avoir, à part son influence générale dans la prédication et la lecture spirituelle, une action surnaturelle efficace sur les élèves difficiles: et cela, soit par lui-même, soit en avertissant le confesseur, qui explorera alors par l'interrogation prudente et habile, la vraie cause cachée de la mauvaise conduite extérieure. Ainsi, pour ces écoliers la communion quotidienne deviendra facile et beaucoup de sacrilèges seront évités.

Ce rapport, éminemment pratique, est applaudi, comme il le méritait, par tous les prêtres présents dans l'assemblée.

Après les collèges classiques et ecclésiastiques, voici une autre branche importante de l'enseignement secondaire, dont va maintenant nous entretenir M. l'abbé *Brosseau*, aumônier de la grande Institution du Mont St-Louis, à Montréal. Son travail a pour titre :

LA CONFESSION, LA COMMUNION ET LA LIBERTE DE CONSCIENCE

DANS LES PENSIONNATS DE FRERES

Quand le Pape d'aujourd'hui aura terminé sa carrière féconde, passera assurément à l'histoire comme le Pape de la vie intérieure de l'Eglise: son Décret de 1905 sur la communion fréquente et quotidienne est un acte d'une portée immense, c'est le point de départ d'un mouvement régénérateur qui se prolongera à travers les siècles, c'est la vie catholique devenant plus intense et plus profonde par l'Eucharistie.

Et si nous, prêtres, nous voulons être les collaborateurs du Pape dans cette véritable Renaissance moderne, nous devons sans doute nous efforcer d'amener à la Table de vie tous les membres de l'Eglise; mais si nous voulons que le mouvement soit complet et durable, c'est surtout auprès de l'enfance et de la jeunesse qu'il nous faut porter notre apostolat; les fidèles avancés dans la vie répondront plus ou moins à notre appel, mais peu importe: si nous réussissons à donner à la jeunesse l'habitude de la communion fréquente et quotidienne, l'avenir est à nous. *Spes messis in semine!*

Déjà les prêtres consacrés aux œuvres de jeunesse se sont mis au travail avec zèle, déjà dans les collèges classiques, où se forme la classe dirigeante de l'avenir, le mouvement de la communion fréquente et quotidienne fait des progrès consolants, comme l'a montré l'excellent travail de M. l'Abbé Hallé.

Mais outre les collèges classiques il y a d'autres collèges où se forme une classe très importante, la classe des hommes de commerce et de finance, la classe bourgeoise, si vous le voulez, qui par son nombre et son influence joue un rôle si considérable dans toute société; là aussi le mouvement de la communion fréquente et quotidienne a trouvé des apôtres et donne de très bons résultats. Le modeste travail que j'ai l'honneur de vous présenter a pour but de vous exposer ce mouvement dans les pensionnats de garçons. Si l'on traite séparément des collèges commerciaux et des collèges classiques, ce n'est pas seulement à cause de la différence des études: vous le comprenez, c'est plutôt à cause de la situation particulière du prêtre chargé de la direction spirituelle dans

les collèges commerciaux. Dans les collèges classiques il y a en moyenne de quinze à vingt prêtres, chacun de ces prêtres a son petit troupeau de pénitents, il peut exercer son action sur un groupe restreint, il peut contrebalancer discrètement le manque ou l'excès de zèle de tel confrère; et puis, les élèves peuvent, au besoin, changer de confesseur. Mais dans les pensionnats ou collèges commerciaux, il n'y a qu'un seul aumônier; c'est à lui de pousser tout le troupeau vers la Table Sainte; sans doute, il a l'avantage d'une plus grande unité d'action et d'un plus grand mérite dans le succès; mais aussi, comme il est l'unique prédicateur et confesseur du collège, il a besoin d'apporter à son apostolat plus de zèle encore pour remuer toute cette masse, il a besoin de plus de prudence aussi pour diriger son zèle et prévenir les abus.

C'est pourquoi, dans un premier point, vous me permettrez de vous soumettre brièvement le résultat d'une enquête sur la communion fréquente et quotidienne dans nos pensionnats ou collèges commerciaux; dans un second point, évidemment le plus important parce que le plus pratique, nous verrons quelques précautions à prendre pour ne pas gêner la conscience des enfants, et pour obvier au danger des mauvaises confessions, des communions de routine et des communions sacrilèges.

I

Dans la province de Québec, on compte quinze ou seize pensionnats ou collèges de garçons à un seul aumônier. En vue du présent travail, des questions ont été adressées à l'aumônier de chacun de ces collèges, lui demandant: les statistiques de la communion fréquente et quotidienne, les moyens employés, les résultats obtenus, les suggestions à offrir. Presque tous les aumôniers ont répondu, avec grande promptitude et courtoisie parfaite, et de leurs réponses il ressort:

1. Que partout, dans les collèges en cause, la pratique de la communion fréquente et quotidienne fait des progrès constants, surtout depuis ces trois dernières années; inutile de donner les chiffres pour chaque collège, qu'il suffise de constater que le groupe de ceux qui communient chaque jour s'est doublé la seconde année et s'est triplé la troisième année, et qu'aujourd'hui dans la plupart de ces collèges, le *tiers* des élèves communient quotidiennement, et même dans quelques-uns cette proportion s'élève à la *moitié;* la communion fréquente, celle de deux ou trois fois la semaine, a suivi les mêmes progressions.

2. Que les moyens employés sont presque partout les mêmes: d'abord la *prédication générale,* rappelant très souvent le rôle de l'Eucharistie comme remède aux passions et comme stimulant de la piété; cette prédication revient naturellement en annonçant le premier Vendredi de chaque mois, ou les Quarante-Heures, ou les fêtes de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge. Ensuite l'*exhortation individuelle* au confessionnal beaucoup plus puissante que la prédication, puisque le confesseur peut faire toucher du doigt au pénitent la maladie et le remède:

c'est par là surtout qu'il peut atteindre les grands élèves et leur démontrer que la communion est le salut de la jeunesse et de leur avenir. Enfin le *catéchisme* préparatoire à la première communion: c'est là l'occasion par excellence d'inculquer pour toujours aux enfants le rôle normal de la communion quotidienne, et de les décider à s'y adonner dès leur enfance.

3. Que les résultats obtenus sont aussi presque partout les mêmes, c'est-à-dire: accroissement de la piété personnelle et diminution des fautes graves, surtout des fautes contre la pureté: meilleur esprit des élèves à l'égard de leurs professeurs; entrain plus grand dans les récréations, et surtout application plus marquée à l'étude et à la classe.

Ce sont là les résultats immédiats de la communion fréquente et quotidienne chez les jeunes étudiants; ils sont déjà admirables, et ils prouvent que la communion est par excellence la source des trois grandes vertus de l'écolier: la pureté, l'obéissance et le travail. Mais qui pourra calculer les résultats plus éloignés? Le jeune homme qui aura passé au collège six ou sept années de vie regulière, de lutte avec lui-même et de contact avec Dieu, ne sera-t-il pas merveilleusement préparé à jouer son rôle de chrétien et d'apôtre dans le monde? Et, si Dieu l'a marqué d'une vocation religieuse ou sacerdotale, ne sera-t-il pas déjà tout à la vie sublime de pureté, d'obéissance et de travail qui sera la sienne. De plus en plus on se plaint de la rareté des vocations, on désire dans le monde des jeunes gens fortement trempés pour devenir les piliers de l'Eglise et de la nation; voilà donc la source de la vie et de la force, voilà donc l'espoir de l'avenir: la jeunesse sauvée et formée par la communion fréquente et quotidienne: "*Spes messis in Semine.*" — "*Semen est verbum Dei.*" — Voilà ce qui doit stimuler le zèle des prêtres chargés des œuvres si laborieuses mais si fécondes de la jeunesse.

II

Constatons-le avec bonheur, ce n'est pas le zèle qui manque, le zèle existe partout. Ce qui pourrait peut-être manquer parfois, c'est la prudence qui doit accompagner le zèle. Jusqu'ici je vous ai fait part des progrès de la communion fréquente et quotidienne, des moyens employés pour la promouvoir, et des résultats obtenus: il me reste à vous communiquer la dernière partie des réponses envoyées, celle des *suggestions* relatives aux abus.

Ces abus se rapportent aux deux dispositions que le Pape a déclarées requises pour la communion: l'état de grâce et l'intention droite, et dans la pratique il y a à craindre chez les enfants — pensionnaires n'ayant qu'un seul confesseur — le manque de rectitude dans l'intention et le manque d'état de grâce. Voyons un peu comment parfois les abus peuvent être provoqués.

1. Prenez d'abord l'aumônier qui dans sa prédication n'encourage pas seulement les élèves pieux à communier souvent, mais va jusqu'à s'emporter contre ceux qui ne répondent pas à son zèle, et jus[illegible]

donner une note infamante: qu'arrivera-t-il? Un certain nomb d'élèves se mettront à la communion fréquente et quotidienne par re-spect humain, pour ne plus tomber sous les foudres du prédicateur. D'autres continueront à faire la sourde oreille, et se considéreront comme des espèces d'impies, et sortiront du collège avec cette attitude désastreuse; et pourtant ils communiaient une fois, peut-être deux ou trois fois par mois: sont-ce là des impies? Le prédicateur ne doit-il pas plutôt se contenter de montrer les avantages immenses de la communion? Après tout, la communion fréquente et quotidienne n'est pas de nécessité absolue.

2. A part la prédication imprudente de l'aumônier, il peut y avoir l'intervention des professeurs qui produise des abus. Assurément les professeurs ne doivent pas s'imaginer qu'ils n'ont absolument rien à voir à la piété de leurs élèves, sous prétexte de ne pas toucher au domaine de l'aumônier; ils peuvent seconder puissamment celui-ci, par exemple quand vient l'heure de la confession pour la classe, en rappelant aux élèves l'appel qui leur a été fait le dimanche précédent, ou la grandeur de la fête du lendemain, ou les bienfaits de la communion. Mais ils ne doivent pas aller plus loin, ils ne doivent pas attirer l'attention des élèves sur ceux qui s'abstiennent de la confession et de la communion: autrement quelques-uns de ces derniers reçoivent les sacrements par respect humain.

De même quand vient le moment de la communion, surtout de la communion générale, il ne faut pas que les professeurs semblent s'apercevoir que quelques élèves restent à leur place: encore moins que chaque professeur fasse lever ses élèves banc par banc pour aller à la Sainte Table, de manière à faire remarquer ceux qui s'abstiennent: ne vaut-il pas mieux que les élèves s'approchent pêle-mêle, comme les fidèles le font à l'église? l'esthétique y perdrait un peu, mais la liberté de conscience y gagnerait beaucoup! Par-dessus tout, il ne faut pas que les professeurs fassent des sacrements un moyen de récompense et de châtiment: on me dit qu'en un certain collège un élève ayant commis une faute très grave on lui donna pour pénitence de se confesser, et puis de communier trois fois la semaine: si là-dedans les professeurs avaient l'intention droite, l'élève pouvait bien ne pas l'avoir du tout!

3. Pour faciliter la communion fréquente et quotidienne des élèves, il est évident qu'il faut de même leur faciliter la confession fréquente. c'est là le côté le plus onéreux mais le plus fécond et le plus méritoire de l'œuvre. Or, combien de fois par semaine l'aumônier doit-il entendre les confession — je parle des séances générales, et non pas de quelques confessions isolées — ? Ici les avis sont partagés, quelques aumôniers croient suffisante la confession hebdomadaire, d'autres réclament la confession quotidienne: ne sont-ce pas là deux opinions extrêmes, et la meilleure n'est-elle pas entre les deux? Un aumônier me fait remarquer que la confession quotidienne a un danger: non-seulement elle expose les enfants à la routine, mais dans certains cas les enfants y comptent pour pécher plus facilement, en se disant: je ne manquerai pas ma communion, j'irai à confesse. Ne vaut-il pas mieux

que les enfants s'habituent à marcher par eux-mêmes au moins pendant quelques jours? Souvent ils hésiteront de tomber à la seule pensée qu'ils doivent communier le lendemain. D'un autre côté, s'ils tombent il faut bien qu'ils puissent se relever avant longtemps et reprendre leurs communions, sinon ils resteront dans leur péché et s'éloigneront de la Table Sainte. En pratique, deux séances régulières de confessions par semaine ne sont-elles pas suffisantes, puisqu'alors les élèves ne restent que trois ou quatre jours sans confessions? Et puis chaque matin avant la messe ne suffit-il pas de quelques minutes de séance, pour les cas accidentels ou urgents?

4. D'ailleurs, il y a ici une raison particulière, c'est que ces confessions très fréquentes prennent très souvent le temps des études ou des récréations: les petits élèves ne demandent pas mieux que de passer leur temps à la chapelle, mais les grands élèves, ceux qui par exemple preparent leur diplôme, s'insurgent contre ce qui leur semble une perte de temps, et prennent la confession en aversion. Aussi bien, pour la communion, certains aumôniers croient utile de prolonger l'action de grâces après la messe, et enlèvent ainsi dix ou quinze minutes à l'étude du matin: les grands élèves s'en plaignent, les professeurs aussi, au détriment de la communion quotidienne. Pourquoi ne pas enlever ce gain, et ne pas rendre la Sainte Messe et la Sainte Communion aussi courtes que possible?

L'aumônier doit se souvenir que quelques-uns seront gênés avec lui, et qu'il doit inviter de temps en temps un confesseur étranger. L'expérience prouve que d'ordinaire les élèves préfèrent aller quand même à l'aumônier, mais ne fût-ce que pour l'avantage de deux ou trois, il vaut mieux prévoir tout danger de sacrilège. Combien de fois faut-il amener un confesseur étranger? — Puisque, selon la règle ordinaire, l'Eglise croit qu'un confesseur extraordinaire suffit aux religieuses tous les trois mois, ne serait-ce pas amplement suffisant, pour les élèves des pensionnats, d'avoir un confesseur étranger une fois par mois?

III

Vous le voyez, si la communion fréquente et quotidienne a fait des progrès fort constants, nous devons nous souvenir qu'il y a quelques précautions à prendre pour prévenir les abus. Ces précautions, je me permets de les résumer dans le vœu suivant, que je soumets humblement à votre approbation:

Vœu :

La section pédagogique du XXIe Congrès Eucharistique émet le vœu suivant :

Que dans les pensionnats de garçons à un seul aumônier, le dit aumônier tout en continuant à promouvoir le plus possible la pratique si salutaire de la communion fréquente et quotidienne, s'efforce de prévenir les abus :

(a) *En ne donnant jamais en chaire de note infamante à ceux qui s'abstiennent de communier;*
(b) *En prévenant toute intervention intempestive des professeurs;*
(c) *En entendant les confessions au moins deux fois par semaine;*
(d) *En évitant de prendre sur le temps de l'étude pour la confession ou pour l'action de grâces;*
(e) *En évitant toute familiarité avec les élèves, et en leur procurant un confesseur étranger environ une fois par mois, autant que possible,* ou au moins *tous les trois mois.*

C'est à peu près le même sujet que le précédent qu'étudie, à un autre point de vue, le rapporteur suivant, M. le *Chanoine Roy*, chancelier de l'Archevêché de Montréal, dans un travail qui a pour titre :

LA COMMUNION DANS LES PENSIONNATS DE JEUNES FILLES

Le Décret de Pie X sur la communion fréquente et quotidienne ne pouvait manquer d'exercer une action salutaire dans les pensionnats de jeunes filles. Il trouvait là un terrain tout préparé à recevoir la précieuse semence: des âmes neuves, non touchées encore par les habitudes du péché grave, se développant dans une atmosphère de foi et de piété, vivant sous le même toit que Jésus-Hostie, conservant dans toute leur fraîcheur les naifs élans d'amour pour le Dieu de la première communion et sollicitées doucement chaque matin vers la Table Sainte par l'attrait de l'exemple.

Et de fait, la communion fréquente n'a pas tardé à être en honneur dans nos couvents. Autrefois les élèves en général n'y communiaient qu'une fois par mois, quelques-unes tous les quinze jours, et un bien petit nombre toutes les semaines. Mais aujourd'hui, d'après des rapports soigneusement contrôlés, presque toutes reçoivent Notre-Seigneur au moins trois ou quatre fois par semaine et un très grand nombre tous les jours.

Qu'a-t-il fallu pour provoquer ce mouvement général vers la Sainte Table? Tout simplement faire comprendre à ces enfants qu'elles pouvaient communier souvent et même tous les jours, que c'était là le désir de Notre-Seigneur et de l'Eglise, et qu'elles en retireraient les fruits les plus précieux. Il a suffi de leur expliquer, par le Décret du Saint-Père, que les deux seules conditions absolument requises pour la communion fréquente et quotidienne étaient l'état de grâce et l'intention droite. Quand de plus elles ont été persuadées que leurs légers défauts, leurs imperfections ne devaient pas en soi les éloigner du bon Maître, elles se sont senties disposées à aller souvent vers lui. De pressantes exhortations au catéchisme et au confessionnal, puis l'entraînement de l'exemple, ont fait disparaître les dernières hésitations. Et maintenant dans nos pensionnats nous pouvons contempler chaque matin le beau spectacle de ces longs défilés d'enfants, se dirigeant vers la Table Sainte, pieuses, recueillies et portant dans le regard comme un reflet des cieux.

I

Mais les *bons résultats* de la communion fréquente sont-ils aussi facilement constatés? Je n'hésite pas à répondre qu'ils sont très réels et très bien établis.

C'est déjà un effet d'une haute valeur que celui qui provient de l'augmentation de la grâce par la réception de l'Eucharistie, et c'est assurément une excellente chose pour ces âmes de profiter du temps où elles peuvent si aisément en faire bonne provision pour l'avenir. Plus tard, quand elles sentiront la poussée des passions, quand elles seront envahies par les dangers du monde, quand elles auront à porter de lourdes responsabilités, elles n'auront peut-être plus la même facilité de se nourrir du Pain des forts: mais au moins elles pourront alors puiser dans le trésor formé par de nombreuses communions aux beaux jours de leur enfance. Et si elles venaient à tomber dans l'abîme du péché, le divin Maître se souviendrait qu'autrefois dans leur cœur il a trouvé bon accueil et il les ramènerait à lui en leur accordant avec la grâce de la conversion la reviviscence des mérites acquis au temps du pensionnat.

La communion fréquente a produit encore d'autres résultats plus particuliers, plus précis, plus palpables, si je puis ainsi parler: elle a fourni un puissant facteur dans l'œuvre de l'éducation. Les directrices de couvents sont unanimes à proclamer que de cette union intime avec le Dieu de l'Eucharistie jaillissent les effets les plus marqués et les plus consolants relativement au goût pour les choses de la piété, au perfectionnement du sens chrétien, à la réforme du caractère, à la lutte contre les défauts, à l'observance de la règle, au sérieux de la vie.

L'une d'entre elles, placée en bonne position pour voir, a très bien suivi cette action salutaire et je ne crois pas pouvoir mieux faire que de donner ici quelques-unes de ses précieuses constatations.

" Nous éprouvons chaque jour, dit-elle, les effets consolants de la communion fréquente dans notre pensionnat. En général, nous remarquons chez les élèves une piété plus profonde et plus durable, qui se manifeste non seulement par la bonne volonté qu'elles apportent à s'acquitter des prières de règle, mais encore par l'empressement à faire en leur particulier de petites visites à la chapelle aux heures de liberté.

On ne voit plus, comme autrefois, d'airs mécontents et ennuyés à l'annonce d'un exercice religieux de surérogation. Leur attitude, leurs allées et venues dans le lieu saint décèlent un esprit de foi plus vif, un respect plus profond pour la présence réelle. Ce qui frappe toutes les maîtresses c'est la générosité avec laquelle les élèves renoncent au repos du matin pour assister à la sainte messe. Personne n'a l'idée de rester au lit sous prétexte de malaise et de fatigue. On en a même vu plusieurs qui ont refusé un repos peut-être nécessaire pour ne pas manquer leur communion.

Il est vraiment consolant de constater l'amour et le respect qu'elles ont pour la parole de Dieu. C'est avec zèle qu'elles s'instruisent de la religion. L'heure du catéchisme ne leur pèse pas. Elles apportent

l'émulation à la préparation des examens; elles se plaisent à discuter les objections que l'on formule contre la religion, afin d'être plus en état de défendre leurs croyances.

Le sens catholique se développe de plus en plus chez elles. On pourrait mentionner telles élèves en particulier, assez portées autrefois à critiquer, ou du moins à trouver sévères les décisions des supérieurs ecclésiastiques, et qui défendent aujourd'hui avec feu ou acceptent avec une soumission filiale les ordonnances de l'autorité religieuse. D'autres ont le désir d'exercer une sorte d'apostolat au sein de la famille en engageant leurs parents à s'approcher plus souvent des sacrements et à pratiquer plus fidèlement les devoirs de la vie chrétienne.

L'esprit mondain tend à disparaître. Les grandes élèves semblent moins avides de nouvelles frivoles. Les bals, les théâtres, les parures sont rarement le sujet de leurs conversations. Elles ne manifestent plus de désirs impatients de goûter elles-mêmes les plaisirs du monde. Celles qui soupiraient après leur liberté et rêvaient d'une vie de luxe et de jouissances ont perdu l'illusion de croire que le bonheur d'une jeune fille consiste uniquement dans la toilette et les fêtes mondaines.

Il n'y a plus chez les élèves cet esprit de caste si nuisible à la charité fraternelle. Les petits avantages de naissance ou de fortune sont laissés dans l'ombre. Elles forment une famille unie où règne l'amitié la plus cordiale.

Quant à la réforme du caractère, la communion fréquente a opéré chez un grand nombre d'élèves une véritable transformation. Des enfants dont l'insubordination, le mauvais esprit, l'influence pernicieuse faisaient le tourment des maîtresses, sont devenues des sujets d'édification pour tout le pensionnat. Les unes ont corrigé leur indépendance, leur opiniâtreté; les autres, leur apathie ou leur esprit romanesque.

On constate que la formation du caractère devient plus facile chez les élèves qui pratiquent la communion fréquente. Les réprimandes, les avertissements sont pris en meilleure part. Il suffit parfois de rappeler le souvenir de la communion du matin pour faire rentrer dans le devoir une élève qui s'en écarte, ou encore pour provoquer le repentir d'une faute.

Nous ne trouvons aucun obstacle à ce que les élèves fassent la communion fréquente. Si l'on veille à les préserver de l'esprit du monde et à les maintenir dans une atmosphère de piété, si on leur fait prendre à cœur la correction de leurs défauts et la pratique des vertus, la communion fréquente sera assurément le moyen le plus efficace de leur sanctification."

Tout comme leurs chères maîtresses, les enfants elles-mêmes se rendent compte du bien que produit dans leurs âmes la réception de l'Eucharistie. Il y a quelques mois, j'eus l'idée de demander aux élèves du pensionnat dont je suis chargé de m'écrire tout simplement quels effets elles croyaient avoir retirés de la sainte communion. A ma suggestion d'autres aumôniers ont fait de même. Et nous avons reçu des réponses toutes pleines d'aveux touchants et de sentiments délicats. Ces lettres, si elles étaient publiées, constitueraient peut-être le plaidoyer le

plus éloquent et le plus décisif en faveur de la communion fréquente, en même temps qu'elles pourraient être l'une des plus belles gerbes de fleurs offertes à Jésus-Hostie.

Permettez-moi de détacher une ou deux de ces fleurs pour mieux savourer le fortifiant parfum de piété qui se dégage d'une âme par le contact journalier avec Notre-Seigneur, et pour mieux constater aussi combien l'Eucharistie développe toutes les vertus qui se résument dans la fidélité au devoir, en même temps qu'elle ravive et anoblit ce qui est le plus doux et le plus sacré au cœur d'un enfant: l'affection filiale.

" La communion, écrit une jeune pensionnaire, a produit en moi de très grands effets. Ce qui m'aide à le constater, c'est la différence qui existe entre ma conduite passée et celle de cette année. Je suis plus soumise et je ne prononce plus ce *non* de révolte qui jaillissait de mes lèvres en réponse aux ordres de mes maîtresses. Que dire de mes colères passées! Elles étaient continuelles, elles éclataient en classe, pendant la récréation, l'étude, provoquées quelquefois par une simple plaisanterie de mes amies ou un petit reproche des autorités. Alors je jetais avec fracas ce que j'avais en mains, je frappais du pied, je bousculais tout, au grand effroi de quelques-unes de mes compagnes qui s'enfuyaient, et au plaisir des autres qui se moquaient de moi. Revenue à moi-même, j'avais honte, je me trouvais sotte d'avoir agi ainsi pour une chose qui n'en valait pas la peine. Tout de même, si ma maîtresse me faisait observer que j'avais manqué de jugement, je ne l'avouais jamais, et dans mon orgueil je persistais à dire que j'avais raison, bien que je susse avoir tort.

" Maintenant toute cette colère a disparu, bien que je ne sois pas encore confirmée en douceur. Souvent j'ai envie de me fâcher; je suis si vive que je dis bien encore des mots aigres; mais je les regrette tout de suite et je tâche de les réparer pour me corriger entièrement. Oh! j'ai du travail à faire avant de ressembler à Celui qui a dit: " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur." Mais il vient chaque matin dans mon cœur, et je suis sûre qu'il m'aide à me perfectionner.

" Il me semble aussi que je suis un peu plus consciencieuse dans l'accomplissement de mes devoirs d'élève. Je n'aime pas encore la règle, mais j'en remplis les moindres obligations pour faire plaisir à Dieu, à mes chers parents, à mes maîtresses. Rien ne me paraît trop difficile après cela. Et quand je fais plaisir à Jésus, je le ressens dans ma communion suivante: il m'aime mieux et je l'aime mieux.... Je constate que je suis moins rêveuse depuis que je reçois chaque jour mon Dieu. Cette tendance que j'avais à laisser errer mon imagination, surtout le soir avant de m'endormir, je l'ai réprimée. Ces rêveries étaient la cause des distractions que j'avais le matin dans mon action de grâces. Les projets que j'avais faits la veille me hantaient alors l'esprit. Ayant pour ambition que Jésus ne trouve pas trop long le temps qu'il passe dans mon cœur, je m'applique à faire disparaître tout ce qui pourrait interrompre la causerie intime que je lui fais. J'ai un peu plus de piété, je crois. La prière ne m'ennuie plus; je ne la recherche pas encore; mais quand je dois prier, je prie de mon mieux.

" Les sacrifices qu'exige le silence me coûtent beaucoup moins. Quant à ceux que nécessite la correction de ma vanité, de ma gourmandise, je les fais aussi, mais avec plus de peine. Les chagrins que le bon Dieu m'envoie je les accepte avec plus de calme; je ne murmure plus contre la Providence qui éprouve ma famille par des revers de fortune et des insuccès dans les entreprises. Et cela parce que je comprends que c'est pour mon bien que Dieu m'éprouve.

" Si j'ai perfectionné un peu mon vilain caractère, si j'ai acquis plus de force de volonté, je le dois à la bonté de Jésus, qui m'accorde de le recevoir chaque jour."

" La sainte communion, dit une autre enfant, a développé en moi le désir d'exercer une salutaire influence dans ma famille. Je veux inspirer aux miens par ma conduite et par ma fidélité à mes devoirs religieux, une vraie dévotion et une plus grande exactitude à accomplir les pratiques d'une vie chrétienne. Je me dis qu'il y a quelque chose de plus doux que d'avoir ses parents près de soi, c'est de les savoir près de Dieu."

Ces aveux des élèves, comme le témoignage de leurs maîtresses, sont assurément consolants et encourageants.

Il est cependant une tendance fâcheuse que la pratique de la communion fréquente n'est pas encore parvenue à combattre d'une façon satisfaisante: c'est la propension à la mollesse qui s'allie d'un côté à l'horreur de l'effort et du sacrifice, de l'autre à la recherche exagérée des jouissances et du confort. Ce penchant funeste se fait sentir quelquefois à l'intérieur du couvent; il se manifeste davantage pendant les vacances; mais il se révèle surtout quand les élèves de nos grands pensionnats en viennent à étudier l'importante affaire de leur vocation. Ces jeunes filles qui pourtant ont montré un goût prononcé pour les choses de la piété, une volonté bien accentuée de marcher dans les sentiers du devoir, une noble émulation pour réaliser l'idéal de la perfection chrétienne, semblent perdre courage quand on leur laisse entrevoir la perspective de tout abandonner pour suivre le divin Maître. Ce qui dans la vie religieuse leur fait peur davantage ce n'est pas la multiplication des longues prières, ce n'est pas le travail, ce n'est pas le dévouement, ce n'est pas même toujours l'adieu à un père et à une mère aimés: mais c'est tout ce qui est opposé au bien-être et aux aises que donnent le luxe et le confort; c'est le renoncement aux plaisirs du monde tels qu'ils apparaissent à leurs yeux de 16 ou 18 ans; c'est l'échange de riantes toilettes contre la sombre robe de bure; c'est l'assujettissement à une règle rigide; c'est le lever de bonne heure; c'est en un mot le sacrifice de cette vie facile, commode, exempte de toute contrainte, pleine de jouissances, qu'elles ont menée jusque-là au foyer paternel.

Si la communion fréquente n'a pas réussi encore à vaincre la mollesse, ce grand obstacle à la vie religieuse, c'est que la vague de bien-être amenée par la vie *à l'américaine* en a facilité le développement parmi nous et y a fait prendre déjà de fortes racines; c'est que nous méritons peut-être le grave reproche que faisait naguère Mgr d'Hulst à son auditoire de Notre-Dame: " Il n'est pas possible, disait l'illustre conférencier, que dans nos familles aisées, où la foi est professée, Dieu ne fasse

pas plus de choux qu'on ne voit de vocations éclore; donc il y en a beaucoup qui périssent atrophiées. Ah! c'est que cette plante délicate ne peut vivre et grandir que dans un milieu propice. L'austérité d'un intérieur chrétien, voilà l'atmosphère qu'elle réclame. Vous la condamnez à croître côte à côte avec la molesse des habitudes et la dissipation de l'existence: elle en meurt et c'est par votre faute."

Mais, il faut l'espérer, la communion fréquente, quand elle se sera propagée encore davantage, quand elle aura exercé sur l'âme des parents comme sur celle des enfants une action plus longue et partant plus efficace, parviendra à avoir raison de cette mollesse et de ses désastreuses conséquences. Et nous pourrons voir éclore de nombreuses vocations religieuses, non seulement dans les humbles couvents des campagnes, mais encore dans les grands pensionnats des villes.

II

Mais pour que la sainte communion produise tous les fruits que nous en attendons, il importe de recourir aux précautions et aux moyens reconnus comme nécessaires ou efficaces par l'observation et l'expérience. Il n'entre pas dans mon plan de les indiquer tous; je veux seulement en signaler quelques-uns qui me paraissent plus appropriés à la catégorie de personnes dont nous nous occupons en ce moment.

Aux jeunes filles des couvents, plus encore qu'aux autres fidèles, il convient de rép'ter souvent la grave recommandation de l'apôtre saint Paul: "*Probet autem seipsum homo et sic de pano illo edat.*" (I Cor. 11, 28). En effet, pour atténuer les fâcheuses conséquences de la légèreté si naturelle à l'enfant, pour écarter les dangers de la routine, et quelquefois de la vanité, il faut redire et redire encore aux élèves combien elles doivent être pures pour recevoir dignement le Dieu de toute sainteté, que plus elles éprouveront la pureté de leur âme, plus elles mangeront avec profit le pain céleste.

Et le grand moyen de se purifier, de s'éprouver, c'est la confession. Pour bien communier il faut se bien confesser. Or c'est là souvent chez les élèves des pensionnats le point délicat et difficile. Dans ces jeunes consciences, à côté de beaucoup de candeur, il y a tant de complications: malgré une certaine ouverture de cœur, il y a tant de coins qui tendent à rester *fermés*; aux manifestations de confiance se trouvent mêlées tant d'hésitations craintives et déconcertantes! Et tout cela naturellement favorise les perfides desseins du *démon muet*: tout cela l'aide à embrouiller les consciences, à susciter les inquiétudes paralysantes, à arrêter l'aveu libérateur.

C'est le rôle du confesseur d'entraver une action si funeste. Et pour y réussir, entre autres choses, deux qualités lui sont nécessaires: *la bonté* et *la réserve*. Une bonté patiente, qui ne se lasse de rien, une bonté encourageante qui se révèle en toute occasion, et par les paroles et par les actes, une bonté ingénieuse, qui perce dans les interrogations, les avis et surtout les reproches. Un seul mot de sévérité, un simple m...

impatience, le moindre signe d'étonnement, peut engendrer des frayeurs qu'on ne soupçonne pas, fermer la porte aux aveux jugés nécessaires et amener l'irréparable malheur de confessions et de communions sacrilèges.

A la bonté, l'aumônier doit joindre la réserve. Et cette qualité, que je considère comme capitale, doit le porter à restreindre le plus possible ses rapports avec les enfants en dehors du confessionnal.

Pour cela, il doit séjourner le moins possible au couvent, et s'abstenir de se trouver dans les lieux de récréations, de rencontrer les élèves en circulant dans la maison, de causer evec elles, de leur faire de petites taquineries. Il doit, en un mot, écarter tout ce qui tendrait, même de loin, à engendrer la familiarité ou à diminuer le prestige et le respect.

De plus, à mon humble avis, le confesseur dans les pensionnats de jeunes filles ne doit pas s'occuper des études d'une manière immédiate et directe. Il y a pour lui, je crois, des inconvénients sérieux à donner des cours, à visiter les classes, à prendre part aux examens, à assister à la proclamation des notes. L'encouragement donné aux études ne serait pas une suffisante compensation au danger d'enlever ainsi beaucoup d'efficacité à son ministère auprès des âmes. Une enfant qui, au cours d'une leçon, ou pendant la lecture des mentions, aura été embarrassée ou réprimandée en présence de l'aumônier, que l'aumônier lui-même aura peut-être interrogée d'une façon gênante, ou grondée avec quelque sévérité, ne manifestera pas immédiatement après au confessionnal la même filiale confiance et la même ouverture de cœur. C'est là une constatation basée sur l'expérience et conforme du reste au tempérament de la jeune fille.

Le confesseur, est-il besoin de le rappeler doit être d'un accès facile et toujours à la disposition des enfants, pour dissiper leurs doutes et leur inquiétudes par une bonne parole, et au besoin par l'absolution. Il saura aussi approprier à leur jeune âge et à leur caractère ses moyens de direction; il les amènera à se servir de la communion pour combattre leurs défauts; il les aidera à rendre de plus en plus droites et pures leurs intentions.

Qu'il entoure aussi d'un soin tout particulier les *finissantes*. C'est un fait admis que pendant la dernière année de couvent les élèves sont mieux disposées à recueillir les bonnes leçons, les salutaires influences, les impressions durables; c'est pendant ce temps que la pratique de la communion s'établit avec plus de chance de persévérer et de se perpétuer ensuite.

Toujours dans le but de procurer davantage les bons effets de la communion, il est encore d'autres précautions que de leur côté les directrices de pensionnats ne doivent pas négliger. Ainsi, qu'elles veillent à ne pas fausser la conscience de leurs élèves. Cédant au très louable motif d'inspirer de l'horreur pour certaines fautes, par exemple: les manques de franchise, les petits vols, les conversations inconvenantes, elles ne

doivent pas parler de manière à créer l'impression que ce sont là toujours d'épouvantables péchés mortels. Autrement, les enfants qui auraient eu ces faiblesses, seraient détournées de la Sainte Table, seraient peut-être exposées à faire de mauvaises communions.

C'est aussi le devoir des directrices d'assurer aux élèves la plus complète liberté de conscience. Sous prétexte de ne pas chagriner M. l'aumônier, qu'elles prennent garde d'exercer aucune pression, ni d'aucun stratagème pour pousser vers son confessionnal celles qui seraient portées à diriger ailleurs.

Je les prie instamment aussi de ne pas faire d'une façon trop évidente le pointage de celles qui communient et de celles qui ne communient pas, de n'attacher à la fréquence de la communion aucune forme de récompense, aucune note appréciative de conduite, et cela afin de ne pas exposer les enfants à l'hypocrisie et à la tentation de se servir de l'auguste Sacrement de l'autel pour gagner des bons points ou autres faveurs.

Pour écarter toute apparence de contrôle, de même que pour respecter les petits mystères et les troubles de conscience qui très souvent surgissent à l'improviste dans ces âmes impressionnables et peu éclairées, il importe de ne pas marquer à la chapelle d'un signe extérieur celles qui veulent s'approcher de la Sainte Table. C'est dire qu'on ne peut approuver la pratique de leur donner des places spéciales ou de leur faire porter le voile blanc, tandis que les autres gardent le voile noir. L'expérience a démontré que cette recommandation a sa raison d'être. Une élève, en effet, qui se proposait de communier, pourra tout à coup sentir des inquiétudes: c'est la pensée d'une faute qu'elle s'imagine n'avoir pas [illegible] accusée, ou encore peut-être une petite dissipation à laquelle elle s'est laissée aller en se rendant à l'oratoire. Bien qu'en réalité il n'y ait guère matière à se troubler, la pauvre enfant ne peut dominer ses alarmes et elle se croit indigne de recevoir Notre-Seigneur. Mais comme elle a le voile des communiantes elle a peur de causer de l'étonnement en restant à sa place, et le respect humain la porte à suivre ses compagnes en dépit des protestations de sa conscience.

Par ces différentes situations délicates que nous venons d'entrevoir et par bien d'autres qui sont d'occurrence journalière, les maîtresses peuvent juger combien leur action sur les élèves en matière de communion doit être toute de tact, de mesure et de discrétion.

Voilà quelques-unes des constatations que l'exercice du ministère dans un couvent m'a permis de recueillir. En me laissant vous en faire part vous avez pu, du moins j'ose l'espérer, suivre l'essor qu'a pris la pratique de la communion fréquente dans nos pensionnats de jeunes filles, admirer les effets consolants qu'elle a produits et noter aussi les résultats qui restent à obtenir. Si vous avez en plus trouvé quelque chose à retenir dans les suggestions que j'ai eu l'honneur de vous soumettre, je serai amplement dédommagé de ma peine. Je me réjouirai à la pensée que la piété eucharistique de nos chères enfants du Canada continuera peut-être à accentuer chez leurs jeunes sœurs des autres pays le mouvement vers le Dieu de nos autels.

Vœux :

Et pour donner une conclusion pratique à ce rapport, je soumets au XXIe Congrès Eucharistique International le vœu suivant :

1. Que l'on continue à promouvoir avec un zèle persévérant et éclairé la pratique de la communion fréquente et quotidienne dans les pensionnats de jeunes filles:

2. Qu'on s'applique sans cesse à obtenir de la sainte communion des effets salutaires relativement à la piété solide, au développement du sens chrétien, à la réforme du caractère et à la fidélité au devoir.

3. Qu'on travaille avec une ardeur particulière à combattre par la communion la mollesse et la recherche des jouissances et à faire disparaître ainsi le plus grand obstacle aux vocations religieuses.

***

Tout le monde se rallie à cette conclusion du distingué rapporteur, et la parole est offerte à M. l'abbé *Groulx*, professeur au collège de Valleyfield, qui doit nous parler de :

"LA PERSEVERANCE APRES LA SORTIE DU COLLEGE, ET LA COMMUNION"

Mon travail m'imposait comme préliminaire, une petite enquête sur l'état de la piété eucharistique dans les patronages, dans les cercles, dans la vie du monde. Je me suis efforcé de la faire avec tout ce que la curiosité et la discrétion peuvent avoir de compatible. Je vous apporte aujourd'hui le résultat de mes recherches, avec une tentative d'explication de l'état de choses que j'aurai à vous signaler, et la proposition timide de quelques remèdes.

I

Les constatations peuvent être réduites au nombre de trois: c'est premièrement — et de cela, je pense, chacun se doute un peu — une diminution notable dans les pratiques de piété, et particulièrement dans le chiffre des communions, après la sortie du collège; c'est ensuite que cette diminution s'opère d'après une loi presque rigoureuse, à savoir que les pratiques de piété deviennent de moins en moins fréquentes, à mesure que le jeune homme échappant davantage à une réglementation de ses actes, il organise lui-même sa vie religieuse; c'est enfin qu'il n'y a rien dans les obstacles rencontrés par les jeunes gens, rien qui tienne

uniquement aux conditions du milieu, rien en conséquence qui soit vraiment insurmontable et dont ne puisse faire triompher une éducation virile et intégrale.

La communion quotidienne — ainsi en ont témoigné les jeunes gens et les directeurs de groupes que j'ai pu entendre — est partout à l'état d'exception — la communion hebdomadaire n'est le fait que d'un nombre trop restreint; il en faut dire presque autant de la communion mensuelle.

Au patronage, les communions sont encore nombreuses, bien qu'assez souvent le jeune homme soit déjà pris par les exigences matinales du travail quotidien. C'est que pour être en dehors du collège et de l'école le patronage demeure néanmoins comme un abri transitoire avant la vie du monde. Les directeurs sont encore là et tout près pour donner l'impulsion aux volontés hésitantes.

Dans les cercles de la jeunesse, et même de l'A. C. J. C. — en dehors des collèges, bien entendu — les communions se font déjà plus rares. Et c'est tout simple: dans les cercles, n'est-ce point la vie presque entièrement libre? La direction comprend qu'il lui faut respecter l'autonomie des individus: elle se fait plus discrète, elle n'agit que de loin.

Elle n'agit plus du tout dans la vie du monde. Les messieurs du monde veulent organiser eux-mêmes leur vie religieuse — quand ils l'organisent. Ils prétendent ne relever plus que de leur liberté, de l'initiative de leur conscience, et dans ces conditions, il arrive — ce qui doit arriver: la piété eucharistique perd encore quelque chose.

Et voilà comment, Messieurs, je me suis cru justifiable d'énoncer une loi dont vous me pardonnerez la hardiesse, sinon l'apparence paradoxale: *chez nous plus l'on a de liberté, moins l'on a de piété;* ou pour parler plus exactement, *moins l'on n'a d'exercices de piété.*

II

Vous attendez une explication de cet état de choses.

Si l'on veut rendre compte d'une différence si profonde entre la piété au collège et la piété dans le monde, il convient assurément de faire la part des difficultés plus nombreuses et plus grandes. Mais si considérable est la marge qu'il faut aller plus outre et trouver des raisons moins superficielles. D'autant que le jeune homme de patronage, quoique obligé au travail matinal, n'en reste pas moins capable de plus d'efforts et de plus de régularité.

Le problème devient donc plus complexe si on le restreint au cas des cercles de la jeunesse catholique comme à celui des catholiques d'action. Voici des jeunes gens et voici des hommes qui mettent leur dévoûment au service de la religion, qui croient à la nécessité de la vie pieuse pour eux-mêmes et pour les autres, et néanmoins ces mêmes gens — en dehors d'une honorable majorité qui tend à s'accroître et que je ne mets pas en cause — restent étrangement économes de pratique religieuse, de l'usage de la communion.



Le cardinal Légat passant en revue les 30,000 enfants des écoles

[illegible]

Quell
doctrine
Messi
blème s
dans sa
par l'or
de passi
facile.
nomie.
intérêts
monde.
fices coû
plus red
Encor
lectuel, i
être de p
fluence i
Mais
de chez n
contre sa
grand no
Partag
tion qu'i

C'est,
aspirants
leur pren
leur intel
et de Pa
des jeune
texte, se
collégien.
ne saurai
faut leur
reté et d'
Bien a
jeunes ho
commenta
de Musse
pondérant
de piété e
je ne vou
cas, il fau
homme sa
conflit do
crues sup
qu'il falla
Il reste

Quelle sera l'explication pleinement suffisante de ces illogismes de doctrine et de conscience?

Messieurs, dès son entrée dans la vie du monde, un angoissant problème se pose au jeune homme: *celui de l'insertion du catholicisme dans sa vie.* A l'école comme au collège, protégé qu'il était par l'âge, par l'organisation extérieure de sa vie contre beaucoup de difficultés et de passions, la religion lui avait paru d'une pratique relativement facile. Les premiers contacts avec le monde ont bouleversé cette économie. Une lutte tragique ne tarde pas à se livrer entre, d'un côté, les intérêts et les passions juvéniles, et de l'autre, la foi en la vieille loi du monde. La pratique de la religion apparaît gênante, hérissée de sacrifices coûteux. Comptez en plus avec les objections plus captieuses et plus redoutables qui se dressent sur sa route.

Encore que le problème ne se pose guère souvent sous l'aspect intellectuel, il serait téméraire de nous dissimuler que notre jeunesse en doive être de plus en plus tourmentée, à mesure que se fera plus lourde l'influence inévitable de l'atmosphère rationaliste.

Mais c'est surtout le problème moral qui préoccupe le jeune homme de chez nous. Et pourquoi donc résoudra-t-il le problème, sinon toujours contre sa foi et contre la loi morale, du moins très souvent contre le plus grand nombre de ses anciennes pratiques religieuses?

Partageons, si vous le voulez bien, en trois catégories, selon la solution qu'ils donnent au problème, les jeunes gens dont le cas nous occupe.

C'est, en premier lieu, la catégorie infiniment plus nombreuse des aspirants esprits forts, libres-penseurs en herbe qui dans l'orgueil de leur première moustache ne se reconnaissent plus capables d'incliner leur intelligence devant le credo de Pasteur et de Brunetière, de Bossuet et de Pascal, de Thomas d'Aquin et des Pères de l'Eglise, et à l'instar des jeunes Romains abandonnant leurs amis d'enfance avec la robe prétexte, se croient tenus de renier leur foi en dépouillant la défroque de collégien. De ceux-ci nous n'avons rien à dire, si ce n'est que leur cas ne saurait tout de même laisser insensible une âme de prêtre, et qu'il faut leur offrir une cure moins intellectuelle que morale, à base de pureté et d'humilité.

Bien autrement intéressant le groupe, très nombreux celui-là, des jeunes hommes qui ont résolu de faire de leur vie autre chose "qu'un commentaire en actions des chansons de Béranger et des poésies d'Alfred de Musset," qui toutefois ne se soucient guère de donner une part prépondérante dans leur vie à la religion, et cela va sans dire, aux exercices de piété et à la pratique des Sacrements. Et la raison?.... Messieurs, je ne vous livre ici que des confidences d'étudiants: dans la plupart des cas, il faudrait, paraît-il, en accuser la formation religieuse. Si le jeune homme sacrifie si lestement ses pratiques de piété, c'est qu'en face du conflit dont je vous parlais tout à l'heure, ces pratiques il ne les a point crues supérieures à la grandeur des sacrifices et au péril des batailles qu'il fallait accepter pour les défendre et les garder.

Il reste le groupe des apôtres, de ceux qui communient souvent, pas

aut... néanmoins qu'au collège, ni sans doute autant qu'ils le devra et qu'ils le pourraient. Ce n'est pas du tout, pour ces derniers, férence ou froideur, c'est très peu affaire d'inconscience; c'est un p préjugé du temps perdu en dévotions trop nombreuses; c'est bea une imparfaite connaissance des conditions d'efficacité de la vie d'a

III

Mais déjà une évidente conclusion se dégage n'est-ce pas, de l'an... de tous ces faits? La recherche et l'examen du mal nous en ... vaincus, Messieurs: s'il y a des remèdes, et si l'on peut en prop... d'efficaces, il faut aller les demander à l'éducation. La fréquence la communion ne tient pas chez nous à une question de foi, mais question de ferveur; ce n'est pas une question de conviction, ... degré, d'intégrité dans la conviction. Or la ferveur comme la ... tion intégrale, c'est l'école d'abord qui peut les préparer.

Nous avons tous lu dans "*La Barrière*" de M. René Bazin, cette ... de psychologie poignante où Félicien Limerel avoue à sa cousine Ma... qu'il croit, à certains symptômes, avoir perdu la foi de son enfance comme la noble et naïve Marie s'étonne:

"Comment se peut-il? Toi, élevé dans un collège dirigé p... prêtres? toi, *élevé* par eux?" — "Non, *instruit*, ce n'est pas la ... chose," corrige sévèrement Félicien.

Instruire! Elever! Ce sont là plus que deux mots: ce sont deux ... cations, si toutefois l'une mérite ce nom. Et quand on voudra se re... compte du progrès ou de la décadence véritable dans un pays, il fau... toujours considérer laquelle de ces deux conceptions l'emporte dans ... théories comme dans les pratiques des maîtres.

Sans doute, il ne faut point accepter qu'on rende nos collèges seuls responsables de la banqueroute des consciences et de tous les plongeons de nos élèves. On n'a pas encore breveté que je sache, le système d'é... cation qui ait pu réussir à ne faire que des invulnérables, par une ... tallisation trop commode de la liberté morale en une sorte d'immobi... déterministe.

Il n'empêche que, si l'on fait attention à la complexité et à la gravité du problème que, dans son éducation doit résoudre un adole... à l'impossibilité absolue où l'on se trouve entre douze et vingt ans de diriger seulement par soi-même, un travail si compliqué et si mystéri... à l'inefficacité par ailleurs trop ordinaire d'une direction général... s'exerce à distance et sur la masse, il y a peut-être lieu de se dem... si, pour que les élèves touchent vraiment au succès, on leur apporte en même temps que des principes suffisamment éclairés, une direction qui atteigne d'assez près les individus.

Si l'on nous permettait de dire tout le fond de notre pensée, ... dirions qu'il conviendrait peut-être, quelles que soient la préc... et l'élévation de nos théories, de chercher s'il y a entre elles et leur mise en œuvre, une parfaite et continuelle soudure.

Nous pourrions, après cela, examiner un peu l'éducation des diverses facultés du jeune homme. Si, par exemple, dans toute question d'éducation même religieuse, il y a une question de conviction, ont-ils vraiment raison ceux qui nous demandent d'orienter nos méthodes vers une conquête plus assurée de la *virilité intellectuelle!* D'aucuns ne vont-ils pas jusqu'à prétendre que le verbalisme, le psittacisme qui sont la mort des intelligences, seraient chez nous, pas plus qu'ailleurs, mais chez nous autant qu'ailleurs, le défaut actuel de la formation des esprits! La conviction, dans l'ordre naturel, est un produit de choix qui ne vient que dans les terres fortes. Toujours elle suppose un cerveau d'une particulière maîtrise, d'une active spontanéité, d'une large autonomie. Elle ne s'impose pas; elle se propose et elle se conquiert. Et aussi, faute pour la vérité de rencontrer des intelligences assez viriles, assez libérées de la tyrannie du mot, est-il aisé à qui veut se permettre une petite enquête, de découvrir tout le placage intellectuel des prétendus convictions de nos enfants? Méritent-ils le nom auguste de convictions ces principes et ces vérités qui flottent à la surface de l'intelligence comme des feuilles mortes au fil de l'eau, et que le plus léger souffle emporte à la dérive?

Mais il y a mieux qu'une claire et solide intelligence pour assurer la dignité et la continuité d'une belle vie: il y a le *caractère* et il y a la *conscience.* Et ce serait peut-être une question de savoir si les capitulards en piété ne manquent pas, plus que de toute autre chose, d'énergie morale. On nous insinue parfois, Messieurs, que nous n'examinons pas assez d'après les ressorts moraux de l'âme de nos enfants, que dans l'appréciation de nos élèves, nous regardons trop à la note de conduite quelconque plutôt qu'à la valeur en or morale dont cette note devrait être comme le carat. Et nous le savons, ce qui importe, ce n'est pas tant le maximum de la note que les idées, les principes qui dirigent intérieurement la vie des jeunes, les sentiments qui les échauffent et les soutiennent, les habitudes et les attitudes de leur conscience en face du devoir. Quoi que nous fassions, et quel que soit le système d'éducation par nous préconisé, c'est un principe inéluctable que la conscience du jeune homme qui ne s'appuie point sur une forte synthèse morale, où les actions ne sont point comme le prolongement naturel, habituel des idées, où l'idée du devoir n'est pas directrice souveraine, est une conscience vouée à tous les naufrages.

Et l'on ne nous reprochera point assurément de préparer ici, en matière d'éducation religieuse, un dressage assez peu surnaturel. Nous maintenons toute son action au surnaturel qui est d'envelopper ou de développer la nature, en sorte que le catholique intégral soit toujours un type d'humanité supérieure.

Au reste, puisqu'on chuchote aussi contre l'éducation religieuse, voyons ce qui en est.

Nous avons constaté tout à l'heure que dans la mesure où il échappe à la direction, le catholique de chez nous s'éloigne de ses anciennes pratiques religieuses. Ne serait-ce qu'il y aurait dans la direction des

consciences une défectuosité? Qu'on n'apprendrait pas suffisamment dirigé à se passer de directeur? Non point en ce sens qu'il serait bon dans les affaires de sa vie religieuse de ne relever que de soi et de petites lumières. Mais encore faudrait-il qu'une direction, pour a été efficace, eût rendu le dirigé capable de vivre de sa vie propre, rompu à l'initiative personnelle, sans le besoin d'attendre toujours ordre ou un avis de son directeur pour aller à la messe ou faire u nuflexion.

Peut-être encore serait-il bon de surveiller mieux l'*éducation liberté*, d'habituer au sacrifice, à la spontanéité, en laissant libres tains exercices, en faisant plus d'efforts pour empêcher en vacances ruptures si déplorables entre la conduite et les croyances, cet écart large entre les principes du collège et les pratiques d'alors. Les all de nos écoliers pendant les mois d'été, l'inconcevable volte-face semblent faire alors à tous leurs principes et à toutes leurs habi devraient alarmer profondément sur la nature de leurs convictions la fragilité de leur conscience, leurs maîtres les plus optimistes. T souvent, l'expérience l'a démontré, les jeunes gens n'auront, dev hommes, d'autre fidélité à leur foi que celle qu'ils auront mérite acquise dès le temps du collège, par leurs sacrifices personnels à l'ét et à la pratiquer. Point d'espérance sérieuse à fonder sur le je homme qui donne à sa religion les seuls sacrifices que lui arrache le glement collégial. Et le sacrifice, le dévouement, l'héroïsme mên n'ayons point peur, de grâce, de les demander et parfois de les impos Le plus grand tort comme le plus grand outrage qu'on puisse faire à la jeunesse c'est d'oser ne point lui demander tout son cœur.

Si d'autre part la piété des jeunes gens ne semble ni intégrale n vante, est-il au-dessus des efforts d'un bon enseignement et d'une int gente direction spirituelle d'obtenir que nos adolescents ne ramènent plus la piété à ce qui n'en est que les exercices? qu'ils ne dénaturent point la prière, l'usage des Sacrements, et en particulier de l'Euc ristie jusqu'à les rabaisser à l'unique rôle de préservatifs? Ne pouvons-nous espérer qu'ils ne jetteront plus par dessus bord, avec un si abominable geste d'insouciance, leurs pratiques de collège, le jour où nous aurons appuyé peut-être davantage sur le devoir de reconnaissance d'amour à l'égard du Christ, sur les promesses de vie, de perfection et de grandeur surnaturelles qu'emporte avec elle la réception de l'E ristie? Il faut leur faire sentir que le catholicisme est, avec son surnaturel, tout ce qu'il y a de plus noblement humanisant, que s'il entre dans une vie de jeune homme, il n'y devient pas que l'adver des passions inférieures, mais encore et surtout l'allié de nos instincts les plus nobles, qu'il s'y introduit comme un principe vivant et assimilateur pour nous défendre sans doute, mais encore plus pour nous former, nous grandir, vivifier tous les germes supérieurs dont l'eff cence surnaturelle fait la plus haute beauté et la plus sublime no de l'homme, parce qu'elle lui fait apparaître au front l'empreinte d

Cette persuasion s'emparera facilement du jeune homme apôt

n'aura besoin, pour être plus avide de l'Eucharistie, que de réfléchir qu'on ne répand point la vie autour de soi, si d'abord on ne la possède soi-même intensivement. Toute vie extérieure ne vaut que dans la mesure de toute vie intérieure. Sans une vie chrétienne profonde et intense, toute action devient agitation. Et avant de prétendre remuer les masses profondes du peuple, il importe à ceux qui ambitionnent de jouer le rôle de levain spirituel de porter vraiment en eux le divin et incoercible ferment.

IV

Vous le voyez, Messieurs, je n'offre point de recettes pour pousser des jeunes gens à la Table Sainte après le collège. Des recettes, je n'en ai point trouvé, et franchement je ne crois point et je ne souhaite point qu'il y en ait. Nos élèves ne continueront de communier et ne doivent continuer de communier qu'entraînés par l'élan de la foi que, avec l'aide de Dieu nous avons fait naître dans leurs âmes.

Ce n'est pas à dire que certaines *organisations* ne puissent soutenir nos jeunes gens dans leur persévérance. L'expérience a prouvé que rien n'est propre comme une charge d'âmes à rendre plus intense la vie religieuse. Une irrésistible logique, un fort sentiment de loyauté entraîne l'apôtre à perfectionner son âme et à chercher pour son action humaine un appui dans l'action divine. Ne sera-ce point dès lors travailler à la diffusion de la communion, que d'organiser un peu partout, à la campagne comme à la ville, des groupes d'apôtres selon les vœux et l'esprit de notre Association Catholique de la jeunesse Canadienne-française?

Le même esprit apostolique ne cessera d'animer nos *patronages*, puisqu'ils ne devront pas être une œuvre de préservation, mais d'abord et toujours une école de formation, une caserne féconde d'où sortiront les soldats et les chefs de l'armée catholique.

Je me demande aussi ce qui pourrait bien empêcher nos étudiants des universités catholiques de former chez eux, comme leurs camarades de Louvain, de Lille, de Paris, etc., des *associations de l'Adoration eucharistique, de la messe et de la communion quotidienne* — associations où l'on s'engage à payer de sa personne pour entraîner les autres.

Et enfin, puisque la transition du collège à la vie du monde ne s'accomplit pas sans danger pour les pratiques religieuses, pourquoi nos maisons d'éducation ne s'efforceraient-elles point d'atténuer le trop brusque de cette transition, en s'occupant davantage par exemple de diriger leurs élèves vers les *cercles* universitaires de l'A. C. J. C., ou encore en imitant dans la mesure du possible l'initiative des Messieurs du Collège d'Antoing. Ces Messieurs ont fondé un bulletin mensuel pour demeurer en contact avec leurs anciens élèves, et les garder fidèles aux principes du temps du collège. Dans ce bulletin, les vieux et les jeunes ont leur part de rédaction. Les vieux y parlent de leurs périls, de leurs expériences, de leur persévérance: c'est une leçon d'énergie. Les jeunes y parlent de la vie du vieux collège, de leurs aspirations fraîches et pures, des idéals qu'il ne faut point trahir: c'est une leçon de réconfort et d'enthousiasme. Quelques-uns de nos collèges possèdent déjà ce

bulletin. Qui sait s'il ne serait pas possible de le transformer en et d'en faire, à l'usage des anciens élèves, *un Bulletin de persévéran*

Il reste un dernier moyen, Messieurs. Et ce sera pour tou- prêtres qui célébreront demain, d'emporter dans leur cœur, à l'heure Sacrifice, le souvenir de toute la jeunesse canadienne. Nous, ses éd teurs et ses meilleurs amis, nous prierons tous ensemble, n'est-ce pour qu'elle apprenne à mieux connaître le don de Dieu. Quand jeunes auront gravi avec le prêtre les degrés de l'autel, ils auront la de gravir seuls les degrés de la Table Sainte.

Vœux :

1 — *Que les éducateurs de la jeunesse préparent la persév future des jeunes gens confiés à leurs soins, en leur donnant, dès lège, une formation virile basée sur la conviction et l'esprit de sa*

2 — *Qu'on habitue la jeunesse à voir dans la Communion un vivant, viril ennoblissant, et non une simple pratique de piété;*

3 — *Que l'on fonde pour la jeunesse, à son entrée dans le monde des associations, patronages, cercles dont le but principal le maintien des convictions reçues au collège et la pratique r poussée jusqu'à la communion fréquente.*

Une autre question qui préoccupe beaucoup les éducateurs de la jeunesse c'est *la persévérance des enfants durant les va cances*. C'est le sujet que va traiter M. l'abbé *Camirand* :

"LA COMMUNION DES ENFANTS PENDANT LES VACANCES"

Les enfants et les jeunes gens qui sont dans les différentes ma d'éducation de notre pays, nous donnent, pendant l'année scolair spectacle bien édifiant de la communion fréquente et quotidienne cela pour le plus grand nombre d'entre eux. Certes, la parole de n auguste Pontife a été entendue sur cette terre canadienne, et nulle ailleurs, peut-être, le clergé n'a répondu à son appel avec un zèle p empressé. Aussi, avons-nous déjà récolté une abondante moisson, ri des plus douces consolations. Mais il faut le dire, si l'âme du prêtre et de tout chrétien qui aime son Dieu et son pays, éprouve une bien grande quand elle voit ainsi la fleur de notre jeunesse se nou tous les matins, du pain des forts, si elle se prend à espérer que p tard, ces jeunes gens sauront n'user des choses d'ici-bas que dan mesure nécessaire pour acquérir celles de l'éternité — nouveaux sol

de Gédéon, qui marchant vers le combat, ne ployèrent pas le genou en terre, mais se contentèrent de prendre dans le creux de leur main un peu de l'eau du torrent, — elle se sent remplie de crainte quand elle voit ces mêmes jeunes gens partir joyeux pour le temps des vacances. C'est que, en effet, un bon nombre de ceux qui, au collège, étaient fidèles à une pratique de piété, la plus utile de toutes et même moralement nécessaire pour plusieurs, abandonnent cette pratique pendant les jours de liberté, et après deux mois d'absence, leur âme est moins belle, leur volonté moins disciplinée, un trésor de bonnes dispositions, d'énergies et de mérite est perdu.

Cet état de choses nous afflige profondément et nous cherchons un moyen d'enrayer ce mal. Comment, en effet, pourrions-nous ne pas nous intéresser à ces jeunes gens, lorsque Jésus lui-même appelait à lui les petits enfants pour les embrasser et regardait doucement le jeune homme qu'il aima parce qu'il était bon, lorsque notre chef vénéré, Pie X, leur réserve ses plus tendres sollicitudes, (1) et fonde sur eux ses espoirs les plus fermes et les plus consolants. Oui, à l'exemple de Jésus et de Pie X, nous les aimons aussi ces jeunes gens, car ils sont bons; nous les aimons car ils sont les soldats pour la lutte de demain qui se prépare rude et décisive; nous les aimons parce qu'ils sont l'espérance de l'Eglise et de la société.

D'ailleurs, n'est-ce pas sur la jeunesse que semblent se concentrer, en grande partie, les efforts de l'erreur? c'est donc vers elle que nous devons aussi orienter notre zèle de fils dévoués de l'Eglise, car non moins que nos ennemis, nous savons que celui qui possède la jeunesse est maître de l'avenir.

Dans le monde on se plaît à répéter, et avec raison, que les succès appartiennent à l'organisation. Aussi pendant que sans cesse et partout, les partisans du mal jettent leurs filets pour surprendre, enlacer et corrompre la jeunesse, pourquoi les ouvriers du bien n'auraient-ils pas

---

(1) Voici les belles et nobles paroles que le Pape a adressait, en 1908, aux étudiants catholiques des universités italiennes : " J'éprouve donc une vive consolation de vous voir, ô chers jeunes gens, vous qui avez l'âge des nobles sentiments, des généreuses actions, des splendides victoires. Représentant de Jésus Christ, qui trouvait ses délices dans la jeunesse; comme lui regardant un jeune homme : *intuitus eum dilexit illum*, ainsi moi, vous regardant, je sens le besoin de vous dire que je vous aime et que j'apprécie votre courage. Vous devez donc me regarder non seulemnt comme un père, mais comme un frère et un tendre ami. Pour cette raison, je m'approprie les paroles de l'apôtre bien aimé du divin Rédempteur, qui écrivit aux jeunes gens : *Scribo vobis juvenes, quoniam fortes estis, et verbum Domini manet in vobis, et vicistis malignum* (I Jean II). Soyez forts pour garder et défendre votre foi alors que tant la combattent et la perdent : soyez forts pour garder la parole de Dieu et la manifester par les œuvres, alors que tant d'autres l'ont chassée de leur âme: soyez forts pour acquérir la vraie science et pour vaincre les obstacles que vous rencontrerez quand vous voudrez agir en faveur de vos frères.

" N'ayez pas peur qu'on veuille vous imposer de graves sacrifices, vous défendre des distractions licites. On veut seulement vous rendre vraiment cher votre âge, qui est celui des belles espérances, rendre splendide votre carrière afin qu'à l'automne de votre vie vous puissiez en goûter les fruits dont les fleurs de votre printemps sont le présage.

eux aussi leur organisation serrée et ne jetteraient-ils pas leurs … eucharistiques?

Or, si nous voulons que nos enfants répondent à nos espérances qu… ils seront laissés à eux-mêmes sur l'âpre chemin de la vie, si nous v… lons qu'ils soient une valeur sur ce champ de bataille qui est le m… où l'on n'a plus à croiser le fer pour défendre son Dieu, mais où il… résister au choc des idées malsaines, se tenir debout dans un confl… doctrines et de tendances diverses et opposées, où la vie chrétienn… tense et passée à l'état d'habitude est la seule cuirasse qui puisse … téger le soldat, il faut de toute nécessité qu'ils apprennent, ces enfa… à devenir et deviennent de fait des communiants, car ne compteron… ne seront soldats demain, que ceux qui observeront la discipline du … Ainsi l'a jugé Pie X.

Aussi nous avons entendu l'invitation pressante et toute débordan… d'amour, par laquelle le chef de l'Eglise, le vicaire du Christ, convie … enfants et notre jeunesse à la Table Sainte. Il veut les former … enfants, à une école de vertu et de force. Que pouvons-nous faire p… entrer plus efficacement dans l'accomplissement de ses desseins: … pouvons-nous faire pour que, après avoir suivi fidèlement Jésus pend… dix mois, nos enfants ne s'en éloignent pas pendant les jours de v… cances ? Telle est la question qui se pose et tel est le problème que n… avons à résoudre.

Nous allons d'abord exposer les causes du mal et ensuite nous ind… querons les remèdes.

1° — Les causes du mal.

Nous voyons trois principales causes de cette différence entre … nombre de communions faites par nos élèves pendant l'année scola… et pendant les vacances:

1. — Le milieu dans lequel vit l'enfant pendant les vacances.

2. — L'absence d'une préparation à faire pendant l'année de coll…

3. — Le caractère et la nature même de l'enfant.

(a) Le milieu. — Je ne veux pas ici généraliser d'une mani… absolue, mais indiquer seulement un certain nombre de cas qui se re… contrent en différents endroits et qui ont été signalés par des prêtr… éducateurs de la jeunesse.

Considérez dans quelle position difficile se trouve parfois un enfan… pendant ses vacances.

Il est jeté brusquement en dehors d'un milieu où tout l'édifiait et l'… vitait à communier: règlement, confrères, supérieurs, bons exemp… pieuses exhortations, tout, au collège, lui créait une atmosphère fav… rable.

Suivez-le maintenant dans sa ville, dans sa paroisse, et jusque dans sa famille.



Les enfants défilant devant le cardinal Légat

The children marching past the Cardinal Legate

Très so
chrétien
piét
Chez eu
table
ceux-l
sœurs
famille, a
quentation
étrangères
est obligé
pour défe
pour résist
munier.
blesse natu
une ligne
suivre.
Mais il
Dès son
sainte mes
cela il dem
messe. A
es en vacan
longtemps
nions pend
l'esprit d'u
leçon de ca
dangereux
quand on e
Donc pou
de l'éveiller
parce que l
men, on pe
du moins q
unie à la do
donnés, obti
L'influenc
forme.
Sous prét
mente une
vent être ag
ne se préocc
nête ou par
ainsi, ils mé
dent trop de
l'éclosion de
engagent, ils
mal avec la c

Très souvent, tout est changé, même dans beaucoup de nos familles chrétiennes. L'atmosphère est devenue lourde et n'a plus ce parfum de piété qui l'invitait, là-bas, à s'approcher souvent de la Sainte-Table. Chez ceux avec qui il est en contact, il trouve une indifférence regrettable pour tout ce qui a trait à la communion fréquente. Les siens, ceux-là même qui devraient l'édifier, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs ne sont pas familiarisés avec cette pratique, et avec les amis de la famille, avec les fidèles de l'endroit, ils sont habitués à envisager la fréquentation de la Sainte-Table comme une pratique qui doit rester étrangères aux gens du monde. Il y a ici un premier obstacle. L'enfant est obligé de faire ce que les siens et les autres ne font pas. Il est seul pour défendre ses idées, seul pour se soutenir dans ses résolutions. Seul pour résister à l'influence du milieu, il n'aura pas la force d'aller communier. La peur de se singulariser, un peu de respect humain, la faiblesse naturelle, ont vite ébranlé ses résolutions et l'amènent à adopter une ligne de conduite toute différente de celle qu'il s'était proposé de suivre.

Mais il y a plus que cela, dans certaines familles.

Dès son arrivée du collège, l'enfant manifeste le désir d'assister à la sainte messe tous les matins afin d'y faire la sainte communion, et pour cela il demande qu'on l'éveille à une heure régulière, qui est celle de la messe. A cette demande, on répond: "*Mon enfant, tu es fatigué, tu es en vacances et tu as besoin de repos, demeure au lit et dors bien aussi longtemps que tu pourras.*" "*D'ailleurs, tu en fais assez de communions pendant l'année,*" ajoutent les uns. D'autres, conservant toujours l'esprit d'une formation dont le diable se réjouit beaucoup, ajoutent une leçon de catéchisme à leur façon et font comprendre à l'enfant qu'*il est dangereux d'abuser de la communion quand on la fait souvent, surtout quand on est jeune.*" Il y a ici opposition directe et formelle.

Donc pour ne pas compromettre la santé de l'enfant, on se garde bien de l'éveiller pour l'heure de la messe, ça serait cruel de le faire; ou bien parce que l'on ne croit pas à l'efficacité et à la nécessité de la communion, on persuade à l'enfant qu'il est mieux pour lui de s'en passer, ou au moins qu'il n'en souffrira aucun dommage. Et la douceur du lit, unie à la douceur de l'invitation des parents et à la force des arguments donnés, obtient une victoire facile: *l'enfant dort et oublie ses résolutions.*

L'influence regrettable du milieu peut se présenter sous une autre forme.

Sous prétexte que l'enfant a bien travaillé pendant l'année et qu'il mérite une récompense, ou bien simplement parce que les vacances doivent être agréables, ou encore par négligence et bonasserie, les parents ne se préoccupent guère de distraire leurs enfants par un travail honnête ou par des amusements bien en rapport avec leur état. En agissant ainsi, ils méconnaissent leur rôle de protecteurs et de gardiens, ils accordent trop de liberté, ils manquent de surveillance et sont ainsi cause de l'éclosion de mauvais penchants dans cette jeune nature; en somme ils engagent, ils poussent leur enfant vers un genre de vie qui s'accommode mal avec la communion fréquente.

Souvent encore le mal vient de ce que l'enfant appartient à une
ces familles qui jouissent d'une certaine aisance, et pour qui les vacan-
sont, avant tout, un temps de distractions, d'amusements, de parties
plaisirs, de villégiature, de mondanités diverses. Pour mieux joui
repos on va demeurer à la campagne, loin des villes et souvent aussi,
des églises. Dans ces familles, tous les jours les veillées se prolong-
jusqu'à une heure assez avancée, et le matin on dort jusqu'à une he
plus avancée encore. L'enfant vit ainsi dans une atmosphère plus
moins saturée de mondanités, et soit à cause de l'éloignement de l'é-
soit surtout à cause du régime de vie auquel il est soumis (le somm
du matin étant devenu une nécessité), il trouve au sein de sa fan
une pierre d'achoppement pour sa piété, et ses résolutions de commun
fréquente sont abandonnées.

Mais la cause qui, pour le plus grand nombre des enfants d
maisons d'éducation, explique ce changement d'habitude dans la
tique de leur vie, c'est *la distance* qui les sépare de l'église.

Pour la quasi totalité de ceux-ci, la communion sur semaine est r
lièrement impossible. Ils pourraient la faire les dimanches et les j
de fête, mais ici encore les difficultés sont nombreuses, car dans les c
pagnes il n'est pas toujours facile de se rendre à l'église dès l'heure m
tinale. Ce qui est pratiquement possible, presque toujours du moin
c'est de s'y rendre une demi-heure ou un peu plus avant l'heure de
grand'messe, mais alors, nouvelle difficulté. Pourront-ils recevoir
communion lorsqu'elle a déjà été distribuée une ou deux fois aux p
sonnes qui résident dans le voisinage de l'église? Le curé ne peut
attendre tous les retardataires, et puis est-il bien convenable d'ou
ainsi le tabernacle pour chacun qui se présente?

(b) La préparation. — Peut-être aussi que l'enfant ne laisse pas
collège avec une préparation suffisante, parce que pendant l'année l'on
négligé de le former, et à la veille des vacances, on ne lui a pas fou
des armes, on ne l'a pas prémuni contre les dangers qui l'attendaient

(c) L'enfant lui-même. — Cependant, la volonté de l'enfant, il faut
bien l'avouer, bien qu'elle puisse être aidée et soutenue, dépend auss
lui-même, et elle n'est pas toujours disposée à faire les petits sacri
nécessaires pour continuer, pendant les vacances, l'œuvre commen
au collège.

Chez les uns il y a une négligence, une apathie naturelle, une absen
d'ambitions nobles, une légèreté qui les empêchent de profiter des c
constances qui leur rendraient facile la pratique de la communion fr
quente pendant les jours de repos. Pour d'autres, l'obstacle vient d
mauvais compagnons. Oh! combien de fois, j'ai entendu cette parole
navrante: "Mon père, j'ai été entraîné par un mauvais compagnon"
Et l'histoire de sa vie démontrait que ce mauvais compagnon, ce dém
était revenu souvent à la charge et avait tenu captif dans des chaînes
honteuses cet enfant qui sans cela aurait conservé son cœur pur.

L'obstacle à la communion fréquente, c'est enfin la jeunesse avec ses entraînements et ses passions. Il en coûterait trop de se gêner à ce point. On ne comprend pas le danger auquel s'expose un jeune homme qui volontairement s'éloigne du chemin de la vertu. On remet à plus tard les efforts qui peuvent assurer une victoire présente.

2° — Les remèdes au mal.

Le premier remède à employer, le plus pressant et le plus important, c'est celui qui consiste à *préparer un milieu* à l'enfant pour le temps des vacances. C'est une vérité incontestable que c'est au prêtre qu'il appartient de former la jeunesse et de diriger le monde moral. Mais dans cette œuvre de formation, il y a une influence avec laquelle le prêtre doit compter, car elle est une force à laquelle on résiste difficilement et contre laquelle viennent souvent se briser et s'évanouir tous les efforts pour la formation de la jeunesse et la direction des âmes, je veux parler de la famille. (1)

La famille est le milieu dans lequel vit l'enfant; or nous connaissons l'influence du milieu. Elle n'est pas négligeable pour ceux qui ont un caractère déjà formé; pour l'enfant elle est plus considérable encore, parfois même décisive pour toute une vie. Partout où il se trouve, l'enfant fait ce qu'on l'invite à faire, et sa conduite n'est ordinairement que la reproduction de ce qu'il voit faire ou entend de la part de ceux avec qui il vit. Or, quand ceux avec qui il vit sont des personnes qu'il respecte et qu'il vénère, sont les auteurs mêmes de ses jours, jugez de l'influence du milieu. N'est-ce pas qu'elle sera décisive, irrésistible?

Il faut donc assurer à l'enfant un milieu favorable pour le temps des vacances. Même, nous le disons avec une conviction fondée sur le témoignage unanime et concordant de tous ceux qui s'occupent de notre jeunesse étudiante, pendant le temps des vacances: *le succès de l'œuvre*

(1) Ce n'est pas le prêtre qui agit le premier sur l'enfant, s'empare de son âme et commence son éducation. Ce n'est pas lui qui par la parole et par l'exemple agit le plus puissamment et le plus constamment sur l'enfant. Ce n'est pas lui qui est chargé d'orienter sa vie en gouvernant les premiers essais de sa destinée. C'est la famille. Elle est sa première école; c'est là qu'il recueille les premières leçons et qu'il reçoit les premiers exemples. Elle est même la seule pendant quelque temps, et pour le reste du temps, qu'elle le veuille ou non, elle continue à exercer son influence, à côté, au-dessus, parfois même à l'inverse de l'autre, sur laquelle elle a l'immense avantage de venir avant elle. Et vous savez le mot si souvent cité d'Horace : *Quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diu.* Les éducateurs qui ont à lutter contre les tares de famille et contre la tyrannie de leur atavisme, ou contre l'influence d'une éducation première mal comprise, savent très bien ce que cela veut dire.

C'est donc la famille qui apparaît comme arbitre suprême de la destinée des enfants ; c'est chez elle qu'il faut chercher le secret de leur avenir. C'est aux parents que Dieu a confié de première main, l'avenir des enfants ; l'école ne vient qu'à titre d'auxiliaire et de tuteur subrogé, pensée que Mgr Gouraud a rendue d'un mot très expressif et très heureux : *l'avenir des enfants est au cœur des parents.* (Enseignement chrétien, 1910, p. 7).

que nous poursuivons dépend de l'atmosphère dans laquelle vivra fant au sortir du collège. Si en quittant le collège l'enfant trouve la famille des exemples comme il en avait pendant l'année, si quelq est là pour le surveiller et lui donner des conseils, la transition presque sans effet sur lui.

Or, cette atmosphère, ce milieu familial, vie et salut de l'enfant, le prêtre dans le ministère paroissial, et lui seul, qui le préparera, créera s'il le faut. Le curé de la paroisse sera donc le premier qui dépensera ses forces pour assurer la communion fréquente enfants pendant le temps des vacances.

Pour préparer ce milieu, il faut d'abord former l'esprit de nos po lations, ce qui est un travail considérable. Nous savons que ce trav a déjà été généreusement entrepris, mais personne n'en doute, il encore beaucoup à faire. Cependant il sera relativement facile de don un complément et une pleine efficacité à ce travail, car nous pouvo dire avec un profond sentiment de joie et même de fierté nationale, populations ont été conservées bonnes, grâce à la vigilance et à l'ac du clergé canadien, et aujourd'hui elles sont bien préparées, elles prêtes à recevoir cette nouvelle et divine semence de la communion q tidienne, que notre Pontife bien-aimé nous demande d'y jeter à plei mains. Nous posons en principe que la paroisse sera ce que la fe Curé, et déjà pour illustrer ce principe nous avons des exemples nom breux. Nous connaissons plusieurs paroisses où le Curé, avec un infatigable, s'est appliqué à propager la communion fréquente et tidienne, en employant la méthode *intensive* que signifient ces mots décret de 1905: *Crebris admonitionibus multoque studio....* rappelant à tous et avec soin les dispositions nécessaires mais suffisantes pour munier avec fruit, et répondre ainsi au désir ardent du Cœur de Jé Il a fait connaître et apprécier les immenses trésors du saint sacri de la messe; il a pressé ses paroissiens de ne pas négliger ce trésor est à leur disposition, et leur a proposé que, au moins un ou deux m bres par famille assistassent à la sainte messe chaque jour; il leur a comprendre que selon l'esprit de l'Eglise, sacrifice et participation sacrifice ne doivent jamais être séparés, et d'avance il a réfuté les rai futiles et détruit les vains prétextes que l'on se donne pour négliger et l'autre.

Aujourd'hui, dans ces paroisses, l'on communie. Les vains scrupules ont disparu et la famille est devenue un des milieux les plus favorables pour l'enfant en vacances. Il y a là un père et une mère qui aiment la communion fréquente et y encouragent leurs enfants, car ils en compris la souveraine importance ou mieux la nécessité. Il y a des des frères et des sœurs qui assistent à la sainte messe tous les jours et font très souvent la sainte communion. En un mot, il y a des con et des exemples, et chose très consolante, l'enfant qui y passe ses va cances communie comme pendant l'année. C'est vraiment le cas de rappeler ces paroles de saint Pie V: *"Qu'il y ait des bons confesseurs et ce sera la réforme complète de tous les chrétiens."*

Dans notre cas donc, il faut que par la voix du prêtre, les parents

soient bien instruits sur leurs devoirs envers leurs enfants. Ils doivent seconder le prêtre dans ses efforts, surveiller leur enfant pendant les vacances, le diriger par une sage discipline et une régulière distribution de son temps, car rien ne lui serait plus funeste que de l'abandonner à lui-même, à ses caprices, aux inclinations de sa nature. Trop de liberté amènerait chez lui, et à courte échéance, la ruine morale. Pendant l'année, l'enfant a travaillé, il est un peu fatigué, c'est vrai, mais la conclusion est-elle qu'il ne peut, qu'il ne doit pas se lever le matin pour assister à la sainte messe? Il semble bien que ce sont là des prétextes invoqués par un amour mal entendu et qui cachent presque toujours un manque de piété et de foi.

Non, ce n'est pas causer un dommage à la santé de l'enfant que de l'éveiller le matin pour qu'il assiste à la messe et y communie selon sa dévotion. Si l'enfant se lève à une heure raisonnable, après s'être couché de même, sa santé n'en sera que meilleure, car un sommeil pris à des heures régulières et un lever qui évite la mollesse du matin, constituent une des meilleures lois de l'hygiène physique et morale.

Grâce à ce travail, nous avons vu des parents comprendre leur devoir vis-a-vis de leur enfant et devenir un aide puissant pour le Curé. Aujourd'hui, ils secondent ses efforts et complètent son œuvre. Ils sont convaincus que leur enfant allant baigner les premiers instants de sa journée dans l'amour et le sang de Jésus, sera une joie pour toute la famille; ils sont débarrassés des fausses idées relativement à la communion fréquente et se gardent bien d'invoquer comme arguments la légèreté et l'irréflexion du jeune âge ou le danger des abus; ils n'osent plus dire à l'enfant qu'il en a assez fait pendant l'année et que Dieu ne lui en demande pas autant pendant les vacances ; ils comprennent que c'est le Pape, que c'est Jésus lui-même qui invite les enfants à venir à lui, disant à tous: *Laissez-les venir à moi, je les aime et je les veux embrasser.*

Loin de se montrer indifférents ou de détourner leur enfant de la Sainte Table, ils le pressent doucement de s'en approcher, et l'amènent eux-mêmes à Jésus. Le régime de vie a été changé en grande partie, le reflet de mondanité a fait place à un esprit profondément religieux, et ceux dont la fortune le permet prennent encore les moyens pour passer d'agréables vacances, mais tout en s'éloignant un peu des villes pour respirer l'air pur des campagnes, ils aiment à choisir un endroit près d'une église ou d'une chapelle, afin que la distance ne devienne pas un obstacle pour ceux de la famille qui aiment à communier souvent. En ceci, rien d'étonnant, quand on se rappelle que Jésus peut toujours subjuguer les cœurs et en renouveler l'esprit, et qu'il n'est pas plus difficile de soumettre ces familles au joug doux et suave de la vie chrétienne, qu'il ne le fut autrefois de faire pénétrer l'esprit de sacrifice et d'abnégation dans les milieux païens et jusque dans les familles des puissants de la Rome des César et des Néron.

Cependant le prêtre, dans le ministère, n'a pas encore satisfait à toute l'étendue de son devoir quand il s'est efforcé de préparer à l'enfant un

milieu eucharistique. Il importe en effet de le remarquer, cett[e in]fluence du milieu n'aura pas sa pleine efficacité, ne recevra pas sa [per]fection et son complément, si *le curé* ne porte pas *personnellement* [à] l'enfant, pendant ses vacances, un intérêt particulier. Je dis même [que] si son zèle ne va pas jusque là, les premiers efforts déployés dans [l'ac]complissement de ses devoirs, ne seront pas suffisants pour faire po[rter] des fruits abondants.

Nous prêtres, nous sommes les coadjuteurs de Dieu dans le mo[nde] et quand il s'agit de former cette classe d'élite, ces citoyens intègr[es qui] devront diriger la société et protéger les droits imprescriptible[s de] l'Eglise, le curé dans sa paroisse a sa très large part de travail à la [tâche]. De concert avec ceux qui se dépensent dans une maison d'éducatio[n, il] doit faire, de la jeunesse surtout, l'objet particulier de son zèle, pen[dant] le temps des vacances, puisque tous l'admettent, cette époque est [sou]vent désastreuse. Or, pour donner à la jeunesse cette attention p[arti]culière et être vraiment un prêtre selon le cœur de Pie X, il faut q[u'il] trouve des moyens pour multiplier son action et assurer son influ[ence] auprès d'elle.

Le temps est venu où pour conserver le précieux héritage de foi [que] nous avons reçu de nos pères, il nous faut le disputer à un ennemi [qui] est à nos portes, que dis-je, qui est au milieu de nous. Pour que [les] avantages soient de notre côté dans cette lutte, il faut nous prép[arer] des influences puissantes et des dévouements généreux; pour [cela] sachons nous-mêmes nous dévouer sans compter. (1)

Vous donc qui avez la charge des âmes dans une paroisse, si en [plus] de votre action auprès des parents, vous vous appliquez à connaître [l'en]fant de nos collèges pendant ses vacances, si vous l'attirez à vous en [lui] témoignant de l'intérêt, si vous l'engagez souvent à être fidèle à ses [pra]tiques de piété, si, selon les circonstances, vous lui parlez de ses devo[irs] et un peu de son avenir, s'il comprend, s'il sent que vous l'aimez p[our] son âme et par amour pour l'Eglise et le sang de Jésus, en un mot, [si] vous vous appliquez à le diriger en gagnant d'abord sa confiance, il ...

---

(1) Ne dites donc jamais : j'ai fait mon devoir, maintenant advienne q[ue] pourra, je demeure tranquille. Je serais tenté de répéter ici cette parole qu'un apôtre adressait un jour aux prêtres de son pays : " J'ai fait mon devoir. Oh ! " cette parole n'est pas de l'Evangile. Jésus-Christ même n'a pas parlé ainsi [de] " ses bourreaux. J'ai fait mon devoir ! qu'est-ce que cela ? Le devoir c'est si " froid, c'est glacial comme la terre. Aujourd'hui ne calculons pas tant, agiss[ons] " davantage. Que l'on forme les jeunes prêtres à la science et à la parole, mais " aussi qu'on les forme à l'action. Le monde nous dit : Vous êtes prêtres et " vous tenez la France dans vos mains, vous avez jusque dans le dernier village " un homme instruit ; *si vous saviez, si vous vouliez, vous pourriez nous écraser* " Eh bien ! sachons et voulons, non pour écraser qui que ce soit, Dieu nous [en] " garde ! mais pour essayer de les sauver tous. (Abbé Mullois, Industries du zèle " sacerdotal, t. I, C. I, p. 6) " Nous pourrions peut-être rappeler ici l'opportunité de ces paroles de Léon XIII, dans son Encyclique aux Evêques d'Italie, le 8 décembre 1902 : " Nous désirons que vers la fin de leur éducation dans les Sém[i]" naires, les aspirants au sacerdoce soient instruits comme il convient, des do" cuments pontificaux concernant la question sociale et la démocratie chré" tienne." L'Abbé J. Tustes a traité cette question dans deux tracts de l'action populaire.

à vous et nous ne craignons plus pour lui. Vous le verrez à la Sainte Table souvent pendant la semaine, et votre récompense sera d'avoir fortement contribué à faire un grand chrétien.

Et pour dire toute notre pensée, pourquoi, dans l'intérêt de l'œuvre que nous poursuivons, ne nous serait-il pas donné de voir partout ce que nous constatons déjà en plus d'un endroit. Les élèves étudiants pourraient avoir des *relations plus fréquentes avec le curé*, qui pour exercer sur eux une surveillance et une influence plus efficaces, les inviterait quelquefois à prendre un repas au presbytère, et saurait organiser de petites réunions d'amusements auxquelles seraient invités tous les élèves de la paroisse. Il y a là un excellent moyen pour le pasteur, de multiplier son action bienfaisante dans la paroisse et surtout auprès des jeunes gens. (1)

De plus, une union intime et sacerdotale entre les prêtres de l'enseignement et ceux du ministère devra produire les meilleurs résultats au point de vue qui nous occupe. Les premiers pourront communiquer aux seconds des renseignements utiles et réciproquement. Ceci aurait pour effet de réchauffer le zèle de tous, et de mettre en lumière les différents moyens d'action auprès de la jeunesse. Pour entretenir ces bons rapports, les prêtres de l'enseignement pourront profiter du temps des vacances pour visiter les curés et les élèves eux-mêmes. Il est certain que ces derniers seront touchés de l'intérêt qu'on leur porte, et par conséquent encouragés dans leurs bonnes résolutions.

Comme conclusion, nous croyons que grâce à l'action des curés et des parents, il est possible que les vacances soient vraiment pour nos élèves les jours de repos passés dans la pratique de la vertu. Ceux donc qui demeurent dans le voisinage de l'église seront l'édification de tous par la fréquentation de la Sainte Table, et si quelques-uns étaient pressés par le travail ou les occupations, ils seront moins longtemps dans l'église, mais ils ne se priveront pas pour cela de la divine nourriture, car quand on est pressé ou en voyage, on reste moins longtemps à table, mais on ne se prive pas pour cela de manger.

J'arrive à la question de *la distance de l'église*. Nous sommes ici dans le Nouveau-Monde. Notre pays s'étend entre les deux océans qui forment à 1.500 lieues de distance l'un de l'autre, et la population est loin d'être aussi dense que dans la vieille Europe. Il y a, répandu dans nos campagnes, un peuple actif et laborieux qui fournit à nos collèges

---

(1) N'oublions pas que dans ce travail de surveillance et d'encouragement, le curé pourra, avec avantage, mettre à profit le zèle et l'intelligence de son vicaire. Ce dernier, en effet, comme tout prêtre de Dieu, aime les âmes, et son âge relativement peu avancé, lui permet de consacrer aux œuvres qu'il entreprend, une plus grande somme de travail et de dévouement. S'il est en même temps directeur d'un cercle de jeunes gens, A.C.J.C. ou autre, à ce titre encore il pourra rendre de grands services à notre cause, non seulement en protégeant l'enfant, par des moyens que lui suggérera son zèle, contre toute influence mauvaise et en le soutenant dans ses résolutions, mais encore en l'intéressant aux affaires du cercle.

près des deux tiers de nos élèves pour l'enseignement secondaire, et élèves, pendant les vacances, se trouvent séparés de l'église par une tance qui varie de deux à cinq et même à huit milles. Pour eux, généralement impossibilité phys. ..e de venir très souvent à l'é mais, remarquons-le bien, tout n'est pas dit quand on a prononcé ce

Si l'enfant de nos braves familles de cultivateurs manifeste le de faire souvent la sainte communion, et si les parents qui ont cons la vieille foi des ancêtres, ont été formés par le pasteur selon l'espri Pie X, l'on verra, n'en doutons pas, l'enfant s'approcher souvent de Table Sainte, et cela malgré une distance parfois considérable. (1) n'en veux pour preuve que le fait suivant: Il y a telle paroisse qu connais, où le curé s'est appliqué avec zèle à former l'esprit de sa po lation à la communion fréquente. Aujourd'hui les familles éloign de l'église se rendent au village parfois les jours de semaine, mais s tout les dimanches et les jours de fête un peu avant l'heure de la gran messe, afin d'y faire la sainte communion. Cette paroisse est form d'une population rurale, le village est composé de quelques mais seulement, et cependant chez ces rudes mais honnêtes laboureurs, nombre des communions pendant les trois dernières années, a augmen de 300 %, ce qui donne une moyenne de 20 communions par perso pour l'année 1909, lorsque cette moyenne n'était que de 5 communion par personne en 1907. Il va sans dire que parmi ces personnes, au éloignées de l'église, plusieurs font, en moyenne, plus qu'une commun par semaine. Ce fait prouve d'abord que la communion fréquent quotidienne est une chose pratique pour tout le monde, mais ne prouv t-il pas aussi d'une manière évidente que ceux de nos élèves qui seraie enfants de familles vivant dans de semblables paroisses, pourraient fa la communion hebdomadaire et même plus qu'hebdomadaire?

Il se présente la difficulté mentionnée dans la première partie. Po obtenir un semblable résultat, il faut que l'*armoire du bon Dieu* soit to jours ouverte selon les besoins des âmes, mais ce qu'exige ce besoin d âmes, en quoi consiste-t-il? Il s'agit de la distribution de la comm nion, le dimanche, dans les paroisses. Voici, je crois, une solution la question.

---

(1) L'on me citait dernièrement plusieurs cas de communions quotidien faites dans les paroisses par des personnes assez éloignées de l'église, entre aut celui-ci. Pendant le catéchisme de première communion le curé et le vica avaient bien expliqué aux enfants le désir de Notre-Seigneur de les voir c munier tous les jours. L'un d'eux comprit ce désir de Jésus. Il demeurait un mille de l'église, et cependant les temps pluvieux de l'automne et les fro de l'hiver ne l'ont pas empêché de faire à pied tous les jours cette distanc un mille pour faire la sainte communion. Il est aujourd'hui dans un sémina et il continue sa bonne pratique.

Dans une autre paroisse, le curé a eu le bonheur de voir ses enfants de p mière communion, au nombre de 56, revenir tous les jours à la sainte Ta pendant près d'une semaine, et cela malgré la distance de 6 à 7 milles qu obligeait quelques-uns à partir de la maison à 4 ou 5 heures du matin. To venaient à pied. On est souvent étonné des merveilles produites par l'Euchari chez les enfants. D'autres cas pourraient être cités.

En premier lieu qu'il soit bien entendu et bien compris que la sainte communion sera toujours distribuée *à des heures déterminées et invariables.* Cette condition parait essentielle pour le progrès de l'œuvre.

L'heure de cette distribution peut varier suivant les lieux, mais nous pouvons dire que dans les paroisses où le curé est seul, la distribution à toutes les heures depuis 6 heures, et immédiatement avant la grand'messe serait convenable. Dans les paroisses où il y a plusieurs prêtres, la distribution pourrait avoir lieu avant et pendant la messe basse, et ensuite à toutes les demi-heures. Cette distribution à toutes les demi-heures a lieu même dans des paroisses où le curé est seul.

En relation très intime avec cette question de la communion avant la grand'messe, il y a celle du nombre de confessions qu'il faudra entendre le dimanche matin. Ici nous nous contentons de dire que, avec le temps, nous pourrons amener les fidèles, en très grand nombre, surtout ceux des villages, à prendre pour habitude de se présenter à confesse les jours de semaine, lorsqu'ils croiront devoir le faire, de manière que le dimanche matin, ils n'aient qu'à se présenter pour recevoir la sainte communion. Une semblable pratique supprimerait de beaucoup la fatigue des confessions le dimanche matin, dans les paroisses où le curé est seul. N'ayant que les confessions de personnes éloignées de l'église, le travail ne serait pas trop considérable. [1]

Grâce à ces mesures, le pasteur comme autrefois le saint curé d'Ars, aura le bonheur de voir ses paroissiens venir en grand nombre, faire ce que l'on a si bien appelé *le bon repas du dimanche.* Et s'il a le bonheur d'avoir des enfants de nos maisons d'éducation dans sa paroisse, sa consolation et sa récompense seront de les voir s'approcher souvent de la Sainte Table, et marcher sous le regard de Dieu.

Cependant, il ne faut pas oublier que, d'un autre côté, l'enfant doit entrer en vacances bien préparé pour les différents devoirs et obligations que réclament son âge et sa condition. Or, *cette préparation, c'est au collège qu'il la recevra.* Nous touchons ici aux devoirs du prêtre éducateur, et certes, nous pouvons le dire, la part de travail qui incombe à ce dernier n'est pas la moins délicate. En premier lieu il importe de se bien rappeler que dans une maison d'éducation, il faut que chaque prêtre, directeur, surveillant ou professeur, soit bien convaincu qu'il a une œuvre à faire. Il faut qu'il se pénètre de l'importance de sa mission et qu'il voie ouvert devant lui le champ d'apostolat le plus beau et le plus fertile: *l'âme et le cœur du jeune homme.*

Il y a tout d'abord, une préparation éloignée qui se fait pendant l'année qui consiste à discipliner l'enfant de manière à le faire entrer dans la vie avec des convictions. Pour cela, il faut se servir de la mé-

———

(1) Voir la lettre pastorale de Mgr Archambault sur la communion fréquente publiée dans les annales des Prêtres Adorateurs, 1909, p. 162.

thode de ***spontanéité*** **de préférence à la mé··de d'*autorité*** (1) c'es
dire qu'il ne faut pas mettre comme dans un moule l'intelligence n
encore formée du jeune homme et d'riger exclusivement par voie d'a
torité sa volonté qui en est à ses premiers essais. A l'intelligence
faut montrer la lumière et ouvrir des horizons; à la volonté il faut i
quer une direction et provoquer son activité pour que d'elle-même
se détermine à faire ce qu'il y a à faire. Pour cela il faut rappe
souvent à l'enfant les paroles si lumineuses du décret de Pie X.
communion quotidienne est le vœu le plus ardent de Notre-Seign
de l'Eglise, et le régime normal du chrétien en état de grâce. L
sultat principal à obtenir par la communion quotidienne est le triom
sur la convoitise et la préservation des péchés mortels. On fait a
de la communion quotidienne une question pour l'intelligence d'abo
ensuite, on invite l'enfant, on le presse doucement pour qu'il fasse l'
périence de ce régime, et bientôt on est en état de lui faire toucher
doigt la vertu puissante du Sacrement.

Concurremment, il faut s'appliquer à développer dans l'enfant le
timent de l'honneur et de la responsabilité personnelle, à allumer
cette jeune âme la flamme de l'apostolat, le désir de faire du bien
se dévouer pour une cause sainte: l'*Eglise du Christ qui a besoin d*
fenseurs de tout âge et de toute condition. Vivant ainsi, l'enfant p
dra conscience des énergies que renferme son être, il s'appliquera à
diriger, il vivra sa vie de collège, il ne la subira pas.

---

(1) Voir *Le Père Lacordaire et les jeunes gens*", par le Père Noble,
p. 66.
"Un jeune homme qui ne délibère jamais, qui ne choisit jamais, qui est pa
"sif dans tous ses actes, ne sera propre un jour qu'à obéir lâchement a
"hommes et aux choses qui le domineront par l'effet du hasard. (Lettres à
jeunes gens, 32e lettre).

L' "Apôtre de Marie" s'est demandé, tout dernièrement, comment il fa
préparer, façonner un jeune homme en vue de l'avenir. Sa conclusion nous
ainsi rapportée dans la Revue Augustinienne, t. 16, p. 644.

"Il faut avant tout enraciner dans l'âme du jeune homme une foi à t
"épreuve, un esprit qui ait en quelque sorte à l'état d'instinct le sens cathol
"et sache faire rapidement les triages nécessaires, rejetant les éléments in
"milables ou même nuisibles et organisant les éléments utiles. Nous ne po
"empêcher une foule d'idées plus ou moins dangereuses d'arriver aux espr
"les formations de serres chaudes sont un leurre aujourd'hui. Façonnons d
"les esprits de manière qu'ils résistent au choc inévitable. Il faut élever
"conséquence les esprits, non pas *en plein air*, mais pour *le plein air*, non
"la liberté effrénée, mais *pour* la liberté. Les objections présentées par l
"n'au·nt rien de dangereux pour l'âme ni l'esprit. Les difficultés du mo
"conduiront à donner un enseignement aussi complet que possible, fondé sur
"grands principes et illuminé par leurs expériences successives. De cette l
"mière, la vérité, mêlée à leur vie concrète, leur apparaîtra plus claire, plu
"vante, ils l'aimeront comme une chose personnelle, comme leur vérité,
"défendront contre toute attaque, car ils se sentiront attaqués et contr
"en elle.

"Faites en sorte, dit Mgr Baunard, que les jeunes gens qui sortiront de vos
"mains aient la tête dans la lumière, le cœur dans la charité et la conscien
"dans la force."

Cependant, le prêtre éducateur n'oubliera pas que, quel que soit le milieu d'où il part et celui où il va, l'enfant reste toujours avec les faiblesses de sa nature, surtout celles qui sont inhérentes à son jeune âge. Pour cela il a besoin d'être aidé, stimulé par des moyens qui l'accompagnent et qui soient pour lui une sauvegarde jusque pendant les vacances. Voici ces *différents moyens* qui tous semblent pratiques et efficaces.

La retraite de fin d'année. — Nous recommandons fortement de terminer l'année scolaire par une petite retraite, pendant laquelle, si on ne l'a fait d'avance, on rappellera aux élèves les dangers des vacances, et l'importance pour un jeune homme de conserver son cœur pur pendant ces jours et de se donner à lui-même une preuve de la sincérité et de la vitalité de sa vie chrétienne. Puis, afin de soutenir encore plus efficacement sa volonté, on aura recours aux moyens suivants:

Correspondance avec le directeur de conscience. — Comme il y a obligation pour le confesseur, au moins dans une certaine mesure, de préserver ses pénitents, même pendant les vacances, les confesseurs dans les collèges pourront insister auprès d'eux, afin de les déterminer à leur écrire deux ou trois fois pendant les huit ou neuf semaines de vacances. Dans ces lettres, les enfants pourront dire comment se passent les vacances; quelles sont leurs occupations; ils pourront parler de leurs joies, de leurs peines, surtout ils devront dire s'ils sont fidèles à leurs résolutions de communier un certain nombre de fois chaque semaine ou chaque mois. Bien entendu, le confesseur se fera un devoir de répondre sans retard à ces lettres, rappelant à son pénitent certains conseils et l'assurant que cette correspondance est sous un secret inviolable. Ce moyen a donné d'excellents résultats.

Distribution d'un Billet-Souvenir. — Le moyen qui est peut-être le plus efficace est la distribution d'un billet-souvenir, sur lequel se trouvent résumés les principaux devoirs de l'élève en vacances et sur lequel aussi l'enfant écrit le nombre de communions qu'il s'engage librement et spontanément à faire pendant chaque semaine ou chaque mois. Cet engagement ne doit pas être pris à la légère. Il doit être approuvé par le confesseur qui ne permettra pas à l'élève de le signer s'il prévoit que son pénitent sera forcé d'y manquer à cause de circonstances indépendantes de sa volonté. L'enfant pourra montrer ce billet-souvenir à ses parents dès les premiers jours des vacances et leur exprimer son désir d'y être fidèle. Ces images conservées avec soin, seront pour l'élève rendu à la fin de ses études un "aide précieux" pour faire sa retraite de vocation.

Billet de confession. — Le directeur du collège devra insister sur la nécessité d'apporter au retour des vacances, un billet de confession pour chaque mois. Bien entendu, ceci n'indiquerait qu'un minimum de confessions.

Le tableau-carte. — C'est une heureuse combinaison des deux moyens qui précèdent, et qui consiste en une carte spéciale sur laquelle est ré-

servé un petit carré blanc pour chaque jour du mois. L'enfant n'a ... faire une croix dans le carré qui correspond au jour de sa commun... et à renvoyer, chaque mois, sous enveloppe, cette carte à son directeu... conscience en y ajoutant quelques mots, s'il le veut. Comme on le v... ceci peut tenir lieu de la correspondance, qui se trouve rendue facile p... ce moyen, et de billet de confession. Bien entendu, l'engagement do... nous avons parlé sous le titre de billet-image, demeure requis et ... serve son efficacité.

Apostolat spécial dans les cercles et les congrégations de la S. Vi... — Les directeurs des cercles de l'A.C. J. C. dans les collèges, pour... s'appliquer, à la veille des vacances surtout, à faire une propaga... parmi les membres du cercle. Ils y développeront l'esprit d'aposto... et les nobles ambitions. Pour cela rappelant souvent aux membres ... but de leur association et les moyens de l'atteindre, ils leur demander... d'affirmer pendant les vacances leurs principes de vie chrétienne et ... semer abondamment par le bon exemple. Le directeur de la congrég... tion de la Sainte Vierge (1) pourra employer la même méthode. S'... a un cercle déjà formé dans la paroisse, le directeur de ce cercle, comm... nous l'avons indiqué plus haut, y recevra les étudiants avec une attent... spéciale.

Recommandations aux parents. — L'attention des parents pourr... être attirée d'une manière particulière, par une lettre circulaire, m... surtout par une exhortation publique à la fin de l'année, sur l'oblig... pendant les vacances, et de ne pas laisser ses caprices et ses passio...
pendant les vacances, et de ne pas laisser ses caprices et ses passio...
prendre l'empire sur lui par suite d'un manque de surveillance ou d'... indulgence trop débonnaire: en un mot de seconder les efforts du cur...

Enfin, avant de partir pour les vacances, le directeur de consciènc... dira à l'enfant: En arrivant dans votre paroisse, allez en toute confian... vers les prêtres qui sont là, faites-vous bien connaître comme écolier, ... si vous avez besoin d'aller à confesse, allez les trouver sans gêne à l'ég... ou même au presbytère, toujours vous serez le bienvenu. Le prêtre é... cateur, de son côté, se fera un devoir de continuer l'exerc... ministère auprès des jeunes gens qui passent les vacan... nage du collège en leur procurant l'avantage de s'y con... semaine comme pendant l'année, et même plus souvent si le ... fait sentir.

Avec la formation acquise au collège, muni de ces moyens qui lui ra... pelleront ses résolutions et ses obligations, vivant dans un milieu fa... lial favorable, objet de la sollicitude paternelle du curé et sous la s... veillance éclairée de parents chrétiens, l'enfant ne perdra pas ce q... avait acquis au collège. Son apathie naturelle sera secouée, sa nég... gence vaincue, les mauvais compagnons éloignés; il sentira naître d... son âme un noble idéal, de pures et fortes aspirations qui chasser...

---

(1) Lire un article intéressant sur les congrégations de la Ste-Vierge da... les collèges, paru dans les "Etudes", 20 novembre 1905.

le respect humain, et les vacances ne seront pour lui que la continuation des efforts, des luttes, des victoires de l'année. Pour obtenir ces heureux résultats, il faut et il suffit qu'il y ait de toutes parts, une action commune, uniforme, méthodique, et pour cela il faut que tous soient convaincus de l'importance du travail qu'il y a à faire et de la possibilité d'obtenir un résultat pratique.

Nous avons fini, il ne nous reste plus qu'à exprimer les *vœux* suivants :

1° — *Que les directeurs et professeurs des maisons d'éducation s'appliquent pendant l'année, à donner à leurs élèves, une formation en vue des vacances, et qu'ils organisent la croisade de la communion fréquente et quotidienne pendant les vacances, en employant ceux des moyens indiqués qui leur paraîtront les plus convenables.*

2° — *Que le curé fasse connaître aux enfants l'intérêt particulier qu'il leur porte, et rappelle souvent aux parents le concours qu'ils doivent lui donner pour assurer la persévérance des enfants durant les vacances.*

* * *

Après M. l'abbé Camirand, M. l'abbé *Deschamps* vient entretenir l'assemblée de l'« Education Eucharistique des Sourdes-muettes » :

NOTES SUR L'EDUCATION EUCHARISTIQUE DES SOURDES-MUETTES

Me sera-t-il permis, au commencement de ce travail, de faire remarquer que cette question de l'éducation eucharistique des sourds-muets n'a jamais été traitée dans les Congrès Eucharistiques précédents, et que cet honneur était réservé à notre pays et à notre chère ville de Montréal en particulier ?

Et pourtant, dans le monde entier, même dans les milieux non catholiques, on se préoccupe de l'enseignement des sourds-muets. Naturellement placés à un tout autre point de vue que nous, ils n'ont souci que du développement intellectuel et moral et de la formation de citoyens, et ils mettent en œuvre toutes les ressources que peut fournir la science pédagogique la plus étendue pour arriver à ce but.

Nous qui avons outre cette fin légitime des aspirations beaucoup plus grandes, plus nobles et plus saintes, celles de développer chez ces déshérités avec le sens intellectuel et moral, un sens religieux aussi parfait que le permet leur infirmité ; n'avons-nous pas le devoir de ne rien négliger pour assurer à ces âmes en détresse le moyen de participer aux inappréciables bienfaits de la religion et particulièrement de l'Eucharistie, centre de la vie des âmes ? Or, si entre les catholiques et les non-catholiques le point de vue est différent, les moyens de formation sont identiques, savoir : transplanter l'enfant sourd-muet de sa famille dans un milieu plus favorable à l'éclosion d'une intelligence normale à

la vérité, mais dépourvue des moyens les plus propres à se manifester, la communication avec ses semblables. Ce milieu, c'est (1) l'institution des sourds-muets et (2) des sourdes-muettes, et puisqu'il s'agit de formation chrétienne, j'ajouterai : c'est l'école dirigée par ces religieux et ces religieuses, que des études spéciales, s'ajoutant à une sublime vocation ont rendus plus aptes que tous autres à ce genre d'enseignement. Je laisse de côté tous les préliminaires de la formation intellectuelle et morale que reçoit l'enfant en arrivant à l'Institution : efforts des institutrices à remplacer aussi exactement que possible la sollicitude et le travail maternels, puis, le rapprochement de la parole connue avec l'idée qu'elle représente ; surtout le développement du désir d'apprendre par mécanisme physiologique, ce qui se présente directement à l'intelligence de l'entendant parlant. Ce mécanisme ne crée pas de faculté spéciale chez l'enfant, il ne sert qu'à découvrir ce qui était caché chez lui et arrêté dans son épanchement au dehors, par sa malheureuse infirmité. Car comme le dit si bien de Gerando : “Le sourd-muet possède le germe de tous les sentiments, de toutes les affections, comme dans son entendement il y a le foyer de la raison.” En supposant donc acquises déjà par l'enseignement journalier, un certain nombre de connaissances matérielles auxquelles se joignent quelques idées abstraites et spirituelles que le maître ou la maîtresse ont pu faire pénétrer par le moyen des signes extérieurs, tels que l'alignement, représentant l'obéissance à un règlement et à une autorité ; l'entrée à la chapelle en silence, la génuflexion, l'inclination de la tête, comme manifestation du culte ou du moins de respectueux sentiments à l'égard d'un être supérieur tout-puissant et qui voit tout, tout cela, dis-je, supposé acquis, voyons par quels procédés aussi simples que naturels, on peut commencer l'éducation eucharistique du sourd-muet.

La première pensée qui se porte sérieusement vers le tabernacle chez les sourds-muets et le premier désir qui naît dans leur âme de recevoir Jésus-Hostie, viennent d'abord de la constatation du bonheur sensible chez les autres le jour de la première communion. Avec le sens d'observation qu'on leur connaît, ils ont vite aperçu chez les privilégiés de la communion la transformation qu'a opérée le sacrement. Ils ont remarqué chez les uns, outre le reflet joyeux de la physionomie qui marque le bonheur de l'âme, mille indices révélateurs des grandes choses qui viennent de s'opérer en eux : la modestie du maintien, du regard, le recueillement et le silence, la douceur et la charité dans les rapports, surtout la réforme de la conduite. De telle sorte que s'ils trouvent chez quelques-uns un manque d'harmonie entre le grand acte accompli et la conduite ordinaire de la vie, ils en demeurent surpris et scandalisés. Leurs regards, lorsqu'ils rencontrent une de ces inconséquences semblent dire à tous : Eh quoi ! voilà un jeune homme ou une petite fille qui a communié et tout le fruit de sa communion se résume à cela ? Comment peut-il donc agir ainsi ?

---

(1) Institut des Clercs Viateurs, St-Louis, Montréal.

(2) Institution des Sœurs de la Providence, 595, rue St-Denis, Montréal.

En même temps qu'il constate facilement (sans pourtant s'en rendre bien compte) les effets de la communion dans l'âme et dans la conduite, le sourd-muet, va se mettre immédiatement à l'œuvre pour opérer chez lui-même ce qu'il voit avoir été chez les autres la condition de l'admission au banquet eucharistique. Et alors, il n'est pas d'effort qu'il ne fasse pour corriger ses défauts et acquérir les vertus préparatoires au sacrement. C'est chez lui comme chez tous les autres, la manifestation la plus claire de l'ardent désir qui remplit son âme, et qui les fait dès longtemps avant la fin de leur préparation, solliciter la faveur désirée par d'instantes prières et même avec des larmes. C'est ce désir que l'instituteur va exploiter pour inculquer à l'enfant la formation religieuse et eucharistique. Il n'est pas de détails inutiles, et le maître compétent trouvera toujours matière à enseignement là où d'autres ne trouvaient rien à relever ou à reprendre. Il va sans dire qu'une connaissance approfondie des lois pédagogiques et psychologiques est nécessaire en cela, et on ne doit rien négliger pour l'acquérir. A ce souci de devenir meilleur, se joint naturellement celui d'apprendre les choses de la religion, sans lesquelles, il le sait, il ne pourrait jamais faire sa première communion. Il étudie. Les éléments de l'histoire sainte, sous la direction du maître ou de la maîtresse, lui fournissent les premières idées de Jésus Sauveur. Les récits bibliques éveillent chez le sourd-muet un intérêt qui va chaque jour croissant, et prennent dans leur vie quotidienne une forme de leçons pratiques qui vont façonner leur âme sur le divin modèle, et l'unir par anticipation à l'âme de Jésus. L'enfance de Notre-Seigneur à Nazareth, telle que l'Evangile et la foi nous permettent de l'imaginer, tous les actes du Sauveur adolescent, toutes les manifestations des vertus de l'Homme-Dieu sont successivement rapprochés de sa vie et de ses actes journaliers, et présentés à son imitation.

Puis les grandes scènes de la vie publique sont commentées en toute simplicité pour développer leur connaissance des attributs de Dieu, surtout de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté; et en faisant passer devant leurs yeux les miracles du Verbe Incarné, on a soin d'appuyer davantage sur ceux qui peuvent plus facilement exciter les sentiments de reconnaissance: tels que les guérisons des malades, la multiplication des pains, figure de l'Eucharistie. Mais c'est le miracle des miracles qui va faire l'objet d'un enseignement précis, détaillé, tout plein de la plus haute portée morale et religieuse. Le sourd-muet commence alors à comprendre tout ce qu'il peut tirer de l'Eucharistie pour la nourriture de son âme, pour le secours dans la tentation, pour l'assurance de son salut: et sa foi et sa confiance s'en accroissent davantage. De même en est-il de la prière qu'il fait alors avec plus de piété et du sacrifice de la messe auquel il assiste avec plus de recueillement, parce qu'il les comprend mieux.

Après quelques années d'une préparation aussi minutieuse qui exige du maître ou de la maîtresse tant de sollicitude et de travail, et de l'élève une correspondance de tous les instants, le sourd-muet semble parfaitement disposé à retirer de l'auguste sacrement tous les fruits que l'Eglise en attend.

En effet, si l'on a pu admirer chez lui, les effets merveilleux de transformation morale que produit le seul désir de la communion, combien plus admirables encore sont les fruits du sacrement.

Déjà pour les chrétiens fervents, possédant tous leurs sens extérieurs, l'Eucharistie est le centre de la vie spirituelle, l'école des vertus et secret de la perfection; mais ces pauvres êtres, à cause de la plus grande simplicité de leur âme, s'abandonnent plus totalement à l'influence de l'Eucharistie. Ils se livrent tout entiers et se laissent façonner comme une cire chaude selon la volonté de celui qui possède toute leur âme. La pensée de l'Eucharistie les suit partout. Ils apparaissent bien dans tous leurs actes comme placés directement sous les regards divins de Celui qui habite en eux. De là, leurs efforts constants d'observer dans toutes leurs actions et jusque dans les moindres gestes une modestie exemplaire et d'éviter à tout prix, ce qui pourrait blesser la vue de leur Sauveur caché dans leur cœur aussi bien que sous la blanche hostie. Et comme dans la vie de saint Louis de Gonzague, la plus grande partie du temps qui s'écoule entre deux communions, est employée en actions de grâces pour la première et en préparation de la seconde. Et comme aussi le disait si bien le directeur de l'Institut des sourds-muets de Montréal, le Révérend Père Cadieux: "La joie seule de pouvoir renouveler le bonheur de l'union de son âme avec le Dieu Eucharistique pousse le sourd-muet à s'approcher de la table des anges. Et cette grande action il la fait avec une préparation sérieuse et avec un profond respect."

La communion quotidienne est en usage parmi les élèves actuels. Avec ce secours, il n'est aucun sacrifice qu'ils ne puissent accepter généreusement. Plaire à Jésus et sauver leur âme étant leur unique préoccupation.

Après la sortie de l'Institution, il faut avouer que cet amour de la sainte communion s'affaiblit chez un grand nombre de nos élèves. A-t-on remarqué pareille diminution de ferveur chez ceux qui entendent? Peut-être. En tout cas, ne voyant pas leurs parents et leur voisinage aussi réguliers à la Table Sainte que leurs maîtres et maîtresses et leurs condisciples et compagnes, obligés de se lever de bonne heure, après avoir le soir précédent veillé sans doute plus tard qu'à l'école, ne trouvant plus un règlement déterminé et un moniteur pour régler ce lever, forcés ou de gagner leur vie, ou de prendre soin du ménage et d'une famille naissante, ou bien encore, rencontrant certaines gênes ou difficultés à faire leur confession à un prêtre peu habitué à leur langage, ils négligent peu à peu, malgré les avertissements et les conseils, la réception de la sainte Eucharistie. Il faut dire toutefois que plusieurs communient tous les mois, d'autres tous les quinze jours, un certain nombre chaque semaine, et quelques heureuses exceptions plusieurs fois la semaine et tous les jours. La vraie école de la vertu et du devoir, c'est donc la très sainte Eucharistie.

On trouve enfin chez le sourd-muet et la sourde-muette le digne couronnement de cette vie de foi et d'amour envers l'Eucharistie dans une mort joyeuse et douce qui fait l'admiration de tous ceux qui en sont

témoins aussi bien que la consolation des maîtres et des maîtresses de ces infortunés.

Ces quelques remarques suffiront pour faire comprendre avec quel enthousiasme et quelle joie profonde, les sourds-muets et les sourdes-muettes ont accueilli la nouvelle du décret de notre Saint Père, Pie X, sur la communion fréquente. Communier tous les jours est pour nos chers enfants le suprême bonheur et véritablement le commencement du ciel.

Vœux :

Comme l'expérience prouve que les élèves sourds-muets, une fois sortis des Institutions sont plus exposés que d'autres à perdre de leur ferveur et de leur amour envers l'Eucharistie, je me permets de formuler les vœux suivants :

I. *Que l'attention la plus grande soit donnée aux sourds-muets et sourdes-muettes des paroisses dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, en leur facilitant et la confession et la communion.*

II. *Que Messieurs les Curés aident de toute leur influence, les professeurs de l'une et de l'autre Institution dans les tentatives souvent infructueuses qu'ils font auprès des parents pour retenir le plus longtemps possible les élèves en classe, et leur donner ainsi une formation eucharistique plus solide et plus durable.*

III. *Que partout, autant qu'ils le peuvent, ils veuillent bien aider également de leurs conseils et de leur influence, les parents, pour les déterminer à faire instruire leurs enfants sourds-muets dès que l'âge le leur permet et contribuer ainsi à leur faire connaître plus tôt le Dieu de l'Eucharistie.*

Enfin, une autre section, intéressante elle aussi, de l'enfance chrétienne, est celle dont nous entretient le *R. P. Badet*, clerc de St-Viateur, en traitant de :

LA FORMATION DES ENFANTS DE CHŒUR

Si la sainte Eglise permet de suppléer par des enfants de chœur, aux clercs nécessaires pour les fonctions sacrées, c'est qu'elle rencontre facilement, en effet, dans l'enfance, sinon la gravité et le sérieux, du moins l'innocence et la piété que réclament nos sublimes mystères.

Cependant, si personne ne parle à ces enfants de la dignité de leur rôle, si personne ne leur enseigne à le remplir pieusement, si en un mot ils sont livrés à eux-mêmes, bientôt ils se *familiarisent* avec les choses les plus saintes, et deviennent les plus dissipés et les plus turbulents des enfants de la paroisse. Trop souvent c'est l'appas seul de quelques sous à gagner, et non la piété, qui les attire à l'église. Aussi les voit-on parfois exécuter avec routine, sans tenue, leur angélique ministère. Faut-il s'étonner si, dans la suite, quelques-uns d'entre eux finissent par s'éloigner de toute pratique religieuse?

Pour éviter ce déplorable dénouement d'un des plus beaux rôl l'enfance, que leur a-t-il manqué? Rien autre qu'une *formation sér* d'abord basée sur un choix judicieux, puis développée par un ens ment soigné des cérémonies, et enfin couronnée par une culture m inspirée surtout de recueillement et de piété.

1° — Choix des enfants de chœur

On doit choisir les enfants de chœur parmi l'*élite des jeunes ga* de la paroisse: leurs fonctions quotidiennes qui les rapprochent d saints mystères, leurs relations étroites avec le prêtre et l'Eucha dont ils sont les ministres subalternes, leur personne destinée à êt jour ou les lévites du Dieu trois fois saint, ou bien les chrétiens les p parfaits de la localité, sont autant de raisons graves qui incitent MM les Curés ou leurs suppléants à faire un excellent choix. (Dans ce "suppléants" nous comprenons non seulement MM. les vicaires chapelains, mais encore le religieux, religieuses et toute personne mement chargée de diriger les enfants de chœur.)

Que l'on se garde, en conséquence, d'accepter indifféremment, examen, les premiers enfants qui se présentent. Trop jeunes, ils serai inaptes à comprendre et inhabiles à exécuter les diverses cérémonies notre culte; trop âgés, ils ne pourraient pas rendre de longs servi Le plus pratique est de choisir parmi les garçonnets d'une dizaine d'an nées: le prêtre, le frère ou la sœur catéchistes apprennent alors à mieux connaître, peuvent aisément les former et les utiliser pendant quatre ou cinq années qu'ils doivent encore fréquenter l'école prima

En second lieu, ils doivent appartenir aux *familles réputées les* *leures* de la paroisse: les meilleures moins par l'aisance que par la ver "les pauvres, rappelle Bossuet, sont les véritables citoyens de bienheureuse cité que l'Ecriture Sainte nomme le royaume de Dieu d l'éternité, et par conséquent aussi de l'Eglise militante qui e royaume de Dieu dans le temps." Qu'ils entrent donc les premier que l'on évite d'écarter systématiquement des fonctions sacrées certa enfants, parce que pauvres.

En troisième lieu, ils seront *intelligents*, propres à recevoir une éducation religieuse, puis, sur appel divin, une culture littérair et théologique. Avant tout, ils se distingueront par leur *pieuse do* et se montreront attachés au prêtre, disposés à accepter son influen à suivre ses conseils.

Résumons-nous: de la soumission auréolée de piété, une intell ouverte, des parents très chrétiens, une dizaine d'années d'âge, t peuvent être, à notre humble avis, les bases de l'admission.

2° — Formation technique

Après un bon choix, il est permis de se promettre un excellent g d'enfants de chœur, si l'on veut s'adonner avec méthode à leur forma- tion technique.

La personne chargée des petits clercs doit s'appliquer à savoir exactement elle-même les cérémonies qu'elle se propose d'enseigner, puis s'attacher tout d'abord à former de bons Servants de Messe. Pour cela, elle groupe les garçons choisis, leur apprend à lire les Répons de la Messe et leur en donne le sens général et précis; ensuite, ces Répons, elle les imprime profondément dans leur mémoire, phrase par phrase, et exige toujours une *prononciation* articulée, correcte, bien accentuée.

Après quoi seulement elle aborde les *Cérémonies;* d'abord celles de la Messe basse ordinaire, pour passer à celles de la Grand'Messe. . soin de procéder du simple au complexe, du fréquent au plus ra   et d'exercer ses jeunes clercs par mouvements et évolutions répétés.

Si la série des cérémonies forme un tout trop considérable, elle la sectionne en parties restreintes, bien tranchées et faciles à distinguer des autres, et elle ne passe à la section suivante que si la précédente est retenue et suffisamment pratiquée en exercices simulés.

Pour toutes les cérémonies importantes, surtout les complexes, il est très utile d'en donner au moins une *répétition d'ensemble* au chœur et à l'autel où l'office doit avoir lieu: par ce moyen, les enfants, si faciles à se décontenancer, se familiarisent avec les lieux et les dispositions particulières du sanctuaire.

Dans ces exercices préparatoires, soit partiels, soit généraux, il faut veiller à la *tenue,* à la démarche de chaque élève, et exiger une exacte précision avec un *ensemble* parfait et des mouvements sans raideur ni gaucherie. L'enfant intelligent et avide de succès, est capable des plus surprenants efforts pour se dépouiller de ses allures rustiques et sans grâce, et donner à son maintien plus d'élégance et d'esthétique religieuses.

Mais ne perdons pas de vue que les enfants sont aussi par nature légers et oublieux. Il faut donc revenir fréquemment sur les mêmes fonctions, les mêmes cérémonies. Des *répétitions générales* s'imposent au moins chaque mois, si l'on veut obtenir et conserver une troupe stylée d'enfants de chœur.

D'abord la répétition portera sur les *répons liturgiques* que tout servant à l'autel doit savoir imperturbablement et, autant que possible, comprendre. S'il n'a pas l'intelligence des paroles latines qu'il récite, l'enfant se relâche jusqu'à en fort mal prononcer les syllabes; il accentue à faux, bredouille, coupe, omet, au point, si l'on n'y veille de près, de donner du répons le premier et le dernier mot que relie un marmottage sans signification aucune. Ailleurs il anticipe avec irrévérence sur l'officiant, — comme d'ordinaire il arrive à l'*Orate fratres",* — et déroule avec volubilité son long répons, sans avoir attendu la fin du verset.

Plus fréquentes encore sont les revisions que réclament les *mouvements,* car ils se composent de détails plus nombreux et présentent bien des complications pour un jeune cerveau. Un bon Maître des Cérémonies ne craint pas de répéter tous les mois les principales fonctions. De préférence, il choisit l'heure qui précède la Grand'Messe ou les Vêpres, selon la disponibilité du local et du temps. Bien plus, avant

un office important ou rare, devant ses enfants en habits de chœ rangés il rappelle les fautes habituelles, les remarques générales rites spéciaux à cet office, afin de rafraichir la mémoire des enfan d'attirer leur attention sur les particularités du jour.

Un autre moyen de prévenir et de combattre leur légèreté insouciance natives, et par là de stimuler leur attention, c'est d'établir en eux de l'*emulation*. Sans doute, ce sentiment trop veloppé pourrait éveiller l'envie, la jalousie, les disputes; mais con dans de sages limites et dirigé avec tact, il produit d'excellents tats. Le Maître des Cérémonies divise ses petits clercs en *trois* *principaux :* le premier comprend les grands fonctionnaires; niaire, thuriféraire; le deuxième, les acolytes et le porte-attribut troisième, les divers cérofaires. Il décrète ensuite que pour être *à passer* dans la classe supérieure, l'enfant doit s'être acquitté dignem de ses charges inférieures. Par cette disposition, il établit un conc permanent de bonne tenue et de savoir-faire parmi son petit mond se surveille et rivalise d'efforts pour obtenir de l'avancement. Et d'alimenter ce concours et d'entretenir l'émulation d'une promot l'autre, il a grand soin de former plusieurs enfants aux mêmes fonctions et d'alterner les rôles entre les membres de chaque groupe. Qu'on veuille bien mettre ces petites industries à l'essai, et l'on se convai de leur excellence et contre la routine ou la légèreté enfantines, et la vanité prétentieuse, indépendante de petits fonctionnaires sans currents: mais à la condition cependant de toujours *réserver aux* *habiles* et aux plus attentifs, les cérémonies les plus solennelles plus beaux costumes de chœur. Les enfants sont vivement sensibles à ces marques d'honneur, s'ils les voient attribuées à leur conduite et ap tudes à l'autel. Et de temps à autre, il serait habile de distri médailles, images, pieuses brochures aux plus méritants.

A ces récompenses individuelles peu onéreuses et très efficaces, dont pratiques, mais personnelles, il est bon d'ajouter des *récompenses* *tives*, accordées à la troupe entière en retour de sa bonne volonté généra par exemple, des soirées récréatives où le Directeur des enfants de s'ingéniera à trouver des jeux variés et aimés, ou à réjouir les yeux des vues instructives, faites à la *lanterne magique* ou au ciné graphe; ou encore à délecter les oreilles avides par d'agréables de phonographe, chant et musique, déclamations dramatiques miques. Et puis, la belle saison venue, on organiserait des *pique-n* ou mieux de pieux pèlerinages aux sanctuaires voisins; enfin un " *de Noël* " ou une *Fête annuelle* avec un programme attrayant et dé décernés aux plus assidus à bien remplir leurs fonctions sacrées.

En agissant ainsi, le prêtre, ou son suppléant, est sûr de s'att ses disciples toujours acessibles à ces amabilités palpables, de les r sous son influence et de leur faire aimer un ministère qui leur pr de si pures jouissances.

Mais épris du zèle de la Maison de Dieu, il ne saurait se content

apparences. Avant tout il aspire à *former la conscience*, le cœur de ses petits clercs. Aussi ne peut-il concevoir leur formation technique sans l'appuyer solidement sur son fondement naturel: sur une profonde *formation morale*.

3 — Formation morale

Chez l'enfant de chœur, cette formation doit embrasser deux dispositions spéciales: le *recueillement et la piété :* la première prépare à la seconde, et toutes deux assurent l'attention, la bonne tenue, la ferveur que demande le service de Dieu.

(a) Recueillement. — Nous devons veiller tout d'abord à ce que l'enfant n'apporte pas dans le lieu saint sa dissipation coutumière du dehors. Pour l'aider à s'en dépouiller facilement, commençons à exiger à la sacristie ou au vestiaire, ces vestibules du sanctuaire, un *silence* profond et religieux. Ne permettons ni à nous ni à personne des propos déplacés, des plaisanteries railleuses, des conversations inutiles. Nous faut-il donner un ordre, faisons-le au moins à voix contenue et grave. Bannissons aussi de la sacristie toute *camaraderie* avec nos subordonnés ou autres: sinon nous aurions vite provoqué chez notre petit monde familiarité, laisser-aller, étourderie toujours regrettables. L'enfant est bien aise de ne voir dans son Directeur qu'un égal, afin de se décharger de toute contrainte gênant ses caprices.

Faisons plus. Quand nos petits clercs revêtent leur habit de chœur, *surveillons-les :* la discipline toujours, et quelquefois la morale s'en trouvent fort bien. Voyons aussi à tous les détails de la tenue: propreté des mains, du visage, des chaussures; bon état des soutanes et des surplis. Tout cela fait sentir à nos disciples la dignité de leur rôle. Qu'on ne retrouve donc nulle part le ridicule jupon noir dont on affublait naguère encore trop souvent, les enfants de chœur.

Après cette inspection, et par ce silence recueilli de la sacristie, l'enfant est prêt à entrer au *chœur*. Là, sous les regards des fidèles, du clergé, de Dieu réellement présent, il est aisé de le maintenir dans le recueillement. Il suffit que les évolutions y soient relativement graves, les yeux modestes, les mains pieusement jointes ou occupées; il suffit que la surveillance y soit aisée, adroite, inaperçue, s'étendant cependant à tous les enfants de chœur. Ne nous y permettons jamais la moindre observation bruyante. Si l'un de nos clercs se trompe, laissons-le plutôt faire. Avertissons uniquement des yeux ou d'un petit geste de la main: cette délicatesse l'enfant la comprend et l'apprécie. Et remettons au retour à la sacristie, les remarques à faire et les blâmes à infliger.

Mais nous n'aurons pas souvent à molester nos petits clercs, si nous savons leur inpirer une vive piété.

(b) Piété. — Posons d'abord en principe que la piété est obligatoire et condition fondamentale pour faire partie des enfants de chœur. Son absence ou sa notable diminution entraîne l'exclusion. Cela bien affirmé, efforçons-nous d'enraciner cette vertu chez nos servants. Elle s'entretient et s'accroît par la *prière*. Avant chaque office, faisons

donc réciter au moins un *Ave Maria* avec quelques invocations à N.-Dame des Anges, et aux Saints Anges Gardiens. Et afin d'engager les enfants à égrener quelques dizaines de leur chapelet, pendant leurs loisirs au chœur agrégeons-les à l'Archiconfrérie du T. S. Rosaire et faisons-leur en connaître les faveurs insignes.

La piété s'alimente encore par des commentaires alertes et pleins d'intérêt sur les *cérémonies et leur symbolisme sublime;* elle s'accroit surtout par la *communion fréquente* qui "avive la dévotion, disait le Curé d'Ars, comme un bon coup de soufflet excite le feu de la forge. Il faut y amener nos enfants de chœur; et pour cela épuiser, au besoin, toutes les industries que le zèle sacerdotal a su découvrir et pratiquer.

Enfin l'*association* est aussi un excellent stimulant de piété. Organisons nos petits clercs en Confrérie Canonique avec sa fête religieuse et récréative, ses dignitaires, ses obligations très réduites, ses privilèges étendus et précieux, et un organe de relation sous forme de brochure périodique, pour le moins mensuelle.

Or, ici rien, ou si peu que rien, n'est à créer. On peut même choisir entre la Confrérie de *Saint-Jean Berchmans* et celle des *Saints Anges Gardiens.* De plus, cette dernière publie, depuis trente ans environ, un *Messager* mensuel intitulé "l'Ange Gardien." (1)

Aux admirables articles consacrés aux Saints Anges, aux conseils pieux, aux édifiantes historiettes, à la vie des saints, il serait facile d'ajouter une explication des cérémonies sacrées et une étude adaptée à l'enfance, sur l'année liturgique, d'après la manière de l'illustre Bénédictin Dom Guéranger: ainsi nous obtiendrions à bon compte, une publication des plus intéressantes et des mieux appropriées à nos enfants de chœur.

Sans doute, cette formation morale et technique de nos jeunes clercs ne saurait se réaliser sans imposer au clergé paroissial, ou à ses suppléants, quelques sacrifices et un surcroît de labeur. Mais en retour, un pasteur zélé peut retirer d'une excellente troupe d'enfants de chœur des résultats précieux et fort consolants.

4° — Résultats

D'abord les offices sacrés deviendront plus beaux, par conséquent plus édifiants. Nos petits clercs transformeront, par leurs évolutions pieuses, le sanctuaire comme en une chaire éloquente d'où les fidèles recevront par le sens si impressionnable de la vue, de touchantes leçons de foi et d'adoration, leçons d'autant mieux acceptées qu'elles seront données par de jeunes enfants sans prétentions, et parfois par des enfants qui sont les leurs précisément. Les paroissiens se plairont davantage à l'église. Ils y prieront avec plus d'attention et de ferveur. Leur affluence et assiduité croissantes permettra aux pasteurs de les catéchiser avec

---

(1) Une petite revue que l'on pourrait aussi procurer aux enfants de chœur, c'est le *Bulletin Eucharistique,* ou le *Petit Messager du St-Sacrement,* revues publiées par les Pères du St- Sacrement.

succès, de les affermir dans les pratiques religieuses et surtout de leur faire apprécier, aimer et fréquenter le Sacrement de l'Eucharistie: foyer de toute vie chrétienne et gage de prédestination.

Et quant à nos enfants de chœur, nous les aurons améliorés, sanctifiés, angélisés. Chez tous nous serons parvenus à inculquer de solides principes chrétiens qui en feront des recrues assurées pour l'A. C. J. C. et nos congrégations d'hommes. Et chez quelques-uns, nous aurons fa germer, mûrir la *vocation* ecclésiastique ou religieuse, fruit incomparable de l'apostolat sacerdotal.

Vœu :

Stimulés par tant de conséquences si précieuses, nous demandons la permission d'exprimer le vœu — priant le Congrès de vouloir bien l'appuyer — le vœu de voir le clergé paroissial s'appliquer avec zèle constant à former directement ou par un coadjuteur, dans chaque paroisse respective une excellente troupe d'enfants de chœur, qu'il aura soin de choisir avec discernement, d'instruire avec méthode et persévérance de leurs fonctions sacrées, de façonner au recueillement, à la piété solide, et surtout à la communion fréquente, et d'encourager par une intéressante publication mensuelle.

Et ce faisant, les pasteurs et leurs suppléants auront provoqué l'avancement du Règne de Jésus, et répondu au désir ardent de notre Souverain Pontife Pie X qui n'a rien plus à cœur que de

" Restaurer toutes choses dans le Christ Jésus."

⁂

Avant que la séance ne soit levée, le Secrétaire le Révérend P. Galtier fait mention d'une importante étude qu'il a reçue, pour le Congrès, du R. P. Lambert, Missionnaire Apostolique. Ce travail a, du reste, été distribué à l'auditoire par les soins du Comité. Le secrétaire en souligne pourtant le caractère et en promulgue le vœu final. Voici le texte de ce rapport.

LA DEVOTION ENVERS LA SAINTE EUCHARISTIE

dans les maisons d'éducation en France

Messieurs et Vénérés Confrères,

On a fait aux précédents Congrès Eucharistiques, notamment à celui de Londres, le reproche " de refouler à l'arrière-plan les questions pratiques," et de ne pas assez veiller à ce que les rapports lus en séances " aient le caractère d'une vulgarisation sérieuse plutôt que celui d'études

scientifiques. (1)" De là vient, a-t-on dit, que le public de ces Assemblées, qui se recrute avant tout parmi les prêtres du ministère, hommes d'œuvres, qui viennent au Congrès pour chercher le mot d'o et une direction autorisée pour leur apostolat eucharistique," a été d'une fois déçu et mécontent jusqu'à se plaindre. (2).

Un second reproche qu'on a fait aux rapporteurs vise un certain o misme qui fait présenter sous leur jour le plus brillant les œuvres e pratiques qu'ils préconisent. A les entendre, tout est toujours par sans le moindre défaut; on croit avoir affaire à des masses, alors qu'il s'agit que de modestes groupements; on s'imagine qu'il est que d'œuvres solidement établies, en plein fonctionnement et activité, a qu'elles sont encore dans la période de tâtonnement et de début. B volontiers on conclurait qu'il ne reste rien à faire, alors qu'en réa tout est parfois encore à faire.

Je voudrais, Messieurs, éviter ce double écueil et ne pas encour votre part ce double reproche. Aussi bien, abordant d'emblée ... autre préambule le sujet que le Comité du Congrès eucharistiq... Montréal m'a demandé de traiter, à savoir: *L'état de la dévotion eu... ristique dans les Maisons d'éducation chrétienne en France,* je m'attacherai à vous le présenter sous son vrai jour, sans céder au désir p... conçu de n'en dire que du bien, à tout prix.

Au surplus, en s'adressant au Directeur de l'*Œuvre internationale ... Prêtres Educateurs* dont le siège est en France, (3) le Comité a eu soi. de lui demander de faire sur le sujet proposé "un rapport tout à fait pratique et des plus documentés." Il a pensé que la section sacerdotale de ce Congrès, en vue de laquelle ce rapport était demandé, pourrait ainsi en retirer plus d'édification et de profit.

Dans ce but, et pour donner au travail que j'avais à vous présenter Messieurs et chers Confrères, ...ut l'intérêt désirable et tout le caractère pratique possible, j'ai adress... ...n temps voulu, par l'organe de la Revue mensuelle que je dirige: *Le ...etre Educateur,* (4) un *questionnaire* détaillé à tous les Supérieur... de Petits Séminaires, de Collèges et Institutions ecclésiastiques de France. (5).

Si pénible qu'en soit l'aveu, la vérité m'oblige à dire qu'un très petit

---

(1) *Le Congrès eucharistique de Westminster. Souvenirs et impressions,* par M. le Chan. Erman, secrétaire général de l'évêché de Metz, 1910.

(2) *Ibid.*

(3) Paris, 228, Boulevard Péreire.

(4) Brochure de 32 pages in-8°, avec un supplément de 8 pages: *Le Mot d'Ordre,* destiné aux écoliers chrétiens. Prix de l'abonnement, sans le supplément, pour la France: 6 fr., pour l'Etranger: 8 fr., avec le supplément: France 6 fr. 50, Etranger: 8 fr. 50.

(5) Ce Questionnaire était la reproduction à peu près textuelle de celui que S. G. Mgr l'Evêque de Metz, a adressé lui-même, cette année, aux Supérieurs des Maisons d'Education de son diocèse, pour établir de façon très précise, à l'occasion du Congrès eucharistique diocésain tenu au mois de juin, à Metz, la situation de ces Maisons au point de vue de la dévotion envers l'Auguste Sacrement de nos autels.



La foule, pendant la messe en plein air

[illegible]

nomb
ns n'
faire
gloir
sonne
croya
ma d
au m

Ma
bonn
munic
la cor
de l'*O*

Au
epanel
pondr
barras

Je
gnage
d'éduc
dire. –
tact, n
ce Sac
cramen
tectio
potest
tum."

Depu
à la pi
accentu
certain
d'éduca

Il m
statistic
les dio
Rodez,
qu'il m
plète, d
hélas ! p
et lorra

(1) Il
(2) S.
(3) On
Mgr Ben
tenu, en
occasion,
de ses fid

1

nombre de Supérieurs ont répondu à ce *questionnaire*. A la rigueur, ils n'y étaient pas tenus. Toutefois, comme j'avais pris soin de leur faire connaître les motifs de ma démarche, faisant valoir, avant tout, la gloire qui rejaillirait sur l'Adorable Eucharistie de leur témoignage personnel, et de tous les témoignages réunis, présentés a[illegible]rès, je croyais avoir quelque droit d'espérer qu'il serait fait meilleur accueil à ma démarche. Grande fut donc ma déception devant la froideur, tout au moins apparente, causée par une abstention aussi générale....

Mais, à défaut de renseignements officiels obtenus à l'aide du *questionnaire* dont j'ai parlé, j'avais, pour me documenter, les diverses communications officieuses fournies, au cours des années 1909 et 1910, par la correspondance particulière des abonnés de ma Revue et des associés de l'*Œuvre des Prêtres Educateurs* dont cette Revue est l'organe.

Autant la première source documentaire s'était parcimonieusement epanchée, autant la seconde avait été abondante. Aussi bien, pour répondre à vos désirs, n'ai-je eu qu'à puiser à cette source, sans autre embarras que celui du choix.

Je vais donc essayer, Messieurs, de vous démontrer, à l'aide des témoignages que j'ai pu recueillir, ce qui se fait chez nous, dans les maisons d'éducation où l'on a compris l'incontestable utilité — ce n'est pas assez dire, — l'impérieuse nécessité de mettre la jeunesse écolière en un contact, non pas accidentel, isolé, mais habituel, assidu, avec l'Eucharistie, ce Sacrement si bien nommé par l'angélique Docteur *Sacramentum Sacramentorum* (1), et dont il a dit, avec saint Denys l'Aréopagite: "*Perfectio perfectionum, consummatio omnium sanctificationum; nullus potest perfici perfectione hierarchica, nisi per divinissimam Eucharistiam.*" (2).

Depuis la promulgation du Décret *Sacra Tridentina Synodus* grâce à la piété et au zèle de Nos Seigneurs les évêques, un mouvement plus accentué de dévotion envers la Sainte Eucharistie s'est manifesté dans certains diocèses de France et, en particulier, dans diverses maisons d'éducation.

Il me serait difficile, à défaut de données suffisantes, d'établir ici une statistique rigoureusement exacte. Qu'il me suffise de signaler, parmi les diocèses auxquels je fais allusion, ceux de Cambrai, Chambéry, Rodez, Nancy, Lyon, Belley, Coutances, Angers, Rouen, Fréjus. Et qu'il me soit permis, dans cette énumération très certainement incomplète, de mentionner également le diocèse de Metz, qui n'appartient hélas! plus à la France, mais qui reste toujours et quand même français et lorrain d'esprit et de cœur. (3)

———

(1) III Part. Q. LXV, 3.

(2) S. Dyon., De *Eccles. Hier.* Cap. III.

(3) On n'ignore pas que le très pieux et très apostolique évêque de Metz, S. G. Mgr Benzler, n'a pas cessé, depuis surtout le splendide Congrès eucharistique tenu, en 1907, dans sa ville épiscopale, de promouvoir et d'encourager, en toute occasion, et tout récemment, par un Congrès eucharistique diocésain, la dévotion de ses fidèles et le zèle de ses prêtres envers l'Auguste Sacrement de nos autels.

En groupant les divers renseignements dont je disposais et en les met[tant] en regard du *questionnaire* adressé aux supérieurs, voici, d'u[ne] façon à peu près uniforme, la situation des maisons d'éducation chr[é]tienne dans ces diocèses.

1° *Esprit de la maison.* — En général, on est favorable à la comm[u]nion fréquente et quotidienne et, par suite, aux diverses formes de [la] dévotion envers la Sainte Eucharistie.

2° *Connaissance du Décret.* — Il est lu chaque année, à la chap[elle] et commenté dans les études. Les prédicateurs y reviennent dans [les] instructions, soit pendant les retraites de rentrée et de première co[m]munion, soit pour le *triduum* préparatoire à la Fête-Dieu ou à l'ador[a]tion perpétuelle du Très Saint-Sacrement. Des feuilles, tracts et op[us]cules eucharistiques sont distribués aux élèves. Dans certaines mais[ons] on a introduit dans les Cours d'Instruction religieuse et rendu oblig[a]toire pour chaque élève, soit la récitation du texte du Décret *Sacra T[ri]dentina Synodus*, soit le *Petit Directoire* de la Communion fréquent[e] et quotidienne, par M. l'abbé Vandepitte, doyen honoraire du diocès[e de] Cambrai. Les [élèv]es doivent en apprendre un certain nombre de qu[es]tions pour chaque classe : excellent moyen de vulgarisation d'un De[cret] qui contient en substance dans quelques pages toute la doctrine cat[ho]lique sur la communion (1).

3° *Moyens employés.* — Les pensionnaires communient à la Mes[se] de Communaut[é] à laquelle ils assistent aussitôt après leur lever. Tou[t le] monde reste à la chapelle, même ceux qui n'ont pas communié, p[our] l'action de grâces, qui ne se prolonge guère que de cinq à huit minutes, après la messe terminée, et qui est suivie immédiatement de la lectu[re] d'une courte méditation (dix minutes environ). Les élèves vont ensu[ite] en étude.

Quant aux externes, ils sont libres d'aller communier dans leurs [pa]roisses respectives (un certain nombre avec leurs parents) ou de v[enir] communier au collège, où une messe est dite pour eux à 6 h. ½.

Cette méthode n'est pas la même partout ; elle varie suivant les [dio]cèses et les établissements ; on conçoit qu'il serait difficile d'établir [sur] ce point une règle uniforme.

Les élèves peuvent demander à aller voir leur confesseur, n'imp[orte] quel jour, pendant les études ou pendant la récréation. Et le mat[in], s'ils le désirent, ils ont la facilité de s'adresser à l'un ou l'autr[e des] prêtres qui sont à la chapelle, à la descente des dortoirs. Depuis [que le] régime de la Communion fréquente s'est introduit dans les m[aisons] d'éducation, on a dû modifier l'article odieusement compressif de [cer]tains anciens règlements qui interdisait aux élèves de voir leurs co[nfes]seurs ailleurs qu'au confessionnal et à d'autres jours et heures qu[e ceux] de la confession conventuelle.

4° *Résultats obtenus.* — Actuellement, dans la plupart des ét[ablissements] ...

— —

(1) Je signale à mes confrères la petite brochure du R. P. Rousseau S. J. : *La Communion fréquente* d'après le Décret du 20 décembre 1905. *Quest[ions] et réponses.* — Bruxelles, A. Dewit, libraire, 53, rue Royale. Le cent : 6 fr. ...

sements dont je parle, les *trois quarts* des pensionnaires et la *moitie* des externes communient tous les jours. Presque tous les autres communient plusieurs jours par semaine, et le reste au moins tous les huit jours. Je ferai remarquer que cette moyenne existe à peu près uniformément dans tout établissement où, d'un commun accord et animés du même zèle, les maîtres favorisent, par les divers moyens en leur pouvoir, la pratique de la Communion fréquente et la dévotion envers la Sainte Eucharistie.

5° *Influence de la dévotion eucharistique et de la Communion en particulier.* — Pourrait-il se faire que cette influence, ne fût pas des meilleures au point de vue de la piété, du bon esprit, de la moralité et même de la discipline et du travail? (1)

"Sur 130 ou 140 élèves, écrit M. le Chanoine Grumel, supérieur de l'*Ecole de N.-D. de La Villette*, à Chambéry, tous communient plusieurs fois par semaine. D'où progrès considérable dans l'allure générale extérieure." "Il faut dire, obesrve-t-il, que nous pratiquons la Communion quotidienne depuis plus de quinze ans, et que cette pratique est générale ici depuis huit ans."

"L'esprit général, poursuit le zélé supérieur, se manifeste par l'*ouverture* des âmes, qui nous permet de les connaître et de leur faire le bien nécessaire; par la *docilité* beaucoup plus grande, en dépit de la légèreté naturelle, au point de vue de la discipline et du travail; par l'*attachement* plus profond de nos anciens élèves à leurs maîtres et à la maison où ils ont été heureux, grâce à l'esprit de simple et douce familiarité qui vient de leur ouverture d'âme, et des habitudes vertueuses provenant de la présence habituelle de Jésus-Hostie en leur cœur; attachement qui dure et leur fait entretenir des relations suivies (lettres, visites fréquentes), qui permettent de les garder et de les préserver en vacances, et même après leur sortie définitive.

6° *Persévérance.* — Je viens, Messieurs, de prononcer le mot de vacances. Naturellement elles sont toujours une épreuve et trop souvent un écueil auquel se heurte et se brise la bonne volonté de bien des écoliers. "Pour y obvier, écrit M. Grumel, nous demandons une correspondance suivie; nous la provoquons, au besoin, exigeant une réponse à notre rappel à l'ordre. Nous cherchons même à faire revenir certains élèves au Collège pendant les vacances, pour pouvoir raviver en eux les bonnes dispositions."

Il est incontestable, chers et vénérés Confrères, que les vacances produisent à peu près toujours un déchet sous le rapport de la fréquence de la Communion. Mais aussi, reconnaissons-le avec l'auteur des lignes qui précèdent, "les difficultés sont grandes: dangers des vacances, paresse personnelle; parfois hostilité plus ou moins affirmée des parents; éloignement de l'église, travaux et services exigés des enfants, et aussi — disons-le — certaine opposition non motivée, systématique, ou insuf-

(1) La plupart des détails que je viens de reproduire sont extraits d'un rapport de M. le Chanoine Richard, supérieur de l'Institution S. Jude, à Armentières (Nord).

fisance de zèle de la part de certains curés " (1), ou bien encore " absen-
dans les paroisses de communion fréquente, soit absolue, soit au moins
quant aux hommes et aux jeunes gens." (2)

Toutefois on peut augurer de certains faits significatifs la fidélité per-
sévérante des écoliers aux pratiques affectionnées par eux pendant l'an-
née scolaire.

" Une nouvelle qui vous consolera, m'écrivait un Supérieur: le matin
de notre distribution des prix, *tous nos élèves sans exception* ont fait la
Sainte Communion. Le mot d'ordre ne leur avait pourtant pas été
donné. Ils ont voulu, par là, bien commencer leurs vacances, et débuter
comme ils avaient l'intention de continuer." (3)

" Je tiens, m'écrivait un professeur, à vous signaler un fait dont vous
ferez l'usage qu'il vous semblera bon, si tant est, que vous le jugiez assez
caractéristique. Dans notre Ecole de F., où la Communion presque
quotidienne est en honneur, le matin de la sortie, *le plus grand nombre*
a communié. Nous avions donné les prix la veille. Toute la soirée, de
5 à 7 heures, les élèves ont eu récréation. En de tels moments, on n'est
guère en goût de piété: la perspective des vacances absorbe toute autre
pensée. Eh bien, nos élèves, en grand nombre, sont venus se confesser
pendant cette récréation. Tout en tenant compte de l'entraînement
possible, il me semble qu'il y a là un signe rassurant, et que de ce fait
on est en droit de conclure que la Communion est entrée dans l'u...
ordinaire de ces chers enfants. De mon temps (comme l'on dit), jamais
chose pareille n'aurait pu même être imaginée." (4)

J'ai dit, l'an dernier, au Congrès eucharistique de Cologne, l'influence
moralisatrice et transformatrice de la fréquente communion au *Collège*
Sainte-Marie de La Seyne-sur-Mer. Voici ce qu'on m'écrit, cette année,
de ce collège : " Le bon mouvement imprimé par vous est devenu un
élan généreux. La messe libre est en honneur, et tous les jours, un
grand nombre d'élèves s'approchent de la Sainte Table. Les plus grands
donnent un exemple salutaire. Le résultat est merveilleux. L'esprit
de sacrifice, atmosphère de la pureté, se répand dans les âmes. On sait
que le chrétien se forme, qu'il sera robuste et armé pour les luttes de la
vie. Nous avons obtenu, cette année, un résultat pratique: l'instruction
religieuse a gagné beaucoup. Les élèves étudient cette matière plus
sérieusement, et plusieurs avec un zèle remarquable. Ce point est
important dans un collège qui prépare aux concours. De plus, un mou-
vement véritable se dessine vers le service du bon Dieu. C'est un bon-
neur de pouvoir dire à son directeur que l'on rêve le sacerdoce." (5)

---

(1) M. le Chan. Grumel Sup. de l'Ecole N.-D. de la Villette, Chambéry (Savoie).

(2) Rapport de M. l'abbé Bouvy, professeur au Petit Séminaire de Montigny-lès-Metz, au Congrès eucharitique diocésain de Metz, 8 et 9 juin 1910

(3) Lettre de M. l'abbé G. Supérieur à N. D. de X.

(4) Lettre de M. l'abbé C., professeur à L.

(5) Lettre de M. l'abbé Bossonnet, Directeur à l'Institution Sainte Marie de la Seyne-sur-Mer (Var).

Telle est, Messieurs et Vénérés Confrères, dans son ensemble, et quelques-uns de ces détails, la physionomie d'un certain nombre de Maisons françaises d'Education au point de vue de la dévotion eucharistique, notamment de la Sainte Communion.

Tout à l'heure, j'ai nommé le diocèse de Metz, resté français quand même d'esprit et de cœur. Je n'aurais qu'à reproduire ici, pour vous édifier, les communications faites par les Supérieurs des diverses Institutions catholiques au Congrès eucharistique diocésain, tenu les 8 et 9 juin de la présente année, dans la ville de Metz. Vous y verriez quels consolants résultats on peut espérer et obtenir lorsqu'on s'applique de toute son âme à implanter parmi la jeunesse la connaissance et l'amour du Dieu qui met ses délices à vivre avec les enfants des hommes!

Je me contenterai, à titre de renseignements, de produire la statistique suivante, des plus suggestives.

Des communications officielles adressées à l'Evêché de Metz, il appert qu' " il y a progrès très sensible dans le rapport de la fréquence des communions et, ce qui est encore plus encourageant, d'année en année, la marche en avant continue. Au Petit Séminaire de Montigny-lès-Metz, de même qu'au collège de Bitsch, un bon nombre d'élèves, un tiers à peu près, tous les jours; un peu plus de la moitié des élèves s'approchent de la Table sainte tous les dimanches, et le reste, c'est-à-dire un sixième à peu près, tous les quinze jours, très peu seulement toutes les trois semaines. Une autre statistique nous montre la marche ascendante du mouvement: au Petit Séminaire il y a eu, pour l'année scolaire 1908-09, 2000 communions d'élèves en plus que l'année précédente: et pour l'année scolaire courante, en prenant pour base la première partie de l'année, nous aurons une augmentation de 3000 communions sur l'an dernier." (1)

Il va de soi que le mouvement des autres manifestations de la dévotion eucharistique dans ces maisons est à l'avenant. Et cela se conçoit. Je défie d'établir que la pratique de la Communion fréquente s'implante et se généralise dans un milieu chrétien ou scolaire quelconque, sans que, simultanément et comme nécessairement, on n'y voie s'établir la pratique de la visite au Très Saint-Sacrement et de la messe quotidienne, une foi plus vive, une piété plus manifeste envers l'Eucharistie: sans qu'on n'y sente, plus réelle et plus intense, ce que je nommerai, sans crainte d'être accusé de mysticisme, "*la vie eucharistique*," et j'entends par ce mot une vie dont l'Eucharistie est l'aliment et le centre, le mobile et la fin.

Le Supérieur d'une Institution ecclésiastique du diocèse de Metz m'écrivait: "La pratique de la communion fréquente et quotidienne est en notable progrès dans notre Institution, depuis la promulgation du Décret *Sacra Tridentina Synodus*. Le nombre de communions est de 108; celui des hosties consommées par mois est de 650, soit environ 400

(1) *La Communion fréquente des Elèves des Etablissements d'Education et Instruction*. Rapport présenté au Congrès eucharistique diocésain de Metz, en 1910, par M. l'abbé Bouvy, professeur au Petit Séminaire.

les dimanches et 250 en semaine.... Nous pouvons enregistrer dès maintenant des effets immédiats : tenue parfaite à la chapelle et pendant les exercices de piété, en général ; régularité plus grande dans l'observation du règlement et, dans une certaine mesure, application plus constante à l'étude." (1)

Un autre supérieur du même diocèse m'écrivait, de son côté : "Le chiffre officiel de nos élèves est de 275, mais le chiffre des communiants n'est que de 220. La moyenne des communions de chaque jour a été de 50 pour 1907-1908, et de 57 pour 1908-1909.... Le nombre des hosties consommées dans l'année a été de 13,370, pour 1907-1908, et de 15,415, pour 1908-1909. Les élèves sont absents pendant trois mois (vacances de Noël, de Pâques, grandes vacances : août et septembre). (2)

Si du pays de Lorraine nous nous transportons dans les régions plus lointaines de la France Coloniale, ou même des pays soumis au Protectorat de la France, nous aurons encore de consolants renseignements à recueillir.

Le Directeur d'une modeste école du Liban m'écrivait, il y a quelques mois : "Nous n'avons guère ici qu'une vingtaine d'élèves qui aient fait leur première Communion. Sur ce nombre, quatre ou cinq s'approchent chaque jour de la Sainte Table ; presque tous les autres communient au moins une fois par semaine. C'est peu, sans doute ; mais ce n'est qu'un début, déjà bien consolant. L'un des plus fervents parmi nos élèves me disait, il n'y a pas longtemps : "Je ne m'étais proposé tout d'abord que "deux ou trois fois par semaine ; mais je me trouvais si bien de mes "communions, il m'en coûtait tant de rester un jour sans recevoir "Notre-Seigneur, que je me suis mis à la Communion quotidienne, et "je n'ai qu'un désir : de m'y maintenir."

"Depuis le commencement de la présente année scolaire, j'ai rappelé à mes élèves, chaque semaine, presque chaque jour, une pensée propre à leur donner l'estime et le goût de la fréquente Communion.

"D'autre part, nos enfants, qui sont tous maronites, ont pris l'habitude, à leur arrivée à l'école, vers 5 h. ½ du matin, de faire d'abord une visite au Saint-Sacrement. Le soir, à mesure qu'ils finissent leur devoir, ils vont également saluer Notre-Seigneur avant de retourner à la maison. Cette manière de faire, la grande liberté que leur petit nombre nous permet de leur laisser, ne nous ont donné, jusqu'à présent, que d'excellents résultats. Je n'ai vu aucune part, en France, des élèves ayant meilleur esprit et nécessitant moins de surveillance." (3)

Du fond de l'Extrême-Orient, d'un Petit Séminaire de l'Annam, on m'écrivait aussi : "L'œuvre de Dieu continue à se faire ici, pas assez vite

---

(1) Rapport de M. l'abbé Lamberton, Supérieur de l'Institut Saint-Augustin de Bitsch.

(2) Rapport de M. le Chan. Hamant, Supérieur du Petit Séminaire de Montigny-les-Metz.

(3) Lettre du Ch. Fr. Marie-Basile, de la Société de Marie, Directeur de l'Externat N.-D. du Liban, à Amchit (Syrie).

à notre gré — que ne sommes-nous plus saints ! — mais enfin nous sommes en réel progrès depuis l'an dernier. Le nombre de nos communiants quotidiens augmente plutôt qu'il ne diminue. La dévotion eucharistique, l'attrait vers la Communion plus fréquente se manifestent de plus en plus parmi nos élèves. Les résultats en sont des plus consolants. Si je vous disais qu'ils dorment, étudient, prient sans aucune surveillance officielle ! A l'étude, au dortoir, à la chapelle, ils sont livrés à eux-mêmes. Ce n'est pas que nous n'ayons pas les yeux sur eux, mais aucune surveillance officielle comme en France : aucun surveillant attitré ou de semaine. Nous voulons surtout que leur conscience les surveille et qu'ils s'habituent à tenir compte de la présence sacramentelle de Jésus-Christ en eux... Au commencement, je trouvais cet usage étrange, et même inadmissible. Voilà huit ans que je me trouve ici, et je remarque que tout est parfaitement dans l'ordre et que nos chers élèves n'abusent nullement de la grande latitude qu'on leur laisse." (1)

Je ne doute pas, mes chers et vénérés Confrères, qu'en écoutant la lecture de ces détails édifiants et quelques-uns émouvants, vous n'ayez entrevu, dans une évidence qui a fait tressaillir vos cœurs apostoliques, le parti, — s'il m'est permis d'employer ce mot — que nous pourrions tirer de l'adorable Eucharistie, si nous savions aboucher, en quelque sorte, les âmes avec elle.

C'est la réflexion qui, malgré moi, revenait sans cesse à mon esprit, tandis que je dépouillais la volumineuse correspondance de laquelle j'ai extrait les détails nécessairement réduits que vous venez d'entendre. Je me disais, l'âme oppressée d'une invincible tristesse : Si nous savions ! si nous voulions !... Si tous les prêtres éducateurs voulaient, chacun pour une part, entrer dans les vues du Souverain Pontife et de la Sainte Eglise, qui sont les désirs mêmes de Jésus-Christ, porter, pousser les âmes, les jeunes âmes vers l'Eucharistie, implanter le " régime sauveur " de la Communion fréquente et quotidienne, quelle transformation merveilleuse et rapide s'opérerait parmi la jeunesse élevée dans nos collèges !...

* * *

Mais, de même que toute médaille a son revers, les détails consolants que vous venez d'entendre, Messieurs, sont malheureusement contrebalancés et même atténués par d'autres détails qui permettent de dire que, malgré les apparences, nos Maisons d'Education ne donnent pas encore la mesure de ce qu'on en peut attendre.

Je disais tout à l'heure que, dans la production des témoignages destinés à vous édifier sur la vraie situation de ces maisons, au point de vue de la dévotion et de la vie eucharistiques, je n'aurais que l'embarras du choix.

Je me trompais, Messieurs. Il est un autre embarras que j'éprouve et qui m'arrêterait, si la nature de cette Assemblée, exclusivement com-

(1) Lettre du R. P. M. Maunier, Mi[illegible] apost. Petit Séminaire de An-Ninh par Quang-Tri (Annam).

posée de prêtres, ne me donnait le droit, mieux encore, ne m'impo… le devoir de dire la vérité, toute la vérité.

Or, la vérité, pour autant, du moins, qu'il m'a été permis de l'établir à l'aide d'une enquête minutieuse et de renseignements puisés à bonnes sources, la vérité est que, malgré les apparences, la dévotion envers … Sainte Eucharistie, n'est pas, dans la majorité de nos collèges cat… liques en France, ce qu'elle pourrait et devrait être.

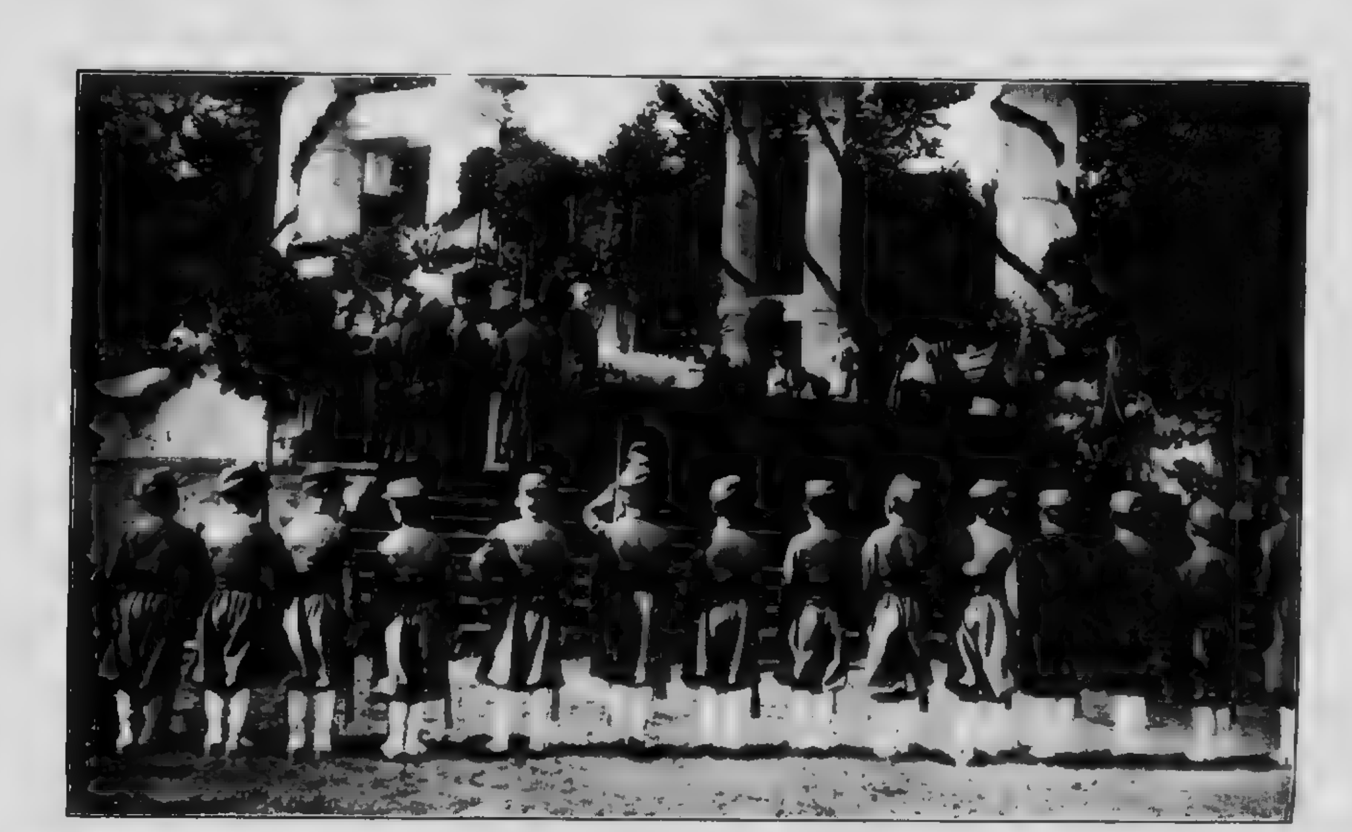
Et pour concrétiser et préciser mon dire et ne pas demeurer dan… généralités, je dis que:

1° La pratique de *la visite au Très Saint-Sacrement*, soit offici… et en commun, soit privée et d'initiative personnelle, y est relativement peu en honneur; les maisons où elle fonctionne sont le petit nombr… Tel Petit Séminaire transformé en collège ou étiqueté d'un nom p… ou moins séculier, depuis la fameuse "Loi de Séparation," et dans le… quel existait cette pratique, l'a supprimée ou l'a laissée tomber en désuétude, sans rien faire pour la conserver.

2° *L'assistance à la messe quotidienne* tend à devenir de plus en p… rare dans bon nombre de maisons d'éducation dirigées par des prêtres. Sous prétexte de donner aux études le temps rigoureusement exigé par les implacables programmes officiels; de ménager les susceptibilités des familles, ou de ne pas imposer aux élèves un exercice auquel ils ne seront pas tenus, une fois sortis du collège, on a réduit l'assistance quotidienne à la messe à deux jours par semaine: le dimanche et le jeudi. Dans certaines institutions, il n'y a d'obligatoire que la messe dominicale. Les autres jours de la semaine, l'audition de la messe est facultative. Y assistent les élèves qui désirent communier. Il va de soi que là où la fréquente communion n'est pas en honneur, l'assistance à la messe en semaine ne l'est pas davantage.

3° Enfin la *pratique de la Communion*, qui a pris, en France, une sérieuse extension dans un certain nombre de collèges catholiques, est encore fort réduite et limitée en un assez grand nombre d'autres. Je ne pense pas exagérer en affirmant que dans *un tiers à peine* est pratiquée la Communion fréquente, — j'entends par là, la Communion sur semaine. — Dans *la plupart* des maisons où cette Communion existe, ce sont surtout les jeunes élèves et, en nombre plus restreint, les élèves moyens, que l'on voit s'approcher plus fréquemment de la Table Sainte. Dans la division des grands élèves, ceux qui communient sur semaine sont plus rares. En sorte que l'exemple, qui devrait venir des ha… classes, faisant défaut, les abstentions se multiplient et s'accentuent … à peu chez les élèves de la moyenne division, lesquels, inévitablem… exercent une influence de relâchement sur leurs plus jeunes camara… C'est ainsi qu'on a vu tel établissement où la réception de la Sa… Eucharistie, de fréquente qu'elle était à une époque, et dans cha… des divisions inférieures, en est venue à n'être plus qu'hebdomad… pour une moyenne: la Communion sur semaine n'y est plus qu'exce… tionnelle.

Dois-je, Messieurs, à l'appui de mon dire et pour démontrer qu'il …



Garde d'honneur des jeunes zouaves entourant l'autel

[illegible]

pose su
firmen
note tr
ment q
sobres

" Je
tholiqu
qu'une

" A
faire su
nous po
professe
en faisa
d'une ce
qu'ils p
gorie te
voudrais

" La
élèves. .
fants qu
perdent
vient me
serait en
assez po
personne

" La v
mère di
Sacremen
de notre

" Nous
quelques
hebdoma
lation sec
le dire, à
animait r

Que co
qu'un trè
fection, e
à dire ce
une béate
[illegible]sons, pe
[illegible]ble est l
[illegible] pas de p
[illegible], en ré

1 On
La délicate

pose sur des fondements certains, produire des témoignages qui le confirment ?... Sans vouloir les multiplier — ce qui serait introduire une note trop triste dans ce concert de louanges à la gloire du Divin Sacrement que doit être un Congrès eucharistique, je me permettrai quelques sobres citations.

" Je crois que la majorité des maitres, m'écrivait-on d'un collège catholique, précédemment Petit Séminaire (1), n'ont du Décret de 1905 qu'une vague idée..."

" A part une ou deux instructions données au cours de l'année scolaire sur la Sainte Communion, écrit-on d'ailleurs, on ne fait rien chez nous pour vulgariser la doctrine du Décret. Je ne sache pas qu'aucun professeur ait eu la pensée d'en expliquer et d'en commenter le texte, en faisant à ses élèves le cours d'instruction religieuse ; nos élèves vivent d'une certaine routine, suivent les usages reçus, sans presque soupçonner qu'ils puissent faire plus et mieux. Mes pénitents constituent une catégorie tellement à part, qu'ils n'osent communier aussi souvent que je le voudrais et que je les engage pour le bien de leur âme."

" La Communion fréquente est très peu en honneur parmi nos grands élèves... Le malheur est que, en passant d'une division à l'autre, les enfants qui avaient commencé à s'approcher en semaine de la Table Sainte, perdent trop leurs bonnes habitudes. De sorte que la communion devient moins fréquente précisément à l'époque de l'âge critique, où elle serait encore plus nécessaire. Et je ne vois pas qu'on fasse chez nous assez pour réagir. Les professeurs s'abstiennent de tout prosélytisme personnel. Ils abandonnent ce soin aux confesseurs."

" La visite au Saint-Sacrement tend plutôt à baisser, surtout en première division, celle des grands. La *Garde d'Honneur du Très Saint-Sacrement* établie autrefois, n'a pas été continuée, depuis le transfert de notre maison de X... à Z...."

" Nous avions autrefois messe de communauté chaque matin. Depuis quelques années, la messe quotidienne a été remplacée par la messe bi-hebdomadaire. La diversité des éléments dont est composée notre population scolaire a amené cette modification, qui n'a pas peu contribué, j'ose le dire, à une diminution notable de l'esprit profondément religieux qui animait notre maison."

Que conclure, Messieurs, de ces divers témoignages ? — et, je le répète, qu'un très petit nombre — sinon que nous sommes loin encore de la perfection, et que s'il y a utilité à dire ce qui se fait, il peut y en avoir aussi à dire ce qui ne se fait pas, afin de conjurer le péril de se complaire dans une béate satisfaction et une quiétude funeste aux âmes. Nous nous disons, peut-être trop, que nous faisons notre possible, alors que ce possible est loin d'être la mesure de ce qu'on doit attendre de nous. Il n'y a pas de pire illusion que celle qui consiste à se croire en règle, tandis que, en réalité, on néglige maints points importants.

(1) On comprendra que je n'aie cité aucun nom de personnes ou de collèges. La délicatesse du sujet m'imposait la plus entière discrétion.

Je vous demande pardon, Messieurs et vénérés Confrères, d'avoir
entendre dans cette Assemblée une note aux apparences pessim-
Humble représentant de la France, il semblait tout naturel et d'ail.
réclamé par la circonstance, que je ne disse que du bien de mon
qui, après plus de deux siècles, est aussi resté le vôtre ! (1)

Dire du bien ! Je le voudrais et, vive Dieu ! du bien, il y en a
en France. Mais mon cœur ne peut ignorer ce que mon esprit,
mes yeux de chair constatent, hélas ! avec une peine indicible : l'env-
sement grandissant du terrain de nos libertés religieuses et, par
quent nationales, par des hommes qui ont en mains le pouvoir, ma-
n'ont pas au cœur le véritable amour de la France. Et tandis q
attaques se multiplient, tandis que les brèches s'élargissent, q
part de nos libertés démantelées croule sous les coups des lois
cides ; tandis que chez nous la foi est en plus grand péril, que l
gnement chrétien est de plus en plus menacé, et que, par la
même des choses, un sentiment sublime, quoique très simple et tr
turel, devrait dominer, et rendre comme une passion le cœur de ceux
momentanément encore, disposent du droit de donner cet enseignem
sentiment de zèle surnaturel, désir souverain de façonner des
même temps que des intelligences ; de préparer, par tous les moyens
leur pouvoir, une jeunesse profondément, irréductiblement chrét
serait-il admissible, serait-il seulement possible que ce sentiment,
soient étouffés, ou affaiblis par d'autres préoccupations inférieures
En ce cas, Messieurs, comment ne pas s'alarmer d'une telle att
Comment ne pas la signaler comme un danger pour l'avenir
France ? Comment ne point songer à la grave responsabilité
dosseraient ceux qui enseignent et qui ne seront de vrais
seurs que parce que précisément formateurs d'âmes, et qu
condition d'être apôtres. Car, Messieurs, j'estime, et vous estimez
moi, n'est-il pas vrai ? que faire la classe et *ne faire que la classe*
un prêtre, c'est le dernier des contre-sens. Point n'est besoin du s
doce pour apprendre à des écoliers du français, du latin et du grec
l'histoire, de la philosophie et des mathématiques : le premier ven
venu le peut tout comme nous, peut-être mieux que nous. Mais
atteindre les âmes, les élever, les façonner aux habitudes vertueuses
la vie du Christ que doit reproduire tout chrétien. *Christianu*
Christus, nul n'y est plus apte que le prêtre, et c'est parce q
sommes prêtres, que l'on fait de nous, de quelques-uns de nous, d
fesseurs.

Quand donc cela sera-t-il compris, mais compris et tenu à l'égal d
dogme, par le généralité des membres du Clergé enseignant (pour
parler que de cette catégorie de prêtres !) Ah ! Messieurs, prions et
sons pour que le *règne eucharistique* de Notre-Seigneur *advienne*, et
notre devise à tous soit celle de notre Auguste et bien aimé Pontife P
X : *Instaurare omnia in Christo !*

---

(1) On n'ignore pas que le Canada fut terre française, de 1534 à 1763.

Prêtres éducateurs du Canada, instruisez-vous de l'exemple de vos Frères de France, non qu'ils soient — comprenez bien ma pensée — infidèles à leur mission — ce serait de ma part une criante injustice, doublée d'une outrecuidance inqualifiable, que de seulement l'insinuer. Mais, sans être infidèle à sa mission, on peut, même en des points importants — n'être pas tout à fait à la hauteur de sa tâche. Et c'est parce que la chose est possible chez nous, qu'il est permis de souhaiter qu'elle ne le devienne pas chez vous!...

Mais qu'est-il besoin de vous tenir ce langage? Prêtres Adorateurs, Prêtres Educateurs du Canada, membres de cette admirable *Ligue Sacerdotale eucharistique*, *implantée* dans la *Nouvelle-France* par la Congrégation française du Très Saint-Sacrement, dont je salue ici les dignes représentants, les Supérieurs des Maisons des deux Amériques, et dont je suis particulièrement fier de saluer le religieux aussi distingué que modeste, secrétaire du Comité local, cheville ouvrière et organisateur intelligent et actif des travaux de ce Congrès, vous l'avez tous nommé, P. Etienne Galtier, que je suis allé chercher, il y a 24 ans, au fond de la catholique Lozère et amené, précieuse recrue, au Juvénat eucharistique de Paris; (1) — Prêtres du Canada, vous avez su travailler à implanter au sein de ce pays et, en particulier, dans les milieux de jeunesse, la connaissance et l'amour de l'Eucharistie, le " régime sauveur " de la Communion fréquente et quotidienne; et vous avez, sans aucun doute, apporté à ce Congrès l'éloquent témoignage des fruits de votre zèle, des résultats bénis de ce si opportun apostolat.

Aussi bien n'aurai-je, en finissant, qu'une parole de félicitation à vous adresser et qu'un souhait à formuler.

Soyez bénis, mes vénérés Confrères, vous surtout, membres du Clergé enseignant du Canada, soyez bénis d'avoir si bien compris que pour former une jeunesse chrétienne, il faut avoir formé, tout au moins faut-il inlassablement travailler à former en soi l'homme nouveau, *novum hominem*, l'homme de justice, de vérité et de sainteté, un nouvel Adam, un autre Christ; et que pour faire aimer Jésus-Christ, il faut l'aimer soi-même, et vivre en lui, vivre de lui et par lui: *Ipse vivet propter me.*

Que le Prêtre Educateur oriente sa vie vers ce but: alors il sera vraiment à la hauteur de sa tâche, et son ministère sera pour lui, dans toute la force du terme, l'exercice d'un apostolat, du plus important et du plus opportun des apostolats.

---

(1) J'ai été, de 1885 à 1888, directeur de ce Juvénat. J'ai appartenu, de 1880 à 1895 à la Congrégation du T. S. Sacrement. Un affreux malheur de famille, l'assassinat de mon frère et de ma belle-sœur, m'obligèrent d'en sortir pour prendre à ma charge mes trois neveux orphelins. Il m'est doux d'avoir l'occasion publique de professer une fois de plus mon profond et fidèle attachement à la famille religieuse du Vén. P. Eymard.

Vœux :

Je me permets, en finissant, de proposer au Congrès l'adoption vœux suivants, dont les deux derniers furent soumis et approuvés dernier, au Congrès eucharistique de Cologne.

1 *Pour entrer dans les vues du Souverain Pontife qui sont de édifier sur le Christ, "**instaurare omnia in Christo,**" tous les p ayant charge d'âmes mettront tous leurs soins a implanter autour la dévotion, sous toutes les formes qu'elle comporte, envers la S* ***Eucharistie.***

2 *Appuyés sur l'autorité du Décret Sacra Tridentina Synodus Appuyés sur l'autorité du Décret Sacra Tridentina Synodus, pour se conformer a la lettre et a l'esprit de ses ordonnances, les M bres du Clergé enseignant s'emploieront, d'un commun accord, tout le zèle dont ils sont capables, a promouvoir dans les Maisons d'I cation la pratique de la Communion fréquente et quotidienne et a lopper parmi leurs élèves les autres pratiques de dévotion l'adorable Sacrement de nos autels.*

3° *Conformément à la décision rendue, à la date du 15 septe 1906, par la Sacrée Congrégation du Concile, les mêmes Membres Clergé enseignant s'efforceront d'affectionner leurs plus jeunes élèves la pratique de la Communion fréquente et quotidienne, de telle que ces derniers puissent bénéficier de ses avantages aussitôt après première communion, et puiser dans une participation assidue au b quet eucharistique les grâces de pureté, de piété, de force et de pe rance qui feront d'eux des chrétiens vertueux, de vrais disciples de Je sus-Christ, les défenseurs de sa cause, les promoteurs de son règne le monde.*



§ 2 *Au Monument National*

La seconde séance générale de ce matin, consacrée comme celle qui s'était tenue au même lieu, la veille, à des études d'intérêt général, est présidée par Sa Grandeur Mgr *LaRocque*, Evêque de Sherbrooke, assisté, comme secrétaire, par M. Lecoq, Supérieur de St Sulpice.

Mgr le Président adresse au nombreux auditoire quelques paroles vivement applaudies ; puis M. le Secrétaire annonce Mgr *Baril*, Vicaire Général et aumônier des Ursulines des Trois-Rivières, qui présente le rapport suivant :

DE L'EDUCATION EUCHARISTIQUE DES ENFANTS DANS LA FAMILLE, A L'ECOLE, AU CATECHISME.

Monseigneur, Mesdames, Messieurs,

Le sujet que j'ai l'honneur de traiter devant vous ce matin [illegible] programme sous ce titre : " De l'education eucharistique des en[illegible] dans la famille, à l'école, au catéchisme." L'énoncé de ce titre nou[illegible] fait en une formule qui paraît un peu nouvelle. Mais le sens qu'il renferme est en tout conforme à l'enseignement authentique et traditionnel de l'Eglise : il nous met de plus sous les yeux des points de vue d'une si grande justesse et d'une clarté si lumineuse que l'esprit en saisit la convenance avant toute démonstration.

Nous ne devons pas être surpris que dans un congrès préparé avec tant de soin, on ait réservé une place spéciale pour les petits enfants. La part privilégiée que le divin Maître leur a faite dans son Cœur, les protégeait d'avance contre les oublis involontaires, et plus encore contre des omissions que l'on aurait pu croire motivées. Et puis, c'est bien dans une assemblée générale comme celle-ci, qu'il convenait de s'occuper d'eux. Ce qui les concerne n'intéresse-t-il pas toutes les classes et tous les âges de la société ? N'est-il pas désirable que tous puissent se rendre compte du bien fondé des conclusions et des vœux qui seront exprimés ici ; vœux et conclusions qui nous révéleront la pensée intime de ce que nous pourrions appeler l'âme inspiratrice et dirigeante de ce congrès.

J'entre dans mon sujet, sans autre préambule, en sollicitant pour q ques instants votre indulgente attention.

Et d'abord, quel sens devons-nous donner à ces mots : " De l'éducat eucharistique des enfants? " Si je ne me trompe, nous voulons que dans la formation religieuse et chrétienne des enfants, il nous donner une attention spéciale au mystère eucharistique ; leur fair naître ce qu'il en est lui-même ; le culte qui lui est dû ; la raison de son institution ; et ces connaissances, les faire pénétrer de bonne h dans leurs âmes, non pas seulement d'une manière théorique, objet de leur croyance ; mais bien d'une manière pratique, en que sorte vivante, de telle sorte qu'ils apprennent ce qu'est Jésus-Hostie rapport à nous, quelles sont avec nous ses relations intimes et quell la part d'action qui lui appartient dans la direction morale et religi notre vie.

L'exposé de quelques vérités bien connues, rendra plus clair c j'ai à dire sur ce sujet ; qu'il me soit permis de les rappeler en p mots.

L'homme a été créé pour Dieu, pour le posséder éternellement et par tager son bonheur par la vision béatifique. C'est ce que nous appe la vie éternelle, vie de gloire, la seule vraie vie, but suprême qu'il atteindre s'il veut accomplir sa destinée. Cette vie éternelle qui a consommation et son parfait épanouissement dans le ciel se prépar commence s. la terre par la vie surnaturelle de la grâce : et le mo d'y arriver, . la connaissance et l'amour de Dieu et de Notre-Seign Jésus-Christ. Car, nous dit le divin Maître, en s'adressant à son P céleste, " la vie éternelle consiste à vous connaitre, vous le seul v Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ." (St-Jean XVII Aussi dans l'ordre du salut, la connaissance de Notre-Seigneur Je Christ ne peut se séparer de la connaissance de Dieu. Cette conna sance, absolument nécessaire aux adultes, devient aussi obligatoire p les enfants, à mesure que, avec la croissance de l'âge et le développe de leur intelligence, s'accroît aussi leur propre responsabilité. M qu'est-ce que connaitre Jésus-Christ, et jusqu'où doit s'étendre cette vine connaissance qui est le principe d'un si grand bonheur ?

Connaître Jésus-Christ, c'est avant tout savoir, conformément données de la foi, qu'il est le vrai Fils de Dieu, le Verbe incarné est le Sauveur du genre humain et que, pour le sauver, il a souffert est mort, et qu'après être ressuscité glorieusement, il est monté au pour nous y préparer une place.

Mais ce n'est pas tout. La foi nous enseigne que, avant de m vers son Père, il a voulu établir sa demeure d'une manière perma au milieu de nous. Voici que je serai avec vous tous les jours ju la fin des siècles, avait-il promis à ses apôtres, et, en instituant un doce impérissable, sur le type de son sacerdoce éternel, il a opéré la veille des merveilles, il nous a laissé le sacrement que la piété des fi appelle le sacrement d'amour. Et depuis dix-neuf siècles, Notre-Seig monté au ciel en sa chair glorifiée, opère cependant le miracle que adorons à genoux. Il est resté au milieu de nous, il nous a don corps, et comme son corps est vivant et inséparable de sa divinit

s'ensuit que depuis dix-neuf siècles et jusqu'à toujours, nous avons avec nous le Fils éternel de Dieu, qui vit au milieu de nous, sans jamais nous quitter, parce que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. Et nous pourrions rester indifférents en présence de ce mystère! Et les hommes pourraient, sans ingratitude et sans détriment de leur vie surnaturelle, suivre leur chemin à travers le monde et à travers les siècles, en laissant dans l'isolement et dans l'oubli leur divin compagnon de route !

Non, il ne peut en être ainsi. Ce serait trop méconnaître les desseins si généreux et si pleins de miséricorde du Cœur de Jésus. Il s'ensuit que la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour être complète et intégrale, comporte la connaissance du mystère eucharistique et ne peut en être séparée. En effet, si le divin Maître a pu dire en s'adressant à son Père céleste : " La vie éternelle consiste à vous connaître, Vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ," (S. Jean, XVII-3), il nous dit à nous : Je suis le pain de vie ; je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous, etc. Et lorsqu'il institue l'adorable sacrement : Prenez et mangez, ceci est mon corps, etc. Telle est donc la pensée intime, la volonté nettement marquée du divin Sauveur. Il a fait entrer la Sainte Eucharistie dans l'économie de la rédemption et de la sanctification des âmes ; et ce qu'il a établi doit demeurer et demeurera, tant qu'il y aura sur la terre des âmes à régénérer et à sanctifier.

Notre-Seigneur, en instituant l'auguste mystère, s'est proposé des fins multiples. Qu'il ait voulu glorifier son Père par ses abaissements mystiques et son immolation jamais interrompue ; qu'il ait eu dessein, en même temps, de faire du bien aux hommes, voilà sans doute, la fin suprême et dernière de la cérémonie accomplie à la dernière cène. Mais si nous méditons les paroles que nous venons de citer et si nous considérons les symboles dont il s'est servi pour réaliser le miracle de sa présence réelle et permanente au milieu de nous, nous devons reconnaître qu'une pensée spéciale, dominante, lui a inspiré ce grand acte. Ce qu'il annonce à ses apôtres et aux Juifs, ce qu'il promet, ce n'est pas précisément, et avant tout, une chose sainte et divine qu'il faudra vénérer et adorer, ce n'est pas seulement un sacrifice qui devra être renouvelé tous les jours pour le salut du monde. C'est une nourriture dont il veut que nous mangions ; c'est un pain dont il veut nous rassasier. Ah ! la chose sainte, ou plutôt la personne divine qu'il faudra adorer y sera sans doute, puisque c'est elle qui va faire l'objet de son don ; le sacrifice perpétuel y sera aussi, puisque c'est le moyen qu'il choisit pour se donner, comme il veut se donner. Mais tout cela y sera, afin que nous ayons sans cesse et tous les jours, une nourriture divine, une nourriture dont la propriété soit d'entretenir en nous la vie de la grâce, jusqu'à notre entrée dans la vie de la gloire. C'est ainsi que les apôtres l'ont entendu et compris. C'est ainsi que les premiers chrétiens, instruits par les apôtres, l'ont compris et pratiqué. C'est ainsi que l'Eglise, héritière et dépositaire infaillible des enseignements des apôtres et du Maître, l'a toujours com-

pris et enseigné. Et tous ceux, qui à un titre quelconque sont char
de l'instruction religieuse des enfants, ne doivent-ils pas leur distrib
le même enseignement, et ne serait-ce pas méconnaître les aspirat
et les exigences surnaturelles de ces enfants, que de les laisser gra
jusqu'aux approches de l'adolescence, avec des idées vagues et plu
moins erronées à l'égard de la Sainte Eucharistie ? Ces enfants
droit à la connaissance intégrale de leur divin Rédempteur et Sauv
Leurs éducateurs sont obligés de la leur donner autant qu'ils sont
pables de la recevoir, avant même qu'ils comprennent le devoir de
demander. Mais cette connaissance, ils ne l'auront pas, tant qu'on
laissera ignorer le sacrement dans lequel il se tient captif et caché,
assurer à ceux qu'il a rachetés, les fruits surabondants de sa rédemp
Pour eux comme pour les adultes, la table est dressée par le P
de famille. Si nous y sommes conviés comme les premiers chrétie
les enfants d'aujourd'hui, comme ceux des premiers âges, ont droit
aussi d'y prendre place, et les besoins spirituels de leurs jeunes â
demandent qu'ils n'en soient pas écartés. *Parvuli petierunt pan*
Faudra-t-il ajouter qu'il n'y a personne pour le leur donner? *Et*
erat qui frangeret eis.

1. — Dans la famille.

Mais pourrait-on demander, les enfants, dans leur bas âge, sont
capables d'être instruits d'une manière profitable et efficace d'un
tère aussi élevé? d'un mystère à l'égard duquel les impressions de
semblent si peu en harmonie avec les enseignements de la foi? Je p
rais répondre d'abord, que l'enfant est naturellement disposé à admet
ce qui lui est enseigné. Simple et sans défiance, il accepte tout, il
tout de la part de ceux en qui il a mis sa confiance. Mais je m'arr
à une autre considération.

Il y a un phénomène de l'ordre de la grâce que l'on oublie trop souvent
par suite de la manière toute naturaliste dont on envisage les choses
sont au-dessus de la nature.

L'enfant qui a été baptisé, a reçu avec la grâce sanctifiante, d
manière infuse, le principe des vertus surnaturelles, et notamment
vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité. Par le fait qu'
ordonné vers sa fin dernière, qui est la vision de Dieu, et que l
Dieu habite en lui, toutes les facultés de son âme sont, pour ainsi
imprégnées des influences de la divinité. L'eau sainte du baptême
fait naître des aptitudes et des aspirations spéciales vers les choses
lestes. On dirait une sorte d'instinct supérieur, surnaturel qui l'att
qui le porte doucement à subir les impressions et à concevoir les se
ments que la foi et l'amour de Dieu seuls peuvent inspirer. Oui,
plus facile, qu'on ne serait porté à le croire, d'inspirer aux enfant
piété et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et l'un des mo
les plus efficaces pour y arriver, c'est de leur parler de Jésus-C
comme présent au milieu d'eux, de leur montrer, en quelque sorte
en faisant connaître le mystère de l'Eucharistie.

Dites-leur que le Fils de Dieu est venu autrefois sur la terre, qu'il
mort, qu'il a souffert pour eux; ces vérités, sans doute, si elles sont

mises à leur portée, ne les laisseront pas insensibles. Cependant, c'est un fait d'expérience que les choses qui se sont passées loin de nous, ou dans le lointain des âges, ne font pas ordinairement sur nos âmes une impression bien profonde et bien durable. Celles, au contraire, qui se passent sous nos yeux, dont nous sommes témoins, nous impressionnent davantage; et, si elles s'accomplissent en notre faveur, plus est grand le témoignage d'amour dont elles font preuve, plus nous sommes portés à rendre amour pour amour, à l'être bienfaisant qui se montre généreux à notre égard. C'est une loi de la nature à laquelle les enfants eux-mêmes ne font pas exception. C'est ce qu'opérera en eux, la connaissance de la Sainte Eucharistie, en mettant sous leurs yeux le mémorial toujours persistant de l'amour qui a fait Jésus-Christ se sacrifier pour nous. Bien qu'ils se trouvent ici en présence d'un mystère qu'ils ne comprennent pas, ils laisseront bientôt voir que ce Jésus si bon a déjà su gagner la meilleure part des affections de leur cœur. Plus d'un trait de l'histoire pourrait être cité à l'appui de ce que je dis. Le Vén. M. Eymard, encore enfant, avait un tel désir de la sainte communion que, pendant la messe, qu'il aimait à servir, après que le prêtre avait communié, il tirait sur sa chasuble et lui disait : " Et moi, mon père, à mon tour "..

Sainte Madeleine de Pazzi, lorsqu'elle voyait sa mère revenir de l'église, où elle avait fait la sainte communion, courait à sa rencontre et lui prodiguait ses témoignages de respect et de tendresse en lui disant : " Mère, tu sens Jésus."

On dira peut-être que ce sont des exceptions, que ces enfants étaient plus spécialement prévenus par les dons de la grâce, soit. Mais ne pourrait-on pas dire aussi que ces faits seraient moins rares et moins extraordinaires, si la foi des enfants était plus éclairée, si on leur faisait mieux connaître le Sainte Eucharistie.

Après l'exposé de ces vérités générales, venons à des considérations pratiques et d'application journalière.

A *quel âge* de la vie devrait commencer cette éducation religieuse et eucharistique des enfants, et quels doivent être leurs premiers maîtres dans la science de Notre-Seigneur ? Un trait bien touchant de l'évangile se présente naturellement à notre esprit, pour nous donner la réponse à cette question.

Tandis que Jésus parcourait la Judée, on lui amenait de toutes parts les petits enfants, afin qu'il les bénit ; et les apôtres, qui ne connaissaient encore qu'imparfaitement l'esprit et les tendresses du Cœur de leur divin Maître, cherchaient à les éloigner. Mais, Jésus, les reprenant leur disait : " Laissez venir à moi les petits enfants," et il les recevait avec bonté, les caressait et les bénissait. Qui donc amenait ainsi les enfants à Jésus-Christ ? Evidemment leurs parents, et les enfants n'y seraient pas allés d'eux-mêmes, si les parents ne les y eussent amenés ; et en disant à ceux qui l'entouraient : laissez venir à moi les petits enfants, il leur disait équivalemment : amenez-moi les petits enfants, qu'ils apprennent à me connaître, et ne craignent pas de s'approcher de moi, je les comblerai de bénédictions.

Cette histoire est pleine d'enseignements pour vous, mères chré-

tiennes, le Cœur de Jésus est tout amour pour vos enfants, comme
aimait ses petits frères de la Judée. Et, comme il faisait aux jours de
sa vie mortelle, il ne cesse de vous dire, à vous aussi : amenez-moi
petits enfants, que par vous ils me connaissent, qu'ils apprennent
m'aimer, comme moi aussi je les aime et désire leur procurer le p
grand de tous les bienfaits.

Oui, faites comme ces pieuses femmes de la Judée qui ne craigna
pas de se rendre importunes en se pressant autour de Jésus et en
amenant leurs enfants. Si l'on veut vous écarter, et éloigner de Jés
les chères petites créatures que vous aimez, insistez davantage, so
courageuses et persévérantes : ne craignez pas les oppositions d'un
zèle ou d'un respect mal entendu, et moins encore les clameurs
haine et de la jalousie envers Jésus, et vos saintes hardiesses vous
dront à vous et à vos enfants, le bonheur de recevoir des paroles de
dresse et de bénédiction d'un prix inestimable.

Un prêtre éminent du clergé de Paris répondant un jour à l'un
ses confrères qui parlait de ce sujet, lui dit spirituellement : Ainsi, v
voulez que l'éducation eucharistique des enfants commence le jour
leur baptême. — C'est bien cela, répliqua celui-ci. **La repartie** par
peut-être paradoxale. Voyons plutôt si elle n'est pas l'expression d
vérité profonde.

Il y a des mères chrétiennes qui, au jour du baptême de leurs enfants
ne manquent jamais de les offrir au Sacré-Cœur de Jésus ou à la Très
Sainte Vierge par le ministère de la marraine. C'est un usage
l'on ne saurait trop louer et recommander. La pieuse mère reconn
par là que l'enfant appartient à Dieu, et lorsque après avoir été régéné
par la grâce du baptême, il est déposé dans ses bras maternels, elle
reçoit comme un dépôt doublement cher et sacré. Cet enfant est
à elle, mais il est aussi le fils adoptif du Très Haut, l'héritier d
royaume, le cohéritier de Jésus-Christ. Dès lors, un double amour
vironne et protège cet enfant : l'amour de ses parents selon la natu
et l'amour du Père céleste qui le lui confie, comme il confia son prem
né, Jésus, à Joseph et à Marie. Il suit de là, que par une disposi
admirable de la Providence, plus les enfants sont jeunes, plus il
pendent de leurs parents, et plus ces derniers auront à répondre à D
de la manière dont ils auront pris soin de leurs jeunes années. D
autre côté, les parents, s'ils ont vraiment l'esprit de foi, resteront
lement convaincus qu'ils ont besoin de Dieu, mais aussi qu'ils peuv
d'autant plus compter sur Lui, pour ce qui regarde le bien de leurs
fants. La prière se présente alors comme un pressant et impé
devoir, comme une ressource d'une efficacité incalculable dans l'œ
de l'éducation. Oui, pères et mères, vous n'êtes pas seuls, vos ef
ne sont pas isolés pour l'accomplissement de ce grand devoir : Dieu
même y est intéressé. Priez pour vos enfants, qui sont aussi les enf
de Dieu. Vous avez tous les motifs de confiance pour vous écoute
si vous savez recourir au grand moyen de la prière.

Priez et apprenez à vos enfants la nécessité et la pratique de la pr
dès leurs plus tendres années. Que le saint Nom de Jésus résonne co
une douce mélodie à leurs oreilles, qu'il s'exhale de leurs cœurs et co
sur leurs lèvres comme une onction sainte qui les charme et les sanct

L'éducation chrétienne des enfants est un édifice qu'il faut construire: l'âme est un tabernacle où la divinité elle-même veut recevoir l'hospitalité. Oh, le prophète royal l'a chanté: *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que des ouvriers travailleront à la bâtir. La prière vous obtiendra ce concours nécessaire de l'architecte divin, et ainsi votre travail ne sera pas stérile. Veillez aussi avec un soin jaloux, sur l'innocence de vos enfants. Oh! comme elle doit vous être chère ette blanche pureté de l'âme de vos enfants, et quel plus précieux tresor pourriez-vous avoir sous votre garde ! Comme elle les disposera heureusement à la connaissance et à l'amour de la Sainte Eucharistie ! Jésus l'a dit: Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Ils le verront et ils s'y attacheront. Jésus lui-même est un aimant qui attire, qui charme et qui captive. Les cœurs purs ont une affinité merveilleuse à subir l'influence de cet aimant. Ainsi attiré par Jésus, gardé et protégé par vous, l'enfant grandira dans toute la fraîcheur de sa beauté, et deviendra ce tabernacle vivant et richement orné où Jésus aimera à se reposer. C'est ainsi que l'éducation aura commencé au baptême. Or, le terrain étant si bien préparé, l'instruction religieuse deviendra plus facile et portera des fruits abondants. Puisque c'est de vous, parents chrétiens que l'enfant doit recevoir les premiers enseignements, ne trouverez-vous pas profondément raisonnable et infiniment désirable, que la connaissance de Dieu jette les rayons de sa lumière dans son âme, dès le premier réveil de sa vie intellectuelle. A mesure que le jour s'y fera plus brillant et plus beau, que cette raison se développera sous l'influence du milieu où elle vivra, et par les choses qu'elle entendra et qu'elle verra, faudra-t-il que le bon Dieu, que Jésus soit mis de côté, pour donner toute la place aux choses terrestres et de l'ordre purement naturel, et laisser languir, s'étioler, et peut-être, hélas! périr la vie surnaturelle qui fait de cet enfant l'émule des anges sur la terre. Cette considération, loyalement comprise, nous fait voir quand doit commencer l'éducation dont nous parlons. Les progrès de l'âge, mais surtout la mesure progressive du développement intellectuel de l'enfant, nous indiquent aussi la marche ascendante de cette éducation et la direction qu'il faut lui donner. Or, ne croyez pas qu'au début de leur éducation, il convienne de faire aux enfants des discours et des exhortations qu'ils ne sont pas encore capables de supporter. L'amour maternel s'y connaît mieux en petites industries merveilleusement propres à faire pénétrer dans les âmes les choses qu'il veut y faire entrer. Que la mère sache seulement profiter des circonstances qui se présentent si souvent dans la vie de famille. Par exemple, un mot d'explication sur une prière qu'elle lui fait réciter, une petite correction ou une récompense que l'enfant aura méritée. Dites-lui que telle chose qu'il a faite, cause de la peine au petit Jésus; que telle autre lui fait plaisir. Les enfants sont familiers avec les autres petits enfants. Ils les aiment et traitent avec eux d'égal à égal. Profitez de cette disposition naturelle pour parler de l'Enfant Jésus et le faire aimer. Une simple image qui le représente dans la crèche de Bethléem, excitera la curiosité de votre enfant. Et si vous lui dites qu'il est le Fils de Dieu, Dieu lui-même, qu'il s'est fait petit enfant pour lui ressembler, qu'il l'aime et qu'il veut le conduire au ciel, votre enfant

l'aimera aussi, et avec l'amour naîtront et grandiront dans son cœu respect, la confiance et les autres sentiments qui rapprochent les â de Jésus. Cette petite image vous aidera à lui enseigner une foul choses, que sans elle il aurait longtemps ignorées. Montrez-lui le m Jésus adolescent, maniant la scie et le rabot, dans l'atelier de Sa Joseph, et pratiquant l'obéissance la plus absolue à ses parents. O comme il lui paraîtra beau et aimable ce cher petit Jésus ; et quand suite, vous lui ferez voir le même Jésus attaché à la croix par la mal des hommes, et pour expier nos péchés, le cœur de cet enfant sera e et profondément touché, et il vous manifestera ses sentiments par exclamations et quelquefois par ses pleurs. Vous lui aurez inspiré même temps, avec la dévotion au crucifix, la crainte et la détestation péché. Vous arriverez ainsi facilement, à lui parler de la Sainte E charistie. Ce même petit Jésus, que vous lui avez montré si bon, généreux, si aimable, dites-lui qu'il demeure au milieu de nou, q est dans nos églises, et que les petits enfants peuvent le voir et lui parl Conduisez-le à l'église, aussitôt que son âge vous le permettra. Mo lui le tabernacle où il repose. Faites-lui voir la sainte hostie, lorsqu est exposée sur l'autel, ou que le prêtre distribue la sainte commun aux fidèles. Vous en viendrez à lui expliquer comment cette blan hostie, qui était du pain avant la messe, est devenue, par la consécratio le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ : que le prêtre opère changement par le pouvoir qui lui a été donné par Notre-Seigneur Jés Christ, à qui rien n'est impossible : que Notre-Seigneur a choisi le pa pour nous montrer que c'est une nourriture qu'il veut nous donner. que cette nourriture vraiment divine est admirablement efficace p nous aider à éviter le mal et à pratiquer la vertu.

Demandez-lui ensuite, s'il n'aimerait pas lui aussi à recevoir Jésu dans son cœur, à faire sa première communion. Et vous verrez combi vif se manifestera chez lui l'attrait pour la sainte communion. Vo en viendrez bientôt à lui faire faire la communion spirituelle, cette pra tique trop négligée, et pourtant si salutaire : vous la ferez avec lui p de toutes courtes formules qu'il apprendra facilement et pourra ens réciter lui-même. Que de choses vous lui aurez déjà appris à respec et à aimer par les relations qu'elles ont avec l'Eucharistie ! C'est glise dont la beauté l'a charmé et qu'il considère comme la maison Dieu : c'est le prêtre, l'homme de l'Eucharistie, celui qui lui donn Jésus dans la sainte communion et qui le conduira à Jésus pour vi avec lui dans le ciel. C'est le saint sacrifice de la messe, auquel il as tera avec respect, avant même d'en connaître la nature, ainsi qu sainteté et la grandeur. Dites ces choses, et d'autres encore, à v enfant de quatre ou cinq ans, à six et à sept ans, répétez-les-lui diverses formes, sans le fatiguer ni l'ennuyer. Faites entrer dans v foyer quelque bonne revue eucharistique, bien illustrée et enrich traits historiques. Ces moyens divers vous conduiront à des résult dont vous serez vous-mêmes étonnés.

2. — A l'école.

Cependant, voilà que le temps est venu pour vos enfants de pre le chemin de l'école. Les maîtres et les maîtresses, s'ils ont cons

de leur devoir, deviendront vos auxiliaires, et dans une large mesure vos suppléants, dans l'œuvre de l'éducation. Gardez-vous cependant de croire que votre tâche est finie. Intéressez-vous à leurs efforts et à leurs progrès, et faites en sorte qu'ils s'en aperçoivent. Voyez souvent où ils en sont dans l'étude de leur catéchisme; veillez à ce que leurs prières se fassent avec exactitude et avec piété, que leur dévotion à la Sainte Vierge devienne plus ardente, et montrez-leur surtout l'importance que vous attachez au grand acte de leur première communion. Et lorsque ce grand jour sera arrivé, n'oubliez pas, si vous le pouvez, que le moyen le moins équivoque et le plus édifiant de leur témoigner votre joie, c'est d'aller prendre part avec eux au banquet divin. Que de vues humaines et terrestres se mêlent hélas! aux motifs de foi dans les actes préparatoires à la première communion. N'est-il pas vrai que la vanité, bien plus que les idées sérieuses, semble absorber toute l'attention de certaines âmes d'enfants. O mères chrétiennes, faites en sorte que vos petites filles soient bien plus préoccupées de la pureté de leurs cœurs et du désir de posséder Jésus, que de la joie dissipante et toute profane d'avoir de beaux habits neufs, plus riches et mieux faits que ceux de la petite voisine, ou de recevoir de jolis cadeaux, qu'elles convoitent et dont elles ont été privées jusque-là.

Lorsque la première communion est faite, que vos enfants ne la regardent pas comme un acte isolé et sans suite dans la vie chrétienne. S'il est si bon et si salutaire de communier une fois, ne doit-on pas conclure qu'il l'est infiniment plus de communier souvent. Montrez-vous donc favorables à la pratique de la communion fréquente, même quotidienne, et donnez à vos enfants toute la facilité possible pour satisfaire leur dévotion. S'il leur est donné de fréquenter les collèges ou les pensionnats, les obstacles seront presque entièrement levés. Votre plus doux devoir sera alors de leur permettre de continuer durant les vacances la pieuse coutume qu'ils auront contractée dans le cours de l'année scolaire.

Nous avons parlé du devoir des parents: il convient d[illegible] voir un peu *ce qui doit se faire à l'école.* C'est ici que les maîtres et maîtresses religieux ou laïques, aimeront à se rappeler la grandeur et la beauté des fonctions qu'ils ont à exercer au nom des familles. L'entrée à l'école ne doit pas marquer un point d'arrêt dans l'œuvre de la formation morale et religieuse des enfants. C'est au contraire, le lieu de poursuivre par des procédés spéciaux ce qui a dû être bien commencé: et même n'arrive-t-il pas trop souvent que rien, ou à peu près rien n'a encore été commencé. En effet, si l'on excepte la connaissance de quelques courtes prières, un grand nombre de parents ont attendu l'âge de l'école pour donner à leurs enfants les premières notions de la science eucharistique ou simplement religieuse. Pour plus d'un enfant donc, pour les plus petits surtout, à l'école comme dans la famille, c'est à l'enseignement maternel qu'il faut recourir: et avec quel zèle industrieux et quelle patience inlassable! Pour la plupart cependant, et après les premiers débuts, le travail s'accomplit d'une manière plus régulière et plus suivie. On aura les moyens d'action plus efficaces pour intéresser, pour exciter l'émulation, pour graver dans les esprits les notions que le programme même de l'école fournit l'occasion de donner. Dans la religion, [illegible]

vers Jésus-Christ : le passé, le présent, l'avenir, tout se rapporte et a
tit à lui. C'est donc à le faire connaître et aimer que l'enseignem
religieux doit tendre et arriver. Mais Jésus-Christ accomplit son œu
de rédemption par le moyen des sacrements, et parmi les sacreme
comme l'Eucharistie est le plus excellent, c'est aussi à lui que se
portent tous les autres. Voilà les grandes lignes de l'enseignement
ligieux partout où il se donne, et que l'on doit trouver notamme
l'école. L'étude et l'explication du catéchisme mettront sous le
des enfants l'exposé des vérités de détail. L'histoire sainte, et surt
l'histoire sainte en tableaux, qui excite à si haut degré l'attention
enfants, sera pour l'instituteur un auxiliaire aussi efficace qu'il est i
ressant. Vous avez là l'histoire des patriarches, des conducteurs
peuple de Dieu, des prophètes, qui outre les prophéties proprement d
qu'ils nous ont laissées, ont été par leur vie, les figures vivantes, n
phées du Messie. Vous avez les sacrifices figuratifs, dans lesquels
part était réservée pour la nourriture de ceux qui offraient les victi
Vous avez particulièrement, la manne dont Dieu nourrit son peuple
le désert pendant quarante ans. Quelle saisissante figure prophétiqu
la Sainte Eucharistie, et comme le divin Maître saura lui-même se s
de ce miracle d'une si longue durée, pour annoncer cette autre ma
infiniment plus merveilleuse, dont il voudra nourrir l'humanité.

Ainsi les moyens d'action ne manquent pas. Si l'instituteur ou
titutrice savent les mettre en œuvre, ils pourront se donner le mér
faciliter et d'aider efficacement le travail du cathéchiste, pour la p
ration à la première communion.

3. — Au catéchisme.

Nous disons du catéchiste ; en effet, l'instruction religieuse des enfa
est assez importante pour être considérée comme une fonction spécia
Le catéchiste est donc, particulièrement avec le prêtre, l'homme de l'é
cation eucharistique. Dès lors, il ne doit rien négliger pour la rend
aussi parfaite que possible. Et d'abord, qu'il se pénètre bien d
vraie doctrine de l'Eglise sur la présence réelle, afin d'en donner d
notions exactes et précises. C'est principalement ici, que la foi vive
la base et le soutien de tout. Qu'il sache bien aussi, touchant la sain
communion, quelle est la pratique depuis les apôtres jusqu'à Pie X, d
puis les enseignements des Pères les plus illustres, jusqu'aux prescri
tions et recommandations des conciles les plus autorisés. Qu'il appre
à exposer clairement ce que désire, ce que veut le Divin Cœur de Jés
les conditions et les dispositions nécessaires ou simplement désirable
pour participer au saint mystère. Qu'il laisse cependant au confess
le soin de déterminer ce qui convient à chaque enfant pour la récepti
plus ou moins fréquente, de la sainte communion. Mais qu'il s'effo
de leur faire connaître quelque bonne méthode facile, bien à leur port
pour s'y préparer convenablement. Un excellent moyen pour exciter
soutenir la ferveur de leur dévotion, serait de leur recommander d'av
toujours, en communiant, quelque intention précise, déterminée, visa
bien le but, c'est-à-dire les grâces qu'ils veulent obtenir. Il y a tant

besoins divers qui peuvent être la matière de nos désirs les plus légitimes, de nos prières, de nos supplications. Besoins personnels pour l'âme et pour le corps ; besoins de nos parents, de nos amis, de ceux qui dépendent de nous, de la sainte Église si éprouvée et si contrariée dans la poursuite de sa mission divine. Les âmes du purgatoire, les pauvres pécheurs, les mourants. Mon Dieu, que d'indigences et de maux à soulager !

C'est au catéchiste qu'il appartient également d'expliquer la nature, l'excellence, la nécessité de l'action de grâces après la communion, et les moyens de la bien faire. Qu'il apprenne aux petits garçons à servir la sainte messe, et à le faire avec respect et dévotion, leur montrant l'excellence, l'avantage de cette sainte fonction. A tous les enfants, qu'il indique comment se comporter en présence du Très Saint-Sacrement, surtout pendant la messe ou lorsqu'il est exposé à l'adoration des fidèles. Tout ce qui se rapporte à la Sainte Eucharistie est digne de respect et mérite d'être connu. Les vases sacrés, les ornements sacerdotaux, au moins les plus apparents. Un enfant bien instruit de sa religion ne doit pas ignorer ces choses, et ne pas confondre les noms ou l'usage de ces différents objets. L'estime qu'il en aura ne pourra que lui mieux faire comprendre la grandeur, la sainteté de nos divins mystères, et l'attacher au culte de respect et d'amour qui est dû au sacrement de Jésus-Hostie.

Qu'il me soit permis avant de terminer, d'insister sur un point d'une importance fondamentale, qui soutient tout le dogme et toute la liturgie de l'Eucharistie. Que tous ceux qui, à un titre quelconque, veulent enseigner la religion aux enfants, et je dirai même au peuple chrétien, mettent le plus grand soin et appliquent infatigablement leur zèle, à mettre en pleine et vive lumière et à établir sur des bases inébranlables le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Si l'Eucharistie est niée par les uns, et paraît à d'autres si difficile à croire, si chez certains catholiques, la dévotion à l'Eucharistie est si refroidie et même si chancelante, ne faut-il pas en voir la cause, ou dans un manque complet de foi ou dans une foi mal éclairée et mal affermie dans la divinité de Celui qui nous l'a donnée ? Un exemple frappant nous est rapporté dans l'évangile.

Après que Jésus leur eut fait entendre ces paroles : " Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous, etc.," les juifs qui l'écoutaient, commencèrent à se dire : Comment celui-ci peut-il donner sa chair à manger ? Beaucoup de ses disciples aussi l'ayant entendu, dirent : Ce discours est dur et qui peut l'écouter ? ... ne croyaient pas, ou ils ne croyaient qu'imparfaitement à la divinité de Jésus-Christ, et ils s'en allèrent. Mais alors Jésus s'adressant aux douze : " Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? " Simon Pierre lui répondit : " Seigneur où irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu...." On ne s'inquiète guère du *comment* et du *pourquoi* d'une chose qui surpasse nos convictions humaines lorsqu'on sait que cette chose est l'œuvre de la Toute-Puissance de Dieu : voilà pourquoi, nous qui ne sommes pas les fils de la négation, ni du doute ou de l'incrédulité, mais les tenants de la foi de Pierre, parce que nous croyons que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu, possédant tous les

attributs de la Toute-Puissance de Dieu, nous croyons aussi que
Sainte Eucharistie est vraiment sa chair et son sang, et qu'en receva
sa chair et son sang, nous recevons en nous la plénitude de la divin
Si donc, il nous arrivait qu'une pensée funeste vint quelquefois travers
notre âme, comme une ombre de l'esprit des ténèbres, et nous inclin
à la négation ou au doute, disons fermement et sans hésiter : Seigneu
ce sont des paroles de vie pour l'éternité que vous avez dites. Je cro
que vous êtes le Fils de Dieu ; mon Seigneur et mon Dieu.

Je m'arrête pour ne pas trop dépasser le temps assigné, ni ... de
votre bienveillante attention. J'ai voulu exposer d'une manière simp
et accessible à tous, le soin que nous devons mettre à donner aux enfan
des notions justes et vraies de la Sainte Eucharistie, dans la fami
à l'école, au catéchisme. Dans ces trois situations de leur vie, c'est to
jours la même tâche qu'il faut poursuivre, le même but cher à nos cœu
où il faut s'efforcer de les faire arriver : *leur faire connaître et aim
Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour les amener par là de bonne heur
la réception fréquente et quotidienne de la Sainte Eucharistie.* C'est
vœu que nous formons, c'est le résultat infiniment désirable que n
voulons réaliser. Puisse cet enseignement eucharistique, se répandre
plus en plus et se généraliser au sein de la société.

Peut-être le jour viendra-t-il bientôt, que, par suite d'une heureu
modification de la mentalité chrétienne chez les parents et chez les e
fants, chez les éducateurs à tous le degrés et chez ceux qu'ils inst
sent, il sera permis *d'admettre les enfants à la première communion p
tôt qu'on ne le fait ordinairement aujourd'hui.* Ainsi nourris du pa
de vie, avant que les germes de mort semés par les passions ne les aie
envahis, nos chers enfants verront se réaliser en eux ce que leur divi
Maître indiquait comme le but de sa mission ici-bas : Je suis venu, afi
qu'ils aient la vie et que cette vie soit en eux plus abondante.

— —

Le deuxième rapport fut celui de M. l'abbé *Simard*, de l'évê
ché de Sherbrooke, sur :

" L'ASSISTANCE A LA MESSE ET LA SAINTE COMMUNION "

La Sainte Eucharistie est un sacrement dans lequel, sous les espèce
du pain et du vin, Notre-Seigneur Jésus-Christ tout entier est conten
pour la nourriture spirituelle de notre âme.

La Sainte Eucharistie est aussi le sacrifice de la loi nouvelle, qui no
rappelle le sacrifice sanglant de la croix et par lequel nous adorons Die
dans l'oblation non sanglante du corps et du sang de Jésus-Christ, e
nous percevons les fruits du sacrifice de la croix.

Le saint Concile de Trente, comparant l'oblation du sacrifice euchar
tique avec la manducation de la chair sacrée du Sauveur, dans la sain
communion, prononce l'anathème contre ceux qui oseraient prétend
que cette oblation n'est pas autre chose que la manducation de cette

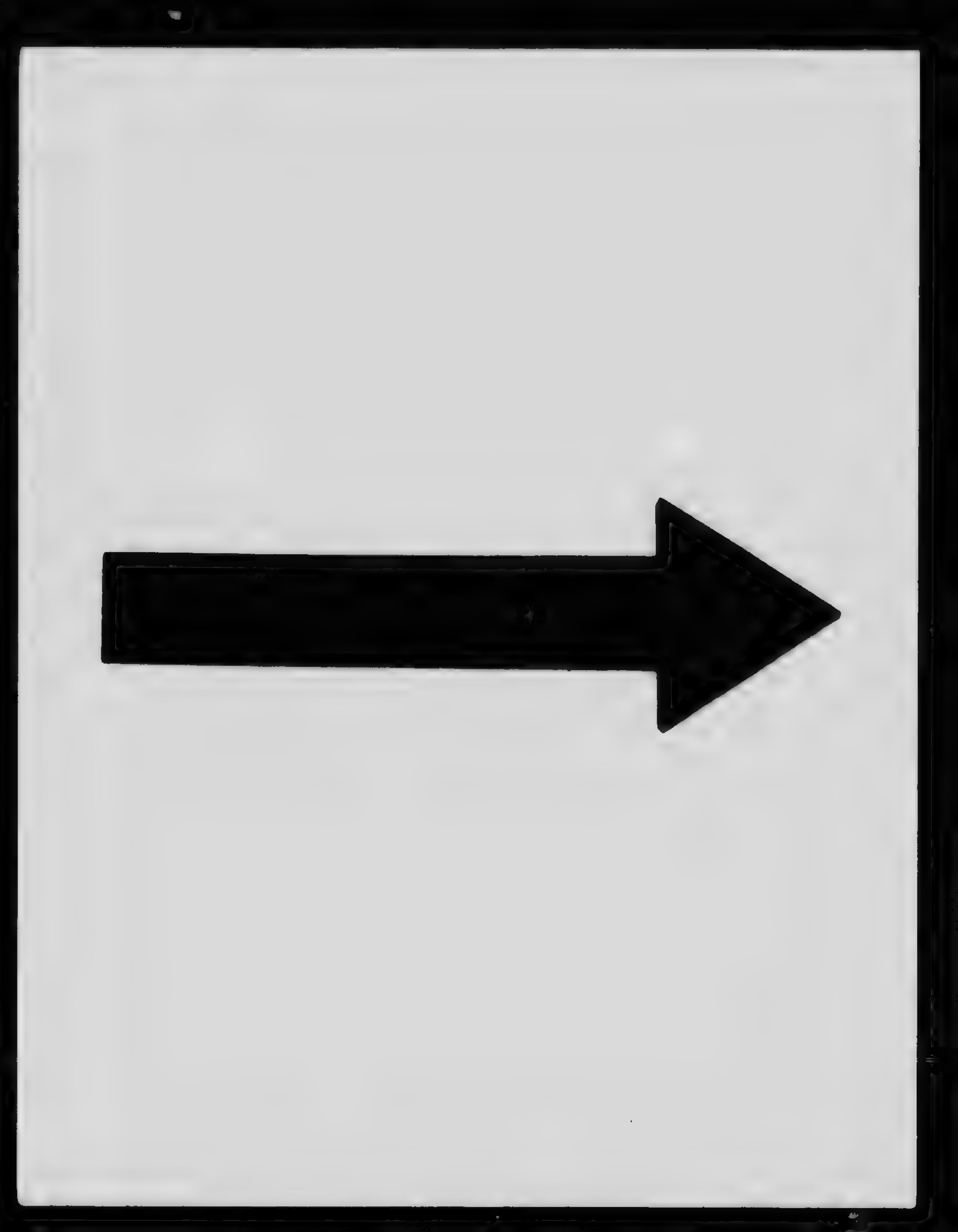
hair sacrée et proclame licite la célébration de la messe dans laquelle le prêtre seul communie. (Sess. 22.)

De tout temps, dans l'Eglise catholique, il a été permis aux fidèles de communier hors de la messe. Aux temps des persécutions, c'était même la coutume de leur permettre de conserver la Sainte Eucharistie dans leurs maisons afin de se communier eux-mêmes quand ils ne pouvaient point venir communier à la messe. La discipline actuelle de l'Eglise permet d'assister à la messe sans communier; la communion n'est obligatoire, à la messe, que pour le seul célébrant.

Quelles sont *les relations entre la communion des fidèles et l'assistance à la messe?* La réponse à cette question fournira la matière de ce travail.

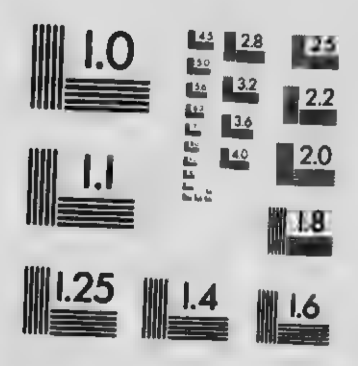
Le chapitre VI de l'Evangile de saint Jean qui, selon tous les commentateurs catholiques, est consacré, dans sa plus grande partie, à la sainte Eucharistie, établit clairement, avec le dogme de la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les effets spirituels que produit le pain céleste dans l'âme de ceux qui s'en nourrissent et la nécessité pour tous ceux qui veulent jouir de ces effets spirituels de recevoir cet aliment divin. La nécessité de la sainte communion est démontrée dans ce chapitre, en termes absolument indubitables: "Celui qui mangera la chair du Fils de l'homme et boira son sang aura la vie en lui, et je le ressusciterai au dernier jour. Si vous ne mangez point la chair du Fils de l'homme et ne buvez point son sang, vous n'aurez point la vie en vous." (S. Jean, VI, 55.) L'Evangéliste ne nous a point rapporté, directement du moins, avec la même précision et la même force, l'enseignement du Sauveur sur le temps où nous devons recevoir cet aliment divin et sur la fréquence de cette manducation. Il ne nous dit point directement ni quand nous devons communier ni combien de fois dans notre vie. Les évangélistes S. Mathieu, S. Marc et S. Luc sont plus explicites dans les paroles où ils nous exposent la célébration de la dernière cène. Jésus-Christ étant réuni avec ses apôtres dans le cénacle, nous disent-ils, pendant le festin, "prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en leur disant: prenez et mangez, ceci est mon corps. Puis, prenant le calice dans lequel il y avait du vin, il le bénit et le leur donna en disant: buvez-en tous, car ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi."

Nous avons dans cet acte mémorable du Sauveur entouré de ses apôtres la célébration de la première messe et la distribution de la première communion. L'union de ces deux actes par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ne doit-il pas nous faire comprendre que de même qu'il a voulu que ses apôtres, à la première messe, reçussent la communion de son corps et de son sang, ainsi il veut que tous les fidèles dans la suite des siècles, auront le même bonheur se fassent un devoir d'imiter les apôtres dans la participation à la victime du sacrifice. Aussi voyons-nous les apôtres fidèles au précepte de leur Maître: "Faites ceci en mémoire de moi," à peine fortifiés par la descente du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, s'assembler pour offrir le sacrifice



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





de la messe, les premiers disciples convertis par leur prédication s'un.
à eux, et tous se nourrir de la chair sacrée de leur Sauveur. Nou-
lisons en effet au chapitre II des Actes des Apôtres que les auditeurs d
S. Pierre convertis par sa première prédication, après la Pentecôt
"persévéraient dans la doctrine des apôtres et la communication de
fraction du pain." "La fraction du pain," comme nous l'enseignent
tous les commentateurs, c'était l'oblation du sacrifice de la messe et la
communication de la fraction du pain était la réception de la saint
communion. Et le mot "*perseverantes*," *ils* persévéraient," employ
par l'écrivain sacré, indique un acte habituel de leur vie.

Toute la discipline religieuse de l'Eglise primitive repose sur l'allian
intime de la messe et de la sainte communion, même pour les fidèle-
Etudiez la prière liturgique en usage, encore aujourd'hui, dans la célé-
bration de la messe, et qui nous vient de la plus haute antiquité. Le
prêtre, à l'autel parle au nom de tous. Toutes les oraisons de la mes-
et les prières du canon sont au pluriel. Avant de réciter les prières.
invite l'assemblée à s'unir à lui: "prions," dit-il à l'assemblée: "*o*
mus." Lorsqu'il les salue, il emploie le pluriel: le Seigneur soit av
vous: "*Dominus vobiscum.*" Avant le canon qui est la partie essen-
tielle de la messe, le prêtre récite la prière solennelle que l'on appell
la préface. Avant de commencer cette prière il invite les fidèles à élev
leurs cœurs vers Dieu: "*sursum corda!*" Et les fidèles de répond
"*habemus ad Dominum.*" "Nos cœurs sont élevés vers Dieu." Le prêt
continue en employant toujours le pluriel, en parlant au nom de tous
"Nous vous implorons et nous vous supplions;" "*Supplices te rogamus*
ac petimus." Cette oblation de toute la famille chrétienne: "*Hanc*
oblationem familiae praeclarae Majestati tuae." "Afin que nous tous
qui participons à ce sacrifice recevions le corps très saint et le sang trè
précieux de votre Fils." Toutes ces expressions indiquent, sans que l'on
puisse leur donner un autre sens, que le sacrifice était offert au nom de
tous et que l'assemblée des fidèles était présente.

Pour ce qui est de la communion habituelle de tous les fidèles présents.
qu'il suffise de rappeler les prières de la communion que le prêtre récit
à la messe et dans lesquelles il demande à Dieu que le corps et le sang
du Seigneur soit pour tous ceux qui le reçoivent le gage de la vie éte-
nelle, et celle de la postcommunion où il parle de la nourriture que tous
ont prise: "*quod ore sumpsimus pura mente capiamus,*" *satiasti fami-*
liam tuam muneribus sacris."

Les sermons et les autres écrits des saints Pères qui ont vécu à cette
époque reculée sont remplis d'allusions à cette pratique universell
Cette coutume était si générale aux premiers siècles, qu'un concile d'An-
tioche, tenu sous le pape Jules I, ordonne à tous les fidèles qui assistent
à la messe de recevoir la sainte communion et va jusqu'à frapper d'-
communication ceux qui refusaient de se conformer à cette pratique.

Saint Jérôme, dans sa 50ième lettre à Pammachius, nous dit que de
son temps c'était la coutume pour les fidèles, à Rome, de toujours re-

cevoir la sainte communion, quand ils assistaient à la messe. La même coutume existait encore en Espagne, à la même époque. Saint Ambroise exhortait les fidèles à vivre de manière à recevoir la sainte communion tous les jours.

Cette discipline de la réception de la sainte communion chaque fois que les fidèles assistaient à la messe, si généralement observée aux premiers siècles de l'Eglise, est fondée sur l'intelligence parfaite des mystères eucharistiques, et, si nous voyons que la masse du peuple, chez les premiers chrétiens y était fidèle, c'est que le peuple, dans ces âges de foi, avait une intelligence plus parfaite du sens de la liturgie et de l'excellence du sacrifice de la messe.

La messe, comme l'a défini le concile de Trente, est un vrai sacrifice. C'est le sacrifice qui, en nous représentant la sacrifice sanglant de la croix, nous fait l'application de ses mérites infinis. A la messe comme sur la croix, c'est la même victime qui est offerte, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est réellement présent sous les espèces sacramentelles. C'est aussi le même sacrificateur principal qui s'immole par les mains du prêtre. Et il s'immole dans les mêmes intentions que celles qui l'animaient quand, attaché à la croix, il versait son sang jusqu'à la dernière goutte pour notre salut. De même, cependant, que le sacrifice de la croix n'a point justifié immédiatement tous les pécheurs mais a apaisé la justice divine et a fait que ces pécheurs soient conduits au salut par les moyens institués à cet effet; ainsi le sacrifice de la messe ne justifie pas immédiatement les hommes mais il obtient que le don de la grâce et de la pénitence leur soit conféré. D'après ces principes, les assistants à la messe, qui offrent le sacrifice en union avec le prêtre, ne peuvent espérer de percevoir tous les fruits du sacrifice si ce n'est en suivant l'impulsion de la grâce et en s'approchant des sacrements, surtout de la sainte communion. C'est pour cette raison que S. Jean Chrysostôme s'élevait en termes si véhéments contre les chrétiens de son temps qui assistaient à la messe sans s'approcher de la Sainte Table. "Dites-moi, s'écrie-t-il, qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un était invité à un festin, lavait ses mains, se mettait à table, se préparait au repas, et ensuite ne mangeait point? N'offenserait-il pas celui qui l'aurait invité? N'aurait-il pas mieux valu qu'il fût absent? Quoi! vous assistez au festin, vous avez chanté l'hymne, vous vous êtes mis au rang des dignes en ne vous retirant pas avec les indignes; pourquoi êtes-vous resté sans communier? Je suis indigne, me répondez-vous. Eh bien! mais alors vous êtes aussi indigne de la société des prières."

Ces graves paroles de ce grand saint apparaîtront dans toute leur vérité si l'on se rappelle quelles sont les fonctions et le rôle du peuple qui assiste à la messe. Pour beaucoup de chrétiens le sacrifice de la messe est un spectacle auquel prennent part le prêtre et les autres ministres, et dans lequel les fidèles ne sont que de simples spectateurs. Telle n'est point cependant la pensée de l'Eglise. Cette pensée, elle nous la manifeste dans les prières du canon de la messe où le prêtre au " memento " des vivants, avant de prononcer les paroles de la consé-

eration, prie pour ceux en faveur de qui il offre le sacrifice et s'unit av
tous les assistants qui "offrent le sacrifice avec lui." Dans la pe
de l'Eglise, les fidèles qui assistent à la messe ont un rôle à remplir, ro
différent de celui du prêtre, mais rôle actif quand même: ce rôle c'e
d'offrir le sacrifice en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ et
prêtre à l'autel. Jésus-Christ est à la fois la victime et le prêtre pri
cipal à la messe, comme il l'était sur la croix. Quand le prêtre p
nonce les paroles de la consécration, Jésus-Christ devient réellement
présent sur l'autel à l'état de victime. Cette victime est la victime d
tous les fidèles assemblés qui peuvent et doivent l'offrir aux intentio
générales de l'Eglise et à leurs intentions particulières. Et ces inten
tions, pour être accomplies parfaitement demandent la réception d
sainte communion, chaque fois que l'on offre le sacrifice.

Le chrétien, en effet, doit à Dieu, son Créateur et son Maître, le trib
de ses adorations.

A cause de notre misère, nous devons attendre de la protection d
Dieu toutes les choses dont nous avons besoin et les lui demander p
d'instantes priè s. Nous sommes pécheurs et nous devons satisfaire
la justice divine. Malgré notre méchanceté, nous sommes comblé-
biens par le bon Dieu: nous devons l'en remercier.

L'adoration demande, de notre part, la protestation de notre parfai
et complète dépendance devant Dieu. Nous protestons sans doute d
cette parfaite dépendance par l'immolation de Jésus-Christ offert e
victime sur l'autel. Mais pour que cette protestation de notre soumis-
sion soit agréable à Dieu, ne devons-nous point nous offrir nous aussi en
union avec la victime offerte, et cette immolation que nous faisons de
nous-mêmes ne demande-t-elle pas que notre cœur soit pur, soit saint
soit, en un mot, sanctifié par l'union avec Jésus-Christ, union qui n'est
parfaite que dans la sainte communion?

Le sacrifice de la messe est la prière par excellence. Quand nous
prions dans nos maisons, notre voix s'élève sans doute jusqu'au trôn
de l'Eternel qui daigne s'abaisser jusqu'à entendre nos demandes et le
exaucer. Mais notre voix n'est que la voix de misérables pécheurs qui
méritent pas d'être entendus. Quand nous offrons le saint sacrifice d
la messe, ce n'est plus nous qui prions seuls, c'est Jésus-Christ qui parl
pour nous, qui intercède pour nous, et sa voix est toujours entend
parce qu'elle est la voix de celui "qui mérite d'être exaucé." (Ad He
5.7). Mais nous devons unir notre voix à celle de Jésus-Christ, nous
devons lui présenter nos demandes pour qu'il les fasse parvenir aux pi
de l'Eternel. Or, cette union des voix, dans la supplication, deman
pour être parfaite, l'union des cœurs, dans l'amour. Comment serions-
nous aussi parfaitement unis à Jésus-Christ qu'en nous unissant à
dans la sainte communion qui nous le donne complètement et fait
vraiment, selon la parole de S. Paul, "nous ne vivions plus mais
Jésus-Christ vive en nous?" (Ad Gal. 2.20).

Nous sommes tous pécheurs. Le péché nous sépare de Dieu et no
mérite la réprobation éternelle. Le péché, considéré dans la Majesté d
Dieu indignement outragée, est quelque chose de si terrible que jamais

laissés à nous-mêmes, nous ne pourrions en mériter le pardon. Il nous a fallu une victime capable, par sa dignité, d'expier les péchés de tous. Cette victime c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, par son immolation sur la croix, a consommé le salut du genre humain. A la messe Jésus-Christ s'offre en victime, il se met à notre disposition avec ses mérites infinis. Nous l'offrons à notre Père Céleste, à notre place, et en considération des mérites infinis de cette victime, nous sommes justifiés. Mais cette justification s'accomplit en nous par la grâce sanctifiante. Comment puiser cette grâce sanctifiante si ce n'est par la sainte communion qui nous élève à Dieu, nous détache de tout ce qui pourrait être une cause de péché et nous donne la force de triompher de toutes les séductions du mal?

Le reconnaissance des bienfaits reçus est la vertu par excellence des cœurs généreux. La connaissance des bienfaits reçus prépare à de nouvelles faveurs tandis que l'ingratitude resserre la main prête à s'ouvrir largement. Le chrétien, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre spirituel, doit à Dieu tout ce qu'il est; il doit donc rendre à Dieu de perpétuelles actions de grâces. Hélas! notre indigence nous mettrait dans l'impossibilité de reconnaître convenablement les bienfaits reçus de la main de Dieu si nous n'avions point le saint sacrifice de la messe qui nous permet de lui offrir le don parfait, son Fils unique. Quand, réunis autour de l'autel du sacrifice, à la messe, nous élevons vers le ciel l'hostie sans tache, l'hostie du salut, c'est notre Dieu, notre Sauveur qui va, au pied du trône de l'Eternel, remercier pour nous. Mais l'offrande de la victime sans tache ne satisfera pas la Majesté divine si nous n'ajoutons point l'offrande de nous-mêmes, l'offrande de notre cœur. Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à donner son sang pour nous sauver; mais cet amour, il nous l'a prodigué afin de gagner nos cœurs, d'attirer notre amour en retour. Ce que Jésus-Christ nous demande, c'est notre cœur, " Mon fils, nous dit-il, donne-moi ton cœur. (Prov. 23, 26.) L'offrande du sacrifice de la messe serait, pour nous, une vaine offrande, si elle n'était pas accompagnée de l'offrande de nos cœurs. Et pour que nous puissions donner nos cœurs au bon Dieu, il nous faut les purifier, il nous faut les sanctifier, il nous faut les embraser des feux de l'amour divin. Or, où puiserions-nous ces feux de l'amour ailleurs qu'à sa source même, ailleurs que dans le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ Eucharistique?

Sans doute, à la messe, le prêtre qui célèbre, d'après la discipline constante de l'Eglise, est obligé de communier pour compléter l'intégrité du sacrifice et il remplit, dans sa personne, ces conditions nécessaires à la perfection du sacrifice de la loi chrétienne. Les fidèles peuvent aussi remplir ces conditions de perfection, jusqu'à un certain point, par la communion spirituelle. Mais la communion du prêtre ne peut pas sanctifier tous les assistants qui ont offert le sacrifice avec lui, et la communion spirituelle, malgré sa perfection, ne peut pas remplacer la communion sacramentelle.

Quand nous portons nos regards sur les premiers siècles de l'Eglise, nous admirons l'héroïsme de premiers chrétiens. Nous admirons ces

confesseurs de la foi qui, pour embrasser la loi chrétienne n'hésitaient pas à tout quitter, souvent leur position sociale et même leur famille, et suivaient Jésus-Christ jusqu'au martyre. Où ces chrétiens, nos a- cêtres dans la foi, puisaient-ils cet héroïsme? Cet héroïsme, ils le p saient dans la réception fréquente de la sainte communion. Si les premiers chrétiens étaient si différents, par leurs vertus, des chrétiens de nos jours, c'est qu'ils communiaient plus souvent. L'idéal de la perfection chrétienne serait aujourd'hui, comme aux premiers temps d christianisme, de voir la masse des fidèles assister tous les jours à messe, et s'approcher de la Table Sainte chaque fois qu'ils assisteraie à la messe. Cette pratique ferait de tous des chrétiens parfaits, et l'on verrait revivre, de nos jours, cette perfection des premiers temps où tous " n'ayant qu'un même cœur et qu'un même esprit " (Act. 4, 32.) " pe sévéraient dans la communion de la fraction du pain." (Act. 2.)

L'idéal cependant ne pourra jamais être le privilège de tout le monde, pas plus aujourd'hui que dans les premiers siècles de l'Eglise. Si l'on pouvait dire, en toute vérité, à l'époque où le livre des Actes des Apôtres fut écrit que " tous persévéraient dans la communion de la fraction du pain, et dans la prière," il est bien certain, et les écrits des saints Pèr sont là pour nous l'apprendre, que dès ces temps reculés, parmi les chrétiens d'alors comme chez ceux d'aujourd'hui, il se trouvait des pe sonnes que leurs occupations sociales, malgré des désirs réels de v parfaite, empêchaient de s'unir tous les jours à leurs frères pour offrir le saint sacrifice de la messe et recevoir la sainte communion. Si l plus grand nombre pouvait, quand les chrétiens n'étaient pas encore très nombreux, quitter leurs occupations et s'unir à la communauté dans l'oblation du sacrifice de la messe, cependant, après quelques années de prédication, quand ce nombre se fût accru au point de p mettre à Tertullien de dire, dans son apologie, que si les chrétiens disparaissaient subitement des villes et des places publiques, le monde païen serait effrayé du désert dans lequel il se trouverait, il y avait nécessairement, parmi cette foule immense, beaucoup de personnes empêchées d'assister, chaque jour, à la célébration des mystères eucharistiques.

Les persécutions d'ailleurs ne tardèrent pas à forcer l'Eglise primitive à disparaître, à s'éclipser pour ne pas exposer inutilement ses membres à la haine de leurs persécuteurs. L'on célébrait les mystères en secret, dans les maisons particulières, dans les entrailles de la terre, au milieu des ténèbres de la nuit. Il est impossible de croire que dans ces conditions tous aient toujours été en position, chaque jour, d'offrir le sacrifice de la messe et de communier. Aussi voyons-nous qu'à cette époque l'on consacrait, à la messe solennelle du dimanche, le pain eucharistique que les fidèles emportaient dans leurs demeures particulières pour se communier eux-mêmes quand ils ne pouvaient pas se rendre à l'assemblée des fidèles.

Il faut bien aussi tenir compte, même pour ces siècles de foi primitive, de la froideur à laquelle notre faiblesse est exposée. Dès ces temps il se trouvait des chrétiens négligents pour qui le banquet eucharistique

n'avait pas ce vif attrait qui portait la masse des fidèles à regarder comme le suprême bonheur la pratique de la piété chrétienne. Les homélies véhémentes de saint Jean-Chrysostôme, entre autres, sont là pour nous le prouver. Cet état de choses introduisit, à une époque certainement très ancienne, la coutume de l'assistance à la messe et de la communion de tous les fidèles au moins chaque semaine, le dimanche.

Dès la plus haute antiquité, le dimanche fut le jour spécialement consacré au Seigneur, et l'Eglise voulut qu'il fût marqué par la célébration plus solennelle des mystères eucharistiques. Les traces de cette ancienne discipline se retrouvent partout. Lorsque saint Paul arrive à Troade, c'est le dimanche qu'il réunit les chrétiens. C'est encore le dimanche qu'il prescrit de faire, dans les églises de Galatie et de Corinthe, les collectes ou quêtes pour les frères pauvres ou persécutés de Jérusalem. (Act. 20, 7 I. Cor. 26.) Le dimanche devint ainsi le jour de la communion par excellence, celui où tous devaient assister aux saints mystères et communier. C'est pour cette raison que saint Jean-Chrysostôme l'appelait le jour du pain. C'est de cette coutume que vient le nom de *Dominicum* donné à la messe solennelle du dimanche. Le Dominicum eut ses martyrs. C'était à Carthage, pendant la persécution de Dioclétien Trente et un chrétiens furent traînés, le 12 février 304, devant le proconsul Anlius et accusés d'avoir assisté au sacrifice du dimanche. Pendant qu'on les déchirait avec des ongles de fer, le proconsul les accusait d'avoir violé la loi des empereurs. Or, ils répondaient : " Nous ne pouvions pas omettre le Dominicum : c'est la loi de Dieu." Et comme Anlius insistait : " Non, répétaient-ils, nous ne pouvons vivre sans le Dominicum." Ce souvenir de l'Eucharistie faisait tressaillir leur cœur de joie et de fierté ; et sans doute, cette divine hostie qu'ils avaient reçue chaque dimanche, dont on leur faisait un crime et pour laquelle ils mouraient, devait passer devant leurs yeux, les éclairer de son rayon très doux, et c'est elle qui leur donnait la force de sourire aux tortures. (Paul Allard. La persécution de Dioclétien.) Un document de la plus haute antiquité qui remonte certainement aux premières années du second siècle, la Didaché ou Doctrine des Douze Apôtres, contient ce précepte d'une importance capitale : " Au jour dominical du Seigneur, réunissez-vous, rompez le pain et faites les cérémonies eucharistiques après avoir préalablement confessé vos péchés afin que votre offrande soit pure." Un autre témoignage non moins instructif nous a été laissé par saint Justin, qui confine lui aussi aux temps apostoliques." Le jour qu'on nomme le jour du soleil, (c'est-à-dire le dimanche,) tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne s'assemblent dans un même lieu... Nous nous levons tous en commun pour prier ; les prières étant finies, on offre le pain, le vin et l'eau... La distribution et la communion des offrandes qui ont servi à l'action de grâces (à l'Eucharistie) se font à chacun des assistants ; puis on les envoie aux absents par les diacres... Nous ne prenons pas ce pain et ce vin comme un aliment et comme un breuvage ordinaires. Mais nous savons qu'ils sont la chair et le sang de Jésus incarné pour nourrir notre âme."

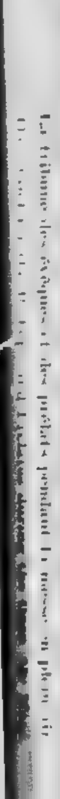
Si l'on consulte la vie des pères du désert, on trouve pour les cénobites qui y vivaient dans les couvents ou dans les laures, et pour les ermites mêmes qui vivaient dans les gorges des montagnes et jusque dans les premières oasis du désert, que la règle à peu près universelle était la communion dominicale. Cassien, qui avait vécu plusieurs années dans la Thébaïde, recommande l'usage de la communion hebdomadaire qu'il avait vu observer et observé lui-même. Après avoir fortement blâmé ceux qui, sous prétexte de respect s'éloignent de la sainte Eucharistie, il ajoute: "Il vaudrait beaucoup mieux approcher des saints mystères tous les dimanches, pour y trouver un remède à nos maladies spirituelles."

Cependant, nous voyons que, malgré les exhortations et les objurgations des saints Pères, la dévotion des fidèles envers l'Eucharistie se refroidit bientôt après les temps apostoliques. Il y eut toujours à côté du courant qui portait les âmes plus ferventes vers l'Eucharistie, un courant en sens contraire qui en éloignait les âmes lâches et pécheresses.

C'est ainsi que dès le troisième siècle le pape saint Fabien ordonne à tous les chrétiens de communier au moins trois fois par an, à Pâques, à la Pentecôte et à Noel. Le relâchement se faisait sentir surtout en Orient où nous voyons saint Jean Chrysostome s'emporter contre ceux qui se tenaient à la seule communion pascale. Saint Ambroise généralisait sans doute beaucoup trop quand il écrivait qu'en Orient "c'était la coutume, de son temps, de ne communier qu'une fois l'an;" car saint Basile, son contemporain, et saint Epiphane nous apprennent que, au moins dans leurs diocèses, c'était un usage pour beaucoup de fidèles de recevoir l'Eucharistie quatre fois la semaine. Bien plus, dans certains pays et à la même époque, on faisait mieux encore puisque saint Jérôme nous dit que de son temps la communion quotidienne était encore en honneur à Rome et en Espagne. Néanmoins, ce que l'on rencontre le plus souvent, et ce qui répond à l'esprit de l'Eglise pour la généralité des chrétiens qui, matériellement et moralement ne peuvent faire plus, c'est la communion dominicale.

Si nous faisons un rapprochement entre la pratique générale des chrétiens, aux temps modernes, par rapport à la réception fréquente de la sainte communion, avec la pratique des âges que l'on peut appeler en toute vérité les âges de foi, nous sommes bien obligés d'admettre que de nos jours, même au milieu des populations les plus catholiques, nous sommes bien loin de ce que la foi envers la sainte Eucharistie demande de nous. Aujourd'hui, la pratique de la communion plus fréquente se répand partout, et nous devons en rendre grâce à Dieu, nos bons catholiques communient plus souvent qu'autrefois. Mais n'avons-nous pas encore beaucoup à faire avant d'atteindre ce qui devrait être la règle, je ne dis pas des personnes dévotes, mais de tout bon catholique qui veut efficacement faire son salut?

L'affaiblissement général de la foi a amené l'Eglise à élargir sa discipline par rapport à la réception de la sainte communion. Elle n'ose-





La tribune des évêques et des prélats pendant la messe en plein air

[illegible]

t pas, aujourd'hui, prescrire aux fidèles de s'approcher de la sainte communion chaque fois qu'ils entendent la messe. Elle est obligée de se contenter de la discipline du concile de Latran, et elle n'exige sous peine de péché grave, que la communion annuelle. Mais ce précepte de la communion annuelle, l'Eglise ne s'en contente qu'à regret. Son désir, elle nous le manifeste dans le saint concile de Trente et dans le décret de 1905, où elle nos exhorte, dans les termes les plus pressants à nous approcher souvent de la Table Sainte. (Sess. 13, Chap. 7.) Elle va même plus loin; elle voudrait voir revivre les beaux jours de l'Eglise naissante; elle voudrait que tous ceux qui assistent aux saints mystères participassent par la sainte communion. (Sess. 22, Chap. 6.) L'Eglise pouvait-elle nous marquer ses sentiments en termes plus clairs et plus ...?

Le catéchisme du concile de Trente, expliquant les voeux et les désirs du saint concile par rapport à la communion, enseigne que les pasteurs doivent exhorter souvent leurs paroissiens, non seulement à la communion fréquente, mais à la communion journalière, en leur faisant sentir qu'ils n'ont pas moins besoin de communier pour nourrir leur âme que de manger pour nourrir leur corps.

Si l'on ne peut point espérer de voir la généralité des fidèles d'une ville ou d'une paroisse communier tous les jours, ne pourrait-on pas amener beaucoup de fidèles qui peuvent facilement assister à la messe, sur semaine, à le faire, et, selon la coutume des premiers siècles, et le voeu du concile de Trente, à s'approcher de la sainte Table chaque fois qu'ils assistent à la messe? Ne pourrait-on ... surtout généraliser la coutume de la communion hebdomadaire?

A la suite des grands saints que l'Eglise a élevés à l'honneur de ses autels, à la suite de ces grands saints qui furent en même temps de grands missionnaires et des hommes d'une vaste expérience dans le ministère du salut des âmes, à la suite de saint Ignace de Loyola, de saint Philippe de Néri, de saint Charles-Borromée, de saint Léonard de Port-Maurice, de saint Alphonse de Liguori et de tant d'autres, nous devons penser que la communion de chaque semaine n'est pas trop pour assurer le salut de l'âme.

Pour être sauvé, il faut une sainteté qui exempte au moins de tout péché mortel. Selon l'avertissement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne connaissant ni le jour ni l'heure de notre mort, nous devons être constamment prêts à paraître devant le tribunal du souverain Juge. Il nous faut donc vivre chacun des instants de notre vie dans l'éloignement du péché mortel. Or, l'expérience de tous ces grands saints est là pour nous instruire: la communion annuelle ou de quelques fois par année, quand on peut facilement faire plus, ne protège point toujours contre le danger du péché mortel. Ordinairement, ceux qui ne communient que tous les ans, ou quelques fois dans l'année, tombent dans le péché mortel et vivent de longues semaines, souvent de longs mois, dans ce malheureux état, tandis que ceux qui communient souvent, tous les mois ou mieux, toutes les semaines, ou plus souvent, vivent habituelle-

ment dans l'etat de grâce. Le chrétien qui communie souvent pou
avoir des moments d'oubli et de faiblesse, mais il ne pourra point pe
vérer dans cet etat. Un premier péché mortel, en nous privant d
grâce sanctifiante, nous rend les esclaves du démon et nous livre à l
l'ardeur de ses attaques. Ce premier péché, si l'on n'a pas le soin d
purifier immédiatement par la confession et de se fortifier par la co
munion, sera suivi de beaucoup d'autres péchés. C'est pour cette rai-
que les chrétiens qui ne communient que tous les trois ou quatre mo
malgré les bonnes résolutions qui peuvent accompagner leur confess
gemissent constamment sous le poids des mêmes fautes graves... I
n'en est pas ainsi, et il ne peut en être ainsi, de ceux qui communie
souvent, car la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ est là: "Celui q
mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Com
le Père qui m'a envoyé est vivant, et que, moi, je vis par lui, de mê
celui qui me mange vivra aussi par moi." (S. Jean, VI, 57 et 58.)

Le dimanche est le jour du Seigneur et doit être consacré à sa glo
Ce jour-là, il faut entendre la messe; c'est l'œuvre prescrite à tous
fidèles, sous peine de faute grave. Quelle sanctification parfaite n'a
porterait pas l'habitude de la communion hebdomadaire comme de
messe hebdomadaire?

Il est possible à tout chrétien soucieux du salut de son âme de re
cevoir la sainte communion, chaque semaine, surtout le dimanch
est possible à beaucoup de personnes du monde d'entendre la sai
messe, les jours de semaine, et de communier chaque fois qu'elles e
tendent la messe. Pourquoi ne travaillerions-nous pas avec plus de z
pour que beaucoup de chrétiens s'approchent plus souvent de la sai
Table? Ce qui fait que beaucoup de chrétiens ne s'approchent pas p
souvent de la sainte Table, c'est simplement que nous ne mettons
assez de zèle et de persévérance à les inviter.

La fréquence des communions entraîne, pour les prêtres occupé-
ministère, un surcroît de travail. N'est-il pas à craindre que les prêt
ne succombent à la tâche? Loin de moi la pensée qu'il se trouve, a
milieu de nous, un seul pasteur que la crainte du travail empêche
déployer toute son ardeur à développer l'habitude de la fréquente co
munion, dans sa paroisse. La vraie difficulté sera toujours la froid
d'un trop grand nombre de fidèles qui s'occupent avec ardeur des affai
temporelles et qui croient avoir toujours assez fait quand il s'agit
salut de leur âme. C'est aux chrétiens de nos jours que l'on doit sa
cesse répéter ces paroles du prophète Jérémie: "*Desolatione desol
est omnis terra quia nullus est qui recogitet corde.*" Toute la terre
dans la désolation parce qu'il n'est personne qui soit attentif." (Jé
mie, 12, 11), et ces autres paroles de l'Ecclésiastique: "*in omnibus
ribus tuis memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*" "S
venez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais." (Eccli
40.) Rappelons sans cesse aux fidèles que l'homme n'a pas été
pour briller à la tête d'une lucrative clientèle, dans les professions
rales, pour construire des machines toujours de plus en plus per
tionnées; toutes ces choses sont de peu d'importance quand on les c

pare à la fin dernière, au bonheur éternel du ciel. " Cherchez d'abord e royaume des cieux et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît, nous dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Matthieu, 6 33.) Ces salutaires pensées rappelées sans cesse à l'esprit des fidèles et une connaissance plus parfaite des moyens de salut ne pourront manquer de aincre l'indifférence et d'amener notre peuple encore si croyant à une été toujours plus fervente et à la réception plus fréquente de la sainte ommunion

Vœu :

Le Congrès Eucharistique de Montréal, dans le but de réaliser dans la limite du possible le désir du saint concile de Trente, et plus récemment du Souverain Pontife Pie X, au sujet de la communion des fidèles et de l'assistance à la messe, émet le vœu que Messieurs les curés et les autres prêtres employés au ministère de la prédication et du confessionnal, dans leur zèle à promouvoir la communion fréquente, s'appliquent à faire comprendre aux fidèles combien il serait avantageux au bien spirituel de leur âme d'assister à la messe le plus souvent possible, même tous les jours, et d'unir la réception de la sainte communion à l'assistance à la messe. Pour aider à atteindre ce but, que les prédicateurs parlent souvent, en chaire de l'excellence du sacrifice de la messe et fassent connaître au peuple le sens des prières et des cérémonies liturgiques. Qu'ils expliquent surtout les relations intimes qu'il y a entre la messe et la communion, afin que les fidèles comprennent bien que le meilleur moyen de participer aux fruits du Saint Sacrifice c'est d'y communier.

⁂

Après la lecture de ce rapport, le Père Lemius se lève et ajoute la motion suivante :

" Le vœu est parfait, le rapport a été splendide, mais il me semble que nous pourrions ajouter ces simples mots :

" *En se servant des moyens qui ont réussi ailleurs pour amener plus de monde à la messe et à la communion.*"

Monseigneur l'évêque de Luxembourg nous racontait sur le bateau, en venant, un trait que je communiquerai à l'assemblée. Afin d'amener plus de monde à la messe, dans quelques paroisses de son diocèse, Messieurs les Curés ont pris ce moyen : ils ont demandé que chaque jour toutes les familles soient représentées par un ou par plusieurs membres ; il s'en est suivi que dans ces paroisses, chaque jour les familles se sont mises à envoyer un de leurs membres : et dans des églises qui étaient autrefois absolument solitaires, toutes les familles sont désormais représentées à la messe et souvent à la Table Sainte.

Il me semble que si dans nos paroisses catholiques on adoptait ce moyen nous amènerions beaucoup plus de monde à la fréquentation de la sainte messe, et aussi à la communion fréquente et même quotidienne."

Ceci est admirable, et tout le monde seconde cette motion.

Après M. l'abbé Simard, le Rév. Père *H. Hudon*, S. J., Directeur du " Messager canadien du Sacré-Cœur ", se lève et parle de la Communion des *neuf premiers vendredis* et des *Promesses du Sacré-Cœur.*

LA SAINTE COMMUNION ET LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

> " Il est un jour béni que chaque mois ramène
> Comme la nuit ramène au ciel les astres d'or

En ce jour du premier vendredi de chaque mois, la Sainte Communion a pris un sens tout spécial depuis l'heure où une pauvre petite religieuse, dans le silence du cloître, dit tout bas au prêtre étonné : " J'ai vu le Sacré-Cœur."

Depuis ce jour, les communions du premier vendredi se sont multipliées, jusqu'à faire revivre en ces derniers temps, de l'aveu même des confesseurs, dans toutes les parties du monde où la population catholique est assez dense, les belles fêtes eucharistiques de Noël, de Pâques et de la Pentecôte.

Mais pourquoi, dans l'univers chrétien, douze ou treize millions de fidèles s'approchent-ils ainsi de la Table Sainte?

Le Sacré-Cœur de Jésus l'a demandé pour trois motifs principaux.

Le premier, c'est la réparation des outrages qu'il a reçus au Sacrement d'amour depuis les monstrueuses profanations des Juifs déicides jusqu'aux froides insultes des sectaires, pervers comme Satan, depuis les sacrilèges du pécheur enchaîné par le respect humain jusqu'aux moindres distractions des âmes religieuses. C'est donc une hymne magnifique de louanges, qui doit couvrir l'horrible clameur des blasphèmes.

Le deuxième motif, c'est la réparation des fautes contre la charité. Fautes de la haine et de la vengeance, fautes de ceux qui devraient s'aimer comme des frères. " On reconnaîtra que vous êtes mes vrais disciples si vous vous aimez les uns les autres." Nos fautes, celles d'un monde avide, qui, dans sa marche vers la richesse, fait tant de blessés comme l'immense char du dieu des Indes, lequel armé de lances et de piques broyait tout sur son passage.

Quelle admirable pensée que de communier pour réparer tous ces manquements à l'amour, toutes nos trahisons et nos lâchetés.

Durant longtemps, ces deux seuls motifs attirèrent à la Table Sainte bon nombre d'âmes ferventes. L'usage général de la communion du premier vendredi repose cependant sur un troisième motif, qu'on pourrait appeler intéressé, si ce n'était avilir les choses de Dieu que d'en parler ainsi.

La "Grande Promesse" du Sacré-Cœur de Jésus à la Bienheureuse Marguerite-Marie, fut imprimée et largement répandue vers 1867. "Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que mon "amour tout puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf "premiers vendredis de suite, la grâce de la pénitence finale, qu'ils ne "mourront point en ma disgrâce ni sans recevoir leurs sacrements, me "rendant leur asile assuré en ce dernier moment."

* * *

Notre âge, qui recherche anxieusement tout ce qui rapporte, a justement fait la célébrité de cette merveilleuse faveur. En cela, notre siècle ne diffère guère des autres siècles puisque toutes les anciennes dévotions populaires n'ont rallié les masses que parce qu'elles offraient des moyens de salut à des conditions moins onéreuses. L'homme est tellement besogneux que l'Eglise, suivant l'exemple du Très-Haut, dans ses largesses pour le peuple choisi, doit se montrer libérale et condescendante pour ses enfants.

Dix-neuf papes, dans 40 bulles ou rescrits, ont approuvé le Scapulaire du Mont-Carmel dont le grand privilège ne diffère pas sensiblement, quant à l'impression sur l'ensemble des fidèles, de la Grande Promesse du Sacré-Cœur. Nous serions donc malvenus de faire à cette dernière des objections bien graves au point de vue théologique, d'autant que la Congrégation des Rites l'a tout spécialement étudiée lors de la béatification de Marguerite-Marie.

De plus, tandis que S. Simon Stock ne nous est pas historiquement et authentiquement révélé, la Bienheureuse Marguerite-Marie nous est parfaitement connue.

A examiner le fond, le caractère, les circonstances de ces révélations, à pénétrer l'âme qui les rapporte et les atteste, à consulter le verdict autorisé de l'Eglise on est amené à conclure que les admettre comme authentiques est le seul parti justifié.

Si maintenant nous voulons interpréter le texte de la "Grande Promesse," nous voyons d'abord qu'il laisse attendre une faveur extraordinaire: Notre-Seigneur y parle de "l'excessive miséricorde" de son Cœur et invoque sa "toute-puissance" pour nous promettre la grâce des grâces la "pénitence finale." Il insiste par trois fois: "Ils ne mourront point dans ma disgrâce, ils ne mourront point sans recevoir les sacrements; mon Cœur se rendra leur asile assuré à l'heure de la mort."

Quelle récompense magnifique à cette unique condition de communier le premier vendredi de neuf mois consécutifs pour honorer le Sacré-Cœur!

Mais quoi ! Faut-il entendre qu'une fois la condition bien réalisée, le gage d'une bonne mort soit définitivement acquis et valable irrévocablement? Le salut sera-t-il donc ensuite garanti en toute éventualité? La question est grave et délicate, et les théologiens répondent avec des distinctions variées.

Tous admettent d'abord avec le Concile de Trente que personne, à moins d'une révélation particulière, hors de cause ici, n'est assuré de sa prédestination d'une certitude infaillible et absolue. Il ne saurait donc être question ici, d'une *certitude absolue,* mais de cette *certitude morale* qui nous permet de poser des actes prudents dans la plupart des circonstances sérieuses de la vie. Il ne s'agit pas non plus de renverser les exigences ordinaires du salut, de sorte qu'une personne qui communierait neuf mois pour s'en donner à plaisir dans la suite, ne ferait que s'illusionner déplorablement.

Même à des communions droites et loyales, les uns prétendent qu'il faudra joindre le constant accomplissement des devoirs essentiels, faute de quoi le *droit* à l'assistance finale se perd ; il ne lui survivrait que l'*espoir* d'une plus grande miséricorde du Seigneur eu égard au droit jadis possédé. Les autres répondent, avec vérité semble-t-il, que cette première interprétation soumet la personne à des conditions arbitraires, nullement exprimées par la Bienheureuse Marguerite-Marie ni exigées par la foi.

Certes, le pécheur mourant garde sa liberté, et s'il refusait de se convertir, il ne serait pas sauvé malgré lui, seulement, nous rejetons l'hypothèse d'un refus de conversion. La grâce de Dieu ne peut-elle pas triompher de toute opiniâtreté et de toute faiblesse humaine? Est-il capable d'empêcher la présomption future, ou la persévérance dans cette présomption et l'endurcissement dans le péché? Oui, sans aucun doute. Dieu qui donne à chacun les grâces suffisantes n'en fait pas l'objet de promesses extraordinaires, mais ne peut-il promettre à plusieurs, moyennant certaines pratiques, les grâces qu'il sait devoir être efficaces et victorieuses de toute rébellion? C'est tout à fait certain.

Ainsi donc, la grande promesse prise dans son sens obvie est susceptible de garantir à quiconque aura bien rempli l'unique condition imposée les secours divins pour se maintenir dans l'état de grâce ou rentrer à la mort.

Cependant, l'exactitude même de la révélation et des termes de la promesse, l'accomplissement satisfaisant de la condition par chacun, tout cela n'est connu qu'avec cette *certitude morale* qui nous engage, en une affaire de cette importance, à ne pas négliger les autres moyens de salut et à se garder avec soin des causes de damnation.

Avec ces dispositions, l'*assurance d'une bonne mort* est véritable comme celle de la justification lorsqu'on a fait tout son devoir ; j'en suis *certain* comme de la vérité de mon baptême et de la consécration de l'Hostie qu'on reçoit à la Table Sainte.

Certitude scandaleuse pour ceux-là seulement qui ne croient pas à l'amour, qui n'ont pas compris l'excessive miséricorde du Cœur de Jésus et tout ce qu'Il a souffert dans sa Passion dont Il veut nous appliquer

d'une manière toute spéciale les mérites infinis. Ceux-là ne savent pas non plus l'efficacité exceptionnelle du moyen proposé; il ne s'agit pas seulement d'une médaille, d'une prière, d'un habit vénérable, mais de la réception du plus auguste des Sacrements. Sainte Melchtilde vit un jour en esprit la Charité sous la figure d'une vierge céleste qui trempait un diamant dans le Cœur de Jésus, et qui, à plusieurs reprises, réitérait cette action afin de lui enseigner qu'il n'est pas de cœur si dur qu'une union fréquente avec le Dieu de l'Eucharistie n'amollisse enfin complètement. N'est-ce pas une vraie cure spirituelle que Notre-Seigneur a exigée comme condition de sa promesse? En neuf mois, l'âme a eu le temps de s'affermir dans la volonté de persévérer, d'acclimater en elle cette résolution de rompre avec les causes anciennes du péché et de s'habituer à la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Certes, s'il est de la nature d'un gage d'être à certains égards l'équivalent de l'objet qu'il représente, quelle assurance meilleure que l'Hostie Sainte elle-même, vrai ciel caché sous le plus humble des voiles, surpassant en dignité toutes les splendeurs et toutes les richesses du Paradis. Ce gage nous est livré dans les communions des neuf premiers vendredis, où la grâce divine nous donne le droit de dire au Maître, à l'heure dernière: Voici, ô mon Souverain Juge, cette Hostie salutaire que je vous offre avec confiance en échange du bonheur promis.

C'est ainsi que par cette pratique incomparable nous aurons jeté vers les rivages de l'éternité bienheureuse une ancre qui nous gardera dans les tempêtes. Lié à notre fidèle barque par la promesse du Sacré-Cœur, si elle ne nous préserve pas d'être le jouet des flots, elle nous empêchera d'en être la triste proie. A cette heure sombre de l'histoire de l'Eglise, c'est la douce et légitime espérance des amis du Cœur de Jésus. *Spe gaudentes.*

* * *

Au Canada, les Apôtres du Sacré-Cœur n'ont pas caché ce merveilleux joyau de leur trésor: le Grande Promesse et les Neuf Premiers Vendredis. Sans doute, ils l'ont royalement enchâssé dans les flammes d'amour du Cœur de Jésus, principe premier de cette faveur, ils l'ont protégée en insistant sur toutes les dispositions nécessaires pour s'en rendre dignes.

L'Apostolat de la prière compte au Canada, 700,000 membres, dont plus de 100,000 font la communion du premier vendredi; et dans tous les endroits on peut redire les paroles de P. Ramière, S.J.: "L'expérience démontre que la prédication de la grande promesse est un des moyens les plus efficaces, sinon le plus efficace de tous pour ramener des paroisses entières, y compris les hommes, à la fréquentation de la Table Sainte."

A Ottawa, notre capitale fédérale, dans la paroisse du Sacré-Cœur, composée surtout d'hommes d'Etat et d'employés du gouvernement, on entend de vieux défenseurs du devoir pascal humblement accompli, s'écrier: "Que n'ai-je su plus tôt qu'il était si bon de communier souvent!"

A Québec, l'excellent rapport de Mgr Gagnon nous a appris que dans certains villages les communions du premier vendredi atteignent 70% des communiants, et la paroisse de Saint-Sauveur est célèbre pour sa grande ferveur et ses démonstrations de foi profonde et d'amour pour le Sacré-Cœur.

Montréal, certes, ne reste pas en arrière: certaines églises comptent plus de 3,000 communiants le premier vendredi, et l'on cite au loin cette paroisse où, après une mission fructueuse, le prédicateur demanda à ses auditeurs l'engagement d'honneur de participer à la communion mensuelle. Le curé reçut 300 adhésions, et chaque mois les 300 hommes répondirent fidèlement à la carte postale que leur pasteur ne manquait pas de leur envoyer pour les convier à la communion du premier vendredi du mois.

Les annales de tous les diocèses auraient quelques traits du même genre à nous fournir.

Partout, c'est un long défilé vers la Table Sainte, les femmes sont les plus nombreuses, ensuite les hommes se sont ébranlés, mais surtout

"J'ai vu, dressant sa noble taille
Et marchant d'un pas ferme
Un jouvencel hardi, comme un ange de Dieu.
Son visage était pur, sa tunique était blanche,
Son regard était bleu comme azur et pervenche;
Et je vis dans ses mains une coupe: et je sus
Que c'était (le St Graal) la coupe de Jésus:
Calice de la Cène et de l'Eucharistie."

Oui, nous pouvons dire que partout notre jeunesse a fait ses premiers vendredis, et si elle semble s'avancer plus vaillante en un bataillon serré c'est qu'elle s'est nourrie du pain des forts.

Comme son idéal Garcia Moreno, le héros de l'Equateur, habile guerrier, grand politique et plus grand chrétien, notre jeunesse aime son pays, elle aime l'Eglise et le Sacré-Cœur.

Garcia Moreno mérita d'en être le martyr. Il communia le premier vendredi de chaque mois, et ce fut un premier vendredi, au sortir de la cathédrale de Quito, l'âme encore toute embaumée de la présence de son Dieu, qu'il fut poignardé par un franc-maçon, sur l'ordre de la secte infâme. Il tomba en s'écriant: "*Dios no muere!*" Dieu ne meurt pas!

Non, Dieu ne meurt pas, son soleil radieux s'est levé dans les ténèbres avec le Sacré-Cœur dans l'Hostie. Allons au Sacré-Cœur. "L'Eglise et la société n'ont d'espérance qu'en lui," nous dit Pie IX. "Il est le Labarum qui nous donnera la victoire prochaine," affirme Léon XIII, et Pie X: "Le Sacré-Cœur vaincra, Il règnera et nous sauvera."

Pour aider à ce règne et à cette victoire je soumets à votre approbation la proposition suivante:



La procession. — Arc de la rue du Champ de Mars.

The Procession. — Arch on Champ de Mars Street.

Vœu :

Plaise au Congrès Eucharistique International, réuni à Montréal, de reconnaître la très grande utilité de la dévotion au Sacré-Cœur comme moyen de développer le culte eucharistique; — de recommander aux fidèles serviteurs de Dieu et de l'Eucharistie la pratique de la communion du premier vendredi de chaque mois, suivant l'esprit de la grande promesse du Sacré-Cœur de Jésus et cela comme un moyen d'attirer peu à peu les âmes à une communion plus fréquente et même quotidienne!

Le quatrième travail était une étude pratique sur le Décret "*Sacra Tridentina Synodus*" de Pie X, plus connu sous le nom de Décret sur la Communion quotidienne. Il fut présenté par M. l'abbé *F. Jobin*, professeur de dogme au collège de L'Assomption. Nous ne donnons ici que les grandes lignes de ce travail.

ETUDE PRATIQUE SUR LE DECRET DE PIE X.

Cette étude tout d'abord s'appuie sur les données des théologiens et des écrivains ecclésiastiques les plus autorisés, et se divise naturellement en deux parties.

I. En face du décret "*Sacra Tridentina Synodus*" solennellement publié par ordre du Souverain Pontife, le 20 décembre 1905, et revêtu de toutes les formes qui en font un Acte législatif ayant par conséquent force obligatoire quant à sa partie prescriptive, quelle doit être l'attitude de tout prêtre s'occupant des âmes, soit médiatement par les écrits ou les enseignements théologiques, soit immédiatement, par le ministère pastoral.

II. Qu'est-il exigé des fidèles pour qu'ils bénéficient de cette législation si large portée par la Sacrée Congrégation du Concile, ratifiée et confirmée par le Pape lui-même.

I

a) Dans l'enseignement les professeurs ou écrivains ecclésiastiques doivent désormais s'abstenir de toute discussion au sujet des dispositions requises pour la communion fréquente et quotidienne.

b) Dans l'interprétation des prescriptions qui regardent les fidèles, il faut toujours s'arrêter au sens le plus large.

c) Quant aux pasteurs d'âmes, soit dans la chaire, soit au confessional, qu'ils prennent garde de n'éloigner de la communion fréquente ou quotidienne personne qui soit en état de grâce et qui s'en approche avec une intention droite et pieuse.

d) Ces mêmes pasteurs d'âmes, devront en plus, se faire les apôtres ardents et zélés de cette pratique si pieuse et si salutaire. Pour cela, qu'ils donnent des instruction générales, où ils ne se contenteront pas de faire ressortir les avantages nombreux que peuvent trouver les fidèles dans la communion fréquente et quotidienne, mais ils joindront à leur exposé la réfutation explicite des objections courantes afin de dissiper les préjugés si nombreux qui arrêtent l'élan des âmes.

e) Pour que le décret soit porté à la connaissance de toutes les âmes, le Pape oblige les supérieurs de communautés religieuses des deux sexes à le faire lire chaque année, en langue vulgaire, en communauté.

f) Les confesseurs ne se borneront pas à accorder la communion à qui la demande, ils devront exhorter, inciter, contraindre suavement les pénitents à la communion fréquente et même quotidienne, puis se rappeler qu'ils ne sont pas législateurs mais seulement juges des dispositions nécessaires.

II

Ces *dispositions*, à vrai dire, ne sont qu'au nombre de deux, à savoir l'état de grâce et une intention droite et pieuse.

L'état de grâce ou exemption de tout péché mortel, état qui, Dieu en soit béni, se rencontre fréquemment, est nécessaire pour la communion fréquente, comme pour toute autre communion, mais il suffit.

L'intention droite est aussi requise, mais non pas formellement fixe: même un motif secondaire répréhensible ne l'empêche pas d'exister.

Les éléments de cette intention droite sont de communier pour plaire à Dieu, pour s'unir plus étroitement à lui, pour trouver dans ce divin remède la force de résister aux infirmités et aux défauts de notre nature.

Quoique ces dispositions soient seules exigées, le décret en fait dériver et en conseille trois autres:

a) L'exemption des péchés véniels au moins pleinement délibérés et de l'affection à ces péchés.

b) Une préparation soigneuse et une action de grâces convenables en tenant compte toutefois des facultés, des conditions et des obligations de chacun.

c) L'avis du confesseur — qui n'est qu'un simple avis et non une règle que le pénitent soit tenu de suivre — pour que la communion se fasse avec plus de prudence et plus de mérite.

CONCLUSION.

1° Le prêtre ne doit rien faire ni positivement ni négativement qui mette obstacle ou entrave à la communion fréquente et quotidienne, mais il doit tout faire pour la faciliter et l'encourager.

2° Seuls les empêchements justifiés par des devoirs d'état certains et n'impliquant aucun mépris du don divin devraient éloigner de la sainte Table les fidèles qui au moment de la communion se trouvent en état de grâce. Ils n'ont aucune autre raison de ne pas profiter de si grands avantages et de n'en pas revenir à la pratique de la primitive église quand les chrétiens communiaient tous les jours.

Voeu :

1° *Que dans leur enseignement et leur ministère les prêtres s'inspirent de plus en plus largement et résolument du decret de Pie X. Qu'ils vulgarisent ce décret de toutes manières; par exemple en en donnant lecture tous les ans, du haut de la chaire, en le faisant apprendre de mémoire dans les écoles et les maisons d'éducation secondaire.*

2° *Que les fidèles, dûment instruits, réforment leurs préjugés anciens, et s'appliquent de plus en plus à considérer la communion fréquente et quotidienne comme l'acte central de leur vie chrétienne.*

Après M. l'abbé Jobin, c'est la blanche bure d'un Dominicain qui paraît sur l'estrade. Le *R. P. Rondot* va nous indiquer les *Influences sociales de l'Eucharistie :*

LES INFLUENCES SOCIALES DE L'EUCHARISTIE

Monseigneur le President,

Messeigneurs,

Mesdames,

Messieurs,

L'influence sociale de l'Eucharistie, tel est mon sujet : je l'esquisse à grands traits.

Il y a influence, là où un être communique à un autre sa propre énergie.

Il y a influence sociale, là où une énergie personnelle est communiquée à un être humain, quand il met en œuvre son intelligence, sa liberté s'unit à d'autres semblables à lui, pour connaître, vouloir un bien commun à poursuivre, par des moyens connus, voulus de tous.

La chose est vraie, dans toutes les sociétés : " Familiale, Civile, Religieuse."

Or, l'Eucharistie exerce, à ce triple point de vue, une influence réelle, sur le progrès des différents groupes sociaux composés des enfants, des jeunes gens et des jeunes filles, des hommes et des femmes en charge de foyer.

1. — Les Enfants.

Obéissance, discipline, amour du prochain, vertus sociales, a n'en p douter; néanmoins, à notre époque, elles ont diminué de vigueur, da l'âme de l'enfant.

C'est un mal, dont l'Eucharistie est le remède.

Expliquez à l'enfant, graduellement, ces trois choses: Famille, Soc civile, Société religieuse.

Dites-lui: Il t'en coûte de te plier aux ordres, aux conseils de t père et de ta mère, commune. L'hostie sainte te mettra en contact av l'âme de Jésus. Pendant sa vie entière, il obéit toujours, à saint Jos à la Sainte Vierge, et au Dieu Tout-Puissant; avec l'aide du Sacrem tu auras moins de peine à te soumettre.

A l'heure de midi, tu ressens la faiblesse, mais, tu vas à table, e repas terminé, l'énergie te revient. Ainsi, en est-il de la Commun La lutte contre ton caractère épuise tes forces, refais-les à mesure, a celles de l'Homme-Dieu.

De prime abord, l'enfant hésite, puis il essaie, un changement produit, les parents le constatent; au foyer domestique, il est plus r pectueux.

C'est le moment opportun des avis paternellement donnés, des féli tations discrètes; l'enfant se rend compte du travail opéré, faites-l comprendre que tout cela est l'œuvre de Jésus-Hostie, le voilà orient

Société civile.

Vous connaissez les pénibles débuts de l'enfant dans la société ci l'école et le maître.

L'école, avec sa cloche qui sonne l'heure de l'étude. L'école, et pupitres alignés devant la grande estrade, d'où part à chaque inst une surveillance inexorable. L'école, et puis les livres, instruments torture quand le soleil est beau, quand on rêve de plaisir, de promena au grand air.

Et le "maître?" Il est vrai, le père a dit souvent: "Mon ami, r pecte ton maître, il tient ma place auprès de toi: c'est un homme voué, d'un talent reconnu." Fort bien, mais comprendre, à cet âge, dévouement pareil, apprécier exactement des aptitudes pédagogiques chose ne vous paraît-elle pas difficile à admettre?

Oui, l'école et le maître, restent encore aujourd'hui l'épouvantai l'enfant avide de liberté.

Un tel sentiment n'est pas noble, je l'avoue, mais l'enfant n'a atteint le dernier terme de son éducation.

Il y a pourtant moyen de le conduire plus haut: Evoquez, devant le souvenir de Notre-Seigneur au Temple.

Malgré ses douze années, Jésus est, néanmoins, le Verbe de Dieu Sagesse infinie: or il écoute, avec un respect, un intérêt attentif, l'en seignement incomplet des Docteurs de la Loi.

Eh! bien, ce même Jésus vit dans l'Eucharistie, pour devenir le modèle de l'écolier chrétien, son idéal et sa force.

Ce langage touche l'enfant; stimulez son ardeur, bientôt son cahier de notes attestera chez lui, une amélioration marquée.

A ce moment, il est mûr pour tirer une conclusion, aidez-le à le faire. Rappelez-lui le proverbe: Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es; ajoutez: tu fréquentes Jésus, et tu manges à sa table? Voilà pourquoi, élève en progrès, tu deviens plus vertueux, plus travailleur.

Il vous quittera plein de courage, résolument fidèle aux communions permises.

Société religieuse.

L'enfant est naturellement égoïste; il envie tout, le prend, le garde; il jouit, sans rien rendre, ou presque rien en retour. Or, l'égoïsme est en opposition formelle avec la charité principale entre toutes les vertus chrétiennes et sociales.

Alors, montrez-lui dans l'Hostie, Notre-Seigneur, charité vivante. Le prêtre, à son gré, le consacre, le distribue, l'expose aux regards des fidèles.

Du Tabernacle, de l'Ostensoir, Jésus voit agenouillés amis et ennemis, qu'importe, pas un mouvement chez Lui, de joie ni d'indignation; avec un calme parfait, il demeure à la libre disposition de son Ministre, ne se dérobe devant personne, et sa présence luit sur les méchants comme sur les bons, toujours prête à répandre le pardon et l'amour.

A la longue, l'enfant peut entrevoir quelques-uns des fils d'or qui ont formé la trame de l'abnégation divine, et la Communion fréquente, lui met en main, l'arme victorieuse de l'égoïsme personnel.

2. — Jeunes Gens et Jeunes Filles.

A la jeunesse actuelle, le foyer devient lourd: et les jeunes gens et les jeunes filles oublient trop aisément, dans la vie au dehors, les titres acquis par le père et la mère, à un retour de justice et de reconnaissance.

Ils manquent de mémoire pour les services rendus; et, sans égards pour des parents âgés, ils ont peine à se rappeler, qu'il reste, à la maison, des enfants, jeunes encore, et aux besoins desquels il faut cependant pourvoir.

Du fruit de leur travail, ils gardent le plus possible, et, chez eux, quand ils y restent, il ne leur déplaît pas de se réduire à la condition de pensionnaires.

Double mal, dans la famille contemporaine.

Et le remède?

L'Eucharistie, où Jésus, fréquenté par le jeune homme et la jeune fille, leur répète souvent: "Je ne quittai jamais le toit paternel avant l'âge de trente ans; capable de travailler, j'ai toujours employé mes forces à aider ma mère et mon père adoptif.

Utopie, dites-vous?

Pour le grand nombre, oui; non, pour un petit groupe, formant congrégation habilement dirigée, car des faits le démontrent, relati[vement] nombreux.

Grâces à Dieu, nous pouvons être fiers de le dire aux étrangers à [notre] pays: dans nos grandes villes canadiennes-françaises, tous les jours, a[ux] messes matinales, nous voyons encore des jeunes gens quitter leur pl[ace] au coup de cloche de l'enfant de choeur; où vont-ils? A la Table [de] Communion, dans une chapelle discrète pieuse, recueillie; pourqu[oi?] Ils veulent manger le Christ, patron des travailleurs, ils veulent s'u[nir à] Lui, avant les fatigues, les déboires d'une journée de labeur, à l'us[ine,] à l'atelier, au magasin, au bureau.

Se trompent-ils, ces enfants-là?

Pardon, je m'oublie, j'aurais dû me le rappeler: "Je suis tout[...]ment un Français-Canadien, encore, il me sera permis peut-être de [me] ranger à l'opinion des mères.

Elles aiment de tendresse le pays où elles ont élevé leurs enfants, [et] depuis des années, le bon Dieu m'a chargé, prêtre et religieux, d'él[ever] ici des âmes.

Interrogez les parents, ils vous diront avec moi: Sur la conduite [de] ces jeunes hommes, nulle inquiétude; point de larmes versées par u[ne] mère anxieuse.

Ils sortent peu, si parfois, une réunion de société réclame leur p[ré]sence, au départ, ils avertissent, et la maman dit: Tu seras sage, m[on] petit garçon. Alors, avec un bon sourire, un filial baiser, voici la [ré]ponse: Ne soyez pas inquiète, maman, je serai ici à telle heure.

Mais un retard se produit, imprévu, impérieux; ils téléphonent [et] partent en s'excusant près de leurs camarades, car, ils le sentent et comprennent, on ne doit pas empêcher le repos d'une mère vieillie.

Voyez aussi, comme ils prennent intérêt aux choses de la maison. Beaucoup remettent à la famille le produit intégral du travail de la se[-]maine, où la mère peut puiser dans une juste mesure.

Vous me direz: Et puis?

Et puis, c'est tout, car tout est sauf, et dans toutes les lignes.

S'ils avaient moins fréquenté la Communion, leur coeur gardera[it] moins vif, le sentiment de la justice, de la reconnaissance, de la dé[li]catesse.

Quant aux jeunes filles, l'application est plus facile encore. Faites[-]leur aimer la Communion quotidienne, ou du moins très fréquente, el[les] apprendront doucement, dans l'intimité de Jésus, la nécessité des atten[-]tions délicates, pour ne pas lui déplaire et pour lui faire plaisir; ain[si,] peu à peu, elles feront l'apprentissage de la femme d'intérieur, ce jo[yau] d'une maison.

Elles sauront plus tard acquérir, développer l'estime, l'affection, la confiance de leur mari; et tout en demeurant le maître-autel, dans [le] temple du foyer, elles en seront aussi l'aimable confessionnal où, du plus petit au plus grand, chacun pourra dire et ses joies, et ses tri[s]tesses: alors, nous les verrons reines après les avoir vues sacrificateurs [et] victimes.

Société civile.

La fièvre du plaisir, les relations douteuses, le luxe effréné, l'insouciance de l'avenir, tels sont, au point de vue social, les maux à redouter pour la jeunesse présente.

Cependant, la société a besoin, dans ses membres, d'esprits fermes et solides, de volontés droites, de caractères énergiques, de constitutions robustes.

Pour garantir sa prospérité, il lui faut des familles sérieuses où l'autorité douce et forte consolide la sienne.

Mais, elle est souvent trompée dans son espoir. Parmi les jeunes gens et les jeunes filles, l'ordre et l'économie font souvent défaut; la soif du bien-être augmente à vue d'œil, et, pour la satisfaire, on accumule les folles dépenses, les dettes criardes, au détriment de l'aisance privée, de la fortune publique.

Le théâtre, le roman, les spectacles interlopes, faussent l'opinion : on pense à s'amuser, non point à s'établir; le devoir social est un mot vide de sens, et, dans le fait, on sacrifie le bien commun au bien particulier, encore, n'est-il pas toujours avouable.

Parlez-vous de mariage? Un sourire vous répond, mêlé de scepticisme; traduisez-le en langue vulgaire, vous aurez la formule: "Pourquoi se mettre la corde au cou?" Néanmoins, le cou passera un jour à travers le collier; alors malheureusement, vous obtiendrez cette raison sociale: "Misère et Compagnie."

Si l'on avait pu faire venir ces enfants près du Saint-Sacrement, de tristes résultats ne seraient point à déplorer.

Au contact, en effet, de l'Humanité Sainte, les ardeurs voluptueuses voient s'éteindre leur flamme; dans le cœur à cœur avec Jésus, l'esprit, la volonté, les sens reçoivent une effusion de la vertu divine, qui partout répandait les bienfaits et l'amour sur le passage du Maître.

Oui, mettez la jeunesse à l'école de Jésus, le Pain vivant des âmes, il lui apprendra son abnégation rédemptrice, et au lieu de s'énerver dans les plaisirs vulgaires, ferments de décadence, elle règlera son énergie, pour travailler au relèvement de la grandeur sociale.

Société religieuse.

La jeunesse, aujourd'hui, voit, entend, lit beaucoup de choses. Devant elle, on discute l'autorité, sous toutes ses formes, la hiérarchie dans tous ses representants.

Grand nombre de journaux, de périodiques, inconscients, on le dirait, de leur responsabilité intellectuelle et morale, exposent à ses regards des articles erronés, des faits scandaleux.

Laissons-lui le bénéfice de son inexpérience, le poids d'une culpabilité dont le Seigneur est Juge; encore est-il, le fait est palpable, elle vit dans une atmosphère de modernisme dans les idées, de naturalisme dans les

sens; laissons-lui le droit aux circonstances atténuantes: encore est-il... mal reste et il faut le combattre.

Comment? Avec l'Eucharistie.

Jésus-Christ, enveloppé dans les Saintes Espèces, est le Fondateur de l'Eglise; le pape, les évêques, les prêtres, le représentant, ici-bas, à des degrés divers.

Eh bien, dites à la jeunesse tentée de révolte, que dans la Communion, elle s'adresse au Christ, qui établit cet ordre; elle comprendra que des décisions ecclésiastiques ne peuvent être traitées comme des affaires politiques ou municipales.

La liberté, actuellement, dégénère en licence, les évêques, les prêtres sont contraints de rappeler au devoir, bon nombre d'oublieux, qui, retranchés dans un "je n'y vois pas de mal," glissent rapidement vers indifférentisme lamentable.

Agenouillez-les au pied de l'autel, ils auront moins de "flou" dans l'esprit, moins d'inconstance dans la volonté; or, dans l'ordre surnaturel, avec la grâce de Dieu, la netteté de la vue, la fermeté du vouloir constituent les grands principes d'une vie catholique, fortement agissante.

Les Hommes et les Femmes en charge de Foyer.

La paix à la maison, la bonne administration du patrimoine familial où les deux chefs de famille, à titre différent, mais d'un commun accord assurent à tous et à chacun, une éducation catholique, un entretien honnête; prévoient, préparent l'avenir des enfants, leur avenir à eux-mêmes, tel est le double but à poursuivre pour les hommes et les femmes en charge de foyer.

Comment l'atteindre? Par la fréquentation de l'Eucharistie.

Là, en effet, ils se trouvent en relations habituelles avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme.

En tant que Dieu, Jésus, dans la personne du Verbe, est l'exemplaire de la pensée créatrice, où les moindres détails, merveilleusement adaptés s'unissent pour former l'ordre divin.

En tant qu'Homme, Jésus dans les deux éléments de son Humanité est l'idéal de la subordination.

Son intelligence est constamment remplie de l'idée du Père céleste et la volonté de Dieu, sert, à tout instant, d'aliment à la sienne propre.

Lui faut-il traduire, rendre visibles aux yeux du monde, les desseins les vouloirs du Créateur? Il fait appel à ses sens, les condamne au travail, à la souffrance, et les transforme en serviteurs d'une ponctualité surhumaine. Il leur dit: "l'heure n'est point venue," ils attendent "l'heure est proche," ils s'apprêtent: "voici l'heure," ils agissent.

Donc, le Christ du Tabernacle, est le Christ de l'ordre, le Christ la subordination; mais, dit saint Augustin, l'ordre et la subordination sont le père et la mère de la paix.

Et maintenant, hommes et femmes, en charge de foyer, la paix, vous la voulez chez vous? Elle est dans l'Hostie, allez la prendre.

Apparemment, aussi, vous tenez à la sage administration du patrimoine de famille? Vous aurez, dans la Communion, un appui divin.

Qu'est-ce que l'administration?

"La gérance des biens acquis: fortune, pour le propriétaire; honoraires, pour le professionnel; profits, pour le commerçant, l'industriel, l'homme d'affaires, le financier; salaire, pour le manœuvre, l'employé, l'artisan." Or, il y aura bonne administration, si ces biens acquis, on les empêche de décroître, on les maintient, on les développe.

— Mais les dépenses, passif obligé, en tenez-vous compte?

— Oui, je tiens compte des dépenses nécessaires, actuelles ou prévisibles; je tiens compte des dépenses utiles, et, par là, j'entends celles affectées à la conservation du bien présent, considéré, soit en nature, soit en espèces; je tiens compte des déboursés faits, en raison des exigences sociales, pourvu qu'ils restent en harmonie avec la situation, non pas apparente, mais réelle de celui qui débourse; je tiens compte surtout, des dépenses productrices, donnant, leurs intérêts payés un gain juste et raisonnable.

— Et c'est tout? Rien pour la distraction, rien pour la santé des familles? rien pour l'aumône? Alors, votre administration est un régime de fer?

— Doucement. Comme vous, je veux toutes ces choses; mais je les veux en rapport avec le bon sens, avec l'économie, avec la justice, qualités qui tout en demeurant dans l'intégrité de leur nature, doivent nécessairement, dans leur application, se diversifier suivant la diversité des conditions.

De ce chef, par conséquent, j'écarte du budget, toute dépense reconnue "folle" par un homme qui réfléchit; toute dépense qui entraînerait, pour les membres de la famille individuellement pris, un affaiblissement quelconque et du corps et de l'âme; toute dépense qui entraînerait pour la famille elle-même, prise au sens d'une personnalité morale, la déchéance ou la ruine. Allez-vous, là-dessus, me taxer d'exagération?

— Non, mais, nous sommes loin de l'Eucharistie?

Pas autant que vous le pensez. Dans la Communion fréquente, vous recevez fréquemment Jésus-Christ, donc, fréquemment, vous entrez en communication avec l'Eternel Archiviste des plans qui servent au gouvernement divin, type incontestable de l'administration par excellence; et là, vous avez un modèle toujours à votre portée.

Jésus l'est, en effet, dans sa vie sacramentelle, où il prolonge le rayonnement de son intelligence divine, et celui, moins parfait, mais pourtant d'une sûreté infaillible, de son intelligence humaine.

Dans l'Hostie, comme Dieu, il affirme: "Pas une pointe d'aiguille, ne disparaîtra de la Loi, sans que tout ne soit accompli. (St. Mathieu, Chapitre 5. Verset 18.) D'emblée, nous sommes en face d'une stabilité indéfectible, garant d'un bon résultat, au point de vue administratif. Dans l'Hostie, comme Homme, il vous répète ce qu'il disait à sa

Mère: (Saint Luc, Chap. 2. Verset 49) " pourquoi me chercher? Vous ignoreriez que je dois promouvoir les affaires de mon Père?

Or, il a simplement 12 ans, et malgré son jeune âge, il gère les choses divines.

Douteriez-vous de ses aptitudes? Interrogez les Docteurs du Temple (Saint Luc, Chap. 2. Verset 47.) " Tous ses auditeurs étaient ravis de son intelligence et de ses réponses."

Pour un enfant de 12 ans, un pareil début, dans une gestion pareille ne vous semble-t-il pas surnaturellement fort?

Laissez de côté l'entretemps, l'obscurité, les voyages, les miracles, les bienfaits; ouvrez l'Evangile de saint Jean (Chapitre 17, Verset 4) Jésus parle: " Mon Père, dit-il, j'ai mené à bien l'œuvre, par Vous, à moi confiée." D'où, je conclus: Sous les voiles de l'Hostie, l'Homme-Dieu peut encore nous enseigner la vraie méthode du succès en administration.

Voilà pourquoi. hommes et femmes, en charge de foyer, si vous voulez chez vous, administrer avec sagesse, allez à la Communion, l'Eucharistie est une excellente école d'affaires.

Mais j'entends une réplique.

— Votre analyse peut convenir aux familles riches ou aisées, mais la famille du travailleur, dont le salaire suffit à peine pour donner à sa femme, à des enfants, nourriture, vêtement, abri, chauffage, remèdes et le reste? Qu'en faites-vous? Est-elle à vos yeux une quantité négligeable?

— Non, je la vénère comme une relique précieuse.

— Alors, s'il ne lui reste rien, quel besoin d'administration a-t-elle? En quoi, là-dessus, la Communion lui peut-elle être utile?

— Laissez-moi vous répondre: Les propriétés, l'argent, ne sont pas les seuls biens administrables. Les enfants, dans une maison, constituent une fortune.

Ils ont, en eux, des énergies latentes ou bien des forces vives.

Les unes et les autres, il faut les discerner, les étudier, les conduire, les développer, les mettre en œuvre, et à leur place.

Un administrateur sérieux, porte une attention particulière au placement de son personnel.

Au fond, par conséquent, tout se réduit ici, à l'examen minutieux des aptitudes respectives, naissantes ou nettement dessinées en vertu duquel, un père et une mère pourront conclure, avec quelque sûreté, la véritable orientation de l'avenir de leurs enfants; tout se réduit ici à la grande affaire de la vocation.

Eh bien, dans cet ordre de choses, qui appelle et qui place? N'est-ce pas le Christ?

C'est lui. Donc, hommes et femmes, en charge d'un foyer, même pauvre et rempli d'enfants, allez à l'Eucharistie, vous y trouverez le Christ qui appelle, le Christ qui place, le Christ qui vous aidera dans l'administration de votre fortune vivante.

Société civile.

L'Eucharistie aide puissamment à maintenir la paix, la bonne administration dans le foyer domestique; mais là, ne s'éteint pas le rayon de son influence.

De par la volonté de Dieu, de par les circonstances, la famille est une personne morale, qui s'unit avec d'autres, pour former la Société civile.

Or, dans la constitution de cet ensemble, l'analyse démontre l'existence de trois éléments, tous les trois nécessaires.

1. Une autorité qui commande et dirige.
2. Des groupes de condition différente ou diverse, pour:
3. Leur faire produire, droits et devoirs de chacun respectés et accomplis, un résultat commun, savoir: un bien général, matériel d'abord, et cependant en harmonie avec le bien suprême, qui relève, en définitive, du vouloir divin.

De là, trois conclusions s'imposent aux hommes et aux femmes en charge de foyer.

1. L'obligation du respect et de l'obéissance à l'autorité civile, légitimement instituée et s'exerçant légitimement.
2. L'obligation de ne point contrevenir aux droits et aux devoirs des groupes constitutifs de la grande unité sociale.
3. L'obligation de subordonner le bien particulier au bien public.

Malheureusement ces nobles choses ne sont plus guère comprises, à notre époque; une licence moderniste et partant condamnable, fausse dans les esprits, l'idée vraie de liberté.

On appelle applatissement, une soumission juste et raisonnable, et beaucoup se croient libres, qui, ennemis de toute autorité, mais esclaves de leurs passions mauvaises se proclament indépendants, quand ils ne sont, après tout, que de tristes révoltés et de vulgaires anarchistes.

Eh bien! maintenant, imaginez un exemple pareil, donné par des hommes et des femmes en charge de foyer. Qu'en adviendra-t-il? En dehors du désordre social dont il est une cause, presque inévitable, ne détruit-il pas, chez les enfants, au cœur même de la famille, le prestige de l'autorité, fût-elle la plus douce?

Evidemment.

Il y a donc là un mal, comment y remédier?

Par le contact habituel avec Jésus, dans l'Eucharistie; ce Dieu, fait Homme pour nous, par obéissance; ce Dieu travailleur comme nous, par obéissance; ce Dieu crucifié pour notre Rédemption, par obéissance.

Approchez-le souvent, il vous dira, avec saint Mathieu: (Chapitre 22. Verset 21.) "Rendez à César, ce qui est à César": avec saint Paul: (Epître aux Hébreux, Chapitre 13, Verset 17.) "Obéissez à vos chefs, ayez pour eux de la déférence, car ils veillent sur vos âmes, comme devant en rendre compte."

A force de lui entendre répéter ces paroles, dans le colloque qui suit la Communion bien faite, vous en goûterez mieux la divine saveur, et elles seront à la fois pour vous, un remède et une énergie vivante.

Que si l'autorité civile excède les limites de sa juridiction, lais-
d'abord constater l'abus par qui de droit, et après, du fond du Tab-
nacle, le Christ vous dira : " Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux homme-.

Ainsi, tout en gardant le respect obligatoire là où il faut le mainten
vous conserverez, contre les abus, votre dignité et vos prérogatives.

De plus, dans la vie sociale actuelle, la vertu de justice a perdu
son intégrité, l'ambition assoiffée, l'hypocrite jalousie, lui ont porté
coups terribles, de là, ces luttes entre familles où l'on met en oubli
des droits respectifs; tout cela est anormal, beaucoup de foyers
souffrent, et comment faire cesser anomalie pareille?

En permettant à l'Eucharistie d'exercer fréquemment sa divine
fluence sur les hommes et les femmes en charge de maison.

Sous les voiles sacrés, le Seigneur, il est vrai, disparaît dans le mys-
tère et le silence.

Pourtant, il reste le Verbe, c'est-à-dire : la Parole par excellence.
allez au Tabernacle, demandez au prêtre de le prendre et de vous le
donner, vous ne verrez pas remuer ses lèvres comme aux jours de sa vie
mortelle, qu'importe? à l'intime de l'âme, vous sentirez qu'il vous enve-
loppe de son regard divin, et vous l'entendrez vous redire, avec saint
Paul aux Romains : (Chapitre 7. Verset 7.) " Vous n'aurez pas d'injustes
convoitises." Avec saint Mathieu, (Chapitre 7. Verset 12.) " Ne faites
pas aux autres, ce que vous ne voulez pas qu'il vous soit fait." Avec saint
Marc : (Chapitre 12. Verset 3.) " Vous aimerez votre prochain, comme
vous-même." Avec le livre des Proverbes : (Chapitre 28. Verset 22.)
" L'homme envieux a hâte de s'enrichir, il ne sait pas que la disette
viendra sur lui."

Ce langage de Jésus-Hostie, ce commerce habituel avec lui, hommes
et femmes, en charge de foyer, sera pour vous une lumière et une force
vous distinguerez mieux les droits de votre prochain et l'obligation où
vous êtes de les respecter, vous deviendra plus facile, une fois vos pas-
sions amorties.

Enfin, une vérité, malaisée à reconnaître aujourd'hui, si l'on observe
la conduite du grand nombre, est la nécessité où se trouvent les diffé-
rents groupes de subordonner leur bien particulier au bien général.

Cette maxime : " Chacun pour soi," et cette autre, soi-disant em-
pruntée à Louis XIV, " l'Etat, c'est moi," converties en monnaie cou-
rante, paraissent bien en faveur, sur le marché social.

L'individualisme, à notre époque, fait au bien public, une guerre
acharnée, le malaise existe dans toutes les classes au détriment de la
société tout entière.

Ici, encore, la fréquentation de Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, con-
tribuera puissamment à déprendre de cette erreur, les familles qui en
seraient entachées.

Jésus, en effet, répétera à celles qui le veulent écouter, ces paroles de
saint Jean : (Chapitre 18. Verset 14.) " Il est avantageux qu'un homme
meure pour tout le peuple."

Et de fait, on le voit tous les jours, des hommes risquent leur vie,
l'avenir de leur famille, pour empêcher le mal commun : les pompiers,
les soldats, ne sont pas un mythe.

Jésus de plus ajoute: Oui, vous serez en face de vues, de caractères, d'intérêts opposés aux vôtres, vous devrez accomplir un grand nombre de renoncements personnels, mais, le froment moulu, pétri, mais le vin pressuré, tels sont les voiles sous lesquels je me cache dans l'Hostie, pour devenir à la fois votre Sacrificateur et votre Victime, et là, hommes et femmes en charge de foyer, j'ai mis les grâces qui vous aideront à remplir cette partie importante de votre devoir social.

Société religieuse.

La société religieuse, fondée par Notre-Seigneur, gouvernée visiblement par le Pape, dirigée, sous l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, r les évêques, successeurs des Apôtres, aidés des prêtres, leurs collaborateurs; la société religieuse, fondée par Notre-Seigneur, est l'Eglise catholique.

Elle a pour mission de conduire les fidèles à leur fin ultime, voulue par Dieu; (non pas le Dieu de la raison seulement, mais le Dieu de la Foi.)

Dans ce but, elle possède un magistère infaillible, en fait de dogme et de morale.

Constituée légitimement en hiérarchie, elle a droit, de par l'ordre divin, d'imposer aux foyers chrétiens, leurs devoirs envers Dieu, leurs devoirs envers elle-même, et d'exiger de tous, à ce double point de vue, les hommages et un culte justement proportionnés.

Donc, ici, nous arrivons à cette conclusion pratique: Les foyers chrétiens, et, par conséquent, les chrétiens, hommes et femmes en charge de foyer, ont des devoirs impérieux à remplir envers Dieu, et à l'égard de la sainte Eglise catholique.

En théorie, dans notre pays de foi, tout le monde l'admet, sauf quelques exceptions sournoises.

Mais, dans le fait, n'y a-t-il pas de nombreuses lacunes? Le Dieu des chrétiens, le Dieu des catholiques, ne peut pas être comme les dieux pénates du paganisme ancien, son influence et son culte ne peuvent se confiner entre les quatre murs d'une maison; il veut un culte public, il veut le Temple, il veut l'église, où tous les foyers d'une même paroisse, doivent à certains jours se réunir, pour l'adoration, l'action de grâces, la propitiation et la demande, sous les regards de Jésus, Sacrificateur et Victime.

Il veut aussi que ce culte de plusieurs dans la famille, ce culte de tous dans l'église paroissiale, rayonne jusque dans la société civile, pour l'imprégner de son parfum.

Or, malgré notre catholicisme, nous omettons trop en cela, par oubli, plus souvent, mais volontairement, parfois.

C'est un désordre, il faut revenir à la règle divine, et par l'Eucharistie.

Oui, dans la Communion fréquente, Jésus le rappelle habituellement au maître et à la maîtresse de maison: Vous êtes au foyer domestique,

le sacerdoce royal ; de la table de famille, de la salle commune, où ap le repas, tous les membres s'assemblent, écartez des enfants, les idées, images, les doctrines, les tableaux qui, par la parole, les conversatio les regards, les gestes, les attitudes, sont de nature à les impression d'une manière nuisible. Je vous le dis en vérité : " Celui qui scan sera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui : précipité au fond de la mer, avec une meule de moulin attachée au co (Saint Mathieu, Chapitre 18. Verset 6.)

Vous les réunirez autour de vous, le soir, pour la prière en comm car, " là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au m d'eux." (Saint Mathieu, Chapitre 18. Verset 20.)

Vous leur apprendrez le chemin du temple sacré, celui des Sacreme de Pénitence et d'Eucharistie, où le pain qui leur est donné, est n même, Pain vivant descendu des Cieux.

Dans les relations sociales, vous confesserez intégralement ma trine, et, si devant vous, on l'attaque, vous la défendrez sans resp humain et avec dignité.

Mon Eglise est infaillible, vous suivrez et ferez suivre ses ens gnements, vous obéirez et vous ferez obéir à ses préceptes.

Le Pape est mon Vicaire, les évêques, les successeurs de mes Apôtr " Qui les écoute, m'écoute ; qui les méprise, me méprise."

Voilà hom s et femmes en charge de foyer, l'influence qu'exerce vous, u point de vue religieux, le Sacrement de l'Eucharistie.

Vœu :

Le rapporteur, prie humblement le Congrès, de bien vouloi mander aux prêtres, aux religieux, aux laïques de faire connaître fluence sociale de l'Eucharistie dans les différents milieux où leur acti peut s'exercer : la maison, l'Ecole, le Catéchisme, les Congrégations pieuses, le Confessionnal et la Chaire.

Après le rapport du R. P. Rondot le temps est arrivé de lever la séance. Cependant, Mgr le Président consulte l'assemblée et propose qu'une demi-heure supplémentaire soit encore accordée aux deux derniers rapporteurs inscrits au programme. L'auditoire répond par de chaleureux applaudissements, preuve non équivoque de l'intérêt qu'il prend aux travaux présentés.

⁂

M. l'abbé *Many*, de Saint-Sulpice, donne connaissance, en l'abrégeant, d'une étude exégétique et mystique sur une page de l'Evangile : *la Dernière Cène.*

L'INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE

" Memoriam fecit mirabilium
Suorum misericors et miserator Dominus :
Escam dedit timentibus se (Ps. 110, 4, 5).

La vie mortelle de Jésus touchait à son terme. Il venait de donner, au Temple, le lundi et le mardi de la grande semaine, ses derniers enseignements, les plus beaux que le monde eût jamais entendus. Les princes des juifs étaient atterrés, et leur haine contre lui monta à son comble. Sa vie n'était plus en sûreté dans la grande cité. Contre l'attente de ses ennemis, auxquels un des Douze venait de s'engager à le livrer, il resta, le mercredi et une grande partie du jour suivant, à Béthanie, pour s'y préparer dans le silence et la prière aux grands mystères dont il méditait la réalisation. Il se trouvait en face de son double sacrifice, sanglant sur la croix, mystique sous les espèces sacramentelles. Ces deux mystères, qui sont le centre de l'histoire et la partagent, comme on l'a dit, en deux versants, avaient aussi toujours été le centre des pensées du Sauveur, et son Incarnation n'avait pas eu d'autre but. Le moment était enfin venu où il allait pouvoir réaliser ses deux plus doux rêves d'amour. Prédite et figurée depuis la fondation du monde, la divine Victime s'était offerte à Dieu, au lieu et place des hommes, dès le premier moment de sa vie terrestre; elle allait maintenant être immolée sur la croix, puis consommée par la gloire de la résurrection, dont le feu du ciel qui tombait sur les victimes était l'image: elle serait enfin enlevée jusque dans le sein de son Père, comme autrefois la fumée des victimes brûlées portait jusqu'au trône de Dieu l'odeur du sacrifice. (1) Mais ce grand sacrifice, qui devait, comme dit S. Paul, consommer éternellement l'œuvre de notre salut, (2) ne suffisait pas à l'amour du Rédempteur et ne pouvait épuiser ses desseins de générosité à notre égard. Par toute la terre, chez les païens comme chez les Juifs, les sacrifices étaient toujours complétés par la participation à la victime, et lorsque celle-ci était entièrement brûlée en l'honneur de Dieu, cet holocauste était accompagné d'un gâteau, afin que, même dans ce cas, il y eût à manger pour l'homme. Cette union matérielle à la victime agréée de Dieu était le signe de l'union spirituelle à la grâce divine, fruit du sacrifice. Tel était le centre auquel aboutissaient, dans ce qu'elles avaient de commun, les liturgies de tous les peuples. (3) Cette participation aux victimes antiques n'était, dans les desseins de la Providence, que la figure de notre participation à la divine Victime du Calvaire. Mais comment pourrait se faire cette participation, et le moyen pour l'humanité de communier au corps du Christ, surtout après sa Résurrection et

(1) Cf. Pascal, *Lettre sur la mort de Pascal le père.*

(2) Héb., X, 14

(3) Cf. Mgr Gerbet, *Considérations sur le dogme de l'Eucharistie*, C. II

son Ascension ? La sagesse et la puissance infinie du Fils de Ma au service de son amour, surent résoudre le problème. Il renouvell et perpétuerait en tous lieux jusqu'à la fin du monde le sacrific Calvaire sous la forme extérieure de l'aliment privilégié de l'homn tous les obstacles à la manducation de la sainte Victime seraient levés; elle pourrait devenir notre nourriture et notre breuvage à tous ne faisant plus qu'une chose avec elle, comme le pain et le vin ne plus qu'une chose avec celui qui se les assimile, nous nous trouver participants de la vie même de Dieu, dont nous partagerions la pendant toute l'éternité. A coup sûr, il serait impossible de rêver p l'homme de plus glorieuses destinées. Et voilà les sublimes et si g reux desseins que Jésus méditait en notre faveur et qu'il était su point de réaliser, en ce moment de l'histoire du monde où l'huma était descendue au dernier degré de l'avilissement, où ses compatr complotaient sa mort, et où l'un de ses disciples allait le mettre entr mains de ses ennemis.

Le Jeudi Saint venait de se lever sur le monde. C'était le pre jour des azymes, comme on l'appelait vulgairement, quoique la gra fête pascale ne dût commencer qu'au coucher du soleil; il était a nommé parce que la nuit précédente, ou, au plus tard, dès la matiné ce jour, on devait faire disparaître des maisons tout ce qui pouva rester de pain fermenté (1), dont l'usage était interdit tant que d la fête. Dans la matinée, les disciples de Jésus s'approchent de lui disent: " Où voulez-vous que nous allions vous préparer la Pâque ? 2 Judas, l'économe de la petite communauté, s'attendait sans doute à chargé de ce soin; et comme il était à l'affût de l'occasion de livrer Maître, peut-être avait-il formé le dessein de le faire saisir dans la n son même où il célèbrerait la Pâque. S'il en fut ainsi, ses plans fu déjoués. Jésus ne voulait pas que sa dernière réunion avec se ciples, où devaient s'accomplir de si augustes mystères, pût être troubl Laissant donc Judas, il appelle Pierre et Jean, ses deux plus fidèle an et leur dit dans un langage mystérieux, qui ne pouvait donner au trai aucune indication sur le lieu de la dernière Cène: " Allez à la ville y entrant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau: s vez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au maître du log Le Maître vous envoie ce message: Mon temps est proche, c'est ch que je veux faire ma dernière Pâque avec mes disciples. Où est la où je pourrai la manger avec eux ? Et alors il vous montrera chambre haute, très vaste et garnie de lits pour le festin. Pré au tout ce qu'il faut. (3)

Jésus donnait à ses disciples dans cet ordre une nouvelle preuve d science surnaturelle, pour laquelle il n'y a rien de caché. Sans se mettre la moindre remarque et pleins d'une confiance absolue en Maître, Pierre et Jean parten immédiatement pour Jérusalem.

---

(1) Peut-être S Paul fait-il allusion à cet usage I Cor. V, 7: *Expurgat* ... *fermentum* ", etc: *Purifiez-vous du vieux levain* " etc

(2) Matt., XXVI, 17; Marc, XVI, 12.

(3) Matth., XXVI, 18; Marc XVI, 13, 14, 15; Luc, XXII, 10, 11, 12.

vent toutes choses comme Jésus leur avait dit, et préparent tout ce qu'i fallait pour le repas pascal. Comme il ressort de la teneur même d message qui lui fut adressé, l'hôte qui mit si gracieusement à le r disposition sa salle à manger était évidemment quelque disciple du Sauveur. D'après une opinion qui ne manque pas de vraisemblance, ce serait le père même de Jean Marc. Saint Luc nous dit (1), en effet, que saint Pierre, délivré par l'ange, se rendit à la maison de Marie, mère de Jean Marc, où beaucoup de fidèles étaient rassemblés et priaient Or, ce lieu de réunion n'était autre probablement que le cénacle, qui fut le premier sanctuaire de l'Eglise naissante. Il était situé sur le Mont Sion, peut-être à l'endroit où, du temps de David, reposait l'arche d'alliance avec la manne céleste.

Lorsque les ombres du soir commencèrent à s'étendre sur la terre, Jésus, après avoir pris congé de sa mère et de ses amis de Betoanie, s'achemina, lui aussi, avec la petite troupe apostolique, vers la ville sainte. Quand il arriva au Cenacle, le souper était prêt. Il pouvait être sept heures. Comme l'imagination aimerait à se représenter tous les détails d'une Cène si profondément touchante et si sacrée! Hélas! il est impossible de savoir avec certitude si tous les points du cérémonial juif actuel relatif à la Pâque étaient déjà observés du temps de Notre-Seigneur. Nous pouvons cependant, sans nul doute, nous faire une idé assez exacte de l'ordonnance générale du festin pascal, tel que Jésus l'a célébré. On avait depuis longtemps abandonné l'ancienne coutume de manger la Pâque debout, le bâton à la main, les reins ceints, les sandales aux pieds, comme des voyageurs pressés de partir. (2) C'est le propre des esclaves, disaient les talmudistes, de manger debout; maintenant nous mangeons sur des lits, parce que nous sommes passés de la servitude à la liberté. Le nombre des convives ne devait pas être inférieur à dix; trois divans peu élevés étaient disposés le long des trois côtés d'une table, où on accédait pour le service par le côté qui restait ouvert; les convives s'y étendaient tout de leur long, le bras gauche appuyé sur un coussin et le bras droit libre. Le divan du milieu était censé le plus honorable. Une fois tous les convives installés, le chef de famille prenait une coupe de vin rouge, mêlé d'eau, et, après l'avoir bénite, en prenait une gorgée et la passait aux assistants. Tous se lavaient ensuite les mains. On apportait alors les herbes amères (cresson, laitue, chicorée sauvage, persil, raifort, etc.), qui rappelaient les souffrances endurées en Egypte: chacun y goûtait, après les avoir trempées dans de l'eau de sel ou de vinaigre. A cette occasion, conformément à la recommandation de Moïse (3), le plus jeune des convives demandait au père de famille l'explication des rites si extraordinaires de la grande solennité. Ces explications données, on entonnait la 1re partie du *Hallel*, ou hymne de louange, c'est-à-dire, le psaume 112: "*Laudate pueri Dominum,*" et le psaume suivant: "*In exitu Israel,*" jusqu'à: "*Non nobis*

(1) Act. XII, 12.
(2) Ex., XII, 11.
(3) Ex., XII, 26, 27.

Domine." Là-dessus on buvait la seconde coupe, et on se lavait de nouveau les mains. Les pains azymes, qui étaient plats et ronds, étaient alors servis avec le *charoseth*, lequel cependant n'était pas obligatoire: c'était une sauce fortement épicée et assez consistante, faite d'amandes, de figues, de dattes et d'autres fruits écrasés et cuits dans du vinaigre; elle rappelait assez bien par sa couleur jaunâtre et son épaisseur l'argile que les Hébreux avaient jadis si péniblement pétrie pour en faire des briques. Quant aux pains azymes ou sans levain, tout en rappelant la hâte avec laquelle Israël avait dû quitter l'Egypte sans avoir le temps de préparer leur pain comme d'habitude, ils prêchaient aux Israélites la nécessité de se débarrasser du ferment du péché et de servir désormais le Seigneur avec "les azymes de la pureté et de la vérité (1)". Le président de la fête, prenant donc ces pains, les brisait, puis les bénissait, et en ayant trempé les morceaux dans le *charoseth*, mangeait lui-même un de ces morceaux, et distribuait les autres à chaque convive en disant: C'est le pain de l'affliction que nos pères mangèrent en Egypte. Enfin l'agneau pascal était déposé au milieu de la table. Mis à part et comme voué à Dieu dès le 10 Nisan, c'est-à-dire 4 jours avant le premier jour des azymes, il avait dû être présenté et immolé au Temple le 14; il avait ensuite été rapporté à la maison; pour le faire rôtir, on l'avait attaché à deux broches en bois de grenadier, dont l'une lui traversait tout le corps, tandis que l'autre, plus courte, tenait les pieds de devant étendus: la victime se trouvait ainsi assujettie sur une sorte de croix (2); cette sorte d'opération était l'objet de prescriptions minutieuses: il fallait bien se garder de briser les os de la victime (3). L'agneau pascal rappelait aux Juifs leur délivrance du joug d'Egypte: c'est grâce à son sang, dont la porte de leurs maisons avait été marquée, que leurs pères avaient été épargnés par l'ange exterminateur, et qu'ils avaient pu sortir de l'Egypte. Par son intégrité et son unité, il symbolisait l'union qui devait exister, en Dieu, entre tous ceux qui y participaient. Souvenir du passé, il était encore une image frappante de l'agneau de Dieu, dont le sang devait nous délivrer de la servitude du péché et nous ouvrir le ciel, et qui, mangé par nous, sous les apparences du pain et du vin, devait nous faire un en lui et avec lui, à la manière de ces différents grains de blé qui ne forment plus qu'un même pain et de ces différents grains de raisin qui ne forment qu'un même vin. Avec l'agneau pascal, on pouvait prendre quelques autres viandes, désignées du nom de *chagigah* (offrande de fête), mais l'agneau devait toujours être consommé le dernier; les restes devant en être brûlés. Après avoir communié au *corps* de l'agneau, selon l'expression talmudique, on buvait la 3e coupe de vin, appelée par les rabbins "calice de bénédiction", parce qu'elle était l'objet d'une bénédiction particulière. On chantait alors la deuxième partie du *Hallel*, c'est-à-dire, les ps. 113, dep

(1) I Cor. V, 7, 8.

(2) Cf. S. Justin, *Dial. cum Tryph.*, c. XL.

(3) Ex., XII, 46.

Non nobis Domine," à 117 inclusivement. Une 4ᵉ coupe terminait ordinairement le repas. Que si une 5ᵉ coupe était demandée, on pouvait la prendre, mais à condition de réciter le grand *Hallel*, c'est-à-dire, les ps. 118 à 136. Tout devait être terminé avant la nuit.

A la lumière de ces prescriptions du rituel juif au sujet de la Pâque, nous saisirons facilement les nombreuses allusions qu'y font les évangélistes dans leur récit de la dernière Cène, dont naturellement ils s'attachent surtout à nous présenter le côté chrétien.

* * *

Dès que les Douze eurent pris place sur le *triclinium* autour de leur Maître, qui occupait le divan du milieu, "j'ai vivement désiré," dit-il, "manger cette Pâque avec vous avant de mourir. Car je vous le dis, c'est la dernière fois que je la mange (cette Pâque figurative) avant sa réalisation dans le royaume de Dieu." Il prit alors, selon l'usage, la 1ʳᵉ coupe, et, après l'avoir bénite, y trempa ses lèvres, et la présenta aux apôtres en disant : "Prenez, partagez-la entre vous ; car je vous le dis, c'est la dernière fois que je bois du fruit de la vigne avant l'avènement du royaume de Dieu (1)." Jésus nous livre dans ces paroles le secret à peine dévoilé jusqu'ici : c'est que les figures allaient s'évanouir, et la Synagogue faire place à l'Eglise : il ne mangera plus, il ne boira plus avant l'inauguration du royaume de Dieu sur la terre. Avec quelle émotion les apôtres durent accueillir cette grande annonce ! Ce royaume de Dieu, dont le Précurseur avait salué l'arrivée prochaine, dont la pensée avait rempli tout le ministère public du Sauveur, et qui était si impatiemment attendu de tout Israël, allait donc enfin être inauguré ! C'est sans doute à cette prédiction du Sauveur que se rattache cette contestation qui, d'après S. Luc (2), s'éleva à la dernière Cène entre les apôtres, et où chacun prétendait avoir les meilleurs titres aux premières places dans le nouveau royaume qui leur était annoncé, et qu'ils se représentaient sous l'aspect d'un royaume temporel. Jésus voulut étouffer ces germes funestes d'ambition et d'égoïsme, qui s'étaient déjà fait jour plus d'une fois dans leurs cœurs et imprimer en eux d'une manière indélébile ces deux vertus capitales des disciples du Christ et surtout de leurs chefs, l'humilité et la charité. Dans quelques instants il allait élever ses apôtres à la dignité le plus haute qui soit sur la terre en leur conférant le divin sacerdoce : il fallait qu'ils comprissent que, pour n'être pas indignes d'un tel honneur ils devaient être les plus humbles des hommes et se faire les serviteurs de tous. Prenant donc la parole, Jésus leur dit : "Les rois des nations dominent sur elles, ils font les maîtres et aiment être appelés *Bienfaiteurs.* Pour vous, qu'il n'en soit pas ainsi, mais

---

(1) Luc, XXII, 15-18. Cf. Belser, *Die Geschichte des Leidens ... des Herrn,* p. 154.

(2) Luc XXII 24-30.

que le plus grand parmi vous soit comme le moindre, et celui qui
verne comme celui qui sert. Quel est le plus grand, de celui qui
table, ou de celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? L
pendant je suis, moi, au milieu de vous comme celui qui sert. V
êtes demeurés avec moi dans mes tribulations; pour moi, je vous
pare un royaume, celui-là même que mon Père m'a préparé; v
partagerez ma table et serez assis sur des trônes pour juger les
tribus d'Israël (1)." Par ces paroles, qu'il ne faudrait dire qu'à
et qui marquent un tournant dans l'histoire des sociétés, le divin l
lateur de la nouvelle alliance oppose la notion chrétienne de l'a
à celle que s'en étaient formée les païens. D'après la conception pa
les sujets n'existaient que pour leur chef, qu'il fût un ou multi
galement il était le maître de leur vie et de leur fortune; son
sur eux était sans limites et ne laissait de place à aucune liberté
sociale ou religieuse; dans les cités anciennes, remarque Fustel de C
langes (2), l'homme n'avait pas même l'idée de la liberté. Le C
d'un mot, renverse cette odieuse doctrine, qui avait été pour les
une source intarissable de maux incalculables. Non, ce n'est pas
sujet qui doit être asservi au chef, c'est le chef qui doit se fair
amour le serviteur et l'esclave de ses moindres sujets. Pour impla
une notion de l'autorité, si étrange aux yeux du monde, sur les
de l'ancienne, le Sauveur ne se contente pas de promettre à ceux
conformeront leur conduite des joies et des honneurs sans nom
son royaume céleste, en retour de leurs humiliations et de leurs sa
au service de leurs frères, il nous offre lui-même en sa P
modèle parfait de cette nouvelle forme de l'autorité. Pendant s
publique, dans toutes ses relations avec ses apôtres, il s'était tou
fait leur serviteur: il va maintenant s'abaisser jusqu'à leur lave
pieds et ainsi relever à jamais, en quelque sorte jusqu'à l'infini, tou
actes d'humilité inspirés par l'amour du prochain. La 1re coupe
de faire le tour du groupe apostolique, et les convives, selon l'
venaient de se laver les mains (3). Quoiqu'il sût que son Père
déposé entre ses mains un pouvoir souverain sur toute chair, et
venait de Dieu, et qu'il allait retourner à Dieu pour recevoir
comme son Fils les honneurs divins, ayant donc pleine conscience

---

(1) Luc XXII, 25-30.

(2) *La cité antique*, 16e éd. p. 269. Ce p. 405. Voir aussi Godefroid K
Les origines de la civilisation moderne, 5e éd. t. I, p. 12.

(3) C'est bien ce moment, semble-t-il, que le Sauveur choisit pour donn
siens le grand exemple qu'il méditait. Dans la Vulgate (Joan. XIII, 2)
que le lavement des pieds eut lieu "cœnâ factâ". Cette expression a port
tains exégètes (entre autres le P. Patrizzi) à croire que Jésus ne lava les p
de ses disciples qu'après la cène légale. Cette interprétation semble fautiv
mots : "cœnâ factâ" peuvent très bien se traduire par: "la cène étant arr
comme en S. Marc, ces mots: "facto sabbato" (VI, 2) veulent dire "le
étant arrivé". D'ailleurs, dans les meilleurs exemplaires du texte origin
lit: deipnou *ginoménou*, au présent, pendant la cène, et non pas: genomén
passé.

infime dignité, comme nous le fait remarquer en termes émus et si so-
ennels l'apôtre bien-aimé, dont la mémoire avait soigneusement recueilli
jusqu'aux moindres détails de cette scène inoubliable (1). Jésus se lève
le table, quitte son manteau, attache un linge autour de ses reins, verse
de l'eau dans le bassin qui se trouvait là, et se met simplement à laver
les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint."
C'étaient ordinairement les esclaves qui rendaient cette sorte d'office à
leur maître. Quelle dut être la stupéfaction des disciples, en voyant
leur souverain Seigneur à cette besogne (2)! "Il s'approche donc de
Simon Pierre" avec le bassin rempli d'eau : "Vous, Seigneur, me laver
les pieds, à moi! s'écrie Pierre," comme épouvanté de ce que le Christ
voulait faire. "Ce que je fais, lui répond le Sauveur, tu ne le com-
prends pas encore maintenant, mais tu le comprendras bientôt," lorsque
j'expliquerai la signification morale de cette démarche, et surtout lors-
que l'Esprit Saint t'en aura fait saisir toute la portée. "Non, reprend
l'apôtre," trop absorbé par le sentiment de son indignité pour tenir
compte de la leçon du Maître, "jamais je ne permettrai que vous me
laviez les pieds." "Mais, répond doucement le Sauveur, si je ne te
lavais pas, toute société serait impossible entre toi et moi ; tu trouves
étrange et indigne de moi que je m'abaisse jusqu'à te laver les pieds ;
mais cette purification corporelle n'est que le signe et le symbole de
cette purification intérieure, sans laquelle tu ne pourrais être en com-
munion avec moi, et dont je ne puis te procurer le bienfait qu'au prix
d'humiliations bien autrement incroyables que celle que tu as sous les
yeux." Pierre, effrayé à la seule idée d'être séparé de son cher Maître,
s'écrie avec l'impétuosité d'une nature qui allait facilement aux
extrêmes : "Oh! alors, Seigneur, tenez, voilà non seulement mes pieds,
mais mes mains et ma tête ;" il lui semblait que son union avec son
Maître serait d'autant plus complète qu'une plus grande partie de son
corps aurait été purifiée par lui : "Celui qui sort du bain (3), reprend
le Sauveur, n'a besoin que de se laver les pieds : il est entièrement net."
Jésus semble faire ici allusion à la coutume juive (4) de prendre un
bain avant le repas pascal, coutume à laquelle les apôtres s'étaient sans
doute conformés. De même donc, dit le Sauveur, que celui qui vient
de se baigner n'a besoin, de retour dans sa maison, que de se laver les
pieds, souillés par la poussière du chemin (5), ainsi celui dont l'âme

(1) Jean, XIII, 1-17.

(2) Ce mystère du lavement des pieds nous présente, sous une image frap-
pante, comme un résumé de tout le mystère de Jésus. Assis de toute éternité
au banquet du ciel, à la table de son père, il s'est levé, s'est dépouillé de ses
vêtements de gloire, s'est entouré du linge de notre humanité et a pris la forme
d'esclave, puis, avec les eaux de la grâce, fruit de ses humiliations et de ses
sacrifices, il nous lave journellement de nos taches et efface toutes nos misères.

(3) Le verbe grec que la Vulgate a rendu par : qui lotus est, désigne un bain
complet.

(4) On sait que les anciens et en particulier les Juifs marchaient nu-pieds ou
chaussés de simples sandales.

(5) Cf. Belser, *des Evangelium des heiligen Joannes*, p. 397

est lavée par les eaux de la grâce sanctifiante n'a plus qu'à se p... de ces taches légères qui, comme une poussière, s'attachent aux pie... notre âme, c'est-à ..re à ses affections, qui la mettent en contact la terre. C'étaient précisément ces souillures légères que le Sau... voulait effacer dans l'âme de ses apôtres, en excitant en eux p... lavement de leurs pieds des sentiments d'humilité, de repentir et charité: à travers le corps, il voulait atteindre l'âme et la disposer a... à une réception plus fructueuse du mystère eucharistique. Or, tinua-t-il, en jetant un regard affectueux sur le groupe apostoli... "vous êtes purs, non pas tous cependant," ajouta-t-il tristement pensant au traître. La connaissance de la perversité de Judas, loin le détourner de lui rendre le même service qu'aux autres, porta, a... traire, le Sauveur à se courber avec plus d'amour sur ces pieds qui, ... quelques instants, allaient courir à la trahison. Que durent penser anges en voyant leur grand Dieu, la sainteté même, aux pieds du s... de Satan? Lorsque son humble et si touchant ministère fut entièren... terminé, Jésus reprend son manteau, se remet à table, et au mili... silence général de ses disciples, encore tout émus de ce qu'ils vena... de voir, il leur dit: "Savez-vous ce que je viens de faire? Vous m'... pelez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si do... vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le ..aître, vous devez a... vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exe... faites à l'égard des autres comme je vous ai fait à vous-mêmes. ... vérité, en vérité je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Maintenant vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les mett... pratique." Par ces paroles empreintes d'une si solennelle gra... Jésus dégageait de l'exemple qu'il venait de donner la grande leçon q... contient, qu'il avait tant à cœur de faire pénétrer jusqu'au fond ... de ses disciples et des futurs chefs de la société chrétienne, et qui, ... seule, renferme la solution pleine et entière de ces questions sociales ont de tout temps préoccupé les esprits. Appuyé sur un tel exem... ne nous fait-elle pas entendre aussi clairement que possible que l'l... lité est la base et en même temps la mesure de toute vraie grand... que le chrétien le plus humble est par là même le plus grand des hommes, et que celui-là seul est digne d'exercer sur ses semblables une portion quelconque de l'autorité divine, qui, pour l'amour de ses frères, accepte avec joie, à l'exemple du Christ, les fonctions les plus basses, ... ne recule devant aucun sacrifice pour les servir, pour arriver à purifier leurs cœurs et à les mettre en état de s'asseoir au divin banquet où s'a... complit l'acte suprême de la vie.

Le Sauveur allait compléter ses divines instructions en mettant ... les yeux de ses apôtres, dans son attitude relativement à Juda... modèle achevé du zèle, de la discrétion, des égards et de la cons... avec lesquels ils devraient travailler à la conversion des pécheurs m... les plus coupables et les plus endurcis. Déjà, en disant à ses disc... qu'ils n'étaient pas tous purs, il avait donné au traître un premier

tissement, et avec quelle délicatesse! [illegible] le Seigneur, il s'était jeté à ses pieds qu'il avait lavés et pr[illegible] avec tant d'affection pour tâcher de lui faire sentir son ingratitude et le ramener à lui cette pauvre âme. O étrange profondeur de la perversité humaine! Tant d'humilité au service de tant d'amour avait été inutile. [illegible] par Judas, le Sauveur n'abandonne pas la partie: il reste à la porte de son cœur et continue à frapper. Après avoir proclamé bienheureux les disciples qui seraient fidèles à ses recommandations, hélas, ajouta-t-il, "je ne dis pas cela de vous tous: je connais ceux que j'ai choisis:" vous ne posséderez pas tous ce bonheur; "mais il faut que la parole de l'Ecriture s'accomplisse: "Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre moi (1)." Dans ce texte, tiré du psaume 40, David fait allusion au traître Achitophel, jadis son conseiller et son ami, qui trempa dans le soulèvement populaire à Hébron et prit parti pour Absalon. D'après le Sauveur, Achipotel était donc l'image de Judas, comme David était lui-même le type de Jésus. En rappelant cette prédiction de l'Ecriture, Jésus voulait, sans doute, comme il le dit lui-même (2), fortifier ses apôtres contre le scandale qu'aurait pu occasionner la trahison de Judas, s'ils n'avaient su que ce crime avait été prévu et permis par le Maître; mais il avait aussi pour but de rappeler à son infidèle disciple, avec la fourberie d'Achitophel, la fin tragique et misérable de ce traître qui se pendit. Voyant Judas inflexible, il eut recours à un autre expédient. Il venait de faire allusion à la divinité de sa mission (3): il va l'affirmer de nouveau dans les termes les plus solennels et en même temps relever la dignité immense de celui qu'il appelle à l'apostolat. "En vérité, en vérité, je vous le dis: quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit moi-même, et qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé (4)." C'était dire à Judas: Quoi! vas-tu sacrifier ta qualité d'ambassadeur de Dieu et la part splendide qui t'est échue, à la satisfaction de viles passions qui te mèneront à l'abîme? Judas opposa aux instances du Sauveur une barrière impénétrable. En présence d'une ingratitude si monstrueuse et si injurieuse à Dieu, et à la pensée des châtiments terribles que le malheureux attirait sur lui-même, Jésus "se troubla (5)," dit l'Evangéliste: il livra volontairement son esprit aux sentiments de compassion, de tristesse et d'horreur qu'une telle vue était propre à exciter en lui. Frappés de l'expression de sa physionomie, où se réflétaient les sentiments qui agitaient le fond de son âme, les disciples se demandaient quelle pouvait bien être la cause d'une pareille émotion. Ils ne semblent pas avoir compris les deux allusions que leur Maître venait de faire à la trahison dont il serait la victime: par égard pour Judas, Jésus avait parlé à mots

(1) Jean, XIII, 18.

(2) Jean, XIII, 19.

(3) Jean, XIII, 19.

(4) Jean, XIII, 20.

(5) Jean, XIII, 21.

couverts, dont le coupable seul avait pu percer le sens. Comme le heureux ne se laissait pas fléchir, le Sauveur se décida à déchirer les voiles, n'hésitant point, comme on l'a dit, dans le but de sauv des membres du collège apostolique, à jeter le trouble parmi tou- autres: le spectacle de l'horreur qu'inspirerait aux autres apôtres la pensée de la trahison ne serait-elle pas très propre à faire réflé coupable? "En vérité, en vérité, je vous l'affirme," dit donc le Sauv très ému, "l'un de vous me trahira (1)." Cette annonce d'une effraya clarté tomba sur le Cénacle comme un coup de foudre. Consterné disciples se regardent les uns les autres, les yeux remplis d'étonnem et de tristesse (2). Puis, descendant au fond de leur conscience, trouvant tant de raisons de se défier d'eux-mêmes, l'âme en proi plus vives angoisses, ils se tournent l'un après l'autre vers le Sa et d'une voix altérée: "Est-ce que ce serait moi, Seigneur?" lui dis ils tour à tour (3), tremblant de recevoir une réponse affirm. Comme il aurait trahi Judas s'il avait voulu rassurer chacun des a apôtres, Jésus se contente de leur répéter avec plus de précision sa triste prédiction: "Je serai trahi par un de ceux qui mettent moi la main au plat (4)," c'est-à-dire, qui mangent à cette table comme Judas se taisait et considérait toute cette scène d'un œil in sible, Jésus, pour frapper plus vivement la conscience du traître, alors appel aux plus terribles menaces. "Pour le Fils de l'homme," poursuit-il, "il s'en va, selon ce qui a été écrit de lui," il faut qu'il meure pour entrer dans sa gloire, "mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi: il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né (5)." C'est la parole la plus épouvantable qui soit sortie de la bouche du Rédempteur. Judas se raidit contre les efforts de l'amour qui cherchait à l'arracher au gouffre d'horreur béant à ses pieds. Les autres apôtres, ne pouvant savoir de leur Maître qui allait le trahir, se mirent à se demander entre eux lequel des douze pourrait bien se rendre coupable d'une telle félonie (6). Or, Simon-Pierre se trouvait à table vraisemblablement à la gauche du Sauveur, et par conséquent derrière lui: c'était la seconde place selon l'étiquette des Hébreux: la troisième pla à la droite de Jésus était occupée par Jean (7): c'était la place réservée à l'ami intime, qui se trouvait ainsi couché, en quelque sorte, sur le de son Maître. Brûlant de connaître le traître afin d'empêcher le s'il le pouvait, Pierre se lève à moitié sur son divan, derrière le Sau et fait signe à Jean, alors tourné de son côté, de demander à Jé

---

(1) Jean, XIII, 21.

(2) Jean, XIII, 22.

(3) Marc, XIV, 10; Matth, XXVI, 22.

(4) Marc, XIV, 20; Matth, XXVI, 23; Luc, XXII, 21.

(5) Matt, XXVI, 24; Marc, XIV, 21; Luc, XXII, 22.

(6) Luc, XX, 23.

(7) Jean, XIII, 23.

qui il parlait (1). Alors le disciple bien-aimé, se jetant en arrière avec
une aimante familiarité repose sa tête sur la poitrine de Jésus, et lui
murmure ces mots: " Seigneur, qui est-ce donc (2)?" Tenant à ce que
quelqu'un de ses disciples pût attester aux autres que le nom du traître
n'était pas ignoré de leur maître, Jésus répond à Jean à voix basse et
d'une façon mystérieuse: " C'est celui à qui je vais présenter un morceau
trempé (3):" et alors, prenant un morceau de pain (4) ou peut-être
d'agneau, il le trempe dans le *chasoreth* et le présente à l'homme de Ké-
rioth. C'ét . d'après l'usage du pays et dans la pensée du Sauveur,
une marque d'amitié et un gage de particulière bienveillance. Jésus
semblait dire à Judas: Tu le vois, tout lien n'est pas encore rompu entre
nous; tu peux toujours rentrer en communion avec moi. Le traître
prend le morceau qui lui est offert, et, à cette occasion, semble-t-il, pour
ne pas se trahir lui-même par son silence aux yeux de ses condisciples,
il demande au Sauveur, à la suite des autres apôtres, comme le rapporte
S. Mathieu: " Est-ce donc moi, Maître?" " Oui, tu l'as dit (5)," ré-
pond le Sauveur à cette question impudente avec une douceur toute
divine, et assez bas pour n'être entendu que de son interlocuteur. Tant
de patience, de bonté et de délicatesse ne peut vaincre l'obstination du
malheureux. Dépité de se voir démasqué, il ouvre tout grand son cœur
à Satan (6). Quelque temps auparavant, le diable lui avait déjà mis
au cœur de trahir Jésus (7): maintenant il s'y installe en maître. Il
était entré autrefois dans le serpent pour perdre le premier Adam: il
entre cette fois dans Judas pour essayer de perdre le second Adam: il
ne songeait guère qu'il trouverait lui-même sa ruine dans cette aventure.
Voyant que tous les efforts de son amour allaient se heurter contre un
mauvais vouloir toujours grandissant, et comprenant que le parti de
Judas était pris, pressé d'ailleurs lui-même d'accomplir sa mission,
Jésus dit alors au traître à haute voix: " Ce que tu fais," ce que tu es
absolument déterminé à faire, " fais-le vite." Le Sauveur avait pro-
noncé ces paroles avec tant de calme et de douceur, et tant d'égards pour
la personne du traître, qu'aucun des autres disciples n'en comprit la
signification. Comme il était l'économe de la petite compagnie, quel-
ques-uns pensèrent qu'il avait l'ordre de se hâter d'acheter tout ce qu'il

---

(1) Jean, XII, 24.

(2) Jean, XIII, 25.

(3) Jean, XIII, 26.

(4) Le mot grec: psômion, que la Vulgate a rendu par " panem, pain " peut signifier aussi un morceau de viande ou de tout autre mets.

(5) Matt, XXVI, 25.

(6) Jean, XIII, 27.

(7) Jean, XIII, 2.

fallait pour le lendemain, le grand jour de Pâques (1) ou de faire... les prescriptions de la loi, des distributions d'aumônes aux pauvres... les aider à célébrer joyeusement la fête (2). " Ayant donc pris la ... chée," dit S. Jean, Judas poussé par le démon qui l'habitait... pouvant plus soutenir les regards de Jésus " sortit incontinent... ajoute l'évangéliste, comme pour donner le dernier coup de pinceau... cette scène lamentable, " il était nuit (3)." C'était un temps p... pour l'exécution d'un si noir projet ; mais cette nuit n'était ... qu'une faible image des ténèbres qui avaient envahi l'âme de Judas... vain la lumière avait essayé de les percer, les ténèbres ne l'avaient... comprise : " il était nuit (4)."

---

(1) Quoique les œuvres serviles fussent défendues le 1er jour des a... elles l'étaient cependant moins rigoureusement que pour le sabbat (Cf. Ex... 16, et Belser, *Das Evangelium des heiligen Joannes*, p. 405).

(2) Cf. Jean XIII, 27-29.

(3) Jean, XIII, 30.

(4) Un assez grand nombre de Pères et d'interprètes ont pensé que Ju... avait assisté à l'institution de la Sainte Eucharistie et que, par conséquent... avait communié et reçu le sacerdoce. La principale raison qui les a porté... embrasser ce sentiment, c'est que S. Luc mentionne la dénonciation du tr... après le récit de l'institution de la Sainte Eucharistie. Or, il semble bien ... dans ce cas, S. Luc a interverti l'ordre chronologique, et qu'il a voulu ré... en cet endroit comme en un faisceau toutes les défaillances apostoliques... hison de Judas, la dispute des apôtres au sujet de la préséance, la présom... de Pierre (Cf. *Bible de Crampon*, Luc, XXII, 21). Si du récit de S. L... pouvait inférer que la dénonciation de Judas a suivi l'institution de la S... Eucharistie, on devrait en conclure également que l'altercation des apôtres ... lieu après la Cène eucharistique et la dénonciation de Judas : ce qui paraît tout-à-fait invraisemblable et est contraire au sentiment de la plupart des inter... prêtes. On a remarqué avec raison que S. Luc, tout en s'attachant à ... chronologique des évènements, ne s'y astreint pas toujours dans le récit d... constances de tel ou tel évènement en particulier (Cf. Knabenbauer, *in Matt...* p. 438). Qu'il en ait été ainsi relativement aux circonstances de la der... Pâque du Sauveur, c'est ce qui semble ressortir des quelques remarques ... vantes :

1° S. Mathieu, qui assistait à la dernière Cène, ne fait mention de la S... Eucharistie qu'après avoir montré comment Judas fut démasqué : or, on ne ... guère douter que le départ du traître ne suivit immédiatement sa dénonc... 2° L'Eucharistie ne fut instituée qu'après le repas légal : or, ce repas ne ... complètement terminé avant la sortie de Judas : en partant, il avait ... en quelque sorte, dans la bouche le morceau trempé que le Sauveur lui ... tendu. 3° Après la communion des apôtres, Jésus leur promet qu'ils boiro... jour avec lui, au ciel, le vin de la gloire céleste (Matt. XXVI, 29) : ... que Judas n'avait pas communié avec eux. 4° Si Judas avait été prés... Cène eucharistique, comment Jésus, en offrant à ses disciples le vin con... aurait-il pu leur commander d'en boire tous? (Matt. XXI, 27), et, puisqu... vait si facilement sans le trahir, épargner au traître un terrible sacri... un surcroît de tourments éternels, en lui ménageant l'occasion de sortir ... croyable qu'il ne l'ait pas fait ? On peut donc croire qu'au moment de l... eucharistique, Jésus n'avait plus devant lui que des amis. C'est le sen... adopté par Tatien, S. Ephrem, les Constitutions apostoliques, S. Aphraat ... le nom de S. Jacques de Nisibe), S. Hilaire, S. Cyrille d'Alexandrie, ... Innocent III, Salmeron Baradius, B. Lamy et la plupart des commen... modernes (Cf. Corluy *Commentarius in Evang. S. Joannis*, c. XIII) et ... bau... *Matthaeum*, p. 43...

* * *

On était arrivé à la fin du repas légal, sur lequel avait plané un nuage de tristesse. Au départ du traître, le ciel du Cénacle se rasséréna. L'heure de Jésus, attendue avec tant d'impatience, était enfin venue: Judas parti, la Passion du Sauveur commençait, sa vie était désormais entre les mains de ses ennemis, il pouvait maintenant se livrer aux transports de sa joie: son visage s'illumina et chassa les ténèbres qui avaient pesé si lourdement sur l'âme des disciples. "C'est maintenant," s'écrie-t-il, "que le Fils de l'homme est glorifié, et que Dieu est glorifié en lui, et, parce que Dieu est glorifié en lui, Dieu, de son côté, le glorifiera en lui-même, et il va le glorifier à l'instant (1)." C'est par ce chant de triomphe que Jésus entra dans la mort. Ce qui le transporte ainsi, c'est donc la pensée des fruits de sa Passion, de l'honneur infini qu'elle procurerait à son Père, des biens inappréciables et éternels dont elle serait la source pour les hommes, et de la gloire qui lui en reviendrait à lui-même, et qui allait éclater dans ce grand Sacrement de l'Eucharistie, qu'il institua, semble-t-il, à ce moment même (2), comme le mémorial de sa glorieuse mort, qui devait racheter le monde, et de toutes les merveilles de sa vie.

Au cours de la cène légale, au moment où, comme président de la table, il devait expliquer aux convives le sens du rite pascal, Jésus avait sans doute fait ressortir aux yeux de ses apôtres, pour mieux les disposer à la Cène eucharistique, le caractère figuratif de la Pâque juive, et en particulier de l'agneau pascal; il leur avait rappelé, on peut le croire, que c'était lui qui était, selon le mot de Jean-Baptiste, le véritable agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, qu'il allait être immolé comme notre Pâque, et réaliser enfin la solennelle promesse qu'il leur avait faite, un an auparavant, à la dernière Pâque, de leur donner sa chair à manger et son sang à boire. Cette promesse, qui avait si vivement frappé les apôtres, était restée gravée au fond de leurs cœurs: ils en attendaient avidement la réalisation, tout en se demandant sous quelle forme s'accomplirait un si grand mystère, mais pleinement persuadés que rien n'était impossible à leur Maître et que toutes les lois de la nature lui étaient soumises.

Un profond silence s'était fait dans le cénacle. Les dernières paroles du Sauveur avaient fait comprendre aux assistants que quelque chose de grand allait se passer. Tous les yeux étaient attachés sur lui. Une majesté et une douceur incomparables paraissaient sur son visage et dans son attitude, à ce moment suprême où il allait instituer le Testament de l'avenir. Il prend donc du pain, et, après avoir levé les yeux au ciel et rendu grâces à Dieu pour le don ineffable de l'Eucharistie, il bénit ce

(1) Jean, XIII, 31 32.

(2) Cf. Belser, *die Leidensgeschichte des Herrn*, p. 164-165

pain, le rompt (1) et le donne à ses apôtres en disant : " Prenez (2) mangez : ceci (3) est mon corps (4) qui est donné pour vous (5) nourriture) (6)." Puis, voulant laisser aux siens une représenta[illegible] complète de sa mort, il prend le calice (7) contenant du vin mêlé d'e[illegible] selon l'usage des Juifs, et après avoir rendu grâces, le présente à ses d[illegible] ciples en disant : " Buvez-en tous : car ceci est le calice de mon sang, [illegible] sang de la nouvelle alliance qui (8) est répandu pour beaucoup (9) [illegible] rémission des péchés (10)." Les apôtres avaient écouté avec un res[illegible] infini ces divines paroles. A leur lumière, le mystère de la prom[illegible]

---

(1) Chez les Juifs, les pains présentaient la forme de gâteaux minces et du[illegible] qu'on ne coupait pas, mais qu'on brisait.

(2) Cette expression : " prenez " " accipite " semble indiquer que Jésus dép[illegible] successivement dans la main des apôtres un morceau de pain consacré : c[illegible] le mode de communion usité dans les premiers siècles de l'Eglise.

(3) Le mot : " ceci ", en grec " touto ", du genre neutre, ne se rapport[illegible] au mot : pain, qui, en grec comme en français, est du masculin : c'est un suj[illegible] pronominal indéterminé qui est déterminé par le prédicat.

(4) Chose digne de remarque, chez les Juifs, le chef de famille, en découpan[illegible] l'agneau pascal, devait dire, lui aussi : Ceci est le corps de l'agneau pascal

(5) Le mot " donné ", en grec "*didomenon*" (Luc, XXII, 19) est rempl[illegible] dans S. Paul (1 Cor, XII, 24) par le mot " brisé ", en grec "*clômenon*". [illegible] dans la sainte Ecriture, le verbe " briser ", quand il est synonyme de " donn[illegible] et lorsqu'il se rapporte, comme ici, à l'action de manger (Prenez et mange[illegible] signifie toujours : donner en nourriture, servir comme nourriture (Cf. Franz[illegible] de *Sanct. Eucharistiae Sacramento*, thesis IV ; Hurter, *Theologiae dogmati[illegible] compendium : de ss. Eucharistiae Sacramento*, thesis 235 ; Wiseman, *The re[illegible] presence*, lect. VI).

(6) Matt, XXVI, 26 ; Marc, XIV, 22 ; Luc, XXII, 19 ; I Cor, XI, 24 [illegible] formule de la consécration du pain montre avec évidence que ces paroles : " C[illegible] est mon corps ", doivent être entendues dans le sens littéral. Ne serait il pas absurde de dire : Ceci est le symbole de mon corps qui est donné pour vous en nourriture puisque le corps du Christ ne peut nous être donné en nourritu[illegible] que dans l'Eucharistie ? Il ressort également de cette formule que, par la co[illegible] sécration, la substance du pain est changée (transubstanciée) en celle du corps du Christ, et que par conséquent elle cesse d'être sous ses espèces connaturelle[illegible] autrement le Christ n'aurait pas pu dire simplement : " Ceci est mon corps "

(7) D'après beaucoup d'auteurs, cette coupe était celle qui était bue après la manducation de l'agneau, c'est-à-dire, la 3e., qu'on appelait coupe de bénédiction et à laquelle S. Paul semble faire allusion dans la 1ère épitre aux Corinthiens X, 16. Selon d'autres, ce serait la 5e qui n'appartenait pas à l'essence du re[illegible] pascal (Cf. Fillion, *S. Matt.*, p. 508).

(8) D'après la formule grecque donnée par S. Luc, le pronom : qui, se [illegible] porte non à sang, mais à calice. Ce qui montre bien que cette formule, [illegible] celle de la consécration du pain, doit être prise littéralement et qu'on ne peut [illegible] la traduire ainsi : Ceci est l'image de mon sang, répandu sur la croix, etc : car il n'y a pas eu de calice de sang répandu sur la croix ; en d'autres termes, le sang du Christ n'a pas été répandu sur la croix en tant qu'il était dans le cal[illegible] dans son état sacramentel (Cf. Franzelin, de *SS. Eucharistiae Sacrificio* : th[illegible] XI : et Hurter, l. c.).

(9) Quoique le sang du Sauveur ait été répandu pour tous, de fait il [illegible] pas les péchés de tous, parce que tous ne s'en appliquent pas les fruits

(10) Matt. XXVI, 27-28 ; Marc, XIV, 23-24 ; Luc, XXII, 20 ; I Cor., XI, 25.

eucharistique que Jésus leur avait faite s'éclaircit à leurs yeux: ils com-
prennent enfin comment sa chair pouvait nous être donnée à manger et
son sang à boire: ils adorent leur Maître bien-aimé sous les saintes
espèces, qui semblent témoigner qu'il est bien notre nourriture, et les
portent à leur bouche avec une émotion plus facile à imaginer qu'à dé-
crire. Mais ce n'était pas seulement un Sacrement que le Seigneur avait
voulu instituer. Comme le prouvent clairement les paroles mêmes de la
onsécration, l'Eucharistie ne devait pas seulement nourrir nos âmes et
nous unir à Dieu, elle était encore destinée, comme véritable sacrifice, à
rendre à Dieu lui-même un culte digne de lui. Et en effet, dans l'Eu
charistie, le corps du Christ est " donné, livré pour nous "; son sang est
" répandu " d'une manière mystique " pour beaucoup en rémission des
péchés." Or, dans l'Ecriture, ces expressions annoncent toujours un
sacrifice; et de fait ne nous montrent-elles pas le Sauveur se substituant
à nous en vue d'apaiser Dieu et de nous obtenir la rémission de nos pé-
chés? et cette substitution de la victime au coupable n'est-elle pas le
caractère propre du sacrifice? Et ce n'est pas seulement en tant qu'e
met sous nos yeux par la séparation des espèces du pain et du vin une
vive représentation de la mort de la croix, que l'Eucharistie est un sa-
crifice; elle l'est surtout, à raison de cette sorte d'anéantissement où s'y
trouve la sainte humanité du Sauveur, qui, dans son état sacramentel,
est incapable de produire par sa vertu naturelle un acte quelconque dont
l'exercice exige le concours des sens, et est réduit à la condition de nour-
riture et de breuvage. Certes, il ne fallut rien moins au Rédempteur
que tout l'effort de sa sagesse et de sa puissance pour se ravaler à un tel
état d'humiliation, mais son amour l'exigeait ainsi. Il voulait, tout en
rendant à son Père, par son immolation, un hommage digne de sa Ma-
jesté (1), se faire manger par l'homme, afin qu'il fût en nous et que nous
fussions en lui; divin Pélican, il n'hésita pas à mettre son humanité, en
quelque sorte, dans un état de mort, afin de pouvoir nourrir ses enfants
de son propre sang et en faire d'autres lui-même. Cet amour indicible
et sans nom dans la langue humaine étonnerait-il notre foi? Mais, dans
le transport de l'amour même purement humain, " qui ne sait," dit
Bossuet (2), " qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incor-
porer en toutes manières, et comme disait ce poëte, enlever jusqu'avec
les dents ce qu'on aime pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir,
pour en vivre? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour
corporel est vérité et sagesse dans l'amour de Jésus." Aussi bien, n'est-
il pas conforme à la nature des choses qu'un amour sans bornes, soutenu
par une puissance infinie, se manifeste par des prodiges extraordinaires
et qui confondent la pauvre imagination humaine?

Après avoir donné à ses disciples son corps à manger et son sang .

(1) Il est intéressant de remarquer que c'est par le fait même de son immo-
lation, sur l'autel que le Christ prépare notre divine nourriture et dresse en
quelque sorte la table de communion.

(2) Méditations sur l'évangile, 1ère partie, XXIVe journée.

boire, le Sauveur ajouta : " Faites ceci en mémoire de moi (1)," c'est dire, en mémoire de ma mort et de la rédemption qui en est ... prenez comme moi, du pain et du vin, prononcez sur eux en mon no les paroles que vous venez d'entendre, et donnez-moi à manger a fidèles. Et c'est ainsi que Jésus, en même temps que l'Eucharistie, in- tituait le sacerdoce qui devait en étendre les bienfaits à toutes les gé rations jusqu'à son second avènement (2). En deux mots il résu ce rôle sublime du prêtre à travers le monde : " faites ceci," c'est-à-d consacrez, distribuez. Et ainsi, médiateur entre Dieu et les homme le prêtre, après avoir d'une main, pour ainsi dire, attiré Dieu des h teurs du ciel sur l'autel du sacrifice, de l'autre retire les âmes de l'a du péché pour les faire communier à la divine Victime qu'il a imm et les réunir au Dieu qui fait ses délices d'être avec les enfant hommes. Effet merveilleux de cette féconde parole : " Faites ceci " sa vertu, le Cénacle s'agrandissait, prenait des proportions immense englobait le monde entier : chaque jour allait désormais être un au Jeudi Saint, et le Christ, notre Pâque, serait sans cesse sous nos y C'était la réalisation de la grande prophétie de David : " Le Seigneur juré, il ne s'en repentira pas : tu es prêtre pour toujours selon l'o de Melchisédech " (3). Non, ce n'est pas seulement au Cénacle que Jé devait, à la manière du roi de Salem, offrir le pain et le vin ; à la droit de son Père, il devait continuer à les offrir jusqu'à la fin des siècles pa le ministère de ses prêtres, ses représentants. Et ainsi se trouvait ... accomplie la célèbre prédiction de Malachie : " Je ne prends au plaisir en vous, dit le Seigneur des armées, et je n'agrée aucune offran de votre main, car, du levant au couchant, mon nom est grand parm les nations, et en tout lieu on offre en sacrifice à mon nom une oblatio pure " (4). Tout en prophétisant manifestement le sacrifice d autels, ces paroles annoncent le signal de la fin de tous les sacrifices l'ancienne loi. Le grand sacrifice une fois institué, ils étaient deven inutiles (5) ; incapables de justifier l'homme, ils cédaient la place sacrifice de l'Auguste Victime dont une seule goutte de sang suffisa pour effacer les péchés de mille mondes. La ruine des sacrifices ancien entraînait evidemment aussi celle du sacerdoce selon l'ordre d'Aaron qui était remplacé par le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédec Enfin, comme le remarque saint Paul (6), le sacerdoce lévitique éta abrogé, la loi ancienne devait l'être également : à la loi de cra succédait la loi de grâce et d'amour. Ce n'étaient plus seulement, comm sous l'ancienne loi, des récompenses matérielles et passagères qui étaie offertes à nos désirs : les biens célestes qui avaient été jusqu'alors laissé-

---

(1) Luc, XXII, 19 ; I Cor., XI, 24-25.

(2) I Cor., XI, 26.

(3) Ps. 119, 4.

(4) Mal., I, 10-11.

(5) Héb., VII, 18.

(6) Héb., VII, 12.

dans la pénombre, apparurent radieux à nos yeux ; une perspective éter-
nelle et infinie s'ouvrait devant nous ; la gloire et le bonheur qui font la
vie essentielle de Dieu lui-même devant être le prix de notre fidélité
"Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle," nous
dit le Sauveur(1). C'est précisément cette nouvelle alliance de l'homme
avec Dieu que Jésus nous annonce au moment de la consécration du vin :
"Ceci, c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance," ou, "du Nouveau
Testament." Tout en l'inaugurant, pour nous montrer combien elle
était glorieuse pour nous, il nous fait remarquer ce qu'elle devait lui
coûter : c'était une alliance testamentaire, qui devait, par conséquent,
être confirmée par sa propre mort (2), et ce n'est que par son sang qui
nous pourrions entrer en possession de notre céleste héritage. Et voilà
pourquoi l'ancien Testament, figure du nouveau, avait été, lui aussi, con-
sacré et scellé par le sang des victimes qui représentaient le Christ.
Moïse, prenant ce sang, en avait aspergé tout le peuple, en disant :
"C'est le sang du Testament que le Seigneur fait à votre avantage (3),"
et grâce à cette sorte de communion au sang de l'antique alliance, les
Hébreux purent entrer dans la terre promise, au pays où "coulaient le
lait et le miel." Si les avantages dont jouirent les Hébreux par la
vertu de ce sang étaient déjà si désirables, quelle doit être la grandeur
de ceux qui sont attachés à la participation au sang de la nouvelle
alliance ? A coup sûr, il y a autant de différence entre les uns et les
autres, qu'il y en a entre le sang de vils animaux et le sang très précieux
d'un Dieu.

L'immolation de l'agneau eucharistique, au Cénacle, fut donc l'an-
nonce d'un nouvel ordre de choses. Aux figures anciennes succédait la
réalité : aux ombres, la vérité : aux ténèbres, la lumière (4) : une nou-
velle ère se levait sur nous : un monde nouveau commençait. Au moment
de quitter cette terre, qui allait le faire mourir, Jésus se constituait son
hôte pour toujours comme la source de la vie (5). C'était sa revanche.
Il se mettait au milieu de nous comme notre pain quotidien, comme la
nourriture de nos âmes, comme le principe de la lumière, de la force, de
la liberté du progrès, de la grandeur et de toute vraie civilisation,
comme la puissance génératrice de l'union et de la paix entre tous les
hommes et de tous les généreux dévouements, comme le salut et le bon-
heur des individus et des nations, en un mot, selon sa propre parole,
comme la vie de ce pauvre monde qui tombait de toutes parts en décom-
position et allait s'abîmer dans le gouffre du vice et de la misère.

Et avec quelle simplicité, avec quelle absence de faste et d'ostentation
toutes ces grandes choses furent accomplies, et une vie nouvelle était

---

(1) Jean, VI, 55.

(2) Héb., IX, 16.

(3) Héb., IX, 19-20.

(4) Vetustatem novitas, umbram fugat veritas, noctem lux eliminat (Lauda Sion).

(5) Jean, VI, 51.

inoculée à l'humanité! Qui aurait jamais soupçonné que le ri[illegible] temps nouveaux, autour duquel gravitent tous les événements [illegible] toire, qui avait été annoncé et figuré depuis le commencement des [illegible] et qui devait être renouvelé sur nos autels jusqu'au jour du jug[illegible] qui aurait jamais soupçonné, dis-je, qu'il dût être institué dans [illegible] reilles conditions, à l'insu du monde, dans une chambre inconnu[illegible] présence de quelques pauvres paysans, et par quelques paroles si sim[illegible] Assurément, les voies de Dieu ne ressemblent pas à celle[illegible] hommes (1), et, comme le disait le Sauveur lui-même, "le royau[illegible] Dieu ne vient pas en frappant les regards (2)."

La Pâque nouvelle étant instituée, une dernière coupe [illegible] doute) fit le tour de l'assemblée. Après y avoir trempé ses lèvres, J[illegible] dit à ses disciples: "Je vous le dis, je ne boirai plus désormais [illegible] fruit de la vigne jusqu'à ce jour où je le boirai tout nouveau ave[illegible] dans le royaume de mon Père (3). Le Sauveur, qui avait déjà [illegible] plus d'une fois aux siens l'imminence de sa mort, leur annonce [illegible] veau qu'il ne s'assiéra plus à table avec eux, et leur laisse [illegible] qu'ayant pourvu à sa présence permanente au milieu des hommes, [illegible] lui reste plus qu'à mourir et qu'à consommer son sacrifice. Il [illegible] imprimer fortement dans l'esprit de ses apôtres la persuasion [illegible] allait mourir [illegible] savait et le voulait; mais, pour adoucir la gra[illegible] peine que devait naturellement leur causer cette séparation violen[illegible] ne la leur montre, en quelque sorte, qu'à travers la gloire dont ell[illegible] être le principe pour eux comme pour lui. Ce vin, qu'il vien[illegible] goûter pour la dernière fois avec eux, n'est que l'image de ce "[illegible] enivrant (4)," dont ils s'abreuveront ensemble au ciel: ils ne [illegible] séparés que pour peu de temps; bientôt ils vont se retrouver ens[illegible] pour toujours chez son Père, où ils seront "enivrés de l'abondance d[illegible] maison et abreuvés du torrent de sa volupté (5)." Et c'est ainsi qu[illegible] Seigneur Jésus, dans cette soirée à jamais mémorable de la veille d[illegible] mort, après avoir abrogé la Pâque ancienne et institué la Pâque nou[illegible] dont l'autre était la figure, et qui en sort, pour ainsi dire, comme le [illegible] sort de la fleur, nous montre, en quelque sorte, de la main, la P[illegible] éternelle, qui est figurée elle-même par le banquet eucharistique [illegible]

(1) Cf. Isaïe, LV, 8 9.

(2) Luc, XVII, 20

(3) Matt., XXVI, 29. Quelques interprètes ont entendu par "le fruit d[illegible] vigne", dont il est ici question, le sang même de Jésus-Christ, mais à tort, se[illegible] ble-t il, parce que "dans le royaume de son Père", c'est-à-dire au ciel (ces [illegible] mots sont toujours synonymes dans l'Ecriture), Jésus ne devait boire son [illegible] ni en réalité ni par métaphore. D'ailleurs, il dit: "Je ne boirai plus" [illegible] quoi qu'en pensent certains auteurs, il est peu probable qu'il ait communié [illegible] Cène: dans le récit de l'institution de l'Eucharistie, il n'est fait aucune allu[illegible] à la participation du Sauveur à son corps et à son sang; au reste, on ne s[illegible] pas à soi même. (Cf. Maldonat, h. l. et Knabenbauer, h. l.).

(4) Ps. XXII, 5.

(5) Ps. XXXV, 9.

(6) Voir la post-communion de la messe du S. Sacrement.



La procession. — Arc des Franco-Américains.
The Procession. — Arch of the Franco Americans.

lont elle est le plein épanouissement. " Bienheureux ceux qui sont appelés à ce grand festin des noces de l'agneau (1)," ou, selon les termes du Concile de Trente, " nous mangerons sans voile le même pain des anges qui nous est offert maintenant sous les voiles sacrés (2)." ou l'essence divine s'unira pour toujours à notre esprit directement et sans intermédiaire, où sera enfin réalisé pleinement le vœu que le Seign adressait à son Père après la Cène: " Que tous soient un, comme vous mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous: qu'eux aussi soient un en nous (3)."

Le double festin pascal était terminé. L'hymne d'action de grâces monta vers le ciel. Certes, jamais *Hallel* n'avait été mieux à sa place; jamais non plus il n'avait envoyé vers le trône de Dieu un si doux parfum. Cet hymne de reconnaissance devait avoir un écho jusqu'à la fin des temps sous les voûtes de ces monuments magnifiques que l'Eglise a bâtis pour couvrir de gloire et d'amour le grand Dieu qui s'est humilié et nous a aimés, nous, ses pauvres petites créatures jusqu'à se faire ...re Pain.

Vœu et conclusion

De ce travail scriptural sur la dernière Cène, qu'il me soit permis de ...ager deux conclusions pratiques, dont l'une est relative à l'Ecriture Sainte et l'autre à la Sainte Eucharistie. L'Ecriture et l'Eucharistie nous offrent l'une et l'autre le même Verbe divin caché, soit sous l'écorce des Lettres Sacrées, soit sous les voiles sacramentels. C'est la double nourriture que notre Dieu dans sa magnificence a préparée pour l'esprit et le cœur de ses enfants; c'est la seule qui soit proportionnée à la grandeur immense de la vie chrétienne. — Je propose donc le vœu que nous ...ons à cœur de communier chaque jour, autant que possible, non seulement au corps sacré du Christ sous les espèces du Sacrement, mais ... Verbe divin dans l'Ecriture et spécialement dans l'Evangile, ... ne la moelle

L'assistance ratifie ces paroles persuasives, et écoute ensuite le R. P. *Wucher*, des Pères de la Miséricorde, de New-York, qui vient donner lecture d'un mémoire à lui envoyé, pour être présenté au Congrès, par *Monseigneur Zorn de Bulach*, évêque auxiliaire de Strasbourg.

(1) Apoc., XIX, 9 et 17.

(2) Session XIII, C. VIII.

(3) Jean, XVII, 21.

LA PRIERE EUCHARISTIQUE

POUR LE

RETOUR DE NOS FRERES SEPARES

Je vois, mais je ne puis pas! Tels sont les mots par lesquels le Frédéric Léopold de Stolberg avouait sa faiblesse à son ami et guide, le saint prêtre Overberg, dont il avait fait la connaissan Munster, chez la célèbre Princesse Gallitzin, et qu'il avait prié enseigner les vérités de la foi catholique.

"Je vois, mais je ne puis pas!" Quel pénible, quel douloureux, angoissant combat! Overberg, plein de commisération pour cet non seulement douloureux, mais aussi dangereux — car il ne faut laisser passer l'heure de la grâce — Overberg eut recours à la p Catéchiste infatigable, il faisait ses délices d'instruire les petits en Sachant combien sont agréables au Cœur de Jésus les supplications ces jeunes âmes innocentes, il leur demanda de prier à ses intent Ils commencèrent avec ardeur, mais après quelque temps — Dieu avait pas tout de suite exaucés — ils trahirent une certaine lass "N'avez-vous pas encore obtenu le grâce désirée?" demandè naïvement à leur maître. "Non, mes petits enfants, pas encore, tinuez"..., et les jeunes intercesseurs de se remettre à prier ave nouvel entrain.

Au bout de six semaines environ, Overberg vit entrer chez lui le de Stolberg qui, rayonnant de joie, lui dit: "Maintenant je puis!"

La grâce décisive, la grâce efficace avait été obtenue, arrachée prière humble, confiante et persévérante. La prière, vous le voy une grande force; oui, elle est une force irrésistible. Nous voulons vous parler de la prière pour le retour de nos frères séparés montrer ensuite comment le feu de l'apostolat de la prière à cett tion peut être attisé par la dévotion au Très Saint-Sacrement d

Tous ceux auxquels il a été donné de travailler, comme inst entre les mains de Dieu, à cette œuvre délicate et difficile qu'est version à la vraie foi, ont expérimenté combien sont vraies les de saint Augustin: "L'enseignement qui vient du dehors est de utilité et sert d'exhortation..., mais c'est le maître intérieur truit, c'est le Christ qui instruit, c'est son inspiration qui ins où manquent son inspiration et son onction, nos paroles réson vain au dehors." (In Epistol. Joannis ad Parthos S. Augusti tatus III. Cap. II num. 13. S. Augustini opera omnia edit Tom. III pars altera, pag. 2004).

Si dans l'ordre surnaturel nous ne pouvons rien sans la g clair que le laborieux travail d'une conversion nécessite le secou tant de la grâce. Il y a, c'est vrai, des conversions en quelq

i . tanées, car rien n'est impossible a Dieu: saint Paul, terrassé sur le min de Damas, en est le plus frappant exemple, mais généralement ceux de nos frères séparés qu'un premier attrait pousse vers l'Eglise catholique sont encore loin du but, car nombreux sont les obstacles qui se dressent en travers du chemin, puissants les préjugés qui retiennent leur volonté fluctuante. Mgr Gay, le savant Evêque d'Anthédon, le grand théologien et le mystique éclairé, dit dans son Traité de la Foi: "C'est un fait d'expérience que nul ne croit qu'il ne veuille bien croire, et quoique la foi soit spécialement un acte de l'intelligence, elle suppose à sa racine un acte de la volonté, et toute l'âme y doit concourir. Donc, pour faire un acte de foi, il faut à l'homme une double grâce: l'une qui épure, éclaire, élève, dirige, soutienne et fortifie l'esprit: l'autre qui touche, dégage et simplifie le cœur, l'inclinant à recevoir une vérité dont il a l'instinct qu'une obligation morale sort toujours." On ne saurait mieux dire.

Ce double travail de l'intelligence et de la volonté est parfois bien long, et c'est toujours Dieu qui, quelquefois après de longues années de recherches, donne la grâce décisive.

Oui, il faut bien insister sur cette vérité dogmatique que la vraie foi est un don de Dieu. Le Concile du Vatican, dans sa troisième session, a formellement défini cette vérité d'une importance capitale. La vraie foi est un don du Seigneur, elle est même ici-bas le plus grand don de Dieu, parce que, je me plais encore à citer Mgr Gay, elle est le matin de la gloire, la gloire est le midi de la foi.

N'est-il donc pas naturel que nous souhaitions à nos frères séparés la grâce si précieuse de la vérité entière et que nous la demandions à Dieu pour eux par la prière, si Dieu dans sa miséricordieuse bonté accorde volontiers ses dons, surtout ses grâces spirituelles à la prière humble, confiante et inspirée par la char...?

Lorsqu'on a le bonheur d'être catholique, lorsqu'on sait apprécier l'inestimable trésor de la vraie foi, avec tous les secours qu'elle offre et les consolations qu'elle prodigue, il est impossible de ne pas être étreint par une profonde tristesse, à la pensée que des millions et des millions de chrétiens se trouvent en dehors du bercail de Pierre. Loin de nous la pensée de les condamner, de révoquer en doute leur bonne foi et de les contrister! Ce n'est pas durant un Congrès Eucharistique qui célèbre les gloires du Dieu de l'amour infini, que nous oserions exprimer des sentiments autres que la paix, la charité, la conciliation. Nous surtout qui, vivant dans un pays mixte, avons parfois l'occasion de parler intimement à des frères séparés et, nous pouvons le dire, de nous édifier même de leur piété, nous ne prenons la parole aujourd'hui que pour exprimer le seul regret, nous dirons plus, la douleur de les voir privés des moyens de la grâce qui abondent dans notre Eglise, et pour exprimer en même temps la conviction qu'avec ces moyens ils atteindraient plus facilement une plus haute perfection.

Non, ce n'est point une présomption pharisaïque qui nous enfle, en parlant de ceux que des circonstances indépendantes de leur volonté ont fait naître en dehors de l'Eglise catholique: c'est au contraire une

humble confusion qui nous saisit, à la pensée que de plus grandes ; entraînent une plus grande responsabilité, qu'un compte plus rigou sera demandé à ceux qui auront plus reçu et que, hélas! beau catholiques ne font pas honneur à leur foi. Mais les faibles fautes, conséquence lamentable de l'humaine misère, ne sauraient invoquées comme un argument contre la sainteté de l'Eglise cath et les splendeurs de la vraie foi. Est-ce la source pure qu'il faut a si dans l'eau claire qui s'en échappe ceux qui viennent y boire, m quelque chose d'impur; est-ce au soleil qu'il faut s'en prendre, s éclat est obscurci par des nuages? Du reste, ce n'est point le de nous livrer ici à de longues considérations d'apologie. C'est de de croyances qu'il nous tient surtout à cœur de vous entretenir. C qui aiment le divin Maître aspirent à l'avènement, à l'extension touj plus grande de son règne. Quand on aime réellement quelq partage ses sentiments; or, Jésus-Christ, le bon Pasteur, est venu que ses brebis aient la vie avec abondance. Mais en quoi cons vie? Le Sauveur nous le dit: "Or, voici la vie éternelle: qu'ils V connaissent tous, le seul Dieu véritable, et Celui que Vous avez Jésus-Christ." (Joan. 17, 3.) Jésus-Christ désire donc que toutes âmes viennent à Lui et Le connaissent: "J'ai d'autres brebis q sont point de ce bercail: il faut aussi que je les amène et qu'e tendent ma voix, et il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur." (J 10, 16.)

C'est à l'Eglise du Christ, bâtie sur le roc de Pierre, que rev mission à travers les siècles de répéter cet appel plein d'amour qui des lèvres du miséricordieux Sauveur. "Il faut aussi que je les ame Que de fois les Pontifes successeurs de saint Pierre n'ont-ils pas voix, avec une tendre sollicitude, pour appeler les brebis qui se tien en dehors du bercail, et cela surtout depuis le schisme de Photius puis la grande scission du XVIe siècle? Les bornes de ce discour forcent à être bref. Je rappellerai seulement dans le cours des dern années l'émouvante Encyclique de Léon XIII *Præclara gratula* adressée aux princes et aux peuples, et la lettre de Notre Saint-Pe Pape Pie X à Son Eminence le cardinal Vincent Vannutelli, lors 15e centenaire de la mort de saint Jean Chrysostôme, centenaire avec une pompe extraordinaire dans la splendide basilique du P des apôtres. Oui, les Pontifes romains n'ont point cessé de tend bras aux chrétiens dissidents qui ne sont pas encore complètement fils, mais que leur cœur appelle et qu'ils chérissent sincèremen si leur mission de gardiens suprêmes de la vérité, du précieux d la Foi, les oblige à la conserver intacte et radieuse, ils aiment et seront jamais d'aimer les *personnes* qui ne possèdent pas l'entièr et leur âme est pénétrée des sentiments qui remplissaient l'apô nations, lorsqu'il écrivait aux Philippiens: "Dieu m'est témoin quelle ardeur j'aspire à vous posséder tous dans les entrailles de Christ" (ad Phil. I, 8). Mais, nous l'avons dit plus haut, nom sont les causes, puissants les préjugés qui empêchent nos frères de se rendre en plus grand nombre à l'appel incessant des vica

Jésus-Christ; une longue et pénible expérience est là pour le prouver. Néanmoins, ce qui est impossible à la persuasion humaine, aux industries du zèle le plus ingénieux, est possible à Dieu. Par la prière nous disposons des forces du Dieu tout-puissant: "Comme sont les courants des eaux, ainsi est le cœur du roi dans la main du Seigneur; de quelque côté qu'Il veut, Il le fera tourner," est-il dit au Livre des Proverbes (Prov. 21, 1); par la prière nous pénétrons dans les profondeurs et les replis les plus cachés des âmes, car Dieu est présent et agit dans les âmes et sur les âmes, n'est-ce pas en Lui que nous avons la vie et le mouvement et l'être? (Act. apost. 17, 28).

Il connaissait bien la valeur de la prière, le grand saint Paul, ce géant parmi les apôtres, car, dans ses épîtres, il ne cessait de recommander son apostolat aux fidèles: "Priez pour moi, afin que la parole de Dieu se propage et qu'elle soit glorifiée, comme parmi vous," dit-il aux Thessaloniens (II Thess. 3, 1). Dans sa première épître à Timothée (1. Tim. II, 1-4) il "conjure *avant toutes choses* qu'on prie pour tous les hommes, car cela est bon et agréable devant Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité." Il appréciait aussi la valeur de la prière, saint Jacques le Mineur, qui écrit dans son épître: "Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés, car la prière persévérante du juste peut beaucoup." (Jac. V, 16.)

C'est cette vérité dont on ne saurait assez rappeler l'importance capitale, qui remplit la vie du saint et humble religieux que fut le Père Ignace de saint Paul. Il s'appelait dans le monde Georges Spencer et appartenait à une noble et influente famille anglaise. Ministre anglican, il se convertit au catholicisme, devint prêtre, puis passioniste et consacra toute sa vie à la prédication d'une croisade de prières pour le retour de l'Angleterre à l'unité catholique. "Tout par la prière et rien sans elle," telle était sa devise.

Dans un très intéressant ouvrage intitulé *Le Réveil du catholicisme en Angleterre au XIX siècle*, monsieur l'abbé J. Guibert constate fort justement que cette prière eut les résultats les plus consolants: "Voici, en effet, dit-il, de merveilleuses coïncidences: C'est en 1832 que Georges Spencer, à Rome, organise la première association de prières, et c'est l'année suivante, en 1833, que commence l'ère si lumineuse et consolante du mouvement d'Oxford. Et tandis que l'effort de prières atteint son apogée et que toutes les nations catholiques, émues des brûlants appels de Spencer, intercèdent pour la conversion de la race anglo-saxonne, on assiste au même moment au retour des plus illustres docteurs, les Newman, les Faber, les Manning, et on voit se dessiner même dans le peuple cet ébranlement qui amène des milliers d'hommes, chaque année, au catholicisme romain."

Léon XIII, frappé de cette coïncidence, créa en 1897 l'archiconfrérie de Notre-Dame de Compassion. Si celle-ci a pour but la conversion des Anglicans, l'archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption a pour objet ... de l'Orient. Madame de Massow, née Julie de Behr, d'une ancienne famille de la Poméranie, avait, pendant qu'elle était encore protestante,

en la généreuse et apostolique pensée de fonder pour l'union de tous
chrétiens l'Union Psalmodique et l'association de prières "*Ut o...*
unum." Ces deux œuvres furent approuvées par Léon XIII en 18..
après que cette femme d'élite fut rentrée dans le giron de l'Eglise cath
lique.

Signalons encore l'apostolat de la prière et la Congrégation de No...
Dame de Sion, qui a pour but premier la conversion des enfants d'Is...

Il ne manque donc pas de foyers d'où la prière s'élève déjà vers Il
pour la réalisation de cette union sainte qui, on peut le dire, change...
la face de la terre. Que de f... s dépensées, d'une part, pour l'atta...
de l'autre, pour la riposte, pourraient être employées à une plus nob...
tâche, celle de rivaliser d'amour de Dieu entre frères d'une seule famill
religieuse, celle de rivaliser d'ardeur au service de l'Eglise du Christ, ...
fils d'une même mère également aimée! Nous le répétons, il ne manq
pas de foyers où brûle déjà le feu de l'apostolat de la prière pour l'uni...
mais ce feu, nous semble-t-il, ne saurait être assez vif, assez intense, ...
nous voici amené à exprimer un désir bien simple, mais qui, s'il éta
exaucé, aurait, nous en avons la douce confiance, les plus consolants r...
sultats. Ce désir le voici: Les membres des différentes archiconfré...
qui existent déjà pour préparer le retour de nos frères séparés, ...
membres aussi de l'Archiconfrérie du Cœur Eucharistique de Jésus, ...
le nombre dépasse déjà un demi-million, toute cette pieuse phalange...
un mot, ne serait-elle pas bien inspirée de choisir le moment de la sain
communion pour obtenir de l'Hôte divin, d'abord la grâce de l'union
entre tous les chrétiens, puis la grâce de la conversion de tous les mor-
tels? Il n'existe pas de bornes pour la charité. Jésus-Christ n'est-Il p...
mort pour tous les hommes? Saint Jean, le disciple de l'amour, ...
conséquences de cette charité infinie, lorsqu'il dit dans sa premi...
épître: "Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés de cette sorte, nous aus-
nous devons nous aimer les uns les autres." (I Joan. 4, 11.) Personn...
n'est donc exclu de nos prières, mais ceux qui sont déjà chrétiens nou-
touchant de plus près, il est naturel que notre prière aille d'abord à eux

Le moment de la sainte communion nous paraît d'autant plus pro-
pice pour obtenir du Divin Cœur le retour de nos frères que Jésus-
Christ, le soir même où Il institua l'adorable Eucharistie, adressa a...
Père l'émouvante prière que l'évangéliste saint Jean nous rapporte ..
chapitre XVII et dans laquelle nous relevons spécialement ces mots
"Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doiven...
croire en moi par leurs paroles, afin que tous ils soient un, comme Vous,
mon Père, en moi, et moi en Vous; qu'ils soient de même un en nous
afin que le monde croie que Vous m'avez envoyé." (Joan. XVII, 20-
21.) La prière pour l'unité dans la foi doit donc être particulièrem...
agréable au Cœur du divin Maître, puisque c'est sa propre prière. ...
quand Jésus-Christ demeure en nous, et que nous demeurons en l...
quand nous goûtons l'ineffable bonheur de Lui parler cœur à cœur ...
nous sentir embrasés du feu de son amour, comme jadis les disc...
d'Emmaüs, c'est le moment ou jamais de Lui recommander nos f...
séparés, de le supplier de les ramener dans le sein de l'Eglise-Mère ...

plus notre ferveur est grande, et plus nous pouvons espérer d'être exaucé. Je n'aurai pas la hardiesse de proposer pour cet intime colloque de l'âme avec Jésus-Christ une formule spéciale, mais je ne puis résister au désir de vous citer quelques paroles d'une sublime prière de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation, dont la mémoire est encore vénérée au Canada. La sainte religieuse invoque d'abord le Père éternel: " Je veux par ce divin Cœur satisfaire au devoir de tous les mortels. Je fais en pensée le tour du monde pour chercher toutes les âmes rachetées du sang très précieux de mon divin Epoux, afin de vous satisfaire pour toutes par ce divin Cœur. Je les embrasse pour vous les présenter par Lui, et par Lui je vous demande leur conversion." Puis s'adressant à Jésus-Christ, elle dit: " Vous savez, ô Verbe incarné, Jésus mon bien-aimé, tout ce que je veux dire à votre Père par votre divin Cœur et par votre sainte âme. Je vous le dis en le Lui disant, parce que vous êtes dans votre Père et que votre Père est en vous, faites donc tout cela avec Lui. Je vous présente toutes ces âmes, faites qu'elles soient une même chose avec vous."

Après la sainte communion, qui, constituant l'union la plus étroite possible de l'âme avec Jésus-Christ, est par excellence l'heure de la grâce, le saint sacrifice de la messe et la visite au Très Saint-Sacrement sont aussi des moments favorables pour supplier le Dieu de l'Eucharistie de hâter l'heure bénie où il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur.

Les Congrès eucharistiques font le tour du monde. Depuis des années, ils se transportent de pays en pays, de continent en continent. S'il plaît à Dieu, ils ne cesseront pas de faire le tour du monde. Quel puissant moyen de répandre dans les masses profondes du peuple catholique, avec un amour toujours plus ardent pour le Dieu de l'Eucharistie, un désir toujours plus pressant, toujours plus impérieux de voir s'accomplir cette union qui répond si bien aux aspirations du bon Pasteur!

Nous disons les masses profondes du peuple catholique tout entier, car il renferme en grand nombre des âmes ferventes qui ont à cœur la gloire de Dieu et l'avènement de son règne. Parmi les humbles, les ignorés de ce monde, je ne dirai pas les petits, car chaque chrétien est un fils du Roi éternel, combien n'y a-t-il pas de pieux et de puissants intercesseurs, parce qu'ils sont humbles et s'ignorent eux-mêmes?

Nous comptons en dernier lieu sur le concours des enfants et des petits enfants, dont l'intervention a tant de prix aux yeux de Celui qui a dit: " Laissez venir à moi les petits enfants." (Marc. 10, 14.)

Le jour où la prière pour le retour de nos frères séparés aura pénétré dans les masses du peuple catholique, où cette prière générale, ardente, persévérante, enveloppera la terre comme un courant magnétique, afin d'attirer dans le sein de l'Eglise-Mère ceux qui résistent encore aux appels réitérés de l'Epouse mystique du Christ, ce jour-là le retour sera proche, car plus les fidèles comprendront l'importance de ce retour, et plus aussi ils seront portés à s'imposer des sacrifices pour nos missions: en effet, la prière seule ne suffit pas. Les moyens humains ne doivent pas être négligés : bien au contraire, ils doivent être judicieusement choisis et activement employés. A l'encens de la prière il faut que se

joignent les industries d'un zèle éclairé et l'aumône: l'or du ... comme le denier de la veuve, l'aumône qui attire les bénédictions ... Très-Haut. Oui, si nous prions avec ferveur, si nous donnons avec ... nérosité, ce retour, qui pourrait paraître une utopie aux découra... s'accomplira! Nous ne le verrons pas nous-mêmes, mais nous l'au... préparé et nous aurons la consolation d'avoir contribué, dans la m... de nos forces, à réaliser la parole brûlante du divin Sauveur: "Je ... venu jeter le feu sur la terre et que désiré-je, sinon qu'il s'allume"

Résolution.

Le XXIe Congrès Eucharistique engage tout d'abord les prêtres ... gieux et religieuses, ensuite tous les fidèles à s'adresser au Dieu de l'... charistie pour obtenir de Lui la rentrée et l'union de tous nos frères ... parés dans le bercail de Pierre.

ARTICLE III

SEANCES DU SAMEDI, 10 septembre.

§ 1° A l'Université Laval.

Les deux séances générales de ce jour, particulièrement la première, devaient être consacrées aux diverses *Œuvres eucharistiques*. C'était, pour ainsi dire la *journée des Œuvres*. Ce même cachet distingua aussi la séance sacerdotale de ce jour.

La séance de l'Université Laval est présidée, à défaut de Monseigneur Lorrain, Evêque de Pembroke, qui s'était fait excuser, par M. l'abbé Bouquerel, Secrétaire du Comité permanent des Congrès.

***

Le *R. P. Rouleau*, des Dominicains d'Ottawa, ouvre la séance, avec un rapport historique et pratique sur :

"LES CONFRERIES DU TRES SAINT-SACREMENT"

I. — Historique

L'oubli de Dieu a pesé lourdement sur le monde ancien, et l'a p... pité dans un abîme d'infamie, d'injustice et d'impiété. Pour arra... les hommes à ces voies coupables et orienter vers le Seigneur ...

pensées, trop longtemps détournées de lui, le Christ Jésus institua, dans son amour l'adorable Sacrement de l'Eucharistie: "Faites ceci en mémoire de moi," disait-il aux apôtres, témoins ravis de la première consécration.

Ainsi, opposer la mémoire du Sauveur à l'oubli de Dieu, et par ce moyen remédier au plus criminel des abandons, telle fut la fin première de l'institution du vénérable sacrement de l'autel: *recolitur memoria passionis ejus.*"

Ce remède, créé par l'amour rédempteur, fut-il efficace? — L'Histoire est là pour relater les alternatives de ferveur et de délaissement de l'humanité. Pour un trop grand nombre d'âmes, le Dieu caché fut un Dieu méconnu: on en vint jusqu'à nier sa présence dans l'hostie consacrée.

C'est alors que saint Bruno et ses moines se prosternèrent plus profondément, à l'élévation de la messe, pour adorer le Maître présent sous les espèces sacramentelles. C'est aussi vers cette époque qu'apparaissent à Rouen (1100), plus tard à Avignon (1226) les premières gardes d'honneur du Très Saint-Sacrement. Bientôt après, sainte Julienne reçoit du ciel le mandat de promouvoir l'institution de la Fête-Dieu.

Le premier cardinal dominicain, Hugues de Saint-Cher, favorisa le projet de toute l'autorité de sa science et de sa mission. Il sanctionna donc les dispositions antérieures de l'évêque de Liège, et étendit l'obligation de la nouvelle solennité aux vastes pays de sa légation. Enfin Urbain IV donna à l'Eglise entière les splendeurs de la fête du Corps du Christ, et chargea frère Thomas d'Aquin d'en composer l'office immortel.

Le souvenir vivifiant du Sauveur va donc refleurir sur la terre! Oui, mais toujours avec de lamentables intermittences. Après les heures triomphales de l'apothéose reviendront périodiquement les tristes journées de l'isolement et de l'oubli; après les acclamations enthousiastes, le grand froid d'un silence prolongé, et le rayonnement qui auréole la Sainte Hostie semble s'éteindre avec la flamme des cierges, qui se consument en son honneur.

Au XVIème siècle, ce déplorable état impressionna profondément le Père Thomas Stella, religieux de la province dominicaine de Lombardie, non moins remarquable par l'étendue de son savoir que par la sainteté de sa vie. Héritier de l'amour de l'Ange de l'Ecole pour le Très Saint-Sacrement, il conçut pendant qu'il prêchait à Rome, en 1539, le noble projet de fonder dans l'Eglise de son ordre à Sainte-Marie sur Minerve, une confrérie pour suppléer à l'insuffisance du culte eucharistique.

Honorer par un témoignage spécial d'adoration Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au Très Saint-Sacrement, réparer les outrages qu'il y reçoit, et le dédommager par une ferveur toujours croissante de l'indifférence d'un grand nombre de chrétiens, insensibles à son amour: tel est le but poursuivi par le pieux fondateur.

Le zèle de l'apôtre ne pouvait proposer un objet plus excellent à la piété des fidèles: le Christ, Dieu et homme, dans la glorieuse plénitude de son être et de ses grandeurs! Le Christ, voilant à la fois son huma-

nité et sa divinité, pour perpétuer par sa survivance sacramentelle sa présence parmi les enfants des hommes!

Cette vue de foi, inspirée par une ardente charité, fut comprise des fidèles de toutes les classes, et ils s'enrôlèrent en grand nombre, dans la confrérie naissante.

Dès lors, on vit les nouveaux confrères pourvoir aux besoins des églises pauvres, et veiller à ce que la lampe du sanctuaire brûlât jour et nuit en chaque paroisse. Le Saint-Sacrement était-il porté aux malades, ils lui faisaient escorte un cierge à la main. Pour avertir les fidèles du passage de la Sainte Hostie, l'usage d'une sonnette fut établi. Les femmes et ceux qui étaient empêchés d'accompagner le prêtre s'agenouillaient pour dire cinq *Pater* et cinq *Ave*. Chaque troisième dimanche du mois les confrères assistaient à l'église de la Minerve à une grand'messe, où, pendant l'élévation, ils tenaient des cierges allumés, puis ils écoutaient une instruction. Le vendredi après la Fête-Dieu et bientôt le troisième dimanche de chaque mois — une magnifique procession se déroulait autour de la basilique, à la suite de la bannière aux armes de la jeune société: un calice sur lequel deux anges soutiennent une hostie.

Les membres visitaient encore les malades et les engageaient à recevoir les sacrements.

Telles furent les pratiques des premiers confrères, et ces pieux usages, établis d'abord dans les églises conventuelles des Frères-Prêcheurs, se sont ensuite répandus dans l'univers entier.

Tant d'honneurs rendus au Sacrement de l'autel, tant de fruits de salut, mûrissant aux feux du Soleil Eucharistique, portèrent les Papes à bénir et à encourager la confrérie. Dès le 30 novembre de la même année (1539) Paul III, par la bulle *Dominus Noster Jesus Christus* l'approuva, l'enrichit d'indulgences et la combla de privilèges.

Afin qu'elle put répandre plus facilement à travers le monde catholique l'inestimable bienfait d'un culte eucharistique plus assidu et plus empressé, le même Pontife par le *Motu proprio Ad providam*, du 2 octobre 1548, lui acorda le titre honorifique d'archiconfrérie, et étendit à toutes les confréries érigées ou à ériger, sous l'invocation du Très Saint-Sacrement, par l'autorité apostolique ou par les ordinaires, *Apostolica vel ordinaria auctoritate*, toutes les grâces que posséderait celle de Sainte-Marie sur Minerve, sans qu'il fut besoin de les agréger nommément à cette dernière confrérie. Ce privilège, confirmé à maintes reprises, le 15 février 1608, le 23 avril 1676, le 1er octobre 1678, et encore en pleine vigueur aujourd'hui, soustrait la confrérie à toutes les formalités restrictives qui sont exigées pour la plupart des autres confréries (Bull. Ord. Praed. T. VI, p. 341), comme serait la nécessité d'une agrégation spéciale à la confrérie romaine, ou encore la distance d'une lieue requise souvent pour procéder à la fondation d'une nouvelle confrérie.

Grégoire XIII, pour reconnaître les salutaires résultats produits par la confrérie ajouta, le 6 août 1573, de nouvelles indulgences. Paul V dans le bref *"Cum certas"* du 3 novembre 1606, adressé aux administrateurs et aux confrères, révoqua les concessions de ses prédécesseurs

mais pour leur donner plus de certitude et pour les augmenter. Le 24 juin 1673, (Ex Commiscae) Clément X accorde une nouvelle indulgence aux confrères qui assistent aux funérailles. Innocent XI renouvelle le décret qui rend toutes les confréries participantes des grâces attachées à celle de l'Eglise de la Minerve, et accorde une nouvelle indulgence aux confrères qui accompagnent le Saint Viatique. (Subjuncti. 1er oct. 1678.)

Au XVIIIe siècle, Benoit XIII confirme toutes les indulgences émanant de ses prédécesseurs, (Pretiosus, 26 1727), et Benoit XIV, le 2 août 1749, concède de nouvelles faveurs spirituelles pour différentes œuvres de miséricorde. Enfin Pie IX, le 13 juin 1853, accorda à la confrérie les nouvelles et dernières faveurs dont elle jouit.

D'après une décision de la Congrégation des Rites, en date du 17 janvier 1887, dans les processions où l'on porte le Très Saint-Sacrement, la confrérie a le pas sur toute autre association, même plus ancienne; dans les procession ordinaires elle vient à son rang d'ancienneté.

II. — Importance et effets sur la fréquentation de la Sainte Table

Le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur la glorieuse histoire de la confrérie du Très Saint-Sacrement nous révèle assez son importance capitale aux yeux de la Sainte Eglise. La fin poursuivie, les moyens mis en œuvre, les résultats obtenus, justifient amplement les munificences du Souverain Pontife à son endroit. Partout où elle a été établie et où elle a fonctionné régulièrement, elle a, comme un ardent foyer, éclairé et réchauffé la piété des fidèles. Et que ne pourrait-elle pas aujourd'hui pour engager les chrétiens, selon les désirs du Pape, dans les voies salutaires de la communion fréquente?

Il semble impossible que les pratiques en honneur dans la confrérie, qui mettent les fidèles en rapports presque quotidiens avec Notre-Seigneur, n'éveillent en eux le désir de s'approcher de la Table Sainte. Il semble impossible que les instructions spéciales données aux confrères, dans leur réunion mensuelle, et leur rappelant la grandeur des bienfaits de la Sainte Eucharistie, sa puissance pour alimenter la vie surnaturelle dans l'Eglise, leur redisant que c'est cette nourriture divine qui a donné la force aux martyrs, la lumière aux docteurs, la constance aux confesseurs, et l'innocence aux vierges; leur inculquant qu'elle est l'arbre de vie planté au milieu du jardin de l'Eglise: il semble impossible, disons-nous, que cet enseignement eucharistique n'excite pas dans les âmes la faim sacrée du pain des anges.

A mesure que les catholiques saisiront mieux la place unique occupée par le Sacrement de l'autel dans l'économie de la vie chrétienne, ils se pénétreront davantage de la pensée du sacrifice réparateur du péché. Ils se rappelleront plus fréquemment l'union intime et constante qui doit unir la créature à son Créateur, et les fidèles entre eux dans la charité du Christ, et le Saint Viatique fera lever dans leur âme l'espoir de

l'éternelle vision de Dieu. Ainsi le souvenir des incessants bienfait- Seigneur dans le passé, de sa bonté dans le présent, et de sa miséri- dans l'avenir, dominera la vie du chrétien et la pénétrera de sa ... féconde. Dès lors, il sentira le besoin de répéter la prière des dis- d'Emmaüs: "*Mane nobiscum Domine*." Seigneur, demeurez avec n- non pas seulement dans nos temples déserts, mais dans le sanctuair- notre cœur: Jésus deviendra donc l'inséparable compagnon de notre *Se nascens dedit socium.*

La piété grandissante des confrères, leur exemple bienfaisant ray- nera dans la paroisse, et conquerra à Jésus-Hostie de nouveaux ad- rateurs, et des âmes saintement avides de sa Chair et de son Sang.

III. — Fonctionnement paroissial

Cette admirable confrérie qui a entouré le Très Saint-Sacrement tant d'hommages dans l'Ancien Monde, est-elle suffisamment répan- sur le continent américain, et plus particulièrement dans notre pay-

Elle existe et fonctionne régulièrement dans les églises des Frè- Prêcheurs et des Pères du Très Saint-Sacrement.

Elle est encore établie dans environ 62 paroisses du diocèse de Québ- 30 de Montréal, 4 de Saint-Boniface, 10 de Rimouski, 45 de Chicoutim- Partout ailleurs elle est pratiquement inconnue. Pourtant l'Égli- désire que le tabernacle de chaque paroisse soit le centre d'une confré- du Très Saint-Sacrement. "*Immo desideratur ut erigatur in quali- ecclesia parochiali*" porte le décret du 23 avril 1676 de la Sacrée Co- grégation des Indulgences.

ERECTION

C'est dans ce but que toutes les facilités ont été accordées à l'érect- de la confrérie.

L'évêque, sans indult particulier, peut ériger cette confrérie, et par- fait la rendre participante de toutes les indulgences de la confré- mère. Donc, tout curé désireux de l'établir dans son église, n'a q- s'adresser à son évêque et lui soumettre les statuts qu'il a élabor- D'après la bulle de Clément VIII, "*Quaecumque*," l'évêque a le dr- de les examiner et de les modifier selon que les localités paraissent le c- mander. Il n'est pas nécessaire d'adopter les règlements de la confré- romaine, il suffit de proposer des pratiques de piété destinées à hon- le Très Saint-Sacrement, pratiques qui peuvent varier selon les lieu- les circonstances.

A ce premier but, le directeur a toute liberté d'ajouter différents b- secondaires. Qui l'empêcherait de greffer aujourd'hui sur le vi- tronc des obligations anciennes des prescriptions nouvelles répond- aux besoins de notre époque? Pourquoi ne pas introduire, par exem- l'engagement de sanctifier le saint jour du dimanche, et de ne jam-

travailler, acheter ou vendre sans une vraie nécessité; de pratiquer la vertu de tempérance et de ne jamais fréquenter les débits de boissons pour y boire ou y payer à boire; — de s'interdire l'entrée dans toute société défendue ou suspecte, de combattre leur néfaste influence, de travailler à la diffusion de la presse catholique, etc...

ORGANISATION

La confrérie étant paroissiale, est gouvernée par un directeur qui est le curé ou son délégué.

Le directeur peut s'adjoindre un conseil, composé d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire-trésorier et d'infirmiers, ou simplement de quelques zélateurs qui l'aident pour le bon fonctionnement de l'association. (Cf. Manuels à ce sujet.)

RECRUTEMENT

Pour devenir membre de la confrérie, il faut d'abord se faire recevoir, c'est-à-dire se présenter à un Directeur et obtenir son agrément pour être admis, puis se faire inscrire sur les registres de la confrérie.

Aucune cérémonie particulière n'est requise pour l'admission. Le cérémonial prescrit par certains manuels est fort recommandable et doit être maintenu où il est en vigueur, mais n'a rien d'indispensable pour la validité de l'agrégation.

Quant au choix des nouveaux confrères, saint François de Sales conseille de n'admettre que ceux et celles qui, depuis un certain temps auront mené une vie chrétienne et bien régulière. S'il ne convient pas d'introduire des personnes reconnues publiquement comme indignes, on doit aussi pour la même raison exclure les membres dont la conduite deviendrait mauvaise, après leur avoir donné toutefois de charitables avertissements.

PRATIQUES

Notons qu'aucune des pratiques de la confrérie n'est imposée sous peine de péché, et qu'une seule est obligatoire: pour gagner les indulgences, chaque confrère doit réciter à genoux, une fois par semaine 5 *Pater* et 5 *Ave*, en l'honneur du Très Saint-Sacrement. Les autres pratiques en usage et vivement conseillées à la piété des confrères ne tendent qu'à leur rappeler que le Seigneur a dressé sa tente au milieu des hommes, qu'il a été notre rançon, qu'il est notre nourriture et notre compagnon et qu'il sera notre éternelle récompense.

On recommande ordinairement:

1 L'assistance régulière aux assemblées mensuelles.

2 L'assistance aux processions du Jeudi-Saint, de la Fête-Dieu et 3ème dimanche du mois.

3° L'audition pieuse de la sainte messe.
4° La communion fréquente, et spécialement réparatrice.
5° La visite quotidienne au Très Saint-Sacrement.
6° L'accompagnement du Très Saint-Sacrement lorsqu'on le porte en viatique aux malades: au moins l'adorer à genoux. Les confrères doivent encore:

7° Pourvoir au développement du culte eucharistique en procurant les objets nécessaires ou utiles à la décence et à la pompe des cérémonies.

8° Protéger la confrérie et défendre les droits de Notre-Seigneur Jésus-Christ contre les attaques de ses ennemis.

9° Payer une cotisation annuelle pour secourir les confrères indigents, et faire célébrer à leur mort quelques messes pour le repos de leur âme. Les contributions attachent à l'œuvre et lui permettent de faire un bien [illegible]sible, même d'ordre matériel.

AVANTAGES

De précieuses richesses spirituelles ont été attribuées par les souverains Pontifes à la confrérie du Très Saint-Sacrement, et toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire. De plus chaque membre participe aux mérites de tous les confrères de l'univers entier.

A ces avantages généraux on peut ajouter, dans chaque localité, des avantages particuliers; et c'est ainsi qu'à certaines fêtes la confrérie de la Minerve distribue de nombreuses aumônes.

N. B. — Au congrès de Fribourg, le R. P. Tesnière disait: " Un des motifs pour lesquels on devrait établir partout des confréries, c'est le précieux privilège qui leur est conféré par une ancienne bulle pontificale, d'avoir l'exposition du Très Saint-Sacrement dès qu'un confrère entre en agonie. Si l'on savait qu'au moment de cette lutte suprême, Celui qui a vaincu Satan, et par qui, tout à l'heure on va être jugé, est miséricordieusement exposé sur son autel, on y trouverait un puissant motif de consolation, d'espérance et de force." — (Cong. de Fribourg, p. 287.)

Pourquoi ces confréries ne seraient-elles pas organisées à la manière des anciennes corporations, qui ont exercé autrefois une si bienfaisante action sociale? Pourquoi n'auraient-elles pas une caisse de famille, pour procurer avec les secours spirituels les remèdes et soins du médecin aux confrères indigents, pour verser un secours à leur veuve et à leurs orphelins? ou encore pour assurer une petite dot à l'occasion des mariages, etc., etc..... Ces pratiques ou toute autre, inspirées par le même esprit, relieraient ces institutions modernes aux anciennes gildes, confréries, associations, qui ont joué un rôle immense dans les siècles de foi, et qui ont semé autour d'elles mille bienfaits d'ordre spirituel et temporel.

Ce sont là, vivant de la Confrérie du Très Saint-Sacrement et répandant sa salutaire influence, autant de moyens pour combattre ce fatal oubli de Dieu, qui s'empare des âmes, déprime les vies par l'obsession du

bien-être et la recherche effrénée de la fortune et des plaisirs. Ainsi rentrerait dans la vie des chrétiens la salutaire pensée du Maître adorable qu'ils doivent perpétuellement servir, et aimer de tout leur cœur. Le Divin Pasteur nourrira ses brebis de sa propre chair : " *Bone Pastor panis vere* ; nous serons ses commensaux ici-bas, et ses cohéritiers là-haut.

Vœu :

Je termine en reprenant le désir exprimé autrefois par le Pape Paul V, et en formulant le vœu que des Confréries du Très Saint-Sacrement soient établies bientôt dans toutes les paroisses.

Le *R. P. Boubée*, S. J., Directeur général de l'Apostolat de la Prière, succède au premier rapporteur et entretient l'assemblée de l'action féconde qu'exerce l'apostolat de la prière, sur le développement de la dévotion eucharistique :

L'APOSTOLAT DE LA PRIERE ET L'EUCHARISTIE

Dans la galerie royale de Venise, se trouve un tableau peint au quinzième siècle par Quirico da Murano. Le Christ y est représenté, selon l'usage du temps, démesurément grand, pour symboliser sa majesté divine. Il est assis sur un trône et à ses pieds se tient agenouillée une religieuse, peut-être sainte Catherine de Sienne, morte récemment, mais qui n'était pas encore canonisée. De la main droite Jésus-Christ présente la sainte Hostie à sa servante ; tandis que, de la gauche, il écarte les plis de sa tunique et découvre la blessure de son côté, comme pour dire : " Cette Hostie que je te présente, c'est le gage de l'amour de mon Cœur." (1)

De fait, si le Christ nous a prouvé son amour, c'est bien en instituant le sacrement de l'Eucharistie. Il n'avait pas voulu vivre avec nous, sans mourir pour nous ; mais il n'a pas voulu mourir pour nous, sans

(1) *Messager d'Innspruck*, juin 1910.

vivre encore avec nous. Et c'est pour rester toujours sur la terre, av son Corps et son Cœur de chair, qu'il a imaginé l'Eucharistie.

Ainsi tous les dévots du Sacré-Cœur sont-ils des amants passionn de l'Eucharistie. La Bienheureuse Marguerite-Marie eut, dès sa p mière enfance, une grande dévotion envers Notre-Seigneur au tab nacle. Plus tard presque toutes ses révélations lui ont été faites devar le Saint-Sacrement. Elle avait même coutume de dire: " Savez-vo que sans le Saint-Sacrement et la Croix, la vie me paraîtrait insupp table?" Elle trouvait là, en effet, tout le résumé de la dévotion a Sacré-Cœur: d'une part le don de soi, symbolisé par l'Eucharistie réalisé en elle; d'autre part, la réparation, symbolisée et réalisée par l Croix.

Parmi les formes d'amour et de réparation qu'a suscitées, depuis de siècles, la dévotion au Sacré-Cœur; l'Apostolat de la Prière se présent comme une des plus simples à la fois et des plus efficaces. Le but, e effet, de cette ligue de zèle, est de conquérir des âmes à Jésus-Chri comme l'indique son nom d'Apostolat. Le moyen non pas unique, mai principal, qu'elle emploie, est la Prière, c'est-à-dire l'union de notre âm avec Dieu, et spécialement avec le Cœur même de Jésus, toujours vivant, selon le mot de l'Apôtre, pour intercéder en n tre faveur." Dans l Cœur de Jésus priant, les associés innombrables de l'Apostolat de Prière trouvent à la fois le modèle, le stimulant et le principe d'efficacité de leur prière. Plus ils s'uniront à ce Cœur, plus ils seront sûr d'atteindre le but que, pour eux-mêmes et pour les autres, ils se sont proposé en entrant dans cette Ligue. Mais où le chercher, ce Cœur d Jésus priant, où le trouver avec plus de certitude et de douceur que dan le Sacrement de l'autel? Il était donc naturel que les associés de l'Apostolat de la Prière fussent, par leur vocation même, attirés vers le tab na le.

D'autre part la conquête des âmes, c'est-à-dire l'Apostolat, ne va pas sans la réparation. Entre les âmes coupables, en effet, et la grâce d Dieu qui les sollicite, il y a un grand obstacle à vaincre: le péché, av toutes ses tristes conséquences. En détruire, en annihiler la malice: faire perdre à Dieu, s'il le pouvait, le souvenir: en empêcher au moin pour les hommes, les suites funestes: voilà le but que la réparation s propose. La communion réparatrice a encore une ambition: plus qu' la justice divine, qui attend une expiation pour la faute, elle s'adress au Cœur divin, qui attend une consolation dans ses peines. C'est l'endroit même où la blessure est plus sensible et plus profonde, qu'el vient, pieusement, verser le baume; et sachant, par la révélation mêm de Notre-Seigneur, que " toute sa Passion n'est rien auprès des outrag qu'il reçoit dans ce sacrement d'amour," c'est dans l'Eucharistie c par la communion fervente et fréquente, que l'âme dévote au Sac Cœur pratique la dévotion réparatrice.

Ainsi, depuis le début de notre œuvre, deux raisons fondamentales o poussé nos associés vers l'Eucharistie: s'unir au *Cœur de Jésus pria* pour devenir avec lui et comme lui, des intercesseurs perpétuels aupr du Père; s'unir au *Cœur de Jésus souffrant*, pour réparer, par l

amour consolateur, les outrages qu'il reçoit au tabernacle. De là, fréquence et ferveur du culte eucharistique chez tous les associés de l'Apostolat de la Prière et par eux : de là, spécialement, organisation de la communion réparatrice parmi nos associés et propagation par eux des cérémonies expiatrices pour le premier vendredi.

Ayant eu l'honneur de parler, durant l'inoubliable Congrès de Londres (1908) sur un sujet analogue (1) je voudrais résumer simplement aujourd'hui les documents et témoignages nouveaux que le zèle de nos associés peut fournir depuis deux ans. Encore devrais-je, pour ne pas abuser de votre attention, réserver pour une occasion ultérieure ce qui regarde la communion réparatrice et la célébration du premier vendredi. Je n'exposerai donc aujourd'hui — et brièvement, si possible — que la fréquence et la ferveur de la communion chez les associés de l'Apostolat de la Prière.

Un des éléments de la ferveur eucharistique, dans la communauté chrétienne, c'est le nombre même et la fréquence des communions. On sait combien Notre Saint-Père le Pape Pie X a insisté sur ce point. L'écho de ses leçons ne cesse d'être propagé par tous les organes de presse qu'actionne ou inspire l'Apostolat de la Prière. Il y a quatre ans à peine, nous proposions comme intention générale à nos associés le "Communion fréquente." L'an dernier (juin 1909), c'était, plus explicitement l'esprit et avec la bénédiction spéciale de Notre Saint-Père le Pape. Quantité de livres, de brochures, de tirés à part, ont dans tous les pays et dans toutes les langues, prolongé ces mêmes renseignements.

La direction générale de l'Apostolat de la Prière, a édité, au début de 1910, un tract populaire de quatre pages, " Le pain de chaque jour," qui résume d'une manière substantielle et très claire la doctrine de la Communion quotidienne et réfute, par des réponses concises, les principales objections répandues parmi les fidèles. Cent mille exemplaires de ce tract ont été enlevés rapidement : des évêques et des prêtres éminents l'ont chaleureusement recommandé et il a été, dès son apparition, traduit dans les principales langues. Un recueil très pieux de prières anciennes et modernes pour la Communion, vient aussi d'être publié par nos soins et les quatre mille exemplaires de la première édition s'écoulent à l'heure actuelle, avec rapidité.

Nos trente-huit *Messagers du Cœur de Jésus*, selon les moyens dont ils disposent, propagent partout la même doctrine : quelques exemples prouveront leur zèle. Il est admis, par exemple, que dans certains diocèses d'Allemagne, la diffusion de la Communion quotidienne rencontre encore beaucoup d'obstacles. Mains notre *messager allemand* (édité à Innsbruck) compte sur ses cinquante mille abonnés, sur ses zélateurs et zélatrices pour combattre cet état d'esprit. Par les soins de son directeur il a mis en circulation toute une série de brochures qui n'ont de

---

(1) Voir compte-rendu du XIXe congrès eucharistique International. (London Sands & Co) *Eucharistic and Apostleship of Prayer* pp. 489-599.

comparables que les admirables opuscules français du R. P. Lintelo, qui sont en train d'obtenir le même succès. L'une, en particulier, *Au zun Tische des Herrn,* peut être appelée un petit chef-d'œuvre. Elle s'adresse tout spécialement aux jeunes gens et aux jeunes filles. Ainsi font en Angleterre les pamphlets et les articles sur la communion quotidienne que publie incessamment le R. P. de Zulueta, un des rédacteurs du Messager: la doctrine y est représentée d'une manière très nette sous une forme facilement saisissable, avec cet air pittoresque dont les Anglais seuls savent revêtir tout ce qu'ils touchent.

Ailleurs on a préféré s'adresser aux prêtres. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis d'Amérique, grâce au zèle d'une fervente et généreuse associée, chaque prêtre a reçu gratuitement un exemplaire de l'ouvrage du P. Lintelo, le "Triduum eucharistique," dans sa traduction anglaise. Pour le dire en passant, du reste l'ardeur de cette dévouée zélatrice ne s'est pas arrêtée là. Son initiative a donné naissance à côté de l'Apostolat de la Prière et avec l'aide de nos messagers, à toute une œuvre de propagande eucharistique, pour laquelle Son Eminence le cardinal Merry del Val vient de lui adresser au nom du Saint-Père lui-même une lettre de félicitation et d'encouragement.

Mais parmi nos publications eucharistiques les plus efficaces, il faut compter assurément nos billets mensuels simples et modestes feuillets de quatre pages sur lesquels repose en grande partie l'organisation méthodique de notre œuvre. Chacun de ces billets porte quatre invitations à la communion pour le même mois et la même personne. Sans doute, plusieurs restent sans réponses, car ils s'adressent à des associés du premier degré, engagés seulement à l'offrande quotidienne de leurs actions, mais d'autres, en revanche s'adressent à des âmes d'élite qui vont jusqu'à la communion quotidienne; le plus grand nombre atteint les associés du troisième degré, enrôlés dans les séries soit mensuelles, soit même hebdomadaires, de la communion réparatrice. Il n'est donc pas téméraire de dire que chacun de nos petits billets distribués représente au moins deux communions dans le mois. D'après ce calcul, les 750,000 billets édités par le seul messager français donneraient, comme minimum mensuel un million et demi de communions. Et grâces à Dieu, ce n'est pas tout, puisque nos autres messagers rivalisent, là aussi, avec l'organe de la direction générale. Le Messager Irlandais par exemple a un tirage de 262,500 billets; le Messager Espagnol autant. Le Messager Canadien édite pour les associés des deux langues 480,000 billets mensuels et les chiffres sont encore plus élevés pour le Messager des Etats-Unis. Aussi la réponse des faits ne tarde pas à se faire entendre. C'est de toute part que nos directeurs signalent le grand élan vers la sainte Table, communiquée aux âmes par l'Apostolat de la Prière. Nous ouvrirons seulement les deux dernières années de nos messagers et nous nous contenterons pour ne pas allonger démesurément ce rapport d'y glaner quelques témoignages.

Dans cette France si violemment opprimée par l'impiété, mais où la vieille foi catholique continue à produire des œuvres si vivantes, a enfanté tant de générosité et de dévouement, nos directeurs signalent des

divers côtés, l'influence exercée par l'Apostolat de la Prière sur la conservation, la restauration ou le développement du culte eucharistique. A Nice, Mgr Lauch, vicaire général, constate, qu'en répandant ou en ressuscitant notre Ligue, il a provoqué une recrudescence de communion (1) En Vendée, M. le chanoine Poissant écrit dans la Semaine Catholique de Luçon que l'Apostolat de la Prière réveille la vie de foi: ce réveil se manifeste par un accroissement admirable dans le nombre des communions mensuelles, hebdomadaires ou quotidiennes, et cela non seulement dans les paroisses très chrétiennes, mais dans telle paroisse populeuse où le nombre des communions pascales n'arriva pas à 300 et où le nombre des communions dans une année s'élève à 3,000 (2).

En Auvergne, le curé d'une petite paroisse constate que, malgré la piété des habitants on hésitait pour la communion fréquente. Depuis qu'il a établi l'Apostolat de la Prière " beaucoup de fidèles se sont fait inscrire pour la communion quotidienne. (3)"

Tout près de Paris, le curé de la Garenne Colombes observe que l'Apostolat de la Prière, oriente la piété des fidèles vers le Sacré-Cœur et l'Eucharistie. (4) A Montauban, à Rouen, à Lyon, à Toulouse et ailleurs nos directeurs trouvent parmi les zélateurs, zélatrices et associés de l'Apostolat de la Prière, les meilleures recrues pour l'œuvre de l'adoration réparatrice, pour la garde d'honneur, pour l'heure sainte, pour l'œuvre des tabernacles, comme aussi les plus assidus convives de la Table Eucharistique. Du reste les associés français ont donné une preuve admirable de leur piété eucharistique à l'occasion du jubilé de Lourdes (1908). Nous les avions conviés alors à une croisade de communion réparatrice. Le nombre des inscriptions reçues a dépassé 600,000. Encore quelques personnes trouvant cette croisade toujours opportune ont-elle spontanément voulu la continuer en 1909. Une seule communauté religieuse nous a adressé pour cette année la promesse de 6,558 communions. (5)

Ces chiffres disent bien quelque chose, mais que sont-ils, quand on les compare à ceux que peuvent mettre en avant les associés canadiens de l'Apostolat de la Prière? Dans cette terre bénie, qui a gardé la foi vibrante de l'ancienne France, les Fêtes actuelles entourent le Saint-Sacrement de tant de vénération et de gloire à la fois, que la splendeur de ses hommages n'a pas encore été égalée en ce monde et ne pourra sans doute jamais être surpassée que dans l'autre. A la préparation de ces Fêtes les Ligueurs du Sacré-Cœur ont apporté magnifiquement leur concours. Zélateurs et zélatrices ont organisé d'un bout à l'autre du pays ce geste qu'un poème sublime serait seul digne d'immortaliser, et qui, allant cueillir jusqu'aux extrémités de la terre canadienne les gerbes et

(1) Rapport au congrès des directeurs diocésains de l'Apostolat de la Prière, Paris 9-11 août 1910.

(2) *Semaine catholique* de Luçon, novembre 1909.

(3) *Messager du Cœur de Jésus*, juin 1909.

(4) *Messager du Cœur de Jésus*, février 1910.

(5) *Messager du Cœur de Jésus*, juin 1910.

les corbeilles de fleurs les a. pour la procession triomphale, dressées bouquets ou répandues en jonchées odorantes sur le passage de Jé- Hostie.

Avec cette moisson de fleurs visibles, nos Ligueurs et nos associés envoyé au Congrès, le faisceau magnifique de leurs 61 millions bonnes œuvres, spécialement offertes dans l'année, et parmi lesquelles nous relevons un million et demi de communions.

Pour aboutir à de tels résultats, il faut un long entraînement, c'es- dire une ferveur invétérée et habituelle dans la fréquentation de l'E charistie. Nos directeurs vous diront e' les deux Messagers canad. racontent, avec quel succès, ici, comme ailleurs, l'Apostolat de la P achemine les associés vers la Table Sainte. Il n'est pas rare de tro en un seul mois dans le trésor du Cœur de Jésus publié par le Mes- Canadien plus d'un demi-million de communions.

Entre mille traits, un petit exemple: A Wikwemikong (Ontario), - 982 habitants on compte actuellement 500 associés de notre ligue. O il y a eu dans le cours d'une seule année (1er août 1908 à 1909) un to de 25,000 communions, soit une moyenne de plus de 2,000 par mois. S on compare ce chiffre à celui de la population, on trouvera la proport assez éloquente.

Nous ne pouvons passer en revue tous les pays du monde où fl l'Apostolat de la Prière. Nous ne ferons donc que mentionner catholique et vaillante Espagne où l'on voit des merveilles comme Un village de Navarre, Murchante, compte 1300 personnes en âge communier parmi lesquelles 1065 sont enrégimentées dans les quinza de l'Apostolat de la Prière. On y a donné, en une seule année, 90 communions, et on voit chaque jour plus de 200 personnes s'appro de la Table sainte. L'Irlande où la seule ville de Dublin voit chaq mois 5,000 hommes recevoir la communion et la Pologne où ce nomb est encore dépassé; c'est dans ces deux pays pour le dire en passant, des brochures périodiques de forme et de prix tout à fait populaires pandent le plus profondément et le plus loin les enseignements du P sur l'Eucharistie. Le Portugal, l'Italie, toute l'Amérique latine chacun des pays qui la composent nous fourniraient des témoigna- qu'il faut malheureusement laisser de côté. Mais il y a deux mil spécialement où l'Apostolat de la Prière semble plus qu'ailleurs apte à stimuler la ferveur d'amour envers le Saint Sacrement: ce les écoles ou collèges et les pays de mission.

Dans les collèges, grâce à nos billets mensuels, il est facile aux je zélateurs ou zélatrices d'organiser des séries de communions: tan comme dans les écoles des Petits Frères de Marie, et dans beaucoup pensionnats pour jeunes filles, les maîtres et les maîtresses prennent tête du mouvement, aident à l'organisation des séries par sept ou trente, c'est-à-dire pour la semaine ou pour le mois, tantôt les enfa au contraire, ont toute l'initiative et le mérite de l'organisation. N avons vu et les messagers l'ont signalé durant ces deux ans des merv de générosité accomplies par amour pour Jésus-Hostie, par de pe âmes de douze ou quinze ans. En voici seulement quelques exemples

Dans le nord de la France, un maître d'école, voulant installer chez lui l'Apostolat de la Prière, s'est contenté d'en parler à quelques enfants. Bien entendu, il les avait choisis parmi les mieux disposés. Ces petits zélateurs, entrant aussitôt en campagne, ont eux-mêmes organisé des "semaines" de communion réparatrice au groupe de sept communiants qui ont à leur tour fait boule de neige. Au bout de quelque temps les zélateurs primitifs avaient si bien fait, qu'au lieu d'être à la tête d'une "semaine" ou d'une dizaine de communiants, chacun d'eux avait sur ses listes vingt, vingt-cinq et jusqu'à trente associés fidèles aux pratiques de l'Apostolat de la Prière. C'est alors qu'ils obtinrent de l'instituteur l'érection canonique de notre ligue dans cette école.

Dans un collège français, établi sur la frontière belge, deux petits jeunes gens de treize à quatorze ans se sont faits les organisateurs de la communion réparatrice. Ils ont commencé à grouper quelques condisciples, désireux comme eux de consoler Notre-Seigneur. Quand on a eu constitué deux "semaines" complètes de communiants, bien zélés, on a établi l'Apostolat de la Prière avec ses trois degrés et, actuellement d'autres groupes de communiants sont en formation. Pour ne pas oublier, pendant les vacances, la préparation promise au Cœur de Jésus, on a décidé de s'envoyer, avec un mot de rappel, les petits billets de l'Apostolat.

Ailleurs, dans un collège d'enseignement secondaire, on devait partir pour les vacances par un train si matinal, qu'on avait cru plus prudent de supprimer la messe ce jour-là pour les élèves. Un petit zélateur de la communion réparatrice va trouver son surveillant, et demande en grâce la permission de se lever à trois heures et demie du matin pour assister et communier à l'une des messes que les professeurs disaient à cette heure. La promesse obtenue, il s'empresse d'en avertir les plus fervents de ses condisciples qui se hâtent de solliciter aussi. Et voilà comment, le lendemain, avant l'aurore, silencieux comme des conspirateurs, ces bons enfants laissaient leurs camarades endormis au dortoir et dérobaient une heure à leur sommeil, pour ne pas omettre la communion le premier jour de leurs vacances.

Si, dans les pensionnats, la routine et l'entraînement ne sont pas étrangers à l'assiduité de quelques-uns à la sainte Table, il faut reconnaître que la routine ne fut pour rien dans cette communion matinale. (1)

Du reste, voici ce qu'écrivait le directeur d'une école apostolique. Ces paroles montrent que la fréquence des communions, parmi les jeunes associés de l'Apostolat de la Prière n'en diminue point la ferveur: " Enrôlés dans les quinzaines de l'Apostolat de la Prière, nos enfants pratiquent le trésor du Sacré-Cœur, c'est-à-dire le relevé des actions faites chaque jour en union avec le Cœur de Jésus. Il y a émulation entre eux; ce travail d'examen particulier les force à s'étudier, à se surveiller, se corriger, pour plaire au Sacré-Cœur de Jésus. Il y a effort et dès lors, fécondité qu'avive et parfait la sainte et fréquente communion.

(1) *Messager*, juin 1909.

Un de nos enfants écrivait dernièrement:

" J'ai vécu quelques années sans comprendre l'importance de la co
" munion. Chez nous, on fait sa première communion et puis, on
" communie plus qu'aux grandes fêtes. Comme j'ai mieux compris
" ce qu'était la sainte communion. Au commencement je ne pouv
" me faire à cet usage, et je trouvais exagéré de voir les anciens s'ap
" procher journellement de la sainte Table. Et puis, je me disais, qu'
" petit ver de terre comme moi, ne méritait pas de s'approcher si souve
" du Maître. Mais les anciens, dans les promenades, m'ont bien f
" comprendre qu'il fallait communier parce que nous en avons beso
" Maintenant je ne puis plus me passer de la communion quotidienne
" et si j'étais privé de la communion, mon âme souffrirait de cette pr
" vation, comme mon corps souffrirait d'un jeûne forcé."

Un autre de nos plus jeunes enfants, fidèle habitué de la communi
quotidienne nous écrivait:

" S'il n'y avait pas la sainte communion qui relève mes forces, o
" serait à décourager. Je ne puis supporter une remarque: on me fait
" une taquinerie, tout de suite, il faut que je me fâche. Les remarqu
" sont pour moi des pilules très difficiles à avaler."

" Oh! j'ai bien besoin du Bon Dieu, on me dit que l'on ne peut ri
" sans la grâce de Dieu, cela, je le crois, je le sens. Aussi je commun
" pour avoir cette grâce. Je communie tous les jours pour l'avoir plus
" abondante. J'espère que peu à peu avec cette grâce je ferai dimin
" le nombre de mes défauts." (1)

Les mêmes témoignages se retrouvent chez des écoliers moins privi-
légiés de la grâce que les apostoliques. Dans un collège secondaire un
élève bien loin d'être parfait faisait cet aveu:

" La communion m'a changé, je ne me sens plus le même. Jésus
m'aide à travailler, et à devenir charitable. Quand le démon me tente
je pense à Jésus-Hostie que j'ai reçu dans mon cœur. La tentation cesse
vite, le démon est vaincu.

" Voilà plusieurs semaines que je communie chaque jour. Que j'en
suis heureux! Je ne retombe plus dans les fautes graves dans lesquelles
je retombais si souvent autrefois, la communion m'a sauvé."

Mais l'action de l'Eucharistie se manifeste parfois plus sensiblement
encore. La présence du Maître se révèle à des signes peu équivoques:
un des plus sûrs, est la vocation religieuse et sacerdotale.

A Travnick (Bosnie), pendant dix ans aucune vocation. Enfin en
1907, grâce à la communion quotidienne, deux élèves entrent au noviciat
de la Compagnie de Jésus et quatre en 1908.

Au petit séminaire de Mariaschein (Bohême), les élèves renonçaient
en grand nombre à leur vocation. Or en 1908, sur seize élèves de la classe
supérieure un seul renonce aux ordres. Il est vrai que la communion

(1) *Petit Messager*, novembre 1909.

quotidienne a été mise en honneur, mais le plus bel exemple peut-être est donné par le collège Saint-Joseph de Trichinopoly. Là, fleurit depuis longtemps l'Apostolat de la Prière. Là aussi la communion quotidienne est mise en pratique depuis vingt ans.

Les adhérents du troisième degré de l'Apostolat de la Prière s'engagent à communier, pour le moins deux fois par semaine et en fait communient presque tous chaque matin.

Cette habitude de la communion ne cesse, dit un missionnaire, de transformer l'âme de nos étudiants. A l'encontre des chrétiens ordinaires qui sont ici superstitieux, étroits, mesquins, attachés à leur caste, nos jeunes gens et ceux qui, comme eux, communient souvent, sont animés d'un esprit nouveau. Ils abhorrent tout ce qui se ressent, même de loin, du paganisme et se préoccupent de tout ce qui touche aux âmes, sans préjugé de caste.

Avec la même joie, dans l'école normale de Fianarantsoa (Madagascar), on constate l'élan de jeunes âmes malgaches vers l'Eucharistie. Aux 100 ou 110 élèves de cette école on a distribué en un seul mois 2,365 communions, soit une moyenne de 22 à 23 par élève.

Ces deux derniers exemples nous amènent dans le pays des missions. Là les fruits eucharistiques de l'Apostolat de la Prière sont, pourrait-on dire, merveilleux.

Des rapports sur la communion au Kiang-Nan, nous extrayons ces lignes:

La communion réparatrice est en honneur ici, surtout le premier vendredi du mois, dans les centres particulièrement, où des centaines de personnes s'approchent ce jour-là de la sainte Table. Grâce au zèle des associés du troisième degré, le décret de Pie X sur la communion fréquente et quotidienne fait d'année en année sentir ses heureux effets au Kiang-Nan.

" Voici quelques chiffres qui indiquent la progression croissante des communions en ces dernières années :

Année 1906.	569,000	communions	de dévotion
" 1907.	615,000	"	"
" 1908.	767,000	"	"
" 1909.	858,000	"	"

" Les Carmélites de Zi-Ka-Wei, qui nous fournissent les pains d'autel pour Zi-Ka-Wei, Shanghai et les sections voisines de cette ville, ont fabriqué un nombre croissant d'hosties depuis trois ans surtout. On dit que les sœurs chargées de ce travail en sont devenues malades de fatigue. Heureuse fatigue, heureuse maladie à la gloire de Jésus-Hostie!

" Il y a donc, en ces dernières années, dans la mission, une forte impulsion vers la communion. Au grand et au petit séminaire et dans les pensionnats surtout le branle a été donné. Ceux et celles qui communiaient jadis plusieurs fois le mois ont pris la bonne habitude de le faire plusieurs fois la semaine. Il y en a même quoique encore en petit nombre qui le font tous les jours."

Au Seng-Mon-Yen, maison des auxiliatrices du purgatoire, l'Apostolat de la Prière est florissant et l'on a un certain nombre de communions quotidiennes. (1)

Mgr Chouvellon, vicaire apostolique de Su-Tchuen oriental, nous écrivait :

" L'Apostolat de la Prière m'a été d'un grand secours pour préparer tant le clergé que les fidèles à la communion fréquente et quotidienne tant recommandée par le Pape Pie X. Le nombre des communions a presque doublé depuis l'établissement de l'Œuvre ; et c'est merveille de voir comme en peu de temps, certains districts ont été entièrement renouvelés, quand le missionnaire a voulu établir solidement, et méthodiquement l'Apostolat et surtout la communion réparatrice. C'est donc surtout à la communion réparatrice que je me suis attaché : à partir de cette année, chaque missionnaire qui a un centre devra me noter les communions réparatrices de l'année. Je ne puis vous dire tout le bien que l'Apostolat de la Prière a valu à ma mission, le renouveau de ferveur envers le Sacré-Cœur et le Saint-Sacrement qu'il y a produit." (2)

Au témoignage des missionnaires de Chine, ceux d'Amérique viennent s'ajouter pour dire avec la même reconnaissance quelle influence heureuse a eue sur la vie eucharistique de leurs chrétiens l'Apostolat de la Prière.

" Il y a plus d'un an que nous sommes ici, nous écrit un missionnaire de Honduras, et nous aurions eu bien des sujets de découragement...

" Un jour, dans une de mes courses apostoliques, j'arrivai à un village ou plutôt dans un groupe de villages pour y ouvrir une école. J'apportais une petite statue du Sacré-Cœur.

" Dès le premier soir, bien que j'eusse préparé un tout autre sujet de sermon, voilà que durant la prière je me déterminai à expliquer devant mes gens l'Apostolat de la Prière. Je le fis, et le résultat fut merveilleux. Tous les assistants vinrent, après le sermon, se faire inscrire comme associés et beaucoup s'engagèrent à la pratique des trois degrés.

" Aux Pâques précédentes, quatre de ces pauvres gens avaient accompli leur devoir. Or, ils ont pris tellement à cœur les pratiques de notre ligue et y restent si fidèles, que j'ai depuis lors de quarante à cinquante communions chaque mois à cet endroit.

" Ce succès m'encouragea a tenter l'établissement de l'Apostolat à Benque-Viégo. Je fis une neuvaine préparatoire à la fête du Sacré-Cœur, me proposant d'expliquer chaque soir la nature et les avantages de l'Apostolat de la Prière.

" L'auditoire était lamentable. Le huitième jour, j'étais absolument découragé et dégoûté. Dès le dernier jour de la neuvaine un jeune homme se présente pour entrer dans la Ligue. Je le nomme tout de suite zélateur et il se met à l'œvre courageusement.

" Le jour de la fête du Sacré-Cœur nous inscrivions déjà plusieurs associés.

---

(1) *Messager*, mai 1910.

(2) *Petit Messager*, juillet 1910.

" Et maintenant, la Ligue compte là plus de 400 membres. L'année de notre arrivée il n'y avait que 40 personnes qui fissent leurs Pâques à Benque-Viégo. Actuellement nous avons de 60 à 80 communiants tous les premiers vendredis du mois." (1)

Dans l'Alberta (Canada), le R. P. Balker, directeur du Messager en langue Cri, continue à répandre parmi ses Indiens la dévotion au Sacré-Cœur et la pratique de la communion fréquente et quotidienne. La petite paroisse de Sacred Heart, nous écrit-il, ne dépasse pas 200 âmes disséminées à une grande distance de l'Eglise. Je leur ai prêché le grand moyen de salut, la communion des neuf premiers vendredis. Dix-huit de ces pauvres Indiens (dix femmes et huit hommes) ont aujourd'hui mené à bonne fin une série des neuf premiers vendredis. Quelques-uns de ces braves gens avaient deux ou trois lieues à faire (et par quel temps) pour venir communier. Nos enfants d'école ayant entendu parler de la communion quotidienne, se sont trouvés au comble du bonheur; ils sont une cinquantaine et depuis longtemps tous ceux qui étaient en âge de communier s'approchaient de la sainte Table le premier vendredi. Actuellement la communion quotidienne est devenue pour plusieurs d'entre eux une nécessité. Tous les soirs je me mets à leur disposition pour la confession et chaque matin, nous avons de vingt à vingt-huit communions d'enfants. Ainsi Jésus attire nos Indiens par son Cœur et sur son Cœur. Et c'est bien consolant pour le missionnaire, de voir ces pauvres enfants des bois répondre si fidèlement à l'amour de leur Sauveur. (2)

Il n'en est pas autrement en Afrique.

Le R. P. Delom, supérieur général de la mission de Madagascar central, nous écrivait le 1er septembre 1909:

" Le premier vendredi du mois est célébré dans tous nos centres comme une fête. La moyenne des communions dépasse ce jour-là notablement la centaine. Il y a des missionnaires qui ont 200, 250, 300 communions et même plus à l'occasion du premier vendredi. Tout porte à croire que ce chiffre ira croissant. Déjà au 31 juillet 1909, nous avions 115,000 communions de plus qu'en 1908 au 31 juillet. C'est à l'Apostolat de la Prière surtout que nous sommes redevables de cette augmentation. Grâce à la même œuvre elle progressera." (3)

Ainsi donc, partout à l'établissement de l'Apostolat de la Prière, correspond une augmentation de vie eucharistique. Les faits viennent de vous le montrer. Ils sont ce que pourrait faire espérer la nature même de notre œuvre qui, sans être à proprement parler une œuvre eucharistique, doit, par l'esprit de réparation et de zèle qu'elle inspire à nos associés, les conduire infailliblement à la communion.

Avant de clore un rapport beaucoup trop long, et où n'entrent que quelques faits choisis au milieu de beaucoup d'autres dont je ne puis rien

---

(1) *Petit Messager*, juillet 1909.

(2) *Messager*, janvier 1909.

(3) *Messager*, décembre 1909.

dire, je me permets de proposer à l'approbation du Congrès le suivant :

Considérant les fruits, que l'Apostolat de la Prière sérieusement pratiqué produit pour le salut des âmes, par le culte et l'amour du S. Sacrement, le Congrès exprime le vœu que cette association simple conde, et dont l'existence se concilie très bien avec les autres œuvres, confréries pieuses, soit établie dans toutes les paroisses, communautés, écoles et toute œuvre catholique. En vue de favoriser le recrutement de directeurs vraiment zélés, absolument nécessaires au succès de l'œuvre, il se permet d'insister auprès des autorités compétentes pour que les élèves des grands séminaires soient instruits avec soin de la nature de l'organisation de cette association."

⁂

Le troisième rapport est présenté par le *R. P. Ange-Marie Hiral*, des Frères Mineurs Franciscains de Montréal.

LES TIERS-ORDRES ET LA COMMUNION

N. B. — Malgré la généralité du titre on me permettra, dit le Rapporteur, pour plus de précision de m'en tenir à l'étude du Tiers-Ordre que naturellement je connais le mieux, celui de saint François ; ce Tiers-Ordre d'ailleurs étant le plus notoire et le plus répandu, les conclusions pourront, par analogie, s'appliquer aux autres Tiers-Ordres.

I

Les Tertiaires de saint François dans leur dévotion à la Sainte Eucharistie peuvent se laisser guider par l'esprit de leur Père séraphique qui est un esprit d'amour.

La définition du Tiers-Ordre nous indique déjà le besoin qu'il a de l'Eucharistie en général et de la Sainte Communion en particulier.

Le Tiers-Ordre en effet, est un état de vie qui porte les âmes à la perfection chrétienne par la pratique des commandements sous une règle approuvée par l'Eglise.

Or, il est impossible d'atteindre la perfection de la vie chrétienne que le séraphique législateur propose à ses adeptes comme l'idéal même de leur Ordre, sans cet Aliment Divin qui nourrit au milieu de l'Eglise le foyer inextinguible d'où jaillit la vie.

Il le savait, celui qui, inspiré de Dieu et envoyé par Lui, devait ranimer sur la terre le feu de la charité qui s'éteignait, aussi il chercha à faire passer dans l'âme de ses enfants son amour de Séraphin pour le Sainte Eucharistie. Son esprit, il le manifesta dans la lettre même de sa Règle.

Il ne faut cependant pas se contenter de posséder la lettre pour comprendre cet esprit. On peut appliquer à tout fondateur d'Ordre ce qui a été dit du Grand Patriarche de la vie monastique en Occident: "Si vous voulez connaître Benoît, lisez sa Règle, mais si vous voulez connaître sa Règle, lisez sa vie."

Les Tertiaires de saint François dans leur amour de la Sainte Eucharistie et dans les pratiques de piété envers cet adorable Sacrement peuvent en toute assurance se laisser guider par l'esprit de leur Père et de leur Ordre.

Si le Diacro d'Assise n'a pas gravi le dernier degré de l'autel et ne s'est pas cru digne du Sacerdoce, n'est-ce point par respect et par amour la Très Auguste Sacrement dont il comprenait l'ineffable grandeur? Mais il ne s'en éloignait pas, sentant le besoin qu'il avait de Lui. Comme il l'a aimé, son Jésus, celui qui porta sur la terre un cœur brûlant de Séraphin! aussi dans sa courte existence a-t-il entrepris avec ardeur toutes les œuvres eucharistiques: construction d'églises, œuvres des tabernacles, œuvres des hosties, entretien des linges et des vases sacrés: son zèle ne craint pas de s'adresser aux Prêtres eux-mêmes pour leur dire avec quelle révérence ils doivent traiter ce Fils de Dieu qui par amour pour nous s'est fait notre nourriture et le compagnon de notre exil.

Aussi quelle n'est pas la famille qu'il forme! La Vierge Claire inséparable de l'ostensoir, sa force et sa protection; le docteur séraphique saint Bonaventure, chantre de l'Eucharistie; Antoine de Padoue dont la foi fait fléchir devant l'Eucharistie et les genoux de la mule affamée et le cœur endurci des hérétiques; enfin, de peur que l'énumération ne soit trop longue, c'est un de ses enfants, humble frère convers, "celui qui parmi tous les saints dévoués à l'Eucharistie tient le premier rang" (Léon XIII, *Providentissimus Deus*) que l'Eglise nommera le PATRON SPECIAL DES CONGRÈS ET DE TOUTES LES ŒUVRES EUCHARISTIQUES PRÉSENTES ET FUTURES: j'ai nommé saint Pascal Bavlon.

La dévotion et l'amour de saint François d'Assise pour la Sainte Eucharistie ont passé dans sa famille religieuse; ils ont traversé tous les siècles, pénétré les nombreuses générations qui se sont succédé durant sept cents ans, enfantant des docteurs et des martyrs, des contemplatifs et des actifs, petits et grands, sur les trônes et dans les chaumières, tous le cœur et les mains tournés vers le Prisonnier d'amour de nos tabernacles.

Cet esprit n'a rien perdu de son intensité et de sa force dans la longueur des âges qu'il a dû traverser; il est de nos jours encore tout aussi profond et tout aussi fécond, tout aussi puissant et tout aussi agissant.

Je dois vous le montrer, vous vous y attendez.

Il m'est nécessaire de restreindre mon cadre et de ne vous montrer qu'un détail de ce grand tableau: je me contenterai de vous présenter l'un des Trois Ordres fondés par saint François, le troisième, dans sa Vie Eucharistique.

II

Les Tertiaires trouvent dans leur Règle les directions les plus p[illegible] cieuses pour leur dévotion envers la Sainte Eucharistie et partic[illegible] rement pour la Sainte Communion.

* * *

Le Tiers-Ordre de saint François, par sa Règle, devient une école dévotion envers la Sainte Eucharistie. Cette Règle demande en l'assistance à la Messe quotidienne (Ch. II, § 11.) autant du mom- est possible selon les devoirs d'état de chacun.

Cette assistance à la Sainte Messe en semaine a été souvent envisa- dans les Congrès Eucharistiques tant au point de l'honneur dû au D qui descend sur nos autels et qui bien souvent, hélas! ne trouve dans temple aucun adorateur pour le recevoir Lui et les grâces abondan qu'Il apporte du Ciel — qu'au point de vue de la sanctification per- nelle par l'assistance quotidienne au Sacrifice de la Messe, — soit comme une réparation pour tant de péchés commis par l'abstention la Messe obligatoire. Ce triple point de vue est respecté par le Tert qui, fidèle à sa Règle, assiste tous les jours, autant qu'il le peut, Saint-Sacrifice.

La Sainte Communion est la plus intime participation à la Sa Messe. La Règle du Tiers-Ordre invite à la Communion fréquente directement en invitant à l'assistance quotidienne de la Messe, ind ment en fixant un minimum de Communions que la ferveur, croissant, fera augmenter de plus en plus, jusqu'au terme, la Com nion quotidienne.

Ceux qui comme vous, M. M.... s'intéressent tout particulièrem au mouvement eucharistique ont depuis longtemps constaté qu Sainte Communion est devenue progressivement de plus en plus quente surtout chez les hommes. J'ose affirmer sans crainte contredit que l'extension du Tiers-Ordre de saint François tant re mandé par les Souverains Pontifes qui ont gouverné l'Eglise derniers temps, n'est pas étranger à ce mouvement progressif Tiers-Ordre n'aurait-il produit que ce résultat qu'il faudrait en cier et en bénir la Providence.

La Règle encore recommande au Tertiaire de veiller à ce que les lades ne meurent pas sans le Sacré Viatique (Chap. II § 13.) Si M∴, sentinelle infernale, veille pour que le Dieu des miséricorde- pardon soit écarté du chevet des mourants, le Tertiaire doit êtr l'ange introducteur qui ménage cette dernière rencontre de Dieu l'âme sur la terre avant la rencontre du Tribunal suprême.

Pour les autres Œuvres Eucharistiques, j'en appelle à MM. les à MM. les Directeurs. Quels sont les adorateurs les plus assid assistants les plus constants aux processions du Très Saint-Sacr Les Tertiaires. Que M. le Directeur de l'Adoration Nocturne à Mo

nous dise quel est le centre de recrutement le plus fécond de ses admirables adorateurs? n'est-ce pas la Fraternité du Tiers-Ordre?

Ces fraternités ont toutefois à Montréal une Œuvre particulière d'Adoration. Les Souverains Pontifes ont acordé une indulgence plénière tous les mardis, en l'honneur de saint Antoine, à ceux qui p[illegible]ent devant le Très Saint-Sacrement exposé dans une église franciscaine. Tous les mardis, le Très Saint-Sacrement est donc exposé dans no[illegible] chapelle à l'adoration des fidèles, et les diverses Fraternités du Tiers-Ordre viennent tour à tour présenter leurs hommages au divin Roi [illegible] monter pr[illegible] de son trône la Garde d'honneur.

Je ne parle pas des Tertiaires Régulières ou Fr[illegible] plusieurs Congrégations et notamment les Francis[illegible] Marie, ont dans chacune de leurs maisons, au fond [illegible] ou des Indes aussi bien qu'en Europe et en Amérique, l'ad[illegible] perpétuelle du Très Saint-Sacrement. Qui nous [illegible] conversion qui sortent de l'Hostie Sainte perpétu[illegible] et priée!

III

Ce que pratiquement font les Tertiaires. Statistiques fournies par les Fraternités de Montréal.

Je n'ignore pas qu'un rapport est toujours plus intéressant et ses conclusions plus fortes, quand, à l'appui des théories, le rapporteur peut fournir des chiffres.

A l'intention du présent rapport il a été fait une enquête, un peu délicate, et qui à cause de cela même n'est peut-être pas aussi complète que nous l'aurions voulu, mais qui cependant nous donnera une idée de la vie eucharistique parmi nos Tertiaires de Montréal. Il a été demandé à chacun combien de fois il pouvait assister à la Sainte Messe en semaine et y faire la Sainte Communion. Voici quel a été le résultat.

Tout d'abord il faut faire une distinction entre les hommes et les femmes; les premiers n'ont pas la même piété que le "sexe pieux"; il faut dire aussi qu'ils n'ont pas les mêmes loisirs. Et cependant combien d'ouvriers admirables qui sont fidèles à la Sainte Messe avant le travail.

POUR LES HOMMES TERTIAIRES:

25% entendent la Messe chaque jour et y font la Sainte Communion.

24% font la Communion fréquente.
28% la Communion hebdomadaire.
Enfin 23% la plus petite portion ne font que la Communion semi-mensuelle. Ceux qui se contentent de la Communion strictement mensuelle sont très rares et leur nombre dans la proportion est largement compensé par ceux qui font plus que la Communion semi-mensuelle et que

nous avons cependant compris en cette catégorie pour ne pas les mu.-tiplier.

Je ferai remarquer en passant qu'il y a des paroisses plus ferventes . unes que les autres. Je n'en cherche pas la raison, mais pour n'en c que deux à leur louange sans rien enlever aux autres, Saint-Jacq avec 48 Tertiaires hommes donne un total par mois de 637 messes en-tendues et 385 communions; Sainte-Cunégonde · 66 membres, . messes. 445 Communions.

POUR LES SŒURS TERTIAIRES :

A peine si le nombre des Communions s'éloigne du nombre de me... entendues, surtout si l'on considère que quelques Sœurs Terti... entendent plusieurs messes par jour. C'est dire que selon le dési Notre-Seigneur et de l'Eglise les Tertiaires communient chaque ... qu'elles entendent la Sainte Messe — Or :

60% l'entendent tous les jours.

15% l'entendent 4 et 5 fois par semaine.

23% 2 et 3 fois; et bien rares, à peine 3%, celles qui ne peu... absolument pas entendre au moins une messe en semaine.

Comme je l'ai déjà insinué le chiffre des communions est sensiblement le même que celui des messes entendues, ainsi : 53% font la Commu... quotidienne.

La Paroisse de Saint-Léon de Westmount pou... Tertiaires do... un total de 1399, disons 1400 messes et 1278 communions par moi... y a plusieurs raisons à ces beaux chiffres, ils n'en sont pas moins ... édifiants.

Est-ce à dire que les Tertiaires doivent s'en tenir là? Nous esp... que les solennités grandioses du Congrès Eucharistique activeront enco... plus dans leur âme l'Amour Séraphique pour " Notre Pain Quotidi... "

En conséquence et avec l'autorisation du comité nous émettons

LES VŒUX SUIVANTS :

1° Que selon les recommandations pressantes des Souverains Po... on propage de plus en plus le Tiers-Ordre de saint François qui e... foyer de vie Eucharistique.

2° Que les Directeurs d. Fraternités engagent les Tertiaires d... Œuvres Eucharistiques, en particulier l'Adoration et la Comm... fréquente.

Le quatrième orateur inscrit au programme, le *R. P. Letellier*, des Pères du T. S.-Sacrement, de New-York, aborde son travail, qui a pour titre :

LES ŒUVRES EUCHARISTIQUES DU VENERABLE P. J. EYMARD

Bien des fois déjà, nous avons entendu appeler les temps présents l'ère eucharistique. Si jusqu'à ces dernières années on a pu discuter la légitimité de ce nom, j'ose dire que maintenant il s'impose rigoureusement à tout esprit sérieux et croyant. Après les décrets récents et multiples de notre vénéré et glorieux Pontife Pie X, il est clair que l'intention de l'Eglise est de tout restaurer dans le Christ — et le Christ Eucharistique. Est-il besoin de dire qu'il n'y a pas de moyen plus sage ni plus sûr pour triompher des erreurs pernicieuses des temps modernes?

Le double élément qui compose l'homme, semble plus que jamais s'être ligué, pour le perdre. D'un côté, son esprit se redressant dans une indépendance sacrilège rejette avec indignation l'idée même d'un contrôle, et le *" non serviam "* de l'archange rebelle semble bien être sa devise.

Mais, si l'intelligence de l'homme ne peut supporter de joug, ses sens n'entendent point non plus être tenus en tutelle, et nos jouisseurs modernes ne traduisent-ils pas trop fidèlement dans leur conduite ces paroles que la Sainte-Ecriture met sur les levres de l'impie, *"Comedamus et bibamus cras enim moriemur."* Isaïe XXII, 13. S'élevant follement sur la cime chancelante de ses élucubrations orgueilleuses que la science de demain réduira à néant, ou s'enlisant honteusement dans la boue infecte des plaisirs charnels, telle nous apparaît bien actuellement, ce me semble, la grande majorité du genre humain.

Or, pour le guérir de cette double maladie qui le travaille et qui le conduit fatalement à la mort éternelle, il n'est pas de remède plus sûr ni plus efficace que la Sainte Eucharistie. Seul, en effet, le Christ, parce qu'il est Dieu, peut faire courber le front intelligent de l'homme, sans l'humilier ; seul, il peut lui donner les brillantes clartés des vérités surnaturelles : *" Ego sum lux vera qui illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum."*

Seul il contient dans sa chair virginale et dans son sang immaculé assez de germes de pureté pour faire fleurir la continence et faire régner sans conteste la tempérance sur les sens révoltés : *" Frumentum electorum, vinum germinans virgines."*

Mais cette médecine spirituelle si nécessaire à l'homme, l'hérésie est venue la dénaturer, elle a essayé de transformer le testament d'amour que Notre-Seigneur nous avait légué pour nous attirer et nous engager à lui en un tribunal redoutable où la Majesté divine attendait l'homme coupable pour exercer sur lui ses terribles justices, et pour fulminants qu'aient été les anathèmes lancés par l'Eglise contre le Jansénisme, il

n'en est pas moins vrai que sa glaciale influence se fait encore sentir . nos jours, et engourdit plus d'une âme soustraite aux douces influ. . de l'amour eucharistique. Il fallait donc de nouveau révéler au mo. . tous les trésors d'amour et de force qu'apporte et que conserve à la t. . le Très Saint-Sacrement. Il fallait des âmes pures pour pénétrer . . divins secrets, il fallait des cœurs nobles pour s'éprendre de ses bea. . célestes, il fallait des lèvres éloquentes pour chanter ses louanges. . Dieu y a pourvu en donnant à son Eglise au siècle dernier toute . pléiade d'âmes eucharistiques, dont la mission semble avoir été de b. . les derniers liens que tenaient les âmes captives sous l'empire d. . crainte.

Ces apôtres de l'Eucharistie, vous en savez les noms. Est-il . de citer les Gerbet, les De la Bouillerie, les de Ségur, les Herm. . Bienheureux Curé d'Ars et tant d'autres que je ne puis mention. . mais que votre mémoire rappellera à vos pieux souvenirs. Il en est . pourtant qui les domine tous et qui brille d'un plus vif éclat. C'est . cet homme de Dieu et des fruits de grâce qu'il a produits que je . vous entretenir aujourd'hui, en esquissant à grands traits la belle . . du *Vénérable Pierre Julien Eymard*, né le 4 février 1811 et que la . vine Providence destinait à être le fondateur de la Congrégation du T. Saint Sacrement et des œuvres nombreuses qui s'y rattachent.

I — L'Homme

Quand Dieu destine un homme à une haute mission, il est de . sagesse comme de sa bonté de lui donner tous les moyens néc. . . abondants même, pour la remplir parfaitement et facilement. Ce pr. . cipe suffirait à vous faire conclure que le Père Eymard destiné de D. . à être le héraut du Très Saint-Sacrement, le précurseur du règne . . . ristique ainsi que son propagateur infatigable, a été doué par la d. . . Providence des dons les meilleurs, et outillé parfaitement pour atte. . la fin qui lui était assignée. Mais pourquoi conclure de dédu. . . plus ou moins abstraites ce que les faits proclament si hautement ?

C'est dès sa plus tendre enfance que le Christ Eucharistique prend possession du Père Eymard, et jette dans son âme cet attrait puissant . ui l'attachera indissolublement à Lui, jusqu'à son dernier so. . . . vez-vous connu beaucoup d'enfants qui, encore à la mamelle, se . . . plu dans le rayonnement de l'Ostensoir, sans jamais dire leur lass. . par leurs cris ou leurs vagissements? Le Père Eymard fut une de . . rares exceptions. Et ce qui prouve bien qu'ils se passait dans cett. . . . nfantine quelque chose d'extraordinaire quand elle se trouvait en . . . tact avec le Dieu du Sacrement, c'est que aussitôt que le Père Ey. . put essayer ses premiers pas, il se plaisait à suivre sa mère dans s. . . sites quotidiennes au Saint-Sacrement. L'Eucharistie était pou. . dès cet âge, comme un aimant mystérieux qui l'attirait irrésistible. . . Encore tout enfant, on le trouva un jour sur un escabeau ados. . . maître-autel de la paroisse, les mains jointes, les yeux fixés sur le . . . nacle, pour être plus près de Jésus et l'écouter. Ce besoin de . . .



La procession. - Arc des rues St-Hubert et Cherrier.
The Procession. — Arch at the corner of St. Hubert and Cherrier Streets

Jésus, de lui être uni, de s'identifier à Lui, lui fit former, très jeune encore, la résolution d'être prêtre. Dès l'âge de 4 ou 5 ans, il suppliait sa sœur qui communiait fréquemment de prier pour sa vocation.

Et quand il pressa Jésus sur son cœur pour la première fois, il lui jura d'être prêtre: "Je serai prêtre, je vous le promets."

Bien des obstacles obstruèrent pour lui la voie du sacerdoce, jamais il ne se découragea; mais au contraire il les surmonta tous jusqu'à ce qu'enfin marqué du caractère sacré il alla se cacher dans une solitude et y passa tout un jour dans le plus grand recueillement, avant d'attirer sur l'autel Celui qui l'avait depuis tant d'années attiré vers l'autel.

Vicaire d'abord, puis curé, le Père Eymard manifesta toujours un grand zèle, une intense piété, mais surtout un amour dominant pour la Très Sainte Eucharistie. Deux heures avant sa messe, deux heures après, impossible de le saisir: il était tout entier à Jésus qu'il allait consacrer, à Jésus qu'il venait de consacrer.

Voyant dans la vie religieuse un excellent moyen d'appartenir plus exclusivement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père Eymard l'embrassa. Pendant dix-sept ans, il édifia la Société de Marie par ses vertus, son abnégation, son dévouement et surtout sa dévotion envers la Sainte Eucharistie. Il dit lui-même que ses deux sujets favoris de méditation étaient: Jésus au Très Saint-Sacrement et le Paradis; la vision de Dieu. Pris alors par les devoirs multiples de l'éducation, le Père Eymard se dédommageait des privations que lui imposaient ses obligations, en passant ses congés et souvent une partie des nuits au pied du tabernacle. Ne pouvant plus souffrir de séparation entre son regard illuminé par les clartés de la foi et l'Hôte divin de nos autels, il fit percer une lucarne dans sa chambre, donnant sur le sanctuaire, afin de vivre toujours sous l'œil du Maître. Cependant il ne voulait pas jouir seul de son trésor. Il cherchait à le faire connaître par le ministère de la parole évangélique. A cette époque, il écrivait: "O mon Dieu! quelle …ie d'entendre de votre bouche ces paroles dites à saint Thomas, Tu …s bien parlé de moi, ô Pierre!" Et pour bien parler du Maître, il …ait composer ses sermons à ses pieds, "car," dit-il, "Notre-Seigneur …t fait comprendre que là mon travail serait béni et facile. J'ai donc …solu de n'écrire un plan qu'après l'avoir médité devant Notre-Seigneur …t l'avoir soumis à son approbation." On comprend alors que sa prédi…on fit du bien aux âmes: elle sortait du cœur même de Jésus.

Ses sermons attirèrent dans la chapelle de la Seyne, où il était supé…ur, de nombreux adorateurs, il en forma une cour d'honneur à Notre-S…neur

Mais ses devoirs de religieux éducateur, pour saints qu'ils fussent, …pêchaient de donner pleine satisfaction au besoin pressant qui le …ntait de se consacrer uniquement au service de l'Eucharistie. B…ntôt il ne fut plus libre: en janvier 1851, Marie lui dit à Fourvières qu'elle comptait sur lui pour fonder un Corps religieux exclusivement …ué à Notre-Seigneur Eucharistie. Quelque temps après, dans un …ien intime avec Jésus Sacramentel, ce bon Maître lui demanda …rifice de sa vocation. Il répondit oui. Et une fois sa décision

prise, on l'entendit s'écrier dans son langage énergique: " Rien ne m'a rêtera, dussé-je manger des pierres et mourir à l'hôpital." Et afin q son œuvre fût fondée uniquement sur le surnaturel, il supplia le Se gneur de l'accomplir sans consolations humaines. Il nous dit lui-mêm qu'il a été pleinement exaucé.

Après de grandes épreuves et des sacrifices déchirants, le P Eymard, pour répondre à la volonté de Dieu manifestée par le So verain Pontife Pie IX, auquel il avait fait soumettre son projet d fondation et qui avait répondu: " Cette pensée vient de Dieu, j'en convaincu; l'Église a besoin de cela, qu'on prenne tous les moyens p faire connaître la divine Eucharistie," dit adieu, le deuil dans l'âm sa famille religieuse et se livra avec un élan généreux à la fonda de la Congrégation du Très Saint-Sacrement.

Chargé par l'Eglise de propager le règne du Christ Eucharistiqu Père Eymard voulut affirmer les droits royaux de Notre-Seigneur e plaçant non pas sur un autel, mais sur un trône surmonté d'une ronne et d'un manteau royal. C'est au Très Saint-Sacrement solen lement exposé qu'il paiera nuit et jour, ainsi que ses religieux, son tr d'hommages. " Votre devoir," dit-il à ses enfants, " est d'ento toujours l'Eucharistie, si elle venait à nous manquer nous n'aurions p de raison d'être." Et pour rendre plus faciles et plus fructueuses à la les longues séances qu'ils font au pied de l'Ostensoir, le Père Ey leur donna cette belle méthode d'oraison sous le nom " des quatre du sacrifice." " Une heure," dit-il, " ainsi employée ne dure q instant, et tout étonné d'avoir si tôt à quitter le prie-Dieu, on song moment heureux qui y ramènera." Comme ces paroles tradui parfaitement les sentiments intimes de notre Vénérable Fonda Oui, son bonheur à lui c'était de se retrouver avec Jésus dans le tuaire On le voyait au respect avec lequel il se tenait au prie-Di y avait dans son attitude, tout son extérieur, quelque chose extr naire, si bien que les fidèles se tenaient au courant de ses heur garde afin de venir l'admirer et copier de loin cet ange adorateu une chair mortelle.

Mais se dévouer, se donner lui-même à l'Eucharistie, ce n'éta assez pour ce cœur consumé d'amour: le zèle est le premier fruit charité. Il va se manifester merveilleusement dans la vie de notr nérable

II Les Œuvres

Ce sont d'abord des collaborateurs qu'il sollicite du Cœur Sa Jésus. Il écrit en 1859: " Oh! priez donc pour de bonnes vocation pieds du bon Maître: c'est un don que l'on n'apprécie pas, un que l'on ne connaît pas." Il veut ensuite multiplier les Céna Notre-Seigneur lui donne la consolation d'en ouvrir dans plusieurs de France et deux à Bruxelles.

Parallèlement à sa Congrégation, il en fonda une autre p

femmes qu'il appela lui-même du beau nom de "*Congrégation des Servantes du Très Saint-Sacrement*" et dont la fin est, moins l'apostolat, la même que celle des Pères du Très Saint-Sacrement. Certaines âmes privilégiées qu'il avait dirigées avec autant de sagesse que de piété, alors qu'il était Mariste, devinrent entre ses mains les pierres fondamentales de sa nouvelle fondation. Elles étaient solides et donnaient au Père Eymard les plus belles espérances, qu'elles surent d'ailleurs réaliser parfaitement. "Dieu se prépare," écrivait-il, le 5 août 1859, une sainte famille, et je ne serais pas étonné qu'elle devint aussi grande un jour que les grands corps religieux qui ont donné au ciel tant de saintes âmes."

Cependant, "le tison incendiaire," comme le Père Eymard se plaisait à appeler l'Eucharistie, embrasait toujours plus son âme. Ce n'était pas seulement quelques personnes qu'il voulait gagner à Notre-Seigneur, c'était le monde entier.

Plein de confiance en Celui qui peut tout malgré la faiblesse de l'instrument dont il se sert, le Père Eymard entreprit et mena à bonne fin les œuvres les plus variées et les plus fécondes, ayant toujours en vue le but suprême de sa vie: la glorification du Christ Eucharistique. Les douze ans qu'il a survécu à la fondation de son Institut ont été passés dans un travail incessant et ont produit des résultats superbes.

C'était son ambition, toujours réalisée d'ailleurs, d'attirer auprès des trônes eucharistiques qu'il élevait toute une phalange d'adorateurs qui pris dans les divers rangs de la société venaient à toutes les heures du jour rendre leurs hommages à Notre-Seigneur en union avec ses religieux. C'est ainsi que l'Agrégation eucharistique se trouva à naître presque en même temps que sa Congrégation.

Chaque fois qu'un nouveau cénacle s'ouvrait, sa parole vibrante d'amour pour Notre-Seigneur lui faisait trouver sans difficulté un groupe d'âmes généreuses qui s'engageaient à composer une garde d'honneur au Roi du Sacrement. L'Agrégation, qui n'avait d'abord existé que dans nos églises, se répandit ensuite graduellement en France et dans toutes les parties du monde; et à l'heure actuelle, c'est par centaines de mille qu'il faut compter ses membres. Depuis le 8 mai 1897, par un rescrit de Léon XIII, l'Agrégation a été élevée au rang d'archiconfrérie, dont le centre principal est à notre maison de Saint-Claude, à Rome. Elle a été enrichie d'indulgences précieuses par les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII, tant pour récompenser ses membres de leur service d'amour aux pieds de Notre-Seigneur, que pour les engager à être fidèles.

Notre Vénérable Père eut bien vite reconnu dans la famille laïque d'adorateurs qu'il avait formée des âmes d'élite aspirant dans le monde où les retenaient leur position ou leurs devoirs à la pratique de la plus haute perfection. Il tourna vers eux son attention bienveillante, les organisa en société. C'est ainsi que se forma le *Tiers-Ordre du Très Saint-Sacrement*, connu aussi sous le nom de *Fraternité Eucharistique* qui fut approuvé à Rome le 8 mai 1897. Les faveurs spirituelles offertes à ses membres sont fort nombreuses.

C'est pour lui surtout que le Père Eymard composa son magnifiq Directoire des Agrégés, où il trace de main de maître les règles les plu sages pour la direction de leur conduite dans le monde et pour l'orie tation de leur vie vers l'Eucharistie. C'est là aussi qu'il donne instructions les plus précises et les plus pressantes au sujet de la co munion et qu'il indique les moyens les meilleurs pour tirer le plus gra fruit de cet ac[illegible]ssentiel de la vie chrétienne. Il voulait que la Saint Communion fu[illegible] pivot de la vie des Agrégés du Très Saint-Sacreme

Il n'ente[illegible] pas cependant que les âmes reçussent tout de Notr Seigneur s[illegible] songer à le payer d'un peu de retour, et c'est afin de le permettre d'acquitter dans une mesure leur dette de reconnaissance q fonda l'œuvre dite des *Semaines Eucharistiques* ou du Luminaire et Fleurs, pour l'ornementation du trône de l'Exposition. Le Père Eym désirait que tout fut beau, riche et somptueux autour de l'Ostensoi ne voulait que des cierges de cire et des fleurs naturelles sur l'autel; ma tout cela coûtait cher et il était pauvre. Il fit alors appel à ceux q Notre-Seigneur avait comblés de ses faveurs célestes, à ceux qu'il ava nourris de sa chair et de son sang, et il leur dit: " A ce Dieu qui s'es montré si libéral envers vous, prouvez votre générosité." Il fut entend car jamais il ne manqua de l'argent nécessaire pour pourvoir dignet aux frais du culte eucharistique. Il proposait comme modèle et p tronne aux membres des Semaines Eucharistiques Marie-Madeleine do l'intelligente prodigalité fut si hautement louée par le Maître: " *Bon opus operata est in me...*" Le Souverain Pontife Léon XIII a da bénir et approuver cette œuvre, à laquelle se rattache celle des Ouvr eucharistiques, dont la fin est d'augmenter et de renouveler les or ments et les linges d'autel.

Ce m'est un doux devoir aujourd'hui de reconnaître que ces d œuvres ont pris dans ce pays une extension et une vigueur bien dign de la foi qui anime mes chers compatriotes.

Mais notre Vénérable Père ne pouvait ignorer qu'il est des t vivants que Notre-Seigneur préfère aux superbes expositions d' et de marbre qu'on peut lui élever: ce sont les cœurs des petits et c'est pour lui en préparer, là surtout où il semblait qu'il ne s'en trouver, que l'*Œuvre de la Première Communion des adultes* fut in gurée. Dans Paris surtout, le nombre de ces pauvres petits malheu qui échappent à toute instruction religieuse est très considérable. s'il ne se rencontre des âmes dévouées qui se mettent à leur recher les groupent et leur apprennent à connaître le bon Dieu, ils grandiss vivent et meurent en païens, quand ils ne vont pas grossir le nomb ceux qui expient leurs crimes dans les fers. Notre Vénérable Pèr un soin tout particulier de ces déshérités de la terre et du ciel. Il p nait plaisir à leur faire lui-même le catéchisme, et quand arrivait le j de la première communion, c'était grande fête dans la maison, le c de notre Père jubilait: il avait élevé de nouveaux trônes à N Seigneur.

Pour ardent pourtant que soit le zèle d'un apôtre, il est nécessaire limité. Afin de centupler ses forces et d'étendre plus loin son ch

d'action, notre Vénérable Père voulut s'associer les prêtres de paroisse, "car," disait-il, "les prêtres, ce sont des multiplicateurs." Il voulut les unir par la prière et certains statuts et les sanctifier par le Très Saint-Sacrement. Il les tourna d'abord vers l'Eucharistie leur rappelant que "leur premier devoir était celui de l'adoration personnelle et qu'ils devaient assurer par la prière le succès de leur ministère, désirant qu'ils descendissent ensuite de l'Eucharistie vers les peuples, comme Moïse du Sinaï, comme les apôtres du Cénacle, pleins de feu pour annoncer la parole de Dieu et procurer sa gloire." L'Œuvre des Prêtres Adorateurs, qui a pris naissance dans l'amour intense de notre Père pour Notre-Seigneur et ses frères dans le sacerdoce, a été béni de Dieu au delà de toute espérance et elle compte aujourd'hui à peu près 100,000 membres dispersés dans le monde entier. Louée hautement par les Souverains Pontifes, approuvée solennellement par eux, jouissant de privilèges nombreux et assurant à ses membres de riches indulgences, *l'Œuvre des Prêtres-Adorateurs* est sûrement appelée à jouer un rôle prépondérant dans la sanctification du clergé.

Son estime pour les prêtres le porta encore à s'occuper de ceux qui avaient d'abord fléchi dans la voie du devoir, et il voulait leur ménager des sanatoriums spirituels où leur vertu alanguie fut ranimée. Ce qu'il ne put réaliser, ses fils l'ont fait, et une de ces maisons existe actuellement, non sans grand profit pour ceux qui l'habitent.

Davantage, il pensa aux vétérans du sacerdoce. Ces preux qui ont blanchi dans les combats du Seigneur attendrissaient son cœur si bon, et pour eux il voulait ouvrir des maisons de retraite. "Là," disait-il, "ils pourraient faire une halte avant le grand voyage et se préparer plus saintement à paraître devant leur juge."

C'est un doux espoir pour nous de penser qu'un jour nous pourrons donner suite aux vœux de notre Vénérable Fondateur et grouper autour de l'Hostie ceux qui ont puisé en elle pendant de longues années les grâces nombreuses de leur sacerdoce.

Après la fondation de ses deux Congrégations, l'établissement de ses diverses œuvres dont je viens de parler et les longues heures d'adoration aux pieds du Maître, on pourrait croire que tous les moments de la vie de notre Vénérable Père fussent absolument remplis; il n'en était rien et son zèle aussi fort qu'industrieux lui faisait trouver le temps de se livrer à de nombreuses prédications. Inutile de dire que la Sainte Eucharistie faisait le thème habituel de ses instructions. "Il tirait de son trésor sacré des choses anciennes et nouvelles." Notre Vénérable Père, après avoir redit avec cette manière originale qui le caractérisait les belles choses que les Docteurs et les Pères ont proclamées de la Sainte Eucharistie, a eu sur ce sacrement divin des aperçus nouveaux et des intuitions profondes, que j'appellerai surnaturels.

Permettez que je vous rappelle un souvenir personnel. J'étais à Paris, tout jeune prêtre encore. J'accompagnais notre vénéré Père Estnières, de regretté mémoire, à Notre-Dame, où il allait prononcer un sermon. Dans la sacristie, nous rencontrâmes le Père Monsabré, si

connu par ses magnifiques conférences. L'illustre dominicain, qui venait de donner alors son magistral carême sur la Sainte Eucharistie, dit à notre Père Tesnières, avec une grande humilité: "Père, l'inspiration de mon Carême, je l'ai puisée dans le Père Eymard." Cette parole suffit à prouver que notre Vénérable Fondateur, qui n'avait certes pas la valeur oratoire du célèbre Frère Prêcheur, possédait cependant une science personnelle de l'Eucharistie que les plus grands talents pouvaient lui envier. Mais si ses pensées étaient assez profondes pour séduire les plus belles intelligences, elles étaient pourtant assez claires pour être comprises et goûtées des simples fidèles: semblables à la doctrine évangélique, elles semblaient s'adresser à toutes les classes de la société. Et de fait, les enseignements du Vénérable Père Eymard sur la Sainte Eucharistie ont été comme une révélation pour toutes les âmes croyantes. Le jour où les quatre petits volumes de notre Vénérable Père intitulés "La Divine Eucharistie," ont pénétré dans les couvents, les communautés religieuses ont vu leur ferveur se renouveler et s'accroître vis-à-vis du Dieu du Sacrement. Et la multitude des fidèles a puisé dans les affirmations hardies et les élans d'amour véhément des écrits du Vénérable une connaissance éclairée du dogme eucharistique et un attrait puissant vers le Dieu caché de nos autels. Le fait que les œuvres du Père Eymard ont été traduites en toutes les langues de l'Europe et ont été répandues par centaines de mille, dit mieux que tout le reste qu'elles répondaient parfaitement aux besoins actuels des âmes. Je ne crois pas téméraire d'affirmer que Dieu l'assistait tout particulièrement dans ses instructions. Il lui arriva une fois de lire le résumé d'un sermon donné la veille: "Qui donc a pu dire de si belles choses," demanda-t-il avec naïveté? — "C'est votre instruction d'hier." — "Je ne m'en serais pas douté." Cela nous fait comprendre comment plus de cinquante ans à l'avance on trouve dans ses écrits, qui ne sont autres que des notes de sermon qu'il ne destinait nullement à la publicité, cette doctrine admirable sur la Sainte Communion que livre actuellement au monde dans des décrets immortels l'illustre Pie X glorieusement régnant. Le Père Eymard a traité le plus sublime des mystères avec une compétence de théologien consommé. C'est ce que prouve le verdict "*de tuto*" de la Congrégation des Rites sur les écrits de notre Vénérable Fondateur, dans le procès d'introduction de sa cause de béatification.

Cette *sûreté de doctrine* qui le caractérisait, il voulait la trouver dans sa famille religieuse: "Apprenez, travaillez le Saint-Sacrement," disait-il à ses fils spirituels, "c'est une mine à exploiter; sachez votre métier. Que vos heures d'adoration portent leurs fruits. Si quelqu'un connaît mieux l'Eucharistie que nous, cédons-lui notre prie-Dieu, nous ne sommes pas dignes de la place que nous y tenons."

La bouche éloquente du Père Eymard allait se clore. Il avait élevé presque sans s'en douter un magnifique monument à la gloire de l'Eucharistie, il n'avait plus qu'un ornement à y ajouter pour le compléter: il l'y mit, ce fut l'un des plus beaux. En mai 1868, trois mois avant sa mort, terminant une chaleureuse allocution sur nos devoirs envers la Sainte Vierge, notre Vénérable Père s'écriait: "Eh bien, nous hon-

rerons Marie, sous le vocable de *Notre-Dame du Très Saint-Sacrement*. Oui, disons avec confiance, disons avec amour: Notre-Dame du Très Saint-Sacrement, mère et modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous." Le Père descendit de chaire radieux, ému, débordant d'allégresse; non seulement il avait payé à Marie, qui l'avait donné à Jésus, un tribut de reconnaissance en lui décernant un de ses plus beaux titres, que l'Eglise, vous le savez, vient de reconnaitre authentiquement et d'enrichir d'une indulgence de 300 jours, mais il avait encore trouvé un nouveau moyen de glorifier l'Eucharistie en donnant à ses adorateurs une Mère dévouée et éclairée pour les former à leurs sublimes fonctions, et en leur offrant un modèle accompli des dispositions et des vertus qu'ils doivent apporter dans leur service eucharistique.

De plus en plus, le culte et l'amour de Notre-Dame du Très Saint-Sacrement se propage. Elle a maintenant son sanctuaire dans la Ville éternelle. Et en Europe ainsi qu'en Amérique on est heureux de trouver des autels qui lui sont consacrés et où on la voit dans l'attitude de la foi la plus respectueuse, tenant son divin Fils qui offre au monde le Pain de la vie éternelle et le calice du salut perpétuel.

Vœux :

En terminant, permettez que j'emette un double vœu : — le premier c'est que la Sainte Eglise accorde bientôt les honneurs de la béatification au fervent adorateur et à l'apôtre zele de l'Eucharistie, le Vénérable Pierre Julien Eymard : — qu'ensuite elle nous permette d'associer Marie au Christ Sacramentel, en louant publiquement Notre-Dame du Très Saint-Sacrement dans un office liturgique qui prendra place dans le cycle régulier des fêtes mariales.

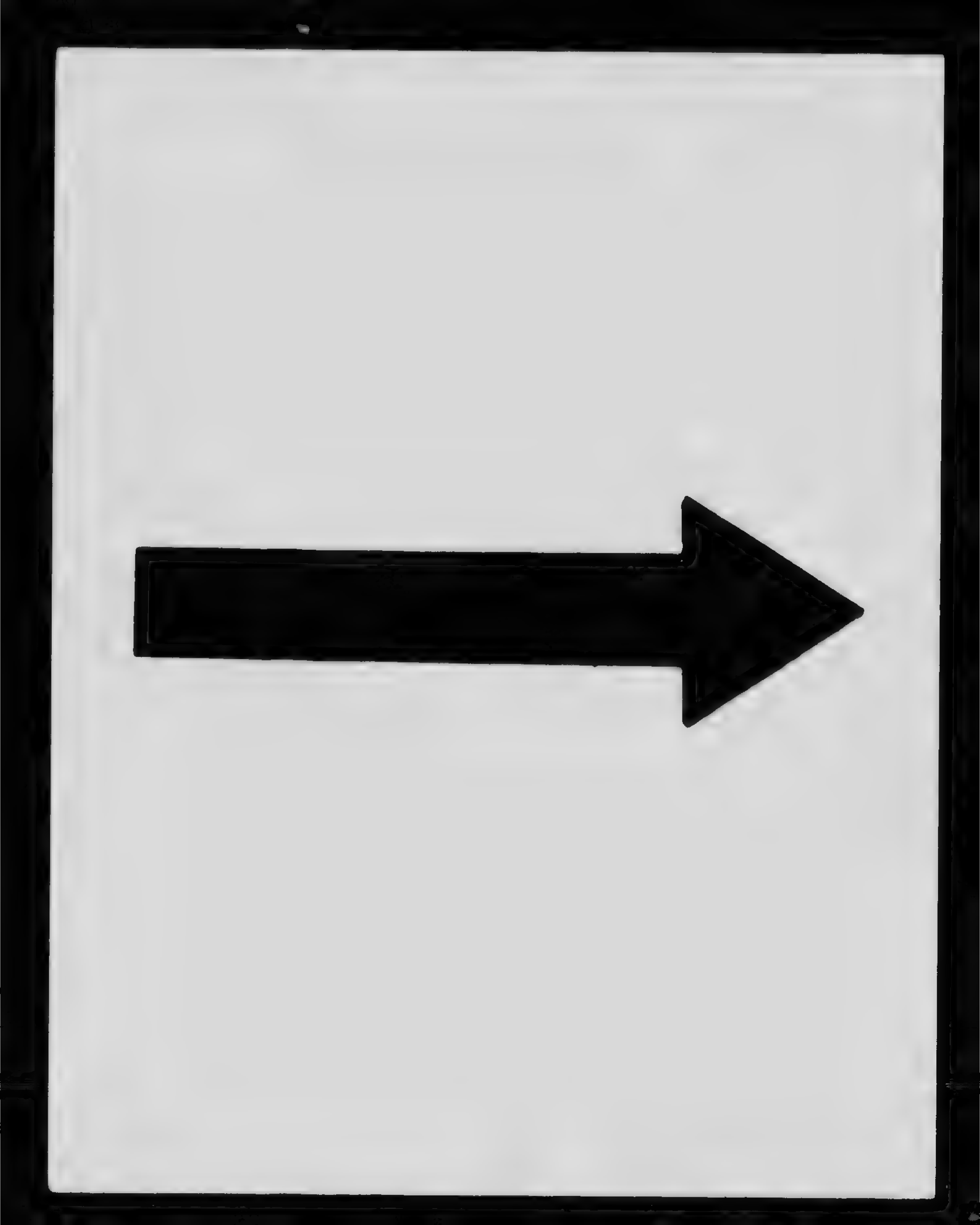
M. l'abbé *Bouquerel* traite ensuite la question de la *Réparation eucharistique :*

"LES ŒUVRES DE REPARATION EUCHARISTIQUE"

Le grand Réparateur, le Réparateur universel est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Par le sacrifice du Calvaire, Il a racheté le monde en réparant les ravages causés par le péché dans l'humanité et en donnant une satisfaction d'une valeur infinie à la justine divine.

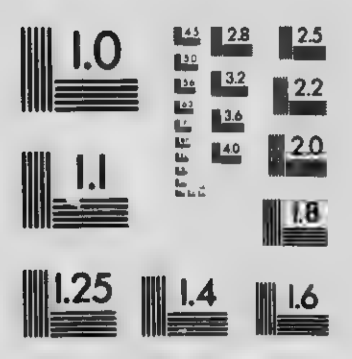
Après Jésus, nous trouvons Marie son auguste Mère, co-rédemptrice, et par conséquent co-réparatrice pour les péchés des hommes.

Les apôtres, les disciples, témoins de la vie et de la mort du Sauveur ont participé à sa réparation par le martyre.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







Pendant longtemps, un sang réparateur a coulé dans l'Eglise et s'est uni au sang de Jésus immolé sur les autels.

La paix étant venue, la réparation s'est faite par la pénitence au désert, par la louange perpétuelle dans les cloitres, et tout le long des siècles par un apostolat aussi inlassable que fécond. Et toutes ces réparations étaient intimement liées à l'Eucharistie puisque l'Eucharistie donnait aux réparateurs, force, courage, amour.

En 1264, sur les instances de sainte Julienne de Cornillon, la *Fête-Dieu* est instituée par Urbain IV ; en 1311, le concile de Vienne impose cette fête à toute l'Eglise. Alors commence réellement, avec la louange, la réparation officielle *eucharistique*. Viennent les processions avec toute la variété que leur donne en chaque pays l'ingéniosité d'une foi vive et expressive. Jésus dans son sacrement est adoré, et fêté, et vengé des blasphème de l'incrédulité. C'est bien une réparation eucharistique.

En 1534, à la demande du P. Joseph Ferni, capucin, saint Charles Borromée institue à Milan les prières des *Quarante-Heures*, en l'honneur des quarante heures que le corps de Notre-Seigneur demeura dans le tombeau. Saint Philippe de Néri les introduisit à Rome en 1548.

Il n'est pas certain que l'exposition du Très Saint-Sacrement se prolongeât durant tout le temps des prières des Quarante-Heures, il est même probable qu'elle n'avait lieu qu'à la fin de ces exercices qui se terminaient ordinairement par la procession du Très Saint-Sacrement. Ces prières cependant étaient bien eucharistiques puisqu'elles se faisaient au pied du tabernacle.

Peu à peu, tandis que cette dévotion s'étendait aux autres églises de Rome, l'usage s'établit d'exposer le Saint-Sacrement tout le temps des exercices. Ils furent ainsi approuvés par le pape Clément XI dans sa Bulle du 21 janvier 1705. (Une âme eucharistique, note p. 78).

Mais la vraie charte de toutes les œuvres d'adoration et de réparation eucharistiques est la Bulle *Graves de Communi* publiée par Clément VIII, en 1592.

On lit dans cette Bulle : " Les tristes et longues calamités attirées sur le monde chrétien par nos péchés et qui vont chaque jour en s'aggravant ne cessent d'émouvoir notre sollicitude pastorale qui doit s'étendre à toute l'Eglise. Nous ressentons, certes, une vive douleur à la vue des maux présents, et à la perspective de ceux qui nous menacent. Mais notre cœur et nos entrailles paternels sont surtout transpercés par l'état affligeant du noble et autrefois si florissant royaume de France qui, depuis tant d'années est bouleversé de fond en comble et accablé des maux les plus cruels.... Aussi, nous souvenant de la parole de Dieu, qui se lit dans le saint Prophète : " Invoque-moi, dit-il, au jour de la tribulation, je te délivrerai et tu m'honoreras," nous avons résolu, pour apaiser le Seigneur, pour détourner sa colère, de dessus son peuple, et obtenir le secours dont nous avons besoin en ces temps difficiles d'instituer en cette ville sainte des exercices publics de prières perpétuelles, de manière que le jour et la nuit, à quelque heure que ce soit, et durant tout le cours de l'année la prière ne cesse de s'élever en la présence de Dieu.... Priez pour la sainte Eglise catholique, afin que les erreurs se dissipent et que la vérité, dans l'unité de la foi, se propage par toute la

terre... Priez pour la paix et l'union des rois et des chrétiens, priez pour le malheureux royaume de France. Que Celui qui domine tous les royaumes et à la volonté de qui rien ne résiste, rende au royaume très chrétien qui a si bien mérité de l'Eglise, son antique piété et sa tranquillité d'autrefois." Dieu exauça ces prières, agréa ces réparations, l'avènement de Henri IV rendit la paix à l'Eglise de France, et quelques années plus tard, en 1603, de la France pacifiée partit Champlain pour fonder la ville de Québec.

Les œuvres de réparation eucharistique peuvent se diviser en trois branches: Celles qui ont rapport à la sainte Messe, celles qui se rapportent à la sainte Communion, et les œuvres d'Adoration. Quelques-unes ont pour objet la réparation des blasphèmes, des crimes des Sociétés secrètes, des sacrilèges, mais elles sont eucharistiques dans leurs moyens: messes célébrées ou entendues, communions, adorations. Cette variété de buts, de moyens et de sujets n'empêchent donc pas ces œuvres d'appartenir à la grande famille des œuvres de réparation eucharistique.

On pourrait encore diviser ces œuvres en tenant compte du milieu où elles se développent: les unes en effet ont les cloîtres pour théâtre, les autres sont proposées aux fidèles des paroisses.

Il nous a paru préférable de les mentionner dans l'ordre chronologique de leur apparition pour mieux faire ressortir l'appel incessant du Cœur de Jésus à la réparation.

Il faut en effet remarquer qu'à la racine d'à peu près toutes ces œuvres se rencontre une âme vivement impressionnée par une idée. Quelle est la nature de cette idée? Est-ce une inspiration du Ciel? Est-ce simplement la résultante, toujours surnaturelle d'une intelligence vivement éclairée par la foi et d'un cœur épris d'un ardent amour?

Vers la fin du dix-septième siècle, Notre-Seigneur s'adressant à la Bienheureuse Marguerite-Marie, lui demanda explicitement et en des termes pressants des réparations et des amendes honorables. Les sollicitations du Cœur de Jésus n'ont point cessé de se faire entendre, et ont suscité des œuvres de réparation qui se sont surtout développées et multipliées au siècle dernier.

Ce sont là des faits et des faits très intéressants en eux-mêmes. Mais quand on remonte à la source de ces fleuves de la vie réparatrice, on trouve toujours une âme profondément mortifiée comme les saints, humble comme les saints, ardente au dévouement et à l'immolation comme les saints, on ne peut s'empêcher de conclure tout en réservant le jugement de l'Eglise: Le doigt de Dieu est là. (1)

L'adoration réparatrice fut d'abord établie dans les paroisses, mais cette pratique était trop belle pour rester l'apanage des personnes vivant dans le monde. Sans doute il y a dans le monde de belles âmes réparatrices et nombre de chrétiens aux jours d'adoration mettent leur cœur

---

(1) Si l'on veut se faire une idée des manifestations surnaturelles de Dieu sur les œuvres eucharistiques, on doit lire un ouvrage récemment publié chez Oudier, à Paris, sous le titre: Sœur Marguerite Marie Doens, moniale bénédictine. Il est écrit par un témoin oculaire avec une documentation d'une précision parfaite.

en harmonie avec le Cœur de Jésus. Mais Jésus voulait des âmes exclusivement vouées à l'adoration réparatrice. Il les eut.

LES SŒURS DU SAINT-SACREMENT

Au XVIIème siècle nous trouvons, dit le P. Potton, dominicain, deux ordres religieux de femmes ayant l'adoration perpétuelle: le premier est celui des *Sœurs du Saint-Sacrement*, fondé par le P. Antoine Le Quien, le second est celui des *Bénédictines Adoratrices*.

Ce fut le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, 1634, que le Père Antoine s'offrit à Notre-Seigneur pour mener à bonne fin le projet qu'il avait conçu dès son noviciat, mais il ne commença qu'en 1639, à Marseille, son *Grand Œuvre*, comme il se plaisait à l'appeler. La Sœur Anne Négrel en fut la première supérieure. L'Ordre ne fut établi canoniquement qu'en 1656 par l'évêque de Marseille, et en 1680 par le Pape Innocent XI.

Le premier aussi, le P. Antoine conçut l'idée d'établir dans l'Eglise une association de prêtres séculiers qu'il appellerait *Prêtres du Saint-Sacrement*.

Deux siècles plus tard cette idée fut réalisée par le Vénérable Père Eymard.

Le monastère des Sacramentines de Bolène eut l'honneur en 1794 de fournir 13 victimes parmi les 32 martyres d'Orange.

Le P. Antoine avait établi également pour les personnes du monde un Tiers-Ordre du Saint-Sacrement.

Les Sacramentines ont encore aujourd'hui en France cinq maisons.

Celle de Bernai, en Normandie, a été brutalement fermée il y a sept ans, et les religieuses qui la composaient, exilées en Angleterre, cherchent en ce moment un nouveau champ d'action en pays catholique pour y travailler à la gloire du Très Saint-Sacrement.

LES BENEDICTINES DU TRES SAINT-SACREMENT

Pendant les premières années du règne de Louis XIV, la régente, Anne d'Autriche, frappée des désordres qui désolaient le royaume, fit consulter un prêtre de la communauté de Saint-Sulpice sur l'œuvre qui lui paraissait la plus propre à fléchir la colère de Dieu. Ce prêtre, touché de la continuelle profanation des églises, et surtout du Saint-Sacrement, occasionnée par les guerres, proposa l'établissement d'une maison religieuse consacrée spécialement à la réparation des outrages faits à ce divin mystère. Ce fut l'origine des Dames Bénédictines du Très Saint-Sacrement instituées par la vénérable Catherine de Bar, en religion Sœur Mechtilde du Très Saint-Sacrement, dont la première maison date du 12 mars 1654.

Sœur Mechtilde mourut à 83 ans, en odeur de sainteté, le 6 avril 1698, après avoir établi sept couvents de l'adoration perpétuelle. Beaucoup de communautés religieuses imitèrent les Bénédictines, et dans plusieurs

villes se fondèrent des associations pour adorer, au moins le jour, sans interruption Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement. (L'œuvre de l'exposition et de l'adoration nocturne. Introduction.)

De la France cette Adoration perpétuelle s'étendit à l'Espagne, au Portugal, en Allemagne. Il en existe encore deux maisons à Paris et une quinzaine à l'étranger.

CONGREGATION DES SACRES-CŒURS DE JESUS ET DE MARIE

Une nouvelle œuvre d'adoration réparatrice naquit à Paris dans la nuit de Noël 1800. Un jeune prêtre, l'abbé Coudrin avait eu pendant les plus mauvais jours de la Terreur l'impression qu'il fonderait une œuvre de missionnaires hommes et femmes. Il les avait vus habillés de blanc se dispersant par le monde pour y prêcher Jésus-Christ.

Une jeune fille, Mlle Aymer de la Chevallerie, échappée comme par miracle au couperet de la guillotine après six mois de détention, était entrée dans une association du Sacré-Cœur qui se formait pour réparer les horribles forfaits de la Révolution. L'abbé Coudrin et Mlle Aymer se rencontrèrent au pied du tabernacle, se communiquèrent leurs idées et réunirent leurs efforts pour fonder, près du cimetière où gisaient sous un linceul de chaux 1300 victimes exécutées à la Barrière du Trône, une double communauté vouée à l'apostolat et à la réparation eucharistique. Ce fut l'origine de la communauté des Picpusiens et de la Congrégation des Dames de l'Adoration Perpétuelle et des Sacrés-Cœurs.

Une association extérieure à l'usage des gens du monde leur est annexée et unit un grand nombre d'âmes aux ferventes adorations qu'elles font elles-mêmes dans les nombreuses maisons qu'elles possèdent et en Europe et dans les Missions.

A ROME

En 1804, Catherine Sardini, supérieure des Franciscaines d'Ischia en Toscane, établit à Rome, le couvent de Ste-Anne des Quatre-Fontaines et, avec l'approbation de Pie VII y commença, en 1807, l'adoration solennelle du Très Saint-Sacrement. Dispersées lors de l'occupation française, ces religieuses ne tardèrent pas à se réunir et à reprendre leur œuvre de réparation.

L'ADORATION NOCTURNE

L'Œuvre de l'Adoration Nocturne de Rome, telle qu'elle existe encore aujourd'hui, commença en 1810, inspirée par les cruelles épreuves que subissait l'Eglise. Le Vicaire de Jésus-Christ gémissait dans la captivité, la Ville Eternelle, privée de son Pontife, était dans la désolation. Dieu mit alors au cœur d'un saint prêtre la pensée de réunir quelques hommes pour aller pendant la nuit prolonger la prière dans les sanc-

tuaires où se faisait l'exposition des Quarante-Heures. En très peu de temps l'Adoration Nocturne gagnant de sanctuaire en sanctuaire, se généralisa dans toute la ville. (1)

CHEZ LES CARMELITES

Les Carmélites ont une vie essentiellement réparatrice. Or, en 1810 vivait au Carmel de Poitiers, une religieuse fervente nommée Sœur Marie Adélaïde. Saisie d'un saint zèle, elle inspira à l'abbé Soyer, alors vicaire général, deux écrits: l'un intitulé "Avertissement au peuple français"; l'autre, "Réparation inspirée pour apaiser la colère de Dieu." On y proclamait hautement que les blasphèmes attiraient la colère de Dieu sur la France et on y proposait des supplications réparatrices. Or, Mgr Soyer devenu évêque de Luçon, disait de la Carmélite qui lui avait inspiré ces appels, et il était une âme d'élite à laquelle Notre-Seigneur s'était intimement communiqué: "Cette admirable Carmélite était la personne la plus mortifiée, la plus humble et la plus sainte que j'aie jamais rencontrée."

Ce fut aussi une Carmélite de Tours, Sœur St-Pierre, qui plus tard pressa M. Dupont avec tant d'instances d'établir en cette ville une œuvre de réparation.

PAULINE MARIE JARICOT

En 1826, Pauline-Marie Jaricot de Lyon, Fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire vivant avait, elle aussi, malgré les apparences pacifiques de cette période de notre histoire, l'intuition très vive de la nécessité de la réparation pour détourner des désastres qui se préparaient dans l'ombre.

Elle pratiqua elle-même l'adoration réparatrice, et s'adjoignit de pieuses jeunes filles qui entrèrent dans ses vues et s'unirent à ses supplications, et à ses sacrifices.

MARIE EUSTELLE

Un peu plus tard, une pieuse et sainte enfant, Marie Eustelle de Saint-Palais près de Saintes, en Charente-Inférieure, écrivait des pages vécues et sublimes sur l'amour de Jésus au Saint-Sacrement et sur la réparation et sur l'esprit de victime. Elle mourut en 1842, mais ses écrits enflammèrent les âmes.

MME LE VAVASSEUR

En 1841, pendant une mission donnée à Moyencourt dans les Landes, un des prédicateurs, le P. Girard, fut abordé par une dame qui lui parla avec feu de l'adoration perpétuelle.

---

(1) L'œuvre de l'ex. et de l'ad.

Quelque temps auparavant, se trouvant en prières aux pieds d'une statue de la sainte Vierge dans le parc de son château de Coutenz, elle avait eu l'inspiration de solliciter l'établissement de cette œuvre en France. Cette dame se nommait Mme Le Vavasseur. Depuis son enfance elle pratiquait la communion quotidienne. A 17 ans, elle avait fait graver dans un anneau qu'elle passa à son doigt ces mots: "J'aime Jésus."

Je n'ai jamais pensé, disait-elle, à entrer en religion, parce que la communion quotidienne y est souvent difficile, souvent impossible. Je me suis mariée parce que je pouvais dès lors aller à l'église sans être accompagnée et quand je voulais. Je me suis mariée à mon Edmond, parce qu'il allait à la messe tous les jours.

Le P. Girard, sachant que cette dame était très connue dans les œuvres de charité à Paris, lui conseilla de faire une démarche auprès de Mgr Affre. L'Archevêque l'écouta. Ce fut tout, et malgré ses instances souvent réitérées, l'œuvre ne se fit pas.

Frappé d'une balle en 1848, et sur le point d'expirer, Mgr A s'adressa à son vicaire général M. Jacquemet, plus tard évêque de Nantes: "Dites à Mme Le Vavasseur que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour le Saint-Sacrement. Mon ami, la vie est peu de chose... Aidez-moi à aimer la Sainte Eucharistie. Que je voudrais l'aimer comme elle le mérite." (Une âme eucharistique, p. 76.)

LE SAINT HOMME DE TOURS

En 1843, M. Dupont, le "saint homme de Tours," provoqua l'organisation d'une pieuse ligue pour obtenir, par l'intercession de saint Louis, "la destruction des ennemis de Dieu" en les convertissant et en faisant échouer leurs projets. Elle consistait en une quarantaine de prières qui commençait le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Carmel, et se terminait le 25 août, en la fête de saint Louis.

En cette même année 1843, le Souverain Pontife Grégoire XVI publia un Bref pour l'érection de pieuses confréries ayant pour but la réparation des blasphèmes contre le Saint Nom de Dieu, sous le patronage de saint Louis, roi de France.

Mais revenons à Paris.

Un ami de la famille Le Vavasseur, M. Hamelin, curé de l'abbaye aux Bois, est le premier qui dès 1844, à l'instigation de Mme Le Vavasseur, avait offert son église pour y faire une journée d'adoration réparatrice avec exposition solennelle du Très Saint-Sacrement. Elle eut lieu le premier vendredi de mars. Quelques autres paroisses suivirent cet exemple, mais ce ne furent que des essais timides, sans organisation régulière et bornés à l'adoration du jour. (*Ib.*)

L'IDEE DE VICTIME

Un Père de la Compagnie de Jésus, le P. Calage, qui fut le directeur de Mlle Dhuil Martini dont nous parlerons plus bas, affirme que dès

1846, plusieurs personnes de Marseille qu'il dirigeait, avaient l'attrait de s'offrir en victimes, et que l'une d'elles avait eu l'idée de fonder une œuvre de *victimes* eucharistiques.

"Voici vingt ans," lui disait-il un jour, "que des personnes à qui Dieu fait des communications, semblent s'être donné le mot d'ordre pour venir à mon confessionnal. Nous étions loin encore de la voir se réaliser. L'œuvre devait se fonder sur un monceau de victimes."

Et le P. Calage nomma à la fondatrice les âmes qui étaient parties pour le ciel, après s'être offertes pour l'accomplissement des volontés divines. (Vie de la Mère Marie de Jésus.)

L'ADORATION REPARATRICE

L'Association de l'adoration réparatrice, qui a son siège rue d'Ulm à Paris, date de 1848. Théodelinde Dubouché, disait M. de Cabanous au Congrès de Metz, avait une âme ardente, énergique, passionnée pour le bien, toujours conduite par un jugement sûr et un cœur généreux. Deux ans auparavant, en 1846, elle avait eu une première vision. A côté de la sainte Couronne qu'elle était allée visiter à Notre-Dame de Paris, elle vit clairement et à plusieurs reprises une hostie qui semblait se soutenir seule dans l'espace. L'anné suivante, dans une autre vision, le Sauveur déposa sur ses levres deux gouttes de sang qui tombaient de ses lèvres. En 1848, troisième vision. En la fête du Sacré-Cœur, Jésus mit un canal d'or entre son Cœur et celui de sa servante, et lui dit: "Je veux des adorations et des réparations pour apaiser la justice de mon Père, mais toutes ces adorations sont insuffisantes, il me faut une consécration religieuse."

Le 6 août de la même année, huit jeunes personnes se réunissaient autour d'elle pour se consacrer à la réparation. Au bout de trois ans, elles étaient soixante. En 1853, elles furent approuvées par Rome, et quand la fondatrice mourut, en 1855, la congrégation comptait trois maisons. Elle en compte aujourd'hui huit, et autour de chaque maison, des dames agrégées, des adorateurs et des adoratrices viennent réparer avec Jésus victime dans son Sacrement d'amour.

Nous ne nous arrêterons pas à raconter la conversion merveilleuse du juif Hermann Cohen, jeté à genoux par une force invisible au pied du Très Saint-Sacrement ni la part active qu'il prit à la fondation à Paris et à la diffusion de l'Adoration Nocturne.

Cette œuvre de réparation éminemment eucharistique sera l'objet d'un rapport spécial.

ADORATION NOCTURNE ET ŒUVRE SACERDOTALE A LYON

En 1849, s'établit à Lyon, une œuvre de réparation qui prit le nom d'adoration nocturne, mais qui est tout à fait distincte de l'Adoration Nocturne proprement dite.

La pratique principale de cette œuvre est l'heure d'adoration par mois choisie de huit heures du soir à huit heures du matin, mais qui peut se faire, soit à domicile, soit à l'église, ce jour-là ou le dimanche suivant l'adorateur fait la communion réparatrice.

Les mêmes associés offrent une fois par semaine leurs prières et leurs bonnes œuvres pour les prêtres vivants, leurs indulgences pour les prêtres défunts. Ils secondent le prêtre dans ses œuvres, catéchisme, visite des malades, vocations. L'œuvre publie un bulletin trimestriel qui est à sa 55ème année, intitulé "Adoration Nocturne et Œuvre Sacerdotale."

LES VICTIMES DU CŒUR DE JESUS

Vers la même époque, une jeune lyonnaise Mlle Caroline Liéger, avait entendu plusieurs fois dans l'oraison, cette parole: "Sois victime."

Au mois de juillet 1852, Mlle Liéger présenta à l'autorité diocésaine une notice et un règlement sur une association de victimes unies au Sacré-Cœur pour les gens du monde. Le 11 juillet 1853, le cardinal Bonald donna par écrit son approbation à l'œuvre expiatrice. Plusieurs ecclésiastiques éminents, et parmi eux le Curé d'Ars et le Père Eymard encouragèrent cette association naissante. En 1856, elle fut enrichie d'indulgences par Pie IX.

Mais Mlle Liéger, elle aussi avait reçu du ciel l'ordre de fonder une congrégation de *victimes*.

Après avoir surmonté des obstacles humainement insurmontables, elle fonda cette congrégation dans le diocèse de Grenoble.

Elle fut puissamment secondée par le P. Giraud avec lequel elle collabora pour la composition du beau livre que publia ce religieux, sous le titre de "La Vie de Victime dans l'état religieux."

Des tribulations et des souffrances sans nombre, une maladie atroce qui dura quatorze ans, firent de la fondatrice une réelle victime de réparation. Elle mourut en 1882, après avoir prédit sa mort à jour fixe. Elle avait ajouté: "Ah! vous dites que je suis une sainte... vous le verrez à ma mort.... il me semble vous voir toutes en ce moment.... on se hâtera de me cacher tant mon corps sentira mauvais... vous ne serez pas si fières de moi alors..."

Elle avait demandé cette suprême humiliation, Dieu l'exauça le jour de ses obsèques, et elle fut victime jusque dans les bras de la mort.

Ses religieuses, exilées en Belgique, y continuent leur fonction de victimes et d'apôtres de la réparation.

LES RELIGIEUSES DE MARIE ADORATRICE

En 1854, Mme la Baronne d'Hooghvoort, née Emilie d'Oultremont, de la grande et opulente noblesse de Belgique, devenue veuve, quitta sa famille et sa patrie, et vint à Paris pour y exécuter un projet mûrement arrêté dans la prière: la fondation d'une société "d'âmes très pures," ayant pour mission de réparer par la pénitence et l'adoration les

outrages et les sacrilèges de chaque jour contre la sainte Eucharistie, ce serait une réunion permanente d'enfants de Marie, qui, à la place de Mère du Sauveur entoureraient Jésus de respect et de vénération.

Durant une douzaine d'années, e'le mena parallèlement la vie de mère de famille auprès de ses quatre enfants, et celle de fondatrice et supérieure générale auprès de ses religieuses.

Habillée de noir dans sa famille, elle prit soin de l'éducation de ses enfants; habillée de blanc dans sa communauté, elle donna à la Société de Marie réparatrice l'empreinte de sa riche nature élevée par la grâce jusqu'à l'héroïsme des vertus religieuses.

La première maison de cette congrégation fut fondée à Strasbourg en 1856. Lorqu'en 1883 Léon XIII l'approuva définitivement, elle comptait des maisons florissantes en France, en Belgique, en Espagne, à Rome et jusque dans les missions du Maduré. Cette dernière fondation s'est épanouie depuis sous le nom de Sœurs Missionnaires de Marie et forme une nouvelle phalange de vierges vouées à l'apostolat et à l'adoration.

LA COMMUNION REPARATRICE

L'œuvre de la Communion réparatrice a été organisée d'abord à la Visitation de Paray-le-Monial en 1854, par le P. Drevon, S. J. Plus tard, en 1880, elle fut intimement liée à l'Apostolat de la Prière, dont elle constitue le 3ème degré. Le 3ème degré de l'Apostolat de la Prière comprend en [illegible], ceux de ses membres qui, outre l'offrande de leur journée, acceptent encore de faire la communion hebdomadaire ou mensuelle aux intentions indiquées: Consoler le Cœur de Jésus, réparer, et obtenir la conversion des pécheurs.

Cette œuvre s'est organisée de deux façons: 1 Par roulement: sept personnes se partagent les jours d'une semaine, trente personnes se partagent les jours d'un mois. Chacun communie au jour assigné. Sous forme de communion générale, le premier vendredi du mois, par exemple ou le premier dimanche.

En 1897, la Communion réparatrice redevint une association commune qui peut être établie partout avec l'autorisation de l'Ordinaire mais l'Apostolat de la Prière a gardé la permission facultative d'en faire son 3ème degré.

Le nombre des communions réparatrices était, en 1880, de 50,000 par jour; il s'est élevé à 100,000. Aujourd'hui que cette œuvre s'établit indépendamment de son centre d'origine, la statistique est impossible, mais elle est inscrite dans le Cœur de Jésus.

LA DEVOTION AU CŒUR EUCHARISTIQUE

A l'année 1854 remonte aussi la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus. Or, l'archiconfrérie du Cœur Eucharistique établie plus tard en 1893, est encore une œuvre de réparation. "Les outrages dont le Cœur de Jésus est abreuvé sont appelés par l'âme privilégiée qui a donné

l'idée de ce vocable, "la passion actuelle" de Jésus. Cette passion, ajoute-t-elle, est celle dont les chrétiens fervents doivent surtout être préoccupés parce qu'elle s'accomplit tout près d'eux, et que c'est par amour pour eux, pour demeurer avec eux, que Jésus s'y expose. Nous devrions souffrir, réparer pour toutes les profanations en général, et pour chacune en particulier: par exemple pour chaque parcelle d'hostie perdue, accepter toute parole humiliante, tout procédé pénible. Pour les indifférences des bons, supporter les manquements des personnes dont on aurait droit d'attendre de l'affection: pour les communions froides ou mal faites, offrir des communions ferventes, bien préparées, de fréquentes communions spirituelles.

La dévotion au Cœur Eucharistique est donc aussi une œuvre de réparation, mais avec une nuance plus douce: la consolation.

LES FILLES DU CŒUR DE JESUS

Mlle Deluil Martiny naquit en 1841, à Marseille. Après avoir longtemps travaillé comme première zélatrice de la Garde d'honneur, elle s'était sentie appelée à fonder un institut de vierges. Elle en écrivit la constitution en 1869, et en commença l'exécution à Berchem-les-Anvers le 20 juin 1873.

La Mère Marie de Jésus disait dans le plan de son œuvre: "Comme Marie sur le Calvaire, unie au Prêtre éternel, a offert son divin Fils et a renouvelé chaque jour cette offrande par les mains de saint Jean, ainsi, les Filles du Cœur de Jésus offriront Jésus-Hostie, immolé d'autel en autel, et d'heure en heure par toute la terre et unies à tous les prêtres du monde, célébreront de cœur avec eux, une messe perpetuelle, en suivant l'agneau partout où il va, partout où il s'immole. Prêtres avec Marie, les Filles du Sacré-Cœur seront victimes avec elle. En même temps qu'elles offriront la très pure Hostie, elles s'offriront elles-mêmes en sacrifice, elles seront des hosties vivantes, étroitement unies aux dispositions de Jésus et de Marie.

L'Institut fut définitivement [illegible] février 1902. Un quatrième vœu est demandé aux adhérentes [illegible] de rendre un culte particulier au Très Saint-Sacrement de l'Eucharistie en réparation des injures faites au Sacré-Cœur de Jésus [illegible] elles s'offrent continuellement comme victimes.

La fondatrice mourut de mort violente [illegible] lâchement assassinée par un de ses anciens domestiques [illegible] chiste, et cimenta ainsi de son sang son œuvre de réparation [illegible]

LA GARDE D'HON[illegible]

La Garde fut fondée en 1863, derrière les gr[illegible] du monastère de la Visitation de Bourg, au diocèse de Belley.

Vers la fin de cette année, une lettre arrivant [illegible] Visitation D'Annecy, berceau de la Congrégation. "Notre-Seign[illegible] plaint de ce qu'ayant reçu les révélations d[illegible] ployons pas assez de zèle pour en propager le culte [illegible]

En entendant ces paroles, les religieuses se tournèrent du côté d'une jeune sœur, à qui, quatorze ans auparavant sa supérieure avait dit " Dieu vous réserve une grande mission." — A vous, lui dirent-elles, de trouver un moyen nouveau de faire glorifier le Cœur de Jé s.

Quelques semaines se passent. Tout à coup Sœur Marie du Sacré Cœur est vivement saisie par une idée qui s'impose à son attention. Elle voit un cadran, des noms inscrits sur ce cadran et les personnes inscrites se succèdent d'heure en heure pour adorer ce Dieu méconnu et méprisé. Une religieuse dessine le cadran, une a ... point un cœur au centre du cadran, avec, au-dessus, la légende: *Gloire, amour, réparation au Cœur de Jésus.*

Le 13 mars 1863, le cadran était exposé et portait les noms des premiers membres de la Garde d'honneur.

L'objet précis de cette dévotion ... le Cœur de Jésus, blessé visiblement par la lance, et invisiblement par l'oubli, l'ingratitude et les péchés des hommes.

Bientôt après, les rayons de l'œuvre avaient percé les murs du monastère, fidèles, prêtres, évêques, Pie IX, Léon XIII et Pie X sont fiers de monter chaque jour la garde auprès du Cœur blessé du divin Maît...

On s'acquitte de cette garde en esprit sans rien changer à ses occupations, en se tenant, pendant l'heure choisie, uni à Notre-Seigneur dans le Tabernacle.

La Garde d'honneur compte aujourd'hui plusie... millions d'associés.

LA MESSE REPARATRICE

L'œuvre de la Messe réparatrice inspirée, vers l'année 1862 à ... pieuse chrétienne, alors simple ouvrière, mère de famille, et qui plus tard religieuse norbertine, sous le nom de Sœur Rose, a été en archiconfrérie par un Bref du Pape Léon XIII en 1886. Elle a p... b... de réparer, par l'assistance réitérée au saint Sacrifice de la Messe l'outrage que font à Dieu ceux qui, sans motif suffisant, se dispensent de ce devoir les dimanches et fêtes d'obligation.

La pratique essentielle de cette dévotion est donc d'entendre une seconde messe ces jours-là, au lieu et place d'un absent, avec l'intention particulière et explicite de réparer la gloire de Dieu atteinte par cette absence coupable.

L'archiconfrérie a son siège à Bonlieu dans la Drôme, pour la France. Des archiconfréries limitées aux pays où elles sont établies existent en Belgique, en Angleterre, en Alsace, en Irlande, en Autriche, au Canad...

L'œuvre de la Messe réparatrice a pour organe " La divine Hostie " que publient les PP. Prémontrés à Leffe-Dinan, Belgique.

LA LIGUE DE LA SAINTE MESSE

Elle diffère de la première, d'abord parce que ce n'est point une archiconfrérie, mais une simple croisade d'apostolat. Elle a pour but de faire mieux connaître et estimer la Messe et d'engager les fidèles à

assister, non plus le dim e mais en sem ine, une ou plusieurs fois par semaine, par quinzaine u par moi . Elle a adopté un mode d'engagement inventé il y a une trentaine d'années à Armentières par un simple ouvrier tisseur, qui, après ses journées de labeur parcourait la ville pour enrôler les chrétiens de bonne volonté qui voulaient bien s'engager à aller ainsi au moins quelquefois à la messe en semaine. La ligue a pour organe la "Clochette," 27, rue Nicolo, Paris, ab. 2 fr. 90 par année.

SOCIATION DE PRIERES ET DE PENITENCE

L. ation de prières et de pénitences en l'honneur du Sacré-Cœur fut établie pour la première fois le 23 février 1819, en l'église St-Michel, de Dijon. En 1882, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, l'adopta comme une des œuvres principales de l'église du Vœu National. C'est là que se trouve aujourd'hui son centre, car par un Bref en date du 23 avril 1894, Léon XIII a daigné lui conférer tous les privilèges d'une archiconfrérie, avec pouvoir d'agrégation, non seulement pour la France mais pour le monde entier.

Cette œuvre a pour but, de réparer par la prière et la pénitence unies aux prières et aux souffrances du Cœur de Jésus, les crimes des hommes, tous les outrages commis contre la religion, contre les droits de l'Eglise et du Saint-Siège, contre la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ...

Conditions:

Se faire inscrire sur un registre spécial de l'Association, puis choisir un jour de prière et de pénitence par semaine, par quinzaine ou par mois, et, au jour choisi, offrir à Dieu en union avec le Sacré Cœur et en esprit de réparation, les travaux et peines de la journée, additionnés d'une pénitence corporelle proportionnée à l'âge, à la santé, à la condition, comme le jeûne, l'abstinence, ou toute autre mortification, en un mot à faire entrer dans sa vie l'habitude de la pénitence.

Cette association a inscrit dernièrement sur ses registres la plupart des membres d'une des plus jeunes congrégations vouée aux soins des pauvres et des malades.

EN L'HONNEUR DE LA SAINTE TRINITE

L'association réparatrice envers la Très Sainte Trinité, sous le patronage de Saint-Michel, dont le siège est 5, rue de la Santé, à Paris, date 1873. Elle a été autorisée par un Bref de Pie IX en 1875.

Les deux premiers articles de son règlement en donnent le but et les pratiques.

BUT. — 1° Demander à Dieu l'extinction des sociétés secrètes; 2° Adorer la patience de Dieu et réparer les outrages qui sont faits à la Très Sainte Trinité dans ces sociétés.

MOYENS. — Les prêtres, les membres des communautés religieuses uvent faire partie de cette association: les prêtres pour célébrer une

trinité de messes, les membres des communautés religieuses et les laïques pour faire une trinité de communions.

Au Congrès d'Avignon, 1882, on accusait 8,000,000 de messes et communions. Le chiffre annuel de ces messes est aujourd'hui de 12,000 et celui des communions de 500,000.

CHEZ LES PP. MARISTES

En 1874, le P. Martin, supérieur des Maristes, fonda en sa chapelle rue de Vaugirard, l'Adoration réparatrice. Trois ans après, elle comptait 700 dames et 200 hommes, et fournissait 15,000 heures de présence par an. Au moment des décrets, la chapelle fut fermée, et l'œuvre quelque temps suspendue se reforma dans la chapelle de la Visitation où elle se continue.

ADORATION PAR GROUPES PROFESSIONNELS

En 1878, une œuvre réparatrice s'établit dans l'église Ste-Eugénie à Nîmes. En 1886, Mgr Besson, d'éloquente mémoire, inaugurait l'adoration par groupes professionnels. Le premier lundi le clergé, le deuxième les ordres religieux, le troisième les Frères des Ecoles chrétiennes, puis les magistrats, les architectes, les jardiniers, les vignerons ... enfin les propriétaires et les rentiers. Cette œuvre a eu ses beaux jours, mais elle n'existe plus.

ADORATION DES NATIONS CATHOLIQUES

L'association réparatrice des nations catholiques se propose d'associer dans une commune prière et amende honorable toutes les nations pour leurs offenses à la Majesté divine. Il a été assigné à chaque nation un jour déterminé de la semaine pour offrir leurs adorations: Le dimanche Italie, France, Espagne, Portugal; lundi, tous les autres pays de l'Europe; le mardi, l'Asie; le mercredi, l'Afrique; le jeudi, l'Amérique du Nord; le vendredi, l'Amérique du Sud; le samedi, l'Océanie.

PRATIQUE. — Une demi-heure d'adoration en esprit de réparation, le jour assigné, ou, en cas de légitime empêchement, un autre jour quelconque de la semaine.

Cette association fut approuvée en 1882. Elle a son siège à Rome, comme l'archiconfrérie du Cœur Eucharistique, dans l'église Saint-Joachim, et ces deux œuvres sont confiées au zèle des Rédemptoristes.

LA CROISADE REPARATRICE

La croisade réparatrice établie sous la protection de Notre-Dame des Victoires, à Paris, a un but tout spécial: elle s'applique à réparer les blasphèmes et sacrilèges dus à l'inspiration de la Franc-Maçonnerie, et prier pour la destruction de la secte et la conversion de ses membres.

Née au mois de mai 1896, accueillie favorablement par le congrès antimaçonnique de Trente, la croisade réparatrice a travaillé sans cesse à multiplier les hommages rendus à Dieu en expiation de tant de crimes qui l'offensent.

La principale de ses pratiques est l'offrande du Saint Sacrifice, l'acte réparateur par excellence.

Elle est dirigée par M. l'abbé de Bessonies, chapelain de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris.

ŒUVRE DES PRETRES VICTIMES

Il existe depuis quelques années une œuvre de réparation qui commence à se répandre en France et au delà, sous le nom de Prêtres victimes. Le Saint Père vient de lui donner pour président, le Supérieur général des Lazaristes.

Au diocèse de Saint-Claude et dans plusieurs autres, fleurit l'œuvre des messes réparatrices, célébrées par des prêtres zélés, en vue de réparer les outrages faits au Cœur de Jésus.

L'INSTITUT DES SERVANTES DE JESUS-MARIE

Nous avons commencé par la première congrégation eucharistique, fondée il y a 250 ans, terminons par la dernière en date, née en 1875, au diocèse d'Ottawa, sous l'inspiration d'un prêtre zélé M. Mangin, curé de Masson. La fondatrice, Sœur Marie-Zita de Jésus, avec ses 50 religieuses, a transféré à Hull sa communauté et joint à la réparation eucharistique un culte spécial au Saint-Esprit.

LA SANTA LEGA EUCARISTICA

La Santa Lega Eucaristica a été officiellement fondée par un Bref de Léon XIII en date du 17 février 1896, à la demande du R. P. Gerardo Beccaro, carme déchaussé, dans l'église du *Corpus Christi* de Milan. Elle a pour but, disait le fondateur au Congrès de Paray-le-Monial, 1° De réparer les outrages faits à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de nos autels, de raviver de plus en plus la dévotion à la Très Sainte Eucharistie, et d'étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes, dans les familles et dans les sociétés. 2° D'obtenir, par les prières de ses membres, que les obstacles qui empêchent tant de chrétiens de s'approcher de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement soient brisés, et qu'ils puissent recevoir fréquemment la sainte communion pendant leur vie et à l'article de la mort.

Les progrès de cette Ligue ont été rapides, surtout en Italie, et autour d'elle s'est organisée à Milan tout une série d'œuvres religieuses, économiques et sociales qui sont animées de l'esprit le plus surnaturel et le plus eucharistique.

* * *

Que faut-il conclure de cet aperçu sommaire des œuvres eucharistiques de réparation?

Rappelons que la vie surnaturelle est composée de trois éléments: la prière, l'action et la souffrance. De nos jours, on met au premier plan l'action, moins que cela, la parole. La parole est utile, l'action est indispensable, mais elles ne sont vraiment efficaces qu'à la condition d'être fécondées par la prière. Or, la prière elle-même ne suffit pas. Il y a une sorte de démon qui ne se chasse que par le *jeûne* ajouté à la prière, l'action et la souffrance. Que celui qui veut être mon disciple prenne sa croix et qu'il me suive.

Or, la souffrance, la pénitence, la mortification, la vie de victime sont absentes de tous les programmes de régénération sociale. Complétons ces programmes si nous voulons des sociétés catholiques. Jésus Victime veut des victimes: il veut des victimes volontaires. Il ne force personne mais ces victimes n'en sont pas moins nécessaires.

Vœux :

1° *Que l'on fasse connaître aux âmes qui désirent se donner à Dieu les congrégations religieuses de réparation eucharistique.*

2° *Que l'on établisse dans les paroisses les œuvres de la communion et de la messe réparatrices.*

3° *Que l'on enseigne aux fidèles dans les triduums eucharistiques la doctrine de la pénitence et du sacrifice.*

A M. l'abbé Bouquerel, succède un digne laïque. M. *L.-J.-A. Derome*, qui depuis de longues années est le Président de l'Adoration Nocturne à Montréal, après avoir été l'un de ses fondateurs. C'est de l'œuvre qui lui est chère qu'il va entretenir l'assemblée.

L'ŒUVRE DE L'ADORATION NOCTURNE, A MONTREAL

L'œuvre de l'Adoration Nocturne à Montréal, dont j'ai le très grand honneur et la joie profonde de vous soumettre le rapport, a déjà fait l'objet d'une étude qui fut lue par son auteur, notre confrère, M. le Dr L. A. G. Jacques, au Congrès Eucharistique de Jérusalem en 1893. Nous gardons avec reconnaissance, à Montréal, le souvenir de l'accueil bien-

veillant que son Eminence le Cardinal Langénieux, de regrettée mémoire, alors Légat du Pape, Nos Seigneurs les évêques, les autres prélats et tous les congressistes de Jérusalem firent à notre confrère. Et le présent rapporteur est heureux de s'appuyer sur ce souvenir pour escompter à nouveau la charitable sympathie des membres distingués du Congrès de Montréal.

Comme le disait M. le Dr Jacques, notre œuvre de l'Adoration Nocturne est née à Montréal, il y a plus d'un quart de siècle, d'un concours de circonstances que nous croyons vraiment providentielles. Notre ville, qui a porté d'abord le nom de Ville-Marie, est au premier chef une ville eucharistique. Des voix plus autorisées que la mienne, vous l'ont ces jours-ci éloquemment rappelé. Au matin même de leur arrivée sur nos rives, le 18 mai 1642, M. de Maisonneuve et ses compagnons assistèrent à la Sainte Messe, que le Père Vimont célébra à l'autel improvisé qu'avaient orné les pieuses mains de Jeanne Mance et de Madame de la Peltrie, et pendant toute cette journée, la première de l'établissement de la colonie, les premiers habitants de Montréal furent en adoration. En principe, c'est de là que nous datons.

Le culte à Jésus-Hostie fut en effet toujours chez nous en honneur. Sans insister davantage, il est permis de croire que l'Adoration Nocturne n'a été, dans le temps voulu par Dieu, qu'un fait particulier sorti naturellement de ce grand arbre de vie de foi que le grain de sénevé, dont parlait le Père Vimont, devait produire au pied du Mont-Royal.

Effet d'une Lecture

Saint Paul nous apprend que Dieu choisit souvent de bien pauvres et de bien chétifs instruments pour accomplir ses desseins. Une fois de plus l'événement l'a prouvé. A l'automne de 1880, le modeste rapporteur qui est devant vous partait pour l'Europe où l'appelaient les affaires de son négoce. Sur la recommandation d'une pieuse fille de la Vénérable Marguerite Bourgeoys, j'apportai avec moi et je lus, au cours de la traversee, — plus exactement en naviguant dans notre Golfe Saint-Laurent, car sur l'Atlantique le mal de mer ne m'en laissa pas le loisir — j'apportai avec moi, dis-je, et je lus la vie du saint homme de Tours, M. Dupont. Ce qui s'y trouve concernant l'Adoration Nocturne me toucha profondément. " Quelle belle œuvre, écrivais-je à un ami de Montréal, et comme il serait intéressant de l'établir chez nous, si les autorités religieuses le jugent convenable et opportun." Or, presqu'au même temps, la vie de M. Dupont était lue au réfectoire des MM. de Saint-Sulpice, à Notre-Dame de Montréal, et au chapitre de l'Adoration Nocturne, le vénéré supérieur d'alors, M. Bayle, s'écriait: " Mon Dieu, que c'est beau! Si nous pouvions trouver des laïques qui voulussent se dévouer à cette œuvre!" A Paris, je vis M. de Benque, le président de l'Adoration Nocturne, qui m'instruisit de tous les règlements de l'œuvre. A mon retour, je fus trop heureux, dès les premières démarches que je tentai, de rencontrer partout les meilleurs encouragements. Mgr Fabre, de pieuse et douce mémoire, voulut bien autoriser et bénir l'œuvre, dont

il présida en personne l'inauguration en décembre 1881. Les MM. de Saint-Sulpice, dont le zèle et la charité ont doté Montréal de tant d'œuvres fécondes, nous donnèrent avec empressement l'hospitalité dans leur belle église de Notre-Dame. L'un d'eux, l'éloquent M. Martineau, nous fut désigné comme directeur de l'œuvre.

Voilà, Eminences, Messeigneurs et Messieurs, en quelques mots, l'histoire de la naissance de l'Adoration Nocturne à Montréal. Je vous demande pardon d'avoir dit le rôle, bien modeste sans doute, mais si consolant pour moi, que j'y ai tenu. J'ai cru que je le devais pour exprimer à Notre-Seigneur en votre présence la gratitude de mon âme, et aussi pour rendre hommage à la vérité des faits.

Organisation

Le fonctionnement de l'œuvre n'est pas compliqué. Il est en grande partie calqué sur celui de Paris. Nous avons chaque semaine une nuit d'adoration. Depuis le mois de décembre 1881, les exercices ayant eu lieu sans interruption, nous avons fait, dans cette nuit du jeudi au vendredi chaque semaine, 1811 nuits d'adoration. Nous comptons pour cela environ 200 adorateurs qui se fractionnent en sept séries distinctes, de manière que chaque adorateur n'est appelé que toutes les sept semaines. Au reste, pour chaque nuit de veille, l'adorateur n'est tenu qu'à une heure d'adoration. Mais il y a un exercice général par lequel commencent toutes nos nuits d'adoration, auquel sont invités tous les adorateurs de semaine, et même les autres si leur piété les y porte et si les circonstances le leur permettent. C'est la première heure, de 9 à 10, au cours de laquelle nous exécutons le programme que voici. De notre chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, qui se trouve à l'arrière du chœur de Notre-Dame, nous nous rendons, par les nefs de la vaste savent ce qu'ils font ; puis, nous faisons une station à l'autel de Notre-Seigneur si souvent outragé par les hommes de pardonner à ceux qui ne savent ce qu'ils font ; puis, nous faisons une station à l'autel de Notre-Dame du Perpétuel Secours, pour mettre nos pauvres prières sous la garde de Marie, le secours des chrétiens ; enfin, nous revenons à notre chapelle au chant du De Profundis pour nos confrères défunts. Alors nous chantons un cantique : M. notre Directeur nous fait une allocution avec les recommandations aux prières et le Saint-Sacrement est exposé pour la nuit. Nous récitons tous ensemble le premier Nocturne de l'Office du Saint-Sacrement, le président lit l'amende honorable, on chante le *Parce Domine*, la prière du soir se récite et l'exercice public se termine par l'invocation liturgique "*In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*" Les adorateurs ensuite se succèdent deux par deux, chaque heure, à tour de rôle, ceux qui sont libres allant dormir dans le beau dortoir situé au-dessus des sacristies et dont nous devons l'aménagement à l'un de nos confrères de la première heure. A 4 h du matin, le réveil est sonné ; tout le monde se rend à la chapelle, on fait la prière, la méditation, on assiste à la messe de 5 heures, on communie et la nuit de veille est close ! Quoique chaque adorateur ne soit

tenu qu'a une heure de veille, un très grand nombre se font un devoir d'être présents chaque jeudi à l'exercice public de la première heure. J'en sais qui s'imposent de longs trajets et de réels sacrifices pour venir ainsi monter la garde au pied de l'Ostensoir.

Les Quarante-Heures

Outre ce fonctionnement régulier que je viens de décrire et qui est comme la base même de la vie de notre œuvre, nous avons souvent la joie d'être invités dans l'une ou l'autre de nos cinquante églises paroissiales de Montréal ou des environs, ou dans les chapelles des communautés, pour l'adoration des Quarante-Heures. Dans la mesure du possible, nous répondons toujours avec empressement à ces pieuses invitations. Nous avons conscience que par la grâce du Christ et malgré nos misères, nous constituons comme une garde d'honneur à Jésus présent au Sacrement de l'autel; or, honneur autant que noblesse oblige. Chaque fois qu'on nous appelle, et autant que nous le pouvons, nous répondons: Présent! Depuis six ans, une bienveillance particulière de Sa Grandeur, Monseigneur l'Archevêque Bruchési, nous a obtenu du Saint-Père Pie X la faveur de terminer chaque année, du 31 décembre au 1er janvier, par une nuit d'adoration. Elle est bien belle, cette nuit, bien solennelle et bien édifiante. La vaste église de Notre-Dame est trop petite pour contenir la foule qui s'y presse. Après le chant d'un cantique:

> Prosternons-nous devant la Sainte-Hostie,
> Où notre Dieu repose nuit et jour.
> Divin Jésus, dans votre Eucharistie
> A vous, ce soir, mon dernier chant d'amour

nous récitons en chœur le saint office au milieu du recueillement du peuple qui nous édifie toujours profondément. Mgr l'Archevêque, qui ne manque jamais de venir présider cette manifestation, prie avec nous qui sommes les plus humbles de ses enfants: puis Sa Grandeur tire de son cœur l'une de ces délicates et si fructueuses allocutions par lesquelles notre archevêque sait faire tant de bien: après, c'est "la Messe de Minuit du [illegible] de l'An" que Monseigneur célèbre et à laquelle avec des milliers [illegible]dèles nous recevons la sainte communion. Cette nuit d'adoration d[illegible]eurs, vous avez pu l'autre soir la vivre avec nous, Messeigneurs et Messieurs, et je suis sûr que vous avez parfaitement senti jusqu'où et combien elle nous est précieuse et salutaire. J'aurais mauvaise grâce d'insister.

L'Esprit de l'Œuvre

J'aurais voulu, Eminences, Messeigneurs et Messieurs, pour l'honneur de notre œuvre, dire mieux ce que j'avais à dire, vous peindre par le

détail ce que sont nos nuits d'adoration. J'ai pensé que vous me permettriez d'emprunter, pour terminer ce rapport trop imparfait, à notr excellente "Semaine Religieuse" le récit que l'un de ses rédacteu- faisait naguère de la nuit d'adoration par laquelle du 6 au 7 décemb 1908 nous avons célébré ici, à Montréal, en union avec nos confrères Paris qui nous y avaient conviés, le soixantième de la fondation l'Adoration Nocturne à Paris. Ce sera vous exprimer mieux que je n saurais le faire l'esprit et la vie de notre œuvre.

"Deux cents adorateurs étaient réunis. D'abord eut lieu la cé "monie accoutumée du petit pèlerinage à la chapelle de la Sainte-Fa "et à celle de Notre-Dame du Perpétuel-Secours; puis, après une al "cution de circonstance, le Saint-Sacrement apparut dans l'ostenso "on récita l'Office et la garde nocturne se continua, par toute la nu "les factions se succédant d'heure en heure jusqu'aux petites heures "matin. Et cette seule pensée que non seulement à Paris, mais dan- "plusieurs villes de France, de Belgique, d'Italie, des Etats-Unis "d'ailleurs, aux mêmes heures environ, on en faisait autant, animait "zèle des adorateurs et donnait à leur acte chrétien une portée magn "fique. Ah! si Sodôme ainsi avait eu dix Justes! Quand, venant de la "chapelle, la procession des adorateurs pénétra dans la vaste nef "Notre-Dame, toute pleine d'ombre et de mystère, où ne pointaient q "quelques lumières — pour le pèlerinage à la Sainte-Face et à la Re "du Perpétuel-Secours — ... se reportait presque nécessairement a "défilés pieux aperçus naguère dans les souterrains et les catacombes d "Rome. C'est ainsi, pensait-on, que devaient prier nos aïeux dans la "foi. Les chants eux-mêmes avaient comme une tonalité spéciale, plein "de ferveur et de foi. "Nous voulons Dieu! C'est notre roi, c'est not "maître. — Face adorable, pour le peuple coupable — Ave, Ave, Av "Maria!!!" Tout cela montait vers les voûtes perdues dans le mys- "tère, comme autant d'appels sincères et singulièrement émouvants "Le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu du Calvaire et de l'Eucha "ristie, le Verbe fait homme, fils de Marie, devait entendre avec fav "ces voix et ces cœurs! Ou la religion n'est pas, ou elle était ici to "entière. C'était comme l'écho du cri magnifique de l'aveugle de Jé- "richo: "Jésus, fils de David, ayez pitié de nous." Qui dira ce q "valent devant Dieu, pour la ville et pour le pays, ces cris de foi, d'es- "pérance et d'amour?

"Bientôt, voici les adorateurs dans leur chapelle, le prédicateur le "parle en toute simplicité de leur œuvre, de ses merveilles et de ses "fruits. "Jésus, dit-il, est le centre du culte comme il l'est de la foi." "L'œuvre qui est née à Notre-Dame-des-Victoires à Paris, dans la n "du 6 au 7 décembre 1848, est pour cela, messieurs, admirablem "chrétienne. L'Eucharistie, c'est l'Incarnation et la Rédemption "tinuées, c'est le grand mystère chrétien. Nous vous adorons dév "ment, ô divinité cachée, qui sous ces apparences et ces figures, "réellement! Mais aussi, l'Eucharistie, c'est la vérité certaine et "solante. Toute la religion du Christ la célèbre et la chante, et "conséquent l'établit et la prouve. Adorateurs, bénissez votre "Venez à Jésus, car il console..."

" Enfin, ce fut l'exposition, la récitation de l'office durant la première " heure de garde, puis, d'heure en heure, la relève au poste d'honneur, " jusqu'au matin du 7 — qui se trouve être la vigile de l'Immaculée Conception. Sans doute, les adorateurs, dans une ville comme Mont- " réal, pourraient être plus nombreux. Mais après tout, ces sortes " d'œuvres sont le lot d'une élite. Il faut la vocation, et le mot des " saintes lettres est toujours vrai : " Beaucoup d'appelés, peu d'élus." " Félicitons-nous qu'il y en ait, chez nous, de ces 'élus' du culte de " l'Eucharistie. Quand ils vont, caravane pieuse, par nos églises et nos " chapelles pour la garde d'honneur des Quarante-Heures, inclinons- " nous devant leur zèle et leur piété. Plusieurs parmi eux ont les mains " durcies au labeur quotidien du travail, du " prolétaire " — comme ils " disent. Mais ces mains qui tiennent le manuel de l'adorateur sont " belles, si l'on ose ainsi dire, comme les pieds de ceux qui évangélisent, " dont parle l'Ecriture. 'Honneur à ces vaillants de Jésus-Hostie !' Si " Sodôme eût eu dix justes, rien que dix, elle eût été sauvée, ne l'oubliez " pas."

Les Adorateurs

Eminences, Messeigneurs et Messieurs, vous avez remarqué peut-être au passage la note du rédacteur de la " Semaine Religieuse " ? " Les adorateurs, dit-il dans une ville comme Montréal, pourraient être plus nombreux." Il a raison. Assurément, nous reconnaissons que notre œuvre est une œuvre de conseil et une œuvre privilégiée. Personne n'est tenu strictement d'en être. Il reste vrai que l'élite à laquelle elle fait appel devrait se recruter plus nombreuse. Il reste vrai peut-être qu'en dehors de notre ville de Montréal, l'œuvre pourrait voir naître, de l'assentiment de l'autorité, des succursales. Déjà, nous en comptons deux : une à Sorel (diocèse de Saint-Hyacinthe), fondée en 18[illegible], et l'autre à Saint-Jean (diocèse de Montréal), fondée en 1908. Nous nous permettons d'espérer que du Congrès de Montréal jaillira un élan qui nous sera profitable. C'est pourquoi je dépose ce double vœu :

Vœu :

" Le Congrès de Montréal reconnaissant l'importance de l'œuvre de l'Adoration Nocturne établie à Montréal depuis 1881, *sur le modèle de celle de Paris qui existe depuis* 1848, *émet le vœu :* 1° *que l'œuvre recrute de plus nombreux adhérents ;* 2° *que, du consentement des autorités compétentes, l'œuvre soit établie dans les autres grandes villes du Canada."*

Mgr Odelin dit alors quelques mots sur une œuvre française : “ l'Apostolat Eucharistique ”, qui fait, avec les âmes pieuses communiant tous les jours, des apôtres pour toutes les œuvres paroissiales. Puis, au nom de l'Œuvre de l'Adoration Nocturne du Très Saint-Sacrement, de Paris, M le comte d'*Yanville*, prend la parole en ces termes :

APOSTOLAT EUCHARISTIQUE

MESSIEURS,

Dans la nuit du 6 au 7 décembre 1908, l'Œuvre de l'Adoration Nocturne de Paris, célébrait sa soixantaine. — Pour une vie d'homme, c'est le commencement de la vieillesse; pour une œuvre qui a la gloire et le service de Dieu pour objet, il ne saurait y avoir de vieillesse: car aussi longtemps qu'elle est fidèle à sa mission, elle doit participer au principe éternel de Celui qu'elle sert, et ne saurait vieillir. — Toutefois, soixante ans, c'est l'âge de la maturité, l'âge où il fait bon regarder en arrière pour interroger ses devanciers, s'inspirer de leurs exemples, examiner si on a été fidèle à leurs traditions, et tout en les vénérant comme des ancêtres, chercher s'ils ne nous ont pas laissé quelques progrès à faire quelques améliorations à réaliser qui seraient de nature à faire produire des fruits plus abondants à l'œuvre qu'ils ont confiée à nos mains et qu'ils nous ont donné mission de développer. La vie est une force toujours en mouvement: il faut avancer ou reculer. Quiconque ne progresse pas recule; avec la grâce de Dieu, il faut donc tendre de tous nos efforts à progresser, c'est-à-dire à faire de mieux en mieux. — Y avons-nous travaillé suffisamment?

C'est cet examen de conscience, messieurs, que je voudrais faire aujourd'hui devant vous.

Bien des fois déjà, on a fait le récit des circonstances au milieu desquelles est née, à Paris, cette Œuvre de l'Adoration Nocturne. Ce sont les dangers qui menaçaient la France, et ceux qui venaient de frapper la Papauté, qui ont déterminé l'institution de l'Adoration Nocturne, ses fondateurs estimant, à juste titre, qu'aucune œuvre ne réunissait à un degré égal le double caractère que doit avoir la prière pour produire tous ses effets: l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui reçoit toute satisfaction dans l'intimité si étroite et si tendre d'une nuit d'adoration, et l'esprit de pénitence et de réparation qui offre le sacrifice de son repos, la privation du sommeil, l'abandon de son foyer, pour venir consoler l'Hôte divin du Tabernacle à l'heure où tout dort, sauf hélas! trop souvent, la débauche et le crime, et où Il demeure seul dans ses temples vides.

La France était en proie aux convulsions de 1848; le Pape Pie IX,

chassé de Rome, venait de se réfugier à Gaëte : c'est le moment que choisirent dix-neuf généreux chrétiens, animés d'une foi ardente, pour répondre à l'appel de l'abbé de la Bouillerie et de celui qui devait être peu après le Père Hermann, et passer une première nuit de veille aux pieds du Très Saint-Sacrement exposé dans le sanctuaire dédié au Cœur Immaculé de Marie, Refuge des pécheurs, à Notre-Dame des Victoires, le soir du 6 au 7 décembre 1848.

Ce fut là le premier acte de réparation par l'adoration nocturne du Très Saint-Sacrement qui fut réalisé en France par des laïques, et offert à Dieu pour l'Eglise et pour la patrie.

Nous ne pouvons, aujourd'hui où le culte du Saint-Sacrement a pris un si grand et si admirable développement, nous faire une idée de l'acte de foi héroïque qui fut nécessaire à cette époque, pour oser tenter une pareille innovation, pour oser proposer aux hommes de cette génération de 1830, voltairienne dans sa grande majorité, janséniste dans ses éléments les meilleurs, cette pratique de dévotion tendre, familière, qui avait pour objet de les amener aux pieds du Christ, plus près encore, jusqu'à son Cœur, pour Lui tenir compagnie pendant toute une nuit, converser avec Lui, le garder à soi tout seul, et d'autre part, obtenir des prêtres qu'ils confient cette garde à d'obscurs et pauvres laïques. Il nous souvient avoir entendu notre cher et vénéré Président, M. de Benque, le dernier survivant de ces hardis pionniers, raconter l'accueil décourageant que lui et ses compagnons de la première heure avaient parfois reçu des Curés de certaines paroisses, qui, défiants et surpris, se refusaient absolument à livrer ainsi leurs églises pendant toute une nuit à ces innovateurs qu'ils jugeaient téméraires et d'un zèle indiscret.

Cependant, depuis près de dix ans déjà, l'idée de la réparation par l'adoration perpétuelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, réellement et substantiellement présent en son Très Saint-Sacrement, hantait un certain nombre d'âmes privilégiées. C'était comme une souffrance que Dieu jetait dans leur cœur, à la pensée de l'abandon dans lequel était alors laissée la Sainte Eucharistie. Malgré un réveil incontestable des idées religieuses et des œuvres de charité, dû aux conférences de Notre-Dame de Paris, d'une part, et à la Société de Saint-Vincent de Paul d'autre part, par une aberration étrange, les œuvres eucharistiques, qui auraient dû être l'âme de cette renaissance religieuse, étaient absolument négligées en France. Les récits de cette époque nous apprennent que dans quelques paroisses à peine subsistaient ou plutôt végétaient des Confréries peu nombreuses du Saint-Sacrement : que rares étaient les saluts, plus rares encore les expositions solennelles du Saint-Sacrement : que l'unique communion pascale était le lot du plus grand nombre et la communion aux grandes fêtes de l'année la part des fervents. C'est ainsi que nous lisons dans l'histoire de Marie-Eustelle, cette angélique amante de l'Eucharistie, que lorsque, pour satisfaire les ardeurs de son cœur, elle arriva d'abord à faire la communion semi-mensuelle, puis la communion hebdomadaire, ce fut un véritable orage qu'elle déchaîna contre elle parmi les dévots de la petite ville de Saint-Palais.

Telle était la mentalité générale de cette époque, et c'est précisément

l'heure que Notre-Seigneur choisit pour inspirer à quelques âmes d'élite comme il sait toujours s'en réserver même dans les temps les plus dél rités, cette grande pensée de la réparation par l'adoration perpétuelle de son divin Sacrement.

Le mot en fut prononcé pour la première fois devant Mgr Affre, archevêque de Paris, dans les derniers mois de 1841 par une admirable chrétienne, dont la dévotion envers l'Eucharistie vient de nous être révélée dans une attachante brochure parue tout récemment sous ce titre *Une âme eucharistique.*

La vicomtesse Le Vavasseur, avec Mlle de Mauroy, à laquelle notre Œuvre doit son agrégation à l'Archiconfrérie romaine, avec Mlle Théodelinde Dubouché, qui devint la fondatrice de la Congrégation de l'Adoration reparatrice, avec le Pere Eymard, qui vient d'être déclaré Vénérable et qui a tant aimé notre Œuvre, avec notre vénéré fondateur le Père Hermann et son guide spirituel d'alors, l'abbé de la Bouillerie furent les premiers zélateurs de cette idée de la réparation par l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement.

Mgr Affre, dès 1841, accueillit avec bienveillance les premières ouvertures que lui fit à ce sujet la vicomtesse Le Vavasseur; toutefois, occupé à cette époque par la fondation de l'École des Hautes Etudes ecclésiastiques pour la formation scientifique et théologique de son clergé dans l'ancien couvent des Carmes, il ne donna qu'une attention un peu distraite à la réalisation de ses idées; il leur accorda toute sa sympathie son activité resta absorbée ailleurs.

Mais, chose bien touchante et bien frappante, à l'heure de sa mort héroïque, le pieux prélat eut le souvenir des sollicitations de Madame Le Vavasseur, sa pensée se retourna vers celle qui n'avait cessé de le poursuivre de son zèle eucharistique; après avoir reçu les derniers sacrements s'adressant à M. l'abbé Jacquemet, son Vicaire-général, qui fut plus tard Evêque de Nantes, il lui dit: "Dites à Madame Le Vavasseur que "je meurs avec le regret de n'avoir pas fait assez pour le Très Saint-Sa "crement: mon ami, la vie est peu de chose! Quel malheur, on parlera "de moi! Aidez-moi à aimer la sainte Eucharistie; que je voudrais "l'aimer comme elle le mérite!"

Serait-ce téméraire de penser que ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire pendant sa vie, le pieux martyr le fit dans le sein de Dieu, et son intercession et son sang répandu n'ont pas été étrangers à l'éclosion des œuvres eucharistiques qui se développèrent immédiatement après sa mort?

Notre Œuvre fut, entre toutes, celle dont le concours était indispensable pour assurer la véritable perpétuité de l'adoration, objet de ses regrets et de sa dernière pensée.

Un ami de la famille Le Vavasseur, M. l'abbé Hamelin, curé de l'Abbaye-aux-Bois, est le premier qui, dès 1844, à l'instigation de Mme Le Vavasseur, avait offert son église pour y faire une journée d'adoration réparatrice avec exposition solennelle du Saint Sacrement: elle eut lieu le premier vendredi de mars. Quelques autres paroisses suivirent: Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Louis d'Antin, Saint-Sulpice, Notre-Dame

des Victoires; mais ce ne furent que des efforts timides, isolés, sans organisation régulière et bornés à l'adoration du jour.

Au cours des journées de juin 1848, quelques pieuses dames, à l'instigation de Mlle Dubouché, qui préludait ainsi à la fondation qu'elle devait réaliser de la Congrégation des sœurs de l'Adoration réparatrice, firent un pas de plus. Elles avaient obtenu d'avoir l'exposition du Saint-Sacrement dans la chapelle des Carmélites de la rue d'Enfer, pendant toute l'octave du Saint-Sacrement, de la prolonger jusqu'à onze heures du soir, et même, par deux fois, pendant la nuit entière. C'... ces soirs-là, que M. Hermann, étant entré dans la chapelle d... s'en vit chassé vers les neuf heures, alors que les dames ... y passer le reste de la nuit en adoration, pour obtenir de Dieu ... tion des luttes fratricides qui ensanglantaient les rues de Paris

Notre pieux fondateur ne put se consoler de cette exclusion ... de son chagrin que naquit notre Œuvre.

Je ne vous raconterai pas les difficultés de ses débuts; ... voulu dans ces quelques lignes, c'est vous remettre en mémoire ... de *réparation* qui a présidé à sa fondation, et qui doit demeurer ... ternellement la nôtre. Réparer, Messieurs, réparer, non par nous-mêmes, qui sommes impuissants à rien réparer, mais par notre union ... Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'unique Réparateur, le souverain Réparateur! C'est là la caractéristique de notre Œuvre. — Comment pourrions-nous, étant donné ce but principal de nos adorations nocturnes, nous arrêter ... l'objection que lui font quelques-uns, que ces veillées sont surérogatoires, entraînent une fatigue peu compatible avec la vie des affaires, quelques-uns ajoutent même peu compatible avec la vie de famille. Ne nous laissons pas impressionner par ces suggestions qui ne sont que des tentations du démon. Si nous nous conformons exactement à notre règlement, aussi modéré que sage, si nous ne faisons pas d'excès de zèle, ne passant qu'une nuit par mois, ne demeurant chaque nuit ... une heure ou une heure et demie en adoration, nous pouvons être assurés que ... notre santé, ni notre vie de famille n'en souffriront; souhaitons à toutes les familles chrétiennes d'avoir un chef de famille qui les représente de temps en temps aux pieds de Notre-Seigneur et, par ce léger sacrifice dont elles prendront généreusement leur part, attire sur elles l'abondance des bénédictions que Notre-Seigneur a promises aux amis fidèles de son Sacré-Cœur. — Oui, il y a un petit effort à faire; mais, qu'est-ce en regard des joies pieuses que le bon Dieu réserve à ses adorateurs? Qu'est-ce en regard des grâces répandues sur eux, sur leur famille, sur leur patrie, qui a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau donné en son nom? Oh! Messieurs, ne marchandons pas à Notre-Seigneur le témoignage de notre dévouement; que chacune de nos nuits soit une action de grâces pour l'honneur qu'il daigne nous faire à nous si misérables, si faibles, si indignes, en nous admettant ainsi à la familiarité de son amour!

Je vous ai dit, Messieurs, que je ne saurais vous refaire l'historique complet des phases successives de succès et d'échecs, de développement et de temps d'arrêt, que, depuis soixante ans, a subies l'Œuvre de Paris.

Ces traverses multiples ne montrent qu'une chose : c'est l'assistance
ment surnaturelle que n'a cessé de lui accorder le bon Dieu. Il y a eu
périodes où elle semblait frappée de stérilité, et ne se recrutait p
Alors, à la voix de son Président, dont la foi ne se démentit jamais,
Conseil de l'Œuvre faisait une neuvaine de prières et de communions
laquelle il demandait à tous les Confrères de s'associer, et qui se t
minait généralement par une nuit d'adoration passée à Notre-Dame
Victoires, dans le but spécial d'obtenir de la sainte Vierge le recrutem
de l'Œuvre. Et la sainte Vierge qui avait vu naître l'Œvre à ses pie
n'a cessé de pourvoir à ses besoins. Nous ne saurions trop recomman
cet acte de foi aux différentes Œuvres de France et de l'étranger, qua
elles éprouvent de la difficulté à se recruter. Notre-Seigneur seul p
donner la vocation à ses adorateurs nocturnes ; qu'elles s'adressent à l.
à Marie, qui la première l'a veillé à Bethléem, et, qu'elles en croi
notre expérience, Notre-Seigneur et sa sainte Mère feront pour elles
qu'ils n'ont jamais manqué de faire pour nous.

La première nuit du 6 décembre 1848 fut suivie tout d'abord d'
période de saint enthousiasme, qui se soutint environ dix-huit mois ; p
brusquement, à ce premier zèle, succéda une crise de rapide dépe
sement, causée par le départ simultané de plusieurs confrères parmi
plus zélés, et par une maladie grave de l'abbé de la Bouillerie, qui lai
l'Œuvre sans direction ; elle en fut réduite à ce point qu'à un momen
elle ne compta plus que neuf membres ! Une suspension complète d
nuits d'adoration, qui se prolongea pendant plus d'une année, sembl
devoir consommer la mort de notre malheureuse Œuvre. — Ce n'est qu'à
la fin de 1852, que, sous l'impulsion énergique de l'abbé de la Bouiller
revenu à la santé, l'Œuvre se reconstitua sur de nouvelles bases et repr
ses saintes veilles pour ne plus jamais les interrompre.

Elle dut son salut à la pensee féconde que Dieu inspira à un de s
anciens membres, de passage à Paris, M. de Cuers, qui devait être apr
le Père Eymard, le second supérieur de la Congrégation des Pères d
Saint-Sacrement, et qui, avant de prendre l'habit religieux, comme d
nier acte de sa vie civile, nous rendit l'immense service de nous montr
la voie où il nous fallait marcher, que désormais nous allions suivre sa
défaillance, et qui devait assurer tous nos développements ultérieurs.

A Mgr Affre avait succédé sur le siège de Paris, Mgr Sibour. Hériti
de l'amour de son prédécesseur pour le Saint-Sacrement, le nouvel
chevêque avait repris ses pieux projets et pour les réaliser, par ordon
nance du 24 novembre 1850, il venait d'instituer l'établissement des
Quarante-Heures dans son diocèse. " Son but, disait l'ordonnance ép
" copale, était la réparation pour tant d'outrages faits à Jésus-Chr st
" dans le sacrement de son amour : réparation pour tant de blasphèmes
" dont son nom est l'objet ; réparation enfin pour tant de violations de sa
" loi sainte, en particulier de la non-observation du dimanche."

C'était bien la réalisation de l'adoration réparatrice telle que l'avaient
conçue les âmes pieuses dont nous avons fait connaître les aspirations ;
réalisation incomplète cependant, puisque les Quarante-Heures, éta-
blies le jour seulement, n'assuraient pas la perpétuité de la réparation



La procession — Arc des Acadiens

The Procession — Arch of the Acadians

en face de la perpétuité de l'offense et du péché, qui ne se lassent ni le jour ni la nuit.

Cette lacune frappa M. de Cuers, et lui suggéra la pensée de souder le fonctionnement de notre Œuvre à celui des Quarante-Heures, et, par ce rattachement à un organisme créé et officiellement recommandé par l'autorité diocésaine, de nous faire bénéficier de la faveur qui avait accueilli cette initiative de Monseigneur, à laquelle nous allions apporter le complément qui lui manquait.

M. de la Bouillerie se chargea de présenter lui-même nos offres à Mgr l'Archevêque, qui les agréa avec la plus grande faveur, n'hésita pas à les faire connaître et à les recommander à MM. les Curés du diocèse dans les assemblées générales du clergé, et bénissant Dieu de ce secours inattendu, prodigua à notre Conseil dans deux audiences successives les plus paternels encouragements.

Ce n'était pas encore l'estampille officielle; mais c'était plus qu'un simple laisser-faire, et si le pieux Archevêque, comme il l'expliqua à nos Confrères, retardait l'heure de reconnaître l'Œuvre officiellement, c'est que par une sentiment de sage prudence, avant de l'imposer par une mesure d'autorité, il voulait que les esprits se familiarisassent avec elle, qu'ils s'habituassent à cette nouveauté des prières de nuit, de manière à ce qu'il n'y eût plus pour lui qu'à sanctionner ce que la piété de ses diocésains et la grâce de Dieu auraient déjà fait entrer dans les mœurs.

Dieu ne trompa point son attente. A la fin de l'année 1853, plus de cent membres nouveaux avaient demandé leur admission dans notre Œuvre et l'adoration nocturne avait été faite dans quarante-quatre sanctuaires, dont cinq paroisses de banlieue.

C'était la vie retrouvée, la vie assurée. A partir de cette année bénie, notre Œuvre ne cesse de se développer, suivant Notre-Seigneur de paroisse en paroisse, suscitant dans chacune d'elles le concours de nombreux paroissiens comme auxiliaires, dont plusieurs devenaient des membres définitifs; enfin elle gagna rapidement la confiance du clergé qui n'hésita plus à lui ouvrir toutes grandes les portes de ses églises.

Ce zèle de nos aînés ne tarda pas à porter ses fruits. — Jusqu'en 1860, il n'y avait eu que deux nuits d'adoration dans chaque sanctuaire. Les exercices de l'adoration commençaient le matin du premier jour, pour se terminer le soir du troisième, en sorte que la nuit qui séparait la fin des Quarante-Heures dans une paroisse, du commencement des Quarante-Heures dans la suivante, restait privée d'adoration. — A la fin de 1860, riche de nouveaux Confrères, notre Œuvre obtint du Cardinal Morlot, qui avait succédé à Mgr Sibour, que, là où MM. les Curés y consentiraient, l'exposition du Très Saint-Sacrement se ferait le soir, la veille du premier jour où devaient commencer les Quarante-Heures dans la paroisse. — Dès la première année, quatre-vingt-quatorze sanctuaires avaient accepté cette nouvelle organisation, qui permettait de faire trois nuits d'adoration dans chaque paroisse; l'année suivante, il y en eut cent cinq. Son Eminence le Cardinal Morlot, suffisamment édifié, décida pour l'année 1862-1863, que, dans le diocèse de Paris, l'adoration du Saint-Sacrement serait désormais vraiment perpétuelle de jour et de

nuit, et que pour assurer cette perpétuité, dans tous les sanctuaires participant aux exercices des Quarante-Heures, l'exposition du Saint-Sacrement devrait dorénavant se faire le soir de la veille du premier jour de ces exercices.

Nous avions enfin conquis notre forme définitive et reçu la charte qui n'a plus cessé de nous régir.

Notre zélé et dévoué secrétaire, a dressé un tableau singulièrement instructif de la vie de notre Œuvre pendant les quarante dernières années qui se sont écoulées de 1870 à 1909.

Nous y constatons (et c'est là son côté très intéressant) non pas seulement notre activité propre, mais l'influence exercée par l'initiative de nos Confrères dans chaque paroisse, pour ramener les hommes de ces paroisses, étrangers à notre Œuvre, à se joindre à nous, à renforcer nos rangs d'abord, et puis, bientôt, les années suivantes, à se faire un point d'honneur de fournir seuls le contingent d'adorateurs nécessaire pour assurer l'adoration de la nuit avec les seuls éléments paroissiaux. C'est peut-être là un des bienfaits les plus sensibles de notre Œuvre, le résultat dont nous devons le plus remercier le bon Dieu de nous avoir fait les humbles instruments: car, Messieurs, il ne faut pas nous faire d'illusion, nous ne sommes et ne serons jamais aux mains de Dieu que des serviteurs inutiles, qu'il choisit par pure bonté. C'est sa grâce seule qui peut conquérir une âme; Notre-Seigneur nous l'a dit: "Personne ne vient à moi, que mon Père ne le tire. (1)" Mais dans nos nuits d'adoration la grâce s'épanche abondante sur les âmes, et celles-ci viennent à Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est là, dans le recueillement et le silence, dans un cœur à cœur mystérieux, qu'elles se sentent plus que partout ailleurs, "tirées vers Lui."

Vous allez en juger.

En 1870, soixante-seize paroisses avaient l'adoration perpétuelle, ce qui représentait 228 nuits d'adoration, au service desquelles il fallait pourvoir: — (le surplus des jours et des nuits nécessaires pour parfaire la perpétuité de l'adoration, était réparti entre les Communautés Religieuses du diocèse). — Or, sur ces 76 paroisses, 59 ne nous donnaient aucun concours, 12 faisaient une nuit sur trois, 2 faisaient deux nuits, 3 seulement se suffisaient à elles-mêmes. Sur 228 nuits, incombant aux paroisses, il nous a donc fallu er[illegible]sser 203, les paroissiens n'en ayant fait que 25. — Le nombre total d[illegible]dorateurs pour l'année entière avait été de 3.319.

Dix ans plus tard, en 1880, le nombre des paroisses faisant l'adoration perpétuelle était passé de 76 à 94, représentant 282 nuits d'adoration. Sur ces 94 paroisses, 7 seulement ne nous donnaient aucun concours (vous vous rappelez qu'il y en avait eu 59 en 1870). 28 firent une nuit, 27 en firent deux, et 32 firent leurs trois nuits (il n'y en avait eu que trois en 1870): — soit au total 178 nuits passées par les paroissiens au lieu de 25, et nous n'en passâmes plus que 104. — De 3.319 en 1870 le nombre total des adorateurs est monté cette année-là à 4,559.

(1) Joan., vi, 44.

En 1890, le nombre des adorateurs s'élève à 4.872, et l'adoration perpétuelle se fait dans 98 paroisses. Il n'y en a plus que deux qui ne nous prêtent aucun concours; 16 font une nuit sur trois, 31 font deux nuits, 49 font leurs trois nuits; soit au total: 294 nuits d'adoration paroissiale, dont 225 sont faites avec les seuls éléments paroissiaux ainsi répartis: le clergé a passé 13 nuits, les Confréries du Saint-Sacrement 29, les Conférences de Saint-Vincent de Paul 71, les paroissiens ne se rattachant à aucune œuvre spéciale 52, les Associations de jeunes gens et patronages 51, les Cercles d'ouvriers 8. Notre Œuvre n'est plus chargée que de 69 nuits.

En 1900, le nombre des adorateurs s'élève au chiffre magnifique de 7,016 et l'adoration perpétuelle se fait dans 103 paroisses. Il n'y a plus qu'une seule paroisse qui ne nous donne pas son concours; 11 font une nuit, 31 font deux nuits, 60 font leurs trois nuits, soit au total: 309 nuits dont 253 nuits passées par les seuls éléments paroissiaux composés comme nous avons dit plus haut, 56 seulement par notre Œuvre.

Enfin, en 1909, 115 paroisses prennent part à l'adoration perpétuelle, le nombre des adorateurs est de 8,082; il reste encore une paroisse qui ne nous donne pas son concours: hâtons-nous de dire que c'est un accident: car pendant les six années précédentes (1903-1908) toutes les paroisses, sans exception, avaient fait au moins une nuit d'adoration. En 1909, 11 firent une nuit, 28 en firent deux, 75 firent leurs trois nuits; soit au total: 345 nuits d'adoration passées par les paroisses, dont 292 faites avec les seuls éléments paroissiaux, 53 par notre Œuvre.

Ce tableau si réconfortant est loin de nous donner une idée exacte du nombre vrai des adorations nocturnes qui se font à Paris dans le cours d'une année. Il ne vise en effet, que les adorations faites dans les paroisses. Il faudrait, pour être complet, y ajouter: les nuits d'adoration passées par les Communautés Religieuses, qui, bien que leur nombre soit très réduit, ont en 1909, fait encore 81 nuits d'adoration, réparties entre 28 Communautés; — les nuits mensuelles de Notre-Dame des Victoires, la veille du premier jeudi de chaque mois, réservées à notre Œuvre et où chaque nouveau membre doit passer sa première nuit d'adoration, à l'exemple de nos vénérés fondateurs, pour être présenté comme eux à Jésus par Marie; — les magnifiques nuits du Jeudi-Saint, qui se font maintenant au Tombeau dans plus de 60 paroisses du diocèse; enfin l'Œuvre d'Adoration perpétuelle de Montmartre, fille de la nôtre, bien qu'aujourd'hui elle en soit absolument distincte, et qui, dans le cours de 1909, a attiré sur la sainte montagne, pour y passer la nuit en adoration réparatrice, 18,180 hommes, tant de Paris, que de tous les diocèses de France. Faites l'addition, messieurs, et vous trouverez qu'en 1909, Paris a vu s'agenouiller aux pieds de Notre-Seigneur présent en son Très Saint-Sacrement plus de 26,000 adorateurs, qui se sont relayés chaque nuit pour lui faire amende honorable et lui demander pardon, au nom de leurs frères, de toutes les ingratitudes, insultes et persécutions dont Il est l'objet de la part d'un si grand nombre d'hommes dans notre pauvre France!

Messieurs, voyez combien Dieu est bon pour notre patrie, et com-

ment en pourvoyant aux besoins de cette grande œuvre de réparation qu'est notre Œuvre. Il se plaît à fournir Lui-même en quelque sorte à sa miséricorde les éléments nécessaires à arrêter, à tempérer tout au moins les rigueurs de sa justice. Vous avez remarqué qu'alors, qu'en 1870, il n'y avait encore que 76 paroisses faisant l'adoration perpétuelle et qu'il n'y avait que 3,319 adorateurs y prenant part, tout à coup, en 1900, par un brusque bond, le chiffre des paroisses s'élève à 103, celui des adorateurs à 7,016, pour monter au chiffre de 115 paroisses et de 8,082 adorateurs en 1909 (sans compter Montmartre).

C'est que, de 1900 à 1909, la meilleure phalange des âmes réparatrices, nos Religieux, nos Religieuses ont été chassés de France, et ne sont plus là pour prier, adorer, expier, intercéder en notre faveur. Et alors, Notre-Seigneur qui ne veut pas que son peuple périsse, suscite un grand mouvement dans les cœurs, et à défaut de ces âmes qui lui étaient spécialement consacrées, sa grâce va partout chercher de nouveaux serviteurs, de nouveaux convives pour le festin qu'il a préparé, dans les chemins, dans les carrefours, sur les places publiques, il nous presse d'entrer, nous, pauvres laïques, boiteux, infirmes, aveugles, malgré nos misères et notre indignité, il veut nous donner part à sa table, n'exigeant qu'une chose, c'est que nous nous revêtions de la robe nuptiale par le sacrement de pénitence, et Lui, se chargera de nous guérir, de nous éclairer, de nous rendre les forces qui nous manquent. Voilà ce qui s'est passé de 1900 à 1909, voilà ce qui explique cet afflux magnifique d'adorateurs qui sont venus prendre part à nos nuits pendant cette dernière période.

Et voilà, messieurs, ce qui va se continuer, se développer avec un nouvel accroissement, grâce à la mesure que vient de prendre Monseigneur l'Archevêque de Paris pour rendre accessible à un plus grand nombre de paroisses cette si pieuse et salutaire pratique de l'adoration nocturne. Jusqu'ici, les paroisses trop peu nombreuses pour assurer l'adoration du Saint-Sacrement exposé pendant trois jours consécutifs, ne figuraient pas au tableau de l'adoration perpétuelle du diocèse. Il y en avait près de cinquante dans ce cas. C'était les priver d'une grâce précieuse et d'un des moyens les plus efficaces pour attirer les âmes à Notre-Seigneur Jésus-Christ : cette année, si vous consultiez *l'Ordo* du diocèse, vous y verriez qu'à la suite du tableau indiquant les paroisses et chapelles où auront lieu les exercices réglementaires des Quarante-Heures, comportant l'exposition ininterrompue du Saint-Sacrement pendant trois jours et trois nuits, se trouve un tableau plus modeste " des exercices supplémentaires d'adoration " pour les paroisses de banlieue d'importance moindre, exercices qui ne dureront pour chacune d'elles que 24 heures, et qui leur sont accordés à cette seule condition — qu'il a fallu leur imposer pour ne pas surcharger notre Œuvre) — qu'elles s'engageaient à faire par leurs seuls moyens et l'adoration de jour et l'adoration de nuit. Dès cette première année, sur 47 paroisses de banlieue qui jusqu'ici n'avaient jamais d'adoration solennelle du Saint-Sacrement, 37 ont demandé avec empressement à avoir ces vingt-quatre heures eucharistiques, permettant d'entourer la Sainte Eucharistie de leurs adorations et le jour et la nuit.

Que les dix hésitantes subissent la sainte contagion d'un si bel exemple, et, l'année prochaine, il ne restera plus dans notre cher diocèse de Paris, où il se fait tant de mal, mais aussi tant de bien, il ne restera plus une seule paroisse où Notre-Seigneur ne soit adoré et prié jour et nuit, au moins une fois l'an. — Alors, vraiment, Paris sera bien la ville du Sacré-Cœur de Jésus, comme il est déjà celle du Cœur Immaculé de Marie. Par le Cœur de la Mère nous aurons été donnés au Cœur de son Divin Fils et nous lui appartiendrons sans réserve.

Voilà, messieurs, où en est l'Œuvre de l'Adoration Nocturne à Paris, voilà le chemin parcouru en soixante ans, depuis cette nuit inaugurée dans l'humilité, le soir du 6 décembre 1848, à Notre-Dame des Victoires, par 19 fervents serviteurs de l'Eucharistie. Nous avons bien le droit de dire, avec un profond sentiment de reconnaissance pour les bontés de Dieu à notre égard, que le petit grain de sénevé est devenu un grand arbre, qui aujourd'hui abrite non seulement Paris, non seulement la France, mais qui couvre de ses branches le monde entier.

Chose merveilleuse! dont nous ne saurions assez rendre grâce à Dieu, ce Dieu infiniment bon, qui ne se repent jamais de ses dons.... notre chère France, malgré ses ingratitudes, demeure toujours la missionnaire du Christ qui aime les Francs; et, pour répandre une grande œuvre dans le monde, c'est à elle toujours qu'il lui plaît de s'adresser. L'adoration nocturne a pris naissance à Rome, en 1810; il fallait qu'elle fixât ses racines dans la Ville Eternelle; mais, pendant quarante ans, elle n'a pu sortir de Rome. Le monde l'ignora, même en Italie, pendant toute la première moitié du dernier siècle; et, ce n'est que lorsqu'elle se fut établie en France, qu'elle s'est répandue chez les autres peuples: et c'est à l'Œuvre de Paris que toutes celles, aujourd'hui si prospères, d'Espagne, de Belgique, du Canada, des Etats-Unis, du Mexique, de l'Amérique du Sud, et celles-là même de Gênes, Turin, Milan en Italie, se sont adressées, et ont demandé des avis et des exemples lorsqu'elles ont voulu s'organiser et se choisir un règlement.

Oh! remercions Dieu, et remerciez-le avec nous, Messieurs, de sa miséricorde infinie et de la perpétuité de ses dons en faveur de notre cher pays. Nous du moins, c'est notre mission, nous ne cesserons de le consoler dans la mesure de notre faiblesse, de le poursuivre de notre amour et de lui témoigner notre reconnaissance.

J'aurais voulu, mais il est déjà bien tard, vous entretenir de la dernière grâce que nous a octroyée le Souverain Pontife, et des suites que nous nous efforçons de lui donner. Cela regarde l'avenir, et il faut vous en parler, ne serait-ce que d'un mot, pour recommander cet avenir à vos prières. Par un bref récent, le Saint-Père a constitué notre Œuvre de Paris en un centre spécial pour la France, ayant son siège à Notre-Dame des Victoires, centre auquel il a conféré le pouvoir d'affilier directement toutes les Œuvres d'adoration nocturne de France à l'Archiconfrérie de l'Adoration Nocturne de Rome et, par là, de leur en communiquer les précieuses indulgences. Sept Œuvres de province se sont empressées déjà de nous demander cette affiliation et se sont, du même coup, rattachées à nous par des liens plus intimes de confraternité.

Ces liens, nous avons pensé qu'il y aurait grand intérêt à les étendre à toutes les Œuvres de France, pour assurer plus d'unité entre elles, une plus grande communauté d'efforts, d'intentions, et aussi leur apporter dans les circonstances difficiles un réconfort et un soutien.

Le moyen le meilleur nous a paru être la création d'un Bulletin des Adorations nocturnes de France, qui établirait entre toutes une communication constante et produirait une émulation susceptible de leur donner une vie plus intense et plus fructueuse. — Nos Sœurs de province, consultées par nous, ont accepté cette idée avec empressement. Et depuis le 8 avril dernier nous avons fait paraître notre petit Bulletin qui, chaque trimestre, s'en va porter à tous la bonne parole et susciter les dévouements réparateurs.

Nous osons vous demander vos prières, Messieurs, pour que le bon Dieu nous vienne en aide. C'est une innovation féconde, croyons-nous, qui sera de nature à donner un grand élan à notre Œuvre en province, où elle est parfois languissante, et où cependant — (nous venons d'en avoir plusieurs exemples) — une bonne parole, un bon conseil suffisent le plus souvent à ranimer les courages et à relever une Œuvre morte ou mourante.

Plus que jamais la prière, la réparation sont œuvre nécessaire pour faire contrepoids aux provocations que les sectes impies adressent journellement à la souveraine majesté de Dieu. Malgré l'impiété officielle de notre pays, Dieu ne maudira pas et ne veut pas détruire la France : Il nous en a presque donné l'assurance en nous confiant le culte de son Sacré-Cœur. La France est toujours son peuple de prédilection. Mais il peut nous châtier durement. Il châtiera notre orgueil par notre abaissement ; notre sensualité et notre luxe effréné par la ruine de nos fortunes et les fléaux de toute sorte contre lesquels nous avons vu récemment à quel degré d'impuissance l'homme, si vain de sa science, se trouve tout à coup réduit.

Que le Christ vainqueur ait pitié de nous ! La France, la vraie France, la France de Clotilde et de Geneviève, de Jeanne d'Arc et de la Bienheureuse Marguerite-Marie, de Charlemagne et de saint Louis, de saint Vincent de Paul et du Curé d'Ars, la France de Notre-Dame de Lourdes, de Notre-Dame des Victoires, la France de Votre Sacré-Cœur existe toujours, vous aime toujours, ô mon Dieu, vous suit toujours dans toutes les parties du monde par ses missionnaires, et dans ses frontières mêmes, sur son sol qui reste vôtre, elle est à vous par ses œuvres innombrables de charité, de prière, d'adoration, adoration perpétuelle dans votre temple de Montmartre, adoration perpétuelle dans chacune de nos paroisses où nous nous attachons à votre personne sacrée, où nous vous gardons, vous demandant pardon pour nos frères égarés, pour nos frères aveugles et trompés. Ah ! Seigneur, délivrez-nous des mensonges et des menteurs qui nous trompent

Nous savons que c'est particulièrement à nous, adorateurs nocturnes, qu'il appartient de répéter sans relâche ces supplications : nous n'y faillirons pas ! Mais vous, Messieurs, vous qui aussi aimez la France qui, fidèles au passé, lui conservez un souvenir vraiment filial, vous à qui elle a donné cette même Œuvre de l'Adoration Nocturne qui établit un lien

de plus entre nous, quelquefois, dans vos nuits si pieuses, si édifiantes, si fécondes en grâces, ayez une pensée pour la France, et par la générosité de vos prières, aidez-nous, aidez vos Confrères de Paris, à attirer sur elle la miséricorde de Dieu! "*Fluctuat nec mergitur.*" Battu par les flots, il ne sombre pas: c'est la devise de Paris! Nous voulons en faire la devise de la France entière, avec Jésus, le Jésus de l'Eucharistie, pour guide et pour pilote!

⁂

Telle fut cette séance consacrée aux *Dévotions Eucharistiques.* Très belle, très intéressante, par les renseignements qu'elle fournissait et par la variété des sujets qu'elle abordait, elle fut, sans aucun doute, une des plus goûtées des hommes d'œuvres.

---

§ 2° *Au Monument National.*

Monseigneur Odelin, Vicaire Général de Paris, du Comité permanent des Congrès, présidait cette réunion ayant autour de lui une assistance choisie qu'intéressaient particulièrement les questions inscrites au programme.

⁂

M. l'abbé Auclair, secrétaire de la rédaction à la *Revue Canadienne*, et l'un des rédacteurs de la *Semaine religieuse* de Montréal, ouvrit le feu par un travail sur le rôle de la presse. Il définit la mission de la presse catholique au Canada.

LA PRESSE EUCHARISTIQUE :

Son état actuel — Place à donner à l'Eucharistie dans les revues pieuses et dans les journaux catholiques en général.

L'un des buts immédiats des Congrès Eucharistiques — nous ont dit et nous répètent les organisateurs de ces grands mouvements de piété intelligente et éclairée — c'est de promouvoir chez les peuples chrétiens et de faire se renouveler périodiquement l'hommage social au Christ, roi des nations. Or, de nos jours surtout, le grand moyen d'émouvoir les

masses populaires, le levier puissant avec lequel on remue les nations, c'est la presse. Il est devenu banal de le répéter, la presse, pour beaucoup, c'est aujourd'hui l'unique puissance, la seule qui ait prise sur l'opinion.

"Personne n'ignore — écrivaient les Pères du Concile Plénier de Québec — la place prépondérante que prennent aujourd'hui le livre, la revue, la brochure et le journal. Ils sont devenus les principaux semeurs d'idées, et, bien souvent, les maîtres incontestés de l'opinion publique. Sous toutes les formes, mais surtout sous la forme du journal, la presse est la grande et parfois l'unique éducatrice des multitudes. Elle pénètre partout, s'adresse à toutes les classes et à tous les âges, traite tous les sujets, met et tient en éveil toutes les curiosités, et s'empare peu à peu des esprits qu'elle forme et déforme à son gré. Son influence est très souvent décisive et ses jugements sans appels." (1)

Il n'est que trop vrai. La presse est de nos jours une puissance formidable et irrésistible. Je dis: "Il n'est que trop vrai"? C'est parce que d'ordinaire la puissance de la presse est plutôt au service du mal. "C'est, en effet — disent encore les Pères de Québec — par les mille voix de la presse que les erreurs se sont propagées si nombreuses, si vite, et si loin, depuis un siècle; c'est le mauvais journal qui a battu en brèche, discrédité dans l'opinion toutes les institutions religieuses que nous avons vu disparaître (il est ici question des pays d'Europe); c'est par les journaux et par les romans, non moins que par les pièces de théâtre que s'est préparée la loi du divorce (en France), vrai fléau de la société moderne; c'est dans les journaux (enfin) qu'a été menée la campagne contre l'éducation chrétienne de la jeunesse (un peu partout)... (2)

Or, "pour guérir les maux de notre temps" — continuent toujours nos évêques, citant les propres paroles de Pie X à Mgr Bégin — "pour guérir les maux de notre temps, il faut employer des moyens qui soient appropriés à ses habitudes.... aux écrits opposons les écrits, aux erreurs propagées çà et là opposons la vérité, au poison des mauvaises lectures opposons le remède des lectures salutaires, aux journaux dont l'influence pernicieuse se fait sentir tous les jours opposons le bon journal..." (3)

D'ailleurs, messeigneurs et messieurs, nos vénérés prélats canadiens ne faisaient là que constater ce que tout le monde admet. N'a-t-on pas écrit que saint Paul, s'il revenait sur la terre, se ferait journaliste, et n'est-il pas connu de tout l'univers que Pie X, quand il était patriarche de Venise, aurait vendu sa croix pectorale plutôt que de voir péricliter son cher journal vénitien *La Difesa?* Aussi bien, n'avons-nous voulu rappeler, au début de ce travail, l'autorité de l'épiscopat canadien que parce qu'il nous a semblé de haute convenance de le faire pour appuyer

---

(1) Lettre pastorale des Pères du Premier Concile Plénier de Québec, p. 28. (Cette lettre porte les signatures de trente-quatre archevêques et évêques, d'un préfet apostolique et de trois administrateurs *sede vacante*).

(2) Idem, *loco citato.*

(3) Idem, *loco citato.*

nos modestes affirmations sur une doctrine solide et sûre. Au Congrès de Montréal il nous est tout naturel, tous l'admettront, de nous incliner devant les enseignements des Pères du Concile de Québec.

Les Congrès ne sont pas des Conciles: ils ne définissent pas les dogmes, ils n'arrêtent pas les décrets disciplinaires. Ce sont plutôt, messeigneurs et messieurs, ainsi qu'on l'a dit, de grandes assemblées du clergé et du laïcat catholiques qui ont pour unique fin la gloire de Jésus Eucharistie, la préparation des triomphes eucharistiques, l'hommage social au Christ roi des nations. Mais, pour l'un et pour l'autre, de quelle puissance, répétons-le, n'est pas aujourd'hui la presse, ne sont pas aujourd'hui les œuvres de presse.

Or, que fait la presse, en particulier la presse canadienne, pour la Sainte Eucharistie, pour la foi en la présence réelle, pour la glorification devant le peuple des rites et des fêtes qui la célèbrent? Et puis surtout que devrait-elle faire, notre presse canadienne, non seulement la presse des semaines religieuses et des revues pieuses, mais la presse qui se dit catholique et qui veut l'être tout en s'occupant des intérêts matériels et politiques du pays — ce qui, croyons-nous, est parfaitement légitime. Voilà, messeigneurs et messieurs, tout l'objet du modeste travail qu'en notre qualité de prêtre-journaliste, au nom de nos confrères de la presse canadienne, nous avons l'honneur de présenter au Congrès de Montréal: ***La presse eucharistique, son état actuel, place à donner à l'Eucharistie dans les revues pieuses et dans les journaux catholiques en général.***

Nous voulons ici nous placer, autant que possible, au seul point de vue canadien. Nous supposons connus de nos auditeurs les magnifiques rapports que le Révérend Père Couet, des Pères du Saint-Sacrement, au Congrès de Rome en 1905, et M. François Veuillot, directeur de l'*Univers*, au Congrès de Cologne, en 1909, ont donné sur les œuvres de presse et l'Eucharistie. Nous aurions mauvaise grâce d'insister. Retenons seulement du rapport si documenté que le Rév. Père Couet présentait à Rome, que sur les soixante à soixante-dix périodiques eucharistiques, qui étaient alors (1905) publiés dans le monde entier, la France — le pays par excellence des idées et des apôtres de l'idéal — la France en comptait vingt pour sa part et l'Amérique huit, dont quatre à Montréal: le *Bulletin Eucharistique*, revue mensuelle spécialement destinée à la jeunesse (in-16 illustré, chaque livraison 32 pages), *Le petit messager du Très Saint-Sacrement* (in-12 illustré, chaque livraison 32 pages), *Les Annales des Prêtres Adorateurs* (in-12, chaque livraison 32 pages), et enfin *The Sentinel of the Blessed Sacrament* (in-12 illustré, chaque livraison 32 pages), qui est l'édition canadienne du périodique du même nom qui se publie à New York. J'ajoute que toutes ces publications sont à Montréal sous la direction des Pères du Saint-Sacrement. La bonté et le zèle des Révérends Pères ont été trop précieux aux organisateurs du Congrès de Montréal et sont du reste trop connus de nous teurs pour qu'il soit besoin de dire avec quels soins et quels succès leurs œuvres de presse eucharistique se développent et grandissent chez nous.

Nos revues pieuses en général et nos semaines religieuses n'ont pas ... non plus de retenir longtemps notre attention. Quelle que soit la

raison d'être spéciale de chacune de ces publications, il est clair qu'au-
cune ne saurait ignorer l'Eucharistie, qui est le centre du culte et de la
vie de l'Eglise, comme elle est le centre de la croyance et du dogme. Par
les mystères qu'elle rappelle, en effet, par les vertus qu'elle prêche et par
les effets qu'elle produit dans les âmes, l'Eucharistie qui contient le
corps, le sang, l'âme et la divinité du Dieu fait homme, Jésus-Christ, est
le point central autour duquel toutes les dévotions bénies par la sainte
Eglise viennent aboutir nécessairement. Quand donc les *Annales de la
Bonne Sainte Anne*, par exemple, racontent les hauts faits qui s'accom-
plissent sur la côte de Beaupré, quand le *Rosaire* des Dominicains prêche
la dévotion à la Vierge Marie, quand la *Temperance* des Franciscains
exhorte à la générosité d'âme et à l'esprit de sacrifice ses milliers de
ligueurs, le but final qu'on se propose c'est toujours l'amendement de
l'homme pour la glorification du Christ Jésus, sur la terre dans l'Eu-
charistie, au ciel dans la suprême béatitude. Et il en est ainsi de toutes
les revues pieuses. Les dévotions sans l'Eucharistie, sans le Christ
Jésus comme fin plus ou moins directe — ou comme on l'a dit déjà, les
dévotions sans religion — seraient trop courtes et nécessairement fausses.
De même nos semaines religieuses et nos divers périodiques de nouvelles
pieuses ne peuvent sans s'égarer méconnaître ou sembler ignorer le culte
eucharistique. Leur but c'est raconter la vie des diocèses, la vie d'une
œuvre. Or tout cela doit tendre au Christ Jésus, comme les rayons vers
leur centre.

Peut-être seulement pourrions-nous, à l'occasion de ce magnifique
Congrès, qui restera l'honneur de notre Ville-Marie, demander à tous
nos confrères et collègues des semaines et des revues pieuses du Canada
de redoubler de zèle, par tout le pays, pour magnifier encore davantage
pour célébrer et pour chanter encore mieux les grandeurs et les gloires du
dogme et du culte eucharistiques. Il nous semble qu'un devoir de spé-
ciale gratitude va s'imposer à nous. Il importe, en particulier, que les
échos du Congrès de Montréal se répercutent longtemps et très au loin
aux pieds de nos montagnes et sur les bords de nos fleuves et de nos
lacs. D'ailleurs, la dévotion spéciale que chacun de nous a mission de
développer et d'entretenir dans l'âme de notre peuple ne pourra que
gagner en profondeur et en extension si elle s'illumine ainsi davantage
aux rayonnements de l'ostensoir d'or qui porte Jésus-Hostie.

Mais ce que nous devons désirer surtout et ce que nous demandons
avec instance à la presse canadienne catholique, non plus aux seules se-
maines religieuses, ni aux seules revues pieuses, mais à tous les jour-
naux, quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, qui se disent et qui veu-
lent être catholiques, c'est un effort, c'est un mouvement, c'est un élan
vers plus de vie chrétienne sociale, par l'étude et par la glorification de
la croyance et des pratiques eucharistiques.

A Dieu ne plaise que nous méconnaissions les mérites réels de quel-
ques-uns de nos confrères et les générales bonnes intentions d'un plus
grand nombre. Nous connaissons, pour y avoir été quelque peu mêlé,
les exigences et les besoins d'un journal qui veut vivre. Nous ne pou-
vons songer à demander aux grands quotidiens de se transformer en

semaines religieuses et en revues pieuses — que seule une élite recevrait et dont la masse, à tort ou à raison, ne voudrait pas. Pourvu qu'elles soient bien dirigées, il y a place dans un pays comme le nôtre pour toutes les initiatives intelligentes, pour toutes les bonnes intentions d'où qu'elles viennent. Mais encore, pour être catholiques et pour se dire telles, faut-il qu'elles soient selon l'esprit de Dieu.

Or, disons-le hardiment, il y a une erreur pratique dont souffre notre vie catholique en ce pays béni du ciel. Jusqu'ici, depuis cent ans surtout, nous avons eu peu à lutter pour la défense de notre foi et de nos pratiques religieuses, et c'est pourquoi, quand une heure de lutte se présente, les chevaliers sont plus rares, les chevaliers de la plume comme les chevaliers de la parole. Au fond, c'est un malheur. On n'aime jamais tant une cause que lorsqu'on combat pour elle. Quoique nous soyons sans aucun doute un peuple de foi, l'occasion semble nous avoir trop manqué de vivre socialement notre foi.

Nous parlons ici, messeigneurs et messieurs, d'une façon générale. Nous savons bien qu'il y a chez nous de très beaux mouvements chrétiens. Ainsi, ne citons qu'un cas, nous nous réjouissons trop des manifestations de haut esprit catholique que nous ont récemment données nos jeunes gens de l'A. C. J. C. et leurs amis, pour ne pas les signaler avec complaisance. Mais il reste vrai qu'on craint trop d'une façon générale dans notre grande presse canadienne de passer pour crétins et pour bigots. Sous prétexte de largeur d'esprit, nous sommes trop exposés à tourner court quand il s'agit de parler de nos croyances et de nos dogmes, quand il est question de louer les grandeurs et les beautés de notre culte.

Donnons-nous garde, d'autre part, écrivains et journalistes de notre pays, laissez-nous vous le dire en toute sincérité et en toute indépendance, donnons-nous bien garde de nous leurrer nous-mêmes. Ne prenons pas, je vous en prie, des éloges de personnes absolument exagérés et des interjections laudatives vides de sens, pour un hommage intelligent et pour un culte vrai et digne au Dieu que nous adorons dans l'Eucharistie.

D'abord ayons la foi, éclairons nos convictions, ensuite nous la vivrons moins mal, et nous pourrons l'exposer, elle et ses manifestations les plus simples comme les plus éclatantes, avec des mots qui iront au cœur et qui feront du bien, parce qu'ils seront sentis et parce qu'ils seront vrais. Car, autant les dévotions qui sont l'épanouissement naturel d'une vraie religion sont heureuses et fécondes, autant les dévotions sans religion sont stupides et stériles.

Nous le demandons à tous nos confrères du journalisme catholique, il faut que le Congrès de Montréal soit pour nous tous une occasion de renouveau. Cessons d'être à tout moment les esclaves d'un absurde respect humain. Parlons de l'Eucharistie, de ses grandeurs, de ses gloires, des mystères qu'elle rappelle, des vertus qu'elle prêche, des effets merveilleux qu'elle produit dans les âmes et dans la société. Prolongeons vers les divers centres de nos populations les échos du Congrès de Montréal, et, plus tard, sachons les réveiller, ces échos, à l'heure propice.

Pour être, dans la mesure voulue, sans exagérations comme sans blessures, les apôtres — oui les apôtres — de l'Eucharistie, imprégnons-nous des vérités de notre foi. Gardons-nous des hérésies. Que si nous voulons — et nous le devons souvent — traiter dans les journaux un point de doctrine, tâchons d'abord de le bien connaître, et pour cela n'ayons pas peur de consulter l'Eglise enseignante et ses pasteurs. Évitons les termes obscurs et les phrases équivoques. Visons aussi à la dignité de nos propos. Pensons souvent que le journal et son feuilleton sont lus par tous les yeux. Que la chronique des crimes dans nos colonnes soit sobre et point suggestive. En un mot, soyons chrétiens d'abord. Ensuite — et alors seulement — nous pourrons être dévots sans crainte. Nous n'aurons rien du Tartufe. Parce qu'on nous saura sincères, on s'inclinera devant nos convictions. Nous pourrons rendre à Jésus-Hostie, sans qu'on nous ridiculise, le culte social qui lui est dû, ce culte que plus que personne la presse aux mille voix — nous voulons dire la presse catholique — cette puissante et merveilleuse informatrice et régulatrice de l'opinion moderne, est chargée de rendre et doit rendre à Jésus-Eucharistie.

C'est dans ce sens, messeigneurs et messieurs, que nous croyons pouvoir répéter en terminant avec toute la conviction de notre âme :

Loué soit à jamais par la presse — et en particulier par la presse canadienne — le Très Saint-Sacrement de l'autel.

Vœux :

1. — *Le Congrès de Montréal émet le vœu que les revues pieuses du Canada, aussi bien que celles du monde catholique tout entier, redoublent de zèle pour glorifier les œuvres et le culte eucharistiques.*

2. — *Le Congrès de Montréal émet le vœu que tous les journaux catholiques, sans sortir de leur sphère, se fassent un devoir, dans l'occasion, sans respect humain et avec conviction, de louer le Sacrement de l'autel, de proclamer ses grandeurs, de célébrer ses gloires, de magnifier les cérémonies de son culte et de donner des comptes rendus soignés des fêtes de l'Eglise où il joue un si grand rôle.*

⁂

Ce rôle si important, et ce programme eucharistique de la Presse dont a parlé M. l'abbé Auclair, M. l'abbé *Belleney*, représentant de M. Féron Vrau, directeur de la Maison de la Bonne Presse de Paris, en montre l'accomplissement quasi idéal dans les œuvres de la Bonne Presse, et il se trouve ainsi à compléter et à illustrer en quelque sorte par des détails très intéressants l'étude précédemment donnée.

Il explique l'admirable rouage de cette administration, unique peut-être en son genre, qui a permis à cette œuvre si

merveilleusement organisée de déverser dans le monde de la lecture une si prodigieuse variété d'écrits, de publications, d'ouvrages, de " tracts ", actuels, au point, et d'un bas marché fabuleux.

En terminant il fait une mention spéciale de la nouvelle et si belle revue que la Maison de la Bonne Presse vient de consacrer à l' "*Eucharistie*" et qui forme comme le joyau de ses publications.

Après la Presse eucharistique, c'est le tour de la *Musique religieuse*. Le R. P. Lefebvre, S. J., dont la compétence musicale est bien connue au Canada, vient traiter cette importante question.

LE CHANT SACRE ET LA MUSIQUE DITE " MODERNE "

Il était évidemment en proie à un rude accès de misanthropie, le brave Fontenelle, quand il laissa échapper la boutade suivante :

" Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir."

Gardons-nous bien, nous, d'imiter cette malveillante parcimonie. Au ontraire, ouvrons large la main et donnons plein essor aux vérités qu'elle peut contenir. Si peu d'entre elles, déjà, peuvent librement circuler par le monde !

Le chant sacré, ses besoins au Canada : tel est le sujet qui m'est échu. La tâche assignée n'est pas mince. Or, voici que par surcroît : je constate ensuite des variantes sur les programmes. Les uns ajoutent " la question de la musique dite romaine, les autres portent " de la musique dite moderne ; alors comment tout concilier ?

A l'instar de Raminagrobis, de sournoise mémoire, mettons-les d'accord en croquant l'un et l'autre ! Seulement pour cette exécution, 16 à 18 minutes est un temps fort limité ; mais justement mon indigence littéraire y trouvera le prétexte longtemps cherché de piquer au plus court, de parler franc et net, d'éviter tout ambage et toute circonlocution.

Le " Motu Proprio "

Nul d'entre nous n'a oublié, que je sache, le violent remous qui se produisit dans les eaux musicales au coup de barre imprévu que donna, à peine installé à la roue du Vatican, le pilote énergique qui a nom Pie X. La nouvelle d'une réforme de la musique sacrée fit sensation.

Pourtant, je ne sais par quelle fatalité, le Règlement tant discuté, n'eut jamais dans notre pays, à ma connaissance au moins, les honneurs de la publication.

La grande presse d'alors, si grande d'ordinaire d'informations sensationnelles, les grands journaux, soi-disant catholiques, qui, pour réclame, les annonces [illegible], les gravures prétendues amusantes et les plus vulgaires élucubrations disposent de colonnes et de pages entières, les journaux ne surent pas trouver la moindre place pour reproduire intégralement ce magistral document.

Le résultat inévitable est l'ignorance de ce admirable de la plupart en ce point, à telles enseignes que nombre de personnes sont convaincues que le Pape a banni toute autre musique que le plain-chant.

C'est donc une connaissance plus exacte du lumineux Règlement de Pie X sur la musique d'église que je désirerais vous inculquer brièvement.

Qu'est-ce qu'a voulu l'Eglise, et que veut-elle encore par la voix autorisée de son Chef? Je dis à dessein "vouloir" et non pas seulement "désirer," ainsi que l'ont insinué volontiers certaines gens pour se dispenser par là d'obéir. (Cette prétention que Pie X aurait écrit ce *Motu Proprio* sur la musique uniquement pour signifier à l'univers catholique *un simple désir* n'est-elle pas une plaisanterie déplacée?)

Que veut donc notre Saint-Père?

Rien de nouveau, pas d'innovation, si ce n'est l'obéissance — obéissance tant marchandée hélas par un grand nombre, l'obéissance des prescriptions antérieurement édictées, et généralement demeurées à l'état de lettre morte. Encore un coup, Pie X n'a jamais innové; il n'a fait que prendre à son compte et résumer la législation liturgique déjà existante, et de par son autorité pontificale, il lui a infusé un regain de vigueur et d'actualité.

Ce qu'il veut de cette volonté d'apôtre et de Saint qui est son propre, ce qu'il n'a cessé de réclamer, c'est l'amélioration véritable, fond et forme, de la musique sacrée, et cela par toute l'Eglise. En d'autres termes c'est la tendance continue à toujours faire mieux dans le choix et surtout dans l'exécution de la musique d'église, soit vocale, soit instrumentale. Voilà tout.

Un mot d'explication ici.

Avant tout, Pie X exige qu'on rende au chant ecclésiastique, dans les cérémonies du culte, la place d'honneur qui lui est due, et dont il était malheureusement déchu en maintes contrées.

Grâce à Dieu, nos églises canadiennes avaient conservé de ce chant, sinon la vraie tradition, (cette tradition était déjà perdue, lors de l'établissement de la colonie), tout au moins le sens et le goût; et elles peuvent se glorifier d'avoir toujours été en règle en ce point.

— Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à reprendre sur ce terrain? Pas précisément; car le chant qui nous a été transmis est tronqué, incomplet et sans vie.

— Est-ce à dire alors qu'il faille bouleverser tout avant que d'avoir auparavant rien édifié?

Pas davantage! pareil parti n'est guère prudent.

Sauf illusion, voici un programme pour être en règle avec les devoirs de l'obéissance et la dictée de sa conscience, les dispositions où l'on se doit établir:

1. Abdiquer tout sentiment d'hostilité, tout parti pris contre les décisions pontificales à ce sujet.

2. Se déterminer à faire "le possible raisonnable actuel." Il n'est pas toujours le même partout et pour tous. Pour de solides motifs, vous ne pouvez tout de suite aborder le chant dit grégorien! préparez-lui la voie en orientant l'exécution de l'ancien vers la méthode bénédictine. Est-il donc si difficile de faire lire distinctement, rondement chanter et nuancer un peu?

3. Introduisez graduellement des pièces courtes et faciles, motets et psalmodies, l'Asperges par exemple, puis quelques messes des plus simples.

4. Enfin, il n'est pas urgent, il ne serait pas sage non plus, d'attaquer avec un personnel peu compétent et non familiarisé avec ce genre, des pièces plus ornées: la mauvaise exécution tournerait vite au désastre, au détriment de la bonne impression que ce chant doit créer.

Les voix d'anges

Justement cette impression de piété et cette atmosphère de religion sera de beaucoup accrue par l'emploi, dans nos paroisses, d'un élément qui n'est pas près de faire défaut au pays: le petit peuple scolaire. Nos enfants canadiens ont pour la musique de réelles aptitudes, de la voix et de l'oreille autant et parfois plus qu'il n'en faut.

En général, ils ne demandent qu'à prêter leur gracieux et non moins précieux concours.

Seulement il faudrait s'en occuper de façon régulière et suivie, les former, organiser dans les écoles l'enseignement du solfège et du chant: toutes choses qui ne se font pas d'elles-mêmes, mais qui entraînent des ennuis, des tracas, mais aussi, ne l'oublie-t-on pas trop aisément, des résultats les plus heureux tant pour le présent que pour l'avenir. La création d'une maîtrise paroissiale rehausse singulièrement la splendeur des offices par le simple appoint de ces jeunes voix fraîches et pures; elle assure aussi l'alimentation du chœur des hommes.

On n'y songe pas assez peut-être, le soprano ou l'alto d'aujourd'hui, c'est le tenor ou la basse de demain.

Le célèbre baryton Jean Faure émerveillait à huit ans les fidèles de la Madeleine, et soixante ans plus tard, il enchantait ses auditeurs par la jeunesse et l'éclat d'un organe resté intact.

Ici, me semble-t-il, plusieurs de mes bienveillants auditeurs du clergé qui ont charge de paroisse, seraient tentés de me dire: "Tout ce que vous nous "*chantez*" là est bel et bon *sur le papier* et facile en théorie; mais dans la pratique c'est bien autre chose. Où donc trouverons-nous cet oiseau rare, le directeur qui *saura*, qui *pourra*, qui *voudra* se plier à tant d'exigences — enseigner le chant ecclésiastique et former une maîtrise"?

Une autre question

Pour une fois, sans être le moins du monde *irlandais,* je me prévaudrai du privilège de répondre à une question par une autre et répliquerai: " A votre tour êtes-vous bien déterminé à vous assurer les services d'un auxiliaire aussi précieux, et à rétribuer dignement un phénomène, si vous le rencontrez?

Ecoutez bien le trait suivant: Je sais un brave curé, le moins du monde "*docteur ès choses musicales*" mais soucieux de mettre en rè... les offices religieux de son église qui, rencontrant un musicien sérieux "lui tint à peu près ce langage": Mon cher monsieur, je désire établir le chant ecclésiastique exécuté par une bonne chorale d'hommes et d'enfants de ma paroisse, pourriez-vous me fournir *l'article* et à quelles conditions"? L'artiste interpellé, après réflexion répondit: "Moyennant telle rétribution, je me charge de tout." Parfait, reprit le curé, soyez prêt dans trois mois." Et ce délai fut par notre jeune musicien fiévreusement consacré à se rendre compétent sur toute la ligne. Veuillez m'en croire, il le deviendra sous peu, s'il ne l'est pas encore: il y est doublement intéressé.

Or donc, Messieurs du clergé, vous avez là sous la main une industrie d'une efficacité merveilleuse pour faire germer le dévouement, stimuler l'amour des études musicales et faire s'épanouir la plus belle floraison d'activités.

C'est tout gratuitement, en plus, qu'avec l'approbation présumée ... maîtres de chapelle et des organistes présents ou absents, je me permets de vous dédier cette recette; et je suis d'autant plus qualifié pour le faire, que je serai peut-être le seul à n'en point bénéficier: mes émoluments n'étant guère susceptibles de modification, soit en plus ou en moins.

Maintenant je me trouve en assez délicate posture. Je constate avoir osé mettre le pied sur un sol brûlant, et je me vois en quelque sorte forcé d'aller plus outre ne voulant pas retraiter sans dévoiler ma pensée tout entière. En voici donc l'autre moitié:

Lorsque j'invitais MM. les Curés ainsi que leurs fabriciens à se montrer comme il convient *plus généreux,* (je dirais mieux peut-être en disant plus *équitables*) envers les musiciens d'église, directeurs et organistes, c'est sous entente et à condition que ces derniers soient, non pas de vulgaires entrepreneurs de pompes..... musicales, ou encore des impressarios de concerts plus ou moins spirituels dont l'église est le local, mais bien de véritables artistes du culte divin et les dignes interprètes de la prière officielle chantée.

Tel est bien, en effet, le rôle liturgique et quasi sacerdotal quand il est bien compris, du maître de chapelle, du titulaire de l'orgue et aussi des chanteurs d'église. Ceux-là seuls, en conséquence, sont élus à bénéficier de la suggestion ci-dessus émise qui, grâce à des études spéciales, par des travaux antérieurs et une préparation soignée se sont rendus, ou viseraient à se rendre dignes de ces hautes fonctions. Je n'ai pas à parler de l'état civil des aspirants-titulaires, espérant bien que de si...

l'on n'aura pas ici un cas analogue à celui qu'on découvrit il y a quelques années près de Lyon en France. Un vénérable F.... jouait alternativement *du triangle* à la loge et de l'orgue dans une église. L'audacieux cumulard fut instamment invité à nettoyer " presto " ... pédale de cette dernière.

Deux mots encore et ce sera la fin.

Sur le point des salaires, comme en tous les autres, le possible n'est pas le même partout : mais *partout* il y a un possible *juste et raisonnable*.

Trop parfois l'on escompte l'obligeance et la bonne volonté des gens. La situation n'est pas sans de sérieux inconvénients dont le *premier* est qu'on ne pourra exiger aucune réforme, aucune amélioration sans risquer de se heurter à cette observation : " Vous en avez bien pour votre argent ! " Un second, c'est de créer chez les paroissiens et les marguilliers surtout cette mentalité spéciale à l'égard des musiciens qu'ils sont *toujours " assez rétribués,"* et qu'à l'instar des institutrices, et plus encore qu'elles, ils se nourrissent d'air.

Autre préjugé

Il n'est même pas si rare qu'après avoir donné des années durant, son labeur et le fruit de ses études, si le directeur de chant s'avise de suggérer l'achat de nouvelle musique, on lui trouve toutes les allures d'un homme qui réclame le Pérou — très heureux qu'on ne lui jette pas, avec un haussement d'épaules, " mais mon cher, de la musique, n'en avez vous pas plein les armoires " ?

Bref, on prodigue en statues, en vitraux, en peintures des sommes considérables, on engagera de forts capitaux dans des orgues monumentales, dont les deux tiers ou les trois quarts sont à peu près inutilisés, et quand il s'agit de l'organisation d'une maîtrise et d'engagements d'organiste et de directeurs, on se retranche à l'abri de mesquines objections, ou d'ajournements indéfinis.

" Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus ! "

Le temps alloué me fuit et que de choses à dire : et de questions à traiter :

— Enseignement supérieur de musique sacrée dans les grands séminaires et les instituts ecclésiastiques ;

— Abolition de l'ostracisme injustifiable et de la suspicion universellement entretenue envers cette branche des études cléricales ;

— Création d'une école de musique vraiment liturgique au pays, pour faciliter aux jeunes talents qui poussent les moyens d'acquérir sans trop de frais une véritable compétence, et favoriser par là le recrutement de bons musiciens d'église.

— Fédération canadienne de sociétés chorales religieuses dites de Sainte-Cécile, afin de promouvoir le culte et le goût de la saine musique religieuse. Mais je serais infini !

Au moment de clore, il me reste à vous remercier cordialement de votre sympathique attention et à vous prier respectueusement d'adopter les vœux suivants, conclusion naturelle de cette étude:

Vœux :

Considérant que l'étude du chant ecclésiastique, — (plain-chant ou chant grégorien) — est à la base de toute renovation sérieuse de la musique sacrée : il est proposé au XXIe Congrès Eucharistique International :

1. *Qu'on améliore, par une préparation soignée, l'exécution du plain-chant local, en s'acheminant vers l'interprétation bénédictine en vue de l'Edition Vaticane.*

2. *Qu'on prépare les maîtrises paroissiales en organisant au préalable ou favorisant l'enseignement efficace du solfège et du chant dans les écoles.*

3. *Quant à la musique moderne, qu'on élimine les œuvres d'origine ou d'inspiration profane qu'on remplacera par des compositions plus dignes dont il pourrait être fait un catalogue.*

4. *Que Messieurs les Curés exhortent leurs fabriciens à se montrer généreux pour tout ce qui concerne la partie musicale des offices religieux.*

5. *Que les intéressés, Messieurs les maîtres de chapelle, organistes et chantres prennent une plus exacte connaissance des obligations que leur impose le Règlement de Sa S. Pie X; et que les curés, les recteurs d'églises s'intéressent à procurer à leurs maîtrises la connaissance de ces documents et veillent à leur observation.*

Toute l'assemblée se rallie sans peine aux résolutions si pratiques que suggère le rapporteur.

C'est encore la question du Chant religieux que va étudier le troisième rapporteur, le *R. P. Raymond, O. F. M.*, en traitant : de la participation des fidèles au culte liturgique par le moyen du chant populaire.

LE CHANT COLLECTIF
DANS LE CULTE EUCHARISTIQUE

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Attirer l'attention du Congrès sur "*Le Chant Collectif dans le Culte Eucharistique,*" telle est la tâche, à moi assignée, par la bienveillante confiance du Comité des Travaux.

Disciple de François d'Assise qui, "Héraut du Grand Roi," comme il se disait, ne voyant ici-bas du Fils de Dieu que son Très Sacré Corps et son Très Saint Sang, et, voulant par-dessus tout *honorer* et *louer* les Saints mystères Eucharistiques, s'en allait chantant le Christ, invitant les hommes à louer leur Sauveur comme les petits oiseaux leur Créateur, c'est sans aucune prétention d'art ni d'érudition que je m'en acquitterai.

Aussi bien, dès qu'il s'agit de faire chanter le Christ voilé sous l'Hostie par toute l'assemblée des fidèles, en langue vulgaire comme dans celle de l'Eglise, en plain-chant comme en musique sacrée, ce n'est pas tant à une exécution artistique qu'à un acte de religion convenablement accompli que l'on doit prétendre.

La *pratique* du sujet va donc seule nous occuper ici. J'espère vous la montrer d'abord :

Glorificatrice pour le Christ en même temps que bienfaisante aux âmes; réalisable, puisque réalisée déjà bien des fois en des milieux divers; enfin, relativement facile à obtenir, si simples sont les moyens déjà employés avec succès!

I

Une église chantant le Christ, quel spectacle!.... Saint Paul convaincu, sans doute, de la gloire qui en reviendrait à Jésus et des avantages que les fidèles en recueilleraient, voulait en assurer le bienfait aux assemblées chrétiennes. Dans trois de ses lettres nous retrouvons la même exhortation. "Instruisez-vous mutuellement, encouragez-vous les uns les autres en chantant des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels." Ne nous étonnons pas de cette direction de l'Apôtre. Le rôle de l'Eglise Catholique n'est-il pas, pratiquement, d'attirer l'humanité au Christ Jésus, présent parmi nous, habitant notre terre, pour qu'elle reconnaisse sous la mystérieuse Hostie, Celui qui est "la *voie*, la *vérité*, la *vie*" et subisse l'influence divinement salutaire du Sauveur du monde. Or, le *chant collectif eucharistique* comme nous l'envisageons ici, dans les cantiques, dans les chants aux expositions du Très Saint

Sacrement, au Très Saint Sacrifice de la Messe, n'est que la pri chantée et par la plus expressive, plus fervente de centaines, de milli de fidèles, honorant le Fils de Dieu dans l'Hostie, lui offrant l'homm de leur foi à ses paroles de vie, lançant vers son Cœur Sacré les ac de leur amour reconnaissant avec ceux de leur invincible confiance Lui. Elle est donc tres compréhensible l'importance accordée à ce pratique dès l'origine des groupements chrétiens pour le culte pu

Le *chant collectif*, de plus, a le privilège incontestable de saisir l'homme, sens, imagination, intelligence, cœur, volonté, pour l'éle jusqu'à Dieu en même temps que monte avec sa voix l'expression enth siaste des sentiments qui se pressent au plus intime de son être à l'éga du divin Sauveur.

Et n'est-ce pas, de temps en temps, un impérieux besoin du cœur l'homme de chanter, en certaines circonstances surtout, sa religi comme ce lui en est un de chanter parfois ses joies, ses triomphes, douleurs ? Dès lors, quand pourrait-il plus opportunement le faire lorsque dans nos temples sacrés, aux pieds du Christ Eucharistie, vit entouré de fidèles qui, comme lui viennent y rencontrer Dieu et dire leur amour, leur soumission, leur repentir, sollicitant aussi lum force et courage pour vivre dignes de Lui.

Incontestablement, au sein de cette pieuse foule chantante, on appre mieux le bonheur de la vraie foi, la condescendance de notre Dieu " la gloire immense pour l'homme de suivre le Seigneur " Jésus, uni unique Maître, Lumière du monde. Là, envahi par un courant pr irrésistible de foi et de piété, on croit plus fermement, on adore pl religieusement, on aime avec plus d'ardeur et plus de tendresse, espère avec plus de confiance encore en la miséricorde du Dieu mourût pour nous sauver et, dans un excès d'amour, résolût de se la nourriture divine de nos âmes régénérées.

Le Christ Eucharistie, immortel et invisible Roi des siècles et tous les peuples, n'a-t-il pas droit d'ailleurs à un culte social?

Mais ce culte social se peut-il concevoir parfait sans la pratique *Chant Collectif Eucharistique* que j'appellerais volontiers la voix maje tueuse des sociétés reconnaissant que comme l'individu elles relèvent Lui, ont besoin de Lui, trouvent tout en Lui?

Et n'est-ce pas encore la gloire du Christ avec le bien des âmes qui assure l'Eglise, quand, réunissant ses enfants pour l'auguste et myst Sacrifice, centre de toute la religion catholique, elle leur demande joindre, par le chant liturgique, leur prière à celle du prêtre qui là p son ministère au Christ Jésus Lui-même, Prêtre à la fois et Vict adorable, suprême glorificateur de la Divinité ? Là, en effet, Jé Eucharistie ne devient-il pas comme l'âme de l'assemblée chrétienne

N'est-ce pas avec Lui, en Lui et par Lui, Médiateur nécessaire en Dieu et nous, qu'au "*Kyrie*" nous supplions la Trinité adorable d'av pitié de nous; qu'au "*Gloria*" nous chantons ses louanges et Le pri de recevoir notre humble et confiante prière; qu'au "*Credo*" nous p testons de notre attachement à cette sublime et rassurante foi que D le Fils est venu prêcher à la terre; puis, quand Il est là, sur l'aut

Jésus-Hostie, Victime et Pontife de la création, alors que nous faisons notre trisagion céleste "Saint, Saint, Saint est le Seigneur le Dieu des armées," n'est-ce pas encore par Lui, dont nous bénissons le venue, que nous exaltons la Sainteté de Dieu, avant d'implorer sur nous-mêmes la miséricorde du divin Agneau qui dût mourir pour nous enlever nos péchés?

Qui ne comprendrait ici tout ce qu'il y a de sagesse dans les directions imposées, pour la restauration du chant par le peuple au cours des offices de l'Eglise, par le Pontife filialement vénéré dont la devise est de "*Tout restaurer dans le Christ.*"

Ajoutons encore que, des profondeurs mystérieuses de l'Hostie, le Christ Jésus, en contemplant les cœurs qui Le chantent trouve une gloire spéciale en leurs dispositions à son égard — dispositions variées comme les voix elles-mêmes. Car si le texte chanté est le même, unique la mélodie qui le porte, dans ce chant simple et uniforme, chaque cœur lui, met une nuance glorieuse pour Celui qui depuis près de vingt siècles, disparu pour nos regards mortels, se fait adorer, aimer, imiter et prier dans la Sainte Eucharistie.

C'est que, en Jésus-Hostie, l'enfant chante le Frère divin qui lui est né de la Vierge Marie. Pour la jeune fille chrétienne en chantant Jésus, c'est l'objet de ses plus chères délices qu'elle chante et le Divin Gardien de la chaste beauté de son âme virginale; pour le jeune homme chanter Jésus-Hostie, c'est célébrer la véritable force de son cœur innocent. Epoux et épouses chantent en Lui le Dieu qui a béni leur union et répand sur leur foyer fidèle ses bienfaits: l'union, la paix et le surcroît promis à ceux qui cherchent avant tout le règne de Dieu. — Les parents chantent en Jésus-Hostie Celui qui, plus qu'eux, aime les enfants que la Providence leur a donnés à conduire au ciel. — Le riche chante en Jésus-Hostie le Maître adoré qui est venu lui apprendre à se servir de ses biens. — Le pauvre, l'ouvrier chante en Jésus-Hostie le Divin Ami qui l'aide à supporter la pauvreté et les écrasantes fatigues du labeur journalier. — Pour le vieillard, chanter Jésus-Hostie, c'est le plus souvent chanter Celui dont il a maintes fois éprouvé les miséricordes au cours de sa longue vie et en qui il espère trouver encore un sauveur plutôt qu'un juge, en quittant la terre.

Quel concert à la louange du Christ que celui de ces cœurs qui le chantent ensemble!

Messieurs, nous n'en pouvons douter, la "*pratique du Chant Collectif Eucharistique*" est aussi glorieuse pour notre Jésus que fructueuse pour les âmes.

II

Toutefois, est-il possible d'introduire l'usage de ce *Chant Collectif* dans nos cérémonies eucharistiques: *Quarante-Heures, Fête-Dieu, processions et Saluts* du Très Saint-Sacrement, *Première Communion* des enfants, *Communions générales* des différentes catégories des fidèles et surtout à la *Messe chantée?*

Les faits, Messieurs, nous autorisent à conclure affirmativement.

Dans plusieurs paroisses de France et de Belgique, l'effort a été ten· et couronné de succès.

N'est-ce pas d'ailleurs, pour les Missionnaires, un des plus effica· moyens d'action sur les âmes, que de faire chanter tout le peupl· l'église?

Vous permettez bien à l'un d'entre eux de faire ici appel à son exp· rience personnelle, d'autant plus, que, comme le dit le *Speculum Pe· fectionis* (chap. VI), nous, les **Mineurs,** nous ne sommes guère " que les chanteurs et les jongleurs de Dieu qui devons remuer les cœurs d· hommes et les soulever jusqu'à l'allégresse spirituelle."

J'ai vu la *Pratique du Chant Collectif Eucharistique* réalisée *dans* ·· *milieux les plus divers.*

Un jour, c'était tout un collège de jeunes gens, dans un pèlerinage · l'honneur du Cœur de Jésus, qui, au pied de l'autel du Christ Eucha· ristie, chantait avec enthousiasme:

Tout fut créé pour former ton domaine
O Christ Jésus, notre Roi Souverain.
Que notre amour, triomphant de la haine,
Étende au loin ton empire divin.
Au doux transport qui nous entraîne
Unissez vos Chœurs, Séraphins;
Chantez Jésus, votre Roi Souverain.

Plusieurs fois à l'occasion d'une première communion, ou de retraite· je les entendis les petits enfants, souvent par centaines dans nos pop· leuses paroisses, chantant de tout leur cœur et de toute leur voix devant le tabernacle où on leur avait rappelé la présence du Dieu Eucharisti· ces cantiques "*Jésus* est l'ami des enfants," etc. Amour, amour a· Cœur de Jésus... Loué soit à tout instant Jésus au Saint Sacrement

Et quel spectacle, que celui de ces enfants chantant Jésus qui les aim· tant!

Une nuit — celle du 31 décembre 1899 - 1er janvier 1900 — dan· une de nos campagnes, toute la paroisse était à l'église pour commence· avec Jésus-Hostie l'année nouvelle dans l'adoration, l'assistance au Très Saint Sacrifice de la Messe et la réception de la Sainte Eucharisti· L'idée me vint de faire chanter le cantique:

Nous venons à Toi, Jésus notre Roi
Dans un saint transport d'amour et de foi;
Nous venons jurer de garder ta loi
De combattre et de mourir pour Toi.

En quelques minutes, tous, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, enfants et vieillards, chantaient avec un religieux entrain leur f· pratique au Dieu de l'Eucharistie.

C'était encore à une Messe de Communion générale d'hommes. Il-

remplissaient l'église. Comme ils avaient chanté chaque soir de la retraite leur foi, leur repentir, leurs espérances aux miséricordes de Jésus, c'est le simple cantique " *Le voici l'Agneau si doux* " qu'ils chantaient avec âme pour se préparer à recevoir *Jésus* dans la sainte Communion. Aussitôt après la Consécration, l'un d'eux entonna l'*O Salutaris Hostia* que tous poursuivirent. Avant de se séparer, c'est par le cantique de Vierge, le *Magnificat* puissamment chanté qu'ils exprimèrent leur joyeuse reconnaissance au Dieu qui s'était livré à leur cœur.

A leur tour, les jeunes gens de la paroisses firent leur fête à Jésus-Hostie pour terminer leur retraite. Ils étaient près d'un millier. Comm il était beau de les entendre, entre autres chants, enlever le cantique: *Amour, honneur et gloire à Jésus-Christ.* Le soir ils ne se lassaient pas de chanter, *Nous venons à Toi Jésus notre Roi.*

Récemment au cours d'un pieux Triduum, toute l'assistance fût invitée à chanter. Un des prêtres de la paroisse me dit — faisant allusion au Salut de la veille : " quel office que celui d'hier soir. Il n'y a rien de religieux comme cela : " tous les fidèles avaient pris part au chant.

Une année, à l'occasion de la Fête-Dieu, une assistance nombreuse était venue un peu de partout, pour la procession du Très Saint-Sacrement. Que faire chanter? Un de nos Pères expliqua en chaire le sens de l'*Ave Jesu pastor fidelium ;* le fit répéter en le chantant lui-même et pendant toute la procession la foule recueillie, suavement émue fit cortège au Roi de l'Hostie, chantant après chaque strophe de l'*Adoro Te:* Salut à Toi, ô Christ Jésus, vrai Pasteur de tes fidèles, augmente donc notre foi à nous qui croyons en Toi.

Au reposoir, à l'église ensuite après le retour de la Procession : tout le monde chantait les motets en usage pour les Saluts.

Dans nos réunions de Frères Tertiaires Franciscains, eux-mêmes ont à cœur de glorifier le Dieu de l'Hostie qui les bénit à chaque réunion et toute la Fraternité chante ensemble.

C'est aussi l'un des attraits de nos différentes fêtes, si chères à la piété populaire, — *Portioncule* — *Fête de Saint François* — pèlerinages annuels où le Dieu de l'*Hostie* est toujours glorifié par la voix de la multitude.

Au Très Saint Sacrifice de la Messe, j'eus l'occasion, une fois, d'inviter l'assemblée des fidèles à ne pas laisser le chœur répondre seul au chant du prêtre, et de suite la foule se mit à répondre aux *Dominus vobiscum,* aux *Oraisons,* au *Dialogue* de la Préface. Jamais il ne m'a été donné d'initier le peuple au chant du *Kyrie,* du *Gloria* et autres parties chantées de la Messe, il est vrai. Mais je ne doute nullement que lui qui chante le *Cor Jesu Sacratissimum,* etc., puisse chanter un *Kyrie* et le *Gloria,* comme les confrères de l'Adoration Nocturne chantent le *Pater Noster;* le *Credo,* comme la plupart des fidèles chantent l'*Ave Maris Stella* et le *Magnificat ;* le *Sanctus* et l'*Agnus Dei,* comme le plus grand nombre chante le *Laudate* et le *Parce Domine.*

C'est affaire d'initiation. D'ailleurs, un vénéré correspondant de ce Congrès, prêtre du diocèse de Nancy, dans une note écrite, nous laisse savoir que dans sa paroisse natale le peuple chantait non seulement

Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus et *Agnus*, mais encore les hymnes litu-giques aux processions de la *Fête-Dieu*, les Vêpres du Dimanche et même l'Office des Morts et les *Matines* de *Noel*.

Or, cette paroisse n'est pas la seule où le *Chant Collectif* ait été introduit avec consolant résultat.

La *Pratique* du *Chant Collectif* est donc réalisable puisque déjà réalisée.

III

Comment s'y prendre pour en introduire l'usage?

Peut-être pourrait-on formuler ainsi trois principes:

1 Commencer par faire apprécier des fidèles le *Chant collectif* leur faisant remarquer la gloire qu'il rend au Christ Jesus, les avantages qu'il assure à leur foi comme à leur piété, la beauté des offices religieux où il est en pratique.

2 Ne jamais entreprendre de faire chanter un nouveau morceau par le peuple sans avoir auparavant attiré son attention sur les sentiments exprimés et leur opportunité pour l'office au cours duquel on le doit chanter. De cette manière on satisfait l'intelligence et le cœur des fidèles qui ne chanteraient jamais avec piété ce dont ils ne remarqueraient pas le sens.

3 Commencer par le chant des cantiques en langue vulgaire — auquel on ajoutera bientôt celui des motets latins et, finalement — quand le peuple se sera affectionné à la *Pratique* du *Chant collectif* — ce qui ne tardera pas — on entreprendra le chant de l'*Ordinaire* de la Messe.

Ces principes étant admis, voici comment on peut procéder avec confiance.

S'agit-il du chant des cantiques en langue vulgaire?

En choisir au refrain court et à l'air connu. Quand l'assemblée aura chanté de ceux-là, elle aimera à en apprendre d'autres. On lui enseignera de la manière suivante: On fait répéter à haute voix avec attention au sens, les paroles du refrain deux ou trois fois. Puis deux ou trois fois on le chante soi-même en recommandant à chacun de suivre l'air avec les paroles déjà sues. Enfin, on invite à chanter. Quand l'air est plus difficile ou que les vers sont trop longs, on divise le refrain en deux parties que l'on chante et fait chanter séparément d'abord, puis le tout d'un seul trait. En cinq minutes environ l'assemblée parvient à chanter ainsi n'importe quel cantique.

S'agit-il de motets latins?

Si les fidèles ont à la main — pratique en usage dans certaines de Fraternités du Tiers-Ordre — le livre où se trouve le motet à chanter faire lire, si non, faire répéter à *haute voix*, les paroles que l'on dit soi-même. En faire remarquer le sens, puis en faire apprendre l'air comme on l'a fait pour les cantiques. Ce petit exercice se fait quelques minutes avant l'office: après, on garderait difficilement son monde. On se contente d'un seul morceau nouveau à la fois. Il est pratique de commencer par faire chanter aux Bénédictions du Très Saint-Sacrement

en prenant les morceaux les plus fréquemment chantés et partout connus. On fait chanter le même Salut un certain temps.

S'agit-il du Très Saint Sacrifice de la Messe?

Quand les fidèles sont déjà habitués à chanter les cantiques, les motets du Très Saint-Sacrement, on en obtiendra assez facilement qu'ils chantent à la Messe ce qu'ils entendent depuis leur enfance, et dont ils savent et les paroles et l'air. On peut donc leur demander de chanter l'*Asperges*, les *Amen*, les *Et cum Spiritu tuo*, les réponses du *Dialogue* de la *Préface* et l'*Ite Missa est.* Sans toutefois oublier de leur faire remarquer le sens de ces chants et comment ils les font participer davantage à la célébration des Saints Mystères.

Pendant quelques dimanches, on ne leur demandera que cela. Mais on donne en même temps ordre à la Maîtrise de chanter toujours telle Messe que l'on aura choisie. Une des plus faciles d'abord. Celle des Anges, par exemple. Au prône on en fait remarquer la beauté et on encourage les fidèles à en graver l'air dans leur mémoire. Après quelques semaines on prie les assistants de s'associer au chant du *Kyrie*. Le dimanche suivant on entreprendra le chant du *Gloria* et ainsi des autres parties de la Messe, *Credo, Sanctus, Agnus*, en ayant soin toujours de méditer au prône avec les fidèles, la partie du chant qu'o... s invite à chanter.

Quand une première Messe aura été apprise ainsi: les autres s'apprendront facilement.

Mais, direz-vous, comment assurer le mouvement convenable à ce chant de la Messe par toute l'assistance?

On trouvera dans ce but, des auxiliaires précieux dans les enfants des écoles, des collèges, dans les membres des congrégations paroissiales. On les initiera en particulier à l'exécution des morceaux à chanter à l'église et ils entraîneront la masse des fidèles ensuite.

Je me souviens d'avoir assisté à une grand'messe dans une paroisse où près de 200 enfants, formés au chant par les Frères des Ecoles Chrétiennes alternaient au chœur avec la Maîtrise qui se tenait à la tribune de l'orgue. Je suis resté persuadé qu'il n'y aurait eu qu'un mot à dire pour que toute l'assistance chantât avec eux.

Dans certains endroits, pour entraîner le chant de la nef, on a placé ici et là dans l'église de bonnes voix, capables d'entraîner les autres. C'est un moyen efficace.

On pourrait ici se demander s'il n'est pas nécessaire qu'il y ait un modérateur de chant pour présider habituellement le chant collectif de l'assemblée?

Je ne le crois pas indispensable dès qu'il s'agit d'exécuter des chants que les fidèles savent. Dans nos assemblées de Frères Tertiaires, des congrégations de la Sainte Vierge, de la ligue du Sacré-Cœur, la nef chante sans modérateur spécial. L'orgue et la maîtrise donnent et maintiennent le ton et le mouvement. Il suffit d'habituer la masse à se guider sur eux.

Une dernière remarque. Il faut que l'organiste joue de telle sorte qu'il entraîne et soutienne le chant mais ne l'étouffe pas.

Quand l'orgue joue fort, ceux qui chantent ne s'entendent pas et s...
très portés à se contenter d'écouter. Mais c'est surtout pour l'étude ...
morceaux que cette réflexion me paraît importante.

Messieurs, j'ai fini.

En terminant: Pour la gloire du *Christ-Jésus vivant en Hostie* ...
pour contribuer au plein épanouissement de sa Vie dans les âmes ...
rachetées; permettez-moi de proposer à l'approbation du Congrès ...
Vœux suivants:

1°. — *Que la pratique du Chant Collectif Eucharistique s... au plus tôt avec zèle, constance et confiance dans les offices paroiss... dans les réunions des confréries et congrégations, ainsi que dans... écoles et maisons d'éducation.*

2°. — *Pour que les fidèles, dans les cérémonies eucharistiques, p... sent aisément, d'un même cœur et d'une même âme, chanter leur fo... Mystère d'amour, les bienfaits séculaires de Jésus-Hostie au monde... nos devoirs personnels, familiaux envers Lui; qu'il soit formé un re... de cantiques eucharistiques populaires, choisis parmi ceux dont la d... trine est à la fois solide et clairement exprimée et la piété surnatu... lement affective.*

3° : — *Que soit pris en considération le projet de publication ... édition de propagande et de format usuel — d'un petit recueil de ... liturgiques en Grégorien. Il serait composé de trois Messes, trois s... de Motets, formant chacune un Salut complet dont le choix serait ... par Nos Seigneurs les Évêques. On pourrait ajouter encore Hym... Proses, Antiennes en usage en l'honneur du Très Saint-Sacrement.*

Répandu à profusion parmi les fidèles, ce recueil aiderait beaucoup ... la réalisation du désir exprimé par notre bien-aimé Pontife et Père ... Pape Pie X, de voir le peuple, selon l'ancienne coutume, prendre ... part plus active à la glorification de Dieu dans les offices de l'Ég... dont le Christ est à la fois le Roi, le Pontife et l'Hostie.

Après la musique et le chant sacré, voici une autre branche des *Arts eucharistiques*, que vient étudier, dans cette séance, le *R. P. Daly*, de la Congrégation du T. S. Rédempteur.

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

L'architecture religieuse a, de tout temps, exercé une influence prépondérante sur l'Art. Son histoire se confond pour ainsi dire avec celle des Beaux-Arts. Les ruines du Parthénon, le Panthéon d'Agrippa, ... cathédrales de Paris, de Chartres, de Reims, de Cologne, la Basilique Saint-Pierre à Rome, resteront à jamais aux tournants de l'histoire, comme les triomphes de cet art qu'un poète a si bien nommé, le roi des

Beaux-Arts. La religion d'ailleurs fournit aux art[illegible] l'idéal le plus élevé et se plait, l'œuvre accomp[illegible] vaux un reflet de sa propre immortalité.

Mais, s'il y a un temple où le Beau doit [illegible] lignes et les splendeurs du décor, c'est bien le [illegible] catholique destiné à abriter Dieu lui-même caché sous les voi[illegible] ristie. Dans un pays catholique, [illegible] te de foi, permanent, visible, social du peuple à l'adorable présence de Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour. [illegible] Messeigneurs et Messieurs, qui a [illegible] qui constellent notre vaste territoire et chantent notre foi dans la Sainte Eucharistie de l'Atlantique au Pacifique, des bords de nos grands [illegible] aux glaces du Nord? Est-ce la munificence des millionnaires [illegible] de l'Etat? Non, c'est [illegible] la sueur de son front, le travail de ses bras, le sang de [illegible] de son esprit, une partie de sa vie. Ici comme en [illegible] s'est fait " le logeur du Bon Dieu " parce qu'il croit en la présence [illegible] de Jésus-Christ dans la Sainte Eucharistie. La ville de M[illegible] est la ville de Jésus-Hostie. Oui, la foi des de Maisonneuve, [illegible] ard, des Bourgeoys, de tous les héros et héroïnes de [illegible] vous la trouvez comme cristallisée dans ses nombr[illegible] temples catho[illegible]liques qui ont valu à notre Métropole, le beau nom de la " Ville aux Eglises."

Si la foi dans l'Eucharistie est la raison d'être de nos églises, [illegible] crement de nos autels est lui-même le motif inspirateur de leur beauté. L'abri que nous donnons à Dieu sur la terre, nous le voulons beau, grand, magnifique, afin que, comme dit le Père Sertillange, O. P., " Le toit révèle son hôte." Aussi l'Eucharistie a fait du temple catholique la synthèse artistique par excellence, l'expression la plus complète et le triomphe le plus éclatant de l'Art. Les âges de foi ont été les âges des triomphes de l'Architecture Chrétienne.

Il fallait d'ailleurs les voûtes élancées, les grandes nefs des cathédrales gothiques pour entonner et chanter avec ampleur le " Lauda Sion " et le " Sacris Solemniis " du chantre de l'Eucharistie.

Au Canada, peut-être plus qu'ailleurs, le peuple aime son église [illegible] pour la voir spacieuse, belle, il s'impose de nombreux sacrifices. Jusque dans les campagnes les plus reculées, on voit des églises dont la masse imposante frappe le regard du voyageur et le jette dans l'étonnement. Nous n'avons pas, il est vrai, comme en Europe, le bénéfice du passé. Nous ne voyons pas se dresser au sein de nos villes ces vieilles cathédrales que les siècles eux-mêmes ont respectées, et dont la présence seule serait un reproche à ce que j'appellerais volontiers le " modernisme " en architecture religieuse et une invitation à nous inspirer davantage des [illegible]ies traditions de l'art sacré. Ce manque de monuments et de traditions artistiques, qui, naturellement s'y rattachent, la jeunesse de notre pays, les exigences de la première heure, les rigueurs de notre climat ne nous ont point permis d'exploiter comme nous aurions peut-être voulu, [illegible] vaste domaine de l'Architecture religieuse et de profiter de ses nom-

breuses richesses. Aussi nous sommes heureux de saisir l'occasion de ce Congrès Eucharistique sur le sol d'Amérique, pour travailler ensemble à une œuvre essentiellement eucharistique, pour profiter des lumières et de l'expérience de nos cousins d'outre-mer et devenir ainsi comme au Moyen-Age, " de dignes logeurs du Bon Dieu."

Exposer les principes généraux de l'Architecture Chrétienne, suggérer quelques moyens d'action pour faire des églises belles et pratiques, en un mot, unir la théorie à la pratique, voilà donc l'heureux sort qui m'est échu. Je dis heureux, car j'apporte mon humble concours à la glorification de la Sainte Eucharistie et j'espère que la grandeur du sujet fera oublier la faiblesse du rapporteur.

* * *

Saint Thomas d'Aquin a donné à l'art une borne sure, un champ immense d'action, lorsqu'il dit qu'un objet est d'autant plus beau que sa forme en manifeste mieux et plus parfaitement la nature, la destination et les qualités prépondérantes. L'idée en effet préside à toute conception architecturale: plus cette idée maîtresse domine dans l'ensemble des lignes et se retrouve dans les détails d'un édifice, plus cet édifice est beau, plus il parle à notre intelligence, plus il captive notre admiration. Ainsi, un hôtel de ville, digne de ce nom, redit à l'étranger l'opulence et le civisme de l'endroit; le palais de justice inspire le respect de la loi; les édifices imposants des banques et des bureaux d'affaires parlent de la richesse et de l'activité du commerce.

Une église, pour être vraiment belle doit, elle aussi, exprimer dans son ensemble architectonique l'idée d'un temple, c'est-à-dire la demeure de la majesté divine, du sanctuaire de la prière. Grandeur et immensité de Dieu, amour et condescendance de notre Divin Rédempteur, confiance et prière de l'homme, joies et espérances du ciel mêlées aux tristesses et aux combats de la terre: tout cela, Messeigneurs et Messieurs, doit être, pour ainsi dire, figé dans cette masse de pierres et cet ensemble de formes et de lignes d'où l'esprit de l'architecte a fait surgir l'idéal du temple. Plus l'artiste fera parler la pierre et emportera notre âme par l'élévation et l'harmonie des lignes, plus il nous donnera l'impression d'une beauté calme, digne et j'oserais dire, austère jusqu'à un certain point, plus aussi son architecture sera religieuse. Il faudrait qu'en entrant dans une église chacun puisse se dire ce que Napoléon 1er a dit en franchissant le seuil de la cathédrale de Chartres: " Oh! qu'un athée doit se sentir mal à l'aise ici."

Pourquoi bâtit-on une église? Pour y prier. Tout doit donc y favoriser le recueillement, le sentiment religieux. L'extérieur lui-même doit être une invitation à la prière.

Malheureusement, comme nous l'écrivions ailleurs, beaucoup de nos "belles" églises s'inspirent d'un style que nous appellerions volontiers, style salon, style théâtre. C'est beau, c'est riche, c'est même somptueux, mais ce n'est pas une beauté qui sied à la maison de Dieu. Ce sont de brillantes fantaisies. Pour parler avec le sarcastique Boileau, on peut à peine y compter des plafonds, les ronds et les ovales, ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. Les grandes lignes sont noyées dans l'abondance des détails. Les emblèmes multipliés à outrance, les ornements sans nombre font perdre de vue l'idée maîtresse de l'architecte.

Voulons-nous, Messeigneurs et Messieurs, faire de nos églises les demeures dignes de la majesté de Dieu, les sanctuaires de la prière? Restons fidèles aux traditions et aux lois de la sainte architecture, de l'art chrétien. Mettons la beauté de l'édifice sacré non dans une superfétation d'ornements mais dans les lignes architecturales. Que ces lignes dominent partout, s'affirment avec force, ampleur et netteté. Respectons jusque dans les détails les plus minimes les lois du style adopté. Nous pratiquons, hélas! trop souvent, un éclectisme de mauvais aloi. Telle église gothique aura un porche roman; telle église romane sera remplie d'ornements Renaissance. L'ogive seule ne constitue pas le style gothique, ni le plein cintre, le roman. Ces styles ont leurs particularités qui font à la fois leur force et leur beauté. L'architecte qui s'en éloigne sous prétexte d'originalité, s'expose souvent à tomber dans l'absurde. Que d'ornements, que de consoles, que de pilastres, que de colonnes et colonnettes dans certaines églises sans aucun rôle architectonique. L'interprétation large mais raisonnée des lois fondamentales de chaque style, voilà la source de la vraie originalité et de la beauté architecturale. Nous ne demandons pas que nos églises soient des reproductions archéologiques, ou que nos architectes nous fassent simplement du simili XIIème siècle, du simili classique.

Non, ce que nous suggérons, c'est l'*unité de style:* ce qui n'exclut pas l'originalité de la composition architecturale. Comme preuve de ce que nous avançons, y a-t-il, je vous le demande, une plus grande variété dans l'unité que celle que nous offre la longue et intéressante série des cathédrales et chapelles du Moyen-Age? Et puisque nous sommes à parler de l'architecture religieuse médiévale, pourquoi dans certaines régions ne lui donnons-nous pas plus de préférence? Le style gothique n'est-il pas l'art chrétien dans son expression la plus élevée et la plus parfaite? Le seul fait d'être le produit de la pensée chrétienne lui donne ce droit de primauté. En plus, au point de vue architectonique, il n'y a pas de style plus logique, plus sincère, plus vrai. La grâce et la beauté y sont toujours une forme de l'utile. La pensée de l'artiste s'y exprime en échappant le plus possible aux étreintes de la matière.... Affaire de sentiment, affaire d'histoire, affaire de raison, répondrons-nous.

Il n'entre donc pas dans notre cadre de faire l'historique et l'apologie de l'art ogival. Seulement nous l'avons voulu mettre en relief pour combattre les préjugés qui existent en certains milieux contre cette forme d'architecture éminemment chrétienne.

* * *

La *décoration* et *l'ameublement* sont les compléments nécessaires à l'architecture. " L'architecte, comme le dit fort bien le Père Sertillange O. P., fait l'édifice; la sculpture donne la vie à sa membrure rigide, la peinture en fait la splendeur; soit qu'elle éclate dans les verrières, soit qu'elle décore, soutienne, les plans de l'architecture, soit qu'elle relève de ses tons une lumière trop uniforme ou trop grise, soit enfin qu'elle suspende aux murs ou qu'elle étende comme des voiles couvrant la nudité des surfaces la panoplie des toiles isolées ou l'ample vêtement des fresques." L'architecture, disions-nous au début, est le " roi des Beaux-Arts." Le respect de cette royauté est la première condition de succès dans la féconde collaboration du sculpteur, du peintre verrier et de l'artiste décorateur. Tous les arts dans le temple chrétien doivent se donner la main, garder leur rang respectif et concourir chacun dans sa sphère à l'effet d'ensemble. La verrière ne sera donc pas un tableau peint sur verre, mais bien une mosaïque translucide, en harmonie avec le cachet architectural de l'église dont elle est à juste titre l'ornement le plus précieux. Ne permettons pas au peintre décorateur de brosser un ensemble de décorations quelconques, plus de mise dans un salon ou salle-de-pas-perdus que dans un temple. Ne donnons pas de place à ces autels aux retables immenses remplis de colonnes et de consoles, garnis de miroirs et de verres coloriés.

Surveillons chaque détail de l'ameublement, tel que bancs, confessionnaux, chaire de vérité afin que tout soit marqué au coin de l'art et en harmonie avec le style de l'église. Surtout que les ornements, vases sacrés, chandeliers, crucifix, candélabres, images saintes, portent le cachet, non d'un vil mercantilisme, mais de l'art sacré. Chassons du temple ces produits de commerce qui réduisent ce que nous avons de plus saint et de plus beau dans la sainte Religion à de vulgaires banalités.

* * *

Si des régions sereines de l'idéal nous descendons sur le terrain de la pratique, nous nous apercevrons bien vite qu'en architecture comme en autre chose nous devons consulter *les circonstances*. — L'état financier, les nécessités du culte, les rigueurs et les caprices de notre climat, la topographie de l'endroit: voilà certes autant de facteurs importants avec lesquels il faut compter en construisant une église. Souvenons-nous cependant que l'art n'est pas quelque chose de pastiche et qu'il s'allie parfaitement au nécessaire et à l'utile. L'architecture est l'art pratique par excellence et sa beauté s'accommode à toutes les nécessités. Toutefois ne sacrifions pas à l'utilité de quelques-uns la beauté architectonique d'un temple, comme cela se voit dans ces églises où sous prétexte que l'autel doit être vu de tous, l'on a supprimé les colonnes, et auxquelles on a donné ainsi l'aspect d'une gare ou d'un auditorium. Les limites restreintes de ce rapport ne nous permettent pas d'insister davantage sur ces circonstances essentiellement variantes.

Vœux

Considérant que la gloire de la Sainte Eucharistie est intimement liée à la diffusion des vrais principes de l'art sacré, considérant que pour faire des églises belles et pratiques il faut connaître et appliquer ces principes, ce Congrès émet les vœux suivants :

1° — *Etablir dans les grands séminaires un cours d'archéologie et d'art sacré, y donner une série de conférences sur l'architecture sacrée afin de rendre compétents les prêtres qui doivent diriger les travaux de construction ou de restauration de nos églises.*

2° — *Fonder dans chaque diocèse un comité permanent d'hommes compétents pour examiner au point de vue artistique les plans des églises nouvelles.*

3° — *Favoriser la production et la diffusion d'œuvres d'art religieux vraiment artistiques.*

Après la lecture de ce rapport, quelqu'un suggère d'en compléter les vœux en y ajoutant le suivant qui est certes, de la plus haute importance :

" Enfin, en vue de faire des églises, non seulement belles mais *pratiques*, on tiendra compte, dans la construction de nos temples, des " exigences du culte, aussi bien que des besoins des fidèles, de telle sorte " que ceux-ci puissent, dans leur ensemble, voir le prêtre à l'autel, suivre " les cérémonies du chœur, entendre facilement la prédication, et lire " sans difficulté à la lumière du jour ou, la nuit, à la lumière des " lampes."

Après le P. Daly, on eut le bonheur d'entendre le *P. Lemius, O. M. I.*, nous parler des œuvres de Montmartre.

LES ŒUVRES DE MONTMARTRE A PARIS

Monseigneur,

Mesdames, Messieurs,

Il m'est arrivé une toute petite aventure. On m'avait demandé, de Montréal, un rapport sur les relations entre l'Eucharistie et le Sacré-Cœur; à la lecture du programme je constate que je suis marqué pour parler sur " *Les Œuvres de Montmartre.*" Je n'ai donc pas de rapport préparé, mais il est écrit dans mon cœur.

Je suis très heureux, de parler de ces œuvres devant Mgr le Président. Monseigneur Odelin, l'un des prêtres les plus éminents de France, est, en effet, le grand inspirateur et le grand directeur de toutes les œuvres

de Paris, et en particulier de Montmartre. C'est sous sa direction que j'ai travaillé pendant des années, et même, un pèlerinage à Reims organisé sous son patronage, me valut le grand honneur d'être condamné par le tribunal de cette ville.

Que vous dirai-je, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, de Montmartre? Vous connaissez son origine. La France agonisait sous le talon implacable d'un ennemi cruel; Metz, Nancy, Reims, Orléans, et beaucoup d'autres villes avaient été prises par notre ennemi; Paris était cerné; la terre était couverte de sang. Que de mères avaient arrosé la France de leurs larmes! On se souvint des promesses du Sacré-Cœur faites à Paray-le-Monial. Notre-Seigneur avait demandé qu'on lui élevât un temple, qu'on lui fît une place sous les drapeaux, et qu'on lui offrît la Consécration nationale et l'Hommage solennel.

Un grand chrétien, qui sera peut-être un jour sur les autels — c'était un saint — M. Legentil, pleurait chaque jour aux pieds des autels. Un jour il fut inspiré; il tomba à genoux devant son confesseur et il fit un vœu national au Sacré-Cœur de Jésus. Il promit, au nom de la nation, de construire une église en *ex-voto* de pénitence et de consécration au Sacré-Cœur de Jésus.

Quelques jours après se livrait la grande bataille de Loigny. Nos troupes avaient été massacrées et elles s'en allaient en déroute. Il fallait en sauver les débris. Le général de Sonis, s'adressant à Charette, qui était à la tête de ses zouaves, lui cria: " Arborez l'étendard du Sacré-Cœur." Et Charette, qui portait cet étendard brodé par les religieuses de la Visitation de Paray-le-Monial, arbore le drapeau.

Qu'advint-il? La Sainte Vierge vint sauver encore une fois la France. Au front des troupes allemandes, à Pontmain, le 27 janvier 1871, elle apparut au milieu des étoiles. Elle avait sur sa tête un voile noir. Elle portait le deuil de la patrie, et elle souriait. Elle venait nous apporter la délivrance. Sous ses pieds une grande banderole se déroula, et une main invisible traça en lettres d'or ces paroles: " Mais, priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher."

Le lendemain, 18 janvier — l'histoire de l'état-major allemand en est témoin — les Prussiens n'avancèrent pas, ils reculèrent. Et on entendit sur les lèvres d'un capitaine cette parole: " Qu'y a-t-il donc? On dirait qu'une madone garde ce pays. Nous ne comprenons rien à ce qui se passe."

La Sainte Vierge avait sauvé la France...

Peu de jours après c'était l'armistice, puis c'était le traité de paix. la France était mutilée, mais elle était sauvée.

Alors, quand on apprit l'acte patriotique de M. Legentil, la France se leva, elle ratifia le vœu national et elle éleva la basilique comme le palladium de la patrie. Vous savez que depuis quarante ans la France chaque année donne son million. Voici déjà quarante millions dépensés... Saluons la France pénitente et consacrée au Cœur Sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'Assemblée Nationale de 1873 ratifia en quelque sorte le vœu; elle fit une loi favorable, et ce fut au nom de cette loi d'utilité publique que



La procession. — Arc de l'Avenue Laval.
The Procession. — Arch on Laval Avenue.

l'on put élever ce monument qui maintenant domine Paris avec ses cinq coupoles, qui semble protéger la ville et la France entière. Le monument est debout, et tout Français catholique, en le regardant, sent palpiter son cœur et s'écrie: le Ciel et le Sacré-Cœur nous délivreront de la tyrannie des sectaires et des francs-maçons, et ils referont la France chrétienne.

* * *

Un jour, une jeune fille, — Dieu se sert toujours de vous, mesdames, — une jeune fille vint trouver le Cardinal Guibert. Elle était appuyée par son confesseur, le Père Chambellan, provincial des Pères Jésuites d'Angers; elle venait dire au cardinal: "Eminence, le Sacré-Cœur m'envoie vous dire qu'il faut établir à Montmartre l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement. Le Sacré-Cœur le veut."

Quelques jours après, Dieu envoya à Montmartre la Mère Saint-Dominique, une dominicaine, et cette religieuse se mit à l'œuvre. Elle parcourut pour ainsi dire Paris, alla s'adresser aux hommes les plus éminents et supplia que l'on établît la prière perpétuelle, la prière de jour et de nuit, que l'on créât l'adoration perpétuelle sur les sommets de Montmartre.

Ce qui a été demandé a été fait. La grande œuvre, la voilà. En 1881 on a commencé à Montmartre l'adoration du Sacré-Cœur dans la Sainte Eucharistie, et depuis lors l'ostensoir n'a jamais cessé de rayonner au milieu des flammes de l'autel. Voilà bientôt trente ans qu'à Montmartre on prie les bras levés et qu'on implore le salut de la patrie. C'est encore une espérance que nous gardons au fond du cœur.

L'Œuvre de Montmartre, ce sont six mille dames organisées, qui montent, les unes après les autres, tous les mois, qui viennent se mettre, comme la personnification de la France, aux pieds de l'autel, et qui prient ensemble à haute voix et ne cessent de répéter "Sacré-Cœur de Jésus, sauvez la France."

Mais il fallait veiller la nuit, et comment, disait le cardinal Guibert au commencement, comment aurons-nous des hommes qui monteront toutes les nuits de l'année et viendront adorer, dans ce quartier si malfamé, si révolutionnaire ? Comment iront-ils garder le Très Saint-Sacrement ? Le Sacré-Cœur fait des miracles, et depuis ce moment-là les hommes sont montés toutes les nuits; toutes les nuits ils sont venus prier. Je les ai vus, trente, en moyenne, quelquefois deux cents, quelquefois davantage; nous avons eu des nuits admirables de quinze cents et deux mille hommes. Pendant que là-bas, dans Paris, on blasphème, on offense Dieu cruellement, ces catholiques, sur le sommet de Montmartre, sont comme un paratonnerre et attirent la miséricorde et les tendresses du Sacré-Cœur de Jésus sur la France.

Je n'ai pas le temps de vous donner des détails; seulement celui-ci: parmi ces adorateurs, un jour, nous avons appelé les miséreux de Paris, les sans-foyer, ceux qui n'ont pas une pierre pour reposer leur tête. Ces miséreux de Paris sont venus à Montmartre; nous les avons vus,

deux fois par semaine, mille, quinze cents, deux mille, nous somm allés jusqu'à trois mille, venant se confesser, venant faire pénitenc. Eux aussi, bons Français, viennent prier pour le salut de la patrie adorer la nuit le Sacré-Cœur....

Et l'œuvre s'est répandue en France, les adoratrices sont établies da nombre de paroisses, on les compte par centaines de mille....

Son Eminence le cardinal Richard a fondé aussi une belle œuvre, do nous saluons ici le président, c'est l'Œuvre des Hommes de France a Sacré-Cœur de Jésus.

Talonné par le temps, je vous donnerai simplement un détail. On croit qu'en France il n'y a plus de catholiques; on s'imagine souvent qu nous sommes tous des indifférents et des athées. Ecoutez ceci. nuit nous avons appelé les hommes des chemins de fer pour faire l'a ration au nom de tous ces hommes qui travaillent sur nos voies ferrées Ils sont venus 114, et dans cette même nuit ils ont fondé l'œuvre sp ciale du "Personnel Catholique des Chemins de Fer." Aujourd'h nous avons en France plus de 45,000 hommes qui sont rangés autour la bannière du Sacré-Cœur de Jésus et qui, en réunions mensuelles fortifient pour défendre leur foi; eux aussi, ils mettent leur espéran dans le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le jour où l'on voudra arborer le Sacré-Cœur dans toutes les v on verra des merveilles, comme, par exemple, à Nancy. On a comm en 1902 avec quinze hommes; aujourd'hui, à l'appel général des asso de Nancy, plus de cinq mille hommes se réunissent dans la cathédrale sont fiers de s'appeler les hommes du Sacré-Cœur de Jésus. Ah! bonne besogne qu'ils ont faite! Ils ont su remporter toutes les victo

Je terminerai en souhaitant que ces œuvres se fondent dans toutes paroisses, dans toutes les villes de notre chère France, et aussi du Canada....

Vous le demanderez, Mesdames, vous le demanderez, Messieurs, et le jour viendra où, l'œuvre s'étant répandue, cette œuvre saura balayer nos tyrans, à nous, nos francs-maçons, nos athées, et nous rendra un bon gouvernement — Notre-Seigneur nous a fait espérer ce salut, — le jour viendra où un gouvernement catholique montera à Montmartre et ira faire la consécration du Sacré-Cœur de Jésus.

Dans cette basilique de Montmartre, nous avons eu le bonheur de consacrer, à l'intention de nos frères du Canada, une chapelle à Saint Jean-Baptiste; nous continuerons à y porter le souvenir du Canada. retour, vous nous aiderez à faire rayonner les œuvres de Montmartre

Vendredi dernier je me trouvais à Québec, dans l'église de Saint-Sauveur. Je vis là trois mille ouvriers; comme tous les premiers vendredis du mois, en sortant de leur travail, leur petite "*chaudière*" main, ils étaient venus y faire l'heure d'adoration.

Ce fut un spectacle à arracher des larmes. Mon émotion fut à son comble quand le Père Lelièvre me dit: "C'est à Montmartre que j'ai eu l'inspiration de faire cette œuvre."

ARTICLE IV

SECTIONS SPECIALES

§ 1. — *Séance des Dames.*

C'est à l'Université Laval, qu'a eu lieu cette séance dite "des Dames" ou mieux de "l'apostolat féminin". Son Eminence le cardinal Logue, primat d'Irlande, Mgr Moutès de Oka, archevêque de St-Louis de Potosi et Mgr Odelin, vicaire-général de Paris, se remarquent aux premiers rangs.

Non-seulement la vaste enceinte de la salle d'honneur de l'Université, mais encore les galeries et même l'estrade réservée aux conférenciers et rapporteurs sont absolument remplies. A 2.30, heures précises, Mgr Emard, président, demande à Mgr l'archevêque de St-Louis de Potosi, de vouloir bien ouvrir la réunion par la prière. Mgr Emard ajoute quelques mots de bienvenue et le secrétaire. Monsieur l'abbé Auclair, annonce le Père *Hage*, des Dominicains, qui traite de la question suivante :

VIE EUCHARISTIQUE ET VIE MONDAINE

MESDAMES,

Le rapport que j'ai l'honneur de vous présenter, a pour sujet: *Vie eucharistique et vie mondaine.*

Dans toute démonstration, dans toute discussion, on sauve du temps et on gagne en clarté, si l'on a soin de commencer par définir les termes.

Vie eucharistique : Vous savez ce que signifient ces deux mots: c'est la vie chrétienne soutenue, développée, alimentée par la sainte Eucharistie, soit par la réception du Sacrement, soit par l'assistance au sacrifice, soit par la visite à la Présence réelle.

Vie mondaine : Voici deux mots bien complexes et sur la signification desquels il est pourtant nécessaire de nous bien comprendre, sous peine de n'aboutir point à des conclusions pratiques.

Vie mondaine : Cette expression se prend d'abord dans son sens péjoratif: Vie mondaine de principes, de mœurs, d'habitudes; vie mondaine dont les maximes, les exemples, les actes sont la contradiction des actes, des exemples, des maximes de l'Evangile; vie mondaine, dont Notre-

Seigneur a désigné le Prince en la personne de Satan lui-même, (1) qui est, en effet, le premier ministre du démon au département de l'iniquité, vie mondaine qui se dresse, en un mot, comme l'éternelle ennemie du Christ et de son Eglise: c'est d'elle que parle saint Paul quand il dit: N'allez pas vous conformer à ce siècle. (2) C'est à elle qu'il faut appliquer la célèbre définition de saint Jean, quand il en réduit les dérèglements à la triple concupiscence, celle des yeux, celle de la chair, et l'orgueil de la vie: (3) c'est elle, enfin, que Notre-Seigneur rejette et anathématise, quand, la veille de sa passion, il arrête le cours de sa prière pour faire cette étrange protestation: Je ne prie pas pour le monde. (4) Or, nous naissons tous et nous vivons forcément au milieu de cette foule égarée sans doute et aveugle, mais si nombreuse qu'elle nous enveloppe, si brillante qu'elle nous charme et souvent nous entraîne. Il y a là pour tous une épreuve redoutable, une tentation trop forte pour n'être pas dangereuse; il y a là, comme parle l'Evangile, un grand et perpétuel scandale.

Vie mondaine : Ces deux mots ont une seconde signification, moins mauvaise que la première, encore que très déplorable, et cette seconde signification est, de fait, dans l'existence de la femme, la plus connue et la plus commune, la plus universellement répandue, et par un grand malheur, la plus adoptée en pratique. Vie mondaine signifie ici: vie de plaisirs et d'amusements, de relations frivoles et de temps perdu, de veillées prolongées sans mesure et de théâtres fréquentés sans discernement. Vie où la fascination de la bagatelle obscurcit le bien, où le devoir austère est relégué au second plan; vie qui sépare la femme de son mari, chacun ayant donné à son existence une orientation différente; vie qui ne permet plus à la mère de s'occuper de l'éducation de ses enfants, ni à la maîtresse de maison de remplir ses obligations d'ordre et de surveillance; vie néanmoins, où l'on prétend rester chrétien, où on observe les pratiques religieuses extérieures, soit par la force de la routine, soit par un résidu de convictions adhérant au fond de l'âme indestructiblement; vie, enfin, où l'on s'efforce de cheminer un pied dans le monde et un pied dans la religion, sinon même dans la dévotion. Tertullien écrivait aux païens: ce qui vous plaît, nous le repoussons; vous avez à dégoût ce qui fait nos délices. Voilà la bonne marque. Où est-elle à présent? Quoi! le matin à l'église, à la sainte table peut-être, et le soir au théâtre, en pleine immodestie, au bal en plein délire!

Est-ce à dire que ces participations aux fêtes du monde soient mauvaises et toujours mauvaises en elles-mêmes? Non. Relisez ce que saint François de Sales écrit à ce sujet dans son admirable livre de l'Introduction à la vie dévote, et de cette lecture vous pourrez déduire la troisième signification de la *Vie mondaine.* Il s'agit ici des devoirs d

---

(1) Joan. XIV-30.

(2) Rom. XII-2.

(3) I Joan. II-16.

(4) Joan. XVII-9.

la société qu'il faut remplir, des convenances auxquelles il est bon de satisfaire, des relations qui s'imposent, (hélas! elles s'imposent trop quelquefois,) des visites qu'il faut faire ou qu'il faut ..., de tout cet ensemble de rapports, les uns agréables, les autres ennuyeux, par où il est convenu que l'on se prouve mutuellement estime et sympathie.

Nous avons ainsi en présence trois sortes de vie mondaine: vie mondaine de principes, vie mondaine de plaisirs, vie mondaine de société. La première est mauvaise, la seconde est dangereuse, la troisième est bonne et en regard de chacune d'elles, il nous faut maintenant placer la vie eucharistique.

Il saute aux yeux que la vie eucharistique ne saurait en aucune manière se concilier avec la vie mondaine de principes: elle en est manifestement le contre-pied, mais, par cela même, elle en est efficacement le remède. Et puisque tous, nous avons à vivre dans ce monde mauvais, à nous en préserver, à nous prémunir contre ce microbe de poison et de mort, c'est à la vie eucharistique que nous irons demander la force de la préservation et la grâce de l'immunité. Qui dit vie, dit esprit. Le monde est donc un esprit mais un esprit qui n'est pas de Dieu, et parce qu'il n'est pas de Dieu, il est, à proprement parler, une altération, un désordre, une fausseté. Comment la vie eucharistique purifiera en chacun de nous cette altération, redressera ce désordre, détruira cette fausseté? Par l'esprit eucharistique, qui est justement un esprit de pureté, un esprit d'union et d'harmonie, un esprit de lumière et de vérité. J'appelle esprit eucharistique, l'humilité dont Notre-Seigneur nous donne l'exemple dans sa vie au-dedans du tabernacle; j'appelle esprit eucharistique, l'immolation de soi, que la Sainte Victime opère chaque jour sur nos autels; j'appelle esprit eucharistique l'union intime du Christ sacramenté avec le Père qui est aux cieux. Or, voici qu'à cette humilité une bonne visite au Saint-Sacrement nous invite; à cette immolation de soi, une pieuse assistance à la messe nous convie; à cette union intime avec Dieu, une communion, la communion, la fréquente communion nous conduit. Et quand enfin par l'humilité nous aurons vaincu l'orgueil de la vie mondaine, quand par l'immolation de soi nous aurons détruit la sensualité de la vie mondaine, quand par l'union à Dieu nous aurons redressé l'éternel désordre de la vie mondaine, celle-ci n'aura plus de prise sur nous, et nous pourrons dire avec saint Paul, que nous usons du monde, comme n'en usant pas, car la figure du monde passe et avec elle, ses promesses fausses et ses fausses joies.

Que dire, en second lieu, de la vie eucharistique par rapport à la vie mondaine de plaisirs? C'est, si je ne me trompe, le point de vue principal de cette étude. Le grand mal pratique de la société moderne est, à n'en pas douter, le plaisir, la recherche du plaisir, la fièvre du plaisir, plaisir sous toutes les formes, du plaisir à tous les degrés de l'échelle sociale depuis la femme du monde, dont l'existence est un tourbillon, jusqu'à la femme du peuple, qui dépensera au cinématographe les cinq sous nécessaires à sa famille.

La vie eucharistique est appelée, ici, à rendre deux services signalés:

1° — En faisant comprendre qu'il n'est pas possible de concilier la

théorie et la pratique du plaisir avec la théorie et la pratique chrétiennes; que c'est là constituer un alliage, qui pour fréquent qu'il soit, n'en est pas moins condamné par la parole du Sauveur: nul n[illegible] servir deux maîtres; l'on est dans une complète illusion si l'on s'[illegible] que l'on pourra goûter le matin les consolations de la communion et le soir les émotions du théâtre: qu'il y a même une sorte de scandale à prétendre harmoniser deux choses aussi opposées que le sont la frivolité et le sérieux, la dissipation et le recueillement, la jouissance et le renoncement, le dehors qui est toujours léger et le dedans qui doit toujours être austère: que dès lors une conclusion s'impose: modérer, modérer encore, modérer toujours jusqu'à l'éteindre, la soif du plaisir, pour se donner tout uniment à la vie eucharistique, et à Celui qui du fond de son tabernacle nous crie sans cesse: J'ai soif de vos âmes.

Deuxièmement, et surtout, la vie eucharistique est appelée à ramener sincèrement vers Dieu et à l'accomplissement de ses devoirs la société actuelle que perd le plaisir. Ah! qu'il est donc vrai de dire que la Providence divine suscite en leur temps les hommes qui sont nécessaires et les dévotions qui conviennent. Pie X a été suscité de Dieu pour qu'il suscitât à son tour le décret sauveur de la communion fréquente. Décret sauveur! On l'a ainsi appelé, parce qu'il libère l'âme de toutes sortes d'entraves dans lesquelles un reste de jansénisme la retenait captive, et empêchait son plein essor vers le Dieu de l'Eucharistie. Mais où seraient l'erreur et l'exagération si l'on donnait au décret sauveur une signification plus large, embrassant la société tout entière, laquelle sera guérie de la fièvre du plaisir par le retour à la communion fréquente? *Certum cela*, et c'est ce qu'a vu notre glorieux et bien-aimé Pontife, quand jetant un regard sur notre société, grande sans doute par certains côtés, mais indéniablement emportée par le courant de la jouissance et tout ensemble ankylosée par la mollesse, il a poussé ce cri: A la communion! Personnes du monde, qui sentez bien que votre existence est vide, vide de sérieux, vide de résultats, vide même de ces joies que vous recherchez, à la communion vous remplirez votre cœur, par la communion vous restaurerez toutes choses dans le Christ.

Enfin, si nous considérons les rapports de la vie eucharistique et de la vie mondaine simplement sociale, il faut affirmer hautement que celle-ci n'est pas, en principe, un obstacle à celle-là, et il faut exhorter incessamment les personnes du monde à mettre toute leur bonne volonté et toute leur pieuse industrie à n'en point faire un obstacle dans la pratique. Que les relations sociales ne soient pas en principe un empêchement à la communion, rien n'est plus évident, puisque non seulement ces relations ne sont pas un mal, mais constituent un devoir, un devoir d'état, et les exemples sont nombreux de femmes du monde, dont la foi prévoyante et ingénieuse sait concilier tous ces devoirs avec la communion fréquente et quotidienne. Cependant, il faut l'avouer, pratiquement ces obligations de société empêchent la vie eucharistique de s'épanouir, non pas, encore une fois, qu'il y ait faute grave ou occasion prochaine de péché, mais elles distraient, elles dissipent, elles font perdre du temps — et il n'en reste plus pour les devoirs de la vie eucharistique

Qu'on me permette de toucher à un détail: les veillées canadiennes, je parle des bonnes veillées de famille, ne se prolongent-elles pas jusqu'à onze heures et minuit? Comment se lever le lendemain pour assister à une messe matinale et y communier? Il y a donc lieu ici à contenir les relations de famille et de société dans des bornes assez justes pour que la communion et les autres devoirs eucharistiques puissent être fidèlement pratiqués.

La femme sincèrement catholique ira même plus loin dans ses rapports avec la famille ou avec la société, elle saura trouver l'occasion de parler de la communion fréquente, par exemple, en attirant l'attention sur les régions où elle se pratique, ou encore en profitant d'événements nombreux, pour parler de la consolation que donne la sainte communion. Ainsi l'épouse et la mère, la femme du monde au bon sens du mot, et la chrétienne fervente auront une part abondante à la grande œuvre que poursuit le Saint-Père par son décret sur la communion fréquente.

Vœux.

1° — *Que l'on persuade les fidèles de cette vérité que la vie eucharistique, la communion surtout, triomphera en leurs âmes, de l'esprit du monde.*

2° — *Que dans les prédications, les directions et tous autres moyens d'influence, on réagisse par la communion fréquente, contre le mal moderne qui s'appelle la fièvre du plaisir.*

3° — *Que l'on contienne les relations de famille et de société dans des bornes assez justes pour que la communion et les autres devoirs de la vie eucharistique puissent être fréquemment pratiqués.*

Madame Béïque, présidente de la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste, l'une des femmes d'œuvres les mieux connues dans notre ville, parle ensuite de l'apostolat eucharistique de la femme au foyer.

L'APOSTOLAT EUCHARISTIQUE DE LA FEMME AU FOYER

Aux hymnes d'adoration et de louanges qui s'élèvent de toutes parts pendant ces fêtes eucharistiques, on a cru qu'il était convenable que vînt se joindre un témoignage direct de foi et de reconnaissance féminines. En effet, non seulement Jésus est notre Sauveur, celui qui a racheté notre âme au prix de sa vie, mais il est le protecteur qui a rappelé au monde que nous étions comme l'homme créées à l'image de Dieu. Aucun des

grands philosophes de l'antiquité, même ceux qui ont prêché la charité et la commisération n'avaient songé à traiter la femme en égale. Elle était l'éternelle mineure quan elle n'était pas tout-à-fait l'esclave. Chez la plupart des peuples, son abjection et sa misère étaient extrêmes, surtout quand, devenue vieille, elle ne pouvait plus épargner à l'homme toutes les fatigues, ou se soumettre à tous ses caprices. L'homme s'arrogeant tous les droits ne lui en reconnaissait aucun. Ici elle était vendue au gré de la rapacité de sa famille; là elle devait monter sur le bûcher où se consumait le corps de son mari; presque partout son père, son mari, ses frères mêmes avaient sur elle droit de vie et de mort; toujours on exigeait d'elle des vertus incompatibles avec l'état d'asservissement où on la tenait.

De nos jours encore, dans les pays où la civilisation chrétienne n'a pas pénétré on voit ce qu'il est possible de faire subir à un être humain sans déroger aux usages établis, sans encourir le blâme de personne.

Jésus dans sa miséricordieuse bonté a eu pitié de notre faiblesse et nous a mises à notre place naturelle qui est celle d'aide et de compagne de l'homme. Si le joug qui pesait sur nous a disparu; si les lois, grâce à une lente infiltration de l'esprit chrétien s'adoucissent de plus en plus à notre égard, c'est à lui que nous le devons. Si notre cœur façonné par la morale chrétienne peut apprécier à leur valeur le bien et la vertu, si notre âme éclairée par la foi peut prendre son essor et rendre un libre hommage à la toute-puissance de Dieu, c'est à lui aussi que nous devons ces privilèges précieux entre tous.

Quand le Sauveur en proie aux angoisses de sa passion semblait abandonné même de son Père, quelques femmes humbles et pauvres l'entourèrent jusqu'au dernier moment. Au jour de la Résurrection, elles furent les premières au tombeau, parce que seules elles avaient une foi entière dans ses promesses.

Les saintes femmes ont commencé à payer notre dette de reconnaissance; il nous appartient de les imiter et de payer notre part de cette dette sacrée car Jésus est toujours avec nous.

Il est avec nous, voilé, mais présent; caché sous les apparences du pain et du vin, mais prêt avec toute la puissance de son amour pour nous, à être notre guide, notre appui, notre consolateur. A nous de former une garde d'honneur autour de cette présence divine; à nous de nous faire les apôtres du culte spécial d'adoration et de réparation qui lui est dû.

Soyons des habitués de sa maison; allons souvent à la table sainte chercher la lumière, la force, le courage qui nous manquent; la lumière qui nous montrera le vrai sens de la vie; la force qui nous maintiendra dans le droit chemin; le courage qui nous fera persévérer jusqu'à la fin. Nous avons près de nous la source de la grâce, le moyen sûr d'arriver à Dieu; n'ayons pas plus tard à nous reprocher de l'indifférence ou de la négligence, et ne laissons pas perdre pour nous ou pour ceux qui nous entourent, le fruit de l'amour et des souffrances de Jésus.

Dieu a mis entre nous et nos enfants un lien de sympathie à nul autre pareil. Que cette sympathie nous serve à les guider vers le bien. Ces jeunes esprits qui nous sont confiés, se tournent sans cesse vers nous.

pouvons-nous mieux répondre à cette confiance qu'en leur inspirant l'amour de Jésus, c'est-à-dire l'amour de Celui qui est toute bonté, toute justice, toute perfection ?

Et parce que les conseils sans l'exemple ne servent à rien, ils devront apprendre à prier en priant avec nous; ils devront apprendre de nous aussi à mettre le devoir au-dessus de tout, à faire des sacrifices quand il le faut pour remplir les obligations de la vie chrétienne, à être en toute occasion sincères et probes.

Quand vient l'époque de la première communion, que ce grand acte reçoive toute la considération qu'il mérite, et ne nous faisons pas illusion. Ne laissons prendre aux yeux des enfants, n'attribuons nous-mêmes aux questions de costume, de cadeaux, de cérémonial que l'importance strictement nécessaire et convenable. Ce qui importe, c'est la pureté du cœur; c'est la résolution prise une fois pour toutes des confessions sincères; c'est la volonté de servir Dieu; c'est le désir de recevoir Jésus avec foi et amour; c'est le ferme propos de se corriger de ses fautes et le sérieux regret de les avoir commises.

Ce sont ces dispositions qui attireront sur nos enfants les bénédictions attachées à une première communion bien faite, et seront une garantie de leur conduite future.

Une mère ne devrait pas avoir de peine à habituer ses jeunes filles à faire un usage fréquent de la communion. Pour les jeunes gens l'exemple du père sera d'un secours inappréciable; ce sera une raison de plus pour que l'apostolat de la femme s'exerce aussi de ce côté en toute prudence et discrétion. Si nous avons le zèle voulu, qui pourra mieux que nous trouver le mot qui éclaire ou encourage, l'attention qui touche le cœur, le moment opportun?

Notre plus belle mission dans le monde est d'amener à Dieu ou de lui garder l'âme de ceux qui nous sont proches. Demandons-lui chaque jour la faveur insigne d'être un instrument de salut pour nos parents et nos amis. N'oublions pas que pour rendre la vertu attrayante il faut la rendre aimable; et que des esprits tant soit peu mal disposés, auront assez naturellement des doutes sur l'utilité d'une dévotion qui laisse libre cours aux médisances, aux suppositions malveillantes, au manque de loyauté, et qui est surtout sévère pour les autres.

Ces réflexions se feront encore davantage en dehors de la famille, et là aussi nous avons notre part de responsabilité. Faisons donc de notre mieux pour que l'influence que nous avons dans le cercle de nos relations, soit de nature à faire respecter et honorer nos dogmes, la morale divine que Jésus nous a enseignée, et les sacrements qu'il a institués pour venir en aide à notre faiblesse.

Dans un temps où on parle tant d'action sociale, de solidarité, souvenons-nous que Notre-Seigneur Jésus-Christ a accompli la plus grande, la plus belle action sociale qui se soit jamais faite, et cela parce qu'il a eu pitié de toutes les misères et qu'il a eu *soif des âmes.*

Si nous voulons avoir l'honneur de coopérer à cette œuvre qui se continue au cours des siècles, ayons aussi un cœur plein de pitié. Que les misères physiques nous trouvent toujours secourables, et ayons aussi pitié des misères morales plus lamentables encore. Ayons pitié de l'aveu-

glement des âmes qui vont à leur perte, parce qu'il n'est pire tristesse que celle-là, et que nous connaissons le remède qui est la prière et la fréquentation des sacrements.

Combien d'égarements, combien d'offenses à Dieu pourraient être évitées si toutes les chrétiennes étaient pénétrées du sentiment de leurs responsabilités? Prenons donc en main la cause de notre Maître qui est la cause du bonheur et du salut de tous.

Nous avons toute raison d'être fières de notre foi qui a régénéré le monde, efforçons-nous de la transmettre aux générations futures afin qu'elle soit dans l'avenir comme dans le passé la force et la sauvegarde de notre pays.

Monsieur le secrétaire donne ensuite la parole à M. Charles Lamarche, aumônier du pensionnat de Villa-Maria.

PREMIERE COMMUNION

(Sérieux et Mondanité)

Mesdames,

Il est un jour dans la vie du chrétien dont le souvenir doit demeurer à jamais vivace, c'est le jour de la première communion. Bien faite, l'expérience le prouve, elle est la base vraie de la vie chrétienne, la meilleure préparation à la fidélité future, et sans trop exagérer, on a pu dire: c'est ce jour-là que l'enfant signe son éternité.

L'impression que ce jour laisse dans une âme ne doit pas être celle d'une fête profane et mondaine, ce doit être un souvenir tout embaumé du passage de Dieu et de ses premiers embrassements. Il faut pour cela que Jésus-Christ en soit le centre et l'objectif, que sa douce figure y domine, et que la petite âme toute blanche qui le reçoit place dans son estime la frêle hostie au-dessus de tous les trésors de ce monde, au-dessus surtout de tous les hochets de la vanité.

L'Eucharistie, réalité toujours féconde, mais aussi mystère de foi, ne produira pas tous ses fruits, et, en particulier, l'impression profonde et salutaire qu'on a le droit d'en attendre, si l'âme de l'enfant est distraite, dissipée, partagée par mille mesquines préoccupations étrangères.

Pour assurer ces fruits, produire cette impression durable, 1° Que faut-il faire? 2° Que faut-il éviter?

QUE FAUT-IL FAIRE ?

PRÉPARER L'ENFANT.

Il faut préparer l'enfant à sa première communion, non seulement les quelques jours ou les quelques semaines qui la précèdent immédiatement mais longtemps à l'avance.

Pour toute chose ici-bas, il faut le temps. La nature ne procède pas par bonds. Toute croissance est successive et comme graduée.

Ainsi en est-il dans le monde surnaturel. Le travail ordinaire de la grâce se fait par une série d'invites, d'appels, de secours de la part de Dieu, et de réponses, d'efforts, de coopération du côté de l'âme. Pour cela, le temps est nécessaire. C'est dire que l'enfant doit voir venir peu à peu le grand jour et s'y préparer de loin par une série d'études, de prières et d'efforts vertueux conformes à son âge.

A l'école et à l'église, les maîtres, les maîtresses, le ministre de Dieu doivent l'entourer de soins intelligents, mais il faut qu'ils soient secondés par les parents, par la mère surtout. Il faut que chacun de concert s'applique à édifier l'enfant et à lui inspirer l'amour et le respect de l'auguste Sacrement qu'il va recevoir.

"C'est une grande année, peut-on lui dire, que celle qui va voir la première rencontre de votre âme avec Dieu. Le Roi du ciel va vous visiter, vous, faible enfant. Des grâces abondantes se préparent, ce jour-là, le ciel ne pourra rien vous refuser. Pensez-y bien. C'est beau et touchant, en même temps c'est redoutable. Les dons de Dieu sont des faveurs, mais aussi des responsabilités."

Et que d'autres propos édifiants la foi et l'amour savent suggérer!

Et ces bonnes paroles venant parfois d'une personne en visite ou que l'enfant rencontre accidentellement vont droit à son cœur. "Il s'agit donc d'une bien grande action, se dira-t-il, puisque chacun s'y intéresse."

Les esprits les plus éminents n'ont pas dédaigné cet humble apostolat. Louis Veuillot, écrivant un jour à la toute petite fille d'un de ses amis, lui disait: "Il y a quelqu'un qui vous demande l'hospitalité dans votre cœur. Et ce quelqu'un savez-vous qui c'est? C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il est là, il frappe, il demande à entrer. O chère enfant, hâtez-vous de lui ouvrir. Mettez dans votre cœur tout ce qui peut lui plaire: l'obéissance, la simplicité, la complaisance pour vos sœurs. Et alors vous serez heureuse, parce que Jésus vous aimera et restera toujours avec vous."

Voilà comment on parle quand on est chrétien et qu'on aime.

CORRECTION DES DÉFAUTS.

"Mettez dans votre cœur tout ce qui peut plaire à Jésus," disait Louis Veuillot. On a bien le droit d'ajouter: arrachez-en tout ce qui peut lui déplaire.

Chère petite âme de l'enfant, terre féconde et pleine de promesse mais où déjà l'ivraie des défauts perce en mille endroits!.... Il est déjà orgueilleux, égoïste, gourmand, dissimulé. C'est un petit potentat au foyer, c'est une petite reine assise sur son trône de nuages ou de dentelles, qu'on entoure, qu'on choie, qu'on gâte.

Ah! mères aveugles, à quoi pensez-vous donc, vous qui assistez résignées et béates à cette redoutable éclosion de défauts dans l'âme des petits êtres que Dieu vous a confiés?... En vérité, il vous demandera compte du sang de leurs âmes.

"Que son maître, sa maîtresse, son chapelain corrigent mon enfant, dit-on, moi je n'y puis rien."

A vous d'abord, Mesdames, la tâche. Personne ne touche de plus près votre enfant que vous-même. Et c'est surtout à l'époque de la préparation à la première communion que vous devez livrer cette bataille contre ses défauts.

Les enfants voient généralement venir avec joie leur première communion et ont à cœur de s'y bien préparer. Seulement ils sont légers, oublieux et se laissent glisser sur la pente d'une nature de bonne heure inclinée au mal. Au père, à la mère surtout, de les reprendre et de les avertir: "Tu ne m'as pas dit la vérité, tu t'es fâché, tu as été avec de mauvaises compagnies. A quoi penses-tu donc? un enfant qui va faire sa première communion!... Tu ne demandes donc pas au bon Dieu de te préparer à cette grande action? Demain, nous irons à l'église, à Bon-secours, ou à Notre-Dame de Lourdes pour prier Dieu de t'aider à te corriger de tes défauts."

MORTIFICATION.

Ah! si de plus vous pouviez amener votre enfant à faire quelques petites mortifications volontaires, puisque le sacrifice demeure pour tous la loi austère, mais inévitable du progrès!

Touchante pratique et inspirée par l'amour de Jésus-Christ et des âmes que celle qu'on m'a racontée d'un certain vicaire de paroisse. Dès l'ouverture des catéchismes, il remettait aux enfants une petite quantité de grains de blé en priant chacun d'eux de déposer dans un tronc spécial autant de grains qu'il aurait fait d'actes de renoncement, d'obéissance, de silence, en un mot, de mortifications proportionnées à son âge. Et à la fin de la saison, ces blés d'or, glorieux trophées, conquis au prix des efforts intimes et des sacrifices cachés de ces âmes d'enfants étaient réduits en farine et devenaient l'hostie blanche et pure que chaque petit communiant allait recevoir à la Table Sainte.

CONFESSION.

Parmi les actes préparatoires à la première communion, la confession occupe la place principale. Pauvre enfant inexpérimenté, exposé à toutes sortes de troubles et d'illusions, qui refuserait de l'aider dans le noble labeur de la confession?

Assurément le confesseur, les maîtres et les maîtresses auront à cœur de lui faciliter la tâche. Mais la mère n'a pas le droit de se désintéresser de son enfant. Elle l'exhortera à la sincérité, à la confiance et lui fera remarquer tels manquements à déclarer sur lesquels sa vigilance maternelle ne l'aura point trompée.

Lorsque dans une paroisse il y a des centaines d'enfants, le prêtre le plus zélé a besoin du concours des parents, et, j'ajoute, de toutes les bonnes volontés.

D'ailleurs, Mesdames, l'amour que vous avez pour ces chers petits êtres

vous pressera de leur assurer la grâce insigne d'une bonne première communion au prix de tous les soins et de tous les efforts.

Il s'agit donc, pour assurer à vos enfants une première communion fervente, de les préparer sérieusement à ce grand acte. Qu'ils ne se trouvent pas transportés à la Table Sainte sans avoir vu venir et désiré cette faveur céleste; qu'ils l'aient méritée par des efforts constants, en se corrigeant de leurs défauts et en s'exerçant aux vertus que le Cœur de Jésus aime à trouver chez ceux qu'il daigne visiter.

Et pour cela, mères chrétiennes, on demande votre concours, on vous invite à entretenir autour de vos enfants une atmosphère édifiante de prière et de vie chrétienne, et d'orienter toutes leurs énergies naissantes vers le grand jour de la visite de leur Dieu. Votre esprit de foi, votre amour pour eux et les vœux que vous formez pour leur bonheur vous pressent de vous rendre à notre invitation.

II

Mondanités.

Quel malheur si, après de longs et louables efforts, on en venait à tout compromettre et à tout gâter lorsqu'est venu le grand jour!

Ce qui arriverait si on remplaçait dans la pensée de l'enfant l'événement principal par les circonstances accessoires, la visite de Dieu par les préoccupations de la toilette, de cadeaux, par les gâteries païennes dont on l'entourerait.

A toutes les époques, l'Eglise a dû se prémunir contre les infiltrations de l'esprit mondain. Aujourd'hui, il y a un véritable renouveau de paganisme dans la société, surtout dans les grandes villes, et celles-ci étendent dans les campagnes leur dangereuse influence.

Cet esprit se glisse jusque dans les grands actes religieux — baptêmes, mariages, cérémonies funèbres. Les préoccupations mondaines les pénètrent comme s'il ne s'agissait point là des éternelles destinées de l'homme. Et il semble qu'on veuille faire à Dieu, à sa grâce, au surnaturel une place toujours plus étroite, cependant que les petites et les grandes passions humaines s'affichent et s'emparent du terrain.

La première communion elle-même n'échappe pas à ce courant de formalisme mondain, de vanité mesquine ou de rivalité inavouable. L'an passé dans une grande capitale, des industriels, qui semblent vraiment deviner les dégradations du sentiment public, ont imaginé un "Souvenir" de première communion. Edité avec luxe, sur beau papier, en gravure fine, ce "memento" se compose d'une double page. A la première, un encadrement pour recevoir la photographie de l'enfant. Rien du reste, pas un emblème religieux, pas une banderolle qui rappelle la destination de cette image. Seul le mot "Première Communion" la réserve à cet effet et atteste la volonté d'en déchristianiser le caractère. A l'intérieur, le menu du dîner qui suit la messe. C'est tout. Telle est la mode, et de bons catholiques ont la faiblesse de s'y laisser prendre.

Et je n'ai pas oublié telle mère de famille à qui l'on avait remis sa jeune enfant encore tout illuminée de la grâce de sa première communion reçue le matin et qui le soir la conduisait au théâtre en disant : " C'est un jour de fête et dans mon monde, ces jours-là on va au théâtre !

Dans le beau roman de M. René Bazin, " La Barrière " il y a une scène poignante. Félicien Limerel vient de renoncer à son amour, parce qu'il se sent indigne d'une chrétienne. Il a perdu la foi et se sent désespéré. Il éclate en reproches contre la mauvaise éducation religieuse qu'il a reçue des siens.

" Et ta première communion, objecte le père, si magnifique et si solennelle ! " Hélas, c'est cette solennité profane elle-même qui l'a distrait des grâces du sacrement, et Félicien redouble d'amertume : " Au lieu d'être l'enfant recueilli, continue-t-il, autour duquel toute la maison se resserre, j'ai été la petite idole étourdie de visites et de cadeaux, bourrée de bonbons, flattée par toutes les mains, embrassée par tous les péchés du monde."

Cette peinture est bien vécue et n'a rien d'exagéré, si l'on tient compte des différences de condition et de fortune. Quoiqu'il en soit, il est certain que le mal pénètre partout. Monseigneur l'Archevêque, depuis plusieurs années a jeté le cri d'alarme. C'est sur son désir formel que le sujet traité présentement devant vous a été mis à l'étude, et lui-même ne manque jamais l'occasion d'inviter son peuple à revenir à plus de simplicité et à plus d'esprit de foi.

ABUS DES TOILETTES.

Une des exagérations à combattre, c'est le souci de la toilette de l'enfant.

Comme nos pères, avec leur sens traditionnel exquis et si chrétien, avaient sagement résolu cette question : le petit habit noir tout simple et la modeste robe blanche ! Aujourd'hui, il faut la riche étoffe, la coupe impeccable, les broderies à jour, les rubans de satin aux proportions démesurées. Comme résultat, dans tout cet attirail prétentieux, des enfants qui rougissent de plaisir, qui regardent les souliers plus modestes du voisin ou le voile plus simple de la petite compagne ; et des mères qui triomphent de rivales jalouses et chagrines.

Pauvres enfants, pauvres mères, comme vous choisissez mal votre jour pour nourrir votre vanité et écraser vos rivales !... C'est le jour de Dieu, de l'âme, de la grâce, de l'humilité, et vous en faites une proie d'orgueil !...

Et si ces enfants en qui la vanité a été éveillée par l'imprudence des mères, se sentent surpassés, ils sont malheureux. Cette journée, qui devait être une journée de bonheur, devient pour eux un jour de tristesse, d'amertume et d'intime révolte.

C'est bien à pareil jour pourtant que toutes les inégalités de situation devraient disparaître le plus possible : l'enfant moins fortuné devrait sentir qu'il est devant Dieu comme les autres ; l'enfant plus fortuné qu'il n'est pas plus que les autres : tous les deux n'auraient ainsi d'autres préoccupations que de bien recevoir celui qui vient.

Et les pères de famille ne s'en plaindraient pas, eux qui tremblent d'avance pour leur budget, eux qui voient venir avec effroi l'époque des premières communions. Autrefois ce père en était si heureux. Une triste expérience lui a montré qu'elle est une lourde charge pour le budget familial, car il y a encore les cadeaux.

CADEAUX.

On se contentait jadis d'une jolie image dont le symbolisme rappelait le divin banquet et les serments de fidélité. On y ajoutait un bon et solide chapelet destiné à un usage quotidien et pratique, un paroissien simple, mais assez complet où l'enfant trouvait les offices des dimanches et des fêtes, ou encore un modeste crucifix qu'on pouvait porter et dont la vue seule était réconfortante. Au lieu de cela, aujourd'hui, nous voyons trop souvent les parents et les amis, esclaves de la mode, ou encore pour ne pas humilier le petit communiant, au parloir, au milieu de compagnons chargés de cadeaux, tomber dans de véritables exagérations.

Autour de l'enfant ébahi s'entassent des objets profanes ou de prétendus objets de piété choisis sans goût ou sans utilité pratique, pièces d'ofèvrerie, montres, volumes à la mode à fine reliure, toutes choses qui peuvent bien éveiller le goût du luxe et de la frivolité mais ne portent pas à la piété ni à l'amour de Dieu.

Pendant qu'on prêche aux enfants les grandeurs de l'Eucharistie, leur imagination de dix ans voyage et se demande ce qu'on va leur envoyer. Et plus tard, lorsqu'ils se rappelleront la date du grand jour, ils se diront: C'est le jour où je reçus ma montre en vermeil ou mon ombrelle rose.

" Monsieur le Vicaire, dit un jour une dame, la veille de la première communion, n'entrerez-vous pas voir les cadeaux de Fernande?" Et Monsieur le Vicaire entra un instant. Il aperçut un guéridon surchargé de bracelets, de montres, de colliers, de boucles d'oreilles, d'épingles, de broches; puis à côté des Imitations, des porte-monnaie, des porte-feuilles: un peu plus loin sur une table, une demi-douzaine de bénitiers, un assortiment de médailles, de chapelets, de cadres en peluche et en bois sculpté. Au milieu de ce bazar, Fernande évoluait, ivre de vanité, montrant les cartes de visite: " Il y a quarante-sept cadeaux, dit-elle. — Vous êtes bien contente, mon enfant, dit le prêtre. — Oh! j'ai trois cadeaux de plus que ma petite cousine."

Et le prêtre s'en alla triste. Pendant deux ou trois ans, il travaillait à préparer ces jeunes âmes au grand jour, et voilà ce que l'esprit mondain, avec quelques miroitements d'or et de nacre, faisait de ses travaux. Il arriva ainsi, sans y penser, devant la demeure d'une autre aspirante, fille d'un pauvre artisan. Il entra dans la petite pièce basse et sombre et vit l'enfant qui, grave, penchée sur la table, écrivait. S'étant approapproché, il lut ces lignes tracées en gros caractères sur un cahier de deux sous: " Aujourd'hui, je suis bien heureuse, parce que demain je vais recevoir Jésus."

Non, il n'est pas besoin de tant de cadeaux qui distraient l'enfant, rapetissent son âme, réveillent des instincts de vanité, humilient ceux qui sont moins favorisés, chargent le budget de la famille et des amis et menacent de rendre odieuse l'époque des premières communions.

GATERIES.

Il faut encore épargner à l'enfant les gâteries amollissantes, ne pas le gaver honteusement de bonbons et ne pas aller au-devant de tous ses caprices. Oh! l'entourer de tendresse et de bonté, même de respect, c'est bien. Qu'il comprenne cependant que ces hommages, à pareil jour, ne s'adressent pas tant à sa petite personne qu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est descendu en lui.

Les saints ont ces sentiments d'exquise délicatesse et savent les inspirer. La grande éducatrice qu'était la Bienheureuse Sophie Barat répondait à de nouvelles communiantes qui lui demandaient de l'embrasser: " Mais, mes chères petites, vous êtes des ciboires, et je n'ai pas la permission de toucher les vases sacrés." Ce qui ne l'empêchait pas, la pieuse leçon une fois donnée, de se rendre maternellement à leur désir.

Combien différente est la conduite de ceux qui entourent l'enfant pour l'orner, le pomponner, en font une idole suffisante et prétentieuse, et semblent s'acharner à détruire la profonde édification attachée à ce grand jour.

Vœu :

Quel vœu formuler maintenant sinon que tous les parents chrétiens surtout les mères de famille, se coalisent pour rendre à la première communion la belle simplicité qui fait toute sa grandeur, simplicité qui, du reste, n'exclut pas un certain apparat. Que toutes les bonnes volontés s'unissent dans ce but. Une personne seule, une famille seule hésitera à remonter le courant si fort de la mode, mais lorsque plusieurs se donnent la main, la tâche devient facile. On ne détruit pas une coutume en un jour, mais qu'on retranche chaque année quelque chose de ces exagérations et l'on aura bientôt rendu son caractère à un jour qui doit être une fête du ciel, un jour de prière et de recueillement.

Oh! que l'habit de l'enfant soit bien propre, le ruban attaché à son bras bien blanc, que la robe et le voile de la petite communiante immaculés, parlent d'innocence et de pureté, mais que toute recherche mondaine en soit bannie. Les pères s'en féliciteront, le budget familial en sera allégé, le recueillement y gagnera et assurera les fruits de ce grand jour.

Si l'on peut disposer de quelque argent, qu'on le réserve pour donner à l'enfant un livre ou un objet de piété durable et de bon goût, ou pour lui fournir l'occasion de faire une aumône à un pauvre, à une Œuvre de charité ou de piété, afin que le souvenir de cette bonne action embaume tout ce jour et affermisse dans son cœur l'amour de Celui qui est venu s'y asseoir comme sur un trône et qui désire y régner à jamais.

M. le secrétaire présente alors Madame Faustin.

Déléguée de la Ligue patriotique des Françaises, Mme Faustin explique que la Ligue est née du besoin d'opposer à la coalition antichrétienne la coalition chrétienne. La Ligue fait de l'association la condition même de son existence : elle ne compte pas moins de 800 comités et 400,000 adhérentes, chez lesquelles elle a allumé la flamme d'un magnifique et très fructueux apostolat.

* * *

J'ai parlé de la flamme de l'apostolat allumé dans notre élite : il faut que je dise maintenant où s'allume cette flamme.

Or, elle s'allume dans les Congrès, soit généraux (deux par an), soit régionnaux, soit départementaux, et si je m'en rapporte à le dernière statistique, leur nombre a été cette année de quinze. Elle s'allume la flamme apostolique, dans les réunions mensuelles obligatoires pour les dizainières ; réunions qui s'ouvrent par une causerie destinée à faire la lumière dans les intelligences sur des questions d'actualité ; réunion qui se termine par l'exposé des résultats obtenus, des difficultés rencontrées, des objections entendues par chacune. Et mettant là, en commun leurs pensées, leurs espérances, leurs craintes ; se soutenant, s'éclairant, se conseillant, apprenant à s'aimer, les dizainières font circuler dans les Comités le sang d'une ardeur toujours renouvelée.

Elle s'allume la flamme apostolique dans les retraites fermées qui, cette année ont été au nombre de vingt-sept. Qu'en dirai-je? sinon qu'elles sont les véritables écoles d'apostolat, qu'on s'y hausse l'âme dans la méditation et la prière, et qu'on y prend, sous l'influence de la grâce divine, les nobles résolutions de toute une année.

Elle s'allume, la flamme apostolique, auprès du Cœur de Jésus dans son sacrement d'amour. J'étais impatiente de vous en parler : oui, dans un Congrès comme celui-ci, où tous les hommages remontent vers l'Eucharistie, j'avais hâte de vous dire que, la force et le dévouement, nos apôtres les puisent dans la Communion fréquente. Selon l'expression de l'une d'elles, il faut pour donner Dieu aux autres, le posséder soi-même.

Mademoiselle Frossard, notre Secrétaire-Générale, le signalait déjà à Cologne lorsqu'elle montrait que c'était par l'Eucharistie que notre élite avait été poussée à l'action. Elle disait que, point de départ pour les unes, la Communion était pour les autres, point d'arrivée ; elle disait que la Ligue, à travers toutes ses œuvres, ne perdait jamais de vue son but d'augmenter le nombre des fervents de l'Eucharistie, et elle proposait en terminant le vœu suivant :

Que tous les Comités de la Ligue Patriotique des Françaises, d'accord avec le clergé, s'emploient à rendre plus solennelles les fêtes eucharis-

tiques, à accroître le nombre des fervents de l'Eucharistie, des zélatr... pour les Confréries du Saint-Sacrement et, l'établissement, là ou ... n'existe pas, de la dévotion du premier vendredi du mois.

Reprise au Congrès général de la Ligue à Lourdes, au mois d'octo... 1909, cette pieuse idée a fait son chemin, et le culte de l'Euchar... s'augmente dans les Comités sous toutes les formes possibles. C'... dans le Saint Sacrifice de la Messe, c'est dans les visites au Saint Sac... ment, c'est dans les adorations, que se traduit la dévotion des Ligue... Je pourrais vous citer non seulement un grand nombre de villes ... aussi quantité de paroisses perdues dans les campagnes où, maintenan... Notre-Seigneur est grandement fêté chaque premier vendredi du m... Trois heures le matin, trois heures dans l'après-midi le Saint Sacreme... est exposé et les adorateurs ne manquent pas.

Spectacle bien touchant et qui doit émouvoir le Cœur du Maître... celui de ces femmes en costume de travail, venant témoigner d... amour et de leur foi.

Productrice de bonnes volontés la Ligue devait être amenée à fond... des œuvres dans lesquelles s'épanouissent le dévouement de ses membr... Celle qui la passionne et vers laquelle tendent ses premiers et principa... efforts, c'est celle de la Presse.

On lit beaucoup en France! Et les journaux répandus par les adv... saires de la religion se comptent par millions. Mais nous gagnons d... terrain. Par ses conférences qui éclairent (la Ligue en fait donner plu... de 1500 par année), par l'influence de ses dizainières elle fait connaît... le danger des mauvais journaux; par son organisation de vendeurs, par ses primes, ses tarifs spéciaux, elle arrive à diminuer le nombre ... feuilles antireligieuses et à augmenter le nombre des feuilles catholiqu...

Œuvre passionnante aussi que celle des bibliothèques; la jeunesse v... des rêves; il faut lui en donner de beaux et de nobles par des lectu... exaltant la vertu, le devoir, le mérite. Soixante-dix-sept bibliothèqu... ont été fondées par la Ligue. La jeunesse veut des rêves, dis-je, la j... nesse a aussi besoin dans le grave conflit des idées, de connaître sa r... gion afin de lui être plus fidèle et de mieux pouvoir la défendre. C'est dans ce but que se multiplient les œuvres de catéchisme destinées à ... conder l'action si difficile du prêtre. Les dizainières de la Ligue, ... jeunes filles s'y dévouent dans 49 Comités.

La jeunesse a la faveur de la Ligue, c'est elle, en effet, qui sera ... France de demain. Pour la culture de cette jeunesse, la Ligue a f... 65 patronages, installé des colonies d'études.

Pour la jeunesse, pour les jeunes filles qui seront demain d... ... et des mères, nous avons à Paris 10 caisses dotales, douze œuvres ... trousseau qui leur permettent d'entrer en ménage, de fonder une fa... à l'abri de la misère, et 35 écoles ménagères qui leur enseignent comm... on rend agréable le foyer où doivent se plaire le mari et les enfant...

Vous en connaissez assez; c'est moins une nomenclature qu'une ... générale que j'ai prétendu développer devant vous. J'ai voulu vous ... l'esprit qui anime la Ligue et le but qu'elle se propose. Pourtant, av... de terminer, permettez-moi de rendre ici un témoignage public de la ...

connaissance de la Ligue à l'égard du chef de l'Eglise et de l'Episcopat français pour les encouragements et les bénédictions qu'ils ont répandus abondamment sur la Ligue. Certes, nous savons bien que sans eux notre association n'eût pas vaincu les obstacles de la route.

C'est M. l'abbé Henri Gauthier, de Saint-Sulpice, qui devait parler ensuite de l'œuvre de la protection de la jeune fille, dont il s'est fait, à Montréal, depuis dix ou douze ans, l'apôtre infatigable. Il a cependant cédé son tour de parole à Mgr Muller Simonis, de Strasbourg, l'un des membres du comité central de l'Œuvre de protection de la jeune fille.

L'ŒUVRE DE PRESERVATION DE LA JEUNE FILLE

Combien nécessaire et avantageuse dans nos grandes villes

MESDAMES,

A mon arrivée à Montréal, à la veille du Congrès, M. Gauthier m'a demandé de faire à sa place le rapport sur la question de l'*Œuvre de préservation de la jeune fille.* J'aurais presque dû récuser cette flatteuse marque de confiance, car M. Gauthier connaît infiniment mieux que moi la condition de la jeune fille sur le continent americain. Mais j'ai rencontré pour la première fois M. Gauthier dans l'église Notre-Dame, tel un général exerçant ses troupes à la veille de la bataille. J'ai vu à quelle besogne surhumaine il devait suffire et je me suis dit que c'était un devoir de charité de le soulager un peu. Vous excuserez donc le décousu de ce rapport improvisé.

Il me semble qu'en parlant dans un Congrès de la préservation de la jeune fille, il y a lieu de s'occuper exclusivement de la préservation *organisée,* c'est-à-dire de celle qui concerne la jeune fille *dans les villes.* A la campagne, la préservation est l'œuvre de la famille et de la paroisse locale.

En parlant de la jeune fille dans les villes, nous nous occuperons d'abord de la jeune fille *dans sa ville natale,* et ensuite *de la jeune fille venant du dehors en ville.*

I. *La jeune fille dans sa ville natale.* — Traitant ce sujet dans les limites d'un Congrès Eucharistique, il semble bien que le genre de protection qui doit nous intéresser ici avant tout, est l'ensemble des œuvres qui tend à rapprocher la jeune fille de la source la plus puissante de notre vie religieuse, de l'Eucharistie.

Dans cet ordre d'idées, l'œuvre de protection par excellence, semble être la *congrégation*. Je n'ai pas à m'étendre sur ce point. La congrégation a tellement pénétré la vie chrétienne qu'il me sera permis d'émettre seulement un vœu: c'est que, dans les différentes régions — diocèses ou groupements de diocèses — les comités directeurs des congrégations tiennent parfois des réunions générales pour étudier les meilleurs moyens d'infuser sans [illegible] une vie nouvelle aux congrégations.

Mais, Mesdames, si le but de ce rapport doit être de trouver le moyen de rapprocher la jeune fille de [illegible], nous ne devons pas oublier un seul instant, que [illegible] *à une petite élite*. Nous devons aller à *toutes les jeunes filles*, chercher à les gagner toutes à Notre-Seigneur.

Si nous essayons de classifier [illegible] jeunes filles des villes, nous rencontrons d'abord les deux groupes extrêmes: d'un côté, les congréganistes franchement pieuses et qui ont déjà trouvé dans leur appartenance à la congrégation la plus forte protection. A l'autre extrême, nous trouvons les pauvres filles tombées, tombées non seulement dans le secret de leur conscience, mais encore extérieurement. Pour celles-ci, ce n'est plus la *protection*, mais le *relèvement* qu[illegible] cause. Aussi bien, ne les ai-je citées que comme un des termes extrêmes de notre classification. Elles ne rentrent pas dans notre thème.

Mais entre la fille tombée et la congréganiste, il y a *l'immense foule* des jeunes filles, ballottées de sens et d'autres, livrées à toutes les sollicitations de la vie réelle, à tous les dangers des passions.

Selon les circonstances, ces jeunes filles s'orienteront ou en haut, vers le bien, ou en bas, vers le mal. *C'est cette foule qui forme l'objet de notre sollicitude, de notre protection.*

Pour cette foule, la congrégation suffit-elle?

Avoir posé la question aujourd'hui et y répondre *par la négative* c'est tout un. Et le motif en est bien simple. L'entrée dans la congrégation suppose chez les jeunes filles un état d'esprit, une préparation, dont sont très éloignées précisément celles qui ont le plus besoin de protection. D'un côté, elles se représentent la congrégation comme une réunion morose, une réunion de "dévotes" qui leur fait peur d'avance. D'un autre côté, elles ne sont ni disposées, ni même peut-être capables de remplir les conditions qu'une congrégation doit imposer à ses membres.

Il faut donc imiter la nature et, disons-le tout de suite, imiter les missionnaires, en d'autres termes, aller *pas à pas*. Nos missionnaires commencent par gagner la confiance des païens en leur faisant du bien et leur donnant quelques connaissances utiles à la vie terrestre. Une fois la confiance gagnée commence le catéchuménat avec ses longues attentes, ses marches en avant et ses reculs. Le baptême ne vient que longtemps après. Comme toutes les autres, cette comparaison cloche, mais elle vous fait comprendre mon idée.

Ce qu'il nous faut aujourd'hui dans les villes, ce sont des œuvres de jeunes filles qui les groupent d'abord en fournissant à celles qui n'ont plus de famille, ou, ce qui est parfois pire encore, dont la famille ne v[illegible]

rien, la *possibilité* de vivre *honnêtement*, dans nos "foyers," dans nos "homes." Mesdames, ne vous y trompez pas, cette simple *possibilité* de vivre honnêtement est déjà un bienfait inappréciable, le fondement de tout le reste.

Aux jeunes filles dont la famille est honnête, il faut, en respectant le lien familial, fournir la *possibilité* de *distractions honnêtes*, un autre problème, un autre bienfait d'une immense portée.

Lorsque [illegible] dames, ou, mieux encore, des jeunes filles déjà *associées* à nos [illegible] font de la propagande et cherchent à gagner de nouvelles recrues, [illegible] grands obstacles au recrutement, c'est la crainte d'être tenues à [illegible] "dévotion." Aussi bien, s'il est indispensable que tous nos établissements aient une chapelle ou tout au moins un lieu de prière, il est tout aussi indispensable de *n'exiger* à peu près rien des "*nouvelles*." Il faut qu'elles viennent prier d'elles-mêmes, doucement attirées, notamment par l'exemple, sans être contraintes, ni même directement influencées.

Le lien qui groupera d'abord les nouvelles arrivantes, ce sera un avantage matériel : une caisse d'épargne sous une forme quelconque, une association à caractère professionnel. Evidemment, je ne puis qu'*indiquer* ici l'idée ; car les différentes formes de ces organisations sont si différentes de pays à pays ; leurs rapports avec les grandes organisations professionnelles et syndicales sont si variables, qu'il est impossible [illegible]'entrer dans le détail.

Mais n'oublions-nous pas notre but, Jésus-Christ ? Aucunement.

[illegible]ans ces organisations où nous commençons par n'exiger à peu près [illegible] l'honnêteté humaine, introduisons certaines pratiques religieuses, [illegible]ument libres — réunions de chapelle assez espacées — communions [illegible] générales mais *collectives*. Il y viendra un certain nombre de [illegible] filles. Voil[illegible] la graine de congréganistes. Le tout est de la [illegible]ermer et [illegible] à son heure.

[illegible] Mesdames, en procédant pas à pas, *vous préserverez* des chutes [illegible] *grand nombre* de jeunes filles. Vous amènerez à [illegible] chrétienne *normale la majorité* des protégées, et enfin vous gagnerez à une vie *particulièrement pieuse*, une *élite*.

Seulement, il faut éviter quelques écueils. Il ne faut pas qu'on s'ennuie dans vos œuvres. Ce résultat n'est pas facile à atteindre. Il ne faut pas non plus, qu'en protégeant la pureté des jeunes filles, on en arrive involontairement à les considérer *comme destinées au célibat*.

Il y a relativement au mariage de nos jeunes protégées et à ses préliminaires inévitables, toute une politique, tout un art, fort difficiles, mais qu'il faut apprendre, sous peine de voir nos efforts échouer et nos œuvres faire faillite, précisément au tournant le plus important dans la vie de nos jeunes filles. J'ai ressenti une joie profonde en rencontrant à l'œuvre du Foyer, ici même, deux jeunes filles qui se préparent à y célébrer leurs noces dans le courant de ce mois, après y avoir conclu leurs fiançailles. Un vigoureux bravo !

Enfin, il faut éviter que nos œuvres et nos congrégations de *jeunes* filles ne finissent par être des réunions de *vieilles* filles. En d'autres

termes, il faut franchement savoir, à un âge déterminé, faire passer n· protégées dans les organisations ordinaires destinées aux femmes. C· est un point essentiel, car si la jeune fille accepte bien une *patronne*· officielle plus âgée qu'elle, il lui répugne d'avoir pour soit-disant com pagnes, en réalité pour tutrices, souvent désagréables, d'autres " jeu· filles " de son milieu social, qui sont restées dans l'œuvre, quoiqu'· n'aient plus besoin d'être protégées, qui ont perdu les illusions de jeunesse et qu s'arrogent le rôle de patronnesses surnuméraires.

II. *La jeun· fille venant du dehors.* — Je vous ai parlé bea· trop longtemps des jeunes filles dans leur ville natale. J'en arrive a jeunes filles *qui, du dehors, viennent dans la ville.*

Hélas, pour celles-ci, il faut l'avouer, nous autres catholiques, no nous sommes laissés devancer de 20 ans par nos frères séparés.

Mesdames, la situation de la jeune fille venant du dehors, est enc· dans beaucoup de pays, déplorable. Parents et jeunes filles de la cam pagne acceptent des places au loin, sans aucun renseignement sérieu· Souvent, la jeune fille vient à la ville sans aucune place, sans aucune re commandation pour une œuvre quelconque. Et comment lui donn rait-on cette recommandation, si on ne connaît pas les œuvres? Au· bien, ces nouvelles venues sont-elles une proie facile pour les agents vice. Ce sont elles qui fournissent leur triste clientèle aux mauvais· maisons; ce sont elles que nous retrouvons brisées et perdues dans l· lits des hôpitaux.

D'autres se perdent en route, n'ayant personne qui vienne à leur re contre aux gares ou aux ports. Mais Dieu merci, la situation a chan· et si les protestants nous ont donné l'exemple, nous l'avons courag· sement suivi.

Depuis 1897, une immense organisation, *l'Association catholique in ternationale des œuvres de protection de la jeune fille* étend son actio sur le monde entier. Encouragée par Léon XIII, solennellement approuvée par Pie X, l'association cherche, de son siège central à Fr bourg, Suisse, à protéger partout la jeune fille qui doit quitter son foy·

Elle cherche à la protéger *avant son départ*, par des avis partout · pandus, par *un réseau* mondial de *secrétariats* où l'on peut se renseign sur toutes les places offertes.

Elle cherche à la protéger *pendant son voyage* en créant partout, dan les grands centres, des œuvres d'arrivantes qui vont chercher les jeun· filles aux gares, dans les bateaux.

Pour y arriver, elle se met en relation avec tous les établissemen· toutes les sociétés catholiques qui, dans le monde entier, s'occupent · la jeune fille; elle leur demande leur appui, et en dresse une liste · paraît sous une double forme. C'est d'abord *l'annuaire* destiné a· œuvres et aux correspondantes, contenant toutes les adresses de · associées dans le monde entier. C'est ensuite, sous un format plus · treint, le *guide* qui est destiné aux jeunes voyageuses

L'association cherche à créer dans chaque diocèse, un comité dioc· chargé du travail de détail dans les paroisses. La question de savoi les comités diocésains se groupent à leur tour en une organiation ré

nale, et si ces organisations régionales ont à leur tête un comité central pour tout un pays, cette question dis-je, est plus difficile à trancher d'une façon générale. C'est donc à la fois le principe de la centralisation quant à l'unité de direction et de méthode, et de la décentralisation, quant au fonctionnement. L'association ne diminue en rien la *complète indépendance* des œuvres affiliées. Elle leur demande seulement, pour le but spécial de l'association, leur *collaboration* organisée.

L'association cherche enfin à protéger la jeune fille *arrivée à sa destination,* non pas en se substituant aux œuvres existantes, mais, au contraire, en *amenant la jeune fille* à ces œuvres.

Je m'arrête ici, Mesdames, car nous devons avoir mardi prochain une réunion spéciale concernant l'Association internationale des œuvres de protection de la jeune fille. La réunion se tiendra à l'œuvre du Foyer, 185, rue du Champ de Mars, et je me contente de vous y inviter bien chaudement. — Protéger la jeune fille dans sa ville natale — protéger la jeune fille venant du dehors — la protéger par amour pour Notre-Seigneur et pour l'amener à Lui — que ce soit notre programme, l'objet de nos efforts.

Je me permets de vous soumettre le vœu suivant :

Le Congrès Eucharistique émet le vœu que l'Association Catholique internationale des œuvres de protection de la jeune fille, bénie par S. S. Pie X, soit recommandée à la bienveillance de NN. SS. les Evêques; que soient faits tous les efforts pour introduire et organiser dans les différents diocèses, cette association destinée à assurer la pleine efficacité des oeuvres locales, sans toucher aucunement à leur indépendance.

Madame Gérin-Lajoie succède à Mgr Muller-Simonis

Après avoir rappelé les invitations pressantes que Pie X adresse à tous les fidèles de s'approcher quotidiennement de la Sainte-Table, Mme Gérin-Lajoie signale la catégorie nombreuse de celles que le devoir maternel retient au foyer, et que des obstacles presque insurmontables empêchent d'entendre cet appel de l'Eglise. Sans doute, aux premières heures de la journée, nos églises sont remplies de femmes de tout âge et de toute condition qui se pressent aux pieds de l'autel. Mais, sont-elles toutes là celles qui ont faim et soif de Dieu ?

Non, à ce banquet préparé pour tous, un petit groupe de privilégiés seulement sont nourries et fortifiées ; les autres succombent sous leur fardeau et sont privés de l'aliment qui les soutiendraient. C'est pour cette classe de délaissées et de pauvres, pauvres des biens spirituels qu'il faut éveiller aujourd'hui la pitié de l'Eglise. Et d'abord, c'est la mère

de famille. La mère, cette âme du foyer qui, selon sa vertu, élève ou rabaisse tout ce qui l'approche, vers laquelle se fixent les regards interrogateurs de l'enfant, et sur qui se modèlent les générations qui grandissent, la mère qui porte le fardeau des plus dures responsabilités et qui voit ses obligations s'accroître quand ses forces physiques l'abandonnent, la mère de famille qui porte la peine d'Eve et devient faible et souffrante quand sa vocation exige jusqu'au sacrifice de sa vie!

Pourquoi cette femme, dans l'accomplissement de ses fonctions naturelles, ne peut-elle pas, sans trahir son devoir, se fortifier chaque jour de son Dieu? Oh! vous tous qui connaissez les exigences de la vie de famille, dites-moi, est-il possible qu'une mère entourée de jeunes enfants déserte habituellement le foyer à l'heure matinale où la réclament tous les soins domestiques? Négligera-t-elle la préparation du repas, le déjeuner à servir au mari qui part pour l'ouvrage, aux enfants qui vont à l'école? Ajoutez à cela l'impitoyable tyrannie des nouveaux-nés qui, après avoir imposé à la mère de longues heures d'insomnie, l'arrachent encore au sommeil dès les premières lueurs de l'aube.

Ah! combien elle est absorbante cette tâche de la mère de famille, et combien impérieusement elle s'impose à elle. Il semble, à certaines heures, le matin surtout, que la pauvre femme fléchisse sous le poids du travail. Si j'en excepte la classe aisée qui s'accorde le luxe d'une domestique, la plupart des femmes sont, pour ainsi dire, rivées au foyer; elles y sont attachées par cette chaîne d'enfants qui ne peuvent vivre un instant sans elle et qui exigent des soins continuels; aussi, n'est-il pas rare, surtout à la campagne, où l'isolement est très grand, et où il est difficile d'appeler une voisine, qu'une femme passe plusieurs semaines consécutives sans sortir de la maison, pas même le dimanche.

Et cependant, cette femme qui ne s'appartient pas et qui joue un si grand rôle dans la formation de la société, comment peut-elle s'affranchir des sens? Où va-t-elle épurer sa pensée? Comment va-t-elle pénétrer la volonté divine et la faire régner dans sa maison? A quel feu divin va-t-elle embraser son cœur de l'amour du bien? Sans doute, Dieu peut faire à son égard des prodiges d'amour et des miracles mêmes, mais sa volonté n'en est pas moins que l'on aille à Lui par la voie qu'Il a établie et cette voie, c'est Jésus-Christ lui-même. "Je suis la voie, la vérité et la vie," disait le Sauveur à ses apôtres dans ce moment d'épanchement qui suivit la Cène. Il faut donc se transformer en Lui, non seulement par la pensée et dans un élan de l'âme comme le veulent nos frères séparés, les protestants; mais, il faut s'unir à Lui réellement et substantiellement par la réception et l'assimilation de son corps.

Or, la mère de famille, à cause des conditions de vie qui lui sont faites par la civilisation actuelle, est à peu près privée de ce bien sacré, acheté cependant si chèrement pour elle par l'incarnation et la mort du Sauveur.

Mesdames, je viens de vous dépeindre, malgré mon impuissance à reproduire dans toute sa fidélité, l'état de détresse et de misère spirituelle dans lequel vit la femme mariée; et que dire à présent de cette multitude non moins considérable d'ouvrières, employées de toutes sortes,

attachées à leur métier plus étroitement peut-être que le serf ne l'était autrefois à la glèbe ? Comment ces milliers de jeunes filles en qui reposent les promesses des générations futures, peuvent-elles à leur tour se procurer le bien inestimable de la communion quotidienne ? L'appel matinal à l'atelier leur laisse à peine le temps de déjeuner, quelques-unes partent sans assouvir leur faim. La distance de la maison à l'atelier est souvent longue à parcourir, et presque toutes arrivent à leur besogne déjà fatiguées, et nerveusement agitées à l'idée qu'une seule minute de retard sera impitoyablement enregistrée par le patron ; car une fois la machine de l'usine mise en branle, on ne souffre pas de ralentissement dans l'ouvrage, et nouveau minotaure à qui l'industrie humaine offre constamment des victimes, ce bras de fer, cet engin monstrueux force à le suivre dans son allure essoufflante, des traînées d'adolescentes qui se ruinent.

Ah ! dites-moi, quand on jette un regard sur l'humanité qui peine, n'est-on pas tenté d'avoir pour elle la pitié du Sauveur qui disait : " J'ai compassion de cette foule, car voici trois jours qu'elle persévère à rester près de moi, et elle n'a rien à manger."

Aujourd'hui comme autrefois, s'étale à nos yeux l'épuisement des enfants de Dieu ; nous sera-t-il donné d'entendre cette parole d'espoir : " Je ne veux pas les renvoyer à jeun ; si je les laissais retourner ainsi chez eux, ils tomberaient de défaillance en route."

Jésus-Christ sachant que nous ne pouvions nous élever vers lui a accepté toutes les humiliations de notre condition pour s'abaisser jusqu'à nous, et quand le monde physique faisait obstacle à l'accomplissement de sa volonté, il usait de sa toute-puissance pour l'asservir à ses fins ; quand pour nourrir tout un peuple, il ne possédait que cinq pains, ces pains, il les multipliait à l'infini et en rassasiait ses disciples.

Comment et par quels moyens atteindra-t-il encore les foules pour prendre possession des âmes ; voilà le secret de l'avenir. Quoi qu'il en soit, il faudra qu'Il règne sur la race qui lui a été donnée en héritage.

Mais arrêtons-nous ici, car il ne nous appartient pas de suggérer le remède à ce mal que nous signalons ; la pensée éclairée qui saura y apporter du soulagement ne peut être que cette pensée inspirée qui procède de l'Esprit Saint lui-même et qui réside dans l'Eglise. Pour nous, simples fidèles, continuons d'adresser à Dieu nos supplications, et disons-lui de tout cœur : " Notre Père, donnez-nous notre pain quotidien."

M. l'abbé Dupuis expose ensuite le rôle de la communion dans la vie de dévouement et d'apostolat de la femme.

LE ROLE DE LA COMMUNION DANS LA VIE DE DEVOUEMENT ET D'APOSTOLAT DE LA FEMME

(Communion et Œuvres)

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,

Je ne puis livrer le titre du Rapport qui m'a été confié: " Rôle d Communion dans la vie de dévouement et d'apostolat de la femm sans jeter un regard en arrière dans l'histoire de notre jeune pays, p y saluer, avec reconnaissance et amour, ces héroïnes qui furent les fondatrices de notre cher Canada, en même temps que les ferventes la Divine Eucharistie.

L'on a exalté et l'on n'exaltera jamais assez Monseigneur de M morency-Laval, premier évêque du Canada, ou plutôt premier év des trois-quarts de l'Amérique du Nord. L'on a glorifié Champla le fondateur de Québec, ce boulevard imprenable de notr nationa L'on a chanté Paul Chomedey de Maisonneuve, l'intrépide fondateu Ville-Marie. En 1649, il y a donc 261 ans, une modeste proces s'acheminait vers les cimes verdoyantes de notre Mont-Royal. Or la comme demain, une messe solennelle était célébrée en face d'une cr que Maisonneuve avait tenu à porter lui-même tout le long du parc

Ces trois grands hommes — un grand évêque et deux chrétiens présidé à nos destinées nationales et religieuses, et leurs noms sont toutes les lèvres. Mais il me semble que nous oublions trop facilem ces femmes vaillantes qui, en pleine sauvagerie, à trois mille lieu la mère-patrie, entourées de peuples barbares, malgré les obstacles et oppositions de tout genre, implantaient ici, de concert avec nos Mis naires, le règne de Jésus-Hostie. Monseigneur Emard le rapp avec éloquence dans une lettre pastorale qui restera: "l'Euchari les origines de Montréal."

Oh! saluez Jeanne Mance, la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Mon préparant, avec ses compagnes, le reposoir champêtre de nos proces d'il y a deux cent cinquante ans. Saluez, saluez bien bas la Véné Marguerite Bourgeoys, inculquant l'amour de l'Eucharistie à ses mières élèves, organisant l'adoration Diurne dans son couvent nai de la Congrégation de Notre-Dame.

Et permettez-moi d'émettre ici un vœu. Le jour où la Bienh Jeanne d'Arc sera proclamée *sainte*, oh! combien nous serions naissants à Dieu et au Pape si Marguerite Bourgeoys était procl *Bienheureuse*. Ce serait la vieille France et la France nouvelle nant, au ciel, le baiser que la mère donne à son enfant!

Relisez les méditations de la Vénérable Marie de l'Incarnation, mière supérieure des Ursulines de Québec, vous verrez que la sainte munion était le tout de cette âme séraphique.

Et que dire de Jeanne Le Ber, notre recluse canadienne? (Je ne puis évoquer ce souvenir sans émotion, puisque la mère de ma mère portait ce nom). Deux Anglais, dont un ministre protestant, voyant ses habits de pauvresse et le dénûment de sa cellule, sont étonnés. Où puisez-vous tant de courage? demande l'Anglais, et Jeanne Le Ber ouvrant le petit guichet où elle recevait la sainte communion, lui répond: " C'est la personne adorable de Notre-Seigneur réellement présent dans l'Eucharistie qui m'engage à renoncer à toutes choses pour avoir le bonheur de vivre auprès de Lui."

Voilà, Mesdames, nos gloires les plus pures! Voilà l'histoire de nos origines. Nos origines et nos gloires sont eucharistiques. Nos mères ont été à cette sublime école. Tant vaut la mère, tant vaut la famille. Tant vaut la famille, tant vaut la nation. C'est la femme qui, en définitive, forme les peuples.

Tout le monde connaît ces belles paroles de Joseph de Maistre: " Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre en aucun genre. Elles n'ont écrit ni l'Iliade, ni l'Enéide, ni la Jérusalem Délivrée, ni Athalie, ni Hamlet, ni le Paradis Perdu. Elles n'ont construit aucune église comme celle de Saint-Pierre, elles n'ont sculpté ni l'Apollon du Belvédère, ni peint le jugement dernier, elles n'ont inventé ni l'Algèbre, ni le télescope, ni les machines à vapeur. Mais elles ont fait quelque chose de plus grand que cela: c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus grand au monde, " un honnête homme et une honnête femme." Et moi j'ajoute qu'il y a quelque chose de plus grand que de former d'honnêtes hommes et d'honnêtes femmes, c'est de former des chrétiens et des chrétiennes, et telle a été la mission glorieuse de nos femmes canadiennes-françaises. Si l'homme est la tête de la société, la femme en est le cœur. Oh! alors le cœur de notre nation a été un cœur tout plein de dévouement et d'apostolat, puisque ce cœur a été en contact continuel avec le cœur de Jésus-Hostie. Et c'est là la source de notre véritable grandeur. Ce n'est pas d'hier que la communion fréquente est en honneur chez nous.

A chaque jour de l'année, pour ainsi dire, nos confessionnaux sont assiégés, et chaque matin des milliers de fidèles reçoivent la sainte communion. C'est ce qui fait l'étonnement et l'édification des étrangers qui nous visitent. Nos temples ne sont jamais déserts, et le dimanche, par exemple, malgré nos 53 églises paroissiales et nos 86 chapelles, bien que 4, 6, 8 ou 10 messes soient célébrées en quelques-unes, c'est souvent un problème que de pouvoir y trouver un siège convenable.

Mais j'oublie que nous sommes en Congrès Eucharistique, et je vais être certainement taxé de chauvinisme par l'impartial et éminent président de cette réunion cosmopolite. Aux congressistes d'outre-mer je redirai notre chant populaire:

Comme le dit un vieil adage,
Rien n'est plus beau que son pays,
Et de le chanter c'est l'usage,
Le mien je chante à mes amis.

Nos femmes canadiennes n'ont pas seulement formé la nation, elles ont présidé à la fondation de nos œuvres d'éducation, de bienfaisance et de charité. Dans la dernière moitié du siècle passé, une douzaine de communautés de femmes ont surgi, comme par miracle, du terroir canadien ; or, lorsqu'on étudie l'histoire de ces familles religieuses qui ont essaimé non seulement dans tout le Dominion, mais jusqu'aux extrémités des Etats-Unis, l'on voit que c'est à l'autel que ces apostolats féconds ont pris naissance. Tout le dévouement catholique vient chercher là son exemple, sa force et sa vie. C'est du Tabernacle, comme d'une source inépuisable, que sortent ces merveilles d'amour héroïque auxquelles le monde prodigue son admiration et dont il ignore trop souvent le secret. Le culte eucharistique qui est la réalisation extérieure et perpétuellement présente d'un dévouement infini, qui en réveille chaque jour le souvenir, qui nourrit de cette mémoire notre pensée, notre cœur et nos sens même, nous incorpore pour ainsi dire l'esprit de sacrifice. Voilà ce qui rend la charité active et persévérante.

Voltaire qui conseillait à Louis XV de dédaigner "nos quelques arpents de neige" a écrit ces remarquables paroles dans son "Essai sur les Mœurs:" "Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté, de la jeunesse et souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines dont la vue est si humiliante pour l'orgueil, et si révoltante pour notre faiblesse." Eh ! sans doute, M. de Voltaire, et c'est ce que ne contestent pas les incrédules de nos jours, ne vous arrêtez pas au fait, cherchez-en l'explication. Croyez-vous que ces retraites soient inaccessibles aux ennuis, aux dégoûts, aux orages du cœur : croyez-vous que ce cœur humain qui se fatigue de plaisir, ne se fatigue jamais de sacrifices.... Or, savez-vous ce qui le soutient dans ses défaillances et l'en préserve? Vous l'ignorez, dites-vous. Faites comme ceux qui ont voulu le savoir. Demandez-le à elles-mêmes. Leur réponse est unanime : *La communion quotidienne.* C'est là l'aliment de leur dévouement, le remède contre les langueurs de la nature, l'excitation vitale qui provoque continuellement, en leur cœur, les pulsations de la charité.

Ce département de la charité dans l'Eglise semble dévolu aux religieuses. Mais les religieuses ne travaillent pas seules. Elles sont sous la direction du clergé et elles ont comme auxiliatrices d'autres femmes qui ont un nom dans le langage chrétien. On les appelle Dames de Charité ou Dames Patronnesses. Groupées dans une association, elles se partagent les quartiers d'une paroisse ou les différents genres de misères.

A l'occasion de ce Congrès Eucharistique, qu'il me soit permis d'inviter instamment les Dames, au nom de Notre-Seigneur, à se faire de plus en plus apôtres. Elles trouveront dans cet apostolat de puissants secours et de bien douces consolations. Il y a des âmes *brisées par la douleur.* Elles se noient dans leurs larmes. Elles traînent, sous leurs vêtements de deuil, une existence désolée et découragée. Qu'elles se ressaisissent ! Qu'elles s'enrôlent dans nos œuvres catholiques, et elles souffriront moins en agissant davantage. *Il y a des âmes tièdes.* Elles ne

draient pas, pour un empire, blesser le cœur de Dieu. Mais les sollicitations du péché les harcèlent sans cesse. Qu'elles se livrent aux bonnes œuvres! Et elles échapperont aux assauts de la tentation par les élans du zèle. Il y a des *âmes inoccupées*. Quand elles ont accompli leurs devoirs de piété et leurs devoirs d'état, il leur reste de longs loisirs dont elles ne savent que faire et qu'elles abandonnent à de creuses frivolités. Elles sont la proie d'un inexorable ennui et elles gaspillent un temps précieux. Qu'elles écoutent la voix du Père de famille, qui, en toute charité, leur dit: Et vous aussi allez donc travailler à la vigne du Seigneur. Il y a aussi des âmes *scrupuleuses* préoccupées au plus haut point, de la recherche de la Volonté Divine, et craignant toujours de ne pas la reconnaître. Ces âmes sont à plaindre, car elles sont privées de toute confiance, de toute paix, de toute joie, et comme noyées dans une incurable tristesse. Qu'elles se précipitent dans l'action. En s'occupant des autres elles s'oublieront elles-mêmes. Le scrupule vit de l'attention que nous lui donnons. Il meurt quand nous n'avons pas le temps d'y penser. Il y a aussi *des âmes heureuses* au point de vue naturel et humain. Comblées des dons de la fortune et des joies du foyer, elles ont besoin de s'imposer des sacrifices volontaires, de prouver à Dieu leur reconnaissance et de se faire pardonner devant les hommes, la félicité exceptionnelle dont elles jouissent sans l'avoir méritée. Que ces femmes privilégiées demandent à l'exercice du zèle, la rançon de leur bonheur surabondant, et elles trouveront l'apaisement et la sécurité de leur conscience, dans les bonnes œuvres spontanément entreprises et laborieusement conduites.

Il est bien entendu que pour bien accomplir sa mission, la Dame de Charité apportera au pauvre plus et mieux que le secours matériel. Elle donnera non seulement quelque chose de sa bourse, mais encore quelque chose de son cœur. Dans une page délicieuse, René Bazin (que nous regrettons tant de ne pas entendre au Congrès) écrit:

"Le remède aux maux de ce temps n'est pas à trouver. Il existe, et c'est le *don de soi-même*. Elargissez votre âme. Aimez-les tous quoi qu'ils fassent. Semez de la joie. Ne leur parlez de devoir que s'ils sont déjà consolés. Dieu n'injurie jamais: ses reproches tiennent dans un regard de pitié. Il a pardonné les fautes de l'esprit. Souvenez-vous! Plus souvent encore il a pardonné les fautes du cœur: Madeleine, la Samaritaine, bien d'autres dont il n'est pas fait mention. Oh! celui-là savait la faiblesse humaine. Vous tressaillirez de joie pour des bonheurs qui ne sont pas les vôtres. N'ayez pas peur du mal, allez. Ah! l'envers du mal, ceux-là seuls le connaissent qui l'ont pris et retourné de leurs mains! Et qu'elle est belle l'occasion qui naît, par lui, de dévouements, de repentirs, de sacrifices, d'efforts qui rachètent tout."

Seul beau programme pour la Dame de Charité, mais programme qui suppose l'esprit chrétien, et c'est ainsi que la Dame de Charité sera simple et bienveillante, aimante et fraternelle. Elle ne sera pas l'orgueilleuse patricienne promenant sur la misère un regard altier et dédaigneux, laissant tomber de ses lèvres la réprimande sévère et le conseil hautain.

Elle visitera le pauvre non comme un protégé, mais comme un frère bien aimé, ou plutôt comme un frère tendrement chéri. Et l'esprit chrétien, où le prendre, si ce n'est dans l'Eucharistie? Qu'est-ce donc que l'Eucharistie? Dans l'Eucharistie je vois deux choses: elle est tout à la fois sacrifice et sacrement. Par le sacrifice, Jésus s'immole. Par le sacrement, Jésus se donne. S'immoler, se donner, c'est bien court, c'est bien simple, mais c'est aussi bien sublime. S'immoler et se donner voilà les deux lois de la vie chrétienne.

L'Eucharistie est une donation continuelle de Jésus à l'humanité. Jésus nous donne sa présence. Il est avec nous, Il habite nos temples qui sont sa maison, et cette maison touche les nôtres. Jésus est aussi notre concitoyen. Il voyage avec nous sous cette tente de bois, de pierre et de marbre, ce pèlerin de la vie, il nous aide à en supporter les amertumes. Jésus nous donne tout ce qu'Il est. Il nous donne les rayons de son visage, les rayons de ses mains, les rayons de son cœur. C'est un astre voilé qui nous cherche et qui nous trouve. Chaque matin, le soleil se lève à l'horizon. Il passe radieux sur nos demeures et il nous salue avec amour, de son premier sourire. Eh bien! tandis que l'astre royal passe ainsi sur le sommet de nos cités, il y a un autre soleil qui, bien que voilé à nos regards, se lève chaque matin sur nos têtes, nous sourit, nous réchauffe et nous vivifie. C'est Jésus le soleil des âmes. Jésus nous donne sa présense, ses rayons. Il nous donne aussi ses visites. A chaque heure du jour, si nous le voulons, il nous reçoit à ses pieds, et jamais nous ne le quittons sans être devenus meilleurs. Lorsque nous ne pouvons pas venir, c'est lui-même qui vient nous trouver. Il passe alors sur nos places publiques, circule dans nos rues, monte l'escalier de notre maison, vient, par sa présence, fortifier notre agonie et consoler nos tristesses. Et Jésus se donne encore mieux que tout cela. Il a trouvé le moyen de se livrer à nous dans d'étranges proportions ou plutôt sans mesure. Il devient l'aliment même de notre vie, le pain que nous mangeons, le vin que nous buvons. La fameuse Cène de l'Evangile où il est dit que Jésus se prit lui-même dans ses propres mains et se distribua à ses apôtres, en leur disant: " Prenez et mangez, ceci est mon corps, ceci est mon sang," cette fameuse Cène se reproduit, chaque jour, sur tous les points de la terre. Chaque jour, nous sommes les témoins émus de ces distributions continuelles que Jésus fait de lui-même aux âmes, l'humanité tout entière est conviée à ces merveilleux festins. On les voit se grouper en masses compactes au pied de l'Autel.

Tel est le spectacle magnifique auquel l'humanité assiste depuis dix-neuf siècles sans pouvoir s'y habituer, tant il est écrasant de sublimité, de lumière et d'amour. Jésus se donne dans l'Eucharistie. C'est la grande leçon qu'il faut comprendre et dont nous devons profiter. Se donner, voilà la grande loi du dévouement et de l'apostolat. Oui, sachez que vous n'avez pas été créées pour vous-mêmes, que vous n'êtes pas le seul but de votre activité. Dieu vous a faites surtout pour les êtres qui vous entourent, pour votre famille, pour la société, pour l'Eglise. Il a même voulu que le bonheur fût refusé à celles qui se renferment dans un étroit égoïsme et se cherchent uniquement elles-mêmes aux dépens de

autres. Celles-là sont sûres de ne rencontrer sur leur chemin que malaise, tristesse et ennui. Pour être heureux, il faut sortir de soi-même, aller chez les autres, se donner toujours. Là seulement est la vraie félicité. Telle est la loi providentielle.

Eh bien! donnez-vous, Mesdames, il n'est pas nécessaire d'être puissamment riche pour assister le pauvre. Avec le vieux linge qui se détériore au fond des armoires, avec les vêtements hors d'usage on habillerait de pied en cape tout ce qu'il y a d'orphelins dans les deux hémisphères. Que si avec rien on peut déjà donner beaucoup, que si déjà le devoir de la charité s'impose à celles qui sont dans la presqu'aisance, à celles qui sont dans l'aisance, dans l'abondance, dans l'opulence il s'impose bien davantage encore. Le quart seulement de ce qui est jeté avec profusion dans les caprices du luxe et de la mode suffirait amplement à bâtir des hospices, des orphelinats, des écoles, des refuges, à consoler le désespoir rentré d'un monde de pauvres honteux. Levez-vous donc, ô riches! courez à vos épargnes et apportez votre superflu à l'indigence des pauvres. Ne souffrez pas qu'une âme se rencontre dans votre voisinage, égarée par l'angoisse, jusqu'à blasphémer la Providence.

Donnez aussi votre intelligence. Donnez votre génie, vous à qui Dieu en a départi quelque parcelle. Sous votre front il peut y avoir une idée puissante, et sur vos lèvres un verbe persuasif et éloquent; dans votre main il y a peut-être une plume facile, brillante, chaude et hardie qui pénètre comme un glaive. Eh bien! avec la pensée de votre tête, avec le verbe de vos lèvres, avec la plume de votre main, donnez votre intelligence, donnez votre génie, vous qui en possédez quelque étincelle, faites-le rayonner autour de vous sur les questions difficiles, chassez les ténèbres, résolvez les problèmes inquiétants, tâchez de faire régner partout la paix.

La richesse et les talents transcendants sont le fait du petit nombre. Vous qui n'avez ni or, ni génie, mais qui avez du cœur, donnez votre cœur. Le cœur c'est la meilleure part. Eh bien! qu'il rayonne ce cœur, qu'il tombe sur l'humanité en paroles de consolation, en sourires fraternels, en pardons magnanimes. Donnez-le sans doute d'abord à vos familles, vous qui en êtes les souveraines et les reines. Donnez-vous tout particulièrement au compagnon de votre jeunesse. Vivez pour lui, pour sa félicité, pour son bonheur. Donnez-vous à vos enfants, à ces êtres sortis de votre sang, qui portent votre nom. Pour eux sachez vous priver de plaisirs, renoncer à des joies saines. Réduisez votre budget [illegible] augmenter vos ressources pour le bien. O mères qui m'écoutez, [illegible] pas égoïstes, vous qui êtes les reines de la famille, soyez-en, s'il [illegible], les martyrs!

[illegible] aux œuvres catholiques — œuvres de charité et de bienfaisance, œuvres des Incurables, des Orphelins, de la Crèche, des [illegible] Sourds-Muets, des vieillards abandonnés.

C[illegible] avent rien ou presque rien de l'Etat, ces œuvres [illegible] votre g[illegible]. Elles réclament votre or, vos talents, votre [illegible]ps, vos bons ex[illegible]. Donnez tout cela sans compter.

Donnez-vous surtout aux œuvres du jour. Nous sommes à un tour-

nant de notre histoire. Les patronages ouvriers, la préservation de jeune fille, la bonne presse, les bons livres doivent être au tableau d'honneur.

Au-dessus de la charité matérielle, placez la charité intellectuelle. Favorisez la grande cause de l'instruction — l'enseignement supérieur et l'enseignement populaire, l'Université et nos écoles catholiques ont un droit sacré à vos plus vives sympathies.

Ne portez pas Jésus dans votre cœur comme dans un ciboire, le tenant caché, captif, impuissant. Portez Jésus dans votre cœur, comme dans un ostensoir d'où il rayonne sur votre foyer, sur l'Eglise et sur la patrie.

Dans trois jours, le Maître sortira de son Tabernacle, porté par les mains de l'Auguste Représentant de son Vicaire actuellement au milieu de nous. Il passera parmi les rangs d'une foule émue accourue de tous les points du globe. O Jésus! ô Maître, ô Roi, les femmes n'auront pas le privilège de prendre part à ce cortège eucharistique, mais elles seront là nombreuses, agenouillées sur votre passage jetant des fleurs chantant des hymnes, vous présentant leurs petits enfants. Oh! puissiez-vous nous bénir et nous toucher tous sur votre chemin. Touchez-nous à la tête et au cœur — à la tête afin que nous arrivions à nous oublier nous-mêmes — au cœur pour y enflammer les sentiments de dévouement et d'apostolat à votre égard et à l'égard de toutes les saintes causes.

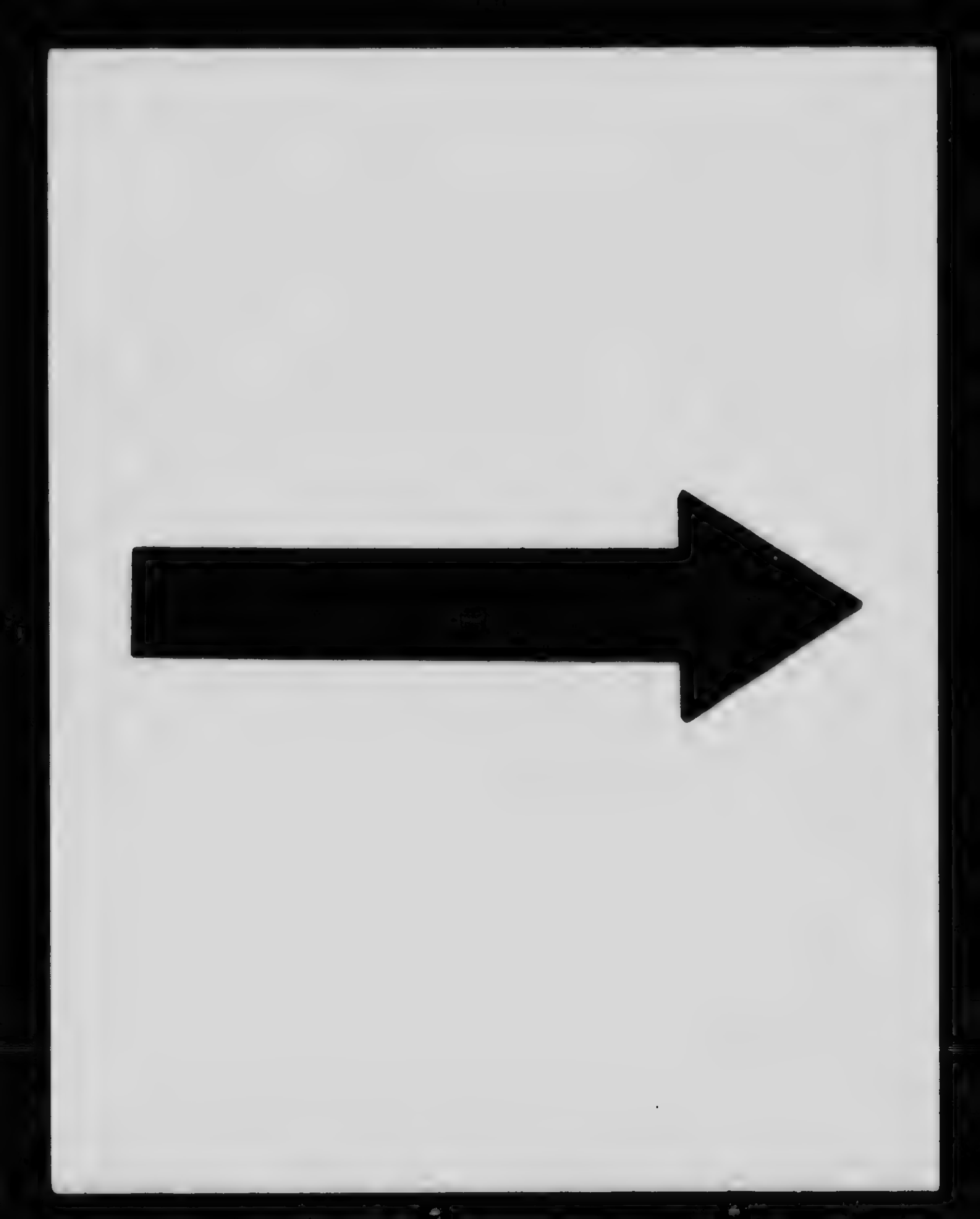
La Ligue des Femmes Françaises a tenu, elle aussi, à figurer dans cette séance de notre Congrès, par un rapport de Mme de Kersabiec, lu par Mademoiselle I. Saint-Jean. La Ligue des Femmes Françaises s'est signalée par un apostolat social très étendu : catéchismes d'enfants, fondations de patronages, d'écoles ménagères, etc., et qui s'alimente tous les mois, et sur tous les points de la France, dans la Messe et dans la Communion. Le rapport formule, en terminant, un vœu qui a été accueilli par d'unanimes applaudissements.

Permettez-nous, en terminant, de formuler un vœu, qui nous tient à cœur. Femmes de France et Femmes du Canada, nous sommes sœurs par le sang qui coule dans nos veines, par le patrimoine de nos antiques et glorieuses traditions et par les liens d'amour qui unissent nos deux pays. Nous vous demandons de participer à notre œuvre. Et puisque la Messe et la Communion mensuelles forment la part la plus importante et la plus belle de notre apostolat, nous vous supplions de les établir chez vous, en union avec les nôtres. Alors dans la vieille France comme dans la France d'Outre-mer, nos cœurs se fondront dans une même prière pour la Mère Patrie!

Vous accéderez à notre demande, nous en avons la ferme confiance. La Providence elle-même n'a-t-elle pas déjà daigné nous unir, en permettant que nos Ligueuses, empêchées de traverser l'océan, fussent représentées dans cette réunion par une de nos sœurs du Canada?

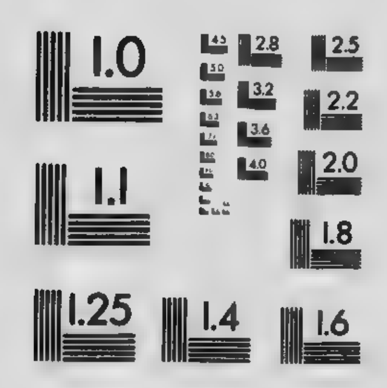


La procession — Arc du Manitoba en épis de blé
The Procession — Arch covered with Manitoba Wheat



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Le Père Loiseau, S. J., vient ensuite.

LE ROLE DE LA COMMUNION DANS LES ŒUVRES ET LES ASSOCIATIONS DE JEUNES FILLES ET DE FEMMES CHRETIENNES

Monseigneur, Mesdames,

L'objet de ce rapport était primitivement, et serait encore, d'après quelques programmes: le rôle de l'assistance à la Sainte Messe avec celui de la Communion dans les œuvres et les associations de jeunes filles et de femmes chrétiennes.

Mais le Saint-Sacrifice n'obtient son intégrité parfaite que par la Communion du prêtre, il ne produit tous ses effets dans l'âme des fidèles que s'ils y participent eux-mêmes par la Sainte Communion; et c'est bien pourquoi la Sainte Eglise, au concile de Trente, exprimait son constant désir que les fidèles fissent la communion à toutes les messes auxquelles ils ont le bonheur d'assister.

Et puisque, d'ailleurs on assiste généralement à la sainte Messe avant de communier, nous ne croirons pas diminuer le sujet de ce rapport, mais uniquement en abréger les développements si nous considérons le rôle de la seule communion dans les œuvres et les associations de jeunes filles et de femmes chrétiennes.

Ces associations semblent au premier aspect, aussi di erses dans leur but que leurs œuvres sont différentes.

Ici, l'on se réunit sous les auspices de la Sainte Vierge ou de Sainte Anne, pour honorer d'un culte spécial ces saintes patronnes afin d'obtenir par leur intercession un accroissement de piété véritable. Des exhortations excitent, les encouragements mutuels animent, les exemples entraînent à mener une vie plus chrétienne et plus sainte que l'ordinaire. C'est une élite que l'on veut former, élite qui, n'ayez crainte, ne s'immobilisera pas dans un pieux égoïsme et une sainte inutilité. Les congrégations de la Sainte Vierge, les réunions d'enfants de Marie sont un Cénacle où s'allument dans les cœurs le feu de l'Esprit, les ardeurs du zèle, et leur histoire atteste que leurs membres furent dans le passé, comme ils sont encore aujourd'hui non seulement l'élite des chrétiens de leur condition, mais aussi les pionniers des œuvres: ils marchaient, on les y trouve encore, à l'avant-garde des entreprises de la Charité.

La charité groupe encore sous sa bannière bien d'autres magnifiques dévouements.

Ce sont des associations de bienfaisance qui voudraient apporter un remède, au moins un adoucissement, à toutes les maladies, une consolation à toutes les misères, une protection à toutes les faiblesses.

Ce sont des associations — ce sont même des Fédérations, — qui cherchent et veulent trouver et veulent appliquer le remède à ces maux dont souffre toute notre société moderne, mais qui pèsent plus lourds, ce semble, et plus tyranniques sur la femme, à son foyer, dans son travail et dans la cité.

Voilà sans doute, des œuvres admirables, auxquelles on ne saurait trop applaudir, auxquelles vont les préférences du grand nombre, ce dont on ne pourrait que se réjouir si cette préférence n'était pas le plus souvent motivée par un mépris, déclaré ou secret, des pratiques de la piété pure. On estime surtout, de nos jours, les résultats visibles et palpables et l'on n'a peut-être pas assez d'égards pour les causes qui les amènent ; on veut cueillir les fruits sans souci de l'arbre qui les produit !

Savourons les fruits, soit, mais cultivons l'arbre, et l'arbre qui produit ces fruits bienfaisants, c'est la charité chrétienne.

Les impies de notre temps prétendent, il est vrai, avoir remplacé la charité chrétienne par des vertus humaines, filles, assurent-ils, de la Science et de la raison et qu'ils ont — ne disons pas *baptisées*, — mais dénommées : philanthropie ou solidarité. Leur bienfaisance est laïque, disent-ils, parce qu'ils croient en avoir banni toute inspiration chrétienne.

C'est une immense erreur. Les ouvriers de cette bienfaisance laïque ne sont pas chrétiens, c'est entendu, mais leur bienfaisance, elle, est chrétienne. On oublie trop que notre civilisation est l'œuvre des siècles, de longs siècles de christianisme. Le tempérament reçu des ancêtres ne change pas par cela seul qu'on les renie, et notre société, même dans les pays où elle s'acharne le plus furieusement à renier le Dieu de nos pères, notre société n'a pas encore perdu le tempérament chrétien. Que l'émigré adopte vite les idées, les préjugés et les passions de son nouveau pays, c'est possible ; mais il garde longtemps encore maints usages de la vieille patrie. Ainsi nos transfuges de la foi ont-ils, quoi qu'ils en disent, conservé les habitudes de la charité.

Même sous les noms de philanthropie et de solidarité par lesquels on la déshonore, la bienfaisance ne se rencontre que dans les sociétés où la religion du Dieu Très Bon l'a introduite et acclimatée. C'est en vain que vous la chercherez ailleurs, elle n'y est pas même connue. La raison et la science ignoraient ses œuvres et son nom jusqu'au jour où la foi les leur a fait connaître, et elles ne peuvent, sans injustice ou aveuglement, se prétendre les mères de celle qui est née de la charité.

Et la charité, c'est Dieu, Deus charitas est. Elle entre avec Lui dans le cœur ; elle y vit de Sa vie, et ses accroissements se mesurent aux accroissements de la vie divine en nous. La charité est amour et les vivants seuls peuvent aimer. La charité est amour divin et ceux-là seuls peuvent aimer divinement qui vivent divinement.

Que vous viviez divinement, voilà donc, Mesdames, la condition de votre charité, comme la condition de ses expansions est que la vie divine déborde en vous. Mais n'en est-ce pas aussi le but et la récompense, et quel autre résultat attendez-vous enfin de vos efforts et de votre dévouement qu'un accroissement de mérites, de sanctification, c'est-à-dire de vie divine en vous ?

Et c'est par là où, en définitive, vous vous ressemblez toutes, quelle que puisse être, par ailleurs, la diversité de vos œuvres. Soit que vous la développiez en vous par les pratiques de la piété en honneur dans les congrégations, soit que vous en demandiez l'accroissement aux travaux de votre charité, c'est la vie divine qui vous anime, c'est elle que vous voulez faire sans cesse croître en vous.

Or toute vie capable d'accroissement ne grandit que par le secours d'un aliment.

Aux plantes, Dieu a donné l'air et la terre d'où elles tirent des sucs nourriciers; aux animaux, les plantes; les uns et les autres sont nourriture pour le corps de l'homme, tandis qu'à son intelligence il faut un aliment, la science, laborieusement préparé par d'autres intelligences. Chaque vie ayant son aliment approprié, quel est celui de notre vie divine ?

Il ne peut être que divin, c'est le Corps, c'est le Sang d'un Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la sainte communion!

Et voilà bien tout le sens de ces paroles mystérieuses: Mon Corps est vraiment une nourriture, et mon Sang un breuvage." Cet aliment descendu du ciel est la condition de la vie: " Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme... vous n'aurez pas la vie en vous; tandis que celui qui mange ma chair a la vie éternelle." Eternelle, c'est donc à dire: divine puisque Dieu seul est éternel.

Eh bien, si dans nos réunions de piété, dans nos associations de travail ou de charité notre premier ou principal souci est de développer en nous la vie divine, il n'est plus difficile d'apercevoir le rôle essentiel qu'y doit tenir la sainte Communion. Sans elle, pas de vie divine, pas de charité. Si nous ne communions que rarement, la vie, mal alimentée, demeurera languissante et incapable des généreux efforts. Si, au contraire, nous obéissons à la loi de toute vie, si nous prenons souvent, avec régularité l'aliment préparé et offert pour chacun de nos jours, notre vie aura la surabondance que le Verbe divin, qui est la Vie, est venu lui apporter: nous la dépenserons sans compter, assurées de trouver dans ce pain quotidien la réparation de nos fatigues quotidiennes, et la force pour des efforts qui pourront alors devenir, eux aussi, quotidiens.

La communion est source de vie et de générosité; elle l[illegible]ait, cette jeune fille que nous commençons enfin à vénérer et que les siecles à venir vénéreront, semble-t-il, comme, — après la Ste-Vierge, — une des gloires les plus hautes, les plus pures et les plus éclatantes de son sexe, la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Elle communiait toutes les fois qu'elle pouvait entendre la Sainte Messe, et c'est bien la communion fréquente qui lui donnait cette exubérance de vie, cette bonne humeur qui nous ravissent, ce courage, cette ardeur qui relevait et entraînait les hommes d'armes, cette force, enfin, cette force surhumaine avec laquelle elle offrit son sacrifice.

C'est la communion et la communion fréquente qui retient tant d'admirables religieuses enfermées dans ces salles où l'on réunit les plus hideuses, les plus repoussantes des misères humaines; dans ces salles où les visiteurs hâtent le pas, pressés qu'ils sont d'en fuir l'infection. Récemment, l'un d'eux, à celle qui l'avait conduit, demandait où elle pouvait trouver la force d'un tel dévouement. Elle lui montra la porte de la chapelle. — " Comment, c'est cela qui vous donne du courage? " — Et elle de répondre simplement: " Ce serait impossible sans cela! "

Impossibles sans *cela*, vos œuvres le sont donc, mesdames, mais avec *cela* elles deviennent non seulement possibles, mais faciles et fructueuses.

L'Evangile nous raconte la parabole de ce festin préparé par le père de famille pour des invités qui s'excusent et qu'on remplace, presque de

force, par tous les miséreux rencontrés le long des chemins. C'est, nous le savons, l'image de cette Table sainte, si richement servie, à laquelle Dieu nous a conviés; c'est aussi, hélas, l'histoire de nos négligences et de nos folles excuses; mais, pour notre sujet, nous ne retiendrons de la parabole que cette seule circonstance: c'est à un festin que l'on nous convie.

La communion n'est donc pas le morceau de pain, l'aliment nécessaire que l'on remet à un affamé, et qu'il s'en ira dévorer solitaire, elle nous est servie au banquet eucharistique, à la table sainte où nous venons tous nous asseoir ensemble. Or à la même table, en un même festin ne se rencontrent que des amis, ou bien, si l'amitié ne préexistait pas, elle y naît le plus souvent et très facilement.

A sa table, donc, le Père céleste convie tous ses enfants pour les unir. Il les rapproche pour leur faire oublier ces distances que le monde a établies; Il les nourrit tous du même aliment pour que le même sang qui coulera dans leurs veines mette en leurs cœurs un même amour et qu'ils soient vraiment frères, enfants de Celui à qui ils disent "*Notre Père*".

Dieu veut unir, le monde a séparé; Jésus priait pour nous son Père: "Qu'ils soient un comme Vous, mon Père et moi nous sommes Un," et le monde nous a divisés; la vie chrétienne, la communion avait établi une entente admirable entre les maîtres et les serviteurs, entre les patrons et les ouvriers; et la révolution s'est faite qui amena cet antagonisme dont nous souffrons, — il faudrait dire: dont nous allons périr si vos associations, Mesdames, et tant d'autres par le monde, n'avaient entrepris de guérir ces maux en combattant et détruisant leur cause, l'individualisme.

Vous aussi, comme Dieu, vous voulez rapprocher et réunir les cœurs afin de rendre les uns patients, d'abord, puis moderés envers le prochain. Il n'en faut pas moins pour détruire d'une manière durable, les misères imméritées des travailleurs en détruisant aussi la cupidité effrénée qui les cause, pour rétablir, c'est votre dessein, l'état social dans lequel tous pourront, aux prix d'un labeur modéré, se procurer la somme de biens qui est nécessaire à la pratique de la vertu.

Entreprise noble entre toutes et laborieuse pour laquelle vous ne trouverez pas de meilleur aide que la communion qui rapproche et unit les cœurs; qui fait naître les sympathies, qui établit la véritable fraternité. La *communion,* faisant entre toutes la *commune union*, vous permettra de vous comprendre, de vous entendre et de trouver, de commun accord, le nouvel état de choses auquel tous aspirent sans le connaître encore. La communion y réussira. Elle a bien détruit l'esclavage: elle a fait des sœurs d'une maîtresse cruelle et d'une esclave torturée, d'une Fabiola et d'une Syra.

Il ne reste, pour terminer ce rapport, qu'à dire quelques-unes des causes pour lesquelles on ne fait pas, on ne désire pas faire des communions fréquentes.

D'abord l'indifférence. On fait peu de cas de la vie surnaturelle, alors qu'on attache tant d'importance à mille riens, à des plaisirs d'un instant. Si nous savions ce qu'est la vie divine dont nous vivons: cette incompréhensible élévation au-dessus de notre nature humaine jusqu'à la parti-

cipation à la nature même de Dieu, divinæ consortes naturæ; cette déification qui nous rend capables des opérations divines de connaissance et d'amour en attendant qu'elle nous amène à la vision, à la possession de Dieu Lui-même quand nous habiterons la terre des vivants! Que serait donc alors tout le reste, pour nous; et de tous ces plaisirs qui nous charment un instant, ferions-nous plus de cas que nous ne faisons, à présent, des amusements de notre enfance? Connaissons notre dignité de chrétiennes, le prix de la vie surnaturelle et nous communierons tous les jours comme Pie X nous presse si instamment de le faire.

Les soins multiples et divers qui remplissent la vie du monde n'y laissent que peu de place pour la communion. Les fatigues des visites, le retard des veillées de tout genre, ne permettent pas le lever matinal. Hélas, parviendra-t-on à changer des habitudes si générales. Il serait peut-être téméraire de l'espérer. Que faire alors? Que faire? Choisir. Notre-Seigneur disait déjà qu'il est impossible de servir deux maîtres, Dieu et le monde..., Mesdames, entre Dieu et le monde, il faut choisir, voilà tout.

Enfin, le respect de la communion lui-même arrête certaines âmes qui ne se croient pas assez saintes pour communier fréquemment. D'autres n'en sentent pas le goût ou bien pensent n'en retirer aucun fruit si elles n'y trouvent pas la ferveur d'un dévotion sensible. Que toutes ces pieuses personnes se rappellent donc que la Sainte Communion est une nourriture, que Notre-Seigneur ne nous la présente pas autrement: qu'Il nous la donne sous les apparences d'un aliment ordinaire et bienfaisant quoique peu savoureux: que l'Eglise la donnait autrefois aux plus petits enfants et qu'elle vient de nous rappeler que l'obligation de la recevoir leur incombe dès l'âge de discrétion. Tous ces souvenirs les convaincront qu'il faut user de la communion comme on use d'une nourriture nécessaire à la conservation de la vie et à la guérison de toutes ses maladies.

On fera peut-être de ce rapport une critique qui peinerait fort le rapporteur. Le rapport n'a rien dit de spécial aux associations de femmes chrétiennes, on le lirait avec le même à propos dans les œuvres d'hommes.

C'est grave, mais voici qui sera spécial aux femmes.

Depuis que notre mère Eve a pris l'initiative de notre malheur, c'est à des femmes que Dieu s'est plu, ce semble, à donner l'initiative des réparations. A la très Sainte Vierge celle de la Rédemption du genre humain, à la Bienheureuse Jeanne d'Arc, celle de la délivrance de son pays. Les hommes, les hommes de guerre eux-mêmes étaient pusillanimes, lâches, découragés, c'est une femme, une jeune fille de 16 ans qui se lève la première, qui les persuade, les anime et les entraîne.

Mesdames, c'est faire œuvre de réparation que de détruire les préjugés, que de rompre les vieux usages opposés à la communion fréquente. Les hommes devraient l'entreprendre, mais les hommes.... le feront-ils à moins que votre exemple ne les y entraîne?

Mesdames, c'est bien à vous de commencer.

Voeu :

Il est à désirer que les Associations de jeunes filles et de femmes excitent leurs membres à la pratique de la communion fréquente et même quotidienne, puisqu'elle est le moyen nécessaire de faire croître en elles la vie surnaturelle et le plus sûr garant du succès de leurs œuvres.

Puisque la communion fréquente et même quotidienne est si instamment recommandée de nos jours comme un excellent moyen de tout restaurer dans le Christ, il est à désirer qu'on en facilite à tous la pratique en célébrant la Sainte Messe à une heure un peu plus commode si les occupations du saint ministère le permettent.

Avant de demander à Mgr le Président de conclure, M le Secrétaire, se rendant aux désirs de plusieurs, donne la parole à M. l'abbé Thellier de Poncheville.

Monseigneur, Mesdames,

C'est un groupe de femmes canadiennes qui a eu l'honneur d'offrir l'ostensoir d'or dans lequel dimanche l'hostie brillera triomphalement à travers les rues de votre cité.

Toutes les mères sont appelées par Dieu à un honneur plus magnifique, car toutes elles doivent être les donatrices et les orfèvres d'un ostensoir vivant dont il préfère la richesse aux étincellements de l'or et aux ruissellements des pierreries: les cœurs d'enfants qu'elles ont pour mission de préparer à recevoir Jésus-Christ en les ornant pour sa venue, en les ciselant et en les ouvrant à sa mesure, afin qu'il les emplisse de la plénitude de sa vie et de sa beauté.

Votre œuvre, votre chef-d'œuvre, Mesdames, le voilà! Oeuvre presque sacerdotale, qui fait de vous des agents d'une surnaturelle transfiguration.

Comme le prêtre offre à Dieu la parcelle de pain où sa parole va réaliser la présence même de Jésus, vous penchant sur les berceaux qui sont vos autels, prenant dans vos mains l'enfant qui vient de naître, vous le consacrez vous aussi à son Père des cieux afin qu'il en agrée l'offrande, et de votre souffle religieux, de vos sanctifiantes influences maternelles vous faites de jour en jour s'épanouir en lui la vie divine qui l'assimile au Christ.

Plus heureuses que le prêtre sous les yeux duquel ce prodige s'accomplit invisiblement, vous avez la joie de voir sous la frêle enveloppe de chair qui devient transparente, se dégager peu à peu cette beauté de l'âme vivifiée par la grâce, ineffable spectacle dont s'enivre le regard des mères.

Dieu se plaît comme vous à contempler cette œuvre. Il ne peut se passer de vous pour l'accomplir. Il a besoin de votre consentement pour multiplier les âmes sur terre et de votre concours pour les élever vers le ciel. Cette volontaire collaboration de votre maternité, qu'il a sollicitée de sa propre Mère, vous la lui accordez, ô femmes du Canada, dans des sentiments semblables d'obéissance confiante et courageuse qui permettent de redire, devant vos foyers riches de berceaux et de vertus, la paroles de l'Ange à Marie: "Vous êtes bénie entre toutes les femmes!"

Oui, c'est un hommage qui vous est dû et qu'il faut vous rendre à la face du monde, en un temps où la lâcheté fait parfois fuir devant les souffrances créatrices de vie, en un pays où le vieux sang de France est resté si fécond. Oui, je vous salue, ô mères canadiennes, fidèles à votre glorieuse et rude mission, malgré les sophismes corrupteurs d'une littérature sans pudeur et sans foi; je vous salue, sublimes collaboratrices de Dieu, qui de vos douleurs, de votre sang, et quand il le faut, de votre vie, donnez sans compter des enfants à vos foyers, des citoyens à votre patrie, des prêtres à l'Eglise et des saints au royaume du ciel!

Votre mission n'est pas achevée le jour où votre enfant repose dans son berceau. Car il n'y est pas né encore tout entier. Sa mère, de qui il a reçu sa vie physique, a charge d'éveiller aussi son âme à cette vie surnaturelle qui la constituera fille de Dieu. Vous rappeler comment se réalise cette grande tâche d'éducatrices serait bien long et sans doute inutile. Je n'en signalerai qu'un seul point spécial à notre congrès, la formation eucharistique qui doit développer en ces petits frères de Jésus la connaissance et l'amour de son Saint-Sacrement.

Heureux l'enfant à qui sa mère a révélé le mystère de l'Eucharistie! L'initiation faite par elle est inoubliable. Dans une certaine mesure elle est irremplaçable, car ces premières impressions du jeune âge descendent à des profondeurs où n'atteignent plus les autres et où rien ne peut pleinement les effacer. A de longues années de distance, en pleine virilité, jusqu'au soir de sa vie, en dépit des tempêtes qui ont passé sur son âme, des dénégations et des passions qui l'ont entraîné loin de Dieu, l'homme retrouve au plus intime de lui-même ces émouvants souvenirs de sa foi mêlés à l'immortel souvenir de sa mère, gravés en lui par son amour, scellés en lui par ses baisers. C'est elle, la femme au visage toujours souriant, au cœur toujours débordant de tendresse, qui le conduisait à l'église, l'approchait du tabernacle, l'agenouillait près d'elle en lui indiquant du doigt la porte mystérieuse derrière laquelle le regardait le petit Jésus. C'est elle qui croisait ses mains pour la prière devant l'hostie blanche et inclinait doucement son front sous l'ostensoir bénissant, lui parlant à voix basse de son immense amour: "Il y a quelqu'un qui t'aime infiniment plus que ta mère et qu'il faut aimer encore plus que moi." Ce n'était pas encore pour l'enfant l'âge de raison, c'était déjà l'âge d'émotion, et il devinait par le cœur ce que son intelligence trop chétive ne pouvait comprendre. Quelque chose de ces sentiments survivra à la mort apparente de ses croyances: ils demeureront toujours en lui, malgré lui, peut-être, comme une semence de résurrection, le préservant des oublis irréparables et des apostasies sans retour.

Cette école eucharistique, elle est inscrite depuis longtemps, Mesdames, à vos foyers. Des raisons nouvelles exigent que son enseignement

se fortifie et que les mères d'aujourd'hui soient des maîtresses plus di-
gentes encore que celles du passé.

Vos fils, en grandissant, rencontreront des difficultés plus graves q
leurs pères pour garder leurs croyances traditionnelles. Ils se heurte-
ront à l'objection plus répandue, à l'hostilité plus violente, au scepticism
plus envahissant. Prémunissez-le par la forte éducation de la famil
contre ces périls ambiants. Donnez-leur des convictions chrétienne-
profondes, un attachement au Dieu de l'Eucharistie réfléchi, personn
vivant ; que par vos leçons la foi soit non pas épinglée à la surface d
leur peau, mais mêlée à toutes leurs pensées, aimée de toutes les fibr-
de leur cœur, et comme imprégnée jusque dans la moelle de leurs o-
Ils vous devront, aux jours de tentation, le bienfait des certitudes et d
fidélités que rien ne pourra ébranler.

Si la pensée de ces menaces ne vous émeut pas parce qu'elles sont
encore lointaines, une raison toute proche et indiscutable vous sollicite
dès à présent de donner, dès leur premier âge, cette éducation plus pro-
fondément religieuse à vos fils.

Un récent décret de Pie X sur la communion vous ordonne de les
conduire à l'adorable sacrement d'amour aussitôt qu'ils peuvent distin-
guer son pain d'une nourriture ordinaire. Comme aux jours de sa vi
mortelle, Notre-Seigneur demande à ses disciples qu'ils laissent venir
à lui, qu'ils lui amènent ces petits enfants dont la présence lui était s
chère et l'âme si sacrée.

Ce bienfait nouveau pour eux est un nouveau devoir pour vous. L'ex-
cuse ne vous est plus permise de vous décharger sur leurs maîtres de
classe de la préparation à leur première communion. C'est presque au
sortir de la maison maternelle qu'ils se rendront directement à la sainte
Table. C'est donc à vous de les en rendre capables et dignes en vous
faisant leurs catéchistes, à vous de les préparer de bonne heure à leur
sublime rencontre avec le petit Jésus.

Quelle impatience joyeuse doit faire à cette pensée, tressaillir le cœur
de toutes les mères ! Il dépend d'elles de hâter cette heure émouvante
et qu'au front de l'enfant qu'elles ont gardé pur pour lui, qu'elles ont
instruit de sa foi et nourri de sa piété, le Christ vienne plus tôt mettre
son baiser !

" Cette fleur qui réjouit mon foyer, oui, je veux qu'elle s'épanouisse
rapidement au seuil du tabernacle. J'en prendrai tant de soin, je la
réchaufferai avec tant d'amour, qu'un rayon du divin soleil eucharistique
pourra bientôt se reposer sur elle pour consacrer et parfaire sa religieuse
beauté ! "

Cette œuvre captivante, comment la réaliser ? Vous vous effrayez
peut-être de ses responsabilités. Les connaissances et les loisirs vous
manquent, objectez-vous. Devant un devoir aussi grave à remplir, il
n'est pas de chrétienne qui n'arrive à se donner la science et à se trouver
le temps nécessaire !

Ce n'est pas le savoir humain qui importe le plus. Sans doute, il
serait excellent que toutes nos familles eussent leur bibliothèque reli-
gieuse à la place d'honneur, et qu'à côté des livres de prières qui y fi-
gurent nécessairement, s'y trouvassent toujours un bon cours de religion,
un catéchisme expliqué, une histoire sainte, une histoire de l'Eglise, une

explication des fêtes liturgiques, un manuel apologetique, où les enfants s'instruiraient près de leur mère des verités de leur foi. Suppléez au moins à ce qui manque chez vous par le journal catholique, la revue chrétienne, le bon livre, afin d'être plus riches de pensées bienfaisantes a transmettre à vos fils. Si vous le pouvez ajoutez à cet enseignement élémentaire une culture supérieure acquise par le travail personnel, le cercle d'études, les conversations instructives qui vous donneront plus de valeur intellectuelle et de puissance apologetique. Ainsi vous serez dans votre famille quelque chose de plus qu'une tendresse, une lumière, et sur ceux que vous aimez, grandira votre influence religieuse par ce ascendant de votre savoir uni à votre bonté.

Dieu n'exige pas ces hautes capacités de ceux qui ne sont pas en mesure de les conquérir. La mère de Jeanne d'Arc n'était qu'une paysanne, et sans doute d'instruction modeste, puisque sa fille n'avait pas appris à lire en travaillant à ses côtés. "Je ne sais ni A ni B" répondait Jeannette à ses juges, mais elle ajoutait, et ce mot suffit à illustrer devant l'histoire et devant Dieu, la femme dont elle est née: "Je n'ai appris ma créance que de ma mère" Toute sa conviction religieuse, toute sa ferveur eucharistique, elle l'avait puisée, avant la venue de ses voix célestes, au cœur de sa mère!

Les mères ont de ces mots tout simples qui disent tant de choses à l'âme de leurs enfants! Ils naissent de leur foi et ils font naître en eux la foi. Ils viennent de leur cœur et ils descendent en vibrations profondes dans leurs cœurs.

Parlez ainsi à vos fils. Profitez de vos rares loisirs, des heures de confidence, des soirées de famille, des jours d'émotion joyeuse ou douloureuse qui passent sur vos foyers, des périodes décisives dans leur vie ou la vôtre. Ne négligez aucune de ces occasions de laisser tomber une parole qui fortifie leur foi en Jésus, leur respect du tabernacle, leur amour de la communion. Réservez-vous quelques minutes chaque jour, chaque dimanche au moins, pour être à eux dans l'abandon des causeries maternelles où les âmes s'étreignent plus que leurs mains enfantines enlacées autour de votre cou.

Ces paroles vivifiantes, ce ne sont pas les lectures seules qui les suggéreront. C'est Jésus, c'est le tabernacle. Votre âme, mise en possession de son Dieu, rayonnera en invisibles effluves, en inspirations religieuses, plus éloquentes et convaincantes que les phrases d'un discours. Pour apprendre une langue étrangère, il ne suffit pas d'ouvrir les livres où elle est enseignée, il est nécessaire de vivre au pays où elle se parle. De même, pour tenir à vos enfants ce langage chrétien, c'est trop peu de vous instruire de votre catéchisme dans quelques bons ouvrages. Il faut vous établir au pays de Notre-Seigneur, dans l'intimité du tabernacle, dans le sentiment de sa présence en vous: là seulement vous acquerrez, en parlant de lui, ce quelque chose d'intraduisible que les manuels de religion les mieux faits n'enseignent pas et qui s'appelle l'accent de la foi.

Il y a en vous, Mesdames, une foi encore plus persuasive que celle de la parole, c'est celle de l'exemple. Vos enfants se modèlent sur votre attitude plus encore que sur vos conseils. Leurs yeux attentivement fixés sur vous vous regardent comme l'incarnation vivante du devoir.

Montrez-leur ce qu'est une communiante, et vous leur donnerez le désir
et le sens de la communion. Qu'ils vous voient souvent à l'église, dans le
recueillement de la prière, dans l'assistance sérieuse à la messe, dans la
fréquentation assidue de la sainte Table: qu'ils voient chaque jour, au
foyer même, la fructification des divines semences de vertus que l'Eu-
charistie a déposées en vous. Comment pourraient-ils croire que vous
vous êtes nourries du pain vivant de la charité si votre âme demeurait
morte d'égoïsme! Ils seront au contraire attirés vers l'hostie par le
spectacle des beautés et des bontés qu'elle fera croître en vos cœurs et
s'épanouir dans vos vies.

Donnez-vous de la piété eucharistique pour leur en donner. Cette
pensée vous aidera dans l'effort à faire pour rapprocher votre âme de
Jésus: l'âme de votre enfant se sanctifie par la vôtre. Vous avez aimé
les douleurs que vous a coûtées sa venue en ce monde, car c'est à ce prix
que vous achetiez la joie d'être mère: Aimez les sacrifices que vous de-
mande son ascension vers le tabernacle. Vous avez préparé avec amour
le berceau pour le petit être impatiemment attendu: ornez avec plus
d'allégresse et de délicatesse encore son âme, par les mérites et les
exemples de la vôtre, pour la visite de Jésus qui réjouira votre demeure
en descendant en elle.

Quand cette heure radieuse aura sonné, vos pieuses sollicitudes se pro-
longeront encore sur votre premier communiant. Il vous appartiendra
de l'habituer à prendre le chemin de la sainte Table, en l'y accompagnant,
en l'invitant à revenir souvent s'y agenouiller, plus souvent que ne le
faisaient ses frères aînés, plus souvent que vous ne l'avez fait vous-même
à son âge. Vous avez entendu la parole pressante du Pape, l'appel de
Notre-Seigneur qui veut multiplier le don de lui-même à ses créatures.
Il les aime plus que vous ces âmes qu'il a lui aussi, enfantées dans la
douleur et vivifiées de son sang. Il les veut pour leur faire du bien. Ne
craignez pas qu'il les visite trop fréquemment. Réjouissez-vous au con-
traire que son amour palpite vivement dans leurs jeunes poitrines. Il
n'est pas l'ennemi de votre affection. Il n'affaiblira pas en eux les sen-
timents de piété filiale qui ont pour vous tant de douceur. Il n'en chas-
sera que les passions coupables qui sont maudites des mères. Il ne vous
prendra pas leurs cœurs, il vous les gardera tels que votre tendresse
voudrait les voir toujours meilleurs qu'elle ne les peut faire à elle seule.
Car il est comme vous jaloux de leur pureté, avide de leur beauté, et
mieux que vous sa grâce réalisera en eux votre idéal qu'elle surpassera.
Oui, laissez-le agir en toute liberté dans ces cœurs d'enfants afin qu'il
les purifie et les sanctifie, afin qu'il auréole leurs fronts de clarté et vos
foyers de foi. A mesure qu'ils grandissent, permettez-lui de prendre
pleine possession de ces cœurs où affluent la richesse du sang et le désir
de se donner: il attirera vers lui leurs regards, toutes leurs chastes et
viriles aspirations, il les gardera du mal, il les passionnera pour le bien.
il vous rendra vos jeunes filles pudiques et vaillantes, vos jeunes gens
dignes de vous et dévoués pour leurs frères.

Montréal offrira dimanche soir un spectacle d'incomparable magni-
ficence. L'illumination l'enveloppera de ses feux innombrables qui
scintilleront à toutes vos fenêtres, le long de toutes vos avenues, et ce

sera du Mont-Royal une féerie merveilleuse que cet embrasement d'étoiles d'or répondant à celui du ciel.

Mais du haut des collines éternelles une vision plus radieuse sera offerte par les mères chrétiennes aux regards de Dieu : l'embrasement des âmes, cette lumière de foi et d'amour dont vous aviverez la clarté au cœur de vos enfants, et dont la lueur rayonnante fera resplendir dans la nuit, au-dessus de vos foyers, comme une auréole eucharistique.

Il est 5.45 heures. Mgr le Président prend la parole un instant pour dire merci aux divers rapporteurs. Et la séance est levée.

Le Révérend Père Marie Joachim F[illegible]quet, des Frères Prêcheurs, aumônier du Cénacle à New-York, communique au tout dernier moment un rapport intéressant sur l'Œuvre du Cénacle, dont l'abondance des matières inscrites ne permet pas la lecture en séance.

---

§ II. — *Séances Sacerdotales.*

Séance du Jeudi, 8 Sept.

La première séance sacerdotale qui devait être consacrée à l'*apostolat de la Communion*, fut la plus brillante de toutes. La présidence en avait été offerte à Sa Grandeur Monseigneur *Archambault*, Evêque de Joliette, assisté du *R. P. Galtier*, S. S. S., remplissant l'office de Secrétaire du bureau. Mais, sur ces entrefaites, le Cardinal Légat avait lui-même accepté de venir ouvrir cette première séance sacerdotale. Aussi cette assemblée se fit-elle remarquer par un enthousiasme indescriptible.

Le Cardinal était attendu pour 2.30 hrs. Plus d'une heure auparavant, une foule estimée à 10,000 personnes au moins s'est massée dans la rue, aux abords de l'église du T. S. Sacrement. A partir de 2 heures, de longues théories de prêtres et de religieux de tous les ordres arrivent au sanctuaire. Il fait un temps splendide. A tout instant, des voitures de gala amènent les prélats qui vont successivement prendre place au chœur, autour du fauteuil du président tandis que le clergé se masse dans la nef et dans les galeries. Les cloches annoncent bientôt l'arrivée du Légat ; c'est alors de la part de la foule une longue et chaleureuse ovation. La voiture cardinalice avance lentement et les acclamations redoublent. Au moment où Son Eminence met pied à terre, les zouaves qui font la

haie présentent les armes, les enfants de chœur jettent des fleurs. Le Cardinal s'arrête quelques instants, ému jusqu'aux larmes à la vue de cette manifestation populaire si sympathique et si spontanée. Puis, après avoir béni la foule, il pénètre dans le sanctuaire, précédé des religieux de la Communauté du T. Saint-Sacrement.

A son entrée, le spectacle est plus impressionnant encore. Plus de 2,000 prêtres sont là, une trentaine d'évêques et de nombreux prélats. C'est alors un vrai délire qui s'empare de cette troupe d'élite de l'armée du Christ et, pendant plusieurs minutes, ils acclament, debout, leur général, le Représentant du Souverain des rois.

***

Lorsque les applaudissements se sont calmés, Mgr Archambault, évêque de Joliette, et président d'office de la séance, adresse en ces termes la bienvenue à Son Eminence :

DISCOURS DE MGR ARCHAMBAULT

EMINENTISSIME SEIGNEUR,

La présence de Votre Eminence à cette première séance de la section sacerdotale n'est pas seulement un honneur insigne, c'est encore une récompense et un puissant encouragement. Nous éprouvons une joie intense de voir au milieu de nous, pour bénir nos travaux, et exciter notre zèle par sa parole pleine de lumière et de chaleur communicative, l'illustre Légat "*a latere*" que tant de Congrès Eucharistiques ont déjà acclamé.

En votre auguste personne, Eminence, nous saluons le Prince de l'Eglise qui, depuis plus de trente-neuf ans, met au service de la société chrétienne sa piété, sa science et son tact, nous saluons l'envoyé extraordinaire du grand, du bon, du saint Pontife que l'histoire nommera "le Pape de l'Eucharistie"; nous saluons enfin le représentant officiel du chef suprême à qui l'Homme-Dieu a donné le pouvoir de régir, avec une égale autorité, les fidèles, les prêtres et les Evêques. Nous sentons que le Christ Jésus est présentement avec nous, et nous touchons du doigt l'admirable unité du sacerdoce catholique, source de sa force et de sa fécondité.

Aussi, est-ce pour nous un besoin irrésistible de vous affirmer, Eminentissime Seigneur, notre inaltérable attachement au Siège apostolique, notre soumission entière et affectueuse à ses ordres, à ses directions, à ses

simples désirs. Notre foi et notre enseignement doctrinal n'ont pas été entamés par les erreurs qu exposait naguère avec tant de clarté et réfutait avec une logique si vigoureuse, l'incomparable encyclique "*Pascendi Dominici gregis.*" Ces erreurs, Eminence, nous les réprouvons, et, nous avons la ferme conviction qu'aucun prêtre présent au Congrès Eucharistique de Montréal n'en subira jamais la funeste influence, n'en répandra les principes subversifs de nos dogmes les plus sacrés et les plus chers.

Que Dieu conserve longtemps Votre Eminence à la vénération du monde catholique, qu'il renouvelle des forces mises sans réserve aux services du règne social de Jésus-Christ, qu'il daigne répandre dans votre âme la plénitude de sa paix et que jamais nos ennemis ne triomphent de vos nobles efforts et de votre indomptable énergie à promouvoir les intérêts de notre Mère la Sainte Eglise, "*Dominus conservet Eum, vivificet Eum, beatum faciat Eum in terra et non tradat Eum in animam inimicorum Ejus.*"

A cette adresse, soulignée à plusieurs reprises par les vifs applaudissements de toute l'assemblée, le Cardinal, très ému, répondit par un discours magistral, où il exposa avec force et clarté la doctrine intégrale de l'Eglise sur le sujet de la Communion fréquente et sur les devoirs du prêtre, comme consécrateur et dispensateur de cet auguste Mystère. En voici le texte :

DISCOURS DE S. E. LE CARDINAL VANNUTELLI (1)

Messeigneurs, Messieurs,

Cet accueil si cordial que je reçois de la section sacerdotale, ces paroles si bienveillantes et si pleines de foi m'émeuvent profondément. L'émotion qui me domine en ce moment m'empêche de vous exprimer comme je le voudrais les sentiments de reconnaissance qui s'accumulent en mon cœur à l'occasion de cette réception, à l'occasion de ce grand Congrès.

Je suis heureux de voir dans ce Congrès tant de prêtres, tant d'ecclésiastiques. Il y en a peut-être plus à ce Congrès de Montréal que dans tous les autres congrès. Ce ne sont pas seulement des prêtres canadiens; il en est qui viennent de loin. Il y en a des autres parties de l'Amérique; il en est qui viennent des pays lointains de l'Europe et même de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie.

J'éprouve le plus grand bonheur en me voyant entouré par des ecclésiastiques qui tous semblent animés du culte de la Très Sainte

(1) Le Légat ne voulut pas, en parlant aux prêtres, s'astreindre à la lecture d'un discours préparé à l'avance. Nos Confrères seront heureux, croyons-nous, de retrouver ici le texte même de ce discours tout intime.

Eucharistie, qui tous ont été stimulés et poussés à venir à Montréal par l'amour qu'ils professent à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je ne manquerai pas de faire connaître au Saint-Père combien j'ai été touché de la réception qu'on me fait aujourd'hui à la section sacerdotale. Je dirai au Saint-Père qu'il a le bonheur d'avoir dans le monde entier des ecclésiastiques qui ne demandent qu'à suivre sa direction, qu'à être prêts à ses moindres désirs pour lui obéir, pour lui témoigner toute l'affection, tout le dévouement et toute la soumission filiale. Il appellera sur vous tous, sur vos paroissiens, d'abondantes bénédictions divines.

Permettez que je profite de cette occasion, puisque nous sommes ici tous prêtres, tous animés du même désir, c'est-à-dire la gloire de Dieu, permettez-moi, dis-je, de vous adresser quelques paroles d'exhortation.

Vous êtes venus au Congrès de Montréal et je suis sûr que vous ne vous en repentirez pas. Vous conserverez, comme moi-même, un souvenir inoubliable d'avoir assisté à un tel triomphe de la Sainte Eucharistie; mais vous n'êtes pas seulement venus pour rehausser l'éclat du congrès, vous êtes venus aussi pour répandre autour de vous les bons résultats, les fruits de ce congrès, et c'est à cela que vous devrez travailler de retour au milieu de vos ouailles.

Quel est le meilleur moyen de répandre les fruits du congrès au milieu des fidèles qui sont confiés à vos soins? C'est avant tout de traiter nous-mêmes dignement ce grand sacrement qui nous est confié tout spécialement, de traiter dignement la Sainte Hostie, qui daigne descendre chaque jour dans nos cœurs.

Dieu nous a faits ses ministres et il nous permet de renouveler sur les autels, d'une manière mystique, mais d'une manière qui représente réellement le Saint Sacrifice de la Croix, sacrifice où Dieu Notre-Seigneur, pour nous racheter de la servitude, a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang. Eh bien, pour que les fidèles voient que nous apprécions, que nous connaissons la grandeur du bienfait qui nous est donné, la grandeur du mystère qui est traité par nos mains, il faut que nous traitions ce mystère avec toute la vénération, avec tout le recueillement, avec tout le culte qu'il mérite, et je vous le recommande tout spécialement. La célébration de la sainte messe doit être pour vous une prédication, afin que ceux qui vous regardent, qui assistent au saint sacrifice, qui est la répétition du sacrifice du calvaire, connaissent et s'aperçoivent de plus en plus que c'est là le plus grand bienfait que Jésus Rédempteur a fait à l'humanité, en nous permettant d'offrir chaque jour, chaque moment, à son Père éternel, le plus précieux de son sang.

Mais de toutes les prédications, je vous recommande les prédications verbales. Oui, il faut que de temps en temps vous répétiez les recommandations spéciales à ceux qui vous sont confiés concernant le culte de l'Eucharistie; il faut que les fidèles sachent par votre direction, par votre instruction, que c'est là vraiment le centre de toute prière, que c'est le foyer de toute dévotion, que c'est la source de toute vérité.

Eh bien, je vous le recommande, que votre prédication soit dirigée d'une manière spéciale dans ce but.

En troisième lieu, je vous recommande aussi de retenir toujours le décret de 1905 concernant la communion fréquente. Oui, ce décret a

eu déjà de grands résultats, a produit des effets des plus salutaires, mais quelque chose reste encore à faire. Je suis persuadé que de votre côté vous ne vous épargnerez pas, que vous serez toujours là pour faire comprendre aux fidèles que la participation au banquet divin est le moyen le plus sûr, le plus efficace pour vaincre ses passions, pour dominer ses mauvais penchants, pour résister aux tentations du démon, pour se fortifier dans l'exercice de la piété chrétienne, dans la profession de la foi catholique. Et qu'il ne nous soit pas désagréable d'être toujours prêts au tribunal de la confession pour ceux qui voudraient encore se réconcilier avec Dieu, pour s'approcher dignement de la sainte Table; et qu'il ne vous soit pas désagréable non plus de pousser à cette fréquentation de la sainte communion les hommes et les femmes de tout âge, de toutes conditions, pourvu qu'ils en aient les dispositions nécessaires, c'est-à-dire la bonne intention et la conscience exempte de fautes mortelles.

A présent, le Saint-Père a décidé que ces bons petits enfants, qui se trouvent déjà à l'âge de discrétion, qui savent distinguer le bien du mal, qui savent comprendre que dans le saint tabernacle nous avons un trésor caché, qui est là pour venir à notre aide et à notre secours, que ces enfants puissent enfin s'approcher de la Table Sainte. Il reste triste, affligé, de les savoir repoussés de cette participation (*applaudissements*). Pour quelle raison, de quel droit nous repousserait-on? il y en a qui le disent, véritablement. — Eh bien, j'espère que ces enfants arrivés à un âge de discrétion, seront aussi admis à la sainte Table. Qu'il ne vous soit pas désagréable de changer un peu la routine (*applaudissemsents*), cette routine qui prive les petits enfants d'un secours précieux pour préserver leur candeur et leur innocence, leur donner l'arme la plus vaillante pour se défendre des ennemis de leur foi, des ennemis de leur pureté et de leur innocence (*applaudissements*). Ce ne vous sera pas trop difficile, il faut être plein de confiance. Au premier moment, des difficultés se rencontreront, mais de grands effets se feront sentir dans la suite, et ce sera pour vous la plus belle et la plus agréable consolation qu'il soit. Donc, travaillez dans ce but et vous ferez une chose qui sera la plus belle et la plus grande consolation de notre bien-aimé Saint-Père Pie X, qui porte à cette dévotion un si grand intérêt et qui, à juste titre, est appelé le pape de l'Eucharistie.

Je vous recommande de prier pour lui, pour la Sainte Eglise. C'est sur la prière des prêtres qu'il compte d'une manière toute particulière; priez pour que le bon Dieu le délivre de ses ennemis et le conserve à l'affection de ses enfants; priez aussi pour que ce congrès produise de bons résultats, abondants, et qu'il soit vraiment favorisé de grâces et de bénédictions. Et dans ce but, je vais maintenant vous bénir au nom de Sa Sainteté dont je suis au milieu de vous l'indigne représentant. (*Chaleureux applaudissements.*)

Ce fut alors un spectacle émouvant que celui de ces deux mille prêtres, inclinant la tête pour recevoir au nom du Pape la bénédiction de son Légat.

Mgr Bruchési, dans une courte allocution, se fit auprès de son Eminence l'interprète des sentiments de tous les évêques et de tous les prêtres présents.

DISCOURS DE MONSEIGNEUR BRUCHESI

EMINENCE,

Je n'ai qu'un simple mot à adresser après les éloquentes et touchantes paroles qui viennent de tomber de votre bouche.

Il me semble que c'est aujourd'hui que le monde entend pour la première fois cet officiel commentaire du décret de Pie X sur la communion des petits enfants.

Vous interprétez la parole qui ne trompe pas, la parole du Docteur infaillible: c'est Montréal qui l'entend, Montréal en est honoré et fier, et ici, à Montréal, je crois pouvoir me faire l'interprête de tous les évêques de la province, des évêques du Canada en vous disant que la routine va disparaître. (*Applaudissements.*)

La doctrine du Saint-Père peut paraître nouvelle; elle change peut-être nos idées, mais, puisque le Saint-Père nous le dit, il est vrai, nous allons changer de route et la route que nous allons prendre sera la bonne, celle qui nous conduira au ciel et qui fera régner chez les enfants, comme le Saint-Père le veut, l'innocence et la pureté.

Vous avez devant Vous, Eminence, nous avons devant nous, Messeigneurs et Messieurs, la réunion la plus vénérable et la plus chère de tout le Congrès Eucharistique, réunion de ceux qui, chaque matin, font descendre sur l'autel, dans leurs mains et dans leurs cœurs, le Dieu trois fois saint. C'est à eux qu'était réservé l'honneur de votre première visite officielle au cours des séances; cet honneur ils le méritaient et ils vous remercient de leur avoir parlé du fond de votre cœur, Cardinal Légat du Saint-Père, comme vous l'avez fait. C'est un encouragement, c'est une récompense.

Vous vous trouvez ici, Eminence, dans la chapelle des Pères du Très Saint-Sacrement. Ah! je dois dire ici ce que nous devons aux Pères du Saint-Sacrement pour le Congrès Eucharistique. (*Applaudissements.*) Il a été bien organisé, comme vous le voyez; Eminence, cela est dû particulièrement à eux: c'est ici que je suis venu chercher mon secrétaire général, le Révérend Père Pelletier, secondé par le Révérend Père Galtier ici présents, par les Pères de sa communauté, les petits novices et les petits juvénistes. Je les ai vus à l'œuvre depuis un an. Ils ont mis toute leur énergie, tous leurs efforts, tout leur zèle à promouvoir le grand Congrès Eucharistique de 1910. Aussi, Eminence, je sais que ces bons Pères reçoivent aujourd'hui dans votre visite, dans la réunion des prêtres dans la maison de leur Dieu, leur meilleure récompense. Moi, je ne peux que les remercier, mais c'est Dieu qui les récompensera comme ils méritent de l'être.

Puisque j'en suis aux remerciements, en toute justice je me ferais un reproche de ne pas mentionner, à côté du Père Pelletier et du Père Galtier, M. le chanoine Roy, qui a été aussi zélé que ces deux Pères pour tout ce qui regarde le Congrès Eucharistique. Mes chers Frères, vous ne savez pas ce que nous devons à notre chancelier pour le Congrès Eucharistique! Il a mis au service de la cause toutes ses forces, il s'est dévoué au point de s'exposer à être malade, mais il ne le sera pas, j'en suis assuré, car le Dieu de l'Eucharistie saura bien le soutenir.

Maintenant, à tous ceux qui, de près ou de loin, ont pris une part à ce cher Congrès Eucharistique, à vous surtout mes Frères, qui êtes venus de l'autre côté de l'Ocean, de France, de Belgique et des autres parties du monde, à vous nos souhaits de remerciements et de bienvenue. N'oubliez pas que durant le congrès, vous êtes ici chez vous, vous avez le pouvoir des prêtres de mon diocèse; usez-en pour le bien de vos âmes et des âmes que vous pourrez rencontrer. (*Applaudissements*).

***

Après cette vibrante allocution, le Cardinal, escorté de l'Archevêque de Montréal, de Monseigneur Heylen et de quelques prélats, quitte la séance, pour aller inaugurer aussi la première réunion sacerdotale de la Section anglaise. Tous les prêtres sont debout et applaudissent frénétiquement. Puis la séance d'étude proprement dite commence.

Monseigneur Archambault, Président, s'adresse en ces termes à son auditoire :

MESSIEURS,

Monseigneur l'archevêque de Montréal, en me demandant d'être le vice-président de la première séance de la section sacerdotale du Congrès, ne pouvait pas procurer une joie plus douce à mon cœur d'évêque, ni m'offrir un foyer plus lumineux et plus ardent pour purifier, retremper, éclairer le zèle apostolique dont je dois être animé envers la divine Eucharistie. Cette délicate attention de la part de mon vénéré métropolitain est aussi un honneur enviable auquel je n'avais aucun titre; mais qu'il m'est bien permis de considérer comme la récompense ménagée par Dieu au diocèse de Joliette.

Ce diocèse, le premier créé, par Sa Sainteté le Pape Pie X, est l'un des plus remarquables par la vivacité de sa foi et la ferveur de son culte eucharistique. Dans ma ville épiscopale fut établie la direction de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs pour l'Amérique du Nord. Le regretté Père Beaudry, des clercs de Saint-Viateur, et ancien directeur du Séminaire de Joliette, en resta l'âme pendant de longues années. Il eut le bonheur, quand ils arrivèrent au pays, de la remettre entre les mains des

dignes fils du Vénérable Pierre-Julien Eymard, et d'en voir ainsi assuré le plein développement et la perpétuité.

A ce saint religieux revient encore la gloire d'avoir été, toute sa vie sacerdotale, le défenseur intrépide de la communion fréquente chez les enfants de nos écoles, chez les jeunes gens de nos collèges, et cela bien avant que le Saint-Siège eût fait disparaître du monde chrétien les derniers vestiges du jansénisme par le mémorable décret "*Sacra Tridentina Synodus.*"

Enfin le diocèse de Joliette a procuré l'an dernier, à ses prêtres dévoués la consolation d'enregistrer plus de 1,200,000 communions, alors que le nombre total des personnes en âge de communier n'atteint pas le chiffre de 50,000.

La section sacerdotale est certainement, de toutes les sections dont se compose le XXIe Congrès Eucharistique International, celle sur laquelle les regards de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'arrêtent avec le plus d'amour et de confiance. N'êtes-vous pas ses amis choisis, les confidents de ses secrets, les dépositaires de ses pouvoirs? Ne lui donnez-vous pas, chaque jour, l'être sacramentel sans lequel l'Homme-Dieu ne saurait ni exercer son sacerdoce à travers le monde et à travers les âges, ni perpétuer au milieu de nous les innombrables bienfaits de sa présence réelle?

L'onction sacerdotale ne nous a-t-elle livrés exclusivement à la garde, au service, à la défense de l'Eucharistie? Alors que tant d'âmes s'éloignent du Maître, parce qu'elles trouvent trop dur de croire au mystère de sa vie eucharistique, et plus dur encore de conformer leur vie à cette croyance, ne vous pressez-vous pas en rangs compacts autour de l'autel, disant avec l'Apôtre saint Pierre: "A qui irions-nous donc, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle."

Votre section, Messieurs, l'emporte encore sur toutes les autres, par la nature et la variété des études auxquelles vous allez vous livrer. On l'a écrit avec raison, c'est parmi vous que se fera le travail le plus sérieux, le plus efficace, le plus durable. Ici, dans ce sanctuaire béni consacré à l'adoration perpétuelle de Jésus-Hostie, loin du bruit et des applaudissements de la foule, tous sous l'œil du Maître et sous les battements précipités de son divin cœur, vous allez jeter en terre la semence de la moisson qui lèvera plus tard. — "Apostolat de la communion" — "Adoration et prédication de l'Eucharistie" — Œuvres eucharistiques" — voilà les titres pleins d'ampleur sous lesquels se classent les travaux multiples et féconds de notre programme. Quel vaste champ ouvert à votre érudition, à votre expérience du saint ministère et à votre zèle d'apôtres! En remplissant bien les cadres de ce programme, vous serez l'âme même du congrès. Que restera-t-il dans quelques mois, dans quelques semaines, des cérémonies grandioses et des incomparables démonstrations en l'honneur du Christ-Roi? Les riches décorations auront disparu des temples, des édifices et des rues de la métropole canadienne; les chants d'amour et de triomphe auront cessé: la voix puissante des orateurs chrétiens aura fait silence. Des milliers et des milliers de regarderont longtemps sans doute le souvenir ému de ces spectacles récon-

fortants. Combien d'autres devront à ces jours de prières et d'adoration prolongées la grâce d'un retour sincère au Dieu de leur jeunesse, ou celle non moins précieuse d'une vie plus chrétienne, d'une poussée plus forte vers les sommets, jusque là inaccessibles, de la perfection! Ces résultats seront consolants, mais je ne crains pas de l'affirmer, le vrai monument du Congrès Eucharistique, le monument le plus beau, celui que n'attaquera ni le temps, ni l'instabilité des choses humaines, aura été élevé par vous, chers et dévoués frères dans le sacerdoce. Grâce à vos travaux, pleins de piété et de science, vous allez imprimer un élan nouveau au grand mouvement qui entraîne actuellement le monde vers la divine Eucharistie.

C'est l'unique récompense qu'ambitionne sur la terre l'illustre président et l'apôtre infatigable des Congrès Eucharistiques Internationaux, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Namur qui a bien voulu nous honorer aujourd'hui de sa présence.

A l'œuvre donc, Messieurs, et sachons unir à la clarté, à la précision du style, la fécondité d'une doctrine sûre et pratique, suivant ces belles paroles que nous lisons au bréviaire des Dominicains, en la fête de saint Thomas d'Aquin, le chantre divin de l'Eucharistie: "*Stylus brevis " grata facundia, celsa, clara, firma sententia, tanquam flumen clarae " scientiae, rigat vos et sanctam Ecclesiam.*"

Après son allocution, Mgr le Président offre la parole au premier rapporteur, inscrit au programme, le R. P. *Gonthier*, S. J , qui doit traiter de :

"LA COMMUNION ET SES DIVERS DEGRES"

Messeigneurs,

Messieurs,

En lisant le décret "*Sacra Tridentina Synodus*" publié le 20 déc. 1905, par la S. C. C., sur l'ordre du Pape Pie X glorieusement régnant on ne peut manquer d'être frappé de l'énergie et de l'insistance avec lesquelles est proclamé le désir de l'Eglise de voir la Communion devenir de plus en plus fréquente dans le peuple chrétien. C'est l'intention, le désir profond de Notre-Seigneur Jésus-Christ que son Sacrement d'amour soit mis à la portée de tous, et tous sont invités à s'en approcher le plus souvent possible. Non seulement l'accès à ce divin banquet ne doit pas être rendu difficile, mais au contraire, il doit être rendu aisé, et toute personne de bonne volonté doit pouvoir s'en approcher tous les jours.

(*a*) 1. — "La communion fréquente et quotidienne, étant souverainement désirée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Eglise catho-

lique, doit être rendue accessible à tous les fidèles de quelque classe et de quelque condition qu'ils soient, en sorte que nul, s'il est en état de grâce et s'il s'approche de la sainte Table avec une intention droite, ne puisse en être écarté."

(a) 6. — "Comme il est évident que la communion fréquente et quotidienne augmente l'union avec Jésus-Christ, alimente avec plus de force la vie spirituelle, embellit l'âme des plus abondantes vertus et nous donne un gage encore plus ferme de la vie éternelle, les curés, les confesseurs et les prédicateurs, suivant la doctrine approuvée du catéchisme romain (p. II, c. 63), devront exhorter, dans de fréquents avis et avec un zèle empressé, le peuple chrétien à cette pratique si pieuse et si salutaire."

A ces textes déjà si clairs, des actes nombreux du S. Père sont venus ajouter une lumière encore plus grande s'il était possible, on dirait que le Pape a pris à tâche d'insister, et d'inculquer profondément cette vérité, que nous ne saurions mieux répondre au désir de Notre-Seigneur qu'en lui amenant, de plus en plus nombreux, les communiants.

Je me contente d'indiquer d'un mot les nombreux documents que vous connaissez bien, et qui du reste feront l'objet de plusieurs travaux spéciaux durant ce Congrès:

Déclaration de la S. C. C. relative à la communion quotidienne des enfants, même dans les maisons d'éducation (1), facilité accordée aux malades, en adoucissant pour eux la loi du jeûne eucharistique (2), concession relative à la confession sacramentelle requise pour gagner les indulgences (3), distribution de la communion dans les oratoires privés (4), exhortation souvent répétée, surtout à l'occasion des Congrès eucharistiques.

Enfin l'acte, peut-être, le plus important est le Décret de la S. C. C. du 8 août 1910, sur l'âge de la première communion.

Je me borne à le nommer, il serait trop long, et ce serait sortir de mon sujet que de l'expliquer. Ce décret sera commenté, et surtout mis à exécution, et la pratique de la Communion fréquente se répandra dans tout le peuple chrétien.

Aucun doute ne peut subsister, le désir de l'Eglise exprimé avec tant d'insistance ne nous laisse aucune obscurité.

Toute âme de bonne volonté doit être admise à la sainte Table, non pas de loin en loin, ni même assez souvent, mais chaque fois qu'elle le désire, tous les jours sans exception, si sa piété l'y porte. Et le prêtre, quel qu'il soit, curé, confesseur, prédicateur, bien loin de semer des obstacles sur sa route, et de l'arrêter dans ce que certains auteurs auraient autrefois appelé une piété excessive et indiscrète, doit l'admettre, l'encourager, l'exhorter, et faire tout en son pouvoir pour lui rendre la pratique de la communion facile.

---

(1) S. C. C. 15 sept. 1906.

(2) S. C. C. 7 déc. 1906.

(3) S. C. C. Indulg. 14 févr. 1906.

(4) S. R. C. 8 mai 1906.

"*Venite ad me omnes,*" tel est l'appel du divin Maître, et ses ministres doivent le faire entendre à toutes les âmes.

Mon but n'est pas d'expliquer en détail le sens de ces documents, pas même le décret: "*Sacra Tridentina Synodus,*" cela est fait dans un autre rapport: mais plutôt de considérer quelques questions particulières et pratiques, dont la solution doit guider notre conduite, à nous prêtres, curés, confesseurs, prédicateurs, puisque c'est à nous qu'incombe la charge d'amener le peuple fidèle à Notre-Seigneur.

Et ici encore, au milieu des innombrables aspects sous lesquels on peut considérer la divine Eucharistie, il me faut faire un choix. D'autres vous rediront les fruits merveilleux de la communion, ou insisteront sur les dispositions nécessaires pour s'en approcher dignement, ou utiles pour en retirer de plus grands fruits.

Ma question sera beaucoup plus restreinte: j'ai à vous parler des *divers degrés de fréquence* dans la réception du sacrement, et cela suivant les *diverses catégories de fidèles.*

§ I — Diverses catégories de fidèles

Cette expression est de nature à étonner actuellement. Les théologiens antérieurs au présent décret, parlaient de *catégories* différentes et bien caractérisées, auxquelles on pouvait accorder la communion *mensuelle* ou *hebdomadaire*, — pour la *communion fréquente*, et sous ce nom ils entendaient celle qui est reçue deux, trois fois par semaine ou un peu plus souvent, ils exigeaient ordinairement des préparations et des dispositions spéciales, qui en faisaient le privilège d'une catégorie assez restreinte, ils en excluaient assez souvent les personnes mariées; enfin la communion quotidienne n'était concédée qu'à un tout petit groupe d'âmes spécialement ferventes, il semblait bien difficile de l'accorder aux personnes vivant dans le monde; et même au sein des communautés religieuses, elle devait être réservée à quelques âmes choisies, d'une pureté de vie et d'une ferveur exceptionnelles.

On avait alors des catégories de fidèles bien marquées, distinctes les unes des autres, non seulement par le degré de ferveur, mais aussi par les occupations ordinaires, les devoirs d'état, le temps plus ou moins long qu'ils pouvaient consacrer à la préparation, à l'action de grâces, à la prière durant le cours de la journée; car, d'une manière assez générale, les auteurs exigeaient des préparations spéciales pour chacune de ces catégories, préparations difficiles, et dont quelques-unes n'étaient pas à la portée de tous, loin de là.

Sans la moindre intention de blâme ou de critique à l'égard de tant d'excellents auteurs, animés sans aucun doute d'un zèle très pur, sans rechercher non plus comment l'influence des arides et désespérantes théories jansénistes avait pu se faire sentir même chez des Saints admirables, et les empêcher d'aller jusqu'au bout des principes posés par leur science et leur piété, nous devons constater que désormais toute discussion à propos de *catégories* entendues dans le sens ancien n'a plus aucune raison d'être, le décret "*Sacra Tridentina Synodus*" ne laisse place à aucune divergence d'opinions.

(a) 1. — "*La communion fréquente et quotidienne....* doit être rendue accessible à *tous les fidèles* de *quelque classe* et de *quelque condition* qu'ils soient." Plus de *catégories* fondées sur la *condition* des fidèles: tous sans exception sont invités et doivent être admis: âmes religieuses ferventes et déjà parvenues à un très haut degré de sainteté, âmes moins courageuses, qui avancent d'un pas moins rapide dans le chemin de la perfection, personnes vivant dans le monde aussi bien que celles qui vivent dans le cloître, personnes engagées dans les liens du mariage, tous sont appelés, aucun ne doit être exclu.

L'unique condition est que ces âmes soient en état de grâce et s'approchent de la sainte Table avec une intention droite.

C'est la Sacrée Congrégation des Conciles qui nous le déclare.

Désormais il est donc bien évident qu'un prêtre, curé, confesseur ou prédicateur, serait très imprudent et se montrerait fort peu soumis à l'autorité de l'Eglise, s'il osait écarter de la Table sainte, même seulement certains jours de chaque semaine, des âmes bien disposées qui désirent communier.

Loin de les écarter, il doit au contraire, les inviter, les exhorter, les encourager, les soutenir de ses conseils.

Comme le décret dans l'art. 2, définit très clairement ce que l'on doit entendre par *intention droite*, il ne peut rester aucune difficulté. Je ferai seulement remarquer que si le confesseur s'aperçoit que l'intention d'une personne qui désire communier souvent, n'a pas toute la *rectitude désirable*, il ne devra pas immédiatement conclure qu'il faut impitoyablement l'exclure de la sainte Table, il devra plutôt s'attacher lui-même à l'instruire et l'amener à réformer ce qui était défectueux dans son intention.

Quelques mots encore pour répondre brièvement à certaines inquiétudes: on trouve peut-être parfois des esprits qui redoutent que certaines catégories de personnes n'aient pas le temps ou ne soient pas dans les conditions voulues pour faire une préparation convenable; d'autres ne croient pas que certaines catégories aient une pureté de vie suffisante et une ferveur assez grande pour que des communions fréquentes puissent leur être véritablement utiles.

A la première de ces craintes le décret répond par son art. 4: "Quoique les sacrements de la nouvelle loi produisent leur effet *ex opere operato* (par eux-mêmes), cet effet néanmoins est d'autant plus grand que les dispositions de ceux qui les reçoivent sont plus parfaites. Il faut donc veiller à faire précéder la sainte communion d'une préparation diligente et à la faire suivre d'une action de grâces convenable, *suivant les forces, la condition et les devoirs de chacun.*" (Cf. Décret S. C. Soc., 8 août 1910.)

On doit veiller à ce que les enfants apportent la préparation qui convient à leur âge. Que le prêtre exhorte à une préparation toujours meilleure, fort bien; mais qu'il se garde d'imposer ou d'exiger des préparations qui, peut-être très bonnes en elles-mêmes, seraient au-dessus des forces, ne conviendraient pas à la condition, ou gêneraient l'accomplissement des devoirs des fidèles. Il est par trop évident qu'il ne serait pas raisonnable d'exiger de jeunes enfants de longues prières mentales,

d'imposer à des ouvriers ou des ouvrières des jeûnes ou des méditations prolongés, de demander aux personnes mariées des choses qui troubleraient l'ordre de la famille ou compromettraient la paix du ménage.

Comme l'ont dit déjà plusieurs des meilleurs commentateurs de notre décret, le fidèle accomplissement des devoirs quotidiens sera une excellente préparation à la réception du sacrement, et même une bonne communion sera une très bonne disposition pour la communion du lendemain.

Quant à ce qui regarde la pureté de la vie et la ferveur, remarquons avec le décret que l'exemption du péché mortel, l'état de grâce, est la condition essentielle pour que la communion soit bonne, et que toute bonne communion produira toujours des fruits de salut.

Sans aucun doute une pureté plus grande est fort désirable, l'absence de tout péché véniel pleinement volontaire, surtout de toute attache au péché véniel, une ferveur intense seront des dispositions bien meilleures; il faudra amener peu à peu les âmes à ces dispositions plus parfaites, et l'on peut fort bien soutenir qu'une communion très fervente donnera des grâces et des fruits incomparablement plus abondants que plusieurs communions moins bien préparées. Tout cela peut être admis, mais on aurait tort d'en conclure qu'il faut nécessairement espacer les communions afin de se mieux disposer à chacune d'entre elles.

Comme le dit expressément notre décret, art. 3: "il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucune faute mortelle, avec le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir; étant donné ce ferme propos sincère de l'âme, il n'est pas possible que ceux qui communient chaque jour ne se corrigent pas également des péchés véniels et peu à peu de leur affection à ces péchés."

Cet "antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés mortels," comme le S. Concile de Trente appelle le T. S. Sacrement (sess. 13, c. 2) opérera lui-même bien mieux que ne le pourraient faire toutes nos exhortations et tous nos conseils. Le divin aliment préparé par l'amour tout-puissant de Notre-Seigneur augmentera les forces de l'âme, l'union plus intime qu'il produit avec l'auteur de toute grâce sanctifiera peu à peu l'âme de bonne volonté, le pain des forts agrandira ses énergies, le vin qui fait germer les vierges lui inspirera peu à peu la pureté, et la rendra à la fois plus délicate et plus courageuse. On ne doit donc plus dire: vivez de manière à être digne de communier tous les jours, mais plutôt: communiez tous les jours afin de mieux vivre et d'arriver à la vraie sainteté.

Ne considérons pas la communion comme la récompense de la vertu déjà acquise, mais bien comme le meilleur moyen de nous aider à l'acquérir.

La communion n'est pas le privilège des âmes déjà parfaitement pures, mais l'aliment de tous pour la vie spirituelle, aliment *nécessaire à tous*, aux forts pour entretenir et augmenter leurs forces, aux faibles et aux convalescents pour recouvrer la santé, aux vainqueurs qui ont déjà triomphé autant que le peut la faiblesse humaine durant cette vie mortelle, de leurs passions et de leurs convoitises, pour persévérer et s'unir plus intimement à Dieu, mais tout autant à ceux qui luttent péniblement afin de ne pas succomber dans la tentation et d'être peu à peu délivrés de leurs misères quotidiennes.

Nous ne pouvons plus, à aucun titre raisonnable, maintenir l'antique division donnée par beaucoup d'auteurs, des diverses catégories de fidèles, auxquelles correspondrait la division des communions mensuelle, hebdomadaire, fréquente et quotidienne.

Cette division ne peut se fonder ni sur la condition des personnes, consacrées à Dieu dans la vie religieuse ou vivant dans le monde et engagées dans les liens du mariage, ni sur la ferveur et sur la pureté habituelle plus ou moins grande des âmes.

Le confesseur auquel, selon la recommandation du décret, il importera toujours de demander conseil, devra dans sa direction peser toute chose, et conseiller ce qui, suivant les cas, paraîtra à la fois le plus possible et le plus utile, mais il devra "*se garder de priver de la communion fréquente et quotidienne une personne qui est en état de grâce et qui s'en approche avec une intention droite.*

§ II — Degrés de fréquence

Que signifie donc le titre donné au rapport dont je suis chargé? Divers degrés de fréquence... selon les diverses catégories de fidèles?

C'est que, semble-t-il, et sauf meilleur avis, tout en nos efforçant de réaliser le désir de Notre-Seigneur et de son Eglise, nous n'arriverons pas à obtenir la communion quotidienne de tous les fidèles, nous aurons même beaucoup de difficulté à obtenir des communions vraiment fréquentes de la part d'un très grand nombre. Trop d'obstacles s'y opposeront contre lesquels il faudra lutter patiemment, persévéramment, que nous pourrons diminuer à force de bonne volonté mais que nous ne parviendrons pas à renverser totalement.

Il y aura des *difficultés matérielles* et des *difficultés morales.*

Et, suivant l'intensité plus ou moins grande de ces difficultés les fidèles se trouveront naturellement et d'eux-mêmes divisés en de multiples catégories dont il est utile de dire quelques mots, afin de suggérer quelques réflexions et d'indiquer quelques procédés pratiques, de nature à nous aider dans notre œuvre de zèle auprès de ces diverses classes de personnes.

La communion quotidienne est un idéal souverainement désirable, mais la communion plusieurs fois chaque semaine sera fortement à conseiller lorsque la quotidienne n'est pas possible. A ceux qui ne peuvent ou ne veulent ni l'une ni l'autre, il sera bon de recommander au moins la communion hebdomadaire, et si nous ne pouvons l'obtenir, nous chercherons au moins à faire venir à la Sainte Table tous les mois.

Mais il est bon d'entrer dans quelques détails.

1° *Difficultés matérielles.*

Même à des personnes très pieuses, et qui désireraient beaucoup recevoir souvent le pain des Anges, cela ne sera pas toujours possible à cause de difficultés matérielles indépendantes de leur volonté. Un travail absorbant, commencé forcément de grand matin les empêchera de venir à l'église, ou bien l'éloignement où elles se trouvent de cette église leur interdira l'assistance fréquente à la messe, ou bien encore les

occupations à la maison seront trop abondantes, v. g. pour une mère de famille chargée de nombreux enfants en bas âge. Peut-être pour d'autres ce seront des infirmités qui les empêcheront de se rendre à l'église aussi souvent qu'on le désirerait : puis, que de fois, des courses assez longues le matin seront rendues fort difficiles par le mauvais temps ou les mauvais chemins. Que dire si après des efforts très méritoires, en arrivant à l'église, on trouve que le prêtre n'y est pas?

Quelques-unes de ces difficultés peuvent être écartées par la bonne volonté de tous.

Il sera bien désirable, par exemple, que les églises soient multipliées, et que leur accès soit facile ; les chapelles de communautés ouvertes au public rendront d'inestimables services ; nous voyons même que le Saint-Père, pour rendre la réception de la communion plus aisée, a fait déclarer authentiquement par la S. R. C. (8 mai 1906), que l'on pourrait désormais distribuer la communion, même dans les oratoires privés, à toutes les personnes qui assisteront à la messe qu'on y célèbre.

Puis la régularité du prêtre à dire sa messe à heure fixe, autant que les nécessités de la paroisse le permettent, ou tout au moins à distribuer la communion à des moments déterminés, connus des fidèles, et convenablement choisis, supprimera plus d'une difficulté.

Je n'insiste pas sur ce point, qui, je le crois, fait l'objet d'un autre rapport

Il me suffit de rappeler que c'est un devoir important du ministère paroissial, que d'organiser les choses dans chaque paroisse de telle sorte que personne ne puisse raisonnablement se plaindre, et s'excuser sur l'impossibilité où il se trouve de communier souvent. Il serait inutile de prêcher la communion fréquente, et surtout quotidienne, dans une paroisse où les fidèles constateraient que cette communion leur est impossible.

2° *Difficultés morales.*

C'est par un autre côté surtout que les diverses catégories de fidèles se différencieront les unes des autres.

Pour communier, et communier souvent, il faut *le vouloir.*

Et c'est à cette *volonté* que se heurteront souvent les efforts du prêtre : c'est à vaincre les difficultés de diverse nature opposées par l'indifférence, la paresse, la timidité, etc., qu'il devra appliquer son zèle.

C'est là que son industrie personnelle aura à s'ingénier pour convaincre les indifférents de la nécessité de venir plus souvent à la Sainte Table, pour exciter les bonnes volontés encore vacillantes, pour rassurer les âmes craintives, encourager les faibles, soutenir chacun contre les défaillances.

Et, pour cela, il devra être bien convaincu lui-même de l'utilité de la fréquente communion, afin de faire pénétrer sa conviction dans les âmes, et d'être capable de les soulever en quelque sorte au-dessus d'elles-mêmes, pour les entraîner et les amener au divin Maître, qui les appelle par sa voix.

Son zèle devra être plein d'ardeur, mais il devra être tempéré par la prudence : il faudra choisir le moment propice de parler, et les argu-

ments les plus utiles à employer. Parfois en voulant trop demander du premier coup, on s'expose à ne rien obtenir, et même à écarter celui qu'on aurait voulu faire avancer d'un pas trop rapide à son gré.

Nous examinerons donc quelques cas particuliers.

3° *Pécheur qui se convertit*, etc.

Voici un pécheur qui a passé plusieurs années dans l'abîme du péché, loin des sacrements, enfoncé dans ses mauvaises habitudes, ne faisant aucun effort pour se relever, désespérant presque de jamais sortir du gouffre où il se sent plongé. Mais la grâce vient de le toucher: dans une retraite, au cours d'une mission, à la suite peut-être d'une épreuve cruelle, il a réfléchi, il a vu son triste état, il en gémit, il veut en sortir.

Ou bien encore c'est un de ces hommes qui viennent à Pâques, au dernier moment, pour se mettre en règle, et qui doit faire le triste aveu de ses faiblesses journalières. Chaque année il se confesse et communie au temps pascal, mais, hélas, au bout de peu de jours, chaque année aussi, les bonnes dispositions s'affaiblissent, les mauvaises habitudes reprennent leur empire, et l'histoire de la nouvelle année est aussi misérable que celle des années précédentes.

Que faire? quels remèdes prescrire? quels conseils donner?

Ces gens sont, je le suppose, suffisamment disposés; d'après les règles de la théologie morale, on peut et on doit leur accorder l'absolution, s'ils acceptent la pénitence qu'on leur imp

Le passé va être réparé, le scandale, s'il y a lieu, sera effacé; mais l'avenir?

Les dispositions actuelles sont bonnes, mais combien de temps vont-elles durer?

Quel confesseur n'a pas, dans son expérience, rencontré des cas de conversions sincères, vraies au moment même, où paraissait un véritable désir de bien faire, mais auxquelles a manqué la persévérance?

Durant quelques jours, peut-être quelques semaines, tout a été bien. Mais peu à peu la bonne volonté s'est affaiblie, les mauvaises habitudes, dont le germe n'était pas arraché, ont poussé de nouvelles tiges, et, petit à petit repris leur empire. Les tentations se sont multipliées, le démon a fait de nouveaux efforts pour ressaisir la proie qui lui avait échappé, et finalement on est retombé. Puis une fois retombé, on n'a pas eu le courage de secouer immédiatement le joug, et le mot de S. Grégoire s'est vérifié: "*Peccatum quod mox per pœnitentiam non deletur, suo pondere ad aliud trahit*" (lib. 25 Moralium, c. 9), la vie de péché a recommencé, elle se continue, on s'enfonce de plus en plus dans l'abîme. Parfois, suivant la parole de Notre-Seigneur lui-même, le nouvel état est pire que celui dont on était sorti.

Il importe de prévenir ces rechutes, il faut à tout prix mettre en sûreté le trésor de grâce péniblement reconquis.

Or, pour assurer la persévérance, il n'y a pas de moyen plus efficace que la communion, et la communion fréquente, même quotidienne.

Dans l'ordre du salut, la grâce est indispensable, et les moyens de l'obtenir sont la prière et les sacrements.

Le pécheur converti, dont nous parlons, devra courageusement combattre le démon et lutter contre les séductions du monde, et contre ses propres habitudes mauvaises. Pour cela il a besoin de force, où la trouvera-t-il mieux que dans le sacrement? Il a besoin de s'unir à Notre-Seigneur, comment pourra-t-il le faire plus efficacement qu'en recevant avec amour le gage de notre union à Dieu?

Puis après sa résurrection à la vie de la grâce, il reste en lui une grande faiblesse, une convalescence s'impose, il a besoin d'une nourriture fortifiante: c'est la divine Eucharistie qui lui fera recouvrer les forces et le conduira jusqu'à la parfaite santé, elle est "l'antidote qui... nous préserve des péchés mortels." (Trid. l. c.)

On devra sans doute prescrire et conseiller à ce pécheur repentant des exercices de vertu, l'éloigner des occasions de péché, lui indiquer des dévotions utiles, obtenir de lui des prières fréquentes, l'amener à lutter contre lui-même et à vaincre ses passions: tout cela sera bon et nécessaire, mais il n'en reste pas moins vrai que la fréquentation des sacrements sera le moyen le plus efficace; c'est d'ailleurs cette fréquentation elle-même qui aidera et soutiendra dans l'observation de tous les autres moyens conseillés.

Mais pourra-t-on immédiatement proposer à ce converti la communion quotidienne, ou même la communion très fréquente?

Si ses dispositions étaient excellentes, si son désir de transformer sa vie dépassait ce que l'on observe d'habitude, on le pourrait, et il serait sage de le faire: l'histoire des saints nous montre plus d'une fois de grands pécheurs remplis d'une douleur intense de leurs crimes, se transformant en un instant sous l'action de la grâce, et après une vie de péchés, commençant presque sans transition une vie tout entière consacrée à la pénitence. Mais ce n'est guère le cas ordinaire, et le confesseur qui voudrait trop exiger risquerait de ne rien obtenir et de se heurter à un refus absolu.

Au moins le confesseur pourra et devra conseiller fortement une fréquentation plus grande des sacrements, recommander de venir toutes les semaines ou au moins tous les mois. Si le converti accepte, et vient fidèlement, on peut compter sur un changement sérieux dans sa conduite, et il n'est pas téméraire d'espérer qu'il sera à l'abri des rechutes.

En effet, ce pécheur luttera les premiers jours avec entrain et ferveur, mais au bout de quelque temps il éprouvera de la fatigue, il sentira que ses forces s'épuisent. Qu'il vienne alors à Celui qui a dit: "Venez à moi vous tous qui êtes fatigués... et je vous soulagerai," et le Maître ne manquera pas à sa promesse, il renouvellera la provision d'énergie, et l'âme se trouvera prête pour de nouveaux combats. Surtout, si une défaillance s'était produite, que cette pauvre âme ne se laisse pas aller au découragement, mais qu'elle recourre au plus vite à Celui dont la miséricordieuse bonté a donné à ses disciples l'ordre de pardonner non pas une fois ou sept fois, mais soixante-dix fois sept fois. Relevée au plus tôt de sa chute, l'âme devenue plus humble et plus prudente se remettra avec une nouvelle ardeur au bon combat.

Si nous pouvions ainsi obtenir que les convertis s'approchent souvent de la Sainte Table, et qu'ils ne restent jamais dans le péché lorsqu'il leur arrive d'y retomber, nous serions bien sûrs de leur persévérance. Et

dans cette lutte constante, ils puiseraient une force toujours nouvelle, une bonne volonté toujours plus grande, une ferveur qui irait sans cesse en croissant. Chaque étape nouvelle serait parcourue avec plus de facilité et d'allégresse ; peu à peu les plaies laissées par les péchés passés se cicatriseraient, les bonnes habitudes s'enracineraient dans le cœur, les germes des vertus se développeraient, et. au bout de quelques mois, nos convertis seraient des hommes nouveaux, des chrétiens vivant vraiment de la vie du Christ.

Demander la communion de chaque mois, ou même si on le peut, de chaque semaine, sera donc une excellente pratique. Bien rares seront les personnes de bonne volonté qui ne comprendront pas que la communion au moins mensuelle leur sera véritablement utile, et qui refuseront de suivre le conseil.

Pour obtenir la fidélité à cette communion du mois, il sera bon de fixer les dates, et de ne pas rester dans le vague.

Ici je ne veux pas entrer dans des indications trop précises, la dévotion du pénitent ou du confesseur suggéreront ce qui sera le plus utile. Il y a tant de circonstances diverses qui pourront influer, et faire choisir une méthode plutôt qu'une autre.

Un dimanche déterminé de chaque mois, les fêtes de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge, les fêtes de quelques Saints envers lesquels on éprouve une dévotion particulière, pourront marquer les dates des communions. Mais il sera bon, je le répète, de préciser et de fixer les dates avec certitude. Autrement on s'expose à différer, à remettre de jour en jour, et en définitive à oublier et négliger entièrement. Il est très bon d'avoir des jalons fixes qui marquent les étapes.

Dans certaines paroisses, on annonce d'avance des communions générales pour les diverses catégories de fidèles. Un dimanche est attribué aux hommes, un autre aux jeunes gens, puis d'autres aux congrégations de dames ou de jeunes filles. Je crois qu'un de nos rapporteurs expliquera comment toute cette organisation peut fonctionner dans une paroisse pour le plus grand bien de tous, je n'insiste donc pas.

Il est cependant une pratique que l'expérience montre éminemment efficace, et que je me reprocherais de ne pas signaler ici. Je veux parler de la *communion des neuf premiers vendredis du mois,* en l'honneur du Sacré-Cœur.

Nous connaissons tous, les innombrables indulgences dont cette pratique de dévotion a été enrichie par les Souverains Pontifes, nous connaissons également les admirables promesses de Notre-Seigneur à sa fidèle servante la Bienheureuse Marguerite-Marie, et nous savons que ces promesses, si étonnantes et si consolantes, ont été examinées par les Congrégations Romaines, et que, sans les imposer à notre foi, l'Eglise nous autorise à les considérer comme de véritables révélations privées auxquelles nous pouvons avoir toute confiance. Je crois d'ailleurs qu'un rapport spécial vous les rappellera.

L'expérience nous montre bien clairement que cette dévotion vient de Dieu, et est tout particulièrement bénie par lui.

Comment expliquer sans une intervention toute spéciale de la grâce.

qu'une pareille dévotion ait pu s'établir, se continuer et se développer de jour en jour, comme nous le voyons?

Il est si difficile aujourd'hui, il l'était encore plus au moment où la B. Marguerite-Marie a commencé, d'obtenir des fidèles qu'ils viennent communier les dimanches, jours consacrés à la piété, et où cessent les travaux de la semaine, et voilà qu'on propose de communier le vendredi, jour de travail, où la plupart des gens sont occupés et absorbés par leur besogne journalière. On aurait pu penser qu'une dévotion de ce genre s'introduirait dans les couvents, parmi les âmes pieuses, là où tous les jours on a la facilité d'assister à la messe; mais comment espérer qu'elle pût devenir populaire et se répandre dans les masses ouvrières? Et pourtant, malgré tous les obstacles, cette dévotion s'est établie, s'est propagée, et actuellement il n'y en a peut-être aucune qui soit plus vraiment et plus profondément populaire. La veille, les confessionnaux sont assiégés. , le vendredi, dès l'heure la plus matinale, on voit avec étonnement de vraies multitudes se presser en rangs serrés à la Sainte Table. Hommes, femmes, enfants, tous s'empressent : des ouvriers et des ouvrières se hâtent, il a fallu se lever plus matin, il faut se presser, peut-être faudra-t-il abréger son déjeuner ou même s'en passer, l'heure du travail approche.

Que de grâces de conversion et de persévérance ne doit pas produire une semblable dévotion?

Mais pour en revenir au sujet précis que nous traitons, n'est-il pas évident que si nous pouvons déterminer un pécheur converti à faire fidèlement ses neuf communions des premiers vendredis de chaque mois, nous aurons gagné immensément, et que nous l'aurons véritablement mis dans la voie du salut?

Que durant neuf mois cette âme vienne sans faute à la source de la grâce, il serait bien étonnant que cette fidélité n'apporte pas a··· elle contre les mauvaises habitudes, la fuite des occasions, l'exercice des vertus chrétiennes. Et au bout de ces neuf mois, l'habitude sera prise de s'approcher des sacrements, et on continuera tout naturellement à communier au moins tous les mois. Il sera même bien surprenant qu'un grand nombre n'aille pas plus loin, et r[illegible]ute pas à ces communions du vendredi, un certain nombre d'autres c[illegible]unions.

4° *Communion hebdomadaire.*

A toute âme de bonne volonté la communion au moins hebdomadaire est à conseiller.

Qu'il s'agisse d'un pécheur converti et qui se rend compte de sa faiblesse, et sent le besoin de renouveler plus souvent ses bonnes dispositions, et de puiser plus fréquemment à la source des grâces, ou bien d'une personne déjà pieuse, et qu'il faut faire avancer dans les voies de la perfection chrétienne, n'est-il pas de toute évidence que la sainte communion reçue au moins tous les huit jours aura d'immenses avantages?

Union plus intime avec Notre-Seigneur, renouvelée plus souvent, soin plus constant de veiller sur son âme, habitudes de piété fixées dans le cœur par des actes plus fréquemment répétés; tout cela ne peut que

contribuer grandement à développer la véritable piété; et si, en même temps, l'âme s'efforce de se préparer d'une manière de plus en plus parfaite, la vie spirituelle se perfectionnera sans cesse.

Et si on objectait que beaucoup d'âmes sont trop mondaines, trop soucieuses de leur bien-être, trop attachées à leurs plaisirs pour que des communions si fréquentes soient utiles, que ces communions ne seront pas suffisamment respectueuses, qu'il convient d'exiger chaque fois des préparations plus ferventes, nous pourrions nous contenter de répondre par les termes même dont se sert le décret, art. 3: "*il n'est pas possible que ceux qui communient chaque jour ne se corrigent pas également des péchés véniels et peu à peu de leur affection à ces péchés.*"

Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, par son sacrement, produira les effets que tous nos efforts ne sauraient réaliser de la même manière. C'est lui qui peu à peu détachera ces âmes de l'amour des choses terrestres, lui qui leur fera voir la vanité des choses du monde, et les attirera peu à peu à lui.

Il n'est pas douteux que l'amour du monde et la piété auront des luttes à se livrer dans ces âmes. Tandis que Notre-Seigneur leur fera entendre son appel, la nature résistera, le monde cherchera à les séduire, et le démon ne manquera pas de leur livrer des assauts tantôt plus violents, tantôt plus subtils. Mais serait-ce par hasard en s'éloignant de Notre-Seigneur qu'on lutterait plus efficacement?

Quel est le confesseur qui n'a pas observé au contraire, que lorsque, dans une âme habituée à des exercices réguliers de piété, l'esprit du monde réussit à s'insinuer, de suite la fréquence des communions diminue; un jeune homme ou une jeune fille qui se laisse aller à l'attrait du plaisir ne continue pas longtemps à fréquenter la sainte Table; des prétextes, des difficultés de toute nature, qu'avec d'autres dispositions ils auraient comptés pour rien, suffisent pour les éloigner, et rendre leurs communions de plus en plus rares.

Quand on demande à une personne qui n'a pas communié depuis trois ou quatre mois, si elle n'avait pas l'habitude de communier souvent, on entend souvent la même réponse: mais si, autrefois je communiais tous les huit jours, mais la négligence, l'oubli, des occasions de plaisir, peut-être des occasions de péché, m'ont fait remettre de plus en plus; et si alors on peut obtenir que cette personne reprenne ses bonnes habitudes, on est presque sûr que la piété va refleurir, et que toute la conduite va s'améliorer.

5° *Communion fréquente et quotidienne.*

Tous les avantages que nous avons reconnus à la communion mensuelle et hebdomadaire sont produits d'une façon bien plus efficace encore par la communion fréquente, c'est-à-dire de plusieurs fois par semaine et surtout par la communion quotidienne. C'est alors surtout que Notre-Seigneur prend véritablement possession du cœur et le transforme peu à peu.

Quand une âme de bonne volonté vient tous les jours se réchauffer au foyer d'amour, sa ferveur grandit et devient de plus en plus solide, les bonnes pensées, les bons désirs germent et se développent en elle, elle

devient plus soumise et plus obéissante à l'action de la grâce. En même temps les affections imparfaites se rectifient, les défauts sont mieux vus et mieux corrigés. Peu à peu cette âme devient plus délicate et plus attentive à éviter ce qui peut blesser le regard de Dieu, et sans verser dans le scrupule, elle cherche à détruire en elle ces imperfections que des âmes moins pures ne remarquent même pas. L'union plus intime avec Notre-Seigneur lui apporte à la fois la lumière pour voir ce qui lui manque, et le courage nécessaire aux luttes, et même aux luttes les plus héroïques.

N'est-ce pas dans la communion, et la communion très fréquente que tant d'âmes ont puisé le renoncement à toutes les choses de la terre, le courage de tout sacrifier pour Dieu, la force de vaincre tous les obstacles, et de parvenir à la plus haute sainteté?

Je n'insiste pas. Tout le monde convient sans peine que pour les âmes généreuses qui veulent parvenir au plus haut degré de la perfection, il n'y a pas de moyen plus efficace que la communion quotidienne.

Mais peut-être reste-t-il un doute au sujet des personnes qui, tout en étant bonnes et pieuses, sont cependant loin encore de ce sommet de perfection, et ne paraissent même pas très soucieuses d'y arriver. Je veux parler des âmes qui vivent chrétiennement sans doute, mais sans efforts bien accentués pour se renoncer et pratiquer les grandes vertus, de ces âmes qui sont loin de briller par leur ferveur et la pureté de leur vie. (Cf. décret *Cum ad aures.*)

On se demandera, et elles se le demandent elles-mêmes:

Sont-elles dignes de communions si fréquentes?

Apportent-elles une préparation suffisante à un acte si saint?

Il est bon de répondre au moins en quelques mots à ces questions, qui deviennent si aisément des objections.

Sont-elles *dignes* de communier si souvent?

Sans aucun paradoxe, nous pourrions hardiment répondre, *non*, elles ne le sont pas, et cependant elles peuvent et doivent communier sans crainte.

Dignes? mais qui donc est digne de s'approcher de Dieu? qui donc, même parmi les âmes les plus ferventes, peut se proclamer digne de s'asseoir au divin banquet? le pain de vie, le pain des Anges, le Corps sacré auquel Dieu n'a préparé une demeure digne de lui qu'en sanctifiant d'une manière toute exceptionnelle l'âme et le corps de la Très Sainte Vierge, ne trouvera ici-bas aucune autre demeure digne de le recevoir. Les Anges eux-mêmes tremblent devant la sainteté ineffable du Roi de Gloire.

Quelle est l'âme assez sainte, assez sure de sa pureté, pour se dispenser avant la communion de cette admirable prière que l'Eglise met sur les lèvres de ses prêtres: *"Domine non sum dignus,"* Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison?

Aussi ce n'est pas le côté de la *dignité* qui doit surtout attirer notre attention. Les Jansénistes et les autres rigoristes ont fait fausse route en s'attachant uniquement à cette considération.

Du reste, si nous méditons la prière préparatoire à la communion, nous voyons que l'Eglise nous fait immédiatement ajouter: *"sed tantum dic verbum et sanabitur anima mea,"* dites seulement une parole et mon

âme sera guérie. Sublime prière qui unit si parfaitement la profonde humilité et la confiance en la miséricorde du Sauveur. En se regardant, l'âme se trouve indigne, et elle a raison, mais en élevant ses yeux jusqu'à la bonté et à la tendresse infinie de Celui qui l'appelle, elle rejette ses craintes, et s'avance avec une sainte confiance. Son humilité attire les grâces divines, Dieu qui repousse les superbes contemple avec bienveillance les humbles, et c'est sur eux qu'il verse l'abondance de ses dons. Que cette âme ne craigne donc pas de s'abîmer dans la contemplation de son indignité, pourvu que cette humilité ne l'éloigne pas et ne détruise pas en elle la confiance et l'amour.

D'ailleurs ce n'est nullement comme récompense de la vertu déjà acquise que Notre-Seigneur nous a fait connaître son sacrement.

On a remarqué bien souvent que les Saints Pères, et l'Eglise avec eux, ont tiré leurs enseignements relatifs à la communion du chapitre VIe de l'Evangile de S. Jean, chapitre dans lequel le divin Maître annonce à ses disciples l'institution de l'Eucharistie, et dans lequel il insiste avec une si inconcevable énergie sur la nécessité de manger son Corps et de boire son Sang.

Or, dans ce chapitre, Notre-Seigneur compare perpétuellement son sacrement à la nourriture corporelle. "Je suis le pain de vie... vous vous étonnez qu'avec cinq pains j'ai nourri toute une multitude, je ferai bien plus... je suis moi-même le pain descendu du ciel pour vous donner la vie... vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts, celui qui mangera ma chair et boira mon sang aura la vie en lui, etc."

La sainte communion fait donc pour la vie spirituelle ce que la nourriture corporelle fait pour la vie temporelle. De même que sans la nourriture du corps, suffisamment abondante, et reçue assez souvent, il est impossible de conserver la vie, de grandir, d'acquérir des forces, de même sans la réception de la nourriture divine préparée à la Table sainte, il est impossible de conserver la vie spirituelle, de grandir dans l'exercice des vertus, d'acquérir les forces nécessaires aux travaux et aux combats de la vie spirituelle.

La communion n'est pas la récompense de la vertu, elle est le moyen de l'acquérir.

La communion n'est pas réservée aux âmes parfaites, elle est le moyen de parvenir à la perfection.

Pour communier avec fruit, il n'est pas nécessaire d'être exempt de défauts, au contraire, selon l'enseignement du saint Concile de Trente, la communion sera elle-même *l'antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes* (cité dans le décret)

Que les âmes humbles qui redoutent de n'être pas dignes de la communion quotidienne se rassurent donc. Qu'elles s'efforcent de croître en vertu, qu'elles se hâtent de lutter contre leurs défauts, et qu'elles cherchent tous les moyens de s'en délivrer. Mais qu'elles ne se laissent pas tromper par l'ennemi, qui ne désire pour le moment que les éloigner du sacrement de vie, en attendant de les tenter plus violemment, que leur timidité ne les arrête pas, qu'elles écoutent l'appel si miséricordieux du Sauveur, et qu'elles excitent leur confiance et leur abandon en son amour.



Le Reposoir, au parc Mont-Royal.
The Altar on Mount Royal Park.

* * *

Mais, diront d'autres, comment me présenter si souvent à la sainte Table? Quelle préparation puis-je faire?

J'ai si peu de temps, des préoccupations pressantes absorbent tous mes moments; à peine m'est-il possible de faire de temps en temps quelques courtes prières, je ne puis pas méditer, prier longuement, comme les livres de piété que j'ai entre les mains le demandent.

Puis au moment de la communion, je me trouve si aride, si distrait, si entraîné par des pensées inutiles ou mauvaises dont je ne réussis pas à me débarrasser.

Comment oser approcher ainsi de Notre-Seigneur?

Pour répondre d'une façon satisfaisante à cette objection, il importe de bien s'entendre, et pour cela de considérer successivement plusieurs questions.

Tout d'abord il est certain que les fruits de la communion, de même que ceux des autres sacrements, sont mesurés d'une certaine manière par les dispositions plus ou moins parfaites avec lesquelles on les reçoit: c'est ce que le Concile de Trente enseignait déjà très clairement en disant que dans la justification, nous recevons la justice, que le Saint-Esprit distribue à chacun comme il veut, et selon la disposition et la coopération propre de chacun, (*secundum propriam cujusque dispositionem et cooperationem* (sess. VI, c. 7). C'est ce que le décret "*Sacra Tridentina Synodus*" répète avec une clarté parfaite, art.3: "Quoique les sacrements de la nouvelle loi produisent leur effet *ex opere operato* (par eux-mêmes), néanmoins cet effet est d'autant plus grand que les dispositions de ceux qui les reçoivent sont plus parfaites." Une bonne préparation est donc souverainement désirable, et toute âme vraiment fidèle devra s'efforcer de se préparer de son mieux.

Toutefois il y a deux choses qu'il ne faut pas perdre de vue.

Premièrement toute communion faite en état de grâce et avec une intention droite sera toujours utile et profitable. Une communion mieux préparée produirait de plus grands fruits, mais celle-là en produira déjà de bons et d'utiles. Préparée avec la ferveur d'un Louis de Gonzague ou d'un Stanislas de Kostka, d'une sainte Thérèse ou d'une Bienheureuse Marguerite-Marie, une communion apporterait plus de bénédictions célestes qu'un nombre considérable de communions faites avec moins de ferveur, mais ces communions moins parfaites seront bonnes, et les fruits de salut produits par elles seront déjà abondants.

La communion d'une âme angélique, toute à Dieu, parvenue au plus haut degré de l'union divine possible ici-bas, sanctifiera l'âme d'une façon sublime, mais les communions d'âmes moins parfaites seront bonnes elles aussi.

Ecoutons ce que dit notre décret, art. 3: "Bien qu'il soit très désirable que ceux qui usent de la communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels au moins pleinement délibérés, et qu'ils n'y aient aucune affection, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucune faute mortelle, avec le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir." Les paroles qui suivent sont à méditer, elles sont d'une clarté et d'une éloquence

qui ne laisse rien à désirer, " étant donné ce propos sincère de l'âme, il n'est pas possible que ceux qui communient chaque jour ne se corrigent pas également des péchés véniels, et peu à peu de leur affection à ces péchés." La pratique de communier chaque jour sera donc un excellent moyen de mieux se préparer aux communions suivantes.

Secondement, on aurait tort de vouloir, comme certains auteurs l'ont fait, exiger de tous les mêmes préparations pour la communion, d'indiquer des prières longues, des jeûnes, des pratiques de vertu spéciales, et de les demander à tous indistinctement. Bien imprudent serait le confesseur qui, pour permettre à un enfant la communion de chaque jour, exigerait de lui les mêmes actes de dévotion que d'un homme fait et déjà rompu aux exercices de la piété, qui demanderait à une ouvrière épuisée par un travail quotidien et pénible, de longues prières qu'une dame peu occupée par les soins de sa maison peut faire sans difficulté.

Le décret est formel à ce sujet, art. 4: " il faut donc veiller à faire précéder la sainte communion d'une préparation diligente, et à la faire suivre d'une action de grâces convenable," mais remarquons bien les mots qui suivent: "*selon les forces, la condition, et les devoirs de chacun.*"

Il appartiendra au confesseur d'indiquer avec discrétion les préparations convenables, mais celui-ci serait très imprudent s'il exigeait des actes peu proportionnés aux forces des âmes qu'il dirige, des exercices que leur condition leur rend trop difficiles ou même impossibles, surtout s'il demandait des choses qui nuisent à l'accomplissement des devoirs de chacun.

Enfin, si nous demandons quelles sont les préparations les plus utiles pour faire des communions fructueuses, nous devrons reconnaître que ce ne sont pas des prières stéréotypées, des actes déterminés une fois pour toutes, bien que ces prières puissent être fort utiles. La préparation la meilleure est la pureté de la vie, l'exercice quotidien des vertus, la charité, la patience, le fidèle accomplissement des devoirs d'état. La meilleure préparation est sans contredit la dévotion solide, celle que saint Thomas (2.2ae, q. 82, a. I), définit une volonté prompte à se livrer aux choses qui regardent le service de Dieu, *(unde devotio nihil aliud esse videtur, quam voluntas quaedam prompte tradendi se ad ea quae pertinent ad Dei famulatum)*; cette dévotion vraiment solide est bien évidemment ce qui dispose le mieux à profiter de la communion.

Or, cette dévotion solide, ce dévouement au service divin, peut parfaitement coexister avec les aridités, les distractions involontaires, les sécheresses qui désolent tant d'âmes de bonne volonté, et que même le Seigneur n'a pas l'habitude d'épargner aux âmes généreuses.

Quand une personne fait tous ses efforts pour plaire à Dieu, lui consacrer toutes ses pensées, lui être fidèle en toutes les actions de sa vie, il est bien évident qu'elle a cette promptitude de dévouement, qui est la caractéristique de la véritable dévotion; et si cette personne est empêchée par ses occupations nécessaires de donner à la prière autant de temps qu'elle le voudrait, serait-ce une raison de l'écarter de la sainte Table?

N'est-il pas bien clair que Notre-Seigneur aimera à la recevoir à son banquet, et qu'il aura pour elle des faveurs et des grâces très abondantes?

Une ouvrière, une personne très occupée, qui chaque jour se lève de bonne heure, fait peut-être une longue marche pour venir à l'église quelque temps qu'il fasse, et qui ensuite, dans le cours de la journée, s'efforce de vivre unie à Dieu, et de pratiquer généreusement les sacrifices imposés par le fidèle accomplissement de ses devoirs d'état, a très évidemment une bonne et excellente préparation à la communion quotidienne, et ce serait une cruauté tout à fait opposée à l'esprit de l'Église, que de la repousser et de lui mesurer parcimonieusement les communions permises, sous prétexte qu'elle ne consacre pas une heure ou au moins une demi-heure chaque jour à la méditation.

Ouvrons au contraire largement l'accès du banquet divin à ces âmes de bonne volonté, encourageons-les, soutenons-les, ne les laissons pas s'abandonner à la timidité et à la crainte.

La divine vertu du sacrement suppléera surabondamment à toutes les préparations exigées par certains auteurs, et ces âmes déjà vraiment bonnes se sanctifieront de plus en plus.

Conclusion

Pour conclure en quelques mots, il nous semble que nous pouvons dire :

1. — *Plus de catégories entendues dans le sens ancien.* Toute personne de bonne volonté doit être admise à la sainte Table et, pourvu qu'elle y apporte l'état de grâce et une intention droite, elle ne pourra pas manquer de retirer des fruits abondants de ses communions.

2. — *Le prêtre doit faciliter l'accès de la communion.*

3. — Les curés, confesseurs, prédicateurs, doivent exhorter les fidèles à une fréquentation de plus en plus grande. Sans violenter la liberté, ils doivent exciter le désir de la communion, rassurer les âmes inquiètes, encourager les faibles, soutenir les âmes ferventes.

4. — *La communion au moins mensuelle*, faite régulièrement à des dates déterminées, sera souverainement utile pour retirer les pécheurs de l'habitude du péché, il faut toujours chercher à l'obtenir, comme un minimum.

5. — *La communion hebdomadaire* sera toujours à conseiller, comme une moyenne générale.

6. — *La communion quotidienne* est non seulement permise à toutes les âmes de bonne volonté, mais on doit la conseiller, et il sera toujours bon de chercher à l'obtenir.

7. — Pas de règle absolue, on ne doit pas dire : pour telle catégorie la communion tous les huit jours, pour telle autre trois ou quatre fois par semaine. On ne voit pas sur quel principe on pourrait se fonder pour exiger l'abstention au moins une fois ou deux par semaine, ni pourquoi aux personnes pieuses on interdirait la communion à certains jours, v. g. le jour de la confession.

Exciter le désir et laisser une très grande liberté, telle paraît être la règle de conduite la plus prudente.

Fidèles à la voix de Celui qui a dit: " *Venite ad me omnes... et ego reficiam vos*," soyons bien convaincus que plus nous amènerons les âmes au divin banquet, et plus aussi nous aurons efficacement travaillé à leur sanctification.

Le R. P. *Foucher*, des Clercs de St-Viateur, traite ensuite de l' " *Apostolat pratique de la Communion fréquente pour le prêtre* ".

L'APOSTOLAT PRATIQUE DU PRETRE

" Le décret " *Sacra Tridentina Synodus* " est un acte législatif auquel " les évêques, les curés et les confesseurs sont tenus de se soumettre et de " se conformer entièrement dans la direction des âmes. Le décret re- " connaît des *droits*, impose des *devoirs* : droits du côté des fidèles, de- " voirs du côté des curés, des prédicateurs et des confesseurs," écrivait Mgr de Joliette dans une circulaire à son clergé.

Il n'est plus d'hésitation, ni de discussion possible. Pasteurs et fidèles sont pressés de répondre aux désirs dont brûlait le Cœur de Jésus dans l'institution du Sacrement d'amour, à la doctrine et à la pratique constante de l'Eglise, à la volonté expresse de son Chef Suprême. S'écarter de cette voie, c'est l'ignorance et la mort; la suivre fidèlement, c'est la résurrection et la vie pleine et parfaite, parce que c'est la participation à la vie divine elle-même.

La parole qu'il dit un jour à ses apôtres, le Maître et Seigneur ne cesse de la redire à ses prêtres, toujours pour les mêmes pressantes raisons " *Date illis vos manducare* " (Matth. 14-16. Marc 6. 37. Luc 9. 13).

Par quels *moyens pratiques*, la tribu sacerdotale enflammée du zèle de la gloire divine et du bien des âmes obéira-t-elle au commandement de J. C., à l'ordre formel du Souverain Pontife, lui enjoignant de conduire les âmes à la communion fréquente et quotidienne ?

Nous inspirant de l'instruction aux membres de la " Ligue Sacerdo- " tale Eucharistique, et guidés par les exemples de ces hommes doctes " et pieux qui permirent plus facilement la pratique si salutaire et si " agréable à Dieu de la Communion fréquente et quotidienne, et qui " surent enseigner d'après l'autorité des Pères, la vraie doctrine de " l'Eglise " tels Mgr de Ségur, le Vén. P. Eymard, le Vén. Dom Bosco, le Bx Curé d'Ars et, dans notre pays, leur pieux émule, le R. P. Cyrille Beaudry, nous croyons pouvoir indiquer comme moyens pratiques d'obtenir cette fin divine de notre ministère sacré: l'étude, la parole, le dévouement, les œuvres, la prière.

1° L'Etude.

Il est essentiel que le prêtre acquière une notion exacte, et de jour en jour plus nette et plus claire, de la doctrine de l'Eglise sur tout le dogme eucharistique : Sacrement, Sacrifice, Communion et Culte, et très spécialement sur la communion fréquente et quotidienne et sur les règles établies pour l'encourager et la faciliter.

Quel champ vaste et riche s'offre ici aux recherches à la fois les plus attrayantes et les plus sanctifiantes ! Décisions des Conciles, décrets des Souverains Pontifes, enseignements des théologiens, écrits des Pères, pratiques des Saints, le tout étudié à la lumière des actes pontificaux les plus récents et des commentaires autorisés qui les expliquent.

Dans l'éblouissante clarté qui jaillit de ce foyer, le prêtre se sentira rempli d'un zèle ardent pour se débarrasser, s'il en était besoin, des funestes préjugés, restes pestilentiels d'une éducation janséniste qui entravent et gênent son ministère, et pour instruire ensuite les fidèles et les convier à la Table Sainte.

En parlant de la nécessité de l'étude de l'Eucharistie pour former et soutenir l'apostolat d'Eucharistie, serait-ce dépasser la question actuelle que de se demander si dans le séminaire, l'école de la formation sacerdotale qui contient en germe l'apostolat futur " *spes messis in semine*, l'enseignement eucharistique, la formation théorique et pratique au point de vue eucharistique s'inspirent sérieusement et universellement du décret " *Sacra Tridentina Synodus* " et de ceux qui l'expliquent et le complètent ?

A notre humble point de vue, cette direction eucharistique, donnée à la formation sacerdotale, est de primordiale importance.

Le séminariste qui n'a pas étudié l'Eucharistie, qui n'a pas pratiqué la communion quotidienne sera difficilement un prêtre apôtre de la communion quotidienne, comme J.-C., l'Eglise et le Pape veulent que soit tout prêtre.

Mais si, reçue au séminaire, la science de l'Eucharistie vivifiée par la pratique de la communion quotidienne, est soutenue dans le ministère par l'étude, " cette étude augmentera la foi du prêtre en l'efficacité du " Sacrement, et lui rappellera que les âmes sont sanctifiées, non par " des exhortations ou des conseils, mais par le Christ avec lequel il les " met en contact. C'est la raison pour laquelle un prêtre de vertu mé- " diocre mais généreux dispensateur du don divin, contribuera plus au " progrès des âmes, qu'un autre plus parfait, mais avare du Pain de " vie." ainsi parlait le R. P. Lentelo au Congrès de Metz

2° La Parole.

Le prêtre qui connaît l'Eucharistie, la fera connaître et [illegible] " prêtre, dit le R. P. Tesnière de la Congrégation du T. S. Sacrement, " a le devoir d'annoncer, de publier la communion, [illegible] de faire con- " naître au peuple, et d'exciter dans les âmes le [illegible] " tit du Pain divin." Il ne le saura [illegible] [illegible] la communion en chaire. Ell[illegible]

Elle y conduira les âmes dans ses avis au confessionnal et dans ses directions spirituelles.

L'instruction aux membres de la Ligue Sacerdotale enjoint aux curés et aux prêtres ayant charge d'âmes de se mettre sans retard à l'œuvre pour expliquer au peuple ce qu'est l'Eucharistie: "*Quomodo audient sine praedicante ?*" Rom. X. 14. " Tout ce qui se peut dire de la puissance admirable et des fruits du sacrement, il n'est en vérité aucune " classe de fidèles à qui la connaissance n'en soit très accessible en même " temps que très nécessaire."

" Car si l'on veut que les fidèles apprécient la valeur de l'Eucharistie " (et c'est là le but à atteindre), il faut faire connaître toutes les belles " choses qui lui ont été si abondamment dites. D'ailleurs, comme on " ne pourra jamais en un seul discours exposer ses immenses ressources " et ses fruits sans nombre, il faut en parler souvent, en découvrir suc- " cessivement quelque partie, afin de révéler aux âmes quelle plénitude " de tous les biens est contenue dans ses sacrés mystères." Catéchisme Romain. Ch. IV, quest. 44 et 45.

La prédication doit atteindre ce but de convaincre les fidèles, et de les convaincre pratiquement, que communier, et communier chaque jour, est l'acte divin mais nécessaire du chrétien qui veut vivre surnaturellement, car " si nous ne mangeons la chair du Fils de l'homme et si nous ne buvons son sang, nous n'aurons pas la vie en nous." S. Jean, Ch. VI.

Le Pain eucharistique est un besoin. Faisons-le comprendre au peuple. Qu'il sache que ce n'est pas l'aliment rare destiné au banquet des grandes fêtes, dit le P. Tesnière. C'est le pain domestique, c'est la nourriture quotidienne, " il est pour le besoin journalier, besoin de restauration, besoin de conservation, besoin d'action, besoin de fécondité " spirituelle, besoin de progrès constant, jusqu'à la perfection et à la " plénitude de la vie éternelle." Le prêtre prêchera donc l'Eucharistie.

Il la prêchera souvent, *fréquenter.*

Il la prêchera avec soin, *multo studio.*

Il la prêchera à tous, "*Omnibus Christi fidelibus cujusvis ordinis aut conditionis.*" S'efforçant de dissiper les objections et les préjugés les plus répandus, mettant en garde contre trop de livres de piété qui restent corrompus du vieux levain rejeté par le Décret libérateur, et surtout en donnant une notion bien juste des conditions, les seules rigoureusement requises (ou requises en droit), même pour la communion quotidienne, savoir, l'état de grâce ou l'exemption du péché mortel et l'intention droite et pure.

Et si après y avoir mis tout son zèle, le prêtre a la consolation de voir la grâce bénir ses efforts, et ses fidèles venir en foule et assidûment à la Sainte Table, il se gardera bien de croire que tout est gagné. Mais plutôt, il ajoutera et suivra cet avis formel donné aux membres de " La Ligue Sacerdotale Eucharistique " dans le XIIe Statut :

" L'usage de la communion quotidienne étant ainsi inauguré dans une paroisse, les curés s'efforceront de l'enraciner de plus en plus, en adressant souvent, très souvent, au peuple assemblé pour la Sainte Messe, des exhortations courtes mais très pressantes pour inviter les assistants à participer à la divine Victime.

A la prédication plus solennelle, le prêtre qui veut amener les âmes à la communion, devra joindre l'enseignement plus simple et souvent plus efficace, du *catéchisme*. Qu'il s'agisse du catéchisme de persévérance ou du catéchisme préparatoire à la réception des sacrements, tout convergera vers l'Eucharistie, tout devra y ramener l'esprit et le cœur, à l'aide de comparaisons, par des citations bien choisies et par des exemples attrayants, toujours si goûtés, quand il s'agit de l'Eucharistie, il provoquera chez tous le désir de la Table Sainte. L'effort du prêtre dans ses catéchismes doit développer jusqu'à son plein épanouissement le sens chrétien qui devient le sens eucharistique.

Est-il besoin de le dire ici, c'est la plus tendre enfance qu'il faut ainsi élever à l'Eucharistie. Le récent décret du 8 août dernier sur l'obligation de faire communier les enfants dès l'âge de raison l'ordonne formellement, et plus l'heure de la première communion approche, mieux doit s'affirmer cette préoccupation.

En effet, la première communion est un moment propice entre tous pour former l'âme à la pratique de la communion. Loin de conserver la coutume étrange de retarder à un mois, ni même à un jour déterminé, le même pour tous, (et de quel droit peut-on bien agir ainsi?) le prêtre conviera sans retard ses premiers communiants à la communion fréquente et quotidienne. Le prêtre mettra dans ces âmes fraîches et pures, comme sur les fleurs descend la rosée du ciel, la Divine Hostie qui les fera s'épanouir dans la force et l'éclat des solides vertus chrétiennes. Elles en concevront comme une sainte avidité qui deviendra le besoin de leur vie, source du plus vrai bonheur temporel, et gage de l'éternelle félicité.

Ce premier apostolat poursuivra son action salutaire auprès des enfants qui continuent à fréquenter les écoles; il trouvera dans les maîtres et les maîtresses assez généralement des auxiliaires faciles à convaincre et auprès d'eux il tentera de réaliser le conseil que Mgr l'Evêque de Namur donnait à des instituteurs dans une séance du congrès de Metz: " Conduisez, leur disait-il, vos enfants au Sauveur qui les appelle, conduisez-les à la Table Sainte. Oui, Messieurs, allez de l'avant " par le bon exemple particulièrement puissant quand il vient de vous " et vous préparez une grande joie au Sauveur."

Il appellera donc les écoliers à la communion fréquente et même quotidienne, par son dévouement il suppléera à la faiblesse, à l'inconstance, à la débilité du jeune âge et jamais mieux son zèle ne se manifestera qu'aux jours dangereux des vacances; c'est alors surtout qu'il disputera en quelque sorte l'âme à elle-même pour la livrer, et le plus souvent possible, au contact purifiant et fortifiant du Sacrement qui fait les vaillants et les forts.

Agir ainsi, c'est à la lettre mettre en pratique le Statut XIII de " La Ligue Sacerdotale Eucharistique " érigée en Archi-Association Primaria, et qui se lit ainsi :

" Ils auront un soin tout spécial de faire naître un vif désir de la communion quotidienne dans les cœurs purs et dépourvus de vaines craintes des enfants quand ils les préparent à la 1ère communion. Qu'ils veillent à leur faire faire cette 1ère communion dès qu'ils en sont capables, et à la leur faire renouveler si possible, tous les jours."

“ Cette première éducation eucharistique sera continuée avec zèle dans “ l'enfant devenu jeune homme ou jeune fille de 13 à 20 ans. Heure “ critique de la vie, combat redoutable qui demande les meilleures armes. “ L'Hostie reçue souvent peut seule vaincre la redoutable coalition des “ puissances mauvaises, elle est la lumière pour l'esprit qui vient à elle “ avec simplicité; elle est la force pour le cœur qui lui confie l'éveil de “ ses passions.”

“ Communiez souvent, disait l'apôtre le plus ardent et le plus théologien du XIXe siècle, c'est là le préservatif par excellence.”

“ Il est acquis que partout où le prêtre s'est efforcé de recommander la communion fréquente, il a trouvé des jeunes âmes assez généreuses pour lui obéir.” (Timon David). Ces habitués de la Table Sainte devenus chefs de famille resteront fidèles à demander le pain quotidien si le zèle sacerdotal sait entretenir en leur âme la faim de cette Manne céleste.

Le travail dont nous venons de parler est un travail d'ensemble, un apostolat en masse. Le prêtre qui veut sincèrement pour son peuple les biens inestimables que lui assure la communion fréquente et quotidienne ne s'en tiendra pas là.

C'est auprès de chaque âme en particulier qu'il doit poursuivre son travail, et selon les aptitudes et les dispositions de chacune d'elles que, au confessionnal, devra s'exercer son ministère divin. “ Ministère obscur, “ dit le P. Tesnière, (Somme de la Préd. Euch. Tome III p. 576) mono- “ tone, fatigant et pénible, qui absorbe de longues heures, prive de beau- “ coup de plaisirs permis, même des saines joies du travail de cabinet; “ mais si nécessaire, que tout pasteur qui le néglige ou ne s'y prête que “ trop parcimonieusement, doit renoncer à voir fleurir dans sa paroisse “ la céleste végétation de la communion.”

Dans ce ministère de *la confession*, le zèle du prêtre, prudent toujours, dirigé par l'étude, mais ardent aussi et toujours en activité, éclairera les âmes, redressera les vues, dissipera les obstacles, ruinera les objections, et discrètement, par degré, les amènera à la communion de plus en plus fréquente, heureux, pour les encourager, de leur signaler les progrès réalisés, ou tout au moins les imperfections corrigées, ou les fautes évitées.

L'apôtre de la communion sera donc au confessionnal un directeur pieux et instruit, condescendant et bon, certain de trouver dans la confession fréquente peut-être le plus puissant moyen de faire naître, surtout dans les âmes jeunes, l'appétit eucharistique.

Il se souviendra qu'il n'a pas à régler le nombre de communions que pourra faire le pénitent. Car le régime normal et régulier qu'il doit proposer à tous, et aura à cœur d'établir: c'est la communion quotidienne. En effet, le décret “ *Sacra Tridentina* ” lui enjoint de la provoquer comme il lui interdit de la refuser à quiconque y apporte les seules dispositions exigées.

Ainsi que s'exprime le P. Lintelo “ Agir autrement, ce serait de la part du confesseur, faire injure à l'Eglise qui le délègue, et au pénitent qui a droit à l'Eucharistie.” Et il convient de rappeler cette grave parole du cardinal Gennari : “ Ce n'est pas une petite injustice que de priver un pénitent, même une fois, sans de justes et graves motifs, des biens que la communion procure.” (De la communion fréquente, p. 28

3° Dévouement.

Foyer de lumière dans l'âme sacerdotale, la science eucharistique doit la rendre capable de tous les dévouements. En vain le prêtre prêchera-t-il la communion par tous les moyens en son pouvoir, si par son assiduité, généreuse au confessionnal et par sa bienveillance à distribuer la Sainte Communion, il n'est pas empressé au service des fidèles. Tous ses beaux enseignements sont perdus et son ministère de la parole est à peu près rendu stérile.

Sans doute, le prêtre dans une paroisse, ou dans une communauté, doit avoir, pour entendre les confessions, des heures réglementaires auxquelles le premier il doit être scrupuleusement fidèle. Mais je l'ose dire: ce n'est pas assez, non, ce n'est pas assez. Et si peut-être, il faut gémir sur les fruits insuffisants des dernières directions pontificales, si les derniers décrets, dans lesquels on croit entendre la plainte du Cœur même de Jésus "*Desiderio desideravi,*" n'ont pas encore reçu de la part des fidèles la sérieuse application qu'ils méritent, hélas! parfois le prêtre ne pourrait-il pas s'en faire le reproche?

Le prêtre, au prix de son propre repos, au prix même de réels sacrifices, se souviendra que, ministre de Dieu, il est à l'exemple de son divin Maître, non pour être servi, mais pour servir. En conséquence, s'il veut amener à la communion, il faut que les fidèles sachent pratiquement qu'ils ont toutes les facilités pour les confessions, que, en tout temps il est heureux de répondre à leur appel, et comme pour le bon service religieux il sera nécessaire, nous l'avons dit, de fixer des heures réglementaires, ces heures, est-il besoin d'y insister, seront à la convenance des pénitents au moins autant qu'à celle du confesseur.

L'apôtre de la communion ne sera pas de ces prêtres rigides, intraitables qui ne savent pas se déranger en dehors de certaines heures. Il agira mieux, se souvenant qu'il remplace J.-C. parmi les hommes, ses frères, il le fera revivre par sa condescendance, sa bonté, sa charité.

Il n'est pas hors de propos de faire ici une remarque importante. Le prêtre doit travailler à rendre plus rares les confessions qui ne sont pas nécessaires. Antoni, dans une brochure honorée d'une recommandation du Souverain Pontife, dit: (Brochure. Pourquoi tant de vaines craintes éloignent elles de la communion fréquente et quotidienne, p. 29) " Apprenons aux âmes à communier sans crainte et avec joie les jours où " elles le peuvent, pendant des semaines et des mois même, s'il en est besoin, *sans se confesser*, quand elles ne sont pas certaines d'avoir péché mortellement depuis la dernière confession." Ce qui revient à dire, comme l'explique le Père Lintelo, " qu'on ne sacrifie pas une communion parce qu'on a dû omettre une confession de pure dévotion." " C'est que la confession ne devienne pas une barrière pour la communion." (" Devoirs des confesseurs," p. 20).

Il serait très bien de conseiller à ceux des pénitents qui communient fréquemment de choisir, pour leur confession, un jour [illegible] le confesseur est plus libre

« Ce qui importe le plus en cette matière, c'est d'extirper ce préjugé
« anticatholique qui (id. p. 21) sous prétexte de sainteté plus grande,
« exalte la confession aux dépens de la communion, nous fatigue de scrupules, nous fausse la conscience et plaît infiniment au diable en nous
« tenant respectueusement éloignés de l'adorable Eucharistie qui est le
« foyer vivant de la sainteté. »

Enfin, tous ces moyens doivent trouver une expression pratique dans le pieux empressement que mettra le prêtre à distribuer la Sainte Communion autant et aussi souvent qu'il en sera requis, avant, pendant et après la messe.

Au besoin même, son zèle devra prévenir les désirs et il saura, surtout dans les concours, offrir la Sainte Communion aux heures les plus favorables aux fidèles.

Le devoir donc du prêtre est de se montrer facile à donner la communion aux fidèles qui la demandent.

« Encore que, normalement, la communion doive se faire pendant le
« Saint Sacrifice, après les saintes prières préparatoires de la liturgie,
« dans une participation immédiate à la victime offerte et consacrée,
« cependant il n'y a aucune loi qui défende de la donner en dehors de la
« messe; et la coutume de l'Eglise de Rome est de la donner avant et
« après aux fidèles qui se présentent pour la recevoir. Sans doute, un
« pasteur avisé veillera à ne point favoriser chez des personnes de loisir
« une habitude qui tendrait à supprimer toute préparation prochaine de
« prière avant la communion et qui les ferait même tomber dans l'irré
« vérence, si elles accouraient à la Sainte Table dès leur entrée dans
« l'église.

« Mais pour combien de personnes qui ne peuvent disposer que d'une
« demi-heure, ou qui ne sont pas libres à l'heure de l'unique messe, ou-
« vrières, domestiques, mères de famille, femmes en possession de maris
« exigeants, hommes d'affaires, jeunes gens des écoles, ouvriers des ate-
« liers, soldats échappant à la caserne après les exercices du matin, la
« condescendance à les communier en dehors de la messe, leur permettra-
« t-elle de recevoir le Pain divin dont elles ont saintement faim, et
« qu'elles viennent chercher avec d'autant plus de mérite, qu'il leur est
« plus difficile de le faire. »

« Plus le prêtre se montrera bienveillant et empressé à distribuer les
« trésors divins dont il a la garde, plus il sera selon le Cœur de son
« Maître, ouvrant les bras à la Cène, offrant l'Eucharistie à tous et di-
« sant: Prenez et mangez-en tous. Le prêtre est le ministre de Jésus. Il
« est le canal de cette source unique : qu'il écoule largement ses eaux
« vives. Il est le dispensateur des dons divins: qu'il ne s'en montre pas
« le retenteur. Il n'est pas de plus beau geste sur la terre que celui du
« prêtre, frère et père des hommes selon l'esprit, élevant à leurs yeux le
« Pain de vie, l'offrant généreusement et allègrement à ses frères et à ses
« enfants, en leur disant: Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ
« garde vos âmes pour la vie éternelle. Il est alors le foyer de la vraie
« lumière, le principe de la vie dans les âmes, le lien de la paix dans le
« monde, le promoteur de la vie éternelle, le Christ Rédempteur lui-
« même, un Dieu qui fait des dieux: *Ipse Deus deos faciens.* » (P. Tesnière, S. S. S.)

4° Œuvres.

Cette action directe du prêtre par la parole et le dévouement à promouvoir la communion fréquente et quotidienne sera soutenue par des œuvres dont la bienfaisante germination dans une paroisse assurera l'éclosion des fruits eucharistiques les plus merveilleux. Ces œuvres diverses qui sont comme autant de pieuses industries par lesquelles le prêtre amènera les fidèles à la communion, doivent recevoir de lui une direction unique; il faut que toutes encouragent à l'Eucharistie, comme dans le temple catholique tout converge vers l'Hostie du tabernacle, tout existe pour elle, la sert et l'honore.

L'apôtre de la communion s'efforcera :

1° De promouvoir *l'assistance à la Sainte Messe;* ce sera même le premier pas à faire. Inutile d'espérer la communion fréquente et régulière dans le peuple, si le peuple n'a pas la pieuse habitude d'entendre la Sainte Messe. C'est ce que les statuts de la Ligue Sacerdotale rappellent en ces termes: "Comme il n'est pas possible de propager le pieux usage de la communion quotidienne là où l'on n'a pas d'abord propagé celui d'aller chaque jour à la messe, ils exhorteront vivement et fréquemment le peuple à assister chaque jour au sacrifice non sanglant."

2° Il suscitera la *dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* qui ne fait qu'une avec la dévotion du T. S.-Sacrement; qui aime le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur sera comme irrésistiblement entraîné à la communion aussi fréquente que possible. Et cette dévotion au Sacré-Cœur, elle sera entretenue et vivifiée par les congrégations diverses qui ont pour but de la cultiver: Apostolat de la prière, Garde d'Honneur, Ligue du S.-C. etc.

3° Toujours avec l'approbation de l'ordinaire, quand elle est requise, il multipliera les *exercices du culte eucharistique:* expositions, heures d'adoration, prière du soir en commun à l'église; mais par-dessus tout, obéissant à la volonté du Souverain Pontife qui a rencontré chez tous nos Évêques une si pieuse et si prompte adhésion, il célèbrera annuellement, avec toute la pompe possible, les Triduums eucharistiques.

4° Il entretiendra avec un soin jaloux, dans le plus parfait état de propreté et *ornera l'autel* où réside le T. S.-Sacrement, ainsi il fera vivre et parler le tabernacle qui sera vraiment la demeure du Dieu vivant. Croire que ces détails sont indifférents pour le but qui nous préoccupe, serait ne pas connaître le rôle puissant du culte extérieur sur les sentiments de l'âme humaine.

5° Il organisera une *confrérie* paroissiale du T. S.-S. à laquelle il assurera les précieux avantages spirituels de l'affiliation à l'archiconfrérie canoniquement érigée en l'église St-Claude de Rome. C'est la voie toute préparée à la pratique éminemment salutaire de l'adoration diurne, par laquelle il crée comme un foyer plus intense de la vie eucharistique qui répandra sur toute sa paroisse la surnaturelle et toute vivifiante influence de ses exemples et des grâces qu'elle méritera. Les faits les plus consolants ont prouvé la merveilleuse efficacité de ce moyen d'apostolat eucharistique.

Les autres confréries pieuses déjà organisées dans la paroisse, pour mieux et plus sûrement poursuivre leur propre fin, entre les mains de

leur directeur deviendront autant d'agents de propagande de la communion fréquente et quotidienne pour leurs membres, et pour tous ceux sur qui s'exerce leur autorité.

6° Il travaillera à la propagande et à la diffusion d'une *presse eucharistique:* livres, revues, bulletins, opuscules, feuillets, images, en y mettant la discrétion que commandent la différence des classes, le degré de culture, s'efforçant toutefois d'atteindre jusqu'aux plus jeunes enfants, ne serait-ce que par le don d'une médaille eucharistique. Imitant en cela Pie IX distribuant de sa main aux prédicateurs du carême, l'opuscule de Mgr de Ségur "la communion."

Enfin, pour réunir en faisceau toutes ces énergies, pour prémunir le zèle des plus fervents, contre le danger toujours possible de l'inconstance, et pour s'assurer par les grâces et les précieux avantages spirituels qu'elle procure à ses membres, une plus grande efficacité de ministère, le prêtre qui veut être l'apôtre de la communion, n'aura rien de plus à cœur que de devenir membre de "*La Ligue Sacerdotale Eucharistique*" dont le but est de travailler à promouvoir dans le peuple chrétien l'usage de la communion fréquente et quotidienne, (art. III) "par l'apostolat de la prière, de la parole et de la presse." (Art. IV des statuts).

Dans une circulaire à son clergé (Vol. II, No 5-10 fév. 1909) Mgr l'Evêque de Joliette en parle en ces termes: "Cette œuvre s'adresse "exclusivement au clergé et forme pour ainsi dire, comme un complément de l'Association des Prêtres-Adorateurs sur laquelle, du reste, "elle est greffée, tout en restant complètement distincte: car si l'Association a pour but direct la sanctification du prêtre par l'Eucharistie "mieux adorée et mieux servie, l'œuvre dont nous parlons poursuit la "sanctification des fidèles par l'Eucharistie plus fréquemment reçue."

5° Prière.

Quand il aura ainsi fait tous ses efforts, quand il aura mis tout son dévouement, quand il se sera donné, dépensé pour satisfaire dans toute la mesure de son pouvoir le désir du Cœur de Jésus "qui a une soif ardente d'être honoré dans le Sacrement de son amour," qu'il se souvienne encore, lui, l'homme de la prière que tout ce noble zèle sera peu de chose, s'il n'était vivifié par l'esprit de prière. "*Nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam.*"

Non, le prêtre ne peut rien pour la gloire de Dieu, il ne peut rien pour le bien des âmes sans la grâce de Dieu "*Sine me nihil potestis facere.*" Le prêtre, nouvel orante, unira sans cesse sa prière à la prière du Souverain Médiateur.

Dans sa lettre au clergé à l'occasion du 50e anniversaire de son sacerdoce, N. S. P. le Pape nous rappelle et la nécessité et l'efficacité de moyen d'action :

"Considérons, dit-il, comme certain et bien établi que le prêtre pour "tenir dignement son rang et remplir son devoir doit se consacrer avant "tout à la prière. Le prêtre, en effet, plus que tout autre, doit obéir "au précepte du Christ: "Il faut toujours prier" (Luc. XVIII, 1) [illegible] "cepte que S. Paul recommande très instamment: "Persévérez dans

"' prière, apportez de la vigilance avec des actions de grâces." (Coloss.
IV-2) ; " Priez sans cesse." (I. Thess. V, 17).
Le prêtre priera pour son peuple, et il priera avec son peuple, et du
Cœur de Jésus, " source de vie et de sainteté " — " dont la plénitude
se répand sur nous ", descendront sur le pasteur et sur le troupeau, l'in-
telligence des dons divins et l'esprit de charité par lesquels saintement
affamés de vie et de justice, tous sentiront l'irrésistible faim du Pain de
vie : les prêtres pour s'en nourrir et le donner aux autres, "*ut sumant*
et dent coeteris," les fidèles pour le demander et en être rassasiés, "*ci-*
bavit illos ex adipe frumenti et de petra melle saturavit eos," pour qu'il
soit aux uns et aux autres le gage de la gloire future "*futurae gloriae*
nobis pignus datur."

Pour réaliser plus parfaitement le désir du Cœur de Jésus, pour mieux
répondre aux directions de Notre Mère, la Sainte Eglise et conformé-
ment à cette parole du vénéré Pontife qu'on se plaît à appeler le Pape
de l'Eucharistie, prononcée le 2 juin 1905, en clôturant le Congrès Eu-
charistique de Rome : " Je vous prie et je vous conjure *tous* de recom-
" mander aux fidèles de s'approcher du divin Sacrement. Et je m'a-
" dresse spécialement à vous, mes chers fils dans le Sacerdoce, afin que
" Jésus le trésor du Paradis et le bien suprême de l'humanité ne soit plus
" abandonné d'une manière aussi injurieuse et aussi ingrate," le trop
pauvre rapporteur a l'honneur de soumettre les vœux suivants :

Voeux :

1° *Que la section sacerdotale du XXIe Congrès Eucharistique Inter-*
national réitère le voeu exprimé par la section du XVIIIe Congrès, que,
confiants en la parole libératrice du Vicaire de J.-C. tous les pasteurs
des âmes orientent résolument leur ministère eucharistique dans le sens
de la salutaire pratique de la communion fréquente et quotidienne, et
fassent tendre toute leur action pastorale vers l'accomplissement toujours
plus entier de ce désir de J.-C. et de l'Eglise.

2° *Que, en vue de soutenir et de sanctifier leur zèle dans la propa-*
gation de la communion fréquente et quotidienne, tous les prêtres dans
l'exercice du saint Ministère fassent partie de " La Ligue Sacerdotale
Eucharistique."

*
* *

Ce rapport attire à son auteur les éloges de Mgr le
Président, soulignés par les applaudissements de l'auditoire
qui en ratifie les vœux.

Puis la parole est offerte au R. P. *Galtier*, S.S.S., secrétaire, pour présenter un travail sur :

LA VRAIE PORTEE DOCTRINALE ET DISCIPLINAIRE

Du décret sur la communion quotidienne.

Depuis qu'est paru, en déc. 1905, le célèbre Décret "SACRA TRIDENTINA SYNODUS" sur la Communion fréquente et quotidienne, bien des esprits se sont demandé et se demandent encore, quelle est la vraie portée pratique de cet acte pontifical et quelle attitude il convient de prendre à son endroit. Ce décret introduit-il un changement dans la discipline actuelle, et faut-il que chaque prêtre se fasse désormais, en toute occasion, l'apôtre de la Communion fréquente et quotidienne ? N'est-ce pas plutôt un document *théorique*, une affirmation de principes, l'expression d'un désir du Pape actuel, un rappel très opportun de l'idéal de l'Eglise au sujet de la Communion; mais sans caractère vraiment *pratique*, sans lien direct avec sa réalisation immédiate ?

Ainsi l'ont pensé et l'ont dit certains prêtres à qui, du reste, ne manquaient ni la science, ni la piété. (1) A les entendre, le Pape n'a point prétendu définir un point de théologie pastorale, ni imposer une nouvelle orientation à l'enseignement de la morale et à la pratique du ministère sacerdotal; il n'a pas voulu bouleverser des habitudes séculaires. Son intention n'est pas de pousser à la communion fréquente et quotidienne tous les chrétiens qui déjà ont la pratique de communier plus ou moins souvent. Et, quant à ceux qui ont voulu s'autoriser du document pontifical pour se faire les apôtres zélés de la Communion fréquente et quotidienne, ils ont passé, aux yeux de ces sages mentors, pour des emballés. Oui, il y a eu emballement, disent-ils, et on en reviendra. C'est tout juste s'ils ne taxent pas d'exagération l'auguste Pie X lui-même. Pour eux, plus sages que tous ces prêtres zélés qui ont avec docilité emboîté le pas au Décret, ils demeurent fixes, inébranlables sur leurs positions séculaires, et ils attendent "qu'on en revienne!"

Fantaisies étranges, à la vérité! Affirmations qui se concilient mal avec la simple lecture attentive d'un document très explicite dans son but et très clair dans ses termes.

Non, ce ne sont pas ceux, que dédaigneusement on traite d'*emballés*, qui se trompent: ce sont eux qui, sous prétexte de sage modération, ne veulent rien changer à leur conduite, refusent de suivre le Pape dans les voies qu'il leur ouvre par le Décret en question, et dénient à cet Acte toute portée pratique et obligatoire.

---

(1) "Un grand nombre de prêtres dénaturent si bien ce décret qu'ils vont jusqu'à nier toute portée pratique." (R. P. Touet, S.S.S., Rapport présenté au Congrès de Metz).

Une telle disposition ne s'explique que par un fort relent de cette pernicieuse erreur Janséniste, qu'on a appelé le chef-d'œuvre de Satan, et qui garde encore de profondes racines dans un grand nombre d'esprits.

Sans doute, l'hérésie a été condamnée. L'enseignement théologique l'a désavouée; et de nos jours, grâce à Dieu, les âmes commencent à s'affranchir de plus en plus de ses influences néfastes. Mais, hélas! trop souvent encore, l'enseignement pastoral et le ministère sacerdotal subissent, à leur insu, non pas l'action directe et ouverte — qu'ils rejetteraient avec horreur — mais l'influence réelle, quoique latente, de l'esprit janséniste.

Et c'est ainsi que, sans s'en douter peut-être, un grand nombre de prêtres dénaturent si bien le Décret pontifical sur la Communion, qu'ils vont jusqu'à en faire un document sans portée pratique.

Il ne sera donc pas inutile à l'occasion de ce Congrès de Montréal, de fixer, par l'examen attentif des documents, la véritable portée doctrinale et disciplinaire du Décret "*Sacra Trid. Synodus*", et d'étudier les principales conséquences qui en découlent pour le prêtre, dans les diverses circonstances où peut le placer son ministère. Dans cette étude trop vaste, nous devrons nous borner à fixer brièvement les principes et à indiquer seulement les conclusions pratiques.

I

Le caractère doctrinal, disciplinaire et obligatoire du Décret.

Il est de toute évidence que le Décret S, T. S., marque une époque nouvelle dans la discipline eucharistique et dans ce point de théologie morale qui concerne la Communion; ainsi s'exprime un savant canoniste, le P. Vermesch. (1) Sans doute, la doctrine qu'il annonce n'est point nouvelle. Il ne fait que répéter, au sujet de la Communion, l'enseignement traditionnel de l'Eglise; mais cet enseignement le Décret l'éclaire et le précise.

Il rappelle une doctrine aussi ancienne que l'Eglise, qui, au cours des siècles, s'était chargée de nuages créés par l'ignorance, les illusions, les préjugés et les passions. Il met fin aux discussions regrettables qui, jusqu'à nos jours, partageaient les théologiens et, par suite, les Directeurs d'âmes. En ce sens, le Décret constitue une innovation d'une portée incalculable. Il définit un point de *théologie morale* par l'étude qu'il fait de la nature et des motifs de la Communion; en même temps qu'il réforme et fixe un article de *discipline pastorale* par les règles si claires et si nettes qu'il formule.

Il a pour but d'orienter, non-seulement les intelligences, mais encore les volontés; de poursuivre la pleine exécution des avis pressants et des

(1) Apparet disciplinam de communionibus, sicut de pluribus aliis punctis, variasse. Ubique tamen laudibus officitur usus communionis quotidianæ." (De Relig. Instit., T. II, p. 81).

ordres du Concile de Trente, trop oublié depuis les erreurs jansénistes, de nous ramener, enfin, à la mentalité et à la pratique des premiei siècles du Christianisme, autant que faire se peut.

* * *

Le *point fondamental* que fixe et définit l'Acte pontifical, est le suivant : **Les fidèles, à quelque classe ou condition qu'ils appartiennent, ont le droit de communier tous les jours s'ils le désirent, pourvu qu'ils soient en état de grâce, et qu'ils s'approchent avec une intention droite et pieuse.** Ce sont là les *deux seules conditions* posées par le Décret à la communion quotidienne, et personne, pas même les confesseurs, n'est autorisé à en ajouter d'autres et à refuser, sous ce prétexte, la communion aussi fréquente qu'elle soit. Les péchés véniels ne sont pas un obstacle à la communion quotidienne : pas même les péchés mortels, si nombreux et graves qu'ils soient, pourvu qu'on les ait confessés et qu'on s'en repente. C'est la Communion qui sera le meilleur moyen de se corriger des uns et des autres.

Voilà la grande **valeur doctrinale et morale** du Décret. Au fond, il change l'a· · la question de la Communion et les principes qui la régissaient t· · communément. Au lieu de poser comme gran principe de la fréquence des Communions le *respect* dû à N. Seign· et la sainteté du communiant, il fixe, comme principal criterium, le *besoin* des âmes. Au lieu de faire de l'Eucharistie une *récompense* de l vertu, il en fait surtout ce qu'elle est, en effet, de sa nature le gran *moyen de sanctification.*

Le Décret a donc une portée doctrinale et disciplinaire, et par conséquent pratique, considérable. On a même remarqué que rares sont, depuis le Concile de Trente, les Actes disciplinaires de Rome qui ont eu une telle portée.

Est-il maintenant besoin d'insister sur le **caractère obligatoire** du Décret pour les prêtres et les fidèles ?

Le Décret nous vient de la S. Congrégation du Concile ; mais le Souverain Pontife lui-même en est l'inspirateur et le véritable auteur. C'est lui qui l'a fait publier, comme les termes mêmes du document l'affirment

Et pour atteindre le but qu'il se propose, le Souverain Pontife interdit toute discussion future sur la teneur de ce Décret ; il fixe les règles qui, dans les écoles de théologie, prendront la place des règles arbitraires substituées à la vraie tradition ; il prescrit même certaines mesures : i veut que les curés, confesseurs et prédicateurs exhortent fréquemmen et avec beaucoup de zèle le peuple chrétien à l'usage de la Communion fréquente et quotidienne (Reg. 6). Et le Décret termine en enjoignan aux évêques d'instruire le S. Siège, dans leurs relations diocésaines, d ce qu'ils ont fait pour en assurer l'exécution.

Est-ce donc là un document purement spéculatif et qui n'engage rien ? N'est-ce pas, au contraire, un document éminemment *pratiqu* et qui prétend à une application immédiate dans le domaine des faits Prétendra-t-on encore, avec une inconscien· dérision, " qu'on en revien-

dra ? " comme si le Pape n'avait pas pris toutes les mesures pour qu'on en revienne pas, tellement sa volonté est nette et ferme sur ce point !

Non, non, il n'y a pas eu d'emballement dans cette campagne en faveur de la Communion fréquente et quotidienne dont le Décret a été soit le signal, soit le principal encouragement. Au contraire, nous nous trouvons en face d'un mouvement de réforme voulu par le Chef de l'**Eglise, parfaitement organisé** et poursuivi depuis.

Pour s'en convaincre davantage, il n'y a qu'à considérer les **Actes Pontificaux** qui ont accompagné ou suivi le Décret et dont l'ensemble revêt une signification des moins équivoques.

C'était, déjà avant le Décret, **l'Encyclique " Mirae caritatis "** de Léon XIII, qui a consacré si éloquemment le mouvement eucharistique de la deuxième moitié du XIXe siècle, mais dont le côté pratique a peut-être été oublié. (l'encyclique elle-même n'a-t-elle point, pour beaucoup, passé inaperçue?). Elle s'exprimait ainsi : " Mais ce à quoi il faut surtout travailler, c'est à étendre dans le peuple chrétien l'usage fréquent de l'Eucharistie. C'est l'enseignement que nous donnent les exemples de l'Eglise naissante rappelés plus haut, les décrets des Conciles, l'autorité des Pères et des saints de tous les temps. Comme le corps, l'âme a besoin de sa nourriture, et l'Eucharistie lui fournit l'aliment vital par excellence. C'est pourquoi, il faut détruire les préjugés des adversaires, les vaines craintes d'un grand nombre et les prétextes spécieux de s'abstenir, car il s'agit du moyen le plus efficace de détacher le peuple fidèle du souci des choses terrestres, de ranimer et de maintenir dans le monde l'esprit chrétien. A ce résultat contribueront les exhortations et les exemples des ordres les plus importants de la hiérarchie, mais particulièrement l'activité et les efforts du clergé."

On réclame une encyclique pontificale, plus solennelle que le Décret *Sacra Tridentina Synodus*. La voilà. Elle nous donne, dans le passage que je viens de citer, pour ainsi dire le sommaire du décret, lequel est venu régler les détails et diriger l'application pratique des principes contenus dans l'encyclique. Le décret de la Sacrée Congrégation du Concile, publiée par ordre de Pie X, découle naturellement de l'Encyclique " Mirae Caritatis " de Léon XIII, parue en 1902.

C'est ensuite, six mois avant le décret, l'approbation de la **Prière pour la diffusion de la Communion quotidienne.** Un rescrit accompagnait cette prière et il nous rappelait que le Pape attachait de précieuses indulgences à sa récitation, " parce qu'il a souverainement à cœur de voir l'usage de la Communion quotidienne, se répandre partout dans le peuple chrétien."

Peu de temps après la publication du Décret sur la Communion, la S. Congrégation des indulgences émettait, en février 1906, un document important sur **la Confession,** qui changeait un point grave de discipline et accordait une bien précieuse faveur.

A l'avenir, tous ceux qui ont coutume de communier chaque jour, ou du moins cinq fois par semaine, pourront gagner toutes les indulgences, sans faire la confession hebdomadaire autrefois requise d'après le Décret de Clément XIII. Le but avéré de cet acte pontifical est tout à la fois de faciliter la communion quotidienne et d'alléger la tâche des confesseurs, malgré l'accroissement du nombre des communiants.

Il y a plus. L'Eglise, par un décret d'une souveraine importance, en date du 7 décembre 1906, mitige la loi du **jeûne eucharistique en faveur des malades,** pour leur rendre plus facile la Communion.

Autre fait non moins remarquable.

Le 27 juillet 1906, est érigée à Rome, par les soins du Cardinal Vicaire, une **Ligue Sacerdotale** dont le but est la propagation du saint usage de la Communion quotidienne. (1) Par l'appât de faveurs qu'on peut appeler exceptionnelles et inouïes, le Souverain Pontife veut attirer les prêtres à une immense croisade en faveur de la Communion selon la teneur du Décret "*Sacra Tridentina Synodus.*" Dira-t-on encore que ce Décret est spéculatif et qu'il doit rester lettre morte ? Mais ce n'est pas tout.

Le 15 septembre 1906, une réponse de la S. Congrégation du Concile résoud une objection qui s'est présentée à beaucoup d'esprits: " faut-il admettre, non seulement les jeunes gens, mais aussi les enfants à la Communion fréquente et quotidienne ?" ne doit-on pas craindre des irrévérences, par suite de la légèreté de cet âge ?

La Sacrée Congrégation répond: " La communion fréquente est recommandée **même aux enfants.** Une fois admis à la Table Sainte, suivant les règles du Catéchisme Romain, ils ne doivent plus être empêchés d'y participer fréquemment, mais on doit bien plutôt les y exhorter. Toute pratique contraire est réprouvée."

En avril 1907, la S. Congrégation des Indulgences adresse, sur l'ordre du Pape, une Lettre aux Evêques, pour leur demander la célébration annuelle d'un *Triduum* de prières et de prédications, en vue d'amener les fidèles à recevoir fréquemment la Sainte Eucharistie.

Est-ce tout, enfin? car, à vrai dire, cette série d'actes pontificaux tendant sans cesse au même objet, la Communion fréquente, semble bien excessive et extraordinaire !

Eh bien! non, ce n'est pas tout! car voici un autre acte, tout récent, qui vient nous manifester une fois de plus, la pensée persistante du Pape et les directions évidentes de l'Eglise.

Il s'agit de **l'admission des enfants à la 1ère communion.** Le 8 août, de cette année 1910, la Congrégation des Sacrements publiait un Décret, sanctionné par le Pape, sur l'âge de le 1ère communion. Décret très grave, qui déclare que l'obligation de la communion pascale atteint les enfants dès qu'ils ont l'âge de raison. Cet âge n'est pas différent pour la confession et la communion, et tombe vers 7 ans.

La connaissance parfaite de la religion n'est pas requise. L'obligation qui tombe sur les enfants retombe sur ceux qui en ont la charge, comme les parents, les confesseurs, les instituteurs, le curé.

Le Pape ordonne à tous les Ordinaires de faire connaître ce Décret aux fidèles en en faisant lire la traduction en langue vulgaire, chaque année, au temps Pascal.

---

(1) On peut se procurer les Statuts de cette Ligue dans les maisons des Pères du St Sacrement à qui en est confié la direction.

A-t-on jamais, nous osons le demander, vu une pareille série de documents, sur un même sujet et visant au même but, émanés du S. Siège ? La S. Congrégation du Concile, la Secrétairerie des Brefs, la Sacrée Congrégation des Sacrements et celle des Indulgences, semblent s'être donné le même mot d'ordre et ont parlé, tout à tour, dans le même sens.

Concluons donc, de toute cette étude que, dans son décret sur la Communion fréquente et quotidienne, le Pape parle clair et veut être obéi, et que c'est là un document d'une haute portée morale, disciplinaire et pratique.

C'est pourquoi, dirons-nous avec S. [illegible] le Cardinal Vannutelli au Congrès de Tournai : "les Evêques, [illegible] chefs d'Ordre, les Présidents d'œuvres, les Prêtres, les religieux, les laïques, auront pour devoir d'acclamer le Décret et d'en faire, pour l'avenir, leur *mot d'ordre*.

II

Conséquence du Décret. Devoirs qu'il impose.

Le vrai sens du Décret pleinement défini et compris, il nous sera plus facile de nous entendre sur ses conséquences pratiques et de délimiter les devoirs qu'il impose à tous et à chacun.

A tous les prêtres il impose l'obligation de le faire entrer résolument dans la pratique courante de leur enseignement et de leur ministère quelqu'il soit.

Vouloir rester en arrière ou se tenir sur l'expectative, sous prétexte de prudence, ce serait franchement vouloir être plus sage que l'Eglise, [illegible] en un point important, faire preuve de cette prudence [illegible] humaine que réprouve l'Esprit Saint, se trouver janséniste sans s'en douter, et priver les âmes de grâces inestimables auxquelles elles ont [illegible]

[illegible] ont les Chrétiens de communier fréquemment et même quotidiennement, dès lors qu'ils ont les deux conditions requises, implique pour les prêtres le devoir de seconder, promouvoir et faciliter cette pratique. Il n'est ni habitude, ni préjugé, qui tienne ; il importe, avant tout, que le prêtre se dégage de préjugés inconscients, d'idées personnelles, d'habitudes anciennes pour se faire une mentalité conforme aux directions du Vicaire de Jésus-Christ, et y adopter la mentalité de ses ouailles.

Voilà le devoir commun à tous.

Mais le Décret rentre dans les détails et indique les applications particulières qui doivent en être faites, selon les diverses catégories d'âmes qu'il concerne. Nous allons le faire brièvement après lui.

1° Le Décret et les Prédicateurs.

Il est indispensable de prêcher la Communion quotidienne. L'Eglise le veut ; et à plusieurs reprises, le Décret déclare que tous les fidèles, le peuple chrétien tout entier, doivent être incités à s'approcher souvent du divin banquet ; il ajoute : "les curés, les prédicateurs, exhor-

teront fréquemment et avec beaucoup de zèle le peuple chrétien à un usage si pieux et si salutaire." Et dans la Lettre adressée aux Evêques, au nom de Sa Sainteté, pour les inviter à faire donner des Triduums Eucharistiques, nous trouvons le même désir exprimé en termes des plus énergiques: "que les prêtres travaillent de toutes leurs forces, *omnem impendant operam*, à attirer les fidèles à la Table Sainte." Le désir qu'a le Pape de voir prêcher la Communion quotidienne est si grand, qu'il fixe comme but formel et précis aux triduums eucharistiques non pas seulement de renouveler la dévotion des fidèles au S.-Sacrement en général, mais de développer parmi eux la pratique de la Communion fréquente et quotidienne. Cette intention du Triduum est si nettement marquée, que ce serait rendre douteux le gain des indulgences attachées à ces exercices que de transformer ces cérémonies et ces prédications en simple exercice de dévotion envers le S.-Sacrement. (1)

Les Prédicateurs doivent donc travailler à inculquer fortement aux fidèles de tout âge et de toute condition, par de fréquentes et solides exhortations, par des conseils souvent répétés, la nécessité morale où ils sont de se nourrir souvent, tous les jours, du pain eucharistique, s'ils veulent vivre surnaturellement; ils doivent leur expliquer la nature de la Communion, qui est d'être l'aliment habituel des âmes; leur exposer la facilité des conditions mises par l'Eglise à la Communion quotidienne; et, surtout, dissiper les préjugés, résoudre les objections qui éloignent tant d'âmes de la Table Sainte.

Les meilleures occasions de ces prédications eucharistiques seront certainement les Triduums, les Quarante-Heures, les Retraites, les Grandes Fêtes, etc. Mais un prêtre zélé ne se contentera pas de ces occasions trop rares, et il reviendra souvent sur la Communion dans ses prônes, ses instructions, ses catéchismes, etc.

Quel magnifique mouvement des âmes vers la Sainte Communion se dessinerait de plus en plus dans l'Eglise, quel ébranlement se produirait, si tous les prédicateurs travaillaient de concert à la sainte croisade que le Pape nous propose !

2° Le Décret et les Confesseurs.

Au S. Tribunal de la Pénitence, le prêtre devra se faire l'apôtre résolu de la communion et, comme dit le Décret, "exhorter avec beaucoup de zèle les âmes à la communion quotidienne."

Appeler les âmes à la Table Sainte, exciter leurs désirs, les contraindre suavement: telle est la mission du confesseur. Dans ce ministère où il rencontrera tant d'obstacles et de préjugés à vaincre, il ne devra pas se décourager des insuccès que trop souvent il récoltera; mais persévérer avec un zèle inlassable. Inutile de dire qu'une des conditions de succès sera, pour le prêtre, de se faire tout à tous, en donnant aux âmes le plus de facilités possible pour la confession.

---

(1) Voir: Nouvelle Revue Theol., Janvier 1909.

Dispensateur fidèle du don divin, le confesseur se rappellera que, ... de pouvoir disposer du Sacrement à sa guise, il doit s'inspirer uniment du vœu de l'Eglise, du désir de Notre-Seigneur, du plus grand bien des âmes; qu'il n'a pas le droit de réglémenter à sa guise le nombre des communions à accorder aux âmes, et que le régime normal et régulier qu'il doit proposer à tous, en autant que chacun en est capable, c'est le régime de la Communion quotidienne. Il lui est enjoint d'y amener les âmes toutes les fois qu'il le pourra; il lui est défendu de les en écarter toutes les fois qu'elles y apportent les deux seules conditions exigées: l'état de grâce et l'intention droite.

Le confesseur n'a donc pas le droit, sans faire un abus de pouvoir, de refuser la communion, ne fût-ce qu'une fois par semaine, aux âmes qui sont dans les dispositions requises pour communier tous les jours.

Si le Décret requiert la permission du confesseur pour pouvoir communier, il faut que celui-ci sache bien qu'il n'a pas le droit, sans motif très sérieux, de refuser cette permission. Du reste, cette permission n'est que consultative et c'est plutôt l'avis de son confesseur que sa permission stricte, que le pénitent sollicite pour pouvoir communier. Encore, cet avis, le pénitent n'est pas absolument tenu de le demander: il peut le supposer et, en certains cas, s'en passer. Il convient souverainement, toutefois, que cette permission du confesseur soit sollicitée par le pénitent.

C'est affaire de prudence plus grande, d'humilité plus parfaite, de fruits plus assurés à retirer de la communion.

Tel est, quant aux confesseurs, l'enseignement commun des théologiens qui ont commenté le Décret. (1)

3° *Le Décret et les* **Communautés et Séminaires.**

Le but du Décret *quemadmodum* de Léon XIII, en ce qui concerne la communion, était d'enlever aux Supérieurs ou Supérieures tout droit d'accorder ou de refuser la communion à leurs inférieurs, sauf de très rares exceptions; et en cela il réformait de graves et nombreux abus commis par le passé.

Le Décret "*Sacra Tridentina Synodus*" complète ce premier décret et, il demande formellement que la communion fréquente et quotidienne soit spécialement recommandée dans les instituts religieux de tout genre, et déclare que, nonobstant ce que détermine la règle relativement au nombre des communions, ce nombre doit être considéré comme un ***minimum*** pour la piété des religieux, et qu'un accès plus fréquent et même quotidien à la table eucharistique devra toujours leur être librement accordé, suivant les règles transmises plus haut. Décret *Sacra Synodus*, Nos 7 et 8.

Le Saint Père ordonne même, afin de permettre aux religieux de l'un et de l'autre sexe de connaître exactement les dispositions du décret, que

(1) V. *Etudes*, 20 mai 1907, p. 542; le R. P. Vermeersch, *de Religiosis Period*, 20 avr. 1906; Dom Bastien, O. S. B., *Rév. Théol.*, oct. 1906, p. 613; Père Ferreres, S. J., Comment, can. moral. sur le décret, p. 138, etc.

les supérieurs de chaque maison veillent à la faire lire publiquement en langue vulgaire, chaque année, pendant l'octave du T. S.-Sacrement (No 10).

Il est donc évident que pour les religieuses et les religieux, plus encore que pour les simples fidèles moins éclairés qu'eux en matière de piété et de perfection, la consultation du confesseur, en ce qui concerne la communion fréquente et quotidienne, bien que très désirable et habituellement à solliciter, n'est pourtant que de conseil.

Les religieux, après avoir pris conseil de leur confesseur pour la communion fréquente ou quotidienne, doivent le dire (une fois suffit pour toujours) au Supérieur, qui ne peut pas s'opposer à cette pratique, excepté uniquement le cas où le religieux aurait donné scandale à la communauté, ou bien aurait commis quelque faute extérieure grave: dans ce cas le supérieur devra en avertir le confesseur, et ce dernier sera appelé à juger la question."

Il serait ouvertement contraire au décret, de vouloir régler les communions sur des normes arbitraires, par exemple, dans une communauté, sur la diversité des charges ou les distinctions de profession.

Il ne serait pas non plus légitime, dans un scolasticat ou un séminaire, de prétendre proportionner le nombre des communions à la hiérarchie d'ordre. Sans nul doute, ce serait tout à fait regrettable que la pratique quotidienne ne fût pas en usage parmi les diacres ou les sous-diacres: mais loin de l'interdire ou d'en dissuader ceux qui ne sont que minorés ou ne sont même pas tonsurés, on doit au contraire les y engager.

En somme l'aboutissant naturel, inévitable du décret totalement exécuté, c'est que la communion quotidienne, dans les maisons de formation ecclésiastique et religieuse, même dans toutes les maisons d'éducation, devienne de pratique courante.

4° *Le Décret et* **les Enfants.**

Nous navons pas ici à faire un commentaire du Décret du "*Quam singulari Christus amore*" qui fixe l'âge de la 1ère communion des Enfants. Désormais, nous devons rompre avec les coutumes jansénistes, si enracinées en certains milieux, et qui éloignaient toutes les jeunes âmes du banquet sacré avant un âge, hélas! trop tardif. Dès que l'enfant a senti s'éveiller sa raison et qu'il a acquis les connaissances rudimentaires suffisantes sur les mystères principaux de la religion et sur l'Eucharistie en particulier, il a un droit strict à se nourrir du pain des forts, et il ne relève, sur ce point, que du jugement de ses parents et de son confesseur; aucune intervention étrangère ne peut le frustrer de ce droit.

La 1ère communion deviendra donc, désormais, un des premiers actes religieux de la vie morale du jeune âge. Aux Evêques de voir comment, en pratique, on pourra allier ces premières communions plus hâtives, avec les anciennes solennités, toujours respectables en soi, et l'instruction religieuse complète des enfants à assurer.

Avec cette législation nouvelle concernant l'admission à la première communion disparaîtra, nous l'espérons, l'abus dit des Secondes Communions solennelles. Nous ne blâmons certes pas la louable coutume

de réunir dans une cérémonie commune et dans une communion solennelle tous ceux qui ont fait récemment leur première communion. Il n'y a en cela que de grands avantages. Mais à une condition : c'est qu'on n'empêchera pas entre ces deux communions, la première et la seconde, l'enfant de s'approcher de la Sainte Table aussi souvent qu'il le désirera.

Comment, alors, dénoncer assez énergiquement l'abus intolérable et jusqu'ici assez répandu, de tenir les enfants, après leur 1ère communion, éloignés de la Table Sainte pendant quinze jours, un mois, quelquefois un an, jusqu'à ce qu'on appelle avec emphase leur seconde communion? N'est-ce pas un véritable abus de pouvoir, une injustice et une cruauté envers ces chers enfants, que de les priver par force de la sainte Eucharistie, juste au moment de leur vie où ils sont les mieux préparés et où leurs jeunes âmes sont le plus avides du pain céleste ?

Maintes fois l'Eglise a condamné cet abus, et il ne peut plus être toléré après le décret de Pie X sur la Communion fréquente et la réponse donnée le 15 sept. 1906 par la S. Congrégation:

"La fréquentation de la Sainte Communion doit être recommandée même aux enfants: et une fois qu'on les a admis à la Sainte Table, selon les règles tracées par le Catéchisme du Concile de Trente (c.-à.-d. l'âge de discrétion), on doit les exhorter à s'en approcher souvent. La coutume contraire est à réprouver."

Voilà la règle à garder vis-à-vis des enfants: la fréquentation de la Sainte Table dès qu'on les a admis à la première communion.

Il importe aussi de donner des notions très exactes aux enfants du catéchisme: inspirons-leur l'aversion la plus grande de la communion sacrilège; mais cessons de leur dire qu'il vaut mieux ne pas communier que de communier avec tiédeur. Qu'ils sachent au contraire, qu'en dehors du péché mortel non confessé, rien ne doit leur faire appréhender de s'approcher de la source de toutes grâces. Ne nous contentons pas de la doctrine: dès leur première communion, selon la recommandation du Saint-Siège, quand leur jeune cœur est encore tout ouvert aux attraits eucharistiques, propageons parmi eux les habitudes de la fréquentation quotidienne.

*Le Décret et l'*Enseignement théologique.

Nous devons enfin, en terminant cette étude sur le Décret "*Sacra Tridentina Synodus,*" dire un mot de la place qu'il doit prendre dans l'enseignement théologique des Séminaires et du devoir qui incombe aux professeurs à son endroit.

Il est évident que le Pape entend bien voir le Décret sur la Communion fréquente s'imposer à l'enseignement des professeurs de théologie et prendre une place définitive dans le traité "*De Eucharistia*" au chapitre "*Sacra Communione*", puisqu'il tranche un point controversé entre théologiens, fixe des règles très précises et interdit pour l'avenir toute discussion contentieuse sur la décision donnée.

Deux opinions étaient jusqu'ici en présence. L'une exigeait pour la réception de l'Eucharistie des dispositions d'autant plus parfaites que la communion est plus fréquente: de là une sorte de graduation, formulée

en diverses règles que donnaient assez communément les théologies morales.

L'autre opinion, au contraire, soutenait que la communion quotidienne ne réclame pas des dispositions plus parfaites que la communion hebdomadaire ou mensuelle.

De ces deux opinions, le décret réprouve la première comme une infiltration inconsciente du venin janséniste (voir le texte au paragraphe *Virus tamem*) ; il ratifie la seconde comme la plus conforme aux désirs de Notre-Seigneur et de l'Eglise, à la doctrine des Pères, à la discipline primitive, au bien des âmes.

Voilà exactement la doctrine [fon]damentale du décret ; et toute atténuation qu'on voudrait y mêler en serait une diminution. Cet enseignement modifie les principes que beaucoup d'entre nous avaient reçus de maîtres autorisés et qui ne sont pas dépourvus de tout appui chez de saints docteurs, comme saint François de Sales et saint Liguori. Loin de se le dissimuler, il vaut mieux, sans hésiter, le reconnaître (le décret prévient lui-même l'objection), pour se dégager résolument de l'ambiance de notre éducation première et comprendre adéquatement la doctrine de l'Eglise.

Eh bien ! il faut le constater avec douleur, bien des auteurs de théologie, bien des professeurs n'ont pas encore jugé opportun de modifier leurs écrits ou leur enseignement, au sujet de la Communion, dans le sens indiqué par le Décret ; mettant ainsi leur propre sagesse au-dessus de celle de l'Eglise. Ils enseignent encore plus ou moins les anciennes théories, que le Pape réprouve, sur la nature de la communion, récompense plutôt que nourriture des âmes, sur les dispositions à y apporter et sur la grande norme janséniste, opposée à la règle de l'Eglise, qui décide de la fréquence des communions d'après le respect dû au Sacrement plutôt que d'après le besoin des âmes. (1)

Il est donc à désirer que les professeurs conforment, sans plus tarder, leur enseignement aux directions du Décret.

Les professeurs de théologie dogmatique, au traité "*De Eucharistiæ*" serviront la cause de la communion fréquente en développant la thèse de la nature et de l'effet propre du Sacrement, qui est d'être la nourriture habituelle du chrétien et le grand soutien de l'état de grâce ; et cela, d'après les intentions mêmes de son divin Instituteur.

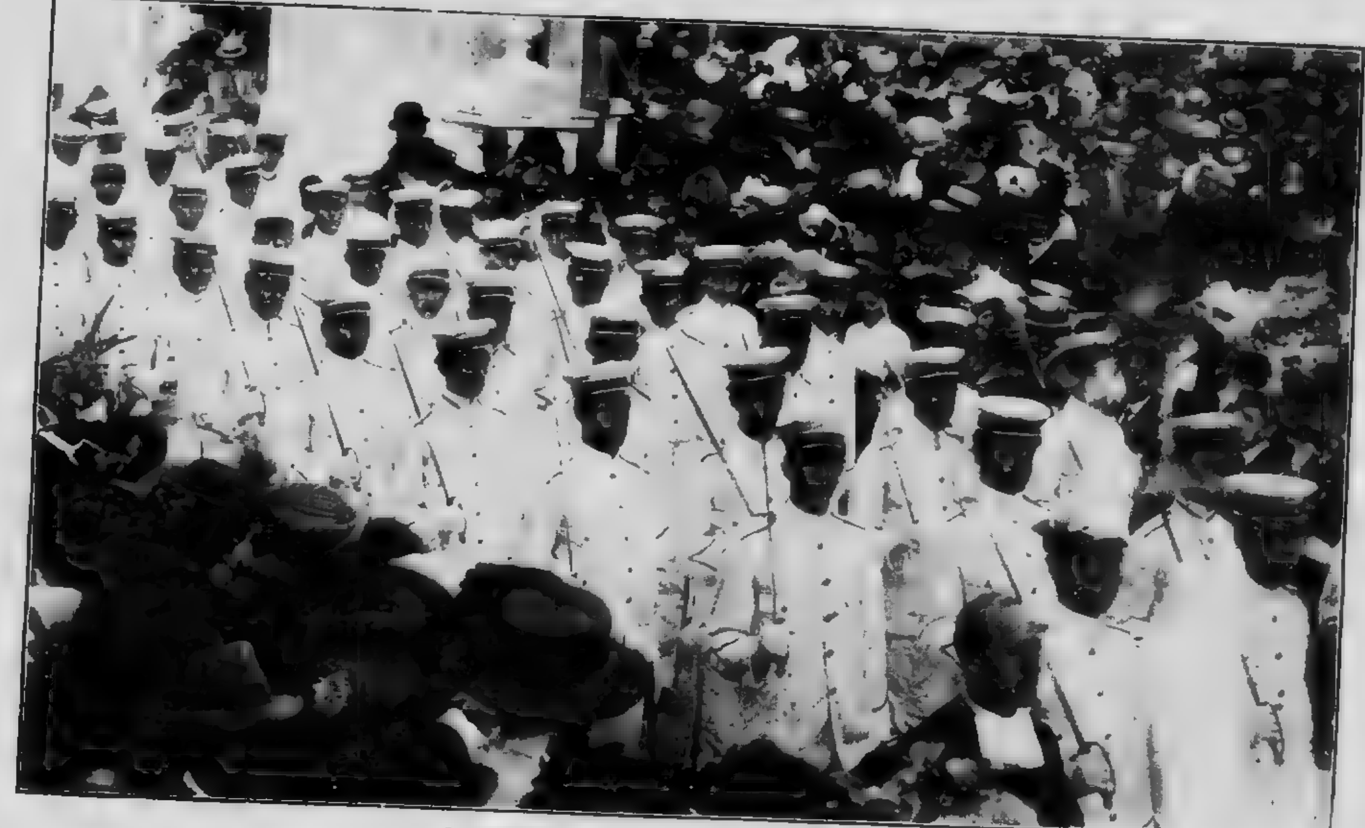
Dans le traité parallèle de théologie morale, au lieu de s'en tenir aux classifications anciennes d'après lesquelles on graduait la fréquence des communions, le professeur ne craindra pas de poser en principe que la

---

(1) Ne lisons-nous pas, avec tristesse, dans un ouvrage de théologie morale, d'ailleurs excellent et signé d'un grand nom, ces lignes regrettables et injustifiables parues après le décret :

"Ubi de frequentia communionis laicorum judicium ferendum est, pluris facienda est *reverentia* sacramento debita quam *utilitas* privata communicantis ; quamobrem ii qui requisitis dispositionibus carent, a frequenti communione arceantur, licet ipsis communio per se utilis foret, parochi et confessarii magni faciant frequentem communionem... Ordinaria tamen frequentia, considerata fidelium indole, est communio *menstrua*, ad quam alia dispositio non requiritur, quam actualis status gratiæ."

(Noldin, De Euchar. Cap. I. q. 5, art. 5, p. 181).



La procession. — Les cadets de St Patrice.
The Procession — The St Patrick's Cadets.

Table Sainte est ouverte tous les jours à toutes les âmes de bonne volonté et il substituera à toutes les règles anciennes imbues de jansénisme, les règles si claires fixées par le Décret.

Dans le cours de *Pastorale*, les jeunes ecclésiastiques seront formés à être, non point des gardiens jaloux et avares, mais des Dispensateurs zélés du Pain de vie.

Voeux :

Messieurs, qu'il me soit permis, en terminant cette étude trop longue, et pourtant incomplète encore, du Décret sur la Communion fréquente et quotidienne, de proposer les voeux suivants :

1° Que les prêtres considèrent de plus en plus le Décret "Sacra Tridentina Synodus" complété par les actes subséquents de Rome sur la Communion, comme un Document de la plus haute valeur doctrinale, disciplinaire et pratique; et qu'ils s'attachent à y conformer leurs idées, leurs sentiments, leur mentalité, leur ministère.

2° Qu'ils s'efforcent de recommander instamment et sans cesse la communion fréquente et quotidienne aux fidèles, en leur exposant la vraie nature du Sacrement, la facilité des dispositions qu'il demande, et en leur faisant comprendre qu'il y a quelque chose à changer, à propos de la communion, dans les opinions et les usages reçus jadis couramment.

***

Les trois rapports présentés jusqu'ici, se complétant l'un l'autre, forment un commentaire complet et pratique du célèbre Décret : "*Sacra Tridentina Synodus.*" C'est un petit traité de la Communion fréquente et quotidienne, au point de vue théorique et pratique.

Voici maintenent une autre classe de communiants dont, jusqu'ici, on ne s'était pour ainsi dire pas occupé dans les Congrès précédents : *les malades*, dont va parler le quatrième rapporteur, M. l'abbé *Gariépy*, professeur de morale et directeur au grand-séminaire de Québec.

"LA COMMUNION DES MALADES"

Le rôle du prêtre en toutes choses et dans toutes les circonstances de la vie, c'est le rôle du Christ. Le prêtre doit être et se montrer la personnification du Sauveur. "*Sacerdos alter Christus.*" Or, presque chaque page de l'Evangile rend témoignage que c'est sur les malades que

semblent se concentrer les meilleures sollicitudes de Notre-Seigneur et se reposer les préférences de sa tendresse. Relisez l'histoire de ses rencontres avec les infirmes: le lépreux, le paralytique de Capharnaüm, celui de la piscine probatique, les aveugles, le serviteur du centurion, le sourd-muet, et tant d'autres. Quelle sollicitude, quelle affection, quel cœur. Jésus répond à tous les désirs, et on le voit, s'inspirant d'une miséricorde infinie aller, revenir, franchir les montagnes, traverser les torrents et les lacs, déployer enfin sa vertu souveraine au profit des malheureux.

O prêtre, voilà celui dont vous devez être le continuateur. Voilà votre modèle, et voilà ce que vous devez être : l'homme des malades. Aussi le Rituel Romain (*de Visitatione et curâ infirmorum*) résume-t en quelques lignes vos obligations à l'égard des infirmes: "Le pasteur doit se souvenir que le soin des malades n'est pas la dernière p rt de sa charge pastorale." Il doit s'occuper d'eux à cause du salut de leur âme et à cause du traitement pécuniaire qu'il reçoit de ses paroissiens.

Ce devoir envers les malades, le prêtre l'accomplira en les visitant, en priant pour eux et en leur administrant les sacrements. Or, parmi les sacrements, le plus grand est sans contredit le sacrement de la sainte Eucharistie, puisque, si les autres nous confèrent la grâce, celui-ci nous donne l'auteur de la grâce. Le prêtre doit donc préparer les malades à la sainte communion et leur faire recevoir ce sacrement aussi souvent que possible.

Cependant la distribution de la sainte Eucharistie n'est pas laissée à la libre disposition du prêtre, mais l'Eglise a édicté des lois qui déterminent toutes les circonstances de cette action. Par conséquent, le zèle ne suffit pas, et il faut encore connaître et observer les règles fixées par l'Eglise. A cette fin, nous exposerons premièrement ces règles, et dans une deuxième partie nous dirons ce que le zèle prudent et éclairé commande au prêtre.

I. — Législation

Les malades, quant à la communion, se divisent en deux groupes: malades en danger de mort, et malades qui ne sont pas dans un tel danger.

1° **Malades en danger de mort.** — Le Rituel Romain (*de Communione infirmorum*) dit: "Le curé doit apporter le plus grand soin et le plus grand zèle à donner le saint Viatique aux malades en temps opportun, de peur que par sa négligence, ces malades ne meurent privés d'un si grand bien." De là obligation grave pour le curé d'administrer la sainte Communion aux fidèles qui sont en danger de mort.

(a) En effet, il est certain qu'il y a obligation grave de communier pour toute personne fidèle qui se trouve en danger sérieux de mort qui le peut moralement. Ce devoir grave est reconnu par tous les théologiens comme venant du précepte divin posé par Notre-Seigneur, qui Il dit: "*Nisi manducaveritis carnem Filii hominis.... non habebitis vitam in vobis.*" (S. Jean, VI, 54.) Ces paroles, avec la menace qu'elles

renferment, imposent certainement l'obligation grave de communier plusieurs fois dans la vie. D'autre part, Notre-Seigneur, en instituant l'Eucharistie sous les espèces du pain et du vin, a indiqué suffisamment par là que l'homme en a besoin pour refaire les forces spirituelles qui s'en vont et ne pas perdre la vie de l'âme, comme il a besoin de la nourriture matérielle pour refaire les forces du corps et ne pas mourir. Mais s'il y a obligation grave de communier plusieurs fois dans la vie, cette obligation doit exister surtout dans le danger de mort, parce qu'il n'y a aucun autre moment, où l'homme ait plus grand besoin de la force spirituelle que donne le pain eucharistique.

Aussi la tradition de l'Eglise universelle depuis le temps des Apôtres, confirmée par les saints Pères, les Souverains Pontifes et les Conciles, a toujours reconnu explicitement ou implicitement cette nécessité de communier en danger de mort. Déjà le premier concile œcuménique de Nicée, en l'an 325, ordonnait "*antiquam hanc legis regulam necessario observandam.*" Le concile d'Agde, de l'an 506, prescrit le Viatique à tous ceux qui sont en danger de mourir: "*Viaticum omnibus in morte positis non negandum.*" Tout fidèle, qui se trouve en danger de mort, est donc obligé *sub gravi* de recevoir ce pain céleste pour se fortifier dans le dernier combat, à moins qu'il n'en soit empêché par les circonstances ou qu'il ne puisse le recevoir sans un grand danger de profanation. De là l'Eglise enjoint au prêtre de veiller scrupuleusement à ce que le Viatique soit administré aux fidèles dont il a la charge.

(b) Cette obligation de recevoir le Viatique est imposée à tous les fidèles, qui sont en danger de mort, d'où que vienne ce danger, soit de la maladie, soit d'une blessure, soit même de la condamnation d'un juge.

Mais ici, on nous permettra de faire remarquer que les malades en danger de mort peuvent se trouver ou à l'article de la mort, ou dans un danger probable. Quelqu'un est à l'article de la mort, quand celle-ci est imminente, moralement certaine et à peu près inévitable. Il y a danger probable de mort, quand probablement la mort surviendra, parce que dans de telles circonstances elle a coutume d'arriver fréquemment: ainsi ceux qui sont atteints d'une maladie mortelle ou d'une maladie dangereuse qui peut causer la mort, ceux qui sont sur le point de subir une opération vraiment périlleuse, sont dans un danger probable de mort. (Gousset, Théol. morale, II, n. 227.) On peut encore dire que le danger probable de mort existe chaque fois que la maladie est d'une nature telle que, même bien soignée, elle puisse amener un dénouement fatal, soit par elle-même, soit par les complications qu'elle entraine habituellement.

Or tous les théologiens, à la suite de S. Alphonse, enseignent que le danger probable de mort suffit pour que le malade soit tenu de recevoir la sainte Communion: en effet, il y aurait grand risque à attendre l'article de la mort pour donner le viatique aux malades. Il n'est donc pas nécessaire ni louable d'attendre pour donner la sainte Communion, qu'il n'y ait plus aucune espérance de survie.

Bien plus, nous pensons, dit l'*Ami du Clergé* (1 oct. 1909), que les malades atteints sérieusement d'une maladie dangereuse, par exemple, de la fièvre typhoïde, peuvent recevoir dès le début la communion à titre de viatique: car, quand la maladie est dangereuse de sa nature, on peut

administrer le Viatique dès le début du danger probable. (Marc, II, n. 1565.) En effet, la Sacrée Congrégation de la Propagande a répondu, le 20 février 1801, que les missionnaires peuvent donner la Communion en viatique aux malades qui souffrent d'une maladie mortelle, et qui cependant vivront encore plusieurs mois. (Collect. Cong. de Prop. Fide, n. 721.)

Mais, que doit-on faire dans le doute si le danger de mort existe réellement? — Berardi (*Theol. moralis*, IV, n. 1045) répond que dans ce cas, surtout si le malade ou sa famille désire l'administration du Viatique, le curé ne doit pas avoir de scrupule, et qu'il doit se rappeler cet axiome : "*Melius est vivere cum Sacramentis quam mori sine illis.*" Noldin (*de Eucharistiâ*, n. 154) donne deux raisons pour lesquelles on peut alors donner la Communion en viatique: *(a)* l'obligation du jeûne n'est pas certaine; *(b)* on doit présumer que l'Eglise veut favoriser le malade, afin qu'il ne soit pas exposé à mourir sans viatique.

Enfin, Morino (Theol. mor., II, n. 320) enseigne que le curé, pour administrer le Viatique, n'a aucun besoin de la permission du médecin (*nullo modo indiget licentiâ medici*). "Aussitôt, dit-il, qu'il apparait ou que le médecin a déclaré que la maladie est dangereuse, on peut toujours donner le Viatique, même si le médecin assure que très probablement le malade en reviendra ou que, si la maladie poursuit son cours, il aura certainement le temps nécessaire pour accomplir ce devoir. En effet, tous les théologiens, avec S. Thomas, affirment que le Viatique peut toujours être administré quand la maladie constitue un danger probable de mort (*putative continet periculum mortis*): ce danger existe chaque fois que la maladie est dangereuse. C'est pourquoi, dans ce cas, le curé, même si le médecin s'y oppose formellement, peut administrer le Viatique; et, si le malade le demande, il y a obligation grave pour le curé de lui donner la Communion: l'obligation, en effet, de recevoir le Viatique ne vient pas du médecin, mais de la maladie grave. Que de fois le médecin reconnaît que le patient est dangereusement malade, et cependant, par crainte de l'effrayer, de le démoraliser, ou de perdre un client, il n'ose pas lui parler de la réception des derniers sacrements. Le curé doit alors intervenir et administrer le Viatique."

D'autant plus, comme le remarque Frassinetti (I, n. 358), que si l'on prévoyait que le malade dût s'effrayer d'apprendre qu'on va lui administrer le saint Viatique, il est probable qu'on pourrait lui donner la Communion à la manière ordinaire, sans se servir de la formule spéciale: "*Accipe viaticum,*" attendu que pour satisfaire au précepte l'intention de le remplir n'est pas nécessaire: il suffit de poser l'acte commandé.

On peut donc conclure que le Viatique doit être donné aux fidèles qui, étant en danger probable de mort, demandent ou consentent à le recevoir, après s'y être convenablement préparés.

(c) Mais cette obligation s'étend-elle à tous les fidèles? N'y a-t-il pas des exceptions?

1° Les enfants, qui n'ont pas encore fait la première communion, sont-ils tenus de recevoir le Viatique, advenant le danger probable de mort?

(a) **On ne doit pas administrer le Viatique aux enfants, qui n'ont pas l'usage de raison**; en effet, l'Eglise latine, par sa coutume, défend de communier les enfants, avant qu'ils aient l'âge de discrétion, ou comme s'exprime le Rituel Romain, "avant qu'ils n'aient la connaissance et le goût de l'Eucharistie."

(b) **Au contraire, non seulement on peut, mais on doit, suivant le sentiment commun des théologiens**, donner le saint Viatique aux enfants qui ont l'usage de raison, quoiqu'ils n'aient pas encore l'âge fixé ordinairement pour la première communion. Tout enfant, en effet, qui est arrivé à l'âge de raison, est lié par le précepte de la Sainte Communion. C'est donc à tort que l'on fait retarder aux enfants l'accomplissement de ce devoir, afin qu'ils aient le temps de s'y mieux préparer. Aussi le dernier numéro des "*Acta Apostolicae Sedis*" publient un décret de la Congrégation des Sacrements, sur l'âge de ceux qui doivent être admis à la première communion, en date du 8 août 1910, où il est dit à l'article I: "*Aetas discretionis tum ad Confessionem tum ad Communionem ea est in quâ puer incipit ratiocinari, hoc est circa septimum annum, sive supra, sive etiam infra. Ex hoc tempore incipit obligatio satisfaciendi utrique praecepto Confessionis et Communionis.*" L'article II ajoute: "*Ad primam Confessionem et Communionem necessaria non est plena et perfecta doctrinae christianae cognitio. Puer tamen postea debebit integrum catechismum pro modo suae intelligentiae gradatim addiscere.*" Par conséquent, si l'enfant est en danger de mort, il serait très périlleux de retarder sa Communion en viatique, lors même qu'il n'aurait pas un jugement développé et une instruction très étendue. Il suffit qu'après l'avoir instruit, le curé le juge capable de faire quelque discernement de cette nourriture spirituelle d'avec la nourriture commune et matérielle: "*Ut cibum istum coelestem et supernum a communi et materiali discernat,*" dit Benoit XIV, (*de Synodo*, l. VII, c. 12), avec S. Thomas (3p. q. 80, a. 9, ad 3). — Aussi le IIe concile de Québec (décret X) enseigne-t-il: "*Non est deneganda Eucharistia, imo potius conferenda, pueris (infirmis) qui primae communionis aetatem nondum adepti, ad usum tamen rationis pervenerunt, modo adocti, cibum coelestem a communi et materiali discernere queant.*" Au surplus, le décret de la Congrégation des Sacrements, que nous avons cité plus haut, ajoute, article III: "*Cognitio religionis quae in puero requiritur ut ipse ad primam Communionem convenienter se praeparet ea est, quâ ipse fidei mysteria necessaria necessitate medii pro suo captu percipiat, atque eucharisticam panem a communi et corporali distinguat ut eâ devotione quam ipsius fert aetas ad SS. Eucharistiam accedat.*" D'où nous concluons avec Pruner (Theol. mor., I. p. 40), que l'obligation de recevoir le Viatique s'étend même aux enfants qui, sans avoir encore communié, ont assez d'intelligence pour comprendre qu'ils vont recevoir dans la sainte hostie le corps et le sang du Sauveur pour le salut de leur âme.

Enfin, déjà le cardinal Gousset (Theol. mor., II. n. 233) faisait cette remarque: "Les curés y feront attention; ils se rendraient coupables d'une faute grave, s'ils laissaient mourir sans viatique les enfants qui auraient assez de pénétration pour pouvoir communier." Le récent décret sur l'âge de la première communion vient confirmer cet avis, en

disant, art. VIII : "*Detestabilis omnino est abusus non ministrandi Viaticum et Extremam Unctionem pueris post usum rationis eosque sepeliendi ritu parvulorum. In eos, qui ab hujusmodi more non recedant Ordinarii locorum severe animadvertant.*"

2° Tous les adultes, à quelques exceptions près, sont tenus de communier, lorsque advient le danger probable de mort, pourvu qu'ils puissent distinguer la Sainte Eucharistie de tout autre aliment corporel, et qu'il n'y ait aucun danger de profanation : tel est l'enseignement commun des théologiens.

Nous disons : *(a)* Tous les adultes qui sont en danger de mort : car, même les condamnés à mort doivent recevoir le saint Viatique, comme il ressort d'un décret de la Congrégation de la Propagande (5 juillet 1841). Ce décret affirme : "*Capite damnatis non solum S. Communionem dandam esse, sed etiam dandam esse per modum viatici : sunt enim in articulo mortis.*"

Nous disons : *(b)* à quelques exceptions près. En effet, premièrement, ceux qui n'ont jamais eu l'usage de la raison, ne doivent pas recevoir le Viatique ; et cela pour une double raison : le danger d'irrévérence, et l'usage universel de l'Eglise latine, usage qui équivaut à une défense.

Deuxièmement, bien que l'on puisse donner l'absolution sous condition à celui qui, durant l'ivresse gravement coupable, se trouverait en danger de mort, cependant, on ne doit pas lui administrer le Viatique, parce que "*non est mittendum canibus :*" or, suivant S. Jean Chrysostôme (hom. 5 in Matth.), "*est canis ebrio praestantior et asinus melior.*" (Haine, III, q. 53 ad 3.)

Enfin, le Viatique ne doit pas être porté aux femmes de mauvaise vie, même pénitentes, tant qu'elles se trouvent dans une maison de prostitution : le respect, que l'on doit à la sainte Eucharistie, exige que l'on s'abstienne de transporter, au moins ostensiblement, le Saint-Sacrement dans un tel endroit. (Morino, II, n. 320.)

Toutefois cette obligation si générale s'étend-elle même à ceux qui ont communié peu de temps avant d'être en danger de mort ?

Les uns prétendent avec Lugo (disp. 16, n. 40), que ces malades ne sont pas obligés de communier, advenant le danger de mort : car il suffit de communier à la fin de la vie ou un peu avant la mort. — D'autres, et leur opinion est considérée par S. Alphonse comme plus probable, disent qu'ils doivent recevoir le Viatique, même s'ils avaient fait la communion dans le courant de la journée ; en effet, le précepte de communier oblige quand le danger de mort existe, et par conséquent ce devoir ne peut être rempli avant l'existence du péril. — D'autres enseignent que, si le danger de mort arrive naturellement par le progrès de la maladie, ces personnes ne sont pas tenues de recevoir le Viatique, car ce péril de mort existait déjà, bien qu'il ne fût pas apparent, au moment de la communion ; mais, si le danger de mort arrive brusquement, par exemple comme le résultat d'une blessure ou d'une chute grave, il y a, disent ces auteurs, obligation et par conséquent devoir de donner le Viatique, car ce péril n'existait aucunement quand la communion précédente a été faite.

Mais en pratique, que faire ? Chacun peut prendre et suivre le parti qui lui plaira davantage. "*In tantâ opinionum varietate,* dit Ben-

XIV (de Synd. l. 7, c. XI) *integrum erit parocho eam sententiam plecti, quae sibi magis arriserit.*" "Pour nous, ajoute Gousset (I. n. 234), nous n'hésiterions pas à communier une seconde fois celui qui, dans ces circonstances, désirerait recevoir encore le pain des forts pour pouvoir lutter contre les angoisses de la mort." C'est aussi l'enseignement de Haine (III, q. 51 ad eum), qui cite une déclaration générale faite par la Congrégation de la Propagande au Vicaire Apostolique de Pondichery, le 26 juillet 1845: "*Infirmo ad mortem, qui absolutione peccatorum dignus habitus fuerit, SS. quoque Viaticum concedendum est.*"

(d) Au reste, ces malades en danger probable de mort sont exemptés du jeûne eucharistique. En effet, le Rituel Romain dit: "*Potest viaticum brevi morituris dari non jejunis;*" et le Concile de Constance (Sess. 13) déclare que "*hujusmodi Sacramentum (Eucharistiae) non debet.... a fidelibus recipi, non jejunis, nisi in casu infirmitatis.*" — D'où il suit, conclut Génicot (II, n. 202), que les malades en danger probable de mort sont exemptés de la loi du jeûne eucharistique. Par conséquent, comme le remarque Zaninetti (IV, n. 2029), il faut mettre tout scrupule de côté, même si le malade pouvait facilement recevoir le Viatique à jeun le jour suivant, car l'Eglise dispense ces malades du jeûne afin d'enlever tout doute et tout trouble de la conscience. (Ballerini, IV, n. 168.)

Cependant, ceux qui sont en danger de mort sans être malades, comme les condamnés à mort, semblent être obligés à la loi du jeûne, s'ils peuvent communier à jeun sans grave inconvénient. (Génicot, II, n. 202.)

Cette exemption du jeûne ne concerne-t-elle que la communion en viatique, ou bien vaut-elle encore pour les communions de dévotion que les malades peuvent faire après la réception du Viatique?

Génicot (II, n. 202) répond, avec un grand nombre d'auteurs récents (Lehmkuhl, II, n. 161: D'Annibale, III, n. 411, not. 39) que cette exemption dure aussi longtemps que le malade se trouve en danger probable de mort: dans le fait, d'après S. Alphonse (H. A. XV, 16), l'Eucharistie doit être reçue non seulement pour satisfaire au précepte, mais aussi pour obtenir la grâce de résister aux tentations qui sont plus fortes et plus dangereuses au moment de la mort. — Et Benoit XIV (de Syn., l. 7, c. 12) exhorte les évêques à punir les curés, qui, sans raison grave, refusent de porter la Communion une deuxième et une troisième fois aux malades qui la demandent par dévotion. (Marc, II, 1560.)

Peut-on faire communier ces malades plusieurs fois? On enseignait jadis, avec Layman, que les malades peuvent communier sans être à jeun d'autant plus souvent qu'ils avaient l'habitude, étant en santé, de faire la communion plus fréquemment. Quelques auteurs contemporains, comme Pruner, Timothée de Puyloubier, suivent encore cette théorie, qui cependant n'a aucun fondement théologique.

Des auteurs sérieux en grand nombre (Lacroix, Lehmkuhl, D'Annibale, Génicot, Frassinetti) disent que l'on peut communier ces malades tous les jours. En effet, il faut se rappeler que le concile de Constance les exempte tout à fait du jeûne eucharistique. — Elbel ajoute que telle

est la pratique comune de l'Eglise; et le P. Hilaire de Sexten s'écrie: " Plût à Dieu que cet usage fût commun parmi nous." Ne pourrions-nous pas nous approprier un peu ce souhait du docte capucin. Cependant, fait remarquer l'abbé Moureau (Dict. de Théologie, III, col. 503), en pratique, lorsqu'il y a obligation de porter l'Eucharistie au loin, une pareille fréquence ne saurait être obligatoire.

(e) Enfin pour la Communion en viatique, il y a une formule spéciale, qui est obligatoire: "*Accipe, frater aut soror, Viaticum,* etc." Mais de quelle formule doit-on se servir, si on donne la Communion après le Viatique? Suivant Clericati, Bouvry, Falise et Coppin (n. 680), on emploie la formule du Viatique toutes les fois que le malade communie en danger de mort. D'autres, comme Noldin (III, n. 156) et l'*Ami du Clergé* (31 juillet 1902; 20 juin 1907) qui cite les Ephémérides liturgicae (1898, p. 681), enseignent que l'on doit alors faire usage de la formule ordinaire, comme il ressort d'une réponse de la Congrégation des Rites. On avait demandé, si, dans l'administration de la communion de dévotion aux malades, on doit suivre toutes les prescriptions du Rituel Romain, en omettant toutefois les mots: "*Accipe Viaticum.*" La Congrégation a répondu, le 13 février 1892, que l'on doit suivre les prescriptions du Rituel, *exceptis excipiendis.* Comme cette réponse n'est pas très claire au jugement de beaucoup de liturgistes, on a continué à discuter. Aussi Le Vavasseur, de Herdt, et Wapelhorst disent tout simplement que la chose est controversée.

Espérons que l'autorité compétente nous donnera une manière de faire, qui fasse cesser la bigarrure que l'on voit quelquefois, quand deux prêtres communient successivement le même malade et se servent l'un de la formule ordinaire, et l'autre de la formule du Viatique.

* * *

2 *Malades qui ne sont pas en danger de mort.* — Ces malades peuvent encore se diviser en deux classes: ceux qui peuvent garder le jeûne naturel jusqu'à l'heure convenable pour la sainte Communion, et ceux qui en sont incapables.

(a) Quant aux malades qui peuvent rester à jeun, mais sont dans l'impossibilité morale d'aller à l'église, nous pouvons les diviser en deux catégories.

(b) La première comprend les personnes qui vivent dans des établissements (séminaires, hospices, collèges), où l'on conserve le Saint Sacrement. Ces infirmes peuvent communier chaque jour, et il est à désirer qu'ils le fassent, puisque sans fatigue le prêtre peut leur porter la Communion dans leurs appartements.

Ceci doit s'entendre même des religieuses cloîtrées, dont le confesseur, sans aucun scrupule et sans qu'il soit nécessaire d'avoir un privilège spécial, peut franchir la clôture chaque jour, afin de donner la Communion aux infirmes qui désirent la recevoir et ne peuvent se rendre à la Sainte Table. (Genicot-Ferreres, II, n. 983.)

Notons qu'alors on doit observer tout ce que commande le Rituel Romain pour le port de la Sainte Eucharistie aux malades. Que de fois



La procession — Les tertiaires

The Procession — The Tertiaries.

cependant, par un laisser-aller déplorable, on ne s'occupe pas de ces prescriptions, quand il serait si facile de s'y conformer!

On peut encore communier, même tous les jours, les infirmes qui vivent dans des maisons, où l'on a un oratoire privé, bien que ce privilège ne comporte pas la permission de conserver la Sainte Eucharistie. Dans ce cas, si la chambre du malade est tellement rapprochée de l'oratoire que le prêtre puisse s'y rendre sans perdre de vue l'autel, ou que le malade puisse entendre le prêtre quand il célèbre, on peut lui administrer la communion pendant la messe (*intra missam*). S. Cong. des Rites, 7 fév. 1874, n. 3322). Autrement, comme l'enseigne Ferreres (Commentaire sur la communion fréquente, n. 198), on peut consacrer pendant la messe une petite Hostie pour l'infirme et la lui donner après la messe. (S. Cong. des Rites, 24 mars 1860, n. 3099.)

Bien plus, contrairement à l'enseignement jusqu'alors reçu, le Souverain Pontife Pie X, le 8 mai 1907, "a daigné statuer que, dans les indults de l'oratoire privé, doit être comprise la faculté de distribuer la sainte Communion à tous les fidèles qui assistent au Saint Sacrifice de la messe, les droits paroissiaux étant sauvegardés." Les droits paroissiaux, dont il est ici question, conformément aux expressions des brefs pour concession d'oratoire privé, concernent l'assistance à la messe le dimanche pour les personnes qui ne doivent pas bénéficier de l'indult, et la communion pascale sauf autorisation du curé. (Canoniste Contemporain, 1907, p. 700.)

(2) A la seconde catégorie appartiennent les infirmes qui vivent dans des maisons particulières n'ayant pas d'oratoire privé. Il est clair qu'on ne peut obliger le curé à porter tous les jours la Communion à ces malades, surtout à ceux qui sont atteints d'une maladie chronique. Mais ne devrait-on pas la donner à tous ceux qui la désirent un jour par semaine, ou au moins deux fois par mois.

* * *

(*b*) Les malades atteints d'infirmités chroniques, qui ne sont pas en danger de mort, mais qui sont incapables d'attendre à jeun l'heure convenable pour recevoir la Communion, peuvent-ils communier après avoir rompu le jeûne?

Le Rituel Romain, après avoir dit qu'on peut donner le Viatique aux personnes en danger de mort, sans qu'elles soient à jeun, ajoute ces paroles: "*Coeteris autem infirmis qui ob devotionem in aegritudine communicant, danda est Eucharistia ante omnem cibum et potum, non aliter ac coeteris fidelibus, quibus nec etiam per modum medicinae ante aliquid sumere licet.*" (*de Communione*, n. 7.)

Aussi tous les théologiens, à l'exception d'un petit nombre, s'accordent à dire que la maladie n'est pas à elle seule une raison suffisante pour administrer l'Eucharistie à qui n'est pas à jeun.

Cependant, plusieurs auteurs très sérieux enseignaient que ces malades pouvaient, sans être à jeun, faire la Communion pascale, parce qu'elle est comme de droit divin. Pour toutes les Communions de dévotion, le jeûne était strictement obligatoire. Toutefois, ces théologiens ajou-

taient que, si la maladie ne suffit pas pour dispenser du jeûne, elle suffit pour autoriser la communion aussitôt après minuit.

C'est là, on doit l'admettre sans difficulté, une solution bien peu pratique, au moins dans les paroisses. Aussi, les auteurs s'empressent-ils de suggérer le recours à Rome pour obtenir, dans chaque cas, un indult dispensant du jeûne eucharistique, indult qui, selon leur dire, ne s'obtenait que pour les raisons les plus graves.

I. — Heureusement cette difficulté dans un grand nombre de cas n'existe plus. En effet, après le décret du 20 décembre 1905, sur la Communion fréquente et quotidienne, on demanda au Souverain Pontife d'accorder la dispense du jeûne eucharistique à tous les malades qui ne peuvent l'observer dans son intégrité, et le 7 décembre 1906 fut publié le décret sur la Communion des infirmes qui ne sont pas à jeun.

Ce décret contient quatre parties: 1° la dispense du jeûne pour certains malades; 2° les conditions requises pour l'usage de ce privilège; 3° le nombre de communions, que ces malades ainsi dispensés peuvent recevoir; 4° la nourriture permise.

1° Ce décret renferme un véritable privilège. Effectivement, il est affirmé que "le Souverain Pontife accorde à certains infirmes la faculté de recevoir la sainte Eucharistie, bien qu'ils aient pris quelque chose."

2° Tous les malades peuvent jouir de cette faveur, pourvu qu'ils satisfassent à ces trois conditions: *(a)* qu'ils soient alités depuis un mois; *(b)* qu'il n'y ait pas d'espoir certain de prompte guérison; *(c)* qu'ils aient l'avis de leur confesseur.

(a) La première condition exige que ces malades soient alités depuis un mois. Ce terme: alités, semblerait n'indiquer que les malades obligés de garder le lit. Toutefois il faut donner un sens plus large à cette expression. D'après une réponse de la Congrégation du Concile, en date du 25 mars 1907, il faut l'étendre aux malades gravement atteints qui sont incapables d'après l'avis du médecin de rester à jeun, et qui ne peuvent cependant garder le lit ou qui se lèvent quelques heures par jour. On peut donc dire avec Dom Bastien (N. R. T., 1907, p. 159; *De frequenti communione*, n. 207), que les malades visés par le décret sont ceux qui sont obligés de garder la chambre en raison même de leur infirmité. "Nous acceptons volontiers l'opinion des théologiens, qui, comme Vermeersch (Periodica, II, p. 181) et Dom Bastien (L. C., n. 255), étendent ce privilège aux malades auxquels la saison permet de sortir quelque temps dans la soirée ainsi qu'aux vieillards. "*Senectus est morbus.*" Ainsi s'expriment les Etudes franciscaines, dans le numéro d'août 1907.

De plus, le terme: un mois, doit être pris dans le sens moral. Aussi, comme l'affirme Dom Bastien (N. R. T., 1907, p. 159), nous ne devons faire aucune difficulté pour concéder la Communion, s'il manque un jour ou deux pour parfaire le laps d'un mois. De même, il n'est pas nécessaire que, pendant ce premier mois, l'infirme n'ait pas communié soit à jeun soit en viatique; il suffit que le malade garde la chambre depuis un mois, comme dit Boudinhon (Can. Cont., 190, 1907, p. 20), ou que le malade ne puisse sortir habituellement de la maison depuis un mois, suivant Ferreres (La communion fréquente, n. 204), et qu'il ne puisse pas rester à jeun jusqu'à l'heure de la communion.

(b) La seconde condition demande qu'il n'y ait pas espoir de prompte convalescence. La convalescence est l'état d'une personne qui est sortie de maladie, sans avoir recouvré les forces de la santé. Par conséquent, la convalescence suppose la guérison. Pour remplir cette deuxième condition, il faut donc qu'il n'y ait pas d'espoir certain de prompte guérison. Si le médecin est hésitant, il n'y a pas d'espoir certain; mais si, au contraire, il dit que, sans complication inattendue, la guérison sera bientôt complète, alors existe cet espoir certain. De plus, il faut qu'il s'agisse d'une guérison prompte. Vermeersch nous fait remarquer que le décret parle de guérison, non pas simplement de possibilité de jeûner. Mais quand cette guérison pourra-t-elle être dite prompte? Quand, répond Dom Bastien, on prévoit qu'elle aura lieu dans les huit jours suivants.

(c) La troisième condition requiert l'avis du confesseur. Cette expression dit moins que le consentement ou la permission du confesseur. Car celui-ci n'a pas à donner dispense du jeûne, mais seulement à apprécier si le malade, en tenant compte des circonstances individuelles, se trouve dans les conditions que suppose le décret. Le jugement du médecin n'est pas requis, mais cela ne dispense pas le confesseur de pouvoir et de devoir dans quelques cas demander ce jugement, pour donner son avis avec prudence.

3° Le décret fixe *le nombre* des communions permises. Si le malade habite une maison ayant chapelle ou oratoire privé, que le Saint-Sacrement y soit conservé ou que seule la messe y soit autorisée, on lui permet une ou deux communions par semaine. Pour les autres malades, qui habitent plus ou moins loin de l'église, la communion leur est permise une ou deux fois par mois.

4° Si la quantité de nourriture permise n'est pas fixée, bien qu'on suppose une quantité modérée, liquide, la qualité est déterminée : il n'est pas permis de manger, mais la nourriture liquide seule est autorisée: *per modum potûs.* Cette clause a été expliquée par le décret du Saint Office du 7 septembre 1897. " Quand on dit : *per modum potûs,* on entend qu'on peut prendre du bouillon, du lait, du café, ou toute autre nourriture liquide, même en y mélangeant quelque substance solide, comme par exemple de la semoule (gruau), du pain grillé en miettes, pourvu que l'ensemble ne vienne pas à perdre la nature de nourriture liquide." Les malades dispensés par le nouveau décret pourront donc user, avant la communion, non seulement de liquides purs, même nutritifs, comme du lait, du bouillon, du jus de viande, mais aussi de vermicelle, pâtes ou riz en suspension dans le liquide. (Dom Bastien, N. R. T., 1907, p. 163.) Le Cardinal Gennari ajoute (Consultations de morale, I, p. 290) : " Rien n'empêche les malades de prendre plusieurs fois de ces boissons avant la Communion; il est évident que les remèdes liquides, potions, etc., sont également permis."

Par conséquent, les malades non en danger de mort, qui gardent la chambre depuis un mois et qui n'ont pas l'espoir certain d'une prompte guérison, peuvent, sur l'avis de leur confesseur, recevoir la sainte Communion sans être à jeun deux fois par semaine, s'ils sont dans une maison ayant chapelle ou oratoire, et deux fois par mois dans les autres cas.

On doit se rappeler que la Congrégation des Rites, le 16 novembre 1906, a déclaré que le prêtre doit toujours dire: *Misereatur tui,* etc., quand il communie un malade dans ses appartements.

Ici vient se placer tout naturellement, il me semble, une question que l'on peut se poser assez souvent. Peut-on, quand on porte la Communion à un malade, communier aussi une personne, qui par charité est tenue de prendre un soin continuel de ce malade et qui ne peut que difficilement se faire remplacer? Ce cas n'est pas purement hypothétique. Wernz (III, n. 743) répond : "*Sacra Eucharistia ad domos deferri potest et debet, ut viaticum morituris vel simplex communio infirmis vel aliis fidelibus impeditis dispensetur.*" La personne, dont il s'agit, n'est-elle pas empêchée de se rendre à l'église? Bien plus, un acte de charité peut-il être un obstacle à la réception de la sainte Eucharistie? "*Deus charitas est.*"

* * *

II. — Cependant, il y a de vrais malades, *qui ne gardent pas la chambre*, et qui sont dans l'impossibilité de garder le jeûne; ils sortent et vont à l'église. Peuvent-ils bénéficier du décret ci-dessus expliqué?

L'*American Ecclesiastical Review* (fév. 1910) et Ferreres (La Communion fréquente, n. 204) soutiennent que probablement ces malades peuvent user de ce privilège, et en user deux fois la semaine. " Pour affirmer le premier point, écrit Ferreres, nous nous fondons sur ce que l'intention du Pape est qu'aucun malade ne soit privé pendant longtemps de recevoir l'Eucharistie; pour le second point, sur ce que, pouvant aller à l'église, ces malades doivent être assimilés, pour le moins, à ceux qui vivent dans des maisons où il y a un oratoire." Ce qui donne une autorité particulière à cette opinion, c'est que le même auteur, après le décret du 7 décembre 1906, avait interprété les mots: malades alités, d'une manière large: interprétation qui fut confirmée par le décret du 25 mars 1907.

Cependant, Dom Bastien (N. R. T., 1907, p. 162) et les Etudes franciscaines (août 1907) enseignent que les malades, qui peuvent sortir ici ou là, mais sans supporter le jeûne, ne peuvent jouir de ce privilège. " Nous avons tenu, dit Dom Bastien, à nous informer, à la source même, des intentions du St-Siège. La réponse fut que le décret ne pouvait s'appliquer à ces personnes, mais que l'on donnerait une interprétation en leur faveur." Par conséquent, jusqu'à ce que ce privilège ait reçu cette extension, il n'y a pas d'autre moyen d'obvier à l'ennui de cette situation, que de s'adresser à la Congrégation des Sacrements, qui accorde très facilement l'indult dispensant du jeûne.

En effet, Mgr l'Archevêque de Québec, exposant à cette Congrégation, au mois de février 1910, qu'une de ses diocésaines, personne pieuse et dévote, souffrant d'une maladie grave de la gorge, ne pouvait rester plusieurs heures sans boire, et que le traitement de cette maladie exigeait plus de dix mois sans que la guérison fut complète, demandait: 1° si cette personne pouvait bénéficier du décret du 7 déc. 1906, suivant l'interprétation du 25 mars 1907 ; 2° dans la négative, qu'un indult lui fut

accordé pour faire la Communion sans être à jeun deux fois par semaine. Le 15 mars 1910, la Congrégation a répondu en donnant à cette personne un indult lui permettant de communier *trois* fois par semaine, sans être à jeun.

Cette réponse nous montre très clairement que Rome veut favoriser ces malades, qui cependant ne peuvent pas profiter du décret sur la Communion des infirmes qui ne sont pas à jeun.

II. — Devoirs pratiques

Jusqu'ici nous avons exposé les règles à observer dans l'administration de la sainte Eucharistie, il nous reste à dire ce que doit faire le prêtre zélé.

I. — En premier lieu, il doit faire connaître aux fidèles leurs devoirs et leurs droits. Il prêchera donc l'obligation grave qui incombe à tout fidèle, même aux enfants, de recevoir la sainte Communion quand existe le danger probable de mort. Dans les catéchismes, dans les prônes, après leur avoir dit ce qui constitue le danger probable de mort, il leur exposera combien il est utile de communier dès que ce danger existe, et il montrera les avantages très considérables qu'ils pourront retirer de la sainte Communion faite plusieurs fois dans un tel danger.

De plus, le prêtre doit faire connaître le décret sur la Communion des infirmes qui ne sont pas à jeun, et, pour éviter toute exagération de la part des fidèles, il doit exposer avec beaucoup de clarté et une grande précision les différentes conditions que requiert le décret pour l'usage du privilège accordé.

II. — En second lieu, conformément aux ordonnances de Sa Sainteté Pie X, dans le décret sur la Communion fréquente et même quotidienne, les curés, confesseurs et prédicateurs exhorteront souvent et avec zèle les pauvres malades à communier fréquemment. Quand on reçoit souvent Jésus dans son cœur par la Communion, il est plus facile de souffrir, de supporter les ennuis de la maladie. Au surplus, les souffrances acquièrent alors un mérite exceptionnel, puisqu'elles deviennent en quelque sorte les souffrances d'un Dieu.

III. — Cependant il ne suffit pas d'instruire et d'exhorter, il faut encore agir. Aussi le prêtre zélé sera toujours heureux d'accéder aux légitimes désirs de ses ouailles. Sans consulter ses goûts et ses commodités, il ira porter la sainte Communion à tous ceux qui la désireront à bon droit.

Toutefois, ce zèle doit être prudent et éclairé. Aussi faut-il admettre qu'à certains jours, par exemple, le premier vendredi du mois, le dimanche, le jour d'une communion générale, etc., on ne peut facilement porter la Communion à domicile ; ce serait souvent négliger la masse des fidèles, pour se donner au soin de quelques privilégiés. Mais, en dehors de ces jours où le prêtre peut presque toujours et doit souvent refuser de porter la Communion à ceux qui ne sont pas en danger de mort, le port de la sainte Eucharistie à tous les malades est une des obligations graves du saint ministère.

Sans doute l'exercice de ce ministère sera plus onéreux. Mais nous

devons nous rappeler que, de par sa vocation, le prêtre doit continuer l'œuvre d'un Dieu crucifié.

Cependant ne sera-ce pas une corvée insupportable, que d'aller distribuer tant de communions dans les maisons particulières? Le soin de ces malades ne rendra-t-il pas impossible l'accomplissement des autres parties de notre tâche? Nous ne devons pas nous laisser effrayer par cette difficulté. En effet, dans les communautés et dans les villes, les distances étant très courtes, la distribution de la Communion aux malades se fait sans grande fatigue et sans absorber un temps bien long. Mais à la campagne? Examinons ce qui se passe habituellement. Supposons une paroisse de 1500 communiants, si dans une telle paroisse, se trouvent 15 personnes réunissant toutes les conditions exigées pour la communion à domicile, nous pouvons affirmer, et personne ne nous contredira, qu'il y a beaucoup de malades dans cette paroisse; bien plus nous pouvons affirmer que rarement ce nombre sera dépassé. Or, ces malades ou bien habitent tous une même partie du territoire paroissial, ou bien ils sont disséminés dans les différentes parties de la paroisse. Dans la première hypothèse, il aura deux voyages à faire par mois; dans la seconde, il y en aura souvent quatre, quelquefois six, rarement huit. Est-ce si difficile? Peut-on, étant donné ce petit calcul, crier à l'impossibilité? Surtout si l'on tient compte que dans la plupart de ces paroisses il y a curé et vicaire; que, en outre, les paroisses très étendues sont rares. Avec un peu d'ordre et beaucoup de bonne volonté, on peut donc facilement trouver le temps d'aller communier les malades et de remplir les autres devoirs de notre saint ministère.

Essayons donc franchement et nous verrons que le **Souverain** Pontife, en homme habitué au ministère paroissial, a évité l'encombrement de ce ministère quand il a fait la distinction entre malades qui habitent des maisons ayant chapelle ou oratoire, et malades qui habitent loin de l'église.

En outre, le prêtre, ayant des malades qui ne peuvent pas jeûner, mais qui ne réalisent pas toutes les conditions du décret expliqué plus haut, doit par charité demander, par l'entremise de l'évêque, des indults pour que ces malades puissent faire, de temps en temps, la sainte Communion sans être à jeun. Multiplions ces demandes autant qu'il nous sera possible. Plus nous ferons de ces demandes, plus nous hâterons l'extension du décret.

Vœu :

Enfin, et c'est par là que je termine, je propose le vœu suivant à la ratification de la Section Sacerdotale du Congrès Eucharistique de Montréal : il est à souhaiter que le privilège donné le 7 décembre 1906 soit étendu à toutes les personnes qui, au jugement du médecin, ne peuvent d'une façon habituelle, rester à jeun jusqu'à l'heure convenable pour la sainte Communion.

En attendant, que tous les prêtres qui sont dans le saint ministère donnent un soin spécial à leurs malades et s'efforcent, avec le plus grand dévouement, de leur ménager une communion aussi fréquente que possible.

Puis la parole est donnée au dernier rapporteur, le R. P. *Marchal*, Rédemptoriste, qui doit traiter de :

L'EDUCATION EUCHARISTIQUE DU PEUPLE

L'objet du présent rapport, c'est *l'Education considérée*, non dans son sens pédagogique, c'est-à-dire: le développement des facultés intellectuelles et morales de l'homme, mais dans son acception courante qui est la connaissance et la pratique des règles de déférence et de respect dans les relations sociales. Appliqué à l'Eucharistie ce mot indiquera la dignité, la convenance extérieure à l'égard de Dieu de nos autels.

Importance de la question.

L'importance du respect extérieur le cède évidemment à celle des dispositions intérieures du fidèle. La rusticité dans la réception des Sacrements est un bien moindre mal que l'attachement au péché mortel.

Pourtant, si cette formation extérieure ne vient qu'au second plan, n'allons pas en déduire que ce soit une puérilité négligeable. Dans le composé humain, le corps, lui aussi, ne vient qu'au second plan, on ne le dédaigne pas pour cela, bien au contraire.

Il n'y a pas à dédaigner davantage l'éducation extérieure. Dieu est l'auteur de notre corps comme il est l'auteur de notre âme, et le corps doit s'associer à l'âme dans le culte que nous devons au Seigneur.

De plus, notre corps n'est pas une sorte d'enveloppe de l'âme, mais il forme avec elle une union substantielle si bien que notre âme n'agit et n'opère que par les organes corporels, qu'elle ne peut guère éprouver de sentiments, soit de joie, soit de tristesse, soit de colère, sans les manifester corporellement. Si donc elle éprouve des sentiments d'adoration, d'amour, d'espérance, de repentir, elle doit, en vertu des lois psychologiques, les témoigner extérieurement.

On nous objectera peut-être: "*Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare.*" (Jo. IV. 24). Certes oui, il faut adorer et aimer Dieu de tout son esprit, de toute son âme, et témoigner cette adoration en toute vérité et sincérité.

Mais encore: "*Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam*" (Jo. VI. 64). La chair, le corps privé de son âme n'est plus qu'un cadavre. Les démonstrations extérieures chez ceux qui n'ont pas de piété ne sont que jonglerie et hypocrisie. Dieu repousse les sacrifices offerts par une conscience impie (Malach. I. 7). Voilà ce que signifient ces paroles divines. Jamais le Seigneur n'a réprouvé comme tel le culte extérieur: bien loin de là. Qu'on se rappelle les prescriptions imposées par Dieu même à Moïse sur le Mont Sinaï, à Josué devant Jéricho: "*Solve calceamentum de pedibus tuis, locus enim in quo stas terra sancta est.*" (Ex. III. 5. Jos. V. 16).

Et tout le Rituel, œuvre de Dieu aussi, concernant le culte extérieur

des Hébreux : que de témoignages de vénération et pour l'Arche d'Alliance, et pour le Tabernacle, et pour le Saint des Saints! Rituel bien long, bien rigoureux, bien mortifiant. Oui, le code de civilité envers Dieu était bien sévère dans l'Ancien Testament.

Notre-Seigneur Jésus-Christ se montre plus accessible. Avec Lui, le cérémonial se simplifie; nos temples sont les maisons du Père de famille plutôt qu'un palais impérial. Mais la grossièreté y est-elle de mise? Ce serait une insulte à Dieu, une injure à la race humaine. " Si je croyais à la présence réelle, disait un hérétique, je passerais ma vie à genoux." Laissons de côté la politesse timide et tremblante de la servilité, mais pratiquons la noble urbanité de l'amour filial : Dieu la mérite bien.

Aussi, guidée par l'Esprit-Saint, l'Eglise Catholique a-t-elle réglé les moindres détails de sa liturgie. Tenue, maintien du corps, position des membres, jonctions ou mouvements des mains, génuflexions, prostrations, signes de croix, direction même des regards, tout a été défini et combiné avec une sagesse qui arrachait au grand Leibnitz cet aveu mémorable : " L'Eglise catholique, c'est la grande école du respect."

Lors même que l'autorité religieuse n'eût rien statué de semblable, le simple bon sens l'exigerait. La vie sociale n'a-t-elle pas son code de savoir-vivre? Code, dont le monde réclame perpétuellement l'exécution, nonobstant les fatigues, gênes, privations qu'il impose ; code qui sait graduer ses prescriptions d'après les dignités, les relations, les circonstances. Ira-t-on refuser au Roi des Rois des hommages que l'on accorde aux moindres personnages d'ici-bas ?

A supposer que Dieu ne tienne aucun compte pour lui-même du culte extérieur, la seule raison de l'édification mutuelle le requerrait à tout prix.

Le culte extérieur, en effet, est bien le seul que les hommes connaissent Dieu seul pouvant contempler notre âme et ses opérations internes ; les démonstrations visibles sont donc le grand bien social, la chaîne de transmission des pratiques religieuses. Pour le grand nombre (spécialement les ignorants et les enfants), c'est la grosse moitié de la religion.

Que le prêtre donne au peuple l'exemple de l'incivilité, du laisser-aller, le peuple se rebute et se scandalise. Qu'il se montre plutôt modeste, recueilli, réservé dans le lieu saint, alors il a le don d'attirer les âmes à Dieu. Le fameux " sermon " muet de saint François d'Assise, les signes de croix du vénéré Père de Ravignan, la tenue de saint-François de Sales, la modestie des regards de saint-Louis de Gonzague, le recueillement de saint-Vincent de Paul à l'autel sont des thèmes connus de tous.

" *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus!* " (Phil. IV. 5).

Ce n'est pas tout. Salutaire aux autres, pareille éducation est encore fort utile à nous-mêmes. L'âme et le corps vont de pair bien souvent. Qui néglige la posture dans la prière néglige presque toujours la prière elle-même. Assouplir le corps, l'humilier, le courber devant Dieu, c'est aider puissamment l'âme dans ses sentiments intérieurs.

Croyons-en un guide bien expérimenté, Mgr de Ségur, d'après le conseil suivant que nous cueillons dans son beau traité : " La piété en-

seignée aux enfants. (La prière ch. V) : " Sais-tu mon enfant, un excellent moyen de s'exciter à la ferveur dans la prière ? C'est de prier à haute voix quand tu es seul, ou bien de prier les bras étendus en croix, ou simplement croisés sur la poitrine. Ces petits moyens sont excellents et portent l'âme vers Dieu."

Après cet exposé de principes, le Rapporteur, tout en constatant le respect extérieur de nos croyantes populations, indique les trois dangers qui menacent, selon lui, d'attiédir ces heureuses dispositions : la liberté plus ou moins décente des toilettes féminines, la manie de cracher dans le lieu saint, le manque de tenue et le sans-gêne dans les attitudes. Puis il conclut :

Si donc, dans l'éducation de notre peuple, il y a du bon, même du très bon, il y a aussi à censurer et à corriger. Corriger? Parole pénible. Cependant l'abus existe et ne disparaîtra pas de soi-même, bien au contraire. L'intervention de l'autorité pastorale est requise, et les prêtres vraiment eucharistiques ne pècheront point ici par négligence. Mais quelle conduite adopter ?

Il est superflu, au préalable, de demander au prêtre l'enseignement de *l'exemple*. Qu'il soigne donc son maintien dans les fonctions sacrées ; qu'il accomplisse ses signes de croix, ses génuflexions avec la dignité d'un homme pénétré. Le sans-façon sacerdotal est un enseignement déplorable pour le peuple.

Vienne ensuite l'enseignement de vive-voix. Il faut parler au peuple, du moins de temps en temps, du respect extérieur qu'il doit à Dieu.

Enfin, réagissons. Accomplissons ce devoir lentement et sûrement, avec prudence, douceur et tenacité. Inutile de dire qu'il faudra y revenir plusieurs fois.

a) Commencer par former, ou plutôt *réformer l'opinion publique*. Beaucoup de nos gens ne se doutent pas de l'inconvenance de leur tenue à l'église. Attirer leur attention sur ce point c'est réhabiliter la civilité religieuse, et discréditer le défaut contraire. Ce défaut étant notoire, une fois condamné dans l'opinion, il tendra à diminuer, même chez les plus négligents.

Dans cette vue : Enseignons cette réforme si désirable dans nos T[illegible] duums Eucharistiques, par une instruction spéciale, ou au moins l'un des points du sermon.

S'il y a des abus notables, tels que ceux ci-dessus mentionnés, pas de silence s. v. p. ! Dénonçons-les en chaire, sans respect humain et souvent.

Peut-être des abus auront-ils besoin d'être frappés par un bon règlement dûment approuvé et ponctuellement exécuté ? Pas de négligence ni de lâcheté : le Dieu de nos tabernacles mérite tous nos soins.

b) Mais pour être efficace la réaction doit s'opérer surtout chez *l'enfance* et la *jeunesse*. C'est le jeune âge, en effet, qui est le plus en faute, et d'autre part, c'est lui qui est encore plus susceptible d'amendement.

A l'égard des garçons : que MM. les curés, catéchistes, FF. directeurs, instituteurs, détournent les élèves de cracher à terre dans les églises ;

qu'ils ne tolèrent pas ces postures molles et décrépites, ces enfouissements des mains dans les poches, et autres incivilités de cette valeur. Quoi de plus rationnel que d'habituer ces jeunes gens à tenir un livre quand ils sont à leur place, et, quand ils viennent à la Sainte Table, à joindre les mains, ou au moins replier les bras sur la poitrine?

A l'égard des filles? Que les supérieurs ecclésiastiques et les directrices de pensionnat, réclament l'exécution des lois de la modestie religieuse, notamment que les élèves n'entrent à la chapelle que la tête bien voilée, je veux dire le sommet de la tête, non l'arrière, et d'un voile qui soit un voile, donc un peu moins transparent que ceux qui sont de mode aujourd'hui. La vanité de ces demoiselles en souffrira, mais la piété eucharistique le demande.

Dans les maisons d'éducation (écoles, collèges, académies, pensionnats) il est très bon de faire de la tenue extérieure un point (avec note) du compte-rendu mensuel, et dans les associations de jeunesse, un article de règlement.

Le zèle eucharistique suggèrera aux pasteurs d'autres moyens opportuns et efficaces dans cette œuvre de restauration.

Voeu :

En terminant nous nous permettons de formuler le voeu suivant, que nous soumettons à l'approbation du congrès :

Comprenant toute l'importance de l'Education eucharistique de notre peuple, et constatant, combien en certains points, elle est negligée.

Que les prêtres et les maîtres qui ont autorité sur les fidèles travaillent à obtenir de leurs subordonnés la vénération du saint lieu. — un costume décent; — une posture respectueuse et digne, surtout dans la fréquentation de la Sainte Table.

"Glorificate et portate Deum in corpore vestro." (I Cor. VI. 20).

Après le R. P. Marchal, le Secrétaire présente à l'assemblée un travail qui lui a été envoyé par M. le Chanoine *Cabanel*, aumônier au lycée de Montpellier, France.

L'EUCHARISTIE CONSIDEREE COMME REMEDE SOCIAL

Selon l'enseignement de l'Eglise catholique, l'Eucharistie est Jésus présent parmi nous, s'offrant en sacrifice et en nourriture pour le salut du monde.

Le Rationalisme répudie ce magnifique "Don de Dieu." Il considère l'Eucharistie comme un mémorial ou un symbole. Prenant à son compte le sophisme blasphémateur de Proudhon, il dénie toute vertu surnaturelle au remède sacré que les fidèles trouvent dans l'Eucharistie, et dit avec lui : "Depuis la communion, le nombre des vices et des vicieux a-t-il diminué, sur la terre ?"

C'est en réponse à cette haineuse affirmation, qu'a été rédigé le présent mémoire.

L'auteur se propose :

1. D'établir que le nombre des vices et des vicieux a diminué sur la terre, grâce à l'Eucharistie.

2. De rechercher pour quel motif, m[illegible] l'Eucharistie, le nombre des vices et des vicieux reste trop considérab[illegible]

3. Enfin, de proposer quelques m[illegible] prati[illegible] diminuer par l'Eucharistie, le nombre des vices et [illegible].

1° *Le nombre des vices et d[illegible] a dimin[illegible] sur la terre, grâce à l'Eucharistie.*

L'Eglise n'a pas la prétention d'enseigner à l'homme, qu'une fois uni à Dieu, par la communion, il ne r[illegible] atteintes des passions. Non, les passions ne disparaît[illegible] terre, c'est jusqu'au bout que nous en subirons les assauts. [illegible] rien [illegible] qui doive nous étonner ni nous décourager. Le chrétien est un soldat dont la vie est une longue et douloureuse bataille et dont le ciel sera la récompense.

Défiant par avance, toutes les philosophies de l'avenir, l'Eglise enseignait aux chrétiens des catacombes ce qu'elle enseigne aux chrétiens du XXe siècle ; à savoir que l'homme naît avec des instincts pervers, qu'il n'est vertueux que par un effort de sa volonté. A J.-Jacques Rousseau soutenant : " L'homme naît bon, c'est la société qui le déprave," l'Eglise répond par l'enseignement de l'Apôtre Pierre aux premiers chrétiens : " Soyez vigilants, car vos passions semblables à un lion rugissant, cherchent à vous dévorer." Continuant les enseignements du Christ, " Le royaume des cieux souffre violence, seuls, les violents le pourront conquérir." Il faudra donc, jusqu'au dernier jour de sa vie, que le chrétien se fasse violence, qu'il porte sa croix, la croix de sa nature viciée. A la porter seul, l'homme défaillerait. De la part du Christ, l'Eglise va vers l'homme, ce composé de corps et d'esprit, cet être dont le front touche les cieux et dont les pieds sont dans la poussière ; elle lui offre la communion eucharistique, secours du corps, secours de l'âme. Mais elle a grand soin de lui rappeler que lorsqu'il aura communié au corps et au sang de Jésus-Christ, ses passions resteront en germe, ne pouvant être maîtrisées qu'au prix de constants efforts. Pour éviter toute équivoque, l'Eglise impose à l'homme le rigoureux devoir de ne s'approcher de la communion qu'avec un cœur purifié et l'aveu de ses fautes. Pour recevoir l'Eucharistie, le chrétien devra expier les injustices commises, satisfaire à Dieu et au prochain, restituer tout bien mal acquis, pardonner les offenses reçues, briser tous liens coupables, être disposé à lutter contre ses penchants et ses convoitises. Il devra encore s'engager par serment formulé devant Dieu, à éviter désormais l'occasion même de tout péché grave. Puis l'Eglise toujours convaincue des faiblesses de l'homme, lui rappelle que " quiconque s'approche de la Table sainte, sans être dignement préparé, mange et boit sa propre condamnation."

Peut-on plus clairement reconnaître que les passions restent en nous, toujours vivantes et par conséquent nous obligent à rester vigilants et à

chercher du secours contre elles. L'Eglise n'enseigne donc pas que les vices sont abolis, mais simplement diminués par l'Eucharistie.

Elle affirme en outre que la communion crée dans l'âme l'habitude du bien et suscite les plus héroïques vertus! Rome païenne voulut avoir des vierges; on sait à quelle horrible sanction il fallut recourir pour les conserver dans leur chasteté! L'Eglise catholique a eu ses Vierges aussi! Tandis que le plus cruel des supplices était le châtiment des Vestales infidèles à leur mission, nos Vierges chrétiennes ont versé leur sang jusqu'au martyre pour défendre leur vertu. Et tous les jours, partout où s'élève une croix, des milliers de Vierges trouvent un enchantement tout divin à se conserver telles. Aucune sanction, aucune contrainte ne les maintient fidèles à leurs vœux. Elles se contentent de pénétrer la beauté de l'Hostie et de boire à la coupe sacrée du vin qui fait germer les Vierges! Parce que Vierges, elles sont devenues, Mères des orphelins, Sœurs des malades, Missionnaires des peuples sauvages vaillantes comme des soldats; elles vont sur le champ de bataille disputer à l'ennemi ses victimes expirantes, pour leur montrer le ciel et adoucir leur mort! D'où leur vient ce courage, cette vertu, cette auréole de sainteté qui imposent le respect, dans les milieux les plus hostiles parfois infâmes, où les mène leur apostolat? De la communion qu'elles reçoivent chaque jour!

Que ne devrions-nous pas dire de cette phalange de prêtres, de religieux, de missionnaires, qui, soutenus par l'Eucharistie, remplissent leur devoir quotidien, avec un dévouement sans mesure, sacrifient leur repos, leur santé, leur vie, pour conquérir les âmes à Jésus-Christ? où donc s'entretient cette flamme qui les anime, sinon dans le Sacrement de l'Autel?

Et si du domaine des âmes consacrées à Dieu, nous passons dans le monde des fidèles, nous serons encore plus émus, en présence des merveilleux effets opérés par l'Eucharistie.

On reproche beaucoup aux classes riches de la société de n'avoir d'autre but que la jouissance de leur fortune. Ceux qui jugent les choses à la surface, s'arrêtent aux abords brillants de certaines existences. Ils ne voient pas, ils ne savent pas que les personnes rencontrées par eux le soir, dans de luxueuses voitures, étaient debout dès l'aurore, pour assister à la messe et recevoir l'Eucharistie. Leur matinée avait fui pendant qu'elles visitaient les pauvres, soignaient les malades ou bien réunissaient dans les salles paroissiales, pour y travailler au vestiaire de l'autel. D'autres quittaient leur demeure, catéchistes des enfants du peuple, à la recherche des ménages irréguliers et des enfants non encore baptisés. Le fruit de leur bienfaisante intervention vaut à ces familles la double grâce du mariage et du baptême. On ne saurait séparer des œuvres de ces femmes chrétiennes, celles des hommes et spécialement les œuvres de S. Vincent de Paul et de S. François-Régis, toutes deux modestement bienfaisantes et moralisatrices; les Patronages où nos étudiants catholiques, dédaigneux des plaisirs que la jeunesse ne recherche pas sans remords et sans honte, réalisent auprès d'enfants parfois livrés à eux-mêmes, de vraies résurrections d'âmes, en leur révélant les beautés de la vertu, se faisant ainsi pardonner tous ensemble, devant leur co-

cience et aux yeux des pauvres qu'ils évangélisent, la part de richesses qu'ils ont reçue à leur naissance, sans avoir rien fait pour la mériter!

Et si des évangélisateurs, nous passons aux évangélisés, comment n'être pas ravis de cette phalange de jeunes filles pauvres passant leur vie à l'atelier, dédaignant la voix tentatrice ou l'exemple provocateur d'anciennes compagnes qui leur dit et leur montre la facilité qu'elles auraient aussi, à se procurer une existence d'un luxe éclaboussant.

On le voit: Elle est imposante comme une formidable armée cette légion d'âmes que la vie n'atteint pas, soit du côté de ceux qui donnent, soit du côté de ceux qui reçoivent. A qui donc cette double élite d'âmes doit-elle la foi qui l'inspire, l'espérance qui la soutient, la charité qui l'enflamme? — A l'adorable Eucharistie! Protestation vivante contre le sophisme menteur de Proudhon.

II° *Pourquoi, malgré la Communion, le nombre des vices et des vicieux est-il encore si grand sur la terre?*

Reconnaissons-le sans détour, car " Dieu n'a pas besoin de nos mensonges." Il est vrai que le nombre des vices et des vicieux reste encore trop considérable malgré la Communion. Pourquoi?

Remarquons d'abord que les vicieux satisfaits dans leurs vices, se gardent bien d'aller chercher un remède aux maux qu'ils affectionnent. Il faudrait sacrifier à des habitudes chères et ils préfèrent redire le mot résigné du poète: "*Video meliora proboque, deteriora sequor.*" La vraie raison du trop grand nombre des vices et des vicieux malgré la communion, provient de ce que l'Eucharistie est:

1. Mal comprise,
2. Surtout mal reçue.

1° Elle est mal comprise par beaucoup de chrétiens. Ils oublient trop que l'Eucharistie est un remède qu'il faut recevoir, sans se lasser, jusqu'à complète guérison. Peut-être, aux jours de communion ont-ils entendu leur conscience inquiète crier contre des défauts persistants. Et ils se sont découragés, oubliant qu'ils ont le droit de dire à leur conscience ou aux témoins choqués de la persistance de leurs défauts, "que serais-je devenu si je n'avais pas communié? — Je serais devenu pire!" Le corps n'a-t-il pas besoin de prendre maintes fois le même remède, devant la persistance d'une maladie obstinée? L'âme est comme le corps, elle ne vit que par la grâce: et où la trouvera-t-elle en dehors de Jésus-Christ? Elle doit aller constamment puiser à cette source universelle de grâce, parce que, dit saint Thomas d'Aquin: "Jésus-Christ devait non seulement être Saint, mais faire des saints et s'appeler le Saint des Saints." Le corps, par suite de la communion, s'unit au corps de Jésus-Christ, et le corps du chrétien uni au corps du Christ sent en lui s'affaiblir la concupiscence et grandir le germe de la glorieuse résurrection. — L'âme éprouve à la communion les mêmes bienfaits que le corps. Elle est nourrie par la grâce, guérie des maux du péché, soutenue contre de nouvelles chutes, illuminée par la lumière du Christ, grandie par sa grandeur, ravie par son harmonie, conquise par sa bonté! Et puisque le beau, d'après la juste définition de Lacordaire "est l'épanouissement de l'être, dans la grandeur, l'harmonie, la

lumière et la bonté," l'âme du chrétien se trouve par l'Eucharistie, embellie de la beauté même du Verbe Incarné. L'Eucharistie est donc le remède offert par Dieu à l'homme pour guérir ses misères de corps et d'âme et ennoblir sa vie terrestre.

Pour *les âmes éprises d'idéal*, l'Eucharistie c'est le ciel! Ce n'est pas une métaphore: "Le ciel, dit saint Thomas, n'est que l'effet et le fruit de l'Eucharistie." Si le ciel n'est autre chose que l'Eucharistie dévoilée, l'Eucharistie est bien le ciel voilé. Saint Augustin enseigne que l'objet du bonheur éternel est, pour les élus, contenu dans ces trois mots: *Videbimus, Laudabimus, Amabimus*: Lumière, Louange, Amour éternels: Voilà le ciel! Or, s'il est ici-bas un mystère qui nous donne la plus parfaite des lumières, la plus parfaite des louanges, le plus parfait des amours, ce mystère nous donne bien le ciel sur la terre. Ce mystère existe, c'est l'Eucharistie!

Pour *l'Intellectuel*, la communion est la rencontre du fini avec l'infini: rencontre harmonieuse de la vie humaine et de la vie divine. C'est Jésus-Christ rétablissant l'homme dans la dignité de sa nature, le relevant jusqu'à Dieu et comblant toutes les aspirations de son cœur.

Pour *l'Illettré*, la communion est la présence en soi du Dieu de la nature, du Maître de l'univers, de Celui qui donne aux champs leur fécondité, qui gouverne toutes choses par sa maternelle Providence.

Pour *le Croyant*, la communion est la présence réelle de l'Ami qui appelle, guérit, console, enchante, montre le ciel comme le dernier mot des éternelles compensations.

Ainsi doit être comprise l'Eucharistie!

2° D'où vient que malgré l'efficacité toute-puissante de la Communion, le nombre des vices et des vicieux reste si considérable?

En voici une autre raison: Trop de chrétiens s'approchent de l'Eucharistie avec une âme insuffisamment préparée. La théologie nous enseigne bien que les sacrements de la loi nouvelle produisent leur effet par eux-mêmes: mais nous savons aussi que l'effet de la communion correspond en efficacité aux dispositions de ceux qui la reçoivent. Reçue avec des dispositions parfaites, l'Eucharistie devient un remède parfait contre les passions: avec des dispositions mauvaises, le remède au lieu de guérir devient funeste. De là, aux redoutables suites d'une âme s'approchant indignement du Sacrement, il n'y a qu'un pas. Et l'on sait la terrible sanction portée par saint Paul contre ceux qui reçoivent indignement la Communion!

Le récent décret de la Sacré Congrégation du Concile, sur la réception quotidienne de l'Eucharistie fixe ainsi la Doctrine Catholique sur cette question capitale "quoique les Sacrements de la Nouvelle Loi produisent leur effet par eux-mêmes, cet effet néanmoins est d'autant plus grand que les dispositions de ceux qui les reçoivent sont plus parfaites."

Ce n'est pas sans une profonde douleur que l'Eglise constate la pauvreté des dispositions de certaines âmes qui s'approchent de l'Eucharistie. Les unes vont à la Communion par routine, elles ne peuvent s'en passer. Il leur faut la Communion tous les jours; et tous les jours elles s'en approchent sans d'autres dispositions que ce vague désir d'accomplir un acte de religion où le corps et l'âme ont une part également

grande. Ainsi l'hôte divin vient dans une âme qui n'a pas préparé sa venue, soit par une vigilance méritoire sur les défauts d'hier, soit par une résolution énergique de lutter contre les passions d'aujourd'hui et de demain.

Les autres vont à la Communion avec une conscience attachée au mal. Ne coudoyons-nous pas partout des chrétiens qui, liés par de coupables chaînes, mis en présence de leur devoir pascal, brisent ces chaînes huit jours avant l'accomplissement du devoir et huit jours après les reprennent? "Il faut, disent-ils, que je communie à Pâques." Pendant le laps de temps qu'ils se sont donné, ils s'abstiennent de toute faute. Au jour déterminé, ils reprennent leurs funestes habitudes. Quel effet a donc pu produire la Communion sur de telles âmes?

Combien longue serait la liste de misères semblables s'il fallait les énumérer! N'est-il pas vrai que la pratique des âmes nous révèle parfois les plus étranges compromissions de conscience! Communion fréquente aliée à un esprit d'orgueil, communion fréquente dans un cœur rivé à l'avarice, à l'envie, à la jalousie, communion fréquente sur des lèvres qui déchirent cruellement le prochain tout le jour, communion fréquente avec l'habitude horrible du mensonge et de l'hypocrisie. Quel bien, encore une fois, quels effets d'humilité, de générosité, de pureté, de charité, de patience, la Communion produira-t-elle dans les âmes qui concilient ces conscientes habitudes de péché, ce manque absolu de préparation avec l'oubli total du devoir rigoureux de travailler à la correction de ses défauts!

Je comprends ce mot de l'austère et saint prélat qui a laissé le souvenir d'une âme sévère à elle-même et généreuse sans mesure à l'égard du prochain: "Donnez-nous, disait Mgr d'Hulst, donnez-nous des chrétiens avant de nous donner des communiants." Appel justifié par l'absence du sens chrétien, chez un grand nombre de catholiques.

Reconnaissons-le: Trop de chrétiens communient et demeurent vicieux. C'est un scandale pour les justes, un arrêt pour les hésitants, un prétexte pour les timides. Cependant l'Eucharistie est là avec sa puissance souveraine de guérir! Dans l'acte sacré et vital de la Communion, à l'instant même où le chrétien se nourrit de la chair très sainte du Sauveur et boit son sang adorable, le Christ Eucharistique le saisit, l'enveloppe, le pénètre, le conquiert! Il s'empare de ses pensées, de ses passions elles-mêmes pour les transformer en vertus! Le voilà le prodige de l'Eucharistie! Il s'accomplit tous les jours et en tous lieux! Par lui, les vicieux sont guéris; par lui, les vices disparaissent de la terre.

Si donc les vicieux ne sont pas guéris, si les vices demeurent, c'est assurément parce qu'ils opposent un obstacle à l'action de Jésus-Eucharistie. Il faut le redire sans cesse: l'Eucharistie n'accomplit en nous ce prodige *que dans la mesure où nous nous livrons à elle*. Quiconque se livre à Jésus-Christ sans mesure, c'est-à-dire avec un cœur entièrement contrit de ses fautes, un désir absolu de purification, celui-là reçoit Jésus-Christ sans mesure et il est entièrement guéri. En lui le prodige est réalisé! Prodige inexprimable que l'apôtre essayait de traduire par ces paroles enthousiastes, devenues le cantique des âmes communiantes: "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi!" Can-

tique de victoire sur les passions, prélude du cantique éternel que nous chanterons dans le siècle futur.

III° *De quelques moyens pour diminuer, par l'Eucharistie le nombre des vices et des vicieux.*

En réalité, un seul moyen suffit: celui de se donner sans mesure à l'Eucharistie. Toute autre considération doit se confondre avec ce devoir qui les résume tous. Il est du moins certaines pratiques dont l'expérience s'impose.

1. *Faire la rééducation eucharistique des fidèles. Et cela par l'enfance.* Turgot présentant à Louis XVI son plan d'éducation politique, lui disait: " Sire, j'ose vous répondre que dans 10 ans, votre nation ne " sera plus reconnaissable et que, par les lumières, les bonnes mœurs, le " zèle éclairé pour votre service et pour celui de la patrie, elle sera au-" dessus des autres peuples. Les enfants qui ont actuellement 10 ans " se trouveront alors des hommes préparés pour l'Etat, affectionnés à leur " pays, soumis non par crainte mais par raison, à l'autorité; secourables " envers leurs concitoyens, accoutumés à reconnaître et à respecter la " justice."

Turgot s'illusionnait, les hommes d'Etat de cette époque se trompaient en comptant sur les vertus morales des hommes. Il fallait mettre à la base de cet enseignement établi sur des principes purement humains et par suite fragiles, des principes inébranlables comme Dieu lui-même.

Nous avons vu quel terrible démenti leur infligea la Révolution.

Il faut pour qu'une vie soit féconde en vertus, persuader à l'enfant qu'il est une créature destinée à glorifier Dieu, que sa raison d'être, en ce monde, n'est que cette glorification d'où dépendra le bonheur de l'individu, de la société ensuite. Or, pour y arriver, il faut prendre l'enfant, profiter de sa préparation à la première communion pour lui inculquer de très bonne heure le sentiment de ce grand devoir. Et le moyen, c'est l'Eucharistie.

2. *Développer en l'enfant, par l'Eucharistie, l'idée de la réparation.* — Un des grands sentiments accessibles à l'enfance, est, à n'en pas douter, *le sentiment du pardon à obtenir après ses fautes.* Quand l'enfant sera persuadé de la nécessité d'expier en ce monde, les fautes dues aux péchés même pardonnés, comment n'irait-il pas à la source de la réparation qui est d'abord le Sacrifice Réparateur, ensuite la Communion Eucharistique. A mesure que cette vérité germera en lui, il voudra éviter de nouveaux péchés, cause de tant d'obligations. Trop de chrétiens ayant gravement offensé Dieu et le prochain croient avoir satisfait à Dieu et au prochain, par suite d'une confession bien faite. Les touchantes cérémonies de Réparation Eucharistique seraient un très profitable moyen pour rappeler cette vérité essentielle.

(A) La première année préparatoire à la première communion, on ferait une ou deux réunions eucharistiques par mois. Devant la Sainte Hostie, le prêtre exposerait, selon la méthode si féconde en résultats des Pères du Saint-Sacrement, les raisons des prières, des chants, de l'idée réparatrice. Le salut clôturerait la cérémonie. L'enfant sortirait de là grandi par le sentiment d'une réparation accomplie et raffermi dans l'amour du prochain

(B) L'année de la première Communion, cette même réunion aurait lieu tous les jeudis.

(C) Enfin pour la persévérance, on établirait une Communion réparatrice le premier dimanche de chaque mois. L'Eucharistie, base, centre, sommet de toute vie chrétienne deviendrait peu à peu pour la jeunesse, le pain miraculeux qui permit à Elie d'atteindre jusqu'au sommet de l'Oreb. Nos adolescents ont tous le droit d'entendre cette invitation de l'Ange au prophète : "Lève-toi et mange, car il te reste encore une longue route à parcourir." Devenus adultes, ces catholiques accoutumés à s'agenouiller au pied du Tabernacle, viendraient de plus en plus vers ce Jésus de Nazareth auprès de qui les foules accouraient pour entendre sa parole, lui demander pardon et obtenir ses bienfaits.

Ainsi s'établirait dans le cœur de chaque fidèle le règne de la foi agissante. L'Eucharistie deviendrait la solution de nos difficultés sociales. Ferment divin d'union entre les fidèles, par elle, les convoitises qui conduisent à l'anarchie seraient à jamais bannies du cœur de l'homme.

III. De même que dans la plupart des paroisses importantes, *on célèbre l'octave des morts*, pourquoi n'aurions-nous pas *l'octave Eucharistique dont la Fête-Dieu serait le couronnement?*

Durant cette octave on célébrerait l'excellence et la beauté de l'Eucharistie, on instruirait les fidèles sur les fruits de ce sacrement, on prêcherait l'Eucharistie dans le sens de la prière de l'Eglise qui demande "au Dieu Tout-Puissant, par l'entremise de tous les saints du "ciel, que ce Sacrement ne soit pas en nous un crime digne de châti- "ment mais une puissante intercession de pardon; qu'il efface nos "péchés, qu'il soit notre force dans notre fragilité et notre défense "contre tous les dangers du monde."

4° *Enfin favoriser les Congrès Eucharistiques.*

Le protestantisme savait ce qu'il faisait quand il s'est attaqué à l'Eucharistie, cette source de la vie de l'âme. L'Angleterre et l'Allemagne qui ont vu sur leur terre schismatique, les deux plus grandioses manifestations eucharistiques de ce siècle, recueillent à cette heure les germes d'union et de génération que provoquent de telles manifestations. Ces deux peuples voués, par tradition, à l'hérésie, voient tous les jours, nombre de leurs enfants en qui dormaient les mérites acquis par les siècles de foi qui précédèrent la réforme, rendus à la lumière de la vérité! Comment de tels spectacles n'ébranleraient-ils pas les plus insensibles? Quiconque prête l'oreille à la voix mystérieuse de l'Hostie ainsi vénérée, entend ces paroles que saint Augustin converti entendait sortir du Tabernacle: "Je suis la nourriture des grands et des forts : "grandis et tu me mangeras. Et tu ne me transformeras pas en toi "mais je te transformerai en Moi."

C'est le poème des Mystères du festin de l'Autel!

Gloire soit à notre Saint-Père Pie X, qui invite les fidèles à la Communion quotidienne! Inspiré par son amour de Dieu et des âmes, il a compris que pour guérir les maux de la société moderne, pour réaliser

son programme divin, principe et fin de ses paroles, de ses actes, " il n'instaurerait vraiment toutes choses dans le Christ " que par l'adorable Eucharistie!

A la fin de cette séance, après quelques mots de remerciements aux différents rapporteurs, Mgr Archambault invite Mgr Touchet, l'éloquent évêque d'Orléans, à adresser la parole :

ALLOCUTION DE MGR TOUCHET, EVEQUE D'ORLEANS

MONSEIGNEUR, CHERS MESSIEURS,

Je suis très ému de l'accueil que vous avez fait tout à l'heure à la pensée de Mgr Archambault, que je devais vous adresser quelques paroles. Je pense bien que cet accueil ne s'adresse pas à moi personnellement; il s'adresse peut-être à cette Eglise de France que j'ai l'honneur de représenter en ce moment au milieu de vous. Puisqu'il en est ainsi, laissez-moi vous remercier de tout mon cœur. (*Applaudissements*).

Lorsque le secrétaire de votre Congrès Sacerdotal m'a demandé de vous dire quelques mots, j'ai refusé net : il ne me semblait pas que je dusse retenir votre attention ayant l'occasion de vous parler demain soir, à Notre-Dame, l'occasion de vous parler encore lors de la messe de Mgr le Legat, dimanche prochain, l'occasion enfin de parler, du moins à ceux qui sont de la ville de Montréal, mardi prochain, dans une conférence sur notre bienheureuse Jeanne d'Arc (*Applaudissements*). Mais peut-être qu'il y a un effet de transaction possible entre mon vouloir et l'insistance aimable soit de notre cher président, soit de M. le secrétaire. Cette transaction est que, vous parlant, je ne vous parlerai pas ; et si vous voulez me le permettre, c'est bien ce que je vais faire ici. Je vais vous citer deux paroles qui ne sont pas de moi, et deux paroles seulement.

On a parlé, Messieurs, pendant toute cette réunion du culte que vos fidèles, que nos fidèles doivent à la sainte Eucharistie. On nous a dit, et avec une admirable précision de doctrine qui vous a frappés comme elle m'a frappé, comment nous devions traiter le sacrement de l'Eucharistie avec les âmes qui nous sont confiées. Nous, prêtres, nous, évêques, nous sommes les premiers qui devons penser à l'Eucharistie et à nos rapports avec l'Eucharistie. Le prêtre est le grand ami de l'Eucharistie, ou bien il en est l'ennemi. C'est là notre responsabilité. Envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne peut y avoir pour nous que deux sentiments : ou un sentiment de passion sainte, ou un sentiment de haine, et vous supposez que nous oublions celui-ci. C'est tout ou rien. Comme il convient entre Dieu qui nous a confié le sacerdoce, et nous, nos rapports avec l'Eucharistie doivent être d'abord un grand sentiment de respect.

C'est bien vrai, nous avions oublié les principes quant à ce qui est de la communion fréquente. Il a été bon que le Pape nous les rappelât

Nous les avions oubliés, bien plus encore, quant aux petits enfants. Ces directions du Pape, nous devons les accueillir avec les dispositions qui conviennent quand il s'agit d'une décision venant de Rome: "*Obedire et credere.*" (*Applaudissements.*)

"*Obedire et credere :*" Obéir et avoir confiance; mais si nous devons être plus faciles, si nous devons être très faciles même quant à ce qui est de l'attitude de nos fidèles vis-à-vis de la sainte communion, il faut que nous, me semble-t-il, dans nos relations avec la sainte Eucharistie, qui sont des relations nécessaires et quotidiennes, nous redoublions de respect; il faut que nous qui devons communier tous les jours, nous ayons plus que jamais le souci de nous approcher de la Sainte Table avec piété, de nous approcher de la Sainte Table avec foi, de nous approcher de la Sainte Table qui est notre table à nous, avec la plénitude de tous les sentiments de notre Jésus. Et ici, j'en viens à la première parole que je voulais vous citer. Cette parole, elle fut dite un jour par l'amiral Dupetit-Thouars qui était préfet maritime de Cherbourg, à un sous-préfet du lieu. L'amiral Dupetit-Thouars était allé à la procession du Saint-Sacrement, l'année qui précéda ce petit dialogue, en grand uniforme. Un amiral français qui va à la procession du Très Saint-Sacrement en grand uniforme, ça étonne certaines gens du gouvernement français et ça les inquiète, vous vous en doutez bien. Or, le gouvernement français a, à Cherbourg, un agent. Cet agent est un sous-préfet. Ce sous-préfet alla voir le préfet maritime et lui dit, avec quelqu'embarras: "Monsieur le préfet, il serait peut-être bon que vous voulussiez ne pas trop...." — "Quoi donc?" — "Ne pas trop...." — Quoi?" — "Ne pas trop...." Le vieux loup de mer gênait évidemment ce sous-préfet. Comme aurait dit Lacordaire: "Va-t-il déclancher ce qu'il a au fond du gosier." Il lui dit: "Le gouvernement serait bien aise que vous ne parussiez pas à la procession cette année-ci avec votre grand costume." L'amiral le regarda bien droit dans les deux yeux et lui dit: "Monsieur le sous-préfet, je voudrais bien savoir si, depuis que M. Clémenceau est à la tête des affaires, il est advenu que le Bon Dieu est descendu d'un cran (*Applaudissements*), comme je ne le pense pas, j'irai dimanche prochain à la procession et j'irai dans mon grand uniforme, et si j'avais un uniforme plus grand que mon grand, vous pouvez compter que je le prendrais." (*Applaudissements*).

Messieurs, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas descendu d'un cran. Naturellement, par suite des facilités qu'on vous a exposées et qu'on a eu raison de nous exposer, s'il y a quelqu'un qui doit le considérer comme toujours au même degré c'est assurément le prêtre, par conséquent il doit être plus profondément dévoué que jamais à la très sainte Eucharistie. Voilà le premier mot que je voulais vous dire.

Le second je l'emprunte à quelqu'un qui fut bien grand dans notre pays, qui fut bien magnifique dans notre pays, tout petit qu'il fut. Je suis allé tout récemment faire un pèlerinage à son tombeau, j'ai dit la messe sur l'autel où il disait la messe, et je ne puis vous dire l'impression, le saisissement que j'ai eu en face de ces quatre ou cinq planches de bois vermoulu peintes en vert sur lesquelles le saint Curé d'Ars pendant tout son ministère avait offert le Saint Sacrifice. Que de prières là ! Oh! Que de prières là et quelles prières! Que de passion sainte là ! et

quelle passion sainte! Comme il s'est là prosterné! Comme il a vécu! Comme il est mort! Comme il s'est offert!

Vous savez les paroles qu'il disait: " Chers amis, nous tous qui avons tant à souffrir parfois des impuissances de notre ministère." Je ne parle pas à vous, Canadiens, je sais quels sont vos succès, mais je parle aux prêtres du vieux monde qui peuvent m'entendre, vous savez parfois tout ce que nous avons à déplorer sur nos impuissances.

Quand il entra dans sa petite paroisse, vous savez ce qu'il disait à un prêtre qui lui affirmait: " j'ai tout fait pour ma paroisse il n'y a plus rien à faire." Il lui disait: " Mon cher confrère, vous avez tout fait ? voyons, est-ce vrai? Est-ce que vous vous êtes donné la discipline tous les jours? Est-ce que vous avez passé des nuits d'adoration devant le Saint-Sacrement? Est-ce que vous avez offert votre vie loyalement à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour vos ouailles ? " Non. Il ajoutait: " Alors vous n'avez donc pas tout fait."

C'est devant cet autel que le saint prononçait ces paroles.

Prenez de lui ces attitudes qui devaient forcer le ciel à la miséricorde pour toute sa paroisse.

Un jour, à une vieille domestique, ou plutôt à une vieille personne pieuse qui lui servait de domestique, car je vous réponds qu'il n'avait guère besoin de domestique quand on regarde son mobilier, à cette personne qui lui disait: " Monsieur le curé, où allez-vous? Où je vais? Je vais voir mon grand ami. — Votre grand ami ? Oui. — Et quel est donc votre grand ami ? Voyez-vous un peu la jalousie! (*Applaudissements*). Et le saint la calma et lui montra sa petite église et lui dit: " Il est là." C'est vrai, c'est notre ami, notre ami que nous devons visiter, messieurs. Eh bien, permettez-moi de descendre de cette chaire après avoir supplié que nous prenions tous, en commun, la résolution de ne jamais manquer notre visite au Saint-Sacrement.. (*Applaudissements.*) Si cela est convenu, si cela est exécuté, et cela sera exécuté, parce que c'est convenu, je remercie en vérité, Monseigneur Archambault de m'avoir contraint à monter ici. Je le remercie de m'avoir fait cette grande joie qui sera l'une des plus grandes de ma vie, d'avoir pu parler à ce magnifique auditoire sacerdotal. Qu'est-ce que c'est que le reste, comparé à ce que vous êtes ? Qu'est-ce que c'est que ces hommes auxquels nous parlons quelquefois, comparés à ce que vous êtes ? Des âmes de prêtres, des cœurs de prêtres, des âmes passionnées. C'est admirable !.....

C'est donc convenu que nous tiendrons cette résolution, vous et moi et cette résolution étant tenue, il a passé dans cette foule qui m'écoute un véritable coup de vent qui nous fera monter vers le ciel et qui nous aidera à nous sanctifier, et si nous nous sanctifions, nous sanctifierons nos peuples.

Messieurs, un mot: je dois vous recommander le peuple de France en particulier. Le Cardinal Légat disait l'autre jour une parole qui m'a tiré les larmes des yeux, et je ne suis pas facile à faire pleurer, je vous prie de le croire, lorsqu'il a dit: " Souvenez-vous du miracle de Sainte-Geneviève de Paris." C'est bien en effet le plus beau qui ait été donné à une sainte d'accomplir. Cette petite fille avait 17 ans. Sa mère était aveugle et inguérissable. L'enfant, un jour, étendit ses de

mains sur la tête de celle qui lui avait donné le jour, leva ses yeux qui voyaient, à elle, vers Jésus-Christ, et lui dit : " Seigneur Jésus, je vous en prie, ouvrez les yeux de ma mère." Et Jésus-Christ ouvrit les yeux de la mère.

Le Légat disait : " Si l'Eglise de ce Canada — comme fille de la France — pouvait aussi prier assez ardemment pour que les yeux de la mère s'ouvrissent comme les siens ! "....

Messieurs, je vous prie de prier pour la mère. (*Applaudissements.*)

---

§ II. — *Séance du Vendredi, 9 septembre.*

La deuxième séance de la section sacerdotale a lieu comme hier à 2 h. 30 après-midi. L'assistance des prêtres est aussi nombreuse que la veille et la foule ne cesse de stationner aux abords de la chapelle du Saint-Sacrement pour saluer les hauts dignitaires de l'Eglise.

La séance est présidée par Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec. Il est assisté, comme secrétaire, du R. P. Galtier, S.S.S.

Cette séance a été consacrée à l'étude des *œuvres eucharistiques*, au double point de vue de la sanctification personnelle du prêtre et de son influence salutaire sur les fidèles. Mgr Bégin l'ouvre en recommandant au zèle des prêtres *l'apostolat auprès des fidèles de langue italienne*, de plus en plus nombreux sur le continent américain.

Dès le début, le secrétaire, le Révérend Père Galtier, avec la permission du Président, porte à la connaissance de l'auditoire le vœu présenté la veille, à l'une des séances générales, par le R. P. Lépicier, Professeur de la Propagande à Rome, comme conclusion de son travail sur les relations de Marie et de l'Eucharistie. C'est le vœu que la dévotion à *N.-D. du T. S.-Sacrement* dûe à l'inspiration du Vén. P. Eymard, et déjà approuvée par l'Eglise, se répande de plus en plus parmi les fidèles.

Ce vœu est chaleureusement applaudi et ratifié par toute l'assemblée.

Après ces préliminaires, la parole est donnée par Mgr le Président au premier Rapporteur, le *T. R. Père Colomban*, O. F. M., qui doit traiter le sujet éminemment pratique de :

LA CELEBRATION DE LA MESSE EN VOYAGE, ET SUR MER

Il convenait bien à un Congrès Eucharistique tenu en Amérique de traiter ce sujet de *La Messe en voyage*, car, tout le monde le sait et Messieurs les Congressistes ont déjà pu le constater par eux-mêmes, c'est ici le pays des grandes distances et par suite des longs voyages, de même que c'est la patrie des grands voyageurs. Il y a peu de prêtres américains ou canadiens qui n'ait pas fait la traversée d'Europe au moins une fois dans leur vie, et nombreux sont ceux qui périodiquement retournent dans les vieux pays. Enfants du Nouveau-Monde ils ont un culte pour l'Ancien !

I

Se pose donc, sans autre préambule, la question de la Messe en voyage, *sur mer.*

Est-ce chose utile que de célébrer la sainte Messe en mer? Est-ce possible et pratique? A quelles conditions est soumise cette célébration? Autant de questions où le droit canonique, la piété, le zèle et l'expérience doivent se prêter leur mutuel concours pour nous donner une solution convenable.

1 Est-ce chose utile? d'abord pour le prêtre lui-même? Et pourquoi pas? La Messe garde toujours ses avantages et son incomparable prix, sur mer comme sur terre. Dans l'un et l'autre cas celui qui s'abstient de célébrer quand il peut le faire refuse à Dieu la gloire, aux Anges la joie, à l'Eglise l'édification, qui résultent du Saint Sacrifice ; il prive également les hommes de secours précieux, les défunts du repos éternel et se frustre lui-même de tous les biens dont la Messe le rend participant, ainsi parle l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tels sont en effet les motifs qui nous portent à célébrer, quand nous sommes sur terre, tous les jours. Les mêmes raisons nous y invitent en mer, je dirai même qu'elles empruntent aux circonstances un caractère plus pressant et plus impératif.

L'immensité de la mer, la petitesse de l'homme, la fragilité du vaisseau qui le porte, l'effroi qu'inspire l'océan au jour de ses fureurs, la vue de l'abîme qu'il a sous les pieds et dont les profondeurs s'entr'ouvrent alors comme pour l'engloutir, portent tout homme qui a la foi à s'anéantir devant le Tout-Puissant pour lui offrir l'hommage de son écrasement, comme à se réfugier dans les bras de sa miséricorde pour lui demander pardon de ses infidélités et de ses prévarications. C'est bien le temps pour le prêtre d'offrir à notre grand Dieu le sacrifice *latreutique* qui seul est digne de sa Majesté infinie et de sa Sainteté sans

égale: c'est le moment d'immoler la Victime *expiatoire* dont le sang coule pour effacer les péchés du monde.

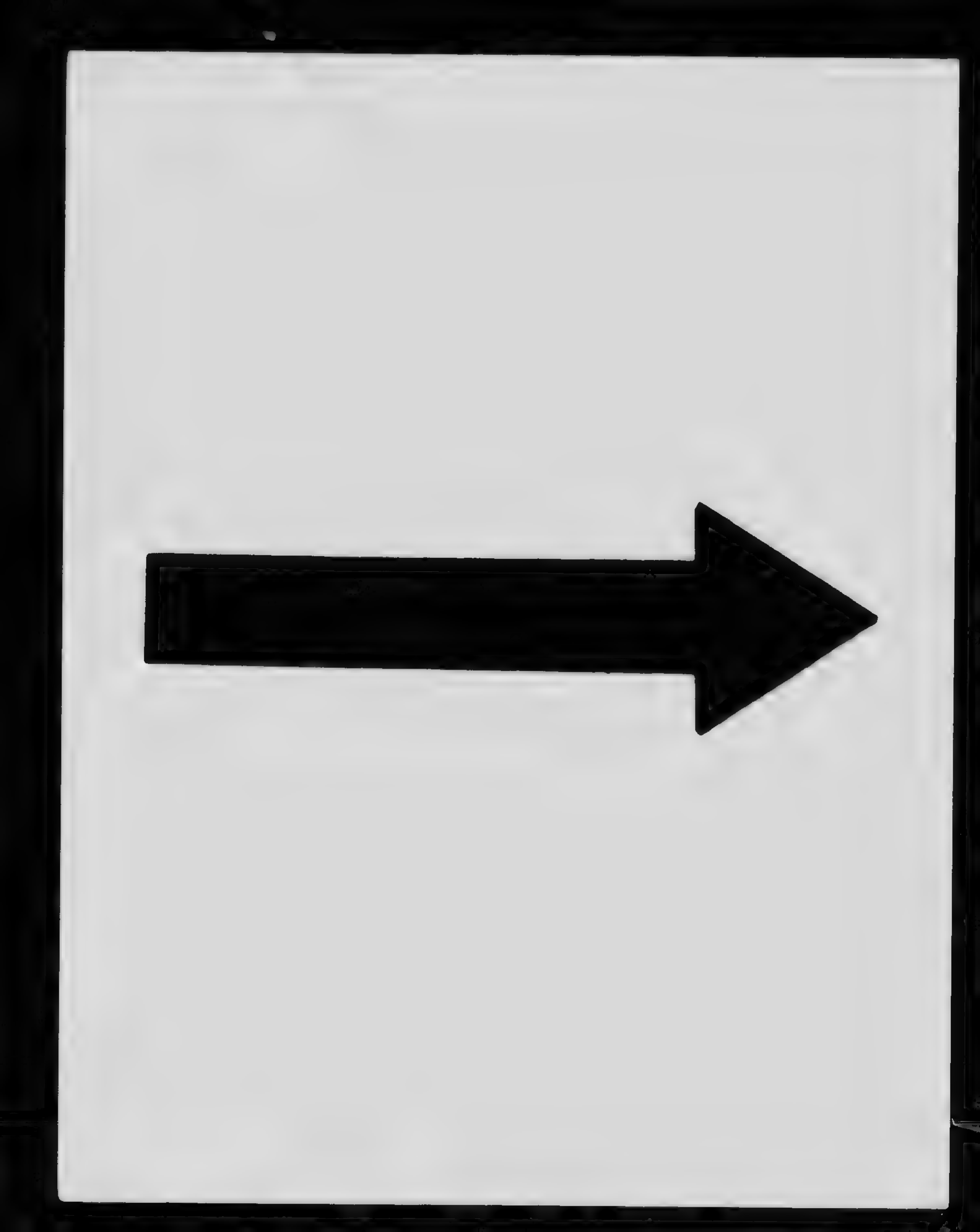
Chaque jour ramenant des preuves de la préservation divine au milieu de dangers sans nombre appelle aussi une reconnaissance sans bornes dont seul le Sacrifice eucharistique peut acquitter la dette immense, en même temps *qu'impétratoire,* il obtiendra la continuation des bienfaits de Dieu.

Ville flottante, le bateau outre ses fatigues, ses souffrances et ses périls, présente également ses tentations, ses dangers par conséquent, pour l'âme. Je n'insiste pas, et s'il me faut en nommer un, je désignerai simplement l'oisiveté. Or, quelle plus digne occupation pour un prêtre que la célébration, chaque matin, du saint Sacrifice de la Messe? Occupation sacerdotale par excellence, elle se continuera pendant le jour par la récitation du saint Office, prolongation du Sacrifice matutinal. Quelle puissante sauvegarde! Quel secours pour conserver la pureté du cœur et des sens! Quelle édification pour tous les passagers! La sainte Messe célébrée sacre cet homme aux yeux de tous, même des protestants ou des incroyants, et leur inspire le respect à son égard, comme elle l'oblige lui-même à la retenue et lui rappelle excellemment son sacerdoce, alors que rien, pas même l'habit extérieur, son ordinaire sauvegarde, n'assure de protection à son âme sacerdotale.

Mais sur ce bateau que portent les vagues puissantes, le prêtre n'est pas seul. Il y a là une population de 800, 1,000, 1,200, jusqu'à 2,000 êtres humains qui partagent son sort, ballottés par les mêmes vagues, exposés aux mêmes épreuves et aux mêmes dangers. Avez-vous pu, vous, prêtres de Jésus-Christ, vous isoler de ces âmes? N'avez-vous pas senti plus que de la solidarité humaine, plus que de la charité chrétienne, plus qu'une fraternité résultant de la communauté d'existence, mais comme une véritable charge d'âmes? Votre âme sacerdotale ne s'est-elle pas crue investie par le Pasteur des âmes comme d'une paternité spirituelle sur cette nombreuse famille? Au contact de leurs misères, le cri du Sauveur n'est-il pas monté du cœur à vos lèvres: "*Misereor super turbam,*" j'ai pitié de cette foule. Et que pouviez-vous faire de mieux pour répondre à votre quasi-devoir pastoral que de célébrer chaque jour la Sainte Messe dans cette église flottante, pour votre paroisse de huit jours?

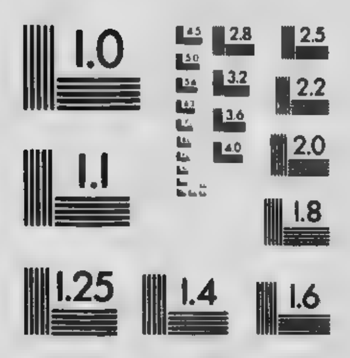
Vous ne sauriez croire que de bien nous faisons par notre Messe à tout ce monde-là. Dès le premier matin, nous avons dressé notre autel: le jour même, tout le monde le sait, d'un bout à l'autre du bateau. Il y a là l'équipage, depuis les officiers jusqu'aux garçons de cabine. Ce ne sont pas des incroyants, loin de là, et si les exigences du service, sur mer, et la négligence, sur terre, les tiennent éloignés de leurs pratiques religieuses, ils n'en saisissent qu'avec plus d'empressement quelque chose au passage, quand dans le salon, près duquel ils passent ou ils travaillent, vous avez le bonheur de célébrer. Ces vêtements sacrés, cette action auguste réveillent en eux bien des sentiments assoupis et ce sera peut-être le point de départ d'une sincère conversion.

Il y a parmi les passagers des catholiques, qui du moins le dimanche ou les jours de fête tiennent à avoir leur messe, qui viendront dès la



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





veille vous demander : " Père, dites-vous la sainte Messe demain matin ? Nous tenons à y assister," qui s'offriront même à la servir et, de fait, nous ferons le bonheur et la consolation de ces chrétiens auxquels viendront se joindre, ces jours-là, quelques officiers du bateau.

Il y a encore des personnes pieuses et spécialement des religieuses, il est bien rare depuis quelque temps qu'il n'y en ait pas, du moins sur les bateaux français. Et pour celles-là quel réconfort et en même temps quelle joie que de pouvoir chaque matin avoir la sainte Messe et surtout la sainte Communion. On en voit qui viennent sans faute, malgré les fatigues ou la maladie, et qui trouvent là des forces et des consolations dont elles ont grandement besoin. Vraiment, de l'avoir constaté une fois suffit pour inspirer à un prêtre qui a la charité la résolution de ne jamais manquer la célébration de la sainte Messe.

Et il y a encore la foule des émigrants. Là aussi il y a des catholiques aux sentiments religieux, plus peut-être que dans les classes supérieures. Ils savent que la sainte Messe se célèbre à bord et ils en sentent par le désir les bienheureux effets. Je me rappelle encore avec émotion de pauvres gens de troisième, hommes et femmes qui lors de mon dernier voyage, se tenaient aux hublots du salon, quand je venais chaque matin préparer mon autel. Ils semblaient m'attendre. Ma première pensée avait été de voiler ces ouvertures ; je m'en serais bien repenti, si je l'avais fait, car j'appris ensuite que c'étaient de pauvres émigrants qui se tenaient ainsi à l'extérieur, par tous les temps, pour assister par la fenêtre à la messe que je célébrais, et c'était la consolation de leur traversée.

Et enfin toute la foule de ceux-là mêmes qui ne s'en préoccupent point ne reçoit-elle pas quelque influence du sacrifice si riche en grâces abondantes qui est offert au milieu d'eux et pour eux, par un prêtre zélé ? Je ne puis le croire. Et s'il arrivait, ce qui est rare de nos jours, mais non pas inouï cependant, que ce vaisseau vint à sombrer, je suis convaincu que le sacrifice offert le matin pour tant de pauvres malheureux qui iraient paraître en un instant au tribunal de Dieu leur aurait valu des grâces de miséricorde et de pardon.

Et combien, sur cette route d'Amérique en Europe, combien de marins, de pêcheurs et de voyageurs ont trouvé dans les flots une mort imprévue ! Leurs corps ont été perdus pour toujours et leurs âmes ? peut-être sauvées, mais bien oubliées ! Ne pensez-vous pas que ces âmes maintenant en Purgatoire reçoivent un soulagement spécial de cette Messe que vous dites au lieu même de leur passage à l'éternité ? Tous ces pauvres naufragés, obscurs matelots, misérables émigrants sans nom et sans patrie, me semblent sortir des abîmes pour se grouper suppliants autour de l'autel flottant, afin d'avoir leur part de ce sacrifice : leur part de la lumière, du repos et de la paix qui en sont le fruit assuré.

2° Il est donc utile de célébrer, en mer, c'est incontestable.

Mais est-ce possible ? est-ce pratique ?

Je ne parle pas évidemment des prêtres qui sont trop éprouvés par le mal de mer, je n'omettrai pas cependant de dire qu'il y a dans le désir de célébrer, une force et comme une auto-suggestion qui préserve, jusqu'à un certain point, de ce pénible mal ou du moins qui aide à s'en relever promptement.

Donc pour ceux qui sont suffisamment bien portants, est-il possible et pratique d'entreprendre la célébration de la sainte Messe?

Autrefois c'était toute une affaire d'obtenir sur le bateau la possibilité de célébrer. J'entends encore, cela remonte à quinze ans, le Commissaire de la défunte " Bourgogne " nous expliquer verbeusement que sur un bateau de la Compagnie, il y a des gens de toute religion : Juifs, Musulmans, païens, etc.,... et que dès lors, on ne pouvait tolérer de manifestation religieuse; tout cela pour nous accorder tout de même de mauvaise grâce, la salle à manger, afin d'y dresser notre autel.

Il y avait donc alors certaine difficulté, mais tout de même possibilité de célébrer, soit sur les bateaux anglais protestants, soit sur les bateaux français, à condition évidemment d'emporter sa chapelle avec tous les objets nécessaires.

Que les temps sont changés! Aujourd'hui les " Empress " de la Compagnie du Pacifique Canadien et les paquebots de la Compagnie Transatlantique offrent aux prêtres des autels avec leurs ornements et le plus beau salon pour y célébrer la sainte Messe. Un garçon ira jusqu'à tout préparer, une table recouverte d'une nappe blanche, une carafe d'eau, des fleurs. Le maître d'hôtel s'intitulera gentiment sacristain et vous offrira un *enfant de chœur* pour vous servir, si vous n'avez pas vous-même de compagnon pour le faire. Toute liberté sera laissée à quelque pieuse personne, d'entre les passagers, d'employer les fleurs ou les arbustes de la serre pour l'ornementation de l'autel. On ne peut être plus gracieux que j'ai vu se montrer dans mes derniers voyages les officiers des paquebots de la Cie Transatlantique.

On vous offrira même de vous procurer des hosties, du vin, des cierges, etc.,... mais s'il m'est permis de donner un conseil aux prêtres voyageurs, je leur recommanderai de se munir eux-mêmes de ces objets liturgiques. La Cie malgré sa bonne volonté ne peut vous les fournir dans les conditions voulues. Je leur conseillerai de plus d'avoir eux-mêmes leur linge d'autel, je veux dire l'amict et le purificatoire, chose qu'il leur est facile d'emporter, s'ils ne veulent pas s'exposer à trouver des linges utilisés par leurs devanciers et laissés par eux dans un état peu convenable.

Je les encouragerai même à faire, à la fin de la traversée la purification des linges de la Cie, s'ils les ont employés. Il y a presque toujours des religieuses ou quelque personne pieuse à bord du bateau, après un premier lavage que vous aurez fait vous-même, vous leur confierez ces linges, et elles les mettront dans un état de propreté et de décence édifiant et engageant pour ceux qui viendront après vous.

Je prie mes vénérés confrères d'excuser semblables détails, ils en comprennent l'à-propos et on ne les devine pas, si on n'en a pas fait l'expérience.. J'ai donc répondu à la question: Est-il possible? est-il pratique de célébrer la sainte Messe à bord? Oui certainement; c'est même la chose la plus facile du monde, à condition de n'être pas malade et de se lever d'assez bonne heure.

Ai-je besoin d'ajouter que si l'on prend d'autres lignes que celles indiquées par moi il faudra se munir d'une chapelle portative avec ses accessoires, ce qui est une chose relativement facile. D'ailleurs, si

chaque prêtre insistait sur la présence d'un autel à bord, on verrait bientôt les diverses compagnies s'empresser d'en mettre à la disposition de tous, ne serait-ce que par motif de concurrence.

3° Il me reste un point. A quelle condition est soumise cette célébration de la part de l'autorité ecclésiastique?

Pour célébrer la Messe en mer, il faut avoir des facultés spéciales. Qui peut les donner? Seul le Souverain Pontife. Je crois qu'en général les Nonces du Saint-Siège et les Délégués Apostoliques ont le pouvoir le communiquer cette faculté au nom du Saint-Siège. Nos SS. les Evêques ne l'ont pas de droit mais ils peuvent l'avoir par Indult, comme c'est le cas pour Montréal.

Bien des prêtres confondent cette faculté de célébrer, avec les pouvoirs de la confession durant la traversée: approbation ou juridiction qui autrefois était donnée par l'évêque du port d'embarquement. Il arrivait que, en fait, cet Evêque avait parfois un Indult lui permettant de communiquer la faculté de célébrer. Mais les deux pouvoirs sont distincts. Aujourd'hui, la juridiction pour la confession suit une autre règle; et pour la Messe, un Evêque peut avoir la faculté de la permettre sans être l'Evêque du port de mer, où l'on s'embarque.

En pratique donc le prêtre qui désirera ce pouvoir pour une traversée, le demandera à son Evêque, et si celui-ci n'a pas d'Indult, le prêtre pourra s'adresser soit au Délégué Apostolique, soit directement au Saint-Siège.

L'Indult une fois obtenu imposera des conditions, il y sera dit ordinairement: *sub conditionibus " ut mare sit adeo tranquillum, ut nullum adsit periculum effusionis sacrarum specierum a calice (atque) curent ut alter sacerdos, si adfuerit, rite celebranti adsistat."*

Un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande du 1er mars 1902 n'a pas peu effrayé les prêtres voyageurs en ajoutant cette condition: *" et si in navi non habeatur capella propria vel altare fixum, caveant omnino Missionarii ne locus ad Missae celebrationem delectus quidquam indecens aut indecorum prae se ferat : quod certe eveniret si augustissimum altaris mysterium in cellulis celebraretur pro privatis viatorum usibus destinatis."*

Il semblait bien que la Sacrée Congrégation condamnât d'une manière absolue le célébration de la sainte Messe dans les cabines; toutefois, le 13 août de la même année 1902, la même Sacrée Congrégation s'expliquait comme suit: *" Decretum tantum respicit abusus illos qui orirentur si in privatis cellis.... indecenter offerretur... Non autem absolute celebratio in cellis prohibita est, quando adjuncta omnia removeant irreverentiae pericula."* — (13 août 1902.)

Reste encore à savoir si Rome requiert absolument l'assistance d'un prêtre ou d'un diacre. Un Indult général accordé aux prélats d'Amérique, d'Océanie et d'Australie reprend les conditions ci-dessus énoncées en ajoutant *" et si adsit, alter sacerdos superpelliceo indutus, Praesuli celebranti adsistat.* (30 juin 1908.) L'assistance d'un prêtre n'est donc plus requise d'une manière absolue.

La condition la plus gênante, en pratique, est d'avoir à demander un Indult spécial. C'est là une chose qui surprend les marins, étonne les

passagers et retient ou peut-être excuse les prêtres eux-mêmes. Je me rappelle qu'il y a déjà plusieurs années, un Commissaire très bien disposé me disait: " J'ai pensé sérieusement à avoir une chapelle portative à la disposition des prêtres passagers; mais je constate que la plupart d'entre eux n'ont pas le pouvoir de dire la sainte Messe, et voilà qui me décourage."

Il y a quelques semaines, une personne pieuse m'écrivait qu'elle n'avait pu avoir la Messe bien qu'il y eût à bord bon nombre de prêtres. A sa demande ils avaient répondu textuellement: " Le Saint-Père nous défend de célébrer à bord; il faudrait pour le faire avoir une permission toute spéciale." A la rigueur c'est vrai, et ai-je besoin de dire que la voyageuse dont je parle fut légèrement incrédule. D'ailleurs, un prêtre me fit à moi-même une réponse identique. Excellent homme, très digne prêtre, français, curé d'une grosse paroisse des Etats-Unis, je lui offris de célébrer à l'autel que je portais avec moi et dont je me servais chaque matin. Il me répondit: " Je n'ai pas le pouvoir de le faire et je pense que ce n'est pas dans l'esprit de l'Eglise, autrement elle n'exigerait pas une permission toute spéciale. Si le Saint-Père avait vraiment le désir que nous célébrassions, il nous en donnerait la faculté."

Messieurs, je ne commente pas, je cite seulement, et ces réflexions m'amènent à la conclusion suivante: Il y a là quelque chose à faire. Ne conviendrait-il pas à un Congrès Eucharistique tenu au Canada d'obtenir une faveur générale ou du moins de formuler très humblement le vœu que voici:

Vœu :

" Qu'il soit permis à tout prêtre en règle avec son Ordinaire de célébrer la sainte Messe, à bord d'un bateau sur mer, dès lors que toutes les autres conditions requises par l'Indult ordinaire se trouvent réalisées."

Je crois, Messieurs, que si nous obtenions de la bonté, de l'indulgence si connue du Souverain Pontife la faveur désirée, le Congrès de Montréal laisserait sa trace dans l'histoire des Congrès et aurait en effet grandement contribué à l'extension du culte eucharistique.

II

N'ai-je pas été trop long? et me sera-t-il permis encore de parler des voyages sur terre et de la célébration de la sainte Messe durant ces voyages?

Très brièvement, je distinguerai deux cas. Le cas du prêtre ayant à faire un voyage pressant et long où il s'agit d'arriver le plus rapidement possible d'un point à un autre; prenons pour exemple un voyage dans l'Ouest: c'est un trajet de quatre ou cinq jours. Il ne peut être question de s'arrêter chaque jour pour célébrer la sainte Messe.

L'autre cas est celui du prêtre qui voyageant pour son plaisir, peut s'arrêter où il veut et quand ça lui plaît. En ce cas, on ne concevrait pas qu'un bon prêtre, pénétré des motifs qui l'engagent à la célébration des

Saints Mystères, n'organisât ses voyages de manière à pouvoir, chaque jour, dire la Messe. Mais je me permettrai d'ajouter qu'un point important pour encourager ce prêtre, c'est la certitude qu'il sera bien reçu par ses confrères, qu'il y aura partout un autel et un servant à sa disposition, qu'on ne se plaindra pas de l'heure tardive ou matinale à laquelle il se présentera : toutes choses qui ne sont pas impossibles et créent parfois des difficultés au prêtre voyageur.

Une autre cause d'embarras, c'est le CELEBRET. Je ne sais pourquoi un prêtre inconnu qui voyage, même s'il porte la soutane ou un habit religieux quand il vient demander à célébrer la sainte Messe est facilement regardé comme un escroc. Et si son CELEBRET n'est pas parfaitement en règle, eh bien! malgré ses explications, on lui refusera la célébration ou on ne l'accordera que de fort mauvaise grâce.

Ne croyez pas, Messieurs, que j'aille en conclure à l'abolition du CELEBRET et faire un vœu en ce sens. Dieu m'en préserve! Les saints Conciles, les Statuts diocésains ont tous promulgué sur cette matière des règlements très sages. Toutefois, il faut bien reconnaître que le texte de ces lois tend plus à préserver les Saints Mystères d'une célébration indigne qu'à favoriser les bons prêtres dans leur piété et que ce dernier point est laissé au tact et à la charité des supérieurs d'Eglises chargés d'appliquer la loi.

Aux prêtres donc qui veulent célébrer de se mettre en règle d'avance et de ne point négliger ce point du CELEBRET ; aux confrères qui les reçoivent d'y mettre toute la courtoisie possible, et même en cas d'accident toute l'indulgence et l'épikie, permises par les législateurs, et dès lors il deviendra facile à quiconque d'entre nous qui sera en voyage de s'arrêter entre deux trains pour offrir le saint Sacrifice de la Messe.

Du moins n'admettra-t-on pas comme un principe qu'en voyage il n'y a pas à s'occuper de la Messe, parce que trop incommode et pas pratique. En temps de voyage, comme en tout autre temps, le prêtre pénétré de la sublimité et des responsabilités de son sacerdoce se souviendra de cette parole de l'Imitation :

Quando sacerdos celebrat Deum honorat, angelos laetificat, Ecclesiam aedificat, vivos adjuvat, defunctis requiem praestat et sese omnium bonorum participem efficit. ..Fiat! Amen!

Puis la parole est de nouveau offerte au *R. P. Galtier, S.S.S.* dont le rapport a pour titre :

L'ENSEIGNEMENT EUCHARISTIQUE

OU DE

l'Etude et de la Prédication de l'Eucharistie

1° — *Importance de cette prédication*

Parmi tous les sujets que le dogme et la morale chrétienne offrent à l'étude et à la prédication du prêtre, il n'en est pas, j'ose le dire, qui doive tenir une place aussi importante, aussi étendue que le Mystère eucharistique.

L'Eucharistie, en effet, n'est pas un mystère particulier de l'économie chrétienne: elle est Dieu lui-même, Jésus-Christ en personne dans la réalité de tous ses Mystères, et de toutes ses perfections adorables. Elle est l'âme et le cœur du corps mystique du Christ, l'Eglise, et on l'appelle volontiers la raison fondamentale et l'objet central du culte catholique et la clef de voûte de toutes nos croyances. Et quant aux âmes, elle n'est pas un moyen particulier de sanctification: elle est par excellence le sacrement de la vie surnaturelle, le grand soutien de la vie chrétienne, le principe générateur de la piété.

C'est donc à bon droit que, par son excellence, sa dignité, ses influences multiples, l'Eucharistie revendique une place prépondérante dans les sollicitudes du prêtre, chargé d'instruire le peuple fidèle.

Or, peut-on dire que la prédication de l'Eucharistie soit en rapport avec l'importance objective du grand Sacrement et avec ses merveilleuses efficacités? La plus vivante des réalités, la plus puissante des causes surnaturelles, Jésus-Christ lui-même actuellement présent, vivant, le Christ eucharistique, "cet unique fondement, en dehors duquel rien ne se peut établir," occupe-t-il en fait dans l'enseignement catholique, j'entends celui qui se distribue aux fidèles, soit dans les catéchismes, soit du haut de la chaire, la place à laquelle il a droit, celle où ont besoin de le trouver les âmes chrétiennes, la première, la plus en vue, la plus importante ? Est-ce le sujet le plus souvent prêché, le plus ordinairement expliqué, comme la vérité capitale, la cause et la fin de tout, où il faut sans cesse revenir pour éclairer toutes les autres vérités, vivifier toutes les vertus? Ou bien plutôt, n'est-ce pas un sujet trop réservé, un mystère trop caché, une vérité que l'on se contente d'affirmer à la foi, dans les formules sacrées, il est vrai, mais trop succinctes, sans s'efforcer d'en déployer les beautés et les richesses infinies?

Interrogez les catéchistes. En dehors de quelques explications littérales, qui ne sont guère que la lettre expliquée par la lettre, qu'apprend-on aux enfants sur l'adorable mystère pour lequel ils ont été baptisés et sanctifiés, et vers lequel ils tendent de toutes les vivaces énergies de cette vie divine qui est déposée dans leurs âmes. Si vous réunissez comme nous l'avons fait, les livres de retraite pour la première communion, publiés en assez grand nombre en ces derniers temps, vous verriez que la plupart, notez bien, je ne dis pas tous, mais la plupart, contenant des instructions pour trois ou quatre jours, à trois par jour, n'offrent guère

qu'une ou deux instructions sur l'Eucharistie; et quelquefois c'est de la communion sacrilège qu'on y traite! Quelle disette, à la veille de la première communion, alors qu'il s'agit de faire comprendre, aimer et goûter aux enfants, le grand et doux sacrement qu'ils se disposent avec de si sincères désirs à recevoir, et qui doit être, si l'on veut qu'ils restent chrétiens, l'aliment ordinaire de leur âme.

Et dans les chaires chrétiennes, entend-on bien souvent annoncer l'Eucharistie, en dehors de certains jours marqués et rares, dans lesquels il serait impossible de traiter un autre sujet, tels que le quatrième dimanche du Carême, où l'Evangile de la multiplication des pains annonce la communion pascale, pendant l'Octave de la Fête-Dieu et le jour de l'Adoration perpétuelle? Plût à Dieu qu'en ces fêtes du moins, on fût toujours fidèle à faire briller plus éclatante dans les âmes la vérité de l'Eucharistie, sur laquelle les splendeurs de l'Exposition solennelle fixent déjà tous les regards.

Enfin, ouvrez les sermonaires, ces arsenaux de bureau, dont on pourrait peut-être déplorer la trop grande diffusion au point de vue de l'étude, mais si opportun aux prêtres des paroisses, dont le temps le plus précieux est dévoré par les occupations écrasantes du ministère. Qu'y trouvez-vous sur le sujet qui nous occupe, sinon un ou deux sermons sur la présence réelle, sur la fréquente communion et sur les fruits du saint Sacrifice?

Il faut bien l'avouer, il existe une contradiction étrange, un illogisme frappant entre la grandeur, l'excellence et l'efficacité de l'Eucharistie que tous s'accordent à porter jusqu'aux nues, et l'importance effective qu'on lui donne dans l'enseignement. Elle occupe de par l'institution divine la première place dans l'ordre des réalités surnaturelles; elle n'en a qu'une très secondaire dans la prédication. En droit elle est tout: en fait elle n'est qu'un moyen de salut comme un autre.

Nous ne prétendons pas qu'on n'annonce aux peuples que l'Eucharistie: la prédication chrétienne doit parcourir la vaste carrière de toutes les vérités, de tous les devoirs. Mais serait-ce trop exiger, ne serait-il pas conforme à la logique, non moins qu'aux indications de l'Esprit-Saint, qu'on donnât à chaque vérité, dans l'enseignement oral une place proportionnée à celle qu'elle occupe dans l'économie divine, et par conséquent à l'Eucharistie la première place?

Je sais bien que vous allez me faire ici une objection: " Les fidèles, direz-vous,sont peu préparés à entendre parler de l'Eucharistie; ils ne comprennent rien à ce mystère; c'est pour eux un sujet fermé. A quoi bon perdre son temps à leur en parler souvent? "

Permettez-moi de vous répondre d'abord que si tant de chrétiens sont si peu instruits du Mystère Eucharistique, c'est que nous leur en parlons bien trop rarement et que ce Mystère, déjà si profond et si caché en lui-même, nous l'obscurcissons encore davantage pour les fidèles en faisant peser sur eux le sceau de notre silence.

Du reste, dans l'objection que vous formulez, il y a un gros relent de Jansénisme, permettez-moi de vous le dire. Cette pernicieuse hérésie en éloignant les âmes du Sacrement de nos autels, en reléguant l'Eucharistie au fond des tabernacles et en rehaussant les barrières qui en séparent les fidèles, réussit si bien à épaissir les voiles qui la recouvrent

que ce Mystère auguste cessa d'être l'objet familier de l'étude, de la contemplation et de l'amour des chrétiens. Dès lors on renonça peu à peu à en étudier les beautés et les excellences, à en scruter les richesses, à en goûter les charmes, et l'on s'habitua à considérer l'Eucharistie comme un mystère inaccessible, obscur à la foi, répugnant à la raison, inabordable à la piété et dont on doit parler le moins souvent possible.

Ne soyons pas victimes de cette triste hérésie en considérant encore l'Eucharistie comme un Mystère si secret et si caché qu'on ne peut guère le prêcher aux foules. Non, soyons bien persuadés au contraire que l'Eucharistie est le Sacrement populaire par excellence, parce que le Christ l'a donné à tous." "*Accipite omnes.*" parce qu'elle contient le Christ en personne qui appelle à Lui le monde, parce qu'elle est le Sacrement ordinaire de la vie des chrétiens, celui que l'on doit recevoir le plus souvent et qui apporte le salut à tous. Pour le comprendre et l'aimer ce Mystère, les fidèles sont naturellement préparés par le fait de la grâce du Christ déposée en eux par le Baptême; cette grâce qui leur donne des clartés supérieures, des aptitudes innées à comprendre les mystères de l'ordre surnaturel et surtout celui qui doit développer, entretenir et couronner en leurs âmes la vie du Christ.

Non, non, ne craignons pas de prêcher souvent l'Eucharistie aux chrétiens, parce que, affirme le Concile de Trente à l'encontre de l'objection faite tout à l'heure: "il n'est pas une seule catégorie de fidèles à qui ne convienne et ne soit très nécessaire la connaissance de cet admirable Sacrement, de la réalité qu'il contient, de ses merveilleux effets et de ses fruits innombrables." (Cath. Trid., P. III, XLVII.)

2° — *Matière de cette prédication*

C'est une affaire entendue, nous devons prêcher l'Eucharistie souvent, beaucoup plus fréquemment qu'on ne le fait communément dans l'enseignement.

Mais, me direz-vous, que c'est donc difficile de prêcher l'Eucharistie. Combien ce sujet est abstrait, épineux, extrêmement restreint. "Quand j'ai fait deux ou trois sermons sur ce Mystère, nous disait un jour un prêtre pourtant zélé et intelligent, j'ai épuisé mon sujet. Que voulez-vous qu'on dise de plus quand on a parlé une fois de la présence réelle, une fois de la communion, une fois de la Messe...."

Et encore ce cher confrère avait-il la douce vanité de croire qu'il avait fait un cours complet sur l'Eucharistie. En fait, combien peut-être de prêtres, dont tout le cycle d'enseignement eucharistique se résume à un sermon et encore.

Cela dénote une bien pauvre intelligence de ce qu'est ce grand mystère.

J'ose prétendre au contraire, que c'est un champ bien vaste que celui qui est offert à la prédication et à l'enseignement pastoral sous toutes ses formes, par tout l'ensemble du Mystère Eucharistique, un des plus vastes de la religion.

(a) L'Eucharistie, c'est d'abord la présence réelle, c'est-à-dire qu'elle est au milieu de nous, et dès lors, tout ce que nous pouvons et devons enseigner de Dieu, de ses perfections, nous le pouvons prêcher de l'Eucharistie qui est l'Eternel, l'Immense, le Tout-Puissant. L'Eucharistie,

c'est Dieu fait homme, c'est-à-dire le Christ. Entre le passé du Christ, où seuls quelques privilégiés jouirent de sa présence, et l'avenir glorieux du ciel où tous les élus le posséderont dans toute la plénitude, l'Eucharistie est l'unique moyen de la présence personnelle du Sauveur sur la terre. En dehors du Christ eucharistique, nous n'avons plus Jésus-Christ celui du passé e trop loin, celui de l'avenir trop haut. L'Eucharist nous le donne et nous permet de l'aborder et d'entretenir avec lui ce relations familières qui sont la conséquence de l'Incarnation. En l'Eucharistie encore le Christ continue tous les Mystères de son Incarnation, de sa Rédemption; il est le frère, l'ami, le Sauveur, le Docteur, le Conseiller, le Médecin de nos âmes, etc.

Prêcher l'Eucharistie, c'est donc prêcher le Christ, dans toute la réalité de sa personne divine et humaine qu'elle contient; c'est prêcher se amour infini, son cœur divin qui fait l'Eucharistie vivante. 'est prêcher tous ses mystères qu 'le résume et qu'elle perpétue. Est-ce donc si peu de chose?

Est-ce donc si peu de chos après avoir démontré et expliqué clairement le fait de la p ésence réelle par les arguments traditionnels, que de s'attacher à exposer aux fidèles tous les trésors, toutes les ineffables réalités que renferme ce mystère, et de leur développer les convenances, les motifs et les avantages de l'Adoration du Très Saint-Sacrement, devoir sacré que nous avons à acquitter envers la présence réelle de Dieu parmi nous?

(b) L'Eucharistie, c'est encore le *Sacrifice de la Messe.* C'est-à-dir le sacrifice unique de la nouvelle alliance, remplaçant toutes les figures, tous les sacrifices de l'Ancienne Loi. C'est le Mémorial, le renouvellement du Sacrifice de la Croix. C'est l'acte central du culte catholique, du culte social, par lequel la communauté chrétienne et l'humanité entière acquitte ses devoirs envers Dieu.

N'y a-t-il pas ici encore matière abondante à des développements pour le prêtre qui, après avoir exposé aux fidèles et la réalité et la nature du sacrifice, voudra leur en dire les excellences, les fruits inappréciables, pour conclure au devoir d'assister souvent à la Messe en y apportant plus d'intelligence et de meilleures dispositions? Et à cela ne peut-il pas ajouter, en un cours d'instructions familières, l'explication littérale et mystique des cérémonies et des prières de la messe, une exposition de liturgie sacrée?

(c) Enfin, quelle mine inépuisable de prédication s'offre au prêtre si nous considérons le troisième aspect de l'Eucharistie, le plus connu, le plus accessible, le plus riche p - nous: *la Sainte Communion.*

A peine ai-je besoin d'insister sur ce sujet pour convaincre vos esprits Je ne rappelle que pour mémoire les figures de la communion qui s'échelonnent au cours de l'Ecriture, depuis l'Arbre du Paradis jusqu'à la multiplication des pains et des Noces de Cana, et qui commentées aux fidèles fournissent le sujet d'instructions très intéressantes et très originales.

Mais la Communion, sa nature, ses excellences, ses vertus, ses merveilleuses efficacités; les dispositions faciles qu'elle comporte dans ceux qui s'en approchent, depuis le simple état de grâce, jusqu'à la vertu la plus haute; les motifs qui doivent y attirer les âmes: — n'y a-t-il pas là encore des trésors à ouvrir aux âmes par l'enseignement pastoral?



La procession — Les Indiens catholiques de Caughnawaga

The Procession — The Catholic Indians of Caughnawaga

Mettez alors la communion en face de tous les états de la vie chrétienne, de tous les âges, de toutes les conditions; étudiez quels exemples elle donne, quels secours elle apporte, quels remèdes elle fournit, quelle influence elle doit exercer sur l'enfance et la jeunesse, sur la virginité, le mariage et la vie religieuse, sur la persévérance des justes et la conversion des pécheurs, et avec un tel sujet à développer je ne crains pas de dire que vous serez facilement éloquent parce que vous parlerez de choses que vous sentez et qui iront au cœur de vos auditeurs.

Ah! de quelles immenses ressources on se prive volontairement pour féconder le champ de la prédication évangélique et de l'enseignement pastoral, et pour faire du bien aux âmes, en négligeant l'enseignement sur l'Eucharistie.

N'est-ce pas qu'il est vaste, qu'il est immense le champ de la prédication eucharistique?

* * *

Que sera-ce si à cet enseignement que j'appellerais volontiers direct, parce qu'il concerne directement le Mystère de nos autels, nous ajoutons l'enseignement indirect?

Et par là j'entends cet enseignement, qui en toute circonstance, sait ramener son sujet, quel qu'il soit, à l'Eucharistie.

Cette manière de faire semble à première vue exagérée; et pourtant rien n'est plus légitime, plus facile. Puisque l'Eucharistie est le foyer de la doctrine, de l'histoire, de la vie de l'Eglise; puisqu'elle est l'objet central auquel tout se ramène, puisqu'elle n'est autre chose que le Christ lui-même; il est légitime, je dis plus, il est naturel, de tout ramener à ce Mystère qui contient tous les autres.

Parlez-vous d'un mystère de la vie du Christ? de sa naissance, de sa Passion, de son Ascension, etc.? Pourquoi, après avoir considéré ce mystère en lui-même, n'en feriez-vous pas voir la réalité toujours vivante dans l'Eucharistie, mémorial de tous les Mystères du Christ? Vos auditeurs seraient autrement frappés d'une vérité qui leur est offerte comme toujours actuelle sous leurs yeux, que de l'évocation d'un événement du passé.

Exposez-vous à vos fidèles les grandeurs, les beautés, les caractères de l'action et la vie de l'Eglise? Quel charme instructif ne revêtira votre parole, si vous montrez le Christ en personne vivant et agissant et gouvernant son Eglise par l'Eucharistie?

Voulez-vous exciter les âmes à la pratique des vertus chrétiennes? Quelle force de persuasion n'ajouterez-vous pas à vos exhortations si au lieu de chercher dans l'Evangile seulement des exemples passés de ces vertus, vous proposez à l'imitation des chrétiens les exemples toujours actuels des vertus que pratique Jésus-Christ en son Sacrement, où il nous offre, en même temps la grâce toujours efficace et victorieuse qui nous aidera à pratiquer ces vertus?

Et ainsi de suite pour tous les Mystères, toutes les vérités du dogme ou de la morale catholique, vous pouvez sans rapprochement forcé, prêcher l'Eucharistie, et rapporter tout à l'Eucharistie.

Votre enseignement y gagnera en profondeur, puisqu'il reviendra toujours à son centre, il sera plus vivant, puisqu'il vivifiera toutes les

vérités, même les plus abstraites, les ramenant à l'Eucharistie qui est le Christ toujours vivant dans la réalité de tous ses mystères. Votre parole sera plus persuasive et elle trouvera aisément le chemin des cœurs, car une âme chrétienne a une soif naturelle de Jésus-Christ présent et vivant dans l'Eucharistie, elle se dilate quand on lui en parle et qu'on la met en rapport avec lui.

Mais, me direz-vous, nous voudrions bien prêcher l'Eucharistie: nous avouons même que la matière prédicable est abondante, surabondante, immense. Pourquoi faut-il que nous ne trouvions sous la main presque pas d'instruments pour nous aider à cultiver ce champ, cette mine de prédication. Nous n'avons presque aucun ouvrage qui puisse nous aider à étudier l'Eucharistie; les livres manquent à ce sujet.

Que de fois n'avons-nous pas entendu formuler cette objection, exprimer cette plainte!

Oui, je le constate avec douleur, alors que tant d'autres points des vérités chrétiennes ont tenté les investigations d'auteurs nombreux et ont fait une foule d'ouvrages; l'Eucharistie a été négligée par la plupart et les livres qui en traitent sont peu nombreux, difficiles à trouver.

Cependant dans ces dernières années, il semble que le Mystère eucharistique a été plus étudié et médité, et la bibliographie de cet auguste Sacrement s'est enrichie d'assez nombreux ouvrages dont quelques-uns ont une réelle valeur.

Le prêtre qui voudra donc étudier l'Eucharistie ne sera pas dép[illegible] autant qu'il pourrait le craindre, s'il veut bien consulter la petite bibliothèque eucharistique que, à titre de renseignement, nous lui ouvrons à la fin de ce travail.

3° — Pratique de cette prédication.

Mettons-nous donc résolument à l'œuvre: prêchons l'Eucharistie. Et pour cela, étudions-la plus assiduement, dans le silence de notre cabinet; faisons-en le sujet fréquent de nos méditations solitaires au pied du tabernacle. Faisons-nous un cours suivi d'instructions sur ce Mystère auguste: sermons solennels dans les grandes circonstances; instructions plus familières en l'occurrence ordinaire et la prédication solennelle.

Puis, saisissons toutes les occasions de parler de l'Eucharistie aux fidèles: Quarante-Heures, Premier Vendredi du Mois, Adoration mensuelle, Fête-Dieu, Jeudi-Saint, Sacré-Cœur, Pâques, Carême et Avent, Réunions de Congrégations ou de Confréries, Retraites, etc.

J'insiste ici sur deux circonstances exceptionnelles: les Triduums et les Retraites.

Faisons donner, chaque année à nos fidèles, le Triduum eucharistique tant recommandé par Pie X. Que dans ce but les prêtres, les curés s'invitent et s'aident mutuellement en prêchant les uns chez les autres et en devenant, en l'occurrence prédicateurs de circonstance.

Qu'à toutes les Retraites ou Missions, il y ait un jour entier d'instructions consacrées uniquement à l'Eucharistie et que les exercices de la Retraite tendent, dès le commencement, à cette journée eucharistique comme à leur couronnement.

Enfin, soyons fidèles à rehausser la solennité des Quarante-Heures en faisant de ces deux jours d'adoration deux jours de prédication eucha-

ristique. Il est surtout un genre de prédication qui convient plus spécialement à cette circonstance et qui est très goûté des fidèles: c'est l'Heure solennelle d'Adoration prêchée avec chants. Ce sera le moyen de faire porter de plus grands fruits à ces solennités en développant la connaissance et l'amour de l'Eucharistie dans les âmes.

Prêchons l'Eucharistie!

C'est l'excellence, la grandeur, l'importance souveraine de ce Sacrement qui l'exige.

Prêchons l'Eucharistie!

C'est l'Eglise qui nous le demande; car voici que naguère encore la Congrégation du Concile, parlant sur l'ordre du Souverain Pontife, dans le célèbre décret sur la Communion fréquente et quotidienne, appuie sur la recommandation instante faite par le Concile de Trente aux Pasteurs d'âmes, d'entretenir souvent les fidèles confiés à leurs soins, de ce grand Sacrement, des fruits merveilleux qu'il produit et du besoin qu'ont tous les chrétiens de s'en nourrir souvent.

Prêchons l'Eucharistie!

C'est le vœu le plus ardent des âmes chrétiennes.

"Partout comme sous un souffle spécial de l'Esprit-Saint, la dévotion à l'Eucharistie grandit dans les âmes, les œuvres eucharistiques se développent, les âmes ont soif de l'Eucharistie. C'est quand on leur parle de Jésus-Eucharistie qu'elles vibrent, qu'elles s'attendrissent, qu'elles s'amendent, se corrigent et se sanctifient. Elles semblent nous dire, à nous prêtres, gardiens du pain céleste: "*Da nobis panem quotidianum!*"

Prêchons l'Eucharistie!

C'est le vœu que je formule en terminant, en soumettant à la ratification du Congrès Eucharistique la résolution suivante:

Vœu :

"Que tous les prêtres s'efforcent de donner à l'Eucharistie une place "prépondérante dans leur prédication et leur enseignement pastoral;

"Qu'ils profitent de toutes les occasions pour en parler fréquemment "aux fidèles; surtout au temps des Pâques, de la solennité des Quarante-"Heures et des Triduums eucharistiques, qu'enfin les exercices des Re-"traites et Missions soient dirigés à promouvoir dans les âmes une plus "grande dévotion envers l'Eucharistie, et à assurer leur persévérance "pour la fréquentation de la Table Sainte."

Le Secrétaire attire, ensuite l'attention des prêtres sur la très intéressante étude que le R. P. *Lintelo*, S. J., le grand apôtre de l'Eucharistie, a bien voulu préparer pour le Congrès de Montréal, sur *la prédication des triduums eucharistiques*. Ce travail imprimé est distribué, par les soins du Comité des Travaux, aux prêtres présents à la séance.

En voici, du reste, le texte.

LA PREDICATION DES TRIDUUMS EUCHARISTIQUES

On a tant usé et abusé du mot Croisade que j'hésite à l'employer à mon tour. Y a-t-il un essai de mouvement religieux, voire politique et profane, qui n'ait reçu de ses promoteurs ce nom trop auguste pour le dessein qu'ils poursuivaient ? Mais, en vérité, rien ne peut évoquer à plus juste titre le souvenir d'une croisade que les efforts de Pie X pour ramener le peuple chrétien à la pratique de la Communion quotidienne.

Un mot d'ordre parti de Rome, répété par la voix des Pierre l'Ermite et des Bernard, acclamé dans les immenses assemblées des Evêques, des princes et des peuples, tous les cœurs chrétiens enthousiasmés de la grandeur du but, les chevaliers s'armant et partant en guerre, les femmes et les enfants priant, la Croix devenue le signe de ralliement des guerriers, voilà ce que rappellent les croisades, et n'est-ce pas un spectacle analogue que le monde chrétien nous offre à l'heure actuelle ?

Une première fois, Pie X affirme le généreux dessein qu'il a conçu. C'était à la clôture du Congrès Eucharistique de Rome en 1905. Sa voix supplie plus qu'elle ne commande. Ecoutez :

" Je vous prie et vous conjure tous de recommander aux fidèles de
" s'approcher du Divin Sacrement. Et je m'adresse spécialement à vous,
" mes chers fils dans le sacerdoce, afin que Jésus, le plus grand des tré-
" sors du Paradis, le plus grand des biens qu'ait jamais possédés l'hu-
" manité désolée, ne soit pas abandonné d'une manière aussi injurieuse
" et aussi ingrate."

Six mois après, paraît le magistral Décret sur la Communion Quotidienne, dont l'écho doit être répercuté jusqu'aux extrémités du monde et jusqu'à la fin des temps. Bientôt, à Tournai, le Légat du Pape, invite " les membres de l'Episcopat, Chef d'ordres, Présidents d'œuvres, prêtres, religieux, laïques, catholiques ici présents... à prendre acte de ce grand acte pontifical, doctrinal et disciplinaire tout ensemble.. à le saluer avec respect, à l'acclamer avec enthousiasme, et à en faire, pour l'avenir, le mot d'ordre inscrit sur notre drapeau, dans nos campagnes pour la propagande du bien."

L'année suivante, à Metz, on étudie la mise en pratique, la stratégie du Décret ; les troupes s'organisent : chaque soldat est appelé à son poste. Et ce grand Congrès, dont Londres et Cologne n'ont pu dépasser l'effort doctrinal, pour avoir été voué tout entier à la propagation de la Communion quotidienne ou fréquente, reçoit de Pie X ces félicitations significatives : " De tous les fruits qu'on pouvait attendre du Congrès de Metz, ce résultat nous serait à lui seul le plus agréable : bien plus, il réunirait en lui tous les autres. Car de là dépendent et le véritable amour de Dieu et la vraie piété, de là découle la parfaite union des cœurs, de là viennent la force et l'appui de la fragilité humaine, de là enfin, toute vie chrétienne. Que tous les esprits se persuadent bien de ces vérités, telle est notre ardente prière."

Au début de 1910, le vieux jansénisme est battu en brèche: 35,000 prêtres sont enrôlés dans la *Ligue Sacerdotale Eucharistique*, fondée pour promouvoir la Communion quotidienne, par la prière, par la parole et par la plume. Partout les chiffres des communions se relèvent, des paroisses se transforment; de nombreuses maisons d'éducation préparent des races imbues de l'Eucharistie; dans toutes les langues de nouveaux écrits font oublier les livres qui, sous le couvert de la piété ou de la science théologique, avaient trop longtemps répandu le poison janséniste. en un mot, "c'est le sens de l'Eucharistie qui renaît (1)!"

Si ce n'est là une Croisade, à quoi donc ce beau nom pourra-t-il s'appliquer? A la face du monde, les fidèles se rallient autour du Christ vivant parmi eux, et lui prodiguent sur divers points du globe, des triomphes sans précédents. En vérité, n'est-ce pas le cas de redire le mot cité par un apologiste du troisième siècle, et qui mériterait d'être la devise des Congrès Eucharistiques: *Hac foederantur Hostia!* L'Hostie divine, voilà le lien qui les unit (2)!

I

Raisons du Triduum.

Mais le génie pratique et ferme de Pie X n'ignore pas que, comme dans la Croisade, il y a un ennemi à terrasser, un ennemi aussi rusé que tenace, plein de rage contre Jésus-Christ et contre les âmes, fort de triomphes séculaires, que cet ennemi a des auxiliaires puissants dans l'inintelligence de la vie surnaturelle, dans la mollesse et la peur de la gêne, non moins que dans le faux respect.

Aussi ne suffit-il pas au Pape que le mot d'ordre ait été une fois proclamé, qu'il ait retenti avec éclat dans les assemblées les plus solennelles, qu'il ait été répété mille fois par tous les modernes moyens de diffusion de l'idée. Non, il faut que tous l'entendent, que personne ne puisse ne pas l'entendre: il veut une prédication de la Croisade Eucharistique qui soit continuelle et universelle.

"Les curés, les confesseurs et les prédicateurs, exhorteront fréquem-
"ment, et avec beaucoup de zèle, le peuple chrétien à un usage si pieux
"et si salutaire."

Ainsi parle le Décret. A chacun de ceux qui ont rang dans la hiérarchie sacrée le devoir est nettement tracé. Mais encore, pour qui connaît l'inconstance humaine et la multiplicité des objets qui, de nos jours, sollicitent l'attention et le zèle du clergé, il était opportun de fixer des moments où s'accomplirait ce devoir.

Aussi, dès la constitution de la *Ligue sacerdotale*, voyons-nous un Triduum signalé entre tous les moyens d'atteindre le but qu'elle poursuit.

Une année s'écoule, et, le 10 avril 1907, la Sacrée Congrégation des Indulgences envoyait à tous les Evêques de la chrétienté une lettre sur la célébration annuelle du Triduum, lettre que l'on a appelée avec raison

(1) Mgr Chesnelong, évêque de Valence.

(2) Minutius Felix, *Octav.*, n. 9.

"le couronnement de l'œuvre du Saint-Siège relative à la Croisade Eucharistique." But à poursuivre, exercices à célébrer, matières des exhortations, privilèges et indulgences pour accroitre l'ardeur de tous: rien n'y est omis. Le Pape veut que "l'on fasse comprendre à tous les fidèles son ardent désir de promouvoir la Communion de plus en plus fréquente;" il invite les Evêques "à poursuivre l'œuvre commencée et à faire tous leurs efforts — *omnem impendant operam* — pour que les fidèles se nourrissent plus souvent et même chaque jour de la Sainte Eucharistie."

Le principal moyen d'atteindre ce but si désirable est la célébration annuelle d'un triduum de prières et de prédications. Qui ne voit l'exceptionnelle importance de la prescription de ce Triduum? C'était la réponse péremptoire de Rome à cette préoccupation d'une foi timide, qui se faisait jour en divers endroits: "Prenons garde que les fidèles ne se figurent qu'il y a quelque chose de changé dans l'Eglise; laissons agir les seuls confesseurs; un ébranlement général offrirait plus d'inconvénients que d'avantages."

Eh bien! non, Rome ne se contente pas de la direction spirituelle privée, moins encore d'une tolérance tranquille et même craintive de la Communion quotidienne. Les fidèles ne savent-ils pas que le Pape est établi "au Thabor de la visibilité catholique", pour y être le gardien vigilant de la doctrine, pour redresser et condamner tous les écarts? Seront-ils plus étonnés de son intervention dans la question de la Communion que dans toute autre question doctrinale? Ne sera-t-il pas facile d'ailleurs de prouver qu'on ne leur propose que le retour à la plus antique tradition; que ce retour, désiré par Pie IX et par Léon XIII, était préparé depuis longtemps par un mouvement de l'Esprit de Dieu dans l'Eglise; que le siècle de Marie a préludé au siècle de l'Eucharistie, que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus s'achemine vers son plein épanouissement; enfin qu'au paganisme renaissant le Pape veut opposer une légion de confesseurs et de martyrs, c'est-à-dire de communiants.

Oui, après les décrets de Pie X, il y a quelque chose de changé, non dans la doctrine de l'Eglise, mais dans les enseignements de plusieurs de ceux qui parlaient en son nom, mais dans la mentalité de beaucoup de fidèles. "Loin de le dissimuler, il vaut mieux, sans hésiter, le reconnaître (le Décret lui-même prévient l'objection) pour se dégager de l'entrave de notre éducation première et comprendre adéquatement la doctrine de l'Eglise (1)". N'est-ce pas hâter la restauration désirée que de saluer l'aurore d'une ère nouvelle, de proclamer franchement la nécessité d'un changement d'idées et de conduite? Reculer devant cette promulgation catégorique, n'est-ce pas prolonger le règne de ces "préjugés, vaines craintes et motifs spécieux de s'abstenir", que déjà Léon XIII avait déclaré devoir être entièrement abolis (2)?

(1) P. Besson, S. J., *Annales des prêtres adorateurs*, 1909.

(2) Mgr l'Evêque de Metz nous donne un exemple de ce genre de promulgation. Après avoir énuméré diverses conceptions fausses au sujet de la communion, il poursuit: "Vous mêmes, N. T. C. F., vous n'avez probablement pas eu jusqu'à présent d'autres idées à cet égard. Et pourtant, ces considérations ne sont pas fondées, elles sont absolument préjudiciables au salut de nos âmes, puisqu'elles nous tiennent éloignés du Christ, qui est la source même de toute vie et de toute vertu." *Lettre pastorale* de 1908.

La Communion quotidienne doit cesser d'être regardée comme un privilège de caste ou une récompense de la vertu : voilà ce que dit à tous la voix de Pie X.

Une raison psychologique justifie la volonté du Chef de l'Eglise. On ne peut, en effet, imaginer que deux méthodes d'aboutir au but désiré : l'initiation individuelle et progressive, ou la prédication publique. La première apparaît de suite comme vouée à un piteux avortement, ou du moins à des résultats amoindris. Comme elle s'exerce surtout au confessionnal, il est évidemment impossible que le confesseur donne, à chaque pénitent en particulier, une instruction complète sur le Décret ! S'il le pouvait, il ne trouverait pas l'esprit du pénitent préparé pour une adhésion immédiate : la conviction se fit-elle lumineuse, on se heurterait aux difficultés personnelles, au respect humain, à la crainte de se singulariser, — le pénitent ignorant si les autres reçoivent les mêmes exhortations. Mettons que, malgré tout, on parvienne à décider quelques âmes plus généreuses, celles-là du moins échapperont à l'atteinte qui sont précisément les plus nécessiteuses.

Reste donc l'enseignement public, la prédication : *Quomodo audient sine praedicante?* Il s'agit tout à la fois de donner des convictions raisonnées et lumineuses, capables de résister aux difficultés courantes, et de produire un ébranlement général qui dissipe le respect humain et mette à l'aise les hésitants. Les fervents ne se rencontrant que dans le camp des assidus de la Table Sainte, il n'est pas étonnant que les autres attendent des entraîneurs. Ici, comme en tout ce qui est pénible à la nature, c'est surtout le premier pas qui coûte. Jamais ce premier pas ne sera plus facile qu'au lendemain de ces jours où l'on est assuré de ne pas se trouver seul à la Table Sainte et de ne plus provoquer d'étonnement. Jamais les âmes ne seront mieux préparées à l'action du confesseur ; celui-ci n'a plus qu'à insister, à encourager, à maintenir.

Ces raisons si plausibles prennent plus de force encore quand on songe qu'on se trouve devant une vraie montagne de difficultés à soulever. Pour en triompher, les moyens ordinaires du Ministère Sacré ne suffisent pas ; il faut une action pastorale toute spéciale. Cette action, le Saint-Siège l'a voulue, et il a assigné le Triduum comme le moment le plus favorable de la produire et le moyen le plus puissant de diffusion de la Communion quotidienne. L'expérience a prouvé la sagesse de cette direction. Mais il nous faut expliquer d'abord le fonctionnement du Triduum.

II

Pratique du Triduum Eucharistique.

La Lettre de la Sacrée Congrégation des Indulgences nous donne des indications précises et minutieuses.

But. — Avant tout il faut savoir où l'on marche, ce que l'on veut. Aucun doute possible : " il s'agit d'obtenir que les fidèles se nourrissent plus souvent et même chaque jour de la Sainte Eucharistie." Si l'ap-

pelation de *Triduum Eucharistique* a déjà obtenu quelque vogue, c'est à cause de la brièveté de la formule; mais il s'appliquerait également bien à d'autres hommages à rendre au Très Saint-Sacrement, spécialement à l'adoration. On traduirait plus exactement la pensée de Rome en disant: Triduum sur la Communion quotidienne. En tous cas, le but du Triduum "n'est pas seulement de renouveler la dévotion à la Sainte Eucharistie en général, ni de réunir les fidèles dans une cérémonie de réparation; mais son *but précis et formel est de développer parmi eux la pratique de la communion fréquente, quotidienne.* Le Décret d'institution le dit expressément; et, à cet effet, il prescrit qu'une des instructions du Triduum sera consacrée tout spécialement à y exhorter les fidèles. Dans les paroisses où l'on ne peut faire un Triduum, le Pape recommande de donner au moins un jour aux exercices eucharistiques, et le décret spécifie que le Souverain Pontife tient à manifester à tous, par cette recommandation, combien est ardent son désir de promouvoir la communion fréquente. L'intention du Triduum est si nettement marquée, elle paraît si essentielle dans la pensée du législateur, qu'à notre avis ce serait rendre douteux le gain des indulgences que de transformer ces cérémonies en simple exercice de dévotion envers le Très Saint-Sacrement."

Tel est l'avis d'un canoniste éminent, le R. P. Besson, S. J., Directeur de la *Nouvelle Revue Théologique.*

Epoque. — L'octave de la Fête-Dieu paraissait tout indiquée pour ces pieux exercices. Toutefois le Saint-Siège laisse aux Evêques la faculté de déterminer d'autres jours, de faire coïncider le Triduum avec les exercices de l'Adoration perpétuelle, en usage dans nombre de diocèses, et cela sans perdre le droit aux indulgences accordées par la lettre du 10 avril 1907. En bien des endroits, on a préféré s'en tenir à l'adaptation de l'ancien triduum à cette fin nouvelle. Il est pourtant permis de penser qu'un exercice spécial eût sollicité plus vivement l'attention des fidèles.

Dans beaucoup de paroisses l'adoration était l'occasion d'une petite mission: les prédicateurs y traitaient volontiers des fins dernières, des occasions de péché, des moyens de salut. Il faudra désormais, selon le mot heureux de Monseigneur Heylen, le vénéré Président des Congrès, que ce soit "une sorte de mission Eucharistique."

Prédication. — Nous voici donc amenés à nous demander quelle doit être la *matière des instructions* pendant ces jours. Il n'est pas permis de traiter explicitement d'autres sujets que ceux indiqués par le document romain :

Hisce vero singulis diebus sermo habebitur quo populus edoceatur de ineffabili Eucharistiae Sacramenti praestantia, et potissimum de animi dispositionibus ad illud rite suscipiendum... — In concione tamen oratores ad ferventiorem erga sanctissimum Sacramentum pietatem hortentur fideles, speciatim ad frequentiorem coelestis convivii participationem.

Nous devons donc avant tout faire mieux apprécier au peuple l'excellence de l'ineffable Sacrement de l'Eucharistie, non seulement parce que Jésus-Christ y est substantiellement et personnellement présent, non seulement parce que "*omnia alia sacramenta ordinari videntur ad hoc*

sacramentum sicut ad finem", mais encore par les effets si admirables et si divins qu'il produit dans les âmes. (1)

Mais pourquoi, dira-t-on, le Saint-Père veut-il que, dans cette prédication, on insiste spécialement sur les dispositions requises pour bien recevoir le Sacrement ?

La raison en est manifeste. C'est précisément sur ce point des dispositions que les erreurs sont les plus répandues et les plus tenaces. Impossible d'amener la masse des fidèles à la Communion très fréquente et quotidienne, sans extirper de leur esprit les préjugés accrédités, même par " des théologiens de valeur, mais infectés du poison janséniste." Ces préjugés leur font croire que des dispositions difficiles et multiples sont nécessaires pour bien communier, que la Communion fréquente est à ce prix, que, par conséquent, s'ils ne peuvent les réaliser d'abord, ils doivent s'interdire du moins cette fréquence.

La réforme à opérer dans les idées serait assez bien traduite par ces oppositions de termes :

RARO . . . .
PERPAUCI . . . . *QUOTIDIE*
PLURIBUS CONDITIONIBUS . . . . *OMNES*
MERCES . . . . *DUOBUS*
. . . . *ROBUR.*

Cette réforme doit surtout aboutir à la conviction que les dispositions requises pour communier chaque jour sont accessibles à toute âme de bonne volonté.

Deux conditions, état de grâce et intention droite, suffisent à rendre toute communion fructueuse ; — le péché véniel n'empêche pas de s'unir chaque jour à Notre-Seigneur ; — les exercices de préparation et d'action de grâces doivent être, non une barrière dressée devant la Table Sainte, mais un secours pour tirer plus de fruit du Sacrement. Tous ces enseignements du Décret doivent être clairement et intégralement proposés aux fidèles, pour le plus grand bien de leurs âmes. Arrière les vues étroites et les craintes injustifiées ! Accomplissons notre mission avec prudence, sans doute, mais ayons confiance en la sagesse de l'Eglise. " Quelques-uns diront peut-être : Non, non, il ne faut pas prêcher ces choses-là aux fidèles, car, à quels excès n'en viendront-ils point ? A quels excès ? Oh ! n'avons pas de telles craintes, car les fidèles ont reçu de Dieu la grâce de bien comprendre les vérités qui leur sont enseignées pour la vie éternelle." (2)

---

(1) Le peuple chrétien saisit mieux ces vérités par des images pittoresques, telles que celle-ci du Bienheureux Curé d'Ars : " Mettez dans la balance toutes les bonnes œuvres du monde et une Communion bien faite, ce sera peser un grain de poussière et une montagne " — Ou par des rapprochements tels que ceux ci empruntés au célèbre Tauler : " Equidem censeo Christi corpus *vel semel* percep-isse *multo utilius* esse animæ, quam vel centum missarum sacra auscultasse, vel totidem interfuisse concionibus. Imo aliquanti doctores in ea sententia esse videntur ut dicant eum qui semel, absque mortali peccato, hoc acceperit sacra-mentum plus dilectionis et gratiæ consequi quam si trina vice Dominici sepulcri visitandi gratia vasta maris terrarumque spatia fuisset emensus ! " (Serm. in Dom. VIII post Trinit.).

(2) Mgr Volpi, dans le document cité plus loin, p. 26.

Cette remarque étant faite, abordons le fond même de la prédication eucharistique.

La matière est des plus abondantes. Citons, à titre d'exemple: la présence réelle, de manière à ramener la foi pratique; le désir de Notre-Seigneur au sujet de la Communion; le désir de l'Eglise, avec un aperçu historique; les bienfaits de la Communion pour les divers âges de la vie, pour les différents états d'âme; les raisons de communier spéciales aux hommes, aux jeunes gens, à l'âge des passions; certaines scènes de l'Evangile, appliquées au Sauveur présent parmi nous, etc., tous ces sujets peuvent aboutir à une meme conclusion: *communiez plus souvent.*

Mais il y a quelques vérités essentielles qu'il faut s'attacher avant tout à inculquer profondément. Il va de soi que pour faire revivre les mœurs eucharistiques des premiers siècles, il faut refaire la mentalité des premiers siècles et donner aux habitudes nouvelles des bases doctrinales solides. Or, voici les principes qui résument les enseignements de la Tradition; ce sont aussi les idées-mères du Décret de Pie X.

1. La Communion est l'aliment de la vie surnaturelle; son but premier, quelle que soit sa fréquence, n'est pas le respect dû à Jésus-Christ, mais la préservation du péché grave.

2. Toute communion faite en état de grâce et avec une droite intention est fructueuse et ne saurait pas ne pas l'être.

3. Le régime normal du chrétien en état de grâce est la Communion de chaque jour.

4. L'assistance parfaite à la Messe implique la manducation sacramentelle de la divine victime.

Ce n'est pas le lieu de prouver ces propositions, ni de montrer leurs racines dans l'histoire; ce travail a déjà été fait souvent et je ne puis que renvoyer aux meilleurs commentaires du Décret. (1) Mais, c'est ma conviction la plus profonde, la stabilité plus encore que l'étendue des résultats produits par le Triduum est en raison directe de l'intelligence de ces vérités.

Surtout dans les années de transition, alors que les fidèles d'âge mûr n'en ont point été imbus dès l'enfance, il importe d'y revenir sans cesse, de les présenter sous diverses formes. Un rapide énoncé passerait inaperçu; aucun effort n'y est de trop. La forme même doit être claire et simple, avec cette allure catéchistique, que déjà Léon XIII avait recommandé aux prédicateurs, et sur laquelle Pie X ins[iste] si fréquemment. Arrière la vaine rhétorique ou les développements pompeux, plus souvent nuisibles qu'utiles à la vraie intelligence de la doctrine.

Il ne faut pas omettre de répondre à quelques objections, en les variant d'après le milieu auquel on s'adresse. C'est encore un excellent moyen d'éclairer les esprits; sa force persuasive s'accroît de l'intérêt qu'y prennent les auditeurs. La *Lettre* insinue cette réfutation en proposant d'expliquer la parabole du Festin, où nous trouvons le type des divers prétextes sous lesquels se dérobent les invités du Banquet Eucharistique. Un des principaux apôtres de la Communion quotidienne au XIXe siècle, le P. Cros, S. J., recourait sans cesse à ce moyen. Il

---

(1) Voir surtout: Ferreres, Tesnière, dom Bastien, Besson, Cros, Mahieu, Antoni et Frassinetti.

raconté la part qu'il donnait dans sa prédication à la solution des difficultés et les bons résultats qu'il devait à cette pratique. (1)

Les statuts de la *Ligue Sacerdotale*, avaient proposé un plan un peu différent pour les prédications du Triduum. Ce plan s'inspire davantage d'un procédé de petite mission; il rappelle la nécessité de conserver l'état de grâce ou la vie surnaturelle et réserve au dernier jour ce que la *Lettre* prescrit pour tous les jours. Il nous suffira de remarquer que la *Lettre* est postérieure à ces Statuts et s'adresse à toute la Sainte Eglise. La méthode qu'elle préconise suppose connu le prix de la grâce; elle a l'avantage de concentrer l'attention et l'effort sur l'objet capital du Triduum, la multiplication des Communions.

Exhortation. — Après les principes, les conclusions. Si les premiers ne comportent aucune atténuation, s'il importe que tous les enfants de l'Eglise les connaissent, même ceux qui seraient actuellement empêchés de les pratiquer, (2) la discrétion demande qu'on tienne compte de la diversité des occupations, de l'éloignement des églises, et qu'on n'impose à personne des fardeaux qu'il ne puisse porter. Tous sauront que si la Communion quotidienne n'est pas de précepte, l'invitation à la faire est pourtant pressante et personnelle; ce serait y être entièrement sourd que de ne pas multiplier ses Communions, en profitant des fêtes de l'Eglise, des anniversaires ou des fêtes de famille, des réunions de confréries ou de congrégations. Beaucoup pourront et voudront aller plus loin en communiant chaque dimanche et chaque fois qu'ils assisteront à la Messe.

Ce changement d'habitudes sera, pour la plupart des fidèles, une pure question de générosité. C'est donc celle-ci qu'il faut provoquer par la vive peinture de l'amour infini de Jésus pour nos âmes, par les appels douloureux du Sacré-Cœur de Jésus à la réparation, par l'exemple des personnes de toute condition qui s'imposent de réels sacrifices pour n'être pas privés de leur pain quotidien.

Le prédicateur se demandera alors, en supposant que les auditeurs possèdent la juste notion de la Communion fréquente, quels obstacles pourraient bien les empêcher de la faire, quand des devoirs d'état pressants ne les en éloignent pas! Ces obstacles se réduisent à deux principaux: d'une part, le respect humain et les habitudes régnantes, d'autre part, la peur de la gêne par un lever plus matinal, un retard des repas ou du travail.

Et ici apparaît la nécessité de recourir, pendant le Triduum même, à d'autres moyens que la prédication pour entraîner les âmes.

Autres moyens. — Il y a d'abord la prière. La *Lettre* y insiste: il s'agit de faire à Dieu une douce violence par la prière commune si puissante sur son cœur. La Congrégation propose une formule, c'est la *Prière pour la propagation de la Communion quotidienne dans l'Eglise*, déjà précédemment enrichie d'indulgences. Avons soin que tous les fidèles possèdent ce texte, que longtemps avant le Triduum ils le

(1) *Enfants à la sainte Table*, 1ère série, p. 7-8.

(2) "Il n'y a pas lieu de nier un principe, pour cette raison que, dans certains cas, son application rencontre des obstacles: on ne refuse pas de reconnaître le droit à une faveur pour ce motif, que, souvent, le bénéficiaire se trouve empêché d'en jouir." Abbé Hello. *Le Décret appliqué aux OEuvres ouvrières*, p. 25.

connaissent; qu'ils le récitent tous ensemble avec ferveur, en reprenant les paroles après le prédicateur ou le curé; qu'ils continuent à le réciter en particulier, mieux encore en famille. Il y a des paroisses ou on récite cette prière chaque dimanche au salut, des collèges où elle se dit chaque jour à la messe. Elle est merveilleuse, cette prière, parce que, condensant toute la doctrine, elle a, outre sa valeur d'intercession, un puissance d'auto-et-mutuo-suggestion qu'on aurait tort de négliger.

Mais la prière ne suffit pas. Nul moment n'est plus favorable q celui du Triduum pour recourir aux autres moyens de propagande, tels que la distribution de tracts adaptés aux diverses catégories de fidèles, tels surtout que la fondation d'une *Ligue Eucharistique*.

Les Ligues sont surtout nécessaires pour combattre la torpeur de populations indifférentes et pour amener les hommes à la Sainte Tabl Grâce à elles, de nombreuses paroisses ont maintenant de belles comm nions mensuelles des hommes; celui qui est inscrit dans la *Ligue* est arm contre le respect humain et contre sa propre inconstance. (1)

C'est le moment aussi de proclamer et d'inaugurer certaines mesures pratiques propres à faciliter la Communion des fidèles. Il faut êt empressé à donner à toute heure la Communion à ceux qui la demanden nous souvenant que le prêtre doit se régler sur l'heure que les fidè trouvent plus convenable d'après leurs occupations. Il est souverain ment triste de rencontrer des entraves apportées par les serviteurs mêm du festin à sa plus large distribution: ces cas se font heureusement rare

Mais rien n'égale en importance l'assiduité au confessionnal. On ne era pas, je pense, d'exemple de paroisse où la Communion plus fréqu e soit établie, et surtout ait pu se maintenir, sinon celles où chaque m tin, et souvent même encore à d'autres moments, connus d'avance par l fidèles et souvent rappelés à leur souvenir, les prêtres sont à leur disp sition pour pardonner leurs fautes ou dissiper leurs inquiétudes. C ne veut nullement dire qu'il faille les engager à multiplier leurs co fessions: mais là où l'habitude de la Communion fréquente est enco nouvelle, plusieurs se trouveront avoir besoin de la confession ou croiron devoir la faire. A nous de les éclairer s'ils exagèrent leur obligation

Rome veut qu'on apprenne aux fidèles à se servir des moyens autr que la Pénitence pour se purifier de leurs fautes vénielles: ils doive savoir que la confession ne doit pas être plus fréquente du seul chef d la plus grande fréquence de la Communion. (2) L'expérience appre que bien des hommes et même des femmes, surtout parmi les bourge occupés, acceptent la communion, si elle est dégagée du prélude de

---

(1) Voir le rapport de M. l'abbé Holemans au Congrès Eucharistique de C logne: *La Ligue du Sacré Coeur;* Une industrie pour amener les hommes à Sainte Table.

(2) Nous avons traité ce point plus explicitement dans nos: *Devoirs des P dicateurs et des Confesseurs.* Voir aussi: ANTONIN, *Pourquoi tant de cr craintes*, et CROS, *Enfants*, 2e série, p. 292 et suiv. — Nous aimons à citer paroles de Mgr Volpi: "Prêtres, n'enseignez pas aux fidèles ce que n'ense pas l'Eglise; à savoir qu'on est tenu de se confesser même lorsqu'on n'a sur conscience aucun péché mortel; vous leur imposeriez une loi qui n'existe p davantage, vous trahiriez votre ministère; vous rendriez pesant le joug Jésus-Christ a voulu faire léger."

confession, qu'ils croyaient nécessaire, et qui, en fait, leur demande un dérangement plus considérable.

Enfin, il faut que tous les confesseurs, au cours du Triduum, soient d'accord pour traiter avec les pénitents qui viendront à eux, la question de leurs communions, obtenir de chacun qu'il ne recule pas devant le possible et dissiper les dernières hésitations d'ordre théorique ou pratique.

A tous ces moyens des curés zélés ont ajouté le propagande à domicile; ... de tel qu'un petit entretien pour apprendre aux gens à concilier la communion plus fréquente avec les devoirs de leur état. Ailleurs on donna des sermons spécialement destinés aux parents, aux jeunes filles, etc. Dans une petite ville, où chaque soir du Triduum, tout le peuple était convoqué pour le sermon et le salut, le matin vers onze heures, on réunissait à l'église tous les enfants des écoles ayant fait leur Première Communion. Outre que ces enfants recevaient là des exhortations appropriées à leur âge, ce moyen contribua grandement à donner le branle dans toutes les familles, et à amener plus d'auditeurs aux grands sermons du soir.

III

Après le Triduum.

Etablissons d'abord le vrai critérium pour juger des fruits d'un Triduum. Ce n'est pas le chiffre des Communions en temps ordinaire; c'est surtout la connaissance plus exacte de la doctrine catholique sur la Communion quotidienne. Là était le but, c'est en ce sens que les fidèles ont dû être exhortés.

Les amateurs de statistiques vont être déçus; bien que des faits nombreux et intéressants aient pu être recueillis, un particulier ne saurait procéder à rien qui ressemble à une enquête, surtout un peu générale. Le moment, d'ailleurs, est-il venu, et la matière l'exige-t-elle? Il y a grande différence de région à région, et, dans un même diocèse, toutes les paroisses sont loin de se trouver dans les mêmes conditions.

Tout ce qu'il est possible d'affirmer, d'après les témoignages des curés et des prédicateurs, c'est que le Triduum bien donné a partout été suivi d'un accroissement très considérable de Communions, que l'on n'eût certes pas obtenues par les moyens ordinaires; que là au contraire, où il n'a pas été donné, ou ne l'a pas été dans son véritable esprit, il n'est pas rare de rencontrer des personnes, même assez assidues à l'église, qui ignorent le sens, parfois même l'existence du Décret, ou qui s'obstinent à croire qu'il ne les concerne pas.

Faut-il se réjouir de cette augmentation? Assurément, puisque le Pape ne cesse de dire qu'il la désire, puisque le Décret nous dit: "Il est évident que la réception fréquente ou quotidienne de la sainte Eucharistie accroît l'union avec Jésus-Christ, nourrit plus abondamment la vie spirituelle, enrichit l'âme de vertus et donne au communiant d'une manière plus sûre le gage de la vie éternelle." Cependant quelques-uns voudraient voir produire le tableau des progrès moraux en regard des progrès de la Communion. A quoi le chanoine ... répondait sensément dans un article fort remarqué sur le ... Eucharistique de

Londres: " La constatation matérielle de l'augmentation des Communions n'a-t-elle pas, par elle-même, et sans ce complément très désirable, une réelle valeur? Elle fournit d'abord la preuve que dans un milieu donné, le zèle sacerdotal prend au sérieux les recommandations de l'Eglise et que les fidèles y répondent: il y a là, indépendamment de toute autre constatation, une présomption positive d'un accroissement de vie chrétienne. En outre, la multiplication des Communions indique la persévérance de l'état de grâce chez un bon nombre de chrétiens, ce qui, au point de vue surnaturel, est d'une importance capitale." (1)

Réjouissons-nous donc de ces progrès. Personne ne se fait l'illusion de croire que le premier Triduum amènera toute une paroisse à la Communion quotidienne ou même hebdomadaire; mais le progrès sera certain. Il s'accentuera une seconde et une troisième année, et rapidement de nouvelles habitudes eucharistiques prendront la place des anciennes.

Les résultats, quels qu'ils soient, sont dûs à tout cet ensemble des moyens que nous avons exposés. Mais puisque, parmi les éléments visibles de succès, la prédication occupe le premier rang et qu'elle fait surtout l'objet de notre étude, il y a lieu de faire observer qu'à l'heure actuelle tous les prédicateurs ne sont pas préparés à s'acquitter de ce genre de ministère. On a cité des cas où, pour cette raison, à part la Communion de clôture, il n'y eut guère de progrès à la suite du Triduum. Dans tel endroit l'exhortation à la Communion tourna deux fois en sermon contre l'abus de la Communion: ailleurs, l'intention droite fut si mal expliquée que les meilleures consciences étaient plongées dans l'hésitation; une paroisse où déjà fleurissait la Communion mensuelle s'entendit exhorter à la Communion des principales fêtes. L'un, supposant bien connu le Décret de Pie X, se bornait à des allusions, comprises du seul prédicateur; l'autre, redisant des sermons composés jadis, exaltait la Sainte-Eucharistie, sans insister précisément sur les décisions récentes ou sur les raisons de fréquenter plus assidûment la Table Sainte. Ce n'est pas une telle prédication qui modifiera l'état des choses !

En présence de ces faits, on est amené à se demander s'il ne serait pas plus opportun que, dans chaque diocèse, ou dans chaque ordre religieux, quelques prédicateurs fussent désignés comme spécialement aptes à cet apostolat eucharistique. Il n'y a là de blâme pour personne. Tous ne réussissent pas également dans les conférences apologétiques; tous ne peuvent traiter avec compétence les questions économiques et sociales. Les intérêts en jeu ici sont des plus graves.

Il importe donc de recourir à des prêtres qui n'aient pas une doctrine flottante mais ferme, qui aient abondance d'arguments, qui puissent les présenter de façon topique, exhorter avec chaleur et donner aux autres de leur plénitude. Faute de recourir à de tels apôtres, on obtiendrait peut-être quelques communions de plus, mais on laisserait subsister, contre le caractère même de la communion et contre sa réception quotidienne les mêmes erreurs, les mêmes objections qu'auparavant.

Fût-on même toujours assuré d'avoir des hommes de doctrine sûre et au cœur ardent, il y a encore cet ensemble de moyens dont l'emploi

---

(1) Revue Ecclésiastique de Metz, 1908.

accroît notablement les résultats d'un Triduum, et on en n'acquiert de l'habileté que par un maniement pour ainsi dire constant. Je n'exprime pas de vœu officiel, mais l'idée germera, je l'espère, et nous aurons les Missionnaires de l'Eucharistie, comme nous avons les Missionnaires des fins dernières. En attendant, si les curés ou d'autres prêtres se rendent mutuellement ce service de prêcher le Triduum, il importe qu'ils étudient à fond la doctrine du Décret et s'en pénètrent.

Tout considéré, le principal avantage du Triduum semble être de fournir pour le ministère ordinaire, une base d'opérations des plus favorables. Le Triduum n'est qu'un commencement. Au clergé paroissial de maintenir l'élan donné, de l'accroître même. Mais, pour cela, il importe qu'il ait un plan nettement tracé. Il y a dans toute paroisse trois groupes sur lesquels il peut agir de suite:

1° Les personnes pieuses et tous ceux qui assistent à la messe en semaine.

2° Les enfants des catéchismes et des patronages.

3° Les membres des diverses associations et confréries.

Auprès de ceux-là surtout, il doit continuer, sans se lasser, son rôle de docteur et de directeur; il reviendra, en diverses occasions, sur les enseignements déjà donnés, il s'informera de ce que chacun fait pour la Communion et l'exhortera à faire davantage encore, il s'attachera surtout à former, au sein de la Confrérie du Saint-Sacrement, cette *Ligue Eucharistique* qui doit en être l'âme et préparer ainsi la restauration de toute la paroisse. (1) Plus heureux encore sera-t-il si son œuvre est couronnée par un de ces puissants moyens de glorification eucharistique qui sont les petits congrès régionaux.

Enfin chaque année, le renouvellement du Triduum viendra ranimer les languissants et accroître le zèle des fervents. Le Rme Evêque d'Arezzo (Italie), donna récemment (Carême, 1910) une lettre pastorale sur la célébration du Triduum, qui faisait suite à une longue lettre de l'année précédente sur la Communion fréquente et quotidienne. (2) "Peut-être, y lisons-nous, en m'entendant revenir ainsi sur le même sujet, quelqu'un de mes diocésains se dira-t-il: quand notre Evêque a abordé un sujet, il ne peut se décider à l'abandonner: il y revient jusqu'à satiété. — Oui, mes chers Fils, c'est bien là ma manière d'agir, je le reconnais, et en voici la raison. L'expérience acquise dans le gouvernement de mon diocèse m'a persuadé qu'il est nécessaire de répéter souvent les mêmes vérités, si on veut que tous en soient pénétrés, et ce qui importe plus encore, qu'ils les traduisent en actes. Est-ce que l'Eglise ne revient pas chaque année sur les mêmes avertissements, comme elle nous répète les mêmes prières liturgiques, comme elle nous propose à

---

(1) Demander à la maison Notre-Dame du Travail à Fayt-Manage (Belgique) : *La restauration paroissiale par les Confréries et les Ligues Eucharistiques*. Tract de 16 pages, renfermant les statuts et toutes les autres indications pratiques pour l'établissement et le fonctionnement de ces Ligues.

(2) Ce document offre à beaucoup d'égards un grand intérêt. Il a été publié en français par les soins de la *Ligue sacerdotale*, sous le titre: Mgr Volpi : *Triduum Eucharistique*. Brochure in-8° de 40 pages. S'adresser aux Maisons des Pères du Saint-Sacrement.

méditer sans cesse, au cours du rosaire, les mêmes mystères principaux de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère ? J'ai voulu l'imiter en inculquant, plusieurs années de suite, la nécessité du catéchisme; je voudrais à bien plus forte raison, appliquer ce principe à la Communion fréquente et quotidienne. Car, sans elle, il serait absolument illusoire d'espérer la réforme des mœurs, le réveil des énergies catholiques, la floraison des vertus chrétiennes dans toutes les classes de la Société, et surtout dans le peuple; sans elle enfin, nous ne verrions pas se peupler les séminaires et les cloîtres ni s'affermir les ordres religieux."

Voilà les sentiments qu'il faut faire nôtres et qui augmenteront d'année en année notre ardeur pour la célébration la plus parfaite du Triduum.

* * *

Dans les maisons d'éducation. — J'ai étudié ailleurs les raisons qui militent en faveur des Triduums eucharistiques dans les maisons d'éducation; j'ai pu citer de nombreux exemples des fruits magnifiques qu'ils produisent. Aucun autre moyen n'a été aussi efficace pour faire entrer la pratique de la Communion quotidienne dans les habitudes d'un grand nombre d'enfants, et par elle "changer la physionomie de la maison," suivant les témoignages de beaucoup de supérieurs. (1)

Là non plus, remarquons-le, il ne suffit pas de quelques instructions données de loin en loin sur la matière; il faut un ensemble méthodique et suffisamment complet présenté en un court espace de temps, afin que les impressions s'ajoutent les unes aux autres. L'intérêt se soutient par la clarté et la variété de l'exposition, par la solution des difficultés. Il faut que les enfants ne puissent pas ne pas comprendre les motifs de la communion fréquente et ses conditions.

On est étonné de constater combien d'enfants ne songent même pas à tirer les conclusions dernières des exhortations qu'ils entendent : les entretiens et la direction privée les y décident. Il est capital d'obtenir que, au cours même du Triduum, le branle soit donné : pour cela, dès le premier jour, il faut s'offrir à attendre les confessions de ceux qui le désirent.

Une conférence du personnel de la maison, tout au moins des confesseurs, est souverainement utile pour obtenir l'unanimité, l'action et la constance dans la poursuite du but.

Adorations. — Je ne m'étendrai pas davantage sur les Triduums d'Adoration, si féconds en heureux résultats dans beaucoup de diocèses. Là où ils ne seraient pas confondus avec le Triduum pour la Communion, on voit aisément que s'il faut leur maintenir leur caractère de seconde période pascale, de rénovation spirituelle de la paroisse, il est facile d'en profiter pour accroître la fréquentation ordinaire de la Table Sainte.

La célébration de ces Triduums varie d'après les régions et les diocèses. Dans quelques-uns, l'Adoration ne dure qu'un jour, ou un jour et une nuit, mais elle est préparée par deux ou trois jours de prédications. Ailleurs elle est établie pour la durée de trois jours sous forme de Qua-

(1) Voir mon *Directoire Eucharistique des Maisons d'éducation*. Tournai, Casterman, 1910. In-8° de 160 p. Prix : 1 *franc*.

rante-Heures. On put dire au Congrès Eucharistique de Metz que, dans ce diocèse, il se fait des prédications chacun des jours de l'Adoration, et ce congrès émit le vœu "que l'on se serve des Adorations perpétuelles paroissiales pour amener les fidèles à la communion fréquente, par la prédication eucharistique et par toutes les industries du zèle dont cette solennité est l'occasion."

* * *

Il y a plus de vingt ans, un grand serviteur de Dieu, le général de Sonis, écrivait à un saint religieux, le P. Ginhac, S. J. "Nous vivons en plein paganisme avec une étiquette chrétienne."

Ce mot effravant de justesse, ce mot qui résumerait toute la première encyclique où Pie X, jetant un coup d'œil sur le monde, décrit les caractères de l'apostasie et de l'athéisme pratique de notre époque, ce mot doit nous faire comprendre l'importance sans égale de l'apostolat de la Communion. Le mal est dans les âmes, dans les esprits fermés aux lumières surnaturelles, dans les cœurs lâches devant le sacrifice. Les remèdes appliqués du dehors ne sauraient suffire. Voilà pourquoi au néo-paganisme le Pape oppose sa devise: "Rétablir toutes choses dans le Christ Jésus, sa doctrine dans les esprits par l'étude du Catéchisme et de l'Evangile, sa vie dans les âmes par le Communion fréquente et quotidienne.

Là où fleurit la Communion, on trouve non seulement une étiquette, mais la réalité de la vie chrétienne. Aux individus elle assure le maintien de la grâce divine, la force contre la passion, et des poussées de vertu, de loin supérieures à des vagues souvenirs d'un Evangile incompris.

Dans la famille, elle fait régner l'union des cœurs; elle apporte aux époux assez de confiance en la Providence pour ne pas reculer devant les charges de nombreux enfants, assez d'amour de Dieu pour vouloir multiplier les élus.

Par elle, la vie sociale se dégage de l'égoïsme et de l'âpre attache aux biens qui passent, pour s'imprégner de plus de justice et de charité.

En un mot, c'est la Communion qui est la source de tout bien, qui fait les vaillants et les apôtres; là où la persécution fait rage, elle fera les martyrs. "*Il ne nous reste plus que le Ciboire,*" écrivait récemment un prêtre français. Parole sublime de foi, car nous savons ce qu'il y a dans un ciboire! Ah! ne l'oublions jamais! les premiers chrétiens avaient-ils autre chose? Et ils ont conquis le monde!

C'est quand le Ciboire est demeuré fermé que l'ennemi a pris sa revanche et que le mal a débordé. A nous donc, de l'ouvrir chaque jour, de le déverser largement dans les âmes affamées: à nous de prêcher, dans le Triduum annuel, la croisade du Ciboire proclamée par Pie X comme l'unique gage du salut: "*Dieu le veut!*"

Voeu :

Considérant que les Triduums Eucharistiques, recommandés par Sa Sainteté Pie X, ont le triple avantage:
de faciliter l'instruction des fidèles,
de provoquer un salutaire ébranlement,
de fournir une solide base d'opération pour l'avenir.
Le Congrès eucharistique de Montréal émet le voeu:
1. Que ces Triduums soient donnés dans toutes les paroisses et maisons d'éducation :
2. Que, conformément au texte et à l'esprit de la Lettre d'indiction, on ne s'y propose pas seulement de multiplier les communions des fidèles, mais de les instruire solidement sur les principes mêmes de la Communion quotidienne, afin de les amener à la pratique de celle-ci dans toute la mesure du possible.

Le quatrième rapport, figurant au programme, est présenté par le R. P. Lault, S. S. S., sur deux œuvres éminemment sacerdotales, qui jouissent au Canada et dans le monde entier, de la plus grande faveur.

"L'ASSOCIATION DES PRETRES ADORATEURS"

ET

"LA LIGUE SACERDOTALE EUCHARISTIQUE"

Dans sa célèbre "exhortation au clergé catholique" du 4 août 1908, N. S. Père le Pape Pie X, fait aux prêtres, entre autres recommandations, celle de "former entre eux, comme il convient entre des frères, des associations en vue du développement des diverses branches de la science sacrée, et *surtout pour conserver avec plus de soin l'esprit de leur sainte vocation, pour promouvoir les intérêts des âmes, en mettant en commun leurs pensées et leurs forces.* Ces associations, ajoute-t-il, sont d'autant plus utiles qu'on y entre plus tôt, dès le début du sacerdoce."

Et lorsqu'il s'agit de préciser les moyens d'atteindre cette double fin du sacerdoce: "la sanctification personnelle du prêtre et le salut des âmes" qui lui sont confiées, le Souverain Pontife insiste sur les deux plus importants correspondants à cette double fin, à savoir: "*la prière la méditation surtout et l'apostolat de la communion fréquente et quotidienne.*

En parfaite conformité de vue avec les désirs exprimés à diverses reprises par le Souverain Pontife, deux Associations sacerdotales, érigées canoniquement, s'offrent à l'attention du prêtre, portant avec elles les meilleurs titres de recommandation. En raison du but que poursuit chacune d'elles, et de par la volonté de Pie X, elles ont été greffées l'un

sur l'autre, comme se complétant mutuellement. La première, qui a nom: "*Association des Prêtres Adorateurs,*" travaille plus directement à la sanctification personnelle du prêtre par le moyen de la méditation ou de l'adoration faite en présence du Souverain Prêtre, Jésus-Christ au Très Saint-Sacrement de l'autel. La seconde appelée: "*Ligue sacerdotale eucharistique ou de la Communion,*" a pour but spécial la sanctification des âmes par l'apostolat de la communion fréquente et quotidienne. Le présent rapport est destiné à donner un bref compte-rendu du fonctionnement et de l'état actuel de ces *deux Associations sacerdotales.*

Au nom de notre Communauté, au nom de tous les Prêtres-Adorateurs ici présents, qu'il me soit permis auparavant de remercier Mgr l'Archevêque de Montréal de la délicate attention qui lui a fait choisir, comme lieu des réunions sacerdotales, l'église des Pères du Très Saint-Sacrement, qui est comme le berceau et le centre de l'Association des Prêtres-Adorateurs, au Canada.

I. — Association des Prêtres-Adorateurs

L'association des Prêtres-Adorateurs, on le sait, a conquis une place d'honneur parmi les œuvres sacerdotales.

L'idée première en revient au Vénérable Pierre-Julien Eymard, fondateur de la Congrégation du Très Saint-Sacrement. Suscité de Dieu pour donner des adorateurs au Dieu de l'Hostie, il voulut, et avec raison, que les prêtres fussent au premier rang. Lui-même précisa l'esprit qui devait animer les membres de l'association.

Le but de cette association est de sanctifier le prêtre par la Sainte Eucharistie, de lui faire atteindre plus sûrement et plus parfaitement la fin de son sacerdoce, par un contact plus prolongé et plus fréquent avec le Sacrement de vie et de sainteté.

Voici, du reste, le programme que le vénérable fondateur donnait aux prêtres qu'il voulait grouper autour du Tabernacle:

"Ils se souviendront que leur premier devoir est celui de l'Adoration personnelle; "*nos autem orationi instantes erimus,*" et qu'ils doivent assurer là dans la prière, le succès de leur ministère.

"Et ils descendront de l'Eucharistie vers les peuples, pleins de feu pour répandre par tous les moyens possibles, l'usage de la visite au Saint-Sacrement et de la Communion fréquente."

Celui qui s'exprimait ainsi a été surnommé à juste titre: "le prêtre et l'apôtre de l'Eucharistie au XIXe siècle." Il était persuadé que le grand foyer de sanctification comme la grande puissance d'apostolat pour le prêtre, résident au Sacrement auguste qu'il consacre et distribue aux âmes. Il aurait voulu faire passer cette conviction dans l'âme de tous ses Frères dans le sacerdoce. Tous nous croyons, sans doute, aux richesses de sanctification et de vie divine déposés pour nous dans le Sacrement de nos autels; mais, avouons-le, c'est là une mine cachée que nous ne savons pas exploiter, un trésor précieux que nous ne savons pas assez faire valoir.

L'adoration, la méditation prolongée et plus fréquente au pied du Tabernacle, un contact plus intime avec l'Hôte divin qui y réside, viendront remédier à notre inhabilité, à notre inexpérience. Seule l'adoration eucharistique saura nous découvrir les secrets, les ressources infinies du Sacrement de nos autels, en même temps qu'elle nous mettra au cœur l'ardent désir d'en faire bénéficier les âmes qui nous sont confiées.

Voilà pourquoi l'association impose à tous ses membres, comme obligation fondamentale et essentielle, la pratique de l'heure hebdomadaire d'adoration en présence du Très Saint-Sacrement. Cette heure de garde doit être ininterrompue, mais chaque associé peut la faire au jour et au moment qui lui sont le plus convenables.

A première vue, et pour certains esprits, plutôt superficiels, une telle pratique peut paraître fort peu de chose, ou du moins ne mérite pas de faire l'objet d'une association spéciale. D'autres, au contraire, y voient une pratique inconciliable avec les obligations d'un ministère absorbant.

Je laisse à Son Eminence le Cardinal Perraud le soin de répondre à cette double difficulté. Il l'a fait avec ce coup d'œil sûr et ce grand esprit de foi qu'on lui connaît. Qu'on en juge par cet extrait d'une de ses lettres: " La pratique de l'heure d'adoration est un des meilleurs préservatifs contre la négligence à s'acquitter du devoir de l'oraison mentale, cet exercice fondamental sans lequel il ne saurait y avoir ni vraie piété, ni solide vertu. A elle toute seule, l'Heure d'adoration est un " compendium " de discipline et de régularité ecclésiastiques. C'est tout autre chose d'aller passer devant le Saint-Sacrement quatre quarts d'heure séparés les uns des autres par des études, des affaires, des préoccupations si légitimes soient-elles, ou bien de les réunir dans une solution de continuité pour en faire une heure ininterrompue, durant laquelle les pensées, les affections, les désirs, les résolutions peuvent, sous l'action de la présence immédiate de Jésus-Christ, se concentrer sur un seul point et pénétrer l'âme jusqu'en ses dernières profondeurs. Après son heure d'adoration, le prêtre trahira, comme malgré lui, le secret d'une plus grande intimité avec Jésus-Christ par une action plus décisive et plus durable sur les âmes..... Ne pourrait-on pas assimiler cette heure à une petite retraite hebdomadaire renouvelant et conservant les fruits de la retraite du mois? "

Quant aux prêtres affairés et surchargés de ministère, après leur avoir démontré la nécessité plus grande où ils sont de se recueillir et de faire oraison, le même Cardinal leur suggère un moyen pratique: " Ayez, leur dit-il, un jour de la semaine où vous vous lèverez une heure plus tôt. Cette heure vous irez la passer devant le Saint-Sacrement et vous pourrez très bien l'employer à faire oraison. Je vous le garantis, votre travail du reste de la journée, je pourrais même dire du reste de la semaine, se ressentira de cette heure bienheureuse; à cause d'elle vous ferez plus de choses et vous les ferez mieux."

C'est ce qu'exprimait excellemment un autre associé, après en avoir fait lui-même l'expérience: " Les œuvres de jeunesse ou autres peuvent bien durer quelque temps, nous écrivait-il, mais elles languissent bientôt, si le prêtre n'est pas l'homme de l'Eucharistie. Il faut être saint pour

sanctifier les autres, " former le Christ en soi pour le former dans les autres."

Ces réflexions, appuyées sur l'Evangile et marquées au coin de l'expérience, sont confirmées chaque jour par les aveux de nombreux associés, pris dans les situations et les charges les plus diverses. Elles témoignent hautement de la prévoyante et surnaturelle sagesse du Fondateur.

Mais une œuvre sacerdotale doit être, plus que toute autre, une œuvre sérieuse et durable. Aussi, pour prémunir l'associé contre sa propre négligence, en même temps que pour assurer la perpétuité et la vitalité de l'Œuvre, chaque confrère doit envoyer chaque mois (ou au moins tous les trois mois) au centre de l'Œuvre, son bulletin d'Adoration. " Le *Libellus adorationis*, nous disait un jour un vénérable évêque, c'est la vie **de l'Œuvre," c'est le mouvement, le signe de vie; régulièrement il rap**pelle aux confrères leurs obligations et le force, pour ainsi parler, à y être toujours fidèles. Petit en apparence, ce moyen donne à l'Association une vigueur extraordinaire, et lui assure une supériorité incontestable sur ces associations dont les membres, il est vrai, se comptent par milliers, mais dont la plupart ne savent plus eux-mêmes s'ils en ont jamais fait partie. Quant à ces billets d'adoration, déposés aux pieds du Très Saint-Sacrement exposé jour et nuit, ils constituent un hommage permanent d'adoration de la part des associés.

Ajoutons que la vitalité de l'Œuvre est encore assurée par les *Annales des Prêtres-Adorateurs*, revue mensuelle qui se publie en dix langues différentes, trois éditions françaises et deux éditions espagnoles.

Mais ce qui suffirait seul à démontrer l'opportunité et la vitalité de l'Association, c'est assurément *son continuel* et *son prodigieux accroissement*.

A l'heure actuelle, elle atteint le chiffre de 97,000 membres répandus dans toutes les parties du monde et appartenant à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique; parmi eux une douzaine de cardinaux et environ 250 archevêques et évêques.

En comparant les statistiques qui relatent les nouvelles inscriptions, on a la joie de constater, depuis plusieurs années, un progrès d'au moins un millier chaque année sur l'année précédente. C'est ainsi qu'en 1909, il y avait eu 6,000 inscriptions; en 1910, elles atteignaient le chiffre de 7,000. Suivant une expression chère au Vénérable Père Eymard, c'est le réseau de feu eucharistique qui s'étend de plus en plus pour enlacer la terre tout entière.

Ce développement progressif de l'Œuvre a toujours reçu les plus hautes approbations. Le Saint-Siège a accordé aux associés de nombreux et précieux privilèges, dont quelques-uns sont de nature à faciliter l'exercice de leur ministère. Plus de 320 archevêques et évêques ont approuvé l'Œuvre, soit par un document officiel, soit en choisissant ou en approuvant un directeur diocésain.

Si l'étendue de ce travail le permettait, il serait intéressant d'étudier l'influence que l'Association a exercée sur le mouvement eucharistique de notre époque. La correspondance nous fournirait sur ce point ample matière à édification et nous ferait toucher du doigt les résultats obtenus,

tant pour la sanctification personnelle du prêtre que pour le succès de son ministère auprès des âmes.

Qu'il me soit du moins permis de dire un mot, comme il convient, de la vitalité et des résultats de l'Œuvre au Canada.

Serait-il téméraire d'avancer qu'à elle, du moins en grande partie, revient l'honneur d'avoir préparé le terrain à la magnifique efflorescence de piété eucharistique, que vient couronner si magnifiquement notre XXIe Congrès Eucharistique International de Montréal?

Implantée au Canada vers l'année 1890, l'Association fit de rapides progrès, grâce au zèle éclairé et infassable du Révérend Père Beaudry, ancien supérieur du Collège de Joliette, qui en fut le premier directeur et le grand zélateur. Depuis lors, l'Œuvre a enrôlé au Canada environ 3,500 membres. A l'heure actuelle elle compte 2,150 membres vivants. Nous aimons à constater que, grâce au zèle éclairé des Directeurs de nos Séminaires, le jeune clergé s'enrôle dans l'Association des Prêtres-Adorateurs dès le Sous-Diaconat.

Quelle somme de prières et de sacrifices représentent les 12.250 heures d'adoration, offertes chaque mois à Jésus-Christ, par les Prêtres-Adorateurs du Canada! Mais aussi, quelle somme de bénédictions descend en retour du Cœur Eucharistique de Jésus sur la tribu sacerdotale et sur le pays tout entier!

Si, comme en toute œuvre humaine, nous devons constater que plusieurs laissent de côté leurs engagements, que de généreux retours nous avons à enregistrer après de fraternels avertissements, que de confrères plus zélés font, par compensation, jusqu'à dix, quinze et même vingt heures d'adoration chaque mois! La correspondance de l'Œuvre nous révèle d'admirables exemples de piété eucharistique et nous édifie par des paroles pleines de foi et d'amour envers Jésus-Hostie. C'est un évêque qui nous écrivait naguère: "Je considère mes heures d'adoration comme les plus fécondes de ma vie sacerdotale." — "Il y a longtemps que je suis persuadé que la prière aux pieds de Jésus-Hostie est un sûr garant de succès dans les missions," nous écrit un missionnaire du Nord-Ouest. "Depuis mon inscription, nous écrit un autre, je puis me rendre le témoignage de n'avoir jamais manqué mon heure de garde. J'y attache une grande importance, je me relève plus fort, plus courageux pour remplir les devoirs de ma charge. C'est l'heure la meilleure de toute ma semaine."

De la seule correspondance des confrères, on pourrait sans crainte conclure que l'Heure d'adoration pratiquée fidèlement apporte toujours aux prêtres un renouveau de vie surnaturelle, en même temps qu'un zèle brûlant pour sanctifier les âmes par l'Eucharistie.

C'est ainsi que grâce à leur initiative, s'est propagée rapidement, depuis quelques années surtout, la pratique de l'Heure mensuelle, et même de l'Heure hebdomadaire avec les paroissiens. Je pourrais citer ici tel confrère, curé d'une paroisse rurale, qui a enregistré en une année 16,549 heures d'adoration; tel autre, d'une paroisse de ville, qui a enregistré dans les cinq premiers mois de l'année du Congrès 21,308 heures d'adoration offertes à Jésus-Hostie par ses paroissiens. Pour rendre cette œuvre plus prospère et plus durable, bon nombre de confrères ont fait

ériger canoniquement en leur paroisse la Confrérie du Très Saint-Sacrement et l'ont affiliée à l'Archiconfrérie Romaine, dont le centre général est établi en l'église des Pères du Très Saint-Sacrement, à Rome. Actuellement, cette Œuvre a été établie en 130 paroisses, où elle est des plus prospères.

C'est encore à l'initiative des Prêtres-Adorateurs, que les Retraites pastorales se clôturent presque partout par une nuit entière ou au moins par une heure solennelle et publique d'adoration, à laquelle prennent part tous les retraitants. Dans bon nombre de diocèses, notamment en France, aux Etat-Unis, à London (au Canada), les associés ont, durant la Retraite pastorale une conférence spéciale sur l'Œuvre, donnée par le prédicateur ou par le directeur diocésain.

Je n'ai pas eu la prétention de tout dire en relevant ces notes, mais ce que j'en ai dit, suffit, je crois, à vous montrer l'Association des Prêtres-Adorateurs, pleine de vitalité, féconde en résultats de sanctification pour ses nombreux associés, et, à ce titre, digne de tenir une place d'honneur dans l'estime des prêtres vraiment soucieux de leur propre sanctification.

II. — La Ligue Sacerdotale Eucharistique

Je vous ai promis de dire un mot de la Ligue Sacerdotale de la Communion. Elle a sa place tout indiquée à côté de l'Association des Prêtres-Adorateurs.

Déjà le Vénérable Père Eymard, précisant l'esprit dont les Prêtres-Adorateurs doivent être animés, leur indiquait l'apostolat de la communion fréquente comme but à poursuivre. "Ils s'engageront, leur disait-il, à répandre par tous les moyens possibles l'usage de la visite au Très Saint-Sacrement et de la *Communion fréquente.*"

Ce vœu du Vénérable Père Eymard, vient de trouver sa réalisation définitive, et comme sa consécration officielle, dans le choix que Sa Sainteté Pie X a fait de l'Association des Prêtres-Adorateurs et de son organe "les Annales" de l'Œuvre comme moyen de propager la doctrine et la pratique du Décret de 1905.

Est-il besoin de faire observer que ce choix du Souverain Pontife constitue la plus haute marque d'estime et de confiance, en même temps que le plus bel éloge de l'Association. C'est assez dire que tout bon adorateur de l'Eucharistie doit en être par le fait même l'apôtre zélé et infatigable. Dans l'habitude de l'adoration, dans un contact plus intime et plus assidu avec le Cœur adorable de Jésus, il comprend mieux l'ardent désir qu'a le Divin Maître de s'unir et de se donner aux âmes. Le seconder de tout son pouvoir devient pour lui comme un besoin du cœur.

Au Congrès de Metz, on a exposé les raisons qui démontrent l'opportunité de la Ligue. Je ne fais que les indiquer en passant.

Le Souverain Pontife n'entendait pas que le Décret "*Sacra Tridentina Synodus*" restât lettre morte. Il n'ignorait pas contre quels préjugés allait se heurter la discipline qu'il rappelait, et que des efforts isolés auraient difficilement raison d'habitudes séculaires. Il conçut donc le dessein de grouper tous les prêtres zélés dans une Ligue, dont tous les

membres feraient du décret "*Sacra Tridentina Synodus*" leur mot d'ordre et leur règle de conduite dans leur ministère auprès des âmes.

Tous les prêtres, fidèles à la voix de leur chef, comprendront la haute convenance qui doit les engager à s'enrôler sous la bannière de la Ligue et à en remplir avec zèle les obligations. N'y a-t-il pas là pour eux la plus belle occasion de témoigner de leur parfaite adhésion à l'enseignement intégral de l'Eglise et du Vicaire de Jésus-Christ sur la Communion fréquente et quotidienne?

Les privilèges si extraordinaires accordés aux membres de la Ligue sont pour le prêtre une autre raison de s'y enrôler. Les principaux sont: l'autel privilégié personnel trois fois la semaine, l'indulgence plénière hebdomadaire que l'associé peut communiquer à ceux de ses pénitents qui ont l'habitude de la communion quotidienne ou quasi-quotidienne; une indulgence de 300 jours pour toute œuvre faite en vue de favoriser la communion fréquente.

Le Saint-Père a daigné lui-même se faire inscrire parmi les membres de la Ligue, en même temps qu'il transmettait à tous ceux-ci la bénédiction apostolique. Et comme un précieux encouragement pour ceux qui font des Statuts de la Ligue la règle de leur ministère auprès des âmes, s'adressant au Directeur Général, le Saint-Père lui dit: "Oui, oui, dites que le Pape a donné son nom de grand cœur!"

Quant à l'esprit dont les membres de la Ligue doivent être animés et aux moyens qu'ils doivent employer, ils sont précisés dans les Statuts de l'Œuvre.

L'associé doit d'abord mettre en tête de ses devoirs, l'étude assidue et approfondie des récents documents du Saint-Siège sur la communion fréquente et quotidienne. Nous devrons en convenir avec le P. Lintelo, "les prêtres qui ont suivi les cours de théologie à l'époque où les controverses sur la communion n'avaient pas été tranchées, ont presque tous été imbus d'idées fausses." Il s'agit donc pour nous de répudier non seulement dans la théorie mais encore dans la pratique, les idées et les préjugés anciens. Voilà déjà près de cinq ans qu'a paru le décret sur la communion, corroboré par plusieurs documents subséquents qui le précisent et le complètent, et néanmoins ici et là l'on rencontre encore des usages qui y sont formellement réprouvés, des hésitations qui n'ont plus aucune raison d'être après les déclarations formelles et obligatoires du Vicaire de Jésus-Christ.

Se souvenant qu'il doit refaire l'éducation du peuple au sujet de la communion, le membre de la Ligue ne se laissera pas arrêter par les difficultés. Les obstacles à vaincre n'ont rien qui doivent étonner ou refroidir le zèle d'un véritable apôtre. Il dirigera sur ce point tous ses efforts, il sera l'homme d'une idée. Il reviendra sans cesse, à temps et à contre-temps, avec méthode et persévérance, sans timidité ni réticences, en chaire et au confessionnal, en conversation, par la parole et par la plume. Comme un bon soldat il exécutera ponctuellement et à la lettre l'ordre de son chef. Tout en tenant compte des circonstances de milieu et de personne, il proposera sans ambage l'idéal à poursuivre. La prière jointe à une action ferme et résolue, finira par triompher de tous les obstacles.

Ce serait ici le lieu de signaler les diverses méthodes ou industries employées par les confrères, comme moyen d'apostolat. Les limites de ce rapport ne me permettent qu'une sèche énumération: la voici, du moins, telle que je l'ai extraite de la correspondance de l'Œuvre:

1. Pendant un certain temps, soit pendant les instructions faites à la Messe le dimanche, soit dans ses entretiens aux diverses Congrégations ou Associations paroissiales, traiter d'une manière nette et explicite de la communion fréquente et quotidienne, suivant la doctrine du décret. Avoir soin de corroborer son enseignement en distribuant des brochures, tracts ou feuillets eucharistiques.

2. Etablir certaines œuvres eucharistiques: Archiconfréries du Très Saint-Sacrement, Ligue de la Sainte Messe, Apostolat de la Prière.

3. Action individuelle au confessionnal, spécialement sur les personnes qui assistent déjà à la messe sur semaine, sur celles qui sont à la tête des œuvres; provoquer des neuvaines de communions aux jours anniversaires, aux fêtes de famille, etc. Recruter dans les diverses associations une élite qui par son exemple donnera le branle à la masse.

4. Profiter des retraites annuelles d'hommes, de dames et jeunes filles, pour proposer la communion fréquente comme moyen de persévérance.

5. Multiplier les fêtes et les cérémonies eucharistiques: adoration solennelle, triduum eucharistique, etc., à l'effet de provoquer des communions plus nombreuses. L'expérience en démontre l'efficacité même dans les milieux les plus réfractaires.

6. Apostolat spécial auprès des enfants de la première communion. Les habituer à se confesser tous les quinze jours ou au moins tous les mois, c'est les former d'avance à la pratique de la communion fréquente.

7. Enfin, et c'est là le point important, faire tout son possible pour être à la disposition des pénitents au moment qui leur est le plus favorable. Avant longtemps le confesseur se verra amplement dédommagé des sacrifices nécessaires surtout au début. Car une communion plus fréquente rendra les confessions beaucoup plus faciles, plus courtes et même plus facilement retardées, s'il en est besoin.

Tels sont quelques-uns des moyens employés par les confrères, et qui sont de nature à faire naître et à accentuer le mouvement des âmes vers la Sainte Table. Les Annales de la Ligue mettent les associés au courant de ces diverses industries, des résultats obtenus, en même temps qu'elles leur fournissent des matériaux ou sujets d'instruction eucharistique. Les nombreux éloges et encouragements des confrères démontrent quels secours précieux tout prêtre peut y trouver pour l'exercice de son ministère.

Si nous examinons maintenant l'état actuel de la Ligue, nous sommes heureux de constater que depuis son érection en juillet 1906, elle s'est développée très rapidement. Elle compte actuellement 40,000 membres environ, tant du clergé régulier que séculier. L'Association des Prêtres-Adorateurs, comme il convenait, du reste, lui a fourni le plus large contingent. Dans plusieurs diocèses même, tous ses membres se sont fait inscrire en bloc: nous sommes heureux de signaler que tel a été le cas dans trois diocèses du Canada. Ne serait-il pas à souhaiter qu'il en soit de même partout? Le centre de Montréal a enregistré jusqu'ici

plus de 1700 adhésions. C'est déjà, il est vrai, un magnifique résultat, mais ne sommes-nous pas en droit de nous demander pourquoi tous les Prêtres-Adorateurs du Canada n'ont pas répondu aux appels réitérés que nous leur avons adressés par la voix des Annales? Serait-ce insouciance chez quelques-uns? chez d'autres, nous avons été à même de le constater, il y a confusion. Ils croient être membres de la Ligue par le fait même qu'il sont Prêtres-Adorateurs. Nous devons donc faire remarquer ici que la Ligue Sacerdotale de la Communion, en raison de son but spécial, de ses privilèges particuliers, demande une inscription spéciale. De plus, combien de prêtres qui ne peuvent pas ou ne veulent pas s'enrôler dans l'Œuvre des Prêtres-Adorateurs, pourraient cependant appartenir à la Ligue de la Communion! Il n'est aucune situation qui ne puisse se concilier avec les obligations de la Ligue, et les raisons les plus pressantes doivent engager tout bon prêtre à s'y enrôler. Celle-ci, nous l'avons vu, n'impose à ses membres aucune obligation particulière à laquelle le prêtre ne soit déjà tenu par ailleurs. Elle a, en effet, pour but d'imprimer une direction nouvelle à son zèle, en faisant de lui un apôtre, un propagateur infatigable de la communion fréquente. Tout prêtre, disposé à concourir à cet apostolat, soit par la parole ou par la plume, soit par la prière n'a qu'à donner son nom pour participer à ses privilèges.

Vœux

(1) *Qu'à l'occasion du Congrès Eucharistique, les membres de l'Association des Prêtres-Adorateurs se renouvellent dans l'esprit de l'adoration eucharistique, et que ceux qui ne font point encore partie de cette Association lui donnent leur nom.*

(2) *Que les prêtres qui ne peuvent pas appartenir à l'Association des Prêtres-Adorateurs, se fassent du moins inscrire dans la Ligue de la Communion et deviennent des apôtres zélés de la communion fréquente.*

(3) *Est proposé que la Section Sacerdotale du Congrès de Montréal ratifie le vœu, déjà formulé hier en séance générale, que l'Eglise mette bientôt sur les autels le Vénérable Père Eymard, le fondateur de l'Association des Prêtres-Adorateurs et l'apôtre des œuvres eucharistiques au XIXe siècle.*

* * *

Après que le R. P. Lault a terminé son rapport, M. l'abbé Bouquerel, secrétaire général du comité permanent, dit quelques mots sur une autre œuvre sacerdotale: *L'Union Apostolique*

Il en expose l'objet, le fonctionnement, et il fait ressortir quelle étroite affinité elle a avec les œuvres eucharistiques.

Puis la parole est donnée à M. le Chanoine *Campeau*, d'Ottawa, qui doit exposer les avantages et l'opportunité d'une pratique qui se répand de plus en plus dans les paroisses du

Canada, grâce au zèle des prêtres-adorateurs; nous voulons dire, l'*heure d'adoration hebdomadaire* faite par le prêtre avec les fidèles.

L'HEURE D'ADORATION HEBDOMADAIRE

faite par les prêtres avec les fidèles

Entre autres glorieux services rendus à la cause de Dieu et de sa sainte Église par la Congrégation du Très Saint-Sacrement, il importe de signaler le bien immense fait au clergé, et, par contre-coup, aux fidèles, par l'Association des Prêtres-Adorateurs et l'heure d'adoration hebdomadaire qui en est la pratique principale. Aussi, personne ne s'étonnera que le premier Congrès eucharistique tenu sur cette nouvelle Terre de Marie, où l'on compte de si nombreux Prêtres-Adorateurs, ait mis à l'ordre du jour, de ses séances sacerdotales ce sujet si important: les avantages de l'heure d'adoration faite avec les fidèles.

Intéresser les fidèles à son heure hebdomadaire d'adoration, est une pensée qui devait tout naturellement venir au Prêtre-Adorateur.

Le sacerdoce et les âmes, au profit desquelles il a été institué, sont, en effet, deux termes si intimement liés, que le prêtre, d'une part, trouve sa propre sanctification dans les actes mêmes par lesquels il sanctifie les fidèles; et que, d'autre part, plus le prêtre s'unit par la prière et l'adoration à l'Hostie dont il est le dispensateur et le gardien, plus il exerce sur les âmes une action sanctificatrice. Il suit donc la pente naturelle du sacerdoce, le prêtre qui, ayant découvert, dans l'habitude régulière de l'adoration, une source de ferveur et un accroissement de vie spirituelle, s'empresse d'en faire part au peuple chrétien et l'invite à y venir puiser lui-même.

Aussi les résultats réciproques ne se font pas attendre. Parlons d'abord rapidement des avantages que le prêtre en retire pour lui-même, puis dans une seconde partie, nous exposerons les différentes méthodes employées pour unir les fidèles au prêtre pendant cette adoration: enfin la troisième partie nous dira les avantages qui en résultent pour les fidèles.

1ère PARTIE

Avantages pour le prêtre.

1° *La fidélité.* Convoquer le peuple chrétien à un exercice, c'est prendre l'engagement de s'y trouver soi-même. Si cette convocation se répète chaque semaine, elle se transforme en habitude: elle devient une force morale qui triomphe, bon gré mal gré, des résistances de la nature "*Ex inde mos increbuit....et consuetudo servata est*" (Judic. XI, 39). Alors que précédemment un prétexte futile, un peu de fatigue, une visite inopinée faisait retarder et mettait en péril l'heure d'adoration, il a maintenant une réponse toute prête pour écarter les obstacles non indispensables, ou faire attendre les visiteurs importuns: Excusez-moi, j'ai un office public à présider.

Si le visiteur est un confrère, il se trouve par le fait même, sans plus d'invitation, engagé à prendre part à l'exercice. C'est un stimulant pour lui aussi. C'est peut-être une révélation.... "*Quod cum vidissem, posui in corde meo, et exemplo didici disciplinam.*" (Prov. XXIV, 32).

2° *Meilleures dispositions pour prier. Ante orationem praepara animam tuam,* a dit l'Esprit-Saint. (Eccli. XVIII, 23.) Cette préparation, surcroît de travail et de temps qui s'ajoute à l'oraison, est toujours pénible à la nature, et les raisons pour s'en dispenser ne manquent pas quand on fait seul son oraison. Mais quand on sait que l'on devra parler en public, on y songe au moins quelques instants, ne fut-ce que pour chercher un sujet de lecture pieuse.

Or, le fruit de l'oraison est en général proportionné à la préparation qui l'a précédée. Il y a donc tout lieu d'espérer que cette préparation, quoique faite en vue de la parole publique, apportera son contingent de grâces à l'adoration.

3° *Ferveur plus grande.* C'est la conséquence de la promesse formelle faite par Notre-Seigneur, de se trouver au milieu de ceux qui sont réunis en son nom. Seul, le prêtre serait tout aussi proche de la Sainte Eucharistie et Jésus lui serait substantiellement tout aussi présent. Mais nous savons tous que la promesse de Jésus-Christ désigne une assistance plus efficace et une impétration plus abondante.

En outre, l'effort intellectuel du prêtre, pour communiquer au peuple sa propre pensée ou celle de l'auteur qu'il lit, stimule toutes les facultés de son âme et lui fait oublier la fatigue corporelle: tandis que son zèle sacerdotal pour les âmes lui fait chercher et trouver les expressions ou l'intonation qui insinuera dans les cœurs l'amour de Jésus-Christ, le repentir des fautes, les précieuses résolutions. Son oraison se trouve ainsi continuellement accompagnée et stimulée par des actes extérieurs de charité pratique: il donne sans cesse à son peuple; il devra donc, suivant une autre promesse non moins formelle de Jésus, recevoir à son tour. "*Date et dabitur vobis.*"

4° *Plus de gloire rendue à Dieu.* Nous savons tous, en effet, qu'en unissant le culte extérieur au culte intérieur, nous rendons à Dieu un hommage plus complet. Dieu, qui a promis de récompenser un verre d'eau donné en son nom, ne sera certes pas indifférent à cet accroissement de zèle.

IIe PARTIE

Méthodes pratiques.

"Un jour que Jésus était en prière en un certain lieu, lorsqu'il eut achevé, un de ses disciples lui dit : Seigneur, apprenez-nous à prier comme Jean l'a appris à ses disciples." (Luc XI, 1).

Lorsque le peuple chrétien voit le prêtre passer une heure à genoux dans une fervente prière, devant le tabernacle, et se relever plus fort, plus dévoué, parlant avec plus d'abondance et de conviction de l'amour de Jésus pour les hommes, il éprouve le désir de lui dire comme les disciples au Sauveur: Maître, apprenez-nous à prier, à nous aussi.

Il existe, en effet, très souvent, chez de simples chrétiens, même peu instruits, chez ceux du moins qui n'ont pas beaucoup abusé de la grâce, un attrait instinctif pour la prière. Ne sachant pas que ce désir est déjà une prière, et qu'ils n'auraient qu'à laisser parler leur cœur pour faire une excellente adoration, une oraison très sanctifiante, ils se plaignent de ne savoir pas prier, et, s'en jugeant incapables eux-mêmes, ils envient le sort de ceux qui savent, disent-ils, "quoi dire au bon Dieu," et particulièrement du prêtre qui, à leurs yeux, est et doit être l'homme de la prière. Si nous pouvions, pensent-ils, lire dans l'âme de notre prêtre alors qu'il est absorbé dans l'adoration du Très Saint Sacrement et nous associer à sa prière, comme nous aimerions Dieu, quelle consolation nous y trouverions et quelle ardeur pour le servir.

Or, le prêtre faisant l'adoration à haute voix avec les fidèles, dit tout haut et au nom de tous, ce qu'il aurait dit tout bas en adorant seul. Comme Jésus, après avoir donné l'exemple de la prière, il enseigne comment prier. "*Coepit Jesus facere et docere.*" (Act. I, 1). Il apprend à ceux que Dieu lui confie la manière de mettre en œuvre la merveilleuse aptitude que le Saint-Esprit a déposé dans toute âme, et si abondamment dans quelques unes, pour adorer, remercier, implorer le Dieu infiniment bon.

Donc, d'une part, les fidèles éprouvent un besoin immense de prière, ils possèdent l'outil merveilleux de la prière, c'est-à-dire un cœur dans lequel le Saint-Esprit ne demande qu'à pousser les gémissements inénarrables qui constituent l'oraison; mais ils ignorent le maniement de cet outil. D'autre part, le prêtre est l'homme tout désigné et choisi par Dieu pour leur apprendre, non seulement la théorie, mais surtout l'exercice de l'arme admirable qui vise et frappe le cœur même de Dieu. Et voilà que l'habitude de l'adoration en public se répandant de plus en plus, vient tout providentiellement lui offrir l'occasion d'ouvrir *une école de prière*, et d'exercer les soldats du Christ sur *un champ de manoeuvres* des plus propices.

J'ai dit le mot et je le répète afin de bien faire comprendre ma pensée sur l'utilité et le mode pratique de l'adoration publique; elle est pour les fidèles *une école de prière*, ou encore *un champ de manoeuvres* sur lequel ils s'exercent à l'amour divin, et apprennent à diriger et à mouvoir leurs facultés avec ordre et profit vers Dieu. Ecole et champ de manoeuvres, voilà notre idée directrice dans ce travail, et à la lumière que répand cette conception de l'adoration publique, cherchons les moyens pratiques d'atteindre le but proposé.

Disons de suite qu'il n'y a à ce sujet aucune règle prescrite, sinon d'observer les rubriques concernant l'exposition du Très Saint-Sacrement. Que chaque prêtre donc choisisse l'heure et détermine l'emploi du temps selon ses goûts, ses moyens et la connaissance qu'il a des besoins de son peuple. Notre but est seulement d'offrir des suggestions que plusieurs trouveront peut-être utiles. Nous citerons donc quelques-unes des méthodes en usage et nous les comparerons à la notion d'école pratique que nous nous sommes formée de l'adoration publique.

L'heure varie évidemment selon les habitudes des localités. Si l'adoration se fait sur semaine, on choisit, soit l'heure de la sortie des écoles, et l'on a la gente écolière; belle occasion pour préparer de futurs adora-

teurs " en esprit et en vérite ": soit l'heure où le repas du soir est fini, afin d'avoir toute la population à qui Jésus a dit: " Venez à moi vous tous qui travaillez et portez le poids du jour, et je vous soulagerai." Dans les campagnes on trouve souvent plus avantageux de faire l'heure d'adoration le dimanche.

Une précaution très importante est de l'annoncer: d'avoir, autant que possible, un jour et une heure fixes, de commencer à la minute précise et de ne pas dépasser les soixante minutes. Les irrégularités découragent toujours les plus vaillants. "*Pro hâc orabit... omnis sanctus, in tempore opportuno.*" (Ps. XXXI, 6).

Si l'heure varie d'une paroisse à une autre, la méthode est encore plus variable.

Quelques prêtres se contentent d'ouvrir le tabernacle à l'heure annoncée et de prier en silence, les assistants employant le temps comme ils peuvent: ils terminent par la bénédiction avec le Ciboire, après le chant ou la récitation du *Tantum*. C'est simple et ça peut suffire dans un milieu très pieux où se trouvent des âmes déjà engagées dans la voie de l'adoration. Mais c'est insuffisant pour attirer la masse des fidèles et c'est à cela qu'il faut viser, croyons-nous. "*Misereor super turbam.*"

Un progrès consiste à réciter quelques prières vocales, le chapelet ou autres: ou à faire quelques lectures pieuses se rapportant, du plus près possible, au Très Saint-Sacrement. Si ces lectures sont bien choisies et renferment pour une bonne part, ce que les théologiens appellent les *affections*, c'est déjà une école de prière pratique.

Le plus grand nombre des prêtres faisant l'adoration publique, et ils forment environ le tiers des Prêtres-Adorateurs, divisent l'heure en quatre quarts-d'heure sur chacun desquels ils prélèvent sept à huit minutes pour une lecture ou quelques mots de prédication, le reste du quart-d'heure étant employé au chant ou à la prière vocale. On voit de suite combien cette variété évite la fatigue, soutient l'attention et encourage à la persévérance. Combien surtout elle est instructive, lorsque la prédication est bien " au point."

Ce qui importe, en effet, avant tout, est de rendre ces adorations *vivantes*. Or, rien n'est vivant comme la parole, la parole prêchée. C'est comme quelque chose de la vie du prêtre qui circule dans l'âme des fidèles: mieux que cela, c'est la vie du Christ qui, sous le véhicule de la parole sacerdotale, va vivifier les esprits et les cœurs. "*Qui vos audit, me audit.*" (Luc. X, 16).

La lecture, quel que soit l'auteur choisi, procure rarement le même intérêt, la même vie, le même relief que la parole prêchée. Il semblerait que c'est ce prêtre qui est là devant le peuple, et non pas un autre, qui est capable d'établir le courant électrique qui mettra les âmes en communication avec lui, et par lui avec Jésus-Christ. "*Fides ex auditu.*" (Rom. X, 17).

Le moyen de rendre la lecture vivante serait de l'avoir lue d'avance et de la prononcer comme si on la prêchait: de sorte que le fidèle qui ne verrait pas le livre, pourrait supposer que le prêtre parle de lui-même.

Si, à cette lecture qu'il a choisie et parcourue d'avance et qu'il s'est assimilée au point de l'animer de sa propre vie, le prêtre ajoute quelques *acclamations* jaillissant spontanément de son cœur et des idées déve-

loppées, il obtiendra, avec le minimum d'efforts, l'effet d'une éloquente prédication

Les *acclamations* que le peuple répète, voilà le véritable exercice pratique pour les fidèles. C'est alors que l'adoration devient un vrai champ de manœuvres où, sous le commandement du chef, les soldats du Christ exécutent les divers mouvements d'adoration, de louange, de contrition, d'amour, de confiance etc....

Ce n'est pas ici la récitation monotone d'une formule connue depuis longtemps, c'est une idée nouvelle que tout à l'heure ils ne connaissaient pas et qui maintenant frappe lumineusement leur esprit, met du feu dans leur cœur et soulève leur enthousiasme. Il en retiendra le souvenir, ce chrétien qui, demain, sera courbé sous son rude labeur, ou que les épreuves de la vie vont ressaisir. Il se souviendra du soulagement, de la joie qu'il éprouvait en criant la veille, avec une foule d'âmes pieuses: "Vous savez, Seigneur, que je vous aime." — "Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir." — "Seigneur, sauvez-nous, nous périssons." Quand il reviendra seul à l'Eglise visiter Celui que désors il connaît, et à l'amour de qui il croit, (Joan. IV, 16), il saura lui dire avec foi: "Mon Seigneur et mon Dieu." — "Je crois, mon Créateur et mon Sauveur, que vous êtes réellement présent dans la sainte Hostie. Il regardera le tabernacle avec des yeux émus, car il saura maintenant tirer de son cœur un parole d'amour.

L'esprit d'oraison qui sommeillait en lui s'est éveillé aux vibrations de la parole sacerdotale. Ce chrétien a conscience de quelque chose de nouveau en lui; son horizon s'est élargi. Il a pris comme un rapide contact avec des réalités qu'il soupçonnait à peine derrière le monde matériel; et ce contact, si passager qu'il fût, a laissé en lui comme une nouvelle vie, ou plutôt, comme quelque chose qui vit en lui, qui vit et qui aime, qui aime et qui chante. De temps à autre, il écoute ce chant, au travail ou à l'église, seul ou au milieu de sa famille. Dès lors, il n'entrera plus dans son Eglise comme un tenancier qui a payé de ses deniers pour la construction de l'édifice et qui dit: Je suis chez moi, ici; mais comme l'enfant qui entre chez son père; comme l'ami qui va visiter le vieil ami d'enfance, bon, généreux, à qui l'on peut tout dire et qui a remède à tout.

Mais, j'anticipe sur mon dernier sous-titre: *les avantages pour les fidèles.* Avant de les énumérer, j'aurais un mot encore à dire de ces acclamations si utiles pour éveiller l'attention, la foi, la confiance et l'amour dans les âmes chrétiennes; puis du choix des sujets d'adoration.

Les acclamations sont en pleine harmonie avec l'esprit de l'Eglise. Je dirai même que c'est la forme générale de la prière antique. Les fidèles prenaient autrefois une part très active à certaines parties du saint sacrifice. La foi des premiers âges ayant fait place à une indifférence presque générale, on dut se borner au rôle des servants et des chantres pour représenter la masse du peuple chrétien. *Le Kyrie eleison, le Gloria in excelsis,* les Litanies des saints, et d'autres prières liturgiques nous sont restées comme types de ces acclamations dites alternativement par le prêtre et par les assistants.

Essayez, par exemple à une adoration, de faire répéter à haute voix par le peuple plusieurs exclamations du Gloria: *Tu solus Deus, Tu solus*

Dominus.... Adoramus te : benedicimus te.... Gratias agimus tibi propter magnam gloriam, et vous aurez une idée de ce que devai. être une assistance à la sainte messe dans les temps héroïques de l'Eglise.

L'usage de ces acclamations s'est conservé dans les circonstances solennelles comme la clôture d'un concile ou d'un synode. De nos jours Léon XIII en a prescrit pour être dites, les unes après la sainte messe, Salve Regina; les autres après le salut du Très Saint-Sacrement. Les missionnaires emploient souvent, pendant les retraites de paroisse, ces cris du cœur que répète la foule émue.

Les sources où nous devons puiser ces acclamations sont tout indiquées: d'abord la sainte Ecriture qui peut nous en fournir par centaines, particulièrement le nouveau testament et les psaumes. Puis la liturgie, paroles de la messe ou de l'office, le *Te Deum,* les litanies du Saint Nom de Jésus, les litanies du Sacré-Cœur, etc.

Elles doivent être courtes et claires et prononcées lentement, d'un ton de voix particulier, qui est le signal pour les fidèles de répéter ce que le prêtre vient de dire.

Concernant le choix des lectures ou des sujets prêchés, qu'il nous soit permis d'ajouter qu'il est utile de les prendre, autant que faire se peut dans le temps liturgique, ou du moins de les rattacher, par quelques allusions à la fête du jour, ou au temps liturgique, Avent, Carême, Temps pascal, octave de la Pentecôte, etc. La raison en est qu'il y a certainement des grâces spéciales à méditer les différents mystères de Jésus-Christ, aux jours où ils nous sont proposés par l'Eglise. Ces grâces se manifesteront souvent par une plus grande facilité de parole pour le prêtre, par d'heureuses inspirations qu'un autre sujet ne lui aurait pas fournies; mais à coup sûr l'instruction sera plus vivante et les fruits plus abondants. " L'esprit souffle où il veut " mais incontestablement il lui plaît de se faire sentir plus vivement dans les paroles qu'il a inspirées et qu'il suggère à l'Eglise de chanter à tel jour. En se mettant dans le courant liturgique, on est certainement sur le passage du souffle divin.

Enfin, une dernière remarque, mais non la moindre. Qui a mieux connu le Cœur de Jésus; qui a pénétré plus avant dans les mystères de sa vie mortelle: qui a savouré plus suavement la divine Eucharistie, sinon Marie, la Mère de Jésus ? C'est par ses mains d'ailleurs que passent toutes les grâces de Dieu pour nous. *(Pie X confirme sur ce point la doctrine des Pères).* Or, je fais appel ici à tous mes vénérés confrères qui ont une tendre dévotion envers la Vierge-Prêtre, Notre-Dame du Très Saint-Sacrement, et tous affirmeront qu'en faisant fréquemment intervenir, dans nos dialogues avec Jésus-Christ, celle qui eut une part si active à tous ses mystères, on y goûte une saveur nouvelle et incomparable, et son intervention jette une lumière merveilleuse sur ses mêmes mystères. Quoi d'étonnant, puisque c'est par Elle que Jésus-Christ nous est venu, et que c'est encore et toujours par Elle qu'il grandit en nous par la connaissance et par l'amour.

Ne craignons donc pas, soit dans les considérations, soit dans les affections, soit dans les acclamations, de faire intervenir Marie, de la faire parler, de lui demander quelle pensée elle avait à tel moment, etc. Souvenons-nous qu'elle a *vécu la vie de Jésus* et qu'elle a toute-puissance pour la reproduire exactement en nous.



La procession — Les Chinois catholiques de Montréal
The Procession — The Catholic Chinese of Montreal

IIIe PARTIE

Avantages pour les fidèles.

La première conséquence pratique, pour les fidèles, de l'heure d'adoration publique faite comme nous venons de le dire, est de former, dans la paroisse, une élite de personnes qui sauront prier. Nous venons de le prouver, et de là découlent d'autres conséquences des plus heureuses.

1° Des personnes, qui savent prier, sont incontestablement des personnes qui prennent goût à assister à la sainte messe. Il suffira de leur imprimer un petit élan dans cette direction, et par quelques explications données pendant l'heure d'adoration, de *leur apprendre à suivre la sainte messe,* pour avoir bientôt une plus nombreuse assistance à la messe en semaine, et un auditoire plus recueilli à la messe de paroisse le dimanche.

Qu'il nous soit permis d'insister sur cette suggestion: *leur apprendre à suivre la sainte messe, et de dire ici notre pensée.* Quelque respectables que soient bien des livres de dévotion, de prière ou de méditation, aucun d'eux ne vaut, lorsqu'il s'agit de la sainte messe, le *Paroissien Romain,* le missel des fidèles, qui leur permet de suivre le prêtre pas à pas. Mais je ne veux pas m'écarter du programme qui m'est tracé, car, sans doute, d'autres rapporteurs sont chargés de nous dire combien il est important de réaccoutumer les fidèles à s'associer, non seulement de cœur, mais aussi de paroles, à la sainte liturgie.

2° Ayant formé des personnes qui prient et qui savent assister à la sainte messe, on augmentera du coup le nombre des communions dans la paroisse. On aura, en effet, singulièrement diminué l'un des plus gros obstacles à la communion fréquente: l'ignorance ou l'indifférence à l'égard des cérémonies de la messe. Mais je touche encore là à un point hors de mon cadre: *les relations entre la fréquence des communions et l'intelligence des cérémonies de la messe.*

3° C'est surtout au pied du tabernacle, dans les tête-à-tête avec Jésus-Hostie que se fait entendre l'appel divin à une vie plus parfaite et que se mûrissent les vocations. D'où il résulte que l'adoration faite avec les fidèles sera, dans une paroisse, une source de vocations sacerdotales ou religieuses. Plus que jamais, à notre époque, les vocations, soit pour la contemplation silencieuse, soit pour l'activité des œuvres de charité, prennent un caractère eucharistique.

C'est indubitablement par l'Eucharistie que le monde pourra être régénéré et que "toute chose sera restaurée dans le Christ." Là donc où se pratique d'une façon plus intense le culte eucharistique, retentira plus fréquemment la voix du Maître appelant des ouvriers à sa vigne, les uns pour continuer le sacerdoce, d'autres pour adorer dans le silence du cloître, d'autres pour enseigner la jeunesse, d'autres enfin, pour telle ou telle œuvre de charité; mais tous pour amener les âmes à un contact plus fréquent avec Jésus-Hostie. Quelle gloire pour une paroisse qui donne au sanctuaire ou au cloître bon nombre de ses enfants!

4° Enfin, bornons-nous à signaler un dernier avantage qui résume tous les autres. Ayant des personnes qui savent prier et qui commu-

nient souvent, on aura, pour toutes les œuvres paroissiales, une élite d'âmes dévouées, même en présence d'épreuves et d'insuccès, et capables, par leur persévérance, d'en assurer le succès. L'activité, l'intelligence, l'habitude des affaires sont des qualités bien utiles dans toutes les entreprises; mais, si elles ne sont pas fécondées par la prière et l'usage fréquent de l'Eucharistie, elles produisent souvent plus de bruit que de besogne. *Beatus vir qui...... in lege (Domini) meditatibur die ac nocte...... omnia quaecumque faciet prosperabuntur.* (Ps. I).

Vœu :

Que le Congrès eucharistique de Montréal encourage les prêtres qui le peuvent à donner leur nom à l'Association des Prêtres-Adorateurs et à prendre ensuite la salutaire habitude de faire participer les âmes de bonne volonté qui leur sont confiées à leur heure d'adoration hebdomadaire.

Le dernier travail inscrit au programme est celui que le comité des travaux a confié à M. le Chanoine *Lamérand*, du diocèse de Cambrai (France). Il a pour objet le fonctionnement paroissial de la confrérie du T. Saint-Sacrement.

L'ARCHICONFRERIE DU SAINT-SACREMENT

C'est avec reconnaissance que j'ai accepté de venir vous entretenir, aujourd'hui, de l'Archiconfrérie du Très Saint-Sacrement, et demain des Congrès Eucharistiques régionaux. Vous avez fait, en me demandant ces deux travaux, un grand honneur au diocèse de Cambrai dont je suis l'humble représentant.

Les œuvres eucharistiques sont vivantes chez nous; vous en verrez bientôt les raisons. Nous avons, il est vrai, encore beaucoup à faire, mais nous espérons, — les mêmes causes produisant les mêmes effets, — arriver à un résultat meilleur. Il faut que Jésus règne par son divin Cœur, c'est-à-dire par son amour, et comme c'est dans l'Eucharistie qu'il nous témoigne plus ostensiblement cet amour infini, c'est l'Eucharistie que nous voulons faire connaître, aimer et désirer par tous ou du moins par les vrais chrétiens. Rien ne nous arrêtera pour produire et accentuer ce mouvement fructueux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Que le diocèse de Cambrai continue à tenir la tête de ce mouvement, je pense pouvoir dire qu'il en prend les moyens. Nous n'en faisons pas toutefois une question d'amour-propre; aussi nos secrets, nous les divulguons bien volontiers, et mon grand désir comme ma plus ardente prière est de voir nos moyens appliqués ailleurs et partout, dans toute la France, et aussi dans cette autre France que nous aimons encore et qui nous le rend si bien, le grand et si chrétien Canada.

Notre premier moyen est une association eucharistique, *la Confrérie du Très Saint-Sacrement* : l'objet de ce rapport.

Les deux autres, j'aurai l'honneur de vous en entretenir demain, sont les petits congrès eucharistiques et la direction des œuvres eucharistiques confiée à un prêtre pour le diocèse tout entier.

1°. But et avantages de la Confrérie, au point de vue paroissial

Une école trop célèbre a voulu nier que la société, que les collectivités soient tenues à rendre à Dieu le culte qui revient à sa Majesté infinie. Je n'ai pas à réfuter cette profonde erreur. L'homme est tenu à titre privé d'honorer l'Etre suprême, son Créateur, et la société est tenue par un devoir semblable en tous points, aux mêmes hommages envers ce même Dieu qui est toujours aussi son Auteur.

Or, au point de vue religieux, la collectivité officiellement reconnue par l'Eglise, c'est la paroisse; il faut donc que la paroisse rende à Dieu ses hommages collectifs et extérieurs, comme chacun des paroissiens doit, à titre privé honorer, aimer et servir Dieu.

De là, des groupements, des associations de piété, des confréries qui se diversifient d'après leur but et leurs pratiques, comme d'après l'objet direct de leur culte. La paroisse rendra un culte officiel à Marie par l'association du Rosaire, ou manifestera sa reconnaissance publique à un Saint à qui elle est redevable d'une protection ou d'une grâce insigne. On conçoit que l'association qui aura pour objet de son culte Dieu lui-même aura la priorité sur les autres; et si c'est Dieu dans l'Eucharistie qu'elle veut honorer, elle devient alors l'association paroissiale par excellence, puisque la paroisse, c'est le groupement d'une population autour d'un Tabernacle. Dieu résidant au milieu de nous pour venir y chercher les témoignages de notre association et de notre amour, pour appliquer de tout près à nos âmes les fruits de son sacrifice réparateur et sauveur, nous faire vivre enfin de sa propre vie, doit nécessairement être honoré d'un culte qui dépasse tous les autres. Il doit être honoré officiellement par les paroisses dont il se fait autant de petites familles, et la confrérie du Très Saint-Sacrement répond éminemment à ce devoir primordial.

Je n'ai pas l'intention en parlant de la Confrérie du Très Saint-Sacrement, d'exclure les autres associations eucharistiques qui peuvent remplir un but analogue; il y a dans le jardin de "l'Epoux" une complete variété de fleurs, et nulle ne peut imposer ses préférences à qui désire faire au Maître bien-aimé un hommage qui lui plaise. Puisqu'il faut cependant s'arrêter à une d'entre elles, je me permets de vous signaler, en la faisant connaître davantage, une affiliation à la Congrégation du Très Saint-Sacrement dont le saint fondateur est en si grande vénération parmi nous, et qui bientôt, nous l'espérons, recevra sur les autels les hommages du culte public.

Cette affiliation a été érigée en Archiconfrérie par S. S. Léon XIII, en un bref daté du 8 décembre 1897. Elle permet à tous ceux que le Bon Dieu n'a pas favorisés de cette sublime vocation de l'adoration con-

tinue, de s'unir à ces heureux élus et d'avoir une part au moins de la "meilleure part" qui lui est réservée. Par là seront fournies au bon Maître des adorations fréquentes et ferventes et de la part des fidèles qui paieront par leur assiduité leur tribut d'amour à Jésus, et de la part de la paroisse qui lui rendra le devoir du culte officiel qu'elle lui doit. Ce caractère officiel sur lequel j'insiste, exige une organisation, c'est sous cet aspect que je vais envisager la Confrérie.

Une organisation dans le culte rendu au Très Saint-Sacrement, au sein d'une paroisse, même à ne le considérer qu'au point de vue privé, n'a-t-elle pas plus de valeur que les hommages dus à l'initiative des individus? Que des personnes adorent le Très Saint-Sacrement, c'est bien: mais il faut qu'elles s'obligent à l'adorer, puisque Jésus s'est obligé, Lui, à nous rester toujours; il faut qu'elles fassent profession de l'aimer, de l'adorer en public, et qu'elles assurent à Jésus, leur compagnon d'exil, les honneurs qui doivent lui revenir. Il y a là une nuance que vous saisirez et sur laquelle je n'ai pas à insister.

D'ailleurs, pour sa stabilité et sa persévérance, quel immense avantage le culte d'adoration trouvera dans l'organisation! Qui ne sait combien sont faibles et peu persistantes les volontés isolées? Les résolutions même énergiquement prises, combien ont-elles de durée, le plus souvent, quand elles ne sont pas encadrées par un règlement et stimulées par l'entraînement? Une organisation maintient les volontés dans leur consistance: l'exemple de l'un relève le courage de l'autre: un charitable rappel du zélateur réveille de tout assoupissement et surtout les réunions périodiques renouvellent l'ardeur des associés.

Dans un autre ordre de considération, la paroisse, cet être moral qui est notre famille, a une vie qui lui est propre. Et comment s'affirmera et surtout s'affermira cette vie paroissiale, sinon dans les associations qui, unissant les bonnes volontés, leur donneront de la consistance et leur feront produire un résultat d'ensemble. Elle est vivante et agissante, la paroisse qui est officiellement représentée auprès du trône de l'Agneau, par ses délégués, les paroissiens que leur position ou leur vertus rendent plus respectables: elle vit, la paroisse qui ne laisse se déplacer son chef adoré pour répandre ses bénédictions paternelles, qu'escorte de ses gardes d'honneur portant à la main cette arme pacifique, le flambeau dont la flamme témoigne de la foi et de l'amour qui remplissent tous les cœurs. N'est-ce pas un sujet de légitime fierté pour une famille chrétienne, de voir un père vénéré ou un fils vertueux placé si près de Jésus et lui faisant cortège? C'est aussi l'édification de la paroisse tout entière qui sent vibrer en elle les sentiments de piété et d'amour exprimés publiquement par ses pieux mandataires.

Du reste, pour que la paroisse vive, qu'elle produise pour le bien de ses membres des fruits de préservation, de développement et de progrès, il faut aujourd'hui chez nous de fortes organisations secondant les efforts des pasteurs. Ce sont choses heureusement moins pratiques pour vous, chers Frères du Canada; mais je pense que ces détails concernant nos nécessités et nos luttes ne vous paraîtront pas oiseux. D'ailleurs, bien que vous possédiez pleine et entière liberté de servir et d'aimer Dieu vous avez le désir de progresser toujours, et les mêmes moyens peuvent conduire à la victoire et au progrès. Un évêque disait récemment che

nous: "Il n'y aura plus désormais de vie paroissiale et chrétienne vraiment sérieuse et agissante, que là où le clergé se verra entouré d'un groupe, si minime qu'il soit, de laïques profondément pieux et décidés à le seconder dans son laborieux ministère."

Ces groupes se sont formés, se forment partout. Dans notre France persécutée, la nécessité de la défense a fait une loi aux catholiques de s'associer: ils ont formé des comités paroissiaux plus ou moins hiérarchisés, mais qui sont, au degré inférieur et principal, l'aide du Pasteur sur le terrain restreint de la paroisse. Toutefois comme il s'agit de bien surnaturel à produire, il ne suffit pas que les comités soient animés du désir de travailler, de se dévouer, de s'agiter. Il faut que ce mouvement soit animé de l'esprit de Dieu; qu'il soit produit par le souffle divin. Où puisera-t-on cette inspiration, sinon auprès de Celui qui est personnellement "la Voie, la Vérité et la Vie?" Personne ne comprendra mieux les intérêts surnaturels, c'est-à-dire les intérêts vitaux d'une paroisse, que ceux qui s'approcheront davantage du Très Saint-Sacrement.

La Confrérie du Très Saint-Sacrement sera comme la base des comités paroissiaux. La chose est tellement vraie que la connexion s'est établie d'elle-même entre ces deux associations. Quand, à la fondation des comités paroissiaux, la Confrérie existait déjà, où a-t-on cherché et trouvé les premiers membres du comité, sinon chez les confrères du Très Saint-Sacrement? Et quand la paroisse était encore dépourvue de la Confrérie, lors de la constitution du comité, le premier acte de celui-ci, le plus souvent pour ne pas dire toujours, fut la fondation de la Confrérie. Le comité affirmait ainsi son orientation et assurait son existence, car c'est bien chez les dévots de l'Eucharistie qu'on trouvera toujours le dévouement. Jésus doit toujours être à la base de toute ascension, que ce soit un relèvement ou une amélioration. La Confrérie nous aidera à rendre à Dieu les honneurs qui lui sont dus officiellement par la paroisse et à assurer à la paroisse la prospérité de ses intérêts surnaturels.

2°. Pratique et fonctionnement

Les statuts de l'Archiconfrérie ne sont pas compliqués. Ils ne comportent qu'un seul article obligatoire: les associés s'engagent (après s'être fait inscrire sur le registre) à faire chaque mois une heure d'adoration continue devant le Très Saint-Sacrement soit exposé, soit renfermé dans le tabernacle. — On pourrait croire, disons-le aussitôt, que cette prescription, malgré son unicité, est peu pratique pour le grand nombre, parce qu'elle est pénible ou du moins difficile. Evidemment sont écartés et s'écarteront eux-mêmes tous ceux qui n'ont pas une certaine piété envers la sainte Eucharistie, c'est-à-dire les demi-chrétiens, "les gros grains" dirions-nous en France. Mais prenons les autres: grâce à Dieu chez vous ils sont nombreux, et d'ailleurs pour honorer plus spécialement la Sainte Eucharistie soit en son nom propre, soit au nom de sa paroisse, ne faut-il pas être compté parmi les bons ou plus humblement, désirer le devenir?

Mais revenons à la difficulté. Sans doute, dans cette continuité inex-

orablement exigée, il y a pour notre pauvre nature si peu consistante un effort à réaliser : rester toute une heure immobile, la consacrer à la prière ou à la méditation, alors que peut-être on est peu familiarisé avec un exercice qu'on considère comme un acte de haut mysticisme ; il y a de quoi effrayer un fidèle non averti. Mais j'ai deux réponses à donner à cette question troublante.

La première, c'est que pour parler à Notre-Seigneur il ne faut pas être orateur ; Jésus n'est pas difficile en ce qui concerne le beau langage. Voyez de qui il est entouré sur la terre et, par conséquent, quelle conversation il a recherchée. Voyez de quelle litterature étaient les requêtes qu'on lui adressait ; il ne les a pas moins exaucées ; donc elles lui plaisaient. Non, non, c'est un langage bien simple que Jésus désire et attend de nous. — Mais il faut être fécond pour parler pendant une heure ! — Pour parler aux hommes, oui ; les hommes veulent du nouveau, du piquant ; les hommes ne s'intéressent généralement qu'à ce qui les touche personnellement. Ils seront vite à bout de patience si leur interlocuteur ne leur parle que de lui-même et de ses misères : bien rares sont ceux qui peuvent intéresser les hommes durant une heure. Qui ne saisit la différence totale de nos rapports avec Jésus ? Tout ce qui nous touche, le touche davantage encore, car Il nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, et toutes nos paroles, tous nos sentiments, même nos silences quand ils continuent à nous entretenir dans les pensées énoncées, vont à son divin Cœur. Et si la fatigue, à la fin, peut nous gagner à ses pieds, Lui, ne la ressentira jamais en face d'une âme qui lui témoigne son amour, lui confie ses peines et lui adresse ses demandes. Qu'il faille cependant de la bonne volonté pour adorer durant une heure, nous en demeurons d'accord, mais que cette bonne volonté sera aidée et bénie de Jesus ! Du reste, ne peut-on pas s'aider soi-même de quelque livre ou fascicule d'adoration ? Les Pères du Très Saint-Sacrement en publient régulièrement chaque mois avec une variété capable de satisfaire les plus difficiles. Et après tout, ne craignons pas les redites : Jésus ne s'en lasse pas, si elles sont l'expression toujours vraie des sentiments de notre cœur.

Ma seconde réponse me fait rentrer plus directement dans mon sujet. Elle est tout entière dans l'organisation de l'œuvre et de l'heure d'adoration. Organiser ces hommages d'adoration rendus au Très Saint-Sacrement, c'est rendre cette belle pratique accessible et facile à tous. Disons d'ailleurs aussitôt que l'organisation n'obligerait personne, qu'elle serait uniquement une facilité offerte à chacun. Qui voudrait faire son adoration individuellement en aurait toujours le droit : mais l'expérience le dira bientôt, les isolés seront le petit nombre.

Que les personnes inscrites viennent à l'église faire leur heure d'adoration. Qu'on choisisse pour cela l'heure qui conviendra au plus grand nombre ; que, si les désirs sont divers et que nombreux soient les partisans d'heures différentes, deux groupes, trois groupes même soient formés pour adorer simultanément ou le même jour, ou des jours différents : voilà les premiers éléments de l'organisation.

Les adorateurs se répartiront ainsi par eux-mêmes en plusieurs sections d'adoration. Qu'on cherche alors, autant que faire se pourra, à

espacer assez régulièrement les jours demandés. Et que se passera-t-il? C'est que certains membres de l'œuvre, jouissant d'un peu plus de loisir et voulant faire preuve de plus d'amour envers Jésus, s'inscriront aux deux jours indiqués, et sans doute que, si l'on jugeait bon de diminuer encore les intervalles et de prendre régulièrement un jour par semaine, quelques associés se feraient un pieux devoir de venir non plus seulement tous les quinze jours, mais chaque semaine passer une heure auprès du divin Tabernacle. La progression se ferait ainsi plus ou moins sensiblement, et les réunions dont nous allons parler ne resteront pas étrangères à ce magnifique résultat. Un tableau qu'on peut afficher dans l'église, — non loin du tabernacle visité — rappellerait aux fidèles leur doux engagement et leur filiale obligation. Et combien consolant serait pour le regard humain, surtout pour le regard divin, ce groupe compact et souvent renouvelé qui présenterait ses hommages au divin Prisonnier d'amour.

Pourquoi, dans les paroisses plus populaires et plus riches en piété, n'arriverait-on pas à répartir les adorateurs en autant de petits groupes que comprennent d'heures les jours d'une semaine? Ce serait alors l'adoration diurne continue, telle qu'elle se pratique dans certaines paroisses de plusieurs diocèses français. Le diocèse de Cambrai en compte dix.

Cette adoration continue favoriserait aussi grandement la pratique de la visite quotidienne. Les associés, d'autres aussi peut-être, pourraient venir quand le temps le leur permettrait, dans une visite plus courte, grossir le nombre des adorateurs inscrits et accroître les hommages journaliers au Très Saint-Sacrement.

Peut-on aussi organiser l'heure d'adoration ? A ceux surtout qu'n'aurait pas suffisamment convaincus ma première réponse, j'ajouterai : si vous êtes en groupe pour adorer, pourquoi ne pas joindre des prières récitées à haute voix à la méditation faite en silence? Et les formules abondent, parmi lesquelles on peut choisir, ou bien une fois pour toutes, ou mieux en les variant suivant les circonstances ou les époques de l'année liturgique (1). On pourrait aussi faire à chaque quart d'heure la lecture d'un point des sujets d'adoration publiés et réunis en volumes par les fils du Père Eymard, ou les points d'un livre de méditation. Quand on aura ajouté à ces exercices collectifs les demandes personnelles qu'on aura à faire à Jésus, les intimes confidences de son cœur à cet Ami divin qui les écoute avec tant d'intérêt, y aura-t-il encore difficulté à remplir son heure? Si l'assistance était assez importante, ne pourrait-on pas y exécuter un peu de chant? (2)

---

(1) Actes d'adoration, récitation de quelques psaumes comme le *Miserere*, du *Magnificat*, d'une partie de l'Office du T. Saint Sacrement, des litanies du Sacré Cœur en juin, du chapelet aux mois de mai et d'octobre, des litanies de Saint Joseph en mars, d'une amende honorable toujours, de l'oraison de Saint Pascal et d'un acte de consécration qui terminerait

(2) Voir ce qui a été dit, au rapport précédent, par M. le Chan. Campeau sur l'adoration faite en public par le prêtre et les fidèles

L'idéal serait qu'aux heures où les adorateurs sont plus nombreux, un prêtre puisse présider l'adoration. Il suggérerait les intentions de prières, ferait à haute voix la méditation au lieu de la lire et, considérant concrètement l'assistance dont il connaît le niveau et les aspirations, mettrait exactement au point le sujet proposé. De plus, sa présence procurerait à ce plus grand nombre d'adorateurs, la faveur de l'ouverture du tabernacle et de la bénédiction du Très Saint-Sacrement. A moins, ce qui serait plus parfait encore, que l'ostensoir pût briller sur son trône pour des hommages plus solennels.

Les enfants, si on le jugeait bon, pourraient être après leur première communion enrôlés dans la Confrérie et avoir à part leurs exercices d'adoration. Par cette sélection on aurait l'immense avantage en mettant les méditations à leur portée et en leur faisant réciter ensemble les prières vocales, d'entretenir et de développer en eux l'amour du Très Saint-Sacrement et de les maintenir dans l'habitude de la communion fréquente ou de la leur faire prendre. (1)

Quelle richesse, ne le trouvez-vous pas avec moi Messieurs? dans cette unique prescription de l'œuvre: une heure d'adoration. Comme son observation fidèle et généreuse peut transformer la vie du chrétien en favorisant une union plus intime avec Jésus! C'est le moment d'ajouter que les associés inscrits participent aux mérites et bonnes œuvres de la Congrégation du Très Saint-Sacrement, de la nombreuse association des Prêtres-Adorateurs, et des autres associations de la Congrégation; gagnent une indulgence plénière le jour de leur entrée dans la Confrérie et tous les jours où ils font une heure d'adoration, si toutefois ils ont communié. De plus, faveur inappréciable, à chacune de leurs visites au Saint-Sacrement, si courte qu'elle soit, et pourvu qu'ils récitent six *Pater*, six *Ave* et six *Gloria Patri*, ils gagnent les indulgences des "Stations" de Rome, de Jérusalem, de saint Jacques de Compostelle et de la Portioncule. Ces richesses nous disent-elles assez de quelle faveur jouit la Confrérie auprès des Souverains Pontifes et combien est encouragée la visite quotidienne.

Me permettez-vous d'aller plus loin et de demander davantage, ainsi que nous y invitent les règles de l'Archiconfrérie, disant que les curés peuvent fixer à leur gré, selon les nécessités de leur paroisse tous les détails de l'organisation et donner à la Confrérie des pratiques plus ou moins nombreuses? (2) Ce n'est pas que nous nous donnions comme modèles. Hélas! vous savez bien que nous ne pouvons en aucune façon y prétendre. Voici cependant ce que dans notre Confrérie du Très Saint-Sacrement les hommes observent comme pratiques spéciales. Vous verrez dans quelle mesure elles cadrent avec vos us et coutumes.

Les confrères doivent: 1° accompagner le Très Saint-Sacrement, le

---

(1) Cette pratique existe déjà en bon nombre de maisons d'éducation, au moins une fois par mois.

(2) Il suffit qu'on soumette les statuts appropriés à la paroisse à l'approbation de l'évêque en lui demandant l'érection canonique s'il a le pouvoir de l'accorder, et l'affiliation à l'Archiconfrérie, à une des maisons des Pères du Saint-Sacrement.

flambeau à la main, dans les processions mensuelles à l'intérieur de l'église et annuelles au dehors (là où elles sont encore tolérées par le régime de liberté que nous subissons!); 2° assister dans le chœur avec leur flambeau, à tour de rôle et en nombre déterminé aux messes où le Très Saint-Sacrement est exposé; 3° répartir entre les membres de la Confrérie les heures d'adoration solennelle de la paroisse (Quarante-Heures, Jeudi-Saint et jour d'adoration diocésaine). Nous voulons faire plus encore et nous y tendons par influence privée plutôt que par décision collective. Est-ce prudence? est-ce timidité? je ne sais, mais nous ne tarderons pas, je l'espère, à franchir un pas dont un exemple très édifiant et déterminant nous fut montré par une jeune Confrérie d'Amiens, érigée sous le nouveau régime, — je veux dire depuis le décret, — elle a inscrit parmi ses pratiques la communion générale mensuelle. Cette communion de 40 hommes et jeunes gens se fait à l'une des messes du dimanche; éloquente leçon de piété pour la paroisse.

C'est dans ces manifestations publiques surtout, que la vie paroissiale s'exercera [illegible] s'accentuera aux yeux de tous les paroissiens.

Pour les dames, à l'adoration qui fait le fond de l'œuvre, ne pourrait-on pas joindre l'assistance à la messe en semaine, (1) la communion fréquente dans les proportions et suivant les circonstances que permettent les différents milieux. On établira chez elles par exemple, un roulement pour l'assistance à la messe et pour la communion au nom de la Confrérie et en réparation des fautes commises dans la paroisse. [illegible] les degrés peuvent varier, hebdomadaire, bi-mensuel, mensuel.

A première vue il semblerait que ce sont là des œuvres diverses. Il n'en est rien, et il faut préférer en fait une œuvre avec des pratiques multiples, à plusieurs œuvres ayant chacune leur pratique spéciale; en voici la raison: toute œuvre, nous le dirons tout à l'heure avec insistance, doit avoir ses réunions. Si les œuvres sont multiples, les réunions se multiplient. Or, il en est sur ce point au Canada comme en France, ce sont toujours les mêmes qui témoignent leur générosité et paient de leur dévouement: ce serait pour elles réunions sur réunions, avec matière peu abondante, et par conséquent, intérêt très mesuré. Dans le cas contraire, une seule réunion produit tout autant de résultats, sans les difficultés mentionnées, et avec cet avantage qu'un associé passera plus facilement d'une pratique à l'autre dans une même œuvre, que d'une œuvre à une autre. Tous les membres de la Confrérie ne peuvent pas se livrer à toutes ces pratiques, mais tous s'y intéresseraient dans la réunion collective ou en parleraient, et ce serait le meilleur moyen de gagner des adeptes.

J'ai parlé des réunions: elles sont absolument nécessaires, et si l'on veut trouver la cause de défaillances quelquefois profondes, toujours regrettables, en certaines œuvres, c'est dans l'absence de réunions qu'il faut la chercher. La réunion affirme la vie d'une association; mieux

(1) Dans certaines paroisses la messe du jeudi est dite en l'honneur du T. S. Sacrement et généralement avec exposition. Les confrères et consœurs y sont spécialement invités.

encore, la réunion entretient la vie de l'association. La communication est nécessaire entre la tête et les membres : c'est dans les réunions qu'elle se fait.

Monseigneur notre Archevêque veut deux sortes de réunion dans la Confrérie : des réunions mensuelles, courtes et consacrées à la piété, et des réunions semi-annuelles, plus solennelles où on s'occupe du fonctionnement de l'œuvre. Dans les premières, c'est à l'âme surtout que le prêtre s'adressera et, dans un bref entretien, traitera un point de la doctrine eucharistique ou une vertu qui convient au culte eucharistique pour en déduire aussitôt quelques conclusions pratiques, afin que Jésus-Hostie rayonnant sur les âmes par ce mode nouveau arrive à les pénétrer et à les transformer. Ainsi l'Eucharistie deviendra pour ceux qui la fréquentent le plus, la lumière et le foyer de la vie. Ce travail en profondeur, comme dit Sa Grandeur, doit s'opérer d'une façon constante et doit être la préoccupation principale du prêtre et la conséquence première de l'inscription dans la Confrérie : se sanctifier au contact de l'Hostie. On conçoit toute l'efficacité de ce travail du curé sur l'élite de sa paroisse, si surtout il arrive à les convaincre du grand profit qu'ils retireront de la communion fréquente. Et d'ailleurs auprès de qui insisterait-il avec plus de succès pour arriver à réaliser le désir de Pie X ?

Les autres réunions sont beaucoup moins fréquentes et rassemblent séparément les confrères et les consœurs. Sans exclure le point de vue de la piété qui est toujours de mise et demeure le principal, elles provoquent surtout les questions relatives à la marche de la Confrérie. C'est là qu'on établit la répartition des heures d'adoration, qu'on constitue le tableau et qu'on désigne les zélateurs et les zélatrices des différents groupes. (1) On y examine comment sont observées les pratiques de la Confrérie, si on y est fidèle et assidu ; les encouragements et les observations trouvent ici tout naturellement leur place : non seulement les observations du prêtre ou du président, mais aussi celles que désireraient faire les confrères, et il est grandement à souhaiter que la simplicité présidant à ces réunions, personne ne craigne d'émettre une idée ou de faire une objection. Moins l'auditoire sera passif, plus la réunion présentera d'intérêt et sera profitable. C'est le moment de proposer une pratique nouvelle qu'on jugerait bon d'ajouter aux anciennes, si, par exemple, dans un congrès récemment tenu, on a entendu avec édification ou avec une sainte jalousie que telle confrérie voisine manifestait plus de générosité. C'est aussi dans ces réunions que se décident les dépenses et que se règlent les comptes. On comprend que dans de telles réunions les associés s'intéressent de plus en plus à leur œuvre, qu'ils apprennent à l'aimer et à se dévouer pour elle.

L'horizon peut encore s'étendre au-delà des limites de la Confrérie : les nouvelles eucharistiques d'ordre plus général n'y seront jamais déplacées. N'oublions pas que nous sommes catholiques, et que dans l'univers tout doit nous intéresser quand il s'agit de l'Eucharistie, de Jésus avec nous.

---

(1) Il y a grande utilité, sinon nécessité, l'expérience le déclare chez nous de pourvoir chaque groupe d'adorateurs d'un zélateur ou d'une zélatrice. Son action s'exercera avec grand fruit pour le maintien des cadres.

Je dirai dans un autre rapport l'avantage pour un diocèse d'avoir un prêtre chargé de la direction des œuvres eucharistiques. Les curés apprécient, je crois, ce nouveau rouage et en usent spécialement en cette circonstance. Inviter de temps en temps le Directeur diocésain à venir présider la réunion de la Confrérie, c'est donner à la séance un cachet plus extraordinaire qui n'est pas sans influence sur le nombre des présences à la réunion, et qui procure, avec l'avantage de l'inaccoutumé, le bénéfice d'une documentation comme seul un spécialiste peut la posséder.

J'ai parlé aussi de dépenses; il y a donc un budget, des ressources, des recettes? Oui, tant que nous serons dans l'Eglise militante, nous ne pourrons nous passer du "nerf de la guerre," et s'il est souhaitable que toute organisation puisse se suffire à elle-même, il lui faut un petit budget. Il est bien vrai que l'inscription dans la Confrérie est essentiellement gratuite, qu'on peut lui appartenir, profiter de ses avantages et gagner les indulgences sans bourse délier. Il faut le dire nettement afin de ne gêner personne, surtout les familles nombreuses; mais d'autre part, il est dans la Confrérie certains avantages — non essentiels, précieux toutefois — qui nécessitent quelques dépenses. L'habitude existe partout de faire célébrer, aux frais de la Confrérie, pour chaque confrère défunt une Messe le premier jeudi qui suit sa mort, et pour tous les confrères défunts une Messe annuelle, le jeudi de l'octave du Très Saint-Sacrement. Certaines confréries abonnent aussi leurs membres à un petit bulletin des œuvres eucharistiques. Or, il semble normal, que pour bénéficier de ces avantages, on ait contribué soi-même, par une modique cotisation à couvrir ces dépenses.

Ne me demandez pas d'en fixer le taux. Rien n'est plus variable; la taxe dépend du milieu où on se trouve et doit convenir à la très grande majorité, à moins qu'on ne juge plus opportun de n'en indiquer aucune, comptant sur la bonne volonté de chacun qui donnera selon ses ressources.

La Confrérie ne thésaurisera pas et, suivant ses ressources, pourra, outre les dépenses courantes que nous avons dites, entretenir s'il y a lieu, la lampe du sanctuaire ou ajouter une seconde ou peut-être une troisième lampe à côté de la lampe réglementaire, "*Quantum potes, tantum aude.*" Le Congrès de Rome insista beaucoup sur ce point. Elle pourra subvenir à l'acquisition et aux réparations des flambeaux, d'une bannière, à l'acquisition des tracts eucharistiques à distribuer dans la paroisse, ou encore, comme cela se fait à Lille, elle paiera les frais d'un pèlerin délégué de la Confrérie à une cérémonie eucharistique diocésaine, au sanctuaire de Montmartre, à un congrès international. Vous avez, Messieurs, au milieu de vous, à ce titre, deux envoyés des Confréries de Lille. Un audacieux avait même proposé aux Confréries de fonder une bourse ou une demi-bourse dans un séminaire, afin que la Confrérie pût fournir un prêtre au Saint-Sacrement. Mais il est bien peu de confréries qui puissent satisfaire à toutes ces belles propositions; plus nombreuses sont celles dont le budget suffit à peine aux dépenses utiles. Avec David elles pourraient laisser échapper cet accent plaintif: "*Et non est substantia.*" Mais ce n'est là qu'un point secondaire. Le recrutement des membres est chose plus importante; heureuse la Confrérie qui groupe près de Jésus pour sa gloire et pour la vie de la paroisse, de nombreux et de pieux adhérents.

3. — Le Recrutement

Comment se fera le recrutement?

Il semble que les circonstances les plus favorables et les plus faciles pour obtenir des adhésions soient les missions, les retraites ou le triduum eucharistique annuel donné à l'occasion des Quarante-Heures ou de l'adoration. Que dans une des instructions, le prédicateur ou le directeur des œuvres eucharistiques parle de la Confrérie, et ensuite, ou bien on relèvera, séance tenante, les noms présentés, ou bien le Curé passera sans tarder à domicile pour recueillir les noms espérés: on pourra quelque temps après faire l'inauguration solennelle de la Confrérie qui comporterait les trois points suivants: communion générale des confrères et des consœurs, inscription officielle sur les registres de la Confrérie (1) et réunion des deux sections où on donnerait le détail des statuts et des pratiques de l'Association. Quelle plus propice occasion de proposer aux confrères cette communion générale tant désirable qu'il nous faut obtenir.

Un dernier mot sur l'organisation: il est bon d'avoir à la tête de la Confrérie un bureau composé d'un président, d'un vice-président, d'un trésorier et d'un secrétaire. Le secrétaire fera un petit compte rendu des réunions et lancera les convocations. Mêmes dispositions du côté des Dames. Ce bureau aura ses réunions particulières sous la présidence de M. le Curé, qui est nécessairement le directeur de la Confrérie et prononcera sur le recrutement partiel qui doit se continuer toujours après la fondation. Les membres du bureau seront les zélateurs, les zélatrices attitrées de la Confrérie: aussi leur zèle sera-t-il entretenu avec plus de soin encore que celui des simples membres.

La conclusion de cet exposé, vous le supposez bien, est celle que nous renouvelons et appliquons chez nous dans tous nos petits congrès, je la formule sous forme de vœu.

Vœu :

Que dans toutes les paroisses où elle n'existe pas encore, la Confrérie du Très Saint-Sacrement soit établie comme fruit du Congrès de Montréal, à la suite d'une retraite, ou d'un triduum, ou des Quarante-Heures.

---

(1) L'inscription (nom et prénom) peut se faire dans la maison de la congrégation du T. S.-Sacrement: mais chaque paroisse affiliée, devenant un centre d'adoration, aura son registre spécial, et il est préférable que les fidèles s'y fassent inscrire pour faciliter l'organisation des groupes d'adorateurs.

Quand Mgr le Président a félicité les rapporteurs, Mgr Archambault se lève et invite l'assemblée à saluer de ses acclamations le grand apôtre qui a été l'âme des Congrès eucharistiques, Mgr *Heylen*, évêque de Namur.

ALLOCUTION DE MGR HEYLEN, évêque de Namur

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Je ne m'attendais pas à l'humiliation que Mgr l'évêque de Joliette vient de me faire subir. Je l'attribue à son grand amour pour Notre-Seigneur. Il aime Notre-Seigneur, et puis qu'il pense que j'ai dû contribuer quelque peu à faire glorifier le Dieu de l'Eucharistie, il a reporté sur l'évêque de Namur quelque chose de cet amour qu'il porte au Dieu du Saint-Sacrement. (Applaudisseme: ts.)

Puis, comme vous tous, j'aime le Dieu de l'Eucharistie. Comment pourrions-nous ne pas l'aimer? N'est-ce pas à nous qu'il s'est confié; n'est-ce pas nous qu'il a choisis pour être les gardiens de son corps et de son sang et pour le donner à ses fidèles, pour lesquels il a daigné verser jusqu'à la dernière goutte de ce sang précieux. Oui, nous l'aimons, n'est-il pas vrai, et si nous nous réunissons dans ces Congrès Eucharistiques, c'est afin de l'aimer toujours davantage. Et ce doit être là surtout notre résolution. Nous prenons bien des décisions dans nos congrès, on propose bien des vœux. C'est la huitième fois que j'ai l'honneur de présider ces congrès. J'ai entendu tous ces vœux; j'ai annoté toutes ces résolutions qui ont été prises. Ces vœux ont-ils été toujours pratiques ? Ces résolutions ont-elles été toujours tenues ? Je n'oserais pas le dire. Et nous ne pouvons pas attendre non plus, nous ne pouvons pas espérer que tout cela soit fait en réalite, mais voici une décision que nous devons prendre, une résolution avec laquelle nous devons retourner dans nos paroisses: " Je puis, je dois, je veux faire quelque chose de plus pour la sainte Eucharistie." Et je suis sûr, comme on l'a objecté bien des fois, quand même plusieurs vœux ne sont pas toujours pratiques, quand même on les répète bien des fois sans que nous voyions toujours les fruits de ces réunions, certes nous n'aurons pas perdu notre temps, et le Congrès pourra produire des fruits admirables si chacun d'entre nous, rentré chez lui, garde toujours cette résolution que je viens d'indiquer. C'est la mienne, ce sera aussi la vôtre. Oui, nous devons faire plus, nous le devons. Notre Dieu le demande, il a le droit de le demander; nous le pouvons et chacun dans notre sphère, nous pouvons faire davantage. D'abord, nous-mêmes, nous pouvons mieux apprendre à connaître l'Eucharistie: nous pouvons l'aimer avec plus de ferveur, nous pouvons la glorifier plus efficacement, nous pouvons donner l'exemple à notre peuple, car n'oublions pas, si nous voulons que le peuple admire et bénisse l'Eucharistie, nous devons donner l'exemple, car, tel prêtre, tel peuple: c'est un vieil adage qui reste toujours vrai. (Applaudissements.)

J'ai vu bien des fois des prêtres arrivant dans des paroisses considérées être parmi les plus mauvaises du diocèse. Ils sont arrivés là avec l'amour de Notre-Seigneur, ils ont commencé à prier eux-mêmes, ils ont commencé à faire leur visite au Saint-Sacrement, ils ont commencé à dire la sainte messe pour leur peuple avec dévotion, avec ferveur, avec majesté. Ils ont eux-mêmes prêché par leur exemple, et le peuple est venu peu à peu, et ces paroisses qui étaient loin d'être ferventes, sont devenues des meilleures, à cause des exemples donnés par le prêtre Et tous, nous pouvons agir de suite et dire: "Je peux faire davantage." Mais toujours, disons bien davantage: Je veux! Je veux d'une volonté virile. "Je veux" d'une volonté sacerdotale. "Je veux et je commence immédiatement: je ne veux pas attendre quelques jours, quelques semaines. Non, immédiatement je commence." Ainsi, notre Dieu sera glorifié.

Messieurs, que ce soit là le fruit de notre Congrès et ainsi, oh! j'en suis sûr, de toutes les parties du monde, de toutes nos paroisses montera vers notre Dieu un culte plus fervent, et ainsi non seulement nous, mais les âmes qui nous sont confiées aimeront davantage notre Dieu. — (Applaudissements.)

Après ce discours de Mgr de Namur, l'abbé *Thellier de Poncheville*, est également prié d'adresser quelques paroles d'édification à l'assemblée. Il le fait à l'instant avec une délicatesse de langage et une chaleur communicative qui charment l'auditoire.

LE PRETRE ET LA REPARATION EUCHARISTIQUE

Messeigneurs,

Messieurs et vénérés Confrères,

Ma surprise est aussi grande que la vôtre de me voir en cette chaire J'étais venu ici pour écouter et non pour parler. Ma place en cette brillante assemblée sacerdotale est celle de l'élève et non du maître: les les prêtres de mon âge ont tant à apprendre de la science et de la vertu de leurs aînés! Le désir les saisit parfois, au milieu d'eux, de renouveler le geste de leur ordination qui courbait nos fronts sous vos mains bénissantes et de nous agenouiller de nouveau devant les anciens du sanctuaire afin de faire passer en nos âmes ces traditions de foi, de devoir, d'attachement à l'Eglise et de dévouement à leur peuple qui constituent depuis dix-neuf siècles le patrimoine d'honneur des consacrés de Jésus-Christ.

Mais au premier rang de ces traditions se trouve la fidélité aux ordres reçus. On me demande de parler. J'obéis. Vou aurez pour ces propos improvisés l'indulgence qu'on accorde aux balbutiements des plus petits de la famille, et Notre-Seigneur les recevra avec bonté, lui qui se plaît à entendre la louange impuissante que lui adressent les lèvres des enfants.

Le simple mot que je voudrais dire est une prière aux prêtres, les amis de prédilection de Jésus. Prière respectueuse et pressante invitation ne pas oublier dans la joie de ces fêtes les douleurs silencieuses du Cœ eucharistique de notre Sauveur, toujours crucifié même aux jours où i est glorifié.

Son Hostie va connaître des heures de grandiose triomphe. Quand elle fut apportée pour la première fois en ces lieux ils n'étaient autour d'elle qu'une poignée d'adorateurs perdus sur cet immense territoire qu'ils ambitionnaient de lui conquérir. Dimanche, ils seront un million prosternés devant un ostensoir d'or — venu de France lui aussi, comme les missionnaires qui donnèrent l'Hostie à ce sol païen, le Congrès Eucharistique International lui a dressé ses reposoirs magnifiques dans les capitales de l'ancien continent ; sur toute la face du globe, à travers les océans infinis, il veut lui frayer une voie royale. Montréal commencera ce glorieux tour du monde du Saint-Sacrement qui, pour la première fois, au Nord de l'Amérique, recevra l'hommage de ces incomparables manifestations publiques, avec un éclat que n'ont pas encore connu les grandes villes catholiques de la vieille Europe.

Mais que cette apothéose d'un jour ne nous fasse pas illusion!

Que la splendeur de ces fêtes ne nous laisse pas oublier les ombres qui pèsent encore sur cette terre et les tristesses qui demeurent toujours au cœur de Jésus!

L'humanité entière devrait être agenouillée au pied de ses autels. Toutes les âmes devraient s'unir à nous pour le glorifier et le remercier. Le feu qu'il était venu apporter ici-bas, que veut-il si ce n'est qu'il les embrase universellement de sa flamme de foi et d'amour? Et combien peu répondent à ses brûlants désirs! Combien restent éloignés de lui, détournés de lui, insensibles ou hostiles à sa divine charité!

Dans cette ville même, chrétienne parmi les plus chrétiennes, il est de ses frères qui l'ignorent, le blasphèment et jusqu'au milieu de son Congrès, pour en empoisonner les joies, voudraient l'outrager dans son adorable Sacrement. Dans ces vastes pays d'Amérique, malgré de si beaux efforts d'apostolat, il est encore des millions de chrétiens qui ne croient pas à sa présence réelle, des millions de païens qui ne connaissent même pas son nom, des peuplades qu'effleure à peine un rayon de son Evangile! Au delà des mers, il est des nations belles et grandes elles aussi où ses tabernacles, hélas! ont été vidés par l'hérésie, désertés par l'indifférence, profanés par l'impiété.

"Sic Deus dilexit mundum!" Le cri de stupeur de l'Apôtre en face de l'immensité insondable de l'amour divin, redisons-le avec douleur devant cet autre incompréhensible mystère, l'ingratitude des hommes refusant de recevoir le don de Dieu! C'est ainsi que Dieu nous a aimés! Et c'est ainsi que la terre répond à son amour! quel spectacle d'infinie tristesse s'étend sous notre regard du fond de ses tabernacles! Au delà

du cercle trop étroit des âmes fidèles, partout des ignorances, des inconvenances, des dédains, des péchés, parfois des haines sataniques, parfois d'horribles profanations sacrilèges..... Il les voit, il en ressent l'injure. Quelque chose de cette mystérieuse souffrance transparait jusque dans la pâleur de l'Hostie. Le ciboire est couronné d'épines. En sa vie eucharistique se prolonge son état de victime. Sa passion se renouvelle sur l'invisible calvaire de l'autel. Il est toujours l'Agneau qui porte sur lui le poids des péchés du monde!

Prêtres, nous ne pouvons le laisser expier seul. Il souffre de nous aussi, plus que des autres. Ses plus vives douleurs lui viennent, il nous l'a dit, des préférés de sa tendresse, coupables de tant de négligences opposées à tant de prévenances, et plus particulièrement de nos frères malheureux qui ont renié leur sacerdoce, parjuré leurs serments, trahi son amour, profané la sainteté de l'Eucharistie qu'il leur avait confiée Pour réparer toutes ces offences qui viennent de nous ou des nôtres, pour payer la rançon des souffrances volontaires qui achèteront, unies aux siennes, le salut de notre peuple, nous nous offrirons pendant cette semaine en victimes avec lui.

Sur la patène du sacrifice, chaque matin, nous apporterons nos repentirs et nos offrandes. Dans le sang du calice, complétant ce qui manque à sa passion et à sa messe, nous verserons un peu du sang de nos cœurs et de nos vies, immolés à son service. A la porte du tabernacle nous viendrons redire souvent notre désir de collaboration plus généreuse à son œuvre rédemptrice. Dans le joyeux tumulte des fêtes extérieures, nos âmes de prêtres se rapprocheront ainsi de lui dans un culte intime d'affection courageuse et réparatrice. Le Congrès serait un inappréciable bienfait pour notre génération sacerdotale s'il lui obtenait cette grâce de s'identifier davantage, par le don de l'immolation de soi, à l'Hostie du Prêtre éternel qui perpétuellement sauve le monde!

Promettons-lui ce soir, avant de le quitter, de nous unir à sa croix plus profondément pendant ces quelques jours, et pour toujours, par cette communauté plus parfaite de notre sacrifice et du sien, devenant les membres crucifiés du Chef couronné d'épines, d'autres hosties incorporées à l'unique Hostie. Demandons-lui, tous ensemble, de nos supplications irrésistibles, d'accomplir en nous, malgré notre faiblesse, cette transfiguration douloureuse de nos âmes qui veulent être vouées comme la sienne à toutes les saintes réparations!

O Jésus, l'œuvre que vous êtes venu accomplir dans les déchirements de votre passion, l'œuvre que nos pères ont poursuivie pendant des siècles dans l'effort et dans les larmes, ne permettez pas qu'elle s'arrête aujourd'hui par notre manque de foi et de vigueur, qu'elle soit compromise par notre lâcheté! Votre apostolat demande toujours du sang Des millions d'âmes appellent encore la Croix qui seule peut les arracher à leur mal. Ne les laissez pas mourir dans la misère de leur péché. N'abandonnez pas les peuples à leur impuissance. Ne laissez pas se perdre les nations qui les premières ont proclamé Votre divinité à la face du monde et répandre votre Hostie sur tous les continents! Voyez cette légion de prêtres: ils s'offrent à vous pour être les sauveurs de leurs frères. Ils vous renouvellent en ce moment le don qu'ils vous ont fait

d'eux-mêmes afin d'être vos évangélistes et vos sacrifiés parmi cette humanité pécheresse qu'ils veulent ramener à vous! Ce congrès passe sur leurs vies comme un nouveau baptême sacerdotal qui les régénère dans la plénitude des grâces reçues et des résolutions prises au jour béni de leur ordination.

S'il faut pour gagner le monde à votre amour des prêtres qui soient des victimes, envoyez-nous à votre calvaire! S'il vous faut des héros et des martyrs, armez nos bras de vigueur et prenez le sang de nos veines! S'il vous faut des saints, mettez en nous quelque chose de votre sainteté! Transformés par vous, prêtres comme vous, oui, nous sommes en droit de l'espérer, nous avons le devoir de vous le promettre: ce siècle ne descendra pas dans sa tombe sans avoir vu briller sur son front l'universel rayonnement de votre divine Hostie!

Après avoir si éloquemment entendu parler de la Sainte Eucharistie, de ses excellences, de la nécessité et des moyens de la mieux faire connaître et glorifier, il convenait que les prêtres fussent les premiers à lui offrir en commun leurs hommages et leurs adorations. C'est ce qui se fit immédiatement après la séance. Le T.Saint-Sacrement fut ramené sur son trône d'exposition, puis commença l'heure solennelle d'adoration, prêchée par Mgr Rumeau, évêque d'Angers.

ADORATION SOLENNELLE

Messeigneurs,

Chers Messieurs,

Je m'excuse d'occuper cette chaire quand je vois, assises à ses pieds, l'éloquence et la vertu.

En m'y invitant pour cette heure d'adoration, les Révérends Pères du Très Saint-Sacrement se sont souvenus que la France avait été le berceau de leur Institut. Je les prie d'agréer ma reconnaissance et mon meilleur remerciement sera d'exprimer, aux pieds de Notre-Seigneur, le vœur qu'ils fassent, sur la terre canadienne, tout le bien qu'ils ont fait parmi nous.

I

Le prêtre et l'Eucharistie! Ce sont, Messieurs, deux termes qui s'appellent; ils expriment deux merveilles inséparables.

Avant tout, le prêtre est fait pour l'Eucharistie, et l'Eucharistie pour le prêtre.

Il est le *créateur* de l'Eucharistie, il en est le *gardien,* il en est le

dispensateur. D'un autre côté, c'est la sainte Eucharistie qui fait sa suprême grandeur: c'est par elle que la dignité sacerdotale éclipse toute dignité humaine. Saint-Ambroise l'appelle une profession divine: *deifica professio.* Elle élève le prêtre au-dessus des anges, ajoute saint-Grégoire de Nazianze: *Sacerdotium ipsi quoque angeli venerantur.* Et saint-Bernardin de Sienne, s'adressant à la Très Sainte-Vierge elle-même, ose lui tenir ce langage: " Vierge bénie, pardonnez à ma hardiesse, quand il s'agit de sainteté et de privilèges, vous êtes au-dessus de toute créature, mais quand il s'agit de pouvoirs, le sacerdoce est au-dessus de Vous: *Virgo benedicta, excusa me, quia non loquor contra te: Sacerdotium ipse proetulit supra te.*"

Mais la dignité doit avoir pour corollaire la *sainteté;* l'une ne va pas sans l'autre et la suréminence de l'une exige la suréminence de l'autre: *in alto gradu positi oportet quoque ut in virtutum culmine sint erecti* Oui, ce qui convient au prêtre, ce sont les sommets; et l'on devrait, au dire de saint-Bernard, regarder comme une vraie monstruosité une bassesse de vie qui serait en opposition avec cette surhumaine grandeur: *monstruosa res est dignitas summa, vita ima.*

Et cette sainteté à part, remarquez-le bien, est une conséquence de notre vocation. C'est pour nous un devoir d'état: *clericus duo professus est*, dit saint Augustin, *sanctitatem et clericatum.* Le grand docteur place la sainteté même avant le sacerdoce, tant il est vrai que l'une ne doit en rien céder le pas à l'autre.

Cette sainteté à part, Messieurs, tout nous la prêche. C'est Jésus d'abord.

Quand il nous a appelés de préférence à tant d'autres, c'était, dit saint Paul, pour faire de nous des saints et des immaculés, c'est-à-dire des hommes plus saints que les autres: *elegit nos ut essemus sancti et immaculati.*

Oh! Messieurs, quel vaste sujet d'examen pour nous tous! Nous sommes la lumière du monde, selon la parole du Maitre, et le sel de la terre. Nous sommes la lumière du monde et la foi décline. Nous sommes le sel de la terre et la corruption grandit! La lumière se serait-elle éteinte: le sel se serait-il affadi?.... Des légions innombrables de prêtres évangélisent le globe et nous sommes condamnés à gémir parce que le catholicisme s'affaiblit! Il y a là un mystère: *ecce mundus sacerdotibus plenus est et rarus invenitur mediator!* s'écrie saint Bernard.

La sainteté, après Jésus, c'est *l'Eglise* qui nous la prêche. Souvenons-nous de ces maternelles et pressantes exhortations à chaque ascension que nous avons faite dans les différents ordres de la cléricature. C'est là sa préoccupation dominante. On serait tenté de croire qu'elle n'en a point d'autre, depuis l'initiation à la tonsure où elle dit aux nouveaux clercs: *habitu honesto bonisque moribus atque operibus Deo placere studeatis:* jusqu'aux ordres mineurs, où elle dit: *Corda fidelium dictis et exemplis vestris claudatis diabolo et aperiatis Deo — Caelestis vitae formam praebeatis — Discite vitiis imperare — Ut filii lucis ambulate.* jusqu'au sous-diaconat, où, d'une façon plus émouvante, plus solennelle, elle invite à faire le pas décisif en disant: *Deo cui servire regnare est perpetuo famulari et castitatem, illo adjuvante, servare oportebit:* jus-

qu'au diaconat où elle accumule les épithètes pour mieux marquer l'angélique candeur de ceux qui coopèrent déjà au ministère de l'autel : *estote nitidi, mundi, puri, casti ;* jusqu'au prêtre enfin dont tout le programme se trouve résumé en ces deux paroles si expressives : " *eluceat in eis totius forma justitiae — sit odor vitae vestrae delectamentum Ecclesiae Christi.*

La sainteté, après Jésus, après l'Eglise, c'est notre *caractère sacerdotal,* ce sont nos fonctions augustes qui nous la prêchent.

Le prêtre est un *séparé : vos de mundo non estis.* Donc plus rien de coupable, que dis-je, plus rien de profane dans nos vies.

Le prêtre est un *consacré.* Qui dit consacré, dit un être ou un objet exclusivement affecté à des usages saints. Or, Messieurs, plus que la pierre de nos autels, plus que le ciboire de nos tabernacles, plus que le calice du divin sacrifice, nous sommes des porte-Dieu. Que faut-il conclure, sinon que tout en nous doit porter le sceau de cette consécration, non seulement nos personnes, mais nos pensées, nos vouloirs, nos affections, nos paroles, nos actes.

Le prêtre est plus qu'un consacré. Il est un *consécrateur.* C'est pour cela que la Sainte Eglise usurpant nos divines Ecritures, lui a dit : *Mundamini qui fertis vasa Domini.*

Un simple rapprochement : Une des preuves les plus solides du dogme de la Conception Immaculée de la Vierge Marie, c'est qu'elle devait être, un jour, la mère de Dieu et porter, dans son sein virginal, le Verbe incarné. Et nous, Messieurs, nous *in quorum manibus incarnatur Dei filius!....*

Une réflexion non moins grave, c'est que pour le prêtre, il n'y a guère de milieu ou il sera le grand ami de Jésus-Christ ou il sera bien près de devenir son ennemi. Oui, Messieurs, dès qu'un prêtre cesse de célébrer la messe qui transporte, dès qu'il célèbre la messe qui laisse froid, il est bien près hélas! de célébrer la messe qui fait peur.

Le prêtre est *médiateur.* Ah! l'auguste fonction que celle-là! Avec quelle émotion nous avons lu et relu cette scène grandiose de nos Saints Livres ! Moïse lutte avec la majesté de Jéhovah ; il enchaîne le bras de sa justice prêt à frapper la nation pécheresse ; il arrache au courroux de Dieu cette parole plus que surprenante : *dimitte me, ut irascatur furor meus.*

Et ce qu'il y a d'inconcevable, dans ce duel gigantesque entre la force de Dieu et la faiblesse de l'homme, c'est que la faiblesse triomphe de la force. O miraculeuse puissance du médiateur! Mais, ne l'oublions pas, Messieurs, pour être un vrai médiateur, deux conditions sont essentielles : il faut être le digne représentant du peuple qui envoie : il faut être l'ami du Dieu vers lequel on est envoyé : *si non places, non placas : si non placas, cur sacerdos ?*

Le prêtre est *docteur :* or, c'est une logique élémentaire qu'il confirme l'autorité de sa parole par l'efficacité de ses exemples. Malheur à lui, si son peuple, en l'écoutant, peut lui jeter à la face ce mot du Saint Evangile : " *Medice, cura teipsum.*"

S'il ne veut pas que le Verbe qu'il porte dans la chair demeure voué à la stérilité, il faut, de toute rigueur, qu'il soit le modèle de la perfection qu'il enseigne : *et agenda dicant et dicta opere compleant.*

Enfin, Messieurs, le prêtre est *sauveur: mundi salvatores;* c'est ainsi que nous appelle saint Jérôme, appliquant à tous les ministres de Jésus-Christ le titre qui désigne Jésus-Christ lui-même. Mais comment aurons-nous, pour le salut du monde, les ardeurs du zèle, si nous n'avons pas, comme les saints, l[a f]lamme de l'amour: *qui non ardet non incendit?* (saint Grégoire).

Où en suis-je, ô mon Dieu! Depuis tant d'années que j'ai reçu l'onction sacerdotale, quels sont les progrès que j'ai accomplis? N'ai-je pas reculé, au lieu d'avancer? Suis-je au moins demeuré stationnaire, si tant est qu'on puisse rester stationnaire à votre service? Combien d'âmes n'ai-je pas connues, conseillées et dirigées, dont la perfection éclipsait et confondait ma fragile vertu? O sujet de confusion et de remords!....

Dixi, nunc caepi! Oui, Seigneur, j'en fais à vos pieds la demande et la promesse! Que le premier fruit de cette heure sainte, passée à vos pieds, et de ce Congrès, auquel vous avez daigné vous-même m'appeler, soit de raviver en moi la grâce de mon ordination sacerdotale et d'affermir, jusqu'à la rendre efficace, ma volonté de devenir un saint!

II

J'ai dit: le prêtre et l'Eucharistie, la dignité du prêtre découlant de l'Eucharistie et la sainteté du prêtre découlant de sa dignité.

Il me reste à vous montrer les rapports ineffables qu'il y a entre l'Eucharistie et la sainteté du prêtre; non seulement à cause des grâces que Jésus nous y accorde avec tant de profusion, mais aussi à cause des *vertus* qu'il nous y enseigne. Dans les multiples états ou plutôt sous les divers aspects de sa vie eucharistique, le Christ nou[s] apparaît en effet, comme l'exemplaire achevé de notre perfection sa[cerd]otale.

Je suis, à l'autel, le *créateur* de l'Eucha[risti]e. L'acte que j'y accomplis est un sacrifice. Jésus se faisant obé[iss]ant à ma parole, y prend la forme de victime. N'y est-il pas le mo[dèl]e que je dois imiter? Ne faut-il pas comme lui, que je sois prêtre et victime à la fois? Que serais-je, sinon un simulacre de prêtre, le jour où je ne pourrais pas m'appliquer à moi-même la parole que saint Ephrem a prononcée du Souverain Prêtre: *Sacerdos victimae suae et victima sacerdotii sui?*

Je suis le *gardien* de Jésus-Hostie que j'enferme dans son tabernacle comme dans une prison d'amour. Là, j'aime à le visiter comm[e] le divin ami qui a [f]ait de moi un autre lui-même: *Jam non dicam vos servos sed amicos.*

Puis-je rester quelques i[n]stants seulement à ses pieds, sans apprendre de sa vie silencieuse l'esprit intérieur, et de sa vie cachée, l'esprit d'humilité; ce double esprit qui constitue le fondement essentiel de la perfection sacerdotale?

Je suis à la Table Sainte le dispensateur du pain vivant descendu du ciel. Là, je le vois se donner par mon ministère sans préférence et sans choix, sans limite et sans fin. Là, je le vois enchaîner sa puissance et prodiguer son amour, à ce point qu'il se livre à ses ennemis comme à ses amis, aux sacrilèges profanateurs comme aux fervents. Quelle sublime leçon de zèle et de charité pour le pasteur des âmes! En présence

d'un tel exemple, comment ne pas aimer ses frères, tous ses frères ? Comment reculer devant l'oubli des injures et le pardon des offenses; comment ne pas être dévoré par la flamme du zèle: *impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris !* Comment ne pas réaliser jusqu'au bout cette parole de l'Apôtre, telle que l'explique et la commente saint Bernard: *Impendere curam, impendere substantiam, impendere et seipsum ?*

J'ai pour mission enfin de faire rayonner Jésus dans *l'ostensoir.* Je l'élève sur les hauteurs de l'autel: je l'expose aux adorations et aux hommages du peuple fidèle. Comment le contempler dans cette suave manifestation, sans me souvenir qu'à mon tour je dois être comme un ostensoir vivant, destiné à faire paraître, dans ma forme extérieure, dans la gravité de ma tenue, dans la dignité et la modestie de ma personne, dans la réserve de mes paroles, dans toute l'édification de ma vie, quelque chose de Celui qui m'a choisi pour le représenter à la face des peuples ?

Je ne fais, Messieurs, que vous indiquer ces pensées. Il serait superflu de les developper devant vous.

Je voudrais terminer cette heure d'adoration par une prière. N'est-ce pas encore plus nécessaire de prier que de promettre ? La promesse est téméraire parce qu'elle procède de notre faiblesse; la prière est puissante parce qu'elle nous vaut le secours de Dieu.

III

Cette prière, je l'emprunte à saint Ignace. Vous la connaissez tous: elle vous a souvent servi de préparation ou d'action de grâces au divin sacrifice.

Ame de Jésus, sanctifiez-moi! En invoquant cette âme privilégiée qui fut hypostatiquement unie à la divinité, demandons-lui de nous rendre participants des trésors de science et de sagesse dont elle fut remplie. Puis, prenant une à une les facultés de cette âme, supplions l'intelligence de Jésus de sanctifier nos intelligences, afin qu'elles ne connaissent que les pensées nobles et pures; la volonté de Jésus, de sanctifier notre volonté, afin qu'elle demeure fixée dans le bien; le cœur de Jésus, de sanctifier notre cœur, afin que nous puissions dire en toute vérité ce qu'aimait à répéter saint François de Sales: " Seigneur mon Dieu, si je savais qu'il y eut en mon cœur une seule fibre qui ne fut pas entièrement détrempée dans votre amour divin, je l'arracherais à l'instant."

" *Corps de Jésus, sauvez-moi.*" C'est notre corps qui sert de complice au péché; voilà pourquoi le corps de Jésus a été l'instrument de notre rédemption au calvaire. C'est encore pour notre salut qu'il est devenu notre aliment sur l'autel. Après lui avoir demandé, à ce corps adorable, de " garder notre âme pour la vie éternelle," nous pouvons considérer les puissances de ce corps et demander aux yeux de Jésus de garder nos yeux, afin qu'ils ne voient que ce qu'ils doivent voir; aux oreilles de Jésus, de garder nos oreilles, afin qu'elles n'entendent que ce qu'elles doivent entendre; aux lèvres de Jésus, de garder nos lèvres, afin qu'elles ne prononcent jamais une parole qui ne soit conforme à l'esprit sacer-

dotal; aux mains et aux pieds de Jésus, de garder nos mains et nos pieds, afin que nos actions et nos démarches soient selon les exigences du saint Evangile.

"*Sang de Jésus, enivrez-moi!*" Le sang de Jésus commença à couler presqu'au lendemain de sa naissance, au jour de sa circoncision; il coula plus abondant au jardin des Oliviers, à l'heure de son agonie; il fut répandu par torrents au calvaire. Quand Jésus eut expiré, un soldat vint; instrument inconscient de la Providence, il ouvrit de sa lance le cœur du divin Maître, quelques gouttes de sang jaillirent de cette blessure, c'étaient les dernières; il fallait qu'on pût dire que Jésus avait donné, pour le salut du monde, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ce sang, Messieurs, est devenu sur l'autel notre breuvage quotidien et pour nous, plus que tout autre, ce breuvage doit s'appeler: *Vinum germinans virgines.* Oui, qu'il nous donne une céleste ivresse, la seule qui demeure permise à un cœur de prêtre!

"*Eau du côté de Jésus, lavez-moi!*" Du cœur entr'ouvert du divin crucifié, avec les gouttes de sang, tombèrent quelques gouttes d'eau. Serait-il téméraire de penser que ce furent les dernières larmes qui n'avaient pas pu monter jusqu'aux paupières de l'adorable Victime? Et ces gouttes d'eau sont le symbole de la pénitence, comme les gouttes de sang, de l'Eucharistie. Or, Messieurs, toutes les fois que, prosternés au tribunal sacré, nous y recevons la sentence du pardon, c'est cette eau mystérieuse qui jaillit du côté de Jésus, pour purifier nos âmes dans ce sacrement si bien nommé "le baptême des larmes." Même après nous être régénérés dans ce bain salutaire, ne gravissons jamais les degrés du saint autel sans demander à Jésus de faire descendre de son cœur jusqu'à notre cœur, quelques gouttes de cette eau destinée à nous rendre plus purs et plus saints.

"*Passion de Jésus, fortifiez-moi!*" La passion de Jésus, elle se renouvelle tous les jours à l'autel par notre ministère. Or, cette passion divine doit être la force du prêtre. Nous marchons dans la vie en côtoyant deux abîmes creusés par le péché originel: l'abîme du péché et l'abîme des douleurs. Puis donc que Jésus, sur la Croix, est tout ensemble et notre rédempteur et notre modèle, comme rédempteur il nous arme contre le péché dont il nous révèle la malice infinie; comme modèle il nous arme contre la douleur, dont il nous révèle le prix, et c'est ainsi que la contemplation de la croix engendre des héros capables de dire "qu'on ne souffre pas, quand on souffre après un Dieu."

"*O bon Jésus, exaucez-moi!*" Voici, Messieurs, une invocation qui se trouve au milieu de notre prière comme un trait-d'union entre la première et la seconde partie, comme la conclusion de la première et l'introduction à la seconde. Nous appelons Jésus par son nom, par son vrai nom; nous faisons appel à sa bonté c'est-à-dire à son cœur. Qu'allons-nous donc lui demander? *Trois grâces pour le temps et trois grâces pour l'éternité.*

"*Cachez-moi dans vos plaies sacrées!*" C'est la première grâce dont nous avons besoin pour le temps, car nous sommes des *séparés.* Entre nous et le monde il doit y avoir un abîme infranchissable, et nous demandons à Jésus de nous cacher dans la plaie de ses pieds, pour nous prémunir contre l'orgueil du monde; dans la plaie de ses mains, pour

nous prémunir contre la perversité du monde; dans la plaie de son cœur, pour nous prémunir contre les séductions du monde.

"*Ne permettez pas que je sois séparé de vous!*" C'est [illegible] seconde grâce pour le temps. Après avoir demandé à Jésus d'ê[illegible] nous un *asile* de paix nous lui demandons d'être notre *centre* de vie, car nous sommes des *consacrés* et des *consécrateurs*. Nous avons en effet à nous défendre co[illegible] un ennemi plus redoutable que le monde, c'est nous-mêmes, c'est le foyer de corruption que nous portons en nous. Or, pour nous élever au-dessus de nous-mêmes, pour dompter notre nature pervertie, nous n'avons qu'un moyen: unir, identifier notre vie avec celle de Jésus. "A qui donc irions-nous, Seigneur, s'écriait l'Apôtre saint Pierre, Vous seul avez les paroles de la vie éternelle?"

"*Défendez-moi de l'esprit malin!*" C'est la troisième grâce pour le temps: nous demandons à Jésus d'être pour nous un *rempart* de sûreté. Nous sommes des *médiateurs* et des *sauveurs* et contre notre apostolat, ne voyons-nous pas se dresser l'antique ennemi. Ne savons-nous pas aussi que notre sacerdoce ne suffit point pour nous mettre à l'abri de ses suggestions? Au contraire, c'est un motif pour qu'il redouble de ruse et de malice, et nous disons à Jésus: "Seigneur, soyez vous-même ma forteresse inexpugnable! En définitive, ô mon Dieu, je le dis avec une sainte hardiesse, n'est-ce pas vous défendre vous-même que de défendre votre prêtre? N'est-il pas votre ouvrage, votre conquête, votre propriété?

"*A l'heure de ma mort appelez-moi.*" C'est la première grâce de *l'appel*. L'appel de la mort est si redoutable! Il l'est pour tous; il l'est davantage pour le prêtre qui doit porter devant Dieu de si graves responsabilités! Ce terrible appel de la mort, venez l'adoucir, ô Jésus, en m'appelant vous-même!

Ne pouvons-nous pas discerner dans cette invocation une allusion à un passage du saint Evangile? Le texte sacré nous apprend que le Juge souverain prononcera la sentence sur les réprouvés, en leur disant: "*Non novi vos*, je ne vous connais point." N'être point connu par Celui qui a la science infinie, quelle effroyable menace! O Jésus, épargnez à mon âme ce malheur, le plus irréparable de tous; à l'heure de ma mort, appelez-moi; appelez-moi par mon nom, par mon vrai nom: montrez que je suis du nombre de ceux que vous reconnaissez et non point de ceux que vous reniez!

"*Et ordonnez vous-même que j'aille à vous!*" C'est la seconde grâce pour l'éternité, la grâce d'un *appui*. Encore ici, nous trouvons une allusion très évidente à une page évangélique. Un jour, Notre-Seigneur daigna apparaître, sur le lac de Tibériade, aux apôtres qui étaient occupés à la pêche: Ceux-ci croyaient voir un fantôme; Jean, l'apôtre vierge, fut le premier à le reconnaître; la virginité a un œil plus pénétrant quand il s'agit de voir Dieu. Alors Pierre, n'écoutant que l'ardeur de sa foi et l'enthousiasme de son amour, s'écria: "Si c'est vous, ô Maître, ordonnez donc que j'aille à vous." Et le Maître exauça la demande de l'apôtre, et il rendit les flots fermes sous ses pieds. Mais, la foi de Pierre venant à chanceler parce que le vent était violent, les eaux cessèrent de le porter, et comme il se voyait sur le point d'être englouti il s'écria: "Seigneur, sauvez-moi!" Jésus alors étendit miséricordieu-

sement sa main, le releva, lui permit de nouveau de marcher sur les vagues et lui dit : " Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? "

A l'heure de notre passage du temps à l'éternité, Messieurs, il y aura plus qu'un lac à franchir, ce seront les torrents de flammes du purgatoire et nous disons à Jésus : " A ce moment redoutable, ordonnez donc que j'aille à vous, c'est-à-dire soyez vous-même mon appui afin qu'il me soit donné de franchir, sans y être plongé, cet océan de flammes."

" *Afin que je vous loue avec tous vos élus dans les siècles des siècles!*" C'est la troisième grâce pour l'éternité, la grâce d'un *cantique*, cantique de louanges, cantique d'adoration, de reconnaissance et d'amour, cantique chanté dans la société des anges et des saints, cantique qui durera aux siècles éternels !

Quand donc me serait-il donné de le chanter, ce cantique ? Ici-bas, nous vous voyons, Seigneur, mais à travers un voile ; ici-bas, nous vous aimons, mais avec des cœurs si faibles et si inconstants ! Quand donc nous serait-il donné de quitter cette terre où l'on peut encore vous oublier et vous offenser, pour aller là-haut, où l'on ne peut que vous posséder et vous louer sans fin ? Ah ! je comprends la parole enflammée de l'apôtre saint Paul : "*Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo!*"

O Jésus ! En attendant cette heure, impatiemment désirée, où je pourrai vous voir face à face, et jouir de vous éternellement, soyez vous-même la consolation de mon exil en me faisant savourer les délices de votre Eucharistie ! Qu'elle soit l'unique aspiration de mon âme, le seul bonheur de ma vie, l'avant-goût et le gage de ma bienheureuse éternité ! Puissé-je expérimenter en moi-même tout ce qu'il y a de vrai et de suave dans cette parole, écrite par un prêtre qui allait mourir à la fleur de l'âge, alors qu'il donnait de si belles espérances à l'Eglise de France : " Où n'y a-t-il pas un autel et une hostie à consacrer, et que faut-il de plus pour être un prêtre heureux ! " Amen.

* * *

L'heure d'adoration se termina par le salut du T. Saint-Sacrement chanté par les prêtres. De toutes les heures du Congrès Eucharistique, celle-ci fut assurément la plus consolante pour le Cœur du divin Maître, et pour ceux qui la vécurent l'une des plus délicieuses et des plus fécondes.

La seconde séance sacerdotale était close. Elle avait été aussi brillante que celle de la veille. Dix-huit cents prêtres l'avaient suivie avec intérêt.

———— ————

§ III. — *Séance du samedi, 10 septembre*

La troisième et dernière séance sacerdotale se tint le samedi matin, à cause des grandes assemblées d'hommes et de jeunes gens qui devaient avoir lieu dans l'après-midi et auxquelles tant de prêtres tenaient à assister.

Cette dernière séance sacerdotale avait été mise sous la présidence de Monseigneur Maes, évêque de Covington, le dévoué président de l'Association des Prêtres-Adorateurs aux Etats-Unis. Il était assisté, comme secrétaire, par le vénéré M. Lecoq, supérieur de St-Sulpice. L'assistance, vu la messe en plein air, qui venait d'avoir lieu au Parc Mance par suite d'un changement dans le programme, et vu aussi les deux séances générales du Monument National et de l'Université Laval qui avaient lieu en même temps, fut sans doute moins nombreuse que les précédentes: environ 700 prêtres la suivirent. Mais les travaux présentés ne furent pas moins intéressants.

Après quelques paroles de Mgr le Président, le R. P. *Galtier*, S. S. S., secrétaire du Comité des travaux, signale plusieurs vœux soumis à l'approbation du Congrès. Il en est un d'une particulière importance, reçu de plusieurs côtés à la fois. On demande que des démarches soient faites en Cour de Rome pour obtenir que l'*Octave de la fête du Très Saint-Sacrement soit déclarée Octave privilégiée "ad instar Epiphaniae et Pentecostes"*, et que soit étendu à tous les prêtres le privilège, dont jouissent déjà certains instituts religieux, de réciter durant toute cette Octave, l'office si beau et si sacerdotal du Très Saint-Sacrement, le chef-d'œuvre de l'angélique Docteur.

Un tonnerre d'applaudissements ratifie cette proposition et prouve qu'elle a été au cœur de tous les prêtres présents.

Puis le Père Galtier donne communication d'un autre vœu important: celui de voir *solenniser la fête du Sacré-Cœur de Jésus*, le jour même où elle tombe, c'est-à-dire le vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu, jour auquel des grâces spéciales sont attachées en vertu des promesses mêmes de Notre-Seigneur.

La parole est alors donnée au premier rapporteur, M. l'abbé ***Lecoq*, Supérieur de St-Sulpice et Vice-Président du Comité des travaux, qui doit traiter du: "*Recrutement des vocations ecclésiastiques.*"**

Nous n'avons pu nous procurer de ce travail qu'un résumé très court.

Notre-Seigneur a établi le recrutement sacerdotal en établissant un sacerdoce qui doit durer toujours. C'est l'œuvre de l'épiscopat, mais par le clergé inférieur. L'œuvre consiste : 1° à préparer le terrain des vocations dans la famille, la paroisse, l'école, les groupes d'enfants de chœur ; 2° à discerner les vocations dans les visites de paroisse et d'écoles, mais surtout au confessionnal ; et dans une première culture de triage à l'Ecole presbytérale ; 3° à cultiver les vocations selon l'esprit de l'Eglise dans des maisons spéciales ou séminaires, le grand moyen de culture étant — du premier éveil à la prêtrise — le culte vivant et vital de l'Eucharistie.

Vœu :

Que chaque prêtre fasse toute sa vie de ce recrutement une de ses œuvres, sinon son œuvre capitale;

Qu'il y associe tous ses auxiliaires-nés, mères de famille, instituteurs, personnes riches, etc.

Monsieur l'abbé *Perrier*, visiteur des Ecoles catholiques, de la ville de Montréal, présente ensuite une étude sur :

LES ŒUVRES POST-SCOLAIRES

MESSIEURS ET BIEN CHERS CONFRÈRES,

On raconte qu'à la bataille de Rézonville, les Français et les Allemands avaient les yeux tournés avec anxiété vers un point élevé que dominait un clocher: c'était le village de Tronville. L'armée qui s'emparerait de cette hauteur serait sûre de la victoire, car elle pourrait y déjouer l'effort de l'ennemi.

L'observateur attentif constate dans nos sociétés contemporaines une même préoccupation. Tous les yeux sont fixés sur une position qui attire tous les regards. Le camp du bien et le camp du mal concentrent leurs efforts sur un même point: c'est l'enfance, c'est la jeunesse qui gardent le secret de nos destinées. L'ennemi veut s'en emparer. Nous devons nous préparer à la lutte.

Nos écoles

Sans doute que dans plusieurs provinces du Dominion, nos écoles sont catholiques, nos collèges sont dirigés par des maîtres catholiques, nos universités s'inspirent également de la haute et sage direction de l'Eglise. Dans la province de Québec, en particulier, on se réjouit à bon droit de voir que les droits des parents sont respectés en matière éducationnelle, et que leurs fils, qui sont des baptisés, reçoivent une éducation conforme à leur foi et à leur éternelle destinée. Pourtant force nous est bien d'avouer que nous avons besoin d'organiser des œuvres postscolaires pour suppléer à la scolarité trop courte quand il s'agit de l'école primaire, et pour préserver et pour développer l'œuvre commencée quand il s'agit d'enseignement secondaire et supérieur.

Je n'ignore pas que l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française organise des cercles d'étude. Déjà elle en compte quarante; mais plus d'une vingtaine sont dans les collèges où ils rendent sans doute de grands services en formant le jeune homme pour son rôle social; pourtant il faudrait les multiplier pour s'emparer de la jeunesse qui a quitté les établissements scolaires.

Œuvres existantes

Je veux également rendre hommage aux conférences de Saint-Vincent de Paul, aux ligues du Sacré-Cœur, aux quelques cercles paroissiaux qui existent, aux patronages des Frères de Saint-Vincent de Paul, à Québec et à Lévis; des Frères de Saint-Gabriel à Montréal. Le 5 juin dernier, vingt-cinquième anniversaire du patronage de Québec, n'avions-nous pas sous les yeux le touchant spectacle de voir deux cent cinquante « anciens » répondre à l'invitation des Frères de Saint-Vincent de Paul, et accuser ainsi la vitalité de l'œuvre? Je ne voudrais pas non plus omettre les amicales réunions de certaines maisons d'éducation primaire et secondaire. Ces fêtes du retour des anciens à la vieille Alma Mater retrempent les âmes aux souvenirs d'antan. On se reprend à vivre l'idéal toujours très élevé que l'on faisait miroiter à nos yeux. Mais en dehors de ces précieuses initiatives que je ne saurais trop louer, je sens le besoin de faire un plaidoyer en faveur des œuvres post-scolaires qu'il faudrait multiplier, si l'on ne veut pas que nos jeunes soient livrés sans défense à l'ennemi au sortir de l'école.

I. — Nécessité des œuvres post-scolaires

Il est dans toute vie humaine une heure particulièrement décisive ; c'est celle du passage de l'enfance à l'adolescence, ou celle encore du passage de la jeunesse à la maturité, celle où l'enfant va devenir homme et marcher publiquement au chemin voulu par lui : heure de crise souvent, heure d'hésitation, d'angoisses et de combats d'où toute la carrière dépend.

A ce moment-là, malgré la préparation des premières années, si sé-

rieuse qu'elle ait été, il y a comme une ivresse de première liberté qui éblouit et aveugle les meilleurs, comme un esprit de vertige qui emporte l'âme aux extrêmes. Une lutte terrible, quelquefois très longue, s'engage alors à l'entrée de la vie entre l'infirmité humaine et la volonté du bien.

On dirait que l'ennemi des âmes jeunes les attend à ce passage pour leur livrer ses plus rudes assauts et prendre plaisir à démonter ironiquement pièce par pièce ou jeter d'un seul coup par terre, dans des ruines pleines de larmes et de honte, l'édifice de l'éducation chrétienne, comme s'il lui importait peu que l'enfance et la jeunesse fussent à Dieu, pourvu que la virilité lui reste.

Un rempart pour les classes populaires

Les œuvres post-scolaires sont le rempart, l'armure ou le refuge de cette h[illegible]re angoissante, qui sonne pour tous, mais plus terrible pour les fils du peuple que pour tous les autres, parce que la plupart du temps, il y a au foyer de l'ouvrier plus de tentation et moins de défense, moins d'exemples forts et plus de péril, plus d'inexpérience et moins de ressources. Voyez en effet ce qui se passe. A quatorze ans, le travail, l'industrie, le commerce vont jeter les jeunes gens dans un milieu hostile à leur foi, à leur vertu. Vont-ils persévérer dans leurs bonnes résolutions? Ils sont exposés à oublier leurs croyances, ils voient la corruption autour d'eux. Ne faut-il pas les éclairer, les affermir, les évangéliser? A qui ce ministère incombe-t-il surtout? Vous, membres de la tribu sacerdotale, serez-vous indifférents au sort de ceux à qui vous avez donné la vie chrétienne par le saint baptême? Allez-vous les abandonner après les avoir nourris du lait de la doctrine jusqu'au jour de leur première communion? Ouvrez des patronages. Remplissez-les d'attraits variés. Créez des œuvres de jeunesse.

Heureux les enfants qui peuvent être ainsi accueillis dans cette nouvelle famille. Ils resteront fervents chrétiens.

Les parents se féliciteront de trouver des coopérateurs et des suppléants dans un clergé qu'ils apprennent ainsi à connaître, à apprécier. Ils se rendront aux fêtes, aux séances de l'œuvre. Un patronage peut être pour le prêtre un foyer d'influence heureuse et d'apostolat dans la famille et la paroisse.

Nos jeunes gens grandiront libres, honnêtes et purs à l'ombre de nos clochers; nous ne les laisserons pas croupir à l'entour des temples maçonniques!

Aujourd'hui même dans notre pays, il s'agit de savoir si le prolétariat ouvrier ira communier dans la haine de Dieu, aux pâques rouges ou, si, dans nos églises, il continuera de prendre au banquet divin la place des convives du cénacle, avec les artisans de Galilée.

“ L'avenir est à ceux qui croient, à ceux qui affirment et à ceux qui agissent.”

Nos clochers sont nombreux sur notre sol canadien. Eh bien, il faudrait, comme le disait Bazire, en parlant de la France, qu'au pied de chacun se fondât un groupe de jeunesse catholique, ne fût-ce que pour défendre au moment venu, et ce moment est peut-être proche, l'église que domine le clocher.

Mais si nous laissons les jeunes sans secours, comment voulez-vous que nous n'ayons pas un grand nombre d'adolescents semblables à ceux dont Lacordaire disait qu'à la fleur de l'âge ils portent déjà la flétrissure du temps ? Comment voulez-vous que nous ayons une race de militants qui soient armés de toutes pièces pour les combats de la vie?

Jeunes gens des classes aisées

Les œuvres de jeunesse sont nécessaires aux enfants des classes populaires. C'est entendu. Depuis leur première communion jusqu'à l'époque de leur mariage, ils vivent la période décisive de leur existence et préparent leur vie. Ouvriers laborieux ou volontaires, sans travail, citoyens honnêtes ou fauteurs de désordre, hommes religieux ou athées, que seront-ils plus tard? Leur adolescence en décidera. Mais que l'on ne croie pas que les œuvres postscolaires ne soient pas nécessaires aux enfants des classes aisées, aux élèves de nos collèges classiques ou de nos écoles supérieures, aux étudiants jetés sur le pavé de nos grandes villes.

Les jeunes gens qui ont fini leurs études et qui font leurs premiers pas dans une carrière libérale, tous les jeunes gens doivent entrer dans quelque association pour trouver un abri et une véritable formation sociale. Ils sont nombreux les dangers inhérents à leur âge. La foi est battue en brèche même dans nos milieux catholiques. Elle est profondément vraie cette parole d'un de nos amis de France qui avait vécu ici dans les meilleurs groupes de notre société canadienne-française et qui disait dans toute la sincérité de son âme: " Votre peuple a des pratiques religieuses; il parle comme s'il n'avait pas la foi." C'est que nous souffrons de l'absence de convictions religieuses. Nos jeunes gens cultivés ont besoin d'une instruction religieuse solide et d'une éducation morale appropriée. On a fait remarquer que la science profane et la science religieuse peuvent se comparer à deux plateaux d'une balance. L'un des plateaux est en bas; à le charger, le jeune homme studieux passe des années entières et fournit une tâche de huit, dix et douze heures par jour. C'est le plateau de la science profane. L'autre plateau, au contraire, est en haut, à peu près vide: c'est celui de la science sacrée. En effet, à l'école primaire, cet enseignement est nécessairement incomplet. Dans l'enseignement secondaire, on s'habitue à considérer l'instruction religieuse comme des hors d'œuvres. Qu'adviendra-t-il alors de nos jeunes gens quand l'heure critique sonnera et elle sonnera nécessairement?

" Que l'esprit d'un jeune homme, écrit M. l'abbé Fonsagrives, soit atteint par des doutes au point de la foi (et les doutes sont fréquents à cet âge) ou bien que son cœur ou ses sens soient troublés, il faut qu'il puisse trouver des appuis, des guides sûrs, auprès d'une âme de prêtre et d'ami qui soit entièrement à lui, auprès d'hommes plus âgés que lui qui répondront à ses doutes et lui donneront, avec d'affectueux conseils la salutaire leçon de l'exemple. Dans une telle société le jeune homme connaîtra mieux le christianisme, se pénétrera davantage de son esprit et réglera sa conduite d'après les préceptes de l'Evangile. Au contact du zèle ardent de plusieurs de ses nouveaux amis il deviendra apôtre."

Œuvre de formation

Au surplus, les œuvres de jeunesse ne sont pas seulement des œuvres de préservation pour la foi et la vertu; elles doivent également être des œuvres de formation. Jamais il ne faut négliger l'éducation de la liberté juvénile ; et quand on se trouve en face des chefs de demain, il faut songer à former des hommes de valeur, des hommes d'action, des hommes d'influence. Ils auront un rôle social à exercer. Qui redira, par exemple, le bien accompli par un médecin qui a conscience de ses devoirs professionnels? En soignant les misères physiques, il n'oubliera pas les infirmités morales et volontiers, il atteindra au delà du corps endolori la pauvre âme souffrante et affamée de vérité et de justice.

Mais pour cette action sociale il faut un apprentissage. Il est nécessaire de connaître les maux les plus urgents pour savoir où porter ses efforts, de connaître les remèdes efficaces pour éviter les tâtonnements, si fertiles en pertes de temps et en découragements.

Il importe donc d'initier les jeunes gens aux œuvres et de leur faire étudier les questions qui s'y rapportent. Cette étude s'impose surtout à ceux qui doivent être capitaines et non pas simples soldats.

M. Ollé-Laprune avait bien raison de dire: "On s'improvise docteur et l'on croit pouvoir tout décider, sans n'avoir jamais rien étudié. L'on a quelques idées générales et quelques sentiments très généreux, et l'on se croit en état de proposer des remèdes positifs aux maux sociaux. C'est une grande imprudence, une grande témérité; et voilà pourquoi je crois que c'est un devoir pour la jeunesse sérieuse d'acquérir dans les questions sociales une certaine compétence pour en traiter."

Théorie et pratique

Il faut donc des œuvres de jeunesse pour répondre à ces besoins. Je pense en ce moment au cercle du Luxembourg, à la Conférence Olivaint, à la Conférence Laennec, etc., où se groupent les jeunes gens qui vont à Paris suivre les cours des écoles supérieures. Ils étudient et s'initient aux œuvres sociales de tout genre. L'étude en effet ne suffirait pas. Il faut tenir les jeunes gens sur le terrain solide de la réalité et joindre la théorie à la pratique. Elle est vraiment d'or cette règle que donnait jadis Goyau: "Agir avec toute son intelligence, étudier avec tout son cœur, voilà l'idéal. En matière d'études sociales comme d'action sociale, l'intelligence et le cœur ne doivent jamais être dissociés." Modératrice et stimulant de l'étude, l'action sera de plus en plus, en elle-même un excellent exercice.

C'est avec les jeunes de l'Université, c'est en soufflant dans leurs âmes la flamme de l'apostolat que l'on pourra répondre au désir de Pie X qui veut tout restaurer dans le Christ.

Voulons-nous relever dans les couches populaires la connaissance, l'amour et partant l'imitation de Notre-Seigneur? Cultivons chez nos jeunes les conférences et en particulier les conférences apologétiques. C'est ce que l'on a fait dans l'active Belgique. On a créé de multiples cercles de conférenciers populaires à Mons, Louvain, Bruxelles, Gand.

Liège, Bruges et autres centres importants. On a institué "l'extension de l'enseignement universitaire." Que les maîtres se lèvent aussi et se révèlent en nous donnant des disciples dignes d'eux, et qui apprennent sous leur direction à se familiariser avec ces grands thèmes, et à se faire en autodidactes intelligents et intrépides, un riche répertoire de conférences de ce genre.

Chez nos adversaires

Cette importance des œuvres postscolaires, les adversaires de l'idée chrétienne l'ont bien comprise. Ils ont organisé tout un ensemble d'institutions dont M. Edouard Petit rend compte chaque année en entonnant l'hymne de la victoire. On reconnaît là-bas tout le parti que l'on peut tirer d'une pareille organisation. L'on sent bien surtout que l'Eglise, qui est une force conservatrice et conquérante tout à la fois, se sert de ce moyen d'apostolat pour l'affermissement de sa puissance et la prise de possession des âmes. Aussi bien nous ne sommes pas surpris de voir tomber des lèvres de Lombroso cette confession sur la valeur des œuvres de jeunesse créées par les catholiques.

"Quoique, par principe, je sois bien loin de m'incliner devant la soutane du prêtre, il est toujours indéniable que, pour élever une jeunesse honnête et tempérante, rien n'est plus efficace que de la réunir, les jours de fête, pour l'occuper à d'honnêtes passe-temps et lui donner des enseignements moraux, précisément comme cela se pratique dans les œuvres catholiques de jeunesse."

Ce témoignage doit nous encourager dans l'organisation de nos œuvres.

Au surplus, nous avons des ordres formels de la part du Chef des chrétiens. Léon XIII écrivait un jour au supérieur général des Frères des Ecoles chrétiennes:

"L'œuvre des patronages est capitale. En instruisant les enfants des écoles, les Frères n'ont fait que la première partie de leur besogne. La seconde est aussi importante, plus importante encore. Car sans les œuvres de persévérance, le long et pénible travail de l'école serait presque toujours compromis, parfois anéanti. Les enfants tomberaient en sortant des mains des Frères dans celles des sociétés secrètes ou publiques qui ont pour objet la destruction de la foi et pour résultat la ruine des mœurs, et ils seraient perdus en immense majorité pour l'Eglise et la société chrétienne. IL FAUT, A MOINS D'IMPOSSIBILITE ABSOLUE, QUE DANS TOUTE MAISON D'ECOLE EXISTE COMME COROLLAIRE INDISPENSABLE UN PATRONAGE DE JEUNES GENS."

C'est une réponse

Cet ordre me dispense de répondre aux amis du repos qui croient les œuvres postscolaires inutiles en ce pays, sous prétexte que nos élèves ne sortent pas des écoles neutres. Léon XIII parle bien des écoles congréganistes. Comment ne pas comprendre que toute école même congréga-

niste, est insuffisante, parce que les élèves restent trop peu de temps sous la direction de leurs professeurs, cinq ou six ans à peine et surtout, ils quittent trop jeunes, au lendemain de leur première communion, pour entrer soit dans un bureau, soit dans un apprentissage dans quelque atelier. Or, à cet âge l'enfant ne peut pas avoir achevé son éducation religieuse et morale. Surviennent les mauvais conseils, les mauvais exemples et, pour leur venir en aide le respect humain qui commence par la honte du bien et finit par l'audace du mal; et ils feront des chutes lamentables dont ils se relèveront difficilement. Il faut une voix de vérité qui leur montre la route. Il leur faut une main charitable qui panse leurs blessures. A l'œuvre donc pour organiser ces secours que tous nos jeunes doivent trouver au sortir de l'école. Catéchismes, instructions religieuses, conseils et encouragements donnés en commun ne suffiraient pas, croyons-nous, à fortifier les âmes de ces adolescents, à les maintenir dans la voie étroite du devoir, à les empêcher de butter aux cailloux de la route. Ce qu'il faut, c'est la force que l'on trouve dans l'association, dans les patronages, dans toutes ces œuvres que le vrai zèle sacerdotal est toujours prêt à créer.

II. — Les œuvres postscolaires sont possibles

Dans notre pays, où l'on ne sent pas encore vivement la nécessité des œuvres postscolaires, on se laisse assez facilement décourager dans cette entreprise par les difficultés que l'on rencontre dans toutes les œuvres de jeunesse; et l'on jette alors aux quatre coins du ciel ce cri désespéré: "A quoi bon? — Je ne réussirai pas." Tel ne fut pas le sentiment de l'abbé Allemand qui fut au siècle dernier le véritable fondateur des institutions qui nous occupent. Il débutait seul sans argent, sans local, sans aides, sans collaborateurs, avec deux enfants; et, à sa mort, il avait trois cent cinquante enfants ou jeunes gens dans son patronage. Ne sommes-nous pas dans des conditions plus favorables que lui?

Ne voyons-nous pas autour de nous certains cercles paroissiaux qui s'organisent? Il suffit du concours du clergé et des laïques. Le clergé a la charge de l'apostolat. Mais il est une chose que nous avons trop oubliée dans le passé; c'est que nous vivons à une époque où le milice de Dieu a le droit de n'être pas seule à repousser les assauts faits à l'Eglise et à ses dogmes. Les laïques unis à leurs prêtres ont de nos jours une vraie mission d'apostolat. Qui de nous ne se rappelle avoir lu ces paroles tombées un jour du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris des lèvres d'un apôtre qui "bénissait au nom du Dieu des sciences et du Père des miséricordes, les hommes dévoués à l'Eglise, d'avoir compris le secours demandé par le sacerdoce à leur cour[illegible] leur franchise. à leurs convictions éclairées," et célébrait les "fruits [illegible]ieux" de leurs [illegible]forts?

Appel aux laïques

L'heure est venue pour nous de compter sur la générosité des laïques pour nous venir en aide dans nos œuvres.

L'Association Catholique de le Jeunesse Canadienne-Française désire



La procession. — Les professeurs de l'Université Laval

The Procession. — The Professors of Laval University

ardemment former des cercles d'étude dans les différentes paroisses. Favorisons leur entreprise. L'utilité de ces cercles d'étude n'est pas contestable. Ces jeunes gens deviendront les meilleurs auxiliaires de nos œuvres. Bien vite ils constitueront une élite qui entraînera à sa suite tous les jeunes de la paroisse. Pas n'est besoin de faire immédiatement une grande œuvre dont tous les journaux seront remplis. Pas n'est besoin de procéder toujours d'une manière uniforme. Autre est l'œuvre de jeunesse d'une petite paroisse, autre est le patronage de tel grand centre. Ici, on pourra d'abord organiser la société de Saint-Vincent de Paul en vue d'une œuvre sociale. Ailleurs la gymnastique et les sports auront d'excellents résultats. " La régénération, disait un jour M. l'abbé Anizan, viendra de mille petites œuvres fondées, soutenues et fécondées par le dévouement, la générosité et surtout l'humilité d'hommes qui ne seront glorieux que dans l'éternité. Semons donc par toute la France (disons, nous, par tout le Canada). Semons à la campagne comme à la ville, nos œuvres sans nous préoccuper de l'éclat qu'elles jettent dans le monde. Travaillons à leur solide fondation, à leur surnaturelle organisation ; fécondons-les de nos sueurs et de nos peines, abandonnant à Dieu leur avenir et leurs fruits. Ce sont là les pierres d'attente que Dieu exige pour le grand et bel édifice de l'avenir ... Agissons sur un, deux, dix, vingt enfants.... Surtout groupons ceux que nous pouvons, enfants ou hommes faits, cultivons-les comme des plantes choisies, enseignons-leur l'apostolat."

Œuvre de vie

La vie et le mouvement sont requis dans les œuvres de jeunesse. Les jeunes ont besoin d'agir, et si nous ne voulons pas les laisser aller aux Y. M. C. A., et à d'autres cercles organisés ou inspirés par la franc-maçonnerie, nous ne devons pas faire de nos cercles ou de nos patronages une œuvre cadenassée où l'on s'endort, mais une œuvre ouverte où la vie déborde.

Voici comment l'abbé Grandjean posait la question au congrès de Saint-Etienne en 1907 :

" Pour rendre une œuvre féconde et prospère, il faut qu'un directeur expérimenté sache doser quatre éléments constitutifs dont aucune ne doit exclure l'autre, à savoir la piété, l'enseignement, l'action et l'entrain ; et devrais-je passer pour un moderne à l'excès, je mets l'entrain au premier rang comme importance car il est bien évident que pour bien diriger les jeunes gens dans la piété, leur donner un enseignement religieux et social, les lancer dans l'action catholique, il faut d'abord les avoir et on ne les a jamais dans une œuvre somnolente. Il faut du grand dans la souricière."

Doser ces quatre éléments dans une œuvre postscolaire doit être l'ambition d'un fondateur. Un bon gymnaste peut très bien être fidèle à sa communion du mois et je crois autant à sa vertu et à sa chasteté qu'à la vertu et à la chasteté " d'un saint tranquille."

Une base

Toutefois, rappelons-nous que les œuvres postscolaires doivent mettre à leur base la piété. Et parmi les exercices de piété, elles doivent mettre au premier rang la dévotion au Saint-Sacrement de l'autel sous toutes ses formes. On doit surtout inscrire en lettres d'or, à la première ligne des règlements, le précepte de la messe du dimanche, comme condition de la vitalité surnaturelle, et recommander instamment la communion au moins mensuelle. Que tout dans nos œuvres tende à décider nos membres à se nourrir fréquemment de l'aliment divin de la sainte Eucharistie. Ce qui fait la honte de notre siècle, c'est le manque de caractère de nos pusillanimes, c'est l'absence de volonté ferme. L'Eucharistie apportera remède à ces faiblesses et donnera la force héroïque des martyrs et des apôtres de la primitive Eglise. Si les enfants de nos patronages et membres de nos cercles faisaient souvent la sainte communion, nous pourrions espérer, avec l'apôtre saint Paul, que la chair de Jésus-Christ se mêlant à leur chair, le sang de Jésus-Christ se mêlant à leur sang, ils finiraient par avoir quelque chose des idées et du Cœur même de Jésus-Christ.

Ce qu'il faut encore et surtout à nos jeunes, c'est le pain qui fait les forts, c'est le vin qui fait germer les vierges.

Que l'on s'approche donc du banquet eucharistique au moins le premier dimanche de chaque mois. Ainsi on formera des catholiques pratiquants; mais on aura soin de dire à ces chrétiens qu'ils doivent être des chrétiens dans tous leurs actes de citoyens. N'a-t-on pas vu, ici même, dans notre bonne ville de Montréal, des gens qui font leurs pâques et qui votent pour un député franc-maçon.

Ce n'est pas ainsi que nous voulons préparer la jeunesse pour les luttes de demain. Nous voulons lui apprendre à se dompter elle-même et à se sacrifier pour la Patrie et pour l'Eglise. Nous voulons que chacun de nos jeunes redise ces paroles du poète:

Nous sentirons jaillir de notre humble poitrine
Le flot qui doit couler sans s'épuiser jamais,
Le flot du dévouement, le flot du sacrifice,
La chrétienne fierté d'aller, drapeaux au vent,
Contre l'erreur, le mal, la peur ou l'injustice,
Croix au cœur, plume en main, et toujours: En avant!

Travaillons avec courage, suivons les bonnes méthodes dans le travail, persévérons dans l'effort et la méthode: et avec le secours de Dieu nous surmonterons tous les obstacles et toutes les difficultés. L'espérance, fille du ciel, nous fait déjà entrevoir la réalisation des résolutions viriles et énergiques qui sortiront de ce Congrès. C'est sous ses auspices que nous formulons les vœux suivants:

Vœux.

1. — Le Congrès désire voir les œuvres postscolaires s'établir en ce pays et souhaite que l'on mette à exécution cet ordre de Léon XIII au supérieur général des Frères des Écoles Chrétiennes : " Il faut à moins d'impossibilité absolue, que dans toute maison d'école existe, comme corollaire indispensable, un patronage de jeunes gens."

1. Que les cercles et les patronages forment et fournissent les apôtres de la croisade de la sanctification du dimanche, de l'assistance à la messe et de la communion fréquente.

2. Que les prêtres soient [illegible] à fonder des patronages paroissiaux et qu'ils se réunissent [illegible] les uns [illegible] pour [illegible] en commun leurs vues, leurs besoins, leur [illegible]. [illegible] pourraient se tenir le jour de la retraite [illegible]

3. Que l'on forme au séminaire des prêtres, [illegible] directeurs de patronages et d'œuvres de jeunesse. C'est là qu'ils doivent recevoir la doctrine, s'imprégner à haute dose d'esprit chrétien et d'esprit apostolique.

Puis, c'est M. le chanoine *Lamerand*, de Cambrai, dont nous avons entendu, hier, un rapport sur les Confréries du T. Saint-Sacrement, qui revient à la tribune avec un important rapport sur :

LES CONGRES EUCHARISTIQUES REGIONAUX

Pie X, étant patriarche de Venise, organisa et présida en 189[illegible] [illegible] Congrès Eucharistique pour son diocèse. Il avait jugé bon, pour donner de l'importance à ce Congrès, de l'annoncer et de le préparer par une lettre pastorale où il disait : " Nous qui savons combien facilement l'homme se refroidit et languit spirituellement, s'il ne reçoit de temps en temps la secousse d'un stimulant extraordinaire,.... nous qui touchons, pour ainsi dire de la main la valeur de l'exemple pour entraîner au bien, nous estimons que les Congrès Eucharistiques sont non seulement utiles, mais *positivement nécessaires.*"

C'était joindre la pratique à la théorie. Pie X est coutumier du fait, et c'est bien l'un des grands titres qu'il a acquis à notre ardente reconnaissance. Nous pouvons croire d'ailleurs que le Congrès de Venise a répondu à ses espérances, puisque monté sur le siège de S. Pierre, il voulut dans une juridiction agrandie, provoquer la tenue d'un Congrès **International à Rome.**

Pie X est allé du petit au grand ; je me permets de vous proposer, Monseigneur l'Archevêque, d'aller du grand au petit : marche dans le sens inverse. " Mais, dit-on vulgairement, on fait comme on peut."

Pie X ne pouvait faire autrement, et vous, Monseigneur, comment pourriez-vous monter encore, après avoir commencé par un Congrès International? et quel Congrès International!

Vous me trouverez bien osé, si j'ajoute que vous serez ainsi dans la vraie voie. Après un grand Congrès, faites de petits Congrès; après un Congrès international, un Congrès régional ou diocésain, ou plutôt des Congrès régionaux ou diocésains. Chercher à convaincre mon sympathique auditoire sur ce sujet d'une importance capitale au point de vue pratique, c'est l'objet de ce rapport; j'espère justifier mon dire et gagner mon procès.

Nous voulons du pratique; nous poursuivons un but; il nous faut des résultats. Pour cela, nous faisons des réunions plus restreintes ou plutôt homogènes, je veux dire composées de Congressistes d'une même région, d'un même diocèse, afin qu'ayant la même mentalité et aussi les mêmes œuvres, ils se trouvent plus facilement en communauté d'idées.

Dans un même diocèse, c'est le même esprit, mêmes tendances, mêmes moyens. On y trouve aussi, au point de vue des œuvres, mêmes facilités et mêmes obstacles, on peut y user des mêmes moyens. Il y a donc une base commune sur laquelle s'établira plus facilement une discussion; on pourra très aisément et certains d'être compris, causer, dire, le pour et le contre, s'entendre enfin pour dégager de la conversation un mot d'ordre qui, résumant les idées émises, devient la résolution acceptée par tous et ensuite réalisée partout.

Je ne blâme pas, vous le pensez bien, les grands Congrès. Loin de là; ils sont nécessaires, ils sont la base des autres. Il est utile d'en tenir chaque année dans les différentes contrées du monde catholique, et c'est avec orgueil, croyez-le, chers Frères du Canada, que nous nous trouvons cette année, pour ce noble objet, dans vos contrées. Mais le but des grands Congrès est surtout d'éveiller les idées, de provoquer un mouvement, déterminer " une secousse " selon la belle expression de Pie X, dans un pays qui n'était pas encore fait à cet ordre de choses. Puis quand l'attention est attirée et que le branle est donné, reprendre en sous-œuvre les traits de lumière lancés brillamment dans les solennelles séances d'études, devient une nécessité, si l'on veut en recueillir quelque fruit.

Les deux ont donc leur grande raison d'être, et Pie X, en 1905, les a, pour ainsi dire, confondus dans son appréciation bienveillante, quand il accorda les mêmes privilèges et indulgences aux petits et aux grands Congrès, quand il daigna approuver et bénir spécialement nos petits Congrès du Nord de la France, dont j'eus l'insigne honneur de l'entretenir dans une audience personnelle, non seulement par des paroles encourageantes et élogieuses, mais par sa signature que je regarde et garde comme une relique. Dois-je ajouter que le Cardinal Vivès me déclara explicitement à moi-même que, les petits Congrès tels que nous les faisons sont plus utiles que les grands; il a voulu dire, sans doute plus immédiatement utiles et pratiques.

Pour vous donner une idée nette de ces Congrès régionaux, je n'aur qu'à répondre aux questions qui m'ont été posées par votre disting secrétaire, ajoutant toutefois que si dans mon exposé je parle de congr

d'un jour et pour un doyenné, je n'ai en cela que le désir d'être rapporteur fidèle en vous disant ce qui se fait chez nous. Ce sont détails sur lesquels je ne veux pas appuyer. En Amérique, nous le savons et nous le voyons avec admiration, tout se fait en grand : Vos congrès seront donc appelés à grouper le clergé et les fidèles d'une région plus étendue, voire même d'un diocèse, et comme conséquence nécessaire, la durée en sera plus considérable. Un travail de simple adaptation suffira à mettre les choses au point.

I. — Ce qu'on y fait

Nos petits Congrès, comme tous les autres, comprennent deux sortes d'exercices: les cérémonies du Culte et les Réunions.

Les cérémonies religieuses, rendues aussi belles que possible, honorent directement la Sainte Eucharistie, donnent l'occasion de faire de grands et officiels actes de foi en la divine Présence, provoquent des adorations plus ou moins prolongées selon les circonstances, et portent bon nombre de chrétiens à s'approcher de la Sainte Table. Les prédications faites en cette occurrence, éminemment favorable, roulent nécessairement sur les sujets de dévotion eucharistique et facilitent l'application immédiate de ce qui a été dit en séance.

En voici d'ailleurs le détail:

Comme préparation du Congrès, les curés peuvent, — et c'est ce qui se produit le plus souvent — ménager à leur paroisse une semaine ou un triduum de prédications. On conçoit les résultats précieux qu'elles produisent: les intelligences et les cœurs sont ainsi amenés à Jésus et disposés à s'occuper avec plus d'empressement et d'ardeur de ses divins intérêts. Ce pourrait être d'ailleurs l'occasion la plus favorable pour la paroisse organisatrice du Congrès, de placer le triduum eucharistique annuel demandé par Pie X. Et si, par une entente préalable, les principales, au moins, des paroisses qui doivent participer au Congrès, pouvaient avoir leur triduum en cette occurrence, quelle importance serait par là donnée au congrès de la région, et, pour les congressistes eux-mêmes, quelle efficace préparation à en recueillir les fruits.

La veille au soir, nous faisons toujours l'exercice de "l'Heure Sainte." On connaît cette manière de passer une heure devant le Très Saint-Sacrement exposé, dans une méditation divisée en quatre parties, suivant la méthode des Fins du Sacrifice, alternant avec des moments de silence et des chants exécutés par toute l'assistance. Quelquefois — assez rarement chez nous du moins — une adoration nocturne groupe ensuite les hommes au pied de Jésus, tandis que tous les paroissiens, sans aucune exclusion, ont pu prendre part à l'heure sainte.

Le jour même du Congrès, Messe de communion célébrée par Monseigneur, quand il peut venir présider en personne, ou par le Vicaire général qui le représente, pendant laquelle on exécute des chants et on fait à haute voix la préparation à la sainte Communion, exercice assez goûté, je crois, et toujours utile pour éloigner de la routine ceux qui n'ont qu'une seule méthode de préparation, toujours la même. A l'heure

ordinaire, la Grand'Messe (ou Messe Pontificale) avec prédication par le président du Congrès et chant de toute l'assistance à l'unisson. Mgr l'Archevêque tient beaucoup à ce que l'on profite de cette occasion pour porter le peuple, s'il ne le fait déjà, à participer au chant de l'Eglise. Réalisation encore d'un des désirs de Pie X.

Aux autres messes le Directeur des Œuvres eucharistiques prêche ordinairement sur le Congrès et la piété eucharistique. On trouve généralement à ces messes les personnes qui n'assistent pas aux réunions du Congrès; il faut leur faire subir leur petit Congrès par une prédication qui en tienne lieu.

Le soir, après la séance, et à titre de clôture, Vêpres solennelles: ce doit être une cérémonie qui porte coup. Dans la prédication on rappelle les vœux et les résolutions émis dans les différentes séances et on stimule les assistants à s'y montrer fidèles. Une procession se déroule ensuite, soit à l'intérieur de l'église, là où nous jouissons de la liberté telle que l'entendent nos ennemis, soit au dehors, si nous avons la liberté telle que nous l'entendons nous-mêmes; dans ce dernier cas l'allocution se fait à un reposoir où toute la foule massée peut entendre la parole finale et emporter le mot d'ordre pour plus de piété et plus de fidélité envers Jésus-Hostie. Des acclamations à l'Eucharistie terminent la cérémonie, donnant au peuple l'occasion appréciée d'affirmer sa foi et son amour, et Jésus y répond par sa divine bénédiction avant de congédier ses enfants.

Les *réunions* sont le vrai Congrès, et, de la manière de les tenir, dépend tout le fruit du Congrès. Par une innovation assez récente, nous avons tenu à donner d'abord une réunion aux enfants. Suivant leur nombre on rassemble ou on sépare les garçons et les filles, et le meilleur moment pour cette séance est celui qui suit la Grand'Messe. On interroge ces enfants sur les points les plus importants du dogme et de la morale eucharistique; quelquefois même on leur fait lire un petit devoir qu'ils ont eu à rédiger, et sur ce qui a été lu, on provoque développements et commentaires où les enfants s'évertuent à donner un témoignage de leur science: c'est souvent très intéressant et toujours très profitable; excellente occasion de leur faire dire par eux-mêmes comment ils doivent agir pour répondre aux désirs du divin Maître, et moyen efficace de prescrire contre l'oubli.

Dans l'après-midi, se tiennent les autres Réunions: celle des Dames et jeunes filles d'une part; celle des Hommes et jeunes gens, de l'autre.

Si nous manquons de locaux, nous utilisons l'église, passant sur l'inconvénient que présente ce système, car il y a un inconvénient, c'est que l'église prête moins qu'une salle ordinaire à une réunion où s'établissent nécessairement conversations et discussions.

Le respect dont on est pénétré par le lieu saint dispose plutôt l'assistance à écouter le prêtre (qui semble y être toujours plus ou moins prédicateur) qu'à hasarder une réflexion ou une objection. (Éviter cependant de faire monter en chaire les rapporteurs et surtout les rapporteuses; on dit que ce n'est pas chose inouïe.) Mais cet inconvénient ne se présentera guère chez vous, si vous pouvez faire des congrès de

deux ou trois jours. Vous aurez alors la facilité d'organiser vos horaires d'une façon beaucoup plus large, ce qui vous permettra d'ailleurs de faire parallèlement aux réunions, des cérémonies d'adoration à l'église. Jésus sera ainsi honoré des deux façons à la fois.

Vous pouvez même faire le plus souvent ce que nous ne faisons que rarement chez nous, une répartition plus sériée encore: une réunion pour les hommes, une pour les jeunes gens, une troisième pour les dames et les jeunes filles, et une ou deux pour le clergé. En effet, comme votre rayon, pour chaque Congrès, sera beaucoup plus étendu que le nôtre, les prêtres seront en nombre suffisant pour être convoqués en réunion spéciale: qui n'en voit la grande utilité? C'est ce qui eut lieu en juin dernier au Congrès diocésain de Metz: le Congrès devant être de deux jours, les prêtres avaient été convoqués seuls le premier jour et répartis d'après leur libre choix, en diverses sections pour l'étude des questions qui les intéressaient davantage. Cette méthode de diviser les sections est agréable et utile à tous, aux jeunes surtout qui se trouvent moins ralentis dans leur élan et font preuve d'une plus grande générosité. En un récent Congrès organisé dans ces conditions, le président de la section des jeunes gens disait à ses auditeurs en levant la séance, " je ne sais pas ce qu'ont été les autres réunions, mais je ne crois pas trop m'avancer, en affirmant que la nôtre aura primé en intérêt." Pour moi qui présidais celle des hommes, j'aurais pu tenir le même langage et avec grande sincérité, toute notre séance avait été remplie et pratique; les autres présidents n'ont pas été éloignés de parler de même, d'après les échos qui m'en sont revenus, de sorte que trois au moins étaient dans l'illusion: peu importe, pourvu que les fruits soient obtenus.

A supposer d'ailleurs que tout local soit insuffisant, ce qui arrive parfois, reste la ressource de la réunion en plein air. Récemment en Finistère, l'affluence des congressistes fut telle que nul abri ne put les contenir: on fit passer le monde dans la cour du patronage, on y apporta la table du président, et le président pour être vu et entendu de tous, ne trouva rien de mieux que de monter dessus.

Dans nos réunions, *lecture de rapports* courts, simples, excluant tout développement dogmatique et toute littérature, pour ne donner que des statistiques, des faits, le fonctionnement des œuvres, et laisser à la discussion le temps de se produire et faire germer des idées: c'est de là que doivent venir les fruits du Congrès. Combien de rapports? Trois suffisent amplement, "*omne trinum perfectum*," quelquefois deux, rarement quatre. Le sujet principal, du côté des hommes est toujours la Confrérie du Très Saint-Sacrement. Nous donnons une importance maitresse à la Confrérie du Très Saint-Sacrement et nous cherchons à l'établir partout: c'est l'association surnaturelle par excellence. Elle nous suffit, parce que nous aimons mieux une œuvre à laquelle se rattachent plusieurs pratiques que plusieurs œuvres différentes. (Ce sujet étant traité "*ex professo*" dans ce Congrès, je ne m'y arrêterai pas davantage.) C'est le moment de proposer les industries qui doivent faciliter son établissement, d'examiner sa marche dans les diverses paroisses. Est-elle en progrès? en décadence? pourquoi? est-on fidèle aux

réunions? Produit-elle sur ses membres, spécialement en ce qui concerne la *communion fréquente,* le fruit qu'on est en droit d'en attendre? les réponses à toutes ces questions remplissent le temps qui suit la lecture du rapport, fournissant le principal intérêt de la réunion, comme elles en provoquent le résultat. (1) La réunion des hommes doit toujours être la principale dans l'organisation comme dans nos préoccupations. La raison en est connue: ceux que le bon Dieu a fait la tête des familles et les chefs de la société, doivent l'honorer et l'aimer plus que les autres. Pour les *jeunes gens,* qu'il nous faut entourer aussi de toute notre sollicitude, c'est à leurs œuvres que nous nous intéressons, les orientant vers le culte eucharistique et leur indiquant le moyen d'y participer aussi pleinement que possible. Autant que faire se peut, c'est le directeur diocésain des œuvres de jeunesse qui est appelé à présider cette réunion; il est alors sur son terrain et peut mieux que personne diriger le bataillon.

Du côté des dames, si elles ont dans leur paroisse une section spéciale de la confrérie, nous demandons quelle est leur pratique officielle; nous montrons d'ailleurs qu'il faut qu'elles en aient une, comme les hommes ont la leur. Une riche veine à exploiter pour les dames, dans les villes surtout où elles jouissent généralement d'un peu de loisir, ce sont les œuvres de réparation par l'Adoration, la Messe ou la Communion (combien il y a à faire sur ce point!) et leur participation dévouée aux différentes œuvres établies dans la paroisse.

Aux jeunes filles plus spécialement encore on demande l'apostolat, le dévouement aux œuvres; on recommande l'œuvre des catéchistes volontaires et celle des Tabernacles.

Quant aux réunions de prêtres, les sujets pratiques de ministère pastoral, d'apostolat et de sanctification personnelle, ne manquent pas.

La matière ne manque pas ni à nos congrès comme sujet d'examen et d'étude, ni aux congressistes comme objet de leur dévouement: "*messis multa.*" Nous cherchons à multiplier les ouvriers et les ouvrières afin que la plainte du Seigneur devienne moins urgente. "*Operarii pauci;*" et je reste persuadé, Messieurs, que les congrès sont pour atteindre ce but, l'instrument le plus efficace.

II. Résultats

Les résultats des Congrès sont moins chez nous des créations d'œuvres que des résurrections. Oui, je crois pouvoir le dire, c'est la vie rendue dans une large mesure à ces anciennes Confréries, qui dormiraient du sommeil de l'insouciance non seulement image de la mort, mais fatal acheminement vers la mort.

La "secousse" a produit son effet. Elles revivent, parce que le recrutement se fait et parce que les réunions se tiennent, grâce au stimulant du Congrès. Nous avons cependant aussi des créations à

(1) On doit discuter d'une manière spéciale les industries à prendre pour amener les hommes à une fréquentation plus assidue de l'Eucharistie.

enregistrer : dans ces dernières semaines j'ai inauguré quatre nouvelles confréries dans le diocèse, et bien qu'il y ait encore de trop nombreuses lacunes, le temps viendra où toutes les paroisses auront la leur.

Les œuvres des dames ont été aussi raffermies ou nouvellement constituées. Un exemple seulement en septembre dernier au Congrès d'Hamau, on avait proposé préalablement à M. le Curé, l'établissement de l'Adoration diurne continue dans sa paroisse : assentiment complet. Tous les efforts convergèrent donc vers ce point dans les réunions de Dames et de Demoiselles ; on en parla aussi du côté des hommes. M. le Curé voulait commencer dans des proportions modestes — mieux vaut en effet augmenter dans la suite que diminuer. On s'en tiendrait à deux heures d'adoration le matin et quatre ou cinq heures dans l'après-midi, et on avait calculé qu'il fallait pour former les cadres 168 adhésions : on en recueillit au lendemain du Congrès plus de 300.

Si nous avons dans le diocèse 10 paroisses où se pratique l'Adoration diurne continue, c'est un résultat des petits Congrès, et nous arriverons, je l'espère, à dépasser la dizaine. Il y a dans notre diocèse quelques paroisses encore qui pourraient tenir sans interruption pieuse compagnie au Très Saint-Sacrement tous les jours de la semaine. D'autres n'ont pas pour cela assez de ressources : nous leur demandons et obtenons un jour d'adoration par semaine. D'autres en plus grand nombre, nous donnent un jour par mois, le premier vendredi. D'autres enfin quelques heures, de ce premier vendredi du mois, soit le matin, soit l'après-midi. Mais si cette pratique a puisé dans un Congrès son origine et son fonctionnement, un autre Congrès peut l'élever à un degré supérieur, ce sera peut-être le fruit d'une noble émulation entre paroisses voisines. "*Quod isti et istæ, cur non ego ?*" D'une adoration de quelques heures, on passera ainsi à l'adoration de la journée tout entière, ou d'un jour d'adoration par mois, on passera à un jour par semaine. C'est l'évolution dans le bon sens, n'est-ce pas ?

Mais le résultat le plus saillant et qui n'est pas pour déplaire à notre éminent légat, rédacteur du fameux décret de 1905 et persévérant promoteur de ce mouvement eucharistique, c'est l'augmentation notable des communions qu'on signale partout et qui ira toujours s'accentuant. Car nous continuerons à travailler, et comme la boule de neige, les habitudes eucharistiques se développeront dans des proportions sans cesse croissantes. Tout d'ailleurs porte au progrès : le bon exemple des fervents qui est un entraînement inéluctable, et l'impulsion périodiquement donnée par les Congrès successifs.

Au surplus, s'il est permis de parler en toute franchise, les résultats d'un Congrès seront pour une paroisse ce que voudra le curé. Les curés seront toujours le rouage essentiel et nécessaire : ils pourront beaucoup pour les Congrès, mais les Congrès ne pourront rien sans eux.

Au retour d'un Congrès, un pasteur se demandera : "Dans tout ce qui a été dit, quelle est la chose la plus pratique pour ma paroisse, et comment la réaliser chez moi ?" D'ailleurs, si un certain nombre de ses paroissiens étaient comme lui présents au Congrès et ont comme lui entendu prôner cette organisation, ont applaudi peut-être aux résultats qu'elle a fournis dans telle paroisse mentionnée, le curé trouvera chez

eux un appoint fort appréciable. Ces auditeurs convaincus formeront le premier noyau de son association, et les autres s'y adjoindront d'autant plus facilement. Il évitera de plus les tâtonnements du début et échappera aux difficultés que lui aura signalées l'expérience de son confrère. Qui ne voit l'avantage immédiat que peut se procurer par un Congrès un prêtre ayant charge d'âmes?

III. — Manière de les préparer

Les Congrès ne se font pas tout seuls. Pour qu'ils s'organisent il faut un agent, un prêtre qui ait à ce sujet un mandat, non pas sans doute un mandat impératif, mais un mandat "impulsif." C'est avec une sorte de timidité sans doute, avec humilité du moins que j'aborde ce point, car ce n'est plus à vous, Messieurs, mais à Nos Seigneurs les Evêques que je m'adresse ici en leur demandant d'examiner cette question: un prêtre ne remplirait-il pas un rôle important et très fructueux dans un diocèse, en y dirigeant les œuvres eucharistiques? Pour moi, qui pour la onzième année remplis cette belle mission dans le diocèse de Cambrai, je n'hésite pas à me prononcer pour l'affirmative. Et je pense n'avoir rien fait, quand pénétrant dans un diocèse voisin, où l'on daigne, m'appeler quelquefois, j'ai pu obtenir la tenue de quelque Congrès, si après mon départ, personne n'est chargé d'entretenir la germination de la semence jetée. Le Congrès a pu être brillant, édifiant, mais quel en sera le fruit? Qui d'ailleurs provoquera les Congrès? Car les curés, sans une impulsion reçue, n'en prendront pas aisément l'initiative. De plus, l'habitude leur manquant, n'hésiteraient-ils pas trop devant l'inconnu de l'organisation? Au contraire, cette mission étant confiée à un prêtre spécialiste — le mot est à la mode — toute vraie difficulté disparaît. Du reste, là ne se bornera pas son œuvre, fournir les renseignements désirables et faire l'adaptation au milieu désigné, des pratiques d'un règlement général. Que de fois ne se condamne-t-on pas à l'inaction parce qu'on ne sait par où commencer? Les curés pourront aussi demander ce prêtre pour présider les réunions des œuvres, certains qu'il sera documenté, qu'il trouvera le nœud d'une difficulté et plus facilement donnera le moyen d'un accroissement ou d'un progrès désiré. Ne serait-il pas toujours prêt enfin pour donner le triduum eucharistique annuel? en un mot, il serait l'homme toujours à la disposition des curés pour les aider, dans la mesure de leurs désirs, à établir, consolider et développer les organisations eucharistiques de leur paroisse; la charge d'ailleurs ne serait pas entièrement nouvelle et ne serait pas non plus exclusive. Presque partout l'œuvre des Prêtres-Adorateurs a un directeur diocésain. Que ses pouvoirs soient un peu étendus — si toutefois il n'est pas curé car il y aurait incompatibilité entre le misnistère paroissial et cette charge d'ordre général. — Qu'il lui soit permis d'atteindre par les pasteurs les populations elles-mêmes, et on constatera bientôt les résultats très consolants dans la marche des œuvres et même dans la piété privée. Ne serait-ce pas d'autre part le moyen de pousser la trouée dans cette citadelle du Jansénisme si difficile à entamer et de hâter la

réalisation du vœu de Pie X par rapport à la communion fréquente et quotidienne? Ce directeur aurait donc la charge de provoquer les congrès sucessivement dans les centres les plus importants du diocèse, soit qu'on en ait un chaque année, qu'on se contente d'en avoir un chaque deux ou trois ans.

Avis étant pris à l'évêché, la démarche intéressée se produit. " A votre tour, M. le Curé, d'organiser le Congrès cette année," et on s'entend sur la date, on élabore l'horaire et le programme, on énumère les rapports. Le premier rapport est toujours le compte rendu du Congrès précédent: on établit ainsi une suite dans les idées. Les autres rapports, peu nombreux pour chaque séance, avons-nous dit, doivent avoir pour objet les œuvres établies ou que l'on juge utile d'établir dans la région. Ne pas craindre de revenir toujours sur les mêmes sujets et, bien que la matière puisse être plus étendue dans un congres de plusieurs jours, il sera toujours vrai qu'un choix judicieux des questions à traiter est chose importante; il économise le temps et empêche la conversation de s'égarer sur des questions purement théoriques ou non applicables dans le pays. On propose ensuite les prédicateurs. Il va sans dire que le directeur a aussi son tour. Quelquefois le directeur est invité à visiter les salles du futur Congrès, à donner son avis sur le parcours de la procession, l'emplacement du reposoir; puis toutes difficultés surmontées, l'organisateur se met à l'œuvre et, grâce à Dieu, nous n'avons pas à déplorer de déconvenues.

Pour préparer les populations au grand acte qui va se produire et les aider à en retirer plus de fruits, un directoire a été rédigé par Mgr Delamaire; MM. les Curés de notre diocèse doivent le lire et le commenter en chaire un ou deux dimanches avant le Congrès. Plus efficace encore serait le triduum proposé tout à l'heure pour amener à la Sainte Table les congressistes de paroisses voisines qui peuvent comme les autres bénéficier des indulgences.

IV. — Obstacles ou difficultés

Je n'en connais que deux: le premier obstacle est déjà du domaine de l'histoire ancienne. Dans le début de nos œuvres eucharistiques, il y a de cela 10 ans, je rencontrais assez fréquemment de l'hésitation chez les prêtres à qui je proposais d'organiser un Congrès. Avouons qu'il faut toujours un peu d'audace pour prendre la tête d'un mouvement. " Si j'accepte, irai-je à un succès ou à un échec ?" et on craignait de courir cette chance. Heureusement, quelque bon ange d'ailleurs les poussant, il se rencontra des audacieux et la fortune, ou plutôt la grâce, les aida. Ce fut le succès, je puis le dire, sur toute la ligne, car si je connus des hésitants avant le Congrès, je ne connus aucun regrettant, le Congrès terminé. Aujourd'hui et depuis longtemps, il est de bon ton d'accepter les Congrès sans aucune objection et même avec empressement; nous jouissons de la vitesse acquise. Parfois même on va trop vite, et il arrive que mon rôle soit de faire prendre patience aux plus presse-

L'autre difficulté n'est pas de votre fait — et je vous en félicite —. Elle est d'ordre pécuniaire. Vous savez où nous en sommes sur ce point. Elle a cependant été résolue et se résout encore tous les jours. Personne jusqu'ici n'a reculé pour les frais.

Le grand élément de succès, au contraire, se trouve, chers Confrères, dans le sacerdoce, en vous-mêmes; dans le ton de l'invitation que vous adressez à vos paroissiens. Vous y mettrez l'ardeur qui remplit vos [illegible]rs et vos brebis vous suivront.

Vous venez de voir ce que nous avons fait depuis dix ans, et je pense pouvoir dire que le meilleur témoignage de l'utilité éminemment pratique de cette organisation est non seulement sa durée, mais sa prospérité croissante durant un laps de temps qui aurait largement suffi à la voir sombrer et la faire même oublier, si elle n'avait donné de solides résultats. Bien loin de la décadence, nous enregistrons, au contraire, à chaque instant, de nouveaux progrès. Cette année même huit diocèses de France sont entrés dans ce mouvement, de sorte que trente-deux diocèses français ont eu ou auront eu à la fin de cette année leurs Congrès Eucharistiques.

Il semble bien que ces Congrès sont dans la grâce providentielle du temps présent!

Vœux :

J'ose les présenter comme un des résultats les plus pratiques et les plus féconds du XXIe Congrès Eucharistique International.

1° Que des Congrès Eucharistiques diocésains ou régionaux soient organisés de temps à autre, selon la volonté des Evêques.

2° Que ces Congrès aient toujours un caractère pratique tendant au développement de la vie chrétienne et des œuvres paroissiales par la dévotion envers la Sainte Eucharistie.

3° Que dans chaque diocèse un prêtre reçoive le titre et le mandat de directeur des œuvres eucharistiques et s'occupe particulièrement de développer surtout les Confréries du Très Saint-Sacrement.

4° Enfin que, sous peu, se tienne au Canada, le premier Congrès diocésain, comme suite pratique du Congrès de Montréal.

* * *

Ce rapport très pratique et très instructif est suivi avec un intérêt intense par toute l'assistance et en particulier par les évêques présents à la réunion. Pour beaucoup, il sera une semence qui lèvera selon les vœux de l'auteur. Quelques questions sont posées à M. l'abbé Lamérand qui les élucide en quelques mots, et Mgr le Président félicite vivement le rapporteur.

Puis le Secrétaire du Comité des Travaux, le R. P. Galtier, se lève et présente la motion suivante :

" M. le chanoine Lamérand, que vous venez d'entendre, a été invité par le Comité du Congrès, comme spécialiste dans la question, pour venir jeter, au Canada, les germes, je devrais dire les premières assises de l'institution des congrès eucharistiques régionaux. Une institution permanente est le seul moyen pratique de maintenir et de développer les fruits du Congrès international, qui risquent fort sans cela, de s'en aller en fumée, au bout d'un certain temps.

Je ne crains pas d'avouer que, dans la pensée du Comité, le Rapport que vous venez d'entendre, doit être considéré comme un des plus fondamentaux, des plus importants du Congrès.

Aussi faut-il qu'il fasse impression durable, qu'il se résolve en fruits, qu'il atteigne son but, c'est-à-dire qu'il provoque l'institution à brève échéance de l'œuvre des Congrès régionaux ou locaux.

Or, je me permettrai d'ajouter un mot, pour adapter tout à fait ce que le rapporteur vous a dit des Congrès locaux, en France, aux conditions et à la mentalité de notre pays. Il me semble que pour le Canada, il faut entendre par Congrès locaux, des Congrès diocésains — Il ne me semble guère, que, pour le moment, des Congrès purement locaux, bornés à une ville ou à quelques paroisses seulement, aient une grande chance de réussir, sauf peut-être pour certaines villes plus importantes.

Ce qui me paraît pratique et facilement réalisable, c'est le Congrès eucharistique diocésain, se tenant tantôt dans un diocèse, tantôt dans un autre — et d'une durée de 2 à 3 jours — Il pourrait y en avoir un tous les ans.

Messeigneurs les Evêques, de concert avec les Directeurs diocésains des œuvres eucharistiques qu'ils nommeraient, auraient l'initiative de ces Congrès.

Quand un Congrès serait décidé ; l'évêque nommerait pour l'organiser un Comité diocésain, composé de quelques membres.

Il me semble bon de faire remarquer que toutes nos villes épiscopales se prêteraient aisément à ces démonstrations, et que, ainsi réduits à un diocèse, ces Congrès exigeraient peu de frais, et auraient toujours un grand succès. Ce serait le moyen le plus efficace de propager la dévotion eucharistique jusqu'aux confins les plus éloignés de notre pays.

Le quatrième rapport du programme comportait une étude présentée par M. le Chanoine *Sylvain*, du diocèse de Rimouski sur :

L'ACTION DU CLERGE DANS LA LUTTE CONTRE L'INTEMPERANCE PAR LES SACREMENTS DE PENITENCE ET D'EUCHARISTIE

Le rapport que j'ai l'honneur de vous soumettre a pour objet l'action du clergé dans la lutte contre l'intempérance et le relèvement des buveurs par les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

I. — Action du Clergé

L'action du clergé dans la lutte contre l'intempérance s'est exercée avec un tel éclat et une telle efficacité, dans notre pays, qu'il serait superflu de rappeler aux prêtres, présents à ce Congrès Eucharistique, l'obligation pour chacun de ceux qui ont charge d'âmes de prendre une partie active à la Croisade de Tempérance, inaugurée par NN. SS. les Evêques il y a cinq ans.

Les magnifiques résultats obtenus jusqu'à ce jour prouvent que le clergé a su remplir son devoir avec un zèle et une vigueur dignes de tout éloge. Des centaines de paroisses renouvelées dans la pratique de la tempérance, des conversions nombreuses, plus de 600 000 personnes enrôlées sous l'étendard de la Croix, telle est en partie l'œuvre immense accomplie pendant ces dernières années par le clergé séculier si admirablement secondé dans cet apostolat — il faut le dire bien haut — par les missionnaires des différents ordres religieux de la province.

Toutes ces retraites de tempérance ont été de plus l'occasion de démonstrations aussi touchantes qu'édifiantes en l'honneur de Jésus-Hostie, outragé dans son Sacrement d'amour par les ivrognes et les blasphémateurs.

Gardons-nous bien de croire cependant qu'il ne reste plus rien à faire, que nous pouvons nous croiser les bras et jouir d'un repos bien mérité. A tout prix il faut éviter de laisser tomber le mouvement général qui vient d'être imprimé à la cause de la tempérance. Il y a encore de la boisson; il y a encore des ivrognes; il y a encore des débits de boisson à fermer; il y a encore des ivrognes à convertir. A la croisade du mal, opposons la croisade sacerdotale.

Le prêtre doit continuer la lutte par tous les moyens à sa disposition: en particulier par les moyens que lui fournit la Loi des Licences et par la force de son exemple. Quant à l'emploi des moyens légaux, je ne saurais mieux faire que de recommander aux prêtres de lire l'intéressante conférence que M. le juge L.-W. Sicotte a donnée, le 25 octobre 1909, au premier Congrès de Tempérance de Montréal, tenu à Ville St-

Pierre, sur les " Moyens de répression fournis par la Loi des Licences contre les aubergistes qui l'enfreignent." Le savant magistrat indique, dans cette conférence, les procédés à suivre pour faire adopter un reglement de prohibition ou pour faire condamner les vendeurs de boisson sans licence ou les débitants qui outrepassent leurs privilèges. (Voir Procès-Verbal et Travaux publiés par le Secrétaire du Congrès.)

Mais comme une loi civile, quoique rigoureuse et quoique appliquée avec sévérité, ne suffit pas pour changer la mentalité et la moralité d'un peuple, le prêtre doit en conséquence s'efforcer de gagner l'opinion publique par l'influence de son exemple. C'est dans ce but que je propose l'organisation d'une *société d'abstinence totale.*

II. — Organisation du Clergé

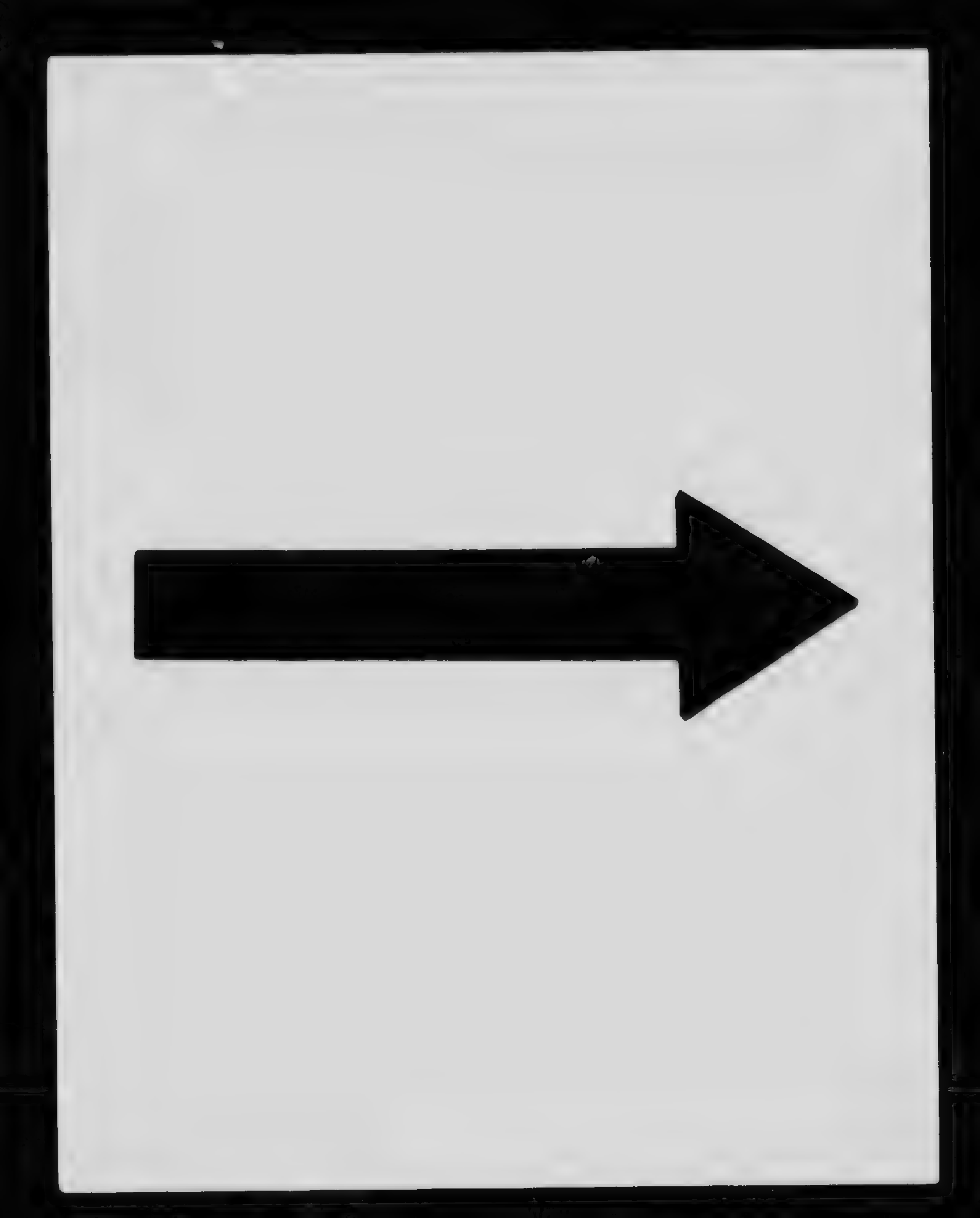
Le démon de l'ivrognerie étant un de ces démons qui ne se chassent que par le jeûne et la prière, les prêtres doivent non seulement redoubler leurs efforts et faire bonne garde autour de leur troupeau, mais encore entrer plus généreusement dans la voie du renoncement en formant entre eux une Société d'Abstinence Totale.

S'abstenir de toute boisson enivrante, voilà pour le prêtre le moyen de fortifier son action et d'augmenter son influence dans la lutte contre l'intempérance.

Ces associations d'abstinence totale ont été l'objet d'une recommandation particulière de la part de Léon XIII: " Nous regardons, dit-il, " comme digne d'une recommandation particulière la noble résolution " de ces Associations qui se font un devoir de s'abstenir de toute boisson " enivrante. Il est indubitable que ce ferme propos est un moyen très " opportun et très efficace pour combattre le vice pernicieux de l'intem- " pérance, et il sera pour tous un stimulant à combattre la sensualité " d'autant plus puissant qu'il partira de plus haut." (Lettre à Mgr Ireland, 27 mars 1887.)

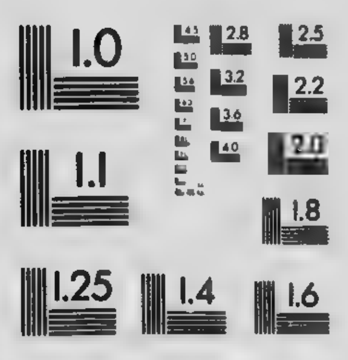
N. S. Père le Pape Pie X a daigné, lui aussi, approuver et bénir ces sociétés de prêtres abstinents, " parce qu'elles sont réellement ses asso- " ciées et ses aides dans le travail à faire pour amener les hommes à la " pratiques d'une des principales vertus chrétiennes, la tempérance."

Après de si précieux encouragements, pourrions-nous hésiter à former une SOCIETE D'ABSTINENCE TOTALE DU CLERGE CANADIEN-FRANÇAIS? Il y a près de deux mille prêtres séculiers dans la province de Québec. Supposez mille prêtres animés du même esprit de renoncement, voués à l'abstinence totale, quelle puissance pour le bien, quel exemple pour les fidèles, quel honneur pour l'Eglise dans laquelle rien de grand ne se fait sans le sacrifice. La cause en vaut la peine: il s'agit du salut des âmes, du sauvetage des buveurs. Tout prêtre qui vit de la vie eucharistique fera sans peine, pour une fin si noble, le sacrifice de ses goûts et de ses habitudes.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





III. — Organisation de la paroisse

L'action du prêtre abstinent dans la lutte contre l'intempérance sera d'autant plus efficace que sa paroisse sera mieux organisée. Cette organisation est nécessaire, non seulement à cause de la difficulté de vaincre un vice passé à l'état de fléau public, mais aussi, parce que l'abus des boissons enivrantes " est le principal obstacle à l'action de l'Esprit " Saint de Dieu sur les âmes," suivant le cardinal Manning. " Je ne connais pas à ce divin Esprit," ajoute ce grand apôtre de la Tempérance, " d'adversaire plus direct, plus subtil, plus dissimulé, plus universel que " la boisson." C'est aussi, suivant Pie X, " le plus grand ennemi des " enseignements et des commandements du Christ." L'expérience de tous les jours prouve, en effet, que la pratique des commandements de Dieu et des devoirs de la piété chrétienne et la fréquentation des sacrements sont incompatibles avec l'habitude de boire.

Et puis, il importe souverainement d'assurer la persévérance des fidèles dans leurs bonnes résolutions de la retraite de tempérance. Pendant la retraite, la grâce, la parole du missionnaire, l'exemple, entraînent et poussent aux résolutions généreuses. Alors aucun sacrifice ne coûte, on est tout feu et flamme et l'on se croit affermi pour toujours.

Mais au bout de quelques semaines, de quelques mois tout au plus, la nouveauté s'atténue, l'enthousiasme se refroidit; de plus on est entouré de mille et une occasions, harcelé de railleries; si l'on est homme de caractère, si l'on respecte la parole donnée, si l'on méprise les impressions et les tentations du moment, on sera vainqueur; mais si l'on n'est pas homme de caractère, la volonté est faible, on oublie les raisons de vouloir — et on retombe. De là, la nécessité d'une organisation paroissiale en vue de protéger les faibles et d'entretenir le zèle des fervents.

Voici en peu de mots comment la plupart des paroisses peuvent être organisées pour obtenir cette double fin.

Diviser la paroisse en quatre sections de tempérance: hommes et jeunes gens, femmes mariées, jeunes filles, enfants. Pour la section des hommes, un conseil de sept membres qui se réunit tous les mois sous la présidence du curé pour aviser aux moyens de promouvoir la cause de la tempérance. Assemblée générale quatre fois par année, communion, sermon ou conférence antialcoolique par un prédicateur ou un conférencier qui a fait une étude spéciale de l'alcoolisme. Réunion de femmes tous les deux mois, communion, instruction. Charger les mères de famille du soin de faire circuler dans la paroisse les livres de la bibliothèque de tempérance. Egalement réunion des jeunes filles tous les deux mois, communion et instruction. Réunion des enfants au-dessous de seize ans, le premier vendredi de chaque mois. Chaque section a sa bannière: tous les associés portent l'insigne. Faire chanter le cantique de tempérance à l'unisson à la fin de la messe du dimanche. — Faire circuler la revue "*La Tempérance,*" dans les familles par l'intermédiaire des institutrices. — Enseignement antialcoolique dans les écoles. — Enrôler surtout les enfants dans la société d'abstinence.

Au moyen de cette organisation facile, un curé peut obtenir les résultats les plus consolants, comme l'attestent ceux qui en ont fait l'ex-

périence. L'Eucharistie devient alors la véritable source de la vie surnaturelle d'une paroisse.

IV. — Du relèvement des buveurs

A ce ministère de conservation par l'organisation paroissiale et par la sainte communion aussi fréquente que possible — pour les gens de la campagne — il faut ajouter celui du relèvement des buveurs par la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. C'est un travail de conversion, de transformation. Heureux le pasteur qui n'a pas dans son troupeau de ces malheureuses victimes de l'ivrognerie! Mais celui qui en a, peut-il les abandonner à leur triste sort? Non, il doit s'élancer, lui aussi, au sauvetage des buveurs.

Il faut faire mentir le proverbe: "Qui a bu, boira." Par bonheur, dans ce grand hôpital de Dieu, dans le monde où tout est malade, il n'y a point de mal qui n'ait son remède.

Loin de repousser ces épaves de la vie, de mépriser ces ivrognes répugnants, que la charité du Sauveur compatissant nous les fasse aimer. Ces misérables esclaves de l'ivrognerie sont d'autant plus dignes de compassion qu'ils sont descendus plus bas, qu'ils paraissent réfractaires à toute réaction morale, insensibles à tout sentiment d'honneur et de fierté chrétienne. Mais comment les attirer, comment les convertir?

Si par la compassion, par la parole de Dieu, par la lecture de la Bible, par l'invocation du nom de Jésus, nos frères séparés peuvent convertir des ivrognes coupables de tous les crimes, nous, prêtres catholiques, serions-nous seuls sans influence sur ces êtres dégradés? Le Père Mathew a converti des milliers et des milliers d'ivrognes: le secret de sa force, c'est qu'il les aimait. Rien de plus efficace pour toucher les cœurs que la sincère démonstration d'une charité compatissante.

Pour préparer sa conversion, pour le faire passer de la buvette au confessionnal, du confessionnal à la Sainte Table, il suffit quelquefois de donner à manger à l'un de ces ivrognes, de changer ses guenilles contre un vêtement propre, de lui témoigner de la pitié, de lui faire espérer la victoire sur cette passion qu'il est le premier à maudire, de se jeter à son cou et de pleurer avec lui. Il suffit de lui faciliter par tous les moyens possibles l'aveu et l'absolution de ses fautes.

" Plus une âme, a dit saint Alphonse de Liguori, est plongée dans le " vice, asservie par le démon, plus il faut l'attirer, lui prêter assistance, " pour la délivrer et la jeter dans les bras du Sauveur. Le pécheur, à " moins de se voir aimé, ne se décide pas à abandonner le péché." Tant il est vrai que " l'amour a plus d'empire sur les âmes, je ne dis pas que " la rigueur, mais que la force même des raisons," selon saint François de Sales.

Si nous ne pouvons égaler les saints par la perfection de notre vie sacerdotale, tâchons au moins de les égaler par la compassion envers les pécheurs, envers les pauvres ivrognes en particulier. Nous avons cependant, aujourd'hui, un avantage sur les saints. Très faciles à absoudre les pécheurs repentants, les saints l'étaient beaucoup moins à

les admettre à la sainte communion. Le décret "*Sacra Tridentina Synodus*" nous fait une obligation d'accorder la communion fréquente, et même quotidienne, à ces malheureux esclaves de la boisson qui veulent se corriger.

Sachons profiter de cet immense avantage. Comme les autres pénitents, le buveur a droit de se nourrir du pain des forts; c'est pour lui le grand moyen de vaincre sa passion et d'assurer sa persévérance. La sainte communion est en effet un remède des péchés. Si la grâce peut vaincre l'inclination, elle surmontera aussi l'habitude, car l'habitude qu'est-ce autre chose qu'une inclination fortifiée?

Que faut-il au buveur qui veut se corriger? — De la force pour soutenir sa volonté affaiblie; l'Eucharistie en est la source. Que faut-il à cet alcoolique, empoisonné physiquement et moralement? — Un contrepoison; or, suivant le Concile de Trente, l'Eucharistie est "l'antidote qui "nous délivre des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés "mortels." Pour résister aux assauts violents de la passion de boire, à l'obsession qui le poursuit sans cesse, aux occasions si fréquentes, que faut-il enfin au buveur? — Un secours de tous les instants. L'Eucharistie lui donnera ces secours actuels particuliers que nous recevons souvent même dans le moment où nous n'y pensons pas, qui nous éclairent et nous gardent aux heures du danger.

Renouvelé dans son âme, l'ivrogne le sera aussi dans son corps. Ce pauvre corps, exténué par les excès, sera vivifié jusque dans ses plus intimes profondeurs par l'attouchement de la chair sacrée du Christ. Le contact de ce sang purificateur ôtera à l'ivrogne tout désir de boire.

Le fait suivant, entre bien d'autres, vient à l'appui de cette doctrine.

"J'ai ici dans ma paroisse, écrit un curé, un homme déjà âgé qui "était adonné à la boisson d'une manière affreuse. A maintes reprises "dans des entrevues particulières avec son pasteur, il s'était engagé à "être tempérant, mais il retombait toujours. Survint une grande re- "traite, nouveau repentir et nouvelles promesses. Mais cette fois le "Père prédicateur lui conseilla, comme moyen d'appuyer et de soutenir "ses bonnes résolutions, la communion quotidienne. Le pauvre mal- "heureux voulait sincèrement se corriger, il fut fidèle à l'emploi du "moyen et, à l'étonnement ou plutôt à l'admiration de tous ceux qui "l'avaient connu, il ne tomba plus. Dieu sait cependant les occasions "qu'il rencontra et les pièges qui lui furent dressés, mais inutilement; "il n'a pas repris une seule goutte de boisson forte depuis plus d'un an."

La fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie est donc le remède suprême qui assure la guérison du malheureux ivrogne, et la rend absolument infaillible.

Il faut s'attendre cependant à des échecs, à des rechutes, car le bien coûte plus que le mal, et il est plus difficile de se corriger que de se perdre. Mais la victoire est assurée, pourvu que le prêtre sache communiquer au buveur son enthousiasme, sa confiance dans cette cure eucharistique.

Quant aux ivrognes qui ne veulent pas se corriger, par quel moyen les amener à la fréquentation des sacrements? Toujours par l'Eucharistie.

Le saint sacrifice de la messe, la visite au Saint-Sacrement, les Quarante-Heures, l'heure d'adoration de chaque semaine et celle du premier

vendredi du mois, voilà autant d'occasions de prier spécialement pour la conversion de ces malheureux esclaves de la boisson, souvent plus malades que méchants. La prière des abstinents fera violence au Cœur Eucharistique de Jésus en leur faveur et leur obtiendra tôt ou tard la grâce de se reconnaître et de briser les liens de leur passion. Et quand même un buveur résisterait longtemps à la grâce de Dieu, il arrivera néanmoins un moment où il se convertira, ne serait-ce qu'à l'heure de la mort. L'expérience prouve qu'il ne faut jamais désespérer du salut des buveurs.

N'est-ce pas par la dévotion au Saint-Sacrement que le bienheureux Vianney a réformé sa paroisse, et en a fait disparaître les cabarets?

Il importe de ne pas oublier qu'il s'agit dans la lutte contre l'Alcool d'une réforme des mœurs, et que ces réformes ne s'obtiennent qu'à la suite d'un labeur persévérant.

Heureux le prêtre qui se sera dévoué au relèvement moral et religieux des buveurs! Sa pensée la plus douce à l'heure de la mort sera d'avoir sauvé beaucoup de pauvres ivrognes.

Conclusion

Considérant que l'abstinence personnelle donne à l'action du prêtre, engagé dans le ministère paroissial, une plus grande efficacité pour amener les fidèles à la pratique de la sobriété;

Considérant que la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie est le remède par excellence et le moyen infaillible de guérir les buveurs;

Le Congrès émet ces vœux:

1° *De voir fonder une société d'abstinence des boissons alcooliques pour les prêtres.*

2° *De voir les prêtres favoriser le mouvement de tempérance par tous les moyens possibles, surtout par l'organisation paroissiale et par la fréquentation assidue des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.*

3° *De voir les prêtres travailler encore plus activement au relèvement des buveurs, et recourir avec une plus grande confiance à la dévotion envers le Saint-Sacrement pour obtenir leur conversion et leur persévérance.*

———

Le rapport suivant est présenté par M. l'abbé *Morissette*, curé de Saint-Victor, diocèse de Québec, et a pour titre :

UNE PAROISSE EUCHARISTIQUE

MGR LE PRÉSIDENT,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

On m'a demandé de parler d'une paroisse eucharistique. Je veux donc parler d'une de ces paroisses déjà si nombreuses dans nos diocèses. Je dirai ce qu'elle était *avant* le Décret de Sa Sainteté Pie X sur la communion fréquente et quotidienne, ce qu'elle est aujourd'hui *après* ce même et salutaire Décret.

Mes vénérés Confrères, ne voyez-vous pas, dans la promulgation de ce décret du 20 décembre 1905, une assistance opportune de Jésus-Christ dans son Eglise: *Ecce vobiscum suum, omnibus diebus...* "Voici que je suis avec vous, jusqu'à la consommation des siècles." Et au milieu des splendeurs de ces fêtes inoubliables du Congrès, saluons une fois encore Pie X, le Pape de l'Eucharistie!

1° Etat de la Paroisse.

a) *Autrefois.* La journée du Dimanche étant finie, la solitude et le silence se faisaient autour de l'église paroissiale pour le reste de la semaine. Aujourd'hui, on comprend combien cet abandon devait faire mal à l'âme, mais alors on n'y pensait pas, on n'en était nullement affecté. Chaque matin, le curé disait sa messe dans le temple désert avec un petit servant plus ou moins distrait et quelques rares personnes, surtout des vieilles femmes qui de temps en temps faisaient la sainte communion. Et c'était *tout* pour *toute* la journée: plus d'une fois, nous sommes entrés dans les églises de nos campagnes, durant le jour... elles étaient désertes; la solitude au dedans était encore plus triste que celle du dehors. Jésus, l'Hôte divin, était seul et comme délaissé; une petite lampe, à la lumière vacillante veillait en la place des habitants qui ne pensaient même pas à Lui.

b) *Aujourd'hui.* Que les choses sont changées, remerciements et actions de grâces en soient rendus à Dieu, c'est pour le mieux. Aujourd'hui, et depuis le Décret de Pie X, Jésus-Christ commence à prendre dans la paroisse la place à laquelle il a droit, aujourd'hui Jésus-Christ, d'une façon tangible a un rôle social... c'est le Maître de la paroisse dont on s'occupe! C'est le Père que l'on consulte! c'est l'ami que l'on visite et que l'on aime! L'Eglise n'est plus abandonnée et ne ressemble plus à ces temples protestants que lon ferme à clef d'un Dimanche a l'autre: les gens du village viennent de plus en plus nombreux à la Ste-Messe et communient souvent; il n'y a pas d'heure dans la journée où

l'on ne voit quelque paroissien se rendre à l'église pour y faire une heure d'adoration ou une bonne visite au S.-Sacrement. C'est un vieillard, ayant plusieurs loisirs: ses loisirs autrefois, il les consacrait à parcourir le village à visiter ses amis, ses connaissances, s'arrêtant à la porte d'une boutique ou d'un magasin... aujourd'hui il a ajouté à la liste de ses amis un nouvel ami, l'ami du Tabernacle, Notre-Seigneur Jésus-Christ.... il n'avait pas encore soupçonné tout le plaisir qu'il y a à converser intimement avec Jésus! C'est une mère qui s'échappe aux soins du ménage, qui abandonne ses petits enfants à la garde de l'ainée pour aller à l'église faire une heure d'adoration: au pied de l'autel elle se repose de ses soucis et demande courage et force pour élever sa famille. C'est une jeune fille, qui vient devant le Tabernacle: Elle a tant besoin de lumière pour ne pas faire naufrage sur cette mer nommée aujourd'hui avec plus de raison que jamais "*la mer houleuse du monde.*"

C'est quelquefois un jeune homme qui comme le jeune homme de l'Evangile, se présente à Notre-Seigneur et lui dit: "Maître plein de bonté, quel bien dois-je faire pour obtenir la vie éternelle?" J'écoute le dialogue qui commence entre Jésus et mon jeune homme. "Si vous voulez parvenir à la vie éternelle, lui répond suavement Jésus, observez les commandements de Dieu." — "Seigneur, repartit naïvement le jeune homme, j'observe ses commandements depuis mon enfance." Alors le bon Maître, continue le texte sacré, le regarda attentivement et l'aima. *Et Jesus intuitus eum dilexit eum.* Ce doit être un de ces regards pleins de douceur et de bonté que Jésus laisse tomber sur ces jeunes gens qui parfois se rendent auprès de Lui. — Je le regarde et il me regarde, répondait un brave homme au Curé d'Ars qui lui demandait ce qu'il disait pendant son adoration. Chers jeunes gens, venez donc, ne fut-ce qu'un instant, en passant, venez échanger un regard avec Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son sacrement d'amour.

Ce sont des enfants qui accompagnent leurs mères qui *quelquefois* les remplacent dans l'Heure de Garde choisie: certains pasteurs voudraient peut-être les éloigner à cause de leur jeune âge.... mais pourrions-nous le faire lorsque Notre-Seigneur a dit: "*Sinite parvulos venite ad me*. "laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume du ciel est pour eux et pour ceux qui leur ressemblent." Ces petits enfants, anges de la terre, n'auraient-ils pas le droit de dire aux bienheureux esprits qui entourent le Tabernacle: "Ce n'est pas pour vous qu'il est ici, c'est pour nous. Laissez-nous cette place que vous occupez et la consolation de demeurer plus près de son trône d'amour." (Marie Eustelle).

J'allais oublier une pauvre femme qui gagne sa vie à la journée: elle a choisi une heure d'adoration, le vendredi de midi à une heure... et elle y est fidèle! Dieu sait *où* et *comment* elle prend son dîner.

Oh! qu'il fait bon à l'âme de constater que Jésus n'est pas aussi isolé de ses disciples qu'autrefois... grâce à la Sainte Communion qui, avec ses divins degrés, atteint les diverses catégories de fidèles ou de paroissiens!

Arriver à faire communier les 3/4 de sa paroisse *chaque mois*, c'est déjà un grand pas de fait dans la dévotion à la Ste-Eucharistie, c'est marcher sûrement vers la communion fréquente et quotidienne. Comment en arriver là? Le meilleur moyen, je crois, c'est d'établir des

Confréries et des associations pieuses... Ainsi on amène à tour de rôle, tous les groupes, toutes les catégories de paroissiens.

2° Fonctionnement.

a) *Catégorie des Enfants.* La veille de chaque 1er vendredi du mois, le curé réunit les enfants qui ont fait leur première communion depuis trois à quatre ans; il leur explique une page de catéchisme; il les prépare à la confession et il a soin de leur rappeler l'invitation à la communion fréquente et quotidienne faite à eux aussi par Notre Très Saint Père le Pape.

Après qu'ils se sont confessés ces chers enfants s'en vont. Le lendemain, ils nous reviennent avec plusieurs de leurs parents, et ils font la communion réparatrice du mois... Ainsi du même coup, s'efforçant de communier 9 premiers vendredis successifs, ils auront droit aux faveurs et aux promesses du Sacré-Cœur de Jésus.

Plusieurs de ces chers enfants qui ont communié au 1er vendredi, — surtout dans le village — reviendront communier encore et le samedi et le dimanche et c'est autant de gagné pour la communion fréquente.

Entre parenthèses, disons que presque tous les enfants des écoles du village, ont communié chaque matin du mois de Marie et aussi du mois du S.-Cœur. Ce sont de ces choses qui nous réjouissent l'âme!

La communion mensuelle — fidèlement mensuelle — supposez qu'on ne puisse obtenir davantage de ces enfants, est appelée à leur faire un bien incalculable. Mes vénérés Confrères, vous savez comme moi que cette communion de tous les mois conduit nos petits enfants exempts de fautes graves jusqu'à l'âge critique des passions et leur prépare une jeunesse pure et sainte.

Mais que ceux qui peuvent plus, ne craignent pas!

Notre Pape Pie X invite et pousse à la communion fréquente et quotidienne tous les chrétiens, même les enfants et surtout les enfants. Oui, trois fois en un an, la voix de Rome s'est fait entendre: le mot d'ordre est formel et ne laisse aucune échappatoire.

1° Que l'on fasse tous les efforts possibles pour promouvoir la communion fréquente et quotidienne dans toutes les maisons d'éducation (Décret de la S. Cong. du Concile, 30 décembre 1905).

2° Que les prêtres veillent à leur faire faire cette 1ère communion, dès qu'ils en sont capables et à la leur faire renouveler si possible tous les jours. (Instr. app. aux membres de la ligue Sacerd. Euch. par S. S. Pie X, 27 juillet 1906).

3° La communion fréquente est recommandée même aux enfants. Une fois admis à la Sainte Table, ils ne doivent pas être empêchés d'y participer fréquemment, mais on doit bien plutôt les y exhorter. Toute pratique contraire en vigueur, en n'importe quel lieu est réprouvée. (Rep. de la S. Cong. du Concile 15 sept. 1906).

Ces paroles ont fait toute une révolution pacifique, quant aux moyens d'éducation à prendre dans nos séminaires et dans nos collèges. Vous vous rappelez, sans doute, avoir lu cette réponse de Dom Bosco à un homme d'état anglais visitant son établissement à Turin et s'étonnant

des merveilleux résultats obtenu..... Quel est donc votre secret pour transformer ainsi ces enfants ramassés sur les rues des grandes villes ? Quel est donc votre secret pour transformer ainsi des éléments aussi grossiers ? L'homme de Dieu répondit : "je ne connais que deux moyens d'éducation : le fouet et la communion. J'ai renoncé au fouet et j'ai pris la communion."

Les grands éducateurs de notre époque ont toujours été les promoteurs de la communion fréquente parmi l'enfance et la jeunesse : les directeurs de nos séminaires et collèges n'ont qu'à suivre ce chemin et cette charge toujours lourde va devenir enviable et même très agréable.

Dans les paroisses de la campagne, on pourra goûter quelque chose de ce bonheur, en conseillant aux parents de renoncer au bâton et d'essayer de la communion fréquente.

Les résultats obtenus sont déjà appréciables : la grâce du Sacrement nous les gardent purs, nous les fait plus soumis à leurs parents et maîtresses, plus appliqués au travail et à l'étude et surtout plus pieux.... la grâce du Sacrement a même une vertu civilisatrice...

*
* *

b) Catégorie des jeunes gens. On leur a assigné un dimanche, le premier dimanche du mois : rien, absolument rien ne devra déranger leur réunion. Depuis le samedi après-midi vers 4 heures jusqu'au dimanche matin, c'est le temps accordé aux jeunes gens pour se confesser, et on respecte assez bien cette manière de faire, car on comprend que les jeunes gens aiment généralement à être seuls, loin des regards curieux et indiscrets.

La messe de 7 1/2 est la messe des jeunes gens de la Ligue du Sacré-Cœur ; ils occupent la grande nef de l'église : ils font du chant à l'orgue et ils ont à cœur de le bien préparer.

Avant la messe, le Célébrant distribue la Sainte Communion. Au milieu des doux accords de l'orgue — parfois pendant un cantique approprié à la circonstance — notre ardente jeunesse s'approche avec entrain mais avec respect de la Sainte Table pour recevoir *Celui* qui est son bon *Maître* et son bon *Ami*. Jésus doit être content, car, y a-t-il, qu'on me le dise, y a-t-il au monde, un spectacle beau et consolant comme celui d'une communion générale de jeunes gens ?

Et la messe commence : à l'Evangile, un prêtre monte en chaire, généralement leur Directeur. Parfois, il leur adresse quelques paternels reproches, leur fait quelques remarques, mais toujours les encourage et les félicite, les stimulant pour qu'ils soient de braves Ligueurs, de vaillants soldats du Christ, toujours à l'avant-garde pour combattre les deux grands fléaux de l'intempérance et de l'ivrognerie... ensuite il leur donne une courte instruction sur un sujet actuel et pratique... et la messe se continue au milieu de cantiques saints qui excitent à la piété et animent au courage chrétien... et la messe est finie. Alors le prêtre va se placer debout, à l'ombre du Drapeau du S.-Cœur qui flotte près de l'autel et prononce au nom de tous, la formule de consécration au Divin Maître... on prie pour ceux qui sont morts... on prend des résolu-

tions pour le mois qui commence... et on se sépare de corps... mais restant unis d'esprit et d'âme dans le cœur aimant de Jésus.

Et ainsi du premier coup et du même coup, les deux tiers de nos jeunes gens ont *déjà* fait leur communion mensuelle... les autres qui en ont été empêchés ne se feront pas attendre.

Plusieurs jeunes gens, principalement dans les villages, gagnés par les délices de la Sainte Table, y reviennent après 15 jours... ce ne sont pas les pires!

Le Directeur de ces jeunes gens, peut user de pieuses industries pour les amener à communier plus souvent. Voici, leur dira-t-il, le mois consacré à la Ste-Vierge, au S. Cœur: vous aimez bien le S. Cœur et la Sainte Vierge, n'est-ce pas? Alors, il vous faut faire plus ces mois-ci que les autres mois pour leur prouver votre amour... et le moyen le meilleur, c'est de faire une bonne communion... Donc en ces mois, ce n'est pas une fois, mais au moins deux fois que vous communierez... et on aura la consolation d'être écouté par une bonne moitié.

Enfin quelques grands garçons rares encore et occupés encore à leurs études communient plusieurs fois la semaine. C'est peu! mais n'est-ce pas la bonne semence?

N. B. On doit faire l'impossible pour réunir les confréries, non pas sur semaine, mais le dimanche et encore le dimanche matin... pour les faire communier. Ce peut être très fatigant, mais beaucoup plus consolant.

Quel ne doit pas être le zèle des pasteurs à pousser les jeunes gens à la Sainte Table, quand ils savent le sentiment des plus éminents directeurs sur la nécessité de la communion fréquente pour la jeunesse. "J'affirme, dit Timon-David, que la confession mensuelle elle-même ne suffit pas pour un grand nombre de jeunes gens. Voulez-vous qu'un jeune homme vive toujours dans la grâce du bon Dieu, faites-le se confesser plusieurs fois par mois."

"Un jeune homme, dit M. Allemand, qui veut persévérer dans la vertu doit s'approcher du St-Tribunal tous les quinze jours pour le plus tard. Une expérience de trente-cinq ans consacrés à la direction de la jeunesse m'a appris qu'un grand nombre de jeunes gens n'auraient pas persévéré sans la confession de tous les huit jours."

"J'affirme, dit Mgr de Ségur, que sauf de rares exceptions, la communion de tous les huit jours est quasi-nécessaire pour un jeune garçon qui veut demeurer chaste et obéissant, devenir un pieux et consciencieux jeune homme."

Lacordaire fit 200 lieues pour confesser ses jeunes gens, afin que quelques-uns ne fussent pas privés de la communion. Il connaissait la valeur d'une communion pour un jeune homme.

Ah! mes vénérés confrères, nous pouvons travailler et nous dévouer!

c) Catégorie des jeunes filles. Le deuxième dimanche du mois, c'est le tour aux jeunes filles "Enfants de Marie de la paroisse, de manifester leur amour et leur piété envers la Ste-Vierge... mais, ce n'est pas d'aujourd'hui, c'est connu: la Ste-Vierge conduit ses enfants à Jésus. Aussi, la réunion des "Enfants de Marie" est-elle une occasion de faire de nombreuses et ferventes communions. Je ne crois pas exagérer en disant

qu'il n'y a pas deux jeunes filles qui viennent à l'assemblée et qui ne communient pas: en vérité la Ste-Vierge ne manque pas son but: *Ad Jesum per Mariam!*

Les mêmes faveurs leur sont accordées à elles comme aux jeunes gens.... temps pour faciliter les confessions depuis samedi jusqu'à dimanche. . messe, communion, musique, chant, instruction... Pour donner plus d'entrain et d'intérêt aux réunions, on pourrait faire réciter une partie de l'office de la Ste-Vierge ou le petit office de l'Immaculée Conception.

Il y a une sainte rivalité entre ces deux confréries de jeunes gens et de jeunes filles: et il est permis de l'entretenir et de la développer pourvu que l'on veuille le bien des âmes et leur rencontre avec Notre-Seigneur au T. S.-Sacrement.

d) Catégorie des Tertiaires. La consolation d'un pasteur de paroisse et aussi sa force, c'est le groupement des pères et des mères de famille pour le bien!!! Un de ces groupements puissants est le Tiers-Ordre de S. François d'Assise. Avec ses nombreuses indulgences accordées aux fêtes des divers saints de l'Ordre, on fournit aux Tertiaires des occasions multiples de faire la sainte communion: seulement par l'établissement du Tiers-Ordre dans nos paroisses, le nombre des communions a doublé, triplé et davantage.

Le dimanche consacré aux réunions des confraternités du Tiers-Ordre est toujours attendu avec anxiété et il ne le cède en rien aux autres dimanches d'un même mois. Dieu seul sait tout le dévouement et le courage qu'il faut à ces pères et mères de familles pour venir communier... lever matinal, chemins difficiles, froid intense, température inclémente, etc., etc.

Si on ne veut pas établir le Tiers-Ordre... alors qu'on établisse une autre association pieuse! Mais toutes ces associations ou confréries doivent être orientées vers l'Eucharistie... toutes doivent conduire à Jésus-Hostie.

3° Moyens.

Exposition du T. Saint-Sacrement. Un excellent moyen de développer la dévotion envers la sainte Eucharistie, c'est l'exposition sollennelle et publique du T. S.-Sacrement durant toute une journée, viz. le 1er vendredi de chaque mois. Plusieurs paroisses de campagnes l'ont essayé et elles ne voudraient pas discontinuer, tant cette dévotion devient populaire. C'est vraiment beau! A chaque heure du jour, on voit des groupes de gens se remplacer auprès du T. S.-Sacrement... ce n'est pas à l'ordinaire... ce jour-là est-ce de l'imagination? non, c'est réalité! Il y a par le village une atmosphère de piété qui fait du bien... et le soir on vient en foule assister à l'Heure Sainte. De la musique, du chant, de la prédication et des prières, l'heure s'écoule toujours rapide. "Une heure ô mon Dieu, passée près de ton Tabernacle, vaut mieux que mille ans au palais des mortels."

Presque toutes les paroisses, du moins dans notre région, ont encore l'habitude de faire, un soir quelconque de la semaine, une heure d'ado-

ration publique et solennelle. Et on remarque avec plaisir que le peuple s'y rend toujours de plus en plus nombreux. "Quand je serai élevé, avait dit J.-C., j'attirerai tout à moi :" en prononçant cette parole, notre Sauveur ne pensait pas seulement à sa croix, mais encore à l'ostensoir....

Prière du soir. La cloche qui sonne l'Angelus du soir appelle les fidèles auprès du Tabernacle. C'est encore Marie qui amène ses enfants à Jésus. *Ad Jesum per Mariam.* L'exercice du soir comprend le chapelet récité à haute voix par le peuple, la prière commence avec des invocations ou oraisons jaculatoires pour les divers besoins de la paroisse. Presque toujours on lit une très courte vie du Saint du jour et on termine par le Chemin de la Croix et la communion spirituelle.

Facilité à donner la Sainte Communion. Quelques rares curés se montrent encore très difficiles pour distribuer la Sainte Communion à leurs fidèles: "pendant la Sainte Messe et c'est tout." C'est peut-être plus liturgique, mais c'est moins paternel! Que dirions-nous d'un père et d'une mère qui auraient la cruauté de priver de pain leur enfant? Nous sommes les pères spirituels de nos paroissiens, nous devons les nourrir du vrai pain de vie dont ils sont tant affamés et dont ils ont tant besoin! La table eucharistique doit être toujours prête... nous sommes *ex officio* les pourvoyeurs du Banquet Céleste... nous sommes ces serviteurs dont parle l'Evangile et que le Roi Jésus envoie le long des haies et par tous les sentiers chercher les âmes faibles leur faisant une sorte de violence pour les introduire dans la salle du festin, car le Seigneur la veut remplir. Le prêtre est l'homme de l'Eucharistie: sans l'Eucharistie, je ne vois pas sa raison d'être...*Et sumant et dent caeteris:* prendre l'Eucharistie et la donner aux autres telle est la mission de "divinisation" qu'a reçue tout prêtre...

Mes vénérés Confrères, soyons faciles pour donner la Sainte Communion. Que de personnes maladives, trop faibles pour communier à la messe de 7 heures, même de 6 heures seraient heureuses de le faire à une heure plus matinale... La comparaison n'est pas si boiteuse: l'Eglise Catholique n'est-elle pas une hotellerie divine où l'on donne des repas à toute heure.

Prière. A toutes ces œuvres, nous avons soin d'ajouter le moyen le plus efficace *la prière:* chaque soir, nous récitons la prière indulgenciée de Pie X pour la diffusion de la communion.

Loué, béni, adoré soit le T. S.-Sacrement de l'autel.

J'ai l'honneur — honneur immense pour un humble curé de campagne — de formuler devant le XXIe Congrès Eucharistique les vœux suivants :

1° *Que dans les paroisses, où il y a un village assez considérable, on établisse une sorte d'adoration diurne, afin que N.-S. ne soit pas trop seul dans nos églises de la campagne.*

2°*Que l'on continue à organiser dans nos campagnes, des confréries ou associations pieuses qui embrassent toutes les catégories de paroissiens.... et que les assemblées de ces confréries soient tenues le dimanche matin, afin de favoriser les communions.*

3° Que le premier vendredi de chaque mois soit, avec la permission de l'Ordinaire, toute une journée d'adoration publique et solennelle se terminant par l'Heure Sainte (là où c'est possible).

4° Que, là où c'est possible, l'on fasse une heure d'adoration publique chaque semaine.

Loué soit le Très Saint-Sacrement!

Le sixieme rapport, concernant l'œuvre si importante des catéchismes et les moyens pratiques de la bien remplir, est traité par M. l'abbé *S. Corbeil*, Principal de l'Ecole Normale de Hull (Canada).

L'ŒUVRE DES CATÉCHISMES

I

Notre-Seigneur dit à la Samaritaine: "Mais l'heure vient: mais l'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité." (Jean IV, 23.) Quel est-il cet adorateur qui le divin Maître décrit en deux mots? Celui-là qui adore, selon le commentaire de saint Thomas, avec une connaissance qui n'est souillée d'aucune erreur et qui se tourne à aimer. "Et ce sont de tels adorateurs," ajoute Notre-Seigneur, "que le Père cherche." Notons bien ce mot du Seigneur. Le Père les cherche, ces adorateurs spirituels, et pour les faire renaître sur terre après la ruine d'Eden, le Père suscita les patriarches, puis les prophètes, puis... comme s'exprime saint Paul, "dans ces derniers temps, "Dieu nous a parlé par le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses." (Heb. IV, I, 2.) **Repeupler la terre de vrais adorateurs c'est donc la mission du prêtre comme prêtre, c'est dire du chrétien honoré du Sacrement de l'Ordre: il continue visiblement l'œuvre de restauration que le Christ poursuit souverainement mais invisiblement.**

C'est donc par la connaissance religieuse, mais une connaissance qui se tourne à aimer: "*Adorabunt Patrem in spiritu et veritate,*" c'est par cette connaissance que le prêtre enfante pour Dieu de vrais adorateurs.

Mais à la génération qui grandit, appelée à vivre d'adoration, le pasteur **doit se** hâter de communiquer cette connaissance qui est esprit et vie, car, l'expérience le prouve, l'enfant, le jeune homme, sont des êtres éminemment passifs: c'est la cire molle qui reçoit toute empreinte; c'est l'arbrisseau **frêle qui plie à tout vent mais finalement garde son** pli; c'est le vase neuf qui va s'imprégner à toujours de l'odeur de son premier contenu. Or, l'ambiance où nos jeunes gens vivent n'est plus absolument bonne. L'esprit du siècle, grâce au journal et au club, pénètre dans nos foyers et cet esprit de naturalisme et de laïcisme altère.

émousse, au moins, de bonne heure le sens chrétien, l'esprit surnaturel de nos jeunes communiants. Puis l'heure des ténèbres, je veux dire l'heure du réveil des concupiscences, ne tarde guère à sonner, et voici que ces êtres éminemment passifs, l'enfant, le jeune homme, victimes de l'ambiance et des révélations de l'ange de Satan, se remplissent d'idées qui constitueront, tout à l'heure, leur mentalité informable, leur *comprenoire*, comme disait l'un de ces enfants terribles, leur comprenoire réfractaire à l'illumination chrétienne. Il faut que le pasteur prévienne ces ravages intimes; il doit donc se hâter de communiquer à la génération des baptisés qui grandit et dont l'esprit encore virginal s'ouvre à la céleste illumination, il doit se hâter de communiquer la connaissance de foi et d'amour qui crée sur terre les vrais adorateurs.

Or, on appelle catéchisme ou de Première communion ou de Persévérance, cet enseignement simple et régulier que l'on donne aux jeunes gens, aux enfants, donc, pasteurs, hâtez-vous de vous donner et donnez-vous avec zèle à l'œuvre des Catéchismes, vous avez mission de par Jésus-Christ de peupler la terre de ces vrais adorateurs que le Père céleste cherche.

II

Cependant, pour créer ces adorateurs en esprit et en vérité, il ne suffit pas que le pasteur *veuille* enseigner les jeunes chrétiens, il faut qu'il *puisse le* faire efficacement. Et pour le pouvoir avec efficacité, il faut au Catéchiste une bonne méthode.

Il est des méthodes insuffisantes. Par exemple, elle est insuffisante la méthode dont le fruit est un enseignement purement spéculatif. Assurément, il faut imprimer la doctrine chrétienne dans l'esprit de l'enfant; il importe que celui-ci *comprenne* dans la mesure de son intelligence ce qu'il a le devoir d'apprendre, mais pour être vraiment évangélisé ce devoir spéculatif ne suffit pas. " La loi de Dieu," chante le Psalmiste (Ps. XVIII) " est une lumière pour l'esprit: " mais il ajoute: " elle est aussi une grâce qui restaure les âmes et une onction qui réjouit les cœurs." Malheureux jeunes gens à qui on donne la vérité, sans l'amour de la vérité, ils vont périr. *" Perunt eo quod caritatem veritatis non receperunt ut salvi fierent."* (II Thess. 10.)

Elle est aussi insuffisante la méthode qui aboutit à un enseignement purement sentimental. Le catéchiste cultive le sentiment religieux: il fait bien; mais *voici son tort :* en sacrifiant l'instruction à l'exhortation et à des exercices de dévotion, il néglige de faire connaître ou de faire comprendre les raisons dogmatiques de notre vie religieuse, et *voici le malheur :* le sentiment religieux qui n'a point sa racine dans une conviction chrétienne est fatalement vaincu au choc des réalités concrètes que le vieil homme soulève. Enfonçons d'abord dans l'esprit de l'enfant de claires idées, puis sollicitons les effusions du cœur. " Croissons en Jésus-Christ," dit saint Paul, en l'aimant? Certes, oui, mais écoutez ce fort mot de l'apôtre, en faisant sa vérité notre vie et cela avec amour *" Veritatem autem facientes in caritate crescamus in Illo."* (Eph. IV, 15.)

La bonne méthode imprime l'enseignement catéchistique et dans la mémoire et dans l'entendement et dans le cœur de l'enfant. Grâce à cette méthode complète le catéchisme est su, compris, pratiqué. Il devient dans l'âme enseignée, une vie, une seconde nature, qui est la nature surnaturalisée. Le cœur à la fois, et l'esprit sont christianisés. Le pasteur qui donne l'enseignement avec cette plénitude dira à ses catéchisés dans le langage de saint Paul: *" In Christo Jesu per evangelium ego vos genui."* (I Cor. VI, 15.)

Les procédés de la bonne méthode, on les trouve exposés dans les pédagogies religieuses de noms variés: c'est le Manuel,.... c'est le Guide, ... c'est le Directoire des Catéchistes. Je renvoie à ces publications le pasteur soucieux d'acquérir l'habileté professionnelle du catéchiste. Ici je noterai seulement quelques directions générales.

III

Première direction générale

Il faut donner tous les ans un intégral enseignement du catéchisme. Il est des catéchistes qui partagent en trois ou quatre années le revué du catéchisme de Première communion. Ils veulent en expliquer les formules amplement. Le tort de leur méthode, c'est que ces plus amples explications dépassent les jeunes intelligences, ou à tout le moins, encombrent et accablent la mémoire des enfants. L'autre tort de cette méthode, c'est qu'une partie notable des jeunes catéchisés ne suivront pas ce cours de plusieurs années et ainsi n'auront en tête que des bribes de catéchisme.

Ne craignez pas chez les jeunes gens le dégoût d'entendre redire annuellement les formules du catéchisme. Aux explications du catéchiste diligent l'Esprit-Saint accorde toujours des clartés et des saveurs nouvelles. Et le catéchisme aura un charme vainqueur des attraits qui entraîneraient l'enfant aux buissons, où l'oiseau bâtit son nid; à la grève où le poisson mord; au champ où le ballon vole. Et quand la leçon de catéchisme sera sonnée, l'enfant y assistera fidèle. Heureux l'enfant à qui il est donné tous les ans de repasser son catéchisme intégralement avec un diligent catéchiste, celui-là saura sa religion.

Deuxième direction générale

La leçon de catéchisme doit être un enseignement vivant.

(a) L'enseignement est vivant si le catéchiste ne discourt pas mais s'il cause.

Quand le catéchiste discourt, les enfants réduits à l'état d'auditeurs passifs, ne tardent pas à somnoler ou à laisser voguer leur pensée: et la parole sainte est une parole morte, parce qu'elle retentit à des oreilles fermées. Pour le catéchiste, causer avec l'enfant, c'est le questionner, et l'enfant interrogé devient actif: il collabore avec son maître pour enfoncer en son propre esprit la sainte parole. Il importe peu que l'in-

terrogation soit de pur contrôle, c'est-à-dire expositive, ou que l'interrogation soit socratique, c'est-à-dire inventive, encore que celle-ci plus que celle-là soit efficace et excitatrice d'efforts personnels chez l'enfant: ce qui importe, c'est que les questions soient fréquentes et posées pertinemment. L'esprit de l'enfant s'illumine merveilleusement par l'effort qu'il fait pour découvrir ou énoncer avec précision la notion religieuse.

(b) L'enseignement est vivant, s'il se présente comme une doctrine qui se réalise dans la vie même de l'enfant, ou dans la vie naturelle ou religieuse de ceux qui entourent l'enfant observateur. Prendre les exemples et les cas de consciences dans ce domaine familier à l'enfant c'est, comme parle la pédagogie, faire entrer la doctrine catholique dans l'expérience de l'enfant, c'est faire prendre à l'enfant l'habitude de juger sa conduite et celle du prochain à la lumière de l'enseignement divin. C'est cultiver en lui le sens mystique, l'esprit surnaturel, que de l'habituer à éclairer ainsi ses réflexions des reflets des idées divines. C'est enfin, former sa conscience chrétienne, et il me semble que c'est une des leçons que contient ce texte de saint Paul: *"Verbum Christi habitet in vobis abundanter."* (Col. III, 16.)

(c) L'enseignement est vivant, si l'on fait voir à l'enfant la vérité enseignée toute rayonnante dans les faits divins dont la Sainte Ecriture est le récit inspiré. C'est la méthode de Dieu, zélé à instruire l'humanité. Dieu ne présente pas la vérité dans une formule abstraite, mais il la fait resplendir dans de grands événements, d'une lumière et vive et inaltérable. Eden, Ararat, Sinaï, Sion, Bethléem, Golgotha: ce sont des doctrines à la fois et des faits divins que l'humanité voit et comprend. Comme les bergers de la nuit de Noël, l'humanité peut dire: "Passons jusqu'à Bethléem et allons voir cette vérité qui est un fait." *"Et videamus hoc verbum quod factum est."* (Luc II, 15.) Donc, dans nos catéchismes, place aux faits divins. Place aussi aux exemples des saints, car ils sont l'ouvrage de Dieu qui fait luire ainsi des vérités dans de belles réalités: *"Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est."* Pour illustrer ces vérités chrétiennes, évitons d'en appeler à des faits et à des exemples d'ordre profane.

Troisième direction générale

Il faut un enseignement pratique mais fondé en raison.

(a) Ces paroles signifient que toute la vie religieuse dont on veut animer l'enfant doit sortir du dogme. C'est la méthode de saint Paul dans ses épîtres. Il établit le dogme et en tire les règles de conduite chrétienne. Certes, la vie des enfants, des jeunes gens est presque toute dans les sens; de là leur goût vif chez les bons, pour les exercices du culte extérieur et pour les effusions de cœur pieux; mais pour que cette religion tienne quand les conflits éclateront au plus intime de l'âme avec les appels du siècle, il faut inculquer aux jeunes esprits les raisons d'aimer et de prier Dieu. Oui! il importe que la morale soit tenue pour une suite logique du dogme. Parce que je crois d'esprit, je me convertis

de cœur. Voilà une bonne psychologie: "*Nihil amatum nisi praecognitum.*"

(b) Un enseignement pratique fondé en raison! Ces paroles signifient une vie religieuse constituée sur les vrais principes, sur les maximes essentielles du christianisme. S'il y a tant de faux pieux et de fausses dévotes, c'est qu'il y a eu chez l'enfant, au temps des catéchismes, confusion entre des directions secondaires et les principes primordiaux de la piété chrétienne. Il importe dans le chrétien que l'on forme à la vraie piété de tuer le faux dévot, et ce que le siècle appelle *l'honnête homme.* Il faut donc bien déterminer les principes générateurs de la solide piété. Inculquons bien dans l'âme de l'enfant ces maximes chrétiennes.

Par exemple:

"Le juste vit de la foi et de la charité," et cela est quand ces vertus théologales se traduisent par des œuvres.

"Le juste vit de la pensée de Dieu," croyant à sa présence et à sa providence il pratique la conformité de sa volonté avec la volonté de Dieu.

"Le juste vit de Jésus-Christ." Pour lui le Christ est le mot d'explication de tous les mystères de la vie, et il est le sens vrai de tous les grands mots dont on fascine l'humanité: v.g. Liberté, Fraternité, Progrès, Civilisation.

Le juste vit de pénitence, de mortification, d'abnégation, en union avec Jésus crucifié.

C'est de ces enfants, ainsi enseignés et formés à la vraie vie chrétienne que le pasteur peut dire, dans le langage de saint Paul: "*Filioli mei quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis.*" (Gal. IV, 19.)

Une dernière et suprême direction

L'enseignement doit être eucharistique. De toutes les méthodes de catéchiser, il n'en faut point tenir une seule pour parfaite, si elle n'amène pas le jeune chrétien à l'église et ne le prosterne aux pieds de Jésus-Hostie. Qui me contredira s'il réfléchit, que l'enseignement catéchistique a pour but de créer, de multiplier les vrais adorateurs. Toute catéchisation qui ne tient le jeune chrétien en perpétuel contact avec l'Eucharistie, avec Jésus voilé mais vivant, tout ensemble Homme et Dieu au Tabernacle, est incomplète et ce qui lui manque est essentiel. Si l'âme de la classe des catéchismes n'est pas eucharistique, l'essentiel manque à cette classe. Notre-Seigneur lui-même nous marque cette direction quand il dit dans saint Jean VI, 45: "*Est scriptum in Prophetis : Et erunt omnes docibiles Dei.* Et conclut: "*Omnis qui audivit a Patre et didicit, venit ad me.*" *Venit ad me!* c'est donc lui, le *Dieu avec nous*, qui est le vrai Maître et qui en enseignant, s'empare du cœur de ses disciples. Marie-Madeleine était assise à ses pieds et l'écoutait. Traitons ainsi nos catéchisés : Tenons-les assis aux pieds du Divin Maître. Il est le foyer d'où doit rayonner sur le jeune chrétien, les clartés de la doctrine révélée. C'est bien saint Paul qui le dit dans un langage de magnificence: "*Deus qui dixit de tenebris lucem splendes-*

cere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiae claritatis Dei in facie Christi." (II. Cor. IV, 6.)

A la veille de sa mort, Notre-Siegneur institue le Sacrement de l'autel eucharistique, le Sacrement de son corps qui va être brisé, de son sang qui va être versé et il dit: écoutons ce mot:

Faites ceci en mémoire de moi.

Faites ceci en mémoire de moi! A ce suprême appel de l'amour qui va se consommer au Calvaire et qui convie à l'autel eucharistique, le prêtre négligera-t-il, sans crime, d'ouvrir l'oreille et le cœur des catéchisés? Comme Marthe à Marie, disons donc à nos enfants, à nos jeunes gens, *" Magister adest et vocat te." Dieu est là, conduisons là* l'enfant des catéchismes et voyons à ce qu'il noue sa vie d'adoration avec ce Dieu du Tabernacle mieux connu, mieux aimé, mieux servi. Pour cela, c'est le temps ou jamais.

Mais il ne faut pas seulement crier et répéter le cri: " Adorez l'Eucharistie." Il faut, pendant les années des catéchismes, faire prendre aux jeunes chrétiens des habitudes d'adoration eucharistique, et cela, en leur faisant faire fréquemment des adorations et collectives et isolées. Au cours de l'année, du haut de la chaire, convions l'enfant à faire des visites au Saint-Sacrement, soit à la fin des classes, soit quand il passe incidemment à la porte de l'église, soit aux jours des expositions solennelles du Saint-Sacrement. Le devoir de l'adoration eucharistique, prêchons-le à temps et à contretemps. *" Insta opportune, importune."* Voilà la voie à suivre pour atteindre le but des catéchismes, je veux dire, pour créer, multiplier sur terre les adorateurs spirituels que ce Père cherche pour en peupler ensuite le ciel. C'est bien en présence des Tabernacles voilés que l'on commence cette vie d'adoration en esprit et en vérité, que l'on continuera au ciel dans un bienheureux face-à-face. C'est bien la pensée de ce chant de saint Thomas:

Jesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro, fiat illud quod tam sitio:
Ut, te revelata cernens facie,
Visu sim beatus tuae gloriae.

IV

Je termine donc tout cet entretien en proposant à vos suffrages le vœu suivant, sur l'Œuvre des Catéchismes.

Vœu :

Après avoir médité la parole de Notre-Seigneur à la Samaritaine : " que le Père cherche sur terre de vrais adorateurs," des adorateurs en esprit et en vérité, comme les décrit Notre-Seigneur; et après avoir reconnu davantage que c'est par les catéchismes de Première communion



La procession. – Le bâtonnier et le barreau

The Procession – The Battonier and the Members of the Bar

et de Persévérance, que les pasteurs préviennent chez les jeunes baptisés, la séduction du siècle déformateur de l'âme chrétienne et qu'ils multi- plient les vrais adorateurs; et après avoir compris que ces catéchismes sont peu efficaces, 1° s'ils ne sont pas faits suivant les directions de l'art pédagogique, et 2° s'ils ne forment tout de suite les jeunes chrétiens à la vivifiante habitude de l'adoration du Sacrement de nos autels et de la Communion : le Congrès Eucharistique de Montréal exhorte tous les prêtres, à qui échoit l'œuvre de catéchisation à s'adonner à leur sainte fonction, avec ce grand zèle qui leur inspirera et de s'acquitter diligem- ment de leur tâche ,et d'acquérir l'habitude professionnelle qui en assure le succès; et pour atteindre parfaitement la vraie fin des catéchismes "qui est de multiplier les adorateurs que le Père cherche," et les mem- bres vivants de Jésus-Christ, le Congrès exhorte instamment les caté- chistes, à imprégner les catéchisés, ceux de la Première Communion et ceux de la Persévérance chrétienne, de foi, d'amour eucharistique, et à en faire des convives assidus de la Sainte Table.

* * *

Cet enseignement catéchistique dont M. le Rapporteur a dit l'importance et la pratique, Mr. l'abbé *Belleney*, repré- sentant de " La Croix " de Paris au Congrès, en indique un moyen subsidiaire très efficace, c'est-à-dire l'enseignement par les yeux, par le moyen des *Projections lumineuses.* Cette innovation déjà très répandue en France, a eu les plus heu- reux résultats : elle captive l'enfant et même les grandes personnes ; elle intéresse et instruit à la fois.

* * *

Le programme de la séance comporte encore des rapports qui, faute de temps, ne peuvent être lus.

L'un est du R. P. *Lambert,* Missionnaire apostolique, bien connu en France par son apostolat de la jeunesse auquel il a voué sa vie et par son œuvre des Prêtres-Educateurs. Il devait venir lui-même exposer au Congrès de Montréal les industries et les résultats de son expérience; mais empêché à la dernière heure par la maladie, il a eu la bonne inspira- tion d'envoyer son travail imprimé.

Cette étude est distribuée aux prêtres par les soins du Comité des Travaux, et la troisième séance sacerdotale se contente d'en applaudir les résolutions finales.

L'APOSTOLAT EUCHARISTIQUE DU PRETRE AUPRES DE LA JEUNESSE

Après avoir rappelé l'importance souveraine que le prêtre doit attacher à son apostolat auprès de la jeunesse, le Rapporteur s'attache à préciser ce qu'il faut entendre par l'apostolat eucharistique de la jeunesse, et les formes sous lesquelles cet apostolat peut s'exercer. Il s'agit évidemment des diverses industries à l'aide desquelles on s'efforce de faire connaître, aimer, recevoir, servir l'Eucharistie, en habituant la jeunesse à traiter avec elle comme avec l'Ami de tous les jours. Qui oserait contester que tout cela ne soit fondé en raison, " puisque Jésus-Christ a concentré et, pour ainsi dire, localisé dans l'Eucharistie sa présence et son action personnelle dans le temps ", et que cet apostolat eucharistique ne soit rendu de plus en plus urgent par l'affaiblissement général de l'esprit chrétien, et l'ignorance profonde des vérités les plus élémentaires du christianisme.

Le Rapporteur explique alors que cet apostolat doit assurer une double formation : la formation théorique et la formation pratique. Il faut d'abord partir de ce principe : " qu'en général, pour ne pas dire universellement et toujours et partout, les enfants sont très ignorants de l'Eucharistie ". Cette ignorance provient ordinairement de deux causes : on se persuade trop facilement que les enfants savent ce que c'est que l'Eucharistie, tandis qu'en réalité et le plus souvent, ils n'en connaissent que la définition catéchistique ; ensuite l'on croit généralement que la connaissance de l'Eucharistie n'est pas à la portée des enfants.

Je mets, au contraire, en fait qu'aucune connaissance n'est plus naturelle — dans le sens où il faut entendre ici ce mot, — plus sympathique, plus accessible à l'intelligence et au cœur de l'enfant, et que, par conséquent, il serait plus rationnel et plus logique, sinon de commencer exclusivement par elle, du moins de rattacher la notion de l'Eucharistie à celles que l'on inculque avant toute autre à l'enfant.

Or, à l'enfant, dès qu'il a conscience de lui-même, avant même que sa raison s'éveille, on inculque la notion de Dieu, du bon Dieu, de Jésus.

Voyez de quelle façon on s'y prend. Vous n'ignorez pas qu'il est de la nature de l'esprit humain, que c'est le propre de ses opérations de procéder, ainsi que je l'ai dit plus haut, du connu à l'inconnu, du visible à l'invisible, du sensible à l'insensible, et de s'élever, par l'image et l'apparence, jusqu'à la réalité.

Nous inspirant de ce principe, quand nous voulons faire comprendre

à l'enfant les mystères de notre sainte religion, nous lui montrons des images, des statues : nous frappons ses sens par la représentation extérieure et sensible de ce que nous désirons lui faire saisir, et par ces sens, nous allons à son âme.

Nous plaçons donc devant le regard du petit enfant un objet. Cet objet nous le lui *nommons* d'abord, alors même qu'il n'en connaît pas la *nature*, les *propriétés*, la *destination*. Puis, à mesure que sa raison se développe, nous ajoutons à la connaissance initiale, rudimentaire de cet objet des notions complémentaires, que nous perfectionnons progressivement par des notions nouvelles, dans les proportions de sa capacité intellectuelle

Appliquons ce qui vient d'être dit au sujet qui nous occupe.

Je disais tout à l'heure que l'une des notions chrétiennes qu'on inculque, dès l'enfance, est la notion de Jésus. Comment procède-t-on d'ordinaire ?

On montre à un petit enfant une image représentant Jésus dans la crèche ou Jésus sur la croix. On lui *nomme* Jésus, on lui fait prononcer le nom de Jésus.

Puis quand l'enfant est capable de comprendre, on lui explique ce qu'est Jésus ; on lui dit que Jésus est un petit enfant bien sage, qui est né pendant l'hiver dans une étable, sur un peu de paille, qui souffrait du froid, mais ne pleurait pas, etc.

En lui montrant la croix, on lui dit que ce sont des hommes méchants qui ont cloué Jésus, le meilleur des hommes, et qui l'ont fait mourir sur une croix....

A ce récit, l'enfant s'émeut, s'attendrit, pleure, aime ce petit enfant dans sa crèche, ou ce crucifié dont le sang coule ; son cœur se prend de compassion pour Jésus et tire de ses lèvres des paroles charmantes et touchantes, témoin un petit enfant de trois ans et demi que j'ai connu et qui, devant une image représentant Jésus tombant sous le poids de sa croix, s'écriait, les larmes aux yeux : “ Jésus ! Juifs méchants ! Pauvre Jésus !... ”

Puis, avançant dans notre enseignement, nous disons à l'enfant que celui qui est couché dans la crèche et cloué sur la croix, c'est le Fils de Dieu, c'est le bon Dieu, qui a voulu se faire homme, tout en restant Dieu, par amour pour les hommes.

L'enfant s'étonne, ne comprend pas ce mystère. — Plus tard, lui disons-nous, quand tu seras grand, tu comprendras. En attendant, aime le bon Dieu ; ne l'offense pas, car c'est le péché qui l'a fait souffrir et mourir.

Et l'enfant se sent attiré vers Jésus ; et si son cœur est naturellement généreux, il rêvera de faire quelque chose pour Jésus, à l'exemple de sainte Thérèse, âgée de sept ans et enflammée par la lecture de la vie des saints, s'en allant, avec son frère, Rodrigue, au pays des Maures, pour y endurer le martyre et mourir pour Jésus-Christ.

Or, si l'on peut faire pénétrer dans l'âme de l'enfant la connaissance des grands mystères de Dieu : Incarnation, Rédemption : pourquoi n'y pourrait-on pas faire pénétrer pareillement la connaissance du mystère eucharistique ? D'autant qu'ici encore, c'est *Jésus* continuant, sous le voile du Sacrement, l'œuvre de sa vie mortelle.

Au lieu donc de borner la connaissance de l'enfant à la vie et à la mort de Jésus, étendons-la à sa vie sacramentelle.

Ne mutilons pas le Christ, comme hélas! on le fait trop souvent, en terminant sa vie ici-bas à sa mort sur la croix ou tout au plus à son ascension dans le ciel. Ne savons-nous pas que, tout en siégeant à la droite de son Père dans le royaume de sa gloire, il a trouvé le secret, dans sa toute-puissance et sa toute-bonté, de fixer à perpétuité son séjour sur la terre, et que, si sa vie mortelle n'a duré que trente-trois années voilà dix-neuf siècles que dure sa vie sacramentelle ? Certes, ce fait n'est pas à négliger, et l'Eucharistie, qui est Dieu avec nous, Jésus-Christ continué, mérite qu'on s'occupe d'elle, qu'on l'étudie, qu'on la connaisse et qu'on la fasse connaître.

Les procédés pour communiquer cette connaissance sont exactement les mêmes que ceux que j'ai indiqués plus haut. Mieux encore, Dieu lui-même a mis à la portée de l'intelligence humaine le moyen d'acquérir sans effort cette connaissance.

Jésus-Christ, en effet, a institué l'Eucharistie sous une forme *sensible, visible, tangible.* Sans doute, les espèces sacramentelles ne sont que des apparences. Mais ces apparences sont le signe de sa présence réelle et vivante. Elles sont plus qu'une image, car être devant ces apparences, c'est être en présence de Jésus-Christ en personne.

Or, est-il bien difficile de prendre un petit enfant par la main, de le conduire à l'église et, au moment de la consécration, lorsque le prêtre élève la sainte Hostie, ou bien encore lorsque la sainte Eucharistie est exposée à l'adoration des fidèles, est-il difficile de la montrer à l'enfant en lui disant: *c'est Jésus?* (1)

Attendez quelque temps encore. Laissez-le grandir. Il verra que lorsque la Sainte Hostie est élevée, on s'incline, on se tient respectueusement à genoux, on garde le silence, on prie... Cela le frappera, cela le recueillera.

Puis, quand on s'approchera de la Sainte Table, quand le prêtre distribuera la sainte communion aux fidèles, l'enfant reverra le même Jésus venir, sous la blanche Hostie, sur la langue des communiants. Cela le frappera plus encore. Mille questions se presseront dans son esprit. Pourquoi, lui, ne va-t-il pas aussi à la Table Sainte ? Pourquoi vient-on s'y asseoir ? Pourquoi reçoit-on le bon Dieu sous cette forme ? Peut-être posera-t-il ces questions. Souvent il ne les posera pas; mais elles se dresseront dans son esprit sans réponse satisfaisante.

C'est alors le cas, pour vous, mères qui m'entendez ici; pour vous, Catéchistes volontaires; pour nous, surtout, Prêtres, initiateurs et éducateurs des âmes, c'est alors le cas ou de prévenir ces questions, ou d'y répondre nous-mêmes; c'est le cas d'expliquer à l'enfant le grand amour de Jésus qui, non content d'avoir versé son sang et donné sa vie sur la Croix pour le salut des hommes, a voulu encore se donner à chacune de

---

(1) Cette initiation élémentaire relève bien plutôt, j'en conviens, de la mère, que du prêtre et du maître. Mais hélas! combien peu sont nombreuses les mères qui se préoccupent d'inculquer ces notions chrétiennes à leurs enfants! Aussi bien, l'éducateur apôtre doit-il se résigner à remplir auprès de ces derniers, le rôle de mère. L'éducation, n'est ce pas une sorte de maternité ?

ses créatures rachetées. C'est le cas de lui expliquer que ce divin Sau-
veur renouvelle d'une manière invisible et non sanglante, à la messe,
le sacrifice de sa mort au Calvaire. C'est le cas de l'initier à la con-
naissance plus complète de cette vie sacramentelle de Jésus, de frapper
sa jeune intelligence par les innombrables manifestations de l'amour
divin dans l'Eucharistie.

Si *Jésus* est au ciel, il est aussi sur la terre. Où ? — Dans le Très
Saint-Sacrement. — Pourquoi ? — Comment ? — Que fait-il ? — Que
peut-il ? — Que veut-il ? — Que mérite-t-il ? — Pourquoi le tabernacle ?
— Pourquoi l'autel ? — Pourquoi la Table Sainte ? — Autant de ques-
tions à éclaircir, autant de points sur lesquels il importe d'instruire les
enfants.

Il faut ausi leur montrer l'*universalité* de l'Eucharistie, donnée *à tous*
et répandue *partout;* sa *perpétuité*, s'étendant à tous les temps; les
humiliations de l'état sacramentel; les ingratitudes des hommes envers
le Dieu du Sacrement; les merveilleux effets de sa présence dans les
âmes; les maux dont il les délivre, les transformations qu'il opère en
elles.

Mais ce n'est là, mes chers Confrères, qu'un côté de notre apostolat
eucharistique, qu'une partie de notre missi , sous ce rapport, d'édu-
cateurs chrétiens auprès des enfants.

L'Eucharistie n'est pas seulement pour être crue, adorée, aimée; elle
est encore et surtout pour être reçue et mangée. "*Je suis le Pain vivant
descendu du ciel,*" dit Jésus-Christ. "*Le Pain que je donnerai et qui
n'est autre que ma chair, est pour la vie du monde. Aussi celui qui
mange de ce Pain vivra-t-il éternellement.*"

Dès lors, c'est pour nous, prêtres, un devoir de faire connaître l'Eu-
charistie sous ce nouvel aspect, par lequel elle a le plus de contact avec
les enfants des hommes.

Pour remplir pleinement et efficacement notre mission eucharistique
auprès des enfants que nous instruisons au catéchisme ou que nous
élevons dans nos écoles, commençons, *dès leur bas âge*, à leur dire, à leur
redire *sur tous les tons*, que l'Eucharistie est le *Pain de l'âme:* — que
l'âme a besoin de se nourrir tout aussi bien que le corps; que Jésus-
Christ a institué l'Eucharistie pour être la nourriture des âmes: — que
ce n'est qu'à la condition de manger cette divine nourriture que les
âmes peuvent espérer de vivre surnaturellement.

Ces notions, dont l'utilité s'étend à tous nos élèves sans exception,
ayons surtout à cœur de les inculquer à ceux d'entre eux qui doivent
prochainement faire leur première communion. Hélas! que d'enfants ne
voient dans cette première communion qu'un acte isolé, très important
sans doute, mais sans relation avec la suite de leur vie! Aussi la première
communion est-elle souvent pour eux la dernière. Ils n'ont pas com-
pris, parce qu'on ne leur a pas assez dit, que cette première communion
en appelait une seconde, une troisième, et ainsi de suite, et que, à cette
condition seulement, ils pourraient marcher, lutter, vaincre et finalement
se sauver.

Par conséquent, gardons- [illegible] bien de leur représenter la communion
comme une pratique [illegible] x saints et aux parfaits, comme une
récompense qu'il faut [illegible]

Représentons-la leur, au contraire, comme un *secours*, un *préservatif* indispensable, un *remède* offert par la miséricorde du Sauveur et accessible à tous, comme une *sauvegarde* pour la pureté, un *épouvantail* pour le démon, un stimulant actif vers la perfection, comme un *gage* assuré de persévérance.

Ne leur faisons pas, pour communier, même souvent et très souvent, des conditions plus onéreuses que l'Eglise: mais, tout en insistant sur le devoir de se préparer à la communion par la pureté de cœur, le recueillement, l'accomplissement fidèle des devoirs d'état, la pratique des actes vertueux, insistons surtout pour leur faire comprendre qu'il n'y a qu'un obstacle radical à la communion: le *péché mortel*, et par conséquent, qu'une disposition strictement requise: *l'état de grâce* joint à la bonne volonté. (1).......

Parlant de la formation pratique, le Rapporteur demande à tous ceux qui ont à s'occuper des enfants de leur apprendre de bonne heure les actes de la piété eucharistique : la bonne tenue et le silence dans les églises, le respect de la génuflexion devant le tabernacle, de la prostration devant le Très Saint-Sacrement exposé, le nom et le se[illegible] les diverses fonctions du culte liturgique et des cérémonies de l'Eglise ; apprenons leur, par des méthodes simples et faciles, à faire la visite au Très Saint-Sacrement, à entendre la sainte messe, à se préparer à la sainte communion, à faire l'action de grâces ; développons en eux l'ap[illegible] eucharistique ; rendons leurs communions plus pratique[illegible] leur suggérant des intentions de communion, etc. Puis [illegible] conclut par les vœux suivants :

Voeux :

Désireux d'entrer dans les vues du Chef auguste de l'Eglise, qui sont de tout édifier sur le Christ, *instaurare omnia in Christo*, et d'amener les âmes à vivre, dans la plus large mesure possible, de la vie communiquée par le Christ au Sacrement de l'Eucharistie; le Congrès eucharistique de Montréal adopte les vœux suivants formulés par l'auteur du présent rapport :

1° *Que tous les Prêtres sans exception, soit qu'ils appartiennent au Clergé paroissial, soit qu'ils fassent partie du Clergé enseignant, accordent dans leur apostolat selon qu'il a été indiqué, une part plus large, une place de choix à l'Eucharistie.*

2° *Qu'ils s'efforcent, par tous les moyens possibles et avec tout le zèle dont ils sont capables, de promouvoir parmi l'enfance et la jeunesse la connaissance théorique et pratique de la Sainte Eucharistie, parlant fréquemment de ce [illegible]vin mystère, en dévoilant les réalités, les grandeurs,*

(1) *Nemo qui in statu gratiae sit et cum recta piaque mente ad Sacram Mensam accedat, prohiberi ab ea possit* (DECRET. Sacra. Trident. Synod. n. 1).

les amabilités, y familiarisant, en quelque sorte et de très bonne heure, les âmes, afin que de la notion plus nette et de la pensée plus habituelle de l'Eucharistie résultent un amour plus vrai et plus profond, le goût de la Communion fréquente et quotidienne, le besoin de s'enrichir des grâces contenues dans ce trésor de tous les biens célestes.

3° Qu'ils prêchent tout les premiers d'exemple et fassent de l'Eucharistie le principe et le modèle de leur perfection sacerdotale, l'objet central de leurs affections, la fin de tous leurs actes, la vie de leur vie: " mihi vivere Christus est " ; et qu'ainsi, grâce à eux, à leur exemple et à leur zèle apostolique, le Roi immortel des siècles, le Christ présent et vivant au Sacrement, obtienne la place d'honneur qu'il doit et veut occuper dans la vie individuelle, domestique et sociale.

* * *

Avant de clore le compte-rendu de ces séances sacerdotales, nous tenons à signaler également deux autres rapports : l'un de M. l'abbé *Rochon*, curé de Saint-Augustin, diocèse de Montréal, sur *le soin des sacristies et des objets du culte* ; et qui se termine par les vœux suivants :

Vœux :

1. Que tous les prêtres veillent avec délicatesse et propreté, comme la Très Sainte Vierge, sur les vêtements de Jésus, et que là surtout où il n'y a pas de religieuses chargées du soin des ornements sacrés, le prêtre lui-même, se fasse un honneur, de payer de sa propre personne, ce tribut d'amour au Divin Roi du Tabernacle.

2. Que, dans les séminaires, on forme les jeunes clercs, au soin de tous les objets du culte sacré, non seulement par la parole mais en leur confiant ce travail sous la surveillance d'un sacristain, bien autorisé.

3. Que nos sacristies soient abondamment pourvues, proprement entretenues, richement dotées de vases sacrés et d'ornements. Il est à désirer que le prêtre sache faire entrer, pour une large part, les dépenses de sa sacristie dans son budget sacerdotal ; qu'il donne de sa richesse ou de sa pauvreté ; mais qu'il n'ait pas de repos avant que le culte de Notre-Seigneur soit décemment et même royalement assuré.

4. Que dans les maisons d'éducation, où l'on rencontre assez souvent des sacristies mal montées ou mal tenues, les chapelains s'emploient à faire cesser la négligence ou les abus, et à amener petit à petit, l'autorité à faire les dépenses nécessaires ou convenables pour constituer un vestiaire décent, convenable, sinon riche, au Dieu du Très Saint-Sacrement.

Le second est du R. P. *Dagnaud*, Vicaire Provincial des Eudistes, qui désire signaler au Congrès une œuvre d'Adoration diurne à domicile, établie par un curé canadien du Nouveau-Brunswick. Il s'agit d'une paroisse où l'église est d'accès difficile ; il eut été impossible d'y établir l'adoration du Très Saint-Sacrement.

La paroisse, qui compte environ 250 familles, fut divisée en huit districts. Le premier, le plus voisin de l'église, devant fournir des adorateurs, chaque matin de 6 h. à 8 h.; les sept autres, un jour chacun, de 8 h. du matin à 6 h. du soir. La durée de l'adoration fut fixée à une demi-heure.

Deux zélatrices (les zélateurs sont si rares!) seraient chargées, dans chaque district, de recruter des adorateurs et de veiller à remplacer ceux que la mort, l'absence ou une autre cause empêcheraient de remplir leur promesse.

Après quinze jours, les listes étaient complètes. Toutes les demi-heures étaient prises, et un bon nombre l'était par plusieurs adorateurs.

En donnant aux familles moins éloignées de l'église les deux premières heures d'adoration de chaque jour, le curé espérait que, le plus souvent, ces heures seraient faites dans l'église. Par là, il s'assurait une assistance plus nombreuse et plus suivie à la Sainte Messe, et une pratique plus fréquente de la sainte Communion. Son espoir n'a pas été trompé, et les adorateurs du matin sont devenus des habitués de la Sainte Table.

L'adoration à domicile s'établit le plus naturellement du monde.

Chaque maison a d'ordinaire un salon assez étroit qui ne s'ouvre guère d'ordinaire que pour les étrangers. Le curé remit aux adorateurs une grande image représentant un ostensoir élevé entre deux anges qui s'inclinent devant la Sainte Hostie, et recommanda de l'encadrer et de lui donner une place d'honneur dans le salon. Son conseil fut suivi, et c'est devant cette image que vient s'agenouiller tantôt une mère avec ses petits enfants, tantôt une jeune fille, parfois même la famille tout entière, lorsque les circonstances sont favorables. Leurs occupations, et aussi le respect humain rendent l'accès de l'œuvre plus difficile aux hommes; il faut leur réserver les heures des offices du Dimanche.

En plus de la grande image, les adorateurs en reçoivent une plus petite, sur le dos de laquelle sont imprimées les intentions générales de la demi-heure d'adoration.

1° Rendre à Notre-Seigneur présent dans le tabernacle de l'église paroissiale, les adorations et les remerciements des hommes, et spécialement des paroissiens.

2° Demander pardon pour les péchés du monde, et spécialement ceux de la paroisse.

3° Implorer la conversion des pécheurs, et spécialement ceux de la paroisse.

4° Prier pour l'éducation chrétienne des enfants et pour la multiplication des vocations sacerdotales et religieuses, spécialement dans la paroisse.

Il est entendu que l'adorateur représente la paroisse tout entière auprès de Notre-Seigneur, et que s'il peut et doit avoir ses intentions particulières, les intentions générales tiennent la première place dans sa pensée.

Bien que l'emploi du temps d'adoration soit laissé à la dévotion de chaque fidèle, le curé, pour aider les bonnes volontés conseille de le régler de la façon suivante :

1° Acte de foi et d'adoration à Notre-Seigneur présent dans le tabernacle de l'église.

2° Récitation du chapelet aux intentions indiquées plus haut, une par dizaine, la dernière est laissée pour les intentions particulières.

3° Litanies du Sacré-Cœur de Jésus.

4° Amende honorable et consécration de la paroisses et de sa famille au Sacré-Cœur.

5° Une lecture de piété, si le temps le permet.

L'œuvre fonctionne depuis trois ans à la satisfaction du curé, et pour le bien spirituel de ses paroissiens. Elle est puissamment aidée par l'exposition mensuelle du Très Saint-Sacrement. Ce jour-là, le 3ème Dimanche du mois, le curé, à une heure fixée, revêt le surplis et lit lui-même en chaire, les prières conseillées aux adorateurs. Les fidèles apprennent ainsi peu à peu à passer chez eux, utilement et facilement, leur demi-heure d'adoration.

* * *

Ainsi prennent fin ces séances sacerdotales, qui auront été les plus belles et les plus importantes de notre Congrès.

---

§ III. *Séance des Jeunes Gens.*

Les cérémonies religieuses du matin avaient été splendides. Avec un autre cachet, le cachet que leur donnèrent l'enthousiasme débordant des jeunes gens et les émotions généreuses des hommes, celles de l'après-midi furent très belles.

Dès une heure, les premiers se dirigent de toutes les parties de la ville vers la cathédrale. Ils défilent par groupes, accompagnés de leurs bannières et de leurs drapeaux, rythmant leur marche de chants pleins d'entrain. A deux heures, tous les abords de l'église sont envahis. Il y a là plus de vingt mille jeunes gens, entourés d'une foule immense de spectateurs, animés du même respect et vibrant du même enthousiasme.

Les bravos éclatent, les acclamations s'élèvent quand le cardinal paraît avec Mgr. l'archevêque et prend place dans sa voiture. Puis c'est la procession, la marche vers l'Arena. Dans la vaste salle des milliers ont déjà pénétré ; d'autres, en plus grand nombre, attendent aux portes. Tous font au légat qui arrive une incomparable ovation.

A peine ont cessé les applaudissements qui accueillent l'entrée de son Eminence et des personnages ecclésiastiques et laïques qui l'accompagnent, que Mgr l'archevêque de Montréal se lève et présente en ces termes la jeunesse canadienne à l'Envoyé du Souverain Pontife.

EMINENCE,

La jeunesse... la jeunesse canadienne-française ! C'est elle, toute frémissante d'émotion, que vous avez devant vous, notre joie, notre espoir, notre consolation. C'est l'avenir. Et comme c'est une jeunesse toute remplie de l'amour de Dieu, du pape et de l'Eglise, une jeunesse toute pleine de foi, nous aurons un pays croyant, toujours fidèle à l'Eglise et à son Dieu.

Il y eut jadis, au berceau de Ville-Marie, un jeune homme de vingt-quatre ans, qui s'appelait Dollard. Il sut mourir, avec seize autres de ses amis, pour sauver Montréal. Et ses frères, ici présents, vont lui ériger bientôt un monument pour commémorer le grand acte de patriotisme et d'héroïque dévouement.

Ce sont des jeunes Dollard que vous avez devant vous ; ils sont prêts

à mourir pour la patrie et pour l'Eglise, quand la patrie et l'Eglise leur demanderont leur sang.

Un jour, Eminence, le Christ Jésus que vous représentez en ce moment, — l'Evangile nous le raconte — vit un jeune homme. Il le regarda et il l'aima. Vous en avez vingt mille devant vous; ils sont venus de partout — de Montréal et de tous les diocèses de la province de Québec, — ils ont la même origine, ils parlent la même langue, ils adorent le même Dieu, ils ont la même foi, ils ont la même espérance; et ils vous aiment, et ils aiment le pape, et ils aiment l'Eglise. Regardez-les et vous les aimerez.

Eminence, je ne puis pas vous le cacher, mon cœur d'évêque bat fort en ce moment; et je suis sûr que le cœur de votre Eminence bat comme le mien.

Eminence, je n'en dirai pas davantage. C'est notre chère jeunesse qui est là, pleine de vénération et de filiale affection pour vous, c'est la patrie de demain. Au nom du Pape, du Christ et de l'Eglise, Eminence, bénissez-la.

Son Eminence le cardinallégat se lève, bénit la foule agenouillée, puis il lui adresse ces paroles :

Mes chers jeunes gens,

Oui, Monseigneur a bien dit lorsqu'il a prononcé ce mot, que mon cœur en ce moment bat à l'unisson avec le sien.

J'ai bien peu de chose à ajouter aux paroles magnifiques et éloquentes qu'il vient de prononcer; mais laissez-moi vous dire que ma joie est inexprimable en vous voyant accourus en si grand nombre autour de l'humble personne du légat du Saint-Père.

Cette procession, cette marche triomphale qui vient de m'accompagner jusque dans cette salle m'a ému jusqu'au fond de mon âme.

Multiples ont été les manifestations de foi, les motifs de consolation que j'ai eus de la part des catholiques canadiens depuis que j'ai mis les pieds sur ce sol béni; mais celle d'aujourd'hui dépasse, laissez-moi vous le dire, dépasse toutes les autres.

Oui, ma joie, mon allégresse est profonde. Elle est bien légitime, bien juste, car je vois qu'avant tout vous êtes fidèles aux traditions de vos pères; vous conservez dans votre âme la foi catholique qu'ils ont apportée dans ces régions, vous conservez les exemples de vos ancêtres. Et Monseigneur a bien eu raison de citer tout à l'heure l'exemple de ce jeune homme canadien et catholique, qui pour sauver sa patrie n'a pas craint de verser son sang.

Vous êtes surtout fidèles aux traditions eucharistiques de vos ancêtres, de vos pères : et ce qui surtout me réjouit et me donne l'allégresse la plus profonde, c'est que vous êtes l'avenir. Un pays qui a une telle jeunesse a son avenir assuré.

Vous continuerez dans la même voie, car il est dit dans les Saintes

Ecritures : " La voie que l'homme choisit dans son jeune âge, il ne s'en écarte pas en vieillissant." Vous continuerez dans cette voie, et je vous félicite d'avoir choisi la bonne — bonne pour vous-mêmes, bonne pour vos familles, bonne pour la patrie.

Oui, vous avez choisi la bonne voie, car vous venez au pied du tabernacle, où vous trouvez le Roi des rois, devant lequel vous courbez bien volontiers vos têtes ; vous venez à la Sainte Table pour vous fortifier dans votre foi et dans la pratique de notre sainte religion ; vous venez vous fortifier, recevoir dans ces banquets divins la force pour résister au respect humain, pour vaincre les dangers, les tentations même auxquels vous êtes exposés dans le chemin de la vie. Vous devenez des héros, comme des héros ont été vos ancêtres. C'est qu'en effet c'est là que se forment les héros, les héros chrétiens. Nous en avons l'exemple depuis les premiers temps de l'Eglise, et je n'ai qu'à vous citer un seul exemple, celui de saint Tharcisius, qui, pour ne pas exposer le Saint-Sacrement de l'Eucharistie dont on lui avait donné la charge, a préféré donner sa vie pour préserver ce trésor précieux des injures des païens : *ipse animam potius voluit dimittere caesus quam prodere canibus rabidis Caelestia Membra.*

Pour ne pas donner le Cœur divin de Jésus à des gens qui l'auraient exposé à toutes espèces de sacrilèges, il a voulu plutôt mourir.

J'avais donc bien raison de dire que, vous aussi, vous avez choisi la bonne voie, et que par conséquent l'avenir est garanti, est assuré.

Je ne regrette qu'une chose, une seule chose, qui serait un grand plaisir pour moi : c'est que le Saint-Père ne vous voie pas lui-même, qu'il n'ait pas sous les yeux un spectacle si touchant, si imposant que donnent ses enfants de prédilection. Mais puisque vous ne pouvez pas entendre sa voix paternelle et douce, comme tant d'autres ont le bonheur de l'entendre — car le Saint-Père les accueille lui-même le plus souvent, surtout les jeunes gens de la première communion ; il aime tant à leur donner ce jour-là des conseils et des directions — puisque, donc, vous n'avez pas cette consolation, il faudra bien que son légat s'efforce d'interpréter tout simplement les paroles et les sentiments que sans doute, il vous exprimerait lui-même.

Eh bien ! mes chers enfants, vous dirait le Saint-Père, je sais que vous m'aimez, vous m'en avez donné tant de preuves, — et la preuve que j'en ai à ce moment est la plus éclatante et la plus manifeste — mais, sachez-le bien, je vous aime aussi, je vous porte dans mon cœur, j'ai pour vous la plus grande affection.

Eh bien ! si vous voulez correspondre à cet amour que le Saint-Père vous porte, tâchez de correspondre à ses directions. Il a recommandé, dans un décret resté fameux, la communion fréquente, même quotidienne. Il veut que, même les tout petits, qui sont arrivés à l'âge de discrétion, qui savent discerner le bien du mal, le pain eucharistique du pain commun, profitent aussi de ce sacrement qui est un préservatif contre les passions et les dangers, une force dans la lutte. Il veut que ce soit pour eux une garantie qui les préserve des dangers auxquels ils se trouvent exposés, et un moyen de préserver leur candeur et leur innocence.

Eh bien ! soyez, vous aussi, empressés à accourir à la Table Sainte le plus souvent possible. Vous ferez par là la chose la plus agréable au Saint-Père ; ce sera montrer là reconnaissance que vous lui gardez, et vous ferez en même temps une chose qui sera pour vous très utile et très avantageuse.

N'oubliez pas en même temps, dans ces occasions surtout, de prier pour le Saint-Père, qui s'est intéressé d'une manière spéciale à vous, à l'occasion surtout de ce Congrès Eucharistique, qui est un grand honneur pour Montréal.

Et puis, laissez que par mandat spécial j'appelle sur vous de sa part l'abondance des bénédictions divines. Les bénédictions du père, vous le savez, affermissent la famille. Eh bien ! que cette bénédiction de Sa Sainteté affermisse avant tout la grande famille canadienne. Qu'elle soit aussi le soutien pour la famille plus restreinte de chacun de vous. Qu'elle le soit encore, pour cette famille intime qui est votre âme.

Et puis, laissez-moi vous le dire, je n'oublierai jamais le Congrès de Montréal ; je n'oublierai jamais la manifestation dont j'ai été aujourd'hui l'objet de la part de la jeunesse de cette province de Québec, surtout de la ville de Montréal. Et vous aussi, tâchez de conserver un souvenir de cette grande journée, et je crois que ce souvenir sera aussi pour vous une consolation, une force et un soutien.

Mgr Langevin, le populaire ami des jeunes gens, succède au cardinal-légat. Voici son discours :

Mes chers jeunes gens,

Il y a deux ans — son Eminence me permettra de rappeler ce trait, je voudrais simplement vous raconter une histoire, et je sais que vous aimez beaucoup les histoires — il y a deux ans, on découvrait sur les bords du Lac-des-Bois, dans une île déserte, un autel et des tombeaux. Cet autel avait été érigé par des missionnaires jésuites, qui y avaient souvent dit la messe, et dans ces tombeaux on a trouvé les restes de vingt et un braves, tombés sous la hache ou sous la flèche du Sioux farouche.

Ah ! mes chers amis, cette découverte après 172 ans, dans les régions de l'ouest, a une grande signification. Cela veut dire qu'il y a une mission donnée à notre peuple pour répandre partout la foi dans Jésus-Christ, et en même temps être fidèles à la patrie que le Seigneur nous a donnée.

Nous autres, catholiques, nous avons un autel, nous avons une croyance, que partout nous avons à défendre. Il ne suffit pas d'être catholiques dans notre cœur, il faut l'être encore partout dans la société, parce que le Christ est partout et qu'il est le roi de la société.

Or, jeunes gens, si quelqu'un est appelé à défendre l'autel, c'est bien

vous, dont le cœur est si noble, dont le cœur est encore jeune et libre, dont le cœur ne connaît aucune entrave, dont le cœur ne connaît pas les compromis dangereux et déshonorants, dont le cœur est encore chaste et vierge. C'est sur vous que nous devons compter pour défendre l'autel, et je suis convaincu que c'est la résolution que vous allez prendre à la suite de cette superbe manifestation, qui est peut-être la plus importante de toutes, parce que c'est elle qui va laisser des traces plus profondes, car vous êtes les hommes de demain, et la société sera demain ce que vous êtes.

Nous avons non seulement un autel à défendre, mais nous avons aussi une patrie; comme le Divin Maitre, nous avons une patrie terrestre. Eh bien, jeunes gens, c'est cette patrie que nous devons aimer, puisque le Seigneur a donné l'exemple de l'amour de la patrie. C'est pour cette patrie que notre cœur doit vibrer; c'est pour cette patrie que nous devons vivre, que nous devons, au besoin, être prêts à verser notre sang.

Vous, jeunes gens, vous êtes de la race de ceux qui savent souffrir et mourir pour le drapeau. Eh bien, ce drapeau de la foi catholique, ce drapeau de la patrie canadienne, vous devez l'arborer aujourd'hui. Ce drapeau, il a reçu son baptême; c'est le drapeau des vieilles gloires de notre pays, c'est le drapeau de Carillon; et sur ce drapeau le cœur adorable de Jésus a réalisé sa promesse de mettre son cœur sur son drapeau.

Ce drapeau du Sacré-Cœur, il a reçu son baptême de la main autorisée du représentant du pape, il a reçu son baptême de la main du cardinal Vannutelli.

Mettez dans les plis de ce drapeau tout ce que la Sainte Eglise vous a accordé de grâces et de bénédictions; mettez dans ce drapeau tout ce qui vous est cher, tout ce qui est cher au foyer domestique; mettez dans les plis de ce drapeau l'avenir du pays au point de vue catholique, pour ne pas dire au point de vue français; arborez ce drapeau et défendez-le vaillamment, l'avenir est à nous.

Je vous remercie, Eminence, de m'avoir permis de dire ces choses devant ces jeunes gens, qui m'ont acclamé, non pas parce que je m'appelle Monseigneur un tel, mais parce que je représente une sainte cause.

J'ai vu quelque part un tableau célèbre. On y voit des blessés que l'on a recueillis; on y voit la trace de leur sang. Ils sont là, mourants, et un bataillon, un bataillon français, rencontre ce convoi si triste, si pénible. Aussitôt un commandement est donné: " Salut aux blessés." Les soldats présentent les armes, les officiers tirent leurs épées.

Eh bien, quelque chose d'analogue se produit aujourd'hui. Si les jeunes gens, non seulement de Montréal, non seulement de la province de Québec, non seulement des provinces maritimes, non seulement des Etats-Unis, mais même de l'Ouest Canadien, me saluent aujourd'hui, c'est qu'ils saluent un blessé.

Mais si je suis un blessé, je ne suis pas un découragé, je ne suis pas un vaincu. Et je puis vous dire ceci, jeunes gens, je suis heureux de vous dire en ce moment, solennellement, en présence du représentant du pape:

L'Eglise du Canada compte sur vous, et si vous lui êtes fidèles, elle accomplira sa mission; elle se servira des différentes races pour faire son œuvre. Mais si notre race est appelée à remplir une mission d'honneur,

j'espère que tous seront fidèles au poste, et pour le Christ-Roi, pour le Sacré-Cœur de Jésus, pour la patrie canadienne, nous dirons: Vive Jésus-Hostie! Vive la patrie canadienne!

C'est au milieu des plus enthousiastes acclamations que M. Henri Bourassa, député de Saint-Hyacinthe au Parlement Provincial, prend la parole.

Eminence,

Messeigneurs,

Messieurs,

Un grand écrivain catholique et français, parcourant un jour les rues de cette Rome éternelle dont vous nous apportez l'autorité, foulant aux pieds les ruines du palais des Césars, et évoquant la mémoire de ceux qui l'avaient construit, disait: "En faisant raser le sol pour y bâtir cette maison, César avait dit: "Que l'herbe disparaisse." Et le brin d'herbe avait répondu: "J'ai le droit de vivre." César avait dit: "J'ai le fer." Et l'herbe répondit: "J'ai le temps."

Il y a cent cinquante ans il ne restait plus sur cette vieille terre de Québec qu'une petite semence bien humble. Le tronc avait été coupé, les racines en avaient été entamées, et les puissants du jour disaient: "Sur cette terre d'Amérique, la foi catholique et l'idée de la France sont passées."

Le fer a passé, mais l'herbe a vécu; et cette herbe produit aujourd'hui, Eminence, les fruits de jeunesse, de vitalité religieuse et de vitalité nationale que nous venons déposer à vos pieds pour que vous les transmettiez à l'autorité suprême dont vous êtes parmi nous le représentant.

Jeunes gens de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française, qui avez pris l'initiative de cette manifestation grandiose, il n'y a pas longtemps que vous existez et déjà votre œuvre se fait sentir. Elle se fait sentir, non seulement par des manifestations extérieures comme celle-ci, mais elle se fait sentir par ce qui vaut mieux encore, par la pénétration dans le cœur et l'esprit de notre peuple d'idées nouvelles, d'idées qui produiront pour l'Eglise et pour la patrie des fruits précieux et des fruits durables.

Vous mettez votre foi au service de votre patriotisme et vous fortifiez votre foi par le maintien des traditions nationales.

Nés du terroir, héritiers de six générations qui pendant longtemps ont souffert pour conserver la seule existence, vous voulez maintenant donner à la patrie et donner à l'Eglise un peu des germes de cette semence féconde, de cet héroïsme silencieux, qui fut pendant un siècle la seule vie nationale de ceux qui furent vos pères.

Vous vous êtes unis dans une pensée nationale, comme dans une pensée religieuse, non pas pour organiser votre race et votre province pour faire la guerre aux races étrangères qui habitent avec nous cette terre du Canada et qui ont fondé et organisé ses autres provinces, mais parce que vous croyez que la Providence, dans ses desseins insondables, en faisant se rencontrer sur cette terre d'Amérique les descendants de ces deux grandes races qui pendant trois siècles se sont disputé la suprématie en Europe et l'empire des mers, vous croyez que la meilleure manière d'entrer dans les desseins de la Providence, de rendre à Dieu comme de rendre à l'humanité les services que ces deux grandes races lui doivent, c'est, puisque ces deux rameaux, produits de ces deux grands pays, ont été plantés côte à côte sur cette même terre, c'est de vivre égaux l'un à l'autre, dans la fraternité la plus complète, sans que l'un d'eux s'abaisse devant l'autre.

Vous voulez, et nous voulons tous, Eminence, donner à l'Eglise, comme donner à la patrie, le meilleur de nous-mêmes. Nous croyons, et cette jeunesse croit que la meilleure manière d'y arriver c'est de donner à l'Eglise tout ce que la race, tout ce que le sang, tout ce que la tradition nationale peuvent inspirer à une jeunesse comme celle-ci de noble, de généreux, de fécond et d'efficace.

Oui, bénie cette terre du Canada, bénie de Dieu, bénie par la papauté; bénie non seulement par la gloire des deux grandes races dont l'une l'a fondée et l'autre l'a conquise, bénie par la semence des sacrifices que trois ou quatre générations ont jetés sans compter sur cette terre, depuis les rives de l'Atlantique jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses; bénie surtout dans les jours d'épreuve, où, par son inlassable patience, les descendants des vieux colons français ont prouvé qu'ils étaient dignes de subir l'épreuve de la persécution, non pas de la persécution violente, mais de la persécution plus dangereuse encore qui s'insinue dans les âmes et dans les cœurs, entre l'intérêt et la conviction, qui va même — oh! projet diabolique — jusqu'à vouloir mettre une race conquise à choisir entre son sang et sa foi.

Mais, par bonheur, Dieu nous a protégés; l'ombre de Dieu, son soleil et sa pluie bienfaisante sont tombés sur cette herbe modeste et l'ont fait grandir; et grâce au dévouement vigilant, aussi profondément catholique que noblement patriotique, de nos évêques, nous avons su passer à travers toutes ces épreuves, nous avons su conserver dans la province de Québec la foi, nous avons su conserver intacte la tradition nationale; et aujourd'hui nous pouvons, Dieu merci, au grand soleil de Dieu, comme citoyens de notre pays béni, ayant des droits, des droits acquis chèrement et durement, mais des droits qu'on ne nous conteste plus, nous avons acquis le droit de dire aujourd'hui à une majorité loyale, à ceux qui ne parlent pas notre langue et ne partagent pas nos croyances: Cette terre du Canada est assez vaste pour vous contenir et pour nous contenir. Il y a place ici pour toutes les aspirations nobles. Il n'y a qu'une chose pour laquelle il n'y a pas de place, c'est la domination, c'est la tyrannie, c'est l'étroitesse, c'est le préjugé.

Eh bien, jeunes gens, continuez votre lutte; soyez fermes, soyez conciliants; non pas de la conciliation qui met les principes sous les pieds

des intérêts, mais de la véritable conciliation, qui, lorsque les principes sont dégagés, qui, lorsque les intérêts sont bien séparés, prouve que celui qui possède son droit, qui le connait, qui est prêt à se battre pour son droit, est toujours prêt à tendre une main loyale pour s'entendre avec celui qui, ne possédant pas la même notion du droit, est neanmoins prêt à partager la souveraineté nationale avec les autres.

Soyez fermes et soyez conciliants, mais aussi soyez convaincus et soyez combatifs. Soyez enthousiastes. N'écoutez pas la voix refroidissante qui vous dit: l'enthousiasme, la foi, l'emballement, — qu'on me pardonne l'expression — cela, c'est bon pour la jeunesse; mais vous vieillirez, vous entrerez dans la voie pratique de la vie, et vous verrez alors que la meilleure manière de rendre service à votre pays, ce n'est pas de vous battre, ce n'est pas de clamer, ce n'est pas de vous attacher follement au service des idées, c'est, au contraire, de suivre la voie beaucoup plus sûre et beaucoup plus solide des intérêts.

Ceux-là, messieurs, repoussez-les, faites taire leurs voix. Soyez toujours jeunes. Qu'à quarante et à cinquante ans l'on dise encore de vous que vous êtes jeunes, que vous êtes enthousiastes, que vous n'êtes pas pratiques. Peut-être y recueillerez-vous bien des injures, peut-être rencontrerez-vous sur votre route des obstacles durs à surmonter, peut-être aurez-vous parfois à déchirer les liens de l'amitié, peut-être serez-vous parfois obligés de panser des blessures plus dures que celles que le fer peut imposer à la chair mortelle; mais quand vous aurez franchi cette période, vous pourrez vous dire: Oui, je suis resté jeune, je suis resté enthousiaste; j'ai donné le meilleur de moi-même, le meilleur de ma pensée et de mon cœur à ce que j'ai cru nécessaire à la vie de mon pays, à la vie des miens, à la gloire de mon Eglise; tout le reste n'est rien. Et pour tous ceux qui paissent dans les gras pâturages de l'intérêt il est avantageux qu'il s'en trouve qui soient prêts à embrasser follement la cause des idées, la cause de l'idéal, car messieurs, pour ceux-là les pâturages ne produiraient plus, le jour où il n'y aurait plus de fous de l'idée.

Son Eminence quitte alors l'Arena pour se rendre au Monument National, à la séance des hommes. Après le départ du Légat, M. Gerlier, le brillant président de la Jeunesse Catholique Française, parle à son tour.

Messeigneurs,

Messieurs,

Mes chers Amis,

Je ne sais pas si les annales, pourtant glorieuses, de la jeunesse catholique à travers le monde ont enregistré jamais l'écho d'une manifestation semblable à celle-ci.

Je sais bien que de grandes foules ont acclamé déjà Jésus et son Vicaire; je sais bien que de grands frissons d'enthousiasme ont passé sur tous les points de la terre où bat un cœur catholique, et j'allais dire un cœur français; mais je ne sais pas si l'on vit jamais pareille assemblée de jeunes gens faisant retentir acclamations semblables en l'honneur du pape et en l'honneur de l'Eucharistie.

Ce n'est pas la première fois que la jeunesse catholique canadienne-française, et cette jeunesse catholique française dont vous voyez ici les représentants parmi vous, ce n'est pas la première fois qu'elle se rencontre aux pieds du pape. Il vous souvient, il y a des années de cela: Rome était menacée, et le grand vieillard qui était assis là-bas sur le siège de Pierre avait poussé un cri d'alarme; et ce cri d'alarme franchissant les Alpes, était venu faire tressaillir dans la vieille France tous les cœurs de la jeunesse catholique; et ce cri d'alarme, franchissant les océans, était venu faire tressaillir dans le Canada-Français tous ces hommes, qui se souvenaient encore de Rome parce qu'ils se souvenaient de la France. Et à ce moment-là, ils se sont levés, ces vaillants qui s'appelaient les zouaves pontificaux, et la première alliance des deux jeunesses, elle s'est scellée sur le champ de bataille où vos ancêtres et les nôtres ont mêlé joyeusement leur sang sous l'étendard pontifical.

• Et voici qu'aujourd'hui, ces deux jeunesses sont encore rassemblées ici. Il ne s'agit plus pour elles d'offrir leur sang, mais elles viennent pourtant dire que si demain il le fallait, joyeusement elles le donneraient encore. Elles viennent dire que puisque l'heure présente est moins tragique, mais que d'autres devoirs les sollicitent, tous ces jeunes gens et tous ceux que j'ai aujourd'hui l'honneur immense de représenter, tous ceux-là jurent encore leur dévouement, leur obéissance, leur amour, leur soumission, quoi qu'il en coûte, au successeur de Pierre, et nous sommes les successeurs de ceux à qui il a été commandé de lui obéir.

Et c'est une joie profonde pour les jeunes catholiques de France de venir ici acclamer l'Eucharistie; car, ils peuvent bien le dire, ceux qui représentent là-bas la vieille France, et ceux d'ici le diront aussi, si nous avons pu là-bas faire quelque chose, si nous avons pu à travers des luttes douloureuses, à travers des épreuves cruelles, si nous avons pu réveiller un peu l'âme vibrante des vieux chrétiens français, nous le devons à l'Eucharistie, à la communion, à la communion fréquente.

Et voilà pourquoi, ne pouvant dire ici qu'un seul mot, je voulais, que ce mot fût, au nom des jeunes catholiques de France, au nom des jeunes catholiques du Canada, qui me permettront bien de parler en leur nom, fût pour vous dire qu'entre toutes les reconnaissances de ces jeunes gens pour le Saint-Père il n'en est pas de plus ardente que celle qui est née dans leur cœur le jour où le pape, voulant montrer à la jeunesse la voie qui mène à tous les triomphes, à toutes les victoires, à tous les dévouements, à tous les heroïsmes, leur a montré la Table Sainte et leur a dit de s'y agenouiller.

Appelé par l'auditoire, Mgr Touchet veut bien, en dépit des fatigues des jours précédents, dire quelques mots.

Je voudrais bien parler assez haut pour me faire entendre partout, mais j'ai déjà la voix usée d'hier, et je ne puis vous dire qu'une chose, une seule chose: c'est que je vous aime beaucoup.

J'emporterai dans mon cœur le souvenir très tendre, et dans mon esprit le souvenir ébloui de cette manifestation de la jeunesse.

Je vous en supplie pour vous, gardez la belle devise de Québec. Hier je voyais des petites filles qui dans leurs mains tenaient des drapeaux, et sur ces drapeaux il y avait écrit: "JE ME SOUVIENS". De quoi se souvient-on à Québec? On se souvient de la France: on se souvient de sa foi; on se souvient du dévouement à l'Eglise; on se souvient des devoirs de la jeunesse, qui sont la pureté, la probité et l'esprit de travail.

Eh bien, gardez tous ces souvenirs avec soin, jeunes gens, et vous deviendrez des hommes, vous deviendrez des citoyens, vous deviendrez des chrétiens; et qui est un homme, qui est un citoyen, qui est un chrétien a satisfait toute justice ici-bas, et il a le droit de se présenter devant Dieu et de lui dire: Donnez-moi la couronne que vous avez préparée à ceux qui ont cru, qui ont aimé, qui ont défendu leur âme, la justice et la liberté.

Pour moi, je vais m'en retourner en France. Et savez-vous ce que j'emporte en France? Deux résolutions. La première, de revenir vous voir quand je pourrai. La seconde, d'essayer d'inspirer chez les catholiques de France, et plus encore chez ceux qui ne sont pas catholiques, le respect de la liberté pour tout le monde. Nous en avons besoin, nous, là-bas, et je vous réponds que, dussé-je y mettre ma vie, d'un bout à l'autre de mon pays je vais faire retentir ce cri de liberté. Liberté! Liberté pour mes .... (acclamations). Et puis, à mes heures mauvaises — car j'en aurai, moi aussi — à mes heures mauvaises, je me rappellerai le cri du grand Montcalm, quand il écrivait à son héroïque femme: "Ma chère, deux mots, toujours, sous notre plume et deux mots dans notre cœur: France et Canada."

Voici maintenant, à la suite, les rapports de M. Beaupré, président de l'A. C. J. C., du baron de Nivry, représentant de l'Université Catholique de Louvain, de M. le Dr Baril, vice-président de l'A. C. J. C., de M. Adjutor Rivard, de Québec.

Rapport de M. Beaupré.

LA COMMUNION FREQUENTE POUR LES JEUNES

Dans le concert grandiose qui, en ces jours, de la terre canadienne, s'élève à la gloire du Dieu de l'Eucharistie, on a bien voulu faire entendre d'une manière spéciale la voix de notre jeunesse catholique, dont la foi vient aujourd'hui s'affirmer d'une si éclatante façon.

On ne pouvait assurément mieux répondre au désir intime et profond de nos jeunes catholiques, qu'en les invitant à organiser une manifestation destinée à glorifier le Dieu de nos autels; qu'en leur donnant une occasion de joindre leurs hommages enthousiastes aux hommages solennels que tout un peuple adresse au Christ Roi.

Quoiqu'elle soit exposée à bien des influences pernicieuses, l'âme de notre jeunesse n'a pas cessé de s'éclairer et de se réchauffer au flambeau de la croyance catholique; cette jeunesse en son âme a tressailli aux appels qui lui étaient adressés de venir préparer un nouveau triomphe éclatant au Dieu de sa première communion.

Avec empressement elle s'est levée, elle est accourue de toutes parts En bataillons pressés, les jeunes viennent ici proclamer bien haut leur attachement indéfectible au dogme catholique.

De leurs acclamations ils ont salué l'éminent prince de l'Eglise qui représente au milieu de nous le Père commun des fidèles; ils ont affirmé leur affectueuse soumission au Pontife glorieusement régnant, qui naguère conviait instamment tous les chrétiens au banquet eucharistique.

Et voici qu'en cette inoubliable journée, où les jeunes fils de la Nouvelle-France témoignent de leur constante fidélité à la foi des aïeux, une autre voix s'est élevée, en cette enceinte, pour redire en des accents passionnés, comment la foi du Christ sait encore sur la vieille terre de France, faire battre les cœurs généreux.

Voix d'outremer

Voici que répondant à l'appel de ses frères d'Amérique, obéissant à l'impulsion de son cœur et de sa foi, la Jeunesse Catholique de France a envoyé sur nos rives celui-là même qui la dirige, afin que sa présence et sa parole proclament ici l'attachement invincible de ces fils de la France au Dieu de Clovis et de Jeanne d'Arc.

Oh! sans doute plus d'un personnage illustre, plus d'une voix éloquente nous ont en ces jours rappelé et démontré combien l'Eglise peut encore sur le sol de France compter de dévouements fidèles et nombreux.

Mais nulle affirmation ne pouvait être plus douce et plus consolante que celle qui nous est donnée par cette jeunesse même, sur laquelle depuis 25 ans s'exerce la fureur de l'ennemi, et qui s'obstine à conserver intacte sa foi et inaltérable son dévouement à l'Eglise.

Alors que le Dieu d'amour devait être glorifié en des réunions magnifiques, sa voix n'a pas voulu demeurer étrangère au concert de louanges qui monteraient vers le Très-Haut ; c'est pourquoi laissant pour un moment le champ de combat, son chef s'est rendu au lieu de prière, afin de glorifier par sa parole Celui que tous les jours, lui et les siens glorifient par leurs luttes.

Et il nous est ainsi donné aujourd'hui de contempler l'émotionnant spectacle de deux jeunesses, séparées par les océans, mais unies par le sang et les croyances, s'associant dans une même profession de foi ardente au mystère qui jadis a fortifié et consolé leurs pères.

Certes, lorsque des chrétiens s'unissent dans la prière, pour louer Celui de qui ils tiennent, tous biens, il ne convient pas que l'un d'eux en soit remercié comme d'un acte d'amitié.

A M. Gerlier

Nous n'adressons donc pas des remerciements à notre ami Gerlier pour être venu se joindre à nous en cette circonstance ; car nous savons que sa foi profonde considère comme un bonheur immense, d'avoir pu participer à cet hommage rendu par notre jeunesse au Dieu de l'Eucharistie.

Mais il nous est bien permis de lui dire combien nos cœurs de chrétiens, désireux de faire à Jésus-Hostie le plus brillant triomphe, ont été heureux de savoir que l'éclat de cette manifestation serait accru par la présence du président de cette Jeunesse Catholique de France à laquelle nous unissent des liens si étroits et si chers.

Qu'il nous soit même permis de le remercier pour tout le bien que sa présence nous apporte, à nous les jeunes. Alors qu'elle proclamait l'invincible dévouement de la Jeunesse Catholique de France, sa parole a profondément remué nos cœurs. Les accents d'une foi aussi ardente, l'exemple des sacrifices qu'elle inspire, ne peuvent manquer d'éveiller dans les âmes les plus généreux désirs de dévouement à l'Eglise, et de confirmer notre jeunesse dans son attachement sincère aux croyances séculaires de la race.

Car elle est toujours vivace la foi de notre jeunesse : nulle parole ne saurait l'affirmer, mieux que ne peut le faire le spectacle même de cette multitude ; les acclamations qui sont montées de son sein traduisent mieux que le langage le plus magnifique, les sentiments qui animent son cœur.

Vous ne trouverez pas mauvais cependant que ces sentiments trouvent encore à cette tribune un écho bien affaibli. Car c'est un bonheur et mon honneur bien lourd que d'avoir, en cette circonstance, à apporter l'hommage des membres de notre Association Catholique de Jeunesse, et de venir, en présence de cette imposante assemblée, affirmer sa foi profonde au mystère eucharistique.

Notre hommage

Mais je ne dois pas apporter ici seulement l'hommage de nos faibles raisons de jeunes gens s'inclinant avec respect devant l'auguste parole d'un Dieu; non seulement l'hommage de nos cœurs accueillant avec allégresse le don merveilleux de l'amour divin; je dois surtout faire entendre une parole déterminée et généreuse, avec la promesse de son effort vers le bien, et réclamant l'assistance que lui apporte l'union avec son Dieu, pour marcher sans défaillance dans la voie de l'apostolat laïque chrétien.

Cet hommage sera la reconnaissance de la vertu toute-puissante de l'Eucharistie qui soulève l'homme au-dessus des bas-fonds où son égoïsme l'entraîne et le retient; ce sera la proclamation de l'extrême nécessité du sacrement de l'Eucharistie pour tous les jeunes gens, qui, voulant servir plus efficacement l'Eglise, ont résolu de se dévouer un peu généreusement aux œuvres sociales et catholiques, et ambitionnent de prendre place dans les rangs d'une élite de jeunesse d'œuvres.

Ainsi en est-il pour ceux que l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française a reçus dans ses rangs.

Ne leur propose-t-elle pas en effet de travailler à devenir des chrétiens capables d'exercer une action judicieuse et féconde tendant à fortifier l'influence catholique, des chrétiens capables d'apporter un concours intelligent et effectif à l'Eglise dans l'accomplissement de sa glorieuse mission?

Pour atteindre à ce résultat elle les invite à compléter chaque jour leur formation morale et intellectuelle par la pratique des vertus chrétiennes et par l'étude, et à s'aguerrir dès maintenant par la pratique d'une action à leur portée.

Sacrifices

La mise à exécution de ce programme entraîne nécessairement quelques sacrifices; sacrifices qui ne sont pas héroïques sans doute, qui deviennent légers à ceux qui ont connu les joies qu'ils procurent; mais qui par leur répétition de chaque jour, mettent à l'épreuve la constance et contrarient toutes les tendances naturelles.

Alors que d'autres jeunes gens courent à leurs plaisirs, dépensent des heures précieuses en frivolités, les membres de l'Association devront consacrer leur temps aux travaux de leurs cercles, à des études apparemment superflues; ils emploieront leurs heures à régler les minutieux et fastidieux détails d'une œuvre ou d'une entreprise quelconque.

Quel mobile pourrait donc les pousser à oublier ainsi leur repos et leurs intérêts?

Sera-ce un besoin d'activité naturel à leur âge? Sera-ce l'entraînement de l'exemple? Sera-ce pour quelques-uns l'ambition de dominer les intelligences et les cœurs, et de devenir conducteurs de multitudes?

Ces causes ne sauraient engendrer des dévouements bien grands ni bien prolongés. Les motifs humains sont impuissants à déterminer une action collective soutenue et vraiment salutaire.

Si c'est la passion qui au fond anime et dirige, si tout ce dévouement n'a d'autre origine qu'une recherche de soi-même plus ou moins déguisée,

qu'un égoïsme plus ou moins brutal, l'action qui en est inspirée souffrira nécessairement du mobile qui la détermine; elle versera inévitablement dans des écarts quelques jours.

L'impatience de toute autorité, de toute discipline, permettra les erreurs de tactique qui conduiront à la défaite, à l'aigreur, au découragement et à l'abandon de la tâche assumée. Ou bien encore l'on sera conduit à des écarts de doctrine que l'on ne voudra pas reconnaître; alors au lieu d'accomplir une œuvre de salut, ces hommes d'action deviendront des agents de perdition, ils entraîneront les masses dans les voies fausses qui aboutissent aux abîmes.

Les sauveurs

Non, les artisans du salut de la société ne seront point ceux que l'intérêt, l'ambition ou l'orgueil dominent. Ce seront ceux dont l'action, toujours respectueuse des enseignements de l'Eglise, sera entièrement désintéressée et sans cesse soutenue par le zèle.

Les sauveurs seront les hommes supérieurement chrétiens, ce seront les communiants.

N'est-ce pas la communion qui fait germer dans les cœurs le désir des généreux dévouements? N'est-ce pas la communion qui en maintenant tout d'abord le jeune homme dans le bien, le prépare ainsi à faire plus et mieux? En empêchant le cœur du jeune homme d'être desséché par la fièvre du plaisir, en préservant son esprit des tempêtes qui en troublent la sérénité, ne dispose-t-elle pas à écouter la voix qui convie au labeur et au sacrifice?

C'est l'Eucharistie qui préparera à la vie d'apostolat laïque, et qui la fera embrasser; c'est encore l'Eucharistie qui maintiendra dans les âmes les dispositions nécessaires à une action soutenue et désintéressée. Car seul l'agent merveilleux qui alimente et accroît la vie chrétienne dans les âmes, est capable d'y produire la surabondance de la vie, qui fera celle-ci s'épandre au dehors en œuvres de zèle.

Oui, c'est auprès du Dieu du tabernacle qu'il faut aller prendre les enseignements de l'humilité, de l'abnégation, de l'amour et du zèle.

C'est à cette source de vie que le jeune homme ira puiser la constance, renouveler ses forces épuisées, et ranimer son âme envahie par la lassitude.

La source de force

Jeunes gens qui désirez assurer votre démarche chancelante dans la voie de l'apostolat laïque, approchez-vous de l'autel du sacrifice, vous y trouverez un Dieu qui ne craint pas de s'abaisser au point de se tenir caché sous les apparences d'un morceau de pain, au point de venir habiter dans le sein d'un homme coupable: peut-on concevoir plus grand abaissement?

Vous y trouverez un Dieu Tout-Puissant, obéissant à la voix d'un faible prêtre et descendant sur l'autel à sa parole: ne nous enseigne-t-il pas le respect aux autorités constituées?

Vous y trouverez un Dieu qui, depuis des siècles, s'enchaîne à l'autel

s'expose à tous les outrages, les oublis et les négligences, offrant le spectacle d'un amour que rien ne rebute dans sa poursuite inlassable des âmes.

Que le jeune homme aille donc à la Table sainte: il y trouvera un ami et un consolateur qui soutiendra son courage: un Dieu qui lui enseignera à se dévouer dans le silence et l'abjection, qui lui apprendra que rien n'est petit de ce qui contribue à sa gloire.

Et quand il reviendra de la Table sainte, portant dans son cœur le Dieu d'amour, de vie et de vérité, le jeune homme se sentira fort pour le travail et pour la lutte.

Car la communion bien comprise et bien pratiquée n'engendre pas des timides ni des rêveurs incapables de sortir de leurs méditations.

Elle doit engendrer des vaillants et des agissants.

Comment celui qui a reçu dans son cœur le Dieu d'amour, captif volontaire, ne serait-il pas désireux de témoigner en retour son amour et sa gratitude; comment pourrait-il demeurer silencieux devant ceux qui l'outragent, inactif devant ceux qui combattent son influence; comment pourrait-il craindre celui qui porte en sa poitrine le Dieu Tout-Puissant? Le Dieu qui a vaincu la mort sait encore apporter au cœur qui le reçoit, la force de s'imposer les sacrifices même les plus pénibles.

N'est-ce pas lui qui, en des jours sombres de notre Mère-Patrie, faisait braver la mort sur le champ de bataille de Patay, aux vaillants zouaves pontificaux?

Dollard

N'est-ce pas lui qui, il y a 250 ans, inspirait à notre immortel Dollard des Ormeaux d'aller chercher sous les coups des barbares, une mort certaine et sans éclat, mais qui devait sauver notre colonie au berceau?

Que ces exemples héroïques nous apprennent où puiser la force d'accomplir des sacrifices bien moins coûteux.

Jeunes gens qui voulez prendre place dans les rangs d'une élite de jeunesse d'œuvres, allez donc au Dieu de l'Eucharistie: c'est Lui qui illuminera vos esprits des divines clartés, qui fera germer les nobles desseins dans vos cœurs, qui vous inspirera le courage nécessaire pour accomplir avec constance la tâche que vous aurez assumée.

L'importance capitale de cette pratique de la communion fréquente a été bien comprise dès le début par l'A. C. J. C. A l'exemple des sociétés qui l'ont précédée, elle en a fait un des moyens principaux de formation de la jeunesse: en inscrivant à son programme le mot: piété, elle y incluait la communion qui est l'acte le plus important au maintien de la vie chrétienne.

La communion, et la communion fréquente, est déjà assurément en honneur dans nos rangs: la plupart des camarades, dans nos collèges comme à l'Université, dans nos cercles urbains, comme dans ceux des campagnes, se font un devoir d'aller souvent recevoir le pain qui fait les forts.

Il n'est aucune de nos réunions, générales ou régionales, qui ne soit l'occasion pour les membres de l'Association de s'approcher de la Table sainte.

Les membres de notre Association se font encore un devoir de contribuer, dans la mesure de leurs ressources, à rehausser l'éclat des manifestations en l'honneur du Très Saint-Sacrement, telles que les processions de la Fête-Dieu qui chaque année se déroulent dans les différents quartiers de notre ville, de même que dans nos autres cités du pays.

Mais ne pourrait-on pas demander davantage encore à nos jeunes amis? N'y a-t-il pas toujours place pour quelque progrès?

Communions fréquentes

Ainsi tout en pressant les camarades de faire des communions encore plus fréquentes, ne pourrait-on pas leur demander de venir tous ensemble à la Table sainte à des époques fixes et rapprochées; cet acte de religion ne deviendrait-il pas par là plus méritoire pour eux-mêmes, ne constituerait-il pas un exemple plus entraînant en même temps qu'un hommage plus agréable au cœur du Sauveur?

Dans nos maisons d'éducation, où la pratique de la communion hebdomadaire est plus facile, les membres des cercles ne pourraient-ils pas chaque dimanche se rendre en groupe à la Table sainte, tout en continuant d'assister aux offices des congrégations pieuses dont ils font presque toujours partie?

Dans nos paroisses, de la ville ou de la campagne, les jeunes des cercles, soit au premier vendredi du mois, soit au dimanche qui suit, pourraient venir côte à côte à la Table sainte, recevoir le pain de vie; quelques groupes observent déjà cette pratique, elle serait avantageuse pour tous.

A notre Université Laval, notre Association compte un bon nombre de membres qui s'approchent fréquemment de la Table sainte; mais ne serait-il pas d'un bon exemple et d'un consolant spectacle de voir nos jeunes amis, en leur chapelle de Notre-Dame de Lourdes, venir en groupe chaque mois, recevoir Celui qui pour être le Dieu des suprêmes anéantissements, ne cesse pas d'être le Dieu de l'intelligence et de la science infinie?

Il est une autre œuvre, bien propre à témoigner notre respect pour le sacrement de l'autel, œuvre qui est en honneur dans la grande université catholique de Louvain, et qu'il ne serait pas impossible, semble-t-il, d'établir parmi les membres de nos cercles; c'est l'œuvre de l'Adoration Eucharistique.

Ceux qui font partie de l'œuvre s'engagent à passer, chaque mois, une demi-heure devant le Très Saint-Sacrement exposé; un jour spécial est fixé pour ces heures d'adoration; et on choisit le moment du jour qui convient le mieux aux jeunes gens.

Comme conclusion et résumé de ces quelques paroles, qu'il me soit donc permis de formuler les vœux suivants:

1° *Que les membres de l'A. C. J. C. se pénètrent de plus en plus de la nécessité de la communion fréquente comme moyen de formation chrétienne et comme aliment du zèle, et qu'ils prennent la résolution de s'approcher aussi souvent que possible de la Table sainte.*

2° *Que devant préférer en tout les manières collectives d'agir et de prier, ils adoptent la coutume de venir "en groupe" recevoir la sainte communion, à des époques fixes et rapprochées.*

3° *Que pour marquer leur respect au mystère auguste de l'Eucharistie, et pour accroître en eux-mêmes les sentiments de foi et d'amour envers ce sacrement, ils instituent parmi les leurs l'oeuvre de l'Adoration Eucharistique.*

Rapport de M. le baron de Xivry.

MESSEIGNEURS, MESDAMES, MESSIEURS,

CHERS CAMARADES,

Cette réunion dans la pensée primitive des organisateurs de ce superbe Congrès devait se tenir dans un monument que la foi et la générosité de nos corréligionnaires canadiens ont élevé au culte de la science. Vous ignoriez votre propre force et l'Université Laval s'est trouvée trop petite pour contenir la foule innombrable de ses amis

En ce beau jour, vous venez, chers amis, recueillir la récompense d'un travail de bien des mois, d'une propagande qui n'a ignoré nulle bourgade de votre immense territoire et vous avez le suprême honneur d'avoir groupé des milliers de jeunes gens autour du Très Saint-Sacrement de l'autel.

Permettez à un des fils de la grande Université Catholique, l'Alma Mater, d'être l'interprète de tous ses amis de Belgique, en vous apportant, et de tout son cœur, un hommage d'admiration pour votre initiative féconde, un souhait de bonheur pour l'avenir chrétien de votre beau pays.

Il vous intéressera sans doute, Messieurs, d'entendre quelques renseignements sur l'activité religieuse qui existe au sein de l'Université de Louvain et sur la vie scientifique de celle-ci, l'un des établissements d'enseignement supérieur les plus réputés de la terre.

Fondée en 1425 par le Souverain Pontife Martin V, l'Université Catholique fut désorganisée à la fin de la domination autrichienne, la tourmente révolutionnaire qui désola nos provinces à la fin du XVIIIe siècle la dispersa et lui vola tous ses biens.

Peu après la conquête de notre indépendance nationale, les Evêques belges la relevèrent de ses ruines: les contributions volontaires des catholiques la soutiennent exclusivement, elle ne reçoit aucun subside ni de l'État ni des pouvoirs publics.

A l'heure actuelle elle compte 120 professeurs et le jour de mon départ le 2519e étudiant s'y était fait inscrire: parmi eux 125 font des études de théologie supérieure, deux cents jeunes prêtres suivent en outre, les cours de sciences, de lettres, de sociologie, etc., mais l'immense majorité de nos étudiants sont des laïques cultivant toutes les branches du savoir humain.

Chez eux la foi, sauvegarde des mœurs, loin d'être un obstacle aux plus hautes études scientifiques, constitue un stimulant puissant.

Dans aucune Université, le travail n'est aussi intense qu'à Louvain, nulle part la conduite des jeunes gens n'est plus régulière et plus morale

J'en parle en connaissance de cause, car les douze cents jeunes gens appartenant aux régions d'expression française de notre pays m'ont.

jadis, fait l'honneur de me confier la présidence de leur fédération, en même temps que m'était confiée la vice-présidence de tous les groupes estudiantins.

J'ai donc été mis à même de connaître mieux que beaucoup, la vie de mes camarades de tous les milieux sociaux, et je reste encore en admiration devant les œuvres qu'ils entretiennent.

Des centaines d'entre eux se pressent chaque quinzaine à la réunion de la Sodalité ou Congrégation de la Sainte Vierge, dirigée par les pères Jésuites.

Ayant pour guides leur intelligence et leurs principes, pour aiguillon leur volonté, les étudiants qui, librement, viennent s'engager sous la bannière de la Vierge Immaculée, obéissent à des convictions bien assises. Ils ne séparent pas plus dans leur piété Jésus de Marie, qu'ils ne le furent dans le plan de la Rédemption. Par centaines, à l'occasion du premier vendredi de chaque mois, se comptent les communions que les membres de la Sodalité offrent au Sacré-Cœur. Bien nombreux sont ceux qui soit habituellement chaque année à la procession de la Fête-Dieu, soit extraordinairement dans des explosions de foi analogues à celle à laquelle nous assistons aujourd'hui, suivent bannières déployées et torches à la main, les grandes manifestations de la piété catholique.

Ce fut parmi les étudiants que se fondèrent tout d'abord à Louvain les sociétés de Saint-Vincent de Paul, où chaque mercredi en un coude à coude bienfaisant se retrouvent professeurs et élèves, les uns présidents, les autres membres des sept conférences, qui, par faculté, groupent les zélés désireux de secourir les infortunes matérielles des pauvres.

Les connaissances primaires et moyennes sont répandues dans les rangs des enfants du peuple par une cinquantaine de jeunes universitaires. Ils servent en effet de professeurs à 230 fils d'ouvriers et d'artisans qui, pendant les soirées d'hiver fréquentent l'école catholique d'adultes tenue par les étudiants et les professeurs devenus avocats, médecins, ingénieurs sont heureux lorsqu'à chaque instant dans la vie ils retrouvent parmi les gardes de chemin de fer, les surveillants de travaux, les douaniers, les gendarmes, l'un ou l'autre de leurs anciens élèves qu'ils ont préparés aux concours de l'Etat et que nos collaborateurs, les jeunes pères Jésuites, ont armés au point religieux par leurs cours hebdomadaires.

Mais il ne suffit pas de vouloir instruire les autres, il faut en être capable. Au cercle apologétique la jeunesse universitaire s'exerce à la défense publique de la foi, de façon à se préparer à la réfutation des sophismes, des objections prétenduement scientifiques et même des plaisanteries dont les incroyants se plaisent à accabler les jeunes gens chrétiens.

En consacrant quelques heures de loisirs à l'œuvre des missions belges dans notre grande colonie du Congo, nos jeunes étudiants laïques travaillent à la diffusion de l'Evangile sur le continent africain. Leur association eucharistique est extrêmement florissante, chaque deuxième mercredi du mois, le secrétaire de cette œuvre relève de 600 à 700 présences à la demi-heure d'adoration demandée aux membres de cette société.

Chaque matin par centaines se comptent dans les églises de Louvain, les jeunes gens qui assistent à la messe, et je crois même pouvoir affirmer

que plus de la moitié des 2500 étudiants de l'Université Catholique fait chaque jour une visite au Très Saint-Sacrement de l'Autel.

C'est à la formation de cet état-major chrétien, sorti de l'Alma Mater, que notre Belgique doit de résister jusqu'ici victorieusement aux assauts des ennemis de l'Eglise.

Lorsque l'an dernier, l'Université célébrait son jubilé, l'un de ses maîtres pouvait faire cette constatation, que sur les dix ministres du Roi, huit sortaient de l'Université de Louvain, le neuvième y avait professé pendant trente ans, seul le ministre de la guerre n'était pas un de ses anciens élèves, l'Alma Mater ne préparant pas à la carrière des armes.

Trente-deux revues, embrassant tous les champs de l'activité scientifique, sont publiées par ses professeurs, leur échange amène plus de mille périodiques à sa bibliothèque. Admise en 1890 aux concours pour les bourses de voyage de l'Etat, elle a vu en dix-sept ans cent vingt et un de ses élèves couronnés, alors que les trois autres Universités réunies n'en comptaient que cent soixante dix-sept.

L'Institut de France, les grandes académies du monde se disputent ses professeurs comme associés ou correspondants.

Voilà brièvement exposées, les œuvres que vos amis de Belgique ont fondées et entretiennent au sein de l'Alma Mater ; tel le grain de sénévé elles furent frêles au début, de vastes ramures maintenant affirment leur force.

A côté de l'enseignement didactique embrassant toutes les données de la sociologie, vous verrez chez nous, Messieurs, nos professeurs les plus éminents présidant aux destinées des cercles de paysans, de jeunes ouvriers, de savants précoces et recevant d'une heureuse expérience quotidienne la confirmation du bien fondé de leurs leçons ; vous verrez l'admirable réseau d'œuvres qui englobe notre pays, qui le protège contre les machinations perfides et sourdes de la franc-maçonnerie tant belge qu'étrangère, contre les désirs impétueux de malheureux égarés par des chefs aussi avides que fourbes ; vous verrez qu'après vingt-six ans de pouvoir, les catholiques belges continuent à grouper et à exercer leurs milices et que le calme n'a pas endormi leur vigilance.

Habitants d'un pays de liberté, vous aussi, chers camarades, dont la nation, tant elle est heureuse, n'a pas d'histoire, rappelez-vous que le "*si vis pacem para bellum*" est vrai en tout temps. Mieux et plus encore que jusqu'à ce jour, groupez-vous, organisez-vous, soyez la base forte, parce que chrétienne, de votre pays.

Voeux :

Je fais de tout mon coeur des voeux, Messieurs, pour que l'Université Laval qui en ces beaux jours s'est trouvée trop petite pour abriter tous ses amis, exerce un jour sur le Canada, la même influence chrétienne et scientifique que celle de Louvain en Belgique. En voyant les manifestations de foi de cet admirable peuple canadien, je ne doute pas du plein succès de ces deux grands établissements d'enseignement supérieur, celui de Québec et celui de Montréal, les deux phares appelés à éclairer de plus en plus de leur rayonnement, la Province de Québec d'abord, et peut-être dans l'avenir, toutes les régions du Dominion.

Rapport de M. le Dr Baril.

LES ŒUVRES POST-SCOLAIRES

La manifestation présente est plus qu'une assemblée bruyante et tapageuse, où la gaieté des chants se mêle à l'harmonieux éclat des fanfares: c'est une fête de famille, c'est un cœur à cœur de l'Eglise avec ses enfants; c'est en plein vingtième siècle le renouvellement de la dernière Cène. De toutes parts, l'Eglise nous a conviés, jeunes gens, à ce festin du cœur et de l'esprit comme le Christ à la dernière Cène avait convié ses apôtres, et nous sommes venus nombreux. Mais veuillons bien le croire, si Elle nous a rassemblés, ce n'est pas uniquement pour se donner le spectacle d'une manifestation grandiose de notre foi, mais aussi pour orienter et organiser notre vie de jeunes catholiques. Elle nous a convoqués pour nous ouvrir large son cœur, en nous faisant connaître ce qu'elle attend de nous dans les heures difficiles qu'Elle traverse, en un mot, pour nous formuler un programme. Dans ce programme figurent les œuvres post-scolaires, dont on m'a prié de vous parler.

Je lisais dernièrement dans le beau livre de Mgr Gibier: " Les devoirs de l'heure présente " les lignes qui suivent :

" Aujourd'hui, écrit Sa Grandeur, il faudrait que la supériorité morale des catholiques apparût incontestablement éclatante:... ce qu'il faut à l'Eglise aujourd'hui, c'est un groupe de laïques au cœur généreux et à l'âme chevaleresque qui mettent au service de la bonne cause leurs loisirs et leur savoir, leur position, leur expérience des affaires, leur temps, leur fortune et leur personne. Le peuple suit toujours qui sait l'entraîner et il suffit d'un petit groupe de chrétiens intrépides pour déterminer dans chaque paroisse un revirement soudain vers les croyances et les pratiques religieuses."

Or, pour réaliser ce dessein, pour augmenter le nombre de ces " Catholiques d'une supériorité morale incontestable ", pour favoriser dans les paroisses l'éclosion " de ces groupes de laïques au cœur généreux " peu d'œuvres sont plus efficaces que les œuvres post-scolaires, c'est-à-dire que l'ensemble des œuvres destinées à continuer par le groupement des jeunes hommes, après la sortie de l'école primaire ou secondaire, la formation intellectuelle, morale et religieuse inachevée. Elles sont nombreuses et variées, aussi variées surtout que l'exigent les circonstances, ou que les conçoivent la mentalité et le dévouement de ceux qui les établissent ou les dirigent: différentes, selon qu'elles s'adressent à la jeunesse des universités ou à celle des centres ouvriers ou ruraux. Sans vouloir entrer dans des détails que ne comporte pas le cadre de ce discours, j'ajouterai que l'on peut donner à ces œuvres, la forme jugée être la plus propice à grouper les jeunes gens: tantôt la forme d'un cercle d'études, tantôt celle d'un cercle d'amusements, d'une société de gymnastique ou d'une association athlétique. Dans les paroisses, où est possible une organisation plus complète, apparaîtra le patronage renfermant tout à la fois une congrégation pieuse, une conférence de Saint

Vincent-de-Paul, un cercle d'é[illegible]es, une société d'amusements, œuvre plus parfaite, œuvre idéale, semble-t-il, dont l'Abbé La Bruyère a dit qu'elle "est comme un moule, une fabrique d'hommes qui forme le corps par des institutions sportives, le cœur et la volonté par l'action, l'esprit par l'étude, et l'âme par la piété."

Des fabriques d'hommes! voilà bien ce que doivent être, quelle que soit la forme qu'elles revêtent, les œuvres post-scolaires. Leur seul but doit être de former des chrétiens qui luttent, c'est-à-dire des apôtres; elles doivent préparer à l'Eglise des catholiques pratiquants, des hommes aux convictions religieuses profondes et inébranlables, à la foi vive et éclairée, des hommes habiles à défendre la religion du Christ partout où elle est attaquée. Par suite, elles assureront à la société des citoyens intègres et conscients du rôle social que Dieu leur a dévolu. Au Canada, plus spécialement, pour répondre aux besoins de l'époque actuelle et contribuer à apporter la solution véritable aux problèmes que font naître la dualité des races et la diversité des croyances, elles devront former de ces hommes intrépides qui, conservant avec un soin jaloux, les enseignements d'une mère chrétienne, les leçons recueillies sur les bancs de l'école paroissiale, et les traditions de foi et de patrotisme léguées par les aïeux, placeront au-dessus des intérêts mesquins d'un parti politique ou d'une coterie, au-dessus des ambitions personnelles et des rivalités de castes, le respect de la constitution de leur pays et des intérêts sacrés de la religion et de la patrie. Voilà ce que j'appellerai indispensable si l'on veut assurer la persévérance de notre jeunesse.

Or, dans ces réunions de jeunes hommes, sous la direction d'un prêtre zélé, fleurira d'abord, et comme premier moyen d'arriver à la fin proposée, la piété; mais une piété agissante se traduisant par des actes publics accomplis courageusement comme sans forfanterie. De tous ces actes de piété, le plus efficace sera la communion fréquente, car, écrit encore Mgr Gibier, "une œuvre où l'on ne communie pas, n'est pas une œuvre religieuse; une œuvre où l'on ne communie pas, n'est pas une œuvre sérieuse; une œuvre où l'on ne trouve pas un noyau qui s'approche fréquemment de la Sainte Table n'est pas une œuvre pieuse."

Mais pour être vraiment agissante, la piété doit être éclairée. C'est pourquoi, dans tout cercle de jeunes gens, doit avant tout se donner un "fort enseignement religieux"; l'étude du petit catéchisme, du catéchisme de persévérance dans les cercles ouvriers et ruraux, jointe à l'étude de l'apologétique dans les milieux universitaires, devra occuper une place prépondérante. Si cet enseignement se complète par des exemples de la vie de chaque jour; si les jeunes gens savent profiter de ces réunions, pour soumettre à leur aumônier et les faire résoudre, les objections qu'ils entendent chaque jour contre la religion; si par ailleurs, à la piété viennent s'ajouter l'étude des questions historiques, économiques et sociales, et l'action par laquelle les jeunes feront comme "l'apprentissage de la vie militante" à laquelle ils sont appelés, les œuvres post-scolaires nous prépareront vraiment une génération d'apôtres.

Qui oserait prétendre que des œuvres dont le but et les moyens d'action sont si élevés ne soient pas utiles ? Qui oserait soutenir qu'elles ne sont pas nécessaires ?

Entre tous les témoignages que nous apporte de cette nécessité la parole d'autorités incontestables, qu'on me permette d'invoquer celui de l'abbé Toussagnier, directeur du Cercle Catholique du Luxembourg à Paris: "Que l'esprit du jeune homme soit atteint par des doutes, au point de vue de la foi, ou bien que son cœur et ses sens soient troublés, il faut qu'il puisse trouver des appuis, des guides sûrs, auprès d'une âme de prêtre et d'ami, qui soit entièrement à lui, auprès d'hommes plus âgés que lui qui répondront à ses doutes et lui donneront avec d'affectueux conseils, les salutaires leçons de l'exemple. Dans une telle société, le jeune homme connaîtra mieux le Christianisme, se pénétrera davantage de son esprit et réglera sa conduite d'après les préceptes de l'Evangile. Au contact du zèle de plusieurs de ses nouveaux amis, de croyant, il deviendra apôtre."

Ajouterai-je, Messieurs, que les conseils de Léon XIII sur le sujet équivalent à un ordre: "Sans les œuvres de persévérance, écrit-il, le long et pénible travail de l'école serait presque toujours perdu, parfois même anéanti; il faut, à moins d'impossibilité absolue, que dans toute maison d'école, existe comme corollaire indispensable, un patronage de jeunes gens."

D'ailleurs, nous savons que les adversaires de l'Eglise, loin de méconnaître l'importance de ces œuvres, les ont organisées nombreuses de par le monde pour s'emparer de la jeunesse au sortir de l'école, et continuer ainsi l'œuvre néfaste des écoles neutres. Je rappellerai ici, à titre d'éloge pour le clergé français comme à titre documentaire, ces paroles du juif Lombroso, autrefois professeur à l'Université de Turin: "Quoique par principe je suis loin de m'incliner devant la soutane du prêtre, il est toujours indéniable que pour élever une jeunesse honnête et tempérante, rien n'est plus efficace que de la réunir les jours de fête pour l'occuper à d'honnêtes amusements et lui donner des enseignements moraux, précisément comme cela se pratique dans les œuvres catholiques de la jeunesse.

En France, les œuvres post-scolaires sont nées du besoin de remédier au mal causé par les écoles sans Dieu, et les fruits merveilleux qu'elles ont produits en ces vingt-cinq dernières années, viennent ajouter un nouveau chaînon à la preuve de la nécessité de leur existence. En serait-il autrement en Amérique ? Non. La société américaine souffre de certains maux, qui pour provenir d'une source un peu différente, n'en appellent pas moins l'établissement des œuvres de persévérance de la jeunesse. L'intensité de la lutte pour la vie, la fièvre des affaires, la recherche des positions sociales sont autant de causes qui conduisent les individus au matérialisme et à l'indifférence religieuse. D'ailleurs, le caractère hétérogène de la population des divers pays met en présence toutes les doctrines, toutes les sectes, raison de plus pour faire briller dans tout son éclat, la civilisation chrétienne. Or, ne sommes-nous pas en droit de nous demander si la conduite de notre jeunesse étudiante d'abord, a toujours eu pour objectif en ces dernières années de faire briller de ce vif éclat la colonisation chrétienne ? Il ne manquera pas d'observateurs attentifs pour s'apercevoir que nos étudiants étourdis à la sortie du collège par une liberté impatiemment attendue et pas assez restreinte, il faut bien l'admettre, abusent un peu trop de ce qu'ils

appellent " la vie d'etudiant." Et je ne veux pas faire allusion à leurs manifestations extérieures dans lesquelles nous aimerions tous à voir, j'en suis certain, une distinction proportionnée au rang qu'ils occupent, autant qu'aux nuits nombreuses sacrifiées à des plaisirs malsains et au jeu, veilles désastreuses qui ruinent la santé tout en dégradant l'individu. N'est-il pas aujourd'hui un fait indiscutable que la foi de nos universitaires subit de rudes assauts et que la libre-pensée reçoit un accueil assez favorable là où elle n'aurait dû rencontrer que mépris et dédain ? Des événements récents n'ont-ils pas tristement mis en lumière, qu'au nombre des adeptes d'un cercle que l'on peut considérer à bon droit comme l'antichambre de la franc-maçonnerie, se trouvaient des étudiants ? Constater le mal, c'est lui appliquer le remède. Et, grâce à Dieu ! je veux être le premier à le proclamer, notre jeunesse étudiante nous a prouvé qu'elle réagit de toutes ses forces contre cet envahissement d'idées malsaines et de mœurs pernicieuses, en établissant dans ses rangs de ces groupes de persévérance de la jeunesse.

Dans ce groupe, nos étudiants apprennent que l'acquisition d'un titre de bachelier ou de docteur n'est que la porte ouverte à l'accomplissement d'une œuvre autrement belle et plus féconde que l'exercice pur et simple d'une profession. Ils s'y pénètrent de la pensée profonde que Dieu ne les a comblés du bienfait d'une éducation supérieure, que pour mieux les préparer au rôle social qu'ils sont appelés à remplir. Ils y acquièrent la notion qu'il existe un mal social et que pour en diminuer les effets, ils ont le devoir d'aller au peuple et de s'occuper du peuple ; qu'aller au peuple, c'est prendre contact avec son âme, c'est lui parler, c'est mettre leur main dans sa main ; que s'occuper du peuple, c'est apporter au problème qui se pose à l'intelligence de l'ouvrier travaillé par le socialisme, aux angoisses et aux doutes qui étreignent son cœur, la seule réponse, la vraie, celle de la foi, celle qui résonne dans les lointaines paroles de la Bible, celle qui resplendit dans les paroles de l'Evangile, celle qui vibre chaude et palpitante sur les lèvres apostoliques des Papes et des grands évêques sociaux ; que s'occuper du peuple, enfin, c'est descendre vers lui qui souffre et qui lutte, étudier ses maux pour les soulager, mais surtout, appuyer leur cœur contre son cœur, pour y faire passer la vertu consolante et raffermissante, la vertu sociale, la vertu régénératrice du Christianisme et de l'Eglise.

Eh bien, Messieurs, le jour où nous aurons pu transformer ainsi en apôtres toute notre jeunesse étudiante, le jour où nous aurons pu faire entrer dans son cœur la grande passion du dévouement, ce jour-là sera celui d'une ère nouvelle pour le progrès moral et matériel de notre race. Et ce jour tant désiré luira à nos yeux lorsque les œuvres post-scolaires auront reçu leur complet épanouissement dans l'enceinte de l'Université.

Mais notre jeunesse ouvrière peut-elle se passer aujourd'hui de ces œuvres ? Notre jeunesse ouvrière souffre d'un mal bien profond, l'absence d'idéal, d'ambitions élevées : elle devient apathique. Or, une jeunesse qui n'a pas d'idéal se prépare une adolescence stérile. Nos jeunes ouvriers de vingt ans n'ont pas, parce qu'ils semblent se soucier bien peu de l'acquérir, la notion des devoirs que leur impose leur titre de citoyens catholiques : ils n'ont ni les convictions religieuses, ni les connaissances que nécessite dans un pays démocratique comme le nôtre, la part qu'ils



La procession — Les ministres fédéraux et les sénateurs

The Procession — The Federal Ministers and the Senators

sont appelés à prendre au gouvernement de la nation; enfin, ils ne sont pas suffisamment protégés contre les dangers qui les menacent de tous côtés: dangers de l'indifférence qui entravent leurs efforts; dangers des occasions de toutes sortes, des veillées passées dans les endroits néfastes où, eux aussi perdent avec tout sens moral leur honorabilité; dangers de l'usine où les appellent quelquefois les nécessités de la vie, mais où ils laissent aussi avec la foi, le respect de l'ordre social établi. Un remède s'impose: transformer la mentalité de la jeunesse ouvrière, faire pénétrer dans son cœur des aspirations plus nobles, un idéal plus élevé que le terre-à-terre des passions satisfaites; la convaincre qu'elle doit, au lieu de s'en éloigner, se rapprocher de plus en plus de ceux qui ont reçu mission du Christ de la protéger et de la diriger, lui rappeler cette pensée féconde qu'en donnant à l'homme le génie et l'immortalité, Dieu a voulu qu'il fût le roi de l'univers et non le paria de la terre et l'esclave des maux qui le tuent.

Cette transformation, c'est encore par le cercle paroissial qu'elle s'opérera. Là le jeune homme, avec la formation religieuse et intellectuelle, trouve, selon l'expression du Cardinal Lecot," une partie de l'affection qui l'entoure dans sa famille, une partie de l'autorité à laquelle il se soumettait à l'école, une partie de la liberté dont il jouit dans la rue."

Mais qu'on ne vienne pas m'objecter, que du train où nous allons, nous aurons tôt fait de détruire la famille, je pourrais vous répondre: " Il y a beau temps que la famille est détruite dans les milieux ouvriers et il s'agit de trouver un moyen de la reconstituer; il y a beau temps que le jeune ouvrier déserte le foyer paternel et il s'agit de l'y ramener." Je préfère vous transmettre la réponse de Max Turmann à cette objection: " En donnant aux enfants le respect chrétien des pères et mères, en ne retenant les jeunes gens que lorsque ceux-ci sont abandonnés à eux-mêmes et aux dangers de la rue, en ne se substituant jamais à l'autorité paternelle, les patronages ne sauraient être accusés de détruire le lien là où il est brisé, du moins partout où il existe, ils le maintiennent et le fortifient."

Eh bien, Messieurs, puisque grâce au cercle paroissial nous pouvons espérer voir revivre les bons vieux foyers d'autrefois, ne pouvons-nous pas attendre de lui qu'il contribue à arrêter le flot de l'émigration de nos fils de cultivateurs vers les villes et les pays étrangers, ce fléau qui décime la population de nos campagnes? Cette fièvre de l'émigration, il faut la changer et la survivance de notre race est à ce prix, — il faut la changer en une fidélité inébranlable aux traditions familiales, en un amour inviolable de la terre ancestrale, en un culte jaloux du sol natal. Nos fils de cultivateurs souffrent eux aussi du mal de l'insouciance. A peine sortis de l'école primaire, à l'âge de dix, douze et quatorze ans, ils ne se préoccupent guère de continuer la formation inachevée et contractent trop souvent des habitudes de paresse qui nuisent beaucoup à leur avancement intellectuel et à leur progrès moral et religieux.

Il faut par conséquent, et de toute nécessité, faire entrer dans le cœur de nos fils de cultivateurs, avec l'amour du travail manuel, avec l'amour de la culture de la terre, celui de l'étude, afin que continuant de s'instruire par des lectures variées, par des causeries avec leur aumônier,

par de courtes conférences sur des sujets qui les touchent de plus près, ils deviennent dans le milieu où ils sont appelés à vivre, en m'‑ temps que des catholiques convaincus, des cultivateurs instruits et d ‑toyens honorables, objet de la confiance de toute une paroisse, de tout un comté, qui sait peut-être de tout un peuple.

Cette œuvre de transformation est difficile, je le concède, mais elle est nécessaire entre toutes, si nous ne voulons pas voir disparaître à jamais la race canadienne-française du sol qu'elle a arrosé de ses sueurs et fécondé de son sang. Cette œuvre est difficile, mais elle est possible. Et pourquoi ne le serait-elle pas ? Pourquoi ne pourrions-nous pas établir en notre pays une œuvre que l'on a vu fleurir chez d'autres peuples ? Elle est possible, et je n'en veux pour preuve que les résultats déjà obtenus partout où nous avons tenté d'établir des cercles de jeunes gens. Nombreuses déjà sont les paroisses qui ont vu, grâce à cette organisation, circuler un sang nouveau et généreux dans les veines de leurs jeunes gens.

Oh ! je comprendrais mieux l'impossibilité de fonder des œuvres post-scolaires si notre clergé devait s'en désintéresser, ou si les jeunes gens devaient fermer l'oreille aux sollicitations pressantes de ceux qui ont mission de les diriger

Mais notre clergé canadien-français ne peut se désintéresser de ces œuvres. Outre que ce serait se dérober à une partie importante de son ministère, ce serait renier un passé de gloire, ce serait abandonner les traditions de dévouement du clergé d'autrefois aux intérêts de la nationalité canadienne-française. De fait, il a accueilli avec joie l'idée de la fondation des cercles paroissiaux pour la persévérance de la jeunesse · de fait, il travaille à organiser ces cercles sur une base solide.

Quant aux jeunes gens, nous avons l'intime conviction, fondée sur l'accueil chaleureux qu'ils nous ont fait en ces derniers temps, que dès qu'ils connaîtront la portée de l'entreprise et les moyens de la réaliser, ils ne manqueront pas de la volonté et du dévouement nécessaires à toute œuvre de régénération. Mais pour décupler les forces de toutes ces volontés, il faudra les unir par les liens de la charité. Cette union s'opérera par la fédération des œuvres éparses, semées aux quatre vents de notre pays ; et cette fédération sera rendue facile si l'on se sert d'œuvres actuellement existantes, Ligues du Sacré-Cœur, Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, Congrégations de jeunes gens. Mais entre toutes ces œuvres existantes, n'en est-il pas une qui s'offre particulièrement à notre attention ? N'en est-il pas une, dont le but et les moyens d'action sont en tout point ceux que je viens de vous proposer ? N'en est-il pas une qui, depuis sa fondation, n'a cessé de travailler à grouper la jeunesse " pour la préparer à une vie efficacement militante pour le bien de la religion et de la patrie ? " Ouvrez les constitutions de " l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française " et vous y trouverez, en quelques pages, le résumé des pensées que je viens de vous exposer, des pensées qui, je l'espère, germeront en une moisson abondante d'œuvres fécondes. Oui, Messieurs, l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française est bien le lien commun et général de toutes les œuvres de jeunesse en notre pays.

Concluons. La manifestation d'aujourd'hui doit avoir un lendemain

pratique. Nous, les membres de l'A. C. J. C., après avoir lié connaissance avec vous en cette circonstance solennelle, nous allons retourner dans vos paroisses y jeter les bases de cercles de jeunes gens. Mes chers amis, accueillez-nous non seulement avec bienveillance, mais avec générosité. Unissons nos forces pour cette œuvre de régénération. Car, soyons bien convaincus avec l'abbé Anizan :

"La régénération viendra de mille petites œuvres fondées, soutenues et fécondées par le dévonement, la générosité et surtout l'humilité d'hommes qui ne seront glorieux que dans l'éternité. Semons donc par tout le pays, à la campagne comme à la ville, nos œuvres, sans nous préoccuper de l'éclat qu'elles jettent dans le monde. Ce sont là les pierres d'attente que Dieu exige pour le grand et bel édifice de l'avenir. Agissons sur un, deux, dix, vingt enfants, surtout groupons ceux que nous pouvons, enfants ou hommes faits, cultivons-les comme des plantes choisies, enseignons-leur l'apostolat."

Rapport de M. Adjutor Rivard.

Messieurs,

Nous touchons presque à la fin de cette semaine où l'on célèbre, suivant l'expression d'un poète, "la Fête du Christ à Ville-Marie"; demain, quand une dernière bénédiction d'en haut sera descendue sur les foules à genoux, le XXIe Conbrès Eucharistique finira. Après avoir, pendant quatre jours d'adoration, affirmé, du geste et de la voix, la vérité de nos croyances, la sincérité de notre foi et l'ardeur de nos convictions religieuses, n'éprouvons-nous pas le besoin de proclamer, une fois encore, la fierté que nous avons d'appartenir à l'Eglise romaine? Et ne ferait-il pas bon, dans cette réunion des jeunes catholiques de notre pays, de rappeler les motifs de l'orgueil légitime qu'ils font paraître de leurs convictions et le caractère que doit prendre leur noble fierté?

Nous avons ce privilège de compter dans l'armée des croyants. Avec l'âme et l'esprit de la France, émigrés il y a trois siècles, nous avons hérité de nos pères des croyances qui forment le plus précieux de notre patrimoine; depuis le jour où l'Evangile, à l'avant-garde de la civilisation, a pénétré dans le Nouveau-Monde, le petit Catéchisme est resté, pour le Canadien-français, le premier livre de formation religieuse et sociale, et, comme l'appelait Lamartine, "l'alphabet de la Sagesse divine".

Du fond de nos cœurs reconnaissants, rendons grâces de ce que nous sommes nés dans la tradition chrétienne. C'est le premier titre de noblesse, au prix de quoi les autres ne sont rien.

Nous sommes des catholiques: quelle distinction plus glorieuse pourrions-nous désirer ?

Nous appartenons à l'Eglise du Christ: dans quelle société plus illustre nous serait-il possible de vivre?

Nous avons la foi: quelles richesses pourraient valoir le trésor de nos croyances?

Nul système philosophique n'a jamais égalé en grandeur le dogme incrusté dans nos esprits.

Nulle autre société n'a présenté au monde le spectacle offert par l'Eglise, dans la longue théorie de ses génies et de ses saints.

Nulle autre doctrine n'a su inspirer d'œuvres qui se puissent comparer aux œuvres de l'Eglise.

Le dogme catholique, Monsabré le compare à un édifice intellectuel où tout est divin, " la majesté de ses formes, la pureté de ses lignes, l'harmonie de ses proportions."

Et Lacordaire fait remarquer que plus on le compare, et plus le Christianisme paraît grand.

Les créations de l'homme, en effet, peuvent toujours être limitées; et même, de siècle en siècle, les unes ne dépassent-elles pas les autres, les nouvelles ne jettent-elles pas dans l'ombre les anciennes?.... Le dogme catholique est inimitable, parce qu'il est de Dieu.

La raison humaine peut s'élever jusqu'à des conceptions qui paraissent atteindre aux confins des connaissances les plus lointaines... Le dogme va plus loin, il monte plus haut; c'est l'ascension glorieuse des vérités catholiques jusqu'au sein de l'infini; c'est, jetés dans le grand jour, les secrets de la vie, les énigmes de la mort et les mystères de l'au-delà; c'est la vérité intégrale que le croyant contemple dans l'éblouissante lumière de la révélation.

Grandeur du dogme catholique! Splendeur de la société chrétienne!

Nous nous estimons davantage et nous croyons nous hausser dans l'estime des autres, quand nous vivons à une époque glorieuse, quand nous fréquentons une société illustre, quand nous suivons les pas qu'un héros a tracés. Dans la foule des générations disparues, des fronts innombrables se dressent par groupes au-dessus des autres. Quel fut donc le mérite de ces hommes qui, dans la mort, restent couronnés d'orgueil? Obscurs figurants, personnages muets du drame historique, ils vécurent au temps d'un Périclès; ils combattirent sous un Alexandre; il leur arriva de s'asseoir sous quelque coupole; que dis-je? il suffit qu'ils aient fréquenté chez les grands pour que leurs ombres soient restées fières.

Vaine gloire, pourtant!

Ils se glorifie.. d'avoir vécu, par exemple, dans un siècle où passa le Roi-Soleil; les catholiques sont les sujets du Roi qui ne passe point et qui règne sur l'éternité.

Ils se glorifient d'avoir lutté sous un général victorieux; les catholiques ont pour chef le Dieu des armées, qui finit toujours par vaincre, parce qu'il ne peut pas mourir et qu'il ne se rend jamais.

Ils se glorifient de ce que leur patrie a marqué dans l'histoire; les catholiques sont d'une société fondée par le Christ, et dont vingt siècles de lutte et de persécution n'ont fait qu'accroître la vitalité, l'autorité et le prestige.

Ils se glorifient peut-être d'avoir été les favoris des grands; les catholiques sont les frères de Jésus.

Ils se glorifient, enfin, de la probité, du talent, de la science, des œuvres de leurs contemporains: les catholiques sont en communion avec

les saints, avec les savants chrétiens qui ont fait une révolution dans les sciences, avec les peintres, les sculpteurs, les architectes, les musiciens qui, mettant leur génie au service de la religion, ont transfiguré les arts, avec les apôtres qui ont purifié le monde, les philosophes de la vérité, avec tous les grands cœurs et tous les grands esprits qui se sont constitués les conservateurs du beau, du vrai et du bien, et qui font à l'Eglise militante cette double couronne où éclatent à la fois la splendeur de la vertu et la splendeur du talent.

Et quelles œuvres, en effet, cette société a accomplies!

Parmi les mouvements politiques et les évolutions sociales, les actions dont s'honore l'histoire, les événements qu'elle enregistre, choisissez les plus durables, ceux dont l'influence heureuse se prolonge de siècle en siècle; mettez à part ceux qui portent la marque de la pureté, de la charité et du dévouement, ceux qui ont éclairé, soulagé, délivré l'âme des peuples, ceux qui ont eu pour objet le relèvement spirituel de l'humanité et pour souci ses intérêts éternels, ceux qui, dans tout le champ de l'activité humaine, ont servi la justice et la vérité: vous aurez mis la main sur les œuvres de l'Eglise, sur les paroles et sur les gestes inspirés par sa doctrine.

Comme on l'a si souvent reconnu, rien de véritablement grand ne s'est fait en dehors du Christianisme.

L'Eglise a répandu, avec le sang de ses martyrs, des idées nouvelles chez les peuples barbares, et, par son action sur les esprits et les cœurs, elle a créé la civilisation moderne. Elle a changé la loi sur le mariage et la puissance paternelle; réhabilité la femme, l'épouse, la mère; relevé l'ouvrier et consolé le pauvre; aboli l'esclavage, et donné la liberté civile au citoyen; elle a établi le règne de la pureté et de la charité: elle a renouvelé la face du monde. Et si nous ne rappelons pas de nouveau les progrès que la doctrine catholique a fait faire à la science, non plus que les inspirations meilleures et plus hautes que l'art y a puisées, ne faut-il pas dire au moins, qu'après avoir appris à l'homme à bien vivre, elle lui enseigne à bien mourir? "Le dogme, qui éclaire la vie, transfigure le dernier soupir."

Majesté de notre Credo! Grandeur de la société chrétienne! Beauté de ses œuvres!

Devant cet ensemble, comment n'être pas fiers du titre de catholique, et ne point faire paraître l'orgueil de notre foi?

Noblesse oblige! Ce serait forfaire à l'honneur que de ne point nous révéler ce que nous sommes et de rougir du caractère imprimé sur nos fronts par le baptême.

Comme une conviction non suivie d'action, la fierté catholique qui reste intérieure est radicalement morte.

Et pourtant, il y a des hommes qui croient, et qui ont peur de professer leurs croyances, qui veulent appartenir au bataillon sacré et qui n'osent en arborer le drapeau, qui prétendent aimer, et qui ne se donnent point. Ils ne voient pas que leur vie est faite d'illogisme et de lâcheté. D'illogisme, car ils ont beau fuir la vérité, ils ne la supprimeront jamais; de lâcheté, car quand on a du sang dans les veines, on ne craint pas de paraître ce qu'on est.

Eh bien! au respect humain du catholique à demi, il faut opposer la fierté du catholique intégral.

Ces transfuges de la vérité se taisent devant l'objection, ils sourient au blasphème, ils approuvent extérieurement ce qu'ils désapprouvent au fond. Vous, jeunesse qui livrez les combats d'aujourd'hui, défendez la vérité toujours et partout, par la parole et par la plume; chantez votre croyance à tous les vents du ciel.

Ces esclaves du respect humain cherchent des prétextes pour ne point professer. Vous, jeunes camarades, cherchez des occasions d'affirmer et de pratiquer votre foi.

Ils ont deux attitudes, l'une au foyer, l'autre devant le public. Vous continuerez, vous, à être des catholiques tout d'une pièce, et dans votre vie publique comme dans votre vie privée, sans rien connaître de ces dédoublements hypocrites, vous vous emploierez à promouvoir les progrès de la morale et de la religion, à soutenir les droits de Dieu et de l'Eglise.

En un mot, quand, à la veille des batailles, ces mauvais soldats mettent leur drapeau dans leurs poches, vous, les jeunes catholiques du Canada français, vous aurez la belle audace d'arborer la Croix, et, sous ses bras étendus et bénissants, vous irez fièrement votre chemin.

Ah! nous comprenons bien que certains sectaires cachent leurs couleurs et ourdissent dans l'ombre leurs complots: dans une société policée, on n'ose pas encore faire parade de ce qui n'est pas montrable. Ils cherchent à faire prendre le change, tant ils craignent de paraître, aux yeux des honnêtes gens, tels qu'ils sont en effet, sans honneur, sans conscience et sans foi. Et nous avons entendu leurs gémissements quand le voile du temple fut déchiré!

Du livre de nos croyances, à nous, il n'est rien qu'on retranche. De nos convictions religieuses, il n'est rien qui craigne la lumière. C'est au grand jour que nous le proclamons, nous sommes fiers de notre titre de catholiques.

Et, grâce au Ciel! il se trouve que je n'exprime pas en ce moment le sentiment d'un groupe isolé de mes compatriotes, mais le sentiment unanime de tout un peuple, les Français d'Amérique. Chez nous, la fierté religieuse se confond avec la fierté nationale; nous nous glorifions de présenter un spectacle devenu rare, celui d'une nation tout entière à genoux devant le Dieu de l'Eucharistie. Le protestant Gibbon a dit que les évêques ont fait la France comme les abeilles font leurs ruches; de même, et avec un soin pareil, Laval et ses successeurs ont fait le Canada français. C'est dans les plis du drapeau de notre Mère-Patrie que l'Evangile est venu jusqu'à nous; ce sont les missionnaires et les apôtres de notre sang qui ont fait largesse au Nouveau-Monde de ce patrimoine idéal: ce sont nos découvreurs et nos prêtres qui ont allumé chez nous le flambeau de la foi et qui l'ont porté jusque dans les régions les plus reculées du domaine canadien; et notre orgueil est de n'avoir pas dégénéré de la vertu des ancêtres, de marcher sur leurs traces et d'être, ici, les héritiers de la Fille Aînée de l'Eglise, les continuateurs de son geste, les soldats du Christ qui aime les Francs.

---

§ IV. *Séance des Hommes.*

Presqu'à la même heure où les jeunes gens réunissaient à l'Arena, les hommes, de leur côté, avaient, au Monument National, une séance solennelle. Plus grave, plus calme, la réunion avait pourtant un air de fête, et l'on sentait battre plus fort les cœurs de ces croyants.

Mgr Roy, évêque auxiliaire de Québec, préside, ayant comme secrétaire M. le Chanoine Gauthier, président du comité des Travaux.

Mgr *Mathieu*, du Séminaire de Québec, fut le premier des rapporteurs à prendre la parole :

LA CLASSE DIRIGEANTE ET LA PRATIQUE DE LA COMMUNION

Dans un de ses immortels chefs-d'œuvre, Raphaël a groupé autour de l'ostensoir, comme une auréole de gloire, tous les génies qui sont allés puiser au tabernacle leurs inspirations: les docteurs, comme Grégoire et Ambroise, Jérôme et Augustin, Bonaventure et Thomas d'Aquin; les poètes comme Dante; les peintres comme le Pérugin; les architectes et les sculpteurs comme Bramante; les orateurs comme Savonarole.

Cet artiste de génie semble avoir voulu montrer combien sont riches les rayons de lumière qui jaillissent de l'Eucharistie sur l'intelligence des croyants; il semble avoir voulu dire aux chrétiens que lorsque ce divin Soleil, dont le nôtre n'est que l'ombre, se lève sur l'autel, tous les cœurs devraient aller à Lui pour grandir, s'épanouir, se diviniser.

Et ceux qui dans la société composent ce que l'on appelle les classes dirigeantes, devraient toujours être les premiers rendus aux pieds de la Sainte Hostie; ils devraient être là pour dire à Jésus: O Christ! Je vous aime parce que vous êtes ma force, mon appui, mon refuge, mon soutien; "*Diligam te, Domine, fortitudo mea, Dominus firmamentum meum et refugium meum et liberator meus.*" Car Dieu a droit d'attendre d'eux ce que saint Jérôme attendait de son plus cher disciple: "Qu'ils soient en tout les meilleurs, les plus grands, les plus parfaits, pour être dignes de leur éducation et de leur destinée: *Totum summum, totum perfectum in te desidero.*"

Ce droit de Dieu, un trop grand nombre de nos catholiques influents paraissent l'oublier; ce devoir, ils ne le remplissent pas. Ils s'occupent

d'affaires, de finances, de théâtre, de plaisirs, du ministère d'aujourd'hui, de celui de demain; ils croient qu'il leur suffit d'être scrupuleux sur les mœurs, honnêtes dans les affaires, fidèles dans les amitiés. Aussi ils sont des chrétiens légers dont parlait déjà Tertulien: "*In ventum et si volueris christiani*"; des chrétiens qui respectent l'Eglise, l'estiment, reconnaissent qu'elle est pour les individus, les familles, les sociétés, la source des plus grands biens; des chrétiens qui remplissent les devoirs, absolument essentiels du christianisme mais qui les remplissent mesquinement, chichement, dans la stricte mesure exigée, sans élan d'âme, sans joie, avec de secrets ennuis et des répugnances qu'ils ne dissimulent que difficilement.

Il peut donc être utile de rappeler à ceux qui forment partie de la classe dirigeante dans la société les raisons qui doivent les pousser à entourer d'affection le Dieu du Tabernacle, à s'approcher souvent de la Table Eucharistique, la seule sur la terre à laquelle on ne s'assied pas, à laquelle on s'agenouille, de laquelle on s'approche les mains jointes, les yeux baissés, le cœur battant d'amour, à cause de la divine nourriture qui nous y est servie.

*
* *

D'abord la reconnaissance demande que vous vous montriez dignes des bienfaits dont Dieu vous a comblés.

Non seulement Il vous a accordé comme aux autres hommes, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes, mais Il vous a fait naître de bons parents chrétiens qui vous ont donné la connaissance et l'amour de Dieu dès que votre esprit et votre cœur ont été capables de connaître et d'aimer: Il vous a faits enfants de l'Eglise catholique, cette belle patrie dont l'histoire est écrite avec des miracles, dont tous les combats sont des victoires, dont les héros sont des martyrs et des saints, dont les citoyens sont les plus grandes figures, les plus hautes intelligences, les plus nobles âmes qu'ait saluées l'admiration des siècles.

Dieu vous a accordé les grâces de préservation, les soutiens, les secours dont avait besoin votre fragile nature. Tout cela a été refusé à une foule de vos semblables qui ont été abandonnés à eux-mêmes au milieu du monde, qui ont été sollicités au mal par de perfides entraînements et de détestables exemples, qui ont blasphémé une religion qu'ils ont eu le malheur de ne pas connaître.

De plus, Il vous a placés dans des conditions faciles pour acquérir l'instruction qui vous crée une véritable noblesse et tandis que le grand nombre de vos semblables travailleront des mains, laboureront la terre, tailleront le bois, forgeront les métaux, se courberont du matin jusqu'au soir sur les choses de la matière pour en tirer du pain à la sueur de leur front, vous, mortels favorisés, vous travaillerez de la tête, vous gouvernerez les affaires publiques, vous dirigerez les travaux des hommes, vous appliquerez les problèmes de la science, vous étudierez les lois qui régissent l'univers, vous serez l'aristocratie intellectuelle des hommes.

C'est donc vous surtout qui devez dire: "*Quam bonus Israel Deus* : Que Dieu a été bon et gracieux!"

Votre place est donc sur les sommets, sur tous les sommets, ceux du savoir et ceux de la vertu. C'est surtout à vous que Jésus-Christ dit ces paroles : " Vous êtes la lumière du monde... Une ville ne peut pas être cachée quand elle est située sur une montagne... Qu'ainsi donc, ajoute le Divin Maître, votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux." (Math. V. 14.)

Car en songeant à votre position sociale, vous devez vous demander pourquoi Dieu vous a fait ainsi une condition privilégiée de naissance, d'honneur, de fortune ou d'influence, si ce n'est pour que vous exerciez sur les hommes une action qui puisse porter plus loin parce qu'elle descend de plus haut : vous devez vous demander pourquoi surtout Dieu vous a donné cette éducation, cette instruction de choix qui, pendant dix ou douze ans, vous a fait passer par tous les degrés des connaissances humaines, vous a rendus plus hommes, " *humaniores litterae*," sinon pour que sur ce faîte vous allumiez un phare pour que vos frères, vous voyant détachés de tout dans ce siècle d'argent, vous voyant humbles dans ce siècle d'orgueil, vous voyant chastes dans ce siècle de plaisirs, vous voyant forts et vaillants dans ce siècle de défaillance et de faiblesse, soient étonnés d'un tel spectacle et soient forcés de rendre hommage au Dieu qui est admirable dans ceux qui le servent.

Dieu vous a fait le privilège de vous constituer dans la classe dirigeante, et vous devez comprendre que si vous êtes grands et riches, puissants et considérés, ce n'est pas pour que vous vous étendiez superbement dans le faste et une vie molle comme Nabuchodonosor s'étendait dans l'orgueil de ses fleuves, mais pour que vous épanchiez votre trop plein sur les rives desséchées. Vous devez donner au peuple les exemples de toutes les vertus chrétiennes ; vous devez lui inspirer par tous vos actes l'amour de Dieu, de son Eglise, de la famille, de la patrie.

N'allez donc jamais croire que le plus sûr moyen de se sauver c'est de s'occuper uniquement de soi, de concentrer tous ses soins à l'affaire de son propre salut comme si on était seul au monde. "Que ces âmes se rappellent, s'écrie saint Augustin, le sort du serviteur de l'Evangile qui voulut jouir tout seul du talent qui lui avait été confié et qui l'enfouit sous terre au préjudice du prochain." Il fut condamné par le Divin Maître ; car la grâce que Dieu nous donne, nous sommes tenus de la faire servir aux autres comme à nous-mêmes : " *Gratia Dei obest si aliis non prodest.*" Vivant en société nécessairement vous êtes solidaires et vous contribuez dans une mesure plus ou moins large au salut de vos frères. Comme l'étoile scintille au firmament dont elle est la parure, le vrai chrétien doit scintiller aux yeux de ses frères, dans l'ordre moral, pour les encourager par la profession généreuse de ses principes, par sa fidélité inébranlable au devoir, par son activité persévérante dans le bien. " Les justes, dit saint Grégoire, sont des astres destinés à nous conduire par leurs exemples dans les sentiers de cette vie."

Par conséquent, quand vous paraîtrez devant Dieu, Il vous demandera ce que vous aurez fait pour le salut de vos frères, si vous avez exercé autour de vous une mesure d'influence en proportion avec les grâces et les talents que vous aurez reçus de Lui. Vous essayerez peut-être de lui

faire alors cette réponse: “ Etais-je le gardien de mon frère? ” Caïn la fit cette réponse, mais il était un fratricide et il fut maudit de Dieu.

Votre vie sur la terre doit donc être, par l'édification que vous êtes obligés de répandre sans cesse autour de vous, une continuelle propagation de la foi; dans tout ce que vous faites et dites, vous devez faire entendre la divine harmonie des vertus chrétiennes, vous devez être un foyer toujours ardent de religion, de sacrifices, de régularité, de charité, de bonté et de miséricorde.

*
* *

Or, vous ne pourrez jamais faire cela, jamais remplir tous ces devoirs, sans communier et sans communier souvent.

Car pour remplir ces devoirs, vous avez besoin de force. Or l'Eucharistie est l'aliment d'où les âmes tirent leur force, comme le corps tire la sienne des aliments matériels. Ecoutez Jésus-Christ qui vous dit: “ qu'il faut chercher une nourriture qui ne périsse pas; qu'Il est Lui, cette nourriture et que ceux qui la prendront, en prenant sa chair et son sang, auront la vie — et même la vie éternelle.” En communiant, vous deviendrez forts comme Celui qui se sera donné à vous à la Sainte Table, qui aura reçu vos hommages et qui vous dit: “ Ne craignez pas, j'ai vaincu le monde.”

Vous êtes peut-être admirateurs trop complaisants des dons que Dieu vous a faits et vous avez la faiblesse d'en oublier la source. Allez communier et Jésus-Christ montrera à votre âme orgueilleuse ses prodigieux abaissements. A la Sainte Table, vous verrez Jésus cachant profondément sa majesté, se faisant tout petit pour se donner à vous et vous aurez la force de cacher aux yeux du monde, de vous cacher à vous-mêmes, ce qu'il y a en vous de grand et de bon, de vous humilier avec Lui.

Vous êtes peut-être trop attachés aux biens et aux honneurs d'ici-bas, trop occupés de vous faire une place au soleil de la fortune et de la renommée. Allez communier et Jésus-Christ vous rappellera que ces choses creuses et vides ne sont que “ la manne d'un désert où l'on doit bientôt mourir.” *“Patres vestri manducaverunt manna et mortui sunt.”* Il fixera vos espérances vers le manne impérissable dont il est l'avant-goût.

Vous êtes peut-être désolés de constater qu'on ne pardonne rien à votre autorité, qu'elle a tous les jours à supporter les ennuis les plus immérités, les contradictions les plus injustes, les mensonges d'un grand nombre; qu'on ne veut pas toujours comprendre que les gouvernants n'étant pas des dieux et les gouvernés — qui se plaignent — n'étant pas des anges, il faut bien s'armer de patience, se supporter les uns les autres, et tolérer les fautes qui se commettent dans les sociétés humaines aussi longtemps qu'il y aura de l'écume sur les vagues de la mer. Allez communier et Jésus qui cache sa grandeur sous les voiles eucharistiques, qui, par bonté pour nous, a trouvé le moyen de remonter au ciel tout en restant sur la terre en instituant ce Divin Sacrement de l'autel, vous apprendra à vous pencher avec d'autant plus de plaisir vers ceux qui dépendent de vous qu'ils seront plus pauvres, plus abandonnés, plus misé-

rables ; Il vous dira que vous devez diriger les hommes avec sagesse sans doute, mais surtout avec bonté ; Il vous enseignera que votre autorité sera supportée, respectée, à la condition que vous la regardiez toujours " comme un vaisseau qui a ses ancres dans le ciel."

Vous êtes peut-être — plus que les autres — séduits par la beauté des créatures et prêts à prodiguer votre pauvre cœur en de périssables amours. Allez communier et vous apprendrez toute l'amabilité et la tendresse de Jésus-Christ. Sa présence en vos âmes vous fera sentir toute la vérité de ses paroles : " Goûtez et jugez combien le Seigneur est doux."

Vous êtes peut-être — plus que d'autres — tourmentés par la passion qui animalise l'esprit et est la plus terrible ennemie de la vie spirituelle. Allez communier et Jésus-Christ vous montrera les plaies de sa chair martyrisée ; Il vous abreuvera du sang qui fait germer les vierges.

Tous ces effets seront produits par la communion. J'en appelle à votre expérience : S'il est des jours dans votre vie où vous vous êtes sentis pleins de force, où le sacrifice lui-même vous a souri, où vous vous êtes trouvés capables de quelque chose de généreux, de pur, de grand, où vous croyiez avoir des ailes pour voler jusqu'à Dieu, c'est lorsque, dans une communion fervente, la Sainte Hostie est descendue dans votre cœur.

Vous avez besoin de lumière.

Or, Jésus est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Dans son âme divine, Il renferme les trésors d'une expérience éternelle. Il connaît tous les replis des cœurs ; Il embrasse de son regard immense toutes les circonstances et tous les détails que nous ne pouvons même pas soupçonner. Quelle que soit votre situation, l'avis qu'Il vous donnera sera le plus opportun, le plus utile, le plus conforme à vos vrais intérêts. Souvent dans la conversation qui suivra la sainte Communion vous apprendrez plus sur les choses du temps et de l'éternité, sur vos vraies destinées, sur la direction à donner à vos affaires que par les plus longues réflexions et les plus habiles combinaisons de la sagesse humaine, car, dans la Communion, l'âme grandit, s'épanouit, se divinise.

Vous avez besoin de consolation.

Vous avez si souvent des larmes à faire essuyer, des blessures à faire panser par une main amie, des chagrins à épancher dans un cœur aimant qui vous comprenne et vous relève. Allez communier et vous verrez que Jésus seul a la main assez délicate et assez puissante pour toucher toutes les plaies de votre cœur et lui rendre la vraie joie, que seul Il mérite le nom qu'Il a pris lui-même de Paraclet, de Consolateur, que seul Il comprend toutes nos douleurs parce qu'Il les a toutes éprouvées. N'allez pas dans ces circonstances, frapper à la porte de vos amis de la terre, car ils consentiront bien à partager vos joies, mais ils vous abandonneront dans vos tristesses. L'expérience quotidienne est là pour nous prouver que les amis de ce monde sont presque toujours infidèles : " Les amitiés mondaines, dit S. François de Sales, fondent comme la neige au soleil, parce que toutes ou presque toutes sont appuyées sur l'intérêt ! "

Allez communier et toutes vos faims mystérieuses tomberont devant
l'aliment que Jésus vous donnera et qui n'est autre que lui-même. Allez
communier et vous terrasserez toutes les passions qui s'ameutent au fond
de votre â e; vous les tiendrez rugissantes mais inertes sous vos pieds
vainqueur et vous célébrerez vos victoires la main tendue vers le Taber-
nacle en disant : *Quis ut Deus!* Qui est fort comme Dieu?"

*

* *

Si vous aviez plus de foi, nous vous verrions vous précipiter vers la
Table Sainte pour recevoir souvent ces accroissements de vie divine qui
vous y seront offerts.

Il y a quelques années, un homme distingué était venu de France visi-
ter notre beau pays. Il était intelligent, observateur, catholique con-
vaincu et pratiquant. Il comprit l'ardent amour que le canadien a pour
sa patrie qui a reçu du Créateur les plus admirables dons que puisse rêver
un peuple. Tout ici lui était un objet d'admiration. La beauté des
horizons, la richesse du sol, la variété prodigieuse des sites, les grands
fleuves, les plaines immenses, les vallées fécondes, la grâce des collines,
la majesté des montagnes, tout lui révélait une terre privilégiée. Il s'é-
tait convaincu qu'il n'y a pas sous les cieux un peuple jouissant d'une
liberté plus grande et d'un bonheur plus réel.

Il me fit une remarque qui me chagrina et que je n'oublierai jamais:
"Votre peuple, me dit-il, est religieux, mais je ne vois pas assez d'hommes
— et surtout d'hommes de la classe dirigeante, — à la Sainte Table."

A quoi cela est-il dû ? Existerait-il au pays ce préjugé aussi funeste
aux âmes qu'injurieux pour l… qui consiste à croire que la fréquence
de la communion est une pra… féminine, une sorte de luxe de dévo-
tion réservé aux natures plu… ntimentales? Envisagerait-on la commu-
nion non pas comme l'acte …al du chrétien mais comme une pratique
surérogatoire ?

Mais l'homme — et surtout l'homme de la classe instruite et dirigeante
— a plus besoin de communier que les femmes et les autres fidèles.

Il est plus exposé à subir les assauts du doute, à entendre les men-
songes des fausses doctrines et les attaques contre la foi. Il met plus
souvent que les autres la main sur des livres publiés dans d'autres pays
et faits par des écrivains qui trempent leur plume vénale dans des poi-
sons mortels à tout germe de bien, par des malfaiteurs littéraires qui
sèment le mépris sur tout ce qui est pur, la calomnie sur tout ce que
nous avons appris à aimer et à respecter.

Il porte le lourd fardeau des affaires, il vit plus au dehors, plus libre,
plus indépendant, plus souvent en contact avec le mal; il est par con-
séquent plus exposé à des occasions dangereuses que la jeune fille ne ren-
contre pas sous l'aile maternelle, ni la femme au sanctuaire de son foyer.

Par conséquent il a plus besoin de recourir à l'Eucharistie, source de
toute vertu.

MAIS ? DISENT QUELQUES-UNS : LE TEMPS NOUS MAN-
QUE POUR NOUS RENDRE A LA SAINTE MESSE ET NOUS
PREPARER A COMMUNIER SOUVENT.

Cette raison n'est pas nouvelle. Quand Jésus-Christ invita à son festin, vous savez ce que répondirent les conviés : " J'ai acheté une villa, dit le premier, et il faut que j'y aille voir." —" J'ai acheté cinq paires de bœufs, dit le second, il faut que j'aille les essayer." — " Moi, j'ai pris femme, dit un troisième." Tous de dire : " Excusez-moi, *Habe me excusatum.* Et l'Evangile ajoute : " *Neglexerunt.*" Tous furent négligents.

N'est-ce pas encore ainsi que les choses se passent ? Vous n'avez pas le temps de vous rendre à l'invitation de Jésus ; vous en trouvez bien cependant pour vos plaisirs et la lecture de vos journaux ; vous en avez bien du temps pour nourrir votre corps et vous n'en avez pas pour nourrir votre âme ; vous trouvez du temps pour la conversation et pour la promenade et vous n'en trouvez pas pour communier ; vous trouvez du temps pour faire vos affaires temporelles et vous n'en trouvez pas pour faire vos affaires spirituelles.

Vous n'avez pas le temps ! En auriez-vous moins que Thomas Morus, le grand Chancelier d'Angleterre, qui communiait tous les jours ? Quelques-uns lui dirent qu'un homme occupé comme lui aux grandes affaires de l'Etat, ne devrait pas si souvent s'approcher de la Sainte Table, il leur répondit : " Vous m'apportez là justement la raison que j'ai de communier chaque jour, ma dissipation est grande ; je me recueille par la communion. Les tentations sont fréquentes, je me fortifie dans la communion. J'ai besoin de lumières pour gouverner l'Etat, je les demande à la Communion."

Vous n'avez pas le temps ! En avez-vous moins que Montalembert qui se préparait par la prière à ses grandes luttes et à ses grands triomphes parlementaires et qui tenait à s'armer par une communion fervente toutes les fois qu'il devait prononcer un important discours comme les premiers chrétiens quand ils devaient confesser le nom de Jésus-Christ ?

Vous n'avez pas le temps ! En avez-vous moins qu'un de vos concitoyens qui occupait une position sociale très élevée, qui trouvait le temps de commencer ses journées par l'audition de la Sainte Messe et qui ne manquait jamais de communier tous les dimanches ? Et voici comment j'appris la conduite chrétienne qu'il tenait : La veille de Noël, il y a quelques années, entre à ma chambre un de mes anciens pénitents qui avait quitté Québec depuis quelque temps. Je lui demandai la raison de sa visite. Il me répondit qu'il était venu pour se confesser, chose qu'il ne faisait plus depuis son départ de notre bonne vieille ville. Et il me dit ce qui l'avait déterminé à reprendre sa vie chrétienne d'autrefois. Au mois de mai précédent, il avait pris logement dans la rue où demeurait ce chrétien distingué dont tous admiraient les qualités intellectuelles et morales. Il l'avait vu chaque matin sortir de chez lui à heure fixe et il avait constaté qu'il se rendait à l'église entendre la messe. Souvent il l'avait vu s'approcher de la Sainte Table avec une piété qui l'avait vivement touché. Cet exemple, partant de haut, l'amenait à mes pieds pour recevoir l'absolution de ses fautes et recommencer à bien servir le Dieu dont il avait appris à bégayer le nom béni sur les genoux de sa bonne mère chrétienne. Celui dont Dieu s'était servi pour opérer cette conversion ne sait pas — et il ne saura jamais sur la terre — le bien qu'il a fait à une âme en danger de se perdre, mais il le saura au ciel où il en recevra la récompense.

Vous voudriez bien communier souvent mais VOUS NE VOUS EN CROYEZ PAS DIGNES.

Il n'est pas nécessaire d'être saint pour communier. Autrement Jésus n'eut institué ce sacrement que pour quelques centaines d'hommes par siecle et il n'eut pas dit a ses apôtres: "Prenez et mangez," car ces apôtres, vous le savez, n'étaient pas des saints. Etranges saints qui, une heure apres leur premiere communion, se disputaient sur la route pour savoir lequel d'entre eux était le plus grand; etranges saints que ces peureux qui abandonnaient lâchement leur Divin Maître ; étranges saints que ce Pierre qui le reniait, que ce Thomas qui n'avait pas la foi.

Vous êtes en état de grace, vous avez la sainteté, la dignité requise. Sans doute, a plusieurs titres, vous êtes indignes de recevoir la Sainte Eucharistie, vous pouvez continuer à vous frapper la poitrine en disant "*Non sum dignus*, je ne suis pas digne," mais vous êtes exempts de la seule indignité qui soit prohibée: celle du péché actuel.

Vous voudriez bien communier souvent, mais **VOTRE FAIBLESSE VOUS EFFRAYE ? VOUS CRAIGNEZ DE NE POUVOIR EVITER LES FAUTES QUE VOUS AVEZ COUTUME DE COMMETTRE.**

Rappelez-vous donc que la communion est surtout faite non pas pour les parfaits, mais pour les faibles. J'en appelle au témoignage même de Jésus-Christ: "Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, dit-il, qui ont besoin du médecin, ce sont les malades." Lisez l'Evangile, au festin du grand Roi, quels sont les convives? "*Debiles et caecos et claudes*, les paralytiques, les aveugles, les boiteux, c'est-à-dire, les pauvres et les infirmes."

Ne regardez donc pas la communion comme une récompense mais comme un remède, la sainteté, comme la condition de la communion mais comme son fruit.

Vous voudriez bien communier souvent, mais **VOUS NE VOUS SENTEZ PAS ASSEZ DE DEVOTION, ASSEZ DE FERVEUR.** N'oubliez pas que la ferveur ne consiste pas à éprouver ces tressaillements qui font mouiller les paupières de larmes heureuses et goûter cette paix, cette douceur où l'âme se noie avec délices. Mais écoutez donc S. Augustin qui vous dit: "*Quotidie peccas, quotidie remedio indiges.* "Vous péchez tous les jours, communiez tous les jours." Quand Dieu nous donne ces larmes et ces impressions, sans doute il faut les accepter avec reconnaissance, mais il faut les regarder comme des gourmandises spirituelles et ne pas y attacher un trop grand prix.

Je ne voudrais pas supposer que le respect humain pût vous éloigner de la Table Eucharistique, que vous puissiez rougir de Celui à qui nous devons tous obéir et regarder comme un opprobre de bien servir Dieu. Vous êtes chrétiens, chrétiens sincères. Or, "un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien. Aux yeux de tout le monde, il est toujours chrétien."

Le Roi que vous servez, à qui vous obéissez, de qui vous approchez, est le Maître du ciel et de la terre, Celui qui a tout créé, qui d'une parole enchaîne l'Océan, qui a l'éternité pour âge, la lumière pour palais, les anges pour ministres. Vous n'avez pas à rougir de lui.

Dans le monde, les gens ne se préoccupent pas de ce que font leurs voisins. Ils consultent leur intérêt et leur conscience; ils ne se mettent pas en peine du qu'en dira-t-on.

Faites comme eux; prenez l'initiative de vos communions. Ne vous dites pas: " Est-ce aujourd'hui fête? Serons-nous nombreux à la Sainte Table? Dites-vous: aujourd'hui je vais me trouver dans une occasion de pécher, j'ai une affaire importante à régler, je communie. Voilà la règle de conduite que vous devez tenir.

*
* *

Vous êtes les enfants prévilégiés de Dieu: vous avez reçu de Lui des grâces de choix. Le peuple, les petits ont les yeux ouverts sur vous, ils vous étudient. Prenez garde: ce qu'ils vous verront faire, ils le feront. De même qu'il suffit d'une simple fleur pour embaumer tout un jardin, d'un grain d'encens pour remplir de son agréable odeur une église tout entière, d'un rayon de soleil pour éclairer et réjouir toute la nature; de même il suffit quelquefois d'une seule âme fidèle, si cette âme est bien en vue, pour édifier et transformer toute une paroisse.

Votre position sociale vous met sur les épaules une rude responsabilité. Communiez souvent pour avoir la lumière et la force dont vous avez besoin pour remplir vos difficiles devoirs. Communiez pour avoir la paix; communiez pour avoir la joie; communiez pour avoir la vie. Ayez la nostalgie de l'autel, l'enthousiasme de la communion. N'oubliez jamais que votre vertu est un édifice et que la communion en est la clef de voûte. Lorsque celle-ci s'en va, l'édifice croule; lorsqu'elle demeure, l'édifice reste debout. Il faut que votre vertu reste debout. Soyez par conséquent des communiants assidus.

Nous lisons dans le Saint Evangile qu'un jour N.-S. allait à Béthanie dans la demeure de son ami Lazare qui venait de mourir. Il n'y était pas encore arrivé quand Marthe, sœur du défunt, vint au devant de lui en disant: " Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort." Puis elle courut auprès de sa sœur Marie et lui dit: " Le Maître est là: Il vous appelle." Ce que celle-ci ayant entendu, elle se leva promptement et vint à Lui.

Cette parole: " Le Maître est là: Il vous appelle," nous vous l'adressons. Oui, le Maître, notre Seigneur, notre Dieu, le Dieu de votre baptême, le Dieu de votre première communion est toujours là près de vous, dans l'église de votre paroisse. Il ne cesse de vous appeler pour vous écouter, pour vous exaucer, pour se donner à vous. Allez donc à Lui aussi souvent que possible; donnez-Lui votre cœur. Il s'y reposera avec amour. Il fera de vous non seulement de bons citoyens mais aussi de vrais chrétiens. Et les autres que vous édifierez vous sauront gré des bons exemples que vous leur donnerez. Vous aurez une autorité qu'on respectera, un nom qu'on honorera; car

" L'estime et le respect sont un juste tribut
" Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus."

Le P. *Boncompain*, S. J., succède à Mgr Mathieu et lit le rapport suivant :

LA LIGUE ET LES ŒUVRES D'HOMMES PAR L'EUCHARISTIE

Les trois derniers pilotes qui dirigent du Vatican la barque de l'Eglise et, sous l'inspiration du Saint-Esprit, commandent la manœuvre, ont lancé au monde ce mot d'ordre: Catholiques, unissez-vous! catholiques, groupez-vous! Et partout cette parole a trouvé de l'écho.

C'est l'Allemagne catholique qui s'ébranle, s'organise avec cette méthode, cette ténacité qui la distingue: et le Centre fait plier le chancelier de fer. C'est la petite Belgique qui montre à l'univers dans une admirable effloraison d'œuvres religieuses, économiques et sociales la mise en pratique de sa devise nationale: *l'union fait la force.*

C'est la France qui lentement se ressaisit. Sur son sol fécond en dévouements, une jeunesse se lève ardente, portant crânement sur le front la foi qu'elle a dans le cœur. Nous saluons déjà le jour où nos frères de là-bas, serrant leurs rangs autour de la bannière du Cœur de Jésus, balaieront la poignée de francs-maçons qui oppriment notre mère-patrie. Le jour d'union sera pour eux le jour de la victoire et ce jour poindra bientôt, car le Christ aime les Francs.

Chez nous, Messieurs, le mot d'ordre du Vatican a été entendu: des groupements d'hommes se sont formés, au champ d'action plus ou moins vaste, mais tous convergent au même but: "*Tout restaurer dans le Christ.*" C'est l'un de ces groupements, au caractère original et destiné à infuser à toutes nos œuvres un regain de vitalité, qu'on m'invite à vous faire connaître avant de vous montrer dans l'Eucharistie son principe de vie et de succès... Je vais donc vous dire un mot de la Ligue du Sacré-Cœur de Jésus.

Cette Ligue répond chez nous à un besoin.

Sans doute, sur nos rives, l'Eglise ne râle pas sous le talon de botte d'un Bismarck quelconque, ce que d'ailleurs vous ne souffririez pas longtemps; elle ne se heurte point encore dans l'exercice de ses droits aux mesquines tracasseries d'un Bloc haineux et franc-maçon; mais le temps serait mal choisi pour nous croiser les bras et nous endormir dans la douce illusion que tout ici est parfait. Car si la foi coule vivace dans l'âme de nos paysans, si la jeunesse, que Mgr Bruchési saluait naguère comme l'espérance de l'avenir, s'inspire d'un idéal plus nettement catholique que la génération qui l'a précédée, et forme un bataillon compacte avec lequel il a fallu et il faudra compter, si en un mot la race de ceux qui croient, qui prient, qui luttent, n'est pas près de s'éteindre chez nous, il n'en reste pas moins vrai qu'il y a des taches sombres sur notre ciel bleu. C'est qu'en effet la vague qui nous apporta jadis les Cartier, les Champlain, les Dollard et les Maisonneuve, et qui dépose encore sur nos rives tant d'infatigables apôtres du Christ, cette vague a jeté aussi sur notre plage des semeurs d'ivraie qui, aidés de quelques-uns d'ici, — je

ne dis pas des nôtres, puisqu'ils ont renoncé à notre idéal, — travaillent dans l'ombre à émanciper notre peuple du joug de l'Eglise et de Dieu. Or, si la loge masque ses membres, elle ne cache pas ses idées.... Ses erreurs courent la rue, des journaux, conscients ou non, les colportent et bien des lecteurs qui pour tout au monde refuseraient de mettre le pied dans la loge, subissent docilement l'influence de la secte, s'imprè-gnent d'autant mieux de ses principes qu'ils en ignorent la source. Vous en doutez, Messieurs? Alors, mêlez-vous au peuple, frayez tant soit peu avec notre bourgeoisie, et naïvement l'on émettra devant vous les idées les plus fausses sur des questions vitales; prêtez l'oreille et vous n'aurez pas à attendre longtemps, pour entendre battre en brèche les sages direc-tions de l'Eglise et regimber contre ce qu'on appelle l'ingérence du clergé. Tout cela, infiltration des idées maçonniques chez nous! Or, Messieurs, à cette déviation que subit l'esprit public et contre laquelle il faut ré-agir, ajoutez d'autres tendances non moins funestes. Et d'abord un égoïsme colossal qui, tuant tout idéal, immobilise les uns dans leur bien-être, les fige à leur cercle, à leur partie de cartes et en pousse d'autres à la conquête du succès, fallût-il l'acheter par de honteux compromis: et puis la fièvre des plaisirs qui sévit dans toutes les classes de la société et qu'avive encore la réclame tapageuse faite par nos journaux aux lieux d'amusements et aux théâtres de tout acabit: joignez encore à ces symp-tômes alarmants l'enrôlement en masse de nos chers ouvriers dans des unions neutres ou directement hostiles à l'Eglise et vous comprendrez qu'il est temps de nous dessiller les yeux et d'agir. Non, Messieurs, n'attendons pas pour nous réveiller et nous grouper que nos ennemis aient pris pied sur nous et nous aient débordés; soyons debout, les rangs serrés, l'œil au guet et en armes pour défendre nos traditions et notre foi, repousser l'ennemi et faire régner le Christ chez nous. L'Associa-tion des forces catholiques et leur entraînement s'impose: c'est le but glorieux que la Ligue poursuit. Il y a dans chacune de nos paroisses des hommes de foi et de cœur, des chrétiens convaincus, à visées fran-chement et uniquement chrétiennes, rouges ou bleus peut-être, mais catholiques avant tout. Or, ces hommes la Ligue les groupe autour de leur clocher, elles les embrigade dans une association aux cadres assez larges pour ne laisser échapper aucune bonne volonté.

Et pourquoi ce groupement? Pour ancrer plus avant dans leur esprit, par une formation intense, des convictions religieuses inébranla-bles qui les mettront à même de combattre partout l'erreur: sur les rues comme dans les tramways, à l'atelier comme dans les réunions ouvrières, aux conseils de ville comme aux parlements.

Elle allume en même temps dans leur cœur, au contact du cœur de Jésus la flamme de l'apostolat, que secouera leur apathie, les rendra audacieusement bons et en fera des semeurs de vérité. Ils comprendront à cette école que cacher son drapeau est une lâcheté, et que le catholi-que doit s'affirmer catholique, agir en catholique, non pas seulement au coin du feu, les portes closes, mais dans la vie sociale et dans la vie politique. Et parce qu'ils l'auront compris, ils s'imposeront au respect de tous par l'énergie de convictions nettement affirmées, et par la force invincible de l'unité.

Est-ce tout, Messieurs? Pas encore.

Quand on aime Dieu et l'Eglise, on aime ce que Dieu et l'Eglise ont aimé par-dessus tout: les affligés et le peuple. Et c'est le champ de l'*Action sociale* qui s'ouvre au zèle du ligueur avec ses œuvres multiples à créer ou à promouvoir: St-Vincent de Paul, croisade de tempérance, diffusion de la bonne presse, bureaux de placements, caisses populaires, sociétés catholiques et nationales. A toutes ces entreprises le ligueur doit son concours. Car il n'est pas un arriéré, un endormi, qui en face des misères et des problèmes sociaux, se lamente et se croise les bras, c'est un militant toujours prêt à pousser au progrès, à payer de sa personne quand il s'agit de rendre le peuple plus heureux et meilleur. Vous le comprenez, Messieurs, la Ligue n'est pas une confrérie décorative, chantant à pleins poumons: "En avant marchons..." et restant immobile. C'est le groupement paroissial des chrétiens qui vivent de la foi et entendent la faire respecter et rayonner. C'est l'association en vue de l'action religieuse, économique et sociale, sous la direction de l'autorité religieuse. Or, Messieurs, pendant le Congrès Eucharistique les Ligues vont se fédérer: quelle force nouvelle pour le maintien de nos droits, le développement de nos œuvres, quel appui pour la classe ouvrière dans les revendications légitimes! car nous sommes aujourd'hui au bas mot 60,000 ligueurs, demain, nous serons 100,000; nous sommes 60,000 de toutes les convictions, tous respectueux de l'autorité, tous énergiquement résolus à promouvoir le règne de Dieu et le progrès matériel et moral du pays. Or, de tels hommes s'imposent à l'attention; de tels hommes sont écoutés ou se font écouter.

Voilà la Ligue, Messieurs, il me reste à vous montrer brièvement à quelle source elle puise sa vitalité. Vous l'avez déjà deviné, c'est dans l'Eucharistie.

Comme son général en chef, le Souverain Pontife, la Ligue travaille à établir le règne de Dieu, à restaurer dans le Christ la famille, la paroisse, le pays tout entier. Or, selon l'expression d'un saint Père, l'élixir de résurrection et de progrès, Pie X l'a indiqué assez clairement, il l'a crié assez haut, que seuls les sourds volontaires n'ont pas compris. Cet élixir, déjà la Ligue l'employait. Elle, si sobre quand il s'agit de lier ses membres par des promesses, a imposé cependant à ses membres de cinq à douze communions générales par année. Et, Messieurs, je vous assure que c'est un spectacle impressionnant que de voir les citoyens d'une paroisse s'avancer en rangs serrés vers la table eucharistique, et rendre ainsi à leur roi un hommage public officiel. C'est beau de les voir, dans certaines paroisses, tous les premiers vendredis du mois, de 8 à 9 heures du soir, envahir nos églises, et devant le Dieu de l'Eucharistie exposé, adorer, réparer et renouveler leurs saints engagements!

C'est peu, direz-vous: veuillez vous souvenir, Messieurs, qu'il s'agit de manifestations générales et que la prudence nous impose le devoir de baser notre marche sur le gros de l'armée, tout en activant peu à peu son allure. Or, les faits sont là: j'ai eu sous les yeux plus de 130 rapports attestant, presque tous dans les termes les plus nets, les plus explicites, que grâce à la Ligue, plus de 80 pour 100 des hommes de la paroisse communient au moins de six à douze fois l'an.

C'est peu encore, soit; mais c'est déjà un succès; d'ailleurs la Ligue ne s'en tient pas là; elle demande à tous les Directeurs de se faire les ardents promoteurs de la communion fréquente: et la plupart ont entendu cet appel. Aussi voyons-nous, tous les matins, bon nombre de chefs de groupes, nos hommes d'action, s'approcher de la Table Sainte.

Pour eux, en effet, la communion fréquente est une nécessité. L'Eucharistie n'est-elle pas la source de la vie? Or, plus la vie est abondante, plus elle se déverse en dévouement. Aussi peut-on dire que le thermomètre du zèle c'est l'Eucharistie; si elle est rare c'est zéro avec sa froidure et ses glaces; si elle est fréquente, la vie monte, la chaleur envahit le corps, elle déborde et passe par-dessus toutes les répugnances, tous les égoïsmes pour se dépenser au service de Dieu et du prochain. Aussi, Messieurs, la Ligue pourrait-elle répéter à ses candidats ce que Jeanne d'Arc disait aux recrues qui demandaient à combattre sous son drapeau: Messieurs... Communiez-vous? — Oui. — Alors entrez dans les rangs; vous êtes des nôtres.

Je finis par un fait.

Il y a quelques années, M. l'abbé Etienne, supérieur général des Lazaristes, reçoit la visite d'un philantrope protestant qui, émerveillé de l'œuvre admirable des Sœurs de la Charité voulait la copier. Notre philanthrope demande les règlements, visite la communauté, et remercie avec effusion le Supérieur, ne lui cachant pas la joie qu'il éprouve à la pensée de doter son pays d'établissements pareils. M. l'abbé Etienne lui dit alors: "J'admire vos intentions, votre bonne volonté, mais je vous déclare que vous ne réussirez pas!"—" Et pourquoi? Ne m'avez-vous pas fourni toutes les instructions nécessaires?" — "C'est vrai, je vous ai donné la machine; mais il vous manque la vapeur, il vous manque l'Eucharistie."

Messieurs, pour que la vapeur ne nous manque pas, mais qu'elle anime nos âmes et les pousse vers une ère nouvelle de progrès, laissez-moi vous présenter la résolution suivante qui assurera le succès.

Le Congrès invite tous les directeurs d'œuvres d'hommes à se faire, dans leur sphère d'action, les infatigables promoteurs de la communion fréquente, et à bien se persuader qu'ils ont là le moyen le plus efficace de maintenir l'esprit chrétien dans leurs associations et d'y susciter les militants, les apôtres dont nous avons besoin pour que le Christ règne chez nous : car il est notre roi; nous voulons qu'il règne !

C'est au tour du P. *Ladislas*, O. F. M., de parler des avantages de la communion fréquente. Nul ne s'étonnera que cet apôtre de la tempérance n'y voie un remède à l'alcoolisme.

TEMPERANCE ET COMMUNION

Un des plus graves problèmes sociaux des temps modernes, c'est bien celui de l'alcoolisme. L'alcoolisme, en effet, envahit tout, gâte tout, ruine tout: fortune, santé, énergies de la race, facultés intellectuelles et morales, bien-être temporel et bonheur éternel, rien n'échappe aux coups du monstre alcool.

Que faire? Quels remèdes opposer à ce déluge de maux physiques et moraux? L'éducation des masses populaires par la parole, la plume et l'image? La protection contre les dangers par l'enrôlement dans les sociétés de tempérance? Oui, tout cela est bon, excellent, l'expérience de chaque jour le prouve: mais il me semble que pour nous, catholiques pratiquants, il existe un remède au-dessus de tous les autres remèdes, un remède dont l'efficacité soit préventive, soit curative ne souffre pas de comparaison: ce remède c'est la sainte communion.

Ne l'oublions pas, Messieurs, le problème antialcoolique, bien que fort mixte, est d'ordre religieux plus encore que d'ordre économique, social ou médical; pour le résoudre avantageusement il faut une force spirituelle, surnaturelle. Voulons-nous des hommes vraiment tempérants, travaillons à en faire de vrais chrétiens, des hommes qui vivent du Christ, qui portent en eux le Christ Jésus — des Christophages, des Christophores.

C'est que la tempérance n'a pas cessé d'être une vertu cardinale, une vertu dont la pratique, dans l'état actuel de nos mœurs, exige souvent des forces morales plus qu'ordinaires. C'est que la gourmandise reste toujours une passion, et pour dompter les passions il faut autre chose que des raisonnements, il faut un frein moral. L'intempérance étant un vice, a besoin comme tous les autres vices d'être prévenu ou combattu par la grâce.

Appelons donc la grâce à notre secours dans la lutte contre l'alcoolisme. Sans elle nous bâtissons sur le sable mouvant de l'enthousiasme, des opinions, des résolutions humaines. La grâce, les sacrements nous la donneront — ils en sont les canaux — ils nous la conserveront, ils nous l'accroîtront, ils nous la redonneront au besoin. Je voudrais plus qu'une grâce ordinaire pour nos hommes tempérants, je voudrais loger dans leurs poitrines l'auteur même de la grâce, et je voudrais le ramener si souvent dans ce sanctuaire qu'il aime tant, qu'il ne s'y trouve pas comme un étranger de passage, mais plutôt comme un hôte bien-aimé dont les appartements sont toujours préparés, qu'on recherche avec empressement et qu'on accueille avec bonheur.

Jésus-Hostie, Messieurs, voilà l'hôte dont la visite n'a pas de prix! Jésus-Hostie! mais avec lui, c'est la nourriture, c'est le breuvage, c'est

la vie qui entre dans les cœurs: "Celui qui me mange vivra." (S. Joan. VI. 58.) Il fera mieux que vivre, il croîtra, il se transformera en Dieu au point de dire avec S. Paul: "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi." Chaque communion bien faite cimentera de plus en plus l'union ineffable de son âme avec son Créateur et Sauveur: "Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui." (S. Joan. VI. 57.)

Si Jésus-Hostie est l'hôte habituel d'une âme, Satan n'y viendra pas. Satan ne peut supporter le voisinage de Jésus, il fuit avec horreur les porte-Christ. Quelle place voulez-vous que le démon-alcool trouve dans un cœur fréquemment imbibé du sang divin? Il sait bien lui qu'un homme qui prend souvent le chemin de la Table sainte lui échappera tôt ou tard. Il sait bien que les feux de la concupiscence, que les scandales du siècle n'auront pas d'emprise durable sur une telle âme nourrie du corps et du sang de Jésus. Il sait fort bien que rien au monde n'est plus puissant pour calmer une chair rebelle, avide de sensations alcooliques, assoiffée de liqueur forte, que l'attouchement divin de la chair et du sang de Jésus-Christ.

Oh! l'incomparable contre-poisin spirituel! comme l'appellent les Saints Pères. A combien de pauvres intoxiqués n'a-t-il pas rendu une santé florissante de l'âme et du corps! Que d'autres il a préservés d'habitudes dégradantes et qui semblaient fatales! Tel ce jeune époux qui me disait au cours d'une retraite: "Si je ne communiais pas tous les mois, et beaucoup plus souvent encore, dans certaines circonstances, je boirais comme mon père!"

Des faits, il n'est pas un apôtre de la tempérance qui ne puisse en citer plusieurs: "Un pauvre homme de X. faisait la désolation de sa famille, par ses abus de boisson; sa mère en mourut même de chagrin. Venu à l'Heure d'Adoration, ce malheureux prit la résolution d'essayer de la tempérance pour un an. Immédiatement, déclare le prêtre narrateur, je lui donnai ce conseil: "communiez neuf premiers vendredis de suite," ce qu'il fit. Grâce à ce moyen il eut la force de garder sa promesse de tempérance qu'il a renouvelée pour toujours, et maintenant c'est un modèle. Il est entré dans la Congrégation des Jeunes Gens et même dans la Conférence de Saint-Vincent de Paul; il est remarquable et remarqué pour son dévouement envers les pauvres. Il ne sacre plus, il vit très honnêtement; je le répète, c'est l'idéal du jeune homme comme il faut, grâce à la communion qu'il reçoit le dimanche et plusieurs fois la semaine.

Des transfigurations de ce genre, il y en a beaucoup ici depuis que le Sacré-Cœur a fondé la Société de Tempérance. Il y en a partout où l'on a pu amener les hommes à fréquenter le confessionnal et la sainte Table. Ces braves tempérants ne savent pas ce que c'est que de *casser* leurs croix, pour employer l'expression reçue, et si parfois la fragilité humaine l'emporte, au moins savent-ils encore l'adresse du grand ouvrier qui la raccommodera solidement. Donnons Jésus à nos sociétaires pour les garder sobres, donnons Jésus aux pauvres buveurs pour les guérir du mal affreux de l'alcoolisme. Le Pape l'a dit, chaque jour nous consta-

tons la vérité de son mot d'ordre : " Semez des hosties, vous récolterez des héros."

J'ai l'honneur de soumettre humblement au Congrès les vœux suivants :

1° Que tous ceux qui ont charge d'âmes ne perdent aucune occasion d'attirer les hommes et jeunes gens, spécialement les alcooliques, à Jésus-Hostie, on pourra profiter du premier vendredi et du premier dimanche du mois, des fêtes solennelles, des réunions de la Société de Tempérance, du Tiers-Ordre, de la Ligue, etc.

2° Que toutes les personnes constituées en autorité facilitent à leurs hommes la communion fréquente. Les confesseurs s'appliqueront à leur faciliter la confession, par un accueil tout paternel, réservant pour les hommes autant que possible l'heure la plus accommodante, de façon à ne pas les laisser attendre leur tour trop longtemps.

Mgr Roy, présente ensuite à l'auditoire M. l'abbé *Thellier de Poncheville*, réducteur à la " Croix " de Paris.

ALLOCUTION DE M. L'ABBE THELLIER DE PONCHEVILLE

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Semblables à ces phares aux feux tournants dont le rayon lumineux dans sa courbe mouvante fait surgir de l'ombre les profondeurs de l'océan, ses beautés successives et ses immensités, le congrès eucharistique promène sur le monde son jet de vive lumière et en chaque lieu où il se pose fait apparaître de ville en ville, de continent en continent, des splendeurs nouvelles qui ravissent le regard de la catholicité.

Quel spectacle que celui-ci ! quelle révélation pour la plupart de ceux qui en sont témoins ! La foi soulevant un peuple entier vers ses autels ; l'enthousiasme religieux attirant aux fêtes de Montréal des caravanes de pèlerins qui sillonnent les mers à six jours de traversée, qui descendent des rives du Pacifique à six jours de marche le long des voies ferrées de telles foules que les salles les plus vastes sont trop petites pour les recueillir, les plus larges avenues trop étroites pour en permettre le déploiement : une multitude nuit et jour en prières, si ardente dans les manifestations de sa piété que les flancs de ses basiliques tremblent sous sa poussée formidable, si étendue que le Mont-Royal verra dans quelques heures ses plaines submergées par ce débordement d'un fleuve aux eaux plus abondantes que celles du Saint-Laurent !

Ce triomphe ne doit pas s'évanouir sans lendemain. Quand le phare aura tourné ses feux vers d'autres terres, celles-ci ne redescendront pas

dans la nuit. Les âmes qu'il aura touchées du rayon béni de son ostensoir en resteront brillantes d'une clarté nouvelle que rien ne pourra affaiblir. Car c'est le devoir de ceux qui auront joui de ces fêtes d'en recueillir la beauté surnaturelle et ineffaçable de convictions religieuses plus vives et plus actives.

Ce sera votre honneur, Messieurs, que de vous montrer, au sortir du congrès, meilleurs catholiques qu'avant d'y venir, par un attachement plus profond à votre vérité et par un dévouement plus généreux à votre Eglise.

I

De convictions plus réfléchies, plus fortes et plus fières, nous en avons tous besoin, catholiques des deux mondes, car nous sommes engagés dans une ère de périls et de grandeurs qui requiert cette vigueur de notre foi.

L'humanité grandit. Elle arrive à une phase nouvelle de son développement. La voici à l'âge adulte, l'âge où l'on aspire à l'indépendance, où l'on se laisse griser par les mots et par les rêves d'émancipation. De même que les peuples prétendent de plus en plus se gouverner eux-mêmes, ainsi les âmes que travaille la même confuse pensée d'affranchissement, ont plus de peine qu'autrefois à se soumettre à leurs croyances et à leurs observances religieuses. Elles réfléchissent davantage à ce qu'on leur enseigne. Elles répugnent davantage à ce qu'on leur impose, même au nom de Dieu. Façonnées aux méthodes modernes de la science critique et de l'indépendance civique, habituées à la discussion, avides de contrôle, elles acceptent moins docilement la tutelle de leur Mere l'Eglise à qui elles s'étaient confiées avec un abandon d'enfant. Avant de s'agenouiller sous sa loi, elles lui demandent ses titres à leur créance et à leur obédience. Ses doctrines, elles ne les conservent que si elles en ont reconnu la valeur divine. Son autorité, elles ne s'y plient que lorsqu'elles en ont vérifié la délégation authentique.

De cette disposition des âmes, naturellement plus indépendantes, un danger grave surgit, et pour y faire face des réformes s'imposent dans nos méthodes d'éducation. Les appuis extérieurs sur lesquels se soutenait de génération en génération la foi des pères ne suffisent plus à leurs fils. Leur catholicisme est voué à la décadence, peut-être à la mort, s'il ne demeure que traditionnel: pour vivre et grandir en eux, il faut désormais qu'il leur devienne, dans une certaine mesure, personnel. Simple affaire de milieu, d'habitudes familiales, de survivances ancestrales, fait de croyances à peine comprises et de formules répétées par routine, ne se manifestant que par des critiques sans prise profonde sur l'âme, sans portée bienfaisante dans la vie, il est exposé à dépérir peu à peu, à disparaître un jour. Au premier éveil de la pensée, à la première crise d'indépendance, au choc d'une première objection, cette religion sans fondements solides, chancelle et s'affaisse, peut-être pour toujours. Le chrétien de la veille est devenu le sceptique du lendemain. Un peuple hier vibrant de foi se traîne aujourd'hui dans la morne indifférence. Il lui a manqué d'avoir été prémuni à temps par un enseignement pénétrant de son catholicisme qui aurait préparé, jusque dans sa formation d'enfant, une sauvegarde vigoureuse contre les doutes qui

pouvaient naître en lui et les dangers qu'il devait rencontrer à l'heure de sa virilité.

A ce péril intérieur qui vient du développement même de l'esprit humain, s'ajoute la menace publique de cette période d'incrédulité, en certains endroits d'hostilité antireligieuse, que traverse le monde.

Autour de nous, tout est remis en discussion. Les principes les plus sacrés, regardés autrefois comme faisant partie du patrimoine intangible de la conscience, sont contestés, ébranlés, niés. L'homme est pris comme d'une fureur de blasphème, d'une rage de destruction qui lui fait piétiner ses biens les plus précieux. Jamais peut-être ne se vit une telle vigueur d'attaques contre la foi chrétienne, une telle conjuration du mensonge pour ensevelir dans la nuit l'Eglise, le Christ, l'âme immortelle, la vie future et Dieu lui-même, une telle audace dans l'affirmation du néant, un tel désarroi des esprits et des cœurs parmi les ruines universelles de toutes les doctrines dont vivait l'humanité.

Personne ne peut se flatter de se soustraire pleinement à la rumeur de ces négations et au scandale de cette anarchie. Jusqu'au cœur des cités les mieux préservées, retentit l'écho des paroles sacrilèges dites au loin; jusque dans l'intimité des demeures les plus vigilantes, l'infiltration du scepticisme pénètre et le doute s'insinue par les mille voix de la presse, du livre, du théâtre. Il n'y a pas de clôture infranchissable, de sanctuaire inviolé, de censure qui arrête dans l'air tous les miasmes malsains que respirent les âmes.

L'océan n'est plus une barrière. A travers les flots les esprits se touchent, les pensées circulent, et l'objection formulée le matin dans une académie d'Europe s'imprime le soir dans les journaux d'Amérique. Partout, plus ou moins visible l'erreur se propage, partout, plus ou moins violente contre notre foi la lutte est engagée.

Au milieu d'un tel envahissement d'impiété, nous ne pourrons garder notre catholicisme que si nous en sommes virilement instruits. Les convictions fortes résisteront seules à cette influence des poussées antireligieuses. Une religiosité vague, à fleur de peau, quelques bribes de catéchisme rudimentaire, apprises à 8 et 10 ans, quelques leçons d'instruction religieuse recueillies au collège quand l'intelligence n'était qu'à demi éveillée et qu'on retrouve plus tard, mal adaptées à la mesure de l'esprit qui a grandi, à l'état de ses autres connaissances qui se sont développées : qu'est-ce que cette formation incomplète pour défendre contre tant d'assauts, la foi de l'homme de trente années ?

L'action dissolvante de l'esprit moderne emporte bientôt ce mince vernis.

Faute de connaissances religi[illegible] profondes, ils sont hors d'état de résister à leur milieu qui leur est [illegible]tile et surtout d'en triompher en le conquérant.

Cette double crise de l'homme qui grandit et d'un monde qui nous devient contraire, s'il est impossible de l'éviter, il est possible de la préparer. Ayons la clairvoyance de la prévoir et le courage de nous armer pour être prêts quand elle éclatera. C'est de nos enfants plus que de nous qu'il s'agit : hâtons-nous de les armer en vue de cette lutte sainte et nécessaire pour leur foi !

Qu'elle leur devienne donc, par notre travail éducateur, une foi connue, comprise, aimée, vécue, non pas écrite en lettres mortes à la surface de leur cerveau, mais gravée en traits vivants au fond de leur cœur! Qu'ils regardent le Christ en face, au jour de leur pleine adolescence, bien en face, plongeant leurs yeux dans ses beaux yeux, et lui donnant librement leur vie: " Tu seras la lumière de mon intelligence, la première passion de mon amour, le maître unique de ma vie." Qu'ils s'imprègnent, dès leur jeune âge, des leçons de son Evangile pour modeler leurs pensées sur ses pensées, leurs sentiments et leurs vouloirs sur les siens! Qu'ils étudient les magnificences de sa doctrine, écho du Verbe Eternel qui fait la splendeur du ciel et l'honneur de l'humanité. Qu'ils étudient courageusement leur religion pour gagner le pain de la vérité à la sueur de leurs fronts. Ils s'attacheront à elle par l'effort même qu'elle leur aura coûté. C'est au prix de ce labeur prolongé, grâce à cette patiente pénétration de la foi dans leurs âmes, que nous les sauverons des défaillances redoutées de l'avenir, en en faisant des convaincus et des résistants.

Nous-mêmes, Messieurs, avouons-le, pour faire notre œuvre de chrétiens, pour faire cette grande œuvre d'éducateurs, nous avons encore à nous instruire. Entreprenons ce travail aux côtés de nos fils. La lecture nous y aidera, à condition qu'elle ne soit pas celle qui frivolise, banalise, neutralise, et à notre insu même, déchristianise. Laissons là le livre qu'on feuillette uniquement pour y chercher une distraction brillante et prenons l'ouvrage qu'on étudie pour en recevoir une formation solide. Au lieu de la revue qui est excitatrice de rêveries, ouvrons celle qui est génératrice de pensées. De préférence au journal banal, simple et tendancieux distributeur de nouvelles, consultons celui qui est agent d'enseignement et de propagande catholiques. Causons de ces utiles lectures. Faisons-les ensemble, à plusieurs. Discutons-en entre amis. Au cercle d'études, foyer de pensée et de vie chrétiennes, approfondissons ces problèmes, cherchons la réponse à l'objection courante, forçons-nous à porter sur les sujets d'actualité un jugement qui ne soit pas marqué à la vague effigie de l'opinion commune, mais frappé de l'empreinte originale du Christ. Qu'il est rare, mais par cela même qu'il devient éminent parmi ses frères, l'homme qui cultive ainsi son intelligence, développe sans cesse son savoir, augmente sans mesure sa foi! Quelle puissance que celle de l'homme qui sait réfléchir!

La foule est tout d'extérieur, Elle vit d'impressions superficielles. Elle regarde passer les idées et les faits comme des scènes de cinématographe, sans s'arrêter à les juger. La curiosité s'éparpille sur mille objets divers, son attention se dissipe à travers des riens sensationnels. Un tourbillon l'entraîne perpétuellement, fièvre des affaires, chaos des nouvelles, folies du plaisir. Elle se laisse emporter au jour le jour, au gré des remous et des courants! Qu'un esprit résiste à cet universel entraînement en s'attachant à son idée fixe, en suivant une ligne de conduite invariable, aussitôt il domine la foule et devient une force au travers du courant.

Catholiques, l'honneur de notre Eglise et le salut de nos frères exigent que nous devenions ces hommes de pensée intérieure et d'action puissante, tout pénétrés et actionnés par leur foi. L'effort de réflexion qui

nous est demandé nous sera largement payé. Même dans les choses de cette terre, nous en recueillerons le bénéfice. Une culture intellectuelle plus grande nous assurera cette supériorité qui doit désigner les enfants de Dieu comme les plus aptes sur tous les terrains où s'exerce l'activité humaine, les plus compétents dans la gestion de leurs intérêts professionnels et dans la poursuite des affaires de la cité. Et il rejaillira un témoignage éloquent en faveur de ce catholicisme dédaigneusement accusé par de prétendus esprits forts d'amoindrir ses adeptes, et superbement vengé de cette ineptie par votre haut savoir et votre beau succès.

Mais c'est au dedans de votre âme que le profit de l'étude religieuse vous sera le plus précieux. Tant que la vérité n'apparaît qu'à l'état de demi-lueur, de notions confuses, de thèses diluées, elle demeure froide, inerte, comme morte, sans chaleur et sans beauté. A mesure qu'elle s'éclaire, elle s'anime, elle se transfigure, elle devient bienfaisante et captivante. Les doctrines fortes ont seules vraie prise sur l'intelligence et action régénératrice sur la vie. Un chrétien qui a vu sa foi dans toute l'ampleur de ses affirmations et de ses exigences ne peut lui résister. Il s'abandonne à elle, il se donne à elle, il devient un convaincu, c'est-à-dire un vaincu de la vérité, vaincu par sa lumière et par la grâce de Dieu qui l'a pleinement conquis. Il n'a plus de vagues opinions, mais une vraie conviction, ce qui est tout autre chose, une certitude de laquelle il vit et pour laquelle il saurait mourir, une idée fixe qui se tourne en idée forte, qui l'anime, le domine, l'envahit, le soulève. Plus il la voit, plus il l'aime et aspire à la mieux voir pour la mieux aimer. Le cœur et l'esprit s'entraînent à la poursuite de son idéale beauté. Sa révélation grandissante le rendant meilleur, il fait sans cesse effort pour s'élever plus haut, afin d'être plus digne et plus capable de la contempler plus près.

Dans cette intelligence éclairée du vif resplendissement de Dieu, plus de défaillances possibles, plus d'ombres ni de doutes. Elle a, par elle-même, reconnu la solidité des preuves sur lesquelles repose sa croyance, admiré la transcendance de la révélation, l'enchaînement merveilleux de ses mystères, leur correspondance harmonieuse avec les plus nobles aspirations de l'âme, leur inépuisable aptitude à résoudre les problèmes les plus angoissants des temps modernes. Elle a jugé, en regard, la pauvreté des vains systèmes qui veulent se substituer à elle, la vanité des objections soulevées contre elle, aussi vieilles que l'Eglise, — c'est leur faire trop d'honneur encore, — aussi vieilles que l'Eglise est restée jeune. Le monde pourrait vivre des millions d'années, la foi serait toujours plus vivante que ses conceptions impuissantes et ses négations mort-nées. Car elle n'est pas la doctrine d'un siècle, elle est le message de l'immortelle Sagesse aux siècles qui passent et aux hommes qui meurent !

Sûr et fier de son Credo, le catholique ainsi instruit ne connaît plus les lâchetés du respect humain. Ceux-là tremblent qui ignorent les beautés de leur croyance. Ils en rougissent comme d'une faiblesse, ne sachant pas qu'ils ont le droit de s'en parer comme d'une noblesse. Elle leur semble une tare qu'on dissimule, du moins dont on se tait. Le préjugé est si répandu qui veut que la profession de catholique dénote quelque faiblesse intellectuelle, un esprit encore mal instruit des découvertes des âges nouveaux ! Quiconque ne réagit pas en se donnant à

lui-même la certitude de sa foi et le sentiment de sa valeur, en demeure humilié et paralysé. Mais l'étude affranchit. Il sait, pour y avoir re- fléchi, ce que vaut son Eglise, ce qu'il vaut grâce à elle. Il relève la tête, regarde, compare, et cesse de craindre ou de rougir. Sans provo- cation blessante, sans forfanterie déplacée, mais aussi sans honteuse ti- midité, il s'affirme publiquement, partout il se montre ce qu'il est, lo- gique avec sa foi, dans sa vie privée comme dans sa vie sociale, dans le secret de sa conscience comme au grand jour du forum. Peu lui im- portent désormais les sourires, les sarcasmes, les beaux esprits qui per- sifflent, les sectaires qui insultent et frappent : il met a proclamer ses convictions d'autant plus d'ardeur qu'elles sont plus méconnues. Il éprouve à souffrir raillerie ou persécution pour elles, cette noble fierté du soldat qui aime davantage son drapeau quand l'heure sonne de verser son sang pour le défendre.

Son amour ambitionne de lui faire gloire et de lui conquérir des re- crues, dans ce monde qui s'écarte de l'Eglise par un ridicule dédain a priori des choses du passé, il tient à établir par son attitude comme par son langage, que les catholiques ne sont pas les survivants moribonds des âges disparus, mais les préparateurs laborieux et confiants des âges qui naissent et des progrès que réalisera l'avenir. Sa conduite rend magni- fiquement témoignage en faveur de la vitalité de ses croyances. Sa parole venge et propage sa foi.

Car il ne peut en garder pour lui seul le bienfait. Il éprouve le be- soin de la faire partager aux autres. Il la prêche avec l'éloquence de sa vie toute belle de devoir et de dévouement, avec l'éloquence de ses livres où passent, dans sa conversation et dans ses discours, des accents qui trahissent la ferveur intime de son âme. Même, sans être orateur, il est apôtre. Convaincu et passionné, il éclaire et il émeut. La vérité a mis en lui de telles clartés quelles rayonnent de tout son être, dans son cœur de tels battements qu'il ne sait plus les contenir en sa poitrine. Rien ne peut l'arrêter. Il est voué à une propagande sans trêve, il ne se taira devant aucune menace. Les baillons des hommes n'étoufferont ja- mais la voix de Dieu qui crie en lui. Jeté en prison, il évangélise ses bourreaux. Chassé de France, il continue avec le même zèle intrépide sa mission d'enseignement sur les terres libres du Canada. Martyr, son sang jaillit en affirmation suprême de son attachement à la cause invin- cible qui sait susciter de tels héros. L'Evangile du Christ a fait de lui son serviteur jusqu'à la mort !

Sans que notre vocation à tous soit de monter sur ces hautes cimes, nous avons le devoir, ayons l'ambition d'y tendre de notre mieux.

L'Eucharistie dont ce congrès doit nous rapprocher sera auxiliaire de cette formation plus chrétienne de nos intelligences. Dans le recueille- ment de nos églises nous irons souvent méditer les beautés du catholi- cisme. Notre prière demandera au Maître du tabernacle cette conviction ardente qui inspire ses vrais disciples. L'hostie nous prodiguera ses dons de sagesse et de force. Chaque fois que nous nous nourrirons de sa substance, ce sera une nouvelle communion de notre âme à la lumière de Jésus, et dans cette intimité eucharistique des clartés que nous péné- trerons qui rendront toute notre vie lumineuse de foi !

II

Aimant ainsi notre doctrine catholique, nous nous attacherons d'un même amour à l'Eglise qui en est la gardienne indéfectible et l'infatigable missionnaire.

Sans elle, la vérité descendue des cieux sur terre n'aurait jamais fait le tour du monde. Sans elle, le message libérateur du Christ n'eut pas été porté à ses frères. Sans elle, l'Evangile serait demeuré lettre morte, curieusement étudié par les philosophes, matière à savantes recherches d'Académie, toujours ignoré de la grande foule. Si depuis dix-neuf cents ans, elle n'avait pas donné à profusion ses docteurs, ses évêques, ses prêtres, ses religieux, pour jeter les divines paroles à tous les vents de l'espace, ses Papes pour en sauvegarder le dépôt à travers les siècles, ses martyrs pour le défendre au prix de leur sang, les peuples seraient encore couchés dans les ombres de la mort et le Canada ne se serait pas élevé sur les hauteurs de la civilisation chrétienne.

Si elle n'avait pas jalousement protégé les feuillets de ses saints livres contre l'altération du temps et les défigurations des hommes, tout l'œuvre inspirée de Dieu serait aujourd'hui déchirée en fragments épars, inintelligible et oubliée. Chaque âge aurait vu dans la Bible le reflet de sa pensée, chaque peuple l'aurait interprétée au gré de ses caprices et de ses intérêts, chaque âme y aurait poursuivi ses rêves ou cherché la justification de ses erreurs et de ses fautes. Que resterait-il du texte sacré si l'Eglise ne l'avait gardé dans ses mains comme un inviolable trésor et si elle n'avait appris aux hommes à y lire la parole de Dieu ? Les confessions séparées lui doivent ce qu'elles en ont conservé. Elles perdraient bientôt ce peu dont elles vivent le jour où la hiérarchie catholique cesserait de défendre le patrimoine commun de toute la chrétienté. Quand le foyer s'éteint, les reflets qui brillent loin du centre, dans la pénombre, s'évanouissent avec lui et tout redescend dans l'obscurité.

Prêchée partout grâce à l'Eglise, la foi sera par elle toujours conservée. Elle a reçu de son fondateur les promesses de la vie éternelle. Etablie pour la durée des siècles, elle verra s'écrouler le monde sans en être ébranlée : le Credo de nos pères que chanteront nos fils jusqu'à la consommation des temps, les élus le rediront dans leurs cantiques d'action de grâces et leurs hymnes de gloire dans les profondeurs de l'éternité. Les erreurs passeront, les schismes prendront fin, les persécuteurs tomberont en poussière, les engouements d'un siècle pour ses idoles menteuses seront raillés et oubliés par la génération suivante, tout passera ici-bas de ce qui n'est pas divin : au milieu des écroulements de doctrines, des ruines humaines, des décadences de peuples ou de régimes, l'Eglise demeurera debout dans son impérissable jeunesse. Les sceptiques qui avaient annoncé sa mort la retrouveront à leur chevet d'agonie avec des paroles de pardon et de résurrection, et elle portera en terre, sous la bénédiction miséricordieuse de sa croix, les persécuteurs repentants qui s'étaient flattés de conduire ses funérailles, la croyant à son déclin.

Les peuples qui l'avaient abandonnée, dans une heure d'égarement, voyant ce qu'ils ont perdu en la quittant, ne voyant pas ce qu'en échange ils ont gagné, seront ramenés un jour à elle par le sentiment de leur détresse et le besoin de son secours. Un grand peuple que j'aime éprouve

cette angoisse. Après l'avoir accablée de ses ingratitudes et de ses impiétés, ayant plus souffert encore lui-même des coups qu'il lui a portés, du fond de sa misère, il se reprend à tourner de nouveau son regard vers la vieille Mère qui avait fait de son pays le premier du monde aux âges de sa pleine foi. Il comprend mieux qu'hier jusqu'à quel point elle lui est nécessaire, même pour assurer ces conquêtes sociales auxquelles il aspire, et qu'en ouvrant aux âmes la perspective d'une vie surnaturelle, elle découvre aussi aux nations les voies qui conduisent à la justice et au progrès. Demain, si les catholiques de France le veulent, ils la rappelleront à son foyer désolé et elle y reprendra son œuvre de paix, de [illegible]

[illegible] une bienfaitrice de l'humanité qui lui doit [illegible] son âme et ce qu'elle a de plus cher dans sa [illegible]

[illegible] fait frémir les foules, qui donc nous la [illegible] Eglise catholique ?

Ah ! [illegible] et nous ignorent ces adversaires qui nous [illegible] parce que nos consciences chrétiennes reconnaissent [illegible]! Ils oublient à quelles conditions l'âme humaine [illegible] liberté. L'homme n'est pas libre par le fait qu'il rejette tout dogme, toute discipline. Combien s'affirment bruyamment libres penseurs et font parade de leur indépendance à l'égard de toute croyance qui sont cependant victimes de leur tempérament, de leur milieu, des courants d'opinion, des impressions du moment ? Ce sont les servitudes intérieures qu'il faut briser pour être libres, car elles engendrent toutes les autres : servitude de l'erreur qui [illegible] l'esprit, servitude de la passion qui est maîtresse de la [illegible] extérieur qui aide à les combattre, loin d'opprim[illegible] A vouloir s'en passer, on se condamne au contraire à [illegible] des puissances du mal que tout homme porte e[illegible]

Ils blasphèment donc ceux-là qui accusent [illegible] asservissement. C'est l'impiété qui opprime [illegible] les instincts pervers que la pensée de Dieu tient [illegible] de la grâce peu à peu maîtrise et redresse au fon[illegible] théisme livre l'homme à la merci de ses passions ma[illegible] sa morale sans consistance, par ses lois sans autorité. [illegible] donne le faible à l'exploitation du puissant que n'arrête plus le regard d'une justice vivante ni la menace d'un jugement à venir. Par la divinisation de la chair, de l'or, de la force devenus les idoles d'un monde sans Dieu, il prépare une régression de l'humanité vers les portes et les iniquités de la barbarie. S'appelât-il du nom menteur d'Emancipation : il est artisan hypocrite de l'esclavage.

L'Eglise est mère de liberté. En elle l'homme puise les énergies qui rendent libre. Elle l'aide par ses sacrements à rétablir en son âme l'équilibre moral en compensant sa faiblesse native par ses vertus surnaturelles. Elle l'invite au nom de son Evangile à combattre ses penchants déréglés pour les plier au joug du devoir et assurer l'empire de sa volonté raisonnable sur les puissances inférieures qu'elle doit gouverner. Par les sévérités de sa morale, par les pratiques de sa mortification, elle obtient de lui le long effort nécessaire pour réaliser dans son être l'al-

liance harmonieuse qui fait du corps un serviteur docile, de l'âme la maîtresse respectée. C'est à elle qu'il doit de s'élever à la pleine et magnifiques maîtrise de soi, sous la conduite de sa conscience éclairée et de sa volonté affermie.

Le pouvoir qu'elle exerce sur lui est donc un appui libérateur, et un joug dominateur. Elle se fait gloire d'être à son service en lui commandant, car elle poursuit non pas son profit à elle, mais son bien à lui. Son chef suprême s'appelle le serviteur des serviteurs de Dieu, à l'exemple du Christ qui vint parmi les hommes non pour en être servi, mais pour les servir. Plus les jeunes s'inspirent de cet exemple et s'imprègnent de ses doctrines, plus aussi, jusque dans leurs mœurs politiques et leur organisation sociale, ils deviennent aptes à se gouverner eux-mêmes dans les régimes libres qui se développent sous son action civilisatrice.

En même temps que de notre esclavage, elle nous libère de nos divisions, car les luttes des hommes naissent de cet égoïsme qu'elle comprime, et par l'affranchissement intérieur du mal qu'elle opère dans le secret des cœurs, elle prépare à la face du soleil l'épanouissement public de la paix. L'Eglise possède ce nouveau titre à notre amour, de faire chaque jour sur terre fleurir la fraternité.

Malgré leurs généreux efforts d'union, les nations sont encore divisées, leurs frontières se hérissent toujours de menace de guerre, demain l'éclair d'une épée peut déchirer les nues en donnant le signal des sanglants combats. Des mains qui se serrent amicalement en des rencontres internationales comme celles-ci, peuvent un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, se séparer et s'armer les unes contre les autres!

Seule l'Eglise nous retire de ces meurtrières querelles et rassemble l'humanité [illegible] une vaste famille sous la bénédiction de son Père des cieux. Se[illegible]lle réunit tous les hommes sous les larges voûtes jetées au-dessus des océans et des continents, amples comme les mondes, parce que leur pierre d'attache est en Dieu lui-même. Elle fait ce prodige pendant ces fêtes universelles du monde catholique. Tous les peuples sont représentés ici, toutes les nations s'y sentent sœurs. Les particularismes de la chair et du sang, les différences de visage, les dissonances de race s'oublient et semblent disparaître, car les âmes reflètent les traits de la même parenté divine, parlent la même langue chrétienne, prient ensemble le même Sauveur, communient à sa même vie, font cortège à l'unique hostie qui de toutes les extrémités du globe et en dépit de toutes les oppositions de peuple à peuple les a réunies autour d'elle. Les fils de Wolfe et les fils de Montcalm se disent frères en Jésus-Christ. L'Amérique et l'Europe se donnent le baiser de paix. La terre s'unifie devant l'ostensoir. Le triomphe international de l'Eucharistie refait une chrétienté.

Ce sont là les vraies assises de la paix, l'image de l'invisible cité d'amour où les élus de tout idiome et de toute tribu sont consumés dans la divine unité. L'Eglise s'y montre la collaboratrice la plus heureuse de cette œuvre de concorde internationale désespérante pour les diplomaties humaines. En faisant reprendre au Christ sa place dans les âmes, elle prépare le triomphe de son règne pacifique dans la société. Lui seul, en désarmant les convoitises et les haines au fond des cœurs,

pourra un jour faire tomber des bras les armes de mort. Elle seule maintient au milieu des intérêts opposés et des sectes morcelées, cette vision et cet espoir d'une entente universelle. Catholiques des deux mondes, fortifions-la. Mettons nos mains de fidèles dans la main de nos prêtres; prêtres, nouons à notre tour nos mains consacrées aux poignets de nos évêques, qui tendent leurs mains au Pape de Rome lequel a scellé sa main dans la main de Dieu, et d'une extrémité à l'autre de la terre, malgré de passagères ruptures, une union permanente s'établira et s'affermira entre les peuples dans l'ordre et la paix, grâce à cet enveloppement de la chaîne mystique dont tous les anneaux sont divinement forgés!

Plus haut que ces biens de la liberté et de la fraternité, l'Eglise nous donne celui qui en est la source toujours jaillissante, Jésus-Christ lui-même. Elle le garde au monde dans sa plénitude divine et humaine, dans sa réalité inaltérée et sa présence ininterrompue. Depuis dix-neuf siècles elle le conserve comme un trésor du ciel dans le mystère de ses tabernacles. A son service elle a suscité une immortelle phalange de consécrateurs qui tous les jours, sur des milliers d'autels, renouvellent le miracle de la vie eucharistique. Pour sa garde, elle a trouvé des défenseurs qui ont mêlé leur sang au sang divin des calices d'or et dont le glorieux martyrologe a des pages encore blanches où tous ses prêtres sont avides d'écrire leur nom. Toujours décimée, se recrutant toujours, leur sainte milice n'a jamais déserté son poste d'honneur. Elle a réparé ses brèches et ses défaillances. Elle s'est réformée au lendemain des révolutions qui croyaient l'avoir anéantie, elle s'est sanctifiée au milieu des persécutions qui prétendaient la faire apostasier. Elle demeure la preuve vivante de l'invisible présence de Jésus dans l'hostie. Vos prêtres, ô Christ, ne seraient pas restés au prix de tant de souffrances et malgré leur faiblesse, gardiens de votre tabernacle s'il n'était qu'un tabernacle vide!

C'est pour apporter l'Eucharistie aux ancêtres du Canada que Champlain et Maisonneuve risquaient leur vie sur les océans. C'est pour qu'elle ne fût par arrachée de leurs temples que leurs enfants ont lutté contre l'oppression protestante. C'est pour saluer sa survivance triomphale que Montréal lui ouvrira dimanche ces routes somptueuses où passeront dans un cortège superbe fidèles: prêtres, évêques, cardinaux, précédant le légat du Pape aux mains duquel brillera la petite poussière blanche qui remue toujours le monde! Elle s'avancera parmi les foules agenouillées, elle s'élèvera jusqu'aux plus hauts degrés du reposoir, et de ces splendeurs dont votre foi lui aura fait un piédestal, sa bénédiction descendant sur tous les fronts, se prolongeant à travers le monde, les Amériques, la vieille Europe, les pays lointains, les mers perdues, ira porter à tous les peuples la grâce vivifiante de leur éternel Sauveur!

Recueillez précieusement cette bénédiction de l'hostie. Recevez l'hostie elle-même des mains de l'Eglise qui vous l'abandonne à sa Table sainte, qui vous invite à la lui demander chaque jour. Faites de vos âmes d'autres Thabor où Jésus sera glorifié, de vos existences d'autres reposoirs d'où resplendira sur le monde sa clarté et sa beauté!

O sainte Eglise, Eglise de Pierre et de Paul. Eglise de Remi et de Jeanne d'Arc, de Patrice et de Boniface, Eglise des convertisseurs de

nations et des sanctificateurs d'âmes, oui, nous vous aimons pour tout le bien que vous avez fait à notre grande famille humaine! Quand la terre se peuplerait d'ingrats et d'apostats, nous vous le promettons devant Dieu et son hostie: nos cœurs vous resteront fidèles toujours!

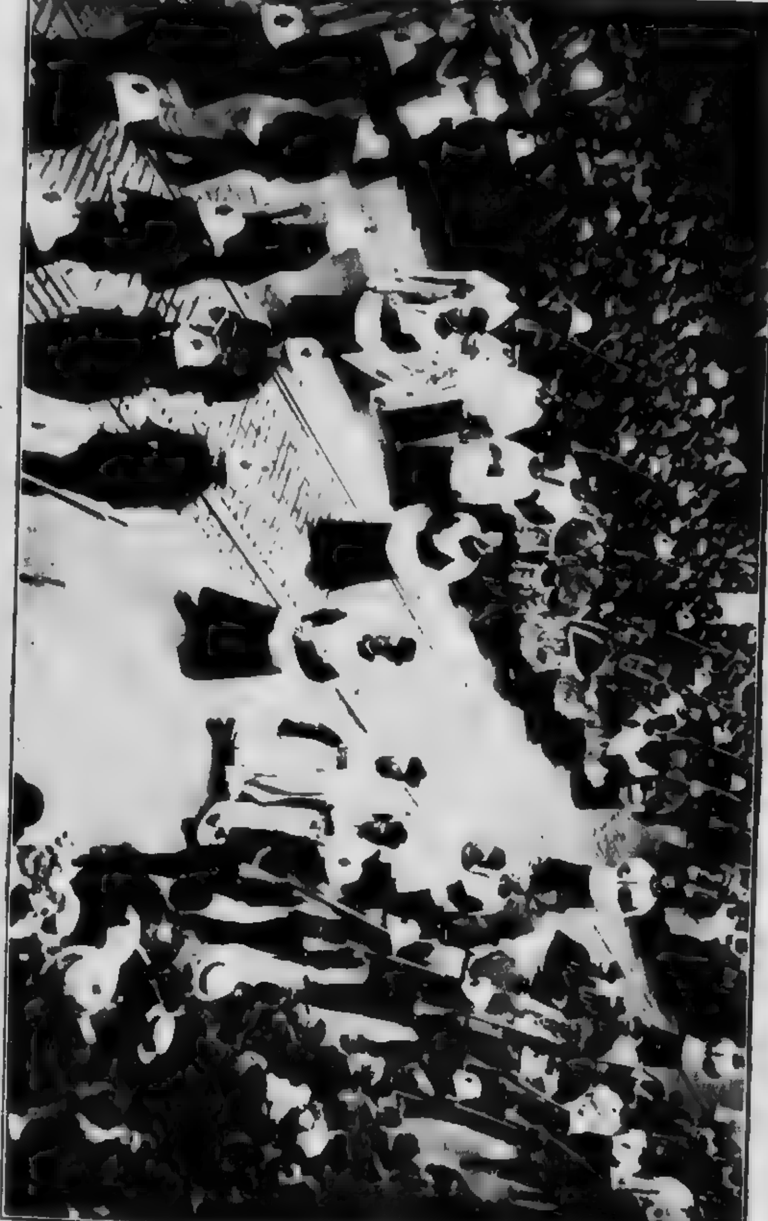
C'est vous qui avez préludé à la naissance de nos patries et qui les régénérez dans leurs décadences. C'est vous qui avez veillé sur nos berceaux et qui prierez encore sur nos tombes. Providence visible d'ici-bas vous avez des bienfaits sans nombre pour les peuples, de la liberté et de la justice pour leurs cités, de la fraternité pour leurs fils divisés. Mère infatigable, vous prodiguez sans trêve vos bontés à nos âmes, vous répandez vos inépuisables secours le long de nos chemins, vos consolations parmi nos larmes, vos espérances dans nos tristesses, vos remèdes et vos prières en réponse à tous nos maux.

Que deviendrait le monde si vous l'abandonniez, emportant dans les plis de votre vêtement tout l'enseignement de votre évangile et dans vos ciboires toute la richesse de Jésus, retirant de cette terre vos saints qui font contrepoids à nos fautes et vos dévouements qui adoucissent nos misères, éteignant au ciel l'étoile de Bethléem qui allumera une première lueur d'espoir dans notre horizon désolé ?

Que deviendraient nos vies si vous les priviez de vos lumières, de vos forces, de vos pardons, si vous les laissiez à elles seules, déshéritées de votre appui? Par quelles folies se laisseraient-elles emporter? Vers quels abîmes ne rouleraient-elles pas ? Dans quels désespoirs elles seraient bientôt tombées? Soyez bénie, ô Mère, pour tous ces bienfaits reçus de vous et dont vos fils les meilleurs sont parfois si oublieux!

Mais soyez aimée deux fois puisque vous êtes bonne et que vous souffrez! Nous vous aimons pour les maux dont on vous accable en échange de tant de biens! C'est pour nous que vous luttez, pour assurer le salut de nos âmes que vos capitulations trahiraient et perdraient. C'est pour nous défendre de l'asservissement de l'erreur que vous êtes engagée dans un combat où les coups vous sont si cruels. Il y a du sang sur votre manteau, des plaies à vos mains, des épines à votre front: vous êtes bafouée, calomniée, insultée, spoliée, frappée, traitée en paria, chassée avec haine des pays comblés par votre amour! Tous les siècles vous ont coûté des larmes et causé des amertumes. Il en est peu qui aient ravivé plus que celui-ci les douleurs de votre calvaire. O Mère, nous voulons consoler votre cœur par notre filiale tendresse, vous rendre vos enfants perdus au prix de notre généreux dévouement!

Oui, sainte Eglise catholique, qui êtes la Fille du Père infini, l'Epouse immaculée du Christ, le Tabernacle vivant du Saint-Esprit, nous en faisons le serment devant vos autels, tous, jusqu'au bout nous serons les militants de vos travaux et de vos luttes de la terre: un jour vous ferez de nous les associés de vos triomphes de l'éternité!



La procession — Les délégués étrangers
The Procession — The Foreign Delegates

Monsieur le Juge *Routhier* vient ensuite parler de l'Eucharistie, comme aliment de la vie surnaturelle.

L'EUCHARISTIE, ALIMENT DE LA VIE SURNATURELLE

MONSEIGNEUR LE PRÉSIDENT,

Le grand spectacle auquel nous assistons depuis quatre jours est une éclatante manifestation de la vitalité de l'Eglise; et si la puissance de cette vitalité ne nous étonne pas, nous qui croyons fermement à sa divinité, elle doit bien etonner ceux qui n'y croient pas, et qui depuis des siècles prophétisent sa fin prochaine. Et comment ne seraient-ils pas étonnés? La guerre qu'ils lui font n'est-elle pas formidable et incessante? Ses ennemis ne sont-ils pas innombrables et tout-puissants? Ne se vantent-ils pas constamment de remporter sur elle de nouvelles victoires?

Comment se fait-il donc que tant d'ennemis, si bien armés et vainqueurs sur tant de champs de batailles, ne réussissent pas à la détruire? Quel est donc le secret de sa force?

— Ah! Messieurs, l'Eglise n'a pas de secret. Elle est tout l'opposé de la Franc-Maçonnerie; et dans ces quelques jours glorieux qui lui sont donnés sur la terre du Canada, elle le dévoile à tous, au grand jour, le mystère de sa force. Elle élève dans les airs l'ostensoir radieux qui contient le pain de vie descendu du ciel, et, plus vraiment inspirée que les sybilles antiques, elle dit au monde étonné: "*Deus, ecce Deus,*" mon Dieu, voilà mon Dieu! C'est lui qui est ma force et ma vie. C'est lui qui perpétue ma vitalité, en me nourrissant de sa chair et de son sang!

Est-il bien vrai, Messieurs, que l'Eucharistie soit un aliment de vie et d'immortalité? C'est ce que je vais essayer de vous démontrer.

Tout ce qui touche à Dieu est nécessairement mystérieux. Toutes les vérités divines sont plongées dans le mystère, comme l'or et les pierres précieuses sont cachées dans les entrailles de la terre.

Le mineur qui creuse le sol ne voit pas le métal précieux qu'il cherche, mais il croit à sa présence cachée, et il travaille à le découvrir.

Faisons comme lui. Allumons d'abord dans nos âmes la lampe de la foi, si bien symbolisée par la lampe du sanctuaire, pendant la nuit, et fixons nos regards sur le tabernacle qui se dessine mystérieusement dans l'ombre.

Notre faible intelligence ne nous permettra pas d'y voir les rayons du soleil eucharistique, mais peut-être y verrons-nous les lueurs d'aube et les clartés d'aurore qui entourent ce grand mystère d'amour et de vie.

I

Vivre, Messieurs, vivre éternellement, c'est le cri de l'humanité, c'est le cri de la nature tout entière. Regardez-la, étudiez-la, et vous verrez quelle peine elle se donne et quel travail elle s'impose, pour vivre toujours. Mais cette lutte pour la vie serait vaine, si Dieu n'avait pas mis à la disposition des êtres vivants qu'il a créés toutes les variétés d'aliments, qui conviennent à leur nature et au genre de vie qui les distingue les uns des autres. Et rien ne démontre mieux l'immense amour du Créateur pour sa créature que cette merveilleuse distribution d'aliments dans le grand banquet de la vie universelle. Chaque convive y trouve non seulement la nourriture nécessaire à sa vie, mais aussi celle qui convient à son développement et à sa fin.

Et si nous avions le temps d'étudier les lois de l'alimentation dans les deux règnes des êtres vivants sur la terre, nous pourrions vous les montrer communiant ensemble à la table de la nature, et se nourrissant mutuellement les uns les autres, par le sacrifice de leur propre vie.

Jetons seulement un coup d'œil sur la plante.

Elle cherche d'abord sa nourriture dans la terre où elle est née pour former son corps. C'est la vie inférieure, ténébreuse, toute matérielle. Mais voici qu'elle sort de terre, qu'elle s'élève, qu'elle s'élance comme nous, vers la lumière, vers le soleil, vers le ciel. On croirait qu'elle entre, comme nous, dans la vie intellectuelle, car elle va faire de l'art, supérieur aux œuvres des plus grands artistes, pour remplir sa fin, qui est d'orner la création.

Alors les sucs que ses racines puisent dans le sol ne suffisent plus à son alimentation : car son être a grandi : elle aspire à un idéal de beauté qu'elle réalise dans ses fleurs, et même à une vie future, qu'elle atteindra en produisant des semences et des rejetons.

Elle se nourrit alors par la tête, par les branches, par les feuilles, qui absorbent à la fois les gaz répandus dans l'air, la chaleur et la lumiere qui rayonnent du soleil, et les ondées vivifiantes qui lui viennent du ciel. Elle a besoin, comme nous, d'une nourriture céleste, et elle la recherche avec plus de zèle que no

Mais, remarquez-le bien, le sol qui lui a donné la vie, continue de lui donner en nourriture son corps et sa substance. Symbole très frappant de l'Eucharistie !

Toute la nature vivante pourrait nous offrir des leçons du même genre, si nous avions le temps d'en étudier les phénomènes. Mais c'est la vie de l'homme qui doit absorber toute notre attention.

II

Comme la plante et comme la plupart des animaux sans raison, il est d'abord contenu dans un germe, au sein mystérieux de la nature. Il y prend vie, il s'y développe, et dans une réelle communion, il s'y nourrit de la substance même de l'être qui lui a donné la vie. Nouveau symbole du miracle eucharistique.

Puis il paraît au jour, et pendant quelque temps encore il se nourrit de la chair de celle qui l'a enfanté. C'est le corps seulement qui se développe dans la beauté de sa forme et dans l'harmonie de ses proportions.

Mais voici qu'une vie nouvelle apparaît en lui, qui le distingue de la plante et de l'animal sans raison, et qui l'élève bien au-dessus d'eux.

C'est le phénomène le plus admirable de la croissance humaine. Car alors l'être humain, dont le Créateur est trinité, manifeste en lui-même trois vies distinctes et différentes: la vie du corps, la vie intellectuelle ou de l'esprit, et la vie surnaturelle de l'âme.

C'est la gradation ascensionnelle de la vie dans l'échelle des êtres créés, et qui place l'homme au sommet, au-dessus de tous les autres.

Or, ces trois vies ne subsistent pas toutes seules: il faut les nourrir toutes les trois, avec des aliments appropriés à leur nature. Et ne me dites pas que la vie surnaturelle et la vie intellectuelle sont une seule et même vie. Non, elles sont deux vies différentes de l'âme, aussi différentes l'une de l'autre que la vie du corps diffère de celle de l'esprit. Cela est facile à démontrer. Voyez ce pauvre malade qui, au point de vue de la vie corporelle, n'est plus qu'un cadavre. Il va mourir dans une heure, ont déclaré les hommes de l'art. Et cependant son intelligence est aussi vivace, aussi brillante que jamais. Il parle, et ses paroles sont des oracles et des éclairs de génie.

Sans doute, cette vie intellectuelle qui brille de tant d'éclat, va finir avec la vie du corps: mais cela ne prouve que leur union intime. Elles n'en sont pas moins distinctes et différentes par nature. Et de même que la vie intellectuelle peut subsister dans toute sa vigueur, alors que la vie corporelle va s'éteindre, de même la vie intellectuelle peut être complètement éteinte dans un individu qui jouit d'une santé corporelle parfaite. Allez dans un asile d'aliénés, et vous en verrez de nombreux spécimens.

Eh bien! la différence n'est pas moins remarquable entre la vie de l'esprit, ou intellectuelle, et la vie surnaturelle de l'âme. La première peut être pleine de vigueur et d'éclat alors que la seconde est éteinte; et malheureusement, il y a trop d'hommes illustres dont la vie intellectuelle est intense, qui éblouissent l'humanité par leurs discours et leurs écrits, et chez lesquels l'impiété et la corruption ont complètement détruit la vie de l'âme! Et pourtant c'est la vie supérieure de l'homme, et la plus importante puisque c'est celle qui le rapproche de Dieu. On l'appelle surnaturelle parce qu'elle n'a rien de la nature et parce qu'elle constitue l'homme en grâce et en union avec Dieu.

Eh! bien, Messieurs, à chacune de ces trois vies qui distinguent l'être humain, il faut une alimentation qui soit appropriée à sa nature et à sa fin. Nous arrêterons-nous à l'alimentation de la vie corporelle? Non. C'est la vie inférieure qui ne se distingue guère de la vie végétale et de la vie animale. Plaignons seulement les malheureux qui croient que tout l'homme est là, et qui se rabaissent eux-mêmes au rang de la brute.

L'alimentation de la vie intellectuelle serait beaucoup plus digne de notre attention.

Et, si j'en avais le temps, je pourrais vous montrer que la vie intellectuelle elle-même, quand elle veut s'élever au-dessus de l'ordre naturel, est forcément obligée pour se nourrir, de recourir — non pas au pain eucharistique — mais à l'enseignement de Jésus-Christ.

Oui, Messieurs, l'esprit humain par ses seules forces, peut bien planer dans les hauteurs du monde idéal. Mais s'il veut monter plus haut, et pénétrer dans le monde surnaturel pour bien connaître Dieu et les vérités divines, le Verbe de Dieu sera le terme et l'aboutissement nécessaire de ses études.

La parole divine recueillie dans le merveilleux livre des Evangiles deviendra sa nourriture obligée; car jusqu'à Jésus-Christ les plus brillants représentants de la raison humaine n'ont pu donner à l'homme la vie intellectuelle supérieure et complète qui embrasse l'ordre surnaturel.

Les sages de la Grèce et de Rome, Socrate, Platon, Cicéron et les autres, avaient en vain jeté à tous les échos d'admirables paroles, l'esprit humain se mourait d'inanition, et la vie de l'âme allait s'éteindre quand le Messie parut.

Lui seul put accomplir ce miracle d'enseigner à la fois les ignorants et les savants et de répandre dans le monde, toutes les vérités nécessaires, que les esprits les plus bornés comprennent et que les génies les plus élevés proclament admirables. Et c'est ainsi qu'il a pu donner à l'homme l'aliment nécessaire au perfectionnement de sa vie intellectuelle. C'est ainsi qu'il a pu adresser à tous les chercheurs de bonne foi, cette parole extraordinaire: Je suis la Vérité!

III

Mais il a dit aussi: " Je suis la Vie "; et par cette parole il n'a voulu désigner ni la vie du corps, ni celle de l'esprit, mais la vie surnaturelle de l'âme.

De même que par son enseignement il voulait satisfaire la soif de vérité qui dévorait l'esprit humain; de même il a voulu donner à l'âme un aliment qui convînt à sa nature quasi-divine, et qui pût ranimer sa vie surnaturelle alors défaillante.

Quel est cet aliment merveilleux, et comment a-t-il pu le produire?

En opérant le miracle des miracles que nous allons maintenant étudier.

Approchons-nous religieusement de ce grand mystère; et voyons d'abord en quoi consiste la vie surnaturelle de l'homme? Elle consiste à vivre dans l'état de grâce et dans l'union avec Jésus-Christ. Elle consiste à reproduire le type divin d'après lequel l'homme a été fait, et à devenir une image aussi parfaite que possible de son Créateur.

Car, ne l'oublions pas, Messieurs, l'homme est presqu'un Dieu, un peu au-dessous d'Elohim, dit le Roi-Prophète, dans le texte hébreu, ou un peu au-dessous des anges, dit le texte latin: il est même un fils de Dieu.

Or, l'homme ne peut arriver à ces hautes destinées qu'en vivant sur la terre de la vie surnaturelle, en union avec Dieu. Mais est-il raisonnable qu'une telle vie puisse être alimentée par les produits de la nature? Evidemment non. A cet être qui est l'image de Dieu, et presque Dieu, il

faut un aliment divin. Et qui le produira cet aliment? Ce ne sera pas l'industrie humaine. Tout le génie humain, uni aux forces de la nature, ne pourra jamais inventer une nourriture surnaturelle et divine.

Aussi est-ce Dieu lui-même qui avait mis à la disposition du premier homme un arbre mystérieux appelé l'arbre de vie, dont le fruit devait le préserver de la mort. Mais vous savez comment Adam préféra manger le fruit défendu et fut condamné à mourir. Chassé du paradis terrestre, il emporta cependant dans son exil la promesse de Dieu qu'un autre arbre de vie, dont le premier n'avait été que la figure, serait un jour planté sur la terre et que son fruit divin offert en sacrifice, rachèterait l'humanité.

Or, c'est un fait historique incontestable que cette promesse, et cette prophétie ont été réalisées, que le véritable arbre de vie a été planté sur le Calvaire, et qu'en vertu de l'institution eucharistique le corps de Jésus-Christ, qui en était le fruit, est devenu pour toujours l'aliment divin de la vie surnaturelle de l'homme.

Mais, direz-vous peut-être, entre le drame de l'Eden et celui du Calvaire, quarante siècles ont passé; est-ce que pendant cette longue période Dieu a laissé l'homme sans alimentation pour entretenir sa vie surnaturelle et son union avec lui?

Non, Messieurs, seulement c'était une alimentation symbolique ou figurée. C'était la manducation de la chair des victimes sacrifiées à la divinité.

Nous touchons là, Messieurs, à l'un des phénomènes les plus étonnants et les mieux constatés de l'histoire universelle. Chez tous les peuples qui ont eu une religion et un culte, on a constaté la pratique des sacrifices sanglants, et dans ces sacrifices une partie des victimes qui était la part de la divinité était entièrement brûlée; mais l'autre partie était mangée par les prêtres et les fidèles. Dieux et fidèles étaient présumés prendre part au même banquet, et s'unir dans la participation au même sacrifice et à la même nourriture. C'était ce qu'on appelait un sacrifice de communion, dit M. Robert Smith, dans un article de l'Encyclopédie Britannique. Selon les croyances antiques, l'homme est parent des dieux, et le sacrifice-communion rétablissait l'alliance entre eux par le sang (Etudes de mythologie et d'histoire, par M. Toutain, p. 151.)

Ce culte sacrificiel était-il une invention du génie humain? Ou avait-il été l'objet de la révélation primitive?

Il y a toute raison de croire qu'il fut révélé de Dieu lui-même aux hommes, dès l'origine, puisque l'histoire des sacrifices commence [illegible] les fils d'Adam, et qu'Abel voit ses offrandes agréées de Dieu. [illegible] se continue, cette histoire, avec Noé, Melchisédech, Abraham, [illegible] longue suite de leurs descendants, chez les Juifs.

Il est également vrai au point de vue historique, que ce culte révélé propagea chez tous les peuples de l'antiquité, et notamment chez [illegible]diens, les Perses, les Egyptiens, les Grecs et les Romains. Chez [illegible] Perses on offrait à la fois au dieu Ormuzd du pain et de la chair [illegible] y buvait après consécration, la sève d'un arbre qu'on appelait "l'arbre de vie," et qui préservait de la mort.

Quel était le mérite de ces sacrifices? Il est évident que les plus méritoires étaient ceux qu'on offrait comme symbole du suprême sacrifice qui devait racheter le monde, et dont la victime devait être le Rédempteur futur que tous les peuples attendaient. Or, ne l'oublions pas, il y avait dans ces sacrifices cultuels une manducation réelle de la chair des victimes consacrées à la Divinité, c'est-à-dire une communion symbolique qui entretenait la vie surnaturelle de l'âme avec Dieu, en même temps qu'un sacrifice qui expiait les péchés.

Mais évidemment, ces sacrifices expiatoires et ces communions symboliques étaient frappés d'imperfection, et la vie surnaturelle de l'âme humaine dépérissait. C'est pourquoi, le jour vint où Jéhovah fit savoir aux juifs par la voix des prophètes qu'il ne voulait plus de leurs sacrifices, et l'Homme-Dieu apparut montant au Calvaire, et portant sur ses épaules le véritable arbre de vie dont le fruit divin serait l'aliment surnaturel des âmes.

Désormais les sacrifices figuratifs sont finis, et c'est le Fils de Dieu qui sera la victime auguste dont le sang lavera les péchés du monde, et dont le corps sacré donné en nourriture à l'âme humaine lui conservera la vie pour l'éternité. C'est le dernier perfectionnement de l'alimentation surnaturelle. C'est le couronnement de tous les miracles d'amour et de puissance accomplis par Dieu pour le salut de l'homme.

IV

Vous savez comment Jésus-Christ institua cette merveille des merveilles, que l'on appelle Eucharistie; et vous connaissez ces paroles vraiment extraordinaires que le monde n'avait jamais entendues: " Je suis le pain de vie.... je suis le pain vivant descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point... et ce pain que je donnerai, c'est ma chair, livrée pour le salut du monde."

Les Juifs sont révoltés. Plusieurs disciples mêmes repoussent cette parole comme trop dure.

Et Jésus-Christ reprend: " En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour."

Il est impossible d'employer des paroles plus claires, plus énergiques, plus absolues. C'est une loi que Jésus-Christ va promulguer. Il veut la publier sous toutes les formes possibles. Il se répète, il multiplie les phrases pour dire la même chose, afin qu'il ne puisse pas y avoir ambiguité ou malentendu.

Et cependant, il paraît craindre encore que l'on ne donne à ses paroles un sens figuré, et il ajoute: " car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage."

On ne peut plus douter de la réalité de cette alimentation merveilleuse: mais quelle vie donnera-t-elle? Ce sera une vie qui ne finira pas. Ce sera une vie surnaturelle, puisqu'elle consistera dans une union intime avec Dieu. " Celui, dit-il encore, qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui." C'est une vie, quasi-divine, ajoutée à la vie naturelle de l'homme, et qui se perpétuera après celle-ci.

Et n'oublions pas, Messieurs, la solennité de l'institution eucharistique: c'est une institution testamentaire. C'est un legs que Jésus fait à l'humanité quelques heures avant de mourir. Il arrive souvent qu'un grand homme en mourant, lègue son corps à sa ville natale, ou à sa patrie; mais c'est un corps en pourriture et qui ne sera bientôt plus qu'une vile poussière.

Un don de ce genre serait-il digne d'un Dieu ?

— Evidemment non. En léguant son corps il le fera donc incorruptible et immortel.

Il prend dans ses mains divines du pain, et une coupe de vin, et les présentant à ses apôtres il leur dit: "Ceci" (il ne dit pas ce pain) est mon corps; "Ceci" (il ne dit pas ce vin) est mon sang... C'est ma chair livrée pour le salut du monde; mangez-en tous.... " Et ce que Jésus vient de faire, le sacerdoce nouveau institué par lui, reçoit l'ordre de le faire en mémoire de lui, dans la suite des siècles.

Ainsi s'est faite l'institution eucharistique qui change réellement le pain et le vin en la substance même de Jésus-Christ.

V

Messieurs, ils sont bien malheureux ceux qui, comme nos frères séparés, rejettent cette consolante réalité, pour se contenter d'un vain simulacre ou d'un simple souvenir.

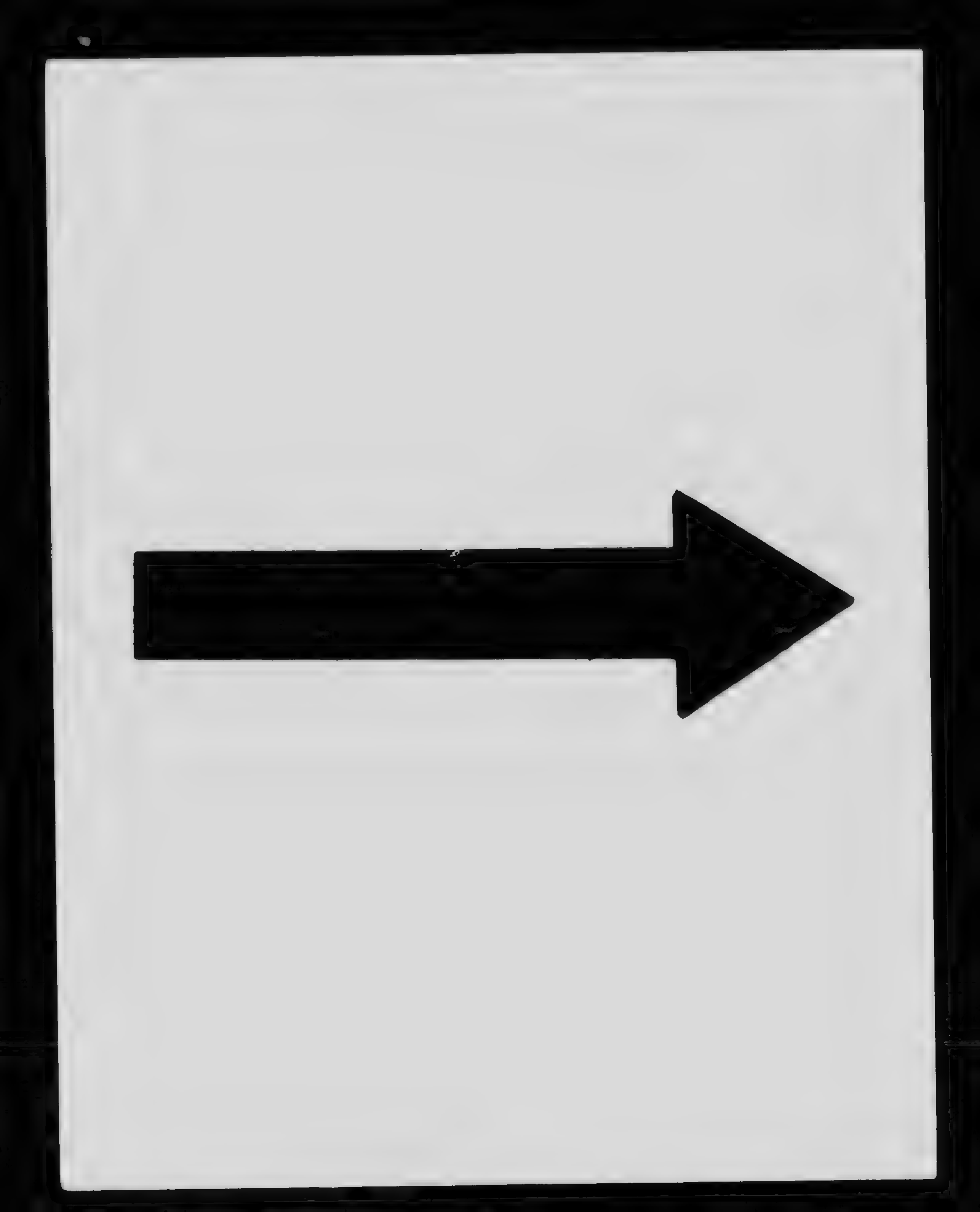
Ils sont en même temps bien illogiques; car s'ils avaient raison, nous serions moins favorisés sous la Loi Nouvelle que ne l'étaient les Juifs, sous la Loi Ancienne, quand Jéhovah leur donnait la manne en nourriture. En effet, la manne était vraiment un pain qui descendait du ciel, tandis que le pain des hérétiques est un produit de la terre fait de main d'homme.

Si l'hostie que le prêtre a consacrée n'était pas réellement le corps de Jésus-Christ, elle serait certainement inférieure à la manne, qui n'était pas un produit de l'industrie humaine. Et alors, l'œuvre de Jésus ne serait pas un perfectionnement de celle de Moïse. Sa parole ne serait qu'une figure de rhétorique, une illusion, et un mensonge. Il nous aurait trompés en disant qu'il nous donnait sa chair à manger et son sang à boire!

Ah! non, Messieurs, qu'un pareil blasphème n'effleure jamais nos lèvres. Dieu ne peut pas mentir, et toute parole de Jésus est d'une vérité absolue. Or, il n'en a jamais prononcé de plus lumineuses et de plus impératives.

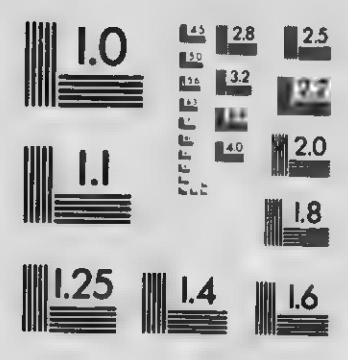
Torturer ces paroles pour leur donner un sens figuré, c'est prêter à Dieu un langage faux et trompeur; c'est méconnaître la perfection du culte nouveau, qui a succédé au formalisme étroit de la religion mosaïque.

Il me semble qu'il répugne à la raison humaine elle-même, que Dieu ait subi toutes les humiliations de l'Incarnation et toutes les souffrances de la Rédemption pour nous replacer après sa mort sous l'empire des vaines images et des antiques figures.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 Phone
(716) 288-5989 Fax

Nous ne voulons plus d'un Messie figuré, puisqu'il est venu en personne habiter parmi nous. Nous ne voulons plus de nourriture symbolique ou emblématique, puisque Jésus a affirmé qu'il nous a donné sa chair à manger et son sang à boire.

Arrière les figures et les symboles, et prosternons-nous devant la divine et vivante réalité de l'Eucharistie! C'est le vrai pain de vie!

Nul ne savait mieux que l'Homme-Dieu combien ce viatique est nécessaire à l'âme dans son difficile voyage de la terre au ciel. Les poëtes ont souvent comparé la vie humaine à un fleuve; mais ils ont oublié de nous dire que l'homme ne doit pas descendre ce fleuve, mais le remonter, afin d'arriver à sa source qui est Dieu.

Et ce n'est pas seulement sa destinée de remonter au ciel, c'est un besoin de sa nature qui s'est manifesté dès son origine.

Adam voulait devenir Dieu en mangeant le fruit défendu. Prométhée, Hercule, les Césars de Rome prétendaient être divinisés. Et nous aussi nous aspirons à devenir des dieux dans la vie future.

Or, je vous le demande, qui nous donnera les forces nécessaires pour accomplir cette ascension merveilleuse? Comment pourrons-nous remonter ce fleuve orageux de la vie dont tous les courants nous entraînent à l'abîme, si nous n'avons pas une vigueur surhumaine, puisée dans une alimentation surhumaine?

La raison elle-même nous dit que tout aliment qui ne sera pas divin sera insuffisant à qui a l'ambition d'être divinisé. Pour devenir dieu, il faut se nourrir de Dieu.

VI

J'entends les incroyants objecter que tout cela est contre nature. Non, c'est au-dessus de la nature, mais non pas contre nature. Il est dans la nature le besoin de s'incorporer pour ainsi dire l'être que l'on aime passionnément, de s'en nourrir et de le nourrir lui-même de sa chair. La plupart des animaux nourrissent leurs petits de leur substance; le pélican leur donne son sang à boire; et la femme en ferait autant pour sauver la vie à son enfant. Croyez-vous que l'amour de Dieu pour l'homme soit moins grand que l'amour maternel?

L'incroyant dit encore:

Mais comment la chair de Jésus-Christ mangée par l'homme peut-elle produire des effets surnaturels dans son âme qui est immatérielle? C'est un mystère, sans doute, que je ne puis pas lui expliquer. Mais pourrait-il expliquer lui-même l'effet produit dans son intelligence, par un café noir ou une fine champagne au moment d'un discours à faire? Non, il ne m'expliquerait pas comment ce breuvage tout matériel lui donne plus d'esprit, plus de verve, et une parole plus facile. Eh! bien, pourquoi le pain eucharistique ne pourrait-il pas nous donner de la vertu, comme un stimulant vulgaire lui donne de l'esprit?

Je vais plus loin, et je soutiens que la raison humaine justifie très bien les sacrifices de la Loi Ancienne et celui de la Loi Nouvelle.

Qu'est-ce qui entraîne l'homme au péché? C'est la chair et le sang Dès lors, il est raisonnable que la chair et le sang soient sacrifiés, c'est-à-dire offerts en sacrifice d'expiation, pour le péché.

Cela explique comment les sacrifices de la chair et du sang ont été considérés dans tous les cultes et à toutes les époques, comme le seul moyen d'expiation du péché, et d'apaisement de la divinité. Mais ce qui faisait leur mérite auprès de Dieu, c'est que Lui-même avait promis dès l'origine que son Fils sacrifierait sa chair et son sang pour l'expiation des péchés du monde, et que les sacrifices de la chair et du sang des taureaux et des agneaux étaient le symbole et la figure du sacrifice divin.

Or, la Rédemption ne devait pas supprimer le péché de l'homme, parce qu'elle ne devait pas supprimer sa liberté, et conséquemment les sacrifices expiatoires du péché devaient continuer, même après Jésus-Christ, pour appliquer aux âmes le fruit de cette rédemption.

Seulement, ils devaient changer de nature, en devenant infiniment plus parfaits, parce que le culte chrétien est infiniment plus parfait que le culte mosaïque.

Et donc la chair et le sang continuant de pécher, il est juste et raisonnable que la chair et le sang continuent d'expier et de porter à l'homme l'effet du sacrifice qui l'a racheté. Mais quelle chair et quel sang? La chair et le sang de la seule victime désormais agréable à Dieu, c'est-à-dire de Jésus-Christ.

Cependant, le sacrifice de cette chair et de ce sang ne se fera plus d'une manière sanglante comme au Calvaire. Il sera aussi réel, mais par un miracle de Jésus-Christ il s'accomplira sous la forme et les apparences du pain et du vin.

Est-ce que tout cela n'est pas raisonnable et d'une sagesse souveraine?

Et ce que je viens de dire du sacrifice s'applique à la manducation de la victime sacrifiée, c'est-à-dire à la communion. Elle aussi existait avant Jésus-Christ sous la forme sanglante, et elle continuera d'exister après lui, aussi réellement en substance, mais sous la forme non sanglante de l'Eucharistie.

Et pourquoi doit-elle continuer apré Jésus-Christ? Parce qu'après lui, comme avant lui, elle est l'aliment nécessaire de la vie surnaturelle de l'âme.

Grâce au sacrifice divin perpétuellement renouvelé dans le monde, du sauveur à la fois victime expiatoire et nourriture surnaturelle, des milliers d'âmes vivront, toujours en union avec Dieu, et l'Eglise, qui est la société de ces âmes, possèdera toujours son immortelle vitalité.

S'il était permis de juger les actes divins dans le même langage que les actes humains, je dirais que l'institution eucharistique fut une grande habileté, puisqu'elle permet à Jésus-Christ de vivre au milieu des hommes sans les exposer à commettre un nouveau déicide.

Hélas, s'il revenait sur terre dans sa chair mortelle, les hommes le tueraient encore. Mais sous la forme eucharistique il est avec nous jusqu'à la consommation des siècles, et ses ennemis ne pourront plus le faire mourir. Quand il serait chassé de ses temples, fermés ou démolis, le prêtre l'emportera dans sa mansarde, ou dans sa tente de missionnaire, et lui permettra de vivre avec l'Eglise son épouse, dans tous les pays du monde et jusqu'à la fin des temps.

Messieurs, pour éclairer la terre et nos terrestres demeures, Dieu a

créé deux astres: le soleil qui fait le jour, et la lune qui illumine la nuit. Mais la clarté lunaire n'est qu'un reflet de l'éclat du soleil.

Pour le monde des âmes le Créateur a fait mieux. Dans le grand jour éternel qui suit la mort, c'est le Dieu-Soleil qui éclaire les âmes jouissant de la vie surnaturelle; et dans cette nuit qui précède la mort, et qui est la vie humaine, c'est Jésus-Hostie qui éclaire nos ténèbres. Mais il n'est pas un simple reflet de la Divinité; et, sous les pâles apparences du pain il est aussi Dieu que le Dieu-Soleil de l'Eternité.

Avant l'arrivée du Légat que l'on s'attend d'une minute à l'autre à voir entrer dans la salle, le P. Lemius a encore le temps de prononcer, d'une voix chaude et vibrante, le discours suivant :

MESSIEURS,

Je me demande à quel titre je suis devant vous....

Depuis que nous sommes au Canada, il nous semble que vos cœurs canadiens ressemblent aux demeures si chaudes et si hospitalières que vous ouvrez aux visiteurs, surtout aux Français.

Lorsqu'à Liverpool nous sommes montés sur "l'Empress of Ireland," nous avons rencontré, à côté de la majesté de Son Eminence le Cardinal Vannutelli, un Canadien — M. le Président des travaux du Congrès — et, quand nous avons vu ses yeux caressants, ses lèvres gracieuses, ses bras ouverts, il nous a semblé voir le cœur du Canada s'entr'ouvrir, et tous les Français sont entrés dans ce cœur. Nous étions en plein Canada: nous continuons à jouir en bons Français, du Canada.

Peut-être m'avez-vous invité à un autre titre. Je porte le Christ des Oblats qui sont venus il y a 60 ans, envoyés par notre fondateur, évangéliser le Canada. Je suis le frère des Taché, des Grandin et de tant d'autres, le frère de Mgr Breynat que je suis heureux de saluer au milieu de vous, le frère de ces 250 Oblats qui demain, venus de tout le Dominion assisteront à votre belle procession.

Puis, je représente au milieu de vous la colline la plus sacrée de France: Montmartre.

Montmartre qu'on a appelé l'œil et le cœur de la France; Montmartre, la colline sur laquelle notre pays paie au Sacré-Cœur de Jésus la rançon des péchés qu'il a commis; Montmartre où s'élève ce poème de pierres, la basilique aux blanches coupoles où tous les jours et toutes les nuits nous chantons le *Miserere* de la pénitence, où nous chantons aussi, le cantique de l'espérance: Sacré-Cœur de Jésus, sauvez la France!

Je suis heureux de parler comme membre du Comité permanent des Congrès Eucharistiques. Je suis un témoin, j'ai vu la plupart des Congrès, et je porte en moi des visions: vision du Congrès de Paris, vision

du Congrès de Lourdes, vision du Congrès de Rome, vision du Congrès de Metz, vision du Congrès de Cologne, et je proclame que jamais nous n'avons vu ce que nous voyons ici; nous partirons avec une vision plus splendide dans nos âmes et nous irons dire à nos frères de France ce que le Canada sait faire pour l'Eucharistie, pour Notre-Seigneur Jésus-Jésus-Christ.

Et enfin je suis heureux de vous parler parce que j'ai fréquenté beaucoup les hommes, et en France, on m'accuse — et avec raison — de préférer un auditoire d'hommes. Je les ai vus souvent à Montmartre. Il m'a été donné d'en conduire plusieurs fois 50,000 à Lourdes. Il m'a été donné de les voir en nos différentes provinces. Eh bien, voulez-vous me permettre de m'effacer et de les laisser parler. Des laïques viennent de vous donner des discours eucharistiques débordant de doctrine théologique; ce seront encore des laïques qui prêcheront par leurs exemples.

Après la doctrine, d'ailleurs, les exemples reposent l'esprit, après les paroles qui émeuvent, il faut des exemples qui entraînent.

Nous sommes à la fin du Congrès, Messieurs, nous sommes à une heure où il faut vous entraîner dans ce chemin que l'on vous a montré tout ensoleillé, dans cette voie qui conduit à la Table sainte, et je voudrais que de cette assemblée se lèvent des hommes qui communient, qui communient souvent, et, s'ils le peuvent, qui communient tous les jours.

Mon premier point, le voici: La communion quotidienne convertit, purifie et transforme. Voilà la thèse; je ne la développe pas.

Un jour, je vois arriver vers moi un vieillard de soixante-dix ans. Sous la couronne de ses cheveux blancs, il avait conservé des traits énergiques tout militaires. Sur sa poitrine brillait la croix des braves. Nous causâmes comme on cause en tête à tête, dans [illegible]in. Je fus étonné, Messieurs, de trouver un homme si bon, et il fa[illegible]evenir dans le passé pour trouver matière à absolution. Et quand nous fûmes debout, militairement, il me dit: "Je vous ai probablement un peu étonné, je veux vous raconter ce qui m'est arrivé, il y a quelques années, et vous le répéterez aux hommes. Vous direz à tous ceux qui voudront se convertir le grand moyen que Dieu a mis à notre disposition:

"J'étais donc un soldat, et pendant dix-huit ans, j'ai étonné mon régiment, pas facile pourtant à étonner, par ma conduite. Je ne crains pas de dire que j'étais la honte de mes camarades; un jour, moi-même j'eus honte. La foi me restait au cœur, j'aillai me confesser. Un Père du Très Saint-Sacrement me reçut avec bonté; après la confession, il me dit: "Il y a 18 ans que vous n'avez pas communié, vous paierez vos dettes; vous êtes un homme d'honneur, vous communierez 18 fois de suite."

"Je tressautai, je regardai le Père avec stupéfaction, croyant à une plaisanterie, mais il ne plaisantait pas, et après avoir un peu débattu la question, il me fit promettre que je communierais 18 fois pour payer mes dettes." "Je communiai le lendemain, le surlendemain, le troisième jour; ce jour-là — je m'en souviens — je me trouvai absolument transformé." Je n'eus plus aucune pensée mauvaise, je ne ressentis aucun désir mauvais, les sirènes qui tournaient autour de moi — ce fut son expression — me semblaient méprisables. Je me sentis absolument

transformé, j'étais devenu un autre homme." Il y a de cela, ajouta-t-il, environ 30 ans. J'ai continué à communier tous les jours; je suis devenu adorateur nocturne, je vais toutes les semaines faire la faction devant notre Dieu. Voilà ce qu'a fait de moi la communion quotidienne.

Messieurs, à la veille de la grande manifestation, laissez-moi vous dire que si vous connaissez un homme, si vous en connaissez un seul qui répète: " il ne m'est pas possible de changer de vie, je ne peux pas réagir contre les inclinations qui sont là, au fond de mon cœur," racontez-lui cette histoire et racontez-vous la à vous-même, c'est là le grand moyen.

Ah! Messieurs, pendant ce Congrès, on vous l'a dit, c'est le congrès des résolutions... Je me souviens qu'à Lourdes, lorsque nous eûmes les cinquante mille hommes et que nous eûmes fait une procession, pas aussi belle que celle que vous ferez demain, mais elle était belle tout de même, lorsque nous arrivâmes au parvis du Rosaire, je m'adressai à ces cinquante mille hommes et je leur posais cette question: " Croyez-vous que vous êtes venus ici uniquement pour prier les bras en croix, pour chanter des cantiques et pour faire la procession? Il y a autre chose à faire quand on vient à Lourdes! On va dans la piscine... Quel est celui d'entre vous qui quittera Lourdes sans avoir déposé le fardeau de ses péchés? Y en aura-t-il un seul? Et la foule répondit: " Non, pas un, pas un." Je fis répéter cette parole: " Pas un, pas un." Le lendemain, Messieurs, nous avons vu un spectacle sans pareil: les rues de Lourdes, les chambres d'hôtels et tout le parvis du Rosaire étaient transformés en confessionnaux, des prêtres étaient là, assis sur des bornes ou des terres de gazon, des hommes agenouillés à leurs pieds... **CINQUANTE MILLE HOMMES** communièrent! Et ce fut pour la Sainte Vierge le plus beau bouquet et le plus beau cierge qu'on lui eût jamais apportés.

Messieurs, demain, vous devez aller à cette procession. Je vous le demande, y en aura-t-il un seul qui voudra y aller sans avoir mis le Saint-Sacrement dans son cœur?.... Ah! vos applaudissements me disent que demain, pendant que le Cardinal Légat portera Celui qui est tout notre Amour, vous pourrez mettre la main à votre cœur et vous pourrez dire: " moi aussi je porte le Christ, je l'ai là, dans ma poitrine, il est là, mon Dieu!" Et demain, ce ne sera pas seulement le Cardinal Légat qui portera la sainte Hostie, vous porterez Jésus-Christ, vous porterez votre Dieu. La manifestation sera belle aux regards des hommes; elle sera plus belle aux regards des anges et aux regards de Dieu!...

Second point: La communion quotidienne fait des saints parmi les hommes autant et bien mieux que parmi les femmes.

Il y a deux ans, nous prêchions une mission à........ sur la frontière de l'Est, où les troupes sont toujours vigilantes, et nous prêchâmes le décret du Souverain Pontife sur la communion quotidienne.

Derrière un pilier se trouvait le colonel d'un des régiments qui sont en cette ville. Il me suivit au presbytère et me dit: " Mon Père, j'avais entendu vaguement parler de ce décret, je croyais qu'il était purement et simplement pour les femmes pieuses; or, d'après le texte cela regarde les hommes aussi, cela me concerne? — Evidemment, mon colonel! — Mais alors, je suis un homme de discipline et quand on commande, j'obéis.

Il se confessa et se mit à la communion quotidienne.

Dix jours après, à la clôture de la mission, il vint me voir et me dit : " Mon Père, la religion est absolument changée pour moi. Jusqu'à présent, je contemplais Notre-Seigneur Jésus-Christ comme mon Seigneur, comme mon Maître, il me semblait qu'il était loin de moi sur des hauteurs, et je l'adorais. Depuis que je communie tous les jours, je sens qu'il est en moi, que je le porte, et voici ce qui m'est arrivé au moins deux fois : Me trouvant à la tête de mon régiment en marche, et pensant à ma communion du matin, tout à coup je me suis senti transformé : ce n'était plus moi qui vivais — sans le savoir peut-être il répétait la parole de saint Paul : " Ce n'était plus moi qui vivais, c'était le Christ qui paraissait vivre en moi " — il me semblait que c'était Jésus-Christ qui était le colonel de ce régiment français. Ah ! mon Père, j'ai éprouvé pendant dix minutes des joies qui sont incomparables."

Voilà, Messieurs, comment un colonel arriva d'un coup d'aile à cette splendeur. Vous constaterez en passant qu'il y a encore dans nos armées des chrétiens, des catholiques qui savent trouver le chemin de la Table sainte et, deviennent des saints. N'oubliez pas le général de Sonis, qui sera peut-être un jour sur les autels.

Ah ! Messieurs, si vous voulez devenir des saints, et vous voulez le devenir, allez à la Table sainte, allez-y fréquemment, tous les jours,et vous verrez que Notre-Seigneur, selon l'explication théologique que l'un des vôtres vous donnait tout à l'heure, vous fera vivre de la vie du Christ, de la vie de Dieu, et vous préparera ainsi à la vie éternelle, la participation de la vie bienheureuse de Notre-Seigneur et de notre Dieu.

Mais, Messieurs, la communion quotidienne ne fait pas simplement que transformer l'individu, elle le régénère au point de vue social.

Le patron qui ira communier, l'ouvrier et même le miséreux qui ira communier souvent, pratiquera les vertus d'ordre, de justice et de charité sur lesquelles repose la paix sociale, la vraie prospérité des peuples.

Un jour, je reçus à la sacristie de Montmartre la visite d'un homme qui était à la tête d'un atelier de meubles d'art, un artiste de Paris. Il était en proie à une émotion incroyable. Il passa de longs instants sans pouvoir m'adresser la parole. Quand il put parler :

" Il y a quarante ans, dit-il, que je ne connaissais pas le chemin de l'église. Accompagnant un de mes amis je suis venu visiter le monument de Montmartre, et un moment je me suis trouvé en face de ce soleil que vous appelez l'ostensoir, et je l'ai regardé."

Ah ! Messieurs, quand un homme se trouve devant Jésus, s'il veut écouter, s'il veut sentir palpiter son cœur, il verra ce qu'il sait lui dire et lui faire comprendre.

Notre-Seigneur regarda cet homme, et cet homme me raconta comment en un instant il avait été jeté à genoux, baigné de larmes. Il était converti, comme le Père Hermann, le juif converti, par la sainte Hostie ; il venait déposer le fardeau de ses quarante années d'abstention.

" Comment, me dit-il, pourrai-je me rapprocher de Dieu, après m'être tenu éloigné pendant si longtemps de la Table de ma première communion ? "

C'était un homme honnête, sincère.

Je lui dis : " Venez passer une nuit aux pieds du Saint-Sacrement, et vous verrez que la réconciliation sera aisée avec Notre-Seigneur."

Le samedi suivant, il passa la nuit tout entière à genoux, depuis neuf heures du soir jusqu'à cinq heures du matin, l'Hostie le fascina, il resta face à face avec le Christ : le lendemain, il prenait dans sa poitrine le divin Sauveur. Cet homme était renouvelé. Il rentra chez lui et le lendemain, appela ses ouvriers ; il leur déclara ce qui s'était passé la veille ; le changement de vie qui s'était opéré dans son âme, et il leur demanda pardon — Ah ! écoutez ceci — il leur demanda pardon de toutes les injustices dont il aurait pu se rendre coupable ; il leur demanda pardon des colères et des violences qu'il avait eues avec eux et il leur promit de faire tous ses efforts pour être un patron modèle. Puis, il ajouta : " Dieu est mon père, et désormais je vous supplie de ne plus le blasphémer chez moi. Promettez-moi de ne plus outrager celui qui est devenu mon vrai père? La scène fut émouvante, les ouvriers profondément remués. Quelque temps après le contre-maître se convertit à son tour.

Un jour cet homme vint me trouver et me dit : " Je vends mon atelier et je me mettrai au service de vos miséreux." M. Marchand vint en effet à Montmartre, et pendant plusieurs années il a été là, donnant aux pauvres ce qu'il pouvait posséder, mais surtout son cœur et le dévouement de sa vie. Quand il mourut, cinq cents miséreux suivaient son corbillard en haillons et les larmes aux yeux : quand on parle de M. Marchand, le converti, devenu le patron modèle, le père des pauvres, on contemple une merveille, c'est le fruit de l'Eucharistie, le fruit de la communion quotidienne.

Et les ouvriers, Messieurs?

Un jour, je gravissais la pente de Montmartre et je vis trois hommes qui me parurent des apaches ; je fis en sorte d'éviter la rencontre, mais je ne le pus, car ces trois hommes s'empressèrent vers moi pour me serrer la main ; je reconnus trois ouvriers d'Aubervilliers. Ces trois hommes travaillaient toutes les nuits, excepté la nuit du dimanche. Un jour, un de leurs amis les amena à l'adoration nocturne et, pendant cette nuit, ils goûtèrent tant de joies qu'ils prirent la résolution de consacrer à l'adoration nocturne la seule nuit hebdomadaire qui était libre ; et quand je leur disais : " Mes amis, c'est trop ; " ils me répondaient : " Mon Père, nous ne reposons jamais mieux qu'auprès du Sacré-Cœur de Jésus. Quand nous sommes venus passer la nuit et que Jésus nous a caressés dans la sainte communion, nous sommes capables de tout supporter."

Notre-Seigneur l'a bien dit : " Venez à moi, ouvriers, vous tous qui portez des fardeaux, je vous referai ! "

Ouvriers qui m'écoutez, vous n'avez pas de meilleur ami. Adonnez-vous à la communion fréquente autant que le travail vous le permettra et la vie de cette terre se transformera en avant-goût du paradis.

Un jour, nous avions donné une retraite aux miséreux. Voici la parole que l'un d'eux m'écrivait : " Depuis que je co munie souvent, je suis réconcilié avec ma misère. Je l'accepte comme pénitence et je vous déclare que maintenant je suis heureux autant qu'un homme peut l'être, mon cœur est en paix." Il ajoutait : " Je ne passe plus une demi-heure

sans faire un acte d'amour de Dieu. Ah! qu'il est bon de souffrir par amour pour lui."

Voilà un miséreux qui n'avait pour s'abriter la nuit que les ponts de la Seine, et qui trouvait dans la sainte Eucharistie le courage de se réconcilier avec sa misère.

Je termine en ajoutant ce simple mot: les hommes qui voudront s'unir aux pieds de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie feront des prodiges, accompliront de véritables miracles.

Un soir, — c'est ma dernière histoire — un soir, je vois arriver un des grands patrons d'une des villes du Nord. "Je viens, dit-il, demander un miracle, et nous l'aurons. La guérison de l'épouse du plus grand industriel de notre région. Il faut convertir cet homme, pour le convertir, il faut le miracle; ce miracle, je viens le demander et je suis sûr de l'obtenir." Rien ne put faire fléchir sa confiance. Je le conduisis à la sacristie et le nommai chef de cette nuit d'adoration. Des paroles ardentes sortirent de ses lèvres. Quelques instants après, ces 40 hommes étaient à genoux, priant avec une ferveur sans pareille. Je me souviens être resté deux heures à les contempler, et à dire: Mon Dieu, exaucez-les!

Il est beau, Messieurs, de voir des hommes faire un miracle; il est beau de les voir tendre leurs mains vers Jésus et lui arracher une guérison pour la conversion d'un homme.

Vers onze heures du soir, un télégramme arriva, et ce télégramme portait que la personne était à peu près guérie. C'était une action de grâces que cet industriel osait faire passer par le fil télégraphique, sans respect humain. Quand le pèlerin du Nord eut lu le télégramme, je le vois encore, rentrer dans l'église, s'avancer dans le chœur, monter sur les marches, élever la dépêche à la hauteur du Saint-Sacrement, et je l'entendis prononcer ces paroles: "Seigneur, ce n'est pas un à peu près que nous vous demandons; c'est tout." Et se tournant vers ses amis, il leur dit simplement: "l'œuvre est avancée, nous en avons le temps, achevons-la!"

Le lendemain, quand il rentra chez lui, il trouva cette dame parfaitement guérie. Le miracle fit sensation dans la ville et dans toute la région. L'archevêque de Cambrai alla constater, quelques semaines après, la merveille opérée. L'industriel lui-même vint faire inscrire à Montmartre son action de grâces, il se confessa et reçut le Dieu qu'il avait tant oublié depuis sa jeunesse.

Ah! Messieurs, depuis près de 30 ans, nos hommes de France prient toutes les nuits. Le Saint-Sacrement ne disparaît jamais à Montmartre. L'œuvre eucharistique a jailli du Cœur Sacré de Jésus; elle est là, toujours intense. Que font ces hommes? Ils se purifient, se sanctifient, deviennent meilleurs comme patrons, ouvriers ou comme miséreux, mais ils travaillent aussi avec leurs sentiments patriotiques à ce grand miracle que nous demandons depuis longtemps. Oui, Messieurs, il faut un miracle chez nous; il faut un grand miracle chez nous. Les moyens humains sont caducs; tout ce qu'on pourra faire sera vain et sans résultat définitif. Il n'y a que le Christ, qui a fait la France, qui puisse la refaire; c'est le miracle que nous demandons.

Messieurs, demain, demain, en cette fête incomparable, je vous demande de vous unir à nos cœurs de Français et à nos adorateurs de Montmartre, et de repéter une parole qui me revenait tout à l'heure, en voyant passer vos zouaves qui allaient chercher le Cardinal Légat. Cette parole est celle que Charette disait, en arborant son drapeau du Sacré-Cœur sur le champ de bataille : cette parole, permettez-moi de la dire au milieu de vos cœurs si chauds, si sympathiques à la France, vous la répéterez : "Cœur Sacré de Jésus, sauvez la France! Cœur Sacré de Jésus, sauvez la France! Cœur Sacré de Jésus, bénissez le Canada!"

Ce fut au milieu des acclamations qui suivirent ce discours que le Cardinal Légat accompagné de Mgr l'archevêque et de toute sa suite fit son entrée au Monument National.

Mgr Roy, en quelques mots présente l'assemblée qu'il préside à son Eminence.

Eminence,

En ma qualité de président de cette séance, je me permets de vous présenter cette immense assemblée de bons catholiques à qui l'on vient de persuader qu'il leur faut, pour devenir encore meilleurs, la pratique de la communion fréquente, et aux applaudissements dont ils ont couvert la parole des bienveillants orateurs, on peut être assuré qu'ils partiront de ce Congrès bien décidés à remplir leurs promesses et à être désormais des fervents de la communion fréquente.

Je dépose volontiers aux pieds de Votre Eminence l'hommage de ces promesses et de ces belles espérances, en lui demandant de bénir les unes et les autres.

Le cardinal, visiblement sous le coup d'une émotion profonde, s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Je reviens tout ému d'une magnifique manifestation que m'a faite tout à l'heure le jeunesse catholique de la province de Québec, et surtout la jeunesse de Montréal.

J'avoue que rarement j'ai vu un spectacle aussi touchant que celui-là. Je félicite les pères et les mères qui ont de tels enfants. La patrie qui a de tels enfants peut être assurée de son avenir religieux et social.

Je leur faisais la recommandation de la communion fréquente afin de se préserver des dangers qui entourent leur jeunesse, et pour se fortifier dans le chemin de la vertu. J'ai su que c'est la même recommandation que vous venez d'entendre de la bouche des orateurs qui vous ont tout à l'heure entretenus, lorsque vous attendiez la visite du légat du Saint-Père. S'il a un peu retardé, ce n'est pas sa faute. Il a été ému d'un grand

spectacle : il y avait là 20,000 jeunes gens, et rien que pour passer devant cette foule, il m'a fallu des quarts d'heure et des quarts d'heure, — je ne dis pas des heures et des heures, mais tout de même, cela fait des heures. Vous excuserez donc l'exercice de patience que vous venez de faire.

Je répète mes félicitations et recommandation de la communion fréquente, car, si ces préservatifs ces remèdes, ces fortifiants divins sont nécessaires pour les jeunes gens afin d'entourer leur jeunesse du vrai remède contre les passions et du vrai foyer de force pour combattre les dangers qui les entourent, ils ne sont pas moins nécessaires pour l'âge mûr. Comme le pain ordinaire, nous en avons besoin, n'est-ce pas, tous les jours. Malheur à celui qui serait longtemps sans l'avoir! Il faut donc que pour le pain spirituel, il en soit de même.

C'est la recommandation qui tient au cœur, tout spécialement du souverain pontife que vous aimez tant. Veuillez donc suivre ses conseils, et par là, vous resterez de vrais fidèles à la tradition de vos ancêtres, qui était avant tout une tradition eucharistique.

Aucun pays ne peut se vanter d'une origine aussi glorieuse que le Canada.

Champlain, le grand Champlain, a déclaré en son temps et formellement aux ministres qu'il ne recevrait pas de familles, qui ne seraient de mœurs tout à fait irréprochables, qui ne seraient tout à fait dévouées à la foi catholique : et c'est comme cela qu'il a pu fonder une colonie qui nous donne aujourd'hui des citoyens comme vous.

Je crois vraiment que cette origine est aussi glorieuse qu'elle puisse être. Que le bon Dieu vous soutienne pour que vous suiviez toujours le chemin de vos ancêtres et toujours dans la foi eucharistique.

Je vais maintenant vous bénir au nom du Saint-Père.

Mgr l'archevêque de Montréal tient à dire sa joie en une circonstance si consolante et si belle. Il le fait avec une émotion que l'auditoire partage aussitôt.

DISCOURS DE MGR BRUCHESI

Eminence,

Mon cœur déborde de joie. Je ne cesse de le dire aux enfants, aux jeunes gens, aux pères de famille, et surtout, je le dis à Dieu que je remercie du grand bienfait qu'Il nous accorde, qui restera un des meilleurs souvenirs de notre vie et une des pages les plus glorieuses de l'histoire du Canada.

Comme archevêque de la ville où se tient le XXIe congrès eucharistique international, il m'est impossible, Messieurs, de passer au milieu de vous sans ajouter un mot aux touchantes paroles de son Eminence, pour vous exprimer mon émotion et ma reconnaissance à la vue du spectacle touchant que vous nous donnez.

J'ai vu souvent cette salle remplie, jamais comme en ce moment. Mes amis, vous prêchez à vos enfants, vous prêchez à vos concitoyens l'amour de l'Eglise, la pratique de la vertu, la fidélité à Dieu, la dévotion à la sainte eucharistie, la communion fréquente, tout ce qui est de nature à faire de vrais citoyens, de parfaits chrétiens, tout ce qu'il faut sur terre pour devenir des saints: soyez-en félicités et remerciés.

Nous avons vu tout à l'heure vingt mille jeunes gens, oui, vingt mille, au moins, venus de toutes les paroisses de Montréal et de tous les diocèses de la province de Québec. Ils sont accourus en face de la cathédrale avec leurs drapeaux, la joie dans le cœur, faisant escorte au représentant du souverain pontife, acclamant le pape, et ils nous ont conduits par des chemins qui me faisaient penser aux voies triomphales de Rome; ils nous ont conduits, dis-je, à l'immense salle de l'Arena. La salle était comble. C'était un spectacle unique.

Si vous aviez vu ces jeunes gens! Quelle profession de foi ils ont faite! de quels sentiments chrétiens ils vibraient! J'ai dit à Son Eminence: "C'est la jeunesse, notre jeunesse canadienne-française qui est devant vous; c'est notre espoir, notre consolation, notre joie, l'avenir; Eminence, bénissez-la!"

Lorsque Jésus vit un jour un jeune homme, épris du désir du bien, il le regarda et l'aima. Vous, Eminence, vous avez regardé nos vingt mille braves et vertueux jeunes gens et vous les avez aimés, et vous avez compris qu'ils vous aimaient.

Au jeune homme de l'Evangile, Jésus-Christ demanda le sacrifice de ses biens. Hélas! le jeune homme n'en eut pas le courage. Mais à nos jeunes gens, Eminence, vous pouviez demander tout ce que vous vouliez; vous n'avez rien demandé et ils sont venus vous offrir, à vous, au pape et à l'Eglise leur sang et leur vie.

Eh! bien, Eminence, si vous voulez savoir le secret de cette ardeur et de cette générosité, je vous dirai l'axiome, ici parfaitement vrai: "Tel père, tels fils."

Vous avez béni les enfants, et vous venez de bénir les parents. Ces hommes que vous voyez là: hommes de professions libérales, magistrats, députés, hommes de commerce, ouvriers, ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme quand il s'agit de servir Dieu, d'obéir à la sainte Eglise.

Y a-t-il beaucoup de pays où puissent se contempler des scènes comme celle que nous avons sous les yeux! Pour moi je sens que j'en tressaille d'émotion. Dieu soit béni!

En cette ville de Montréal, — dans toute la province de Québec, — partout où la race canadienne-française a planté son drapeau, oui, partout il y a une même foi, un même amour pour le Christ et son Vicaire. Nous sommes des frères, nous avons le même sang, nous parlons la même langue, nous avons les mêmes espérances, les mêmes ambitions. C'est un peuple croyant que le peuple canadien-français sur cette terre d'Amérique. Oui, Eminence, dites au Saint-Père qu'il n'y a nulle part un peuple qui l'aime plus que le peuple canadien-français.

Nous avons prié ce matin, ensemble, au pied du Mont-Royal, tout près de l'endroit où, jadis, Maisonneuve, a planté la croix. Nous avons érigé un autel et, nous nous sommes agenouillés là trois cent mille hommes, et cela était aussi consolant que magnifique. Mais demain,

C'est vous, le représentant du Christ, vous Pie X au milieu de nous, qui prendrez l'hostie sainte préparée religieusement par des mains de vierges: les Sœurs de notre Hôtel-Dieu; cette hostie, vous la porterez entre vos mains jusqu'au pied du Mont-Royal, escorté de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, de gouverneurs, de ministres, de magistrats, d'hommes de professions libérales, de soldats, d'instituteurs, d'ouvriers, des fidèles, représentants de toutes nos paroisses. La divine hostie — *O salutaris hostia*, — vous l'élèverez au-dessus de la ville, au-dessus du Canada tout entier, au-dessus du monde, et vous direz: "Jésus, c'est vous que je tiens entre mes mains; vous êtes bien ce Jésus qui, jadis, passait dans les bourgades de la Galilée, répandant partout la joie, la paix, la flamme céleste. Bénissez ce pays qui vous aime, gardez-lui sa foi, gardez-lui ses espérances; bénissez les malades, les pauvres, les affligés; éclairez ceux qui ne voient ; convertissez les malheureux qui s'écartent du droit chemin. Jésus, faites des miracles comme vous en faisiez autrefois;" et tous ensemble, Messieurs, alors nous tomberons à genoux et nous adorerons le divin roi dans la foi et dans l'amour; et nous nous relèverons fortifiés par la bénédiction de la sainte hostie.

Les applaudissements éclatent frénétiques. Le cardinal est debout.

MESSIEURS,

Un mot pour répondre à Mgr Bruchési, un seul mot, à la lettre: "Le jour de demain sera le plus beau jour de ma vie." (Applaudissements)

Le cardinal et sa suite se retirent. Il reste deux rapports qui n'ont pu être lus et qui ont cependant leur importance. Les voici :

LA COMMUNION DANS LA CLASSE OUVRIERE

Par le R. P. Emile Piché, curé de Saint-Georges.

N'est-il pas vrai que le triomphe de Jésus-Hostie s'est continué d'une manière merveilleuse dans la ville de sa Mère bien-aimée ?

L'affluence du peuple s'accroît de jour en jour, les décorations de nos rues sont des hommages permanents à sa Divinité, les prières, les chants et l'éloquence humaine l'exaltent avec amour, demain c'est l'entrée triomphale, l'*Hosanna Filio David!* sans le Calvaire en perspective!

Et cependant, Messieurs, malgré la solennité de cette inoubliable manifestation, malgré la magnificence et la munificence qui nous entoure, si vous arriviez jusqu'à ce soir sans avoir mangé votre pain quotidien, si vos forces débilitées par ce long jeûne trahissaient votre zèle, si minés par la faim, vos corps se traînaient péniblement en cette enceinte, c'est en vain que l'art, l'éloquence et la musique solliciteraient votre enthousiasme, tout ce monde de merveilles cesserait d'avoir un langage sublime

pour vos estomacs affamés. Car l'Ecriture Sainte nous enseigne que le commencement des choses nécessaires à la vie est le pain. Le Seigneur nous le fait demander tous les jours dans l'admirable prière du *Pater*. Pour vous comme pour nous le pain s'identifie avec la vie elle-même, et en langage vulgaire, perdre le goût du pain veut dire: mourir.

C'est qu'en effet à chaque instant par le fait même de vivre, le corps s'use et doit reparer ses forces.

Ceux qui ont vécu les heures terribles du Siège de Paris, ceux qui ont ressenti l'étreinte de la famine savent combien affreuse est cette calamité pour toute une ville.

Or, règle générale, dans ces malheurs publics, c'est l'ouvrier qui souffre davantage. Privé de ressources, sans appui, sans influence, livré non préparé à la merci des événements, on le voit se trainer misérablement et les cris plaintifs de ses enfants qui demandent du pain lui fendent l'âme. Un irlandais émigré, me racontait un jour les larmes aux yeux, que lors de la lamentable famine de 1847, en Irlande, deux de ses jeunes sœurs étaient mortes de faim sous ses yeux!

Et pourtant, Messieurs, quelque poignante que soit la réalité de ces malheurs, je ne crains pas de dire que l'absence du Pain de Vie, promis et donné par le Sauveur, est plus lamentable que la plus impitoyable famine.

Le monde sans la communion c'est la vallée de la mort décrite par le prophète Ezéchiel et des siècles de paganisme nous en donnent la preuve. Et quand une race a perdu le goût du Pain de Vie, elle ne peut plus donner de Saints au monde.

En effet tout dans la vie spirituelle dont l'essence est la lutte, tout contribue à jeter l'âme dans la lassitude, l'épuisement, la famine et la mort: Révoltes intérieures, tentations du dehors, anxiétés de l'existence pour soi et les siens, injustices humaines, absence de charité, besoin de sympathie et de compassion, besoin insondable d'aimer et d'être aimé, maladies du corps, épouvantements de la mort, l'homme se sentirait entraîné vers les abîmes du désespoir et du péché sans espérance de se relever.

Seule une nourriture préparée de la main d'un Dieu peut faire de cet autre demi-Dieu tombé, un héros, qui, non seulement se souvient des cieux mais le gagne avec le pain des Forts à la sueur de son front.

Encore une fois je vous le demande, qui plus que l'ouvrier sous le coup des misères humaines passe par cette déperdition de forces, qui plus que lui porte le poids du jour? Qui moins que lui jouit du fruit de ses travaux?

La religion catholique, il est vrai, donne à l'homme mille manières de se relever, de se fortifier et de se purifier: Aux uns, c'est l'aumône versée au sein des pauvres, aux autres, c'est le jeûne et la mortification; ceux-ci entreprennent de longs et coûteux pélerinages, ceux-là se plaisent à élever à Dieu des temples magnifiques: le prêtre et le religieux ont l'abondance de la prière et des œuvres charitables en partage. Hélas! les difficultés croissantes de la vie rendent ces dévotions sublimes et coûteuses, difficiles, impossibles à l'ouvrier.

Que lui restera-t-il donc alors habituellement pour reposer son âme, épancher son cœur, réprimer ses sens, réparer les mille brèches faites à

sa vie spirituelle sinon le pain quotidien du chrétien : le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus.

Presque tous les jours, s'il le veut, à des messes matinales, il va dans la maison de son Père céleste, demander la nourriture de son âme ; car le tabernacle n'est-il pas, selon l'énergique expression du curé d'Ars, le garde-manger du chrétien ? La Table Sainte, c'est le Banquet Sacré où le peuple coudoie le riche sans honte, c'est là que toutes les races se rencontrent et se pardonnent, c'est la fusion dans la charité la plus intense.

Mangez et buvez, ceci est ma chair, ceci est mon sang, vous qui souffrez et pleurez ce n'est pas seulement au pied de la croix que je vous convie, c'est vous en moi et moi en vous, c'est le suprême consolateur qui vient vous visiter dans la suprême consolation et vous sortirez de ma maison de prière, forts comme des lions et purs comme des anges.

Et c'est ainsi que la communion fréquente s'impose aux masses populaires.

Oui, si dans la famille c'est l'homme qui travaille le plus, mange le plus et si personne ne reproche à celui qui gagne le pain de ses enfants le fort appétit qui lui fait honneur, pourquoi donc dans l'ordre surnaturel, celui qui peine le plus n'irait pas s'asseoir plus souvent au Banquet Eucharistique et manger à son appétit.

Grâces à Dieu, depuis les appels chaleureux faits à ses enfants par la Sainte Eglise et dernièrement encore par le Pontife à l'âme ardente, l'immortel Pie X, le monde entier a compris la nécessité de l'Eucharistie dans la vie quotidienne.

Dans les grandes villes d'Europe des centaines et des centaines d'ouvriers s'approchent fréquemment de la Table Sainte et il est facile de faire la comparaison entre eux et ceux qui s'en éloignent.

Qu'il est beau de voir de grand matin cette jeunesse des usines et des ateliers venir communier avant de passer par la fournaise ardente du ridicule, des quolibets, des blasphèmes et des persécutions mesquines ; et ces ouvrières, qui le dimanche, malgré le jeûne prolongé et la chaleur du jour, viennent quand même communier à la messe d'une heure de l'après-midi.

Salut aussi en passant à ces soldats qui profitant de leur vingt-quatre heures de congé passent la nuit d'adoration à la Basilique de Montmartre et communient avant de reprendre leur service. Que dire des jeunes enfants du peuple qui affrontent jusqu'à la colère de leur famille sans Dieu, pour aller recevoir le Divin Maître ?

Mouvement grandiose accentué encore par des pèlerinages d'hommes dans des sanctuaires où la communion est la douce et première récompense des fatigues endurées ; retraites fermées dans lesquelles l'ouvrier et l'homme d'affaires peuvent jouir plus tranquillement encore des douceurs d'une bonne communion.

Voilà, Messieurs, ce que j'ai constaté à l'étranger, en Allemagne, en Belgique comme en France et l'héroïsme pratiqué en certaines occasions me ferait presque demander pour ceux qui s'émancipent de notre religion, un peu de cette persécution qui fait des héros, comme autrefois elle faisait des martyrs.

Et cependant ne rougissons pas du mouvement commencé dans notre chère patrie, il est digne, prospère et entraînant.

Je me souviens parfaitement qu'il y a trente-cinq ans on voyait aux grandes fêtes seulement les hommes s'approcher de la Sainte Table: la communion des enfants était rare et les parents n'étaient pas préoccupés de cela pendant leurs vacances.

Les temps sont heureusement changés: Dès le matin, à l'ouverture de nos églises, des hommes viennent sur semaine, demander le pain des forts; notre jeunesse s'est aussi réveillée sur ce point et de sa propre initiative s'approche des sacrements. Nous prêtres nous savons quel rôle important remplissent les dévotions du premier vendredi de chaque mois et combien cette semaine entière est une semaine de communion paroissiale. Ce sont là des faits acquis à la dévotion Eucharistique de notre Patrie.

Ce courant nous a donc saisis comme le reste de la chrétienté, nous y sommes entraînés et le sang d'un Dieu fait de plus en plus de notre race un peuple dont le sang sera tellement divinisé, qu'il faudra ainsi que pour la France des siècles de persécutions avant de le refroidir dans son zèle et son esprit de sacrifice.

Et vous êtes ici présents, pères de famille, ouvriers chrétiens, pour accélérer ce grand mouvement et le rendre encore plus puissant par des résolutions pratiques. Ville-Marie ressemble en ce moment à un immense autel que tout un peuple, comme pour l'Arche d'autrefois, veut porter en triomphe, et si ce fut un trait de génie de la part de la Papauté de transformer le Panthéon en un temple chrétien et d'un geste sublime de le présenter au ciel avec les hommages de tous les saints et de tous les martyrs, c'est un beau geste aussi, Monseigneur, que celui qui fait de notre cité un reposoir et du Mont-Royal un piédestal pour le Très Saint-Sacrement.

Et puis, enfin, j'admire encore un autre fait merveilleux capable d'exciter la dévotion des masses: C'est bien la Vierge-Marie qui apparaît à Bernadette, Marie qui demande des prières, Marie qui fait des miracles et attire des foules, mais une fois les pélerinages organisés, la dévotion du Sanctuaire de Lourdes popularisée, la Reine du Ciel en fait hommage à son Divin Fils; la procession du Très Saint-Sacrement est établie, Jésus-Hostie a sa marche triomphale de soixante mille hommes et désormais c'est moins à la Grotte que sur son passage que les miracles se font, la Mère a préparé les triomphes du Fils.

Ainsi M. de Maisonneuve fonde Ville-Marie, la Vierge en accepte l'hommage, elle en suit toutes les péripéties, sa figure souriante illumine chaque page de son histoire, sa main puissante la protège contre l'Iroquois et contre l'Anglais dévastateur. Plus tard elle lui garde la foi, la piété et la liberté religieuse, elle lui donne en plus une prospérité que les villes fondées au Canada avant 1642 n'ont pas pu encore atteindre et lorsqu'enfin c'est une cité de plus de cinq cent mille âmes, elle se tourne vers son adorable Fils et elle lui dit: *Elle est à toi!!*

Oui marche demain dans un cortège triomphal et sans pareil, passe dans ces rues qui retentissent de l'*Hosanna Filio David*. J'ai préparé ton règne dans les cœurs, ils ont faim et soif de ta chair et de ton sang et si ma ville de prédilection est devenue un sanctuaire, mes en-

fants sont les tabernacles vivants de ta Divinité, c'est le jour de ton triomphe après tant de Gethsémanie, après le Calvaire. C'est la montagne de la transfiguration pour ce peuple du Canada en qui tu as mis toutes tes complaisances.

Donc en terminant, *j'émets le voeu, que de plus en plus nos ouvriers assistent sur semaine aux messes matinales pour y communier et que dans les réunions d'hommes, sociétés et autres, les chapelains et aumôniers fassent de fréquents appels à la Communion: pain de l'ouvrier.*

LES RETRAITES FERMEES

Par le Rév. P. Jacques Dugas, Directeur des retraites fermées.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

Avant 1909, cette œuvre providentielle entre toutes, qui a opéré tant de bien en Europe au seizième et au dix-septième siècle, qui a conservé à la Bretagne le ferveur de sa foi, qui a sauvé de nos jours la catholique Belgique, qui va sauver la douce France, que tous les connaisseurs d'œuvres, évêques, prêtres, religieux de tout ordre, laïques de toutes conditions, s'accordent à louer comme une pépinière de saints, le foyer par excellence de l'apostolat social catholique, l'école de guerre pour les hommes d'œuvres et les catholiques militants, l'œuvre des retraites fermées, était inconnue au milieu de nous.

Pour nous la faire connaître et apprécier, pour l'introduire au pays, Dieu se servit d'un jeune religieux de la Compagnie de Jésus, le Père Joseph P. Archambault.

Il y a juste un an, ce jeune Père, après avoir publié plusieurs articles dans le "Semeur," donné plusieurs conférences dans différents cercles de l'A. C. J. C. et organisé pour la jeunesse catholique de Montréal et de Québec les trois premières retraites fermées au Canada, publiait, avec l'approbation du délégué apostolique et de tous les évêques canadiens-français, son opuscule "L'œuvre qui nous sauvera." Les soixante et quinze pages de ce petit livre méritèrent même à l'auteur les félicitations de Pie X. Lisez-les et faites les lire.

Au mois de décembre dernier, le premier congrès des Ligues du Sacré-Cœur offrit à l'auteur de ces pages une belle occasion d'exposer aux cinq cents directeurs et chefs de groupes réunis dans le soubassement de l'Immaculée Conception les bienfaits de l'œuvre. Sa Grandeur Mgr Bruchési appuya très fort sur le caractère providentiel des retraites fermées, loua en termes très paternels leur jeune initiateur au Canada, et l'assura que l'œuvre avait son entière approbation et ses meilleures bénédictions.

Dans son rapport même, le jeune conférencier annonçait la formation d'un comité des retraites. Ce comité décida d'accepter, pour cette année, l'offre des RR. PP. Jésuites de prêter la villa La Broquerie de Boucher-

ville comme berceau de nos retraites. Il s'occupa aussi de trouver les fonds nécessaires pour transformer le vieux manoir seigneurial et le cottage adjacent en un nouveau Cénacle. Les membres du Comité se taxèrent les premiers; deux personnes charitables donnèrent chacune une aumône très généreuse, plusieurs autres, parmi lesquels je dois remercier particulièrement les messieurs du séminaire de Saint-Sulpice, la Révérende Mère générale des Sœurs de Sainte Anne, ainsi que les recteurs et supérieurs des différentes maisons de la Compagnie de Jésus, répondirent à l'appel du comité par de précieuses largesses.

La Broquerie rajeunit sous les coups des pinceaux, transforma ses trop modestes cellules et reçut tout un mobilier nouveau.

Déjà onze retraites fermées ont eu lieu dans ces vieux murs élevés en 1668 par le grand chrétien que fut le Sieur Boucher, fondateur de Boucherville. Onze groupes différents : médecins de la promotion de 1910; prêtres directeurs des Ligues du Sacré-Cœur; chefs de groupes, Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française; ouvriers, avocats et notaires; présidents des conférences de saint Vincent de Paul; retraite générale pour médecins; industriels, marchands et hommes d'affaires, jeunes gens sont venus prier là où la V. Marguerite Bourgeois fit jadis l'école, le P. Jacques Marquette baptisa une petite indienne et Mgr Taché passa sa jeunesse.

La discrétion me défend de publier les actes édifiants des cent cinquante et plus retraitants de Boucherville. Je n'ose dire par exemple, combien de fois, visitant de cellule en cellule ces nouveaux solitaires, je les trouvai baignés de larmes au pied du crucifix, combien de fois, le président de la prière fut obligé de passer le livre à son voisin à cause de l'émotion qui le gagnait, voire même le lecteur à table d'une biographie trop touchante; combien de fois j'ai admiré ces jeunes gens, ces hommes d'affaires ou de professions libérales, habitués à la vie la plus active sinon plus tapageuse, qui s'astreignaient au silence le plus strict. Dieu seul connaît toutes les grâces dont il a récompensé tant de piété et de générosité.

Pourtant les passagers du Boucherville ne peuvent s'empêcher de remarquer la joie débordante qui rayonne sur toutes ces figures de retraitants et ils se demandent, comme les amis et les proches de nos nouveaux Paul, quels charmes ou quelle magie les pères jésuites en[illegible]ient pour transformer ainsi des âmes de tout âge et de tout rang.

Ces charmes, Messieurs, sont ceux des vérités éternelles, cette magie est celle des Exercices de saint Ignace. Ces charmes et cette magie, charmes et magie du silence et de la solitude mêmes.

J'avoue ingénuement, quant à moi, que cette efficacité magique des retraites pour former "des catholiques généreux et intrépides dans la défense de la religion" (Card. Merry del Val) ne m'étonne aucunement. Un instant de réflexion me suffit pour trouver ces conversions du mal au bien, et du bien au mieux, ces transformations de pécheurs en saints, toutes naturelles.

Pour moi, rien de plus naturel au monde qu'un chrétien, qui entre dans la retraite avec un grand cœur et une grande générosité envers son Créateur et qui cherche avec bonne volonté le fruit propre à chaque exercice, comme si tout le bien de sa retraite dépendait de ce seul exer-

cice, trouve dans sa solitude d'abord un purgatoire d'amour où il se purifie et se dégage non seulement de ses péchés, mais de toutes ses affections désordonnées, puis un séjour de lumière, puis enfin d'union et de transformation. Les grandes et fondamentales méditations de la fin de l'homme, de l'indifférence, des péchés, de l'enfer et de la mort, surtout présentées dans l'ordre ignatien, ne peuvent pas ne pas purifier une âme qui s'y livre tout entière... D'autre part, les contemplations du Règne de Jésus-Christ, de sa vie, de ses souffrances, de sa gloire et de son amour, ont plus d'efficacité encore pour éclairer, fortifier et embraser, que les premières n'en ont eu pour purifier.

Aussi bien, Messieurs, depuis la Rédemption, depuis que le Verbe s'est levé sur notre pauvre terre pour être notre lumière et notre vie, depuis que le sang du Fils de Dieu a coulé sur la croix et inondé le monde, ne vivons-nous pas au milieu d'un océan de grâces "*pelagus gratiarum*" (Clément d'Alexandrie)? N'est-ce pas par amour pour nous que Notre-Seigneur Jésus-Christ est présent au tabernacle, et les mains pleines des dons de sa miséricorde, toujours prêt à les répandre sur nous? Si le jansénisme nous avait fait oublier ces vérités, la dévotion au Sacré-Cœur ne nous les a-t-elle pas comme révélées de nouveau? Le Dieu qui nous aime jusqu'à demeurer pour nous sous les voiles eucharistiques et avec qui nos retraitants viennent passer trois jours complets —"Venez avec moi dans la solitude et reposez-vous un peu"—ce Dieu, dis-je, comment ne leur ferait-il pas à eux surtout, selon sa promesse, trouver dans son cœur un océan infini de miséricorde? S'il est bon pour tous ceux qui espèrent en Lui, pour toute âme qui le cherche, pourrait-Il n'être pas bon pour ces cœurs généreux qui quittent tout pour venir Le trouver à l'écart et puiser dans ses plaies les eaux de la vie éternelle?

Cessons de nous étonner et remercions le Sacré-Cœur de nous avoir découvert un pareil moyen de sanctification et de salut.

Je réfute une objection et je termine.

"Très bien, très bien les retraites fermées! mais pourvu qu'elles ne viennent pas en conflit avec les missions ou retraites paroissiales."

Je réponds que les deux œuvres sont tellement distinctes par leur nature même, — une mission n'est pas une retraite "A mission is not a retreat" (Mgr Farley au P. Shealey), — et surtout par leur but, qu'elles ne peuvent pas plus se nuire que le courant du fleuve Congo ne peut arrêter celui du Saint-Laurent.

Ecoutez Mgr l'évêque de Liège. La citation n'est pas très longue, et elle vient si à propos.

"Il faut nous en convaincre tous: pour ramener à l'Eglise les indifférents et les égarés, le prêtre a besoin de s'adjoindre des coopérateurs laïques. C'est une forme d'apostolat que justifient et qu'imposent les conditions sociales où nous vivons, et aussi l'acharnement des sectes à propager le mal. Parce qu'ils porteront le même habit que le peuple et lui parleront sa langue, ces propagandistes du bien iront, par l'action personnelle d'homme à homme, semer la Bonne Nouvelle dans des milieux devenus pour nous, hélas! à peu près inaccessibles.

"Or, préparer pour nos œuvres et nos paroisses ce noyau de zélateurs et d'apôtres laïques, tel est l'objet propre de la retraite fermée. Nos paroissiens sortent de la pieuse solitude plus convaincus et tout prêts

à faire partager à d'autres le bonheur d'une vie chrétienne renouvelée."

Et le prélat ajoute: "Ces fruits de la retraite fermée distinguent suffisamment cette œuvre de l'œuvre également louable et salutaire des missions paroissiales et prédications similaires. Ces ministères ne peuvent que se compléter l'un l'autre; et souvent la retraite fermée, faite par quelques paroissiens choisis, sera la préparation la plus efficace à la mission."

Messeigneurs les évêques, Messieurs les curés et Messieurs les vicaires, des coopérateurs laïques, des propagandistes du bien, des zélateurs et des apôtres laïques qui porteront la Bonne Nouvelle dans des milieux devenus pour vous, hélas! à peu près inaccessibles, voilà ce que nous voulons vous donner, à vous nos pères bien-aimés, à vous nos frères dans le sacerdoce, ou plutôt à la sainte Eglise notre mère, à notre Roi éternel Jésus-Christ.

Ces coopérateurs laïques, ces propagandistes du bien, ces zélateurs et ces apôtres laïques, ce ne sont pas les missions, mais les retraites fermées qui vous les donneront, qui vous les formeront.

Elles ont déjà commencé à vous en forger une couple de cents. Elles sont déjà dans la Nouvelle France, comme dans l'ancienne, des pépinières d'apôtres, des centres et des foyers de régénération religieuse et sociale

Aidez-nous, Messeigneurs, Messieurs du Clergé, catholiques fidèles, à établir ces foyers et fournissez-nous des retraitants.

Aidez-nous de vos deniers, vous que Dieu a faits riches des biens de la terre, afin que nous bâtissions bientôt grand et solide; aidez-nous tous en vous faisant les recruteurs de nos retraites.



CHAPTER IV

ENGLISH SECTION

Thursday, September 8th.

GENERAL MEETINGS.

THE HOLY EUCHARIST AND MODERN UNBELIEF.

BY
RIGHT REVEREND BISHOP McDONALD
Victoria, B.C.

THE subject assigned to me is "The Holy Eucharist and Modern Unbelief." The Holy Eucharist is a sacrifice as well as a sacrament; primarily, it is a sacrifice. Modern Unbelief, like oldtime unbelief, may be classed as absolute and relative,—relative, that is, to the mystery of the Eucharist. With this latter form of unbelief alone we are concerned, and I am going to consider it only as it relates to the Eucharist in its sacrificial aspect.

A large body of professing Christians, taking their stand especially on the Epistle to the Hebrews, maintain that the Holy Eucharist is **not** a sacrifice. They reject the Mass, as their fathers in this form of unbelief first rejected it some four hundred years ago. They lay stress on the words of the Apostles that "Christ was offered once" (Heb. 9: 28), and "offering one sacrifice for sins, for ever sitteth on the right hand of God, from henceforth expecting, until His enemies be made His footstool. For by one oblation He hath perfected for ever them that are sanctified." (Ib. 10: 13, 14). On these and like passages on this Epistle they build their denial of the Holy Mass.

It is not my purpose to dwell upon the Scriptural proof of the Eucharistic Sacrifice. It lies in all the manuals of Catholic Theology, and

he who runs may read. My purpose, rather, is to show not only that Catholic belief regarding the Eucharistic Sacrifice is consonant with the doctrine of the One Offering as laid down in the Epistle to the Hebrews, but that the Eucharistic Sacrifice is no other than the One Offering consummated by Christ on Calvary.

Sacrifice is the supreme act of external worship. From the cradle of the race it was offered to God, but not till the time of Moses did God Himself give His chosen people the law and ritual first in tent and tabernacle, and later in the temple, till the new convenant with the new people of God came into force.

St. Paul expressly tells us that the sacrifices offered by the Jewish priests were the types and shadow of the heavenly things (Heb. 8: 5), and that the law had the shadow of the good things to come (Ib. 10: 1), that is, of the one perfect and external Sacrifice that was offered by Christ, together with the sacraments that drew their virtue from it. Between the sacrifices of the Old Law and the One Sacrifice of the New there is the express relation of type and antitype. So the Christian Church has always understood. Thus St. Augustin declares that "God clearly foretold by the mouths of the Hebrew prophets that there should be an end of the sacrifices which the Jews offered to shadow forth the the one that was to be, and that this One Sacrifice the Gentiles should offer from the rising of the sun to its going down" (De Civ. Dei. I. 20, c. 23, n. 5); and again that "the former sacrifices of whatever kind were figures of that which the faithful know in the Church" (Cont. Adv. Leg. et Proph., I. I., c. 18). So, too, the Council of Trent teaches that the Eucharist Sacrifice "was prefigured by the various typical sacrifices of the law and of the time before the law" (Sess. xxi. De Sacrif. Missae, c. 1). The great bulk of those typical offerings, it is to be observed, were made in th blood of animals, and expressly shadowed forth the bloody immolation on Calvary.

I have said that God Himself commanded the people of old to offer sacrifices, and that He prescribed the rites. These are contained in the Book of Leviticus. In the ritual directions there given, four things stand out prominently: (1) the offering and consecration of the living victim; (2) the immolation or sacrificial slaying of the victim; (3) the offering or handling over to God of the victim slain, the sprinkling or pouring out of its blood round the altar or the consuming of its flesh by fire; (4) the sacrificial meal, or feast upon the sacrifice. The first offering of the victim was made at the door of the tabernacle by the owner of the animal, or by the priest, who laid his hand upon the animal's head. In the case of sin-offerings, the animal was slain by the sinner for whom the victim was offered. The second offering, that is to say, the offering of the victim as slain, was always made by the priest. We thus see that the law of sacrifice, as laid down by God Himself, requires that the twofold offering of the victim, namely, the one before, the one after the immolation, should be, like the immolation, external and sensible. And this requirement is rooted in the very nature of sacrifice as an act of external worship.

So much for the type: let us now come to the antitype. And let us not forget that it was He who gave the law of sacrifice to the Hebrew people who was afterwards found in fashion as a man and fulfilled the law by the offering of Himself as a ransom for many. At the very moment of the Incarnation He made internal offering of His Sacrifice, as it is written: "Sacrifice and oblation thou wouldst not, but a body thou hast fitted to me, then said: Behold I am come: in the head of the book it is written of me: that I should do Thy will, O God." (Heb. 10.5.) When and where did He make the external and strictly sacrificial offering of it? When his hour was come. On the eve of the Passion, when He reclined at table with the Twelve, He consecrated Himself a Victim for the Sacrifice, saying: "This is My body which is given for you;" "this is My blood which is shed out for you." The Greek tense of both cases is the present, but the action looks onward to the morrow's immolation on Calvary. So the Vulgate in the second case has the future; and so the doing again of the same thing that Christ did is declared by St. Paul to the "the showing forth of the Lord's death till He come."

That the external offering of the One Sacrifice of the New Law was made at the last Supper follows from the fact that it was made nowhere else; not before then, for the time to offer the Sacrifice was not come; not after, for there is nothing that resembles it in any of the events that followed in the course of Our Lord's Passion, and the crucifixion was the immolation of the Victim, not the external offering. Neither is there aught in all that the Divine Victim said or did on the cross which can be construed as an external offering, or at all corresponds to the ceremonial offering and consecration of the living victim in the Old Law. We must, therefore, conclude that the consecration of His Body and Blood, which our Divine Lord made at the Last Supper, was the external offering of His Sacrifice, and is to be reckoned as constituting with the bloody immolation on Canvary the One Sacrifice of the New Law. Thus does the antitype correspond to its type, for Our Lord was at once the owner of the Victim offered, which was His own Body, and the Priest of the Sacrifice, also; the sinner slew the Victim, the Priest offered the Sacrifice.

Consider, moreover, that our Divine Lord offered His One Sacrifice as Priest forever after the order of Melchisedec, for so the Apostle expressly declares. Introducing Our Lord as Priest forever after the order of Mechisedec, he goes right on to speak of His "one offering," which is that on Calvary, giving us to understand that the Melchisedec type of sacrifice was fulfilled in the oblation that was consummated on the cross. He thus identifies the Eucharistic Sacrifice with that of Calvary, which is what we should expect; for the Eucharistic Sacrifice, though after the Melchisedec type in the form of its offering, was finished on Calvary, and was made a sacrifice by the death of the Victim on the cross. Christ's one oblation gets its title of Eucharistic from the form of its offering, its name of the Sacrifice of Calvary from the place of its consummation. Were the Eucharistic Sacrifice other than that of Calvary, a distinct oblation containing within itself all the elements of a real sacrifice, the Apostle could not have associated, as he does, the

eternal priesthood after the order of Melchisedec with the bloody immolation on Calvary; nor could the Christian Church have traced, as she has ever done, her Sacrifice to Calvary, but rather to the Cenacle, and only to the Cenacle.

Let us look a little deeper into this matter. The very notion of sacrifice involves two things, priest and victim. Our Lord is at once the Priest and Victim of His Sacrifice. As Priest, He offers Himself; as Victim, He is offered and immolated. We thus find in His Sacrifice, as in every sacrifice, an active and a passive element. But it is the active element, or action of the priest, that gives its specific character to sacrifice. That is which transforms what would be in itself but the slaying of an animal into the supreme act of religious worship. Where, then, did the action of Christ's Sacrifice have place? At the Last Supper, and only at the Last Supper. Whether the bloody immolation on Calvary would have been by itself and in itself a true sacrifice, I mean independently of what took place at the Last Supper, is, for us, a purely academic question. We are concerned with what actually happened, and what actually happenned was this: Jesus-Christ instituted in due ritual form His Sacrifice at the Last Supper, and took measures to perpetuate the institution. There He made the sacrificial offering of His Body and Blood; there He bore the part of Priest forever according to the order of Melchisedec, the word "order" being taken in its full and formal sense to signify both dignity and rite; there He appointed men to do that same thing which He did, for a memorial of Him. Then, the rite being done and over, laying aside His priestly dignity, He went forth in His character of predestined Victim, suffered Himself to be led as a lamb to the slaughter, and so finished on Calvary what was begun in the upper room. He offered as Priest, and Priest forever after the order of Melchisedec; He suffered as Victim, as the lamb that was "slain from the foundation of the world." He was not yet actually Victim when He made the offering; He was less than Priest, yea, in the words of the Prophet, "a worm and no man," when he finished the Sacrifice. True, He was Priest on Calvary and Victim in the upper room, but in a material rather than formal, in a virtual rather than actual sense. To speak of what was uppermost in each case, He was Priest in the Cenacle and Victim on Calvary. Therefore He offered His Sacrifice truly and literally as Priest forever according to the order of Melchisedec. We may not divorce the action of the Last Supper from the Passion and Death which followed in virtue of it, that is to say, in virtue of the voluntary and visible offering of Himself as Victim to be slain for sinners and by sinners, which our Saviour there made, for that His hour was come. What God hath joined together let no man put asunder.

The most striking figure of Christ's Sacrifice in the olden time was the Pasch or Passover. Our Divine Lord first kept the Jewish Pasch the evening before He suffered, and then instituted His own. Like the other ritual sacrifices of the Old Law, the Passover included as an integral part of the rite, the eating of the flesh of the victim, in the feast upon the sacrifice. The lamb was offered and slain, and its flesh was eaten with unleavened bread. The relation af type and antitype be-

tween it and the Christian Passover requires that the like should have place also in the latter. Therefore, the Supper formed an integral part of the Christian Passover, and the offering and celebration of the Body and Blood of the Victim, which took place at the Supper, an essential part of it as a ritual oblation, and the immolation on the cross an essential part of it as a true and real sacrifice. "For Christ our Pasch is slain," declares the Apostle. It was no mystic nor moral slaying that made the Christian Passover a true and real and visible sacrifice of the Jewish Passover. The real death of Christ upon the cross must be counted in with the offering and consecration of His Body and Blood at the Last Supper to make the Christian Pash a real sacrifice, just as the real eating of the Victim under the form of unleavened bread must be counted in to make a real feast upon that sacrifice. Therefore, not the Last Supper alone is the first Christian Passover, for the lamb is not yet slain; nor Calvary alone, for the lamb there slain is not there offered up with befitting rites, nor given as food under the form of unleavened bread: but the Last Supper together with Calvary is the first Christian Passover. Mere figurative or mystic slaying no more makes the Christian Passover a real sacrifice than mere figurative or mystic eating of the lamb makes a real feast upon that sacrifice. Therefore, every subsequent Christian Passover corresponding to the commemorative Passover of the Jews, since it is by Christ's institution the continuing of what was done once for all, must reproduce the moment of Calvary as well as of the moment of the Last Supper, which, because of the oneness of the sacrificial action, and the casual connection between action and passion, are so linked together as to form not two moments but one only.

We are now in a position to see how the Sacrifice that is offered in the Church from the rising of the sun till its going down is essentially one and the same with that which our High Priest first offered by Himself, what time He trod the winepress alone. That they are essentially one and the same, and differ only in the manner of offering, is the faith of the Church defined at Trent. Sacrifice in the formal sense, as I have pointed out, is an action — the action of the priest who consecrates and offers visibly. Our Lord consecrated and offered Himself at the Last Supper a Victim to be slain; He now consecrates and offers Himself by the hands of His Priest as the Victim once slain; and so the manner of offering differs. But the offering itself, the act of consecration, is numerically the same in both, and so the Sacrifice remains numerically one and the same. Franzelin cites Card. Cienfuegos as affirming that the sacrificial act on the cross and on all the altars is numerically one. It is still Christ who consecrates, for He is the High Priest of the Mass; the ministering priest does but lend his hands and voice. Nor is it by virtue of the new action that Christ consecrates, but by virtue of the action once for all performed in the upper room. The act of the Eternal is, like Himself, eternal, and has everlasting efficacy. Christ's action instituted the Sacrifice; Christ's action perpetuates the Sacrifice. The word (*hoc est corpus meum*), says St. John Chrysostom, "once spoken,

from that time to the present and unto His coming perfects the Sacrifice on every altar," (Hom. in Prod. Judae, I. 6).

Ah! words of the olden Thursday!
  Ye come from the far away!
Ye bring us the Friday's Victim
  In his own love's olden way.
In the hand of the Priest at the altar
  His heart finds a home each day.

(Father Ryan.)

The Word of God spoke at the first institution of things, and things came into being, and the universe continues to be by virtue of the Word. The Word of God spoke at the institution of our Sacrifice, and the Sacrifice came into being, and the Sacrifice continues to be by virtue of the Word. And so the Holy Mass prolongs forever, and presents daily on every altar from the rising to the setting of the sun, both the Sacrifice of Calvary and the feast upon the Sacrifice. Therefore the doctrine of the One Offering, as laid down in the Epistle to the Hebrews, stands firm on the foundation which Christ Himself laid for it in the Last Supper. He is Priest forever after the order of Melchisedec, forever offering His sacrifice under the form of bread and wine upon our altars. "The Sacrifice which is offered daily in the Church," says St. Thomas of Aquin, "is not other than the sacrifice which Christ Himself offered" (3a 22, a. 3, ad 2). And even more plainly for the same purpose, Peter Venerable: "It is not that a different sacrifice is offered now from th which then was offered, but that whereof it is said, Christ was offered once (Heb. 9:28), He left to His Church evermore to be offered up" (Migne, P. L., tom. 179, p. 198). This is the unchanging faith of the Church, though it has been somewhat obscured in some minds by the mists of theological speculation. Let me cite two passages, one from Cardinal Newman, another from Cardinal Manning, which witness to this unchanging faith:

"Such a sacrifice," writes the former, in his Meditations on Christian Doctrine, "was not to be forgotten. It was not to be — it could not be — a mere event in the world's history, which was to be done and over and was to pass away except in its obscure, unrecognized effects. If that great deed was what we expect it to be, what we know it is, it must remain present, though past; it must be a standing fact for all time. Yes, my Lord, though Thou hast left the word, Thou are daily offered up in the Mass" (Ed. of 1893, p. 400). Cardinal Manning's testimony is even more explicit and luminous: "When (Christ) said," he writes, "'This is My body" and 'This is My blood,' He instituted the Holy Sacrifice: and when He said, 'Do this in commemoration of Me,' He consecrated His Apostles to be Priests, to offer forever that same sacrifice of Himself. Therefore, what the Church offers day by day is the continuance of that same divine act which Jesus at that hour began. It is nothing new, nothing distinct from it, nothing added to it, for in itself it was perfect — a Divine Sacrifice admitting of no addition. The



INTERIEUR DE L'EGLISE ST PATRICE

INTERIOR OF ST PATRICK'S CHURCH

Sacrifice of the altar is the same Sacrifice admitting of no addition. The Sacrifice of the altar is the same Sacrifice prolonged forever. He offered Himself then by His own hands: He offers Himself now by the hands of His priesthood. There is now no shedding of blood — that was accomplished once for all on Calvary. The action of the Last Supper looked onward to that action of Calvary, as the action of the Holy Mass looks backward upon it. As the shadow is cast by the rising sun towards the West, and as the shadow is cast by setting sun towards the East, so the Holy Mass is, I may say, the shadow of Calvary, but it is also the reality. That which was done in the Paschal Supper in the guest-chamber, and that which is done on the altar in the Holy Mass, is one and the same act — the offering of Jesus Christ Himself, the true proper, propitiatory and only Sacrifice for the sin of the world" (The Glories of the Sacred Heart: The Last Will of the Sacred Heart.)

Let me close with an extract from what I have written elsewhere: "The Blood of Christ is the Price of our Ransam. That Blood He shed on Calvary and thereby obtained eternal redemption. Our ransom was then wrought, but the price was not yet paid over, so to say, and accepted with all the requisite legal formalities. This is now being done both here on earth and in Heaven, where our High Priest is ever living to make intercession for us, where He pleads the merits of His Passion. "Himself," says St. Ambrose, "offers Himself as Priest that He may remit our sins; here in image, there in truth, where He intercedes for us with the Father as our advocate" (De Officiis, I.I., c. 48). He entered Heaven, as the High Priest of the Old Law once a year entered the Holy of Holies, to make the ceremonial offering of the life once laid down for us. Isaias sees Him from afar, clad in the livery of His Passion, and cries out, "Who is this that cometh from Edom, with dyed garments from Bosra: this beautiful One in His robe, walking in the greatness of His strength? And the answer is given in the person of the beautiful One: "I that speak justice, and am mighty to save." And once more is the question asked: "Why then is Thy apparel red, and Thy garments like theirs that tread in the wine-press?" And in answer there comes: "I have trodden the wine-press alone."

To conclude, then. In the Mass we have the same Sacrifice once offered on the Cross, and now pleaded in Heaven by our High Priest. The things that are seen of sense, the things that appear and pass away, are, to the eye of faith, but shadows of the one Reality — shadows that fall athwart altars of wood and stone, and flit about earthly tabernacles, where hides the sun behind a veil "till the day break and the shadows retire."

THE PRACTICE OF ADORATION OF THE MOST BLESSED SACRAMENT

Daily, Weekly, and Monthly.

BY

REVEREND J. J. McCOY.

THE hope of the Holy Father, Pius X, spoken the very morning of his coronation, and far flung in his shibboleth, "All things back to Christ," has surest warrant for realization in the call here made to all the races newly to adore our Lord in the Blessed Sacrament.

Mount Royal this hour lifts its head above all the hills of earth, and to its top, where the altar stands, we bring from all the world our best gifts, as the Hebrews did when Moses showed them the Ark of the Covenant in the old desert days.

The great need of the earth is the abiding consciousness of the presence of God. Without this we can never grow great in the things of the soul; and your mission, Fathers, and mine is to convince the world of this. It is for its good, but the world does not so see it, nor does the world seem to wish to see it. The world wants liberty, liberty even from the hand of God. Every day we see the men and the nations striving to throw off the idea of God, and the men and the nations have so striven from the beginning. It is the old fight again brought down to earth from heaven, — the great archangel, flashing and terrible in his rebellious pride, stands trumpeting from the north across the arches of heaven, "*Non serviam*," and over against that comes the sweet insistance of the Son of God: "If you love Me, keep My commandments."

The law of love, and obedience to the law of love, which is highest liberty, calls us back to Christ. And when we are seeking Him we are leading our people to the cool, clear heights where we learn to see the vast material power of the age, and how it brings war to the spirit: there, too, the armies of spiritual conquest asking the tribute of men's souls; there, the merciless forces of wealth which never know the prick of conscience; there, the seething sears of passion; there, the whirlwinds of desire for license; there, the hoarse and almost universal clamor to break control of the city of God, whose every law does thus begin: "Thou shalt not, saith the Lord."

But we have God and peace with us. And whether we kneel with the Lord daily, or sit against His knees weekly, or go up and down with Him, in and out the gates but one hour in a whole month, just so often shall we have foretaste of heaven in the joy surpassing understanding which comes into the hearts, as of old into the hearts of the two of Emmaus, setting them... "burning," while "He talks with us on the way." Ah! God, if men but knew! How the multitudes would gather at Thy dwelling place, and how would the face of earth be changed in

a morning, if they were made supremely conscious of the abiding presence of God, the "World made flesh and dwelling among us!"

We can help to make this possible by striving to draw the people to daily adoration of Christ in the Eucharist. This were easy, if they were taught its beauty and its benefit. They cannot desire if they do not know, and if they do not desire, they will not do. With our good Catholic people it is largely a matter of mind, not coldness of heart. They have not been shown. Perhaps we do not go deeply enough in our teachings to show that Christ on the altar is the explanation of all the dealings between God and man. Here He is the Incarnation perpetuated; here the "Word made flesh," and remaining for us the fathomless source of divine teaching; here we have Him sustaining and declaring the whole revelation, and making, as Cardinal Manning once said, "His presence the center and basis of an order of divine facts and operations in the world." And this should be made plain to the people. How? we may ask, and the reply may be something like this: Show them that Christ in the Eucharist is the very same Christ with Whom the Apostles walked in Judea; that His presence in the Eucharist is the same presence with which the disciples and the people were familiar in the old days in Galilee.

And let them look for a miracle because of His presence now, as they did in the far away Israel. Is He not here now, and for love of them, and is He not as strong now as in the great days gone? Why should we think of Him as working His miracles of love and grace and mercy only then? The truth is He is here just now, and stands waiting at the tombs of the soul to show Himself still the Resurrecti[illegible] and the Life. He is yet going up and down the land, and the people are blessed still, when as deeply stirred by the consciousness of His presence, as when they hastened to Him from the lakesides, leaving their boats idle upon the sounding shingles; or hurried down from the Judean hills, permitting the untended flocks to stray [illegible] will; or out from the towns they came with wide eyes full of the [illegible]cy of His words and deeds. Aged men were among them, whose souls the prophets had filled with dreams of a return of the old Hebrew glories; and young men with brain and heart aflame with vision of universal dominion now that the Messiah was come; and damsels with shy eyes lighted with a love beyond the loves of earth; and mothers with babes held high in arms to be blest at sight of His passing face. — And here a withered arm is touhed and the new strength lifts it to high heaven in thankfulness; — and there a palsied leg, and the lame man leaps as a hart for the waters. Just on a step or two and His fingers touch drooped eyelids, and the man born blind has his soul flooded suddenly with the glory of earth and sea and sky, and he shouts out and magnifies the name of God. And now we meet a mourning train, and Christ takes the dead man from the bearers and gives him back to the encircling arms of his mother. Oh! the wonder of it all. But is it not the same thing now? Is not Christ in the Eucharist the explanation and motive of every Christian deed done in our day? Here He revives all the states of His past life, continues them and glorifies them. Here He inspires in His creatures repetition of His

every act. Show the people that nothing but love of Him makes men and maids hurry after Him through the gates of every city of earth. and, leaving home and all natural ties, and habiting themselves in the religious garb, go following Him up and down the world, bringing people to His feet, — from the jungle, the plain and from across seas. — and what is each such separation, but a miracle of sacrifice for Him and love? You see around you in the cities, the great walls of hospitals and schools lift themselves to heaven, and there is no human force under the leverage — only a gentle nun over there at prayer, and the outstretched, hard, and nigh-to-empty hands of the poor; yet thousands shall be ministered to under these shelters, and in every sick man's face and every child's be discovered the features of the Son of God, as we know Him in Judea; and is not this miracle again of sacrifice ond love? And there across are the towers of an orphanage, and the little ones are gathered into a fold, and rest there under hearts whose blood shall nourish them, till the hearts are drained: and is not this a miracle of sacrifice and love? And mark how the cities, as those of old, empty themselves to-day. Has not the swift cry run up and down that Christ is passing now in the holy Mass-time? Look out over the land. Are not those God's people we see hurrying over the hillsides to the little chapels? Is not that the sound of the sanctuary bell from a thousand places telling of the Consecration? And this early morning,whose were the countless footfalls in the streets of the world's cities, and whither was the multitude hurrying?

There are lights in the great cathedrals, and listen! like the voice of ocean comes the roll of the deep-throated organs, and all the Christian world is thrilling still with the rapt cry of the psalmist King, when God vouchsafed him foresight of the Eucharist: "He hath made a remembrance of his wonderful works, being a merciful and gracious Lord; he hath given food to them that fear Him," — "*Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus; escam dedit timentibus se.*" Thank God! that Christ is yet amongst us, and the people still are glorifying His name!

And so would I prepare the people, whom I hoped to draw to adoration every day. I would never let them believe, however, that mind alone and knowledge alone were sufficient. I would know and teach that the best good would come from contemplation on bended knees before the altar, when the whole man adored, heart and soul, and with all the powers of mind, and memory, and imagination. After that I would appeal to emotion. On the time and the place and the occasion must depend the character of this appeal. What will serve with one priest and one people may not have much effect with another priest or another congregation. I knew a saintly priest who was forever saying to his people: "think of the loneliness of Christ in the tabernacle; will you not go to the church a minute every day, and just say 'how do you do, Lord,' if no more? It will please Him, and do you great good." — And his people did go, and God blessed him and them. But this man was scholar as well as saint, and never tired of preaching that Christ in the Eucharist was the Light and the Life of truth as well as the Way.

Daily Adoration.

The housewives, people of leisure, the old who are past the time of labor, those who may have a free hour, and the school children, we should expect to make a visit of adoration every day, and we should try to train them to this end. The school children especially ought to get our every care. We should strive to make them feel the nearness of Christ, that so they might ever walk and talk and work in His presence. We should teach them the story and spirit of the family life at Nazareth, and repeat it, and varying it repeat it again, and so make each of them one of the household; then when they shall go before the altar they are prepared to speak familiarily to their brother the Christ. Thus they grow every day in the consciousness of His presence, and they so learn that they are carrying the honor of the Holy Family. They come in the morning going to school and tell their needs and hopes, they run in after school to ask a helping hand or to give thanks for blessings given. Their life thus becomes entwined with the idea of Christ on the altar, and He is as He should be the Sun that lights and warms and sustain their spiritual world.

Weekly Adoration.

There are those who, did their duties permit, would gladly come to adore each day, but must be content with the Holy Hour once in the week: as our teachers in the schools, or the young people who work in counting-houses, clerks in stores, stenographers in offices, and skilled operatives in the shops, and these indeed may be counted among the most intelligent of our congregations.

These have peculiar needs and require a particular preparation that the best results may follow from the hour with the Lord. All day long they deal with material things, with conditions where nothing tells of the soul, — where there is only hunger for place and power; where there is but the heaven which many find in the market and its gold; where the eye hopes only to see the majestic ships, swift almost as the lightning, carrying priceless silks and spices from shore to shore; where the ear cares to hear but the breathing of the mighty engines, crushing the mountain's heart for the red ore within it or sweeping the sea's bed for its pearls. All this takes them from God. And there are some who live all day in a more dangerous world, — a world of men into whose life God never comes; men who appear to be gentle and law-abiding, men of admitted mind, men in every way respectable taken by the world's measurements, yet men who every day in the public prints, the journals of science, the records of discoveries of buried and forgotten civilization, are hunting with an eagerness that is amazing for something that may seem to throw doubt or utter discredit upon the religion of the centuries of Christ, or on that of the Hebrews, its foreshadowing.

The old vital truths, heaven, hell, sin, reward and punishment, the immortal soul, and God, they would make the dreams of man less strong

than we, whose day these served while coming into the wider light, but such, they say, are childish now. The men in the African jungles had their fetish; our God is nobler than theirs; but still the two, theirs and ours, they say, though far apart, are kin. The world is sick again with the restraints of God. The world would make its own God and from self. The world listens with lips apart to the old temptation of the first morning: "Why not eat of every tree in Paradise? In what day soever you shall eat thereof, your eyes shall be opened: and you shall be as gods."

Such people should be taught to breathe the peace of the holy home at Nazareth. Christ was the light and life there: He lived in gentle days of poverty; His bread was sweet because Himself earned it; He was master of the winds and waves; the swift elements always were the agents of His will; the lightnings were harnessed ever ready to leap along the ways of His laws, wherever His hand might point: His were the jewels on the floors of all the seas of earth; His all the red gold in the hearts of all the mountains of earth; His all the flocks and herds, the "cattle on a thousand hills;" His princely home was the Tabernacle in the Sun: yet here He toils a common craftsman; and afterwards when about His father's business, He will depend for bread upon others, and one day He shall tell with infinite pathos His absolute want: "the foxes have their holes, and the birds of the air their nests, but the Son of man has not whereon to lay His head." In the sweet vision of soul of that one hour, here is the same Christ, and teaching the same divine lessons. Here is He through whom "all is made that was made," and here is He, who alone can give us true values, and He is ours for the asking.

Monthly Adoration.

For the adoration monthly, I would try to draw all the Church societies, sodalities, both of the young and the old, of the boys and of the girls, even those who may go daily or weekly besides this, but especially the people whose lives are lives of labor, who know family cares and distress, but most of all the men, the strong rough men if you will, but the manly men any way. The Holy Name organizations are material ready made at hand: I would have them come as in answer to a crusader call "God wills it," all the men as an army of the Lord, and I would speak in battle words to them in preparation. I would say, as the fathers say, they are called in defense of the sanctuary: I would show them, as the fathers show, that without Christ in the Sacrament, there is no religion, no faith, no worship: I would repeat the words of the old book: "What the center is to the circle, what the heart is to the man, what God is in His world, that the Eucharist is in the Church of Christ." The altar without Him is but a house untenanted.

Why should I speak to them as a people in battle army? This is a day when men claim the right to think as they please in everything, not only in things of science, things of the mind, things of government, but even things of the soul. It is the day of modernism, the day of socialism,

the day of the rashness of individualism, the day of anarchism in government, the day of the denial again of the divine in Christ. And our men must combat that. When other men deny that there is room in the world for authority, they must come and kiss the hand of the Eucharistic Christ, and then in contemplation of His life learn the abiding force of parental right, as they recall that He went down with His parents to Nazareth, and was "subject to them:" they will learn from His "render unto Cæsar the things that are Cæsar's" the rights of Government; they will learn too, from His "I come not to destroy the law, but to fulfil it," that the laws are in keeping with the restraints put by God upon us, to dam up and hold back the flood of human passions, whose onrush would sweep to everlasting ruin.

Once shown the dangers menacing the Church, they will be quick to enroll themselves as her special defenders. "Judge me, O God, and distinguish my cause from the nation that is not holy; deliver me from the unjust and deceitful man — Send forth Thy light and Thy truth; they have conducted me, and brought me unto Thy holy hill, and unto Thy tabernacles. And I will go unto the altar of God: to God who giveth joy to my youth."

"*Deduxerunt, et adduxerunt,*" there is the mighty marching of the Machabees in these warrior words, and I love them. To me there is marvellous power for manly inspiration in the scriptural picture of the great Machabeus, when in the night he gathered about him on the hills near to heaven every man of the Hebrews who "maintaineth the testament." It was for battle in the morning, against Antiochus, and in defense of the sanctuary; and every man of the heroic band had sworn his life to the service. From the mountain top the people of God could look into the valley below, where were the hosts of the king, horsemen of the tribes, who rode for gold; bowmen and spearmen of the Egyptians; the dark clouds of men from India and beyond the Ganges; the palaestra-trained charioteers, and the burning phalaxes in brazen armor. Up on the winds came the neighing of the horses, the trumpetings of the elephants, the call and the repeat of the sentries, the clink and jar of the armorers anviling, and above all the sounds of revelry and the songs of war of a godless and merciless multitude. And those on the mountain cried with a loud voice toward heaven: "Behold the nations are come together against us to destroy us: Thou knowest what they intend against us. How shall we be able to stand against their face unless Thou, O God, keep us?" And after this, says the sacred historian, "Judas appointed captains over the people, over thousands, and over hundreds, and over fifties, and over tens. And he said to them that were building houses, or had betrothed wives, or were planting vineyards, or were fearful, that they should return every man to his house." And Judas said to the remnant, who were ready for self-sacrifice, who were trusty as himself, who would not be turned away, who would battle for the covenant, who with souls aflame swore to follow him down the death: "Gird yourselves, and be valiant men, and be ready against the morning, that you may fight against these nations that are assembled against us to destroy us and our sanctuary. For it is better for

us to die in battle than to see the evils of our nation and of the holies: nevertheless, as it shall be the will of God in heaven, so be it done." Heaven fought on the side of Machabeus. He routed the mighty army of the king, and overthrew the power of the nations. Jerusalem was delivered, the glory of the temple restored, and the priests once more, "offered sacrifice according to the law of holocausts the new altar upon which they had made."

Behold, the very work that heaven has given our men to do. Here is the spirit that must energize them. The world, "the nations," are again arrayed against the Kingdom of God, and they are called to stand as its defenders. And we must show the way. In our day again it must be the voice of the priest that cries aloud: "Every man that hath zeal for the law, and maintaineth the testament, let him follow me," and we must go up the mountain of the Lord, and then the noblest will follow.

Only men whose hearts are clean and whose souls are free can rightly battle, and only such did Machabeus let lift blade in the cause he led for the glory of the house of God: And so shall it be now: the clean of heart will come to our altar and be made cleaner, the free of soul will come and be made freer, and the manly brave shall be called the saviours and restorers of our sanctuary.

Recapitulation.

The teaching our people have been given concerning the Eucharist, though sufficient for the faith of all perhaps, and enough for the practical piety of the million, is not enough for the new day, and for the distinct classes now making up our people. It must be deeper, more sympathetic with certain conditions in the lives of the worshippers, and in large measure more particularly to meet the needs of class. Class may depend upon many things, age, social condition, character of life and employment, sex even, leisure, education and natural tastes, and interests. The teaching of these bodies has been too general for the greatest good. Now and then a good general gathering of all classes, where the people might go up to the Holy City singing the songs of the Psalmist king in one grand choral, and when all the hearts could be one in general prayer in the sanctuary, would be blessing and inspiration.

But you must begin with the classes. You must have companies of tens, before you have companies of fifties, and fifties before companies of hundreds, and hundreds before the multitudinous thousands will sing of victory.

But the world is waiting. All the waters of earth sometime will reach the seas, and all the hearts of men sometime will seek Christ in the sacrament of His love. They must be taught loyalty and the need of knowing that He is always near. After God Himself, fathers, it belongs to us to hasten that day.

THE DEVELOPMENT OF BOYS' AND MEN'S CHOIRS.

BY

REVEREND W. FINN, C. S. P.

THE possible spiritual values of a great religious event like this International Eucharistic Congress are incalculable. The solemn profession of Faith by so many hundreds of people in the mystery of Christ's Real Presence in the Sacrament of the Altar, the grandeur of the ceremonial, and the wide scope of the subjects discussed in the interests of religion, are features of this event which will extend its helpful influence to hundreds of thousands of souls throughout the world, and particularly to the countrymen of both allegiances on this continent.

Admittedly, the chief purpose of the Congress is to make the sweet sacrament of Christ's love more loved by men, that thereby their lives may be guided more perfectly by the sublime ideals of conduct which He has bequeathed to mankind. But while the first concern of the Congress is thus to intensify love for the great central mystery of the Faith; nevertheless, the possible results of the Congress would be greatly lessened if opportunity for discussing the main accessories of the Eucharistic services were not provided. Many things that appear at a casual glance as having but remote connection with the essentials of religion, upon more serious consideration reveal an unmistakable influence on souls in their appreciation of religious truths. All the externals of religion contribute something, indefinable perhaps, if you will, to the state of mind and heart of the worshipper. Ceremonial, architecture, painting, sculpture, and music, all are integral features of religious expression. And so it is most fitting that during these sessions there should be some consideration of the art of sacred music.

Of all the allied sacred arts, the art of music is the most subtle. The worshipper is absolutely at the mercy of its whims and caprices, sometimes irresistibly drawn into the very "Holy of Holies" by its sweet whispering of God and His love, and at others maddened to distraction by the cacaphonies that not only offend the ear, but pierce through the soul to its depths and unmask its bitterest acrimonies.

The power and subtlety of the art of music are favorite platitudes with the poets and the amateurs. Let us pass on to something practical. My purpose in this paper is briefly to consider the aesthetic, as well as the liturgical fitness of choirs of boys and men to be the vehicle of musical expression of the divine services; to consider, then, the possibility of maintaining such choirs in our churches; and finally, to review the particular difficulty of the musical situation as it confronts the average pastor on this continent.

I. The Spiritual and Artistic Value of Boys' and Men's Choirs.

The fulfilling of the reforms in church music inaugurated by His Holiness Pius X. in the *Motu Proprio* of November 22nd, 1903, involves not only a change in the type of music sung in our churches, but the more radical change of putting choirs of boys and men in the places generally occupied on this continent by choirs of women and men. The general understanding of the encyclical upon the subject is that it deals chiefly with the use of the ancient plain chant. It is true that a considerable portion of the letter is devoted to the praise of this venerable form of ecclesiastical song, but one of its chief prescriptions is that " whenever it is desired to employ the acute voices of trebles, the voices of boys must be used in accordance with the ancient usage of the Church."

It is in this recommendation, precisely, that we experience our chief difficulty in complying with the reform.

In spite of the loyal good will expressed on all sides by the bishops, priests, and Catholic musicians, there is a very evident lack of appreciation of the boys' choirs as an artistic medium, and a general unanimity that it is equivalently impossible under existing conditions to organize and maintain this type of choir successfully, except perhaps in cathedral churches.

On this continent it has not yet been widely enough proven that the boy is more than an amateur instrument. In England the voice of the boy is universally recognized as the proper and aesthetically correct vehicle for the expression of the sentiments of strictly sacred music, and agreeable to this conviction, musicians there consider the ability to train boys to sing artistically as an indispensible qualification in the church musician. This point of view has obtained in England for many centuries; in fact, this and many of the other splendid traditions in both Catholic and Protestant church music are the heritage of pre-reformation days. In this country there has been but meagre opportunity to study the boys' choir at its best; but wherever the artistic traditions and scientific methods have been exemplified, the boys have won enthusiastic protagonists. The voice of a lad of eleven or twelve years, when properly trained and modulated, is irresistible. Preconceived ideas against this voice never fail to melt into enthusiastic approbation when its sweet notes, like the whispering of angels, draw the soul into the atmosphere which seems to have followed them from Heaven.

It is unfair to measure the values of boys' voices by the raucous singing we have come to expect from them on this continent. To judge the possible effectiveness by the performance given either in church or in the concert hall by the average American boy-singers, is like estimating the beauties of poetry by the verses of a child in the elementary school.

The history of music bears witness to the employment of boys by the greatest misic-makers of the world. The great name of Giovanni Pierluigi da Palestrina stands out prominently in this connection. It is a notable fact, too, according to Mr. Edward Dickinson, in his " Music in

the History of the Western Church," that in all the more spiritual forms of religion, both before and after Christ, the boy's voice has been consistently the great medium of interpretation in the treble parts.

Not until the effect of the Renaissance had made itself felt in music as well as in letters and other arts, was there any notable tendency to abandon the traditional art forms. The birth and development of the modern opera brought about the apotheosis of the female voice. The influence of its sensuous appeal (I use the word in its more simple significance, borrowing it from the vocabulary of Mr. Dickinson) was soon felt by the musicians, and a new era of music began. I do not wish to minimize in any measure the many charming features of the female voice. In certain types of music the woman is supreme; the temperamental color with which she invests every note cannot be counterfeited in the music of the opera, the ballad, and certain types of folk-songs. But the very quality which gives her supremacy in such music, makes her voice the less perfect instrument in purely sacred music. The deep spirituality of plain chant, and the mystical character of the polyphony of the fifteenth, sixteenth, and early seventeenth centuries, seem to demand the impersonal qualities and the mysterious intimations of boys' voices. In our own day this need is abundantly proven. Take, for instance, the contrapuntal Masses and Motets of the Palestrinesque school of composition: these cannot be performed with the same religious effects by women as by boys. The relative ineffectiveness of music written in this style sung by any of the great choral societies of men and women, no matter how perfect their technics may be, when contrasted with the performance of a perfectly trained chorus of boys and men, like the choir at the Catholic cathedral of Westminster, England, is unmistakably evident.

Whatever be the explanation, the deepest message of sacred music seems to come to the soul through the trained voices of the boys.

Here is another significant fact: in those churches of the United States, where choirs of boys and men furnish the music for the liturgical services, the attendance at High Mass, and Vespers is noticeably larger than at other churches. In most of our churches, only a meagre handful of worshippers attend the solemn celebration of the Eucharistic mysteries, and the office of Vesopers has become generally so unpopular that in many churches it is never sung, save perhaps on Christmas and Easterday. If you will pardon the personal allusion, I should like to say that I have made a thorough investigation of these conditions throughout the United States, and I have found that boys' choirs (you understand that I mean well trained choirs) are an immense help to religion, and that the seating capacity of the churches where they sing are filled to their utmost enven on the ordinary Sundays of the year. Not only are the always reliable female devotees in evidence at these services: the men, too, become interested, and instead of remaining satisfied with the shortest service which will fulfil the obligation of hearing Mass, encouraging numbers of men assist at the High Mass, and return in the afternoon or evening to Vespers and Benediction of the Blessed Sacrament. Worldlings, clubmen, non-Catholics and even atheists have

accumulated to the spiritual attractiveness of these services. The music of the church is endowed with almost divine powers of appeal, and many a soul, to my own knowledge, has found in it an avenue of God's grace.

It is scarcely necessary to amplify this subject further. No one who has been privileged to hear the singing of trained choirs of boys and men will challenge the fitness of these choirs to sing the music of the Church. The master compositions of the world revealed their heavenly beauties through the voices of the boys; and if there is to be any real progress in the art of ecclesiastical music in this country, the starting point of the reform must be first in extending the appreciation of boys as the instrument of expression, and then in working out a scheme by which the proper methods of procedure may be extended to the musicians upon whom the fate of the boys' choir movement practically depends.

II. Is it possible to maintain Artistic Choirs of Boys and Men in Churches on the American Continent ?

Clergy and musicians generally here are of the opinion that conditions are not favorable for the best development of such choirs. The success of the great choirs of Europe and America is usually ascribed to an uncommon supply of beautiful voices, and to extraordinary financial resources. I am personally acquainted with most of the successful choirmasters here, and I cannot call to mind one who commands better talent or greater resources than are found in the average parish of our cities and large towns.

In the average city parish, there are plenty of boys who are possible choristers, and enough suitable and willing men to furnish an adequate section of tenors and bases. The beautiful voices heard in some of our greater choirs are the product of assiduous training, and in the majority of cases were of but average quality when accepted. Choir-boys are made, not born. This is an axiom among choirmasters. The rough and ready boy, the nervous noisy rascal whose chief talent seems to be in creating mischief, the always-in-the-way lad whose only apparent excuse for living is the fact that God created him, and that some day in the remote future he may become a useful man, these are the types of boys that even the most successful choirmaster has to educate into the choristers whom so many think are young cherubs loaned by a special arrangement with Heaven to chosen choirs.

At least ninety per cent. of the boys from the ages of nine to fifteen are possible choristers. Defective ears, laryngical troubles, and other things which are obstacles to musical development are the exception and not the rule.

Large choirs are unnecessary. It is a mistake to think otherwise. There are only a few churches on this continent where a choir of twenty trebles and twenty choristers, divided properly on the three lower parts, would prove inadequate. The greatest choirs of England and the Continent are relatively small organizations.

Even Mr. Richard Terry's famous choir at the vast cathedral at Westminster owes to a personnel of only twenty-five trebles and a dozen adult singers. And yet in this immense edifice such a small chorus is sufficient to interpret with splendid effect not only the neumes of the plain chant, but also the trying compositions of the mediaeval masters.

The carrying power of a trained voice is very much greater than that of the untrained voice. Just as perfect acoustics in a large hall or theatre make audible the faintest sounds, so a well cultivated tone-quality invests a voice with an elasticity and carrying power which give to its most delicate nuances a clarity that is remarkable.

At times musicians object to my contentions on the ground that all my experience has been with great city parishes of unusual equipment. I should like to say that while I have been engaged during the greater part of my active musical career in city parishes, I have experimented even in country districts to discover the real value musically of ordinary every-day boys. During the past season, I went at the request of a priest to a very small town in a farming district to gather the boys of his parish into a tentative choir. The very first examination revealed what I expected, namely, sufficient material for a splendid choir. And frequently during the last thirteen years I have been called upon to select the choristers for choirs in all types of parishes. I have yet to visit the parish (of course I exclude unusually poor parishes, in districts where the people are scattered over many miles of country) that does not offer the raw material for a successful choir. Priests and musicians will find it if they search. The material is at hand; it awaits cultivation.

The objection that boys cannot be kept interested and in good discipline after the first novelty wears off is not substantial. Experience has disproven it thoroughly. If a high ideal of musicship is proposed to them and a sense of personal responsibility is inculcated early, there will be no difficulty in enlisting the enthusiastic cooperation of the lads.

Not only is an artistic choir an help in the spiritual work of a parish; it is also a financial asset that yields reliable dividends, an investment rather than an expense. Solemn services previously unattended become popular; new parties take an active interest in parochial affairs; generous contributors become more generous, and the gross receipts of the parish per annum are increased to an amount that not only neutralizes the current expense of the choir but nets an acceptable sum to the parochial exchequer. This fact is confirmed by the experience of many pastors.

The choir-schools of England are given most of the credit for the superlative excellence of the English choirs. The chief advantage of these schools is that the choristers are under the constant supervision of the director who in some instances is also the choirmaster. Daily rehearsals are attended by the boys, and a thorough-going course in vocal culture and general technique is thus given an opportunity to realize a perfect product. But why may not the parochial schools of this country serve the same purpose and accomplish the same results? In each parochial school a certain course in general music is provided; and if a special course, including daily rehearsals for the choristers of the parish

choir, were to be arranged and carefully followed, it is difficult to see just why we may not have in this country as perfect choirs as in England or any other country.

A favorite retort of the antagonists of the boys' choir, when confronted with the wonderful singing of the English and some European choirs, is in effect that the youngsters of these countries are endowed by nature with better voices and warmer musical temperament than Canadian and American boys. With this point in view I examined the choristers of most of the English Cathedral choirs and of many Continental choirs, but I returned to America and to the city of Chicago perfectly satisfied with the musical endowments of our American boys.

The professional musicians are beginning to examine with keener interest than heretofore the artistic possibilities of boys as singers, and this awakening augurs well for the future of the boy-choir. During the past season a great choral competitive festival in Philadelphia enlisted the interest of the leaders of the musical profession in the United States. At the invitation of Mr. John Wanamaker, choral societies of all kinds were invited to compete, and splendid opportunity for displaying before a representative gathering of composers, organists, and choirmasters, the traditional methods and ideals of boys' choir work was afforded. The effect of the festival was to demonstrate clearly the superiority of the boys as interpreters of strictly sacred music; and more recently the subject was given careful consideration at the mammoth "National Convention of Organists" at Ocean Grove, New-Jersey. Through the professional leaders the correct methods will secure more rapid circulation through the country, and it is a reason able hope that boy-choir training may soon be an essential in the education of church musicians.

III. The Real Difficulty of the Church Music Situation in America.

The spiritual values of a trained choir of boys and men cannot be over-emphasized. Furthermore, the possibility of developing the fresh young voices of the American boys into mediums of perfect artistic expression is undisputable.

But where are the competent choirmasters to undertake the work?

Many priests are eager to provide their churches with such organizations as I have been arguing for, but they are confronted with the supreme difficulty of securing competent musicians to organize the choirs and to train the boys.

This, then, is the practical question *par excellence* of the musical situation on this continent.

What can be done by the bishops and clergy of America to provide able choirmasters?

Some have thought that the solution of the difficulty was to invite musicians from Europe to take charge of the choirs here, and pursuing this conviction, have brought a certain number to this continent. But the experiment failed; for the conditions here are radically so different from the conditions under which most European musicians have been

accustomed [illegible]ns, that good results were impossible. Many musicians have begun the work at the wrong end, attacking at once matters of repertory, striving to replace immediately the accustomed figured music with plain chant and music of the most severe form, without first having prepared the proper instrument for an adequate interpretation of this music. The experience of the last seven years has abundantly proven the necessity of educating native talent for the positions in our churches.

Concerted effort on the part of those in authority is the sure and only means by which a steady improvement of the musical features of worship can be assured. Seven years have elapsed since the publication of the encyclical by His Holiness, and in spite of the good will of all concerned, the progress of the movement has been desultory and not at all in proportion to the wealth of opportunity at our command.

A great central school of music pedagogy, organized and maintained under the supervision of the hierarchy, will alone fill the need. Only such an institution can disseminate the right principles and methods widely enough to affect the general musical situation. In such a "Schola Cantorum" native talent can be educated to cope with all the difficulties of organiszing, maintaining, and scientifically training splendid choruses of boys and men. One or two musicians, perhaps a priest also for each diocese, graduating from a thorough practical as well as technical course in such an institution, would be equipped to extend the best ideals and methods throughout their respective dioceses. In the course of a few years, the musical courses in the parochial schools of these dioceses would be seen to effect great practical results. Local musicians would find in the graduates of such a school instructors who would be able to solve their particular difficulties, and guide them with assurance in all the departments of music with which every successful choirmaster must be familiar.

To found such a school is not a great difficulty. In a large metropolis like New York City, even the first year would involve no uncertainty. Students flock in great numbers every year to all the musical conservatories that affect to teach Church music, and return to take up active work altogether unequipped to meet the difficulties of the situation, and without an understanding of the basic principles of the subject. A "National School for Catholic Church Musicians" would appeal to a great number of talented students: and in a short time the bishops who had cooperated in the founding of such an institution would reap the harvest for their dioceses.

The Faculty of such a school would require not more than three instructors, and if these were carefully chosen, and the course proposed well advertised in the professional circles, the immediate success of the undertaking would be assured.

After thirteen years devoted to the subject of boys' choirs and the musical situation, I must say candidly that without some national institution of the kind described, the possibility of a general improvement of our Church music is not very clear. We need a general movement, and only a general school will accomplish general results.

I have given but meagre attention during this address to the praise

of plain chant. I feel that any paper on Church music is incomplete without a reference to this sweetest of all forms of music; but my purpose in accepting the invitation of the Committee to speak upon the subject of Church Music was to emphasize the radical change necessary before plain chant or any other form of ecclesiastical music has a right to be considered. Once get the correct ideals and methods of training boys understood and accepted by the clergy and musicians in general, and matters of repertory will be readily adjusted. The deep spiritual content of plain chant will then have adequate opportunity for eloquent appeal, and all the fitting music of other types will unfold a deeper meaning.

HOW TO FACILITATE FREQUENT COMMUNION.

BY

RT. REV. MONSIGNOR J. M. S. LYNCH, D. D.

Zealous the pastor, eloquent the preacher, learned the confessor, saintly the priest, to be able to do justice to this theme.

As I look out upon this large assemblage of priests and people, I realize that many who are listening to me are leaders in the Eucharistic Crusade inaugurated by our Holy Father, the Beloved Pius X, now gloriously reigning.

I am conscious of how far I fall below the ideal of a true promoter of this sacred cause, and I fear lest the "*medice cura te ipsum*" rebuke may rise unbidden to your lips and challenge my sincerity.

And so it may happen, that however wise my counsels, they may prove abortive because not enforced by the drawing power of example. However, it is the cause of the Eucharistic God that I plead, and I feel honored to be allowed to raise my feeble voice and do aught, be it never so little, for our Emmanuel.

When we reflect that even canonized Saints failed at times to realize the full benefits of frequent and daily communion; when we recall that the Angelic Aloysius prepared for three days for his weekly communion, and spent three more days in thanksgiving for the visit of his Heavenly Guest; we almost fear that we are guilty of irreverence in urging sinners to such familiar intercourse with our Lord in the Blessed Sacrament.

But, here, we must keep in mind the true evolution that is constantly taking place in the Catholic Church: that wonderful development of doctrine by which, as the treasures contained in the Deposit of Faith are being brought out into clearer and clearer light, the flowers of devotion shoot forth from the Tree of Faith to meet the wants of each succeeding age. This will help us to understand that perhaps it was a part of the Providence of God to reserve for our time the full understanding of the gift of the Blessed Sacrament, by using it in the way that Christ intended.

A Doctrinal and Disciplinary Decree.

The distinguished Cardinal Vannutelli, who is the special Legate of the Holy Father to this Eucharistic Congress, and who signed the Decree on Daily Communion, spoke at the Eucharistic Congress at Tournai, a few years ago, as follows: "This great Pontifical Act so maturely considered and so seasonably promulgated, is, at one and the same time, doctrinal and disciplinary."

As Father Lintelo puts it tersely: "If Infallibility has not spoken, Authority has."

Pius X. has commanded that all parish priests, confessors, and preachers, are frequently and with great zeal to exhort the faithful to the practice of frequent and daily communion. Therefore, it is not enough simply to speak of this Decree casually, to recommend frequent communion occasionally in the confessional, or simply to tolerate the practice we find growing in the paris' ; no, we must lead in the propagation of this devotion, in season and out of season; we must urge the practices constantly. The only question, then, which is open to discussion in this matter, is how best to carry out the wishes of the Holy Father.

Now, let us discuss some practices that are feasible, and that would make for more frequent communion.

Obviously, there will be quite a difference between country-places and large city parishes in regard to the practicability of what is understood by frequent communion. But, is it not true that with a little zeal and tact, communions might be easily multiplied even in country-places? Let us take, first, those rural places where large numbers of the faithful live at a distance from the church, where they cannot even assist at Mass every Sunday, much less practice frequent communion. Again, even in more compact parishes, where the great mass of the people live in the village comparatively close to the church, even here daily Mass without interruption is impossible, becau.. the priest must go away sometimes, and often there is no one to supply his place. In both these cases, why may not the people be taught to follow the recommendation of the Council of Trent, and receive Holy Communion as often as they assist at Mass?

I remember many years ago, in one of the Southern States, assisting a pastor in one of his visits to a Creole colony located on an island more than one hundred miles from the nearest church. There were over a hundred in that strange settlement. I found them a most devout, religious people. They had a little chapel, and the Angelus was rung regularly, and they all assisted at morning and evening prayers and at many other devotions. What was remarkable was that they were so very pious in spite of the fact that they had Mass only once or twice a year. When the priest came, it was a great event in the little community, everybody except the little children receiving Holy Communion. Here was an example of frequent communion as far as it was practicable. If they could have had Mass daily, I am sure they would have communicated daily. They complied with the recommendation of the Council of Trent to the letter, receiving Holy Communion every time they assist-

ed at the Holy Sacrifice of the Mass. Yes, as far as possible in such cases, let the entire congregation approach the altar rails. Let facilities be given for confession the evening before, or in the morning before Mass. It is not to be expected that every person in the parish would avail himself of this privilege, but there is no doubt that a very considerable number would do so, if the priest would insist on this practice and repeatedly urge it. But, is it not a fact that some priests instead of encouraging frequent communion, actually oppose it? I know churches where Mass is celebrated every Sunday; but there is a rule strictly enforced by the pastor that communion be administered only on the first Sunday of the month, and even those who would like to be weekly communicats, would not dare approach the altar rails on forbidden Sundays. Of course, such a rule would militate against frequent communion, and even against communion which is not frequent, in the proper sense of the word. I remember, when a boy, being driven from the confessional because I had the audacity to return after three weeks for another communion. The good old priest believed that he was promoting respect for the Blessed Secrament, but as a matter of fact, he was, on account of his early training, tainted with the poison of Jensenistic heresy. Let us hope, however, that there are few pastors so insubordinate as to so flagrantly disobey the command of the Sovereign Pontiff in so important a matter.

Again, take a parish where two places are cared for by one priest, who is obliged to celebrate early and late Mass alternately in either place. Why should he not stay over night in the place where he is to say the early Mass, and hear confessions the evening before and make an effort to have general communion? And the following Sunday when the Mass is at a later hour, why could not all these same communicants receive again without confession, provided, of course, that they are in a state of grace?

Some will object that this is impracticable, that people could not fast so long. But is not the dificulty of fasting very much exaggerated? How does it happen that many delicate priests are able to fast until one o'clock on Sundays, and do a great deal of severe work meanwhile without doing themselves any permanent harm? And yet you tell me that strong, healthy men and women would ruin their health by fasting 'till noon once a fortnight? Of course, I admit that many could not really fast, but I maintain that a large number of people in parishes of this kind could receive communion at the late Mass, with little or no inconvenience.

The Forty Hours a Continuous Prayer.

Again, why could not the devotion of the Forty Hours open on Friday instead of Sunday? Then, let all the confessions be heard, if possible, on Thursday. The faithful could be urged to receive Holy Communion on each of the three days instead of once, as now practiced in many places. I would then exhort the faithful to visit the Blessed Sacrament fre-

quently during the Triduum, and especially on Sunday, when I would close the devotion in the afternoon or evening. They could be taught in this way the real meaning of the Forty Hours, that it is a continuous prayer, and not simply a time for going to confession and communion. Finally, I would urge all who made the Forty Hours to receive again on the following Suiday, without requiring confession. The faithful should be taught that the Forty Hours is not simply the annual communion for the parish, but a devotion instituted principall to honor the Blessed Sacrament and to make reparation for the sins committed against it, and this is best done by frequent communion.

I know churches where the Forty Hours takes place a month or so after Trinity Sunday, and many of the people actually fail to make their Easter duty, and do not fully realize the sin they are committing in waiting for the Forty Hours, which is looked upon as the annual communion required by the Church. Why not utilize this beautiful devotion of the Forty Hours to help rather than to hinder the practice of frequent communion?

Again, why could not the Eucharistic Triduum, which is of obligation in Cathedral churches, but strongly recommended for all parish churches, be held in all country churches, and even in out-missions, whenever practicable? For it must be kept in mind that a campaign of education is sadly needed before frequent communion can take a strong hold upon our people. For that devout and salutary practice of daily communion for all, men, women, and children to which the Pope so strongly urges us, though it is not new in the Church, is new to us with such Eucharistic disciplin as most of us priests have had.

Here is another method of spreading the practice of frequent communion. It is customary in many country-places to invite a few of the neighboring priests, and have special confessions during the Paschal season, to enable all to make their Easter duty. Why not extend this praiseworthy custom, and have priests gather together in such places at other times, say, during Advent, the Christmas season, October for the Rosary, and June for the Sacred Heart? Why could not opportunities like this be given to enable all the faithful to receive Holy Communion as often as possible during the year? Finally, I would suggest as a splendid means of propagating frequent communion, to have a strong center of the Apostleship of Prayer, otherwise know as the League of the Sacred Heart. Twenty good promoters could do wonders in this line among the scattered Catholics of such a parish. Let the promoters be well instructed in their duties by the local Director, and fired with holy zeal for the spread of frequent and even daily communion.

I know that there are many centers established already in country-places; but very often the promoters are nothing but letter-carriers who deliver indirectly the decade leaflet to their associates, and do not even give it the importance of a registered letter which requires personal delivery. Of course, in such places the League will not be a very great help towards frequent communion. But let the promoters be selected with care and trained with diligence. Let them be exhorted to see each one of their associates personally, at least once a month. Let them make

a complete canvass of the parish, and see that every man, woman, and child is registered, at least in the first degree; then let them by constant importunities gradually draw them to join the third degree, even if they are unwilling, as will happen in many cases, to accept the obligations of the second degree. As is well known, the third degree requires a weekly or monthly communion of reparation. Suppose twenty good promoters should succeed in getting only ten of their associates to practice the third degree, that would mean two hundred weekly or monthly communions. But even if this high ideal cannot be reached, and, perhaps, it is too much to expect, is it not undeniable that a band of good promoters encouraged and pushed on by a zealous Director could succeed in getting many people to go to communion often, whom the pastor might never reach?

Now let us see what can be done in large city churches comprising often several thousands of population. In order to facilitate the practice of frequent communion in such parishes there should be well organized sodalities for all classes: for the older men, for the young men, and for married and for single women, and for boys and for girls.

The Holy Name Society promotes Frequent Communion.

Efforts should be made to get every parishioner to join one or other of these sodalities. For the men, it would seem that the Holy Name Society, with senior and junior branches, would be best adapted for the purpose. Monthly communion should be the rule in these societies for men. In some cases this might be optional at first, with quarterly communion obligatory. If there could be an annual Retreat for these societies, there would be no difficulty in keeping up monthly communion. I know large parishes where this is actually done, so the idea is not chimerical. For the edification of the people it would certainly be desirable to have these societies receive in a body; but if this is objectionable to any considerable number, I should be satisfied if they would bring cards to the meeting showing that they had received.

I would have the secretary of the society keep a careful record of the delinquents, and I would have them followed up. There is no doubt that if the great bulk of the men of the parish were to go to communion monthly, a large number would begin to receive weekly and even oftener, and thus the desire of the Sovereign Pontiff as regards the men would be in great measure realized.

For the married women, I would have the Rosary, Altar Society, or some other of the kind; and for the young women, a Sodality of the Blessed Virgin. I would change at once the old rule of these Societies which requires only monthly communion, and make it once a week. One need not be too timid, the Holy Spirit has breathed, a change has come over the ideas of the faithful; the death-blow has been given to Jansenism, and clients of Mary now look upon their rule of monthly communion as only defining the minimum of obligation, and in practice, they go

to communion more frequently. If I should feel that going to communion in a body, with veils and medals, was a hindrance rather than help to frequent communion, I should let the sodalists receive at any Mass, provided they received weekly. Here is another important matter in regard to young women, for the twentieth century pastor to take into account. I admire the hosts of young women throughout the world, who, besides going to communion on Sundays, assist at Vespers, and afterwards recite the office of the Blessed Virgin, and listen to a long instruction from their director at their meeting. I say to all priests, keep up this beautiful practice if you can. Would to God that it were possible to get every young woman in the United States and Canada to show her devotion to our Blessed Mother in this splendid manner! But the fact cannot be ignored that there are large numbers of young women, especially in our cities, the very ones who, perhaps, need the Sacraments the most, who are unwilling to give up their whole Sunday to pious exercises, or to wear veils and medals in church, and for this reason keep out of sodalities and, worse, seldom approach Holy Communion. I would say, then, to the zealous pastor who wants to feed not only the good but the less good of his flock: Form another sodality from these dissenters; call it the weekly communion sodality of the Blessed Virgin. Let this be only essential condition of a membership. No veils, no medals, no office; brief meetings on a week evening, perhaps once a month. Let the sodalists go to communion on any day, at any Mass, in any church, only weekly. When I had this practice of weekly communion for married and single women's sodalities firmly established, then I would give instructions on the Blessed Sacrament from time to time at their meetings. I would explain to them that what is desired is not weekly but daily communion, and I would strongly recommend communion at least once or twice during the week, explaining that extra confessions are not at all required. To accomplish this the more surely, I would insist on daily Mass. If weekly communicants would hear Mass daily they would soon become daily communicants. I am sure that in a short time they would show a great increase in the number of communions. I have said that in country-places where the people are scattered and often far distant from church, the Apostleship of Prayer could be utilized for the spread of frequent communion. I might add that this wonderful organization might be even more profitably made use of in large city parishes for the same purpose. Why not organize a Parish League of the Sacred Heart, and enroll every man, woman, and child in it with a view of leading them gradually up to the practice of the third degree? I know city parishes that are divided into districts like the wards of a city. A promoter in charge is put over each district. This promoter is assisted by several others. Each takes charge of some certain street or streets. In this way a thorough canvass is made and kept up constantly of the entire parish. The promoters are exhorted to lead their associates gradually to the practice of the third degree, which requires weekly or monthly communion. The voice of the pastor from the pulpit may excite pious impluse in the hearts of his hearers, but the special messege sent in his name to each individual par-

ishioner, and repeated over and over again by zealous promoters with ceaseless importunity, albeit with kindness and tac l prudence, is bound to have its effect sooner or later, in bringing communicants to the altar who frequently might never have heeded the general invitation of the preacher.

As to Frequent Communion for Children.

Like St. Francis Xavier, who was so successful in his Apostleship work because he began with the children, if we wish to succeed in spreading the practice of frequent communion, we must likewise begin with the children.

This work should be commenced during their preparation for First Communion.

And during the two or three months of immediate preparation, t which, according to the new Decree of the Holy Father, children are to be admitted, who, with the consent of their parents or confessor have already made their First Communion, why not devote a part of this time to explaining to the children the Decree of the Holy Father relating to the daily communion of children, disabusing them of the notion so universally prevalent that daily communion is not for children. There are very many good people who think that children, as a rule, are too giddy to receive Holy Communion very often, and should only be allowed to communicate at most once a week, and then with very careful preparation, and protracted thanksgiving, lest otherwise the Sacrament might be exposed to irreverence. But, notwithstanding this apparently strong objection, the Holy Father has absolutely decided the point otherwise, and there is no longer room for a contrary opinion. "Ought daily communion," was the question proposed to the Holy Father, "be recommended in establishments for the education of the young, even to all children whatsoever, after they have made their First Communion?" The answer is plain and unequivocal: "Yes, they ought not to be hindered but on the contrary exhorted thereto, the contrary practice anywhere prevailing being condemned." Let us give up our false notions on the matter, however reasonable they may appear to us, and not attempt to be wiser than the Church.

In the early Church infants received the Precious Blood immediately after baptism, and it is a historical fact that little children stood directly in front of the Holy Table and received communion next after the clerics. It was a custom, if many fragments of the Blessed Sacrament remained, for the priest to call up the little children to whom they were distributed. Consequently, there is no good reason why frequent and even daily communion should not be specially recommended, even in our times, to the little ones, the precious lambs of the flock. "And this all the more," to use the words of the Decree regarding daily communion for young children, "because it is absolutely necessary that children become united with Christ before their passions get the start of them, and that they may thus have the strength to repel with greater energy the assaults of the devil and of other internal and external foes."

It must be kept in mind that children are either in asylums, boarding schools, or at home with their parents. Hence the question was put to the Holy See, first, in regard to all children whatsoever, and the answer was identical for both classes.

Of course, it is much easier to spread the practice of frequent and daily communion in boarding convents for girls, and colleges for boys, and orphan asylums, and industrial schools, than among children residing at home. Children in all these different kinds of establishment are easily induced to follow a practice of this kind, once it is understood to be the rule, and the wish of the Superiors. And yet, strange to say, it is a fact that this practice of daily communion does not obtain yet in many establishments for the education of the young in the United States and Canada. Children will do what they are told. It needs but the word of authority, and the wish of the Holy Father can be immediately realized in all institutes of this kind. May we not hope that this will be one of the results of this Eucharistic Congress, assembled under such happy auspices, that for all children after they have made their first communion, daily communion may become an actual fact in all establishments for the education of the young according to the wishes of our Holy Father?

I am far from asserting that the neglect of this precept has been universal in institutions of this kind. There are many bright and consoling exceptions to this strange disregard for Papal authority. I remember visiting a convent, a few years ago, about Christmas time. There were over a hundred pupils, and the Sister Superior sait that they all had received Holy Communion every day from opening of the school in the preceding September.

The problem is not so easy as regards children attending parochial schools. In many of these schools the rule is now to receive Holy Communion monthly. The first step would be to change this into weekly communion. But weekly communion is not daily, nor is it frequent communion, nor will it satisfy the desires of Jesus Christ and the Church, to use the words of the Holy Father.

It would be a great help to have a retreat for all the children of the parish at the opening of the schools in September. At that time the Decree of the Holy Father regarding daily communion for children could be thoroughly explained, and the children might receive every day during the Retreat. Even the children not attending the parochial school might be urged to make this Retreat, as far as it would be possible. As a practical means of multiplying the communions of parochial school children, I would suggest that their confessions be heard on Friday throughout the year, and that they receive Holy Communion on Saturday and Sunday, if possible, also on Monday, on this confession. This would be a beginning. Once a month the confessions could be heard on Thursday, and the children could receive on the First Friday and the following days, on the same confession. Besides, communion could be earnestly recommended for special feast days occurring during the week without repeating the confession.

Much will, of course, depend on the zeal of the pastor in carefully

and repeatedly instructing the children of the parish on the advantages of frequent and even daily communion, specially for children. Here he has a distinct advantage over colleges and convents where the teachers are not priests, because his words are more effective on such matters. He is required to visit his school regularly and instruct his children constantly on how to receive the Sacraments. Why cannot he train the children, whom he is moulding like wax, to look upon daily communion as the proper thing for good Catholic boys and girls? Since in other matters they are formed after his ideas, why not in this?

Daily communion for children is not merely an academic question. It is intensely practical. It is by no means impossible. I have heard already of some parochial schools in which it is actually practiced, and of others where it is being gradually introduced. Doubtless in a few years there will be many others falling into line. Why not join the procession at once? Why wait until we are forced into it by the examples around us? The priests who are quick to obey the Holy Father will deserve more merit than those who obey only because they cannot very well do otherwise.

In Regard to Confessors.

Now a with regard to confessors. It is true that the work of the confessor in this Crusade cannot from the very nature of things be as effective as that of the pastor and the preacher. Obviously, he has not time to instruct his penitents on the Papal Decree regarding Holy Communion, and even if he did so his penitents might dread to put in practice what would look to them a new departure, and as if they had been singled out from the rest of the faithful for giving an advanced example of piety. But, on the other hand, the words of the confessor carry great weight to the sincere penitent. He is not, indeed,the sower sowing the seed in the heart of the multitude at large, as he who preaches the word of God. But it is more; he is the voice of God speaking to the individual penitent, and speaking, too, with a full knowledge of the dangers and the weakness and the disposition of the sinner before him. He is not only father, and judge, and teacher; he is, above all, the physician who has specific remedies for each particular spiritual ailment. Often he may be able to send back badly directed penitents to their parishes to become very apostles of frequent communion, and their example, followed by those whom they are able to influence may, at last, open the eyes of the pastor to the harm he is doing in keeping souls from the "Fountain of Life."

Again, the confessor soon realizes, as he listens to the sad tales of human woe, how true it is that frequent communion is the real panacea for the relapsing sinner of every kind, especially of those addicted to the vice of impurity.

Time will not permit me to treat of the many objections that are constantly being made against frequent communion. The answers can easily be found in devotional books, and especially the new ones that

appeared since the Papal Decree. But it strikes me that there are two principal objections that are in your minds, and that deserve a passing notice. It may be that on account of these two objections, many of you are inclined to think that most of my suggestions have only an academic interest, and can never be reduced to practice. Here is the first

If frequent and daily communion becomes the rule for a large portion of the faithful, it would be a physical impossibility to hear the confessions. This objection reminds me of the man who said that he could not make his Easter duty because he had proved by a mathematical calculation that there were not priests enough in the city to hear the confessions of the Catholic population. He was told that he could go to confession and not worry about others. So I say that no matter how many there are who desire to go to communion frequently, each person may rest assured that he will be able to go to confession as often as needed, and let the others take care of themselves. Besides, confession is not a necessary condition for receiving Holy Communion. The Decree on frequent communion does not even require a constant state of grace. It is enough to be in a state of grace at the time of receiving communion. St. Alphonsus teaches that a person who doubts whether he has sinned mortally or not, may lawfully go to communion without previous confession, whether the doubt be positive or negative. Antoni adds that this doctrine of St. Alphonsus must be taught to the people if it be desired that the faithful should go forward with frequent communion. "An experience," he adds, "of mission work during thirty years and more has convinced me that it is the fear of being in mortal sin, and hence of making sacriligious communions, which causes so many who live habitually in the grace of God to omit communion." If people wish to communicate daily, and cannot conveniently go to confession except at long intervals, let them act on this teaching without any scruple. I have never heard of a priest who would hesitate to follow this theological opinion in practice, even when celebrating out of pure devotion. Why should not the faithful enjoy the same privilege? Is greater purity of soul required for receiving Holy Communion than for celebrating Mass?

Let frequent communicants go to confession weekly, if possible. But when this cannot be done, let them go to communion without confession, and let them never omit a communion simply because of a long interval since the last confession, save only when they are sure that they are in mortal sin. The Church expesses her mind very clearly on this subject when she allows those who receive Holy Communion at least five times a week, to gain all the plenary indulgences that are gainable, even though they go to confession only once a fortnight or once a month, or even less often, for the Decree puts no limit. As regards venial sins, we should teach the people the doctrine of the Council of Trent, that venial sins can be remitted in many other ways besides going to confession, and especially by frequent communion, and insist especially with pious people that Holy Communion is never to be omitted for lack of confession, provided, of course, the person is not sure that he is in mortal sin. You will object that some of the saints went to confession twice a

day in order to receive the grace of the Sacrament of Penance. Yes, but such a practice, however praiseworthy, is often morally impossible; and, besides, there are many other saints who did not observe this practice But at any rate, whether the faithful go to confession twice a day or once a month, that is no reason why they should not practice frequent and daily communion. To sum up on this point in the words of a distinguished theologian: "Therefore, far from requiring an increase in the number of confessions on account of frequent communion, the Holy See supposes that the faithful who are accustomed to communicate every day need not approach the confessional even once a week, or even once in two weeks."

The second objection is that frequent and daily communion might lead to a lack of preparation before, and of thanksgiving afterwards. I answer in the first place, that these two most praiseworthy actions are not conditions *sine qua non* for the reception of Holy Communion. Why should we say to pious souls as the Jansenists do: "that the day on which Holy Communion has been received must be wholly spent with our Lord in the Garden of Olives?" Why not rather counsel them with St. Francis de Sales, thuswise: "I should never deny myself suitable recreation on the day on which I have communicated?" The serious preparation and suitable thanksgiving recommended by the Papal Decree are not for the obtaining of the essential fruit of the Eucharist but for producing those greater effects that depend on the disposition of the communicant. I should certainly say that a person who would make no preparation at all, but receive devoutly without voluntary distraction, and would make but a few moments thanksgiving, would still do well by receiving daily, although at the loss of many graces, if this lack of preparation and thanksgiving were culpable. I certainly would recommend, with moralists, careful preparation and a quarter of an hour, if possible, for thanksgiving. But neither must be required under penalty of giving up the communion. I know pious souls that communicate daily, that never make more than five minutes thanksgiving, and I would not dare drive them from the Holy Table for that reason alone. No, let us not insist too much on this long preparation and longer thanksgiving when it keeps people from the Holy Table. The best preparation for to-morrow's communion is to-day's, the best thanksgiving for to-day's is to-morrow's.

My dear brothers in Jesus Christ, listen to the words of our Holy Father Pius X., at the Eucharistic Congress held in Rome a few years ago: "It is especially to you that I turn, priestly sons, that Jesus, the Greatest Treasure of Paradise, the grandest of the benefits that poor humanity has received, should not be coldly and ungratefully abandoned." The commander-in-chief has spoken — *le mot d'ordre* has been given. We are the commissioned officers under our God-given Bishops in the grand army that is battling with the world, the flesh, and the devil, for the salvation and the sanctification of the souls redeemed by Christ's precious blood. Ah! let us gladden the heart of our beloved Father, the Vicar of Christ, as with yearning eyes he looks toward the Western Continent, the hope of the future for practical love of the

Eucharistic God. Let us pledge him our devotion to this cause which he has so much at heart. Let us rejoice that it is our privilege to share with him in so noble an undertaking. Who knows but that it was this very practice of frequent and daily communion that the prisoner of the Vatican had in mind when, at the very beginning of his glorious pontificate, he announced the sublime purpose of his reign, "To restore all things in Christ."

REASONS FOR OUR BELIEF IN THE REAL PRESENCE.

BY

REVEREND A. THOMPSON

THE proofs of Christ's real presence in the Holy Eucharist are based, as are the proofs of all other dogmas, upon divine revelation. It is unnecessary to remark here that the channel through which such revelation is brought home to us is tradition, either manifested in the Written Word, or transmitted "*Sine Scripto*" from generation to generation. It is not the purpose of the present paper to discuss these principles of theology; they are merely referred to as fundamental propositions necessarily presupposed in theological discussion.

The total denial of these principles would, of course, render futile the attempt to produce in the mind of the person rejecting them any conviction of the reality of Christ's presence in the Holy Eucharist. We have, however, frequently to deal with certain classes of Christians ... while admitting the fact of divine revelation, confine its extent and ... to the pages of Holy Scripture; and with these we have to ... difficulty of agreeing upon the premises from which the argument is to proceed. This difficulty is increased firstly, ... by the principle of private judgment, which with them is fundamental, and affords innumerable opportunities for evading the natural and obvious inferences which the words of Holy Scripture warrant; and secondly, ... by the vague and limited sense in which divine revelation has come to be understood within recent years.

The purpose of these preliminary remarks is to call your attention to the different lines of argument which the exponent of Catholic truth may find it expedient to adopt according to the different intellectual make-up of his audience; for the efficacy or utility of an argument in producing mental conviction depends not only upon the strength or cogency of the proof as viewed in itself, but also upon its adaptability to the mental attitude of the persons whom it is intended to convince. Hence it is that of two arguments resulting in the same legitimate conclusion, one may be more convincing than the other with a certain class

of people, either because it proceeds from principles which they easily understand and admit without hesitation, or because the line of reasoning adopted is more in accordance with their intellectual bent.

To anybody who admits the voice of a teaching Church as the authentic medium of God's revelation, the all sufficient proof of a doctrine is that the Church has declared it to be of faith. This, of course, is true not only of the Holy Eucharist, but also of all other doctrines proposed for our acceptance. In giving his consent to the doctrines propounded for his acceptance, the ordinary Catholic is concerned with no other motive than the fact of the Church's teaching. With him the chain of inference consists of but two links, for example, "I believe in the Divine Incarnation, because God has revealed it." "I know that God has revealed it because the Church so teaches." While this disposition of the intellect and the will is applicable to all the truths which are included in the deposit of divine revelation, there are nevertheless certain dogmas of faith, which, by reason of their preeminence and their intimate association with his spiritual life, produce in his mind a certain disposition which may be called a quasi-instinct. This disposition towards the supernatural has its analogy in the mental attitude which the mind acquires towards certain objects in the natural order. Not only do we not question the reality or existence of these objects with which we come in daily contact; we do not even stop to analyse the motives or criteria on which our certainty is based: the child does not inquire if the bread which his mother hands is really bread, or why. Even when it increases in age and experience, any such inquisition would be, not of a practical, but of a purely speculative character. In the domain of faith the truths which possess this prominent note or characteristic are the principal mysteries of religion and others which have become familiarized by daily contact, or assimilated by use from childhood up.

The invocation of the Holy Trinity in the sign of the cross, which Catholic parents with such deep and fervent piety teach their lisping babes, together with the frequent repetition of the same holy Symbol, has served as a means to impress indelibly on the souls of Christians the principal mysteries of religion. The Holy Eucharist also exercises this predominant influence upon the Catholic soul.

Having been at all times the very center of public worship and private devotion, it could hardly be otherwise. It would indeed be strange if the Bread of Life could be viewed only in a dim light, with outlines vaguely defined, by those to whom it has become flesh of their flesh and bone of their bone.

The Holy Eucharist, therefore, having entered into the very woof and warp of Christian life and teaching, its elimination would, to the ordinary Catholic, mean the destruction and utter rejection of Christianity itself.

I find a striking similarity between the mental attitude of the Christian towards the real presence of Christ in the Holy Eucharist, and that of the people of Israel towards the existence of God. The prophets and writers of old refer continually to the divine attributes, the holines

of God, His justice, His omnipotence. He is the Creator and Sovereign Lord, the guardian of His people, the avenger of wrong, the defender of right, and its everlasting reward. To impress upon the people a just conception of God's holiness, to convince them of His justice, His providence, His almighty power, every manner of persuasion was brought into requisition.

But His existence was never, with them, a thesis for demonstration; it never occurred to them to analyze the natural belief in God, or to inquire into the motives by which such belief is prompted. The one who doubted in his heart the existence of God was in the language of Scripture "a fool," and therefore, not to be taken seriously. While this mental attitude of Christians, both of the eastern and western Churches, towards Christ's presence in the Holy Eucharist is a sequence to their faith in Christ himself and in his teaching, in which respect it agrees with all the other dogmas and beliefs which form a necessary part of revelation and are inseparably bound up in the deposit of faith: nevertheless, it differs from the rest in this, that both its nature and the place which it occupies in Christian worship and spiritual life, render it far more prominent and cause it to engross attention in a degree surpassing that which is given to other truths, excepting the fundamental mysteries of the Trinity, Incarnation, and Atonement. And indeed, of these same fundamental truths, it may be remarked that the deep faith and reverence with which the Christian accepts them is intensified, and their never ceasing remembrance most effectively secured, by the Eucharistic Sacrifice.

Since all argument has for its scope to produce a state of certitude in the human mind, and since in this matter we have to deal not merely with the human mind in the abstract, but with individual intelligences as well, prudence suggests that in selecting our line of reasoning we adopt that which is best suited to the mental condition of those whom we address. To bring conviction to the mind of one who rejects our proposition as false or absurd, to replace doubt with certainty in the mind which is wavering between the affirmative and negative, to strengthen and buttress the solid conviction of those who have always agreed with us, these surely are not identical problems; and the mode of argument adopted for the solution of one might not be, so far as the others are concerned, productive of happy results. Viewing the vastly different mental conditions of believers, doubters, and scoffers, nor losing sight of the one essential purpose of all disputation, the exponent of Catholic truth is called upon to exercise no small amount of discretion in setting forth the proofs of Christ's real presence in the Holy Eucharist.

Let us take the ordinary Catholic, who has learned his catechism, but whose state of life imposes no obligation to make a special study of any dogma. On Sundays he is an attentive listener to the religious instruction given in the parish church, which constitutes for him that amount of Christian teaching which is necessary and ought to be sufficient to ensure an intelligent knowledge of his holy religion. It will be admitted that our main concern is with this class of people. What line of

argument, if any, should we adopt with these? I give it as my opinion, that the preacher, when addressing this audience on fundamental subjects such as the existence of God, the Trinity, the Incarnation, the Real Presence in the Eucharist, should never adopt the controversial style. The proofs if stated, should be so presented as to eliminate from the discourse every semblance of polemical treatment, for this latter treatment may often have the effect of modifying the intellectual bearing of the hearers towards the particular truth thus treated; a change which in many instances might be injurious rather than beneficial. What is the normal attitude of the Catholic layman's mind to the dogma of the Real Presence? It is one of firm conviction; a conviction, moreover, which, as I have endeavoured to point out, takes upon itself the form of an instinct attaining its object as a matter of fact, independently of all mental analysis. Now, when a statement of any truth is subjected to formal polemical or controversial treatment, the ordinary, untrained intellect is apt to perceive it in a guise under which it perhaps never appeared to him before, namely, as a debatable subject. It is difficult for us to make such a class of people fully realize that even truths which are dignified with the highest degree of certainty may be the legitimate subject of argumentative treatment, with reasons alleged *pro* and *contra*. Their mental equipment is not sufficient to enable them to distinguish as readily as their teachers can. But, while avoiding all semblance of debate in treating of such august mysteries, the teacher or instructor of the ordinary Christian should consider it one of his most sacred duties to bring to bear upon these sublime truths whatever tends to accentuate their beauty, their majesty, their harmony with all truths; whether these occasions be taken directly from the Holy Scriptures, from the writings of the Fathers, or from any other source historical, liturgical, or archeological.

What particular line of reasoning then, can the teacher adopt with the best effect in expounding to his Cathalic bearers the sublime mystery of Christ's real presence in the Holy Eucharist? There may be a legitimate difference of opinion as to the relative effectiveness of several arguments with the class of hearers to whom I refer; I can, therefore, only attest my own conviction.. I thing I may be pardoned, if I add that my conviction on this point is so strong that it would be difficult for me to exaggerate my estimate of the results which follow from explaining to our hearers the arguments *de convenientia*, set forth by St. Thomas in the *pars tertia* of the *Summa Theologica*.

While the limited space at my disposal precludes anything like detail, I shall, nevertheless, crave your indulgence to state briefly my reasons for attaching so much importance to the reasoning of the Angelic Doctor. We have in the Holy Eucharist these four points to consider: first, the institution of a rite by Christ; second, the exact nature or significance of the rite thus instituted; third, its possibility; fourth, what is called its convenientia. This congruity results from a variety of its relations to God's attributes, to the mystery of the Incarnation, to the plan of redemption and sanctification: it is, in a word, its harmonious

adjustment to the whole scheme of revealed religion as set forth in the Old and New Testaments.

Concerning the first point, no doubt has ever existed. The seconn has been called into question, the undivided concensus of both the Eastern and Western Churches standing for the full, perfect, literal interpretation of the words of Christ, "this is My Body," "this is My Blood." From this universal belief the reformers of the sixteenth century broke away, substituting various ideas and interpretations all agreeing in this, that the words are not to be taken in their literal sense. Regarding the third, namely, the possibility of the Real Presence, there can be no question among those who believe in the divinity of Christ. Those, therefore, who reject the Catholic teaching cannot consistently do so upon the ground of impossibility. And if our experience with such people has been sufficient to enable us to analyze their state of mind, we find that their objection rests mainly upon the fact that they regard as an incongruity what is as a matter of fact most conformable to the whole scheme of divine revelation, and what, if explained to them, they would soon acknowledge to be the crowning glory and perfection of the religion of Christ.

St. Thomas refers first of all to the perfection of the New Law, the law of substance and reality, which has supplanted that of figure and shadow. The deliverance of God's chosen people from Egyptian bondage, the saving blood of the paschal lamb, the passage through the Red Sea, the wanderings in the desert, and the attainment of the promised land, were types of the spiritual life and destiny of a far more highly favoured people, for whom were reserved gifts and blessings so far surpassing those lavished upon the children of Israel as the spiritual transcends the temporal, the supernatural, the natural. The Manna that fell from on high to nourish from day to day the bodies of the wanderers in the desert was a marvellous instance of God's loving solicitude for their welfare. Our Blessed Lord made use of this very instance in order to illustrate the transcendant dignity of the new dispensation: "I am the bread of life. Your fathers did eat Manna in the desert and are dead. If any man eat of this bread, he shall live forever: and the bread that I will give is my flesh for the life of the world."

The development of this analogy will show that the Christian dispensation would be lacking an essential element of its perfection over the old were the bread "which endureth unto life everlasting" not the very flesh of Christ, "my flesh for the life of the world."

St. Thomas reminds us that the Real Presence of Christ in the Holy Eucharist is in conformity with his charity, "*ex qua pro salute nostra corpus verum nostrae naturae sumpsit.*" It is strange that those who perceive an incongruity in the Real Presence of Christ in the Holy Eucharist can accept with equanimity the doctrine of the Incarnation, which is the outcome of the same infinite charity of God. As the Holy Doctor points out, "*maxime proprium amicitiae est convivere amicis.*" It is strange, I say, that any Christian who adores God Incarnate should object to what may be called the natural outcome of the same love which prompted the Incarnation.

St. Thomas views in the Holy Eucharist an object for the perfecting of our faith. The very foundation of Christianity is faith. Never, perhaps, has the disintegration of religious systems been so marked as in our days. Beliefs which were sacred and inviolable for centuries have been discarded one by one; until now we have in nearly every body of Christians a large and influential element with whom revealed and supernatural religion has given way to mere natural religion. For the deplorable condition prevailing on all sides, want of faith is responsible. Nor is there any other remedy for the ills that afflict Christianity to-day than faith.

It is a striking fact that every Christian denomination which has rejected belief of Christ's real presence in the Holy Eucharist, has drifted on the rocks of unbelief. If Christ commended the faith of those who believed in his hidden Godhead, he has surely rewarded those who believe in his human nature also hidden beneath the sacramental veils; for theirs is the heritage of faith not only in his Eucharistic presence; they are the heirs also, with title indisputable, of faith in his Incarnation. The sincerity of that faith has never been questioned. Its manifestation is visible to all; and I might add that on no other occasion is it more evident than in these Eucharistic Congresses. To the intelligent unbeliever this is a phenomenon impressive but all inexplicable; To the Christian it is the natural outcome of his faith in Christ, the same Christ who, walking and conversing with men in Judea and Galilee, asserted his Godhead, and who to-day in Jerusalem, in London, in Cologne, in Montreal, proclaims to believers and unbelievers his real presence in the Eucharist.

Speaking of the objections which are raised by unbelievers to the real presence, it should never be lost sight of that many of the incongruities urged against it by such people are due to a misconception of the doctrine of transubstantiation. For the Real Presence of Christ, as the Catholic Church teaches, is through transubstantiation. Indeed, without the changing of the substance of bread into the body of the Lord, there would be in the Holy Sacrament no truly real presence. The teaching that has been transmitted from apostolic times is that the bread itself is changed into the body of Christ. The very word transubstantiation (or its equivalent) goes back to the beginning of Christianity. Now, is it the duty of every teacher of Catholic truth who undertakes to discuss the mysteries of our faith to be prepared for meeting objections and solving difficulties which either perplex the mind, or serve as a stumbling block to the ready acceptance of the truths which he propounds. Since, then, the real presence of Christ in the Holy Eucharist is effected by transubstantiation, the Catholic teacher should have a sufficient knowledge of what the various schools of Catholic theology have held with regard to the exact meaning of the term. For, while agreeing in all that is essential, they differ widely in their methods of explaining the manner in which the real presence of the Lord is effected. While no school of theological teaching has ever pretended to explain away the mystery of the dogma, nevertheless their several methods of exposition aim at removing difficulties which would otherwise present

Reverend R. CONDON C.S.C.

Reverend F. DOYLE S.J.

Reverend ETHELBERT O.F.M.

Reverend J. BRORHY

Reverend M. REID

Les Secrétaires de la Section Anglaise.
The Secretaries of the English Section

themselves as insuparable, or tending to involve the mystery itself in evident contradictions.

While this is no fitting occasion for discussing the relative merits of the various schools of thought regarding the precise nature of transubstantiation, nobody will object to my making use of the liberty which the Church accords to all her theologians, of holding and expressing their own views and honest convictions, when such can be done without violating the rules of faith or charity. I am, therefore, permitted to state my opinion that the teaching of the ancient school is not only more in accordance with the authoritative declarations of councils, than are the various theories of more recent schools of thought; but that it is also better calculated to facilitate the acceptance of the doctrine of the Real Presence by those who differ from us; and to remove occasions of perplexity which may present themselves to those who have never doubted the truth of this august mystery. At the same time, if, in dealing with any particular person, it were evident that his difficulties or perplexities could be more easily removed by adopting such an exposition of the doctrine, as is taught in schools of later periods, I should gladly avail myself of them in order to facilitate his acceptance of the doctrine; remembering that they not only have been recognized by all Catholic theologians, but have had, moreover, for their champions some of the greatest lights that have ever adorned the Church of God.

The teaching of the ancient school that transubstantiation induces no change whatever in the body of the Lord, but that its action is exercised on the substance of the bread, "*substantia panis in Christi corpus praeexistens et immutatum convertitur,*" removes difficulties and objections which to many minds seem insuperable. It is not rare to meet with people to whom the investing of the body of the Lord with a multiplicity of "ubi's" can never be made to appear other than a contradiction. There are others to whom the theories of *actio productiva,* or *actio adductiva* appear better calculated to solve the mental difficulties which may arise in connection with this holy mystery. In any case, the exponent of Catholic truth should be careful not to impose as of faith the teaching of any particular school; for the incongruities which some people might attach to such teaching would be fastened upon the dogma itself to the incalculable injury of the soul. The rubric in the Anglican Prayer Book wou'd seem to indicate that the theory of actio productiva, or adductiva, was regarded by its compilers as the authoritative teaching of the Catholic Church. For us it is enough to know the essential truth, that the substance of bread is converted into the body of Christ, that his presence in the Eucharist is true and real and substantial. The truth of his Godhead was impugned in the beginning by some, even those who called themselves Christians. But the Church has triumphed over Arianism, which, powerful though it once had been, soon ceased to be a dominant factor in the Christian world; nay, it has even lost its claim to the title of Christian.

The reality of Christ's presence in the Sacrament of his love has also been impugned, under circumstances, too, not unlike those which heralded the advent of Arianism. The day appears to be not far distant

when the religious systems that have departed from the ancient teaching will have become a thing of the past, and when the rank and title of Christian will be regarded as the exclusive property of those who, believing that Christ is the Son of God, not merely by adoption and grace, but consubstantial with the Father, confess also that the bread which He has given for he life of the world is His flesh, not merely in figure or effect, but in very truth and substance.

ASSISTANCE AT THE SUNDAY MASS.

BY

REVEREND P. J. HARTIGAN.

IN the order of ideas, a product of natural Justice, as well as an adjunct thereof, is the moral virtue of Religion. For while Justice is the cardinal virtue that, abiding in the rational appetite, invests the human will with a constant and lasting disposition to give every one his due; its kindred virtue that disposes man to render to God the things that are God's, is called Religion. Thus is Justice the parent of Religion. Stem and branch, they are ever joined in kinship since human reason spoke the primal dictate governing man's relation to his Maker.

Reason's dictate, pointing the right way, enjoins upon the rational creature the duty of eliciting the activity that expresses and perfects a congenital habit of Religion, which makes it easy for man to revere God, as his first Beginning and last End. In the matter here under consideration, the inborn habit finds expression and perfection in religious worship, inwardly and outwardly uttering obedience and homage of heart and mind to God.

Always and everywhere men have yielded to the compelling sense of their duty to worship the Supreme Being. Not unfrequently have they looked the wrong way. Yet, is is the affirmation of mankind in all the centuries that the Deity is to be adored. " If you travel the world over," says Plutarch, (*Adv. Col. Epic.*) " you may find cities without ramparts .... but a people without God, without prayers.... without religious rites, without sacrifices, is nowhere to be seen." " Man always worships something," writes Carlyle, (*Essays : Goethe's Works*) " always he sees the Infinite shadowed forth in something finite; and, indeed, can and must so see it in any finite thing, once tempt him well to fix his eyes thereon." It is reason's light now clear, now dim, intimating ever and anon that fundamental and immutable relation of man to God wherein is seated the supreme norm of sovereign duty. For God is man's owner being the Creator, Upholder, Governor, and absolute Lord of all that He has made.

Wherefore, let man's spiritual nature inwardly pay supreme homage to the Sovereign Lord whose own are all that creature has and is, in whom we live, and move, and have our being. Let every man spirit honour God by adoring Him, by trusting in Him, by fearing Him, by loving Him above all, for His Majesty, His Might, His Infinite Goodness.

But human nature is not spirit only: and man is a composite and manifold creature. His soul with its faculties, the seat and principle of his cognitions, affections, emotions, and impulses, is substantially united with a body through whose sensitive organism the immaterial spirit is lifted up to a knowledge of things intangible and invisible; and in its turn, with eyes or hands uprased, with quicknened heart-beats and endless modes of speech, the body becomes the minister and messenger of inward awe and love, of gratitude and supplication, of joy, and grief, and hatred. And when in reason's seat is high enthroned a conviction of God's supremacy and man's dependence, erelong the neck must bow, the knee must bend. For while the body of flesh is the spirit's instrument and servant, the earthly, perishable, and inferior complement, soul and body together are human nature. "What a piece of work is man!" exclaims the Dramatist, "how noble in reason! how infinite in faculty! in form and moving, how express and admirable! in action, how like an angel! in apprehension, how like a god! the beauty of the world! the paragon of animals! And yet to me what is this quintessence of dust?" The "piece of work" is God's own making for Himself. Hence man's duty to employ body and soul in exterior as well as interior worship and service of God: to pay tithe to the Sovereign Proprietor for the complex human nature, and for all the accompanying gifts that He has bestowed and continues to bestow, and which would stop short unless He continued to bestow.

It is indeed easy to conceive true inward religious worship, and multiform religious activity in heart and mind, away from exterior functioning. But, for most men, worship wholly of the silent sort inevitably drifts into drowsy, aimless, empty reverie. If the inward emotions and aspirations toward high heaven's King are to be quickened and sustained, we will build the temple and bow and kneel therein: and by symbolic rite represent to the Lord of the temple our sense of sinfulness, our need of Him, our dependence on Him, for body and soul, for life and for death. Moreover, out of the worldly possessions which our hands have garnered, we will make oblation to the Lord of hosts who says: "The silver is mine and the gold." (*Agg.* 2, 9.) Not that He needs these things, all or any of them, or anything that we can do: but because He is worthy of them all: "Thou art worthy, O Lord, our God, to receive glory, honor and power: because Thou hast created all things, and for Thy will they were and have been created."

These ethical principles, originating in nature, are further elucidated in God's explicit revelation of His will. "In Thy light we shall see light."

At sundry times and in divers manners God's will has been manifested. He has respect to Abel's sacrifice; He commands that of Jacob; by

ordinance divine the priesthood of Aaron is created for oblation of holocaust and peace-offering and sin-offering, to body forth supreme homage, impetration, thanksgiving, and atonement. To the end that the people of Israel may adore, supplicate and thank the Almighty, and, through faith in a Redeemer to come, may appease their God, His law enjoins ritual sacrifice. The matter hereof is prescribed; the several methods and forms, the place, the times, the seasons, all are clearly defined and determined; for they concern the integrating element of worship; they embody the first and most necessary act of religion. But of divine appointment though they were, this priesthood and all the sacred functions pertaining to it were overlaid with the intrinsic instability and infirmity of a dispensation purposely figurative and temporary. That Old Law held but the shadow of the good things to come; wherefore it must give place to the dispensation that shall hold the very substance of the New and Eternal Covenant. The blood of oxen and of goats, and the ashes of a heifer sprinkled availed in their time to the sanctification of the flesh; but when Christ is come, a High Priest for evermore, the Father of the new world, of a race reborn, the Lamb that taketh away their sins; nothing less than the Blood of the Divine Victim offering Himself unspotted unto God, can profit our souls and cleanse our conscience from dead works, to serve the Living God. Onward from the day of Calvary, there is a setting aside of the former commandment because of the weakness and unprofitableness thereof. Those ancient rites prefigured the new order; they have done their work: and now, by one oblation of His Blood sufficient for our sins, we have the promise of eternal inheritance through Him who is our Mediator, our Priest, our Sacrifice, even Jesus Christ, yesterday, to-day, and the same unto everlasting.

Among the people of Israel, the rite and sacrifice and acceptance before God because of the worthy dispositions accompanying the use of them, and because they were types of the good things to come through Christ our Lord. Want of faith or want of devotion, on the contrary, frequently made these religious rites distasteful to the God whose abode was in Sion; because, in themselves, of no value in His sight. "Shall I eat the flesh of bullocks," said He, "or drink the blood of goats?" (*Ps.* 49: 13.) "I have no pleasure in you, saith the Lord of Hosts, and I will not receive a gift from your hands." (*Mal.* 1: 10.) Moreover, singly they were incapable of answering the ends of sacrifice. Behold, the day is at length come when from the rising of the sun even to the going down, Jehovah's name is great among the nations, and in every place there is sacrifice and there is offered to His name a Clean Oblation.

It is our Holy Mass, "which was foreshadowed," say the Fathers of Trent, *(Sess. XXII, c. I.)* "by the olden oblations of various symbolic import, whether under the Mosaic Law or before it, since all the benefits that were betoken in them are gathered up and completed and perfected in this oblation." And this truth is again set forth in a liturgical prayer proper to the seventh Sunday after Pentecost: "O God, who by the perfection of one Sacrifice hast made yet more sacred the diversity of oblations aforetime enjoined, receive the Sacrifice from Thy devoted s

vants, and bless it even as Thou didst bless Abel's offering." Thus the grace of the Redeemer has perfected nature; thus one jot or title of the law passes not away; thus the light of conscience in the erring races of men is made ever clearer to us whom God hath called from darkness into His own marvellous light. "The Sacrifice we offer," says St. Cyprian, "is the Passion of the Lord." It is an oblation of infinite value and dignity, and manifestly the only one worthy of God; because Christ is the Victim, and Christ is the Priest. It is the only Sacrifice that is at once adoration, thanksgiving, atonement, impetration. It is the Sacrifice that under form of Holy Thursday's bread and wine was instituted, that by Good Friday's Victim bleeding and dying was consummated, when Christ, our Pasch, was slain, when Aaron's priesthood ceased for ever; it is the selfsame Victim unbleeding and undying that henceforth is offered from dawn till dark by Him who is a priest for evermore according to the order of Melchisedec.

In heathendom itself, by nature's leading, men consecrated certain days to religious worship. The God of Israel commanded the sanctification of His Sabbath. And the same God, through the Church, in whose mouth His word ever abides, requires us to observe the Sunday. How otherwise than by assistance at the Sunday Mass?

Our adoption of the word "assistance" in the title assigned to this paper and in the course of our treatment of the subject, because applying the term in a special and unusual sense, is not to pass unnoticed. Better perhaps than any other, this word, in the present context, is capable of denoting not only the intention and attention commanded us for fulfilment of the holy precept, but it implies also the positive cooperation that is inherent in the action of worshipping God through the Mass. For by assisting at the Holy Sacrifice we are not merely witnesses of a sacred rite, nor simply bystanders at a priestly function, but we become offerers conjointly with him whose hands touch the Hallowed Host and Chalice within the sanctuary. Clergy and laity, we are a holy nation, a kingly priesthood, chiefly in virtue of our Mass. It belongs to the pious worshipper on the uttermost fringe of the throng that fills the vast basilica, and it belongs to the chasubled minister officiating at the high altar. "Pray, brethren," he says, "that your Sacrifice and mine may be acceptable to God, the Father Almighty." And in the august ceremonial enacted there, every detail of movement or of utterance, every posture, every gesture, every audible word, every whisper betokens, and is designed by Holy Church, to quicken and sustain our individual as well as collective participation in the awful mysteries underlying the sacerdotal action of sacrifice.

Once and for aye the Sacrifice of our Ransom was consummated. Behold, the crucifix lifted high above mystic Bread and Wine preaches to eager faith the message that this marvel of mysteries is Calvary, not repeated, but enduring until sin shall perish from the earth, and is setting forth the Saviour's death until He come. "In every Mass," writes the Angelic Doctor, Thomas Aquinas, "is found the whole effectiveness of what Christ wrought on the cross. Whatever is the fruit of the Lord's Passion, is the fruit of this Sacrifice: for it contains Christ, the

Victim that suffered." No new sacrificial action, this, of the great High Priest that enters once and only once into the Holy of Holies. In no work so holy as this, we maintain with the Council of Trent, (*Sess. XXII., decr. Quanta Cura*), in none so divine, can it fall to the lot of Christ's faithful to be engaged. According to the Saint and Sage of Jarrow, (Beda, *de sacrif. miss.*) it is glory to the Tri-une God, joy to the Angels, pardon to the sinners, help to the righteous. Hence, worship it is, indeed, meet and sufficient for the sanctification of the Lord's Day.

It is the only worship that places on our altar the Divine Victim as a holocaust of praise and homage to the Adorable Trinity. If the whole universe is as nothing in the sight of God the Most Holy and Most High, not even God's Majesty is greater than the Christ that here immolates Himself for us, an oblation and victim of sweet odour. It is the worship that offers the Victim capable of nothing for our sins of yesterday and to-day, by applying to you and me the efficacious atonement achieved by Him Who is is a propitiation for our offences. It is the worship in which the precious life-stream flows as fresh as when the Sacred Heart first outpoured the Blood of Jesus Christ that cleanseth us from all sins. "Give to the Most High according to what He hath given to thee." (*Eccli.* 35: 12.) And what shall I give that is commensurate with His bounty, and befits the holy Sabbath? "Thine, O Lord, is magnificence and power and glory... for all that is in heaven and in earth, is thine: thine is the kingdom, O Lord, and Thou art above all princes. Thine are riches, and thine is glory, thou hast dominion over all." (*Par.* 1:29:11, 12.) For ever blessed be the name of the Lord Who, out of the riches of His mercy, will make return for me on the Lord's Day. Ye are no longer poor, no longer bankrupt, as ye kneel before the Altar of Infinite Thanksgiving. In all things ye are made rich in Him whose Blood is glowing in the Chalice of Salvation that is lifted up, so that nothing is wanting to you. Once more as in the Cenacle, raising His eyes to heaven, He is giving thanks for you. It is the only worship that is plenary thanksgiving. Yea, more, it is the abounding source of every spiritual grace and blessing. Here on the altar we have an Advocate with the Father, Jesus Christ the Just, that He may appear now in the presence of God for us. From earth to heaven His Blood is crying for mercy on the guilty. As in the days of His mortal life, with strong cry and tears, He is offering up prayer and supplication for sinful men, and is heard for His reverence. As when fastened to the rood, His outstretched palms, still bearing the cruel nail-prints, are here pleading for us, that we may repent of our sins, be strong in temptation, persevere to the last; in fine, that where sin abounded, grace may abound the more. Here, in truth, is Calvary over again. For while Calvary was the consummation of merit, the mystic death of the Victim on our altar, without diffusion of blood, is the copious bestowal of that treasured consummation.

Yea, Calvary enduring, with Calvary's triumphs and Calvary's failures. For, with Mary, and John, and Magdalen, there were standing those for whom the Life Blood of the Crucified was poured out in vain, even so, first and last, there are those to whom the Sunday Mass brings

no blessing. Infinite though its intrinsic efficacy, its fruit in our is for ever dependent on ourselves. Oh! what purity of heart should we not bring on the Lord's Day into the holy place, where the dread sacrifice of our Ransom is brought down so near! What devotion should not enthral us, what love should not thrill, what reverence subdue us body and spirit, in the presence of Him Who, being consummated, becomes to all that obey Him the cause of eternal salvation!

Sinless Adam was endued with incorruption, and to the end that the first man might preserve his immortality, God brought forth of the ground a Tree of Life in the midst of Paradise. But when man had rebelled and was driven from his abode of earthly bliss, he knew the Tree of Life no more. An enclosed garden, a terrestrial Eden, is the Church of God. The Mass is the Tree of Life that stands therein, its branches ever burdened with clustering fruitage that mankind may have life and have it more abundantly, the perishable life of grace, the immortal life of glory. And it is to the Holy Mass we are bidden on Sunday if we would not forfeit the condition of our life hereafter in imperishable bliss.

To the jeopardy of this immortality does a man expose himself by disregarding the Church's precept relative to the Sunday Mass. Pastors of souls in Canada, as a rule, have indeed little reason to complain of the conduct of their flocks in regard of assistance at the Sunday Mass. Blessed is the nation whose God is the Lord. Many a priest ministering in a scattered mission could relate instances of unconscious heroism that, Sunday after Sunday, evidence the resolute courage, splendid self-denial and ever ardent zeal of Canadian Catholics in giving God his due on the Lord's Day. Yet, it behooves us all to enhance our wholesome dread of the sin of missing Mass on Sunday.

In the Christian life, Sunday Mass operates like every action of God's gracious Providence over the creature. It is the condition of life and death. What food and air and rest and shelter and the genial offices of earth and sky are to us all, that we may not cease to live, that the Sunday Mass is to our soul's estate. Withdraw that vital boon, and erelong the life of faith and grace must perish: and once again the world is void and empty, and darkness is on the face of the deep, as before the dawn of creation ere first the Spirit of God moved over chaos. What the prerogative of Christ's Vicar, as the principle of unity and the safeguard of divine Faith, is to the Christian commonwealth, that the Sunday Mass practically becomes to the individual Catholic. Where Peter is, there is the Church: those who are not with Peter are arrayed against Christ. Similarly, those who persevere in the observance of the Sunday obligation to hear Mass, persevere also with joy and peace in believing: they retain the root of justification, — Roman, Papal faith. It is God's answer to the prayer which the priest not infrequently offers before the Altar: "We beseech Thee, O Lord, graciously bestow on Thy Church the gifts of peace and unity, whereof the elements of our oblation are the mystic symbols." On the other hand, observe the man who divorces himself from the scheme of human redemption by culpable neglect of the Sunday Mass. Is not his sin the very badge that heralds apostasy

in himself or in his children, whom by his baleful example he defrauds of their birthright? Is it not to be said that such an evil results by way of inexorable destiny, or that the subsequent recreancy is related to the antecedent unfaithfulness as unchangeably as effect to its cause? Yes, common experience tells a sad and instructive story.

No man may trace the mysterious processes of God's reprobation whereby He casts off the individual or the nation. But as with the individual, even so assuredly with the people: abandonment of Holy Mass is ever the coefficient, and cognisance, and seal of heresy. Contrast the case of England with that of Ireland. In the one country the tyrant fails to wrest their holiest heirloom from a martyred race; in the other, his law robs the people of their heritage. In the one nation, when Mass is by law abolished, it is the *many* that gather around the Mass-rock on mountain and moor; in the other, it is the faithful *few* that huddle under the roof in country mansion, or within secret chapel of lord and lady, to assist at the Holy Mysteries. Antiochus shall have indignation against the covenant of the sanctuary, and he shall succeed (*cf. Dan.* 11: 28) in the land of St. Augustin; among the children of St. Patrick, the spoiler shall defile the sanctuary of strength, but he shall not take away from them the continual sacrifice (*cf.* 31, *ib.*). In Ireland, a nation kept the Mass and keeps the faith; in England, a nation discarded the Unbloody Sacrifice of man's Redemptior and England is catholic no more. And while God's angels shall record the deeds of men, and until the heavens shall be rolled together as a parchment written over (*cf. Is.*, 34:4), the unfolding rs will not cease to demonstrate that the Sunday Mass is an immediate principle of unity in Christ's mystical Body; that those who cling to the Mass are those who cling to their baptismel faith, even as it is told of the first Christians: "They... received... [Peter's] word and were baptised.... and they were persevering in the doctrine of the apostles, and in the communication of the breaking of bread, and in prayers." (*Acts* 2:41, 42.)

To sum up the whole subject. In the hearts of Christian people may there abide a lively horror of the sin of missing Mass, so heinous in itself, so hurtful in its results. Possessed by this temper of mind, and cultivating this genuinely Catholic instinct, they feel that assistance at the Sunday Mass is the first and largest concern of Christian duty on the Sabbath of the Lord -- that it is the Mass that matters above all. "The man that has missed Mass on Sunday," said O'Connell, "is no man for me." Undeniably, this old-fashioned dread of the evil is today less in evidence than one could wit it. Let us re-awaken it if need be, and quicken it into activity. I. Let working men be dissuaded from retaining or seeking such employment as will exclude them from the Sunday Mass. Very frequently they have but to claim the right that God has given them, and which no power on earth is permitted arbitrarily or selfishly to ignore. A primordial endowment of the moral nature this is, which the same Lord of all forbids each holder hereof cravenly to abdicate, since it directly involves that relation of creature to Creator which is the foundation of human dignity. I am not aware that the wage-earner is now and then confronted by a condition at once in-

superable and unassailable. None the less, I am persuaded that God's sovereign claims are too often presumptuously and unrighteously waived in the weak-kneed surrender of man's indefeasible rights. II. Clearly unlawful and wholly unjustifiable is the Sunday excursion that takes the Christian on pleasure trips away from Holy Mass on the Lord's Day. For the more effectual removal of such a flagrant evil, we ought to advocate and welcome the enactment and enforcement of civil legislation that will meet the danger at every point, and will punish all real desecration of the Sunday. III. Lastly, an evil to be dreaded, a snare to be shunned, resides in the laxity incidental to vacation days on mountain-slope and lakeside, at watering place and summer camp. The church is no longer within fifteen minutes' walk or a half-hour's drive. Public feeling, which at home favours and peradventure stimulates religious observance, is here placidly indifferent to the most unscrupulous abandonment of duty, and is hostile to the intrusions of conscience. On the strenuous pursuit of pleasure from Monday morning till Saturday night ensues the vacuous and torpid lassitude accounted proper to the weekly day of rest; a systematic hedonism environs and overmasters for a season, and the friendship of God is buoyantly bartered away. Let the parent thus undutiful take good heed that, being himself the living law and lesson that his offspring learn as they learn no other, his crime is all the blacker treason against their Heavenly Father, because hereby they are robbed of their richest heritage — they and their children — quite as effectually as through ravening Tudor's edict generation after generation has been cheated of the Eucharistic Sacrifice.

THE HOLY EUCHARIST IN EARLY CANADA.

BY

REVEREND THOMAS J. CAMPBELL, S. J.

THE first chapter of the history of the Blessed Eucharist in our part of the world would, of course, be an account of the efforts of the Bishops of Greenland to establish a Christian colony in America one thousand years ago. Unfortunately, however, we cannot fix with any degree of certainty even the location of the famous Vinland; but as we know that not only priests, but also bishops, crossed the intervening sea to look after their flocks, we are safe in concluding that the Holy Sacrifice was offered on these coasts with all the pomp and solemnity which the ritual requires when prelates officiate at the altar.

We obtain more definite information as we approach nearer to modern times, when England was still Catholic. Rut was sent out, in 1527, to explore the northern parts of the Continent. His ship was the "Mary of Guilford," and the chaplain of the expedition is described as a

"canon of St. aul's in London, a very learned man and mathematician." The ports of Newfoundland, Cape Breton, and Norembega were visited, and men were sent ashore to examine the country. It is inconceivable that the "learned man and mathematician" should have remained on board the ship on such occasions, and especially that in his capacity as priest he should not have availed himself of the opportunity of celebrating Mass somewhere on the coast, so as to take possession of the land for Christ. The presence of this London canon on the "Mary of Guilford" also brings out the interesting fact that the Gospel must have been first preached here in the English tongue.

The journal of Jacques Cartier, in 1536, furnishes un with much valuable information about the subject with which we are now concerned. We have, for instance, the following entry: "Before setting out, by command of the captain" — namely, himself — "and with the perfect good will of the men, each one of the crew went to confession; and on Pentecost Sunday, May 6, 1535, we all received our Creator in the Cathedral of St. Malo, and were afterwards admitted to the choir where the Bishop in his robes gave us his benediction."

Such was Cartier's prelude to his discoveries. He took with him two Benedictine monks as chaplains, Dom Guillaume le Breton, and Dom Antoine; and he is careful to note the various places where he had them go ashore to celebrate Mass. The ugly Esquimaux, whom nobody thought of, were the first to be so honored, for Ferland tells us (p. 18) that Cartier entered the port of Hettes, now called Brador, and then the harbor of Brest or Vieuxpont. The journal also notes that "Mass was said there on St. Barnabas's Day (June 11), for all the crew;" *i. e.*, no one was left on board the ship; but it does not tells us if any of the natives gathered around wondering at the solemn ceremony.

Of course Mass was offered on shipboard whenever the weather permitted, and it is very probable that when "the vessel was driven for shelter into a beautiful and great bay full of islands, and with easy access and protection from the sea," the two monks did not fail to ascend the altar. It was then August 10th, the feast of St. Lawrence, in commemoration of which Cartier named the Bay. According to Ferland, that harbor was probably St. Genevieve, nine miles from Esquimaux Point.

Cartier ascended the St. Lawrence, and one is tempted to ask whether when he climbed the bill which he called Mount Royal, he ordered the celebration of Mass, thus anticipationg Maisonneuve by a hundred years. There is no record of his having done so, but the man who would go ashore among the Esquimaux for the the first solemn *prise de possession*, might be counted on to do the same when the Sault barred his further progress up the river, especially as he had decided that it was the best place to establish a city.

His devotion to the Holy Eucharist is very touchingly told in his description of the terrible winter which he was compelled to pass at the foot of the Rock of Quebec. Out of 110 of his men, 100 were down with the scurvy. "I therefore," he says, "placed an image of the Blessed Virgin on a tree about a musket shot from the fort, and ordered that on

the following Sunday, all, both sick and well, who were able to go over the snow and ice, should make a pilgrimage thither, singing the seven psalms of David and the litany, to implore the Blessed Virgin that she would deign to ask her dear Son to have pity on us. When the Mass was said and sung before the said image, I constituted myself Master Pilgrim to Our Lady who is prayed to at Rocamadour (qui se fait prier), promising to go thither if God would grant us the grace to return to France."

That scene of the perishing crew and scurvy-stricken sailors kneeling on the ice during both High and Low Mass, with the blasts of the Laurentides sweeping down upon them during their long prayers, ought to be portrayed on canvas by some great artist and given a prominent place in the basilica of historic Quebec.

Though Henry Hudson was not of the household of the faith, it may not be out of place to notice here, that before venturing on his expedition to discover the North-west passage, in 1609, he went, with his crew, in solemn procession, to the church of St. Ethelburga, off Bishopsgate Street, London, where they received Communion and implored God's help in their perilous undertaking; and ten years later, the devout and heroic Danish explorer, Jens Munck, who nearly perished amid the horrors of Hudson Bay, had as chaplain "a priest," who celebrated all the festivals of the Church and regularly made "the offertory" for the crew.

Of course, valid orders had not preserved in England and Danemark when Hudson received "communion," nor were the "offertories" of Munck's priest-chaplain, the Mass. But both of these instances illustrate how the Eucharistic traditions still lingered in both England and Denmark. It is consoling to see them connected with these first American explorations.

Then comes a gap of seventy years, and the first priests who appear in this part of the world were the two who went with de Monts to Acadia; one the Abbé Aubry, who nearly lost his life in the woods, and shortly after returned to France; and another, who died almost as soon as he landed. After them comes the Abbé Flesche, who was decorated with the singular baptismal name of Joshua, and who for the prodigality of his baptisms was recalled to France. Finally, on May 22, 1611, the Jesuits, Biard and Massé arrived.

All of these priests celebrated Mass frequently, if not regularly, but the conditions were hard and at times impossible. There are two or three occasions which, on account of their picturesque surroundings call for special notice.

The Commandant Potrincourt had quarreled with one of his officers, Du Pont, who had taken flight and was living among the Indians. As it was morally a very dangerous situation for the fugitive, Father Biard interceded till the Commandant relented and agreed to go in search of him. They found him on the other side of the Bay of Fundy, and after reconciliation with the Commandant, Du Pont went to confession on the beach, the Indians standing at a distance and wondering why he was so long kneeling at the feet of the black-robe. When the poor wretch was shriven, an altar was erected on the shore, and Mass was said, at

which Du Pont received his Easter Communion. The place was known as La Pierre Blanche, evidently Whitehead Point, on the Grand Menan, off the coast of Maine.

There was another celebration of Mass under still more peculiar conditions. The younger Potrincourt had heard that there was a band of poachers plying their trade some distance up the St. John's River, and he started out to find them. He arrived at night, saluted the fort, and was saluted in return, and invited to land. Next morning he went ashore, and Father Biard celebrated Mass on the beach; the poachers, who were all Frenchmen, coming out of their defenses to assist at it like good Christians. When all was over, Potrincourt, to the disgust and amazement of everyone, suddenly announced that the men who had been kneeling around the altar with him, their hearts no doubt filled with brotherly love, were his prisoners. Wild disorder, of course, ensued, which came nearly ending in bloodshed, but after a night and a day peace was restored, and the captain sailed away with the priest to explore the coast of Maine.

On the 28th of October, 1611, the little ship entered the Kennebec and ventured up the river. How far they went is not said. The Indians were suspected at first, and were kept at a distance, but were at last allowed to board the vessels for trade. Profiting by the opportunity, Father Biard took a boy with him, and went ashore to celebrate Mass Meantime the red men became so riotous on the ship, that Potrincourt was several times on the point of ordering a general massacre. The thought of the priest at the altar in the woods was the only thing that prevented his action. Fianlly, the chiefs called off the braves, and Father Biard climbed up ehe ship's side only to learn how near he had come to being killed, with the chalice in his hands. It is to be regretted that it is impossible to identify the place.

As the troubles increased at Port Royal, the Jesuits abandoned it, and settled at Mount Desert, in the present State of Maine. There, says Bancroft, " in front of a cross in the centre of a village, Mass was said, and the Roman Church entered into possession of the soil of Maine." But there were not many Masses said there. The English soon descended upon the colony and gave it over to the flames, taking away the priests to hang them in Virginia; a project which a merciful Providence prevented. The name St. Sauveur, which was given to the settlement, still remains, and has even been appropriated by the Episcopalian chapel of the place.

It is somewhat surprising that, when Champlain brought over the Recollets in 1615, the first Mass which was offered was not at Quebec, but further up the river, namely, on the Island of Montreal, on June 24. Champlain himself tells us that "the Holy Sacrifice of the Mass was sung on the shore of the Rivière des Prairies with great devotion by Fathers Denis and Joseph, in presence of all the people, who admired the vestments, which were more beautiful than anything those people had ever seen, for this was the first time Mass was ever celebrated there."

It appears that Father Joseph LeCaron was very anxious to see the Hurons, and hence as soon as he left the ship, he hurried up to the

Sault beyond Montreal. Champlain had followed him, and when Father LeCaron was on his way back they met at a place where the Riviere des Prairies empties into the St. Lawrence. There they waited until someone was sent down to Quebec for the vestments and chalice. Unfortunately, the exact site where the important event took place has never been identified.

It is, of course, quite incorrect to say that this was the first Mass ever offered in New France, for twelve years previous to the advent of the Recollets, the priests who had come over with De Monts had officiated in Acadia; and Cartier's chaplains had said Mass at Quebec during the whole winter of 1536.

On June 26th, 1615, Father Dolbeau offered the Holy Sacrifice at Quebec; Father LeCaron at Three Rivers, on July 26th; and Dolbeau at Tadousac, in the early part of the same year. On none of these occasions is there mention of any particular solemnity; but when Father Paul arrived at Tadousac two years later, after a perilous voyage, the sailors hurried ashore to build a chapel, which they decorated as well as they could. While they were at Mass some remained on the ship, and after the elevation, the cannon boomed over the waters of the St. Lawrence and up the deep gorge of the Saguenay. Father Le Jeune was the first priest to celebrate Mass on the Isle Jésus. The Governor, Montmagny, was with him at the time.

There is a curious conflict of authorities about the first Mass that was said at Quebec after the return of the French, in 1632. The "Abrége Chronologique et Historique de tous les Prêtres du Canada" pretends that a priest of the Missions Etrangères named Benoit Duplein, who could speak English, had remained in the city, and had continued to say Mass during all the time of the occupation. Unfortunately for this claim, the Society of the Missions Etrangères was not established until forty years later. The year 1632 was evidently mistaken for 1672, for, at the later date, there was a Benoit Duplein of the Missions Etrangères, in Quebec. Possibly, also, the writer was misled by the official register of Quebec in which it is said that a daughter of Couillard was baptized in 1632. She was indeed baptized, but the officiating clergyman was the Protestant minister who had come to the city with Kirke, in 1629. The Couillard family probably thought it was the best thing they could do, especially as they saw that the parson was being brutally treated by Kirke, for having protested against the liquor traffic, and also for attempting to prevent the execution of some Iroquois captives. He was kept a prisoner for six months in the dilapidated Recollet convent, on the charge of fomenting rebellion among the soldiers. No doubt he was glad to see the French return to their possession. As for the Mass, Father Le Jeune in the "Relation" of 1632, distinctly says that there were no priests in Quebec during the occupation, and that the French who remained had not heard Mass for three years. It was he himself who said the first Mass; and it was celebrated in Couillard's house on the 13th or 14th of July. The house had to be used, for the English had burned the chapel in the basse-ville.

After Champlain returned, piety reigned in Quebec, and Father Le

Jeune writes that the scenes at Mass almost made him think he was home again in Old France. The church was crowded at all the services, the ceremonies were carried out with all possible solemnity, and the fervor of the colonists resembled that of the first Christians. It should be noted, however, that it was a penal offence to be absent from Mass.

It is sometimes asked whether the old missionaries always celebrated Mass on their apostolic journeys through the forests. Sometimes they did, but often it was absolutely out of the question. Thus Father Jogues never offered the Holy Sacrifice during all the time he was in New York. It was impossible, of course, when he was carried thither as a prisoner, with his body slashed and his hands crippled and mangled. Nor could he do so on his second visit, for he was warned to have nothing sacerdotal, even in his appearance; and he went there as an envoy of the Government, in the garb of a layman; and on his last and fatal journey, he took neither vestments nor chalice with him: for he only intended to remain with the Mohawks during winter, "for penance, he said, and without Mass or the sacraments." He was captured at Lake George, and was killed almost as soon as he arrived at the Ossernenon. The famous box which excited the Indians contained only a few necessary things. According to Governor Kieft, they were the priest's clothes.

When Father Druillettes made his wonderful journey in a canoe from Quebec to Boston, he was cordially received by the old Puritans, and he tells us that he was the guest of Major Gibbons, who gave him a key to his room where he might say his prayers without fear of being disturbed. Whether he availed himself of that seclusion to offer up the Holy Sacrifice he does not say. But as our only source of information is a public document in which he had to restrict himself to an account of the official work which he was sent to perform, we cannot expect to have any information on the matter of his private devotions. It might have compromised Gibbons.

It was evidently impossible for de Brébeuf and Chaumonot to have said Mass even once during their terrible winter journey of four months from Lake Huron to Niagara, and from there to where Detroit now stands, and then back to the place whence they had started. Almost every wigwam either barred its doors against them, or drove them out into the snow. Millet, in his five years' captivity at Oneida, never said Mass.

In Marquette's exploration of the Mississippi, there is no mention, as far as we are aware, of his ever landing for that purpose; but there is a valuable bit of Eucharistic information in his account of his journey to the Illinois in the following year. His two men, Pierre and Jacques, went to confession and received Holy Communion twice a week. They were antedating considerably the practice of the present day.

There is another notable example of frequency of Communion in the account of the last terrible days of Father Ménard's life out on the shores of Lake Superior. The chronicle thus presents it: —

"In the second winter, an attempt was made to fish, and it was pitiable to see these poor Frenchmen in a canoe amid rain and snow,

driven hither and thither by the whirlwinds of these great lakes. They frequently had their hands and feet frozen, and sometimes were overtaken by snow so thick that the man steering the canoe could not see his companion in the bow. But while destitute of bodily comfort they were strengthened by heavenly favors. As long as the Father was alive, they had Holy Mass every day, and confessed and received Holy Communion about once a week." The men succeeded in getting back to Quebec, but Father Ménard died further on in the wilderness.

Of course, when circumstances permitted it, these great missionaries did not allow the opportunity to pass of saying Mass, no matter what intense suffering it caused them. Thus Albanel tells us that for four successive days on the Saguenay, while the tempest was howling in the bay, the fire was extinguished in the wigwam so as to prevent the priest from being stifled by the smoke in which he would otherwise be obliged to stand, and then, in the almost insufferable cold which resulted, the Indians knelt around the rude altar until the priest had finished, and the fire was again lighted.

Father Buteux, the apostle of Three Rivers, has left us some very graphic descriptions of these ceremonies in the wilderness. Thus, for instance, at the end of March, 1651, he started with a band of Indians for the whitefish country. At night they slept in an excavation of snow. Some soldiers who had made that first day's journey with them, said it was like going into a sepulchre, and they turned back next day to Three Rivers. While Buteux and his Indians proceeded North. They had little or no provisions, and were in constant dread of the Iroquois. "On the fourth day, writes Buteux, "I said Mass on a little island. It was the first time the adorable Sacrifice was offered in these parts. There was a discharge of musketry at the Elevation, and after Mass a feast of Indian corn and eels.

"On the seventh day we walked from three o'clock in the morning till one o'clock in the afternoon, in order to reach an island where I wanted to say Mass, for it was Palm Sunday. I succeeded, but I had a share in the sufferings of the Passion of Our Good Master. My thirst made my tongue adhere to my palate. The extra burden I had to carry when my man left me, aggravated my pains. The Indians saw my weakness during Mass and afterwards gave me some sagamite made especially for me, which consisted of dough boiled in water, and with it half of a dried eel.

"The thirteenth day was the hardest of all. We started out at three in the morning, by horrible roads, through underbrush so thick it was impossible to find place for our feet or our raquettes. I got lost several times, because I could not follow the trail. We then reached some lakes where the ice was very slippery, yet impossible to walk on without raquettes, for there was danger of going through the ice: and, on the other hand, the snow and melting ice made our feet very heavy. At mid-day we stopped, and I had the happiness of saying Mass, which was my only consolation. There I found strength in my weariness. To revive me, for I was exhausted, they offered me a piece of beaver which had been left over from the day before. I did not take it, but offered it to our Lord, for I had not tasted meat from the beginning of Lent.

"The fourteenth day was Easter Sunday, the ninth of April, and I was very much consoled at the piety displayed by the Indians. Our little chapel, built of cedar and pine branches, was extraordinarily decorated, that is to say, each one had brought whatever pictures and new stuffs he had, and hung them here and there on the walls. After I had blessed the congregation with holy water, and distributed the pain bénit, which was a piece of bread I had kept for that purpose, the chief made a speech to excite the devotion of his people. When Communion and thanksgiving were over, and the beads recited, they came to offer me some little presents; one gave me a piece of fat elk-meat, another a partridge, and so on. They deprived themselves of these things to give them to me, in spite of the hunger that was gnawing their vitals as well as mine."

There are many more heroic acts of homage to the Blessed Sacrament through the north woods during the wonderful career of Father Buteux. The incidents just related occurred at the end of his life. He was killed in those same forests and his body was thrown into the rapids.

In Father de Crespieul's "Relation" we have a description of a Repository of the Blessed Sacrament in the forests beyond the Saguenay, which is worth reproducing here. "Our journey ended," he says, "at the Lake of the Cross, so called from its shape. It was Holy Week, and the locality suggested that more than the usual devotion should be displayed in the adoration of the Holy Cross; and though it may excite astonishment that for the proper celebration of the most august mysteries of our religion, we were unable to find room in our poor cabin for everything that conformity with the Church requires during Holy Week, yet we accomplished it, in order to bring our winter to a happy end, and to consecrate those rocks and mountains by all we possess of what is holiest and most worthy of veneration. Thursday, Friday and Saturday of Holy Week converted our forests into a chapel and our cabin into a repository, where very few of the ceremonies, observed at the time by Christians, were omitted by our Indians. Above all they showed profound respect, and maintained religious silence in the cabin in which the Blessed Sacrament was placed during the night between Thursday and Friday; thus in the depth of that desert this august mystery was honored without ceasing, by continual prayer, which suffered no interruption in the darkness of the night. Easter Sunday crowned it all by a general Communion."

The Assouapmouchouan, which empties into the Saguenay, had been called the River of the Blessed Sacrament by Dablon, in 1660. Jogues had so called Lake George, in 1646. The question naturally arises how did they procure wine for Mass in these solitudes. Of course they had to carry it with them on journeys such as we have been describing. But in their ordinary places of abode they made it out of wild grape. We read in Sagard (v. 1. 228) that "when our little barrel of wine gave out, as it soon did, for it held only two pots full, we made wine from the wild grape. Our wine press was a mortar, and our strainer one of the altar linens. We could only make a limited amount, for our tub was only a small bucket made of bark. The pressed grapes were mixed with sugar and made into a confection to eat on recreation days, or to give to an

of our compatriots who might visit us. They could take a little of it on the point of a knife."

There are not many instances recorded of the seizure of the priest's vestments by the savages. The chalice and vestments of the Recollet Viel, who was drowned at Sault au Récollet, were taken, but recovered; the latter were, however, in rags, the Indians having used them for decorations. When M. Le Maitre, the Sulpician, was beheaded near Montreal, a savage was seen shortly after clothed in the priest's vestments strutting defiantly before the French palisade. The chalice of Father Chabanel, who was murdered on the Nottawasaga River, was taken by the assassin and given to his mother, but as a great many misfortunes immediately befell the family, she threw it in the river. Doubtless the Indians who killed Fathers de Brébeuf and Lalemant carried off the sacred vessels, though nothing is said of it in the "Relations." But we know that everything that could be found in Rasle's chapel was seized by the English and brought to Boston. His crucifix and the "strong box," in which he probably kept his chalice are now in the museum of Portland, Maine. Finally, some where at the bottom of the Ottawa River, there is, if it has not been rotted to pieces meantime, a box full of altar furniture. The canoe in which it had been put was upset, and though the heroic young Indian Armand, who was in charge of it, clung to it as long as he could at the risk of his own life, it was torn from his grasp by the torrent, and disappeared.

We do not know if the nuns of Quebec made any of the vestments, but we have a record of one devoted sister of the Hôtel-Dieu of that city, who supplied chalice-palls for the mission for the space of forty-one years; from 1717 to 1759. In each pall she would insert a prayer and an invocation such as "*justifica nos, dealba nos, virifica nos.*" It is also said that her labor was so constant that she had made them even during dinner. How she could contrive to do the two things simultaneously is hard to conceive; except that she was a confirmed invalid and ate very little.

There is a very interesting fact with regard to the Holy Eucharist in Canada, which is not generally known, viz.: that the first book written by an American missionary, in this part of the world, was on the Blessed Sacrament. It was by Father Charles Lalemant, the first Jesuit Superior of Quebec, and is entitled "La Vie Cachée de N. S. Jésus-Christ en l'Eucharistie." It was published in 1660 in France, and during the author's lifetime went through three editions.

On the voyage across the ocean, which sometimes lasted two or three months, the priests never omitted to say Mass when the weather permitted. Sometimes, indeed, the ritual was carried out with great pomp and solemnity. Thus, in the life of Father Ménard we have a description of a Corpus Christi procession on shipboard, that is worth quoting: "Great piety," he says, "reigned among the crew, but the devotion was most conspicuous on the feast of the Blessed Sacrament. A magnificent altar was prepared in the cabin of the Admiral, the crew erected another at the prow of the ship, and our Lord, desirous to be adored upon the unstable element, gave us a calm so perfect that we could

imagine ourselves floating on a pond. We formed a really solemn procession. Everyone took part in it, and their piety and devotion prompted them to march in excellent order around the deck. Our Brother Dominique Scott, wearing a surplice, carried the cross; on either side of him were two children each holding a lighted torch; the nuns followed in angelic modesty with their white tapers; after the priest, who carried the Blessed Sacrament, walked the Admiral of the fleet, and then came the whole crew. The cannons made the air and waves resound with thunder, and the angels took pleasure in hearing the praises that our hearts and lips gave to their Prince and to our Sovereign King."

The priests frequently went as chaplains in the wars against both red and white enemies. Indeed, Champlain lays it down as a captain's first duty to have a priest on board his ship on every voyage. Fathers Raffeix and Albanel were in the Mohawk raids, in 1666, under de Tracy and Courcelles; and probably celebrated Mass at the place of Jogues' martyrdomn :Enjarlan was seriously wounded in de Denonville's attack on the Senecas; Rasle was sometimes with the Abenakis in their fights with the English; Silvy, Dalmas and Marest accompanied Iberville, both on his snow-shoe journey to Hudson Bay and his attacks by sea. One of these priests was exhausted by his laobr and recalled; another was murdered, and the third was carried to England as a prisoner. It is of interest to know that in Iberville's splendid fight in the Straits, where with a single ship, he sunk one English vessel, captured a second, and put the third to flight, his chaplain was Father Edward Fitzmorris, of Kerry, a Jacobite priest, about whom, however, no further information is forthcoming, except that the Fitzmorrises were Earls of Kerry.

Perhaps the most splendid deed of heroism that has illustrated the history of Montreal is that of Dollard and his seventeen companions in 1660, who by the sacrifice of their lives saved the entire country from destruction. Their self-immolation has an intimate connection with the Holy Eucharist; far before going out to battle, they made their wills, bade farewell to their friends, and received Holy Communion. It was their Viaticum. Thus strengthened, they set out joyfully against two hundred Iroquois who were descending the Ottawa. The fight took place at Carillon Rapids: the Frenchmen, behind a battered stockade which they found there, the Iroquois swarming up from their canoes in the river. Day after day, and night after night, the struggle continued, the defenders always falling on their knees to thank God after each repulse of the enemy. Dead savages were piled high on each other outside the fort, until at last a reinforcement of five hundred more Indians came up the river. Then the slaughter began, so that when the conquerors entered the palisades there were only five Frenchmen alive, and they, all mangled and bloody, were led away to a horrible death. But the victory was won. The Iroquois abandoned their plan of destroying simultaneously the colonies of Montreal, Three Rivers, and Quebec; and sullenly withdrew to their own county,, astounded at the resistance of these warriors who had consecrated themselves to death in the blood of Jesus Christ.

It was the spirit of Montreal in those days, which began its life wi

the memorable first Mass on the river bank at Place Royale. That historic scene in 1642 has been depicted in glowing canvas on the walls of the Cathedral and on the imperishable bronze statue of Maisonneuve. But for a visitor to this city, the usual sordid condition of the Place Royale are not at all in keeping with the sacredness of the memory it evokes, and the mean and meagre and half-hearted inscription on the facade of the Custom House announcing that "after a religious ceremony" Maisonneuve established the city, is almost a shock for one who knows how that event of the Sacrifice of the Mass was essential to the first throbs of life that pulsed through the heart of the city that was then being established.

However, the Sacred Host was that day elevated above the island, as it had been at Quebec, 106 years before. From these two sanctuaries it was carried aloft by heroic missionaries over the mighty rivers and lakes of the vast country, through almost impenetrable forests, and across ice-clad mountains, proclaiming, as it passed, the message of Christianity and civilization, until to-day it is exposed on the altars that stretch from the Atlantic to the Pacific. When the old Jesuit missionary erected the cross at the cataract of Niagara, he wrote upon it *Christus vincit, regnat, imperat.* That declaration sees its fulfilment to-day in Canada, and it has been brought about by what is Christ's chief instrument, the Adorable Sacrament of the Eucharist, by which He conquers, reigns, and governs.

COMMUNION AMONG THE WORKING CLASSES.

BY

REV. EDWARD S. FITZGERALD.

WHEN Our Lord promised the Holy Eucharist, He made it clear that He was to prepare a gift for all men.

For He found the human race in a land of exile, with the poison of the first sin in its veins, and threatening it with spiritual destruction. With the compassion that filled His heart when a generous but improvident multitude followed Him into the desert, He contemplated man wandering about in the dry and barren fields of this life, not finding proper nourishment for the soul's sustenance. Hence His promise: "And the bread which I will give, is My flesh for the life of the world."

The Holy Eucharist is, therefore, for all men, the common inheritance of every child of Adam bearing the stigma of his fall. And considering the almost endless number of needs created by time and place and disposition, and the other varying circumstances that surround the

life of man, we cannot but be struck by the wonderful adaptability of the Holy Eucharist to these conditions, and are forced to admit that this is not the least of the wonders connected with the Blessed Sacrament.

While, therefore, it is true that the Holy Eucharist is for all men, we will, within the brief scope of this paper, consider it merely in relation to one class, and then only under one aspect; viz. in its reception or union with souls in Holy Communion.

We may divide all Christians into two classes. Those who by their condition are not obliged to labor, and have, or may have, therefore, ample time at their disposal not only for the fulfilment of all their religious obligations, but also for such additional works of piety as it may please them to perform.

The other and larger class is made up of that great army of the sons of toil who are actually forced to labor all or most of the time in order to procure for themselves and those dependent on them the necessaries of life; who have little time for rest or recreation, and sometimes find it necessary to make considerable sacrifices in order to be able to comply with the strict duties of a Christian life. It is with this latter class that we are to deal in relation to Holy Communion.

And that this relation between Holy Communion and the working classes may be brought out more clearly, we will consider their special needs. For while it is true that there are needs common to all men, it is also true that there are some peculiar to certain classes, brought about by the ever varying circumstances arising from race or education, from special dangers in the work, harsh dealings by governments or individuals, or a multitude of other causes that differ with time and place. And this is especially true of the working class.

If, therefore, we study the conditions that bring about these needs among the working classes, we will be the better able to understand the real nature of them, and, in consequence, the remedy that should be applied.

What then, are the conditions, along general lines, that surround the daily life of the working classes?

For convenience we will divide the daily life of the working man into three periods, viz. the time spent at his work, at home, and in recreation.

1. *At work.* Ever since that malediction, " ... Cursed is the earth in thy work; with labor and toil shalt thou eat thereof all the days of thy life," (Gen. III-17.) was pronounced by an offended Father, has labor been the lot of man. He has always felt the punishment of it, and human nature rebels against it.

And even though labor may sometimes seem to be a pleasure lightened as it may be by some supernatural help, or sweetened by some base motive, it still retains a sting, and the great majority of men bound to that condition, maybe for life, be that condition made as agreeable as possible, keenly feel the weight of it, never being able to escape entirely the hardship of that sentence: "In the sweat of thy face shalt thou eat thy bread."

And now, add to this condition, already hard by its nature, the trying circumstances that not unfrequently surround the [illegible] the working classes while engaged in their daily avocations, making it sometimes almost intolerable. And while there are here and there some honorable exceptions, are we not forced to admit that cruel greed not unfrequently actuates the individual employer or the corporation, impelling them to look for the greatest possible returns from the least possible recompense, with little or no regard to safety of life [illegible] of the employee?

The great manufacturing and [illegible] of the world will furnish conspicuous examples of these [illegible] the life blood from the great hosts that gather about them, being in many cases obliged to choose between them [illegible]

To be sure, there are many an [illegible] only certain phases of these con[illegible] counter to justify the judgment that the [illegible] is found nature, hard for mankind to be[illegible] its very

II. *The home.* And of what homes of the working class? Reason as well as observations will show that [illegible] cannot have many of those comforts that we all like [illegible] is done.

If necessity compels a man to labor, [illegible] wants or the wants of those dependent on him will be so exacting, that he cannot have much of his income left for the proper equipment and adornment of his home. He may have enough to eat and wear, but beyond this, few of the lawful comports that seem to give a little sweetness to life are his to enjoy. Small quarters, disagreeable neighbors, little light, poor ventilation, and the hundred and one other possible contingencies, are some of the elements that enter into the home of the working class.

III. *Recreation.* The rest and relaxation so essential to his physical and spiritual well being must, by the very nature of the case, be rather limited. Work is his portion, and what a multitude of toilers find it confronting them at almost every moment of their existence, for with them it is: —

Work — work — work !
From weary chime to chime!
Work — work — work !
As prisoners work for crime!

At best only the very simplest and most inexpensive forms of recreation are within their reach, and not a few are deprived of every kind of innocent enjoyment. Perhaps at night the weary worker may sit for a little while on the door-step or the curb, or walk about the crowded streets, or, in the lonely rural districts, sit in the solitude during the little space given him for rest.

With conditions like these surrounding the working classes, not to speak of the numberless other circumstances, like loss of health, dissipation of parents, ingratitude of children, and the like, that may enter

into the situation, it is evident that influences more or less energetic must be at work upon the soul, producing effects analogous to those appearing in the body, making the spiritual burden like the physical one, difficult to bear.

For the working man, naturally, will not view the prosperity of the few and the apparent slavery of the many with equanimity. He may fail to understand what seems to him the strange inequality of the distribution of God's benefits. He will compare his own misfortunes, real or apparent, with the success of his neighbors, and will wonder at the extravagance of the rich and the misery of the poor, and so easily failing to understand the true philosophy of life, what is to prevent him from gravitating into that rebellious state of soul which may mean loss of faith and hope? Why may he not easily turn to those forms of dissipation within his reach, that he may, for a time at least, forget the weight of woe that oppresses him?

The working class, under these conditions, presents to us, within the wide range of its necessities, a peculiar state of affairs revealing needs of a spiritual kind that call for urgent help in order that it may bear its burden without failure.

The condition is, indeed, a complex one. The warring elements of fallen nature, helped on in their rebellion by the aggravating circumstances that surround the working classes may easily beget indifference, or rebellion, or despair.

Honest men have thought it all over with the greatest care, and have earnestly labored to relieve the situation. Badly instructed or conceited men have ventured to offer as a solution some wild scheme that looked plausible, but in reality had little relief to give because based on unsound principles.

Christ alone can solve the problem. His mission was to bring relief to every kind of distress. And so to Him we turn for that assistance which the working class must have that it may carry its burden successfully, even when it is not very heavy, and to save it from being crushed when that burden weighs it to the earth.

To Him, then, shall we go, for was it not He who said: "Come to me, all ye who labor and are burdened, and I will refresh you?"

And with the greatest confidence will we approach Him, since we know that He has not only the power to help, but the will to do so. For, was not His whole life spent in sympathetic union with the working class, of which He was truly a member? By birth, and family, and occupation, as well as by the pathetic interest He always manifested in behalf of the laborer, He clearly shows that His heart is with the poor and lowly, who must ever eat their bread in the sweat of their brow.

So to Him we go for a solution of the great problem: What shall be done for the working man, that in the trials of his peculiar state of life he may be sustained so as to persevere to the end?

His answer is here: "As the living Father hath sent Me and I live by the Father, so he that eateth Me, the same also shall live by Me."

Union with God in this life is an essential condition for salvation. It begins with Baptism, and is especially strengthened by the Holy Euch

rist, for as Christ is God and gives Himself in the Holy Eucharist to be our spiritual nourishment, so do we thereby live with and by Him.

And while it is true that He desires this union with all men, and works the wonders of His grace in all souls that come to Him; may we not truly say that for the working class, considering its own peculiar needs, this union with Christ in the Holy Eucharist is adapted in a very special manner, making it a blessed boon filled with such lavish gifts that each one finds the help he needs, and finds it in a way that he will scarcely find elsewhere?

We have considered the working man encompassed by circumstances more or less trying, from which he finds it difficult and sometimes even impossible to escape. All of which has a depressing effect on the soul, and in some degree unfits him for his work. And how many a one of this class, contemplating the little world in which he lives, and the little comfort that he seems to get out of life, is weighed down in spirit, becoming like his Master sorrowful even unto death, yet unlike Him in seeming to have no helping hand to hold him up.

But in Holy Communion he realizes a union with the source of all power, and spiritual comfort and direction. Did not Christ say: "I am the light of the world"? How much man needs that light now while his eyes are dazzled by the glare of so many false theories about life and its duties, to be able to see that the present time does not afford him an abiding home but another must be sought, and to understand that what the world esteems blessings are not always such, nor are our trials always misfortunes. How can Our Lord enter into souls without thus illuminating them according to their needs and capacities, and enable them thus illumined to more quickly and effectively submit to the unchangeable decree that has placed them just where they are? And so this sunlight of heaven illumines, and this breath of Our Lord refreshes the soul of the weary toiler.

While sunlight and fresh air are essential for the laborer's physical well-being, he must also have wholesome food to repair and preserve the wasting tissues. So, too, the soul worn out by the battle so depressing and incessant, sick perhaps with disappointment and sin and relapse, has urgent need of a food that will build up again its wasting tissues, and fill it with the strength so needful to command its rebellious servant, the body, to take up anew the weary burden of daily labor.

Has he not this food in Holy Communion? In partaking of it can he not truly say, as St. Paul did: "I live, no, not I, but Christ liveth in me"? And when Christ liveth in the soul, we have His assurance that we can do all things within the sphere of our obligations.

Encouragement, too, has an important part in the success of souls as it has in our temporal advancement. The kindly word, the little sign of approval, the gentle urging has helped many a soul to try again and to keep on trying till the journey is ended.

But who can say the kindly word, who can and does urge us on, when weary and footsore with the hard work and the rough ways that fall to our lot, better than He Who in Holy Communion becomes so intimately united with us as to make us forget that the ways are rough and the

burden heavy, because absorbing His strength by reason of that blessed contact, we are encouraged to rise up and go on till we reach the mountain of the Lord.

Perhaps an example or two will more clearly illustrate our meaning. We will take the father of a family, in some large manufocturing, or mining center. Hard and constant labor is his portion.

After the long and monotonous day, he hurries with the crowd to his humble home. Sometimes these homes are very untidy. Sick and hungry children, and many of them, await his coming. Perhaps an unthrifty wife who is very fond of much talk and little work does not add to the comfort of that home. Yet he needs the very best in the way of nourishment, and a little quiet and rest. But how many homes furnish neither? He must go out to escape the depressing effects of such surroundings, only to run into the face of many temptations.

The saloon, with all its vile associations and debasing influences, one of the worst enemies and soul-destroying agencies known to the working class, meets him at every corner.

He easily yields to the invitation of companions, or neighbors, who urge him drown his sorrow in drink. They have already ridiculed his lack of worldly wisdom in allowing his life to be burdened by a large and dependent family. They have pointed out to him that the Church and State are against him, and that God has not the poor man in His plan at all. Self-appointed teachers and crafty politicians help on these sentiments by the written and the spoken word.

How bewildered must he not be, and how hard for him to retain his trust in God and yet live on in his unhappy state. Is there no relief? What can the Holy Euchraist do in such a case? Let us see. A mission, or the Forty Hours, or some great festival of the Church, bringshim to the altar. At last his soul finds rest and peace. Why? Becaus he experiences a meeting with a real friend, one intensely interested in him. The poor man has many woes, but His Friend has had greater. He has a miserable home, but his Friend many a time had not a stom whereon to lay His head. So they sit and talk, while the teaching of his youth comes back, to remind him that the great and good Friend who is visiting him has always been the Friend of the poor, and even if He has not always dealt out much happiness to him in this life, patience an perseverance for a little while will bring him peace that no man can tak away.

And so with the kindly word and the new encouragement, he goes ba to the wretched home and the slavish work, with a lighter heart and determined mind to submit to the will of God to the end. Perhaps h may not hold out long against the terrible odds that are against him but if he repeats the visit before he has come entirely corrupt or har ened, he will receive another impetus to struggle on, and will be help to pay less attention to the evils of life, and more to the affairs eternity.

Or, shall we suppose it to be the mother of the family? She may b widow with small children, or the wife of a shiftless or drunken h band. To liv and keep the little ones alive she must go out to wo

Almost any home will afford the ordinary housewife ample opportunity
to spend all her time usefully in that home. But necessity, which re-
spects no law forces her to leave home and children to shift for them-
selves, while she seeks employment outside, and that, perhaps, with little
remuneration. And the children growing up may not be very helpful.
Should we expect them to be so? Disobedient, ungrateful, learning all
the evils of their class, they add to the mother's sorrows and burdens.
Is there any relief for her? The First Friday devotion used to be dear
to her! So she hurries to the church. Her poor and scanty raiment
attracts no attention at the early week-day Mass, and so, she, too, is a
guest at the banquet to which all are invited.

But when within the Sacred Edifice she beholds her wretchedness,
she is confounded as was Elizabeth on the visit of Mary. However, she
is reassured by the consoling call: "Come to Me." And that meeting
... who shall describe it, who shall adequately portray the Master and
the soul in that Eucharistic union which is but a foretaste of that other
union which shall bring them together in eternity?

Her prayers are few and short. Maybe all she can say in the anguish
of her soul, is, "O God, help me!" But what a volume of praise and
thanksgiving, of repentance and petition there is in those few simple
words! - - And God deos help her. For a moment the storm within her
soul is stilled; for an instant she tastes the sweetnesse of heaven, and a
little ray of light penetrates her soul, reviving hope and enabling her to
see with His vision the true side of life as compared with eternity.

Her faithful return to the Holy Table enables her to plod along, in
spite of the fact that there may be little improvement in her temporal
affairs. But she will keep at it, till death at last, brings her a final
relief.

For the young man and young woman whose lives are cast among
the working classes, there can scarcely be a doubt regarding the neces-
sity and efficacy of Holy Communion to keep them in the ways of God.

Those who have come in contact with them and their associations for
any considerable length of time, marvel that any escape the contagion
that threatens the moral life of the young. But they marvel still more
at the extraordinary lives of virtue which many of the young people
lead, in spite of wordly destractions and temptations, in spite of their
meagre instructions and poor home influence, in spite even of many a
plot to allure them from the path of virtue.

Nor can there be any doubt but that Holy Communion has had a
large part in so preserving them; while its absence from the lives of
others, has left their souls open to the fatal attack from which they may
not escape.

It may be argued that we have been dealing with extreme cases, and
in such a way as not to be able to draw conclusions for a whole class.
Extreme, indeed, as they may seem, they are not so much so but that the
principles involved are the same for all.

The condition of the working class, we will remember, is one circum-
scribed by many limitations, subjecting it to many trials and tempta-

tions, some of which are peculiar to that state, while others are of a kind it cannot easily escape.

Therefore, in reviewing the situation and considering the almost endless variety of conditions that surround the working class, from the thrifty and fairly comfortable members of it to the very extreme cases, presenting examples of destitution and almost every other form of human misery, we find:

1. That the working classes, bound to a life of labor, have in it a burden to bear, the whole of which, in any event, cannot be put aside.

2. That, by reason of such a condition, dangers for the soul arise from which it is difficult or impossible to escape, and which sometimes threaten spiritual ruin to multitudes:

3. That there is, in consequence, great need of some spiritual help adapting itself to this very complex condition, of easy access to all, and resourceful for every contingency;

4. That, in the Holy Eucharist we find the help which in its reception brings to the souls of the working class the very strength it needs, and must have to persevere, and which it can hardly find elsewhere, just because of its circumscribed condition:

5. That, because of the excellence of the gift, and its actual and possible effects, the frequent reception of Holy Communion for the working classes should be insisted on, in season and out of season.

May that great multitude of Christian laborers, who make up so large a portion of the working classes of the world find in Holy Communion, that precious gift offered to peasant and to king, the strength, the solace, and the joy that will enable them to travel on successfully over life's pathway, sometimes so very dark, and dreary, and rough; for Christ Himself is there, and His sustaining hand will lighten the burden, and the light of His divine countenance will illumine the way, and guide them safely on till they reach their eternal home.

FREQUENT AND DAILY COMMUNION.

BY

ARCHBISHOP M. F. HOWLEY.

WHEN Cardinal Sarto, now our Holy Father, was elected by the College of Cardinals to the sublime dignity of Pope and Vicar of Christ, he assumed the name and title of Pius X. It was noted by those wh[o] like to investigate historical and traditional coincidences that, in th[e] list of mystic and prophetic titles conferred on the Popes in the quain[t] prophecies attributed to St. Malachy, the one given to the Pope wh[o] succeed Leo XIII was that of "*Ignis Ardens*." Whatever amount o[f] credence is to be placed in those prophecies, it is certain that, at leas[t]

in modern times, there has been discovered a very remarkable correspondence between the prophetic titles and the lives, characteristics, historical events, or religious developments of the individual Pontiffs to whom they were applied. As soon then as Cardinal Sarto, Patriarch of Venice, was elected Pope, curiously minded people began to study his life and actions in order to discover in what manner he would begin to justify his claim to the title of "Burning Fire." It was not long before it was seen that the title might admirably be verified by the highly religious mind and the ardent zeal of the new Pontiff for the spiritual exaltation of the Children of the Church all over the world. In his very first allocution he set forth as Motto and inspiration that should guide his Pontificate the glowing words of St. Paul to the Ephesians (1-10) "*Instaurare omnia in Christo*," "to reestablish all things in Christ."

From the very commencement of his Pontificate he began to put this intention into action, and like earnest workers, and in imitation of the Divine Master Himself, he began by showing in his own life and actions a living example of what he demanded in others. He began with great and deep reaching reforms in the outward management of Church government and discipline, ceremonies, music, liturgy and business routine, commencing with his own household of the Vatican.

But, while thus restoring the outward government of the Church to its normal and regular condition, he did not forget the interior and spiritual life of Christian souls; indeed, this was the principal and paramount object of his desires, the moving spirit of all his actions. Shortly after his accession to the throne of Peter he issued that sublime and beautiful Decree of Dec. 17th, 1905, on the

Frequent and Daily reception of the Blessed Eucharistic.

That Decree, on fire as it were with ineffable Love and glowing Faith, shows the intense depth of his great soul and proves him worthy of the title of

Ignis Ardens.

That Decree, which is destined to mark a new cycle in the Church's Eucharistic life, and which was sent out to the uttermost bounds of the Christian fold, is a veritable "Cross of Fire," to arouse the souls of the faithful flock, to rally them round the Altar and the Tabernacle, and to shed a new halo of glory about the imprisoned Saviour in the Sacred Host; and to fill with a life-spring of love and grace, the pure and yearning hearts of the new bands of

Daily Communicants.

This wonderous Document begins by recalling the ardent desire of the Church, as expressed in the Council of Trent, Sess. XXII, ch. 6, that the faithful should approach frequently the Holy Table and feed their souls on the flesh of the Lamb, which is the "Daily Bread" and life-giving food of the soul. Although Our Blessed Lord in the excess of

His Divine Love has instituted this great Sacrament in such a form as to be capable of being reserved in the Tabernacle, and to be at all hours the object of our Love and adoration; to be the source of fervour and consolation to the weary pilgrim when, stepping aside for a while from the toils and worries of daily business, he retires within the ever open portal of the nearest Church and there rests for a few moments in peaceful prayer, gathering new strength for the continuance of daily toil: or again to the holy virgin of the Cloisters, who, worn out and beaten down almost to the brink of despondency by trials and temptations, will fly to this Holy Tabernacle and there in the silence of the Sanctuary drink in deep and cooling draughts of spiritual refreshment at this perennial fount of Grace. But all these thoughts, sweet and consoling as they are, and full of heavenly joy, are not, says Our Holy Father, "the sole nor even the *principal* object of the Institution of the Blessed Eucharistic." No! all this is but what is called a *Spiritual Communion*, a uniting of the soul to God, by prayer and adoration and love. But the chief and main object of Our Lord and the desire of the Church is, *real actual communion*, the material reception of the Holy Eucharistic into our bodies, and the transformation as it were of our whole beings into "other Christs." In a word, that the faithful "should daily approach the Sacred Banquet... that being united to God we should derive all strength and spiritual graces to resist sensual temptations and passions, cleanse ourselves from sin and daily faults, so the Blessed Sacrament is ordained to be "our daily bread." And so it was understood in the early Church: we learn from the "Acts of the Apostles" (11. 42) that the Christians "were persevering in the Doctrine of the Apostles, and in the communication of the breaking of Bread."

In the course of centuries the sweet simplicity and childlike confidence of the faithful, their holy familiarity with this great and august mystery began to fail, and its place was occupied sometimes by a careless and cold indifference; sometimes by timid and cowardly awe, keeping people away from the Sacrament; and finally degenerating into a fatal and blighting rigorism, until at length the "plague of Jansenism" struck at the vitals of religion, and the practice of frequent Communion was discountenanced, until at length it was deem too frequent to approach the Holy Table, once a month, once a year; indeed some went so far as to say that only on the death-bed should one dare to receive this life-giving "Bread of Heaven." The faithful were thus spirituall starved. Under this severe and rigorous teaching many classes, such as those engaged in trades, and even those living in the state of matrimony "were excluded altogether from the Holy Communion."

In the XVII. Century (1679), Pope Innocent VI. condemned these errors and restored the primitive discipline. In the year 1218, the IV Council of Lateran had already found it necessary to command as minimum for all claiming to be members of the Church, the obligation of receiving Communion at least *once a year*, and that at Easter time This is called the Paschal or Easter Duty. In more recent times there has been a revival of fervour and a return towards the primitive practice Still, a strong school of ascetic theologians seemed inclined to tend towards rigorism. They demanded as a necessary disposition for freque

Communion "a perfectly pure love of God, without any admixture of defect." This theory propounded by Baius was condemned by Pope Alexander VIII.

As the dissention of opinion continued, and created different schools of thought among the theologians which lasted up to our day, and caused much pain and difficulty to teachers of theology and spiritual instructors, the whole matter was submitted for an authoritative decision to our present beloved Pontiff. The outcome of this petition was the Decree of which I am writing, dated 16th Dec. 1905. This almost inspired doctrine set at rest for ever the disputes of theologians, and established a sublime rule of practice which completely upset the system heretofore in vogue, and introduced a new and more liberal and generous interpretation of the mind of Christ and of the Church on this grave and important subject.

According to this Decree, all classes of Christians, "All the Faithful of whatever rank and condition of life," are to be admitted to "frequent and daily Communion." Only two conditions are required:

1. To be in a state of grace.
2. To have a right and devout intention.

The Holy Father then goes on to explain in what a right intention consists:

a) It must not be done through routine or vainglory, but to please God and bring ourselves into more intimate union with Him;

b) Though it is to be desired that the soul should be free from venial sin, and from affection thereto, this however is not absolutely necessary. It is enough that it be free from *mortal* sin.

Confessors are gravely admonished that they must not dare to dissuade any one from frequent and daily Communion, provided he is in a state of grace and approaches with a right intention.

Preachers, professors, and confessors are directed, frequently and with great zeal to expound to the people these principles, and to exhort the faithful to this salutary practice. The practice of frequent and daily Communion is particularly enjoined on all Religious Communities, Seminaries and Colleges, and the Decree is to be read frequently at public lecture in all such Communities.

Finally, "all Ecclesiastical writers" are solemnly charged "to cease from contentious controversies concerning the dispositions requisite for frequent and daily Communion." I have thus given a synopsis of this sublime Decree. It has already been put in practice for the past few years, and its effects are plainly visible. A great flood of devotion has inundated the hearts of the faithful, and a great increase of daily Communions has followed. The practical lesson to be drawn from the above considerations is that none should feel themselves restrained from approaching daily Communion on account of house-hold duties and cares, or wordly distractions: that no state or position in life should be made an obstacle to frequent Communion. At the same time it would not be in accordance with the mind of the Pope and of the Church, for any one to neglect household duties in order to go to Communion.

Moreover, the practice of daily Holy Communion ought to produce some visible effect on the life of the recipients. While not being able

avoid all venial sins, they should show in their conduct a dislike to all idle, useless and uncharitable discourses, or interferences in the affairs of others. The daily communicant should be known by the seriousness, or all events, the habitual absence of triviality in conduct, and by an almost visible and sensible halo of sanctity surrounding him; by sending forth from him a radiance of peace and holiness, which should have a visible effect upon the whole home and family circle, and all who come in contact with him, participating to them some share of his own inward peace and grace, and making them feel the *nearness* of the Divine Presence, even amidst the ordinary cares and occupations of every day life, and the turmoil of wordly distractions.

Since the subject of this paper was selected for me by the Eucharistic Committee, another Decree has been issued by Our Holy Father through the S. Cong. on Discipline and Sacraments, showing a still further proof of his burning love for the little ones of the fold and his profound and, I may almost say, his *bold* faith and eager confidence in the efficiency of the "*Bread of Life.*" The Daily Bread of the Holy Communion, in the *Eucharistic Sacrament.* This Decree, called from its first words *Quam Singulari*, was issued on August 10th, 1910 It is as it were the *Children's Decree*, for it is occupied chiefly with instructions as to the receiving of Holy Communion by the little ones of Christ's fold. It breathes throughout all the intense love of the saintly heart of Pius towards the children whom he cherishes with a fondness like unto that of the Master Himself. The Pope shows the great love of Christ for the children; how He yearned to have them around Him, and rebuked those who would try to turn them away from Him. The Holy Father reminds us that from the earliest days the Church was accustomed to give the Holy Communion even to infants and sucklings. This custom gradually ceased in the Latin Church, and none were allowed to receive Communion who had not arrived at the age of reason, and had been sufficiently instructed to make their first Confession. This discipline was confirmed and sanctioned by the IV. Council of Lateran. The Council of Trent, also, while leaving untouched the subject of infantile Communion, reiterated the Decree of Lateran concerning Easter Communion.

The Holy Father then goes on to point out the difficulty of fixing any determined age as that to which the *use of reason* may be assigned, and the consequent difference of practice, and the confusion of discipline on this head.

It is to remedy these abuses by laying down in clear and authoritative tones the practice to be followed in dealing with the young that this Decree is published.

The general trend of the Decree is towards the admission of children to Holy Communion at a more tender age, than that now permitted by the more rigorous discipline which has crept into the Church, whence "the innocence of childhood, torn away from the embraces of Christ "was deprived of the sap of interior life, so that youth, destitute of this "strong help, surrounded by so many snares, having lost its candour, "fell into vice before ever tasting of the Sacred Mysteries."

In order then that "children of tender years may become attached to

Jesus, live His life, and obtain assistance against the dangers of corruption, He lays down certain rules, of which I here subjoin a synopsis:

I. The age of discretion required for Confession and Communion is about seven years: and the Pope adds that from this time the *obligation* of satisfying the precept begins both for Confession and Communion.

II. Complete and perfect knowledge of Christian Doctrine is not necessary. But the child must be taught the whole Catechism by degrees

III. The knowledge necessary is to understand, according to their capacity, the mysteries of faith, and to distinguish between common bread and the Eucharist, and approach the Sacred Table with devotion.

IV. The obligation of preparing the child for the Sacraments falls upon the parents, Confessors, teachers, and the Pastor.

V. Pastors shall take care to distribute Communion several times a year to the children, and to instruct them.

VI. Children are to approach often, even daily, if possible.

VII. The custom of not admitting children to Confession or of not absolving them is *absolutely condemned*.

VIII. To refuse the viaticum and absolution to children having attained the use of reason, is declared to be an *utterly detestable abuse*, and ordinaries are to proceed severely against pastors who persist in this practice.

These Resolutions are approved of by the Pope; and His Holiness commands that the present Decree shall be made known, not only to the pastors and clergy, but also to the people to whom it shall be read, yearly, at Easter time, in the vernacular language.

REPLIES TO SOME OBJECTIONS AGAINST THE REAL PRESENCE.

BY

Rev. L. A LAMBERT, Scottsville, N Y

THE objections urged against the doctrine of the Real Presence and transubstantiation have been thoroughly discussed since the time of Luther — over 400 years ago. Able Protestant writers have raised all possible objections and presented them in their strongest light, and equally able Catholic theologians have met and refuted them. There is, therefore, nothing new to be said, no originality required in replying to those objections at this late day. As the time and space assigned to me prevents a thorough examination of all the objections, we must select a few of them. Let us then proceed

1. Objector — "The doctrine of the Real Presence contradicts my senses; it therefore cannot be true."

You are wrong. The doctrine does not contradict the senses, nor do the senses contradict the doctrine. The doctrine and the senses do not and cannot clash. It is not a function or faculty of the senses to affirm or deny anything about anything.

2. Objector — "What! Do you deny the evidence of the senses?"

No. We deny simply that the senses give any evidence for or against the Real Presence.

3. Objector — "What! Do not my senses tell me that the object before me on the table is bread and not something else?"

No, they do not. The fact that we do not know the "how" of this, is no valid reason to deny it; and the same with the Real Presence as you are to tell us of the how of your knowledge.

Your notion that the senses contradict the Real Presence or can contradict anything is a delusion arising from your erroneous notion about the function of the senses, and from the misapprehension of the doctrine of the Real Presence.

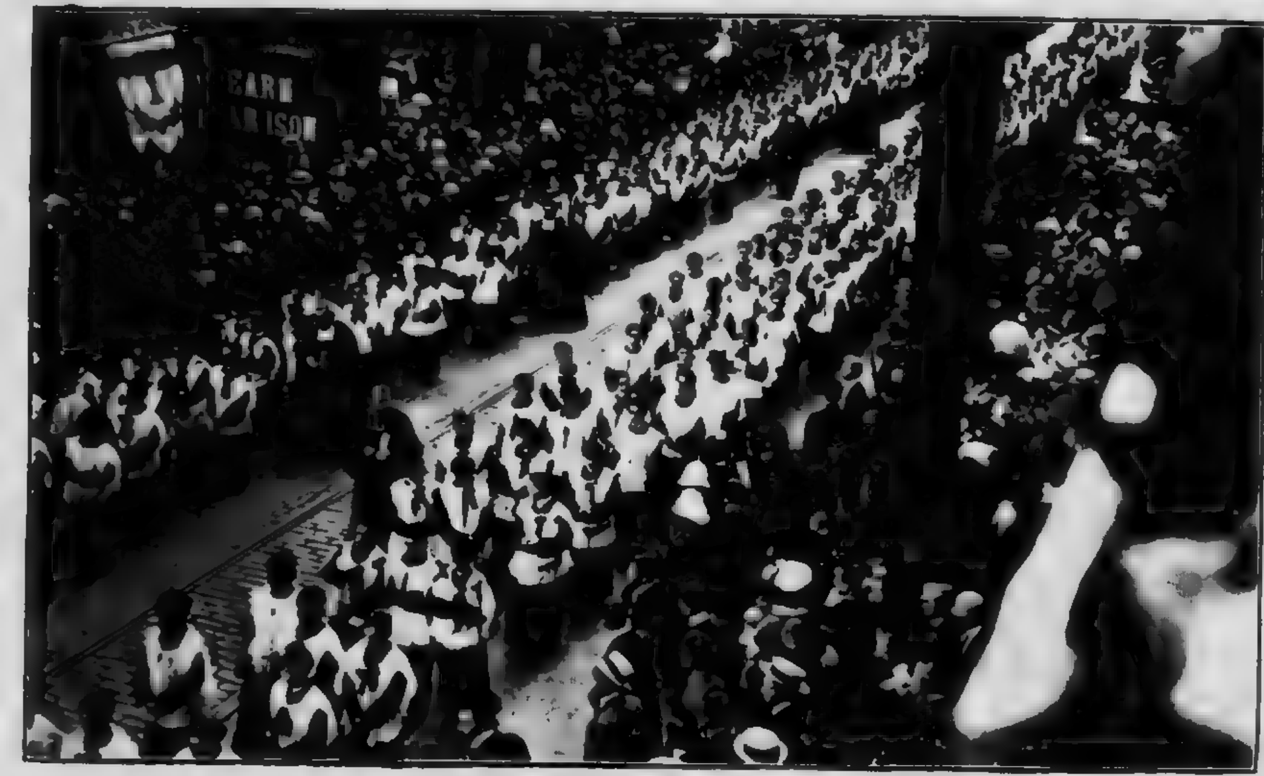
9. Objector — "But after all I come to a judgment somehow, whether through my senses or intellect, or both combined, that the object before me is what it seems to me to be, and I have a right to accept that judgment, as it is the best my mind can give to itself."

That may be true, your judgment may be true or false, but whether true or false, you have no right, as you claim to have, to attribute that judgment to your senses, and consequently you cannot say that the Real Presence, or any other reality or non-reality contradicts your senses. That is the point we insist upon. Your right to judge of the presence or absence of that which falls not under the senses is like the right of the blind man who claims the right to judge of colors. His senses failing to report anything, leaves him only the privilege of guessing. That is the only right you have in attempting to judge of the presence or absence of anything that falls not under your senses. The Real Presence affirmed by the Catholic doctrine of the Eucharistic is a presence that fall not under your senses, and consequently there can be no contradiction between the doctrine and the senses. There is no contradiction between the color and the sight, or the non-sight, of the blind man.

10 Objector — "The doctrine of the Real Presence involves the impossibility of being in two places at the same time — in as many places as there are consecrated particles on many altars at the same time. Therefore the doctrine cannot be true."

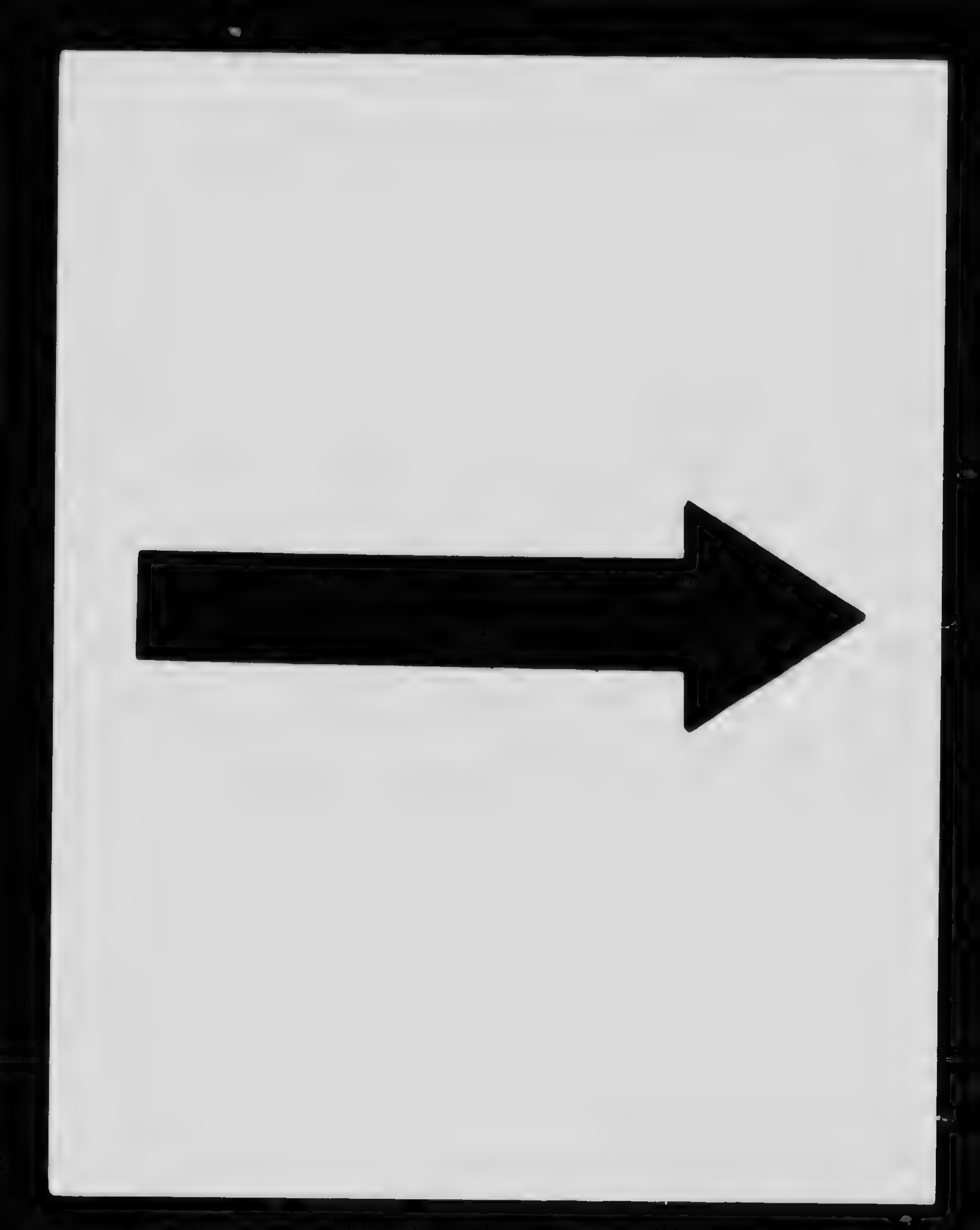
Your statement is mere assumption. It may or may not be true in the order of extended existences, but it does not follow that bilocation is impossible in the order of non-extended existences. As this order falls not under your senses you have no ground to deny the possibility of bilocation, and consequently you cannot rest an objection on your assumption.

The use of the word "place" makes it necessary to investigate the meaning of the term. What is "place"? In its last analysis place is a relation between extended things. It is not a real substantial thing. It is only the condition of things in the order of extension. It is the "whereness" of an extended thing in relation to other extended things and cannot be supplied to non-extended existences, beings of the spirit-



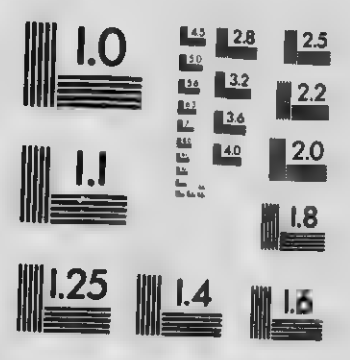
La procession — Les enfants de chœur

The Procession — The Altar Boys



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







ual, non extended order. By extension I mean length, breath and depth, in things of three dimensions.

A spiritual, non-extended substance does not occupy "place," although it may be loosely associated with things of extension, as the human soul is. The soul is said to be in place because associated or united with an extended body, but considered in itself it is not in place, and in this sense it may be in one of many places at the same time.

Of what size is "place?" How large can it be without being two places? It cannot be a mathematical point, for that has no dimension or extension, and is consequently no place. Place may be covered by a pinhead or it may include the whole world, which is only a very small place considered as a part of the universe.

Place is like the value of X in an incomplete algebraic operation. It is an unknown quantity. As you cannot define what "place" is, what do you mean by saying that a thing is in two or more places at the same time!

But aside from all these considerations, a familiar illustration from experience will show not only the possibility of a being existing in what you would call two or more places at the same time, but it shows the fact that a being does so exist. The human soul is a real substantial being, an individual and indivisible unit having no parts and no extension. When the soul acts, it acts with whole self, not by a part here and a part there, for it has no parts.

You will admit that your foot is in one place and your head in another place. Now suppose a wound is made in your foot: the pain is felt by your soul, by all of it, since it has no parts. It is therefore there in that place, in all its entirety. Suppose, further, that a wound is at the same time made in your forehead, the soul feels the pain and is there in all its being. It is at the same time in your foot and in your head — in two places at the same time. This is a fact of which you are conscious and which you must admit, though your senses or imagination give you no hint as to the "how" of it. Your objection, therefore, must be dismissed as having no foundation in reality.

11. Objector — "The Real Presence is repugnant to reason."

The term "reason" is obscure, and like the term place, needs to be defined, that we may know what is meant by it. There is a vast amount of hidden sophistry in the use of words. Reason sometimes means the mind itself. Again, it may mean the motive that induced the mind to form a judgment.

Again, it may mean our rational power of thinking in general. Again, it may mean according to Kant and other metaphysicians, the faculty or act of inference, or the mind passing from known premises to a conclusion. It is in this latter sense that some metaphysicians use it. The meaning, therefore, of your objection is this: The Real Presence is repugnant to the mind's faculty or act of inference.

The mind in reasoning compares two judgments, true or false, and affirms their agreement or disagreement: hence, judgment, true or false, cannot be repugnant to reason.

Reason, as an act of inference, being indifferent to the truth or fallacy of the premises, does not contradict any proposition, and consequently does not contradict the proposition affirming the Real Presence.

12. Objector — "If reason cannot determine what a thing is, what motive have we to believe the Real Presence ?"

Reason can determine what a thing is if it have true premises to work upon. The motive of belief in the Real Presence is divine veracity.

13. Objector — "I do not see or know how one substance can be changed into another without a corresponding change in the accidents or appearances, or how the accidents can remain after their substance is gone."

What you do not see and what you do not know is the same to you as that which is not. You have no right to raise an objection on what you do not see or know. It is an unreasonable act when based on acknowledged ignorance.

Your inability to know "how" a thing takes place is no evidence against the fact that the thing takes place. If you reject anything you do not know the "how" of, you will believe nothing, not even your own existence and consciousness, or even that you think.

14. Objector — "The words of our Lord, "This is my body" are to be taken in a metaphorical or figurative sense, meaning this bread "represents My body."

This is a gratuitous assumption, not justified by the text, or by the circumstances when the words were uttered. At the last supper our Lord gave to his disciples what He promised to give them, as recorded in the sixth chapter of St. John's gospel. He there promised to give them His real flesh and blood. In that chapter He said: "I am the living bread which came down from heaven. If any man shall eat of this bread he shall live forever, and the bread that I will give is My flesh, for the life of the world." The Jews therefore strove among themselves, saying: How can this man give us His flesh to eat ? Then Jesus said to them: "Verily, verily, I say unto you: Except you eat the flesh of the Son of man, and drink His blood, you shall not have life in you. He that eateth My flesh and drinketh My blood hath everlasting life and I will raise him up on the last day. For My flesh is meat indeed, and My blood is drink indeed. He that eateth My flesh and drinketh My blood, abidith in Me and I in him..." Many therefore of His disciples hearing this, said: This saying is hard, and who can hear it ? After this many of His disciples went back and walked no more with him." St. John, Chap. 6. To those that still remained He said: "Will you also go away ?" Then Simon Peter answered Him: "Lord, to whom shall we go ? Thou hast the words of eternal life."

Here we have an account of the awe-inspiring promise. What is promised in our Lord's real flesh and blood. The repeated asseverations of this fact exclude all figurative sense.

Now what was here promised was a reality: and it was realized at the last supper, when our Lord took bread and blessed and broke it an

said to His apostles: "This is My body", and of the wine: "This is My blood."

Now, if these words are to be taken in a figurative sense, it would follow that Christ did not fulfil His promise to give His real flesh and blood. A figure of a thing is not the thing. Those who believe in the Divinity of Christ cannot afford to believe He failed in His promise, and gave His apostles a figure for a reality. To fulfil the promise, our Lord's words must be taken in their literal, plain sense, as those in His presence understood them.

15. Objector — "When our Lord said: "This is My body" he used the verb "is" in place of the word "represents" because there is no word in the Syro-Chaldaic, the language he spoke, that means, to represent."

The first to make this statement was Dr. Adam Clarke, who had a reputation as an Orientalist. These are his words, "In the Hebrew Chaldee-Syriac languages, there is no term which expresses to mean, signify, or denote; though both the Greek and Latin abound with them. Hence the Hebrews use a figure and say "It is," for "it signifies.""

Yes, Dr Adam Clarke, reputed an Orientalist, staked his reputation on the truth of the above statement. So did Dr Hartwell Horne in his work on the scriptures. On the authority of these writers, the statement of Dr Clarke is commonly believed by non-Catholics.

But the statement is not true. This Cardinal Wiseman demonstrated by quoting from authors who wrote in the Syro-Chaldaic language. In his book on the Real Presence, page 261, he shows that there are no less than forty-five words in the Syro-Chaldaic language that mean "to signify," "to represent."

If our Lord, in the language he spoke, had wished to say, "this represents My body" He could have used any one of these forty-five words to say it in. He used none of them. He said: "This is My body."

16. Objector — "Did not our Lord explain His words when he said: "It is the spirit that quickeneth: the flesh profiteth nothing?" May we not then take his words in a spiritual sense?

What do you mean by a spiritual sense? A spiritual presence is a real presence, not as you seem to think a figurative or metaphorical presence. Those present when He spoke thought He meant that they were to eat His flesh cut from His body or from His corpse. It was this erroneous idea that shocked and horrified them. To remove this error our Lord said, "It is the spirit that quickeneth: the flesh profiteth nothing." In other words, dead flesh, unanimated, unquickened by His spirit, would profit nothing; but His living body animated by His spirit is the body He referred to when he said: "Verily, verily, I say unto you: Except you eat of the flesh of the Son of Man and drink His blood, you shall not have life in you. He that eateth My flesh and drinketh My blood abideth in me, and I in him." The flesh present in the sacrament is the body of Christ, quickened by His spirit. Of it He said: "This is My body."

17. Objector — "If I were to admit the truth of the doctrine of the

Real Presence it would not follow that the presence is by transubstantiation."

You are wrong; it follows necessarily because in no other manner could the words of Christ be true, except by transubstantiation — a change of substance. His words are: "This is My body." He did not say: "I am in this bread or with this bread." Thus impanation and companation are excluded; they contradict our Lord's words: "This is My body." These words can be true only by transubstantiation. They are true.

THE BLESSED EUCHARIST AS A CONVERT MAKER.

BY

Rev. A P. DOYLE, C. S. P.

SOME time ago, in conversation with a highly cultivated Presbyterian minister, I suggested that in God's all-consuming and resourceful love for the children of men, He could have not have devised a more characteristic way of presenting Himself to them than under the semblance of bread and wine—the staple nourishment for all the world, through all time. His reply showed that he was a man who had a high appreciation of spiritual things, as well as a keen sense of the secrets of the human heart. He said, "In order that man's heart might love intensely, there must be a visible object to draw its love. This is the great reason why the Son of God became man and dwelt amongst us. The same principles hold equally true of His abiding presence on the earth in visible form. The tendrils of man's heart cannot entwine about a metaphysical entity. Just in this far I am with you in the presentation of your doctrine of the Real Presence. If it be true, you have in it the most compelling argument in favor of your Church, as well as the most powerful magnet to draw men unto God." The well-balanced judgment of this minister presents to you the best argument for the convert-making power of the Blessed Sacrament.

Perfect religion is the possession of God. The greatest drawback to the perfection of religion is the intangibility of God. Our intercourse with God in this life is more or less laborious and difficult. We see Him by faith in a darksome manner. Our conversation with Him is all one-sided. The voice, the look, the personality, the answer to our questionings,—all these are wanting. Yet we know he is there when our faith is aroused, as close as the priest is in the confessional, but in the ardo of our devotion we would reach out to Him through the veil. We woul demand a definite answer to the pleadings of our heart, and a solutio

of our perplexities. But the God who is not a Eucharistic God, but who is everywhere, in spa , but not in place; a hidden God, but not visible to our eye nor tangible to our senses: He has no particular drawing power to the slow hearts of the children of men. But, give us a God like the God who walked with Adam in the cool of the evening, like the God who spoke out from the burning bush to Moses, who walked with the children of men, sat by the well and captivated the heart of the Samaritan woman, the God of the Blessed Sacrament whom we take into our hands, receive into our hearts; such a God becomes a divine Mag et, luring sinners away from the paths of iniquity, inflaming the tepid hearts of the wordly, and lifting the devout into the closest union with divine Nature

We who live in the soft glow of the Eucharistic Presence which tinges all our thoughts and warms up our devotional life, have little realization of the coldness and sterility of religion in the outer world of heresy. The Rev. Charles Edward Stowe, a Congregationalist minister, and nephew of the famous Henry Ward Beecher, wrote recently: "Our Puritan Fathers never could have made the break that they did with Catholic Christianity could they have foreseen as the result thereof the Christless, moribund, frigid, fruitless Protestantism that can contribute neither warmth, life, inspiration nor power to lift us above the weight and weariness of sin. It is only too true that the heavenly city which our Puritan Fathers yearned for and sought with prayers and tears, has become to many of their Christless descendants a frigid city of icy palaces, built of pale negations, cold, cheerless, and shining in a pale winter sun, with an evanescent glitter of a doubtful and substantial intellectual worth. The full, rich, glorious Christ of a Catholic Christianity has been dragged from His throne by the advanced thinkers and reduced to beggary. A pale, bloodless, emaciated, Syrian Ghost, He still dimly haunts the corridors of this twentieth century Protestantism, from which the doom of His final exclusion has been already spoken."

"Then, in their boundless arrogance and self-assertion, they turn upon us, who still cry with Thomas before the Risen One, "My Lord and my God," and tell us there is no middle ground between their own vague and sterile rationalism and the Roman Catholic Church."

"If this be so, then for me, most gratefully and lovingly, I turn to the Church of Rome, as a homeless, houseless wanderer to a home in a continuing city."

"We are hungry for God; yea, for the Living God, and hence, are so restless and dissatisfied."

This pleading, yearning, and most pathetic cry from one of the finer spirits among our separated brethren is typical of the dumb and silent moan that goes up from the heart of the throngs who have never known our Eucharistic Lord. For many of them, the husks of life's fruit are growing thicker and its meat thinner and drier every day; and there is nothing that can satisfy them but the full and complete possession of God whom they can throw their arms about and press to their shriveled hearts, whom they can receive into their hungry souls and be filled with all sweetness. It is this vague reaching out for the possession of a

visible God that has given to so many latter day forms of religion, in which there is a curious intermingling of the natural and the supernatural, the human and the divine. To this yearning for things of God, Spiritism owes its wonderful prevalence, and Christian Science has received its remarkable vogue. People with a deep religious sense want God. They want Him badly. They want Him in a tangible way. They want Him visible as He is given to us in the Blessed Sacrament. So it has been said over and over again that if our separated brethren could only know, realize, and believe in our Eucharistic Lord as we do, they would give their veriest heart blood to possess Him.

With this idea in view, there have been inaugurated by some of the Diocesan Apostolates in the United States a series of Eucharistic Missions, in which the principal theme is the Blessed Sacrament, and this idea has the result of concentrating attention on the fact that God dwells amongst us, and it has been blessed with quite remarkable results. The immediate fruit of one of these missions was 22 converts, and a large number left under instruction. These missions are fitly closed by the Forty Hours' Devotion, and they infuse into this great devotional prayer a wonderful fervor.

Did the time allow, it would be easy to show how these Eucharistic missions are framed up. The Eucharistic is the sum of the Christian religion. It is the synthesis of all religious energy. It is the focus of all devotional fervor. It is the memorial of divine Love. These compelling truths, filling the minds of the non-Catholics, are calculated to melt away all the minor difficulties that seem to be their stumbling blocks, and bring the soul face to face with the divine presence. If a non-Catholic can be persuaded that Christ, the Lord, is personally present in the Catholic Church, why, he will want to get into that Church. He will want to get into it right off, and nothing in heaven or on earth can keep him out of it.

The really dense ignorance of the non-Catholic is his ignorance of the Real Presence. With his material mind he cannot grasp it. "This saying is hard, and who can hear it?" When he first hears the explicit enunciation of the dogma that the sacred wafer is the living Christ, it staggers him. When he hears it again, it gets a meagre lodgment in his heart. He says, why not? When he hears it again, it seems very natural, after all. It is not any harder for him to believe that God is in that sacred wafer than it is for him to believe that He was in the Babe of Bethlehem, or in the forlorn Prisoner who stood in the midst of His mockers in Pilate's Court. When he hears it again, he believes it with all his heart. He has squared himself to the tremendous truth, and all his former bitterness against the Catholic Church has disappeared like the fog in the morning, because God is there. All his previous religious difficulties have been solved, because the great central sun of dogmatic truth has thrown a flood of light into the dark places, and all is clear to him as the daylight paths.

It is interesting to study the psychology of heresy. In its first virulent opposition to the Church it reserved for its special target the altar and the priesthood. The altars were dragged from the churches, and

in their place was substituted an ordinary table. They divested the priest of his sacerdotal vestments because they were symbolic of the Eucharistic sacrifice. They dragged down the Crucifix of Mount Calvary and put in its place an ordinary cross; but as they swing back again and learn something of the doctrine of the Blessed Sacrament, they replace the altar, they adopt the vestments of the sacrificial act. They put the crucifix again in the old place, and they adopt the name of Catholic. Any form of Christian religion which claims an altar and a sacrifice acquires a sense of solidarity, begins to despise the individuality of private judgment, ceases to live on opposition, is ashamed of being Protestant, and yearns for the great Brotherhood. In other words, the central attraction of the great sacrifice overcomes the centrifugal forces and intensifies the centripetal, so that gradually the divergent elements coalesce into the Body of Christ. Can there then be any more powerful convert maker than the Eucharistic idea as presented to us by the Church?

How little in reality has been made of it in our missionary efforts! Have we not often been content to leave it in the background, thinking that, like the Jews of old, if it were presented in its baldness the modern Pharisee would turn on his heel and go his way? The *disciplina-arcani* prevailed in the early ages for special reasons. But our modern world is hungering for God. It is surfeited with materialism and commercialism, and, like a caged bird, it is flapping its wings against its brass-bound prison, and it yearns for the larger and fuller possession of God that will give it greater liberty.

I venture to say that in every missionary's notebook there are many wonderful examples of the drawing power of the Blessed Sacrament. Said a devout convert to me: "The first thing that gave me a sense of reverence in the Catholic Church was the hushed silence that came over a Catholic congregation at the moment of benediction. * * * It led me to inquire into the doctrine of the Blessed Sacrament, and when I understood it all my difficulties melted away, and I came demanding entrance into the Church." Another — and she was a daughter of Brigham Young — told me that as a girl she stole away and used to enjoy the quiet solitude of the little Catholic Church in Salt Lake City. She never could explain the strange feeling that came over her when, as a growing girl, she sat for hours alone in the presence of the Blessed Sacrament. These are but a few beads of a long rosary of converts who have been irresistibly drawn by the divine Magnet of souls.

Let me, then, plead for more abundant preaching of the central dogma of our religion, and less controversy with Protestants. The last three centuries have been filled with polemics until the world is satiated with them. I am persuaded that if the attractiveness and beauty of the doctrine of our Emmanuel were fairly presented to the non-Catholic people, their opposition would be disarmed, and they would be drawn in a most powerful way to the acceptation of all the doctrines of the Church. As our Holy Father, in his letter commending the work of the Apostolic Mission House, says: "For great is the power of Truth, and nothing more is required to make men love it than to know it intimately."

REAL PRESENCE OR NO CHRISTIANITY.

DR. J. K. FORAN.

LAST week, an eminent and learned non-Catholic, conversing with me about the Eucharistic Congress, informed me that while he believed firmly in the Creation, the immortality of the Soul, and the Redemption, he could not accept the dogma of the Real Presence. His principal objections were that he could not understand it, that it was repugnant to our senses, and that there was no proof of its truth.

In the very limited time at my disposal, I will attempt to convey to this audience the answers I made to each of the objections, and I may state at the outset, that the gentleman in question was, if not convinced, at least, seriously impressed, and he assured me that he would follow the various phases of the Eucharistic Congress with a different spirit.

He believed in the Creation. Therefore, he believed that God, in His Omnipotence, drew the entire universe out of NOTHING. If there could be any degrees in mysteries, I would ask: "which is the more easy to believe, the more reasonable, the easier to perform: God taking NOTHING, and therefrom creating a world, or God (for Christ is God) taking an already created substance, called bread, and changing it into another substance?"

He believed in the immortality of the soul. Yet he could not see the soul, nor taste it, nor smell it, nor recognize it by any of the senses, any more than we can recognize the Real Presence in the Eucharist by means of our human senses.

He believed in the Redemption, consequently in the Divinity of Christ; but declined to admit the attributes of God in the Person of Christ.

My friend claimed the Bible as the basis of Christianity, and stated that without the Scriptures there could be no certainty of the Truth.

The Evangelist tells us, in very plain terms, that, at the Last Supper, Christ took bread, broke it, and giving it to His Disciples, said: "This is My Body." Three different accounts, each from a special standpoint, of the scene at the Last Supper, are given by St. Matthew, St. Mark, and St. Luke. Yet, all three agree perfectly as to the words used by Christ — "This is My Body." Now, of all the expressions of Christ recorded in the Gospels from His first to His last public utterance, not one has ever been more bitterly questioned by any denomination of Christianity, than the words: "This is My Body."

Did Christ say that, or did He not? If He did not, the Gospel is false, the Bible vanishes, and Christianity is a myth. If Christ did use those words, did He mean what He said? If He meant something else, He was not God, He deceived His hearers, and Christianity is a myth. If He meant what He said, had He the Will and the Power to accom-

plish what He stated? If not, He was not God, and Christianity is a myth. Therefore, without the Real Presence, there can be no Christianity. Either the Real Presence is true, or Christ was not Omnipotent, or was not the Truth, or else the Gospels are false. In any one of which cases the entire fabric of Christianity must come down with a crash.

On the evening of the battle of Austerlitz, Napoleon, at the zenith of his power, sat in his Imperial tent. An officer of the army, who had been guilty of a dishonorable act, was brought before him. With indignation the Emperor said to him: "You are an officer, I am ashamed of you, you are degraded." Next moment, they brought in a private soldier, all tattered and wounded, begrimed with the dust of the field, and they informed Napoleon of this man's wonderful feats of heroism. The Emperor, looking with pride on the ragged man, said: You are a credit to France; you are an officer." Mark well the words! In the first instance, he merely used them to emphasize the fact that the man was an officer, therefore deserving of degradation; in the second case, he wished to raise the man to the rank of an officer. And from that moment, the soldier became an officer of the French army. He had neither epaulets, nor spurs, nor any external insignia to indicate the change, but he was an officer by virtue of the words of the Emperor, of the will of the Emperor, and of the power of the Emperor.

When Christ took bread and broke it, had He said: "Friends, this is a piece of bread," (as the Emperor said to the officer "you are an officer"), His Disciples might have answered: "Yes, Lord, we see that is the case." But when He said: "This is My Body" (even as the case of the private soldier), that bread became His Body, by virtue of His words, by virtue of His will, and by virtue of His power to so change it — although, to the ordinary human senses there was no external sign to show the transformation that had taken place.

The night of paganism obscured the nations, when in the far off East, at the appointed time, the Star of Salvation twinkled at Bethlehem, and the gorgeous Sun of Redemption flashed on Calvary. The rays of that Sun of Truth penetrated the groves where the Druids had taught the mysticism of the stars; they tipped with splendor the monuments of ages, and crowned those storied works of a buried time with the radiance of heaven; they fell on the harper's soul and wedded his song to truth; they descended into the Catacombs, and thence, burst forth to illuminate the cross above St. Peter's. Through all the changes and vicissitudes of the centuries, safe in the custody of the successors of the First Vicar of Christ, those rays have come down to us, ever spreading out over new lands, and bathing the rims of new horizons. To-day, in this City of Montreal, we behold their splendor leaving an impress upon unnumbered souls. And henceforth, shall they go on, ever increasing in their brilliancy and power, until the last hour rings from the clock of Time. This assurance is based on an infallible promise: twenty centuries ago, on the round summit of Golgotha, with a nail through His hand for a pen, and with crimson blood for ink, the Son of God wrote that promise on every page of human history, from the dawn of Redemption to the sun-set of Time.

Like a torch passed from up-lifted hand to hand, above the heads of the generations, this Truth has been transmitted from sucessor to successor of St. Peter. No matter what the individuality of the Pope or the struggles he encountered, there has been no interruption. Call him Clement, or Urban, or Sextus, Gregory or Leo, or Pius, he is and has been the infallible guardian of the dogmatic truth of Christ's Church. He may have been an exile at Avignon, or a fugitive at Gaeta; he may have felt his throne rock under the tempest of religious rebellion, or seen his possessions usurped by the robber hand of infidelity; he may have found his home a dungeon, or, as he is at this hour, himself a prisoner within his own palace. All that does not signify one feather's weight in the balance against the promise of Christ, that He would be with His Church unto the consummation of the world.

If, in the midst of this magnificent concourse of the mitred hierarchy and venerable clergy, from all corners of the earth, the humble voice of a lowly layman might reach the foot-stool of Omnipotence, I would ask the Providence that watches over the destinies of the nations, that whets the sword of Justice, nerves the arm of Patriotism, and guides the Prophet's pen, to look down on our land, to ordain that this glorious Congress should stamp its effects on the souls of all who have assembled to honor and adore the Real Presence in the Holy Eucharist; and when all is over, and the curtain has fallen upon the most sublime series of events that our country has ever beheld, may He raise up a mighty Bard, cleanse his lips as He did those of Isaias, fill his bosom with inspiration like unto that which thrilled in the breast of the Royal Prophet, give him the vigor, the culture, and the harmony required, that while he is recording in stately verse the supreme triumph of the Eucharistic Christ, he may worthily chant that deathless anthem of gratitude:

"Te Deum laudamus.
Te Dominum confitemur."

RETREATS FOR LAYMEN.

BY

T. J. SHEALY, S. J.

RETREAT work is of very special interest to the mind and heart of the Church. It was begun with the Apostolic blessing and it grows and flourishes under the Apostolic guidance and encouragement. The words of our present Holy Father and of his illustrious predecessor are as clear and urgent as they are paternal and inspiring. In 1904, Pope Pius wrote commending these Retreats: "One cannot conceive a better method for saving the workingmen, exposed at the present time to so

many dangers. Since our elevation to the Papal Throne, We see still more the importance of these Retreats for the end we have in view, to restore all things in Christ." And the late Pope Leo is no less direct and emphatic. In 1900, he wrote: "There is no doubt that these Retreats, penetrated with meditation upon the celestial truths, procure not only the sanctification of individuals, but the general utility of society ... we have learned with the most lively joy of the creation of this new work, and of its fruits already so abundant... We desire to see this work, so happily begun in France and Belgium, spread with equal success among other nations." The scope and character of the Retreat Movement are herein definitely laid down, and the earnest desire of the Holy See leaves no room for misgiving or indifference.

Retreats for laymen are not something new; they have been for centuries a great instrument in the wise strategy of the Church for the conquest of souls and the establishing of the reign of Christ. Owing, however, to the great dangers which threaten the Church and society in our time, and to the urgent necessity of fortifying the layman against the many assaults, as varied as they are insidious, to which he is exposed, the retreat work has been taken up with fresh ardor, and applied with renewed zeal and efficiency to the business and working classes for the last twenty-five years. A devoted French priest, Pere Henry, was the pioneer in this grand revival. In 1882, he gave himself to the task of instituting "Retreats for Workmen," and within a short time his zeal was so blessed with success, that houses devoted to the same apostolate were soon founded all over Europe. These houses have now grown into mighty centres of spiritual life to which thousands of men have annual recourse, and from which they come forth renewed in strength, and equipped in principle and motive to fight more manfully the battle of life.

In Belgium alone over 90,000 of the laboring classes, and about 20,000 professional and business men have made the retreat since 1890. Belgium, indeed, stands out prominent in this movement; but France, and Germany, and Holland, and other European states, have also extended the work with most gratifying results. In one house in France, "Notre Dame du Haut-Mont," more than 30,500 men have made the retreat within a quarter of a century. England and Ireland are at present zealously occupied with Retreat organization; and doubtless Romiley in England, and Dublin in Ireland, will soon compete in numbers and fervor with the great centres on the continent.

The Movement has at length stretched its mighty arms to America. It is taking root in a kindly soil, and bids fair "to proceed prosperously and reign amongst us." The generous response in New York, Cleveland, Montreal, St. Mary's, Kansas, Prairie du Chien, Santa Clara, and other places, give every promise that the Retreat movement is destined to grow, and multiply, and bear fruit a hundred fold in America. In New York, within a few months from its inception, hundreds of men have turned aside from the wild rush of business interests, which fairly absorb the life of a great commercial city, to consider in a week-end retreat, the interests of their immortal souls. The number of such men is on

the increase, and gives evidence of a depth of Catholic life and an earnestness of character not to be surpassed by any which other lands can offer for our study, or for our emulation. We are therefore not too sanguine in looking forward to the near future, when houses of Retreat will be founded, unto the greater glory of God, and unto the greater strength and vitality of the Church and of the State, in every large city of the country.

To any one who reflects and studies the trend of our modern life, the advantages and the necessity of the Retreat movement are manifes and appealing.

"There never was a time," said His Grace the Archbishop of New York, in giving his unqualified and hearty approval to the Retreat Movement, "when retreats for laymen were so necessary as in this our day. Material success is becoming the absorbing interest of life, and men are apt to push aside the things of the spirit." These words point directly to the disease, and to the remedy which is effective in meeting it. The conditions under which the layman has to work and struggle make it imperative on him, from time to time, to go back to first principles and recover his foothold. He must return upon himself and think. The fever of desire, the cares of sense pursuit, the din of the superficial and the natural, the vaudeville of pleasure and distr tion, are everywhere pressing upon life, weakening its moral fibre and dulling its spiritual discernment. The layman cannot escape these influences, for they form the atmosphere which he breathes and invade the sanctuary of his home. He is more and more drawn out of himself to a purely objective existence: out of breath in the stress and strain of business, out of mind in the varying field of impressions, out of the supernatural, and out of God, in the beggarly things that make for death. There is little time or room for serious though; yet strong faith and character are impossible without it. Hence he moves in a world of half-truths and half-virtues, where men think half- thoughts and lead half-lives. In the passions for doing, he can easily grow bankrupt in soul, for he can do himself to death not only to the death of muscle and brain, but also of heart and spirit, It is not easy to rise above environment, or to run with the world and not think with it. If there is a danger for the priest and the religious, and if they need the annual toning up of the retreat, how much more the layman! He is in immediate contact with the world, and unless the principles of Faith are a real living power to him, unless his perspectives are kept clear and his ideals high, he will be gradually assimilated to his surroundings, and allow his soul to starve where the body is the "all-man."

Moreover, the strange clash and rivalry of ideas, so characteristic of our time, and the conceits and petty knowledges which rise up against the evidences of God, are ever forced on his attention, not only by the agency of books and newspapers, but by the conversation of his fellows. However little he thinks in the heart, he thinks much with the eye and ear, and there is a worship of type against which even the catholic layman is not altogether proof. The lust of the flesh is as forceful against faith to-day as ever; but the lust of mind is not less dangerous. Moral

and religious ruin works its way from above and from below, and both the will and intellect of man have to be fortified if he is to stand secure and faithful.

It is obvious therefore that the Retreat Movement meets a definite and pressing need. We must save the layman, we must fortify him in faith and religion; we must arm him against the influence of irreverence and materialism which surroung him on every side; we must prepare him to flight the valiant battle of the Church in the club and in the office, in the factory and in the workshop. And it looks as if it were in these latter places that the great battle of the future is to be fought.

The workingman is in special danger, and he is, in a large measure, to determine the issue of the struggle. The religious problem is inseparably and passionately interested and engaged. And such is the perverse fashion of the time, that the democratic awakening of the masses and their power at the ballot box lead to an unhealthy independence in the domain of religious authority, and an alarming freedom of thought and action. The relations between the worker and the master have become mechanical and impersonal, and the tendency is to create similar relations between the worker and the church. At any rate the attitude of the worker towards the priest, in our great centres of industry, is not what it used to be and we have to face conditions as we find them.

How, then, in spite of all these forces that estrange and pull down, is the church to keep her hold upon the workingman and enable him to counteract the dangers which beset him. He, indeed, is largely a victim of his surroundings—for his humble lot renders him more helpless and more exposed. The forces of Socialism and irreligion are using every form of argument and appeal to win his allegiance, while ever-reaching competition and a cut-throat economy are crushing him to the earth.

What can hold his arm against passion and keep his heart right against the subtle schemes of error, or the specious promises of theory?

The light of the Catechism can grow dim, and the effects of the most successful mission can be very temporary. No doubt missions are a wondrous power for good. But the object and effect of a mission are not the same as those of a retreat, and the special exigencies of the time demand every resource of the Church for saving and uplifting. Assuredly the poor struggling worker needs all the strength the Church can give him. His soul needs from time to time a spiritual recasting; it needs a new background to life, or rather the old background restored to life, with the ideals of faith and the eternal hopes; it needs the oneness and wholeness of impression and conviction which a retreat is manifestly calculated to impart.

"The mission is not a retreat," repeated His Grace the Archbishop of New York. "A mission is filled with many distractions and its work is scattered. The truths men hear in a mission are not so deeply etched on their souls as if they were entirely secluded. In a retreat you are free from distractions, you have every advantage for the concentration of your faculties, you have a whole series of instructions and exercices

knitted together in logical sequence, you are made to think, and to judge things at tehir true value." From such a vantage ground, all things readily assume their due place and proportion. Man is made to face himself squarely before the tribunal of conscience and measure his duty and responsibility in the light of God. He is alone with his own heart and sees the truth with open eyes. A man who has made even one retreat well, howsoever weak human nature may prove, can never again lose the power of recovery. Nor is this the least of its many inestimable blessings.

"All is saved" said a great Prince of the church, Cardinal Guibert, "if Christian men will devote three days each year exclusively to meditation on the eternal truths." That saintly Prelate realized the power of the Retreat and saw in it the saving of the individual and of society. What the retreat is doing and has done as a saving power in Belgium and other lands, is beyond question or calculation. The bishops and clergy of Europe bear ample testimony to the marvelous good wrought by those bodies of men who from year to year repair to the Houses of Retreats, for strength and renovation. They become a leaven in the parish and in the hamlet, leading their fellow-workers back to Christ by their influence and example. "Since my twenty-five workmen made their retreat," writes the Dean of Malines," Malines counts twenty-five more apostles." Such is the experience wherever the retreat exerts an influence.

The answers given to a few direct questions by two priests of Munster, who happen to be presidents of workingmen's clubs, are authoritative and convincing:

Q. What is the impression made upon you by the men on their return from a retreat?

A. They are happy and delighted and are determined to go again.

Q. Do you notice any beneficial results in their lives?

A. We can testify emphatically to the good results. The men show character, especially in the fulfilment of their religious duties.

Q. Do they show zeal in supporting their Catholic club or guild?

A. They make the best members; they are full of zeal.

Q. In how many cases do you observe lasting results?

A. There is no doubt that the results will be lasting. Here there is certainly no sign of falling off.

Q. What is your Reverence's opinion of those Retreats?

A. We consider them an extraordinary means of promoting vigor and life in our Catholic men's associations, and we wish that many more could make them.

You will observe how these questions and answers emphasize the social value of the retreat. Indeed, this is one of the main features of the work it aims to accomplish. "The Social Question" in the words of the late illustrious Pontiff, Pope Leo X., "deserves to have all Catholic forces applied to it with the greatest energy and constancy." The Church cannot remain indifferent, for all her interests are solved, and the poor demand her guidance and protection. But she must reach the workingman through the workingman, and she must guide and save him through

organization. If she is not ready to lead him, he will find other leadership. One of the most vital problems of our times is the marshalling of our Catholic laymen under the direction of the bishops and clergy. This century promises to be in a largest measure the layman's century in every social direction, and the Catholic layman is the one great bulwark of defence and security. We want the apostolate of the layman, we want Catholic organization, and Catholic leadership, this, too, in every field of business and industry, and in the workshop perhaps more urgently than in the office. The forces arranged against the Church are vast and terrific, and every agency of evil is pressed into service. There is much fighting to be done on every side, both defensive and aggressive. Who are to do it? The priest and the religious will ever be faithful to their trust and will be found on the battlement and in the breach enduring unto death. But they cannot fight the battle alone, the layman has a glorious part to take in this struggle. He, too, has an apostolate of work; he, too, belongs to a Militant Church, he is his "brother's keeper," he has a supreme responsibility; he has a great message to deliver to his fellow-man. To shirk his duty is treason. But how is he to be prepared and disciplined for this fight? How are the soldiers and the apostles to be formed and organized? How are we to raise up an elite of royal, brave Christian men to defend the right and the truth, the cause of Religion and Christ?

Boundless indeed are the resources of the Church in power and organization; each parish has its splendid equipment. Every age, however, has its own conditions and its own needs, and the Church is ever ready with means and concerted action to meet them. Her wisdom is commensurate with her zeal, and her courage as large as her sacrifice. She realizes the power of the layman and appeals with confidence to his whole-hearted cooperation. In the present dangers which confront her she turns to the Retreat House in prayer and blessing, for the strengthening of her arm and the weapons for her warfare. It is to form and equip a vast army of true sons of the Church, a strong body of loyal Catholic lay-captains and soldiers, that the spiritual forces of the Retreat work are principally directed. In these hours of prayer and meditation, of thought in the heart and grace from on high, the armor is burnished, the prowess of the soldier is renewed and quickened. "the shield of faith" and "the breastplate of Justice" are tightly buckled on, and the personal love and allegiance to the great Master and King, Christ Jesus, are heightened to the enthusiasism of service and sacrifice.

"Where, I ask," said Count de Mun, addressing the Congress at Landerneau, "where is the spirit of catholic union, this fire of manly loyalty and enthusiasism kindled, where but in our annual retreats? There during three days, before God, under the direction of a master in the spiritual life, we come together, we pray, we meditate, we wrestle with our difficulties, we root out the weeds of passion. There we exchange views, our fears and our hopes, we discuss the results secured and the obstacles surmounted. There we give peace to our hearts, we fortify our souls, we renew our allegiance to Jesus Christ, and we depart more brave, more joyous, more resolute, and truer to one another."

It is not enough, however, thus to order life, and quicken zeal and spiritual energy, by the discipline of three days' prayer and meditation. The retreat to become effective must produce permanent results; it must bring forth fruit and its fruit must remain. If the spirit of soldier be renewed in strength and ferv r, the battleground of the world is not changed, and human nature has its weakness and its forgetfulness even when fortified by the strongest resolutions. The retreat is for service and character, and man is called upon not only to make it, but to love it. Hence the exercises of the retreat have to be an abiding consciousness and inspiration in his every day work.

For this end it is indispensable to form the exercitants into some societies of their own, or attach them to the parish societies already established, wherein they become the most devoted members. In this way their impressions of the retreat are refreshed from time to time, and their good dispositions sustained.

Such societies as the "League of Retreats," the "Frequent and Daily Communion league," "The Monthly Recollection League," already growing into magnificent proportions in Belgium and France, have been wonderfully productive of good. The men are brought together, their union is invigorating, they hear a short instruction, the promises of the retreat are recalled, they receive the Bread of Life and they return to their homes and their work with fresh courage and spiritual force.

These societies foster in a special manner the practice of frequent Communion, according to the mind and insistent exhortation of the great Pastor of souls our beloved Holy Father Pope Pius. The frequent and increasing presence of men at the altar, wherever the influence of the retreat has penetrated, is at once its highest testimony and its surest guarantee.

In some places the change wrought in this respect has been most remarkable. "In my parish," writes a good Cure, "the increase in male communicants within six months was more than 900 and I ascribe this to the good effected by the retreat." "Is it not" said the eloquent Count de Poncheville to the general assembly of Catholics in Paris, 1885, "is it not in the living springs of the retreat that the societies of Catholic workers are renewed each year in vigor and membership? Is is not at the foot of the altar of Athis and Clamart that the mind in enlightened, the will strengthened, the supernatural more deeply realized?" There too the prodigal returns to the banquet table of His Father's home, and the elder brother, without a word of complaint, is made the happier and the richer by his return."

"The persevering in the doctrine of the Apostles, and the Communication in the breaking of bread" constitute to-day as ever, the very substance of christian life and the necessary conditions of christian character.

In the grave perils which threaten the faith and morals of our men, the allurements to pleasure, the absorbing interests of industry, the treacherous conceits of error, the insinuating appeals of social theory, there is but one supreme safeguard, one infallible remedy. The Divine Physician Himself has prescribed it. It is the Sacrament of His Love;

it is Himself Emmanuel God with us. "Unless you eat the flesh of the Son of Man, you cannot have life in you." There is no other secure way to wrestle with passion than by the protecting armor of the body and blood of Christ. It is in the retreat house especially that man is brought close to Christ in His Tabernacle.

Therefore, under whatever aspect we consider it, the Retreat Movement for laymen is an immense power for good, not only in the religious, but also in the social and civic life of the Community. It surely merits the heartiest goodwill and support of all who would extend the reign of Christ and solve the problems which confront the church in our day.

The success of this movement, however, must principally depend upon the devoted cooperation of the Bishops and pastors. The desire of the great Apostolic heart of our Holy Father, is to be, as he lovingly expresses it himself, "the Pope of Retreats for Laymen." We can all help him, in our own measure, to realize this desire.

The direction and management of Houses of Retreat belong exclusively to no one body of clergy or religious. All are able, and all are summoned, according to their means, to share in this grand Apostolate.

The layman will be found to respond generously when the aim and character of the retreats are put before them. And if they once take part in the exercises, they will do their own recruiting. The experience of those who have charge of retreats is highly encouraging. Already the Knights of Columbus, the Central-Verein, the St. Vincent de Paul Society, the Holy Name Society, and other Catholic organizations, have grasped the retreat idea with magnificent sympathy and good-will.

We have, indeed, a great field open to retreat work in America, and surely this Country, if any other, needs to pause and look within and think in the heart. America will be the great battleground of the future. The Catholic layman must do the fighting, and we cannot arm him too early or too well to insure the victory of the Kingdom of Christ.

To sum up what we have said:

1. — The Retreat for laymen has the warmest blessing and God-speed of our Holy Father, and of all the bishops and pastors under whose jurisdiction and favor it has been instituted.

2. — It is a wondrous instrument of Divine Providence for the saving of the Catholic layman, amid the grave and peculiar dangers which beset our modern life.

3. — It is a great social force directly leading to Catholic union and organization, in an age of serious and threatening social problems.

4. — It is a great spiritual power-house, from which the parish and its various societies and clubs draw new strength and vitality, and the altar is made the fountain of life by the frequentation of the Sacraments.

5. — It is, in fine, a splendid field for our zeal and generostity, in working according to the mind and heart of our Holy Father "to restore all things in Christ."

SCHOOL CHILDREN AND DAILY MASS.

BY

REV. HUGH J. CANNING, B. A.

WE, who enjoy the privilege of Catholic schools, are wont to thank God for such a blessing; and rightly so, for the child whose religious instruction has been ignored, humanly speaking, can never make up for the past. But, for many years, I have wondered if our teachers really understood what is meant by a Catholic primary education. It always seemed to me that just as the teachers of former years wasted much energy in teaching children to learn by heart the dry formula of religion, without caring whether they really understood anything of their meaning; so, most of our teachers of the present day spend hour after hour in explaining the different kinds of sin that fall under the heading of the different commandments of God and His Church, but neglect to instil a hatred of sin. Generally speaking, the child knows when something is sinful, just as we do. For instance, it is not so important that the child should be made learn by heart the different ways in which he can break the seventh commandment, as it is to impress on his mind directly and indirectly that he is not to steal. This must be the final object of Catholic moral education — to get things done.

The same reasoning applies even more forcibly to the teaching of the Holy Sacrifice of the Mass. I have known teachers spending weeks in the chapters of the catechism dealing with this object. I am not finding fault with this; but I am finding fault with the fact that they never thoroughly put their teaching into practice — they didn't succeed in getting things done. What I mean is that while much time was spent in pointing out the nature and importance of the Sacrifice, little or no time was devoted to bringing home to the minds of the children what the Mass meant for them in the matter of their salvation: that Christ would have not left among men such an astounding Sacrifice were it not that He intended them to make use of it; that it is the great central act of worship for us; that it is specially a means of grace: that if they do not avail themselves of it, it matters little whether they understand it or not, or whether it exists at all or not: that they are like the patient who admitted that the physician's medicine was good, but refused to use it. Granting, therefore, that he who teaches the moral part of catechism has failed in his work if he did not succeed in getting things done; we can easily see that the most important part of a child's education on the subject of Mass is to train him to take advantage of the Sacrifice, *i. e.* to attend at Mass.

I need not stop here to point out the immediate benefits to children arising from daily attendance at Mass: they are the same as those obtained by adults. Without then going into the question of these spiritual riches, we shall endeavour to deal with the practical side of the question by discussing the means whereby children may be brought

to daily Mass, so as to acquire these riches; but especially the means whereby they may be so drawn that they will practice going, when possible, in more mature years. For after all, if the child's good habits do not continue in adult years, his early education has been little less than a failure.

What means shall we use to get the child to daily Mass? Some teachers advocate compulsion; but there is a danger of the child's getting a surfeit of it; not that anyone can get too much of a good thing, but he may think he is getting too much, and when, in after years he is free, may refuse to take even what is necessary. Others have a practice of giving prizes for attendance at May or October Masses, or of setting the boys to compete with the girls for the highest aggregate attendance during the month. This is not to be condemned off hand, for, although the motive on the part of the child may not be supernatural, yet we can easily suppose that much grace will come from it.

"The impulse of the earth was given,
But bent him in the ways of heaven."

Besides, it has the value of accustoming them to daily Mass without compelling them. And this is much.

But, at best, such means of securing attendance, that is, compulsion or emulation, will be productive of lasting results only in rare cases, and any means that does not make for a continuation in after life is a comparative failure. Then, again, when we remember that few acquire the habit of going to daily Mass in adult years, but continue to be satisfied with their ordinary morning prayers, unless they have been taught as children about the "one great morning prayer," the necessity of instilling the habit of attendance at daily Mass into the minds of our children becomes all the more urgent. "Bring a child up in the way he should go, and when he is old, he will not depart from it." How shall we so bring him to daily Mass that when he is old he will not depart from it? The experience of zealous priests who have labored for this end seems to be that there is only one way which has met with any appreciable succes. And that one way is for the priest to make attendance at daily Mass a specialty. What I mean is that he must talk about it in season and out of season. He must not compel attendance, but he must show the children that he considers it of the first importance. This is more easily said than done; for it is not accomplished by dropping into the school three or four times a year, and giving a talk on daily Mass. But it means a never ending direct talk on its importance. Children, and even adults, begin to thing that what the priest considers important must be important. I believe that the chief reason why men are not so frequently found at Holy Communion as women, is that priests have not preached the importance of monthly Communion to them; and the men took it for granted that they were not expected to go more than once or twice a year. I know a priest who has four-fifths of his men going to Communion once a month; but he did not accomplish this by speaking to them once a year about it. They went on the

second Sunday; but fifteen minutes of the preceding Sunday was given up every month to a talk on the subject, while an equal time was taken on the Communion Sunday itself. It meant energy, it meant perseverance, it meant labor, but it worked out rightly. I know another priest who never has a school child miss his monthly Communion during the summer vacation. He accomplished this important work by frequently impressing on them that they did not go to Communion for the sake of the teacher, or parents, or priests, but for the sake of God and for the good of their souls. They were likewise taught to make a thanksgiving for the same reason, when no sister or priest was present. Then, a few days before vacation, the priest went to the school with Communion cards, on which were printed:

"I hereby promise, on my word of honor, that I shall go to Holy Communion at least once a month during vacation." After the boys and girls signed this card, they were told to keep it until school re-opened, when, if the had kept their promise, they were to return the card to the priest: if not they were to retain it as a reminder of their broken promise. The plan worked out most successfully. Did you ever notice how few children continue after their school-days to make their monthly Communion, and how few adults make anything like an adequate thanksgiving after receiving the Holy Eucharist? I honestly believe that it is greatly due to the fact that they were herded together and driven off to confession and Communion, with a priest or sister to read the thanksgiving prayers for them. Much better results would have been produced by talking, in season and out of season, about the importance of a boy's doing these three acts for the sake of God, and on his own initiative.

I believe that if the same energy and perseverance were adopted, results equally good could be obtained in the matter of daily Mass. But, as I said before, results will not be obtained by an occasional talk on the matter. The priest must inculcate it at every opportunity; but he must be full of resources, so as not to tire the children. Concrete questions with regard to the Mass itself will play an important part, because they arouse interest. I honestly believe that 50 per cent. of our people do not know exactly when the Consecration takes place. If you doubt this, choose two men of average intelligence, and put them on as collectors; you will find that in most cases they pay no attention to the Consecration bell, but continue their collecting. The children, then, have to be plied with all kinds of concrete questions: What kind of vestments did the priest wear, and why? What prayer was he saying when he bent over at the foot of the altar? Why do the people stand up at Gospel? How do you tell when the priest is changing the bread and wine? What should you do? What do you call the changing? For what does the bell ring the last time? What should you then do? It is really surprising how their interest is aroused by such questions.

In a few cases, where there were two priests attached to a church, I have known excellent results to have been obtained in the way of interesting the children, by having them supplied with a simple uniform prayer-book. These books were distributed at the beginning of the Mass

and collected at the end. While one priest offered the Sacrifice, the other stood among the children, and as the Mass went on, he quietly told them at what part the celebrant was, and what he was reading. I know the Church forbids a priest to explain the Mass from the pulpit while another celebrates, but I scarcely think that this would cover the case of the pastor telling the little children where and what to read in their prayer-books as the Mass proceeds. Then, afterwards, at school, when teaching catechism, a few questions like the following should never be neglected: What prayers did you say this morning? Is that the best morning prayer? Why is it the best? Who should go? How many were there this morning? How many used a prayer-book? How many the beads? How many knew when the Consecration took place? At the Consecration, what did you do? How many just bowed their heads without praying? How many could tell when the priest was going to Communion? What did you do when he was receiving? Concrete questions of this kind are of the utmost importance; the child's interest is aroused: he begins to understand and to realize what would be to him something dry and meaningless. But, again, I repeat that such questions should be asked more than once a year. The priest, or the teacher, must be a skilful, untiring specialist; he must get the children to Mass, using as little compulsion and emulation as possible. I believe he can succeed along the lines indicated, and I am convinced, moreover, that when he does succeed along such lines, he has not only taught the child, but also the man, to take advantage of the Great Daily Sacrifice.

THE EUCHARISTIC PROPAGANDA.

BY

REV. FRANCIS T. McCARTHY, S. J.

NO sooner had our present most fatherly Holy Father mounted the throne of the Fisherman, than, divinely inspired, he set himself, with sustained energy, "*instaurare omnia in Christo.*" Looking over the acts of his reign, one cannot fail to note how many of them, directly or indirectly, have reference to the Eucharistic Sacrifice and Sacrament and connected priesthood. His regulation of Ecclesiastical Seminaries: the course of studies to be followed therein; the length of time to be spent in them: the care to be had as to the *learning, piety, soundness of doctrine of the Professors;* the exclusion of the unfit form the ranks of the Clergy, regular and secular; all intended to provide that only the innocent of hands and the clean of heart go up to the mountain of God, to offer the Eucharistic Sacrifice, and distribute the Eucharistic Sacrament.

Seeing how souls are weak, languishing, starving for lack of spiritual

nourishment, he bids them eat often, daily, of the Eucharistic Banquet, in which Christ, the loving Pelican, feeds His children, lives in them, makes them live *in* and *by* Him, thus enabling them to overcome the triple alliance of the world, the flesh and the devil, and giving to them a pledge of glorious happy unending life. Our Holy Father makes it clear that frequent Communion is not merely a reward for being good, but the most efficacious means of becoming ever better. He removes all obstacles that stand in the way of its use. He teaches that the only essential dispositions therefor are: 1° freedom from mortal sin, and, 2° the earnest desire to please God — to be more closely united to Him, and in Him to find the remedy for all weaknesses and defects. He warns Confessors, the only competent judges in the premises, not to keep from even daily Communion those possessed of the above-named dispositions. To them confined by illness for a month, and without prospect of soon being able to visit the Church, he allows, before Communion, some liquid food. He urges to frequent daily Communion, not only children who, at the age of twelve or fourteen, have, for the first time received that Sacrament, but, reviving the legislation of the Fourth Lateran and the Tridentine Councils, also all who have reached the age of reason (ordinarily about seven), and, indeed, teaches that even for those of such tender years, there exists the obligation of *yearly confession* and *Paschal Communion*. As they are capable of mortal sin, their spiritual life is to be nourished and strengthened against temptation ere the passions awake, and when there is so little to impede the hallowing work of the Holy Ghost. The decree dated August, 1910, recalls the primitive usage of communicating babes and sucklings under the species of wine. In consequence of its legislation, how many organizations have sprung into being, or more energetic activity!

What an impulse has been given to Eucharistic Leagues for Priests and People; to Eucharistic Congresses, such as that one now in session — the twenty-first — which bids fair to outshine all its brilliant predecessors!

May I be allowed here to speak of another organization, a generation old, but named and approved only within the past decade, viz. the "Eucharistic Propaganda"? Its name proclaims its aim. Its birthplace was the hearts of a few whose master-passion is love for the Sacramented Jesus, to whose feet they strive to bring all whom they can influence; inducing them to frequent, or daily Communion, Sacramental when possible, and *spiritual* when the actual Sacramental is morally impossible. Its methods are the establishment of centres, whence are distributed, 1° Blessed Sacrament beads and materials for making the same; 2° Eucharistic literature and pictures — books for such as will read them, booklets for those who will not read books; pictures and prints to instruct, touch and persuade those disinclined to pious reading. Of these the following distributions have been made: 1.000 copies (chiefly to priests, religious and the devout amongst the educated laity) of the "Science of the Spiritual Life," by Francis Neumayr, S.J.; 15,000 copies of the "Eucharistic Triduum," by Père Lintelo, S. J., Englished by Father Zalueta, of the same Society; which, according to

Vincenzo Cardinal Vannutelli, in our Holy Father's name, presiding
this Congress, "most faithfully reflects the mind and wishes of the
Author of the *Sacra Tridentina Synodus.* It has also distributed *gratis*
848,000 leaflets and pictures; 310,000 Blessed Sacrament beads or
material for the same; thousands of copies of the Fourth Book of the
Imitation; 736 Adoration boxes, bearing the legend "Could'st thou not
watch one hour with me," having been placed in churches, chapels,
schools, so that adults and children whose piety is not equal to keeping
the Holy Hour, may be brought to spend half, or quarter that time, or
even five minutes in adoration, and thus tasting and seeing how sweetly
the time passes in company with the Prisoner of Love, they may be
induced for longer and more fruitful periods to relieve this loneliness
in the Tabernacle, harder to bear, perhaps, than was that of Gethsemani.
Into these boxes, the visit ended, is dropped a card, on which is marked
the time spent in it; and, monthly, the total time of these visits is sent
to the centre of the Eucharistic Propoganda. The largest monthly total
so far is 307,721 hours, few of which would have been thus spent, we[re]
it not for this encouragement given. The results show that just as
little by little piety decays, so little by little its growth is fostered.

The Eucharistic Propaganda has spent thousands of dollars in fur-
nishing *poor* churches, *chiefly* with Chalices, Ciboriums, Monstrances,
Communion-paten, vestments, large and small altar linens; in re-plat-
ing sacred vessels, lining tabernacles, etc. It has established Perpetual
Adoration in Vermont, Virginia, Michigan, South Carolina, Florida,
together with schools and chapels; and, in the heart of Asia, at Manilla,
has erected a throne for the Eucharistic God, before which, night and
day, virginal hearts keep watch and ward, and "with uplifted hands and
voices" strive to atone for the neglect, by so many, of due adoration.
Some of the elders in this assembly may remember such a shrine in an
ancient city of the Old World, which was sacrilegiously levelled with the
ground by a Catholic (?) king, in order to have ampler space for the
reception of a Protestant King, and thus the home and throne of the
Eucharistic King disappeared; and the homage there paid Him was
made to cease. This impious dispossession was especially poignant to
them, who, in years long gone, were wont to listen with rapt attention
to the devout chant of the cloistered adorers, and almost fancied that
the voice of prayer and adoration came *not* from the *loggia* above, but
from *Heaven* itself. The nuns driven thence, sought elsewhere a home
for their God, wherein ceaselessly and in the spirit of atonement to adore
Him. They found it; and please God will hold it forever — thanks to
its being taken over by the Eucharistic Propaganda.

It may be asked: Is this an approved good work? In answer, let it
be said that it has the approbation of His Eminence James Cardinal
Gibbons; of His Excellency Mgr Diomede Falconio, Apostolic Delegate
to the United States; of His Excellency Mgr Donato Sbaretti, Apostolic
Delegate to Canada; of their Graces of Montreal, Quebec, New York,
Cincinnati; of Bishops Colton, of Buffalo; Maas, of Covington, and of
others. Last and best, by letter of Cardinal Merry del Val, bea[ring]
date of May 4th, of this year, was received the following: "His Holi[ness]

cordially bestows His Apostolic Blessing on all the Members of the Eucharistic Propaganda, with the hope that it may be to all a source of great consolation."

Wherefore, the Eucharistic Propaganda joyfully joins in the chorus of praise that will resound from pole to pole: "*Laudetur in aeternum Sanctissimum Sacramentum*" ! Let this be not only our voice of praise, but our battle-cry, even as "God wills it" was that of the Crusader. Those who opposed Jesus when in the flesh, relentlessly persecuted and hounded Him to death, still live in the inheritors of their anti-Christian spirit. They war on His Mystic Body, the Church, and on His Eucharistic Body, too, as many sacrilegious outrages bear witness. The modern Pharisee and his Masonic sects band together to conspire against Him and attack, now openly, now covertly; but their union does not result in unity, since hate, which animates them, disrupts and disintegrates. To their dividing hate we oppose unifying love — received through the frequent eating of the Divine Banquet, called by St. Augustin, "*Signum unitatis, Sacramentum pietatis, vinculum caritatis.*" That we shall conquer, we have the Divine assurance: "I have conquered the world, and I shall give to you to conquer it," and it will be by unity through charity. Thus perorates Lacordaire, the honor of the Dominican Order and the glory of the Christian pulpit:" In an oasis in an Arabian desert a lamb grazed. A lion, impelled by hunger, came up out of the desert. He saw the defenceless animal, and was about to spring upon and devour it; when lo! another lion impelled by a like hunger appears. The lions glare at one another, measure one another, rend one another, whilst the lamb continues to graze in safety. The lions are the world, the lamb is the Church. The world is divided, the Church is One."

PARTICIPATION OF THE FAITHFUL IN LITURGICAL SINGING.

BY

DUDLY BAXTER, B. A.

UNFORTUNATELY, at the previous Eucharistic Congress little attention seems to have been paid to the very important question of congregational singing at Mass; yet, there can be slight doubt that its solution in a practical affirmative would produce results of inestimable value to the inmost soul of Eucharistic devotion.

Moreover, this great reform is now advocated by the Sovereign Pontiff himself, and has already been started in several places, with effects that augur well for the future. Unhappily, except in faithful Brittany, or throughout the romantic Rhineland, it still seems quite the excep-

tion for an average congregation ever to utter a word at Holy Mass — that jewel which is the centre of all our devotional treasury, but which is now, on the part of us laity, usually a silent worship, devoid of its proper joyful expressions.

This is surely a very grievous abuse, much aggravated since that disastrous sixteenth century, which has produced lamentable consequences. Indeed, this repression of a natural instinct, with its attendant opportunities for various distractions, may partly account for the widespread neglect of Sunday Mass, especially by men in the romance countries, such as France or Italy. The practical substitution of prayer for praise is more suitable for women, and unless the music be very ornate, only attracts those devout by nature; many in reality enjoy Benediction more than Mass, because they can sing sometimes. The Holy-day of obligation often becomes a perfunctory meditation, and is fulfilled by a low mass; occasionally in large towns, the modern innovation so cruel to our patient priests, of a midday obligation.

In fact, the principle offering of the Eucharistic Sacrifice on Sundays or Holy-days has largely developed into a "choral performance," a sacred concert, at which the people are only listeners or spectators, while an oligarchical choir monopolizes everything. Moreover, although the rubric orders Mass to be said so that those around can hear all, except the "secret" portion (which should be pronounced so that the celebrant alone can hear it), it is nowadays often almost inaudible; and we may be said to see Low Mass; or silently hear *Missa Solemnis*! Happily, the days of a very "mixed" organ-gallery, with its frequent indecorum and semi-operatic solos, or the inclusion of hired Protestant vocalists, have nearly ended; but, after the choirs have been thoroughly reformed, will come the people's part, as already heralded by Rome itself.

When Pope Pius X., just before the thirteenth centenary of his pontifical predecessor, St. Gregory the Great, and upon the appropriate feast of St. Cecilia, in the very first year of his Pontificate (1903) published that immortal *Motu Proprio* on sacred music, we could not fail to discern its inspiration from on high.

In his prefatory letter to the Cardinal-Vicar of Rome, His Holiness specially enjoined a reform in the Italian abuse of "Concert" Vespers, whereby meretricious prolonged rendering of the psalms had replaced "the pious chanting of the clergy, in which the faithful too could take part." This passage alone plainly shows that Our Holy Father wishes the laity to join in singing the plain-chant as of old at Vespers; the same remark would, of course, apply to Compline, which is more suitable for an evening service, and more easily learned by any congregation, as it changes little throughout the year. On the European Continent, Vespers are sung in the afternoon; but, excepting the choir and sometimes the school children, comparatively few either attend or take any verbal part at present. The people should also sing the hymns, the *Magnificat* or *Nunc Dimittis*, etc., in parish churches.

The *Motu Proprio* itself contains the following momentous passage, the importance of which cannot be exaggerated: "especially should this chant be restored to the use of the people, so that they may take a more

active part in the services, as they did in former times." Nothing could be more emphatic or more encouraging than these pregnant words of the Pope himself; for, when the plain-song has been widely restored, we may anticipate a more further reformation as regards its proper participants.

Moreover, His Holiness concluded by providing the due means for this desirable consummation, as regards parish churches, by the following admirable directions. "Care must be taken to restore, at least in connection with the more important churches, the ancient *school-choirs*, which have already been introduced again with very good results in many places. Indeed, it would not be difficult for zealous priests to establish such school-choirs, even in small parishes, and in the country, and they would form an easy means of gathering together both children and grown-up people, to their own profit, and edification of all the parish." The decree also advocates a restoration of classical music or polyphony in our principal churches, during the Liturgy, as so admirably rendered at Westminster Cathedra.

Now, here, we have a general scheme enjoined by our Sovereign Pontiff, as his instruction "*Motu Proprio et ex certa scientia*," and his desire "with all the authority of Our Apostolic Office that it have the force of law as a canonical code concerning sacred music, and we impose upon all by Our own signature the duty of most exact obedience to it."

Painful to relate, the decree's injunctions are nevertheless still often disobeyed and its advice ignored: unapproved music, omission of the proper, mixed choirs, and such are not yet entirely banished. Indeed, our benevolent Pontiff has since been persuaded by American Catholics to tolerate the admission of women in small choir, provided that they be separated from the male singers: yet even this stipulation is not always obeyed, and moreover is stra[illegible] include quite large churches.

Catholic newspapers are sometimes filled with acrimonious discussions about the composition of choirs, frequently seeking to elude obedience to the Papal mandate and episcopal injunctions: seldom is any mention made of the true solution of this difficulty concerning female voices, and that is, *congregational* singing at Mass. Insufficient practical attention has so far been paid to the Pope's unsurpassable suggestion about *parochial choir-schools*: perhaps it would be well if an universal Association were founded for this crucial object, as co-operation is evidently advisable. In England, the excellent society of St. Cecilia has, for years past, worked thus in the Catholic missions of Birmingham diocese, holding periodical practices before or after the evening service with each congregation.

However, there has been a world-wide reform of liturgical music, and the result will come in time — *festina lente*'. Already, in some countries, congregational singing is being introduced upon an organized scale, and everywhere its extension to the Mass itself is *sur le tapis*. In Belgium, the Cardinal Primate is an ardent supporter of this reform; while in Italy the new society of St. Cecilia is working important progress under the influential aegis of Cardinal Rampolla.

When His Eminence consented to be its "*Protector in Curia*," he re-

affirmed the Pope's express desire for a universal restoration of congregational singing, and also enjoined a careful study of the best means for promoting an active participation of the faithful by their chanting the liturgical responses at Mass, the psalms at Vespers, etc.

Moreover, quite recently, after this central meeting, members of this Socety were received in audience by Pope Pius X. who thanked them for the consolation they had given him by their propagation of his *Motu Proprio.* His Holiness alluded with confidence to the hopeful certainty that "obedience will be rendered to the exhortations, councils, and prayers of the Pope" concerning reverent music, especially the Church's traditional chant.

Above all, our Holy Father described to them how in the province of Venetia the people themselves take part in the singing of Vespers and of "the fixed parts of the Mass;" His Holiness urged those present to do all they could to promote thie "excellent practice" in the churches of Rome, once again the highest commendation of this paper's object.

Now, it is to our Bishops and priests that any practical initiative in this matter properly belongs, as well as the prime responsibility for obedience for the Papal decree. Naturally, as they are otherwise occupied at the altar, clerics do not often realize how all this affects the laity, nor do they appear to perceive the great opportunities for stimulating devotion in this desirable reform.

In the first place, it would be a great help if congregations were requested to adopt the proper attitude at all sung Masses; printed explanatory leaflets could be obtained for distribution in church. When the surpliced choir and the clergy enter, everybody should stand instead of kneel, as is at present customary; they should also stand while the celebrant recites the *Introit, Kyrie, Gloria in Excelsis, the Collects* (except in Advent or Lent), *Gospel, Creed, Offertory,* at their *Incensation,* during the Responses, and throughout the Preface, the Postcommunion prayers, and return procession to the sacristy.

In fact, the laity should adopt much the same postures as a chanced choir, and although this is usually done at Vespers, for some occult reason it is not the rule at Mass; moreover, we generally sit down when feebly singing hymns, and while on the Continent people often remain seated even during the Creed and until the pre-Consecration bell. Fortunately, our new Metropolical Cathedral of Westminster has from the first set an admirable example in this respect; it is of real importance, as the Congregation are thus led to follow the Mass in a liturgical spirit, and it will pave the way for their further development into using voices too.

Secondly, a commencement towards the latter *desideratum* might be made by training the faithful to sing the Nicene Creed to the old Gregorian chant. It is said that the Pope himself was greatly impressed by the French Pilgrims' rendering of it *en masse* in St. Peter's, at the beatification of their wondrous Maid. The people should be also requested to join in rendering the *Amens* and the various responses, which would augment their zeal: how grand to hear the *Sursum Corda* answered by the whole congregation standing, instead of their sitting down apparently in mute oblivion, even during the angelic Preface of praise.

Thus, by degrees, the laity might eventually be trained to sing the entire "Common" of the Mass, the *Kyrie, Gloria in excelsis, Credo, Sanctus*, and *Agnus Dei;* meanwhile, the choir alone would still chant or monotone its variable "Proper," viz. the Introit, Tract and Gradual, Offertory and Communion, as well as some approved motet. No doubt, at first, it would often be difficult to make people sing and some lay-folks even seem to imagine that it is wrong for them to use their voices at Mass; as Pius X. states, "liturgical singing belongs properly to a choir of clerics," but, of course, this is an impossibility nowadays, except in cathedral, collegiate, or conventual churches.

If *the children* were taught to chant the "Common" in church, led by the choir, by degrees many adults would begin to sing too; in fact, there need not then by any choir at all in small churches. Moreover, when these children themselves grow up, they would be able to continue the custom, and thus all difficulty would have vanished. Once again, it is an enlarged choral-school that must be started, with *weekly parochial practices;* already, in Belgium, the children are beginning to be thus happily employed at Mass.

Some may object that music would become monotonous; but there are several plain-chant, or approved "Masses," and let them only hear (once) an entire congregation thus sing to God; their objections would soon be exchanged for enthusiastic admiration. This, indeed, is true worship fully developed, and its effect is soul-stirring, with an innate inspiring power of increasing popular devotion. Not long ago a celebrated English convert described such a Mass sung, probably by Bretons, outside the grotto at Lourdes, during the national pilgrimage, in terms of glowing admiration. The writer could never forget the *Veni Creator*, or the *Te Deum*, led by Pope Leo XIII. in St. Peter's itself, and chanted by the assembled thousands at a canonization, with Pentecostal effet: or an Eastern morn at Notre-Dame, when the late Cardinal Archbishop of Paris passed round in procession before the High Mass, with choir and congregation alternately singing the stately "*O Filii et filiae*," accompanied by the great organ, and the joy-bells gaily pealing.

Throughout most Catholic parts of Germany, the singing of hymns during a Low Mass is almost universal, and this brings us to another alternative for parish churches. The *Motu Proprio* expressly forbids any usage of the vernacular at High Mass, or any translated version of the liturgy at a *Missa Solemnis;* therefore in order to obviate the Latin hindrance, this "People's Mass" might well be introduced more widely in other lands.

The chorals or hymns should be chosen appropriately, and perhaps nothing could be more suitable for small Missions, especially in a Protestant country; non-Catholics cannot understand our silent worship on Sunday mornings, nor does it attract them much, while converts often lament their inability to sing at Mass. The fervour of Catholic Germany, as compared with the appalling state of France, is strong evidence in favour of this "People's Mass;" it is now being organized throughout the dioceses of Strasburg and Metz, while another German custom of sometimes singing chorals during *Missa Cantata* is being exchanged

for the Latin. In Germany, too, on week-days, the children sing hymns, accompanied by the organ, at their "School-Mass." This must make the little ones much enjoy their morning devotion, and might also be further adapted in other countries. The writer recalls with emotion one Easter day at Cologne Cathedral, when that most beautiful of Gothic fanes was crowded, mainly by men, and filled with their deep vigorous melody, the Alleluias of their Paschal horals producing, indeed, sublime effect.

Yet another aspect of this question is afforded by our present *lack of praise.* The complete Divine Office has become a clerical monopoly; Vespers or Compline are too often but a choral pleformance; even our private devotions are now mainly adoration, or intercession. At Holy Mass itself, designated in the very Canon "*Sacrificium Laudis*" HOW FEW PRAISE GOD! this is not natural, it is not really Catholic, but an abuse dating from debased days, when faith was decadent.

Just as false scruples had arisen broadcast concerning frequent Communion, so has an erroneous custom deprived us, laity, from takin, our due part at the Festal Sacrificial Oblation. This suppression of the natural sequence to real faith may account for much apathy in catholi lands, as well as for our comparatively slow advance among the Anglo-Saxon race. We must hope that practical injunctions will soon be issued in many more dioceses, and it is for our spiritual rules to decide which method be adopted, a congregational *Missa Cantata*, or a *People's Mass.*

Then, Eucharistic devotion will again become a more rational joy, a less meditative homage; then, stimulated by greater personal zeal, we shall have the true music of worship, instead of the prevalent worship of music. A mighty force lies dormant here, only awaiting utilization, the key that may unlock our Petrine threshold, for thousands groping Romewards — *fiat!*

From the New Testament, we know that Christ Himself sung hymns with His disciples. In Apostolic days, the Holy Mysteries were celebrated amid "psalm and hyms, and spiritual canticles," while the faithful sang and made melody in their hearts to the Lord. During the ages of Faith, all joined in this plain-song now being restored by Rome for this very purpose; moreover, it requires a volume of sound, or else becomes too suggestive of a *Requiem!*

Until doubt or division played their re tive havoc, all Catholics, to whom God had given voices, knew the jo singing to Him, instead of only listening to a choral exhibition. A lively faith, an excellent hope, wants to rejoice always: a grateful "charity" longs to chant its love for *le bon Dieu*, Who is Love. *Sursum Corda!* for it is a foretaste of Heaven itself: *gratias agamus!* and we shall sing its hallowed response: thus would the Catholic laity take their legitimate place, as of old, in the sacred song of Holy Mother Church in every land.

The august Pontiff, (who may be entitled "The Pope of the Holy Eucharist," after his immortal decrees on Daily Communion,) has, indeed, by his *Motu Proprio* inaugurated a reform that is probably destined to be this twentieth century's great gift to the Catholic world. Reinvigorated and refreshed thereby, our venerable *Sancta Mater Ec-*

clesia will regain much she has lost in the Old World, and make further amazing conquest in the New. Once again, shall Catholics more fully realize the true expressive joy of liturgical worship, of which they alone know the Eucharistic inner shrine, — "Go, ye, into His gates with praise, and into His courts with hymns, and give Glory to Him; praise ye His Name, for the Lord is sweet." Alleluia!

PRIESTS MEETINGS.

Thursday, September 8th, the Legate attended the first meeting of priests at the Sacred Heart Convent and delivered an eloquent address in Latin as follows:

"The pleasure we have derived from the Montreal Congress has been added to by the large numbers in which you have gathered, and has induced us to address you at this general meeting in this place that has been assigned to you.

We have been delighted with your emulous piety, which has been conspicuous in your faces; we have been refreshed by your remarkable devotion to the Apostolic See, which has led you to welcome us so courteouly. Nor is your courtesy less pleasing to us because you were looking, not to our individual person, but to him whom we represent at this Congress. For what could be more pleasing to us than evidence of readiness to obey the Pontiff, especially as it tends to the honor of God, our Preserver. What could we wish more fervently than to be able to carry back to the Vicar of Christ assurance of the affection you bear him, of the enthusiasm which you have manifested in this Eucharistic Congress, of the fruits you have derived from it, and of the bright hopes for the future which your zeal has aroused.

Had we not been thoroughly acquainted with your piety, we should probably have shown at some length that priests can maintain the Christian standard of humanity through the cult of the Eucharistic by nothing more effectively than by having inscribed in their mind the greatness and sanctify of their office. Nevertheless, because even religious hearts cannot but be defiled by earthly dust, let us record it in our minds on this occasion that of all the gifts of which we are sharers and assisters the most august is that by which we make and distribute the mystery of the Body and Blood of Christ. And so, to use the words of Gregory the Great: — "Let us weigh our undertaking, let us weigh the burden we have assumed." The issue is the life of the world, for which the Flesh of Christ was given, to be handled by our hands: the issue is the mystery, which is, as it were, the life of the Church to which the fulness itself of the sacerdotal grace by various grades of orders is directed, the

issue is the true and wonderful, though bloodless, institution of the sacrifice once offered by Christ, of which the infinite virtue, expiatory or impetrative, He has wished to be permanent in the Holy Eucharist. With what faith, therefore, and reverence we should approach Him whose Person we wear in the celebration of the Holy Mysteries, that we may look forward to our salvation; how carefully and gravely should we perform those sacred rites, lest perchance we be a stumbling block, rather than a help, to the piety of our flock.

If the life of Jesus be manifested in us, drawn from that fire which Jesus came to send to earth, that is, from the Eucharist, by which, as John Chrysostom says, the mouth is freshened by spiritual fire, then strength will be so supplied to carry forward the devotion to the Blessed Sacrament in the manner so strongly recommended by the Supreme Ruler of the Church, Pius X.

That manner is twofold, and both especially connected with priestly action: the one depending on Eucharistic preaching, and the other on frequent participation in the heavenly banquet. You are, of course, aware, venerable priests, that the great battle fought from the beginning in heaven in consequence of the envy of the rebellious angels against man whose nature the Word was to assume, was renewed long ago; nor will it ever cease while He Himself will remain on the earth, hidden in the mystic bread. Against this sign "the hosts of hell bent their bow to wound secretly with arrows the Immaculate." Thence sprang that ancient stain of polytheism, that is the kingdom of Satan; and for Christ warring this down the Cross was made heavy. Then the madness of the nations was poured forth in bloodshed, and the bosom of the Church was rent by monstruous errors, and there were horrible revolutions, and insatiable hatred against the name of Christ, and unspeakable sacrileges were stirred up in murky meeting places against the most Holy Host. Who of us in the midst of this power of darkness would not bring some light, mindful of the words of our Lord: "Ye are the light of the world." Therefore by pen and action, and in your meetings, let it be your special purpose to explore thoroughly the designs of the impious, and to awake faith and piety to the glory by vindicating and bringing forward the cult of the Eucharist, and by persuading men that the highest interests both of religion and humanity depend on this centre of life.

Now, Christ will reign among us if there be increased the number of those who, freed from gross sin and with a right purpose of will, partake of Him, by frequency of communion. Wherefore, as each and every man is poor in counsel, weak in strength, exposed to perils, liable to failings, let there be exhortation to seek refuge in Him Who is the perennial fount of light, fortitude, constancy and holiness. It must never be heard among you that these very fertile veins of salvation are intercepted for the faithful by your carelessness, and more especially not for those little children reaching the age of discretion who, amid the insidious temptations of that period, lack that mystic aid to an innocent life. Let your charity be extended to the tears of penitents and cure their wounds; let air not be lacking, lest you be fit subjects for the reproach of Jere-

miah, as he gazed at the open scars of the daughters of Zion: "Is there no balm in Gilead, and is there no physician?" In short, let all your earnestness be devoted to this aim, that, both for young and mature, there be revived frequent resort to the Eucharist, and, as it were, a new army be formed, the stronger for fighting the battles of the Lord for being conjoined to Him.

Be it sufficient to have touched at this subject, lest perchance my address grow tedious to those who know. Now, to one who will soon be saying farewell, you must grant the indulgence, venerable priests, of declaring what the Church expects from your ardent studies. Worthily sustaining the honor of the priesthood received from Him who said: "My flesh is for the life of the world," by your example, conversation, and actions you must bring it about that the life of Jesus be manifested among all, and the words of the Master Himself be approved: "He that eateth Me liveth because of Me." It will be by your endeavors that will come the brightest evidence of the benefits derived from the Eucharistic Congress in Montreal. Carrying about with you the fervor inspired by the congress, you will renew the face of the earth. Fostering and whetting the enthusiasm of the people for this admirable pledge of love, you will merit the praise of being called the apostles of the Eucharist. Through you these prosperous regions of America, flourishing to the great hope of the Church, will be a testimony to the remainder of the nations that th nation is safe that honors God, a nation which citizens and strangers will admire, saying: "How beautiful are thy tabernacles, O Jacob, and thy tents, O Israel." The Lord hath done it, and may He prosper you in your holy purpose, make you more eager day by day, and let His fullest blessings follow you."

THE HOLY HOUR.

MANNER OF MAKING IT ATTRACTIVE.

BY

REVEREND JAMES COYLE.

TO keep alive an ever active interest in the devotion of the Holy Hour is a problem to every priest charged with the care of souls. In practically every instance, its establishment in a parish was greeted by throngs of adorers, and men and women, from every walk of life, participated in the exercises, with results that gladdened and consoled innumerable priestly hearts. In many places crowds still watch the "One Hour" with The Emmanuel; in others, the hymns of praise lack volume, the pews are mainly untenanted, and the "Come to Me" of the Eucharisti

La procession. Enfants de chœur entourant la statue de la Ste Vierge

The Procession. Altar Boys surrounding the Statue of the Blessed Virgin

Lord is unheard and unheeded. This, I dare assert, has been the experience of not a few amongst us.

Why the falling off, and is the defection wholly due to apathy on the part of our parishioners? Personally, I believe the minimized attendance may be directly traced to the sameness, lack of variety, in the exercises of the Holy Hour itself.

Father Lercari, S. J., in his "Mensis Eucharisticus" well says: "*Tot praeparationes, aspirationes et gratiarum actiones damus quot singulis cujusvis mensis diebus sufficiant, ut varietas ipsa devotionem semper instauret.*"

The self-made, unvarying formula of devotions, year in and year out, must eventually grow wearisome, and finally cease to convey anything stimulating to mind or heart; hence the lack of interest, the lessened attendance, and the consequent discouragement of those to whom God's honor is dearer than life. With our glorious liturgy, the limitless treasures at our disposal, the Holy Hour could, I feel sanguine, be made a function to which our people would look forward with an intense affection. What has been done, is now being done, and can be repeated, if we but put our hearts into the work, and learn from the experience of others.

I was familiarly acquainted, some years ago, with a dear old priest, now in Heaven I trust — a man who had grown clear-visioned, through countless hours passed before the Blessed Sacrament, and, judged by results, he certainly knew how to make the Holy Hour attractive. He had no empty pews, no listless adorers, and the years but added to the attendance, the enthusiasme. He preached the Holy Hour in his school, to his sodalities and confraternities, as well as from his pulpit, and enjoined the sisters in charge of the little ones, to keep the day and the hour of the devotion ever printed on the blackboards in the class-rooms. The Holy Hour was, to use his own expression, the general muster of the parish, and the impossible only could fully excuse absentees. Jesus, the King of kings, he announced, would give public audience at such a time, and all, who owed Him love and fealty, would assuredly be present. He was infinitely rich, infinitely condescending, and disbursed His gifts with prodigal bounty. No one would be ignored, no one excluded, and no petition unheard. "Come to me all you that labor and are heavily burdened, and I will refresh you." — "Ask and you shall receive" ran the King's proclamation. While each, he continued, might ask for particular gifts, special graces; all, priests and people together, would plead with the gracious God, during the coming Holy Hour, for the "sick and infirm" in the parish, for those "in affliction," for "the intemperate," for "work and means," for any one of the many intentions so familiar to members of the Apostleship of Prayer. These special intentions never failed to attract the many whose heart-cries the good old man was voicing, whose longings he was making his own.

"Don't forget 7.30, Friday evening," he would whisper to the conductor on the cars, the patrolman on the street corner, the merchant at his desk, and those, thus addressed, smiled and remembered.

In the audience chamber, at the hour appointed, every sodality, confraternity, and society of the parish was in its assigned place, under its perfect or president, and in fullest number. The altar, even in midwinter, was radiant with flowers; while colored lights and candles innumerable paid silent tribute to the Divine Guest. From the pulpit the aged pastor recited the opening prayer — an act of faith and adoration, and of petition for helps and graces so needed by him and his. After a few moments of silent prayer, the strains of a liturgical hymn were taken up by the sanctuary choir, the sodalities, the congregation, till the entire edifice was flooded with melody. Silent commune followed, then the kneeling figure in the pulpit read with evident feeling a selection from the sacred page. Now it was the story of the "Three Days' Loss," now the "Parable of the Prodigal Son," "the banquet in the house of the Leper," "the raising of Lazarus," "the Good Shepherd," "the widow of Naim" — any one of the marvels of our dear Lord's earthly career. A moment or two of recollection, and the voice of God's aged servant was again heard. Sentences, aflame with sorrow, love, adoration, and thanksgiving, fell, at brief intervals, from his lips. He spoke not to the people, though the people heard and were thrilled. He spoke to the white-robed Christ, to Him who was "the same yesterday, to-day, and forever," and pleaded for a repetition of the marvels of those times when He had walked amongst men. Nor, I may safely say, were his pleadings unanswered. How many glorious ones, now bending before the throne of God, owe a blissful everlasting to the grace, the strength that was theirs for the asking during those never forgotten Holy Hours! How many Magdalenes and prodigals, through the soulful application of those parables, resolved to arise from the grave of a dead past, and be reconciled to Him who nourished the bruised reed, fanned the smoking flax!

The second half of the Holy Hour differed but little from the first, yet nothing savored, even remotely, of repetition. The hymn was, as always, liturgical, and sung by the entire congregation. "The manna," "the hearth cake of Elias," or a verse, from the sixth chapter of Saint John, afforded the pastor a theme that enthralled and instructed. "We starve, Dear Lord," he would exclaim, "we starve in the midst of plenty, because we have closed our ears to Thy blessed invitation! Pardon, O Saviour and God, the criminal negligence of the past, and give us the grace to receive Thee henceforth frequently and worthily in the great Sacrament of Thy love!"

With exercises, always varied, always appropriate, always redolent of faith and affection, the Holy Hour in that unpretentious Church was looked forward to with eagerness and enthusiasm. Father X.'s was, indeed, a Eucharistic parish, where the sentinel lamp rarely kept love's watch alone — where the toiling masses thronged the altar railing Sunday after Sunday, where, above all, the summons to the public audiences of the King was heard and heeded, by practically the entire congregation.

I have spoken of the above method at some length, because of the effects produced by these meditations: but other subjects could be

chosen kindred to the Blessed Eucharist, such as the "Sacred Hearts of Jesus and Mary," the "Man of Sorrows," the *Mater Dolorosa,*" the Angels, Eucharistic Saints, etc. The hymns were, many of them, from the translation of the Breviary, for instance, the "*Pange Lingua,*" "*Sacris Solemniis,*" "*Verbum Supernum,*" "*Tibi Christe Splendor Patris,*" while the prayers, expressive of adoration, thanksgiving, petition, atonement, were mainly derived from the same source.

1. To conclude then, let me say that the first essential of a successful Holy Hour is that the people be fully imbued with its meaning. Father X. preached it in season and out of season, and time but added to the interest, the attendance. The announcement on the school blackboards may appear trivial, but the old adage, "*Spes messis in semine,*" is still pregnant with meaning.

2. The assignment of soldalities and other Church organizations, as guards of honor, to specific places in the sacred edifice, during the august function, guarantees an audience.

3. The decoration of the altar is a powerful factor, and one that cannot be disregarded. Undue economy here is anything but commendable, and may led to having our sincerity questioned.

4. Variety and warmth in the exercises are essentials. The liturgical prayers and hymns should be carefully selected, and well said and well sung. Vividness and appropriateness should mark the subjects offered for meditation. The abstruse appeals but to the few.

5. Were the priests, within a given radius, to announce and be present at the Holy Hour in each other's churches, the attendance would, I feel assured, be all the heart could desire. "*Ubi sacerdotes, ibi populi.*"

In following, even remotely, the methods of Father X., I have found the works of Coleridge, S.J., Faber, Newman, Lasance, Gilbert, Millet, and O'Rourke, S.J., exceedingly helpful.

THE UPBUILDING OF A PARISH BY FREQUENT COMMUNION.

BY

THE RIGHT REVEREND MONSIGNOR JOHN O'BRIEN.

"The Upbuilding of a Parish by Frequent Communion" is the subject given to me on which to write, upon this glorious occasion of the Twenty-first Annual Eucharistic Congress, held, this year, in the City of Montreal, "the Rome of America."

The best proof I can give that frequent Communion helps to upbuild a parish is the Decree of the Sacred Congregation of the Council on Receiving Daily the Most Holy Eucharist, a Decree which our Holy Father, Pope Pius X, ratified and confirmed, and ordered to be pub-

issued, December 20, 1905. This Decree deals so clearly with the teaching of Jesus Christ regarding the Holy Eucharist, that I append it to my paper.

These words of the Decree are especially to the point: —

"Since it is plain that by the frequent or daily reception of the Holy Eucharist union with Christ is fostered, the spiritual life more abundantly sustained, the soul more richly endowed with virtues, and an even surer pledge of everlasting happiness bestowed on the recipient, therefore parish priests, confessors, and preachers — in accordance with the approved teaching of the Roman Catechism (Part II, Cap. 4, n. 60) — are frequently, and with great zeal, to exhort the faithful to this devout and salutary practice."

If ever the Holy Ghost directed Christ's Vicar in his teaching of the faithful, it was, or so it seems to me, in this stupendous work. In a way, it is an amazing and as far-reaching in its beneficent effects as was the work of the first Pope, St. Peter, when he opened the gates of the Church to the Gentile world. For, by this Decree, no Catholic who has come to the age of reason is excluded from the Lord's banquet-table, so long as he or she is in the state of grace and has a right intention. The child, the youth, the grown man, the busy wife and mother, tradespeople, day-laborers, may receive as often as the cloistered nun, the anointed priest, the holiest saint of God. Christ Himself taught us to pray: "Give us this day our daily bread:" and the Fathers teach that a chief meaning of "our daily bread" is the supersubstantial Bread of the Holy Eucharist. In accordance with this prayer, then, has the Vicar of Christ bidden us all to come daily and eat.

Pope Pius X announced at the beginning of his pontificate that his chief end and aim was to restore all things in Christ; and by one extraordinary act on his part, he has gone straight back to the first Christian era, when the disciples gathered around Peter at the table of the Lord. He has restored this special thing in Christ, inviting each of us to do like the Christians of those first times in their primal and heaven-enkindled zeal, and to partake daily of Holy Communion.

The upbuilding of our parishes is truly here. For we face a world lying in darkness akin to the old pagan darkness that the early Christians faced, and we need parishes filled with men made strong by the Bread of Life, "men breathing forth fire" (as St. John Chrysostom said), because they have fed upon that Bread which made the early martyrs laugh at the fangs of the wild beast, and bravely and gladly meet atrocious tortures, the very thought of which causes us to shudder. We need dauntless men, men proud of their faith, but wholly distrustful of self, except as they trust in Christ. We need men who are Christ's soldiers and the Pope's soldiers, saying to their enemy, of whatever sort he be, "We ought to obey God rather than men."

We have labored too long under the baleful after-effects of that archheresy called Jansenism, of which Pope Pius speaks in his Decree. He says: —

"In later times, piety grew cold, and more especially under the influence of Jansenism, disputes began to arise concerning the disposition

with which it was proper to receive Communion frequently or daily, and writers vied with one another in imposing more and more stringent conditions as necessary to be fulfilled. The result of which disputes was that very few were considered worthy to communicate daily and to derive from this most healing Sacrament its more abundant fruits, the rest being content to partake of it once a year or once a month or at the utmost weekly. Nay, to such a pitch was this rigorism carried that whole classes of people were excluded from a frequent approach to the Holy Table: for instance, those who were engaged in trade, or even those who were living in the state of matrimony."

But now the Pope, with one Decree, sweeps away these false notions, by permitting every one, who is free from mortal sin, to go daily to the table of the Lord. With what immense force does this Decree present to our wondering and grateful hearts the intimate relationship which exists between the power that Peter exercises over the Real Body of Jesus Christ in the Eucharist and the power that he exercises over His Mystical Body, the Church. It brings vividly to mind that momentous day when our Saviour, having loved His own who were in the world, proved His love for them unto the end by two pronounced acts — the institution of the Holy Eucharist and the bestowing upon Peter of the gift of Infaillibility. We read: -

" Whilst they were at supper, Jesus took bread, and blessed and brake, and gave to His disciples, and said: 'Take ye and eat: This is My body. Do this for a commemoration of Me."

And again He said: -

" Simon, Simon, behold Satan hath desired to have *you* (all the apostles), that he may sift *you* as wheat: But I have prayed for *thee*, that thy faith fail not: and *thou* being once converted, *confirm thy brethren.*"

On that first Holy Thursday evening, Jesus Christ gave us Himself to be the food of our souls in the Holy Eucharist, and He gave us the Pope, the Custodian of the Holy Eucharist. He gave us Himself in the Holy Eucharist, the fountain of love, the source of that divine unity which must ever distinguish His Church. He gave us the Pope as the visible centre and earthly guardian of that unity. Unity is the fruit of charity, and charity comes from Jesus Christ in the Eucharist. Jesus Christ, in that sublime prayer comprising the seventeenth chapter of St. John's Gospel, prays His heavenly Father, in the following words, to bestow on His disciples, by means of the Holy Eucharist, these two gifts, — unity and charity.

" Holy Father, keep them in Thy name, whom Thou hast given Me, that they may be one, *as We also are*.

And not for them only do I pray, but for those also who through their word shall believe in Me:

That they all may be one, as Thou, Father, in Me, and I in Thee; that they also may be one in Us; that the world may believe that Thou hast sent Me.

And the glory which Thou hast given Me, I have given to them; that they may be one, as We also are one.

I in them, and Thou in Me; that they may be made perfect in one; and that the world may know that Thou hast sent Me, and hast loved them, as Thou hast also loved Me."

"That they may be one, as We also are," is a prayer indicating the union which the Blessed Eucharist will produce. The Eucharist works in us the unity of faith and the unity of charity. "The glory which Thou hast given Me" by uniting in Me the Divine and human natures, I have given to them (My disciples), in the Holy Eucharist, by uniting My Body and Blood and Divinity with them. "I in them, and Thou in Me," is a vivid description of the intimate union effected between us and our Saviour by Holy Communion. It is also a description of the close tie of brotherhood created by the Holy Eucharist between all who partake of the Body and Blood of our Lord according to St. Paul (1 Cor., x): —

"The Chalice of Benediction which we bless, is it not the Communion of the Blood of Christ? And the bread which we break, is it not the Body of the Lord? For we, being many, are one Bread, one Body, all that partake of one Bread."

And again (Eph. v., 30): —

"We are members of His Body, of His Flesh, and of His bones."

Who has ever sounded the depths of these extraordinary words? Read, however, by the light of the first Holy Thursday's priceless gifts, — the Holy Eucharist and the Papal Infaillibility, — we get some insight into their wonderful abysses; we begin to see how love and unity must indeed be distinguishing marks of the true Church of Christ; we begin to understand what daily Communion and frequent Communion mean, and to recognize also that in the hands of Christ's Vicar lies the right to break to the faithful, as often as he will, the Bread that endureth unto everlasting life. That Bread is the food, the manna, the sustenance, of our pilgrimage on life's weary road.

The great sixth chapter of St. John's Gospel brings out for us the intention of our Divine Lord in instituting this Blessed and Life-giving Sacrament.

"I am the living bread which came down from heaven.

If any man eat of the bread, he shall live for ever; and the bread which I will give, is My flesh for the life of the world.

The Jews, therefore, debated among themselves, saying: How can this man give us his flesh to eat?

Then Jesus said to them: Amen, amen, I say unto you; Unless you eat the flesh of the Son of man, and drink His blood, you shall not have life in you.

He that eateth My flesh and drinketh My blood, hath everlasting life: and I will raise him up at the last day.

For My flesh is meat indeed: and My blood is drink indeed.

He that eateth My flesh, and drinketh My blood, abideth in Me, and I in him.

As the living Father hath sent Me, and I live by the Father: so he that eateth Me, the same also shall live by Me.

This is the bread that came down from heaven. Not as your fathers did eat manna, and died. He that eateth this bread shall live for ever."

Holy Communion is our Divine Saviour Himself. He comes in the form of food to be as near as possible to us in our daily needs and to give us Divine strength and sustenance on our road to heaven. For the love that prompted the Incarnation would not end there: it was, it is, an everlasting love. It perpetuated itself in the Holy Eucharist; the Word is still made flesh and dwells among us. The love, the unfathomable, boundless love, that willed to clothe itself in human flesh, that willed to leave heaven and to be made man, despising not the Virgins's womb, and then humbling itself still more to a criminal's death upon the shameful Cross, — that love would not be going much beyond those lowly depths in inventing the Holy Eucharist, the food of sinful men.

This Decree on Holy Communion must be brought home to our Catholic men with special force. Let them prove their faith in the Holy Eucharist and their ardent love for it by their daily or frequent reception thereof, and then shall the outside world begin to perceive the significance of Thomas Babington Macaulay's words regarding the Real Presence and Sir Thomas More: —

" When we reflect that Sir Thomas More was ready to die for the doctrine of Transubstantiation, we can not but feel some doubt whether the doctrine of Transubstantion may not triumph over all opposition. More was a man of eminent talents. He had all the information on the subject that we have, or that, while the world lasts, any human being will have. The text " This is My body," was in his New Testament as it is in ours. The absurdity of the literal translation was as great and as obvious in the sixteenth century as it is now. No progress that science has made, or will make, can add to what seems to us the overwhelming force of the argument against the Real Presence. We are, therefore, unable to understand why what Sir Thomas More believed respecting Transubstantiation may not be believed to the end of time by men equal in abilities and honesty to Sir Thomas More. But Sir Thomas More is one of the choice specimens of human wisdom and virtue; and the doctrine of Transubstantiation is a kind of proof charge. A faith which stands that test will stand any test."

Sir Thomas More. — Blessed Thomas More, as is now his loftier title, — is a magnificent example for the layman of our day. He was a genial, loving, wise husband and father; he was a scholar, a humorist, mirthful even in dying; he was a famous layer, an eminent jurist, and lord high chancellor of England; and in all these positions he practised his religion whole-heartedly in the open light of day. There came a time when he must choose between obedience to the Pope in a matter of doctrine, and obedience to a wicked King who unrightfully claimed supremacy in spiritual things. Sir Thomas More chosen to lose everything except honor; he chose to obey the Pope even at the cost of his life; he met a martyr's death, and he won the martyr's crown.

Hardly is there an hour in the day when this opportunity of choosing

as Sir Thomas More chose does not lie before our Catholic men. They are out in the world and in an unholy world: a world of sophistry, dishonesty, doubt and infidelity, that pretends to ignore God and despises His Church. Our conscience is bewildered; our sense of responsibility to God is too often deadened; our duty seems not plain. Where shall we go except to Him Who is the Way, the Truth, the Life; and how shall we know Him better, and see Him nearer, than in "the Breaking of Bread"?

This is precisely the view that Blessed Thomas More took of the matter. When he was lord chancellor of England he went to Holy Communion every day, and some persons said that such a man, surrounded by the dissipation of life at Court, and so engrossingly occupied with State affairs, ought not to communicate so frequently. But what was his noble answer? He said:—

"Those are just the reasons that make it necessary for me to receive Communion daily. My distractions are numerous, and Communion helps me to be recollected. My temptations are frequent, and Communion strengthens me to withstand them. I need light to govern the State, and I implore it of God in Communion."

Men of this stamp will raise our parishes to the highest standard.

We add to this emphatic declaration, so remarkable in its implied teaching for our laymen to-day, the following prayer of Sir Thomas More as fitted for their special use:—

"O sweet Saviour Christ, by the divers torments of Thy most bitter passion, take from me, good Lord, this luke-warm fashion or rather key-cold manner of meditation, and this dullness in praying to Thee. And give me Thy grace to long for Thy holy sacraments, and especially to rejoice in the Presence of Thy blessed Body, sweet Saviour Christ, in the Holy Sacrament of the altar, and duly to thank Thee for Thy gracious visitation therewith, and at that high memorial with tender compassion to remember and consider Thy most bitter passion. Make us, good Lord, participant of that Holy Sacrament this day, and every day make us all lively members, sweet Saviour Christ, of Thine holy mystical body, Thy Catholic Church."

Sir Thomas More was put to death, not for his faith in the Eucharist as Macaulay may seem to imply, but for his faith in Peter's divinely conferred office. It was from the Eucharist, however, he derived his heroic courage, his manly loyalty to conscience, his willingness to give up his life rather than refuse due obedience to the Pope. Similar heroic loyalty of whole nations readily occurs to us. Individual examples, however, like this of Sir Thomas More, are sometimes more impressive. A case in point, although a familiar one, struck me with peculiar force the other day, on the Octave of the Feast of St. Lawrence, as I was reading my office. St. Augustine, in the Lessons of the Second Nocturn, dwells on the stupendous power which the Eucharist gave St. Lawrence to endure, not only with patience but with joy, the barbarous tortures in-

flicted on him. St. Lawrence, as every one knows, was slowly roasted to death on a red-hot gridiron. According to St. Augustine, St. Lawrence, strengthened by the Body and Blood of our Lord, "felt not the torture." St. Augustine's description draws out the prolonged torture, the slow death, the Eucharist-given patience, in these words:

"He abode in Christ, even in savage torture: he was not slain quickly, but tortured in the fire: he was allowed to remain long alive, and yet not allowed to remain long alive, but slowly put to death. During that long death, in all that agony, since he had well eaten and well drunk, filled with that Food, and strengthened with that Cup, he felt not the torture."

Anarchy and socialism are to-day invading the nations and endangering the Christian home. When, through frequent or daily reception of the Holy Eucharist, our Catholic men shall become more completely true soldiers and servants of Jesus Christ, more and more thoroughly shall be exemplified among us honesty, integrity, temperance, purity, reverence for law, and supreme loyalty to our Holy Mother Church. Our men will be ever ready in her defense, against every attack, whether modernistic, socialistic, masonic or infidel, under whatever guise. Not ours, to-day, is the call to lay down life in martyrdom for Christ; yet we need, to-day, the martyr's strengthening Bread. For it is our martyrdom to dwell in an irreligious, worldly, indifferent, or worse than indifferent, atmosphere, and to strive to keep ourselves and our children from being dragged down to the low level of the world around us. We need, — God only knows how much we need, — this active measure, this arousing and awakening and vivifying Decree on daily Communion.

The late Leo XIII wrote:

"At the present time and in the actual condition of things, every right and pious mind sees with grief how the ardor of faith and the ancient purity of morals are disappearing in a large portion of mankind. If one inquires into the cause of the evil, he finds it to be chiefly in the fact that love and use of the Eucharistic Banquet are languishing in most men, and in many have ceased altogether. He alone is able to fulfil the destiny of a Christian life who has put on Christ, and Christ is not put on except by frequentation of the Eucharistic table. For thus does Christ dwell in us and we in Him."

Society will never be at rest until it becomes truly Christian, and it can become Christian only through the Holy Eucharist which is Jesus Christ Himself. By the Holy Eucharist our doubts and difficulties will be met and solved, and our eyes will be enlightened; we shall know Jesus Christ even as the disciples at Emmaus knew Him, when "it came to pass, while He was at table with them, He took Bread, and brake, and gave to them. And their eyes were opened; and they knew Him."

A second Decree, dated September 15, 1906, declares:

"That frequent reception of Communion, in accordance with Article I of the Decree (*i. e.* on Daily Communion) is recommended even to children, who, when once admitted to the Holy Table according to the rules laid down in the Roman Catechism, Chapter IV, n. 63, ought not

to be hindered, but, on the contrary, exhorted thereto, the contrary practice anywhere prevailing being condemned....

There is no reason why this frequent and even daily Communion should not be specially recommended to children in our own times. And this all the more, because it is absolutely necessary that children should become imbued with Christ before their passions get the start of them, and that they may have the strength to repel with greater energy the assaults of the devil,the flesh, and of other internal and external foes....... Only in this way can that word of our Lord obtain fulfilment: "Suffer little children to come unto Me, for of such is the kingdom of heaven." The kingdom of heaven on earth is no other than the Eucharist, which was instituted for the preservation and increase of the spiritual life."

We may question whether we do not sometimes treat children too much like automatons. Would it not be wiser, and more in accordance with the present Decree, not to restrict their Confession and Communion to certain compulsory days, and in Sodalities only, in long, set lines of boys and girls: but rather to attract them to go individually, — simply and lovingly, — when their parents, or their own hearts, shall invite them to meet their Lord? They must learn to use their own conscience, their own love for Him Who was once a child like them. Let us teach them, then, to know their Lord in the "Breaking of Bread."

If He stood here before us, visibly, instead of being hidden as He is truly beneath the Eucharistic veils, — if He stood here, and we saw Him with His wounded hands outspread, His pierced Heart open, His eyes of infinite love fastened upon us, His sweet voice saying, "Come!" would we not all, and the children first of all, make haste to answer Him, to come to Him? And He *is here*, here to enlighten the mind, to strengthen the will, to give power to resist our passions and to increase in grace. He is here, our Jesus, and that means, Everything. What is all this but the emphatic teaching with which the Decree of December 20, 1905, opens: —

"The Council of Trent, having in view the unspeakable treasures of grace which are offered to the faithful who receive the Most Holy Eucharist, makes the following declaration: "The Holy Synod would desire that at every Mass the faithful who are present should communicate, not only spiritually, but sacramentally, by the actual reception of the Eucharist (Sess. XXII, Cap. 6), which words declare plainly enough the wish of the Church that all Christians should be daily nourished by this heavenly banquet, *and should derive therefrom abundant fruit for their sanctification.*"

But more important still, the ability to curb our passions and to keep them in subjection to reason and conscience comes from Jesus Christ in the Blessed Eucharist, as the same Decree lucidly teaches as follows: —

"The *desire* of Jesus Christ and of the Church that all the faithful should daily approach the sacred banquet, is directed chiefly to this end, that the faithful being united to God by the means of this Sacrament, may thence derive strength to resist their sensual passions, to cleanse themselves from the stains of daily faults, and to avoid those graver sins

to which human frailty is liable.... This desire on the part of God was so well understood by the first Christians that they daily flocked to the Holy Table as to a source of life and strength... And that this practice was continued into the later ages, not without great fruit of holiness and perfection, the holy Fathers and ecclesiastical writers bear witness."

The practise of daily Communion will not be formed in the Church in a day; it will be wrought, probably, quite slowly; but a wonderful change will be effected eventually. It will not come so much by private appeals through the individual confessor, as by public preaching and teaching to the entire congregation, or to sodalities, Holy Name Societies and the like. In this way, the people in general will come to understand that frequent or daily Communion is the normal act for the normal Christian; and those persons who go regularly to daily Communion will not be looked upon as anything extraordinary, or as called to an extraordinary sanctity or way of life, thereby. Daily food, daily bread, strength against daily and ordinary temptations, strength to endure daily trials, all this is, as the people will find, what daily Communion means. It is the sustenance of the life of grace; it gives strength to grow in true spirituality, in the science of the saints, and in closest union with God. But no high degree of sanctity is required for this daily Communion which will, however, lead us to sanctity. As the manna was given to the Jews for their daily sustenance on their journey through the wilderness, so is the Blessed Eucharist given to us for our daily, ordinary, usual food on life's journey. Here is the ordinarily appointed means of grace to-day.

At first, we must expect to hear from many well-meaning, earnest, Christian people the strenuous objection, "I am not worthy to go so often to Holy Communion;" and we must carefully explain to them that while none of us is really worthy or ever shall be worthy, the Pope has nevertheless, met this objection explicitly; he has not only done so by this providential Decree on Daily Communion, but by referring therein to the example of the early Christians, and to the testimony of the Fathers, ecclesiastical writers, and the Council of Trent, which called the Eucharist "the antidote whereby we are delivered from daily faults and preserved from deadly sins."

We must eradicate in every way the after-effects of "the poison of Jansenism." The people must recognize the fact, the consoling fact, taught to them by no less an authority than the Vicar of Christ himself, that so long as we do not fall from the state of grace through the terrible misfortune of committing mortal sin, we are free to come humbly, and daily, despite our frequent venial sins and faults and daily imperfections, to Jesus Christ in the Eucharist. We are free to come, with childlike, trusting, contrite hearts, to daily Communion, to gain therefrom the healing for our defects, and the strength to overcome our faults, and our temptations to more grievous sins.

When a parish thus sees, frequently or daily, at the Eucharistic board, men, women, and children, that parish must, we think, experience an unlifting, due to daily Communion; a grace, a holiness, that shall recall

the early days when the people "were persevering in the doctrine of the apostles, and in the communication of the breaking of bread, and in prayer." (Acts ii., 42).

Now, let us consider the influence of such frequent Communions, and first in the domestic circle, — in our Catholic homes and households. Will it build up the domestic virtues there? It surely will. The father will become more kind, more loving, more exemplary: peace, harmony, will prevail; for is not He here in the midst of us, the Man-God, Jesus Christ, the Great Example for the worker, earning in all humility His daily sustenance and the household support? He is here to give whatever is needed, and to heal whatever is defective in our Catholic men.

In the mother of the household the domestic virtues will increase by her frequent reception of the Holy Eucharist. More and more will she practise brave patience, forbearance, meekness, wisdom, so that her children will indeed rise up and call her blessed. The young people, also, need the light and strength that comes from Him Who is in our midst to keep and strengthen us. "I will give them life more abundantly" — and what is that but the more abundant grace and virtue that come from the Holy Eucharist? Happy households where such love and peace and harmony reside: where respect is shown for the aged, fidelity to the marriage tie is practised, temperance and holy purity reign supreme; where the young people have filial ambition to help their parents found a lasting home, and where all contribute to the family prosperity and joy! Such families not only make for the honor and upbuilding of a parish, but they make for good citizenship as well. As the home is the nucleus of the parish, so it is of the State. Christian virtues foster civic virtues: and no man loves country more truly than the man who loves his God above all things.

And are there not other virtues that can be built on such foundations as these home-virtues, and that will be increased and strengthened by the same celestial food, — such virtues, for instance, as self-denial, generosity, zeal for the salvation of souls and the spread of Christ's Kingdom on earth? Take the case of a priest who has been commissioned to build a church, a convent, a school, a house, — it is precisely the members of such Christian families as these that he needs to help him in his work, people with faith and loyalty enough to give liberally, and in the spirit of self-sacrifice, for the Lord's sake. That Lord will never fail to give credit for every good act they do for Him. If this good work be not done for His sake, we do not want it done at all. But it is for Him, and He is here in the midst of us, strengthening us for whatever that work may be.

It may be some charity to be aided, like the work of the Conferences of St. Vincent de Paul and of our hospitals and asylums: — or missionary work, like the Propagation of the Faith in foreign lands or in our own country, among our colored people, our Indians, and our non-Catholic white neighbors also: — or it may be some parish organization, like the Holy Name Society or the Temperance Society, to be formed and fostered, and to be animated with Christ's Spirit. Will daily c

frequent Communion assist us here? Emphatically, yes! For, Holy Communion is the very furnace and the constant source of charity and union, of life, of light, and love; and daily or frequent Communion must help in all such cases, because it causes every virtue to increase in the soul.

How, indeed, can a parish fail to be upbuilt by frequent or daily Communion, since this Divine Sacrament is the source of brotherhood and unity, as St. Paul says in his first epistle to the Corinthians, x. 17: —

"For we being many are one Bread, one Body, all that partake of one Bread."

By this union with Jesus Christ the people are drawn closer to their pastors, who feed them daily with this heavenly food; they are drawn closer to one another, for the reason that they all become one with Christ by this frequent or daily Communion. Ordinary home life and business life must, indeed, become sanctified and upbuilt by such frequent Communion with Him Who is given for our daily Bread, our daily strength. So shall we become like the saints of God, being, in deed and in truth, members of the same great household in the Communion of the Saints.

To quote again the words of that immortal Decree of December 20, 1905: —

"It is plain that, by the frequent or daily reception of the Holy Eucharist, union with Christ is fostered, the spiritual life more abundantly sustained, the soul more richly endowed with virtues, and an even surer pledge of everlasting happiness bestowed on the recipient."

Not preaching, reading, teaching, though all these are good, but "the Breaking of Bread," is the chief means appointed to show us the Christ, Who is the Way, the Truth, and the Life.

Daily Communion, however, is rather a Divine Counsel than a Divine Command; and it is dependent on circumstances, such as health, distance from church, daily duties, etc. Even frequent Communion, as we now understand the term, was impossible to our forefathers in Ireland in the penal times, or to our hard-working men on railroads and the like, in our earlier days here, and even now. But the graces that they then received in their unavoidably infrequent Communions must have been equivalent, it seems to me, to those which we receive; our Divine Saviour would not deprive His servants of that grace; and, no doubt, He gave those good people the merits and the graces of frequent Communion, although they were very seldom able to receive.

Holy Communion, besides being the food of our souls, and strength against all kinds of temptation, is intended by Jesus Christ to be a commemoration, a constant reminder of His Passion and death. No people could be more loyal than the Irish have been to this intention of Jesus Christ. Hence their extraordinary devotion to the Mass wherein the sad scene of the Calvary is constantly renewed. This devotion to the Passion and death of Christ they have always believed to be the best preparation for a holy death. They had beautiful prayers expressive of their faith and devotion, which they memorized and recited at the con-

secration when Jesus Christ became present on the altar. Often these prayers, to help the memory were in the form of rhyme. The following is an example which has been handed down by tradition from Pre-Reformation days: —

Hail to Thee, O Body of Christ;
Hail to Thee, O King of Hosts;
Hail to Thee, O gracious Godhead;
Hail to Thee, O true manhood.
As Thou wert pleased, O Christ, to come
Under the cover of bread, Thy whole Body
Heal my soul from every evil
That is upon me now.
Hail to Thee, Blood and Flesh;
Hail to Thee, Food of Grace.
Wash my sins in the Blood of Thy Grace.
Hail to Thee, both God and man!
Guard me from him that goeth about.
May I receive Thee at the hour of my death!
O Trinity without end, without beginning,
Neither let Thy anger be upon me.
Hail to Thee, true Body born of Mary Virgin.
By Thy being pierced, shedding waves of Blood.
Holy Trinity, grant us Thy Sacraments,
To-day and at our death-hour. Amen.

It is a remarkable fact that the Irish people, who so frequently and fervently were accustomed, in their devotions, to recall Christ's sufferings and death endured for them, and who so often invoked His Presence in the Holy Eucharist to be their Viaticum at the hour of their death, seldom died without the sacraments. Moreover, to the soothing effect of this great Sacrament upon the minds of the dying, eminent physicians have borne witness unwittingly, as when the well-known Bostonian, Dr. Oliver Wendell Holmes, declared that in his experience Catholics understood how to die better than non-Catholics did; and he commented on "the composure" with which they met the common and ultimate lot of all men.

We must never forget the heroic proof our forefathers gave of their Faith in the Real Presence, of their devotion to the Mass and to the priest of the Mass, and their staunch loyalty to the Pope, Peter's successor. Inseparably entwined around their hearts were Faith in the Eucharist and Faith in Peter's divinely conferred office. Even before he had received the full powers of this office, Peter had distinguished himself among the apostles by being the first to make public and formal acts of Faith in the Divinity of Jesus Christ, both in His human and Eucharistic forms. For, although the Eucharist had not yet been instituted, Peter did know that his Divine Master promised to give us His Body and Blood to be our nourishment. *How* our Saviour could do this.

Peter did not understand any better than the disciples who querulously objected: "*How* can this man give us his flesh to eat?" and who "walk-ed no more with Him." But, when Our Lord turned to His apostles, and asked: "Will you also go away?" it was Peter, who, enlightened by Divine grace, made that magnificent profession of faith: "Lord, to whom shall we go? Thou hast the words of eternal life. And we have known, and have believed that Thou art Christ the Son of God." So, again, in the sixteenth chapter of St. Matthew's Gospel, Peter, enlight-ened from above, proclaimed, in the face of contradictory theories, the true faith — that Jesus was "the Christ, the Son of God." Instinct-ively we turn to this Peter, and ask him to obtain for us perfect faith in the Eucharist, and perfect obedience to his successor in our use of this "Sacrament of Life."

We to-day can easily go much oftener to Holy Communion than our forefathers could go. But if many of us are unable to receive Holy Communion daily, let us respond with loyal and ready hearts to the wish of Christ's Sacred Heart and to the will of Christ's Vicar, in so far as we can, and as often as we can, by making it our practise to receive reg-ularly on every Sunday, or every fortnight, or at least, every month.

The late Pope Leo XIII, in his Encyclical upon the Holy Eucharist, addressing the entire Church, and recalling the traditional reasons in favor of frequent Communion, declares "that a revival of Communion *as practised in the early centuries of the Church*, must be procured in preference to every other manifestation of Eucharistic worship. Above all, we must strive to revive a frequent reception of the Eucharist, and entirely do away with opposing prejudices, vain fears, and specious pre-texts, causing people to abstain from it."

That supernatural love, that love enkindled by the Holy Ghost in a Catholic parish by means of the Holy Eucharist, will cause a correspond-ing joy. Thus shall the people, becoming engrossed with a deep, true happiness that is invisible, spiritual, and all-sufficing, lose their extra-vagant cravings for this world's material and visible delights. Fools that we are, to think that anything else can ever content the hungry hearts of men!

A divine peace and daily happiness shall, indeed, be their portion, who, coming daily to Jesus in the Blessed Sacrament, shall find rest to their souls, and shall be to the Church its strong defense in this world's evil day. By the grace of God, constantly dwelling within them through the frequent or daily use of Holy Communion, they shall be en-abled to cry with St. Paul: —

"Who then shall separate us from the love of Christ? Shall tribul-ation? or distress? or famine? or nakedness? or danger? or persecution? or the sword?"

"In all these things we overcome, *because of Him that loved us.*"

For the great divine fact of the Holy Eucharist is this, — that here Christ truly is. Here He is, Who, while we were sinners, died for us on the Cross. Here He is, hid under the lowly forms of bread and wine, to remind us of all that He has done and suffered for us, and of all that in His boundless love He is still doing for us. Here He is to

feed and sustain us in life's long daily struggle; to help and to console us when we are sick; to be our Viaticum in death, loving us, helping us, saving us, even though we should have neglected Him all our days. Holy Communion means all this to us.

Not only through obedience to the Pope's Decree should we come gladly to Jesus Christ in daily or frequent Communion; but out of the love and gratitude of our saved and ransomed souls should we come, constantly recalling, at Mass and Holy Communion, that word of Christ when He instituted the Blessed Sacrament: "Do this for a commemoration of Me." Our Divine Lord longs to be *remembered* by us. In the Holy Eucharist, He yearns over us, with a matchless love that many waters cannot quench, nor length of years can tire. Nay, more it is His own loving Self that He imparts to us in Holy Communion, and even to such a degree that we can make St. Paul's strong words our own "I live, now not I; but Christ liveth in me."

What immense gain shall it be for the entire Church when the members of the individual parishes thus learn to value the priceless blessings of daily or frequent Communion. It seems to me that the Holy Eucharist and the Vicar of Christ are to become more and more the rallying points for the entire Christian world to-day. The present condition of unrest shows the tremendous need of united action everywhere. But how shall this great work be best accomplished. We may try the grand method of systematized organization, we may use the splendid power of the press and of the lecture platform, we may multiply our admirable parish work of charitable and missionary effort, and our noble parish societies; all these things are good. But to my mind the first and best plan, and the one most sure of ultimate success is the local adoption of that practise urged upon us by our Holy Father the Pope, the Vicar of Christ, — namely, the upbuilding of our parishes by daily Communion Gigantic forces seem to be banding together for terrific outbursts in Europe if not throughout the world; iniquity holds awful sway over the hearts and wills of many bitter enemies of our Holy Mother Church; our wrestling is indeed, "against principalities and powers, against the rulers of the world of this darkness, against the spirits of wickedness in the high places." No active work, no weapon forged by man, no organization planned by any or all of us Catholics, can effect a real and lasting victory, except by that special help which we must seek from heaven. As the Psalmist says: -

"Unless the Lord build the house, they labor in vain that build it. Unless the Lord keep the city, he watcheth in vain that keepeth it."

So our Divine Lord declares: —

"Unless you eat the flesh of the Son of man, and drink His blood, you shall not have life in you."

Pope Pius X is the Vicar of Christ and the mouthpiece of the Holy Ghost; he is the custodian of the Eucharist, and the head on earth of the Church that must save the nations. He has looked from the watchtower whence he sees all needs, and whence he makes known to us God's chosen remedies for those needs, and he has bidden us come frequently to the Eucharist to feed upon Jesus Christ, without Whose aid we can

do nothing, and by Whose life alone we live. To quote once [illegible] Christ's words in St. John's Gospel. —

"He that eateth My flesh, and drinketh My blood, abideth in Me, and I in him."

THE CONFRATERNITY OF CHRISTIAN DOCTRINE AND CATECHISM CLASSES.

BY

RT. REV. MGR. FRS. H. WALL, D. D.

THE subject matter of the paper I have been requested [illegible] your consideration, is admittedly one of the highest importance. On the proper organization and development of catechism classes depend the future spiritual welfare of the Catholic child, and the progress and stability of the Catholic Faith.

The extraordinary activity manifested of late in the catechetical instruction of the young is something calling for serious and respectful consideration. Able and good men, both from the pulpit and [illegible] the press, are constantly calling attention to the supreme need [illegible] hour, the better trainig of the hearts and minds of the young, [illegible] principles of the Catholic Faith. In my estimation, we can approach the consideration of our subject in no better way than by calling your attention to the Confraternity of Christian Doctrine in its influence and bearing on the matter under discussion. It is especially appropriate at this particular time, when the Catholic world is preparing to celebrate the Tercentenary of the canonization of St. Charles Borromeo, the founder of the Confraternity. That great saint appeared on the spiritual battlefield of Europe during the disastrous period of the great revolt of the sixteenth century, just at the very time when the Church of God had need of a man of dauntless courage and preeminent holiness to stand up and do battle against the immorality and unbelief of the times. Only a man of iron will, coupled with genuine fatherly tenderness of heart, could have achieved reform under the appalling circumstances surrounding him. He was the inspiring spirit of the great Council of Trent, and under his masterly leadership, and unconquerable energy, its deliberations, after eighteen years, were brought to a happy and successful conclusion. Under his direction and constant supervision, the greatest of all catechisms, the catechism of the Council of Trent, came into existence..

When he came to Milan, as its archbishop, he found everything in the most deplorable condition. Owing to the ignorance and worse faults of many of the clergy, the people had forgotten the very fundamental principles of Christianity. With a zeal born of love for God and for the salvation of souls, he set about the task of real reformation. He went

from town to town, from hamlet to hamlet of his great diocese, as the apostles of old, knocking at the doors of the homes of his people to preach Christ, and Him crucified, to those who had not even heard His Holy Name. He began to enlist in the work of reform learned lay people, men and women, and he formed them into the Confraternity to Christian Doctrine. "His object was to give practical life and form to that Decree of the Council of Trent, which required part of the Sunday to be devoted to the teaching of Christian doctrine, and which, therefore, suggested the founding of the Sunday school. In a short time, St Charles had planted Sunday schools through the whole of his vast diocese. His plan was to enlist the active cooperation of the laity, both men and women, and he gave them, in the Fraternity of Christian Doctrine, a rule of life and abundant scope and employment for their zeal and talents."

What wonder, then, that our beloved Pius X, like another St. Charles, studying existing conditions, saw also the need of using the laity for every good work within their power. What wonder, then, that he should send forth his apostolic letter, stating "In each parish the Confraternity of Christian Doctrine is to be canonically erected. Through the Confraternity, the parish priest, especially where there is a scarcity of priests, will find valuable helpers for catechetical instruction in pious lay persons, who will lend their aid to this holy and salutary work, both from a zeal for the glory of God, and as a means of gaining generous indulgencies granted by the Sovereign Pontiffs." St. Charles Borromeo made it distinctly understood that the Confraternity was not confined exclusively to Sunday-schools. Every father and mother in the land may become a member and enjoy all its spiritual blessings, by simply faithfully promising to teach their children. Where the Confraternit has been established, a practical method has been introduced to insure a proper knowledge of the lesson. A part of the Friday evening is set apart in every home, and called the catechism hour, and it is made a condition for the child to be allowed to play on Saturday, that he know thoroughly and intelligently his lesson for the Sunday. This method has produced abundantly good results wherever properly carried out. It is useless to look for good results in the Sunday school, unless the teachers themselves are properly instructed and equipped in a thorough knowledge of the Faith. The solemn fact stares us in the face at the beginning of this century, that never perhaps has the Church of God been called upon to face more serious problems than she is to-day. Anarchy, socialism, and countless other isms run rampant over the land. Well meaning individuals are being carried away by false teachers. There is, most assuredly, an antagonism in the minds of the masses towards religion and churches, an antagonism, most scandalously fostered by socialistic teachers. And the only way to supplant this spirit is to make it manifest that the Gospel of Christ, as taught by the Catholic Church is the gospel of social reorganization and betterment. Is it not an undeniable fact that the socialistic propaganda is extending its branches among all classes of society, and making special efforts to poison the minds of the laboring classes? We cannot walk through the streets of our great cities (I speak of New York), without encountering on alm

every corner, crowds assembled, listening to [illegible] preaching [illegible] doctrines, and throwing dust in the eyes of the [illegible], and falsely asserting that they alone can supply [illegible] ills at flicting society to-day.

The Devil is up and doing, and his agents prow[l] [illegible] mentioned in the Scriptures, seeking whom they [illegible] our [illegible] Catholic men and women of our land alive [illegible] danger? [illegible] possible that we cannot enlist the sympathy and support of devoted lay people, who will help the Church of God to do battle [illegible] faith of our fathers, by beginning with the Sunday school, assisting [illegible] priests of God, [illegible] ready harrassed with many cares, to proper[ly] [illegible] and instruct the minds and hearts of the young?

A solution of this question has, in a great [illegible] in the archdiocese of New York, in establishing, under the [illegible] of the Con fraternity of Christian Doctrine, the Normal School for Catechists, where hundreds of our young men and women attend a [illegible] of study in Dogma, Church History, Sacred Scripture [illegible] of teaching scientifically and well the doctrine [illegible] the archdiocese of New York, [illegible] which have gone forth, during [illegible] are in different parts of the [illegible] teaching [illegible] catechism. [illegible] of his trained corps of teachers, [illegible] A system of Kindergarten has been [illegible] ren of six, seven, and eight years [illegible] knowledge of the mysteries and elementary principles of the Faith [illegible] home to their young minds and tender hearts. In one of [illegible] diocese, I was, on one occasion, an interested witness of a lesson [illegible] by a good, clever young woman. The lesson was [illegible] ity, by means of charts and pictures. This [illegible] brought the children, step by step, over the journey, from Nazareth to Be[illegible] narrating as [illegible] went along, all that transpi[red] [illegible] was [illegible] and instructive lesson.

The [illegible] all absorbed in it, and the most surprising feat[ure] of all was, when a bright little lad, by the aid of a pointer, went over the same ground as his teacher, proving that the lesson had fallen on good ground. We place the most intelligent of the catechists in charge of the Kindergarten classes, thereby laying a good foundation in the hearts of the children. Step by step, this system advances, the classes being grad[ed] as in one of the day schools, until the final year is reached. The results of this method, when introduced, have been a largely increased attendance and a most absorbing interest manifested in the doctrines of the Church. Another beneficial result has been brought about, namely, the keeping of the children in the Sunday school for at least four years after the reception of the sacrament of Holy Eucharist and Confirmation. But the very best system in the world will be unavailing, unless means be found to bring the children under the influence of the trained catechists. One of the great evils to be deplored, is the utter indifference manifested by some Catholic parents in the religious training of their children, many of whom never give a thought to their spiritual

welfare, and allow them to grow up in absolute ignorance of the essentials of the the Catholic faith. How to reach these people, and to bring them and their children to a better condition of life is one of the problems we are called upon to solve. St. Charles Borromeo was confronted with the same difficulty, but as a faithful pastor of souls, he set about solving it in a practical manner. Many persons of both sexes, at his instigation, devoted themselves to this pious work; some of the most zealous he sent into different towns and villages of his diocese. The kindness and affection with which he treated the catechists were such as fully to reconcile them to all the difficulties and contradictions they had to encounter.

Particular notice should be given to the Fishers, members of the Confraternity, as they were called, who derived this name, as it is almost unnecessary to observe, from their office of fishing for souls. They went about from house to house, finding out neglected children, and bringing them to the catechism classes. Enormous was the good accomplished. At the death of St. Charles, there were no less than 740 schools, over 4,000 catechists, and 40,000 scholars. Such was the development that this pious work obtained under the fostering care of this indefatigable pastor, who, in a brief space of time, accomplished a most remarkable religious and social reconstruction.

In a measure, the Church of God to-day is confronted with some of the difficulties which had beset the path of St. Charles Borromeo. One of the dominant features of the present age is its efforts at social betterment. The mood of the hour is one of fraternal sympathy, and it behooves the Church of God, not only to harness these warm, strong, widely diffused feelings to useful lines of thought, but for the priests of God to become at once the leaders, each in his own sphere, in the onward march towards the social, economic betterment of his people. For if our Holy Faith is to be made deeply effective in these days, and be able to neutralize the baneful effects of socialistic doctrine, it is imperative that this absorbing social interest should be recognized, utilized, and brought within proper bounds. One of the supreme needs of the hour is for Catholic men and women, who have zeal and love for their faith, to be up and doing, and helping to bring a knowledge of the truths of faith into the darkened cheerless homes of many of their co-religionists. If you will take the trouble to go through the sections of some of the great cities where the laboring classes are housed, and see with your own eyes the actual conditions of their lives: if you will stand by as they take their so-called pleasures, and witness their poverty, not only in things material, but even in the finer feelings of life — you will need no commentary to tell you the meaning of the words of Sacred Scripture as to unresponsiveness of certain hearts, because of the conditions of their. The spiritual tragedy which stands ugly and bare, in whole sections of the workers' world, is the most awful aspect of it. Here again, I say, these people may, and can be reached, if we go about it in a practical, zealous manner. The Confraternity of Christian Doctrine can be utilized in this great work, and it was made use of by St. Charles Borromeo. One of the most important features of it, as I have sa

above, is the Fishers, whose duty is to assist the pastor in this Christ-like work of bringing souls back to God, by interesting themselves in their temporal and material interests. According to the provisions of the Confraternity, every parish may be divided into as many districts as is deemed necessary, and a Fisher assigned to every district, who, in a short space of time, will become acquainted with every Catholic family, whether good, bad or indifferent, and zealously and prudently interesting themselves in their family affairs, will soon succeed in bringing back to the fold many a stray sheep. No one can be insensible of the enormous good that can be accomplished by these methods, if intelligently and conscientiously followed out. Must we not acknowledge to our shame the work being done outside the Church, by those not of the Faith, in their so-called settlements, where in numberless cases, making use of the most dishonorable means, they succeed, unhappily too often, in robbing our children of their faith? From a brief experience in dealing with this subject, I am in a position to state positively, that wherever a branch of the Confraternity of the Christian Doctrine has been established, and intelligently, diligently and zealously directed, proselytism has been practically stamped out.

The difficulty in many cases is to get the priests of God out of the rut into which they have allowed themselves to fall. The old method of waiting for the people to come to us will no longer avail. We must go down to them, we must visit their homes, we must become a part and parcel of their lives. Priests of God are sent to be fishers of men. But where they use exclusively old-fashioned methods, which lay the sole or even the main emphasis upon individual regeneration, quite apart from the guidance and inspiration of the Church, I think you will bear me out that in these latter days they do not land the fish to any considerable extent., and, in certain classes of society, they do not land them at all. It is easy to lay the blame for this failure on others. It is easy to say that such methods have been blessed by God, they worked at once, and would work now, were it not for the hard and uncircumcised hearts of these twentieth century fish. It has always been easier to call names than to win men to higher deeds. It is easy to denounce soundly the pleasure seekers, and the socialistic leaders, who, in their different ways, have done much to draw the attention of thousands of people from the Christian faith. It is especially easy to do this from the pulpit, because the people denounced are not usually there to hear. But none of these excuses for the failure of the priest to gain a hearing for, and the accomplishment of, his message ever satisfies the heart of a man who is hungry to win other men to Christ.

What, then, should we, as priests of God, do in order to reach these children who are neglected, and to bring to them and to their parents a knowledge of Christ and of His teachings? Have we not kept ourselves apart too much from the daily life and interests of our people? Is it not a fact, in looking back on the history of the Church in years gone by, that she has ever been the solace and the happiness and support of the poor and wretched in all the different phases of her existence? We must not, in these latter times, allow her to be deprived of the hon-

or which is justly hers, and if modern demagogues are slandering her, and throwing dust in the eyes of the people, we, as loyal leaders of the army of the Lord, must be up and doing. We priests, must, by all the means in our power, influence Catholic men and women of the nation to come down from the lofty pedestal on which their self-sufficient pride and complacency have placed them, and make them go down with us into the modern slum, and bring Christ's message of peace, and hope, and love into the darkened homes of those seemingly abandoned ones. "The awakening of the individual conscience takes time," and the majority of the individual Catholics have yet to learn the duty of "the individual Catholic to the body Catholic."

The cry has hitherto been: what is it to me if others starve for the bread of life? Am I my brother's keeper? Remember it was Cain, the first murderer, who hurled this defiance in the face of an angry God. We are our brother's keeper; and the just God above will hold us responsible for the discharge of our duty in this respect. On these and similar questions the great Pontiff, Leo XIII. of happy memory, gives an answer in one of his encyclicals. "The path of improvement is better assured and more quickly traversed, the more we have the cooperation of leading men with their wide opportunity of effective aid. We would have them to consider that they are not free to choose whether they will take up the cause of the poor or not — it is a matter of simple duty. What the weight of our obligations is, we may discern from the proportionate superabundance of the good things we have received. He who neglects to take up the cause of the poor, acts without regard to his personal interests, as well as that of his country. It is for Catholics to take the initiative in all true social problems, to show themselves the steadfast defenders and enlightened counsellors of the weak, and determined to be champions of the elevated principles of justice and Christian civilization." Surely, here, there is an evident duty, and how are the Catholic laity of our great cities discharging it? In every parish where the Confraternity is established, the laity can be aroused to a sense of personal responsibility, and an army of zealous men and women raised, who will assist God's priests to do battle for the faith that is in them. By the means of this Confraternity the laity can be interested in one of the greatest movements of the country, a movement destined under Providence, to reform the system of catechetical instruction, and impart to the rising generation, not only a more intelligent conception of the Faith, but a greater and more abiding love for it, and at the same time to make of themselves veritable missionaries to go among the people, and preserve them from the dangerous and dishonorable tactics of proselytizers and false teachers.

Is not this the time to begin the work? Outside the Church all is hopeless chaos and confusion on doctrinal matters: no one speaking with authority, every man his own teacher, his own apologist, prophet and guide, a veritable Babel of confusion being the unhappy, but inevitable consequence.

Thoughtful men of the household of Faith are of the opinion that the Catholic Church has a larger field open to her to-day than ever before.

On the one hand, we have the inspiration proceeding from the masterly, matchless leadership of the great and holy Pontiff who sits in Peter's chair, and whose sole object has been from the beginning of his pontificate to restore all things in Christ. On the other hand, the modern spirit, with its denial of all things supernatural, is claiming more and more attention until soon there will be nothing left outside the Church but indifferentism and irreligion.

This will be the Church's opportunity to bring back to men's minds a true knowledge of the teachings of Christ, and to show them that His doctrines alone can supply the remedy for healing the ills of the nations.

In conclusion, it is most respectfully suggested that a thorough examination be made of the workings of the Confraternity. Our Holy Father has honored the memory of its great founder St. Charles Borromeo, on the three hundredth anniversary of his canonization, with an encyclical letter, in which he characterizes him as a reformer in the true and Catholic sense of the term. This saint brought order out of seeming hopeless chaos by this Confraternity, inspired zeal for souls, not only in the hearts of the clergy, but of the laity, and showed the world what could be done by those who hunger to save souls for Christ.

The day of the Lay Apostolate has come to stay in these modern times, and what was done by the great Archbishop of Milan can be at least partially done in these days of wider opportunities and more substantial resources. I repeat what was said above in this paper, that where a branch of the Confraternity is established, wisely, and prudently, and intelligently, directed, not only are the children more properly and scrupulously instructed in the Faith, but real reform is effected in the homes and lives of both children and parents.

ADVANTAGES OF THE PRIESTS' EUCHARISTIC LEAGUE.

BY

Rev. E. POIRIER, S. S. S

Its present status.

BEFORE presenting this paper to this distinguished audience, I wish to state that it was planned at first to present two papers on this subject. In order not to encroach on the time allotted to other papers only one could be read. Both are embodied in the present one. The author of the first paper, or the first part of this paper, is the Reverend Selinger, D.D., of Jefferson City, Mo.

In this paper on the advantages of the Priests' Eucharistic League, I desire to answer two questions: First, is there any guarantee for ad-

vantages of such a League in the history of the Blessed Eucharist? Second, what peculiar advantages can there be in this league at the present time?

The sacrifice and sacrament of the altar, distinct indeed in themselves, though the latter depends on the former for its being, — were both given in charge of His priests by the Lord at the last supper.

"Do this in commemoration of me" is the pledge of His unbounded confidence in His priests. And how they ought to cherish that trust!

Now it would seem that the Eucharistic League of priests thus formed by the Master Himself needed no further help.

Yet the same who sat with Him at Table, left Him a few hours later when He gave Himself into the hands of His enemies. "Let no man take it amiss" writes St. John Chrysostom, "when we say the Apostles were so imperfect; for the mystery of the cross was not yet consummated, neither had the grace of the Spirit entered into their hearts." (66th Homily on Matthew). We learn that after Pentecost they persevered in the breaking of bread. (Acts 2,).

But St. Paul found it necessary forcibly to remind the Corinthians that the feast of love is the partaking of the Body and Blood of the Lord. (1 Cor. 11, 27), St. Ignatius, martyr-bishop, warned the christians of Smyrna that "some should not abstain from Eucharist and prayer."

The discipline of secrecy, which was observed in obedience to the words of Christ: "Give not that which is holy to the dogs; neither cast ye your pearls before swine." (Matth. 7, 6.), withheld the Holy of holies from unclean minds and carnal appetites for centuries, until the V. century, when clergy and laity enjoyed freedom of worship, then did the study of Christ in sacrifice and sacrament become matter of public instruction.

Now, although there was no explicit attack on the Real Presence by heretics and schismatics in the early ages of the church, yet the Fathers abundantly witness to the truth of it in their defence of dogmas of the Trinity, of Christ's nature and person, of the authority in the Church. The relation of priest and faithful to the Blessed Eucharist is that of the body to the heart, according to the Fathers.

The Church never permitted thoughtless handling of the Blessed Eucharist: neither did she allow that central object of worship to suffer any detriment: it became necessary, however, at times to lend fresh impulse to the study and devotion for it. The Doctors of the Church, closely following the teaching of the Fathers, gradually ordered that wonderful system of truth regarding the Blessed Eucharist which we find particularly in the Summa of the Angel of the Schools.

The mystery of the altar, by the consummate skill of the Fathers and of the Doctors of the Church, seemed thus safeguarded against doubt and dispute in the future. Alas! defection from supreme authority in the church in the sixteenth century appeared to make all former labor in vain. The words of our Lord at the last supper: "This is my Body" and "This is my Blood" were made spiritless.

In the sad train of that mis-formation those words were shadows

without substance, figures without life. Then came the Fathers in the Council of Trent. They summoned the past to witness to the truth of the Real Presence. Admirably concentrating the truth, they formulated the dogmas of the Blessed Eucharist. Faith in the sacred mystery, the discipline of the sacrifice and sacrament of the altar were put beyond cavil.

The history of the Blessed Eucharist does not warrant that devotion to it was keenest when dispute about it was hottest, but it does assure us that the faithful resorted to it when priests were most zealous in explaining and administering it. Never was it more noticeably a fountain of life and grace, nor more truly a fulfillment of the Savior's promise: "Come to Me all ye that labor and are burdened, and I will refresh you," (Matt. 11. 28), than when the people had their minds and hearts directed to it by priests who were enlightened and devoted in its purposes. St. John Chrysostom justly insisted on the great care those should have who handled the vessels of the Lord. St. Thomas of Aquinas places their love above the fear they should have for it: "from love," he says, "arises the desire to receive the mystery; from fear however arises humility of reverence for it." (III P. q. 80, a. 10, ad 3).

The knowledge of the doctrine of the Mass and of the holy Communion was not notably wanting among the clergy of the early and later middle ages; yet at times and in some places the celebration of the sacrifice and the administration of the sacrament suffered by human frailty. When denial and rejection of the Mass and of holy communion by those who revolted against Mother Church in the sixteenth century became alarming, the priests were vividly impressed with their duty to guard the Body and Blood of the Lord and to urge more frequent approach to the holy table. The doctrine of the Blessed Eucharist was made precise enough by the Council of Trent; yet the rigors of Jansenism restricted the use of the sacrament. Fear, not love, was made to predominate. Now, however, fear is superseded by love and desire for the Sacrament, thanks to Leo XIII. of blessed memory, particularly to our present Holy Father, Pius X.

Thus the Priests' Eucharistic League founded by the Master Himself at the last supper, was, from time to time, prompted by fresh inspirations. Such impulses may be safely ascribed to the Holy Spirit, since it is His mission to suggest all things whatsoever the Master had commanded. (S. John 14, 26 and 16, 13).

Can we claim any such advantage for the Priests' Eucharistic League founded in our time by the labors and zeal of Venerable Pere Eymard ?

I shall try to answer that question and meet an objection commonly made against the league of priests inaugurated by him.

The objection may be thus briefly stated: First, the traditional method prescribed by the Church, for the training of her Clergy in the seminaries, ought to be quite sufficient to impart knowledge and zeal proper to those who have the care of the Blessed Eucharist.

As a general answer let it be noted that the approval and repeated encouragement of Leo XIII. and of our Holy Father Pius X. of the Priests' Eucharistic League remove all suspicion of variance with the

spirit of the Church. There can be no undue reflection on traditional methods of study and piety fostered by the church in the training of her clergy, when so many bishops and priests think it profitable to join the League. Its aims are not exclusive, neither does it tend to make its members exclusive. It does peculiarly foster devotion to the Blessed Eucharist. It urges its members to special study and care for everything pertaining to the Blessed Sacrament.

Specific answer:

The priesthood of Christ shall never fail. The inexhaustible source of love and devotion for the real Body and Blood of Christ is contained in the very character of the priest. He impersonates Christ never more than in the sacrificial act of mass, and when he administers the Sacrament to the flock. An association of priests, however, whose purpose it is to intensify and extend knowledge of the hidden Lord, to effectuate His desire to be food and life for starving multitudes, is certainly a help to priestly energy which easily wanes in the struggles of modern life.

For, what is the end of the Priests' Eucharistic League ?

1st. It is, as you know, to respond to the desire of the Eucharistic Heart, by drawing closer to the same the heart of the priest, by means of prolonged weekly visits, and more frequent daily visits. Thus the priest is brought into closer relation with the Source of the priesthood, the Author of his Sacerdotal graces. Not the least among these graces are the deeper knowledge he acquires of his Master, the more fervent affections of his heart, and the more solid purposes of his will thus engendered.

2nd. The faithful member of the P. E. L. will not only be a better adorer when he adores *ex officio* at Mass and while administering the Sacraments; but he will be all the more active and successful in imparting knowledge and love of Christ to the people in his care. Through him they will draw more abundant graces, as he does himself, from the ever efficient Source of all virtue and holienss, the Holy Eucharist. When he preaches, hears confessions, and converses, his intense sacerdotal spirit will show in his words and countenance.

3rd. To maintain and develop in the priest the spirit of prayer is an advantage issuing from the League that we must not overlook. "Mental prayer is to the priest what the wings are to the bird," said Pope Pius X. to the students of the American College in Rome. The Venerable Father Eymard conveyed a similar idea when he said equivalently that a plant droops down when it lacks moisture, and so does the priest when mental prayer is lacking in his daily life. Of what help, then, will not be to the member of the P.E.L. his hour of adoration, which brings him for a whole hour at the feet of, and on the heart, and under the immediate influence of, his sacramental Lord and sanctifier.

I

Origin and present status of the P. E. L.

That the Clergy at large has appreciated the Priests' Eucharistic League and has sought to reap the spiritual advantages it offers, is

evident from the figures given by the Central Direction. At present, there are 97,000 members enrolled in the P. E. L. among the various nations of the whole world. This includes 12 Cardinals and 240 Archbishops and Bishops. What a glorious army! "Oh! the adoration made by the priests, how great is this work!" said the holy Jean Marie Vianney, the Cure d'Ars, when he congratulated Pere Eymard on its institution, and gave his name to be one of its first members.

How was the Priests' Eucharistic League appreciated in the United States of North America? The answer is given in the following figures: There are at this time 8,015 members enrolled from the American clergy, several hundreds of whom are Religious. In spite of the many exercises of piety to which they are bound by Rule, they wish to join with their brethren of the Secular clergy in the watch before the Prisoner of Love. In Canada there are 2450 P. E. L. members.

The first Bishops of the United States who gave their names to the Association were Mgr Goesbriand, of Burlington, and Mgr Neraz, of San Antonio. Owing to their influence and to that of the Sulpician Fathers, of Baltimore, there were recorded, after a while, 54 American members, and through devoted priests like the Reverend Fathers Didier, of Baltimore, Bachman, of Louisville, Brinkmeyer, of Cincinnati, Rainer, of Milwaukee, Brockmeier, of New Orleans, Meckel, of Alton, Ill., Vaillant, of Green Bay, and Lowney, of Providence; and soon after the League began to spread in the diocese of Louisville. It was in the year 1891 that the attention of the Benedictines of St. Meinrad was called to the Association, and the Rev. Bede Maler, O. S. B., by request of the Central Division at Paris, assumed the general direction for the United States.

In order to extend the influence of the Priests' Eucharistic League over the whole body of the American clergy, it was resolved to imitate the example of the European unions, and to organize a Eucharistic Congress which would call public attention to the existence of the association, and arouse a common interest in its work. As a preliminary to the proposed Congress, it was deemed necessary to hold a convention of the active members, so in response to the invitations sent out by the Rt. Rev. Camillus P. Maes, Bishop of Covington, on February 2, 1894, to a number of Bishops and priests, the following assembled at the bishop's house, Covington, Kentucky, on the feast of St. Thomas Aquinas, Bishop Maes presiding:

Most Rev. W. H. Elder, D. D., Archbishop of Cincinnati.
Very Rev. W. Cluse, V.G., Belleville, Illinois.
Rev. Jos. A. Blenke, Covington, Kentucky.
Rev. Bede Maler, O. S. B., St. Meinrad's, Indiana.
Rev. Henry Brinkmeyer, Cedar Point, Ohio.

Upon the assurance given by Rev. B. Maler, O. S. B., that the Very Rev. Provincial of the Fathers of the Holy Cross would gladly permit the said convention to be held at Notre Dame University, it was resolved to hold the convention at Notre Dame, Indiana, on Tuesday and Wednesday, the 7th and 8th days of August, 1894. The minutes of this preliminary meeting, together with an invitation to the convention, were sent to all the associates.

The convention was opened on the appointed day. Six bishops and 175 secular and regular clergy, representing many archbishops and bishops, were present. Solemn ceremonies were held, practical and interesting papers were read. It was determined to hold a Eucharistic Congress in 1895, and the Rt. Rev. Camillus P. Maes was elected Permanent President of Eucharistic Congresses and Conventions.

Through the generosity of the Rev. H. Heuser, Editor of the American Ecclesiastical Review, a Eucharistic Number was issued in November, 1894, and contributed largely to the success of the first Congress that was held in Washington, in 1895, and paved the way for the appearance of the Emmanuel, the Official Organ of the Priests' Eucharistic League, edited by the Rt. Rev. Protector of the League, the Bishop of Covington.

Very favorable, indeed, to the growth and steady progr ss of the Priests' Eucharistic League was the official recognition of the Most Reverend and Very Reverend members of the Hierarchy.

The 2nd convention was held in Notre Dame, in 1897. Diocesan Directors were appointed in the course of time. There were already 62 appointed at the time of the 3rd convention in Philadelphia, in 1899. Directors were appointed also for the various Religious Orders. The Reverend directors, both religious and secular, have ever been a great factor in increasing the membership and the strength of the League. They are now 113 in number.

The Diocesan Conferences, which are often connected with the annual clerical retreats, have also proved to be a very powerful means to renew and maintain the life and spirit of the League. Sixty-six Diocesan Conferences have been held up to the present date. They are held annually in Green Bay, Sacramento, Pittsburg, Albany (Oreg.), Detroit, London, (Ont., Can.); and from time to time in Louisville, Los Angeles, San Francisco, Harrisburg, and New Rork had also a conference.

The 2nd general Congress took place in St. Louis, in Oct., 1901. The Rev. Father Bede Maler, O. S. B., and the Rev. Fr. Vincent Wagner, O. S. B., the 2nd Director General, lent to its preparation their intelligent and untiring labor. The 3rd one was held in New York, in 1904, and the 4th one in Pittsburg, in 1906.

The 4th convention was held in Notre Dame again in 1908. In all those circumstances the League benefited by the watchful and devoted supervision of our Rt. Rev. Protector.

The English-speaking members of Canada now correspond with the New York Center. We reckon among them 255 subscribers to the Emmanuel. 169 copies of the Emmanual are mailed to Ireland, England and Scotland every month. Through the Rt. Rev. P. V. Dwyer, Bishop of New South Wales, the League has been started in Australia with a membership of 52. 13 copies are mailed to the Republic of Mexico, and a few members scattered in far distant lands such as Asia, Africa, and Oceania, 18 in number, still wish to remain in touch with the American Branch. Apart from all these, there are still under the shadow of the Stars and Stripes 8035 members, as we said in the beginning, which constitutes a membership almost equal to that of France, the land of the birth of the Sacerdotal Confraternity. It has always been deemed

desirable that priests should join the League and begin to comply with its requirements from the time of their formation in the Seminary. Acordingly notices have been sent, invitations have been extended, and the League has been formally organized in 9 seminaries of the U. S.

But can we say that the League in the United States is yielding its fulness of glory to the Eucharistic Lord and of spiritual help to the Reverend Associates? Can we assert in truth that there are as many hours spent each week before the Most Holy as there are members on the Roll? It is the duty of the Reverend Members to report to the General Direction on this matter, and this is considered of vital importance to the welfare of the League. Many members have confessed with edifying humility that they are guilty of omissions, and have promised not to fail in the future. A goodly number invite their people to join with them in the weekly hour, and of this due notice is taken at the office of the General Director. As to the rest who do not return *libelli*, or write on this subject at least once a year, we are compelled to remind them fraternally, and inquire of them how matters stand. Lately 3000 reminder notices had to be sent. May the spirit of Eucharistic piety prevailing at this time inspires them with renewed fervor if they have been faithful, and with good resolutions if they have failed.

Priests' Communion League.

During July, 1906, a new Association of Priests, called in ordinary English, "The Priests' Communion League," was established by Cardinal Respighi, in the church of Santo Claudio, at Rome, and was immediately raised by Pope Pius X. to the dignity of Archconfraternity. (Archiassociatio, Primaria), privileges giving a plenary Indulgence to penitents.

The object of the League is to spread the practice of frequent and daily Communion in conformity with the Decree of December 20, 1905, on daily Communion, by the apostolate of prayer, of preaching, and of the Press.

The Priests' Eucharistic League has been entrusted with the care of recruiting members for this new Sacerdotal Confraternity, and fostering its interests through its already existing monthly bulletins.

In spite of invitations and exhortations sent to the Clergy at large, it has not yet spread in the majority of the Dioceses as it was expected.

Some seem to think that a member of the P. E. L. may be considered as being ipso facto a member of the P. C. L. The Roman Congregation requires that for every Archconfraternity one should expresse his desire in order to be admitted into it.

We, the members of the P. E. L., ought to consider ourselves bound to give our beloved Sovereign Pontiff the consolation of a large membership in the Priests' Communion League. Of the 40,000 enrolled in the whole world, the American Branch has only 1,209 members. We beg to urge all our Reverend Associates to express their intention in this regard to the General Direction, and increase the membership to several more thousands before another year has elapsed. A new field for our zeal has just been opened by the Decree on the age for first Communion.

Let us put aside our former ideas on this matter, and accept in all cheerfulness the command and the guidance of our illustrious Sovereign Pontiff. It is due to our glorious past that as our numbers grow in the Sacerdotal League for adoration, so they grow in the League for the Apostolate of frequent and daily Communion.

Total number of members enrolled in New York Centre	9592
	7775
Secular Priests	784
Religious	489
Foreign members	168
Deceased members	376
Cancelled members	
	9592

Present number of members	8,997
Number of members residing in the United States	8,015

Number of Diocesan Directors	113
Number of Seminaries where League is organized	9
Number of Archbishops and Bishops	49
Number of General Congresses	4
Number of General Conventions	4
Number of Conferences	66

Number of members in Priests' Communion League.......1,209

Foreign members (Detail).		Religious members (Detail).	
British India	1	C. M.	20
New Zealand	1	C. P.	10
India	1	C. PP. S.	77
Spain	1	C. S. B.	6
Japan	3	C. S. C.	112
China	3	C. S. SP.	45
Cuba	3	C. S. S. R.	12
Africa	1	O. C. C.	4
Ireland	11	O. F. M.	187
England	87	O. M. C.	28
Scotland	1	O. P.	64
Canada	255	O. S. A.	12
Australia	53	O. S. B.	69
Mexico	13	S. J.	5
Philippine Islands	[illegible]	S. S.	12
		S. V. D.	6
	438		669

FOSTERING VOCATIONS FOR THE PRIESTHOOD.

BY

REVEREND R. NEAGLE.

IT is scarcely necessary to emphasize the importance of the subject proposed for our consideration.

In the divine plan of redemption, the very life of Christ's Church is made dependent on the ministry of His priests. The care of the real body of Christ, the Eucharist, and of His mystical body, the Church, is left in the hands of the anointed and consecrated "dispensers of the mysteries of God." Without a sacrificing priesthood, no Eucharist Presence on earth, no Emmanuel; without messengers to "go forth and teach all nations," God's message to men could never reach their minds and hearts. For, "how shall they believe unless they hear?"

The priesthood, then, is necessary to the fulfilment of Christ's mission for the salvation of mankind. Now, God in His wisdom always provides the means to the end; as in the beginning of Christianity He chose and called ministers to do His work, so, now and always, must He provide vocations to His holy prieshood. On God's part, therefore, there can be no dearth or defect of vocations; but on the part of those favored by the Divine call, there may be, and alas there is often, and in many parts of the world, a neglect to respond to the voice calling them to a life of sacrifice in God's service. For a vocation to the priesthood is not a compelling grace. Very few are summoned miraculously, like St. Paul. Men may and do turn a deaf ear to the voice, and shut their eyes to the Vision; and hence, it remains true, now as of old, that "the harvest, indeed, is ripe, but the laborers are few," and that we must still "pray the Lord of the harvest."

In some countries, and at some times, there may have been no difficulty in finding abundant vocations to the priesthood, because the worldly attractions and absence of hardship presented the sacred ministry as a career of honor and emolument. Under such conditions, those responsible for filling the ranks of the priesthood must have felt their duty was rather a sifting than a fostering of vocations, to discern the true from the false, and keep the wolf in sheep's clothing out of the fold.

But under normal conditions, there seems to be nearly always and everywhere a scarcity of priests for the work of the Church, and a dearth of vocations for the sacred ministry. This is naturally the rule in our new world, and in missionary regions of the earth; but even in the old Catholic countries, where now "the people devise vain things, and the princes meet together against the Lord and against His Christ," even in those lands which have been enlightened by the shining example of myriads of holy priests and bishops for more than a thousand years, yet where now the Church of Christ is denied her rights and hampered in the fulfilment of her divine mission, it will not be strange if the lessen-

ed prestige of the clerical order, and the hardships of the priest's life make it increasingly difficult to recruit the ranks of the ministry.

By the divine constitution of the Church, the responsibility of providing priests for the holy ministry is incumbent on the bishop; to him alone is given by Christ the power of propagating, of perpetuating the levitical line; and it must always be his first and chief care and solicitude to fulfil this apostolic duty, to provide worthy ministers of Christ's Sacraments for the flock over which the Holy Ghost has placed him to rule. For this reason, popes and councils have been most insistent that bishops make provision for the proper education and training of candidates for the sacred ministry. The decrees of Trent are well known, and they are repeated and emphasized by Sovereign Pontiffs and by local councils the wide world over.

But, while the Church places on the bishops the responsibility and duty of providing for the education and training of candidates for the ministry, they have a right to the cooperation of priests, especially in the selection and early guidance of promising youth. Priests engaged in parish work, or in schools and colleges, come into close and more intimate touch with boys and their parents, and the Church looks to them to discover the early signs of a holy vocation. The Council of Baltimore says, in substance, that as it is of the highest importance that the future ministry of the Church be formed to piety and learning with special care, even from their earliest years: therefore, we exhort, and earnestly entreat pastors and other priests to be ever on the watch for priestly vocations among the boys of their charge. If any such are found, of good natural qualities, inclined to study and piety, giving hope that they will hear and heed a call to devote their lives to the service of God in the salvation of souls; let the priest foster their youthful aspirations, cultivate diligently these precious seeds of a vocation, and with paternal interest direct the boys in their early studies, and in the practices of piety. Parents also should be advised by the priest, that as it is an unspeakable favor from heaven for a child of theirs to be called to the high and holy dignity of God's priesthood, they should try to guide the boy, by word and example, to the fulfilment of his holy desire, and be willing to make even great sacrifices to this end. But if, as sometimes happens, good parents from either a pious or a worldly motive, are ambitious to urge forward to the priesthood a boy who has no signs of vocation, then it becomes the priest's duty, however unpleasant the task may be, to point out with tact and firmness, the mistake the parents are making.

The priest, then, is ordinarily the messenger who is sent by God to suggest the Divine call to His chosen ones. How many of us, reverend fathers, can look back to our boyhood days, and bless the memory of some good priest who was Christ's special ambassador, bearing the message which summoned us to take the Lord for our inheritance. Our hearts leaped with joy, yet were almost frightened at the thought that possibly the vague aspirations and day-dreams of childhood might become a reality; that we might some day ascend the holy mountain, and stand at the altar of God. Surely, while life lasts and we are able

offer the Holy Sacrifice, we can never fail to make a memento of such a friend of our soul. Now, for what some good priest may have done for us long ago, we can make the best requital, if now in our turn we do for others what has been done for us.

And how shall we set about? In the first place, our people, the parents of our possible candidates for the ministry, need instruction as to the meaning and signs of a vocation, and the necessity of guarding it from being lost amid the allurements of the world. For we cannot shut our eyes to the fact that ours is an age of self-indulgence, rather than of sacrifice; and that parents, as well as children, are apt to be carried away with the spirit of the world, which is not the spirit of Christ. The home is the first "little seminary," and the parents are the teachers, who must answer to God for the sacred trust imposed upon them. When the pastor or other priest discovers marks of a vocation in a boy, a few words to the parents may awaken in them a pious desire to have their son a priest, and hearten them to meet the obligations consequent on such a heavenly blessing in the family. Brothers and sisters may be fired with a generous enthusiasm to cooperate in the good work. Sometimes it may be necessary to admonish the father or mother not to put obstacles in the way of their child's vocation, warning them of the risk to their own salvation, if they sinfully stand in the way of what appears to be a call from God; reminding them of the incalculable good a priest may do the world as God's instrument for the conversion and salvation of thousands of souls which, but for His ministry, might have been lost forever. The zealous priest will find many ingenious ways of convincing parents of their duty before God, and of persuading them to the fulfilment thereof.

Then, the boy himself should be keyed up to a pitch of enthusiasm for his sacred calling, encouraged in his studies and pious practices, and watched over with paternal care and affection, as, perhaps, a "vessel of election," through whom wonderful things may be wrought by the Almighty. A boy with a real vocation should possess, at least, the germs of those qualities requisite in a priest; for, "the boy is the father to the man," and the grace of ordination does not change the natural qualities. We do not look for perfection — far from it, priests are men, not angels — but the boy with a vocation should be candid, sincere, open-hearted. There is, or should be, no room in the priesthood for men who are insincere, deceitful, untruthful. The candidate for the priesthood should be a youth who has not the spirit of avarice, of greed, which manifests itself sometimes even in small children. For we want no priests who love what the Apostle calls filthy lucre, whose heart is in money and the things that money stands for. "You cannot serve God and mammon," is doubly true of a priest, for the love and quest of money dries up the very spirit of the priesthood, the zeal for the salvation of souls.

The boy is naturally a hero-worshipper. Let us test him with stories of the heroic missionaries who watered this very land with their sweat and blood, and of the thousands of brave priests who have left home and country, and all that men hold dear in this world, who take their

lives in their hands and go forth to the uttermost bounds of the earth, not in search of gold or diamonds, but to gain souls for Christ. We ought to have missionary vocations among our boys; but even if a lad who has a vocation be not called to carry the Gospel to the heathen, he must, at least, have the missionary spirit, the zeal for souls. I would not give much for the vocation of a boy whose blood does not tingle, and whose eye does not flash with youthful enthusiasm, as he reads or listens to the story of the heroes and martyrs of Holy Faith.

It is the teaching of experience that vocations are most common among the poor. Now, as among the first Christians, there are "not many rich." But this same fact brings us face to face with the very practical question: "How shall the poor boy, who wishes to be a priest, be enabled to meet the expense of a long course of study?" Far more could be said on this point than we have time for to-day. Briefly, if the boy or young man feels that he has a religious, as well as a priestly vocation, he will have little or no difficulty, as the religious orders and congregations are commonly willing and glad to provide preparatory, as well as higher education for promising candidates. Those who aspire to the ranks of the diocesan clergy, however, have a more serious problem to solve. Ordinarily, the burden of their preparatory training must fall on themselves or friends. If a priest has any means at his command, what better use could he make of it than in just such aid to worthy poor students? And among the good people of every parish, there are some who will cheerfully contribute to a fund, to aid poor students. Such a cause will appeal to them, as does the work of the Society for the Propagation of the Faith. But, it is unquestionably advisable that such aid be by loan, not by gift. Again, Catholics of means would be encouraged to establish burses or scholarships for the benefit of students for the priesthood, not only in the seminary, but in preparatory schools. And here, let me say that, until we have preparatory seminaries for the early training of candidates for the priesthood, as called for by the Church, we shall continue to lose countless precious vocations on their way through the mixed or secular high schools and colleges.

Those of us who live in prosperous dioceses, well provided with priests, may be tempted to forget the needs of less favored parts of the world, where priests are few and vocations wanting. Let us look abroad, to where the field is ripe for the harvest, and there are not laborers to gather it. Four-fifths of the human family are still outside the true fold, and they are God's children, our brothers, for whom the Precious Blood was shed on Calvary. There is work for an army of priests, to go forth and conquer the world to Christ.

To sum up: A vocation to the priesthood is a divine call — "You have not chosen Me, but I have chosen you," — and God surely calls men to do the work of His ministry. But not all who are called respond to the invitation, and there is consequently a constant and urgent necessity of fostering vocations to the priesthood. The responsibility of filling the ranks of the diocesan clergy devolves on the bishop, but he has a right to expect the aid and cooperation of priest and people. Priests engaged in parish and school work have the best opportunities of d

covering promising vocations, and their zeal will prompt them to encourage and foster the gift of God. Occasional sermons on the priesthood, at the time of the general ordinations, or the collection for the seminary, or at the first Mass of a new priest; instructions on vocations to sodalities and the older pupils at schools, paternal interest, and, perhaps, financial assistance for the college boys and seminarians, — these and other ways of fostering vacations, will suggest themselves to the zealous priest.

But, may I say in conclusion, that the surest, best, most effective power to discover, develop, and foster vocations among the youth of our flocks, is, the example which may be set before them. If we are all that we ought to be, zealous, charitable in though, word, and deed, disinterested, with an eye single to God's glory and the salvation of souls; if our light so shine before men, that they see in us the spirit of the Apostles, nay, more, of the Lord Himself, making us, "other Christ's," ah! then, there can be no lack of vocations; our generous youth will rush to aid us in our work, and carry it on when we must perforce lay down our arms and rest from our labors in the peace of God.

MEN'S SOCIETIES AND THE MOST BLESSED SACRAMENT.

BY

REVEREND M. J. O'BRIEN, D. D.

THE subject of this paper is "Men's Societies and the Most Holy Eucharist," and its purpose is to set forth what may be done by organizations to further the devotion of our men to the Blessed Sacrament of the Altar.

There is a trite, but respected saying, that a country can never rise above the level of its women. Undoubtedly, there is much truth in this, but I think it equally certain that a people cannot long remain virtuous if its men are vicious; and that practical religion is as much the ornament of man as it is the adornment of woman. I shall venture further, and say that men, especially the young men, should be the object of the very greatest solicitude and of tender care on the part of Pastors of souls. By destiny, men are leaders and rulers; they mould public opinion, shape the policy, and determine the future of every nation. Strong by nature, they leave their impress upon every page of history; their influence predominates in the family, in the neighborhood, and in the country. They may constitute themselves the valiant defenders of Church and State, or they may become the implacable enemies of all religion and civilization. Witness the struggles of the Church in past ages. Is it not a fact that in almost every case, it has been men that

arrayed themselves against revealed truth? Consider, too, the Defenders of Faith and Morals. Apart from the age of the martyrs, has it not been our men who stood in the foremost ranks, as the intrepid champions of Christianity? In our own days too, who are at once the determined assailants of the ' birty of Church and its courageous defenders, who the enemies of vii ue and the promoters of justice and peace; who, in a word, have their hands raised to smite the Great God and His Church, and on the other side are defending these with unrelenting energy? The answer, in one case and the other, must unquestionably be, the men of to-day — men, sinful or virtuous; men, slaves to vice and Satan, or men actuated, strengthened and encouraged by Divine Grace.

Since such is the part of men in the drama of life, since their influence is so great and far reaching, since their pow by word and example, is so effective, does it not follow that Pastors oi Souls should bend every energy to lead them to God? Should they not look to their men, I would ask, before every other interest and endeavor to establish in them, surely and solidly, the foundations of religion and virtue. And yet do we find this done in practice? Do we find special efforts put forward in every parish on behalf of our men, young and old? Must we not rather confess that while nearly every parish has its young ladies' Sodality, its Married Women's Guild and Circles, the men's societies and organizations are frequently overlooked?

I am not speaking of benevolent or social institutions which, while they may have praiseworthy objects, have no religious end in particular view as reason for being. Neither do I refer to Societies which have for their special object devotion to the Holy Eucharist; but I speak of parish organizations which have some religious purpose in view, such as a Holy Name Society, a Total Abstinence Society, or some such organization having for its immediate object the practice of some particular virtue. These I claim should flourish in every parish, and these, I am certain, will increase devotion and piety among men, will awaken and foster a greater love for the Church among them, and will be a most powerful means of drawing men to the doration and the more frequent reception of the Bless d Sacrament.

And, in truth, this must be the case, for, as I have said, I am dealing with Societies which have, for their immediate object, the practise of some particular virtue — hence, a supernatural end, and, therefore, supernatural means must be employed, the greatest of which is the reception of the Holy Eucharist.

Let the priest who is organizing a Society keep this well in mind, and let him impress this truth upon the members. Other means, invaluable, it is true, may be used; but, compared with Holy Communion ,in furthering the desired end, they must be regarded as secondary. In this way, the chaplain of the Society will be more assured of the accomplishment of the object of the organization, and will become an apostle of Frequent Communion for men.

The question which naturally suggests itself is, how often should these men receive Holy Communion? The answer, undoubtedly, must be " that the daily frequentation of the Sacraments is a thing most des-

irable " for our men, as for every one else. " I ought to be always receiving, since I am always sinning," says St. Ambrose, and surely, the men of to-day are more exposed to sin and temptation than any other part of God's Church. Moreover, Christ made no distinction when He uttered these sacred words: " He that eateth My flesh and drinketh My blood abideth in Me, and I in him." He that eateth Me, the same shall live by Me."

There may be parishes so blessed, that all who wish may receive daily the Bread of Angels. However, I know of none so singularly circumstanced. In most cases, and I speak especially of Ontario, our men must be to work at an hour in the morning which prevents them receiving Holy Communion every day.The professional class and the men of leisure are generally a small minority in the average parish. Except in rare cases, therefore, it would seem that the majority of men cannot receive Holy Communion every day. Can they every week? The majority could; but I feel safe in saying that, for the present at any rate, they will not. Will they go every month? This much, at least, is to be desired and worked for, and in the furtherance of this end lies, I claim, the great usefulness of our Catholic Societies. Left to themselves, or appealed to from the pulpit, or preached to upon the glories of the Blessed Sacrament, the vast majority of men will not approach this heavenly Banquet once a month. United, however, into a compact body, persuaded of the necessity of Holy Communion for the advancement of their cause, men will be led surely and certainly to a more frequent reception of the Sacraments. Therefore, have I said, should an active men's society exist in every parish.

How is this to be accomplished? It must be done gradually. Men are not easily moved from habits which have become traditions. The Communion once a year, at Easter time, or at most, another at Christmas tide, has become too widespread a custom, especially among older men, to be suddenly changed into a monthly reception of the Sacraments. I am not unmindful of the excellent work done by the League of the Sacred Heart; neither do I wish to discount the success attained by it in the matter of monthly communion; but I must nevertheless hold that the monthly communion, for the great majority of our men, is, to-day, a thing to be desired, and not yet an accomplished fact.

The skillful Director of a men's Society, in insisting upon the necessity of the Sacraments, will resolve, for a beginning, to have his men go to Holy Communion in a body three or four times a year: in fact, he may make quarterly communion a condition of admission into the organization. The dates for this should be incorporated into the rules of the Society, so that each member may know far in advance his duties on a given day. At the regular meetings the Chaplain will insist upon the help and grace to be derived from the reception of the Holy Eucharist, and as the time for the regular Communion approaches, he will exhort every member to be present on the appointed day.

Arrangements should be made to have the day, presumably Saturday, preceding Communion consecrated to hearing men's confessions only, and to provide a sufficient number of confessors, in order to avoid ted-

ious delays. An excellent practice, especially in parishes where there is only one priest, is to invite some outside confessors to assist, under the pretext of avoiding delays, whereas in reality an extraordinary confessor is provided — a convenience which a goodly number may possibly appreciate.

It may be opportune to suggest that the penance be short for the average man; he will be sure to say it, and encouraged by a kind reception is made a convert to the usual Society Communion.

The Communion on the morrow should be a corporate one, if I may use the expression. That is, places should be reserved in the church for the members who will come in a body, receive Holy Communion together, and retire in procession to their hall, where, with their chaplain, they will say some prayers of thanksgiving, and renew their pledges or promises made on joining the Society. Almost every organization has some distinctive badge or pin. These should be worn on such occasions.

In suggesting this, I am not advocating an empty and ostentations demonstration; but I contend that it is a proclamation of faith and loyalty to the Holy Eucharist, which will have far reaching effects for the betterment of the members themselves, and for a spiritual awakening in the hearts of those who witness such manifestations of piety from time to time.

That the members are assisted and benefitted will be readily admitted by every priest who has tried the experiment, and will be attested to by every man taking part on such occasions. The yearly, or half-yearly communion will give way very shortly to the communion with the Society. None of the objections so often raised by men against approaching communion more than once or twice a year will be heard; and in a short time the men themselves will look forward to communion day as one of graces and blessings. And, indeed, have we not Christ's own assurance of the favors He will bestow upon two or three gathered together in His Name? What will not be the blessings upon a large body of men assembled, not only in His Name, but to partake of the Banquet He has prepared for them.

Granting that a certain number of men receive communion in this manner quarterly, these demonstrations will certainly be member getters for the society, and convert-makers to more frequent communion. The influence of example obtains here, as in other things, and experience proves that a meeting of a society on the day of Holy Communion will always witness a good influx of new members. In a word, I would say that a parish having a good live Society, approaching in a body Holy Communion regularly, is singularly blessed. Go to any Community where such a custom has prevailed and scores, aye, hundreds are to be found regular communicants who were heretofore absolutely careless, or at best, approached the Holy Table once or twice a year.

I have seen in the short space of eight years, men's quarterly communion increased from about fifty members to six or seven hundreds. This was due, of course, to increase in membership of the organization referred to, but reciprocally the increase in membership was due in large

measure, to these demonstrations of Faith and Devotion to the Holy Eucharist.

Having established firmly and solidly the practice of quarterly communion among the members, the director of the Society will, conformable to the desire of the Holy Father, set himself about the task of having his men approach more frequently, even monthly, the Blessed Eucharist. What a blessed sight to see scores, possibly hundreds of men receiving Holy Communion once a month! Gathered from every corner of the parish, busy in many different occupations, of various grades in the social and financial world, there must be joy in Heaven at the sight of them, kneeling on the same level, and partaking of the same Heavenly Banquet Christ has prepared for them. Blessed is the priest who propagates such devotion; blessed, too, the parish which possesses him! Oh! if every priest engaged in parish work would girt himself about, and with strong resolution and persevering fortitude constitute himself the apostle and promoter of monthly communion among men: what a renewal there would be upon the face of the earth! It may take time — it certainly will take time and prayer and work; but the task is not impossible, and to my mind, no priest is as well equipped and circumstanced to bring this about as the chaplain of a men's society. At the meetings,he has his men by themselves in all their unassumed piety, in their rugged simplicity, and childlike endearment to the priest they see exerting himself on their behalf. The thoughtless unresponsive man is there, it is true, not yet awakened to his own opportunities; but where will you find such spontaneous enthusiasms and determined endeavor as on the part of good meaning and God-fearing Catholic men? The priest who endears himself to his men, to the members of his society, has a wonderful opportunity for good. When he proves himself a sincere and earnest worker on their behalf; when men sees that nothing is too great or too small for him to do for them: when they find their suggestions heeded, or at least listened to: when they realize that their chaplain is not one of the " haven't got time " or " very busy " men, there is nothing he cannot do with them. He will find the majority of them ready to carry out his every wish, they will respect his every desire, they will hang upon him his very words and generously endeavor to carry his good advice into practice.

Herein lies the great assistance the men's society can render the cause of frequent communion, and herein lies the strength of its spiritual director.

At the meetings of his society, the chaplain will advocate monthly communion, he will tell of the fervor and piety of the first Christians, who were nourished daily by this Bread from Heaven; he will show the intent and purpose of the Holy Father regarding frequent communion; he will explain the dispositions required for even daily communion, and will promise special prayers, and particularly his Mass for their intentions, on the day fixed for the men's monthly communion. The results will come, they will be almost a revelation. It may take time, as I have said, but what good cause did not? I had almost said, what conversion did not? One thing is certain, that results will justify the efforts, in

fact, they will be beyond all proportion and expectation. Is this something new, is it something untried? Certainly not. In some places, monthly communion, even in a body, for men has been successful; in other places it is being tried; in all ca s it is doing good. If even one man receiving Holy Communion monthly were the result of all this effort, one more drawn to the Blessed Sacrament, therein to love and adore our Divine Lord, would it not be well worth the work?

Another effect of an active men's society in a parish, will be the more regular attendance at Mass on Sundays and Holy days. This will be another means to furthering the spiritual end of the organization. Men will be shown the patent contradiction in being professedly Holy Name men, or members of a Total Abstinence Society, and at the same time careless and indifferent in regard to more sacred duties. In fact, the frequentation of the Sacraments brought about by the Society will be a great factor in promoting regular attendance at Mass.

Let me mention one more benefit of an active and flourishing men's society. What I am about to suggest might not be practicable everywhere; in some places, however, I know it is successful.

Throughout the year, there are many secular holidays, commemorating some event of national or civic importance. Why not invite our men, who, but seldom have an opportunity of going to the week-day Mass, to begin these holidays by assisting at the Holy Sacrifice? It is true, a great many seek a change of air and environment for such days, and, hence, leave on early trains or boats. It, however, remains that many more stay at home, and these might be exhorted to assist at Mass on such mornings. In Canada, a number of our legal holidays are held on Monday. Why not announce confessions for Sunday evenings, particularly for men, who will come to the morning Mass, and receive Holy Communion? I know a city in which this has been tried this year, and the last holiday observed in that particular parish, which is of about three hundred families, more than one hundred and fifty received Holy Communion, a great many of whom were men.

Finally, men organized into an active society frequently used in connection with Church matters, will become more interested in the cause of Catholicity, and will be drawn nearer the Church. The fervent will become more fervent, the hitherto careless and indifferent will be aroused to becoming zeal and devotion, the traditional grumbler and critic will be softened by more frequently meeting and conversing with the chaplain of the organization; all of which means more loyalty and devotion to the Church of God, greater zeal in the cause of Religion, a better understanding of one's own spiritual obligations and privileges, and in fine, by an almost natural climax, a more frequent and regular reception of the Sacraments. May God bless our Catholic Men's Societies, and bless all who are interested in their development, especially the priest having charge of them, as he can be a veritable fisher of men.

SOCIETIES FOR YOUNG PEOPLE LEAVING SCHOOL.

BY

REVEREND J. E. QUINN, S. J.

THE present paper overlooks endeavor in behalf of juniors of the gentler sex, in order to give undivided attention to the welfare of their brothers.

This course, it is hoped, will be sanctioned both because of the special difficulties found in organizing boys, and because of the relatively superior importance of the boys themselves — the future heads of families. We have only to glance at conditions in other parts of the world for warning of what may happen where the faith, be it regarded ever so loyally by the majority of the women, is viewed with indifference by the majority of the men.

The aim of the writer is to make some contribution in favor of the Junior Holy Name, junior sodalities, temperance cadet societies, and kindred bodies, by suggesting a closer adaptation of all such undertakings to the needs and shortcomings, likes and dislikes of boy-nature.

Attention, then, is directed first of all to the consideration that young people leaving school need special priestly care until the end of their boyhood; that, in fact, the fifteenth, sixteenth and seventeenth years are the crucial ones of early life. For is it not during the period named that the boy, forced to deal with newly awakened passions, and with a now thoroughly aroused spirit of independence, commonly takes a permanent stand in spiritual affairs, be that stand devout, lukewarm, or openly vicious!

Now, the most efficacious means towards holding young people until the end of the seventeenth year is had by denying enrolment to lads who appear so youthful as to be unwelcome to their elders nearing eighteen. Consequently, there is need, at the very outset, of invoking the law regarding the juvenile age-line that juvenile nature, itself, has made. This law is easily read. As a rule, our junior brethren do not associate optionally in the field of organization with mortals more than five years younger than themselves. Hence, if we would retain boys commonly until the end of their teens, we must spare them the indurating and unendurable trial of membership with social upstarts who seem to have less than thirteen years to their credit.

This conclusion, if accepted, will enforce a radical change in the method now much followed, by which little chaps of twelve, eleven and even ten, having made their First Communion, become eligible for the juvenile society of the parish. For the sake of an immense increase in rich results, teenless beginners in life (who, of course, can receive other spiritual attentions while waiting), must be excluded from the ranks.

No doubt, measurement of stature, as an admission test for youngsters claiming thirteen years, seems incongruous at first thought; nevertheless, with reflection, that criterion may find favor.

It is certainly as natural to the boys, as it is helpful to their adult leader, by providing against the mistakes and deceptions that would surely occur were candidates accepted on simple declaration of age. After twenty years' experience in judging spiritual fitness by the height of the soul's earthly tenement, the writer testifies that the measuring process, aided by another expedient to be mentioned further on, retains members, not only until the age of eighteen, but often until twenty, and even twenty-one, and in some instances has barely missed leading the Boys' Sodality to include married men.

This method, founded directly on a demand of juvenile nature and seen to make willing captives of juveniles, until the end of their boyhood, should strongly interest persons who have noted that many of our younger brethren go no further in the field of Church societies than they are carried by the junior organization; and never pass at all into the parochial young men's union. And the arrangement claims further approval because, by keeping the boys as long as they are boys in their place, it preserves the young men's society from a most serious drawback. For the adult fraternity, when invaded by lads of less than eighteen, suffers an ultra youthful shading, intolerable to its intended beneficiaries.

It must be admitted that the suggestions, so far presented, do not reach the phase of boy-saving endeavor that is most vital. The point chiefly in need of attention is that many priests, in position for the work, believe themselves unable to gather boys at all, and must be given confidence hitherto wanting if they are to begin, or continue with any heart.

And unfortunately, this feeling of unfitness is fed by discouraging object-lessons. Indeed, it must be regretfully granted that the annual career of the average juvenile society reminds us of the religious doings of certain distant flocks which, as is said, show signs of spiritual life only in connection with baptisms, marriages, and funerals. Thus, the youngsters of the parish fraternity are on hand in satisfactory numbers for their opening or, so to speak, baptismal gathering; then, they re-appear in force, *sat superque*, for the well-advertised otuing, entertainment or other quasi marriage-feast of union between themselves and the management; but, apart from these occasions, the young scamps, by their outspoken indifference to the organization, and by their well[illegible]tained boycott of its exercises, are practically occupied laying thei[illegible]nbership in its grave.

The impression generally drawn from this sad situation may be dispelled, to some extent, through further insistance on the all important gains to be had by adapting our apostolate more fully to certain tastes and weaknesses of juvenile nature. By this insistance, the writer would open to his brethren of the sanctuary the very encouraging view that success can be had through methodical proceedings, which everybody is free to adopt; and is not, as many suppose, restricted to workers gifted with rare personal magnetism for the young.

Meanwhile, let it no be fancied that coming suggestions will include

a recommendation of the indoor amusement-centre, known as the "Boys' Club." On the contrary, the clerical director, alive to youthful ways, should think twice before making trial of that feature. The very idea of the club reminds us that, amongst the giddy amusement-seekers in their early teens, many soon tire of the recreation quarters and, from then on, prefer to destroy things rather than legitimately enjoy them. As this anarchical spirit necessitates firm repressive action, friction inevitably results. Hence, the club becomes a very critical place for the priestly worker, robbing him of the prestige and opportunities of his calling in proportion as it forces him to play the policeman's part.

Accordingly, it is encouraging to feel that, from the sacerdotal viewpoint, the recreation rendez-vous is, usually at least, superfluous. No doubt, such a base of operations is needed in the irreligious district — though, even there, it would seem to call rather for lay control — but in localities that are fairly well off spiritually, the priest, gifted with marvelous hold on the respect, affection, and confidence of both young people and their parents, seems abundantly able to succeed with other and far less burdensome material supports.

Since the organized mortals, with whom we are now concerned, must be brought together by some means or other, rejection of the club at once draws attention to another gathering. It is the one commonly rated the most difficult part of our work: the society's regular religious evening meeting, which, in the opinion of the writer, should always be held before the tabernacle. Needless to say, this form of assembly will now be considered as the first has been, in the light of the juvenile make-up.

That light, to begin with, seems to reveal the serious oft-occurring mistake of holding too many evening sessions. These, obviously, should never be multiplied in disregard of the fickleness, forgetfulness, and irreligiosity of the prospective congregation. Apparently, from twelve to twenty such gatherings a year are as many as are authorized by the modern boy's church-going turn. And if these meetings, nominally of weekly occurrence, are held in groups, say, of three or more, separated by periods of much needed rest, they strike a responsive chord of the youthful heart by their intimate association with that most delightful word of the juvenile lexicon — "vacation."

Nor is it to be feared that the sessions thus reduced will fail to exert strong spiritual influence. First, as regards the results of religious instruction and appeal, more, assuredly, is gained through fewer, but well attended assemblies, than through a greater number spoiled, however, by vacant pews. And this consideration grows in view of the fact that the director, engaged with a score or less of annual assemblies, can devote increased attention to the preparation of his instructions, as well as to the other matters involved, and, indeed, is in position to make each of his gatherings a finished, telling event.

And, then, it is not to be thought that the only spiritual wants of boys arise from ignorance of revealed truth, and a feeble hold on virtue, calling for continuous weekly instalments of religious teaching and exhortation. Our young friends lack, also, an easy, confidence-inspiring footing with the priesthood; this footing they obtain through a medium of

respectful familiarity with one of God's ministers, the society's moderator. Again, the youngsters lack home-feeling for the material temple of relig on; this needed home-feeling will be acquired in the pious union which, even for comparatively few occasions, leads juvenile vestibule-loungers — the junior detachment of what has been called the Pope's standing army — away from the street-doors of the edifice to its front pews.

Meanwhile, accommodation of the evening meetings to the temperament of our Christian undergrowth involves more than their mere reduction in number. It means, besides, that the occasions will be relieved by an all-pervading tone of cheerfulness; for, the light setting of a gathering is much more to youthful participants than even it is to older ones.

However, the sunny atmosphere now demanded does not consist of merriment. This, once excited in a boy audience, easily leaps beyond bounds. Neither is it a synonym for genial expansiveness on the part of the director. True, the latter must be immaculately free from peevishness, loquacity, and polysylables, but, even though wholly unmagnetic in the present department, just as in every other, still he can color his gatherings with abundant cheerfulness through plain, business-like expedients.

To this end let him, first of all, shorten the meetings by the rule that forty-five minutes are as much as one's spiritual sons can pass in pious restraint, without breaking the peace. Let him often drop into brief, eagerly welcomed, heart-to-heart confidences concerning whatever material attractions are coming. And, then, the boys' leader can accomplish wonders in the desired direction, by so enriching his instructions with suitable illustrative matter, as to have them followed with interest and pleasure.

But the moderator acts more radically in favor of cheerfulness by simple, painstaking care to forestall breaches of discipline, thereby obviating all need of recourse to the remonstrances, threats, and corrections that would inevitably fill proceedings with gloom. The importance of this care will be seen in a contrast between two directors, engaged with the elementary tasks of seating their boys for evening service, and of ascertaining " who's who " in the matter of attendance.

The first of these workers, not troubling himself to discriminate between the dynamic human nature of early youth, and the quiescent human nature of venerable age, has provided for the church visits of his rollicking charges just as he might for an equal number of old ladies. The members have been told to seat themselves where they like, and are expected to indicate their presence by answering to roll-call. The officers drawn from the general body, mostly out of mere deference to the custom of societies, hardly make themselves felt. Nothing whatever has been attempted towards developing the restraining influence these youths might exert over their fellow members.

It should not be found surprising that this crude way of doing, adopted with utter disregard of boyish habits, creates an impossible situation Unrestricted freedom in the choice of seats, by crowding all the member-

of the various "*gangs*" together, has established those energetic alli-ances in readiness for mischief-making, the true *summum bonum* of the gang's existence. On the other hand, no steps having been taken towards stimulating and utilizing the conservation of the more staid element, the assembly is practically devoid of self-controlling spirit, and leaves to the unaided director the entire burden of holding disorder in check.

Under the circumstances the opening event, the roll-call, takes its chances of degenerating into something suggestive of a multitudinous cat-call, and, at any rate, surely signals to the moderator to assume for the rest of the evening the joyless, repellent attitude of a disciplinarian much overworked. No wonder that the short-sighted endeavorer, de-ceived by a false vision of old heads on young shoulders, finds his dark-ened cheerless meetings deserted.

Refreshingly at variance with this unfortunate is our second leader. Utterly powerless as he is to exercise any personal spell, this more thoughtful trainer of the "young idea" proceeds to govern the boys by simple continuance of that watchful attention to their inclinations by which he has already attracted the boys to his side.

Realizing that any time spent in dry verbal groping for the names of those present will surely overtax the slender resources for sedateness that juveniles command, the new moderator provides books giving the names of the members, and prepared for attendance marks to be placed by the officers. At the same time, mindful that the markers must be enabled to easily locate their subjects, and that the "gangs" (always crippled when scattered), must be temporarily shorn of industrial strength, he covers both these needs by a law, that every member is to have place in a fixed pew.

The director, perceiving that, through a couple of side expedients, he can secure perfect fidelity to this rule, goes further in the same direction. While it would be impracticable to assign each member to a definite place on the member's bench, there is a weak spot in church-seated human nature; wherefore he consults good order by providing a designated occu-pant for, at least, the end of every bench.

Here the moderator's plan is simply a practical application of the mysterious fact of pastoral economy, that worshippers of the less devout sex are never at ease in any part of a pew, save at the extremity, and next to the aisle. In recognition of this phenomenon, and making a virtue of the masculine necessity, our good man appoints a set of sub-ordinate officers who, taking the name "end boys," willingly become responsible for the conduct of their companions of the same sitting.

It is readily conceded that this very modest promotion does not impart any wonderful sense of dignity to the young people concerned; never-theless, it is prized as being a foretaste of better "lifts" to come, and has the desirable effect of attaching the incumbents more closely to their pious union. Nor is it asserted that these minor caretakers bestir them-selves greatly toward checking mischief on the part of the others; none-theless, however, they, the one-sixth part or more of the entire body, are led to openly assume an attitude of loyalty to the management: and this attitude, preserved before youngsters who do not much examine things

below the surface, is sure to be of considerable restraining effect. Besides our petty dignitaries are at least pledged, tacitly and *ex officio* to behave themselves. All in all, then, their presence as a conservative force is of no small value.

Meanwhile, let it not be thought that the systematic society builder rests content with this small amount of "government of the people by the people." He sees that the situation calls for a superior grade of thoroughly reliable officers to do real work and, fully aware that elections for high positions are amongst the supreme joys of present places, dependently on the suffrages of their fellow-members. In fact, the circumspect captain of the ship of state gladly welcomes the ballot which, clearly, will serve as an excellent and inexpensive attraction.

Knowing, however, that the elders of the ship's company, by reason of fully tested fidelity and of age, are the ones to use authority with effect, the captain so arranges that none but his elders shall be elected. The intended result is obtained by providing ballots bearing only the names of the seniors by age, perhaps, or, better still, by priority of enrollment. These names, then, and no others, are submitted to the voters for marks by which each voter's choice will be expressed.

But further legislation is found necessary in order that the benevolent dictator may obviate the sore administrative inconvenience that would arise, were an entire set of experiences assistants to be abruptly replaced with an entire set of newly chosen, "green" ones; further legislation is again needful, in order that the dictator may retain freedom to give each fresh helper whatever particular position the helper ought to hold. Hence, a decree that the ballot box does not raise any of the candidates at once to office, but simply establishes the precedence of all of the candidate for the governing circle, which they will enter successively, as official vacancies occur, and in which they are to take the various posts, as the director shall assign. So, with the system in operation, the veterans, having endured the gauntlet of a political campaign, stand in the order of the votes respectively received, eagerly ready to join the board of magnates at call.

Of course, in thus creating a sure prospect of office-holding as a reward of seniority, the boys' patron has done much for the plan mentioned at the beginning of this paper of retaining members, for their individual benefit, until early manhood has been reached. And, meanwhile, the important purpose of safeguarding discipline, and of thereby perfecting the tone of meetings, is also splendidly accomplished.

It is submitted that the two directors here considered have well illustrated the difference between proceeding without and with attention to the guidance juvenile nature supplies. The worker who has shown indifference to this guidance opens his meetings only to scold them to death. But the other worker, having tactfully enlisted the support of the most mature, and, consequently, of the most tried and influential of his following, is rarely, if ever, forced to chilling action against disorder, an immunity that constitutes the first essential for the necessary cheerfulness of the gatherings.

And if these reverend worthies could be followed further in their undertaking, results would be the same. The first endeavorer, most likely lamenting his lack of supposedly needful personal magnetism, would be seen sinking deeper and deeper into the waters of failure; while the other, though really as little magnetic as his associate, would be found rejoicing that, with all of its features shaped to suit the boys, his boys' society had scored complete success.

Possibly it is found strange that this paper is now on the last stretch of allotted time-space, without having considered its subject in the light of the present, great, sacred occasion; that is, without having dealt with the supremely important question of attaching young people to the practice of receiving Holy Communion. However, one can answer that this phase of the subject has been dealt with. For, in reality, the boys' monthly visit in common to the Holy Table forms a single issue with their evening meeting. Success for the latter gathering is a sure harbinger of success for the more sacred one.

Here we meet with a fact most inspiring to laborers in the juvenile corner of the vineyard, occupied with the task of gathering, controlling, and enlivening evening assemblies. Every part of this endeavor, even when merely of a secular turn, makes for the very richest of spiritual results. Catholics in their teens are usually free from such attachments as withholds from the sacraments; so, while numerous exceptional youngsters must be coaxed along, the boys as a body, if only they have given themselves to the fraternity meetings enough for the acquirement of a sense of genuine membership, will instinctively follow the fraternity's trend to the altar.

There still remains, to be sure, the necessity of cultivating recollection and fervor at Holy Communion; there remains, also, the great work of leading one's following to perfect the excellent beginning made monthly in common, and receive individually, every week, and every day. But these undertakings again refer us to the evening sessions, where counsels for the proper and frequent performance of the most sacred of acts are willingly received from the lips of the priestly guide.

Some proof has now been given, it is hoped, that the knottiest problem of the apostolate, the regular meeting, finds solution at the hands of the organizer who has care to conform himself to the natural likes, dislikes, and shortcomings of juveniles.

Were it possible, the writer would be pleased to consider this conformity as applied to the other departments of boy-saving work. Pleading for the closer adaption of ways and means to juvenile nature, he would gladly treat of such matters as the utilization of games, badges, and other attractions; the maintenance of a waiting list; collections of dues; attendance marks; treatment of delinquents; the choral feature, and especially the instructional feature of the meetings, and the like; but much, assuredly, is accomplished if what has been written makes his general thesis seem plausible and worthy of further thought.

Nowadays, with humanity's drift to urban life, crowding junior humanity more and more within the reach of the priestly organizer, the juvenile harvest is indeed "great;" and if the laborers seem "few," they,

as the writer believes, can increase marvellously, both in number and efficiency, through closer attention to that polar star of our endeavor, the time honored saying, " boys will be boys."

THE EUCHARISTIC LIFE THE ANTIDOTE FOR MODERN LIFE.

BY

FATHER BERNARD VAUGHAN, S. J.

IF a Catholic were to seek the Bible through for some passage in it which might put before the world his estimate of the Church, what it is in itself, and what it is to him, he could, I think, find nothing more appropriate, nothing more nearly expressing his thought, feeling, and appreciation of Christ's Bride, than the following inspired passage from the 7th Chapter of the Book of Wisdom:

" I preferred her before Kingdoms and Thrones, and esteemed riches " nothing in comparison of her. Neither did I compare unto her any " precious stone: for all gold in comparison of her, is a little sand, and " silver in respect of her shall be counted a clay. I loved her above " health and beauty, and chose to have he[r] [inst]ead of light: for her " light cannot be put out. Now all good things came to me together " with her, and innumerable riches through her hands.... She is an in- " finite treasure to men."

Behold here, enshrined in these words of burning eloquence, is epitomized what the Catholic Church means, and what it is to a rightly minded Catholic.

" Religion," sings the poet, " is all or nothing." About other religions I do not profess to know much; but about the religion of which you and I are members I know this, that compared with her, all others, no matter whence they spring, are " as a little sand," as " a handful of clay," as nothing; whereas she is " before kingdoms and thrones," " above health and beauty." For in a word she, our mother, is, is she not, " an infinite treasure to men "?

Bear in mind that the religion founded by Jesus Christ is not merely a system of divinity, a code of morality, or the shrine of an imposing liturgy; it is, I grant you, all this, but besides, it is a service, it is a practice. Nay, it is even more: it is a life, a spiritual life, a divine life, a deified life — the life hidden with Christ in God.

For a moment pause, and try to realize what actually happens when in the waters of Baptism a child is initiated and received into the religion of Jesus Christ, the Catholic Church. We are assured by the Holy Spirit that in this sacred mystery, the babe, all helpless and list-



La procession. Le cortège des évêques

The Procession. The Retinue of Bishops

less, is dowered with a new life. To borrow the language of inspiration, at the baptismal font, "man born of woman" is "renewed," "regenerated," "born again," is "born of God."

When then, the priest, clad in surplice and stole, receives a neophyte into the Church, pouring the saving waters over him, that neophyte, whether young or old, rich or poor, fair or dark, bondsman or free, becomes thereby a "partaker of the divine nature" itself, being made by grace what Christ is by nature, son of God.

How difficult, how utterly impossible, is this for us in any due measure to grasp. Our eyes seem to be held lest we should be blinded by the sight open to the vision of angels. Now we see but dimly, through a glass, in a dark manner: in a word, by faith. But, be patient, for before so very long, the curtains of night shall be torn asunder, when Grace, standing in the full blaze of light from the Great White Throne, shall change into Glory, faith yielding to sight, life in exile being then exchanged for life in patria — for Home. Well, may the text enlisted for my purpose proclaim: "I chose to have her instead of light, for her light cannot be put out"!

The modern scientist tells us of marvellous healing properties hidden away in the golden rays of sunshine. The sun-bath is a very storehouse of health. Not only do the light and heat of the sun make the material world live and dance to the rhythm of its fine pulsations, but with its delicate hand the great luminary paints the lily, the violet, and the rose; it gilds the cornfield, and glints the river; it throws light and shade across the landscape, nay, whatever thing it deigns to fling its golden beams upon it transforms, vitalizing the whole world about us with untold strength, dowering it with unutterable beauty. What the sun's healing operations are in the human frame we are only now beginning to understand; but this we know, that in its light and heat myriads of microbes, that would otherwise seize upon and devour human life, are tamed of their fierceness, and robbed of their destructive force.

But what, let me ask you, is all this wondrous output of the solar system compared with the marvels wrought in a human soul by the transforming powers of sanctifying grace, which not only disarms the soul's spiritual foes, but moreover so fortifies its life, that in due season it puts forth the rare bloom of supernatural virtues, and the fruit of good works meritorious of eternal recompense. As we contemplate these matchless marvels born of grace in the soul, may I say, of a shoeless, ragged, homeless little child, we begin more fully to understand that grace is in very deed what it is said to be: "an infinite treasure to men."

In what has been hitherto said, I have attempted to bring home to you this great and central fact, that our religion — the religion instituted by Jesus Christ, — is a life, a divine life, "vita deificata." It was this supernatural life which Our Lord came from heaven to bestow upon us, and to give us as Himself declared, in no stinted measure, but "abundantly." This is the divine life which you and I have so to support, to nourish, to strengthen that its divine energies may at length come to penetrate and permeate the whole range of our thought and work during our mission time here on earth.

This brings us face to face with a question bearing with vital importance upon our present subject; the question is this: Upon what food must this divine life of the soul be fed that it may not starve to death in us, but on the contrary, may grow in health, and strength, and wisdom before God and man?

Observe, there is no kind of life but requires for its support some kind of food. Is not the organic marked off from the inorganic world precisely by this, that whereas the former needs for its health and growth some special kind of nutriment, the latter is capable of none? The crystal, if you will, grows from without, but the organism grows from within — not by the addition of material which it puts on and uses, but by the absorption of matter which it takes in and changes. I might go on to show how life, as we find it in the ascending scale of being, from the amoeba to man, requires for its vigour, development, and perfection its own special kind of foodstuffs. But I must pass on to answer the question about the character of food needed for the support of the soul's divine life. What is that banquet at which this divine guest must sit, and feed with appetite, relish, and profits, in this instance not vitalizing his food, but on the contrary, his food vitalizing him?

You tell me that for material life is required material food; and Our Lord tells us that for divine life there is needed divine food. On an occasion, when pointing to the lilies of the field springing up like stars of earth in all the land about Him, Jesus said to his followers: "See the lilies how they grow;" and He continued: "Never was Solomon arrayed in glory such as they." Solomon's glory was borrowed from without, whereas the beauty of the lily is developed from within. The lilies grow by what they feed upon. And so does the divine life of the soul grow upon what it feeds, — the "Bread of the strong," and the "Wine which brings forth virgins."

In that most wonderful and pathetic discourse treating of the soul's banquet which we read in the 6th Chapter of St. John's Gospel, Our blessed Lord refers to the soul's supreme need of this divine food. He insists that the "Bread from Heaven" is the soul's one and only true support and nourishment; so that to neglect feeding at this table is not only to forfeit grace, but, what is still worse, is to induce a fast which needs must end in the soul's spiritual starvation unto death. Recall His very words: "Except you eat the Flesh of the Son of Man and drink His Blood, you shall have no life in you," in other words you will starve to death. On the contrary: "He that eateth my Flesh, and drinketh My Blood, hath everlasting life"... "My Flesh is meat indeed; and My Blood is drink indeed." "This is the Bread which cometh down from Heaven, that if any man eat of it, he may not die."

I might continue, but these quotations from our Lord's sermon at Capharnaum will suffice to bring home to you the vital truth that the Holy Eucharist is set up in our midst to be "our daily bread" — the regular, proper, and only suitable divine support and nourishment of that life with which we were dowered in Baptism, the Christ-life. Speaking of the exquisite properties of this "Bread come down from Heaven,"

the Angelical Doctor breaks forth into raptuous eloquence: "Oh! sacred
banquet," he exclaims, "wherein Christ is received, the memory of His
Passion is renewed, the soul is filled with grace, and the pledge of future
glory is given us."

At no time in the story of His sojourn on earth can man afford to
neglect His Christ-life. To support this [illegible], to nourish, devlop, and
perfect it is the work with which each one of us here present, both priest
and layman, is charged; it is the mission to which each one is first of
all called. There is no need for any one of us to cast about in order
to discover upon what he must feast his soul that he may keep it in
health, and beauty, and strength before God. Has not the divine Host
Himself invited each and every one of us to his table proclaiming
"The banquet is ready." Most wonderful to narrate, He longs more
fervently to come to us than we to go to Him. Dearer far to Jesus
Christ than any jewelled tabernacle made with human hands, is the
simple casket of a child's pure heart made by God Himself to be His own
dwelling place. He seeks union with the poorest slum child through
the Eucharist:

"Out beyond the shining
Of the furthest star,
He is ever stretching
Infinitely far
Yet the hearts of children
Hold what worlds cannot
And the God of wonders
Loves the lowly spot."

Must I ask: Why is it that we in our day have so far forgotten to
eat our bread, and to wax strong upon the banquet prepared for us, that
we need must be warned by Christ's Vicar, our present beloved Apostle-
like Pope, Pius X, to renew our fe[illegible]our, to whet our appetite, and to
yearn like Christians of old for this "Sacramentum mirabile," contain-
ing in itself whatever is delightful and is delicious, "omne delectamen-
tum"? Be renewed in Christ, our Holy Father seems to say to us, met
here in this vast assembly to-day, and forget not the exhortation of the
Tridentine Fathers to frequent Holy Communion as you frequent Holy
Mass — daily.

God knows that at no period in the history of Christ's Church has
there been greater need than there is to-day of this note of warning
from our Father in God to all his children throughout Christendom.

We are living in a day of head-lines, snapshots, taxicabs, and music-
halls; in a day when the scramble for the prizes of life has become a
mad passion. It is a day of fever [illegible] and fame; when competition for
earthen toys is so keen, and the margin of profit in commerce has become
so fine, that the one cry beating through the air is "hurry up." No one
seems to have time for pause till, worn out in the pursuit of gewgaws
and vanities, a rest cure becomes imperative, the clock is stopped, and

all action, mental as physical, must be prescribed as prohibitive for an eighth part of a year.

We are living in a day when the high ideals of old are fast yielding to the pressure of creature comforts; when principal is being exchanged for expediency; in a day when self-sacrificing Catholicism is being bartered for self-centred materialism; when the Christian sense of sin is being regarded as a bye-gone superstition; in a day when it matters not what you believe, but only what you do; and when you may do what you like, provided you are not found out; in a day when the relations between the sexes takes one back to pagan times; while the garbage on which man and women feed is as foul and loathsome as the stuff over which they gloat and chatter; in a day when marriage has become so debased and defiled, that not even the pledged troth can make it long endurable without change of prospective partners in a life of legalized vice; in a day when there is no empty place but in the cradle, and no room in which to move but in the Churches. Well might a leading Parisian physician sum up the situation in the word: "C'est une pourriture!"

Observe that the cleavage to-day, as in no previous time since the dawn of Christianity, is between God and Mammon; or shall I say in language more definite still: between Catholicism and Agnosticism, if not evolutionary Materialism itself. For confirmation of my strong assertions, read the story of present-day life, as it is reflected in Society, as it is mirrored forth on the stage, as it is shown up in the law courts, as it is writ large on our book stalls; or if you will, as it is published in society journals, in the monthly magazine, in the weekly pictorial and in the daily press.

With Mammon, then, asserting itself, as it does amid all sections of the community in this twentieth century, with home-life gone, with social life demoralized, with bi-products of materialism everywhere rampant, with our marts of industry like gambling hells, and the very streets like a nightmare, what I ask is to lift up and proclaim the interests of God against this devasting plague of frivolity, folly, and riot ?

Before this tidal wave of paganism, stretching from sea to sea, and river to river, everything is going under, with one exception, and that is our Holy Religion. The Church of Christ, indissolubly one, infallibly true, indestructibly good, is the one and only institution that is holding her own and is "semper eadem", unchanged and unchangeable, amid all this wreckage and ruin littering the spaces of the world. Like Christ, the Church too remains "yesterday, to-day, and the same for ever." Her centre of gravity never shifts.

A few days ago, one prominent before the world as a great artist said to me: "I have unbounded admiration for your religion; it is the only one really worth having; but, alas," he continued with a deep sigh, "I cannot get hold of it." Grasping him by the hand I replied: "Let it get hold of you; it matters little that the babe cannot reach up to its mother, when the mother can stoop down to her babe."

This brings me to my central point in this paper; it is this: If you and I in this world of change and havoc, of false philosophy and worse

morals are to hold our own as Catholics, vigorous, energetic and enthusiastic, we must let Christ get hold of us, we must bring ourselves to feel the pressure of this kind hand, we must lean with all our weight upon His strong arm, and must draw with all delight from His Sacred Heart, finding in Him, as the infant does in its mother, our source of nourishment, comfort, and strength. Nay, we shall find Him a union much more intimate than that which we knew when we were fed in a mother's arm. She fed us on milk holding in solution every element that was needed to build up our frame physical; He feeds us on His own Precious Blood, which serves not only to nourish and strengthen, but also to complete and perfect our life spiritual, the Christ life. "My Flesh is meat indeed: and My Blood is drink indeed." Nothing but clinging Peter-like to Christ can save us.

If, as twentieth century Catholics, we are to be a real credit to the Church, an inspiring example to the world, and a mission to our country, we must become so closely united to Christ that, in a very strict and literal sense, ours will be the Christ-thought, the Christ-word, the Christ-deed; ours the Christ-life, ours the Christ-character. Believe me, the imperative need of to-day is character, while the only character worth building, and the only character worth holding, is the Christ character. Make it your business then to build up the divine characteristics of Christ in your souls; and then not to St. Paul alone, but to each one of us also, it shall become true to say: "I live now, yet not I, but Christ liveth in me." "For me to live is Christ." Resolve then first of all regularly to feed your divine life on this divine food, this "Bread come down from Heaven;" continue your efforts in building the Christ character, till at length grown strong and virile on the "Bread of the Strong" you may with the great Apostle be ready to throw down to the whole wide world the glorious challenge: "Who shall separate us from the love of Christ? shall tribulation? or distress? or famine? or nakedness? or danger? or persecution? or the sword?... I am sure that neither death, nor life, nor angels, nor principalities, nor powers, nor the things present, nor things to come, nor might, nor height, nor depth, nor any other creature shall be able to separate us from the love of God, which is in Christ Jesus, Our Lord. (Epistle of St. Paul to the Romans, Chap. VIII. 35).

In conclusion let me remind you: how it has come to pass that so intelligent, quick-witted, and brilliant a people as the Irish have never been caught and captured by the glare of pseudo-theology, or the glamour of false philosophies? Yes, let me tell you why it is that this fascinating Celtic race, naturally so easily won, has never welcomed to its schools, or even offered cold shelter to Jansenism or Kantianism, or Marxianism, or Nietzscheism; let me further tell you why it is that no form of Modernism has ever succeeded in finding foot-hold on Erin's sacred soil. The reason is not far to seek. If Ireland to-day is the most Catholic land in the civilized world; and if Dublin, of all Catholic capitals in Christendom, is the most intensely Catholic, the secret of this, her glorious privilege, is an easy matter to reveal. Ireland to-day is what she is because her sons and daughters say their prayers and go to the Sacra-

ments. Let us go forth, resolved to do likewise, and we too, like them, will remain unspoilt by modernity, "unspotted from the world." The antidote for modern, up-to-date life is the Eucharist.

FREQUENT COMMUNION AND YOUNG GIRLS IN LARGE CITIES.

BY

REVEREND J. L. HAND.

THE old controversy anent the frequent reception of Holy Communion has been set at rest by His Holiness Pius X. By a decree of the Sacred Congregation of the Council dated 20th of Dec., 1905, the mind of the Church on the subject was clearly and explicitly set forth in the following terms: "Frequent and daily Communion as a thing most earnestly desired by Christ, our Lord, and by the Catholic Church, should be open to all the faithful, of whatever rank or condition of life, so that no one who is in the state of grace, and approaches the Holy Table with the right and devout intention can lawfully be hindered therefrom." The statement of the case by the Congregation is clear and comprehensive; it applies to all ranks and conditions of those who are in a state of grace, and are actuated by a right intention. On the occasion of the promulgation of this decree on frequent Communion, among the many questions mooted, as deserving of special consideration, and, perhaps, of exception from its wide application, was that of children who had just made their First Communion. Some theologians were doubtful of the propriety of admitting children under such circumstances to daily communion. The following question was, therefore, proposed to the Sacred Congregation for solution: "Should all the students of Catholic Colleges, even those children who have received their First Communion be encouraged to approach the Holy Table every day?" The answer was: that "frequent reception of Holy Communion is recommended, according to the decree of 20th of Dec., 1905, even to children who have been once admitted to the Holy Table, conformably to the directions contained in the Roman Cathechism, *i. e.* that they must not be prevented from receiving it frequently, but, on the contrary, must be exhorted to do so, the contrary practice obtaining in some places being hereby condemned." The answer is positive that children are to be encouraged and exhorted to receive Holy Communion each day. It would be useless to urge that the response of the Congregation does not apply to all children who have made their First Communion, but to those only, who are boarding in Catholic Colleges and institutions, and are consequently much removed from the sinful influences of the world and surrounded

by an atmosphere of virtue and sanctity, which make the sanctifying grace and right intention, the dispositions required by the decree of 20th Dec., 1905, an easy matter of acquirement and preservation. The pronouncement is general, not limited to the boarders in Catholic Colleges and schools. It applies to young girls in large cities, just as it does to the tender maiden within the hallowed walls of the convent.

The large city, it is true, is not the ideal place for the cultivation of virtue and practice of religion in the young. It lacks many of the favorable opportunities of the Catholic countryside for the training of young girls in the virtues of modesty, humility, and obedience. In the large cities, the parental control is much diminished; conditions of family life do not help to purify the mind and elevate the soul. In many of the homes, the presence of father and mother is not continuous with the children; parental control is relaxed, and the atmosphere of the home becomes impregnated with the germs of worldliness. In the large city temptations to sin for the young is multitudinous; occasions stand out before the poor vacillating girl in the theatre, the amusement hall, the summer resort, and more particularly in her relation with the other sex, which should be a prop to her virtue, and a support against her weakness. Society is frequently shocked by the scandals, which appear in print, of the corruption of young girls by old wealthy profligates, who spend their time and money in the gratification of their lustful passions.

The nature of girlhood complicates the consideration of the subject in the light of the many obstacles on the path of the young maiden. Physiological development is not without its effect on the mind and heart. There is a feverishness generated in the young girl that seeks for gratification in sensual excitement and pleasure. There are forces operating in her, of which she is unconscious. Notions of a compulsory nature and tendencies almost irresistible, the unhappy result of Eve's transgression, the concupiscence of the flesh, of which fallen nature cannot divest itself, predispose young girls to a life of spiritual combat and constant warfare in large cities. Their frail nature amid the labyrinth of snares and temptations is sorely in need of divine succor. The positive wickedness of the world, and the inherent weakness of girlhood make the frequent reception of Holy Communion almost imperative for perseverance in a virtuous life.

The Catechism of the Council of Trent explaining the effects of Holy Communion says that "The Holy Communion in an antidote against the contagion of sin and a shield against the easy approach of violent and deadly infection." St. Cyprian records that when, in the early ages of the Church, Christians were hurried in multitudes by tyrants to torments and death, they received from the hands of the bishops, the Sacrament of the body and blood of our Lord, lest perhaps overcome by excess of torments, they should fail in the saving conflict. "The Holy Eucharist," says the Catechism of Trent, "represses the licentious desires of the flesh, and keeps them in due subjection to the spirit. In proportion as it inflames the soul with the fire of charity, in the same proportion does it necessarily extinguish the fire of concupiscence."

Ideals of sanctity are set before the minds of young girls. The ex-

amples of the holy women of the Gospel, who, with loving tenderness, cared for the body of the Lord, and who, during His life on earth bestowed upon His sacred person the deep affection of devoted hearts, attract young girls towards the tabernacle. The lives of the great saints of their sex, such as Agnes, Cecilia, Magdalen de Pazzi, Theresa, Rose of Lima, and many others devoted to the Blessed Sacrament, fire the young generous hearts of girls with love for our Lord. They aspire to a life of holiness which can be attained by the practice of virtue and the frequent reception of Holy Communion.

If large cities abound with places of temptation and occasions of sin, they are not unprovided with the means of combating evil and overcoming vice. Churches, convents, and schools in full operation, year in and year out, work with untiring zeal for the spiritual advancement of our young girls. Opportunities are many, and are freely availed of, for the frequent reception of the Sacraments and the practice of a holy life.

The means by which young girls are lead to frequent Communion are manifold. The fragrance of virtue and the light of good example by the mother of the family, as she goes frequently to Communion, must have its effect on the young daughter. It is related of St. Magdalen de Pazzi, that when she was yet young, and before she had made her First Communion, she would draw close to her mother the day on which she was accustomed to receive Communion, that she might have the happiness in breathing near her the holy odor of the presence of Jesus Christ. There is no object lesson so powerful as the example of the mother on the daughter. The mother who gives the example of frequent Communion to her children, who makes her daily visit to our Lord in the Blessed Sacrament, will be rewarded in time by seeing her girls follow in her footsteps to the Holy Table. Where a love of the Blessed Sacrament is cherished and fostered in her home, there will be a holy appetite amongst the members of the family for frequent reception of the bread of angels, which produces in their souls the rich fruits of eternal life.

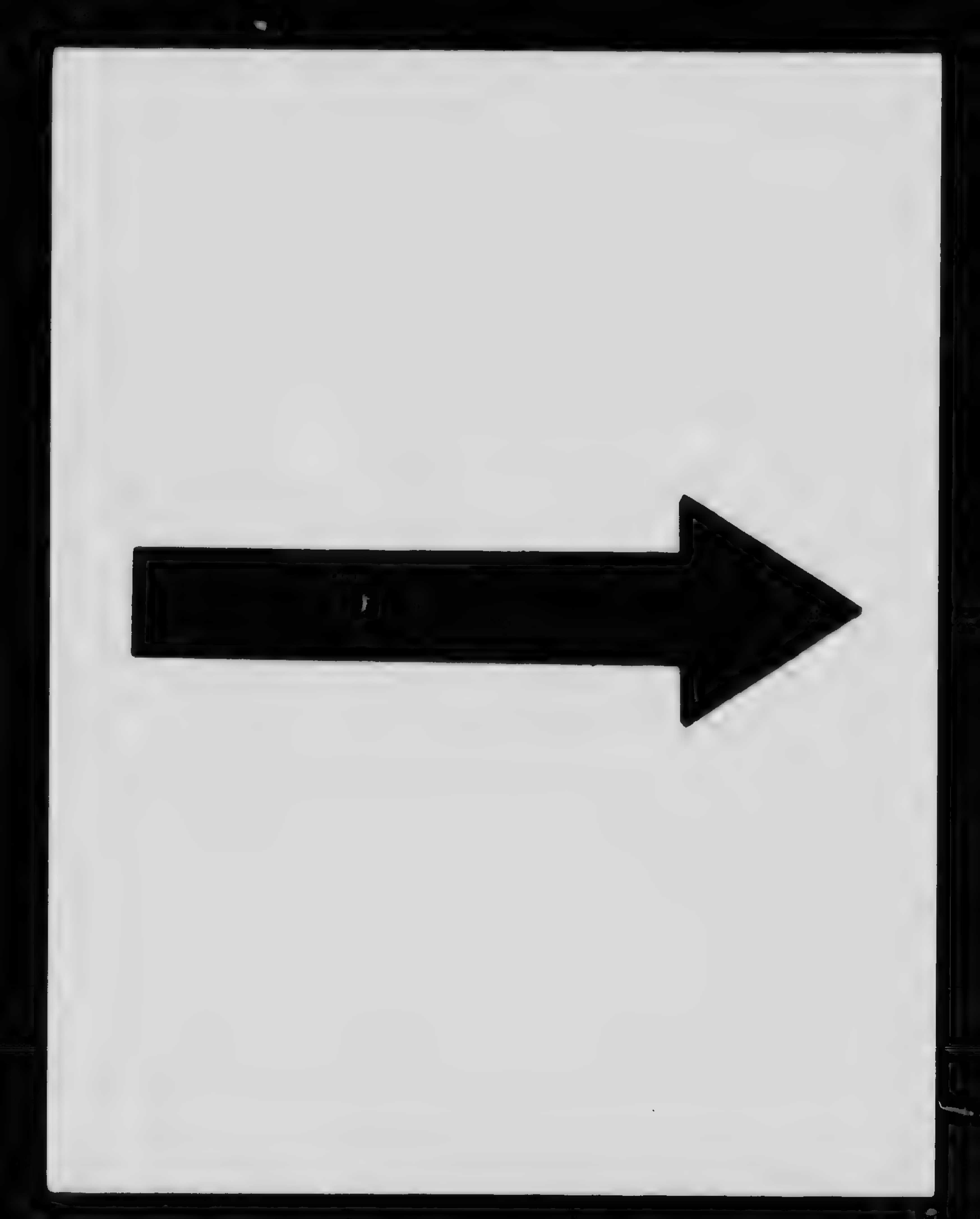
The Catholic schools, particularly those in charge of religious teachers, where religious instruction is imparted and the fires of love for the Blessed Sacrament are kindled in the hearts of the little ones, accomplish much on the way to frequent Communion amongst the young girls in our large cities. The frequent instruction of the priest upon the sacraments, and particularly upon that of the Blessed Eucharist, and his explanation of the Divine Food, give the little ones an insight into the treasures, which God bestows upon them in the Sacrament of His Love. Ours is an age of the cheap novel and the exciting love story. If frequent communicants are to be trained, these novels and promiscuous stories should be kept from the girls during their tender years. There should be a wholesome Catholic library in every large parish, which would feed the mind that craves for knowledge, and the the heart that pines for love. Catholic literature will help the pure souls of our girls to appreciate the frequent presence of our divine Lord with them. The little ones, if it is at all convenient, should be trained to assist at daily Mass during their school days. They will there, be pentrated, as no-

where else, with a yearning love for companionship with the victim of the altar and the prisoner of the Tabernacle. The day of their First Communion will be to them a paradise on earth, where their loving Lord not only converses with them in joyous sentiments of bliss, but where He finds a place in their hearts whereon to lay His head.

In the school, among the girls are formed Angels' sodalities, junior leagues of the Sacred Heart, and other religious organizations, that have for their object the promotion of sanctity in the souls of the children by the exercise of fervent prayer, and the frequent reception of the sacraments. Just as the young are taught in school to read, and write, and think, so are they taught in the Catholic schools to love our Lord and do His holy will, which is their sanctification. Just as the knowledge that they gleaned in their school days remains as a source of useful power to them in the daily occupations of life, so the lessons of religion and the habit of frequent confession and communion will stay with them in all the trials and mishaps of after life.

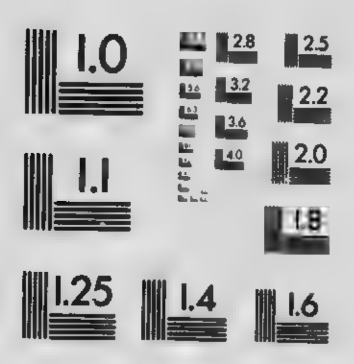
In the large cities and towns of North America, eight per cent. of our girls quit school at, or before, the age of fourteen. They should still be retained in the Sunday school, if possible, for a course of Bible History and higher religious instruction. The League of the Sacred Heart and the Sodality of the Children of Mary should receive them about this age. Membership in these excellent societies will be a lasting help to the young girls deprived of the guiding hand of the teacher and the support of the rules and companionship of the school. Released from school, girls, as a rule, start work about the age of fourteen. Some enter shops to learn trades, such as millinery, dress-making, tailoring, etc., at which they spend three or four years as apprentices; others start work in factories or at any employment, suitable to their age and strength, which will bring in money to help pay the rent and meet the expenses of the family. The practical working out of frequent or daily communion for the bulk of such girls is not an easy matter. There are some considerable obstacles in the way. They are obliged to begin work at an early hour in the morning, most of them at seven o'clock. They are obliged to rise early to attend to their simple toilet, get breakfast, and travel to their place of employment. There is little opportunity to go to church, or chapel, or assist at Holy Mass, and receive Communion. They have either to forego breakfast, or get up at such an hour that their time of rest is greatly curtailed. The best that can be done for the majority of such girls is weekly communion. There are, of course, some devout chosen souls, who, unaffected by the fuss and excitement which occur around the homes of our working people on week mornings, will make their way to the convent, the House of Charity, or church, where there is a Mass at 5.30 or 6 A.M., and there partake of the Holy Eucharist. They are the salt of our young people; they lay deep down the foundation of a holy life, and generally finish up by becoming members of a religious Community.

The girl of to-day will be the woman of to-morrow. Upon her practice of virtue in the morning of life depends the serenity of the day and the calm twilight of evening. The Church and society will reap the reward of the piety and virtue of our young girls.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





It is difficult to get reliable statistics on the subject of frequent Communion amongst young girls in large cities. It has, however, been asserted by well-informed missionaries, that frequent Communion has increased a hundred per cent. amongst our young people within the last five years. This must be a pleasant fact to the Divine Master, and consoling to his devoted servant, Pius X.

ALTAR SOCIETIES.

BY

MISS ANNA T. SADLIER.

TRACES of altar service, so full of ideality, of poetic symbolism, are to be found even in the sybils, those priestesses of antiquity, and the vestals, who kept alive the sacred fires. In Jewish times, it was the chief occupation of the Almae or consecrated maidens of the Temple, of whom Our Blessed Lady was one, and devout widows, who dwelt in the Court of the Women. The Book of Exodus relates, how Moses commanded that all to whom the Lord gave sufficient wisdom and understanding should labor to make " the things necessary, for the service of the Lord." They were to do " carpentry, embroidery, tapestry, in blue, purple, and scarlet twice dyed, and fine linen, to weave all things and invent all things new."

" All with ready hearts " made offerings to the Lord, and skilful women gave such things as they had spun, violet, purple, scarlet, and fine linen." By which may be seen, that in that altar society, the same use was made of the symbolism of color, as following the ritual of the Church, is made to-day, and according to the learned author, the fashion of the vestments was almost the same.

The Jewish sanctuary found many and generous benefactors, " men and women giving bracelets and earrings, rings and tablets, and every vessel of gold was set aside for the use of the tabernacle. Gold, silver, oil for lights and to make ointments, were offered," while princes gave " onyx and precious stones." All men and women of devout minds, concludes the narrative, " offered gifts." Were such the case now what marvellous results would follow. Yet, the Jews had but the shadow, and we possess the substance.

When the light, shining from the Holy One of Israel came over the mountain-tops to the nations sitting in darkness; when Christianity spread through the vastness of the Roman Empire to the barbarous outlying people, this service of the Altar sprung into favor. It was practised by those Christian women, who, in the Rome of Emperors, elicited

the admiration even of the pagans, and, throughout the Middle Ages, was the favorite activity of royal and noble women, as well as of the "cloistered ladies." A high born woman of those times spent a portion of each day in spinning, tapestry, or embroidery, which was often for churches or abbeys, the while, as Dante describes, she listened to "Old tales of Troy, Fiesole and Rome." Enumeration would be tedious, but a few women for the sake of emphasis: —

Bertha, the wife of Charlemagne, and her daughters, notably, the accomplished Gisela, who as the spouse of St. Stephen, King of Hungary, enlarged this sphere of activity; St. Cunegonde, Empress of Germany; Good Queen Maud, of Britain; Isabella, of Castille, who, it is related, devoted her leisure to the embroidering of rich vestments, and in other work for the altar. Most of the Queens of France were conspicuous in this direction, and one of them in particular, Anne of Austria.

Much that was then done, has survived. Those women wrought for immortality. The sacred legend, the inspiring bit of Church history, the sublime story of the Passion, the picturesque and dramatic passages of Holy Writ, were reproduced in their work, which was further enlivened by allegorical or poetical imagery. They threw into their labor the same spirit that the mason, the architect, the carver put into their poems of stone, Dante into his Divine Trilogy, Angelo and Fra Angelico into their canvasses, and Calderon into his Autos Sacramentals. For the life of the people was permeated with the supernatural. Devotion to the Blessed Sacrament ran like a golden thread through the daily existence of that united Christendom. It is touching to read of the reverence paid by mailed knight and powerful baron to the Hidden Lord; while even the humblest had then a familiarity with the scriptures and the liturgy of the Church which would be surprising in the educated of our own day. All this was made manifest in the work for the altar. The altar vessels were frequently adorned with precious gems, emeralds fresh cut, pearls of price, rubies and sardons, with "refulgent gold and silver thrice refined."

The vestments were of the costliest materials. All that was of the genius of Christianity.

On these Canadian shores, there has been always the same eagerness for the beauty of the Lord's house, from that time when the Franciscan Dolbeau said the first mass on the rocky heights of Quebec, and Champlain built his Chapel of Notre-Dame de la Recouvrance, hard by the Fort. It is seen in the historic Basilica of Quebec, which the pioneer women of New France decorated for the ever recurring festivals, national and religious; it reached to the shores of Lake Simcoe, where the flower of the knighthood of God, the Jesuit Missionaries, laid down their lives. There, as is touchingly related in the Jesuit Relations: "the Huron neophytes brought their offerings, and the women, after their simple fashion, worked hard to decorate their primitive Chapel." It is found in the cloistral peace of the Ursuline monastery, and the other religious institutes, where the holy women, who have illustrated Canadian History, exhausted themselves in efforts to beautify the temple of God's glory.

On the very birthday of Montreal, the three women who accompanied
that group (first) of colonists, the Duchesse de la Peltrie., Jeanne Mance,
and their servant Charlotte Barré, decorated the hastily improvised altar
at which the Jesuit Superior, Vimont, said Mass, preached his prophe-
etic sermon, and exposed the Blessed Sacrament. Nor was that all.
" As the afternoon waned and died," says Parkman, " and the sun sank
behind the western forest and twilight came on, fireflies we.. twinkling
over the darkening meadows. They caught them, and tied them with
threads in shining festoons, and hung them before the altar, where the
Host remained exposed."

Jeanne Mance continued that service, even when she was serving al-
most single handed the Hospital which she has founded the first by the
way in North America-decking with her own hands the chapel of her
Hôtel-Dieu, which was used as a repository during the procession of the
Blessed Sacrament from the Church to the Fort. Marguerite Bour-
geoys, too, whose gentle yet strong figure appears so often in that " rom-
ance of Christian chivalry," the foundation of Montreal, not only built
the first stone church on the island of Montreal, that of Bonsecours, but
tended its sanctuary, and that of the Parish church, the original Notre-
Dame, where the sons of Olier, who had played a providential part in
the colonization of Ville-Marie, gave their devoted service. They fol-
lowed upon the Jesuits, Montreal's first pastors. This devotion to the
work o the Tabernacles has remained traditional in the great Canadian
Order of he Congregation, founded by Sister Bourgeoys. Their church
of Notre-Dame de Pitié, mainly built through her benefactions, is for-
ever associated with the mystical story of Jeanne Le Ber, who may be
considered as the Patroness of Altar work in Canada. The daughter
of a rich merchant, she stipulated for a cell behind the Sanctuary, where,
with the rites of the Holy Church, she was immured, communicating
thence parts with the outer world only by a wicket. She there em-
ployed most of her time in work for the Altar, much of which is pre-
served, and gave besides donations of sacred vessels.

To turn to that perpetuation of the splendid t.aditions of the past as
evidenced in our own day, we find that altar societies are either par-
ochial, or have more extended application, in making beautiful " the
places of the wilderness " by ministering to the poor churches and mis-
sions. Also, there is in Montreal the Work of Eucharistic Weeks, where-
in, by registration at the Church of the Blessed Sacrament, and the pay-
ment of an annual fee, any one may enjoy the privilege of adorning with
lights and flowers the altar of the Perpetual Adoration, fo the space of
one week in each year. The offerings may, if desired, be made in the
name of the dead.

Parochial altar societies exist commonly in the cities of the United
States, where many of the churches are equipped with a band of willing
workers laboring to embellish that place where dwells " The Prince of
Light behind the veil's white curtain."

In Lower Canada, they are scarcely to be found; probably because of
the many communities who charge themselves with the service. But
they exist, in many places, in the North-West, in Ontario, or the Mar-

itime Provinces. Since their practical activities are everywhere alike, it will suffice, here, to give a few typical instances.

In St. Mary's church, Winnipeg, an Altar Society, during the last five years, has realized some thirteen hundred dollars from membership fees and entertainments given. It has a President and other officers, meets monthly for the Rosary, Benediction, and the transaction of business. It has already made many valuable purchases, such as vestments. Sanctuary carpet, black draperies, communion and altar cloths, cassocks for the altar boys, etc.

Another satisfactory organization, at Guelph, Ont., under the pastorate of Rev. J. J. Connolly, S.J., was developed with a specific object in view. This was the procuring of a handsome marble altar and statue of the Immaculate Conception, a marble railing and tiles floor, to cost seven thousand dollars and to be paid for in two years, a result which was happily accomplished. Members of the Congregation were also inspired to bestow such munificent gifts as a thousand dollar cloth, brass gates for the railing, and the hand-worked altar cloth. The procedure was to enlist fifty collectors, each of whom for the prescribed time gave twenty-five cents a month, and obtained ten more subscribers. All became members, and their names were engraved in gold on the tabernacle door. The fee was later reduced to ten cents a month, which is sufficient for the maintenance of the sanctuary belonging to one of the most beautiful and artistic churches in Canada.

St. Michael's Cathedral, Toronto, has 579 members, each of whom pay ten cents a month; and thirty-eight promoters, who visit and keep faithful the members. A monthly meeting is presided over by the Rector, Rev. M. D. Whelan, to whose untiring zeal, as the secretary reports, much of the Society's success is due. The expenditure for the altar and sanctuary furnishings, linens, vestments and ornaments, has been considerable. Electric lights have been installed on the various altars, at a cost of about a thousand dollars, and large sums have been contributed for extraordinary parochial improvements.

At St. Peter's church, in the same city, the Altar Society, though of recent origin, is on a thoroughly business-like basis. The parish is divided into twenty districts, each provided with a collector, who ls, if possible, evey family in that district. Neglect of two meetings ins the appointment of a new collector, and the collectors change districts every year. The membership is about 350, and the fee, ten cents a month. In addition to the ordinary expenditure, some eight hundred dollars has been devoted to altar fittings. In the words of the Pastor, Father Minehan, who is its efficient director, "a brief comprehensive system and a regular order of business, contributes much to good results." Similar associations exist, in a flourishing condition, at St. Basil's, Toronto, in charge of the Basilian Fathers; at the Jesuit church, Sandwich, Ont.; at Orillia; at the Cathedral in Halifax, and at the Franciscan church, Chatham, N.B.

Such Societies have a touching beauty of their own, grouped around the home altar, where cluster memories so tender and so sacred. Surely, their members must have an intimate share in prayer and sacrifice until

the night of earthly labor has come; and before the altar, folded, pale and cold, are the hands, filled with precious gifts to offer at the bar of divine justice.

The Work of the Tabernacle for poor churches had its inception, in 1841, in Paris, when a religious of the Sacred Heart suggested it to her graduates. It may here be observed, that it is a work ever dear to the daughters of Mother Barat, and has been established in the extern sodalities of the Children of Mary, attached to their convents. The seed thus sown, fructified, when one of the graduates, Mlle de Meeûs, founded, some years later, in Brussels, at the expiatory Church of St. Gudule, an association, for which a few simple rules were drawn up by Father Boone, S.J., and which was approved by the Belgian hierarchy. It spread into sixty-five cities, and seven hundred and fiftey villages of that kingdom, reaching thence into the principal countries of the world. Its headquarters were transferred to Rome, under Leo XIII. who expressed a wish that a branch should exist in every diocese of the Universal Church. It had, meantime, became amalgamated with the Work of Perpetual Adoration, and turned into a religious Order, the Sisters of the Perpetual Adoration, who form the centre and connecting link for the whole world, from the Convent in the Via Nomentana, near the church of Corpus Domini.

This Tabernacle Society has been established in many cities in the United States, but its oldest and probably most extensive branch is that at the Convent of Notre-Dame, Philadelphia, which is now over forty years in existence. It began with five members. It has now over two thousand. Its aims are to make Jesus Christ better known, loved, and adored in the Blessed Sacrament, to expiate the outrages committed against Him, and to supply poor churches and missions, with the requisites for Divine Worship. With the cooperation of the Sisters of Notre-Dame, a Council of secular women, including the most prominent Catholics of the metropolis, under the spiritual direction of a priest, for some years past, Mgr. Turner, carry on the affairs of the society. They meet monthly for business, and with the other active members, assemble three times a week at the work-room in the Convent, for the making of vestments and the preparation of altar linens. Quarterly exhibitions of the work done are held, and a yearly report published. Poor churches, in every corner of the United States, and in foreign missions, have been materially aided by its work, and numberless branches have been founded. In fact, it is customary in giving donations, to stipulate that a branch be formed in the parish benefitted. This is simple enough, since the pastor merely invites the faithful to make an hour of adoration monthly. In small places, this is done in common, and all enroll themselves as members of the association. Corporate bodies may also obtain membership, by contributing a yearly fee.

Women and men become members, by causing their names to be registered at the Convent, and making an hour of devotion, monthly preferable, before the Blessed Sacrament exposed, and giving the annual alms of one dollar. Those who give two, or upwards, become benefactors; and life members give tyenty-five dollars at one time.

Other means of assisting this great work, which sends out yearly well on to four thousand dollars worth of altar requisites, benefitting over a hundred poor churches, are by donations of materials for work, jewelry, or objects of silver or gold. It has also become a pious and beautiful custom to donate some altar vessel, such as a chalice, or a memorial to the beloved dead. The subscription to the Annals, twenty-five cents a year, also helps, and the readers of those touching chronicles will feel impelled to do a great deal more.

In Canada, there are several branches of this work. At the Basilica of Quebec, under the direction of Mgr Henri Têtu, it has, in its quarter century of work, distributed about forty-eight thousand dollars worth of altar fittings to poor churches, mainly in the archdiocese and in Rimouski. It has branches at Levis, and Chicoutimi. Its resources include the membership fee, fifty cents a year, and small donations from the fabrique and Government of Quebec. Its membership is considerable.

A quite independent, and equally flourishing organization, exists at the Congregation of St. Roch's, Quebec, and, also, at that of the Franciscan Missionaries of Mary, who are officially charged with the work of Perpetual Adoration for the archdiocese.

In Montreal, there is the oldest, and perhaps the most important Tabernacle Society, for poor churches, and for the Perpetual Adoration: for that aim, as in the Philadelphia Association, is insistently kept before the minds of the members. Its origin was in 1695, under Jeanne Le Ber; its present effective organization, however, dates from 1866, under the episcopate of the saintly Ignace Bourget, bishop of Montreal. Its membership, last year, was 1576, its fee being fifty cents a year. It is affiliated with the Arch-association in Rome and the Catholic Association of St. Francis de Sales, and enjoys the numberless indulgences and spiritual benefits of both.

It sends forth thousands of altar requisites yearly, which may be seen at the annual exhibition, and which speak volumes for the industry, taste, and skill of its active members. Between three or four thousand dollars are spent every year in the service of the sanctuary; its constitution is similar to that already described. Its active members, under the spiritual direction of the Priests of St. Sulpice, meet at the Mother House of the Congregation de Notre-Dame, where they have the valuable cooperation and guidance of the Sisters. They, too, make the regular hour of adoration. There are, also, the Associate members, men, women, or children, who register their names and pay their fee of fifty cents.

The dead may be enrolled in the same manner. Educational establishments, parishes, or societies may enjoy the privileges of membership, by paying the yearly sum of ten dollars. Donations of materi..ls for work or oher objects, as in Philadelphia, are eargerly sought, and priests may serve these associations by sending partly worn vestments, or other altar necessaries, which can be renovated for the missions.

The brief mention here possible conveys but little of the moral and spiritual beauty of this organized effort to honor Jesus Christ in the Sacrament of His Love. It is certain that these associations have,

moreover, a broadening, an uplifting, and a ritualizing effect upon their members, which cannot be over-estimated. They are perforce familiarized with the liturgy of the Church, with the cycle of its yearly festivals, with ecclesiastical history, and even church architecture and art, as they relate to the service of the sanctuary. Above all, they infuse into the soul a more fervent love for the Hidden Lord, since they contain the note of personal ministration to Him, the combined service of Martha and Mary.

They bring home, likewise, with compelling force, the truth that not only in remote missions of the Old World, but on our own continent, amid almost boundless luxury, missionaries are deprived of all save the barest necessaries of life, and our Lord upon the altar is similarly denuded. Through the magnificent efforts of the Church Extension Society of the United States and Canada, which, by the way, should engage general attention, almost incredible facts in this direction have been made known, and some realization made possible of what is being endured, up in the great white silences of the north, or far in the burning heats of the South, by those who preach the gospel of peace. Scarcely can they procure the means with which to offer the Holy Sacrifice. And here is a field for the activities of such associations as those we have been considering.

It would be impossible to conclude this cursory glance at so far reaching and important a subject, without a word of what has been done since last February, in this beautiful Marianopolis, to prepare for that great imposing pageant which has been so unparalleled an hour for this continent and for Canada. Montreal was transformed, as far as its Catholic women were concerned, into one vast altar society. Meetings were held at private houses, and at convents, notably that of the Sacred Heart, St. Alexander St., and the greatest zeal and enthusiasm prevailed. It was soon determined that the altar linen and other requisites for the great event should be donated by the Catholic women, who gave their time and skill to the work. Under the able presidency of Miss Guerin, sister of His Worship the Mayor, and of Madame Auguste Choquette, they achieved those results which were manifest at the presentation of His Grace, the Archbishop, and at the exhibition held in St. James Cathedral, in July. On the part of the French Canadian women, Madame Choquette presented two thousand dollars in money, and a splendid collection of altar linens, each variety running up into the hundreds. From the English-speaking women, Miss Guerin offered five hundred dollars, and one hundred and fifty handsome silk cushions, required for the episcopal visitors. Work of various kinds was undertaken by women and men of St. Patrick's parish, under the efficient leadership of Rev. Gerald McShane; and in St. Anthony's, through the initiative of its pastor, Father Donnelly, an altar society, the first, it is said, in Montreal, was founded and promises to be flourishing. Father Devine, S.J., in the Messenger of the Sacred Heart, suggested the sending from all parts of the Dominion, of flowers, some of which have been placed in the hands of Lady Hingston, another active worker in the great campaign.

The utility of these organizations which we have been considering, their wonderful achievements for the cause of religion, and their beneficial effects upon those engaged therein, may be surmised in this extract from the life of Mlle de Meeus :-

"How many lives have been thereby rendered meritorious, that would otherwise have been empty; hours gained for heaven that would otherwise have been lost; talents consecrated for the Master, that would have served vanity; thoughts directed to a noble end that would have been fixed up frivolous objects; hearts given to the Love of God, that would have centered up their affections on earthly creatures. How many better appointed Holy Sacrifices offered; how many priests consoled, cold hearts warmed, tepid ones reanimated, fervent ones inflamed."

This is the century of strenuous effort on the part of the laity; it is the century of the Eucharist, heralded by Papal Encyclicals, and by the crusade to establish the Eucharistic reign of Jesus Christ, inaugurated by Father Eymard and his devoted sons. For us, Catholic women, a field, white with the fair blossoms of love and sacrifice is outstretched, in altar work. As has been seen, it is in harmony with the glorious past; it has been blessed by successive popes and warmly encouraged by the hierarchy everywhere; it is an actual apostolate, glowing with that missionary spirit with which the air is charged; it is instinct with the beauty, the mystery and the poetry of our faith; it is a feminine movement, indeed, but one which retains our sex upon the exalted plane where chivalry and the Church have placed it.

May it not, then, be hoped that a practical fruit of the Congress of 1910, and of the more ardent Eucharistic spirit which it has evoked will be the multiplication of new associations for the service of the sanctuary, and the doubling and trebling of membership in those which already exist.

THE TRIBUTE OF A GREAT CENTURY TO THE EUCHARIST.

BY

JAMES J. WALSH, M. D., LL. D.

THE most interesting monuments of the past that our civilization has preserved are doubtless the Great Gothic Cathedrals. In every country in Europe these magnificent edifices, the indexes of the faith and of the wonderful artistic feeling of the peoples of the olden time, remain as the best evidence of the high culture of a generation which until a few

years ago we were inclined to think of as very backward and lacking in culture. Anyone who has studied these fine old edifices lovingly cannot help but ask himself the question, What was the state of education of the people who built them? The answer to that question is a revelation. In connection with these Cathedrals, Cathedral schools were founded which formed the basis of our modern universities. Before the end of the great Cathedral Century, the Thirteenth, there were more students at the universities in proportion to the population than there are in the universities of the modern time. Before the end of the century, the art awakened and artists, whose works are studied yet for the sake of their wonderful power of expression, came in to prominence.

As might well be expected, this was a century of supremely great literature. In every country in Europe, there was published at least one great work of literature that became one of the national monuments of the language, and that maintains its interest for the world of education down to the present day. The Cid in Spain, the Arthur Legends in England, the Niebelungen, with the Meistersingers and the Minnesingers in Germany, the Romance of the Rose, with the Trouveres and Troubadours in France, and in Northern Italy with Dante at the end of the century, represent a surpassing period of literary accomplishment.

This literature itself and especially the growth of a proper appreciation of it among the people was due as directly to the Church authorities. With the rise of the magnificent fanes, in which for the first time worship seemed to be worthy of the Creator as far as man could make it, there came the demand for hymns to be used in the ceremonial of these great edifices that could be worthy of the environment. The answer to that demand was the great Latin hymns, the origin of which can be traced in their more perfect form to just about the time the end of the twelfth century, when the Cathedrals were beginning to assume their finest proportions and prepare for that beauty of finish and details that was to come in the early thirteenth century.

The great hymn writers Adam of St. Victor, St. Bernard of Morlaix, came at the end of the twelfth century. Thomas of Celano, Jacopone da Todi, St. Bonaventure, and St. Thomas Aquinas came during the Thirteenth. There were many others, but these are the great sacred poets of the time. There must have been a very brilliant harvest of sacred poetry to enable the selection to be made that has been made: for the Latin Hymns of this time, the *Dies Irae*, the *Stabat Mater*, the *Laus Patriae Celestis* (Jerusalem The Golden), the *Christum Dulcem*, the *Pange Lingua*, the *Lauda Sion* are among the greatest contributions to poetry tha have ever been given. Of some of these Latin Hymns, men whose faculty of criticism is unquestioned and whose knowledge is broad and deep, men like Saintsbury of Edinburgh, have not hesitated to say that after them " no poet could say that any effect of poetry was as far as sound goes unattainable, though few could hope to equal it and perhaps no one except Dante and Shakespeare has fully done so." Some of our greatest poets of the modern time, Dryden, and Goethe, and Scott, Crashaw and Drummond, have translated them; and such men as the

Schlegels, Archbishop Trench, Jerome Taylor, Herder, Fichte and Macaulay have attempted translations of them, and the great musicians have thought it a labor to make music for them.

It was just at this supreme period that the Feast of the Blessed Sacrament was established. Urban IV. in 1264, decreed the celebration of the Festival of Corpus Christi which had however been celebrated in a number of dioceses before, in accordance with old traditions. St. Thomas Aquinas, who was looked upon as probably the greatest scholar in the Church at the time, and who was known for his devotion to the Blessed Sacrament, was asked by the Pope to write the office for the Feast. It might be expected that this great philosopher, theologian, and university professor would be content with writing the prose parts of the office. St. Thomas, however, set himself the further task of writing the hymns for the Feast, and in so doing gave us a new light upon his wonderful intellectual faculty. One of the most exact of thinkers that ever lived, possessed of one of the broadest of minds, full of information, a mind which had devoted itself to setting forth with wonderful success the meaning of the universe and the relations of the Creator and creature, it might have been expected that St. Thomas would have very little of any of the poetical faculty. There are three of his hymns to the Blessed Sacrament, however, the *Pange Lingua*, the *Lauda Sion*, and *Adore Te Devote Latens Deitas*, that are worthy to be placed beside even the great Latin Hymns of the end of the twelfth and the beginning of the thirteent century. The *Pange Lingua* must undoubtedly be placed, in the opinion of eminent critics, among the seven greatest hymns ever written.

Neale says of it: "This hymn contests the second place among the hymns of the Western Church with the *Vexilla Regis*, the *Stabat Mater*, the *Jesu Dulcis Memoria*, the *Ad Regias Agni Dapes*, the *Ad Supernam*, and one or two others, leaving *Dies Irae* in its unapproachable glory." The opinion thus expressed is almost universally accepted: and there are those who sonsider that the *Pange Lingua Gloriosi*, the *Stabat Mater* and the *Dies Irae* represent three phases of Christian feeling and piety that are unapproached in their marvellous beauty of thought, their wonderful appropriateness of expression, the music of their verse, and the poetic genius they mirror. It is only the difference in their subjects that make the distinction between them, for they are each supreme expressions of human feeling with regard to the profoundest religious subjects that we have.

How few of us there are who realize all the wondrous poetic beauty of the simple wonderfully comprssed sacred poem in which, with so few words that it seems almost impossible that he should have done it, St. Thomas expresses all the dogmatic and the mystical theology and the fount of devotion there is in the Blessed Sacrament. As a result of lack of appreciation, the hymns we use are often so common-place, sometimes indeed so unworthy of the sublime mysteries and beautiful ceremonial of the Church, that even the great hymns do not appeal to us with all the power they really possess. Most of us have heard the Pange Lingua so often that is is easy to forget the high place that has been assigned to it, not only in ecclesiastical but in world literature. Its beautiful words

need only be repeated to make us appreciate, however, what a precious heritage of the genius of the angelic doctor that it is.

Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium,
Sanguinisque pretiosi,
Quem in mundi pretium
Fructus ventris generosi
Rex effudit gentium.

Nobis datus, nobis natus
Ex intacta virgine,
Et in mundo conversatus,
Sparso verbi semine,
Sui moras incolatus
Miro clausit ordine.

In supremae nocte coenae
Recumbens cum fratribus,
Observata lege plene
Cibis in legalibus,
Cibum turbae duodenae
Se dat suis manibus."

Robert Campbell has translated it, keeping the double rhymes of the original and making what is probably one of the most close equivalents to the Latin that we have.

Hail, the body bright and glorious,
Mystery of love divine;
Hail, the blood that flows victorious
From the true, the living vine;
Hail, our ransom meritorious,
Flower and root of David's line.

Given for us, for us assuming
Purest flesh in Mary's womb;
Earth with heavenly light illuming,
Scattering seeds of heavenly bloom;
More and more with love consuming,
As he hastens to the tomb.

Love to man his breast o'erflowing,
See him from the table rise,
Ancient symbols overthrowing —
Mystery of mysteries —
With his hands himself bestowing,
Food of life that never dies."

In my volume on the Thirteenth Century, I called attention to one of St. Thomas' great hymns to the Blessed Sacrament that is not so familiar as the others, the *Pange Lingua* and the *Lauda Sion*, and yet

deserves a place among the great sacred poems even of that surpassing time. This is the *Adoro Te Devote, Latens Deitas.* Its first two stanzas with their perfect double rhymes furnish an excellent idea of Thomas' command over the technique of the art of rythmic rhyming verse making in Latin. I venture to repeat here these two stanzas:

Adoro te devote, latens Deitas,
Quae sub his figuris vere latitas,
Tibi se cor meum totum subjicit,
Quia te contemplans totum deficit.

Visus, tactus, gustus, in te fallitur,
Sed auditu solo tuto creditur:
Credo quidquid dixit Dei filius:
Nihil hoc veritatis verbo verius.

Justice O'Hagan's fine translation renders the sense and sound of St. Thomas' great poetry into English as adequately perhaps as is possible. The Justice translated many of the older Latin hymns beautifully, but none more so than this.

Hidden God, devoutly I adore thee,
Truly present underneath these veils:
All my heart subdues itself before thee,
Since it all before thee faints and fails.

Not to sight, or taste, or touch, be credit:
Hearing only do we trust secure;
I believe, for God the Son hath said it—
Word of truth that ever shall endure."

I would not have you think, however, that St. Thomas' Hymns to the Blessed Sacrament represent the first tributes of Catholic poetry to this wonderful and touching mystery. Among the earliest hymns that we have from early times, is the "*Ad Regias Agni Dapes,*" a hymn to the Blessed Sacrament, sometimes attributed to St. Ambrose, probably coming from some slightly later hand. It must not be forgotten that the central ceremony of Christianity, the Holy Sacrifice of the Mass, was itself a wonderful poetic symbol, a sacred drama, arranged so as to recall the sacrifice of Calvary, and yet to bring out particularly all the solemn beauty of the wonderful provision which the Saviour had made for remaining with his people, even after his departure from them, by leaving His body and blood with them. When I add, that out of this symbolic sacred tragedy there developed in the after time our modern drama, this pointing out of the poetic dramatic qualities of the mass will not seem far fetched. It was because this central ceremony of Christianity occupied so much attention, and was held in such high reverence, doubtless, that poets scarcely dared to look to this for the subject of their

poetry, since the expression of sublimest thoughts with regard to it were already embodied in the Mass.

In the fullness of time, however, there came that explicit expression of the implicit faith and worship of the Church, and gradually we have, with the great outburst of poetic genius in sacred song in the 12th or 13th centuries, hymns that bring us close to the Blessed Sacrament. Bernard of Clairvaux's *Jesu Dulcis Memoriae* is one of these that ushers in the outburst of sacred songs, with regard to the Blessed Sacrament, that was to come in the next century. There is probably no hymn that shows to what perfection the art of hymn writing in Latin had reached early in the twelfth century; yet one might well say that no music of language, or faculty of poetic expression, or power of song was lacking in this beautiful hymn. The first three stanzas give a very good idea of it.

I.

Jesu, dulcis memoria,
Dans vera cordis gaudia,
Sed super mel et omnia
Eius dulcis praesentia.

II.

Nil canitur suavius,
Auditur nil jucundius,
Nil cogitatur dulcius,
Quam Jesus, Dei filius.

III.

Jesu, spes poenitentibus,
Quam pius es petentibus,
Quam bonus te quaerentibus,
Sed quid invenientibus?

There are subsequent stanzas that show at one the power of the poet over his medium, and the wonderful success of his effort at expressing some of the deepest of religious feelings.

Jesu, decus angelicum,
In aure dulce canticum,
In ore mel mirificum,
In corde nectar coelicum.

The last stanzas might very well serve as the sum of our homage and the trumpet call of invitation to the world beyond this, when after the conclusion of the ceremonies of this precious week, Christ may be con-

sidered for poetic purposes, at least as returning in triumph to his Heavenly abode.

Jesum sequamur laudibus,
Votis, hymnis et precibus,
Ut nos donet coelestibus
Secum perfrui sedibus.

Coeli cives! occurrite,
Portas vestras attollite,
Triumphatori dicite:
Ave Jesu, rex inclyte!

About the end of the century another great hymn writer was to give us a hymn almost as great as any of those of St. Thomas. The

O esca viatorum,
O panis angelorum,
O manna coelicum,

is beautifully devotional, and while it lacks, perhaps, something of the wonderful theological quality, it has always been looked upon as one of the beautiful hymns of the Church. One finds translations of it in many Protestant Hymnals, and, indeed, Schaff's translation is very well known.

O Bread of Life, from heaven
To saints and angels given.
O Manna from above!
The souls that hunger feed Thou,
The hearts that seek Thee lead Thou,
With Thy sweet tender love.

The last stanza in the original Latin is one of those wonderful comprehensions of sense and sound, which shows how in short lined verses, scarcely more than three words in length, the dear old latin was able to express, with wonderful dignity and musical quality, great religious thoughts.

O Jesu, tuum vultum,
Quem colimus occultum
Sub panis specie,
Fac, ut, remoto velo,
Aperta nos in coelo
Cernamus facie."

For the English translation, I once more turn to Schaff with all the more readiness, because he has almost succeeded, in a language much less

suitable than Latin for such effects, in reproducing the happiest qualities of the original:

Jesu, this feast receiving,
Thy word of truth believing,
We Thee, unseen adore;
Grant, when the veil is rended,
That we, to heaven ascended,
May see Thee evermore.

When one reads the tributes of literary critics who often have very little sympathy with the ideas expressed in these old hymns, yet are so enthusiastic in their praise, a deep sence of regret for our own lack of enthusiasm for them is likely to come over us. We have heard them sung only too often in translations so inadequate that it is a shame to think that they should be selected for church services; often with music so suitable that it utterly ruins their sublimity, that we are prone to think less of them than we should. Above all, familiarity has bred not contempt, for that would be impossible, but a certain lessened admiration. That word familiarity derived from familia indicates very well just what has happened. These hymns like mere members of the family are very dear to us, and yet somehow do not appeal to our enthusiasms. We like them very much, yet somehow we fail to think as much of them, or at least show our respect for them externally, as much as for many another bit of poetry not at all worthy of comparison with them.

Our attitude of mind in their regard has sometimes seemed to me to recall the story of the finding of diamonds in South Africa. A pedlar with collar buttons and ribbons, and other necessities of that complex bundle of needs we call modern civilization, was wandering on the velt plying his trade, when, on day, he noticed some Boer children playing jackstones with objects that had shining brilliant objects in them. The children liked them because of the play of colors in them, when the sun shone on them. The pedlar wondered what they were, and succeeded in bartering some of the trifles in his pack for a handful of them. When he got back to Capetown, and asked a jeweler to tell him what they were, the jeweler asked him where he got them. The pedlar said that what he wanted to know was what they were worth. The jeweler replied, probably thousands of pounds. The glistening objects were diamonds. The peddler went back to make his fortune in the diamond fields, and then to find that money beyond the richest dreams of his avarice, when he was a wandering merchant, did not satisfy the human spirit, and so he went unbidden into the other world. When one reads the brilliant appreciations of these old hymns by some of the literary geniuses for whom the world has the most respect, it is apt to come home to us that we too have all unknowing been handling diamonds glistening with beauties, and that others must come to tell us how precious are the gems of poetry that the Church has accumulated from old ages, to place in the beautiful setting of her ceremonial.

It is rather interesting to trace the origin of Hymn Writing in the Church. Rhymed hymns, or at least sacred poems in which there were recurrent similarities of sounds with musical effect, came very early in the history. Out of assonances in which only vowel sounds were similar, there came the first hints of rhyme, in which the repetitions of similar consonant and vowel values gave full satisfaction of the ear. While all the other modes of poetry, metre and rhytm, with the appropriate use of quantities, come to us from the distant East, rhyme came to Europe from its most distant West. It probably originated among the Gaels in Ireland, and the first great poet to use rhyme effectively, very much as we do now, was Sedulius, whose Irish name was Shiel, or Shealy. From his time, in the fifth century — he was prominent under Theodosius the Great, in Italy, having left his native country for the love of learning,— it is rather easy to trace the gradual perfection of Latin writing. These Latin hymns used to be spoken of a little contemptuously as only rhymed Latin, but in the last century a proper appreciation of them has come to be the rule.

Critics have even gone so far as to say that these Latin hymns were the only genuine outburst of the genius of the Latin language. The classic poets were occupied in imitating the Greeks, and the Latin language itself did not have the opportunity for its native expression. That came, however, with what March calls "the true Latin folk poems," the Great Latin Hymns. They were much more than mere folk poems, however, they were the favorite songs of the people for many centuries, and it is not surprising that they should have been called "The Bible of The People." The cultivation of rhyme in Latin let to the introduction of the same mode of poetry into all the modern languages. If the modern languages, and particularly the tongues derived from the Latin, have a wonderful musical quality for poetry, it is largely because during the plastic formative period of these languages, the people who were using them were listening day in and day out to the majestic harmony, to the charming music, the wonderfully satisfying sound similarities, of the Latin Hymns. They are the model of all that is best in modern poetry, and probably there is no greater benefit conferred by the Church on any department of aesthetics than that which she thus accomplished for literature. We know how much she did for art and for education, for architecture, for sculpture and for the arts and crafts, and yet her contribution to literature is quite as great.

OUR LADY OF THE BLESSED SACRAMENT.

BY

REVEREND H. REGINALD BUCKLER, O. P.

THE wondrous plan of the Incarnation in the Divine mind from the beginning was to bring our Lord God into the midst of His creatures — not as He ever is in the natural world, by His presence and secret workings, " upholding all things by the word of His power," (Heb. I. 3) ' reaching from end to end mightily, and ordering all things sweetly," (Wisd. VIII. 1.); but by His real, personal presence, face to face, yet veiled, hidden, and sacramental: for such is the Divine law in dealing with man here below, in view to the homage of the creature to the Creator, that " we walk by faith, and not by sight," (2 Cor. V. 7.) thus giving to our Lord God the homage at once of mind and heart, by believing without seeing, as our Lord said to St. Thomas, " blessed are they who have not seen. but have believed," (St. John XX.29.) and being drawn more and more to the love of God above all, by means of this mystery of Divine condescension.

As God is the God at once of nature and grace, it is to be expected that as He gives Himself to us so lavishly in all the beauties of nature, so He would delight in giving Himself to us generously and handsomely in the realm of grace. And do we not see it from the beginning? By the ministry of angels God spoke to His people. Then with Moses, face to face. And in the old law by signs and tokens, and wondrous manifestations and locations, He declared His presence, and spoke His Will. Thus to Moses — " Speak to the children of Israel, and they shall build me a Sanctuary, and I will dwell in the midst of them." (Exod. 25.8.) " And the cloud covered the Tabernacle, and the glory of the Lord filled it... the majesty of the Lord shining." (Ibid. 40.32.) And " the cherubims spread forth their wings over the ark, and covered it." (Ibid. 37.9) Afterwards, Solomon made " figures of cherubims on the walls and doors of the temple." (3 Kings 8.7.) Now, " if the ministration of death was glorious, how shall not the ministration of the spirit be in glory? For, if that which was done away was glorious, much more that which remaineth is in glory. (2 Cor. 3, 7, 11.)

The old law was the shadow of the things to come. If in the imperfect dispensation God gave so many and such marvellous declarations of His presence among His chosen people, and if He willed the cherubim to overshadow the Tabernacle of old, and to be shown on the walls and doors of the temple, was it not all meant to show forth the realities of the new order under Christ our Lord, the reality of His Divine Presence, and the reality of the Angelic choirs surrounding Him? Thus, " you are come to Mount Zion, to the city of the living God, and to the company of many thousands of Angels, and to the Church of the first-born, and to God the judge of all, and to the spirits of the just made

perfect, and to Jesus, the Mediator of the New Testament, and to the sprinkling of blood, which speaketh better than that of Abel." (Heb. 12.22.)

All this desire of God to be with His creatures seems, indeed, to be wonderful, and yet if we may say it, not to be wondered at, considering man's destiny. For, is he not made for the everlasting enjoyment of the Divine presence in heaven, with the Angelic choirs, and the spirits of the just made perfect? This being so, it would seem to be fitting that his training on earth should be such as to put him in close relation with the unseen world. But the unseen world around us here is a reflection of the world above, as the Apostle says, "I saw the holy city, the New Jerusalem, *coming down out of heaven;* and I heard a voice saying, Behold the Tabernacle of God with men, and He will dwell with them; and they shall be His people — and God Himself with them shall be their God." (Apoc. 21.2.)

Thus it is that the life of the Church triumphant in heaven descends to the Church militant on earth — the presence of God surrounded with the Angels and Saints. "You are come to the city of the living God, and to the company of many thousands of Angels, and to the spirits of the just made perfect."

Another reason would seem to move our Lord to institute His Sacramental life, — hidden as from the beginning, for "Verily thou art a hidden God," (Isaias 45.15), and associated therein with the Angels and Saints — and that is, in view of counteracting the sins of the world. Alas! how unceasingly the sins of men rise up from earth to heaven. How would the All-Holy God endure it all, were it not for the balance on the other side — the infinitely sweet homage of the well-beloved Son, with the bright Angels around Him, yea, and so many loving souls of hearth, in the great expanse of the Church militant here below? If God was willing to spare the city for the sake of ten just men, how much more will He spare the world for the sake of His beloved Son, in union with so many pure spirits of heaven and earth!

Now when we think of all these wonderful mysteries and workings of the Son Incarnate in His Sacramental life, which is the continual prolongation and extension of the Incarnation, whereby our Lord, having given Himself to our nature, now gives Himself to us one by one — *nobis datus, nobis natus, ex intacta Virgine* — We remember the Divine scheme for the redemption of the world, viz.: that God willed to lift our human nature to the closest relation with Himself, both in its manhood, and its womanhood: that, as it had fallen both in man and woman, in the first Adam and Eve, so it might be restored to its full dignity in the second Adam and the second Eve — and that thus all mankind might have a perfect and a model man, and a perfect and model woman.

The dignity to which woman has been raised by the Divine Maternity of Mary is altogether unique, whether we look at God's creatures in heaven or on earth. What can compare with it? Neither Patriarchs, nor Prophets, nor Apostles, nor Martyrs, nor Angels, nor Archangels, nor Cherubim and Seraphim, can be found in any ways approaching it. "For, to which of the Angels said He at any time, Thou art my Son"?

(Heb. 1.5.) And to which of the Angels said He at any time, "Thou art my Mother"? "Are they not all ministering spirits, sent to minister for them who shall receive the inheritance of salvation?" (Ibid. 1.14.) But when we say that "The Word was made flesh, and dwelt amongst us," and that the flesh of His Sacred Humanity, which made the all-perfect human form of the God-Man, was taken from the flesh of His Virgin-Mother, and made and formed from her substance, we begin to see something of her supereminent position in the Divine Economy. Thus the Mother of our Redeemer — "all hearts are touched and softened at her name,"— takes, by God's Will, the first place among all His pure, beautiful creatures, whether in heaven or on earth, and this on account of Her closeness to God, and her relationship to each person of the Holy Trinity, seeing that the nearer anything is to its source, the brighter and the purer it must be.

We are now to remember that the Blessed Sacrament is the continuation of the Incarnation. And Mary's relationship to her Divine Son once established, endures for ever. As in the natural order, God wills to have His creatures associated with Himself, giving us life through our parents, light and warmth through the sun, breath through the air, food through the birds, and animals, and fruits of the earth, education through our teachers, and all the needs of life through the hands of others; so, in the order of grace, He gives Himself to us through His Mother, truth through the Church, grace through the Sacraments, and His sweet Sacramental presence through the hands of His Priests. He lives again in our midst in His Sacramental and Sacrificial life. See how He continues herein His active life for the salvation of souls. Consider the thousands of living Ciboriums throughout the world, wherefrom our hidden Lord makes His entrance into souls, and works therein the marvels of His grace. See Him go to them one by one, as they surround His altar-rails — then forth from the Church to the sick and dying, night and day — see Him in the hands of His faithful Priests, travelling along the country, or in the busy ways of crowded cities, and the long corridors of hospital and prison. See Him, the Priest forever according to the order of Melchisedec, offering Himself, from the rising of the sun to the going down of the same, for God's own great ends, and the vast needs of souls. It is our Lord's active life perpetuated among the souls of men; drawing, healing, cleansing them; purifying, illuminating, perfecting them.

And as in nature, so in grace; God delights in having the co-operation of His creatures. He loves their union and association with Himself: above all, that of His most pure, faithful, and loving Mother; then, that of the Angels, Saints, and loving souls on earth. While He is the source of all grace, He makes them the channels of His grace.

How condescending and loving of the Creator, thus to wish to have His creatures with Himself in the accomplishment of His works; as though He delighted in pouring over them a share of His Divine life and power, that they, as well as He Himself might be known, loved, praised and glorified both in heaven and on earth. And thus He says, "Ye are gods, and all sons of the Most High." (Ps. 81.6.) Truly, indeed

we must ever remember that the Creator is everything, and the creature nothing. This is fundamental Christian truth. It ever stands. No other teaching ever displaces it. As Our Lord said, "None is good but God alone." (St. Luke, 18.19.) The creature is the recipient of God's goodness; and its greatness is in its humanity and its subjection to the Creator.

All this premised, God wills to work both in nature and grace, *with* and *through* His Creatures, as we have seen: and the nearer they are to Him, the better they are fitted for the carrying out of His behests. Thus we concei e of the hierarchy of grace: The eternal God, the beauteous Primal cause of all, from everlasting to everlasting; The Incarnate Son, the source of all our grace; His chosen and Most Blessed Mother, the first and nearest to Him of all pure creatures — He Himself, with all His graces, in His life on earth, and in the Blessed Sacrament, coming to this world *through her*. He need not have done it — but He willed it — and He did it. He was made man through her, and of her, God so ordaining. Therefore, our Lord, as man, is hers. The relationship of Mother to the Word Incarnate is hers for ever. The glory of the Son is on the Mother, and of the Mother on the Son. And as she was the Mother of the babe of Bethlehem, so she is the Mother of our Sacramental Lord — and our Lord's workings in His life on earth are reflected on her, and she on Him — and the workings of His Sacramental life are reflected on her, and she on Him. Thus as He came through her, so His graces come through her, according to the operations of Him who worketh all in all. Then, after her, in the hierarchy of grace and glory, we have the bright Angelic Choirs; and graces come through them also upon the souls of men — how many do we not receive through our dear angels guardian? Then the patriarchs, prophets, apostles, martyrs, confessors, virgins, and all the saints, and the spirits of the just made perfect — and the graces that God gives to the Church and world through them.

Now, from the triumphant to the militant Church. And who shall be able to recount the graces ever pouring on the souls of men through the consecrated hands of the priests of the Church! Our Lord Himself, who came through His mother, now comes to us through His priests. O sweet, divine Economy of the Eternal Wisdom and Love! It is as though God will not work alone — will not give us Himself but through the hands of His creatures. Doubtless, because He wants us to love Himself above all, and then one another for His sake. Is there not thus a wondrous analogy between the position of our Blessed Lady and the priesthood of the Church; and does not she become the special patroness and pattern of the priest? The Word was Incarnate. She had the care and keeping of Him in His life on earth, and the Priest has the care and keeping of Him in His Sacramental life. He and she lived together. He and the priest, yea, and all the faithful, are in closest contact in Holy Communion. She offered Him in the Sacrifice of the Cross. The priest and the faithful offer Him in the Sacrifice of the Mass. Thus our Blessed Lord, and His mother, the Church, the priesthood, and all the faithful in grace, live and work together — and the

precious blood which He received from Mary cleanses us from all sins, and gives us access to the Father.

Our Lady of the Blessed Sacrament, pray for us!

FIRST COMMUNION.

BY

REVEREND MOTHER LOYOLA.

I. Are We Doing Our Utmost for Our First Communicants?

A THOUGHT that must strike many of us when there is a question of First Communion, is this — much is expected and rightly expected of children at this momentous period of their lives, much during the time of preparation, much in after fruits. Does the help we provide for them bear any proportion to our expectations? We know, of course, that the Sacrament works by its own efficacy, but this in no way dispenses with the utmost careful preparation of mind and heart. Are we doing all we can to secure such preparation?

II. The Work Before Us.

Our work is to lead the child up to our Blessed Lord that it may see, and hear, and touch Him; that His influence may pour in upon its soul through every avenue; that it may come to the altar-rails — not with a few dry dogmas as its sole provision, but with the eager desire that can say, " I know in whom I have believed."

III. Its Difficulties.

The bulk of our children can do little by themselves. Even when dealing with objects that appeal to eye and ear and hand, we must have recourse to all manner of expedients to arrest their attention and gain their cooperation. How much more is this the case when the subject-matter is beyond the reach of sense, and when concentration of mind and effort of will are claimed at times for matters distasteful to the best disposed?

How can we bring within the range of their imagination and intelligence, and heart and will, the truths we want them to grasp with a grip that will last through life? Only by realizing that we must appeal to every one of these faculties and make a distinct study of the road to each

IV. We Must Appeal to the Imagination and the Intelligence.

Imagination and intelligence we may take together. Through the first we shall reach the second. "Truth," says Cardinal Newman "is poured into the mind of the scholar by his eyes and ears, through his affections, imagination and reason, and is sealed up there in perpetuity."

Aids : (i.) Bright Instruction on our Lord's Life.

To enable the life and actions, the words and personality of our Lord to impress themselves upon the imagination of the children, we may take them to the cottage of Nazareth, to the Temple, through the streets of Jerusalem, or to the stormy lake or grassy plain, letting them see Him among the poor and the sick and the little ones, feeding the multitude, seated at table with the Twelve. We can paint all this in vivid colors, so that there shall not be a wandering eye or a careless listener before us. Children are not flatterers. If we bore them they will let us know it. Watch the telltale faces. These, and their questions and answers, are our best guide as to what appeals to them. Our talks with them should be short and bright, lit up by plenty of anecdotes, ended perhaps by a hymn.

(ii.) Hymns.

Will anyone provide us with a few hymns, every idea of which shall be easily grasped by all in a First Communion class? There are none I think, which will approve themselves as wholly suitable to those accustomed to deal with children. Yet much might be done in this way. Children love hymns and learn them easily.

Their own resources after Communion are soon exhausted. How helpful some very simple rhymed Acts of Faith, Hope, Charity, Contrition, and Desire, before Communion: of Adoration, Thanksgiving, Love, Petition, and Oblation after Communion, might prove.

(iii.) Lantern Slides.

Another help would be lantern slides representing scenes from the life of Our Lord, those especially having reference to the Blessed Sacrament. Nothing so engages the interest and attention of a child as the sight of our Blessed Lord's gentleness, tenderness, and compassion, as shown in the Gospel story. And this we can represent with a vividness which will make a life-long impression on mind and heart. A selection of slides from the life of Christ could readily be made, and supplemented by suitable subjects from the lives of the Saints, and of the infant lovers of Jesus in the Blessed Sacrament our own days have seen.

Perhaps we might venture still farther, and by means of the cinematograph represent to the eyes of our little folk, not the form only but the movement which will make the Gospel scenes live before them.

Think of their delight could they see the Jewish children not only crowding around our Lord, but being actually taken up into His arms and embraced, and blessed, and nestling on his breast! Would not this bring home to them the Eucharistic embrace for which they are preparing? Or they might watch the Blessed Mother laying her Divine Babe in the arms of a little child, and so realize something of the trust to be confided to themselves. In the same way, they might make acquaintance with the peasant child of six in converse with St. Alphonsus, who allows her the privilege of making her First Communion at an early age.

All this would involve labor and some expense to obtain satisfactory results. But will considerations of this kind weigh with us when there is question of presenting the little ones to our Lord, as happy and as eager as we can? We must be ingenious, resourceful, enterprising. We must try one scheme after another, interchanging ideas, comparing results. If one suggestion should be found impracticable, let us cast about for something better.

But all this is preparation only for the real work of making ready the heart and will. First Communion is the great epoch in a child's life, having its influence on the whole career. It is the time when its conscience is trained, its will braced, its principles of action formed. If we take so much pains to fix the attention and to arouse interest, it is that we may ensure lasting results in the life and conduct. Let us be definite here and practical. We must show the children that the chief part of preparation must be their own doing. It does not consist merely in coming to instructions and learning their catechism, but in setting earnestly to work to correct the faults which they know our Lord will not like to find in their hearts when He comes. Put before them now in very simple language the child life of Him who — a child like themselves— is coming to them to help them to be like Him. Show Him to them in His home life, at His prayers, at His play, at His lessons, in His troubles; and tell them they will will best please Him and make ready for His coming by trying to be like Him. Teach them how to meet temptation; to rise promptly and without discouragement after a fall: to offer their daily actions to God, and to turn to Him at once in time of trouble. Teach them the necessity of prayer and of perseverance in it to the end. Familiarize them with the thought of the Presence of God as a safeguard in temptation and a help in every need. These things are not spiritual luxuries for the favored few. We all need them to keep out of sin and to store our lives with the merit that lies in our daily path.

And now is our chance with the children. Never again shall we have a right to claim them so entirely for a course of instruction. Never again will their hearts be so fresh, so teachable, so eager. Oh, let us do all we can for them now! Let us impress upon them the duty of morning and night prayers, and examination of conscience, of attendance at Sunday Mass, of regular approach to the Sacraments. Let us see that the prayers they use for Mass and preparation for the Sacraments are suited to their age and capacity. In a word, let us get them to look upon fidelity to the practices of a Christian life as the real preparation

our Lord asks of them, and to expect from His presence with them great strength and help in the battle with self for which they must one and all be prepared.

Aids — (i.) The Co-operation of Mothers.

And here experience shows us that next to the grace of God, those who have the instruction of First Communicants at heart must look to the mothers. Efforts may be [illegible] by others to reach the child's intelligence, heart, and will, but [illegible] will be to a great extent ineffectual if the home influence does not [illegible] in the same direction. It has been found that much may be done towards securing the cooperation of mothers, if on the formation of a First Communion class they can have their responsibilities and power for good brought home to them in a familiar talk.

Tell the mothers, then, that preparation for First Communion is not simply a time for implanting a certain number of doctrinal facts in the child's mind. It is the preparation of the young heart for our Lord's coming by the exercise of those Christian virtues and the formation of those Christian habits which must be its stay through life. For this, the proper sphere is the home. Its tone may influence it in school. There it goes with the crowd. It is at home that individual effort is called out and that good habits are formed. Tell them that in the instructions to be given, the home life of the Holy Child will be set before the children as a model of what a Christian home should be, and that they will be urged to imitate His reverence at prayer, obedience, helpfulness, etc. Show them how much a mother's intelligent cooperation may do here. The child's will is weak. Watchful and loving care is needed to guide and second its efforts. Prudence, too, and patience. We must not expect miracles at this time, or suppose that the prospects of the Great Day will so fill the volatile childish mind as to bring about the correction of every fault. Good will is about all we must expect. The child should know we look for this. But it would be a fatal mistake to make its faults at this time matter for special surprise and reproach. With little in the way of interference the mother will be moulding the child's conduct and encouraging every effort. Prayer, morning and night, confession, more frequent, probably, during this time of preparation, punctuality at instructions — all these the mother should make her concern, and forward as far as may be. Could we put these points before mothers, with the earnestness born of deep conviction, could we bring them to look upon it as a privilege to help us here, what lasting fruits a First Communion might bring, not to the child alone, but to the home.

(ii.) Family Prayers.

With a view to the home influence exercised at this time, will it be considered irrelevant if a plea is made for the restoration amongst us of that reunion of the family at night, which was at one time a general practice in Catholic households?.In days when the sanctity of the home

is assailed in so many ways, and its safety and happiness need stronger defence than in the past, should we not do well to meet at nightfall to secure a blessing and protection that will follow the children when they leave its shelter and enter on the battle of life?

Experience shows that few impressions are earlier and more lasting than this, of seeing father, mother, brothers, and sisters, kneeling together as the day closes, in united prayer. A young mother recently found her babe of three kneeling in a corner, the eyes closed, the little hands joined. To the question: "What are you doing, pet?" came the reply "I'se saying my prayers." "You see," explained the mother, "she seen from her crib Jack and me sayin' our prayers together when he comes at night." Jack is a guard on the railway. Has he not had his reward already in the impression made where it will probably never be effaced?

When the habit of family prayer has been lost, effort, no doubt, is needed to recover it. But mothers are generous and ready to use their influence here as far as prudence will allow. The habit of morning and evening prayer is absolutely essential to perseverance in a Christian life. Would not God bless the determination to meet together for five minutes each evening before the children go to bed, and thus let each member of the family help to train these little ones in the way they should go?

(iii.) A Retreat.

If a short retreat is possible, well planned, interspersed, perhaps, with interesting reading, singing, or lantern slides, mothers will help greatly by falling in heartily with whatever arrangements are made in the children's behalf.

V. The Eve.

On the eve, let them see that the children get to bed in good time, and that all is ready for the morrow. The dress should be festive if possible, but simple, devoid of display and of anything that could distract either themselves or others.

VI. The Great Day.

The First Communicants should be in church a quarter of an hour before the Mass begins. Happy those who come accompanied by father and mother, and have them kneeling by them at the rails! Let the children feel themselves the object of reverent affection, and let all at home help to make the Great Day as bright as possible. Care should be taken that the pleasures, presents, etc., be not over-exciting. Should there be Benediction in the evening, all should attend.

VII. After.

A great help towards keeping the fruit of First Communion is the gathering together of a First Communion group, before certain great

feasts, for a general Communion which might be preceded by a short instruction, tending to revive the good dispositions and resolves with which they approached the altar to receive our Lord for the first time.

Now more than ever is the mother's care and influence indispensable to preserve in the heart of her child the happy fruits of its union with God. She must watch over its reading, its companions, its amusements, ascertain how often confession and Communion are advised by the confessor, and do what she can to see that its religious duties are faithfully fulfilled.

How often has it happened that in her zeal to promote the child's welfare, a mother finds her own fervor quickened, that she begins to accompany the little one to the altar, and that the practice of frequent communion thus gradually makes its way into a household!

Reviewing, then, the ground over which we have travelled, we see that preparation for First Communion should bring our Lord vividly before the children's minds in order to win their hearts to Him; and that bright descriptions of Gospel scenes, with lantern slides or cinematograph, and simple rhymes embodying the Acts before and after Communion, would prove very helpful to this end.

Secondly, that we should get the children to look upon their imitation of the virtues they see in our Blessed Lord, and fidelity to their religious and home duties, as the preparation for His coming, which He desires to find. We must teach them now the necessity and the practice of prayer, obedience and self-denial; the duty of the morning and night prayer with examinaton of conscience and of attendance at Sunday Mass; how to meet temptation; to offer daily actions to God, and the like. A powerful help and one we should make every effort to secure is: I., the cooperation of mothers, which may often be won by a familiar talk with them on the formation of a First Communion class, and II., the practice of family prayer at night.

After First Communion, mothers should continue their watchful care over their children's companions, amusements, and reading, and do what they can to ensure their religious duties being faithfully fulfilled. Means should also be taken to keep fresh the fruits of First Communion. Such might be a General Communion preceded by an instruction before great feasts.

———

THE EUCHARIST AND DEVOTION TO THE SACRED HEART.

BY

REVEREND LEWIS DRUMMOND, S. J.

THE very title of this paper, chosen by the Committee, implies that there is a difference between devotion to the Blessed Sacrament and devotion to the Sacred Heart: else the title would be needlessly pleonastic. Moreover it implies that the two are intimately connected, else they would not be proposed as a subject of joint study in a congress devoted to the Blessed Eucharist. This difference and connection or interrelation will form the theme of this essay.

When first the devotion to the Sacred Heart of Jesus was introduced in the seventeenth century, a favorite objection of its opponents was, that there was no real difference between devotion to the Blessed Sacrament and devotion to the Sacred Heart, and that consequently the latter should be rejected as only adding a new name to a very old devotion. The answer to this objection is that the two devotions differ in their objects and in the motives for honoring these objects.

The object of devotion to the Blessed Sacrament is the entire body of the Lord Jesus Christ under the sacramental species, without any special reference to his Heart, whereas the object of the other devotion is the Heart of Jesus Christ, without any reference to the rest of His adorable Body. We Catholics, and many of our separated brethren, such as the schismatic Greeks, Russians and Orientals, the Lutherans, and a large number of Anglicans, believe that the flesh of Jesus Christ is an object infinitely worthy of the devotion of the faithful, on account of its union with the Eternal Word, on account of all it suffered for the glory of God and the salvation of man, and on account of its being in the Eucharist the food of our souls and the source of grace, according to the explicit testimony of Jesus Christ Himself when He promised this great gift: "The bread that I will give is my flesh for the life of the world. If any man eat of this bread, he shall live for ever.... Except you eat the Flesh of the Son of Man and drink His Blood, you shall not have life in you. He that eateth my Flesh, and drinketh my Blood hath everlasting life....For my Flesh is meat indeed, and my Blood is drink indeed.... As the living Father hath sent Me, and I live by the Father, so he that eateth Me, the same also shall live by Me." (St. John VI., 52, 54, 56, 58.) These inspired words make this deified Flesh, that "lives by the Father," infinitely worthy of the deepest adoration and the most tender love. To bear public testimony to this truth the Church has established a solemn feast specially consecrated to the worship of this divine body. And that the faithful may not be misled as to the real object of this solemnity, she has decreed that it shall bear a name which marks

its true character, and, therefore, she calls it the feast of *Corpus Christi*, that is, of the Body of Christ. It is thus clear — though perhaps, in countries, where the popular name of the feast emphasizes the Divinity or the Majesty of our Sacramental King, as in the French "Fête-Dieu," or the Spanish "Su Divina Majestad," sufficient attention may not be paid to the central dogma — that the special and particular object of devotion to the Blessed Sacrament is the very Flesh of Christ. It is not to His Soul or His Divinity, o. His Divine Person, that the feast is formally dedicated: all these are involved in it only indirectly, or, as we say in technical language, by concomitance. Its direct and immediate object is the Flesh of Christ in the Blessed Sacrament.

The devotion to the Sacred Heart, like all devotions not immediately concerned with the entire Sacred Humanity of Christ, has a double object, one sensible, the other spiritual. A parallel instance is the devotion to the Five Wounds, of which the sensible object is the Wounds themselves, while the spiritual object is the suffering that these Wounds inflicted on Christ and the love with which He bore them. So, the sensible object of the devotion to the Sacred Heart is the Heart of Flesh in the adorable body of Christ; in other words, the Heart of Christ understood, not metaphorically, but in its natural and obvious meaning. This is proved by the well known words of Our Lord Himself to Blessed Margaret Mary, words which we may safely quote, not as a revelation declared by the Church to be truly and infallibly Divine, for no such declaration has ever been made, but as a document carefully examined by the Church and recognized by her as conforming to the deposit of faith, and as furnishing an historical basis for the devotion. Now, Blessed Margaret Mary says Our Lord uncovered His Heart and spoke of the physical Heart which He uncovered and exposed, "Behold this Heart," and it is this Heart which He wishes to be honored by a festival. Moreover, whenever she mentions this devotion she always speaks of the Heart of Jesus in its natural sense. So much for the sensible object of the devotion. As to the spiritual object, it is clearly pointed out in the following words: "Behold this Heart which has so loved men that it has withheld nothing, even exhausting and consuming itself to prove to them its love. And in return I receive for the most part only ingratitude, contempt, irreverence, sacrilege, and the indifference which they show me in this sacrament of love." Therefore, the spiritual, and I may add from the context, the principal object of the devotion is Christ's love despised and wounded by the ingratitude of men. This constitutes an essential difference between devotion to the Blessed Eucharist and devotion to the Sacred Heart. The former would be binding on all the faithful, even if there never had been any indifference contempt or sacrilege; the latter is a reparation for neglect and insult.

These considerations show the difference between the motives of the two devotions. In the Blessed Eucharist the motive for honoring the Body of Jesus Christ is the infinite dignity of this adorable Flesh and Christ's boundless love manifested therein, and calling for responsive love. In the Sacred Heart devotion the essential motive is sympathy with the Heart of Christ, wounded by ingratitude, and the desire of re-

paration to that Heart which, alone of all the parts of the Divine Body, has been the seat of these bitter pangs. This is admirably expressed in the antiphon for the Magnificat in the first Vespers of the Feast of the Sacred Heart: "My Heart hath expected reproach and misery; and I looked for one that would comfort me, and I found none." (Ps. LXVIII.21, 22.) And the double object, sensible and spiritual, is clearly manifest in the following stanza from the hymn for lauds:

Te vulneratum caritas
Ictu patenti voluit,
Amoris invisibilis
Ut veneremur vulnera;

which may be freely rendered:

Thy Heart's full immolation
The open Wound reveals,
And to our reparation
Thine unseen love appeals.

And yet, after all these explanations, the fact remains that the differences between these two devotions, albeit undoubtedly real, are not so striking as their points of contact. Mark, in the first place, how Christ reveals His Heart in the Blessed Sacrament: What is called the Great Apparition — from which I have quoted Our Lord's own words — occurred in the presence of the Blessed Sacrament exposed on the altar during the octave of Corpus Christi. Thus Christ chose, for this solemn manifestation of His Heart — a manifestation which was the climax of a great number of previous apparitions leading up to it as their culmination — the octave consecrated to the Blessed Eucharist and the time during which His glorified Body under the sacramental veils was exposed to the special adoration of the faithful. On this apparition Father Tesnière comments as follows: "'Behold His Heart!' He shows it there under the veils of the Eucharist, which he has miraculously withdrawn in order to appear to the Blessed Sister. He shows His Heart living and throbbing in his open breast, the source of the Blood that flows in His veins, the motor of the life that animates Him. He shows it loving, the organ of the affections of His soul, the sensible symbol of His spiritual love of God and man, grieved at the coldness of men and yearning to be loved. It is truly the Heart of Jesus, inseparable from the Humanity of which it is one of the most vital organs, inseparable from the Person of the Word who deifies it substantially, inseparable from the Sacrament in which alone the Christ of glory can remain here below. Let us adore its real and abiding presence in the Eucharistic Christ. May our adoration and homage, the profession of our faith and love, pour themselves out at the foot of the altar, before the tabernacle which has guarded that Heart since the evening of the Last supper, and which will guard it till the last evening of the world." (The Eucharistic Heart of Jesus, p. 3.)

Moreover, the practices of devotion recommended by Our Lord to Blessed Margaret Mary are all intimately connected with the Blessed Eucharist. In the first revelation on the feast of St. John the Evan-

gelist, He presented to Her His Heart, encircled by a crown of thorns, and surmounted by a cross, with flames and rays all round it, more brilliant than the sun, and transparent as crystal, and then He said: "I ardently thirst to be loved and honored by men in the Blessed Sacrament." He afterwards made His desires more specific and transformed them into formal demands akin to commandments:—"First, thou shalt receive Me in the Most Blessed Sacrament as often as obedience will permit, whatever mortification and humiliation it may bring upon thee." Now that daily communion is so highly recommended by the Sovereign Pontiff, an order like this to a pious nun would seem unnecessary; but we must remember how, in the second half of the seventeenth century, when these apparitions took place, Jansenism, with its hypocritical aversion to frequent and still more to daily communion, had penetrated even into the most fervent religious communities, and thus really did bring upon Blessed Margaret Mary great mortification and humiliation. "Secondly," Our Lord continues, "thou shalt communicate the first Friday of every month. Thirdly, every night between Thursday and Friday, thou shalt rise between eleven and twelve to keep me company in the prayer which I then offered to My Father," and this holy hour was to be spent in presence of the Blessed Sacrament. "Fourthly, I demand of thee that the first Friday after the octave of Corpus Christi be dedicated as a special feast in honor of My Heart, by communicating on the day, and making an act of reparation to repair the indignities It has received during the time It was exposed on the altars." Thus, private adoration and reparation, public honors, more prolonged attendance near the Tabernacle, all these characteristic practices of the devotion to the Sacred Heart are to find their centre of worship in the Blessed Eucharist.

And how wonderfully these holy practices have spread throughout the Church. The promises made by Christ Himself to Blessed Margaret Mary in favor of those who are devout to His Sacred Heart, especially the twelfth, promising the grace of final penitence to those who receive Holy Communion on the first Friday of nine consecutive months, have marvellously encouraged this devotion of the first Friday. Few, if any, other devotions have so taken hold of Catholics in general as this practice of receiving Holy Communion on the first Friday of every month. Grown men and women are continually performing almost heroic acts of self-denial in order not to miss their first Friday. Some years ago I read of a street-car conductor, who, being on duty one first Friday from six in the morning till five in the evening, with the unremitting strain of mind which his charge required, remained fasting from midnight — seventeen hours — and then hurried to Church to receive His Lord in the Eucharist. During the past fifty years, when the last remains of Jansenistic prejudices were dying hard, the first Friday devotions have not only made monthly communion popular, but have accustomed the Catholic laity to frequent communion. People who received on the first Friday of a month in which the following Sunday was an important feast, were also encouraged to receive on that Sunday, and gradually acquired the habit of weekly communion. In this manner

the devotion to the Sacred Heart has been a potent factor in the ever advancing movement towards daily communion. Long before the Holy Father had settled once ond for all the discussions among Catholic theologians on the requisite dispositions for the daily reception of the Eucharist, the most insistent advocates of this daily reception were, generally speaking, the most ardent propagators of devotion to the Heart of Jesus. They always maintained that, excellent as was the solemn outward profession of belief in the Real Presence, the best and most practical act of obedience to the injunction of Christ, "Except ye eat the flesh of the Son of Man, ye shall not have life in you," was to make this divine sacrament the daily food of their souls just as we make bread the daily food of our bodies. And now that the Vicar of Christ has pronounced so clearly on the opportuneness and desirability of daily communion for all who are in the state of grace and have a right intention, the devotees of the Sacred Heart rejoice in their increased facilities for loving reparation.

To sum up the purpose of this paper, what I have been trying to prove is, on the one hand, the distinction between devotion to the Blessed Eucharist and devotion to the Sacred Heart, and on the other, the intimate union between these two devotions. Jesus, viewed in His wounded Heart, adds to the worship of the Real Presence and the eating of His Flesh, the element of reparation for indifference and insults. All the practices of the Sacred Heart devotion centre in the Blessed Eucharist, and these practices have greatly promoted and continue to promote devotion to our Sacramental King.

INFLUENCE OF RELIGIOUS HOME TRAINING.

BY

DR. THOMAS O'HAGAN.

THE Church, the Home, and the School — these are the trinity that mould our lives, fashion our character, and fit us for the Knighthood of heaven and the Knighthood of earth. Each of this trinity has its great work to do.

The Church pours upon the new-born the regenerating waters of Baptism, and makes it a child of God, and heir to the Kingdom of Heaven; the Home, represented in the father and mother, keeps watch over the seedlings of grace implanted at baptism in the garden of the infant heart, and nourishes those seedlings; while the School trains will, and heart, and mind to follow the precepts of truth, and hearken to the voice and admonitions of God.

Now, the nearest representative of God in regard to the child is the Church; but the Church during the first years of the child cannot exert her care directly over it, so that the life of grace implanted through



La procession — Le dais

The Procession. - The Canopy.

baptism, must remain without nourishment, unless the parents — unless father and mother, watching over the seedlings of grace implanted by holy baptism in the heart of the child — foster by piety, precept and prayer the tender buds of faith and love that later will bear beauteous blossoms in the full summertide of the garden of life.

Father Becker, the well-known Jesuit author, in his admirable work "Christian Education," likens the soul of a child after baptism to the bud of a sunflower, and he asks what is necessary that this bud be developed to the full splendor o blossom? Nothing, Father Becker answers, except that parents, especially the mother, direct this bud again and again to the light and warmth of religion. If she does not understand this, or if she fails to do this, then the tender bud, the soul, the heart of the child, will waste away and die.

It is, as you all no doubt know, the opinion of some of the greatest adepts in pedagogies, that as the child is in its sixth or seventh year so it will remain. Indeed, we have proof of this set before us in the lives of the saints. From very tenderest childhood these holy men and women were directed by pious mothers, who instilled in their hearts a love of prayer, a devotion to Jesus and Mary, a practice of the sweet duties of religion. Susanna and Tobias are examples in the Old Testament; and in the Christian era we have a St. Louis of France, a St. Aloysius and a St. Stanislaus. Yes, assuredly, as the child is in its sixth and seventh years through the care of parents, so it will remain.

Is it not true that we hear to-day complaints on every side of the alarming increase of crime committed in early childhood and youth, crimes of every description, down to dastardly suicide. We boast of our civilization, of our progress, of our intellectual advancement, but whence comes that frightful increase in the number of juvenile criminals? Has the influence of religious home training ceased? Are our mothers ceasing to be mothers? Are the altars of our homes adorned with naught but Dead Sea fruit?

Philanthropists, who study and note this alarming increase of crime among the youth of our land, attribute it to a lack of education during early childhood. They hold that greater pains should be taken with the education of children, while they are small and that more attention should be given to the kindergarten training, claiming — and in this they are right — that a more lasting impression can be made on the character of every man before he has reached the sixth year of his life, than all in subsequent years together.

The kindergarten is indeed very good, provided, as Father Becker says, it be pervaded with the light and warmth of the one true religion which the Divine Lover of children has instituted. But, after all, is not the parental home the best kindergarten; and is not a pious mother in this garden the best gardener? Who will watch more carefully the budding flower of virtue in the heart of the child than the mother? Who will tend so assiduously this flower, breathing into its petals the warmth of piety and faith and nurturing it with the sunshine of prayer as the mother? Oh! my friends, let us not be mistaken. It is from the mother that radiates all, or well nigh all, the influence of religious home train-

ing. From the father the child indeed acquires wisdom, and that strength of mind and discipline of the will which come from ready and cheerful obedience; but it is on the mother's lap, in the mother's arm, that the child receives that moral impress which fashions its life for time, and accompanies it even into eternity.

No matter what your priests may do, says the eloquent Bishop Gordon, of Leeds, England; no matter how zealous the sisters and the teachers may be, parents have a duty to their little ones, which no one else can discharge. They must always remain the first teachers and instructors of their offspring. This is the law of nature, the law of religion, the order of Divine Providence, the will of God. It is, continues the Bishop of Leeds, on the mother's lap that the little child should learn to lisp its first prayer to praise God its maker, to bless God its Saviour, to love Jesus of the Manger, Jesus of Calvary, Jesus of the Tabernacle.

It is from a father's lips it must learn its first lessons of wisdom. These lessons will never be forgotten. This primary duty of parents is such that unless it be observed, priest, and nuns, and teachers will labor in vain. Unless parents cooperate with them, it is not possible to give children a proper training. What is built up in school or in Church, if not supported or strengthened by home teaching sooner or later must fall to ruin. Hence the duty of parents is to provide their children with a Christian home.

And now, let me ask what is a Christian home? It is a fortress built by the hand of God, founded and instituted at His command, sanctified by His Divine love. It is, as the good Bishop of Leeds says, a home, in which religion holds the first place, in which the name of Our Lord is a familiar sound, and where the parents govern themselves, and rule their children, by the principles of a Christian life. The Christian home is easily discovered. The very walls of the house will tell you at a glance who it is that holds the first place in the minds and hearts of the inmates. If, on looking around, the eye rests on emblems of our holy faith; if you find in every room the Crucifix, or the image of Our Lady, or a religious picture; if you see the holy water stoup well replenished, along with other tokens of faith, then the very appearance of the house will afford presumptive evidence that Our Divine Lord holds His rightful place in the bosom of the family dwelling there.

What is a Christian home? Is it not one modelled on the Holy Home at Nazareth, where dwelt Jesus and Mary, and Joseph; where holiness reigned throughout, and where flourished every domestic and social virtue? In this Holy Home at Nazareth, Christ, Our Divine Lord and Saviour, chose to live for thirty years. He spent His childhood, His boyhood, and His youth, subject to His Blessed Mother and His foster father Joseph. In His wisdom, Our Divine Lord willed to appear among us as a little child. He began life as we begin it, and passed through every stage of it. This Holy Home at Nazareth is our model — the model for you, parents, of a Christian home. If, indeed, your homes be modelled on the Home at Nazareth, little fear will there be that your children will lack religious home training; for your lives will, like that

of Mary and Joseph, be a daily lesson in piety and prayer, and your children, subject to you, will grow through fond obedience, as did Our Divine Lord, in every virtue and grace.

You remember that our late Holy Father Pope Leo XIII., of blessed memory, in his Encyclical on the Pious Association of the Holy Family, sets forth clearly how how the Holy Family of Nazareth is a model for every Christian family of to-day. "In Saint Joseph," says the late Holy Pontiff, "the father of a family has a wondrous example of parental solicitude and care; in the Most Holy Virgin Mother of God, mothers find a perfect model of love, of modesty, of resignation, and of perfect faith; and in Jesus, Who 'was subject to them,' children have a divine pattern of obedience for their admiration, their devotion, and their imitation. Those who are highly born will learn from this family of royal blood, how to be modest in prosperity, and dignified in adversity. The rich will be taught how virtue must be preferred to riches. Those who are engaged in labor, and all who, especially in our times, are so strongly tempted to dissatisfaction and impatience by straitened circumstances, and the hardships which they and theirs have to suffer, need only cast their eyes upon these holy members of a holy household, and they will find reasons rather for rejoicing than for murmuring at the lot which has fallen to them. Like the Holy Family they labor; like the Holy Family they have to provide for their daily bread; like Joseph, they must live by what they earn and, if they work with their own hands, so also did Jesus before them.

But let me clearly understood here. The very centre of the radiating influence of religious home training is the mother. She is the spiritual sun of the household, giving light and warmth to its every nook and corner, filling it with an atmosphere of Love and joy, and the eternal sunshine of heaven.

But you will ask who and what is a Christian mother? Let me answer you in the words of Rev. Bertrand L. Conway, the Paulist Father: "A Christian mother is one who makes of maternity a priesthood, and pours the faith of Christ into the very veins of her child as she nurses him at her breast. One who teaches his little hands to join in prayer, and his little lips to lisp the sweet name of Jesus and Mary. She is the mother who knows how to caress and how to punish, how to be self-sacrificing and to resist her child's whims. She is the woman who, later on, will be glad to sacrifice the claims of vanity and the desire for pleasure, to give her whole time and attention to her growing children; who will prefer the voluntary slavery of home duties to the capricious liberty of the world. Such a mother will be well able to instill into her daughter modesty and devotion, and to teach her son the manly virtues and the noble passion of duty."

Such, my friends, is the portrait of the good Christian mother, limned for us by Father Conway, in his interesting work, "The Christian Family." Both Father Conway and Father Becker, it will be observed, emphasize for us the work of the Christian mother. Why? Because, after all, it is to our mothers we owe our chief gifts — indeed, our whole happiness, intellectual and moral. It is they who create the moral atmo-

sphere of the home, fix its decalogue, tend the flame upon its spiritual altar, and lead us by the hand along the path which duty has marked for our footsteps. There is not one in this hall to-day that does not realize in his life the influence of a good mother. There is not one in this hall to-day whose memory does not reach back in childhood to a good mother, perhaps now dwelling with the Saints of God. To me, next to the sacraments of God's Church, and the teaching of her divinely appointed pastors, I owe more to the memory of a good and pious mother in keeping my stumbling footsteps along the path of light and duty, than to any other influence.

Through the mists of years, I see now this good and pious mother gathering her little family around her, in her humble abode, in sweet converse with God in evening prayer. Hers was the simple faith of a child:

"Not learned, save in gracious household ways;
Not perfect, nay but full of tender wants;
No angel, but a dearer being all dipt
In angel instincts breathing Paradise,
Interpreter between the gods and men,
Who look'd all native to her place, and yet
On tiptoe seem'd to touch upon a sphere
Too gross to tread, and all male minds perforce
Sway'd to her from their orbits as they mov'd,
And girdled her with music. Happy he
With such a mother! faith in womankind
Beats with his blood and trust in all things high,
Comes easy to him, and tho' he trip and fall,
He shall not blind his soul with clay."

I am sure, then, that it is evident to every one of us that in the home, the mother is the very altar dispensing from tapers of purity, faith, devotion, and truth, the light which illumines each Christian household. Nay, her sweet soul is the lily on the altar, symbolizing the Lily Maid of Israel clad with blue mantle — the Mother of our Divine Lord.

If, then, we would have religious home influences safeguarding the lives of our children, we must, first of all, have good mothers. You know full well that what children see makes a far deeper impression on them than what they hear. What will it avail parents, I ask, if they enjoin upon their children to attend Mass on Sundays, and say their morning and evening prayers, if they fail in these duties themselves? There can be no Christian home unless parents practice what they preach; for it is the careful observance of religious duties, and the constant remembrance of God's presence, that gives the home its Christian character. We are careful to guard them against the germs of disease. Are we as careful to guard them against the germs of sin? Are diseases of the soul less dangerous, less fatal, than diseases of the body? We send our children to school, that they may become learned in the wisdom of this world, but we often forget to instruct them in the wisdom of God. They are rich in all languages but the language of the soul. They shine with all light, save the light of God.

I feel certain that many of the losses to the Church may be traced to the lack of religious home training. We are not bereft of our faith in a moment. It is usually a process of many years. The parents who fail to discharge their duties to their children as practical Catholics; who do not safe guard their tender and innocent souls, who do not instruct them in our holy faith; who yield to human respect, and bow down before the fashions and frivolities of life, are making possible and probable these losses to our holy faith.

Are we not, my good friends, living in an age most dangerous to the practice of Catholic faith? and if so, should we not, in a special manner, safeguard the little ones in our homes, instruct them in the truths of holy Church, and, if possible, preserve unsullied their baptismal robes? But, let me repeat again, this is largely the divine work of the mother. The spiritual care of the child in the home is assuredly her task, and blessed is the task if she fulfils it well. In a monthly publication there recently appeared those beautiful words: "The child that learns the Our Father on the lap of its mother; that learns from the lips of its mother the stories of the patriarchs, and the lovable narrations about the little Christ-Child, possesses a living source of religious faith in its soul, which cannot be wholly effaced, neither by the scorching sun, nor by the storms of life. The profound and sweet impressions installed by a mother remain still fresh and green, when every other recollection withers and dries up; yea, the death agony itself cannot destroy them."

Our convents are doing a great work to fashion Christian women to tend the altar of home, but our convents cannot do everything. The tyrannical exactions of society and the false ideals of home, which so largely obtain to-day, well nigh nullify the counsels and precepts of the good religious in our convents and, as a consequence, the influence of religious home training is often a negligible quantity in many of the Catholic homes of our land. The fires of faith are allowed to burn down; and young children, whose hearts should be nourished with the glow and ardor of piety and devotion, grow up indifferent, careless, and even wicked. Furthermore, my good friends, is not the habit or custom of family prayer going out? How many Catholic families are there who never gather at eventide to recite the Rosary, or thank God for His gifts and favors of the day. In the midst of our strenuous life, as we retire in the evening after the smoke of battle, do we not forget that in the words of Tennyson, more things are wrought by prayer than this world dreams of:

> "For what are men better than sheep or goats,
> That nourish a blind within the brain,
> If knowing God they lift not hands of prayer
> Both for themselves and those who call them friend?
> For so, the whole round earth is every way
> Bound by gold chains about the foot of God."

I fear, too, that oft our ideals are of clay and brass. Walled in by the material things of life, we forget the sublime life of the soul. We

are no longer children of faith. We have lost the sweet visions of childhood. Trust in God has gone out from us. The world has touched our beauteous baptismal robe, and virtue has gone out from it. Oh, could we but return and kneel again at the altar of our childhood! Exchange our false ideals for the simple faith of childhood:

Hearts oft bow before strange idols,
Strength of power and breath of fame:
And forgetful of life's morning
Dream of noontide's gilded name:
But the idol that I cherish
Knows no glory e'en in part;
'Tis the simple faith of childhood
Long grown strong within my heart.

In the darkest hour of trial
When each star has veiled its face,
Turn I fondly to my idol
Full of heavenly light and grace;
Then my step grows firm and steady
Down the mystic path of night:
For the simple faith of choldhood
Guides me, leads me, ever right

This is the faith, my friends, that overcometh the world. It is the faith that has brought this magnificent Congress to our city. It is the faith which makes of each Christian home a treasury of grace. It is the faith which links heaven and earth in the Sacrament of the altar, where Christ, our divine Lord, is tabernacled as our Guest, inviting, entreating the fathers, and mothers, and children of our homes to share in His Divine Banquet of Love.



KAPITEL V.

DIE DEUTSCHE SEKTION.

Ein Teilnehmer am Kongress schreibt uns:

Entsprechend den Sprachverhältnissen Kanadas hatte sich auf dem Kongress ausser der französischen und englischen Sektion nur noch eine deutsche gebildet. Französisch ist die Sprache der grossen Mehrzahl der Katholiken in der Provinz Quebec, zu welcher Montreal gehört. Die Sprachenfrage und was damit zusammenhängt bringt nicht geringe Schwierigkeiten mit sich, die sich bis in den Kongress hinein bemerkbar machten. Deutsche finden sich in grösserer Zahl im Bezirk von New Germany, dann in Winnipeg und im Westen. Ausser von diesen Gegenden waren aus den Vereinigten Staaten manche Deutsche zum Kongress herübergekommen. Sie alle freuten sich, Deutsche aus Deutschland wieder einmal deutsch reden zu hören, wie umgekehrt es dem Deutschen aus Deutschland zu Herzen geht, hier Deutsche zu finden, die das Heimatland ihrer Väter nie gesehen, besonders wenn man zufällig in der Lage ist, ihnen aus der Heimat und Verwandtschaft Mitteilung machen zu können. In Montreal und Umgebung sind die Deutschen schwach vertreten. Dort konnten daher keine Vorbereitungen für den Kongress getroffen werden, sie fielen vielmehr den von Europa Kommenden zu. Erst auf dem Meere wurden mit dem von Montreal herübergekommenen Vertreter des dortigen Lokalkomitees, Msgr. Gauthier, Zeit und Ort der Sektion besprochen und nach Ankunft in Montreal durch Anschlag und Zeitung (Montreal Star) soweit als möglich bekannt gemacht.

Unter solchen Umständen war es ein gewisser Erfolg, dass am Freitag, den 9. September, nachmittags 3 Uhr, sich im unteren Saale der Laval University eine gute Anzahl Deutscher versammelte, von denen sich folgende als anwesend einzeichneten: Bischof Koppes von Luxemburg, Bischof Richter (Grand Rapids, U.S.), Weihbischof Koudelka (Cleveland, Ohio, U.S.), Generalvikar Dr. Kreutzwald (Köln), Generalvikar Rainer (Milwaukee, U.S.), Generalvikar Schrembs (Grand Rapids, U.S.), Prälat Zavoral, Abt des Prämonstratenserstiftes (Prag), Prälat

Helmer, Abt des Prämonstratenserstiftes Tezl (Oesterreich) und dessen Sekretär, Prof. Willems (Trier), Kommerzienrat Cahensly (Limburg), G. von der Elsen (Berne, Holland), L. Puffer (St. Louis, Mo., U.S.), Louis Herberth (Rome, Kentucky, U.S.), J. Seltmann, O. M. J. (Springlake, Alberta, Kanada), G. Fischer, Benefiziat, (München), Rev. Aug. Suffa (Regina, Kanada), Rev. Jos. Kroba (Malvin, Wis.), B. H. Pennings (De Pere, Wis.), E. von den Berg (Berne), Mich. Wallrath (Calusa, Sacramento, Kalif.), Jos. Weiss (München), Viktor Hruby, Strafanstaltspfarrer (Gross-Strehlitz), Rev. M. Halm (St Clement, Ont.), Rev. N. Hengers, S.M. (Richwood, W. Va., U.S.), Francis L. Hultgen (Tiffin, Ohio), Rev. P. Winkelmann (Albany, N.R.), Rev. St. Foerster (New Germany, Ont.), Rev. A. Walter (Hamilton, Ont.), Rev. Heinrich Velte (Beave Dam, Wis.), Rev. J. Schrits (Dumont, Minn.), Rev. Bruno Dorfler, O.S.B. (Münster, Sask., Kanada), Rev. Maurus Ferdinand, O.S.B. (Cold Spring, Minn.), Rev P. Hilland, O.M.J. (Winnipeg, Man.), Rev. J. Kowalski, O.M.J. (Winnipeg, Man.), Rev. P. Engel, O.S.B., Abt der St. Johannes-Abtei (Minn.), Mrs. und Misses Labbe, St. Bonifatius (Quinvey, Ill., U.S.), Rev. Ch. Broekemeier (New Orleans, La., U.S.), Pfarrer Müller (Köln), Heinrich Jost, Jos. Schnerk, Karl Wans (Winnipeg, Man.).

Der Hr. Bischof von Luxemburg, Koppes, eröffnete die Sitzung mit Gebet und bemerkte, dass er als Vertreter des kleinsten deutschen Landes den Vorsitz dieser einzigartigen Versammlung gern übernehme, um den Deutschen aller Länder Neutralität, aber mehr noch eine Liebe von ganzem Herzen entgegenzubringen. Kommerzienrat Cahensly berichtete sodann über die segensreiche Tätigkeit des St-Raphael-Vereins hinsichtlich des Empfanges der h. Kommunion seitens der Auswanderer.

Der St. Raphaelsverein zum Schutz katholischer Auswanderer hat vielfache Beziehungen zur hl. Eucharistie.

Mehr wie 4½ Millionen Katholiken haben in den letzten 10 Jahren ihre angestammte Heimat, Italien, Oesterreich-Ungarn, Russland, Irland, Deutschland, Frankreich, Portugal, Belgien, Niederlande, Spanien verlassen und sind nach den Vereinigten Staaten von Nordamerika und Kanada ausgewandert und haben sich dauernd daselbst niedergelassen. Viele von ihnen haben, nachdem sie Hab und Gut versilbert, in der Heimat durch den Empfang der hl. Sakramente der Busse und des Altars sich auf die beschwerliche, mit Gefahren aller Art verbundene Reise vorbereitet. Falls sie in der Heimat keine Zeit gefunden haben, so tritt der geistliche Vertrauensmann des Raphaelsvereins im Hafenplatz mit der Aufforderung an sie heran, sich vor der Einschiffung mit dem eucharistischen himmlischen Brote zu starken. Am Tage vor der Abfahrt eines jeden Auswandererschiffes findet nämlich in Bremen, Hamburg, Antwerpen, Rotterdam, Havre, Triest und Fiume ein besonderer Gottesdienst für die Auswanderer statt, in welchem die Auswanderer in ihrer Muttersprache aufgefordert werden, in sich zu gehen und die hl. Sakramente der Busse und des Altars zu empfangen. Die Zahl derer, die im vergangenen Jahre in den erst genannten 5 Hafenplätzen die hl. Sakramente, empfingen, beläuft sich auf 24 190 und seit Beginn unserer Tätigkeit betragt dieselbe 296 312. Niemand kann ermessen, wie viel Gutes hierdurch gewirkt worden ist.

Der Auswanderer, losgelöst von der [illegible], sieht sich am Hafenplatz
ganz neuen Verhältnissen und e[illegible] fremden Per[illegible] gegenüber, öffnet
ihm sein Herz, legt öfters ein [illegible] schafft hier den
Grund zu einem Leben jenseits [illegible] Ozeans. D[illegible] St. Raphaelsverein
dehnt seine zärtliche Fürsorge für [illegible] Emigranten auch auf die Seereise
selbst aus. Auf der General-Versa[illegible] Katholiken Deutschlands
in Essen im August 1906 wurde folgende Resolution angenommen:

"Die 53. General-Versammlung der Katholiken Deutschlands hält
es für dringend geboten, dass auf den Seeschiffen den katholischen
Priestern während ihrer Seereise ein passender Raum zur Feier der hl.
Messe und zur Abhaltung des Gottesdienstes für die katholischen Aus-
wanderer u[illegible] Passagiere zur Verfügung gestellt werde."

Der Vorstan[illegible] des St. Raphaelsvereins hat sich dieserhalb an die
hauptsächlichsten Dampfschiff-Rhedereien gewendet, aber nur bei eini-
gen derselben eine günstige Aufnahme gefunden. Bahnbrechend in
dieser Beziehung sind die Bemühungen des ungarischen Pralaten Msgr.
Graf Vay de Vaya gewesen. Für einen von Fiume (Ungarn), abfah-
renden Steamer der Cunard-Linie hatte er sich freiwillig erboten, 2400
Arbeiter als Seelsorger auf ihrer langen Fahrt nach Amerika zu beglei-
ten, da er hörte, wie gross die Not an geistlicher Hilfe und moralischer
Unterstützung auf Auswandererschiffen sei. Von den 2400 Leuten, die
er auf ihrer Reise von 20 Tagen begleitete, sind mindestens 1100 zur
hl. Kommunion gekommen, und die schwere, traurige Wanderung ist
zu einer wahren, freudeerregenden Mission geworden. Fern von wech-
selnden Eindrücken, inmitten des Weltmeeres, haben so viele zum er-
sten Male Gelegenheit, über die Vergänglichkeit alles Irdischen nach-
zudenken und in sich einzukehren. Da sie ganz und gar auf sich an-
gewiesen sind, befinden sie sich in einer Stimmung, die sie geeignet
macht, das Wort Gottes aufmerksam zu hören und sich dem hl. Sakra-
mente der Busse und des Altars zu nähern. Seitdem hat Msgr. Graf
Vay wiederholt ungarische Auswanderer von Fiume nach Malta und
Gibraltar begleitet, ihnen an Bord religiösen Beistand zu teil werden
lassen und für sie das hl. Messopfer dargebracht.

Der Apostel der italienischen Emigranten in Amerika, Msgr. Scala-
brina, Bischof von Piacenza, welcher im Jahre 1887 das Institut Chri-
stoph Columbus zur Heranbildung italienischer Missionspriester ins Le-
ben rief, war es zuerst, der der italienischen Auswandererschaft einen
ihrer Priester für die wochenlange Seefahrt zur Darbringung des hl.
Opfers mitgegeben hat. Neuerdings hat auf Veranlassung unseres hl.
Vaters, Pius X, Msgr. Cocolo diese wichtige Mission übernommen. Seine
Missionare sind auf allen Schiffen des Norddeutschen Lloyd und des
Lloyd Lebandy zu finden. Wenn man in Erwägung zieht, dass manche die-
ser Schiffe 2000 –3000 Auswanderer an Bord haben, so lässt sich ermes-
sen, welch ein Segen für die Auswanderer die Missionare sind. Seit
Jahren hat auch der Norddeutsche Lloyd in Bremen 6 Messkoffer für
seine Schiffe Bremen — New York zur Feier der hl. Messe während der
Seefahrt angeschafft und es ist zu hoffen, dass auch die anderen Linien
diesem Beispiele folgen werden.

Wir Passagiere der "Empress of Ireland" hatten das grosse Glück und den Trost, während der Reise von Liverpool bis Quebec das hl. Sakrament verehren zu dürfen und am Sonntage einer feierlichen hl. Messe nebst Predigt beiwohnen zu können. Möge die Zeit nicht ferne sein, dass die verschiedenen Dampfer-Kompagnien ihre Sorge nicht blos dem leiblichen Wohlbefinden ihrer Passagiere zuwenden, sondern auch darauf Bedacht nehmen, dass denselben geistlicher Beistand zu teil werde und sie die nötigen Vorkehrungen treffen, damit wenigstens an Sonn- und Feiertagen während der Reise die hl. Messe an Bord der Schiffe gefeiert werden kann.

An den Vortrag schloss sich eine eingehende Besprechung, worin betont wurde, dass die einzelnen Priester, die eine transatlantische Reise zu machen beabsichtigen, frühzeitig wegen des Messkoffers und anderweitiger Vorbereitungen an die Schiffahrtskompagnie sich wenden, sowie für die Fakultät. Hostien und Wein selbst sorgen müssten. Dann nahm die Sektion einstimmig folgende Resolution an:

"Der 21. Eucharistische Kongress in Montreal erachtet es für dringend geboten, dass während der Seereise den katholischen Priestern ein passender Raum zur Feier der hl. Messe und zur Abhaltung des Gottesdienstes für die kathol. Auswanderer und Passagiere zur Verfügung gestellt werde."

REDE, GEHALTEN IN DER DEUTSCHEN SEKTION DES EUCHARISTISCHEN KONGRESSES ZU MONTREAL, VON HERRN PFARRER MUELLER (KOELN).

Einige Worte über Köln und den vorjährigen Eucharistischen Kongress dürften für die auf dem Kongress zu Montreal versammelten Pilger von Interesse sein.

Zuerst jedoch sei es mir gestattet, die herzlichsten Grüsse und Glückwünsche der Katholiken Kölns, und ich darf wohl sagen, aller Katholiken Rheinlands und Deutschlands, ihren hier in Montreal zum Internationalen Eucharistischen Kongress der Neuen Welt versammelten Brüdern auszusprechen.

Nach dem pünktlich vor Weihnachten veröffentlichten Bericht über den Kongress zu Köln wurden bei demselben, ausser in Latein, noch in sieben anderen Sprachen Versammlungen abgehalten, und zwar in Deutsch, Französisch, Englisch, Italienisch, Spanisch, Holländisch und Polnisch. Es waren aber weit mehr als sieben Nationen vertreten, da sowohl Deutsche, Oesterreicher und Schweizer in einer Sektion vereinigt waren, als auch weiterhin Franzosen, Belgier, Kanadier und endlich Engländer, Irländer und Amerikaner nur je eine Sektion bildeten.

Diese Tatsache allein zeigt schon den wirklich internationalen Charakter unserer Kongresse, die so viele Nationen in so vielen Zungen in einem Geiste vereinen zum Lobe unseres Herrn und Heilandes in der heiligen Eucharistie.

Die amtliche Mitgliederliste, ein sehr interessanter Teil des Berichtes, weist über 4000 Mitglieder des Kongresses auf. Ausser diesen waren

jeden Tag eine noch grössere Zahl Pilger mit Tageskarten zugegen, so-
dass im ganzen über 20,000 Karten verausgabt wurden.

Kö' , gegründet zur Zeit von Christi Geburt als eine römische Kolonie
— woher es seinen Namen trägt — ist jetzt eine Stadt mit einer halben
Million Einwohner, von denen vier Fünftel Katholiken sind. Es ist die
Haupthandelsstadt des westlichen Deutschlands und die Metropole der
Kirchenprovinz von Rheinland und Westfalen.

Die Stadt hat manche Vorzüge, welche sie als Versammlungsort für
einen Eu ristischen Kongress besonders geeignet machen. Hier
wurde, wie die Tradition sagt, der katholische Glaube schon von den
Schülern der Apostel gepredigt, welche auch in Köln and Trier, welch
letzteres zur christlichen Zeit bekanntlich eine Residenzstadt der rö-
mischen Kaiser war, Bischofsitze errichteten. Zu Köln starben für den
heiligen Glauben in römischer Zeit die heiligen Märtyrer Gereon mit
seinen thebäischen, und Gregor mit seinen mauretanischen Soldaten,
sowie die hl. Ursula mit ihren Gefährtinnen. Hier pflanzten heilige Erz-
bischöfe das Wort Gottes so tief in das Herz des Volkes, dass weder Re-
formation noch Revolution es zu ersticken vermochten. Gott sei Dank,
dass der katholische Glaube auch niemals aus seinen Mauern geschwun-
den. Mit berechtigtem Stolz nannte sich daher Köln von jeher die all-
zeit getreue Tochter Roms, und wurde Köln vielfach die heilige Stadt
genannt, sowohl wegen seiner vielen grossen und herrlichen Kirchen und
seiner einzigartigen Kathedrale, als auch wegen seiner kostbaren und
hochverehrten Reliquien.

Fügen wir noch hinzu, dass in der Stadt und Erzdiözese Köln die
Verehrung des heiligsten Altarssakramentes von jeher sehr tiefe Wur-
zeln geschlagen hat. Auf dem letzten Kongress wurde darauf hinge-
wiesen, wie aus der grossen Liebe zu unserem Eucharistischen Heiland,
die im 13. Jahrhundert ganz besonders auch in Köln und seiner Um-
gebung herrschte, das herrliche Fronleichnamsfest 1246 in Lüttich, das
damals zur Kölner Kirchenprovinz gehörte, entsprang und ebenso in
denselben Jahren (1248) der Grundstein zu unserm Dom gelegt wurde,
dass die hl. Juliana, um für ihr grosses Werk der Einführung des Fron-
leichnamsfestes den Segen Gottes zu erflehen, nach Köln zu den Schrei-
nen der hl. Märtyrer wallfahrtete, und hier zu gleicher Zeit solch grosse
heilige Männer wie Albert der Grosse und Thomas von Aquin die Ge-
heimisse des Altars in tiefer Frömmigkeit betrachteten und mit einer
staunenswerten Gelehrsamkeit verkündeten, und wiederum in Köln eine
Schule der Malerei blühte, welche solche Meisterwerke der Kunst und
gerade mit Bezug auf das Geheimniss der heiligen Eucharistie hervor-
brachte, wie sie heute noch die Fenster von St. Kunibert in Köln
schmücken.

Dieser ununterbrochenen katholischen Tradition von Köln von alters
her bis auf unsere Zeit muss in einem hohen Grade das kräftige katho-
lische Leben der Gegenwart sowohl in religiöser, als auch in politischer
Hinsicht zugeschrieben werden. Erwähnt zu werden aber verdient auch
der Umstand, dass die häufigen grossen katholischen Versammlungen
zu Köln, namentlich der Generalversammlung der Deutschen Katholi-
ken, Köln mit einem Stab vorzüglicher Organisatoren versehen haben.

dem es namentlich zu verdanken ist, dass ein so grosses Werk wie die Prozession am Schluss des Eucharistischen Kongresses mit über 40,000 Teilnehmern und über 200,000 Zuschauern in vollkommenster Ordnung von statten gehen konnte. Freilich muss auch zugegeben werden, dass diese Prozession die Kräfte des Lokalkomitees bis zum äussersten in Anspruch genommen hat.

Unter solchen Umständen konnte man wohl erwarten, dass ein Internationaler Kongress zu Ehren des heil. Altarssakramentes, eingeleitet durch die Ankunft des Päpstlichen Legaten von Rom, der unter dem Jubel der Städte und Dörfer, der Burgen und Klöster auf beiden Seiten und den Inseln unseres herrlichen Rheinstromes, von Mainz nach Köln hinabsegelte, all den Enthusiasmus hervorrief, dessen ein tief religiöses Volk, wie die Rheinländer sind, fähig ist.

Kein weiteres Wort braucht daher über den Empfang des Kardinal-Legaten durch die Stadt Köln, oder über die Versammlungen und Gottesdienste im Dom und in den übrigen Kirchen gesagt zu werden, noch auch über die wundervolle Prozession. Alles das waren Kundgebungen, nur in grösserem Masstabe, von dem tiefen Glauben, der unser Volk durchdringt, Kundgebungen, die ihm zur teuren Gewohnheit geworden sind.

Der tiefer nachdenkende Beobachter des Kongresses hat daher der Frage mehr Bedeutung beigelegt, durch welche Mittel dieser lebendige Glaube und diese eifrige Liebe zur hl. Eucharistie im Volke erhalten blieb und genährt wurde. Um diese Frage kurz zu beantworten, so ist wohl der erste Grund dieser Andacht zum heiligen Sakramente in dem zahlreichen Besuch und dem frommen Verhalten bei der hl. Messe und bei der hl. Kommunion zu finden. Fürwahr, der fromme Gebrauch, die hl. Messe möglichst täglich zu besuchen ist eines der kostbarsten Erbstücke der guten alten Zeit. Unser gutes katholisches Volk, sowohl in der Stadt, als namentlich auf dem Lande, geht gern so oft als möglich an Wochentagen zur hl. Messe. Fremde, welche in manchen unserer Kirchen zu gewissen Stunden den Besuch der hl. Messe beobachten, glauben wohl, dass sie zufällig einen Feiertag angetroffen hätten. In Pfarreien mit vielen Priestern werden heilige Messen gelesen von 5½ oder 6 Uhr ab bis 9 Uhr, in einzelnen Kirchen noch um 10 und 11 Uhr. Bei den frühen heiligen Messen finden sich meistens die Dienstboten und Arbeiter ein, um 7¼ oder 8¼ kommen die Kinder der Elementarschulen und Mittelschulen wenigstens zweimal in der Woche zur hl. Messe, zu späterer Stunde findet man die freier und besser gestellten Klassen in der Kirche.

Der tägliche Besuch der hl. Messe ist von einem englischen Redner auf dem vorigjährigen Kongress mit Recht eine Brücke, ein Steg zur öfteren hl. Kommunion genannt worden. Die Wahrheit dieser Bemerkung geht aus der für Köln mit Bezug auf die heiligen Kommunionen der letzten Jahre aufgestellten Statistik klar hervor.

Die hl. Kommunionen sind in der Stadt Köln von 1,160,000 im Jahre 1906, auf 1,629,000 im Jahre 1909 gestiegen, was einen Zuwachs von 469,000 in drei Jahren ausmacht, eine Tatsache, welche einen schönen Erfolg des päpstlichen Dekrets über die öftere hl. Kommunion bedeutet.

der aber sicher nicht erreicht worden wäre, wenn nicht der tägliche Besuch der hl. Messe den Weg für die öftere hl. Kommunion schon längst bereitet hätte. Zu bemerken ist dabei auch, dass diese Zunahme von über 12 % allmählich gekommen ist, noch andauert und durch den vorjährigen Kongress wohl noch stärker geworden ist, sowie auch, dass ein ähnlicher, ja bisweilen noch grösserer Fortschritt sich in der weiten Erzdiözese zeigt, was alles zu den schönsten Hoffnungen für die Zukunft berechtigt.

Ein anderer und sehr wichtiger Beweis für die tiefe Verehrung des hl. Sakramentes sind die verschiedenen Arten der Anbetungstage, welche vor mehr als 50 Jahren durch unsern grossen Erzbischof Kardinal von Geissel in jede Pfarrei der Erzdiözese eingeführt wurden. Da ist zuerst zu nennen das 40-stündige Gebet, welches mit Genehmigung des hl. Stuhles auf drei aufeinander folgende Tage verteilt ist und sehr häufig in Verbindung mit Ostern, Pfingsten oder einem hohen Feste gehalten wird, das die Gläubigen ohnehin schon zur Kirche und zur hl. Kommunion hinzieht. Sodann hat jede Pfarrei ihren besonderen Tag des ewigen Gebetes an einem festgesetzten Tage des Jahres. Und da es mehr als 950 Pfarreien in dem meist katholischen Gebiet der Erzdiözese gibt, so folgt, dass diese feierliche Anbetung an jedem Tage des Jahres an 2 oder 3 Plätzen gleichzeitig gehalten wird. Dieser Tag des Ewigen Gebetes, der vom Volke aus freiem Antriebe fast wie ein Feiertag beobachtet wird, beginnt morgens um 6 Uhr mit der hl. Messe und Aussetzung des Allerheiligsten und dauert den ganzen Tag und die folgende Nacht hindurch bis zum nächsten Morgen um 6 Uhr, wo es in der einen Kirche geschlossen wird, um in der nächsten Kirche zur selben Stunde aufgenommen und fortgesetzt zu werden, und so geht es weiter durch die ganze Erzdiözese das ganze Jahr hindurch. Diese Tage und Nächte öffentlichen Gebetes vor unserem Herrn im heiligsten Sakramente bilden in der Tat eine ewige Anbetung ohne Unterbrechung. Sie werden, Gott sei Dank, allgemein mit solchem Eifer und mit solcher Feierlichkeit vom Volk und den Geistlichen, die sich bei dieser Gelegenheit möglichst aushelfen und unterstützen, gehalten, dass die schönsten Früchte aus ihnen erspriessen. Da kann man auf dem Lande zur Sommerzeit die Leute auf's Feld gehen sehen, um die unaufschiebbaren Arbeiten in den frühesten Stunden des Tages zu verrichten, um dann später der hl. Messe, sowie den festgesetzten Anbetungsstunden beiwohnen zu können. Um einen guten Besuch zu allen Zeiten des Tages und der Nacht zu erreichen, werden die verschiedenen Stunden unter die verschiedenen Klassen der Bevölkerung verteilt. Wo die Männer während des Tages nicht anwesend sein können, bleiben diese Stunden für die Kinder, Mädchen und Frauen. Die Nachtstunden von zehn Uhr ab sind den Männern allein vorbehalten. Es ist ein überaus rührender und tröstlicher Anblick, um Mitternacht oder später, eine Kirche beim Ewigen Gebet zu besuchen und zu finden, wie dort eine Zahl von Männern, je nach Umständen und nach der Grösse der Pfarrei von 5 bis 50 und mehr, abwechselnd mit lautem Gebet und mit Gesang unserm Herrn auf dem Tabernakel ihre Lobpreisungen darbringen. Die verschiedenen Stunden der Nacht werden den verschiedenen Vereinen und Bruder-

schaften der Männer zugewiesen, oder es wird auch die Pfarrei in verschiedene Bezirke eingeteilt, von denen ein jeder die Anbeter für eine oder zwei Stunden zu stellen hat. In grossen Pfarreien werden oft am Sonntag vor dem Gebetstage an der Kirchture oder auch durch die Pfarrei Zettel verteilt, um die Aufmerksamkeit der Glaubigen auf das Gebet und die Verteilung der verschiedenen Stunden zu lenken. Ausser diesem Ewigen Gebetstag und dem 40-stundigen Gebet gibt es in jeder Pfarrei der Erzdiozese Köln wengstens noch eine Anbetung von 13 Stunden vor dem ausgesetzten hochwurdigsten Gut. Um gute Ordnung zu halten und die Teilnahme des Volkes an dem Gebet zu erleichtern, werden die Andachten bei den Gebetsstunden nach der hl. Messe nach Anleitang des Diozesan-Gebetbuches gehalten, sodass alle sich dem Gebet und dem Gesang anschliessen konnen, wahrend jedoch bisweilen Bruderschaften und Chore mehrstimmige Lieder zur Hebung der Andacht beitragen. Der allgemeine andachtige Besuch dieser verschiedenen Anbetungs-Tage, wo manche Glaubige Stunde auf Stunde in eifrigem Gebet verharren, ist sowohl ein starker Beweis der Liebe unseres Volkes zum heiligsten Altars-Sakrament, als auch eines der sichersten Mittel, um diese Liebe zum hl. Sakramente und zugleich das Verlangen nach der hl. Kommunion noch zu vermehren.

Ein Wort sei mir noch gestattet über die andern Anoachten zum heiligsten Sakrament und über den Segen mit dem Allerheiligsten. In fast allen Kirchen der Erzdiozese werden wahrend der drei Monate Mai, Juni und Oktober Segensandachten gehalten und ausserdem noch an jedem Samstag Abend des Jahres. In vielen Kirchen kommen zu diesen allgemeinen Andachten noch besondere hinzu, besonders an den Donnerstags — aber auch an anderen Abenden, oft in Folge von frommen Stiftungen aus alter Zeit. In manchen Kirchen gibt es Stiftungen von hl. Messen und Andachten mit Segen aus so alter Zeit, ein Beweis für die innige Verehrung des heiligsten Sakramentes in fruheren Jahrhunderten, dass ihre gegenwartigen Einkünfte nur mehr sehr gering sind und sie deshalb mit Genehmigung des hl. Stuhles reduziert werden mussten.

Zuletzt haben wir noch die sakramentalen Prozessionen zu erwähnen. Sie sind über das ganze Land hin von alter Zeit her im Gebrauch, und wo sie nicht herkömmlich waren, wurden sie im Kulturkampf durch eine Polizei-Verfügung unterdrückt. Ausser der Prozession am Fronleichnamsfeste gibt es wenigstens noch eine zweite eucharistische Prozession in jeder Pfarrei, die bisweilen in besonderen Umständen ihren Grund hat. Man erzählt z. B., dass in einer Anzahl Pfarreien um Düsseldorf zur Zeit der sogenannten Reformation, Priester und Volk eine jährliche feierliche sakramentale Prozession gelobten, um den Schutz Gottes für seine Kirche und zur Bewahrung des Glaubens an das heiligste Sakrament zu erflehen. In der Tat ist denn auch der hl. Glaube in diesen Kirchen und Pfarreien unversehrt geblieben bis auf unsere Tage.

Auf dem Lande nehmen diese Prozessionen ihren Weg durch die Felder und Weingärten, durch Wald und Wiese, über Berg und Tal. In einem Falle wird sie auf Booten über die Fluten des Rheines gehalten. In manchen Landpfarreien findet man die jungen Männer, welche im

Heere gedient haben, sich in Vereinen oder Bruderschaften zusammenscharen, um dem Herrn der Heerscharen in militärischer Form ihre Ehrenbezeugungen darzubringen. Vielerorts besteht noch der Gebrauch, an allen Sonntagen in der Zeit zwischen Ostern und Pfingsten vor dem Hochamt eine eucharistische Prozession um die Kirche zu halten. Ueberhaupt war die Freude unseres Volkes an den sakramentalen Prozessionen von Anfang an so gross, dass Bischöfe und Konzilien nicht selten ihre Zahl beschränken mussten.

Halten wir alle diese Mittel und Wege, durch welche Priester und Volk von jeher in der Beförderung der Anbetung unseres göttlichen Heilandes im heiligsten Sakramente gegenseitig wetteiferten, im Geiste uns vor, so können wir wohl verstehen, warum kein Teil unserer hl. Religion den Geist und das Gemüt unseres katholischen Volkes so ergreift und so mit Freuden erfüllt, als die Festlichkeiten zu Ehren des heiligsten Sakramentes.

Dass aber dieses hochheilige Geheimniss auch die Herzen derer an sich zieht, die ausserhalb der Kirche sich einen demutigen Glauben bewahrt haben, ist schon öfters, und auch auf unsern Kongressen ausgesprochen worden. Um einen weiteren Beweis für die Wahrheit dieser Bemerkung aus der Gegenwart zu geben, möchte ich mit den Worten schliessen, welche einer unserer neuesten Konvertiten, Herr Albert von Ruville, Professor der Geschichte an der Universitat in Halle, in dem Kapitel, über die hl. Eucharistie in seinem Buche "Zurück zur hl. Kirche" schreibt. Dort heisst es: Gerade die hervorragendsten Geister des Judentums, der griechischen und römischen Kulturwelt haben das Wunder der hl. Eucharistie mit voller Hingabe ergriffen und ihm Anhanger, glaubige Empfanger zu werben gesucht. Schwerlich ware es ihnen gelungen, die stolze Burg des Heidentums in wenigen Jahrzehnten zu zertrümmern, wenn sie nicht der Masse des Volkes eine solche herrliche, beseligende Gabe hätten darzubieten vermocht. Erst dem 16. Jahrhundert blieb es vorbehalten, das höchste Gnadengeschenk des Christentums zu verschleudern, unter dem Vorgeben, damit im Sinne der Apostel und Kirchenväter zu handeln. Was würden diese gesagt haben, wenn man ihnen ihr köstlichstes Kleinod hätte entreissen wollen! Gebe Gott, dass sich die wahrhaft Glaubigen nicht von vernünftelnden Beratern zurückhalten lassen, die eucharistische Linie zu überschreiten, um an dem heiligen, herrlichen Mahle Christi teilzunehmen, das auch ihnen bereitet ist.

Ich schliesse mit dem innigsten Wunsche, dass dieser Kongress in der neuen Welt ebenso wie der letztjährige in Köln, mit dazu beitragen möge, die Liebe und den Glauben zum heiligsten Sakrament in den gläubigen Herzen zu vertiefen und in der Welt zu verbreiten, und dass namentlich unsere deutschen Brüder in diesem Lande, eingedenk der innigen Verehrung des hl. Sakramentes, welche sie auch als ein kostbares Erbstück aus dem katholischen Deutschland in die neue Welt hinübergenommen haben, sich dieser herrlichen Aufgabe stets bewusst bleiben mögen. Dann wird sich in diesem Lande der grossen Hoffnungen, unter Gottes Gnade, auch die grosse Hoffnung der Katholiken um so eher verwirklichen, dass auch unsere getrennten Brüder sich mit uns an dem

herrlichen Mahle beteiligen, das der Herr fur alle, für uns und sie, bereitet hat.

Prälat Helmer (Tepl) wollte trotz der kurzen Zeit der Vorbereitung einen Vortrag nicht ablehnen, schon aus dem Grunde, damit auch ein Im Mittel- Oesterreicher bei dieser Versammlung das Wort ergreite. punkt der Weltgeschichte, dem Drama auf Golgatha, im Opfer Christi, vereinigen sich die von der Schöpfung und Sundenfall zwischen Himmel und Erde herreichenden Ketten menschlicher Versündigung und gottlicher Erbarmung. Der Glaube an die Gottheit Christi ist daher die Grundlage der Religion. Die Fortsetzung des Werkes Christi geschieht mystisch durch die Kirche, real durch das heiligste Altarssakrament. Der Christusglaube hat nicht immer dieselbe Pflege gefunden. Idealer Aufschwung wird abgelost durch betrubendste Lauheit. In unserer Zeit ist vieles zu tadeln, aber die caritativen Bestrebungen erinnern an die besten Zeiten, und ein Beweis fur die Glaubenstiefe sind unsere herrlichen eucharistischen Kongresse. Unser gefahrlichster Feind ist nicht die offene Verfolgung, welche die Kraft des Guten weckt, sondern die leider stets wachsende Gleichgultigkeit. Auch fur den Priester seien die Gefahren zu uberwinden. Das wahre und wohl einzige Heilmittel ist das allerheiligste Altarssakrament, die kraftigste Nahrung für Kranke und Gesunde, fur Priester und alle Christen. Sie gibt der ganzen Kirche Kraft zur Erfullung ihrer Lebensaufgabe. Durch Beforderung der Verehrung und des haufigen Empfanges des allerheiligsten Sakramentes erweisen wir der gesamten Menschheit den grossten Dienst, schützen ihr wahres Glück auf Erden und ihre Zuversicht für das ewige Leben.

Hr. Generalvikar Dr. Kreutzwald (Koln) überbrachte Grüsse vom Hrn. Kardinal Erzbischof Fischer und entschuldigte die Abwesenheit des Msgr. Prinz Croy, der beabsichtigte, der Versammlung beizuwohnen, allein durch seine Pflichten beim Kardinal-Legaten zu dieser Stunde verhindert war zu erscheinen. Er zog sodann eine Parallele zwischen dem Eucharistischen Kongress zu Montreal und dem zu Koln. Sowohl das amerikanische als das deutsche Rom seien fur die Veranstaltung einer solchen internationalen eucharistischen Tagung vorzüglich geeignet. Beide Kongresse jedoch wie alle übrigen trugen ihr eigenes Geprage und sei daher ein Vergleich schwer durchführbar. Jeder Kongress sei von derselben erhabenen Idee beseelt, den Glauben an das allerheiligste Altarssakrament in öffentlichster und feierlichster Weise zu bekennen und die gnadenreiche Verehrung desselben insbesondere durch den Empfang der h. Kommunion zu vermehren. Ihn habe namentlich das warme, glaubensfrohe Auftreten der ersten Manner des Landes, der Provinz und der Stadt bei dem Kongress aufs tiefste ergriffen. Jedenfalls werde allen Europaern, die dem Kongress beizuwohnen das Glück hatten, die Erinnerung an das frische, in vollster Freiheit sich entfaltende kirchliche Leben der Katholiken Kanadas, das besonders in der sinnigen Verehrung des heiligsten Sakramentes sich kundgebe, ein teures und unauslöschliches Andenken sein.

Generalvikar Schrembs (Grand Rapids), sprach noch einmal mit Nachdruck über die wichtige Frage der Erhaltung des Glaubens und

des Empfanges der h. Sakramente unter den Einwanderern. Die Tätigkeit des St. Raphaelsvereins sei nicht genug zu loben. Aber es komme vor dass die h. Kommunion der Auswanderer im Hafen oder auf dem Schiffe auch die letzte ihres Lebens sei. Es fehle die rechte Verbindung zwischen hüben und drüben, die Katholiken müssten möglichst auch in katholische Gegenden auswandern. Er wolle niemanden zum Auswandern raten, denn die Schwierigkeiten, zum erhofften Wohlstand zu gelangen, seien grösser als man meistens glaube. Es erfordere ein Kapital von 1000 Dollar, um ein Stück Land (Sektion) zu kaufen und dann noch einige Tausende, um die ersten Anschaffungen zu machen und die Kosten der ersten Jahre zu bestreiten. Dann und mit grosser persönlicher Anstrengung sei allerdings eine selbständige glückliche Zukunft zu erwarten. Wer nun einmal diese Selbständigkeit sich erwerben wolle, möge doch auch dorthin ziehen, wo für Religion, Kirche und Schule gesorgt sei oder doch gesorgt werde, nicht aber in Gegenden, wo fast nur protestantische Ansiedler wohnten und für den Bau einer katholischen Kirche keine Hoffnung sei. Man möge sich auf die Versprechungen der Agenten, Farm mit Wohnung billig zu verschaffen, nicht leicht einlassen, da zu oft eine Täuschung vorliege und vollständiger Ruin den unglücklichen Ansiedler verfolge. In der Diözese Grand Rapids sei daher ein Auskunftsbureau eingerichtet worden, das bei Katholiken und Protestanten grossen Beifall gefunden habe. Hr. Bischof Richter (Grand Rapids), besprach diese Einrichtung eingehender und bemerkte, dass das Land im Süden vergriffen sei, mehr nördlich seien noch Sektionen zu haben und hier würden auch katholische Settlements zu gründen sein. Hr. Weihbischof Koudelka (Cleveland), freute sich, besonders Landsleute aus Oesterreich begrüssen zu können und spendete den deutschen Katholiken grosses Lob. Sie seien das Salz der Erde und hätten sich durch ihre Pfarrschulen grosse Verdienste um die Kirche und das ganze Land erworben.

Auch Generalvikar Rainer (Milwaukee) drückte seine Freude über die Anwesenheit so vieler Deutschen aus allen Ländern aus. Zu einzelnen Fragen ergriffen ferner das W[illegible]. Abt Bruno, Benefiziat Fischer, Pfarrer Brockemeier und Professor Willems. Noch manche andere Angelegenheit wurde kurz erwähnt, allein die für die Versammlung mit Rücksicht auf andere Pflichten festgesetzte Zeit war zu Ende. Hr. Bischof Koppes schloss daher die denkwürdige Sitzung mit dem Ausdruck seiner lebhaften Genugtuung, dass die Versammlung bei der kurzen und ungenügenden Ankündigung noch so zahlreichen Besuch gefunden habe und schloss mit Gebet, damit der Segen Gottes die Beratungen zu glücklichen Erfolgen führen möge.



APPENDICE

APPENDICE

DOCUMENTS ET NOTES

Lettre pastorale de Mgr Paul Bruchési, Archevêque de Montréal, annonçant le Congrès Eucharistique de 1910

Nos très chers frères,

Dieu qui veille avec un soin jaloux sur son Église, ne manque pas de lui envoyer à l'heure opportune les secours dont elle a besoin. À chaque époque cette Église a été en butte aux assauts de l'impiété, mais toujours un remède souverain est venu paralyser les influences perverses de [illegible] ennemis. Or, tous ceux qui observent la marche de notre société contemporaine reconnaissent qu'[illegible] dénoncent la menace. D'une part, la raison orgueilleuse rejette l'autorité [illegible] saintes données de la foi ; de l'autre, un sensualisme sans frein fait [illegible] vue aux âmes les réalités surnaturelles et les entraîne par une pente fatale à la recherche des satisfactions terrestres.

Contre ces deux grands maux, l'intervention providentielle s'est manifestée dans le monde chrétien par un renouveau de piété et par un élan plus vigoureux vers l'auguste Sacrement de nos autels.

Un des grands instruments de ce mouvement religieux a été, sans contredit, *les Congrès Eucharistiques.*

Ces Congrès sont, vous le savez, de solennelles assemblées en l'honneur du Très Saint Sacrement. Ils sont composés d'évêques, de prêtres, de fidèles, venus des [illegible] les plus [illegible] pour offrir en commun leurs hommages au Dieu caché de l'Hostie.

Ils ont [illegible] signification, et comme une double mission à remplir. Ils sont d'abord une œuvre de glorification de Jésus-Christ présent parmi nous. Ils font aussi contrepoids à l'orgueilleuse prétention des incrédules, qui voudraient supprimer Dieu, ou du moins le tenir éloigné de la vie sociale. Or, la foi nous l'enseigne, Dieu est dans l'Hostie consacrée. C'est pourquoi le Congrès la révèle, la produit au grand jour, l'acclame et la porte en triomphe. Tout ce que l'Église a de plus illustre et la société de plus honorable, les hommes les plus distingués par leur science et leur vertu, s'occupent alors de l'Eucharistie, et cherchent d'un commun effort les plus puissants moyens de la glorifier et d'étendre partout sa divine influence. Les manifestations grandioses qui couronnent chaque Congrès sont véritablement une marche triomphale du Christ à travers le monde. Elles annoncent et préparent au sein de l'humanité le règne public de Celui qui a reçu toutes les nations en héritage. Telle est la première mission des Congrès ; et les résultats obtenus jusqu'ici ont dépassé toutes les espérances.

Une autre raison les justifie pleinement et en démontre l'opportunité. Ils font œuvre de régénération sociale, en montrant dans l'Eucharistie le principe et la

source de toute vie chrétienne, le grand remède aux maux dont souffre aujourd'hui notre société.

Depuis un quart de siècle, on remarque un mouvement accentué des âmes vers les Tabernacles. Le soleil de l'Eucharistie a dissipé peu à peu les brumes glaciales de l'indifférence, et les âmes, au contact de ses rayons, se sont ouvertes plus largement aux vertus évangéliques.

Cette magnifique efflorescence de la piété dans le vieux monde est due, assurément pour une bonne part, aux assemblées dans lesquelles on discute les moyens les plus efficaces pour rapprocher les peuples de l'Eucharistie.

Cet accroissement de dévotion étend son influence sur la société tout entière, car, avec lui on voit se multiplier et fleurir de plus en plus les œuvres de zèle. C'est pourquoi le Souverain Pontife Léon XIII consacra les derniers efforts de sa glorieuse vieillesse à encourager les congrès eucharistiques et à stimuler le zèle de leurs promoteurs. Sa Sainteté Pie X, dès le début de son pontificat, s'appliqua aussi à les favoriser de tout son pouvoir. Il y a quatre ans, sur son désir exprès, le congrès a dû se tenir à Rome même. C'est que notre illustre pontife voit dans cette institution un des gages les plus assurés de la restauration de toutes choses en Jésus-Christ.

Chaque année, les évêques du monde catholique sont invités à un congrès international. Jusqu'ici ces solennelles assises ont été tenues en France, en Belgique, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Angleterre et jusqu'à Jérusalem.

Il nous a été donné d'assister l'année dernière au congrès célébré avec tant de magnificence dans la capitale de l'Empire Britannique. Ce fut un des spectacles les plus grandioses et les plus émouvants que nous ayions vus. Jamais nous n'oublierons les élans de conviction religieuse et les manifestations d'enthousiasme provoqués par ces imposantes démonstrations.

Lorsque du balcon de la cathédrale de Westminster, le représentant du pape, le cardinal Vannutelli, élevait l'Hostie sainte au dessus de Londres, il nous semblait que le Christ reprenait possession du royaume d'où il avait été jadis banni; que de son Cœur tombaient abondantes sur des millions d'âmes des grâces de lumière et de foi; que le ciel s'ouvrait tout grand sur l'ancienne île des saints, et que le précepte donné au Thabor retentissait de nouveau: "Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le."

Oui, ce furent pour l'Angleterre d'incomparables jours et quelles douces espérances emportèrent dans leur âme ceux qui en avaient été les témoins privilégiés!

Après Londres, Cologne vient d'avoir elle aussi ses grandes fêtes eucharistiques, et bien que les dépêches d'outre-mer semblent avoir systématiquement fait silence sur elles, nous savons aujourd'hui qu'elles ont été aussi remarquables par la pompe des cérémonies sacrées, l'éloquence des orateurs qui s'y sont fait entendre et le concours immense du peuple que par la piété manifestée pendant toute leur durée. Dans la merveilleuse cathédrale, chef d'œuvre du treizième siècle, et dans les autres églises, la foule se pressait recueillie pour s'approcher de la Table Sainte et se nourrir du pain des forts; dans leurs assemblées d'étude, les théologiens et les pasteurs d'âmes cherchaient avec un zèle admirable les moyens d'augmenter encore dans le monde la piété envers l'Eucharistie; et dans les rues décorées comme aux plus grands jours de fête nationale, des princes de l'Eglise, des prélats en grand nombre, revêtus de leurs ornements pontificaux, des milliers de prêtres, des milliers et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants faisaient cortège au divin triomphateur caché sous l'hostie.

Eh bien, nos très chers frères, ces scènes grandioses qui se sont successivement déroulées sur les bords de la Tamise et sur les bords du Rhin, nous les contemplerons à notre tour au milieu de nous, sur les rives de notre majestueux Saint-Laurent.

L'année prochaine, en effet, aura lieu à Montréal le vingt et unième congrès eucharistique international. C'est à Londres que cet insigne honneur nous fut offert. Comment aurions-nous pu le refuser?

Déjà, nous le savons, l'idée d'un congrès au Canada avait préoccupé bien des esprits. Dans notre pays, grâce à Dieu, le culte de la sainte Eucharistie fut de tout temps en grand honneur; mais il y a fait depuis quelques années des progrès notoires et consolants. L'adoration perpétuelle qui se pratique dans la plupart

de nos diocèses avec une si grande solennité; la communion réparatrice du premier vendredi de chaque mois; l'Heure sainte, les Confréries du Très Saint Sacrement érigées en tant de paroisses; le nombre sans cesse croissant de communions ; tout cela prouve que le Canada terre de liberté est en même temps une terre de foi préparée pour la tenue d'un congrès solennel.

Du reste, si florissante que soit parmi nous la dévotion que nous venons de dire, il [illegible] des progrès à faire. N'y a-t-il pas encore de trop nombreuses hésitations [illegible] l'application pratique du décret sur la communion fréquente et quotidienne ? Combien de fidèles sont jusqu'ici restés sourds aux pressants appels de leurs pasteurs les conviant à la Table Sainte ? Un Congrès, semblait-il, était le plus puissant moyen de mettre plus complètement en pratique les enseignements de notre bien aimé Pontife Pie X, fidèle interprète des désirs de Jésus Christ.

De plus, ce Congrès ne serait-il pas une puissante entrave aux sourdes menées de l'impiété pour ruiner la foi de notre jeunesse ? Les grands maux qui affligent la société européenne ne menacent-ils pas de contaminer notre peuple ? Il paraissait donc bon de saisir cette force puissante d'un Congrès, pour étouffer les premiers germes du mal et prévenir toute contagion désastreuse ?

Ne serait-ce pas aussi pour quelques âmes sincères, étrangères à nos croyances, l'occasion d'un heureux retour à la foi catholique ? Ce qu'elles verraient et entendraient alors ne serait-il pas la réponse au besoin d'unité, de direction sûre, de vérité intégrale qui les tourmente ? N'y a-t-il pas en dehors de l'Eglise de Rome bien des cœurs affamés d'un aliment divin qu'ils ignorent, et qui peut être leur apparaîtrait soudain dans l'Hostie de nos ostensoirs ?

Toutes ces raisons nous ont déterminé, nos très chers frères, à nous rendre aux désirs qui nous étaient exprimés d'une manière si touchante, et à accueillir en notre ville archiépiscopale le congrès international de 1910.

Nous n'ignorions pas les labeurs et les lourdes charges qui en résulteraient pour nous : mais la certitude de trouver dans le zèle de tout le clergé canadien et dans la piété de nos populations un appoint considérable a finalement dissipé nos craintes.

L'éminent évêque de Namur, Mgr Heylen, le président du comité permanent, daigna nous écrire. « Le comité permanent des congrès eucharistiques désirait de voir tenir un congrès international au Canada. Grâce à votre acceptation, il verra bientôt son désir réalisé. Aussi je m'empresse d'exprimer à Votre Grandeur toute ma reconnaissance pour la générosité avec laquelle elle a accueilli ma demande, malgré les difficultés d'une pareille entreprise. Le comité permanent vous aidera de tout son pouvoir : il espère que le congrès eucharistique de Montréal ne le cèdera pas à ses devanciers et qu'il sera comme ceux-ci un triomphe éclatant du Dieu de l'Eucharistie."

En même temps les encouragements les plus sympathiques nous sont parvenus de l'épiscopat du Canada, de l'Angleterre et de la France. Nos vénérés collègues des Etats-Unis — nous le savons par ce que plusieurs d'entre eux ont bien voulu nous dire — seront particulièrement heureux d'unir leurs efforts aux nôtres, pour donner tout l'éclat possible au premier congrès tenu sur notre continent. Ce sera ainsi la jeune Eglise d'Amérique tout entière qui affirmera aux yeux de l'univers la vitalité de sa foi. Enfin, le Souverain Pontife lui même a daigné nous promettre de se faire représenter par un cardinal légat. Il nous est donc permis d'augurer dès à présent le plus consolant succès.

Mais ce succès, nos très chers frères, nous devons avant tout l'attendre de Dieu. Aussi, le demanderons-nous d'abord dans de ferventes prières. Efforçons-nous d'assister plus que jamais aux offices de l'Eglise qui se célèbrent en l'honneur de l'Eucharistie : la sainte messe, les adorations et les saluts du Très Saint-Sacrement. Multiplions nos visites auprès des autels ; approchons-nous surtout plus fréquemment de la Sainte Table, nous pénétrant ainsi du plus ardent amour pour la divine Eucharistie.

Nous avons l'assurance que tous, clergé et fidèles, apporteront leur concours effectif dans la mesure où il leur sera demandé, et rivaliseront de zèle et d'initiative pour préparer à notre divin Sauveur un triomphe digne de sa majesté.

L'Echo de Paris :

« Vous vous rappelez certainement les étonnantes manifestations qui, il y a deux ans, dans une circonstance analogue, remplirent la ville de Londres et ébranlèrent toute l'Angleterre. Ce jour-là, au cœur même de la nation anglicane, le dogme eucharistique fut solennellement acclamé par une foule immense. L'année dernière, ce fut à Cologne, où le Cardinal Légat, descendant le Rhin sur un navire pavoisé, avec une escorte de bateaux couverts de fleurs et d'oriflammes, fit, au milieu d'acclamations, une entrée triomphale, accueilli par un télégramme de l'empereur luthérien, salué par tout un peuple et par les représentants des Etats de l'Allemagne. Maintenant c'est le Nouveau Monde qui offre à l'ancien le même spectacle, rendu plus merveilleux encore par le cadre magnifique où il se déroule. L'arrivée du Légat de Pie X, venant de Québec par le Saint Laurent, entouré d'évêques de toutes les nations, passant lentement entre les berges du fleuve couvertes d'une multitude enthousiaste, reçu au nom de la cité par le maire de Montréal, puis au nom du gouvernement par le président du Conseil entouré de ses collègues, qui, l'un et l'autre, envoient jusqu'à Rome l'hommage de leur fidélité envers le Pape, aussitôt sanctionné par les vivats de 100,000 poitrines, quelle scène et aussi quelle leçon ! Toute cette pompe officielle, toute cette joie populaire, tout cet élan d'amour, c'est pour glorifier le Dieu de l'Eucharistie ! Arrêtez un peu votre pensée sur ce grand fait historique, accompli devant l'univers entier. Chaque jour, les incroyants primaires ou supérieurs, nous fatiguent les oreilles avec les redites séculaires sur la fin des religions, sur la ruine de l'Eglise romaine, des dogmes et des mystères du catholicisme, sur la proche disparition de la Papauté, abandonnée par les peuples ! Et voici que le XXe siècle commence, dans les deux mondes, au milieu des éclatantes affirmations de la foi catholique, de la foi dans le plus auguste de ses dogmes, dans le plus profond de ses mystères, de l'indéfectible fidélité envers le Chef de l'Eglise ! Pour les libres penseurs, capables encore de penser librement, quel sujet d'humbles méditations !

Annales de l'Association des Prêtres-Adorateurs, Sept.-Oct. 1910 :

Le Congrès de Montréal est donc un fait accompli. Il appartient maintenant à l'histoire, et l'Eglise l'insérera avec honneur dans les fastes de son culte séculaire envers la Sainte Eucharistie. Il a fait mieux que réaliser nos espérances, il a dépassé toutes nos attentes. Le Canada vient d'écrire la plus belle page de son histoire nationale; quant à celle qu'il vient d'ajouter au livre d'or des Congrès eucharistiques, elle est la plus belle, la plus brillante, tout le monde s'accorde à le dire. Ce Congrès, en effet, a surpassé tous ceux qui l'ont précédé par la magnificence de ses démonstrations, le spectacle imposant de ses grandes assemblées, la munificence et l'éclat de ses décorations, par les spectacles grandioses qu'il a offerts à notre admiration

Quant à la partie pour ainsi dire *pratique* du Congrès, celle des séances de travail, elle ne l'a en rien cédé à la partie démonstrative et au côté extérieur. Les Congrès de Lourdes, de Tournai et de Metz avaient déjà été remarquables à ce point de vue. A Londres et à Cologne les séances de travail avaient un peu été sacrifiées, et avaient trop cédé le pas aux démonstrations. A Montréal, le travail d'étude a été, on peut le dire, intense, et les réunions des sections extrêmement élaborées et suivies. Des travaux de première valeur et d'un caractère très pratique y ont été présentés, surtout dans les séances sacerdotales, et à la séance pédagogique.

La seule critique que l'on pourrait formuler, c'est que le programme était trop chargé, et qu'on n'a pas laissé assez de temps à la lecture et à la discussion des rapports.

Mais la chose s'expliquera si l'on tient compte de cette remarque fondamentale. Le Congrès de Montréal étant le premier Congrès eucharistique en Amérique, et la plupart des congressistes qui devaient y assister n'ayant encore pris part à aucun des Congrès précédents, il convenait que le programme formât un grand

tout et embrassât un peu tous les grands sujets de la doctrine et de l'apostolat eucharistiques. Un caractère trop restreint et trop étroit ne convenait pas aux travaux d'un Congrès qui promettait d'être le plus international et, pour ainsi dire, le plus cosmopolite de tous les Congrès tenus jusque-là.

Ajoutons qu'un Congrès ne travaille pas seulement pour le bénéfice de ceux qui y assistent, mais aussi pour l'avantage plus étendu de tous ceux qui, en divers pays, en liront et étudieront le compte-rendu.

A ce point de vue, on peut dire que le Congrès de Montréal a été l'occasion d'un grand travail intellectuel, préparé de longue haleine, et qui aura des résul tats étendus et durables. Il a été un *grand Congrès*, à tous les points de vue.

M. le Chanoine Erman. *Le Lorrain*, Metz :

"Les séances sacerdotales ont été véritablement les grandes séances du Con grès. A Montréal, les séances de prêtres prennent enfin, après une assez longue évolution, *le premier rang* comme importance dans un Congrès Eucharistique. Ces séances se tiennent dans l'église des Pères du Saint Sacrement, décorée avec une profusion de fleurs et de lumières dont rien ne donne une idée

"C'est au milieu d'une foule pressée dans l'Avenue que 1,500 prêtres, au bas mot, se dirigent vers le lieu de la réunion. Le programme annonçait que la pre mière séance serait consacrée à l'apostolat de la communion: de fait, elle a eu une très grande importance: sous ce rapport, Montréal sera le couronnement de l'œuvre du Congrès de Metz.

"Nous pouvons donner à ce Congrès l'éloge décerné jadis à celui de Metz le Légat: "Il est l'écho fidèle, docile et sans réserve de la parole du Pape." bien des conseils pratiques, des directions autorisées, furent donnés, sur lesquels nous pourrons revenir ailleurs.

"L'audition était bien à l'unisson : on le vit aux applaudissements qui accueil lirent la proposition faite au Congrès de Montréal de reprendre et de renouveler le vœu du Congrès de Metz, demandant aux pasteurs des âmes, confiants dans la parole du Pape, d'orienter résolument leur ministère vers la réalisation du Decret de 1905. Toute cette partie des séances, par la netteté de la doctrine, l'ampleur de la discussion et le souci de conformer la pratique à la théorie, fut très im pressionnante."

Rev. J. C. Brophy, D.D., in *Sacred Heart Review*, October 8th, 1910:

THE DECORATIONS

When preparations for the Eucharistic Congress were started, one of the de tails that commanded paramount attention was the decoration of the city. Montreal is a modern city, and like all modern cities does not lend itself to the best aesthetic effects. Architecture, here as elsewhere, is subordinate to utility, except in a few instances. The hand of time has not lain long enough on its walls to imprint the venerable stamp of age. Citizens of this new world are too unfamiliar with true art to have acquired that refinement of taste that in stinctively chooses what is best in line and color, and executes becomingly what has been chosen. It was felt that precaution became necessary in an event of this character and importance, and, instead of leaving the decorations to private initiative and personal preference, it was decided to place the matter in the hands of a special committee. Architects and artists cooperated in consultation and deliberation, and formd a plan of decoration for the Congress. Necessarily this was restricted to the route intended for the procession at the close of the Congress. The route having been determined, the commission selected one of the plans submitted, modified it in parts, and reached a final conclusion. The ques tion of expense held a secondary place only, and in fact did not enter into con sideration until the plan had been elaborated. $50,000 were requested to carry it out, and this sum was immediately voted by the finance committee.

THE ALTAR OF REPOSE.

The chief object of solicitude, and upon which was lavished untold care and attention, was the Altar of Repose. Located at the extremity of the Park, on the sloping side of Mount Royal, with the mountain for background towering above it, and encircled by groves of elms and maples that clustered about it and enfolded it in the many shades of a still tender green, while before it lay the immense amphitheatre formed by the park, an expanse of ground capable of holding the population of many a city, it rose like a throne, the throne of a king! Surely not any earthly king; no earthly king would presume to claim the rule that such a throne implies. It is and can only be the throne of One more than man.

Four exquisite Corinthian columns supported the beautiful dome high in the air. Surmounting the dome were the figures of four angels in sweeping garments and with poised wings. They faced the four quarters of the world, and with outstretched arms held to their lips trumpets that called to the four corners of the earth, that sent their notes across the universe on the four winds of heaven, to all the homes of men, to the cities, and to the hamlets, to the mountains, and to the valleys, to the cold north and to the sunny southland, summoning equally those who attended and those who did not, to lift their hearts in praise and their souls in prayer, to join in the act of homage and adoration and thanksgiving to the King Who reigns. The Alt[illegible] of Repose was surely one of the grandest inspirations of architecture that has been conceived in the New World. Pity it is that it could not be permanent, that it must disappear. It was the objective point of all eyes; it called forth cries of admiration from every lip, and was a thing of beauty to see and a joy to contemplate. At night time rows and circles of electric lights revealed its details in perfect distinctness, and it stood there on the great silent mountain side like the vision of a dream.

THE ARCH OF WHEAT.

An essen[illegible]lly Catholic inspiration, one emanating only from faith and love, suggeste[illegible] beautiful and touching idea of an arch of wheat. French Canadian farmers in far-away Alberta province, near the Rocky Mountains, conceived the thought of offering to the Congress some of the product of their distant plains, and proposed the gift of wheat to be made into an arch. The further wish was expressed that the wheat be used afterwards for altar bread. The pious and generous offer was at once accepted and the wheat, cut and bound by French Canadian hands, so far from the old province of Quebec, was shipped to Montreal and became one of the most admired arches in the route of the procession.

THE MONSTRANCE CARRIED BY THE LEGATE.

Those who were favored with an inspection of the grand monstrance, to be used for the first time in the Congress Procession, and carried by the Legate, were impressed with its richness and artistic workmanship. Behind it lies another Catholic inspiration. At the invitation of Miss Guerin, Lady Mayoress of Montreal, several thousand ounces of silver were donated by M. J. J. O'Brien, of Pembroke, Ont., for a special monstrance to serve for the carrying of the Host in the Congress Procession. It was therefore made of virgin silver, new from the bowels of the earth, and consecrated to the divine worship of our Lord in the Blessed Sacrament. This recalls the other consecration of the first fruits of the new world. The first gold brought from America to Europe was used to gild the ceiling of the Lady Chapel in St. Mary Major's Church in Rome. It is still seen, in all its virginal purity, and is an object of perpetual interest to visitors, and of education to religious, Christian souls. This Congress monstrance will serve on other solemn ocasions, such as the *Fête-Dieu* processions of the future.

THE CHURCH'S ESSENTIAL UNITY.

In the Eucharistic Congress at Montreal, in its sessions, in its open air services and those within the many churches, in the glorious and never to be forgotten procession, in the manifold arrangements and preparations, extraordinary in their fulness of detail and their magnificence of conception, one thing stands out preeminently, and that is, the wonderful unity displayed around our Eucharistic King. It was a vital unity, of God-given strength and love. It was a twofold unity, manifested by perfect oneness of faith, adoration, devotion and passionate love for Jesus Christ in the Blessed Eucharist, and by complete loyalty, submission and enthusiastic devotion to the Vicar of Jesus Christ, the Pope of Rome.

All believed alike. When the Blessed Eucharist was borne through the crowded thoroughfares of Montreal. It was welcomed in reverent adoration, by Canadians and Europeans, by Frenchmen and Belgians, and by men from the North and South, and East and West, of these United States. The Hosannas went up alike from the lips of the Ruthenian, and the Lithuanian, the Italian and the Spaniard, the German and the Portugese, the Syrian and the Chinese, and those first owners of our American soil, the dusky Indians, to whom the Church was brought by Maisonneuve nearly 300 years ago. All these men alike believed in, welcomed, acclaimed, adored, and would have died for Jesus Christ, the Eucharistic King, borne through their midst in the hands of him who represented Christ's Vicar watching far away in Rome the triumphal procession, and blessing it from his very heart of hearts.

Oh, answered prayer of Jesus Christ ! Verily, and indeed, His Catholic Church is one, one, with a unity given by Himself alone, — a unity that it has never lost, can never lose, for it is a distinguishing, unalterable and inalienable mark or sign of the one true Church of the one true God ! Men may sever themselves from that unity, but the unity itself no man can sever. It depends not on numbers, nor individuals, nor thrones, nor on any thought or will of man. It is the priceless and unfading crown with which Jesus Christ has adorned His spotless bride, the Church.

La Semaine Religieuse de Nantes :

Les circonstances dans lesquelles, il y a deux ans, sous l'inspiration de l'archevêque de Westminster, le Comité permanent des Congrès eucharistiques fixa à Montréal le XXIe Congrès International, doublaient le prix d'un choix toujours envié ; une douloureuse déception venait d'anéantir, la veille de sa réalisation, le rêve séculaire des catholiques anglais et rejetait dans un lointain avenir la marche triomphale, à travers les rues de Londres, du divin Proscrit: il fallait ménager au Christ, en pays britannique, une splendide revanche, et prouver au monde qu'en dépit des prétentions d'un fanatisme étroit, les lois de l'Empire garantissaient pleinement la liberté religieuse. Mais c'était une tâche redoutable de fournir cette preuve et de préparer cette revanche. Mgr Bruchési, au nom du Canada français, l'accepta sans hésiter : il comptait sur le secours de Dieu et connaissait la foi de son peuple. "La terre canadienne est encore une terre chrétienne et catholique dans toute la force du mot: c'est qu'elle est une terre eucharistique. Je prédis un immense triomphe à notre bien-aimé Sauveur sur les bords du Saint-Laurent."

Cette prédiction s'est merveilleusement réalisée, et les heureux témoins du Congrès de Montréal ont redit à tous les échos du monde catholique, après l'Eminentissime Cardinal Légat Vannutelli, le pèlerin illustre de Cologne, de Londres, de Metz, " le Congrès de Montréal a été le plus beau des Congrès Eucharistiques: c'est l'événement le plus important dans l'histoire de l'Eglise au Canada, et peut-être dans celle de l'Eglise catholique par toute la terre." Voilà pourquoi, ce matin, le vieil hymne des jours de gloire s'échappait de nos poitrines en accents si triomphants, et portait vers le ciel une si enthousiaste reconnaissance.

Il y a, ce soir, cinq semaines qu'ont pris fin ces journées inoubliables, dont le cardinal écrivait hier, en quittant le continent américain : " J'ai vécu à Mont-

réal des journées de paradis." Mais non, les journées de paradis sont éternelles, et nos belles journées eucharistiques ont passé bien vite.

Il pouvait déjà sembler ambitieux de prétendre égaler les merveilles de Metz, de Londres, de Cologne, et pourtant les habitués des Congrès internationaux sont presqu'unanimes à proclamer qu'à Montréal ce fut plus beau encore que partout. Il faut maintenant rechercher en quoi le Congrès de Montréal a été le plus beau.

1°. Nulle part, ensemble aussi imposant de cérémonies grandioses ne se déroula dans un cadre aussi immense, dans des circonstances aussi émouvantes, devant des foules aussi recueillies ;

2°. Nulle part, une affluence aussi empressée de races aussi diverses, unies par les liens d'une même foi et d'un même amour, ne refléta avec autant d'éclat la catholicité de l'Eglise ;

3°. Nulle part, l'unanimité des citoyens d'un grand pays et la participation spontanée de toutes les autorités municipales, provinciales, fédérales, ne donnèrent à une manifestation en l'honneur de l'Eucharistie le caractère d'un hommage aussi entièrement, aussi officiellement national.

Avouons-le simplement : ce ne sont pas les séances d'études, quel qu'en ait été l'intérêt, qui ont fait du Congrès de Montréal le plus beau des Congrès. Les profondes spéculations des théologiens, les laborieuses recherches des archéologues, les subtiles discussions des exégètes n'y ont tenu qu'une étroite place. Aux pays nouveaux où la population s'accroît avec une invraisemblable rapidité, les exigences du ministère absorbent les activités et suppriment les loisirs : le haut enseignement théologique se développera plus tard. Pour le moment il faut être pratique : en conséquence, à l'étude approfondie d'un petit nombre de questions d'un intérêt un peu spécial, on a généralement préféré la lecture d'un grand nombre de rapports de courte durée, véritable revue des œuvres et des initiatives concernant la Sainte Eucharistie. Beaucoup y ont trouvé la révélation d'industries fécondes ; plusieurs ont regretté que la surcharge des programmes ait contraint d'abréger des confidences instructives et des discussions. Il fallait bien, puisque ces inoubliables journées n'étaient encore que les plus belles fêtes de la terre, rencontrer de temps en temps l'imperfection inséparable de toute entreprise humaine, et tant de fois au cours de cette semaine, désormais historique, où la terre canadienne, tressaillant d'allégresse, vit pour la première fois passer le divin Roi porté par un légat papal, et escorté par les représentants de tout le monde chrétien, on vécut des minutes d'émotions intenses, de bonheur complet qu'on pouvait croire des instants de paradis . . .

En quel cadre grandiose se déploierait la pompe des manifestations vraiment générales : la messe solennelle et la bénédiction finale ? Au pied du Mont Royal qu'entoure la ville, s'étend une immense esplanade, où les joueurs de ballon en été, les amateurs de glissades en hiver se livrent, sans contrainte, à leurs sports favoris ; au dernier plan, se déroule la masse imposante du Mont Royal, que l'été a paré de frondaisons épaisses où se mêlent la pourpre et l'or des automnes. Sur ce fond de verdure, un gigantesque reposoir dresse l'éclatante blancheur de ses quatre colonnes et de son baldaquin : de chaque côté, on a élevé deux larges estrades où ont pris place, à droite de l'autel, la foule colorée des prélats en manteau violet, des chanoines en camail bigarré, des prêtres en blanc surplis, des religieux aux costumes variés ; à gauche, un chœur d'un millier d'exécutants, dont les voix, soutenues par un puissant orchestre, portent au loin la majestueuse ampleur des chants de Dumont : une assistance que l'évaluation la plus modeste porte à cent vingt mille personnes, debout sur le gazon, admirable de recueillement, écoute la messe solennelle dont les cérémonies se déroulent à l'autel monumental dans les nuages de l'encens et le scintillement des ors. Un radieux soleil, dans une matinée idéale, baigne de sa lumière l'incomparable scène, prélude de l'apothéose du lendemain que d'avance le légat proclame "le plus beau jour de sa vie."

Enfin, le jour si attendu se lève : le temps est splendide : dans l'avant-midi, cent trains supplémentaires ont apporté cent mille pèlerins nouveaux : dès onze heures, dans les rues et sur les places avoisinant Notre Dame, les groupes se forment aux points de ralliement fixés d'avance : à midi et demi, l'ordre de dé-

part est donné, et l'avant-garde de l'interminable cortège débouche sur la Place d'Armes, située devant Notre-Dame : pendant trois heures, par rangs de six, société après société, paroisse après paroisse, diocèse après diocèse, bannières au vent, chapelets en mains, tantôt au bruit des chants et des fanfares, tantôt dans un impressionnant silence, cinquante mille hommes vont passer ; à leur suite, les nombreuses fraternités du Tiers Ordre, la longue file des religieux, la théorie multicolore des enfants de chœur, des milliers de prêtres en surplis ou en chasuble, cent vingt évêques en chape et en mitre encadrés de deux assistants. Quatre heures ont sonné quand le Saint Sacrement, porté par le légat, paraît au seuil de la métropole ; derrière le dais, la procession continue ; les deux cardinaux de Baltimore et d'Armagh, Cardinal Gibbons et Cardinal Logue, les protonotaires et les prélats, l'administrateur général du Canada, le gouverneur américain du Rhode Island, le lieutenant gouverneur de la province et leurs états-majors ; les ministres, sénateurs et députés catholiques, le maire et les échevins; la Magistrature, le Barreau, l'Université en toges, les corporations ouvrières et les confréries du Saint Sacrement ; et, de Notre Dame au Mont Royal, sur une longueur de cinq kilomètres, par les rues jonchées de fleurs, sous les arcs de triomphe, entre les maisons pavoisées et tendues de la base au faîte, à travers une multitude innombrable qui remplit les trottoirs, couvre les perrons, s'écrase aux balcons, envahit les estrades érigées sur tous les terrains vides, gagne les toits, escalade arbres et poteaux, au chant des hymnes liturgiques qu'exécutent des chœurs échelonnés le long du parcours, le triomphal cortège s'avance avec lenteur. Le recueillement est parfait, le respect incline toutes les têtes, l'émotion met des larmes sur beaucoup de visages, l'admiration, impuissante à se maîtriser, éclate en applaudissements. Un sentiment religieux, profond, plus fort que la curiosité, tient en suspens la multitude, et, malgré l'affluence, malgré la faiblesse de la police, aucune bousculade, aucun désordre ne se produit. Il est sept heures, et l'ombre tombe lorsque le Saint Sacrement parvient au reposoir ; la foule massée sur l'esplanade n'est guère inférieure à un demi-million : c'est à perte de vue, une mer de têtes, d'où émergent des étendards. Le salut commence. Le *Tantum ergo* s'élance, poussé par des milliers de poitrines ; enfin l'Hostie s'élève au-dessus du peuple prosterné, bénissant la cité, le pays, le monde ! La minute est inexprimable.

Il fait maintenant tout à fait nuit : la lune brille doucement au-dessus de l'autel : la foule a fait silence : au loin les cloches carillonnent. Et l'on voudrait fixer cet instant unique, retenir le Maître qui passe : on répète tout bas la prière des disciples d'Emmaüs: "*Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.*" Hélas! l'heure de le posséder n'est pas encore venue. Il s'en va : les acclamations retentissent, répercutées par tous les échos de la montagne. "Loué soit Jésus-Christ! A vous nos familles, à vous nos enfants, à vous nos vies! " Le clergé accompagne le Saint Sacrement à la chapelle toute proche de l'Hôtel Dieu; la multitude en délire se disperse : les chants de joie se croisent dans l'air ; la ville s'illumine. C'est fini ; mais l'impression demeure profonde, ineffaçable. Quelle puissance au monde pourrait mobiliser pareille armée ? Quel souverain oserait rêver semblable triomphe ? L'Eglise, qu'on dit moribonde, est donc plus vivante que jamais; le Christ, dont on se rit, garde donc intact son irrésistible empire et sait encore s'emparer des cœurs! Ah ! quand les peuples voudront se livrer à cette force, quel idéal trop ambitieux ne saurait dépasser les espoirs de l'humanité !

Cette impression d'indestructible vitalité et d'invincible puissance se fortifiait singulièrement en considérant le caractère cosmopolite, mondial, pour tout dire, catholique, des foules rassemblées. C'était mieux que l'hommage unanime d'une nation ou d'une race ; c'était une Epiphanie nouvelle, Epiphanie eucharistique, qui, des extrémités de la terre, rappelait les nations et les races pour adorer le Verbe fait chair : Montréal, en ces jours bénis, apparaissait à tous comme une autre Bethléem, une autre Maison du Pain ; et les visions d'Isaïe semblaient vraiment se réaliser dans ces arrivages continuels de délégations lointaines et de prélats exotiques, accourant par toutes les routes ; dans cette affluence polyglotte circulant en flots pressés à travers la ville, dans cette multiplicité de sections distinctes: française, anglaise, allemande, siégeant séparément chaque matin.

exécutant chacune sa partie du grandiose concert dans ces mémorables assemblées du soir, à Notre-Dame, où des orateurs venus d'Italie et de Belgique, d'Irlande et de Grande-Bretagne, de France et des Etats-Unis, mêlaient leurs voix aux voix canadiennes et faisaient alterner pour la même louange la langue de Wolfe et la langue de Montcalm.

Et cela se passait en terre américaine, sur ce sol où s'agitent tant d'activités fiévreuses, où combattent tant d'intérêts ardents, où luttent tant de nationalités rivales, où les biens de la terre se disputent si âprement, où partout s'affiche si naïvement la supériorité d'un peuple pratique sur les vieux pays idéalistes C'était un magnifique et saisissant spectacle de voir, pour un instant, à l'appel de l'Eglise, devant l'Eucharistie, les appétits faire trêve, les hostilités s'apaiser, les races se fondre, les regards se fixer sur une réalité céleste, les descendants des émigrés fraterniser avec les cousins venus d'outre mer, les deux mondes, le nouveau et l'ancien, collaborer à un triomphe sans précédent et fêter ensemble le Sauveur du Monde. On eut même l'illusion d'une chrétienté refaite, du rapprochement tant rêvé des communions si fâcheusement divisées par la Réforme. Sans doute, quelques prêches firent entendre de curieuses diatribes et dénoncèrent une fois de plus l'agression pontificale ; mais ces notes discordantes signalèrent seulement l'importance de la manifestation catholique et demeurnient sans écho dans la masse protestante.

Nos frères séparés participèrent abondamment par de généreuses souscriptions aux dépenses du Congrès ; plusieurs mirent leur demeure à la disposition de l'archevêque pour y loger ses hôtes ; ils firent dans leurs journaux une large place aux comptes rendus des cérémonies ; ils tinrent à honneur de décorer leurs maisons sur le passage du Saint Sacrement ; ils assistèrent nombreux à la procession et à la bénédiction finale, et leur attitude fut celle du respect et de la sympathie toujours, de l'admiration et de l'émotion souvent ; beaucoup remerciaient Dieu de cette fête où plus d'un a senti se dissiper des préjugés et s'éveiller des doutes. Et lorsque, à la dernière minute de l'inoubliable scène, la bénédiction donnée, des milliers de voix, conduites par la voix claire et vibrante de l'archevêque, montèrent en une clameur immense vers l'Hostie déposée sur l'autel triomphal rayonnant dans la nuit, et appelèrent l'une après l'autre toutes les nations et toutes les races pour les recommander ensemble au Roi-Jésus, c'était " l'Eglise qui dressait, au milieu de notre âge de conflits et de discordes, en face de l'internationale haineuse et violente qui voudrait abolir les patries et démolir les sociétés, l'internationale pacifique et illuminatrice qui aspire à rendre les patries meilleures et les sociétés plus heureuses en les faisant communier toutes dans l'amour et le culte du Maître, dont la doctrine est une loi de paix."

La grande nouveauté du Congrès de Montréal ne fut pourtant ni la magnificence grandiose des cérémonies, ni le caractère véritablement œcuménique de l'assistance — ces deux notes, moins accentuées toutefois, s'étaient rencontrées ailleurs — mais l'union intime, absolue des pouvoirs civils et religieux, le respect des membres du gouvernement pour l'Eglise catholique, leur participation effective au Congrès.

L'attitude des autorités publiques dans un pays qui a hérité de l'Angleterre ses meilleures traditions de gouvernement constitutionnel, et emprunté à la République voisine sa conception la plus autorisée de la démocratie, peut être utilement méditée chez nous, depuis que, pour justifier leur grossier sectarisme, nos législateurs ont osé invoquer la dignité du pouvoir civil menacé d'empiétements par la société religieuse, et les exigences d'un Etat démocratique condamné, disent-ils, à ignorer le Pontife romain . . .

Le Règne de Jésus par Marie, 15 novembre 1910 :

Le vingt-et-unième Congrès Eucharistique, tenu à Montréal, Canada, dans les premiers jours de septembre, promettait beaucoup ; le succès a dépassé les espérances. Les grands quotidiens vous ont déjà fait connaître les démonstrations qui ont marqué ces solennelles assises. Nous devrons, dans les étroites limites d'un article, nous contenter de les esquisser à larges traits et d'en dégager la physionomie d'ensemble.

Montréal, on le sait, est la ville la plus populeuse du Canada. Avec ses banlieues, elle ne compte pas moins de sept cent mille habitants, en très forte majorité canadiens français et catholiques pratiquants. Elle est d'accès facile, étant sur le passage de plusieurs grandes voies ferrées, et les vaisseaux océaniques venant mouiller jusque dans son port. Métropole industrielle du pays et placée dans la catholique province de Québec, elle offrait à la tenue d'un congrès religieux des éléments de succès qu'il serait peut être difficile de trouver réunis ailleurs.

Le Congrès n'a pas seulement été canadien ; il a été aussi le Congrès de toute l'Amérique du Nord. Les quatre vingts diocèses des Etats-Unis étaient tous représentés par leurs chefs venus se ranger autour des trente évêques de l'Eglise du Canada. Le Congrès mérite aussi son titre d'international, toutes les parties du monde y étaient représentées par quelques hauts dignitaires ecclésiastiques ou autres distingués visiteurs. Cent vingt cinq évêques formaient cortège aux trois cardinaux : Logue, d'Armagh; Gibbons, de Baltimore; Vincent Vannutelli, représentant le Saint Père. On a évalué à six mille le nombre des prélats, protonotaires, chanoines, prêtres ayant pris part à ces fêtes.

Jusqu'ici les Congrès Eucharistiques, si l'on excepte celui de Jérusalem, s'étaient tenus dans un rayon assez restreint. Montréal est venue élargir leur horizon, ayant la première cet honneur sur le continent américain, honneur bien mérité par trois siècles de généreuse fidélité. Ce Congrès présente peut être, d'autre part, une certaine variété avec les précédents ; il a eu une saveur de terroir, une saveur d'Amérique où les choses ne se passent pas entièrement comme de l'autre côté de l'eau.

Le Congrès proprement dit a duré quatre jours. Le temps était partagé en réunions d'études et en manifestations religieuses en l'honneur de Jésus Eucharistie.

Les rapports, français et anglais, s'adressaient à différentes catégories : aux prêtres, aux hommes, aux jeunes gens, aux dames, et ont été très suivis. Les travaux, en général, bien étudiés visaient surtout un point de vue pratique. Publiés prochainement, ils formeront un fort et intéressant répertoire. L'ensemble convergeait à promouvoir ce qui, de près ou de loin, favorise le culte envers l'Eucharistie et la réception fréquente et fructueuse de la sainte Communion.

Les réunions sacerdotales, entre toutes, furent intéressantes. Une séance qu'il convient aussi de signaler fut celle de la jeunesse catholique; elle réunit, assure-t-on, dans la salle de l'Aréna, trente mille jeunes gens, blonde marée dont les flots généreux se soulevaient fièrement pour acclamer non seulement ses gloires et ses espérances, mais aussi ses devoirs religieux et patriotiques.

La manifestation la plus grandiose fut la procession de clôture. Le parcours mesurait près d'une lieue. Seuls les hommes étaient admis dans le cortège. De soixante-quinze à cent mille hommes prirent part au défilé qui dura depuis une heure de l'après-midi jusqu'à la nuit. Des représentants de la plupart des paroisses du diocèse étaient là autour de leurs bannières, suivies de beaucoup d'autres délégations de diocèses étrangers. Les sociétés catholiques, les religieux de différents costumes marchaient en corps, ainsi que les régiments réguliers ou indépendants en uniformes. Plusieurs nations formaient aussi des groupes distincts: ainsi on a remarqué les colonies italienne, polonaise, lithuanienne, syrienne, chinoise, et des descendants des tribus sauvages portant le costume traditionnel et la chevelure ornée de plumes brillantes. Deux mille prêtres en surplis, dalmatiques, chapes, chasubles, précédaient les chanoines, camériers, protonotaires, abbés mitrés, évêques aux chapes et mitres étincelantes, accompagnés de leurs chapelains. Des centaines d'enfants répandaient des fleurs et une nombreuse escorte liturgique entouraient le Cardinal Légat portant le Saint Sacrement et suivi de ses familiers et des associés de la mission pontificale. Fermaient la marche les cardinaux et leur suite, l'archevêque de Montréal avec ses chapelains, les ordres pontificaux, le comité permanent des Congrès eucharistiques ; l'administrateur général du Canada, le gouverneur du Rhode Island, le lieutenant-gouverneur et leurs états majors ; le maire et les échevins de Montréal, la magistrature et le barreau, les facultés universitaires Laval, les corps professionnels, enfin les confréries de l'Adoration Nocturne et autres du Très-Saint-Sacrement.

Des fanfares s'échelonnaient dans les rangs de la procession, unissant leurs notes puissantes aux chœurs placés sur le parcours ou alternant avec les prières. Les abords des rues par lesquelles passait le cortège étaient envahis ; les balcons, les fenêtres, les estrades, les arbres, les toits même étaient garnis. Le défilé semblait le cours d'un fleuve s'écoulant entre deux hautes rives vivantes. Ce peuple, qu'on estime à sept ou huit cent mille, s'agenouillait respectueusement au passage du Très Saint-Sacrement. Tout le parcours était décoré de nombreux arcs de triomphe, gigantesques constructions en plâtre, ornées de statues, de fleurs, d'inscriptions, d'emblèmes eucharistiques et profusément enguirlandées d'ampoules électriques aux couleurs et aux dessins variés. Un de ces arcs tranchait sur les autres ; c'était celui du Manitoba, orné tout entier de superbes épis de blé, apportés des plaines de l'Ouest Canadien. Les arcs étaient reliés par des pylônes, des colonnes soutenant des anges adorateurs, des mâts vénitiens arborant de riches bannières

Ceux qui ont vu cette procession, ont admiré le bon goût et [illegible]a munificence des préparatifs, l'immense concours de peuple, l'ordre parfait et le recue[illegible]ment qui n'ont cessé de régner. La température, pluvieuse aux premiers jours du Congrès, fut pour la procession ce qu'on pouvait la souhaiter. Aussi les heureux témoins de ce triomphe de Jésus Hostie sont unanimes à déclarer qu'ils ne reverront rien de semblable et ils se demandent si l'on peut, en ce genre, mieux imaginer. Tout le Congrès, au surplus, s'est accompli avec une tenue, un éclat et une dignité, dont même, les moins prévenus en notre faveur, ont été impressionnés. Ceci fait grand honneur à Monseigneur l'archevêque de Montréal, l'âme de cette entreprise, et aux différents comités qui l'ont secondé dans sa tâche.

Mgr Touchet, *Le Correspondant*, 10 octobre 1910:

Montréal était d'ailleurs admirablement choisi pour une assemblée de ce genre.

La ville est grande et belle : ce qui est utile à tout. Quand on la considère du haut de ce mont que Cartier appela Royal, pour la magnificence de son horizon, elle se montre comme étalée sous une forêt qui la couronne d'un incomparable dôme de verdure. Le Saint-Laurent, qui se divise en deux bras à la Pointe aux Trembles et reprend son cours unique à Sainte-Anne, l'assied dans une île triangulaire, à rives plates, entre lesquelles ont été dessinées de larges et longues rues droites, coupées en damier, disposées miraculeusement pour quelque gigantesque pompe religieuse.

Cependant, nous marchons depuis trois heures : nous approchons du reposoir dernier. Le jour baisse, le soleil descend sans un nuage qui le voile, dans un ciel d'or. Les étoiles s'allument l'une après l'autre. La lune accourt au rendez-vous. Des phares électriques jettent de longs rayons. Toutes les cloches s'ébranlent. Les canons tonnent : à chaque coup, un léger nuage blanc s'élève, poussé bientôt au large, où il se dissipe par le vent d'est. Des clairons se renvoient des appels. Des maisons s'embrasent de mille feux. Les *Magnificat* et les *Te Deum* s'envolent. Cent, cent cinquante mille, deux cent mille hommes se pressent autour du trône où le Légat vient de déposer l'ostensoir. Un *Tantum ergo* formidable retentit. Mgr l'Archevêque reprend : Vive le Canada. Vive l'Angleterre! la multitude reprend: Vive l'Angleterre! Vive la France! la multitude reprend: Vive la France! Vive l'Amérique! la multitude reprend: Vive l'Amérique! Vive la Belgique! la multitude reprend: Vive la Belgique! et le reste.

Le Cardinal-Légat se relève. Le voilà seul debout, l'immense multitude est à genoux; à genoux à perte de vue, à genoux dans le parc Mance, à genoux dans les rues, à genoux aux balcons, à genoux aux fenêtres. Il lève lentement l'Hostie et bénit, aux quatre coins de l'Espace, les mondes nouveaux et les mondes anciens. Puis il s'agenouille lui-même. Et cette f[illegible], de cette foule immense, plus personne n'est debout.

Cependant, nous étions abimés dans ce spectacle d'indicible grandeur, nous disions au Christ Jésus: "Regar[illegible], Maître et Sauveur, du côté de l'Est. Regardez deux points surtout: Rom[illegible] la France. Bénissez-y le Pape. Bénissez-y nos frères. Nos frères vous les discernerez derrière un nuage de poussière.

Ce n'est pas pour choquer vos regards, ô roi Jésus. Les rois aiment, de spéciale
dilection, les régiments qui se battent. Nous sommes, nos frères et nous, le ré-
giment qui se bat. Bénissez-nous, nous et notre chef visible."
Or tandis que nous pensions ainsi, nous entendîmes la voix de Mgr l'Arche-
vêque de Montréal qui s'élevait une dernière fois et disait avec un accent où
vibrait beaucoup de gratitude et quelque fierté légitime: "Le Congrès est fini.
Gloire à Dieu!"
Nous regardâmes. Sous le dais blanc, le Cardinal Légat avait redressé sa
haute taille; il avait repris le doux et divin fardeau qu'il portait depuis quatre
heures sans fléchir, il s'acheminait à pas fermes vers l'Hôtel Dieu où l'Hostie
allait passer la nuit, adorée par des malades et des pauvres. La nuit nous parut
plus sombre; et nous sentîmes un sanglot nous monter du cœur aux lèvres. Ce
sanglot était l'adieu à l'ineffable minute que nous venions de vivre. Oui, le
Congrès de Montréal était fini.

Lette pastorale de Mgr l'Archevêque de Montréal:

Nos très chers frères,

Les occupations multiples de notre charge pastorale ne nous ont pas permis
de vous entretenir plus tôt, comme nous le désirions, de notre Congrès Eucha-
ristique.
Ce Congrès, objet de nos vœux et de nos prières pendant si longtemps, est
maintenant une chose du passé. Mais nous en vivons encore, et n'est-il pas vrai
de dire que tous ceux qui y ont pris part en garderont à jamais le doux et ré-
confortant souvenir? Il ne cesse pas de faire l'objet de nos entretiens comme
de nos pensées. Le peuple, on le sent, a été remué dans le plus intime de son
être. Un mot est sur toutes les lèvres: "Nous avons assisté à une fête du ciel!"
Le triomphe que nous rêvions pour Jésus-Hostie a dépassé toutes nos espérances.
On nous a dit qu'aucun pays ne lui en avait encore décerné un d'une égale ma-
gnificence, et notre âme a surabondé de joie.
Les journaux et le télégraphe ont porté à la connaissance du monde entier le
récit des événements qui ont fait des premiers jours de septembre 1910 les jours
les plus heureux et les plus beaux de notre histoire. Ils ont parlé des impo-
santes cérémonies de notre cathédrale; de ces nombreuses séances d'études eucha-
ristiques, si fidèlement suivies par les prêtres, les religieux, les religieuses, les
hommes et les femmes du monde, sous la présidence d'éminents prélats; de ce
touchant défilé de trente mille enfants de nos écoles, acclamant le Christ, le pape
et celui qui le représentait si noblement parmi nous; de cette incomparable messe
du Parc Mance, au flanc de notre montagne qui nous apparaissait comme un
nouveau Thabor où il eût fait si bon de dresser sa tente auprès du Christ trans-
figuré; de cette autre célébrée à minuit, à Notre-Dame, toute étincelante de lu-
mières, et où les hommes s'approchèrent par milliers de la table sainte; de ces
réunions solennelles, le soir, sous les voûtes du même temple, où de brillants
orateurs ecclésiastiques et laïques des Deux-Mondes faisaient entendre leur élo-
quente parole; et, enfin, de cette procession du 11 septembre, dans une tempéra-
ture idéale préparée, nous semblait-il, par les anges de Dieu eux-mêmes, où cent
mille hommes de toutes les classes de la société, de l'Eglise et de l'Etat, unis dans
un même sentiment de foi, faisaient escorte au Christ eucharistique porté par le
légat du pape dans les rues décorées comme une église, embaumées du parfum
des fleurs et de l'encens, ornées d'arcs de triomphe aux emblèmes les plus gra-
cieux, et bordées tout le long d'une multitude évaluée à cinq cent mille, tous,
spectateurs recueillis, émus, qui croyaient avoir sous les yeux comme une vision
céleste. Ils ont essayé de décrire cet instant mémorable entre tous où le car-
dinal élevant l'Hostie, bénissait Montréal, le pays et le monde, à la tombée de
la nuit, sous un ciel qui semblait s'abaisser vers nous, à la douce lumière de la
lune, qu'on eut dit la lampe gracieuse, mystérieusement suspendue au-dessus de
notre autel, pendant que les cloches et les clairons retentissaient au loin. Ils
ont redit fidèlement les acclamations de la foule, et la consécration solennelle,
irrévocable, de tout un peuple à Jésus-Christ, roi immortel des siècles. "O
Christ, à vous nos familles, à vous nos diocèses, à vous nos enfants, à vous nos

malades, à vous nos morts. Amen, amen, amen!" Les cœurs battaient, les yeux étaient pleins de larmes. Que la religion catholique paraissait grande et sublime, et comme elle se réalisait bien alors la parole du divin Maître: " Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi!"

Mais, nos très chers frères, en outre de ces majestueux spectacles, que de choses édifiantes et consolantes ont illustré notre congrès eucharistique! Que d'actes d'amour généreux, de pénitence, d'immolation, de ferveur dont Dieu garde le secret! De quelle piété notre peuple n'a-t-il pas donné la preuve! Des milliers de messes ont été célébrées chaque jour. Partout, les églises et les chapelles étaient remplies; et pendant cette semaine sainte, c'est par centaines de mille qu'il faudrait compter les communions. Il ne s'est pas produit le plus léger désordre. Chez nos frères séparés nous remarquions le respect, l'admiration souvent, toujours la sympathie sincère. Il n'y avait pas d'étrangers parmi nous, mais uniquement des frères, et c'est comme des frères qu'ont été accueillis tous ceux qui sont venus de près ou de loin assister à nos fêtes. Les familles, invitées à recevoir un évêque, ont su faire princièrement les honneurs de leur maison. Les communautés religieuses ont rivalisé, pourrions-nous dire, de dévouement et de générosité. En ce fameux et unique dimanche du 11 septembre, notre ville était en quelque sorte transformée. Les maisons, décorées partout avec tant d'élégance et de richesse, devaient le soir resplendir d'éclatantes lumières, une atmosphère de joie sereine nous enveloppait, et l'on semblait respirer un air inaccoutumé. Le recueillement était partout comme dans le lieu saint, et en réalité, pendant plusieurs heures, la métropole si active semblait être devenue une cathédrale immense où dans la liberté la plus absolue et la foi la plus ardente se déployaient les cérémonies augustes du culte catholique. Oui cette fois, sur les rives du Saint-Laurent, Jésus est venu parmi les siens et les siens l'ont reçu avec tout l'amour de leur cœur.

Il nous est, nos très chers frères, un doux devoir de remercier ici tous ceux qui, pour l'organisation et la célébration de notre Congrès, nous ont prêté leur précieux concours: comités divers formés par nous; prêtres et laïques, communautés religieuses, autorités civiles, fédérale, provinciale et municipale; compagnies de chemins de fer et de navigation, journalistes catholiques et non catholiques, bataillons de nos volontaires catholiques, hommes de police, jeunes gens de [illegible] et jeunes séminaristes, artistes, architectes, ouvriers, musiciens et chanteurs; mais n'est-ce pas tout le monde qu'il conviendrait de remercier, car est-ce que chacun n'a pas fait sa part, n'a pas offert son obole selon ses moyens et selon les circonstances?

Aux âmes pieuses qui dans les cloîtres ont prié avec tant de ferveur et à qui, nous n'en doutons pas, nous sommes redevables de bien des grâces obtenues, notre plus sincère gratitude.

Une fois encore nous tenons à dire combien les procédés si dignes et si délicats de ceux qui ne partagent pas nos croyances nous ont touché; nous ne les oublierons jamais.

Mais à l'Éminentissime cardinal Vannutelli, légat du Souverain Pontife, l'hommage tout particulier de notre reconnaissance comme de celle de tout notre peuple. Dans sa personne c'est bien la suave bonté du Sauveur lui-même qui est apparue sur notre terre. Quelle splendeur il a jetée sur chacune de nos pieuses cérémonies! Avec quelle tendresse il s'est incliné vers les petits enfants! A l'exemple du Maître quel regard doux et aimant il a jeté sur les vingt mille jeunes gens réunis un jour devant lui, et quand il leur a parlé quelles paroles vibrantes sont sorties de son âme! Quels encouragements et quels paternels conseils n'a-t-il pas donnés aux milliers d'ouvriers et d'ouvrières accourus à Notre-Dame pour célébrer selon leur pieuse coutume au pied des autels la fête du travail chrétien! Une grâce d'en haut a-t-elle décuplé ses forces pour lui permettre de s'acquitter comme il l'a fait de ses multiples et laborieuses fonctions? Tout le monde l'a pensé. Car il a été vraiment, pendant la grande semaine, d'une endurance à toute épreuve. Il n'a refusé aucun travail. Il n'a redouté aucune fatigue. Il s'est fait tout à tous. Les plus humbles l'ont approché comme les grands et les chefs d'État. Lui-même est allé vers les humbles et les pauvres. Il a trouvé le temps de visiter toutes nos principales institutions religieuses, et a pu ainsi se rendre compte de notre vie chrétienne et catholique, des œuvres qui s'accom-

plissent chez nous pour le bien des âmes et à l'honneur de la sainte Église. Par
tout on se souviendra de son bienveillant sourire et des mots consolants tombés
de ses lèvres. Les prisonniers eux mêmes l'ont vu dans leur prison. Il a célébré
la messe dans leur modeste chapelle. Il les a appelés ses "frères très chers en
Jésus Christ." Il les a bénis. Et ces pauvres détenus ont pleuré d'émotion, et
leurs gardiens ont pleuré avec eux. Ah! oui il est passé parmi nous en faisant
le bien, et quel souvenir nous garderons de sa précieuse visite! Il emporte à
Rome notre vénération et notre amour, et pour nous nous nous rappellerons avec
bonheur ces mots qu'il nous écrivait naguère de la République voisine où il était
entouré de tant d'hommages. "J'ai passé à Montréal des journées de paradis."

Maintenant que le Congrès est fini, nos très chers frères, il faut qu'il produise
dans les âmes, dans nos familles, dans nos paroisses, dans la société tout entière
les fruits heureux que nous en attendions.

Nous aurons tous pour Notre Seigneur dans son auguste sacrement un amour
plus tendre. Nous le visiterons plus fréquemment dans les tabernacles où son
infinie charité le retient captif. Nous assisterons plus souvent et avec une fer
veur plus grande au sacrifice de la messe, et surtout nous mettrons notre bon
heur à le recevoir plusieurs fois chaque semaine, tous les jours, si nous le pou
vons, dans la sainte communion. Nous vivrons de Lui, avec Lui, en Lui. Notre
vie sera une vie chrétienne dans toute l'acception de ce grand mot, parce qu'elle
sera une vie eucharistique, et ce sera l'avant goût de la vie éternelle qui est une
communion sans fin à l'essence de Dieu.

Un décret important du Saint Père vient de fixer à l'âge de discrétion, c'est
à dire généralement à la septième année, la première communion des enfants.
Ce décret, promulgué en séance solennelle de notre Congrès, par l'Éminentissime
Cardinal Légat, éloquemment commenté par lui, a été, vous le savez, accueilli avec
enthousiasme par le clergé et par les fidèles. Nous l'exécuterons sans retard. Il
nous apparaît comme un présent du ciel dans les temps difficiles que nous tra
versons, et comme le gage le plus assuré de la régénération sociale. Pour cette
nouvelle lumière, pour cette faveur insigne, merci au Souverain Pontife, merci
au nom de nos prêtres et de nos fidèles, merci surtout au nom de nos petits
enfants dont nous pourrons faire désormais de si bonne heure les ciboires vivants
de Jésus-Christ.

Divin Sauveur, comment notre ville et notre pays pourront ils vous remercie
assez des bienfaits dont vous les avez comblés durant les beaux et grands jours
que nous venons de vivre! Plus que jamais, nous avons le droit de nous appli
quer la parole de votre prophète: "Toutes les nations n'ont pas été traitées
comme la nôtre." Nous vous étions consacrés dès notre berceau, nous vous
appartenons maintenant à un nouveau titre: la cité de votre Mère sera en même
temps et tout spécialement la cité de votre Eucharistie. Ah! si cela était en
notre pouvoir, nous érigerions, à cet endroit désormais immortel de notre Mont
Royal que votre présence et vos bénédictions ont consacré, un monument splen
dide qui rappellera aux générations futures le triomphe incomparable dont votre
Eucharistie y a été l'objet. Au moins vivrez vous à jamais dans tous les cœurs.

Pour vous préparer cette fête, nous n'avons épargné tous ensemble, vous le
savez, ni notre temps, ni notre argent, ni notre santé. Travailler pour vous,
Seigneur, était si juste et si bon! Que l'on ne vienne pas aujourd'hui nous fé
liciter de nos succès. Non, non, il ne faut parler que de votre gloire. Vous êtes
tout, ô Dieu, et nous ne sommes que des humbles instruments dont votre infinie
bonté a daigné se servir. Si vous êtes content, cela suffit, nos ambitions sont
comblées. Et si, poussant la charité plus loin encore, vous nous demandiez
comme autrefois au pieux docteur de votre Eucharistie quelle récompense nous
attendons, nous vous répondrions tout comme lui et du fond du cœur. "Pas
d'autre récompense que vous même, Seigneur." Oui, vous seul, ici bas possédé
et goûté dans votre sacrement adorable, là-haut contemplé face à face, dans la
gloire pour toute l'éternité."

Dimanche prochain, 6 octobre, on chantera un *Te Deum* d'action de grâces, à
l'issue de la messe principale, dans toutes les églises et chapelles du diocèse.

Pour répondre au pieux désir qui nous a été exprimé, nous autorisons tous les
dimanches, jusqu'à la fin de la présente année, l'exposition du Saint Sacrement

telle que nous l'avons permise depuis le mois de janvier, comme préparation au Congrès. Nous ne saurions jamais trop dire notre reconnaissance au Dieu qui nous a tant aimés et si généreusement bénis.

Lettre autographe de Sa Sainteté Pie X, à Mgr l'Archevêque de Montréal :

Venerabili Fratri
PAULO, Archiepiscopo Marianopolitano,
Marianopolim.

PIUS PP. X

Venerabilis Frater,
Salutem et apostolicam benedictionem.

CANADENSIUM catholicorum Conventum ad cultum sacrosanctæ
Eucharistiæ provehendum haud ita pridem Marianopoli habitum tua
tuorumque providentia ita perfectum fuisse lætamur ut tibi, Venerabilis
Frater, atque illis voluntate omni gratulemur. Mirandum sane fidei
pietatisque popularis spectaculum per eos dies licuit istic intueri : idem-
que eo christiano sensu, ea animorum concordia ac propensione editum,
ut magnum religioni publicæ theatrum mœnia præbuisse visa sunt urbis
maxima popularium atque advenarum crebritate negotiorumque mole
æstuantis. Memoria vix excident unquam quæ tunc temporis publica
ad Nos fama pertulit : peregrinorum, dicimus, frequentiam : supplican-
tium multitudinem instructo agmine prodeuntem ; sacras ædes locaque
urbis celebriora divinis laudibus personantia : Purpuratos Patres, Sa-
crorum Antistites bene multos, innumeros Sacerdotes, viros denique ac
mulieres ad plura centena millia, ex omni fere terra accitos, insigni
pompa ac solemni ritu, Dominicum Corpus per vias perque fora, vene-
rabunda multitudine refertissima, transvehuntes celebrantes. Lætabilia
ista quidem ac plena solatii ! Sed lætabiliora etiam quum hæ præclaræ
externi cultus significationes fiant *in ostensione spiritus ac virtutis*, ita
sane ut a solidis interioris christianæ vitæ incrementis et ab æternæ sa-
lutis fructibus minime sejungantur. Hanc quippe laudem a catholicis
congressionibus deesse minime fas est ; addimus, primam esse oportere
ac potissimam, ut oris confessio fiat ad salutem. At vero ne huiusmodi
quidem ornamentum in Marianopolitano Conventu defuisse accepimus.
Innumeri quippe fuerunt qui Angelorum Pane refecti ac Christo coag-
mentati, eucharistica frui vita, eo tempore, valuerunt, *divinæ participes
consortesque naturæ*. Et id etiam tuæ tribuendum navitati quod non
instanti solum tempori inservieris, sed ea etiam curâ complexus fueris
quæ alendæ fidelium pietati forent in posterum profutura. Huc enim,
sapienti consilio, pertinuerunt quæ delecti quique tum e clericis tum e
laicis viri, consilia habuere frequentia, Episcoporum ductu atque aus-
picio : media scilicet excogitare ac stabili ratione providere quibus exci-
tata in Eucharisticum Sacramentum studia neudquaquam fugacia la-
bantur, sed mensura consistant. Optima hæc sane, atque apprime digna
quæ in catholicis cœtibus ab Episcopis præcipua quadam cura excolan-

tur. Hæc omnia quæ iam pridem commentaria ad Nos ex longinqua detulerant America, quæque litteris primum, et postea, coram referens, verbo tenus exornavit qui nomine et auctoritate Nostra conventui præfuit, Venerabilis Frater Noster Vincentius Vannutelli, Prænestinorum Episcopus, libuit nuper ex litteris quas ad Nos dedisti iterum accepisse, iterumque lætasse. Spem bonam fovemus fore ut ex celebratis solemnibus Canadensis Ecclesia haud exiguum capiat incrementum. Hoc sane votorum Nostrorum est maximum; illudque divinæ benignitati tuæque navitati vehementer commendamus. Tibi demum, Venerabilis Frater, tuæ diœcesis clero populoque, nec non iis omnibus qui Marianopolitano Conventui interfuerunt, auspicem divinorum munerum Nostræque testem benevolentiæ, Apostolicam Benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum die III Novembris anno MCMX, Pontificatus Nostri octavo.

(TRADUCTION)

A Notre Vénérable Frère

PAUL, archevêque de Montréal

à Montréal,

PIE X, PAPE.

Vénérable Frère,

Salut et bénédiction apostolique.

Le Congrès que les Catholiques du Canada viennent de tenir à Montréal, afin d'accroître le culte de la très sainte Eucharistie, a si parfaitement réussi, grâce à vos soins et à ceux de vos fidèles, que dans Notre joie Nous vous en adressons à vous, Vénérable Frère, ainsi qu'à eux, Nos plus cordiales félicitations.

Quel admirable spectacle de foi et de piété populaire vous avez donné au monde durant ces jours! Et il s'est produit avec tant de sens chrétien, tant de concorde et tant d'élan que votre cité, à laquelle sa nombreuse population, l'immense affluence des étrangers et l'abondante multiplicité des affaires donnaient une si grande animation, n'en a pas moins servi de grandiose théâtre à l'exercice du culte public. Pourra-t-on jamais oublier ces choses dont la renommée Nous apportait chaque jour le récit ? Nous voulons dire: ce grand concours de pèlerins, ces multitudes de fidèles priant et défilant dans un ordre parfait, ces églises et les plus vastes salles de réunion de votre ville qui retentissaient des louanges de Dieu, ces cardinaux, ces nombreux évêques, cette interminable suite de prêtres, ces centaines de mille hommes et de femmes venus de presque tous les points de la terre qui, avec toute la pompe des cérémonies religieuses, firent, au milieu d'un concert de louanges, un cortège triomphal au Corps du Seigneur, à travers les rues et les places publiques toutes pleines d'une foule saisie de respect.

Certes, de tels faits sont propres à réjouir et à remplir de consolation: mais quel plus digne sujet de joie encore, quand ces remarquables démonstrations du culte extérieur sont inspirées par un puissant esprit de foi, de telle sorte qu'un solide accroissement de vie chrétienne et des fruits de salut éternel en soient la conséquence inséparable! Assurément tous les congrès eucharistiques doivent mériter cette louange. Nous ajouterons que leur premier et principal effet doit être que la *confession de la bouche* tourne en fruits de salut.

Or, ainsi que nous l'avons appris, tel est bien l'heureux caractère qui a marqué le Congrès de Montréal. Incalculable, en effet, fut le nombre de ceux qui, sus-

tentés du Pain des Anges et unis étroitement au Christ, ont pu jouir, pendant ce temps, de la vie eucharistique et se rendre ainsi *participants de la nature divine.*

Et il faut reconnaître encore que vos soins ne se sont pas bornés au présent, mais que votre zèle s'est également occupé de tout ce qui serait propre à alimenter la piété des fidèles dans l'avenir. C'est pour atteindre cette fin que par un sage conseil, une élite d'ecclésiastiques et de laïques ont tenu, sous la présidence et la haute direction des évêques, de fréquentes réunions, au cours desquelles ils se sont ingéniés à trouver les moyens et à découvrir les méthodes les plus propres à exciter envers le sacrement de l'Eucharistie une ferveur non point passagère mais durable. Préoccupation excellentes, assurément, et tout à fait dignes de la particulière sollicitude des évêques dans les assemblées de catholiques.

Toutes ces choses que Nous connaissions déjà par les rapports qui Nous en étaient venus de la lointaine Amérique, que Nous ont confirmées hautement les lettres d'abord, puis la relation orale de celui qui présida le Congrès en Notre Nom et par Notre Autorité, Notre Vénérable Frère, Vincent Vannutelli, évêque de Palestrina, Nous avons été heureux de les apprendre tout récemment encore par vos propres lettres et d'y trouver un nouveau sujet de joie.

Nous nourrissons le bon espoir que ces fêtes solennelles contribueront grandement au progrès de l'Eglise du Canada. C'est là le plus ardent de nos souhaits. Nous en recommandons instamment l'accomplissement à la bonté divine et aux industries de votre zèle.

A Vous enfin, Vénérable Frère, au clergé et au peuple de votre diocèse, de même qu'à tous ceux qui assistèrent au Congrès de Montréal, comme gage des faveurs divines et en témoignage de Notre bienveillance, Nous accordons très affectueusement la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 3 novembre 1910, la huitième année de Notre Pontificat.

PIE X, PAPE.

(TRANSLATION)

To Our Venerable Brother,

PAUL, Archbishop of Montreal,

Montreal.

PIUS X, POPE.

Venerable Brother,

Health and Apostolic Benediction.

The Congress recently held in Montreal by the Catholics of Canada for the promoting of the worship of the Most Blessed Sacrament has been, through your efforts and those of your flock, so crowned with success that in Our feelings of joy We must express to you, Venerable Brother, and to your faithful Our heartfelt congratulations.

Wonderful, indeed, was that spectacle of a people's faith and piety that you gave to the eyes of the world during those days. And with such Christian spirit, such harmony and concerted energy was it carried out that public worship found a splendid setting even in the city which its own teeming population and a vast concourse of visitors and the stress of business seemed to overtax.

Never surely shall those happenings be forgotten of which world-wide reports brought Us tidings during that time. We mean the immense gathering of pilgrims, the countless multitude of the faithful whose prayerful ranks defiled in perfect array; the churches and most spacious halls of the city resounding with the praises of the Lord; the Cardinals, the truly great assembly of bishops, the endless lines of priests; the men and women by hundreds of thousands come to-

gether from almost every quarter of the earth, who with singular pomp and solemnity and amid paeans ac acclamations, formed a glorious escort far the Body of Christ in His passage through the streets and public places overflowing with dense throngs in reverential awe.

Gladdening indeed this is and deeply consoling; but more gladdening still when these remarkable demonstrations of external worship are done *in shewing of the Spirit and power,* so that a steadfast increase of sincerely Christian life and the fruits of eternal salvation be their certain accompaniment. This is necessarily the praise that all Catholic congresses should deserve; We add: their first and greatest must be that confession of the mouth beget works of salvation.

Now, such assuredly are, as We have learned, the gratifying features of the Congress held in Montreal. Past numbering were they who fed upon the Bread of Angels and were intimately united to Christ to live during those lays the Eucharistic life and become partakers in and sharers of the divine nature.

An it is also to be ascribed to your solicitude that your concern was not confined to the present only, but that in your zeal you looked forward to the sustaining of the piety of the faithful in the future. To further this end it was wisely decided to convoke the more eminent of the clergy and the laity in numerous meetings under the presidency and direction of bishops, to devise means and determine enduring measures for the fostering of devotion to the Sacrament of the Eucharist that would produce not passing but lasting results. So excellent and important a matter is most certainly worthy of the very particular attention of bishops in every Catholic convention.

All this already reported to Us from far off America, and which by letters first and then later in personal audience We learned in detail from Our Venerable Brother Vincent Vannutelli, Bishop of Palestrina, who presided over the Montreal Congress in Our name and by Our authority, is related again in recent welcome letters from yourself, and renews the joys of Our Heart.

We cherish the firm hope that these solemn festivities will contribute largely to the advancement of the Church in Canada. This is Our most ardent wish, and We confide it to the goodness of God and intrust it to your solicitude.

Lastly, to you, Venerable Brother, to the clergy and the faithful of your diocese, as well as to all who were present at the Montreal Congress, in pledge of the divine favour and in testimony of Our affection, We grant from Our heart the Apostolic Benediction.

Given at Rome, at St. Peter's, the 3rd day of November, 1910, in the eighth year of Our Pontificate.

PIUS X, POPE.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II. LES SEANCES GENERALES DU SOIR

CHAPITRE III. LA SECTION FRANÇAISE.

CHAPTER IV. ENGLISH SECTION.

KAPITEL V.



CATALOGUE

DES

PUBLICATIONS CANADIENNES

DE LA

BEAUCHEMIN

79, rue St-Jacques, Montréal.

Beaubien (l'abbé Chs-P.) — Le Sault-au-Récollet, ses rapports avec les premiers temps de la colonie. — Mission — Paroisse, Montréal, 1898. 1 vol., in-8.. .. .. **$1 00**

Il est peu de paroisses canadiennes dont l'histoire primitive remonte aussi loin et se rattache aussi étroitement à la touchante origine de la domination française. Le nom de Ahuntsic, ce type de néophyte qui symbolise toute une époque de dévouement et de courage, est immortel dans les annales du Canada. Il a rendu fameux le Sault au Récollet, dont M. le curé Beaubien a écrit l'histoire avec un luxe d'informations, qui lui donne un grand prix et en font un des documents les plus précieux pour l'histoire de l'Ile de Montréal.

Benoit (Dom). — Vie de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface. 2 vol. in-8 illustrés, formant 1,500 pages.. .. .. **$3 00**

Ceux qui, en Mgr Taché, ont aimé et admiré l'homme public, comme ceux qui ont partagé ses labeurs et ses idées dans son œuvre de civilisation, aimeront à lire le bel ouvrage de Dom Benoit, qui met si bien en lumière la personnalité et l'œuvre du grand Canadien de l'Ouest. A la fidélité du tableau, à l'exactitude du dessin, l'auteur a su joindre la couleur et la vie. Son style, simple et sobre, conforme à la gravité du modèle qu'il avait à peindre, est animé cependant par une juste admiration des grands traits de cette noble figure. Sacrifiant résolûment la panégyrique à l'histoire, se refusant le droit de dépasser la vérité comme celui de la taire, il a su rendre hommage aux qualités éminentes de son héros, sans se laisser entraîner ni à la flatterie, ni à une polémique inutile contre ceux qui n'ont pas partagé ses vues. Cet ouvrage apportera une inappréciable contribution à l'historien qui voudra raconter les œuvres et les luttes de la population catholique de l'Ouest Canadien durant sa période de formation.

Bonin (A.). — Le Manuel-formulaire pratique. Aide-Mémoire à l'usage des ingénieurs, mécaniciens, électriciens, industriels, etc. — Divisions de l'ouvrage : Tables numériques. — Mécanique. — Organes des machines. — Hydraulique. — Machines à vapeur. — Electricité. — Ventilation et chauffage. — Machines-outils. — Recuit, trempe, alliage, soudure. — Calculs usuels. — Questionnaire à l'usage des mécaniciens. — Premiers soins à donner en cas d'accidents. — Vocabulaire anglais-français. 1 beau volume de 375 pages, avec nombreuses figures. Reliure toile.. .. .. .. **$2 00**

Boucherville (Geo. de). — Une de perdue, deux de trouvées. En deux volumes d'environ 365 pages chacun. Les deux volumes. **$1 00**

Aussi palpitant d'intérêt que dans les premiers temps de sa publication, "Une de perdue, deux de trouvées" est un roman qui fait encore les délices des amateurs de bonne littérature.

L'auteur n'a pas ménagé l'action et la vie dans tous ses personnages, dont plusieurs sont canadiens, d'autres anglais, louisianais ou cubains.

L'action se passe à la Nouvelle Orléans, vers l'an 1836. Le sieur Alphonse Meunier, riche négociant de cet endroit, meurt sans enfant, ni parents, léguant une partie de sa fortune au capitaine Pierre de St Luc, Capitaine du voilier le "Zéphyr". M. de St Luc n'avait jamais connu ni père ni sa mère. Il était né dans une seigneurie de St Ours, au Canada, et fut amené à la Nouvelle Orléans à l'âge de six ans par Alphonse Meunier. Pierre ne connaissait de son pays natal que le nom et quoiqu'il eût plus d'une fois questionné le père Meunier sur sa famille et sa patrie, celui ci avait toujours évité de lui répondre directement. Tout ce qu'il en avait pu savoir, c'est qu'un jour, il lui fournirait les moyens de découvrir ses parents, que, pour le moment, de puissantes raisons le forçaient de tenir ignorés.

Le capitaine Pierre de St Luc, héritier de la plus brillante fortune de la Nouvelle-Orléans, robuste marin de 27 ans, fut un objet d'envie pour quelques traîtres qui employèrent toutes sortes de moyens pour le priver de la succession Meunier.

"Une de perdue, deux de trouvées" est semé d'actes dramatiques, de traits d'amour et d'héroïsme qui en font une œuvre intéressante.

Casgrain (l'abbé H. R.). — Œuvres complètes, en quatre volumes :

TOME I. **Légendes canadiennes et variétés.** Montréal, 1 vol. in-8 de 580 pages . . . $1 50

Comme son titre l'indique, cet ouvrage contient des légendes, des poésies, des récits de voyages, des études littéraires, historiques et scientifiques. C'est le recueil soigné des pages de jeunesse de l'auteur. Ces pages sont remplies de verve et de descriptions saisissantes et aucun Canadien-Français ne devrait les ignorer.

TOME II. **Biographies canadiennes.** Montréal. 1 vol. in-8 de 342 p. $1.50

Neuf biographies d'un intérêt extraordinaire pour tous, car dans ce volume l'auteur fait revivre — c'est bien le mot — Falardeau, le peintre distingué ; Aubry, le professeur de droit ; Garneau, l'historien national ; Faribault, le bibliophile canadien ; la noble famille de Sales Laterrière ; de Gaspé, l'immortel peintre des mœurs d'autrefois ; Parkman, l'éminent historien américain ; Crémazie, notre premier grand poète, et Gérin Lajoie, le publiciste et surtout le romancier populaire. Sous le pinceau habile du brillant écrivain, chacune de ces grandes figures acquiert un éclat et un attrait qui fascinent. Aussi, plusieurs critiques sont-ils d'opinion que ces biographies sont des modèles du genre.

TOME III. **Histoire de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France, précédée d'une esquisse sur l'histoire religieuse des premiers temps de cette colonie.** Montréal. 1 vol. in-8 de 504 pages . . . $1 50

Superbe éloge d'une héroïque femme qui a été surnommée la Thérèse de la Nouvelle France, voilà le jugement qu'on a porté sur cet ouvrage, l'un des plus remarquables qui aient été écrits au Canada. Le style en est châtié, l'intérêt bien soutenu, et il renferme, dans l'ensemble, une teinte de piété le mysticisme qui a beaucoup de charme. Lors de son apparition, cette histoire valut à son auteur une médaille du Saint-Père, et plus tard il fut traduit en allemand. Rares sont les œuvres de nos littérateurs qui ont obtenu de si beaux hommages.

Casgrain (H.-R.) : —

TOME IV. **Histoire de l'Hôtel Dieu de Québec.** Montréal. 1 vol. in-8 de 592 pages . . . $1 50

Ce livre est le pendant du précédent puisqu'on y trouve le récit de la vie et des œuvres de Mère Catherine de Saint-Augustin, la gloire la plus pure des Hospitalières de la vieille capitale. L'ouvrage est cependant d'une conception différente ; il touche à plus d'événements concurrents, et il embrasse une période beaucoup plus étendue, car l'auteur nous tient au courant de l'état du pays, tout en développant l'histoire de l'Institution qui fait l'objet de son travail. La documentation de l'écrivain est parfaite ; quant à son style, il est d'une belle correction de la première à la dernière page. C'est un volume précieux, aux points de vue religieux, historique et littéraire.

Chauveau (P. J. O.). — **Charles Guérin,** roman de mœurs canadiennes, illustré par J.-B. Lagacé, 1 vol. in-8 de plus de 1,000 pages $1 00

— Le même ouvrage, pleine reliure toile $1 50

— **François-Xavier Garneau,** sa vie et ses œuvres. Montréal, 1883. 1 vol. in-8 avec portrait. . . . . $1 [illegible]

Dans ces pages vibrantes, M. Chauveau nous raconte en détail la vie de l'historien Garneau, vie entièrement consacrée à l'édification de ce [illegible] monument : l'Histoire du Canada, qui est devenu l'orgueil de [illegible] Canadiens Français.

Chauveau, fils (Pierre). — **Frédéric Ozanam,** sa vie et ses œuvres. Montréal, 1887. 1 vol. in-8, XX-603 pages $1 [illegible]

Frédéric Ozanam, le grand chrétien, était lié de [illegible] le père de l'auteur, ancien ministre de l'Instruction [illegible] Québec, et c'est une œuvre de piété filiale qui a [illegible] Chauveau en racontant cette vie exemplaire. L'ou[illegible] gnements intéressants. C'est une excellente biogr[illegible]

Clapin (Sylva). — **Dictionnaire canadien**-français. 1 vol. XI — 388 pages, 9 x 6 pouces. . . . . [illegible]

Dans la préface de ce dictionnaire ve[illegible] Sylva Clapin proteste avec verve contre la [illegible] tes, qui, s'ils étaient écoutés, enlèveraient à notre langue [illegible] d'expressions qui lui donnent une originalité et [illegible] Notre langue, à proprement parler canadienne-fran[illegible] Clapin, soit du "vieux français", des formes pa[illegible] vinces de France qui ont autrefois fourni les plus [illegible] M pour le Canada ; de mots absolument français [illegible] ception différente ; de mots créés de toutes pièces au Canad[illegible] glais ou sauvages, écrits et prononcés tels que dans le[illegible] enfin, de termes anglais ou sauvages, plus ou moins fra[illegible] les ter ce dictionnaire que nous constaterons que nous av[illegible] guistiques, et il importe à tous de les connaître. — CAM

— **Histoire des Etats-Unis,** depuis les premiers établissements jusqu'à nos jours. Un beau volume cartonné, de plus de 200 pages, avec questionnaire, résumés et tableaux analytiques, et orné de nombreuses gravures, dont un portrait hors texte de Washington.

7½ x 5, 218 pages $0 40

L'extrême intérêt manifesté depuis quelques années au Canada pour tout ce qui touche à la République voisine, nous a décidé à entreprendre la publication d'une Histoire des Etats-Unis pour l'usage des élèves de nos principaux établissements d'éducation. L'auteur de cette histoire, [illegible] M. [illegible] a [illegible] qu'un long séjour aux Etats-Unis, où il s'est consacré au journalisme, rendait tout particulièrement apte à ce genre de travail et nous avons le ferme espoir que le public enseignant lui fera bon accueil.

Conan (Laure). — **Elisabeth Seton.** Biographie (1774-1821). 1 vol. 6 x 9 p., 125 pp., orné d'un portrait $0 50

Conan (Laure). — **L'Oublié.** Préface de M. l'abbé Bourassa. Illustrations de M. Antigna. Un beau volume, couverture illustrée. 7¾ x 5, 238 pages . . . $0 75

L'auteur de ce roman historique est une Canadienne, Mlle Félicité Angers, de la Malbaie.

Appréciant l' "Oublié" dans l' "Univers" de Paris, M. Joseph Lavergne écrit :

"Mlle Laure Conan ne possède pas seulement le style des bons écrivains d'autrefois, elle a aussi le don d'émotion communicative. Elle raconte en peu de mots, et ces mots rendent à l'esprit l'image vivante de la réalité.

Conan (Laure) Une Immortelle 0 15

L'Immortelle, c'est ici la vénérable Marguerite Bourgeoys fondatrice de la Congrégation de Notre Dame et dont l'issue du procès de béatification n'est plus maintenant douteuse. En attendant que le Canada ait bientôt la joie d'elever des autels à cette insigne bienfaitrice de la patrie, Laure Conan a voulu nous redire en quelques lignes émues ce que fit cette noble femme. Ce qui fait surtout le charme de ce récit, et lui donnera un grand prix auprès de tous ceux que passionnent les études historiques, c'est à part l'art tout personnel de l'auteur, le soin pris à rendre cette biographie encore plus attachante en l'agrémentant de détails inédits et tout particulièrement intéressants

—— Jeanne Leber 0 15

Crémazie (Octave). — Œuvres complètes. In 8, 9 x 6. 543 pages $1 50

Crémazie est le grand poète du Canada. Il aimait la France avec idolâtrie, et ce fut le patriotisme qui le sacra poète. Ses vers sont animés des plus beaux sentiments, avec une inspiration essentiellement française

Dandurand (Madame). — Nos Travers. 1 vol., 232 pages. Format 7½ x 5 pouces.. $0 30

Se faire dire ses défauts n'est pas agréable, mais cela peut être bien utile si l'on a la sagesse de ne pas se fâcher quand on nous les indique Ce volume est tout rempli de petits tableaux cruels — pour l'un et l'autre sexe — mais malheureusement bien vrais. Ayons cependant le courage de le lire et de le lire jusqu'au bout Nous nous y verrons parfois sous des traits peu flatteurs, mais sincères, et la leçon nous sera suffisamment dure pour nous être profitable Et si ce n'est pas pour nous y connaître que nous le lisons, lisons-le pour reconnaître nos amis — CAM

David (L. O.). — Mes Contemporains. 1 vol., 8 x 5, 288 pages $1 00

—— Les deux Papineau. 1 vol., 8 à 5, 120 pages . . . 0 50

—— Les Patriotes de 1837-38. 1 vol 0 50

—— L'Union des deux Canadas. 1 vol., 9 x 6, XI-332 pages 1 50

—— Histoire du Canada depuis la Confédération. 1867 à 1887 1 vol., relié.. . . . . 2 50

DeCelles (A.-D.). — Lafontaine et son temps, et Cartier et son temps. 1 vol. illustré, 10 x 6½ pouces, 208-195 pages.. . . . $2 00

Deux grandes et nobles figures de notre histoire sont étudiées dans ce volume œuvre de patiente et consciencieuse érudition. Leur vie est si intimement liée à notre vie nationale aux heures les plus angoissantes qu'elle ait connues et leur œuvre a été si merveilleusement féconde en résultats utiles à la race canadienne-française et au développement de notre beau pays, qu'il est de notre devoir de la connaître Nous devons à ces hommes qui ont été les inlassables et énergiques défenseurs de nos droits et de la vérité, l'unanime témoignage de notre reconnaissance. Étudions-les, apprenons les luttes qu'ils ont soutenues et les victoires qu'ils ont remportées. Le livre de M. DeCelles, écrit en une langue sobre et claire est une contribution précieuse à l'histoire politique de notre pays, histoire que nous ne connaissons malheureusement pas assez.

DeCelles (A.-D.). — Papineau, (1786–1871). 1 vol illustré, in-8 $1 75

S'il est un nom propre à faire vibrer les cœurs de tous les Canadiens-Français à faire bondir notre patriotisme, c'est bien celui de Papineau, qui symbolise toute une carrière de talent et d'éloquence, de dévouement et de sacrifices.

Ce travail constitue le plus puissant portrait intellectuel et politique qui ait été tracé de l'imposant tribun L'auteur nous y montre dégagée de l'entourage des incidents historiques qui eussent pu en obscurcir les fortes teintes, la figure vraiment héroïque de cet indomptable meneur d'hommes De ses actes et de ses discours, il déduit des appréciations politiques de haute logique et aussi d'une parfaite sincérité

Delahaye (Victor). — **Dictionnaire de la Prononciation Moderne de la Langue Française.** 1 volume cartonné, 6-708 pages, 6½ x 4¼ pouces.. .. .. $0 50

Que de fois l'on se trouve embarrassé au sujet de la prononciation d'un mot quelconque, sans savoir où se renseigner. Le présent dictionnaire de M Victor Delahaye comble donc une lacune importante et nul doute qu'il sera hautement apprécié par quiconque a le souci du parler français. Il renferme tous les mots de la langue, avec leur prononciation figurée. Il est d'un format commode et portatif. C'est un livre indispensable

Desrosiers et Fournet (Les abbés). — **La Race française en Amérique.** Préface de M. l'abbé Perrier. Ouvrage orné de 34 dessins de Henri Julien, 1 vol. 8½ x 5½, 295 pages $0,50

Une leçon d'histoire de France est une leçon d'espérance, disait quelque jour Ernest Legouvé. Messieurs les abbés Desrosiers et Fournet ont repris au compte du Canada français ou plutôt de la Race française en Amérique, le mot de l'illustre académicien; ils ont voulu à la fois nous instruire et nous stimuler; ils ont donné à leurs compatriotes une leçon de faits qui est une leçon d'énergie.

ABBÉ CAMILLE ROY

Doucet (Louis-Joseph). — **Contes du Vieux Temps.** Çà et là. 1 vol. 6¼ x 9¼ p., 144 pp. (1911).. .. .. $0 75

Douville (Mgr J. A, Ir.). — **Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet.** 2 volumes.. .. .. $3 00

En 1903, Mgr J. A.-Ir. Douville, P. R., alors supérieur du Séminaire de Nicolet, livrait au public les deux volumes qui renferment l'histoire des cent ans de vie de cette institution. L'ouvrage a reçu de tous les élèves de Nicolet, et du public canadien l'accueil qu'il méritait.
Grâce à cette lucidité et à cette sobriété que donne à l'esprit un contact prolongé avec les sciences, l'auteur a réussi à donner à la littérature canadienne un livre intéressant pour la forme correcte et châtiée du récit, autant que par la quantité et la valeur des renseignements fournis. Les documents cités sont du plus haut intérêt, et ils ont l'avantage de ne pas surcharger le récit disposés comme ils le sont, en appendice, à la fin des chapitres.

Dugas (l'abbé G.). — **Le Mouvement des Métis,** des faits qui ont préparé le Mouvement des Métis, à la Rivière-Rouge, en 1869. 1 vol., 228 pages, 8 x 6 pouces.. .. .. $0 50

Rien de plus émouvant que le récit par un témoin oculaire, M. l'abbé G. Dugas, des troubles dont fut le théâtre le territoire de la Rivière Rouge, en 1869. S'appuyant sur des documents d'une indiscutable authenticité, M. Dugas établit que le rôle joué par Riel et les Métis français de ce territoire, fut un rôle absolument honorable et qui eut pour résultat de faire reconnaître par la constitution les droits des minorités. A peine âgé de 21 ans Riel se révéla profond politique, tacticien habile et patriote ardent. Il ne fut pas la dupe des politiciens haineux qui, à cette époque, voulaient l'anéantissement de l'élément français au Nord-Ouest. Il sut lutter vaillamment et faire respecter ses droits. — CAM.

Dugas (l'abbé G.). — **Un Voyageur des Pays d'en Haut.** 1 vol., in 8, 142 pages $0 50

Les légendes du Nord-Ouest, les aventures de voyageurs, les incidents innombrables de la vie de l'Ouest ont toujours une saveur incomparable. L'abbé Dugas, qui a vécu longtemps parmi ces populations et dans ces parages, qui a été le témoin de bien des événements et le confident de bien des histoires, a composé de ses souvenirs ou de ses études plusieurs ouvrages pleins de vie et bourrés de faits. La sincérité des descriptions et des narrations en est très visible et en fait le grand prix. Ces livres sont très populaires parmi la jeunesse que hante toujours l'irrésistible attraction du Far West.

— **Histoire de l'Ouest Canadien de 1822 à 1869.** Époque des troubles. 1 vol. 7 x 10½ p., 154 pp.. . . . . $0 50

Fréchette (Louis). — **Œuvres poétiques:**

——— **La Légende d'un peuple.** Poésies Canadiennes. Avec une préface de Jules Claretie. 1 vol. in-8, illustré par Henri Julien $4 50

——— **Feuilles volantes et Oiseaux de neige.** Poésies. 1 vol. in-8. $3 75

——— **Épaves poétiques,** poésies, **Véronica,** pièce en vers. 1 vol in-8.. .. .. $3 75

Fréchette (Louis). — **La Noël au Canada.** [illegible] Contes et Récits. 23 illustrations par Frédéric Simpson [illegible] 1 vol. 5¼ x 8 p., reliure toile riche avec ornements dorés [illegible] rée, 288 pp $2 00

——— **Originaux et Détraqués.** 1 beau vol 7½ x 5, 362 pages. $0 50

Fréchette, c'est la trompette sonore, qui a proclamé au vieux monde l'existence d'une France littéraire et poétique sur les bords du Saint-Laurent. Le jour où l'Académie française couronna ses Fleurs boréales, un chaînon était soudé de nouveau dans le lien sentimental qui [illegible] unit à la vieille mère patrie. L'inspiration patriotique qui souffle comme un fougueux aquilon dans les beaux vers du Lauréat fait gonfler les poitrines de notre jeunesse frémissante. Fréchette, c'est le barde de la jeune nation canadienne. Il nous a donné une âme et des chants. Son beau ta[illegible] mûrit avec l'âge, la gradation est charmante à voir, elle est empoign[illegible] constater. La série de ses dation est charmante à voir.

Gagnon (Ernest). — **Chansons populaires du Canada,** avec annotations. 1 vol. in-8, XVII-350 pages $1 00

Ce livre est une œuvre vraiment nationale. Toutes les vieilles chansons de France que le Canada a adoptées et souvent transformées sont indiquées avec les variantes et aussi avec le texte orig[illegible] français. Les airs ont notés, et des observations concises précèdent ch[illegible] on et expliquent la transformation subie. C'est un des document[illegible] curieux que l'on puisse se procurer sur l'évolution du Canada franç[illegible]

——— **Le Fort et le Château Saint-Louis,** étude archéologique et historique. 1 vol. in-8.. .. .. $1 00

Le fort Saint Louis, de Québec, construit puis successivement reconstruit restauré et agrandi par Champlain, Mont[illegible] Frontenac et Craig a été le centre de l'autorité royale française [illegible] pendant plus de deux siècles. C'est donc l'histoire des origines du [illegible] écrite [illegible] cette attrayante monographie. Gouverneurs [illegible] défilent [illegible] marquants sionnaires et fondatrices d'établissement[illegible] et l'on entend comme l'écho de batail[illegible] dignement le troisième centenaire de la fondation de Québec.

Garneau (Alfred). — **Poésies.** 1 vol. 7 x 5 pces, 220 pages, avec portrait de l'auteur.. .. .. $1.00

Jamais un livre ne fut accueilli avec [illegible] d'éloges [illegible] d'éloges plus méritées que les Poésies d'Alfred Garneau [illegible] publiées par son fils Hector Garneau. Il s'y révèle doué d'une natur[illegible] poétique fervent et puissant admirateur des lettres françaises; d'u[illegible] la réclame bruyante. Il n'avait pas voulu pu[illegible] tative heureuse de son fils, notre littérature a[illegible] privée d'u[illegible] qui lui fait honneur. C'est un livre que l'on [illegible] qu'il s'en dégage une philosophie sereine et [illegible]

CAM

Gaspé (Philippe-Aubert de). Les Anciens Canadiens. 9¼ x 6¼ 271 pages.. .. .. $1.00

De tous les auteurs canadiens M. Philippe-Aubert de Gaspé est, sans contredit celui qui nous a transmis [illegible] les plus [illegible] et les plus authentiques sur la vie, les mœurs [illegible] coutumes de [illegible] après les jours sombres de la cession à l'Ang[illegible] doué d'un rare talent d'appréciation des homm[illegible] transmis, sur les incidents de cette triste époque [illegible] d'un tour précieux la lutte de nos pères [illegible] de la vie françaises. Tous ses récits, faits sur [illegible] vrais documents historiques qu'il n'est pas perm[illegible] bon Canadien [illegible]

Guay (Mgr Charles). — **Lettres sur l'île d'Anticosti** à l'honorable Marc-Aurèle Plamondon, juge de la Cour Supérieure, en retraite, à Arthabaskaville. 1 volume in-8, orné de nombreuses gravures 7 x 10½, 320 pages $1 00

Voulez-vous un livre qui vous apporte la lumière sur l'île mystérieuse ? Achetez celui-ci. C'est une étude intéressante historique à la fois et scientifique : l'auteur y déroule sous nos yeux le passé et le présent de l'île, sa géographie, sa formation géologique, sa flore et sa faune, sa colonisation enfin et les remarquables travaux d'exploitation déjà accomplis par son propriétaire le richissime M. Ménier. De magnifiques et nombreuses illustrations dont l'auteur a su enrichir ces pages, nous y font vivre le présent Anticosti ; paysages, hommes et choses sont comme en relief.

Huston (J.). — **Le Répertoire national** ou recueil de littérature canadienne, 2e édition, précédée d'une introduction par M. le juge Routhier, et illustrée de 50 portraits. 4 vol., 9 x 6, 1530 pages, broché. $8 00

— Le même ouvrage, relié demi-chagrin $10 00

On trouve dans ce recueil des pièces en prose et en vers des pionniers de notre littérature : F. R. Angers — N. Aubin — J. G. Barthe, — Michel Bibaud, — Isidore Bédard, — Georges de Boucherville — Georges-Etienne Cartier, — Joseph Cauchon — P. J. O. Chauveau — Ch. Daoust, — F. M. Derome, — Joseph Doutre, — Garneau — P. A. de Gaspé, — Gérin-Lajoie — P. Lacombe, — J. J. Lartigue — Eug. L'Ecuyer, — Joseph Lenoir, — T. J. J. Loranger, — Chevalier de Lorimier — J. B. Meilleur, — Ch. Mondelet, — A. N. Morin, — Etienne Parent — P. Petitclair, — L. Plamondon, — J. S. Raymond, — E. P. Taché, — U. J. Tessier, — J. E. Turcotte, — D. B. Viger — Jacques Viger, etc.

Jetté (Madame). — **Vie de la Vénérable Mère d'Youville,** fondatrice des Sœurs de la Charité de Montréal, suivie d'un historique de son Institut. Montréal, 1900. 1 vol. in-8, avec portrait et quelques illustrations, X-IV-445 pages. $1 00

La Mère d'Youville fut la fondatrice, à Montréal, des Sœurs de la Charité, ordre immense qui s'est étendu sur toute l'Amérique, et dont les services sont incalculables. Destinée au monde, après un mariage malheureux précédé d'un désappointement de cœur, Marie de la Jammerais se consacra aux pauvres et aux malades, et institua cette magnifique maison sainte qui envoie des sœurs jusque dans les solitudes glacées du bassin de l'Athabaska Mackenzie.

Larousse (P.). — **Dictionnaire Larousse complet.** Dictionnaire de la langue française, 5,000 articles concernant le Canada, 35 tableaux encyclopédiques, 2,000 gravures, 6½ x 4½, 1,200 pages . . $0 75

Le dictionnaire complet de Larousse réalise jusqu'ici le type le plus parfait du Dictionnaire-Manuel.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, 25 tableaux synthétiques, très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique.

La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin, et augmentée de 300 noms, contient 260 jolis portraits — partie neuve — 25 cartes géographiques, cartes particulières pour le Canada gravées spécialement pour l'ouvrage et coloriées ; une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

Laurier (Sir Wilfrid). **Discours**, précédés d'une notice biographique. 1 volume grand in-8 de plus de 500 pages, imprimé sur beau papier, et orné d'un portrait en simili-gravure $3.00

Cet ouvrage fait suite à "LAURIER A LA TRIBUNE", recueil de discours compilés par M. U. Barthe, publié en 1890, et contient tous les discours les plus importants prononcés par le grand homme d'Etat depuis qu'il est à la tête du gouvernement à Ottawa.

Citons entre autres: Discours en Angleterre, en France et aux Etats-Unis; Eloges de la reine Victoria et de Gladstone; Discours sur la guerre du Transvaal, le Grand Tronc Pacifique, la création des provinces d'Alberta et de Saskatchewan, la défense impériale, etc., etc.

Laverdière et Casgrain (les abbés). Le Journal des Jésuites. Publié d'après le manuscrit original conservé aux archives du Séminaire de Québec. Deuxième édition (1893), conforme à la première (1871). 1 vol. in 4 . . . . $2 00

Cet ouvrage comprend les calendriers des années 1645 à 1668 et 403 pages de journal dont les détails se rapportent aux menus faits de la colonie. C'est l'histoire ordinaire, et par le menu, de la naissance d'un peuple

Le Canada Ecclésiastique. — Almanach-annuaire du Clergé Canadien, fondé en 1887, et dirigé depuis cette époque, par *M. J. J. A. Derome.* (25e année) 1 vol. 5½ x 8¼ p., **644 pages**, orné de nombreuses illustrations; relié toile rouge. $1 50

Voici ce qu'écrivait S. G. Mgr l'Archevêque de Québec au sujet de l'Edition de 1911 qui marque la 25e année du *Canada Ecclésiastique*: "Votre *Canada Ecclésiastique* est de plus en plus complet, exact, bien fait à tous égards. Mgr Battandier, qui publie "l'Annuaire Ecclésiastique" à Rome me disait l'année dernière, que votre *Canada Ecclésiastique* est la plus belle publication de ce genre qui existe au monde" Et Notre Très S. P. le Pape Pie X a daigné lui adresser ses encouragements et ses félicitations "pour l'utile service" qu'il apporte à l'Eglise du Canada. C'est que le *Canada Ecclésiastique* est vraiment le *Livre d'Or* du clergé canadien ses renseignements si précis et si nombreux sur la vie ecclésiastique et son mouvement annuel, ses informations de diverse nature sur tant de sujets intéressants; ses éphémérides qui rappellent les événements les plus mémorables de notre histoire, ses vues et ses vignettes si réussies, tout rend cette publication pratique et vivante. Depuis 1909 vient s'ajouter au texte un document d'un intérêt historique capital et qui décuple la valeur de l'ouvrage: c'est la liste des *Anciens Curés* Quel plus beau tableau, en effet, que celui où figurent les prêtres qui ont été en charge de nos missions et de nos cures, depuis le 1er Jésuite et le 1er Récollet venus en Nouvelle-France se livrer au saint ministère, jusqu'aux derniers curés de chacune de nos paroisses existantes? Ces petits chapitres ne sont ils pas autant de lettres de noblesse qui attestent la vivacité et l'efficacité de cet esprit de foi que Champlain et Maisonneuve apportèrent jadis sur les rives du St Laurent? Bref, le *Canada Ecclésiastique* est un glorieux monument, embelli chaque année qui affirme fièrement l'admiration des Canadiens pour le passé de leur race, comme leur foi en son avenir, et il reste ce que nous avons de plus noble dans nos archives nationales

Leclaire (Alphonse). — Le Saint-Laurent historique, légendaire et topographique, de Montréal à Pictou et à Chicoutimi sur le Saguenay 2e Edit. considérablement augmentée. Ouvrage illustré de 260 gravures, d'une carte du fleuve et d'une autre du golfe, 6¾ x 10¼ p., 304 pp., broché: $0.75. . . . . .relié: $1.00

Lespérance (John). — Les Bastonnais. 1 vol. in-8, illustré, 9¼ x 6¼, 272 pages. $0 50

Le titre de cet ouvrage indique immédiatement qu'il s'agit d'un des événements les plus intéressants de notre histoire, l'invasion des Américains de Montgomery et de Arnold, que le peuple avait appelés Bastonnais, par corruption de Boston, lieu de départ de l'armée envahissante. Le roman de M John Lespérance, l'écrivain bien connu de la "Gazette", de Montréal, a été primitivement écrit en anglais, l'édition que met en vente la Librairie Beauchemin, Limitée, est une excellente traduction française agrémentée de nombreuses illustrations qui ajoutent encore au charme de la lecture. En dehors des faits historiques, toutes les mœurs, les idées, la coutume, la psychologie de cette époque curieuse sont mises en relief d'une façon puissante. C'est l'époque où l'opinion canadienne n'est pas encore fixée et où notre peuple cherche sa voie. La conquête vient de s'achever. L'état d'âme de la population française est particulièrement bien indiqué par des faits et des incidents qui agrémentent le récit. Aucun livre ne peut fournir sur cette époque une instruction plus attrayante et plus indemne de préjugé national politique ou religieux

Lisbois (A. C. de). — Autour d'une Auberge. 5e mille. 1 vol. 5 x 7 p. 185 pp. (1909) $0 25

Lorrain (Léon). — Fleurs poétiques, 1890, 1 volume in-12, XII-182 pages. $0 50

C'est un fils de Thémis qui enfourche Pégase et qui abandonne les Pandectes pour courtiser la muse. Ses poésies fraîches et sans prétention ont beaucoup de charme et contiennent beaucoup de sentiment. L'impression est riche et élégante

Marchand (F. G.). — **Mélanges poétiques et littéraires.** 1 vol. 9¼ x 6¼, 380 pages, orné de plusieurs gravures hors texte . . . $1 50

Ce volume se compose, pour la plus large part, de comédies où l'auteur raille agréablement plusieurs petits travers des Canadiens, entre autres, comme dans les "Faux Brillants", celui qui les porte à se laisser prendre au ramage du premier bel étranger venu. Toutes ces scènes de mœurs se distinguent par une facture irréprochable et par une sûreté de main qui ferait honneur à plus d'un maître contemporain de la [illegible]

Marmette (Jos.). — **François de Bienville.** Scènes de la vie canadienne au XVIIe siècle. Montréal, 1882. 1 vol. in-8 . . . $0 50

M. Joseph Marmette porte, au Canada, le titre glorieux de Walter Scott canadien. Personne mieux que lui n'a saisi l'art du grand roman historique d'Écosse et n'a mieux adapté sa façon à l'histoire du Canada. Sur une trame menue qui n'altère et n'entrave en rien la réalité historique, il a tracé les grandes pages des annales grandioses de la colonie. Les romans qui ont pour titre "Le Chevalier de Mornac", "François de Bienville", "l'Intendant Bigot", "La fiancée du rebelle", sont une peinture exacte et charmante à la fois, touchante et attrayante de hauts faits historiques. Ils se lisent avec facilité et empoignent les cœurs français. Les peintures de mœurs y sont d'une précision extrême et c'est la meilleure leçon d'histoire du Canada sous la domination française que l'on puisse trouver et étudier. Joseph Marmette a d'ailleurs puisé ses renseignements aux meilleures sources car il a puisé, pour ses ouvrages, les archives du Canada et de Paris.

Massicotte (E. Z.). — **Cent fleurs de mon herbier, études sur le monde végétal, à la portée de tous, suivies d'un calendrier de la flore de la province de Québec.** Nombreuses illustrations. 1 volume de 220 pages. Format 6 x 9 pouces . . . $0 75

M. Massicotte, dans cet ouvrage, nous permet de connaître les plantes de son pays, et il les étudie non seulement en professionnel, mais surtout en artiste et en poète. — Charles ab der Halden, dans la Revue d'Europe.

"Cent fleurs de mon herbier" est un livre intéressant et utile pour les professeurs et tous ceux qui s'occupent de la botanique. — Camille, dans la "Patrie".

C'est un livre qui manquait dans nos bibliothèques. — Le "Passe-Temps".

Cet ouvrage est instructif sans offrir la moindre aspérité; les [illegible] rébarbatifs et de sens fermé en sont exclus; c'est, à la fois, la genèse scientifique et le roman romanesque des fleurs et des plantes. — Pierre Voyer, dans le "Samedi".

——— **Conteurs Canadiens-Français du XIXe Siècle,** avec préface, notices et vocabulaires; portraits dessinés par Edmond J. Massicotte. 1 volume de 330 pages. Format 6 x 9 pouces . . . $0 50

M. Massicotte a eu l'heureuse inspiration de publier avec une notice sur chaque auteur, un choix de contes canadiens-français. — Bulletin du Parler Français.

L'ouvrage est des plus captivants, et nous en conseillons fortement la lecture. — Le "Rappel".

Désormais le conte canadien, dans ce qu'il a de mieux, est sauvé de [illegible] en une corbeille attrayante agrémentée d'atours agréables et utiles. — Pierre Voyer, dans le "Samedi".

Il se dégage de cet ouvrage un arome du terroir qui fait bon au cœur patriote, à l'âme enthousiaste de légendes vécues et de gloires ancestrales. — La "Patrie".

Massicotte (E. Z.). **Histoire anecdotique des Athletes Canadiens-Français.** 1 volume in-12 illustré, broché . . . [illegible]

——— **Monographies de plantes canadiennes,** suivies de "Croquis Champêtres" et d'un "Calendrier de la Flore de la province de Québec". 1 beau volume in-8, avec nombreuses illustrations par E.-J. Massicotte . . . $0 50

Fragments de quelques appréciations adressées à l'auteur ou parues dans les journaux de France ou du Canada.

J'ai lu votre livre avec un très vif plaisir. Il est écrit en excellent français, d'abord — ce qui n'est pas peu dire — et quant à sa valeur scientifique

je m'en rapporte à l'esprit consciencieux dont vous avez toujours fait preuve comme ouvrier de la plume. — LOUIS FRECHETTE

...Il nous arrive d'outre-mer un petit volume élégamment relié, orné de jolis dessins à la plume, et qui abrite sous un titre d'allure très scientifique des considérations plutôt littéraires sur les plantes du Canada. Mais en revanche, il sera lu avec plaisir par ceux qui voudront voir comment à propos de vraies fleurs de la création on peut réunir un bouquet de gracieuses fleurs littéraires — LE COSMOS, Paris.

Montpetit (A. N.). — Les poissons d'eau douce du Canada. 1 volume, 10½ x 7 pcs. XIV-552 pages, magnifiquement illustré .. $2 50

Si nos forêts sont renommées pour leur richesse en gibier, nos lacs et nos rivières ne le sont pas moins pour leur richesse en poissons. Les clubs de chasse et de pêche ne se comptent plus au Canada, et c'est de toutes les parties du monde que nous arrivent les favoris de la fortune, passionnés de la chasse et de la pêche. Et, après avoir lu le livre de M. Montpetit, l'on ne s'étonne point de ce fait. Il nous révèle la richesse inépuisable des lacs et rivières du Canada.

Moreau (Henri). — Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, sa carrière, son caractère, ses discours, etc. 1 volume, 8 x 5¼; 300 pages $0.70

Dans cet excellent ouvrage, M. Henri Moreau retrace les luttes ardues que Sir W. Laurier dut soutenir alors qu'il dirigeait l'opposition : l'œuvre colossale qu'il a accomplie depuis qu'il a su, grâce à son énergie, à sa vaste intelligence et à son admirable don de meneur d'hommes, parvenir à la plus haute position à laquelle puisse aspirer un Canadien. Dégagés des passions des heures de lutte, les grands événements auxquels il a été mêlé nous apparaissent sous un jour nouveau, qui nous permet de mieux nous rendre compte du rôle qu'il a joué, rôle toujours brillant et fructueux, d'après son biographe. Bref, c'est un livre que tout Canadien devrait posséder, à plus forte raison tous les Canadiens-Français, qui doivent être fiers d'un tel compatriote.

Nantel (l'abbé A.). — Les fleurs de la poésie canadienne, 3ème édition augmentée et précédée d'une préface. 1 volume, 251 pages. 9 x 6 pouces.. .. .. $0 50

Véritable anthologie de la poésie canadienne, les "Fleurs de la Poésie Canadienne" réunissent, en un volume, plusieurs poètes qui nous sont familiers tels que Crémazie, Alfred Garneau, dont les poésies viennent d'être publiées ; MM. Léon-Pamphile Lemay, Louis Fréchette, Adolphe Poisson, Nérée Beauchemin et d'autres que nous connaissons peut-être un peu moins, mais qui méritent aussi notre attention : François-Xavier Garneau, l'historien ; Pierre J.-O. Chauveau, Joseph Lenoir, J. C. Fiset, M. A. Basile Routhier, l'abbé A. Gingras. Le choix des poésies a été judicieusement fait et nous donne une idée exacte de la nature du talent poétique de chaque auteur. Tous ceux qui aiment notre littérature voudront avoir ce volume, où ils pourront lire plusieurs de nos meilleurs poètes, dont il est parfois assez difficile de se procurer les œuvres. — CAM

Nugent's Up-to-Date Dictionary, nouveau dictionnaire français-anglais et anglais-français, rédigé d'après les meilleures autorités, et contenant tous les mots en usage dans les deux langues. Nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée, avec la prononciation figurée dans les deux langues, par Sylva Clapin. 1 volume de 1,200 pages, relié.. .. .. $0 75

Ce dictionnaire se recommande surtout par la place qui a été faite aux américanismes c'est-à-dire aux mots et locutions en usage aux Etats-Unis, et qui sont, soit de nouveaux vocables créés aux Etats-Unis, soit des mots anglais ayant pris, dans la république voisine, un sens différent de celui qui s'y rattache en Angleterre.

Quelques exemples aideront à mieux faire saisir ici toute l'importance de cette innovation. Nombre de mots d'usage courant, dans notre monde politique, sont introuvables dans les dictionnaires anglais, pour la bonne raison que ces mots sont des termes américains, et non anglais buncombe, carpet-bagger, caucus, filibustier, log-rolling, mug-wump gerrymander, etc. Il y a aussi les mots se rattachant à des conditions climatériques particulières à l'Amérique, comme blizzard, frost smoke, silver thaw, etc

Proulx (l'abbé J.-B.). — L'Enfant Perdu et Retrouvé. In 12 de XIV. 194 pages (1892).. .. .. **$0 25**

Récit intéressant et véridique d'un petit Canadien, Pierre Cholet enlevé par des colporteurs, vendu à des matelots, emmené à Saint Malo, naviguant 25 ans sur des navires français et finalement, désertant, traversant à pied le Canada et retrouvant sa famille à Saint-Polycarpe, près de Montréal

Provence (Rose de). — Cœur Magnanime ; suivi de: Une œuvre d'artiste, Ame de prêtre, La Rançon et diverses poésies 1 vol 5 x 7¾ pouces, 202 pages, orné d'un portrait **$0 50**

L'auteur n'est pas canadienne, mais le Canada est sa patrie d'adoption Son livre est bien nôtre : il est né sur les bords du Saint Laurent et est d'inspiration toute canadienne. L'héroïne et les héros si sympathiques de "Cœur Magnanime" ne sont pas tirés de quelque lointaine contrée ni de quelque légende du Moyen-Age. L'auteur n'a pas cru se tromper en choisissant ses types de magnanimité parmi ses lectrices canadiennes, en faisant son admirable héroïne une de leurs sœurs, elle s'est rendu compte que le sang qui coule dans les veines de notre race, est celui des enfants de cette vieille France auxquels les actes d'héroïsme étaient devenus presque habituels sur les rives laurentiennes. C'est par ce parfum de terroir que l'ouvrage est attachant

Rinfret (Raoul). — Dictionnaire de nos fautes contre la Langue Française. Un volume gr. in-12 de 306 pages, compact, relié **$0 75**

L'anglicisme, cette plaie honteuse de notre langue, y est attaqué sans merci. Beaucoup de personnes parlent comme si elles pensaient en anglais d'abord, et traduisent littéralement en français. S'il fallait citer tous les anglicismes signalés dans le dictionnaire, il faudrait citer une bonne partie de l'ouvrage.

Il n'y a pas une page où un homme de profession même ne trouve une ou plusieurs fautes qu'il commet sans s'en douter

Le "Dictionnaire de nos Fautes" résume tout ce qui a été écrit au Canada relativement à nos erreurs de langage, et donne en outre un grand nombre de fautes recueillies par l'auteur.

Le "Dictionnaire de nos Fautes" contient environ cinq cents mots qui ne sont pas français, et que l'on entend cependant tous les jours tels que pagée, quotation, écrocher, épian, civilien, darte, jaconet, malcommode, malentendu, respir, ressayer, junior, tambourine, tapisseur, transquestion cager, catiner, donaison, exemplifier, s'inventionner, partisannerie, etc.

Royal (L'hon. Jos.). — Histoire du Canada, de 1840 à 1867. 1 vol in 8 relié.. .. .. **$5 00**

Il y a une douzaine d'années, feu l'honorable M Royal terminait une importante étude sur cette période si intéressante de notre histoire, qui va de 1840 à 1867 Entre ces deux années s'encadre l'établissement du régime constitutionnel complet établi sur la responsabilité des ministres au peuple Il m'a été donné de lire le récit coloré que M Royal a fait des péripéties qui constituent la trame de l'histoire de cette période mouvementée, la lutte engagée entre La Fontaine et Baldwin d'une part, et lord Sydenham et Sir Charles Metcalfe de l'autre, le régime Draper-Viger, temps d'arrêt dans le mouvement progressif vers notre émancipation complète, le triomphe de nos deux grands hommes d'Etat sous le régime de lord Elgin, l'historique des ministères Hincks-Morin Taché MacDonald, Brown-Dorion, Cartier-MacDonald, et enfin les causes qui amenèrent la Confédération

Il fut donné à M Royal de connaître la plupart des hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire qu'il raconte Les impressions personnelles qu'il a pu recueillir des acteurs de notre grande scène donnent à son récit une valeur peu ordinaire A tous égards, l'ouvrage de l'homme remarquable, à plus d'un titre, que fut M Royal, a sa place dans toute bibliothèque canadienne sérieuse

A D DeCelles

Saint-Pierre (Arthur). — L'Avenir du Canada Français. 1 brochure 5 x 7 pouces, 20 pages.. .. .. $0 15

Ce travail arrive à son heure au moment où s'agite la question impérialiste et où se pose le problème de notre autonomie. La thèse est fort bien conduite par l'auteur, sans aucune forfaiture à la loyauté. S'appuyant sur les déclarations d'hommes d'État anglais remarquables, sur l'expérience acquise depuis la Confédération et sur l'Histoire, M. St-Pierre démontre que la Province de Québec et, avec elle, la race canadienne-française, pour garder son caractère catholique, sa langue et sa foi, ne doit compter ni sur le maintien définitif de l'Union où son influence sera bientôt neutralisée, ni sur l'annexion avec ses conséquences plus désastreuses encore, mais sur une autonomie dont la Providence saura bien, dans le temps, déterminer le caractère et les conditions

Sauvalle (Marc). — Recueil de Discours préparés. 1 volume, 245 pages, 7 x 4½ pouces.. .. .. $0.50

Le talent d'improvisateur n'est pas donné à tous, non plus que la facilité d'élocution. Par suite de la liberté de parole absolue dont nous jouissons, nous sommes ou pouvons être appelés à adresser la parole en public en de nombreuses occasions. Afin de faciliter la tâche à ceux qui ont de la difficulté à préparer un discours, Monsieur Sauvalle, qui, en cette matière, possède une autorité indiscutable, a réuni dans un recueil tout un choix de discours se rapportant à toutes les circonstances possibles de la vie publique ou privée. Cet excellent travail se termine par un chapitre très bien fait sur la "Diction et la Tenue."

Sauvalle (Madame Marc). — 1000 Questions d'Etiquette discutées, résolues et classées. 1 vol., 365 pages, 7½ x 5.. .. .. .. $0.50

"Mille questions d'étiquette". Il était temps qu'une personne autorisée entreprît la publication d'un manuel canadien du savoir-vivre, car sur bien des points ce n'étaient ni les traités parus en France, ni les livres du même genre publiés en Angleterre, qui pouvaient nous satisfaire. La forme "catéchistique" adoptée par l'auteur, Madame Sauvalle, donne beaucoup de clarté à son œuvre. Ce livre, écrit avec tact, devrait se trouver sous la main de quiconque veut être au courant des us et coutumes de la bonne société canadienne.

Thomas (A.). — Gustave ou un héros canadien. 1 volume in-8, 376 pages.. .. .. $0 50

——— **Albert ou l'orphelin catholique.** 1 vol. in-12, II 407 p. $0 50

Ces deux romans sont des œuvres de polémique religieuse, dissimulées habilement sous le couvert d'une intrigue attrayante. L'auteur a eu pour objet de prémunir la jeunesse catholique, surtout celle qui voyage, contre les séductions et les sophismes des missionnaires et des propagateurs protestants. Ce sont des armes de discussion et de controverse qui ont été forgées à l'usage ordinaire. En dehors de la haute valeur éducationnelle et morale de ces ouvrages, les descriptions de lieux et le récit des incidents ont une réelle valeur littéraire, géographique et anecdotique

Tremblay (Jules.) — Des mots, des vers, poésies. 1 vol. 228 pages 7½ x 5 pouces.. .. .. .. $1 00

Chant Grégorien

Editions de Solesmes et autres, conformes au *Motu proprio* de S. S. Pie X.

[N° 601]. **Psalmi cum notis officium Hebdomadæ Sanctæ.** - 120 pages, in-18 (Notation grégorienne)........ 0 20

[N° 605]. **Psalmi in notis pro officiis Hebdomadæ Sanctæ.** — (Notation musicale moderne), 116 pages, in-18........ 0 20

[N° 589B]. **Psaumes notés des Vêpres et de l'Office pour tous les dimanches et fêtes doubles. Notation grégorienne, 160 p. in-18.** 0 20

[N° 593B]. **Officium pro Defunctis** cum missa et absolutione necnon exsequiarum ordine. Notation grégorienne. 102 pages........ 0 20

[N° 599]. **Officium Defunctorum, rit romain.** (Notation musicale avec tous les signes rythmiques........ 0 25

Messes en notation grégorienne se vendant séparément : S. Angelae Merici, virginis, 5 cents. — In Festo S. Joannis Berchmans, 3 cts. In Presentatione B. M. V., 3 cents. — Messe *Royale* de Du Mont, 3 cents. — Messes du 2e et du 6e ton de Du Mont, 5 cents. — Feria V in Cœna Domini, 3 cents.

Messes en notation musicale moderne, se vendant séparément: M s‹a pro Defunctis et Ordo exsequiarum, 8 cents. — In festis B. M. V. per annum, 8 cents. — Les 3 messes du 1er, 2e et 6e ton de M. Du Mont, 8 cents.

[N° 598]. **Petit traité de psalmodie,** 40 pages in-18. 0 06

[N° 610]. **Méthode élémentaire de chant grégorien.** par Dom Pierre Bastien, O. S. B., 120 pages in-18........ 0 25

Les **Mélodies grégoriennes.** d'après la tradition, par Dom J Pothier In-8........ net 1 00

Théorie et pratique du Chant grégorien. Manuel à l'usage des séminaires et des maîtrises, par Dom Ambroise Kienle, traduit de l'allemand par Dom Jansens. In-8........ 0 70

Etude sur le Chant grégorien, par Thiéry. Fort volume petit in 8 de 825 pages........ 2 00

Chant Grégorien

Editions de Solesmes et autres, conformes au *Motu proprio* de S. S. Pie X.

Douze "Tantum ergo," publiés par le Rme Dom J. Pothier
Edition en notation musicale, sans accompagnement. La douz. 75 cents; l'exemplaire 0 07
Edition en notation musicale, avec accompagnement d'orgue 0 50
Edition en notation guidonienne, sans accompagnement La douz., 50 cents; l'exemplaire 0 06

Chant des Processions du T. S. Sacrement et des Saluts, avec explications et rubriques en latin et en français, publiés sous la direction des PP. Bénédictins de Solesmes. Contenant plus de 100 chants et airs différents en l'honneur du T. S. Sacrement, de la T. S. Vierge et des Saints. 1 vol., broché, 22 cents; cartonné 0 33
—— *Les mêmes*, avec les "Douze Tantum ergo" de Dom Pothier notation guidonienne. 1 vol. rel. toile 0 45

Cantiques en style grégorien, par l'abbé Ant. Lhoumeau. Paroles du B. Grignon de Montfort. Notations guidonienne et musicale moderne.. .. .. 0 06

Trois Noëls anciens à une voix, mélodie et texte originaux. Transcription et harmonisation par l'abbé Ant. Lhoumeau 0 06
——*Les mêmes*, avec accompagnement 0 38

Solfège populaire (chant grégorien), d'après les principes des PP. Bénédictins de Solesmes, par un directeur de maîtrise. 1 vol., cart. La douzaine, $3.75; l'exemplaire 0 35

Salve Regina (dit "de la Trappe") chant grégorien en notation musicale avec accompagnement, par un Cistercien, abbaye de N. D. du Lac, Oka. Format musique.. .. .. 0 15

Messe de Requiem, chant, orgue et partitions vocales, notée et harmonisée, par le R. P. Ant. Lhoumeau.. .. .. 0 20

La Messe des Trépassés en plain-chant rythmé (éditions de Montréal et de Québec) harmonisée pour soli ou unissons et choeurs à trois et à quatre parties, selon l'échelle antique ou grégorienne et augmentée de trois récitatifs en musique pour les strophes alternantes de la prose, avec accompagnement d'orgue, par l'abbé A. P. Dubuc, ancien curé. 38 pages, format musique.. .. .. 1 25

Douze mélodies grégoriennes, arrangées pour orgue avec ou sans pédales, par le R. P. Ant. Lhoumeau.. .. .. 0 20

Liturgie Romaine

MISSELS

EDITIONS DE TOURNAI

PARVUM MISSALE, format in-32 (No 50). 4½ x 3 pouces. Jolie édition de poche, sur beau papier, impression soignée avec encadrement rouge.

Reliure molle en chagrin noir 1er choix, coins arrondis, tr. dorée. 1 15

MISSALE ROMANUM. Edition de Tournai, 1908 avec propre du Canada, format in-12, 7½ x 4½ pouces. Belle édition imprimée en noir et rouge, avec encadrement rouge, sur papier indien. Caractères très lisibles. Poids du volume 12 onces.

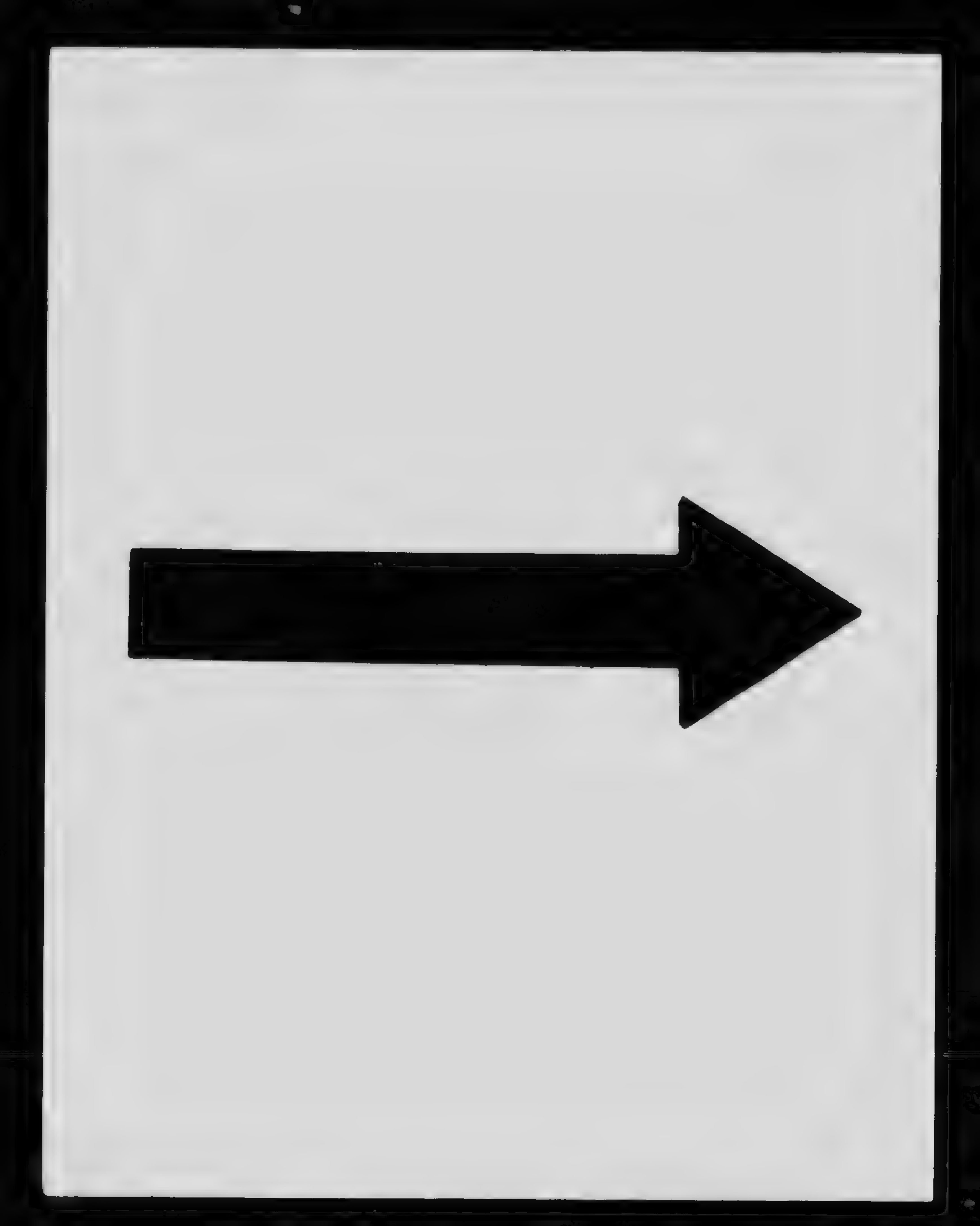
Reliure molle, chagrin noir 1er choix, coins arrondis, tr. dorée... 3 10

MISSAE SOLEMNIORUM FESTORUM e missali romano excerptae ad usum episcoporum et praelatorum solemniter celebrantium. Splendide volume in folio (17 x 11½), impression de luxe en rouge et noir avec encadrement; riche reliure chagrin rouge 1er choix, ornements dorés, tranche dorée.. .. .. 8 00

CANON MISSAE PONTIFICALIS. Edition imprimée en rouge et noir sur papier chiné. Format 11 x 7½, reliure chagrin rouge, ornements dorés, tranche dorée.. .. .. 5 10

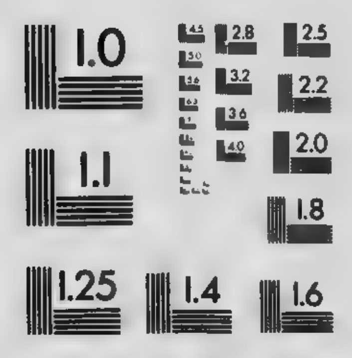
LE MEME, reliure demi-chagrin rouge, plats percaline avec ornements, tranche dorée.. .. .. 3 25

PREPARATIO AD MISSAM ET GRATIARUM ACTIO POST MISSAM, accedunt formulae absolutionis generalis et benedictionis papalis pro regularibus ordinibus et tertiariis ad eos pertinentibus. Volume grand in-8 (11 x 7½), impression en noir et rouge sur beau papier; reliure percaline, tranche rouge 0 75



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Liturgie Romaine

MISSELS

EDITIONS DE TOURS

MISSALE ROMANUM. Splendide édit. [illegible] gr. in-4° mesurant 13¾ x 10 pouces, richement illustrée d'après [illegible] œuvres de Rubens, imprimée en noir et rouge sur beau papier [illegible] et ornée de huit magnifiques estampes hors texte, reproductions de tableaux [illegible] grand maître. Encadrement de grand luxe à chaque page. (No 600)

Reliure chagrin 1er choix, très riches ornements dorés, gardes chromo, tranche dorée.. .. .. 13 50

MISSALE ROMANUM. Belle édition in-4, 13 x 9½ pouces, imprimée en noir et rouge sur beau papier très solide, caractères nouveaux, nets, gras, très lisibles. Texte encadré avec vignettes, lettrines et deux magnifiques sujets hors texte en héliogravure. (No 830)

Reliure basane propre, tranche marbrée 5 00
" chagrin noir, ornements à froid, tr. dorée 6 00
" chagrin rouge, 1er choix, riches ornements dorés, tranche dorée.. .. .. 7 30

MISSALE ROMANUM. Edition in-4, 13 x 9½ pouces, imprimée *en noir seulement*, sur le même papier, avec les mêmes caractères et mêmes illustrations que la précédente. (No 580).

Reliure basane propre, tranche marbrée 4 00
" chagrin noir, gaufrage à froid, tranche dorée.. .. .. .. 5 00

MISSALE ROMANUM. Edition petit in-4, 11 x 7¾ pouces, imprimée en noir et rouge et ornée d'une gravure sur acier. (No 1430)

Reliure basane propre, tranche marbrée.. .. .. 3 25
" chagrin noir, 1er choix, orn. dorés, tr. dorée 5 75
" chagrin rouge 1er choix, riches ornements dorés, tr. dorée. 6 00

MISSAE PRO DEFUNCTIS. Edition in-4, 13 x 9 pouces, imprimée en noir et rouge avec une gravure hors texte.

Reliure basane noire gaufrée, tranche jaspée.. .. .. 1 10

Même reliure avec 2 signets s[illegible]mentaires.. .. .. 1 25

N. B. — Tous les Missels éditions de Tournai et de Tours renferment le propre du Canada. Toutes les nouvelles messes concédées sont à leur place respective dans le corps des volumes.

Bréviaires et Divers

BREVIARIUM ROMANUM. Edition de Tours, avec propre du Canada. Format in-12 (7 x 4½), impression en rouge et noir sur papier indien. Reliure molle, chagrin noir 1er choix, coins arrondis, tranches dorées.. .. ..$9 25

—— LE MÊME BRÉVIAIRE, même reliure avec tranche rouge sous or.. .. .. 9 75

BREVIARIUM ROMANUM. Edition de Tours, avec propre du Canada. Format in-16 (6¼ x 3¾ pouces), impression en rouge et noir sur papier indien très mince et très fort. Reliure molle, chagrin noir 1er choix, coins arrondis, tranches dorées.. .. .. 8 65

—— LE MÊME BRÉVIAIRE, même reliure avec tranche rouge sous or.. .. .. 9 25

BREVIARIUM ROMANUM. Edition de Tours, en 4 petits vol. in-32, mesurant 5 pouces sur 3 et ¾ de pouce d'épaisseur (livres de poche), imprimé en noir et rouge sur papier indien teinté, caractères neufs très lisibles. Chagrin noir, souple, coins ronds, couture sur nerfs, charnières, tranches dorées.. .. .. 6 40

—— LE MÊME BRÉVIAIRE, chagrin 1er choix noir, souple, coins ronds, tranches dorées.. .. .. 7 50

Ce Bréviaire qui donnera satisfaction aux desiderata suggérés par l'usage des éditions petit format déjà parues, obtient le plus grand succès. Par son impression soignée, d'une netteté parfaite, et sa grande lisibilité, cette édition, — la seule vraiment française existant à l'heure actuelle — réalise l'idéal du Bréviaire portatif.

BREVIARIUM ROMANUM. Edition de Tournai, avec propre du Canada. Format in-48, 4½ x 2¾ pouces, impression rouge et noire en caractères très lisibles, sur papier indien. Reliure molle, chagrin noir 1er choix, coins arrondis, tranches dorées.. .. 6 00

Chaque volume de cette charmante édition pèse à peine 5 onces.

HORAE DIURNAE BREVIARII ROMANI. Edition de Tournai, format in-48 (4½ x 2¾), impression en noir et rouge, sur papier indien. Reliure molle, chagrin noir 1er choix, coins arrondis, tranche dorée.. .. .. 1 40

PONTIFICALE ROMANUM, summorum pontificum jussu editum, a Benedicto XIV et Leone XIII, pont. max. recognitum et castigatum. Edition de Malines, format 11 x 7¾, imprimée en rouge et noir, très beaux caractères, avec le chant noté. Reliure riche chagrin 1er choix rouge, tranche dorée.. .. .. 8 75

CAEREMONIALE EPISCOPORUM. Edition de Malines, format in-12 (7½ x 4¾), impression en noir et rouge, reliure basane noire, tranche dorée.. .. .. 1 20

Bréviaires et Divers

RITUALE ROMANUM. Edition de Tournai, 1905. Format grand in-8 (11 x 7½), dit "de Sacristie." Beau volume imprimé en noir et rouge, gros caractères avec plain-chant. Reliure chagrin noir 1er choix, tranche dorée 3 70

" — *Le même*, chagrin noir, tranche rouge 2 10

RITUALE ROMANUM. Edition de Tournai. Format in-12 (6½ x 4). Impression en gros caractères, avec le chant noté. Reliure molle chagrin noir 1er choix, tranche dorée 1 30

RITUALE ROMANUM. Edition de Tournai. Format in-32 (5 x 3), belle édition de poche imprimée en noir et rouge, sur papier indien, avec le chant. Reliure souple chagrin noir 1er choix, coins arrondis, tranche dorée 1 25

EXCERPTA EX RITUALI ROMANO ad usum provinciarum ecclesiasticarum Quebecensis, Marianopolitanae et Ottawiensis. Edition de Québec, 1890. In-18, 5 x 3 pouces. Reliure pleine en cuir. 0 80

APPENDICE AU RITUEL ROMAIN, à l'usage des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal, Ottawa, publié par l'ordre et avec l'approbation de NN. SS. les archevêques et évêques de ces provinces. In-8, Québec, 1890. Demi-reliure chagrin 2 25
(Ajouter pour la poste 17 cts.)

MANUALE CHRISTIANORUM, in quo continentur Novum J. C. Testamentum, Officium parvum B. M. V., De Imitatione Christi, cum Ordinario missae, Vesperis de dominica necnon laudibus vespertinis et litaniis. Belle édition in-32, 4 x 2¾ pouces, imprimée en caractères diamant, sur papier indien; reliure souple en chagrin noir 1er choix, tranches dorées 1 25

NOVUM JESU CHRISTI TESTAMENTUM, extrait du *Manuale Christianorum*. In-32, papier indien; reliure toile, tr. rouges. 0 88

NOVUM VENI MECUM SACERDOTUM, sive preces matutinae et vespertinae, ante et post missam, aliaeque selectae devotiones, sacris indulgentiis ditatae accedit benedictionum collectio, per D. A. Foppiano, O. S. B. Joli volume in-32, imprimé sur papier fin; reliure chagrin noir, tranches dorées 0 63

MARTYROLOGIUM ROMANUM. Edition de Malines. Beau volume gr. in-8 (11 x 7½), impression en noir et rouge, renfermant les suppléments des ordres religieux. Reliure cuir noir, tr. rouge . . . 3 00

